IDAD
CCIÓN


L927
.J68
1853
c.1

LIBRERIA GENERAL
DE
EUG.E MAILLEFERT Y C.IA
MEXICO.
V.o p.r

1080042490

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIBR
EUG: M
No V°

0096-15960

NOUVEAU MANUEL

DU

BACCALAURÉAT ES SCIENCES

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le **Nouveau Manuel du baccalauréat ès sciences** se compose des six parties suivantes, qui se vendent réunies ou séparées :

1° NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES sur les auteurs et les ouvrages latins et français indiqués pour l'explication orale; avec un résumé des règlements relatifs au baccalauréat ès sciences et des conseils sur les différentes épreuves. Prix, 1 fr.

2° ABRÉGÉ DE LOGIQUE, par M. JOURDAIN, agrégé près les facultés des lettres, ancien professeur de philosophie au collége Stanislas. Prix, 75 cent.

3° RÉSUMÉ D'HISTOIRE DE FRANCE, par M. DURUY, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis. Prix, 1 fr. 50 cent.

4° RÉSUMÉ DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE, par M. CORTAMBERT, professeur de géographie. Prix, 2 fr.

Les nos 1, 2, 3 et 4 forment la *partie littéraire* du Nouveau Manuel du baccalauréat ès sciences et se vendent réunis en un volume. Prix, broché, 5 fr.; cartonné en percaline gaufrée, 5 fr. 50 cent.

5° ÉLÉMENTS DE MATHÉMATIQUES PURES ET APPLIQUÉES, par M. SONNET, docteur ès sciences. Prix, 3 fr.

6° ÉLÉMENTS DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, par MM. SAIGEY, SONNET, etc. Prix, 5 fr.

Les nos 5 et 6 forment la *partie scientifique* du Nouveau Manuel du baccalauréat ès sciences et se vendent réunis en un volume. Prix, broché, 7 fr. 50 c.; cartonné en percaline gaufrée, 8 fr.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

NOUVEAU MANUEL

DU

BACCALAURÉAT ÈS SCIENCES

conforme au programme du 7 septembre 1852

PARTIE LITTÉRAIRE

RÉDIGÉE PAR MM.

JOURDAIN, DURUY ET CORTAMBERT

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de Médecine)

1853

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria
13708

L927
.J68
1853

UANL
FONDO
H. PUBLICA DEL ESTADO

AVIS

Les connaissances exigées pour l'admission à l'école militaire de Saint-Cyr étant comprises dans le programme du baccalauréat ès sciences, les candidats à l'école militaire trouveront dans ce *Manuel* les réponses à toutes les questions qui peuvent leur être faites.

BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

RÈGLEMENT

SUR L'EXAMEN

DU BACCALAURÉAT ÈS SCIENCES.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES,

Vu l'article 63 de la loi du 15 mars 1850;
Vu les articles 9 et 10 du décret du 10 avril 1852;
Vu les divers règlements sur le baccalauréat ès sciences;
Le Conseil impérial de l'instruction publique entendu,

ARRÊTE :

Article 1er. Les Facultés des sciences [1] procèdent, chaque année, dans trois sessions, aux examens du baccalauréat ès sciences.

La première session a lieu du 10 juillet au 1er septembre pour Paris, et du 20 juillet au 1er septembre pour les départements; la deuxième, du 1er au 31 décembre; la troisième, du 1er avril au 1er mai.

Une session extraordinaire pourra, en outre, être autorisée par décision spéciale du ministre de l'instruction publique.

Art. 2. Aucun examen isolé ou collectif ne peut avoir lieu en dehors des sessions.

Art. 3. Les examens sont publics et ont lieu dans la salle des séances ordinaires de la Faculté.

Le jury est formé de trois membres de la Faculté des sciences et d'un membre de la Faculté des lettres.

Art. 4. Lorsque le nombre des candidats l'exige, plusieurs jurys siégent simultanément.

Art. 5. Tout candidat au baccalauréat ès sciences doit déposer, ou faire déposer, dans les délais fixés par l'article 6 ci-après, au

1. Il existe une Faculté des sciences dans les seize villes suivantes : Paris, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Toulouse.

secrétariat de l'Académie où il a l'intention de subir l'examen, les pièces suivantes :

1° L'acte de naissance dûment légalisé et constatant qu'il est âgé de seize ans au moins;

2° Une demande, conforme à la formule ci-jointe (modèles n°s 1 et 3), écrite en entier de la main du candidat, signée de ses nom et prénoms, et, s'il est mineur, visée par le père ou tuteur, qui autorise la demande (modèle n° 2).

La signature du père ou tuteur du candidat doit être légalisée par le maire de la commune où il réside.

La signature du candidat majeur ou mineur, apposée à sa demande, sera également légalisée par le maire de son domicile.

Art. 6. Le registre d'inscription est ouvert du 20 juin au 5 juillet, à Paris, et du 1er au 15 juillet, dans les départements, pour la première session; du 1er au 25 novembre pour la deuxième, et du 10 au 25 avril pour la troisième.

Il est clos, irrévocablement, à six heures du soir, aux jours indiqués ci-dessus comme terme de l'inscription légale.

Art. 7. Tout candidat régulièrement inscrit doit être examiné dans la session dans laquelle il s'est fait inscrire.

Art. 8. Le secrétaire de la Faculté, après avoir pris préalablement les ordres du doyen, et avoir reçu la consignation des droits à acquitter, indique à chaque candidat le jour où il doit subir l'examen.

Art. 9. Tout candidat qui, sans excuse valable et jugée telle par le jury, ne répond pas à l'appel de son nom le jour qui lui a été indiqué, est renvoyé à une autre session et perd le montant des droits d'examen qu'il a consignés.

Art. 10. Chaque candidat, immédiatement avant de subir les épreuves, écrit et signé, en présence du secrétaire, une déclaration conforme au modèle n° 4 ci-joint. Le secrétaire vérifie l'identité de la signature et de l'écriture en les confrontant avec celles de la demande adressée au recteur.

Les candidats sont prévenus individuellement des suites que pourraient avoir pour eux, d'après les règlements universitaires et d'après les lois, les fausses signatures apposées à ces actes, ainsi que toute autre fraude.

Art. 11. L'épreuve écrite et l'épreuve orale dont l'examen se compose ne peuvent être subies le même jour.

Art. 12. La première épreuve, qui a lieu dans une seule journée, comprend :

1. Une version latine;

2. Une composition sur un ou plusieurs sujets de mathématiques et sur un ou plusieurs sujets de physique.

Le texte de la version et le sujet de composition sont choisis par le doyen de la Faculté.

Deux heures sont accordées pour la version, quatre heures pour la composition; un intervalle de deux heures au moins sépare ces deux parties de l'épreuve.

Vingt-cinq candidats au plus peuvent subir simultanément l'épreuve écrite; ils sont placés sous la surveillance constante d'un des membres du jury.

Ils ne peuvent avoir aucune communication au dehors ni entre eux, sous peine d'exclusion, et il n'est laissé à leur disposition d'autres livres qu'un dictionnaire latin-français.

Chaque candidat remet ses compositions signées de lui à l'examinateur.

Art. 13. Les compositions sont jugées immédiatement par le jury tout entier, qui décide quels sont les candidats admis à subir les épreuves orales.

Art. 14. Au commencement de l'épreuve orale, des numéros correspondants aux ouvrages inscrits sur la liste annexée au présent règlement, sont placés dans une urne. Le secrétaire du jury tire le numéro de chacun des ouvrages latins et français, allemands ou anglais, que les candidats doivent expliquer à livre ouvert.

Ils sont ensuite interrogés conformément aux programmes :

1° Sur la logique;
2° Sur l'histoire et la géographie;
3° Sur les mathématiques pures et appliquées;
4° Sur les sciences physiques;
5° Sur les sciences naturelles.

Les questions sont tirées au sort; chacune d'elles comprend un numéro desdits programmes.

L'épreuve orale dure cinq quarts d'heure.

Art. 15. Les diverses épreuves du baccalauréat ès sciences donnent lieu à des suffrages exprimés par une boule blanche, rouge ou noire, et distribués de la manière suivante :

Épreuve écrite...	Version latine	1 suffrage.
	Composition sur un sujet de mathématiques et de physique	1
Épreuve orale...	Explication... d'un auteur latin, d'un auteur français, d'un auteur allemand ou anglais	1
	Question de logique	1
	— d'histoire et de géographie	1
	— de mathématiques pures et appliquées	2
	— de sciences physiques	2
	— de sciences naturelles	1
		10 suffrages.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Art. 16. Les candidats qui sont pourvus du diplôme de bachelier ès lettres sont dispensés des épreuves littéraires du baccalauréat ès sciences. Les parties sur lesquelles ils ne sont point interrogés sont représentées dans l'urne par quatre boules blanches.

Art. 17. Une boule noire, pour l'une ou l'autre partie de l'épreuve écrite, entraîne l'ajournement du candidat [1].

Art. 18. Toutes les parties de l'examen étant également obligatoires, le candidat qui ne voudrait ou ne pourrait répondre à aucune des questions comprises dans le numéro que le sort lui aurait assigné, est ajourné, sans qu'il soit passé outre à la suite de l'examen, si le jury, après délibération, décide que le candidat est absolument nul sur cette partie.

Art. 19. Les certificats d'aptitude ne peuvent porter qu'une des trois mentions suivantes :

Très-bien, lorsque le candidat a obtenu au moins huit boules blanches, sans aucune noire ;

Bien, lorsque le candidat a obtenu au moins six boules blanches, sans aucune noire ;

Assez bien, lorsque le candidat n'a pas plus de deux boules noires.

Art. 20. Le président du jury d'examen, s'il vient à découvrir quelque fraude, est tenu de porter immédiatement les faits à la connaissance du doyen et du recteur, et d'en faire l'objet d'un rapport spécial.

Art. 21. Le recteur défère sans délai les délinquants au ministre de l'instruction publique, qui statue directement et sans recours, en vertu de son autorité disciplinaire, ou délègue la connaissance de l'affaire au conseil départemental du lieu où l'examen a été subi. Ce conseil, après avoir entendu ou dûment appelé les délinquants, prononce, suivant les cas, outre la nullité de l'examen entaché de fraude, la peine de l'exclusion de toutes les Facultés, pour six mois sans appel, et avec recours au Conseil impérial, pour un an ou à toujours.

Art. 22. Le certificat d'aptitude, avec les pièces déposées par le candidat, est transmis au recteur pour recevoir son visa. Le doyen ou le président du jury adresse en même temps le procès-verbal de chaque séance, signé par tous les juges, et un rapport sur l'ensemble des examens et sur la force relative des épreuves. Il y joint les compositions écrites faites par chaque candidat.

1. Les droits d'examen sont de 40 fr., ceux de certificat d'aptitude de 20 fr., et ceux du diplôme de 40 fr. — Total : 100 fr.

S'il résulte de l'examen que le diplôme ne doit pas être délivré, les sommes consignées pour le certificat d'aptitude et pour le diplôme (c'est-à-dire 60 fr.) sont seules restituées.

Les candidats ajournés ne peuvent se présenter à un nouvel examen qu'après un délai de trois mois, et avec une nouvelle autorisation du recteur, s'ils ont été ajournés dans une Faculté autre que celle où ils se présentent.

(*Extrait de divers arrêtés.*)

Art. 23. Si le recteur estime qu'il y a eu défaut de forme ou excès d'indulgence dans la réception des candidats, il refuse son visa, et il adresse au ministre les motifs de son refus avec le certificat délivré par le jury.

Art. 24. Les certificats d'aptitude, visés par le recteur, sont transmis au ministre avec le procès-verbal des séances d'examen et le rapport du doyen ou du président du jury.

Le recteur transmet également chaque fois la liste des candidats refusés.

Art. 25. Les diplômes, s'il y a lieu, sont conférés par le ministre dans la forme établie.

Art. 26. Nul diplôme ne peut être remis à l'impétrant qu'après que celui-ci aura apposé sa signature, tant sur l'acte même que sur le registre spécial qui sert à constater la remise du diplôme ou sur le récépissé qui doit y être annexé.

Tout diplôme qui ne porte point la signature de l'impétrant et celle du fonctionnaire qui a fait la remise de l'acte doit être considéré comme sans valeur et comme ne conférant aucun droit.

Art. 27. Le présent règlement est exécutoire à partir de la session de décembre 1857.

Art. 28. Sont et demeurent abrogés tous les règlements antérieurs relatifs au baccalauréat ès sciences.

Fait à Paris, le 7 août 1857.

ROULAND.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MODÈLES

DES

DEMANDES, AUTORISATIONS ET FORMULES.

N° 1. Demande d'admission à l'examen, pour les Candidats mineurs.

Je, soussigné (*nom et prénoms*), né à , département de (*le jour, le mois, l'année*), présente à M. le recteur de l'académie de , conformément au statut du 7 août 1857, et en vertu de l'autorisation ci-jointe, de M. (*père, mère, oncle, frère aîné, tuteur*), la demande d'être admis à l'examen du baccalauréat devant la Faculté des sciences de

A , le 18 .

(*Signature du candidat.*)

Cette signature doit être légalisée par l'autorité municipale.

N° 2. Autorisation du Père de Famille, du Tuteur, etc.

Je, soussigné (*nom et prénoms*), domicilié dans la commune de département de , déclare autoriser mon (*fils, neveu, frère, pupille*), d'après sa demande ci-dessus, écrite et signée par lui, à se présenter à l'examen du baccalauréat devant la Faculté des sciences de

A , le 18 .

(*Signature du père, ou de la mère, ou de l'oncle, ou du frère aîné, ou du tuteur.*)

Cette signature doit être légalisée par l'autorité municipale.

N° 3. Demande d'admission à l'examen pour les Candidats majeurs.

Je, soussigné (*nom et prénoms*), né à , département de (*le jour, le mois, l'année*) domicilié à , département de , présente à M. le recteur de l'académie de , conformément au statut du 7 août 1857, la demande d'être admis à l'examen du baccalauréat devant la Faculté des sciences de , en vertu de l'extrait de mon acte de naissance que je dépose dans ses mains, et qui atteste que je suis majeur; ladite demande écrite et signée par moi, par-devant M. le maire de la commune de , où je réside.

A , le 18 .

Signature du candidat légalisée par l'autorité municipale.

N° 4. Formule à transcrire par le Candidat majeur ou mineur sur le registre de la Faculté avant l'examen.

Je, soussigné (*nom et prénoms*), né à , département de (*le jour, le mois, l'année*), déclare me présenter aujourd'hui (*jour, mois, année*), en vertu des pièces produites par-devant M. le recteur de l'académie de aux épreuves du baccalauréat devant la Faculté des sciences de

A , le 18 .

(*Signature du candidat.*)

NOUVEAU MANUEL

DU

BACCALAURÉAT ÈS SCIENCES.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPREUVE ÉCRITE.

CONSEILS POUR FAIRE UNE VERSION.

Les académies, consultées sur l'utilité d'admettre dans l'examen du baccalauréat ès lettres une ou plusieurs épreuves écrites, avaient été unanimes pour solliciter cette innovation. De toutes les compositions qu'on pouvait exiger des candidats pendant le temps d'un examen nécessairement limité, la version latine parut offrir le plus d'avantages et le moins d'inconvénients. En dispensant les candidats au baccalauréat ès sciences de l'obligation de justifier du diplôme de bachelier ès lettres, le nouveau règlement exige cependant qu'ils fassent une des deux compositions indiquées par le programme du baccalauréat ès lettres, la version latine, et qu'ils soient soumis à l'épreuve de l'explication des auteurs latins et français. La version a un double but : montrer que le candidat est capable de comprendre un texte latin dont la préparation ne lui a pas été spécialement indiquée d'avance; faire voir qu'il est en état d'écrire raisonnablement et correctement dans sa propre langue. C'est donc une épreuve sérieuse, et du succès de laquelle peut dépendre celui du reste de l'examen.

Pour la version, bien des candidats comptent sur leur facilité na-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

turelle; c'est là une confiance qui pourrait souvent leur préparer un échec. On ne naît pas traducteur; on n'arrive à bien traduire qu'avec peine et par un long exercice. Que les candidats fassent donc de nombreuses traductions préparatoires, en choisissant de préférence les auteurs qu'on voit en rhétorique et dans les classes supérieures, c'est-à-dire, pour la prose, Cicéron, Tacite, Tite Live, Sénèque le Philosophe, Quintilien, Pline l'Ancien, etc.; pour la poésie, Sénèque le Tragique, Juvénal, Perse, les comiques, etc. Cet exercice, il faut le varier à l'infini, passer de l'historien au moraliste, de l'orateur au satirique, du poëte au savant, traduire des discours, des lettres, des narrations, des descriptions, des morceaux de raisonnement, des amplifications oratoires.

Tous les auteurs latins ont été traduits; mais les bonnes traductions sont rares, celles du moins qui peuvent servir de modèles. Nous engagerons les candidats à consulter les excellents travaux de Gueroult, de Burnouf, de MM. Villemain, Victor Le Clerc, etc. Ce sont des guides infaillibles pour l'interprétation des textes et la pureté du langage: aussi ceux des aspirants qui se préparent seuls à l'examen feront-ils bien d'extraire les passages les plus saillants de quelques-uns des auteurs dont nous venons de nommer les traducteurs, et d'essayer de rendre en français ces passages. Leur travail fini, qu'ils le comparent aux traductions célèbres que nous leur indiquons. Cette comparaison leur sera d'autant plus profitable qu'ils auront sous les yeux un véritable *corrigé*. Un tel exercice fréquemment répété les mettra promptement sur la voie d'un bon système de traduction, et au jour de l'examen ils sortiront à leur honneur d'une épreuve dont ils ne doivent pas se dissimuler la difficulté.

Il nous reste à entrer dans quelques détails pour ainsi dire techniques, qui ont cependant leur utilité.

Les candidats travaillent sur un texte qui leur est dicté. Ils doivent avant tout s'assurer que ce texte est parfaitement correct, et qu'ils ont fidèlement transcrit tous les mots, sans altération ni négligence d'aucune espèce. Les fautes matérielles se glissent aisément dans un morceau qu'on écrit sous la dictée, malgré l'attention qu'on peut prêter aux paroles de l'examinateur. Aussi est-il indispensable, avant de se mettre au travail, de collationner mot à mot sa copie sur le texte qui reste toujours à la disposition des candidats. On ne saurait donner trop de soin à la ponctuation, car une virgule déplacée change le sens d'une phrase ou la rend inintelligible.

Dès qu'on est bien sûr de la pureté du texte, il faut chercher à en saisir l'ensemble, et non pas traduire phrase par phrase. Les idées ne sont jamais isolées dans un morceau; elles tiennent les unes aux

autres, soit par une liaison apparente, soit par déduction. Ce qui suit explique ce qui précède, et souvent on ne peut être pleinement maître du sens de la première phrase que quand on a lu et compris la dernière. Pour peu qu'une difficulté de mot ou de pensée vous arrête, insistez; revenez patiemment sur vos pas; cherchez de nouveau à saisir le fil des idées, et n'abandonnez ce travail préparatoire que quand votre esprit n'hésite plus. En suivant cette méthode, non-seulement on évite les contre-sens grossiers, mais on se pénètre de l'esprit de l'auteur; on entre complètement dans sa pensée; on s'initie aux délicatesses de son style; on s'habitue *à sa manière*.

C'est alors qu'on est réellement en état de le traduire, c'est-à-dire de reproduire en français, non-seulement le fond de ses idées, non-seulement l'équivalent de chacune de ses expressions et de ses images, mais encore la couleur de son style. Ce sont là les qualités essentielles d'une bonne traduction. Elle doit être fondue en quelque sorte d'un seul jet; autrement elle se sentira de l'embarras du traducteur, elle aura quelque chose de pénible et d'étrange. Il faut sans doute qu'elle soit fidèle et qu'elle serre de très-près l'original, mais il faut aussi qu'elle soit empreinte du génie de la langue française, et qu'abstraction faite du texte, elle présente autant de suite dans les idées que d'élégance dans l'expression.

CONSEILS POUR FAIRE UNE COMPOSITION SUR UN SUJET DE MATHÉMATIQUES OU DE PHYSIQUE.

Le plus ordinairement le sujet se composera de plusieurs questions; le premier conseil à donner aux aspirants est de s'occuper d'abord de la question la plus facile. Cette question une fois traitée, ils porteront avec plus d'ardeur leur attention sur la question difficile. S'ils adoptaient dans leur travail un ordre inverse, il pourrait leur arriver de s'épuiser en efforts impuissants sur la question la plus ardue, et de perdre ainsi tout le temps consacré à la composition, sans en avoir même abordé la partie la plus aisée.

Les questions proposées pourront être de trois espèces : ou ce seront des questions tirées du programme, ou ce seront de simples applications numériques, ou enfin ce seront des questions de recherche.

Si la question est tirée du programme, elle n'exigera, pour être convenablement traitée, que de la mémoire et une certaine habitude

de rédaction. La première chose à faire sera de relire avec attention l'énoncé de la question proposée, afin de reconnaître à quelle partie précise du programme elle se rapporte et de se bien rendre compte des matières qu'elle embrasse. On devra ensuite repasser mentalement ces matières, en notant soigneusement l'ordre dans lequel les idées doivent s'enchaîner. Il ne restera plus qu'à rédiger la réponse; cette rédaction doit être faite avec clarté, dans le style simple et concis qui convient aux sciences. On s'aidera de figures et de croquis faits à main levée, mais d'une manière intelligible. Dans les figures de géométrie, on aura soin de ponctuer les lignes qui sont auxiliaires ou celles qui doivent être cachées. Dans les croquis d'appareils de physique ou de mécanique un peu compliqués, on fera usage de la méthode de représentation par élévation, plan et coupes, conformément aux principes exposés dans le développement du programme. Une fois la rédaction terminée, on la relira avec attention afin de s'assurer que l'on n'a commis aucune erreur, ni laissé échapper aucun détail essentiel.

Si la question ne présente qu'une application numérique, après avoir rappelé les principes auxquels elle se rapporte, on exposera clairement la suite des calculs qui conduisent au résultat demandé. Il arrivera souvent que ce résultat ne puisse être obtenu qu'approximativement; il importe, dans ce cas, de se bien rendre compte du degré d'approximation que la question comporte, et de ne pas pousser les calculs au delà; ce serait donner de son intelligence une idée défavorable que de paraître vouloir, en alignant des décimales, obtenir un degré d'exactitude auquel la nature même du sujet ne permet pas d'atteindre. En général, dans les questions d'application, les chiffres qui suivront le quatrième ou le cinquième, à partir de la gauche, seront illusoires.

Si la question proposée est une question de recherche, elle exigera plus d'acquis et plus de sagacité. Il est difficile de donner un conseil sur la marche à suivre pour la résoudre; c'est dans ce genre de questions surtout qu'une préparation artificielle laisserait voir toute son insuffisance; car rien ne saurait remplacer, à cet égard, un exercice sérieux et répété. L'analogie du problème proposé avec les problèmes du même genre qu'on aura résolus, sera le meilleur guide pour découvrir la solution. Une fois cette solution trouvée et mise par écrit, il ne faudra pas croire qu'on a traité complètement la question. Il sera essentiel de discuter le problème, c'est-à-dire d'examiner les cas particuliers les plus remarquables que les données peuvent présenter; d'indiquer les solutions multiples et les cas d'impossibilité; ceux où la solution se simplifie, etc., etc. Enfin, si le temps le permet, on pourra chercher à généraliser la question, c'est-à-dire à remplacer les conditions particulières de l'énoncé par des conditions moins restreintes, et à découvrir la solution applicable à des cas plus étendus.

Une composition où l'on aurait eu égard à ces préceptes serait certainement digne de l'approbation des juges.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

DEUXIÈME PARTIE.

ÉPREUVE ORALE.

EXPLICATION DES AUTEURS

LATINS ET FRANÇAIS.

AUTEURS LATINS.

I. Cicéron : *Discours contre Catilina et contre Verrès, Traités de l'Amitié et de la Vieillesse, Songe de Scipion.*
II. César : *Commentaires.*
III. Salluste.
IV. Tacite : *Annales.*
V. Virgile.
VI. Horace.

NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

I.

Cicéron : *Discours contre Catilina et contre Verrès; Traités de l'Amitié et de la Vieillesse; Songe de Scipion.*

Vie de Cicéron.

Cicéron (Marcus Tullius) naquit à Arpinum, patrie de Marius, l'an 647 de Rome, 106 avant notre ère, la même année que Pompée.

Il vint de bonne heure étudier à Rome, et servit sous Sylla dans la guerre des Marses. Il débuta au barreau à l'âge de vingt-six ans, et, après avoir plaidé quelques causes civiles, défendit Roscius d'Amérie, accusé de parricide par un affranchi de Sylla, Chrysogone. Au bout de quelque temps, il alla visiter la Grèce et l'Asie. Il avait trente ans lorsqu'il fut envoyé en Sicile en qualité de questeur, et il remplit cette charge avec tant d'intégrité, que les Siciliens eurent plus tard recours à lui pour accuser Verrès, dont les concussions et les déprédations avaient dépassé toute borne. Nommé édile après ce grand procès, Cicéron, quoiqu'il fût un homme nouveau[1], ne tarda pas à briguer le consulat. Il fut élu consul par acclamation, et dévoila bientôt la vaste conspiration formée par Catilina, qui avait été son compétiteur. Rome, sauvée par l'énergie de Cicéron, lui décerna le titre de *Père de la patrie*; mais il se vit dès lors en butte aux poursuites et aux accusations des anciens partisans de Catilina, et enfin le tribun Clodius le fit exiler, l'an 695. Rappelé l'année suivante par le crédit de Pompée, il fut nommé gouverneur de la Cilicie. Il revenait de sa province, quand éclata la guerre civile entre César et Pompée. Cicéron prit parti pour ce dernier; mais, après la défaite de Pharsale, il se réconcilia avec César. Lorsque César eut été assassiné, Cicéron se déclara pour son neveu et fils adoptif, Octave, et combattit dans ses *Philippiques* les projets ambitieux d'Antoine. Cependant, Octave et Antoine ne tardèrent pas à se réconcilier, et, s'adjoignant Lépide, formèrent le triumvirat si fameux dans l'histoire. Cicéron fut inscrit sur les listes de proscription des triumvirs : il était alors, avec son frère Quintus et le fils de Quintus, dans sa campagne de Tusculum; il essaya d'abord de fuir, mais n'ayant pu y réussir, il se livra avec fermeté aux soldats envoyés pour le mettre à mort. Le chef de ces meurtriers, Popilius, lui coupa la tête et les mains, et rapporta à Rome ce sanglant trophée, qui demeura quelques jours attaché à la tribune aux harangues.

Œuvres de Cicéron.

Les œuvres de Cicéron peuvent se diviser en quatre grandes sections : traités de rhétorique, discours, traités de philosophie, lettres.

Les traités de rhétorique de Cicéron sont au nombre de huit, si l'on considère comme authentique, avec M. Le Clerc, la *Rhétorique*

1. C'est-à-dire qu'aucun de ses ancêtres n'avait exercé de charge donnant entrée au sénat.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

adressée à Hérennius. Les principaux sont *l'Orateur*, les trois dialogues *sur l'Orateur*, le discours *sur les Orateurs illustres*, intitulé aussi *Brutus*, enfin le traité *de l'Invention*.

Les discours qui nous restent en entier sont au nombre de cinquante-six, qu'on pourrait encore diviser en discours politiques et en plaidoyers : les principaux discours politiques sont ceux en faveur de la loi Manilia, sur la loi agraire, contre Catilina, enfin les quatorze *Philippiques* dirigées contre Antoine ; les principaux plaidoyers sont ceux pour Roscius d'Amérie, pour le comédien Roscius, contre Verrès, pour Archias, pour Milon, pour Ligarius.

Les traités philosophiques de Cicéron sont au nombre de douze, et presque tous fort importants, comme le titre seul l'indique : *Des vrais biens et des vrais maux*, *De la nature des dieux*, *De la divination*, *Du destin*, *De la république*, *Des lois*, *Des devoirs*, *De la vieillesse*, *De l'amitié*, les *Questions académiques*, les *Tusculanes*, les *Paradoxes*.

Parmi les lettres, on distingue celles qu'on nomme vulgairement et à tort *familières*, et qui sont adressées à divers personnages ; seize livres de lettres à Atticus, le meilleur et le plus constant ami de Cicéron ; trois livres de lettres de Cicéron à Quintus son frère ; enfin une correspondance entre Brutus et Cicéron.

Outre ces nombreux ouvrages, qui sont tous écrits en prose, Cicéron avait composé plusieurs poëmes, un entre autres sur les événements de son consulat, des mémoires grecs sur son consulat, et même, s'il faut en croire Pline, un traité d'histoire naturelle.

Éloquence, style de Cicéron.

« La poésie, dit M. Le Clerc dans sa *Vie privée et littéraire de Cicéron*, la poésie n'était pour Cicéron qu'un amusement, et comme le délassement de ses autres études : son talent distinctif, son souverain attribut, était l'éloquence. Il avait consacré à l'éloquence toutes les facultés de son âme, et jamais mortel ne s'est élevé à la même perfection. « Rome, dit un ingénieux historien[1], avait peu d'orateurs avant lui qui fussent capables de plaire ; elle n'en avait pas qu'on pût admirer. » Démosthène fut son modèle. L'émulation le fit marcher avec tant de succès sur ses traces, qu'il a mérité ce très-bel éloge, comme l'appelle saint Jérôme : « Démosthène t'a ravi la gloire d'être le premier orateur, et tu lui ôtes celle d'être l'unique. » Le génie, l'habileté, le style, le goût, sont dans l'un et l'autre au même degré. Leur éloquence est de ce genre noble, étendu, sublime, qui embellit

1. Velléius Paterculus.

toujours le sujet, et qui lui donne toute la force et tout l'éclat qu'il est capable de recevoir. C'est cette rondeur de langage, pour parler ici comme les anciens, à laquelle on ne peut rien ajouter, rien retrancher. Enfin, leurs perfections sont si transcendantes et si égales sur tous les points, que les critiques ne conviennent pas encore auquel ils doivent donner la préférence. A la vérité, Quintilien, un des plus judicieux, l'attribue entièrement à Cicéron. Mais s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que Cicéron n'ait ni la précision, ni l'énergie, ni, suivant son expression, les foudres de Démosthène, il le surpasse par la fécondité et l'élégance de la diction, par la variété et le pathétique des sentiments, et surtout par la vivacité de l'esprit et la finesse des railleries. Démosthène n'a rien d'enjoué ni d'agréable, et lorsqu'il essaye de plaisanter, la manière dont il le fait montre que ce genre ne lui déplaît pas, mais qu'il lui convient peu ; car, « toutes les fois qu'il affectait la plaisanterie, il ne faisait, dit Longin, que se rendre ridicule, et s'il lui arrivait de faire rire, c'était presque toujours à ses dépens. » Plus heureux en ce genre, Cicéron, toujours plein de grâce et d'urbanité, était encore sûr de plaire lorsqu'il perdait l'espérance de convaincre, et trouvait le moyen d'inspirer de la gaieté à ses juges aussitôt qu'il commençait à redouter leur sévérité. On sait qu'une plaisanterie bien placée lui servit plus d'une fois à sauver ses clients. » Ajoutons à cette critique si vraie que ce qui fait perdre quelque chose à Cicéron du côté de l'énergie, c'est la recherche de la période, l'affectation de l'ampleur oratoire. Cicéron aimait à faire revenir souvent dans ses discours certaines formes dont la cadence musicale charmait l'oreille[1]. De plus, ses exordes sont en général un peu lents et justifient la critique de Montaigne, qui reproche à Cicéron quelque *longuerie d'apprêts*.

Discours contre Catilina.

Lucius Sergius Catilina, issu d'une famille patricienne, avait été préteur en Afrique, et briguait le consulat, l'an 688 ; mais une accusation de concussion le força de se désister. Absous par la vénalité de ses juges, il se remit sur les rangs l'année suivante. Cicéron l'emporta sur lui. Catilina se jeta tout entier alors dans une conspiration qu'il avait organisée de longue main contre la république, et rassembla en Étrurie une armée dont il donna le commandement à un ancien lieutenant de Sylla, Mallius. Prêt à massacrer le sénat et à incendier Rome, il attendit cependant de nouveaux comices, où il échoua pour

1. Ainsi le fameux *esse videatur*, qui termine tant de périodes.

la seconde fois. Mallius, après cet échec, commença la guerre en Étrurie, et Catilina réunit pendant la nuit ses complices de Rome, afin d'arrêter des mesures définitives. Le secret de ces délibérations fut livré à Cicéron la nuit même, et il ferma sa porte à des assassins qui s'y présentèrent le matin, sous prétexte de le saluer. Il réunit le sénat dans le temple de Jupiter Stator (7 novembre 690), révéla les détails et le plan de la conjuration, puis, comme Catilina lui-même venait prendre place sur les bancs, il lui adressa la véhémente apostrophe qui forme le premier discours.

Premier discours. Après avoir répété à Catilina, dans les plus minutieux détails, tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est fait dans la réunion de la nuit précédente, Cicéron l'engage à sortir d'une ville où il est devenu un objet de mépris et d'horreur. Le consul, armé par le sénat d'un pouvoir sans limite, aurait déjà frappé les coupables, si, grâce à l'énormité même du complot, quelques citoyens ne doutaient encore de son existence. Que Catilina profite de cette indulgence contraire aux intérêts de la patrie; qu'il aille en Étrurie lever l'étendard de la guerre civile, et surtout qu'il emmène avec lui tous ses complices. Jupiter sauvera Rome et punira les sacriléges.

Catilina essuya jusqu'au bout cette harangue, souvent citée comme un modèle d'énergie, puis il tenta de se justifier; mais les murmures du sénat couvrirent sa voix. Il sortit alors de la salle en proférant d'affreuses menaces, et, à la tête de trois cents conjurés, alla rejoindre l'armée de Mallius.

Deuxième discours. Cependant Catilina avait laissé dans Rome Céthégus, Lentulus et quelques autres de ses complices, chargés de disposer tout pour le massacre et l'incendie; il leur avait promis de revenir bientôt à la tête d'une armée. Le lendemain de son départ, Cicéron monta à la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple de ce qui s'était passé (9 novembre 690).

On reproche à tort au consul d'avoir laissé s'éloigner en liberté un ennemi si dangereux. Une fois hors de Rome, Catilina n'est plus redoutable; il ne saurait, avec une poignée de brigands, tenir en échec les forces de la république. Les ennemis dont il se faut défier, ce sont les conjurés restés à Rome; mais tous leurs projets sont connus: qu'ils aillent donc à leur tour rejoindre leur chef en Étrurie. On accuse encore Cicéron d'avoir arbitrairement exilé Catilina: le départ de Catilina a été volontaire; mais Cicéron n'aurait pas hésité à l'expulser de Rome, quand il s'agissait du salut de la patrie. L'orateur passe en revue les éléments dont se compose le parti rebelle: des gens faibles et égarés, qu'il faut essayer de ramener au bien; des criminels endurcis, qu'il faut exterminer. Il exhorte les

bons citoyens à la confiance; la vigilance de leur consul et la protection des dieux leur répondent du salut.

Troisième discours. Dès qu'on fut certain à Rome que Catilina avait été rejoindre l'armée d'Étrurie, le sénat le déclara ennemi de la patrie, ainsi que Mallius, et envoya contre eux le collègue de Cicéron, Antonius. Cependant Lentulus, Céthégus et les autres conjurés entamèrent des négociations avec les députés des Allobroges, qui venaient se plaindre au sénat de l'avarice des magistrats romains, leur promettant, pour prix de leur concours, de rendre l'indépendance à leur patrie. Les députés hésitèrent, et finirent par dénoncer le complot; on saisit des lettres adressées à Catilina et au sénat des Allobroges. Cicéron fait venir les conjurés au sénat, les confronte avec les députés et les fait mettre en état d'arrestation; puis, au sortir de la séance (3 décembre 690), il monte à la tribune pour rendre compte au peuple de ce qui vient de se faire.

Après avoir félicité les citoyens de ce qu'ils ont échappé au danger terrible qui les menaçait, Cicéron raconte comment il a découvert les tentatives faites auprès des députés des Allobroges, et comment il s'est assuré de la personne des conjurés; il rapporte en substance la délibération du sénat qui décerne des remercîments au consul et ordonne d'enfermer les complices de Catilina. Il engage les citoyens à rendre grâce aux dieux de ce qu'une conjuration qui menaçait d'anéantir la république entière a été réprimée sans combat, sans trouble dans la cité. Quant à lui, il se croira assez récompensé de son dévouement par le souvenir que conserveront de lui ses concitoyens et la postérité; seul ou avec l'appui des gens de bien, il sera assez fort pour résister aux attaques des méchants.

Quatrième discours. Le surlendemain (5 décembre), Cicéron réunit le sénat pour délibérer sur le sort des prisonniers. Le sénat n'avait, selon les lois, aucun pouvoir judiciaire, et nul citoyen romain ne pouvait être condamné à mort que par le peuple assemblé en centuries; mais il s'agissait d'une question de salut public. Les deux consuls qui devaient entrer en fonctions au 1er janvier opinèrent pour le dernier supplice, et entraînèrent à leur avis une partie du sénat; mais quand vint le tour de César, il fit contre la peine de mort un discours si habile, que la plupart de ceux qui avaient voté avant lui se rétractèrent, et prétendirent n'avoir eu en vue, comme César, que la prison perpétuelle et la confiscation des biens. Enfin, les amis de Cicéron eux-mêmes hésitaient à se prononcer, craignant pour le consul la grave responsabilité qui allait peser sur lui. C'est au milieu de ces incertitudes du sénat que Cicéron prononça le quatrième et dernier discours.

Il exhorte vivement les sénateurs à oublier les dangers que peut courir le consul, et à ne songer qu'au salut de l'État. Il est résigné à tout, pourvu que la république ne soit plus menacée. L'orateur résume les motifs des deux opinions qui sont en présence : celle de Silanus, qui conclut à la mort, et celle de César, qui se contente de l'emprisonnement et de la confiscation ; il combat cette dernière avec force, mais en même temps avec une grande modération. Il rassure ceux qui craignent que la condamnation des conjurés n'excite un soulèvement dans Rome : tout est préparé, toutes les mesures sont prises pour que l'arrêt, quel qu'il soit, s'exécute ; le consul en répond ; c'est au sénat à ne pas faiblir dans ce moment décisif. Cicéron seul court des risques ; mais il se console en songeant à la gloire qui lui est réservée s'il succombe pour le salut de Rome. Il termine en recommandant au sénat son fils au berceau, et en exhortant les sénateurs à prononcer un arrêt dont il garantit l'exécution.

Ce discours ramena à leur premier avis ceux que la harangue de César avait ébranlés, et la mâle éloquence de Caton acheva de décider les timides et les irrésolus. Les conjurés furent condamnés à mort, et étranglés dans la prison le soir même.

« Ce discours, dit Burnouf, non moins important par ses effets que la première *Catilinaire*, est peut-être plus honorable encore pour le caractère de l'orateur. La partie où il réfute l'opinion de César est un chef-d'œuvre d'adresse, et le ton de noblesse, de convenance et de modération qui règne dans tout ce morceau en fait un véritable modèle de discussion judiciaire. On y reconnaît le digne organe de la société et des lois. Ce n'est pas sans raison que l'illustre orateur regardait les nones de décembre comme le plus beau jour de sa vie. »

Le récit de la conjuration de Catilina dans Salluste est le commentaire et le complément naturel des quatre discours dont nous venons de donner une courte analyse. Salluste rapporte dans son histoire le discours de César et celui de Caton ; mais il ne dit pas un seul mot de celui de Cicéron.

Discours contre Verrès.

Caïus Verrès avait été pendant trois ans préteur en Sicile, et s'était rendu coupable de cruautés et de déprédations de toute nature. Aussi, lorsqu'il sortit de charge et revint à Rome, les Siciliens, en 683, l'accusèrent de concussion, et prièrent Cicéron, qui avait été questeur en Sicile, de se charger des poursuites. Cicéron accepta avec empressement l'occasion qui lui était offerte : le procès des Siciliens

contre Verrès excitait au plus haut degré l'intérêt de Rome et de toute l'Italie ; Cicéron, qui briguait alors l'édilité, pouvait assurer sa nomination par un triomphe d'autant plus éclatant, que le défenseur de Verrès était le plus grand orateur de l'époque, Hortensius, élu consul pour l'année suivante.

Les discours composés par Cicéron contre Verrès sont au nombre de sept ; mais les deux premiers seuls furent prononcés. Ces discours répondent aux trois phases du procès : 1° divination contre Cécilius, 2° première action, ou accusation générale, contenue dans le second discours ; 3° seconde action, comprenant les cinq discours non prononcés.

Divination[1] *contre Cécilius.* Un citoyen romain, d'origine sicilienne, Quintus Cécilius Niger, qui avait été questeur sous Verrès, disputait à Cicéron le rôle d'accusateur ; il se disait l'ennemi de Verrès, et prétendait être mieux que personne en état de dévoiler les crimes et les malversations de son ancien préteur. Mais cette intervention était sans doute concertée avec Verrès, et il est assez probable que, si elle eût réussi, l'accusateur aurait offert à l'accusé toutes les chances possibles d'éviter une condamnation.

« Cicéron, dit Asconius, détruit ces raisons de Cécilius, et montre qu'on doit préférer pour accusateur celui qui se charge malgré lui de l'accusation, à la prière de tous les Siciliens, et pour s'acquitter d'un devoir ; celui qui parle au nom de la république et pour elle ; celui que les plaignants désirent ; celui que l'accusé redoute ; celui qui, au talent de la parole, joint une intégrité irréprochable ; enfin celui qui, en se chargeant de la cause, ne fait que suivre les usages des ancêtres. L'orateur prouve qu'il a toutes ces qualités, qui manquent à Cécilius. »

Première action contre Verrès. — Cicéron, choisi pour accusateur, se rendit en Sicile afin de chercher les preuves et les témoins nécessaires. Pendant ce temps, les partisans de Verrès, à Rome, s'efforçaient de gagner les juges ; ils espéraient tout au moins obtenir qu'on laissât languir le procès jusqu'à la fin de l'année, c'est-à-dire jusqu'au moment où le défenseur de Verrès, Hortensius, commencerait à exercer les fonctions de consul. Cicéron se hâta de revenir à Rome pour précipiter le dénoûment du procès. Dans un premier

1. « Les anciens, dit M. Le Clerc, nous ont expliqué le titre de ce discours. Lorsqu'il s'élevait une contestation judiciaire entre ceux qui voulaient accuser ou signer une accusation, cette cause s'appelait *divinatio*. En effet, les jugements ordinaires reposent sur des faits, des preuves, des témoins, et ne roulent que sur le passé, tandis qu'il faut ici prononcer d'après des conjectures, des présomptions, et régler l'avenir. On connaît l'accusé ; quel sera l'accusateur ? C'est aux juges à deviner, pour ainsi dire, celui des deux rivaux qui remplira ce devoir avec plus de force et de vertu. »

plaidoyer, il produisit sur-le-champ ses témoins et ses preuves ; le discours qui nous reste sous le titre de *Première action contre Verrès* n'est que le début de ce plaidoyer, la partie qui précède l'interrogatoire des témoins.

Cicéron présente aux juges l'ensemble de l'accusation, se réservant d'insister plus tard sur les points particuliers. Il dévoile les manœuvres à l'aide desquelles Verrès comptait faire ajourner le jugement du procès, et s'autorise de ces intrigues pour demander que les témoins soient immédiatement entendus. Il s'efforce de prouver que la justice et l'intérêt public exigent une prompte et sévère condamnation.

L'effet de cette première séance fut si accablant, que Verrès, sur le conseil de ses amis mêmes, se condamna volontairement à l'exil. Cicéron n'en resta pas là cependant ; il continua de rédiger ses plaidoyers et les publia, afin de bien établir que Verrès n'avait fait que prévenir une sentence inévitable.

SECONDE ACTION CONTRE VERRÈS. — 1° *De sa préture à Rome, etc.* Ce premier discours ne se rattache pas à la cause d'une manière bien directe ; il a uniquement pour but de rappeler les antécédents de Verrès, ses cruautés, ses exactions, ses rapines avant sa préture de Sicile.

L'orateur rappelle la marche qu'il a suivie dans la première action ; il annonce ensuite qu'il divisera sa seconde action en deux parties : l'une comprenant la questure, la lieutenance et la préture à Rome de Verrès ; l'autre, la préture de Verrès en Sicile. Le premier discours renferme tout ce qui est antérieur à l'arrivée en Sicile de Verrès. On le voit d'abord questeur du consul Carbon, qu'il trahit pour passer, avec la caisse militaire, dans le parti de Sylla. Puis il est lieutenant de Dolabella en Asie, où il dépouille les temples et les maisons des particuliers, et où ses infâmes débauches excitent contre lui autant de haine que son avarice. Enfin, préteur à Rome, chargé de rendre la justice et d'entretenir les édifices publics, il révolte tous les bons citoyens par sa vénalité et l'iniquité de ses jugements.

Ce premier discours est fort étendu, et encore nous en manque-t-il une partie. Les principaux passages sont, avec l'exorde, le récit du soulèvement causé par Verrès à Lampsaque, et des malversations à l'aide desquelles il dissipa le patrimoine d'un jeune homme qui était son pupille, le fils de Malléolus.

2° *De sa préture en Sicile.* Voici l'analyse qu'Auger donne de ce discours, dont il indique en même temps les principales beautés : « Après un très-bel éloge de la Sicile, après un récit de toutes les démarches des Siciliens pour venir accuser Verrès et déposer contre lui, Cicéron représente la manière injuste, arbitraire et cruelle dont ce

préteur jugeait les malheureux Siciliens, dont il a jugé Dion d'Halèse, Sosippe et Épicrate d'Argyrone, Héraclius de Syracuse, Épicrate de Bidis, Sopater et Sthénius. Ces narrations sont développées d'une manière intéressante. Voilà ce qui regarde la juridiction et ce qui forme comme la première partie du discours. L'argent que Verrès tirait de l'élection des sénateurs, des pontifes et des censeurs, de la contribution pour les statues ; ses vols et ses gains usuraires, conjointement avec les fermiers publics, surtout avec Carpinatius, dont les registres décèlent ses malversations : tels sont les objets qui composent la seconde partie du discours et qui le terminent. On y remarque le portrait de Timarchide, un des principaux agents et ministres de Verrès. »

3° *Sur les blés.* Ce discours, sauf quelques passages que nous indiquerons, est rempli tout entier de détails sur les exactions commises par Verrès contre les cultivateurs de la Sicile. La Sicile devait à Rome, à titre d'impôt, la dîme de son blé ; elle était tenue aussi de fournir, à un prix convenu, un second dixième, si l'approvisionnement de Rome exigeait ce supplément ; enfin les cultivateurs étaient obligés de donner la quantité de blé nécessaire à la maison du préteur, soit en nature, soit en argent. Cicéron rapporte une foule de faits qui démontrent les odieuses rapines de Verrès, et il sait mettre une telle variété dans tous ces récits, dont le fond est invariablement le même, que l'intérêt se soutient pendant tout le discours.

Les principaux passages de ce long plaidoyer sont l'exorde, où l'orateur montre quels engagements d'honneur et de probité prend pour l'avenir celui qui s'est donné la tâche de démasquer un magistrat prévaricateur, et où il donne les raisons de cette inimitié naturelle qui sépare l'honnête homme du malfaiteur ; le tableau de la toute-puissance de Sylla (ch. XXXV) ; la magnifique peinture de la haine qu'inspirent à tous les peuples le despotisme et la cupidité des magistrats romains (ch. LXXXIX) ; enfin, le tableau de la misère des cultivateurs siciliens, qui termine le discours.

4° *Des statues.* Ce discours est consacré au récit des vols commis par Verrès en Sicile au préjudice des particuliers et des établissements publics. On lui a donné le titre de *De signis*, parce que la plupart des objets volés étaient des statues. Il n'a pas d'exorde ; une simple transition le rattache au discours précédent. Il n'a pas non plus de division ; c'est une suite de narrations indépendantes les unes des autres, faites chacune avec un art infini, et où la variété est plus remarquable encore que dans celles qui remplissent la plus grande partie du discours sur les blés.

Le discours sur les Statues est, ainsi que celui sur les Supplices, considéré comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de style[1]. Il offre d'ailleurs un intérêt tout particulier, en ce qu'il nous fait connaître une foule de détails sur les ouvrages les plus renommés de l'art antique.

« On distingue dans ce discours, dit Gueroult, onze articles ou griefs, qui forment autant de narrations particulières. Toutes ont le degré de perfection et de beauté dont elles sont susceptibles. Chacune a son caractère propre et le ton de couleur qui lui convient. C'est une galerie où tout est heureusement diversifié. Mais il est des tableaux qui prêtent plus au génie de l'artiste et à la hardiesse de son pinceau : les sujets en sont grands et riches; ils offrent un plus beau spectacle. Tels sont le trait de ce candélabre d'or, enrichi de pierreries, que Verrès vola au roi Antiochus, l'enlèvement de la statue de Diane à Ségeste, du Mercure de Tyndare, de la Cérès d'Enna, et la comparaison établie entre Marcellus et Verrès. »

3° *Des supplices.* Ce discours, le dernier et le plus beau de tous ceux que Cicéron composa contre Verrès, est divisé en quatre parties. Dans les deux premières, où l'indignation se mêle à la plus mordante ironie, l'accusateur, prévoyant que la défense, incapable de justifier les dilapidations de Verrès, tentera du moins de les faire oublier en les couvrant par la gloire militaire, examine ce qu'a fait Verrès pour assurer la tranquillité de sa province pendant la guerre de Spartacus, quelles précautions il a prises pour la préserver des incursions des pirates. Dans la troisième, il montre Verrès faisant subir le dernier supplice aux capitaines de sa flotte pour cacher sa propre lâcheté. Dans la dernière, il s'élève contre la barbarie avec laquelle Verrès, au mépris de tous les droits, a fait frapper de verges et mettre en croix des citoyens romains. Supposant alors qu'on puisse fermer les yeux sur tous les autres crimes du préteur, Cicéron se demande s'il se trouvera des juges assez corrompus pour absoudre de si monstrueux attentats; il s'engage au besoin à accuser devant le peuple Verrès et ses juges, et termine en appelant la vengeance des dieux sur le spoliateur de leurs temples.

Traité *de l'Amitié.*

Le traité, ou plutôt le dialogue sur l'Amitié, est postérieur au dialogue sur la Vieillesse. Cicéron le dédia à son meilleur ami,

1. Il est indispensable d'étudier dans leur entier les deux discours sur les Statues et sur les Supplices; pour les autres, on peut, à la rigueur, se contenter des passages que nous indiquons d'une manière spéciale.

Pomponius Atticus. Le principal interlocuteur est Lélius, dont ce dialogue porte aussi le nom. Voici les circonstances que Cicéron suppose :

Cicéron fréquentait la maison de l'augure Mucius Scévola, selon la coutume des jeunes Romains, qui s'attachaient à quelque personnage important soit par la position, soit par le talent, dont ils recevaient les conseils et suivaient la direction. Mucius se plaisait à parler de son beau-père Lélius, l'ami du second Scipion l'Africain. Un jour que l'on s'entretenait de l'inimitié qui venait d'éclater entre Pompée et Sulpicius, jusqu'alors étroitement unis, Mucius répéta aux jeunes gens qui l'entouraient une conversation tenue jadis entre lui, Lélius et Fannius, le second gendre de Lélius, peu de temps après la mort de Scipion (an de Rome 624). Lélius, après avoir exposé à ses deux gendres les pensées qui lui ont fait supporter avec résignation la perte de son ami le plus cher, cède à leurs instances et consent à leur exposer ses idées sur l'amitié.

Le plan du dialogue sur l'Amitié n'est pas très-méthodique; aussi serait-il assez difficile d'en donner une analyse fidèle. Voici quelles sont les idées principales développées par Lélius : L'amitié ne peut exister qu'entre les gens de bien; elle n'est pas fondée sur l'intérêt, mais sur un parfait accord de sentiments joint à une bienveillance et à une estime mutuelles. Après avoir établi ces deux principes, il donne à ses gendres quelques conseils sur le choix des amis, sur les moyens propres à rendre l'amitié sûre et durable, enfin sur les caractères qui distinguent l'ami et le flatteur. Il termine, comme il a commencé, par l'éloge de Scipion.

Cicéron avait soixante-trois ans lorsqu'il écrivit le dialogue sur l'Amitié. Théophraste, avant lui, avait composé sur le même sujet un traité perdu aujourd'hui. Platon, dans le *Lysis*, Aristote, dans sa *Morale à Nicomaque* (livre VIII), avaient abordé aussi cette question. On peut citer, après Cicéron, Plutarque (*De l'Ami et du Flatteur*), Lucien (*le Toxaris*); enfin, en France, Montaigne (*Essais*, livre I, ch. XXVII), et les deux traités de Louis de Sacy (1702) et de Mme de Lambert (1736).

« Des critiques allemands prétendent, dit M. Le Clerc, que le livre sur l'Amitié est entièrement politique, et qu'il ne s'agit pas ici de l'amitié dans un sens moral, mais des liaisons de parti. Cette opinion, à force d'exagération, devient fausse : mais si l'on se contente de dire que Cicéron laisse entrevoir l'homme d'État, même lorsqu'il écrit sur des matières philosophiques; si l'on ajoute que, dans le dialogue sur l'Amitié, l'amitié politique tient aussi quelque place, rien ne sera plus juste que ces observations. L'erreur est de dire que

c'est là tout le but du philosophe. Il y a très-peu d'endroits dans tout l'ouvrage qui aient pu conduire à cette interprétation si générale et si exclusive. Cicéron y appelle Atticus son ami, et c'est à ce titre qu'il lui adresse son traité sur l'Amitié; Atticus n'était d'aucun parti. »

Traité *de la Vieillesse.*

Le traité ou dialogue sur la Vieillesse porte aussi le nom de Caton l'Ancien, que Cicéron a choisi comme principal interlocuteur. Il est adressé, comme le traité sur l'Amitié, qu'il précède de fort peu de temps, à Pomponius Atticus. Cicéron avait soixante-trois ans quand il l'écrivit, et Atticus en avait soixante-six.

Scipion l'Africain et son ami Lélius félicitent Caton l'Ancien ou le Censeur, qui avait alors quatre-vingt-quatre ans (603 de Rome), de la patience avec laquelle il supporte les maux et les infirmités de la vieillesse. Caton entend souvent les vieillards se plaindre, mais c'est parce qu'ils manquent de sagesse et de raison. On reproche à la vieillesse d'éloigner l'homme des affaires; il serait plus sensé de dire que les occupations du vieillard ne sont plus celles du jeune homme, mais qu'elles sont meilleures et plus importantes. Le vieillard qui exerce ses facultés les conserve jusqu'au bout, et vit entouré de respect. La vieillesse affaiblit le corps; mais on peut dire que le vieillard n'a pas besoin des forces du jeune homme, et d'ailleurs, grâce à l'exercice, il garde toujours assez de vigueur. La vieillesse prive l'homme de presque tous les plaisirs; cela est vrai pour les plaisirs qui nuisent à l'âme et au corps, mais non pour les jouissances plus pures, celles de l'amitié, des lettres, de l'agriculture, par exemple. Enfin la vieillesse est voisine de la mort; mais à tout âge la mort est proche, et le vieillard qui n'y est point préparé est bien à plaindre : d'ailleurs, qu'appelle-t-on la mort, si l'âme est immortelle? Et à ce propos, Caton rappelle les nobles paroles que met Xénophon dans la bouche de Cyrus mourant. Pour lui, quand son jour sera venu, il sera heureux d'aller rejoindre tant d'hommes illustres et le fils qu'il a perdu.

A l'époque où Cicéron écrivit son dialogue sur la Vieillesse, César était mort depuis quelques mois; Brutus et Cassius, obligés de quitter Rome, étaient occupés à rassembler une armée; tout l'empire était dans l'agitation; Cicéron lui-même, menacé par les partisans du dictateur, qui l'accusaient de s'être réjoui de sa mort, était presque réduit à se cacher. Aussi M. Le Clerc a-t-il raison de dire : « Quoique le traité de la Vieillesse, bien supérieur à celui de l'Amitié, soit un des ouvrages les plus parfaits de Cicéron, et que la division en soit claire,

la marche facile, les développements ingénieux et quelquefois touchants, on peut trouver cependant qu'il n'est point complet. L'esprit politique, qui se montre sans cesse dans la plupart des écrits philosophiques de Cicéron, et qui, surtout alors, devait le préoccuper tout entier, a certainement influé sur la composition et le caractère de cet ouvrage, et il s'en est aperçu lui-même (ch. v). Il ne songe le plus souvent qu'à la vieillesse de l'homme d'État. Il n'écrit point pour tous les rangs, pour toutes les conditions; il y a même un sexe qu'il oublie absolument : les femmes ne sont pas même nommées. Il les oublie aussi dans le traité des Devoirs, dans celui de l'Amitié, dans ses autres ouvrages de morale. C'est l'effet de ce préjugé commun à tous les siècles qui ont précédé le christianisme. »

Le Songe de Scipion.

Cicéron avait cinquante-trois ans lorsqu'il écrivit sa *République*, ouvrage historique et politique en six livres, dont *le Songe de Scipion* est un fragment. Comme les deux ouvrages dont nous venons de parler, la *République* est un dialogue; les interlocuteurs sont Scipion, Lélius, les deux gendres de Lélius, Fannius et Scévola, le jurisconsulte Manilius, et deux ou trois autres personnages. Il ne nous est parvenu de ce dialogue que des débris, assez considérables toutefois; *le Songe de Scipion* appartenait au sixième livre, qui traitait sans doute de l'influence des idées religieuses sur le bonheur des sociétés.

Scipion Émilien raconte à ses amis qu'après une entrevue avec le roi Masinissa, le premier Scipion l'Africain, qui avait été l'objet de la conversation, lui apparut en songe, lui prédit sa gloire et sa fin malheureuse. A Scipion succéda Paul Émile, qui expliqua à son fils l'ordre de l'univers; puis le premier Africain reprit la parole, l'entretint de la vanité de la gloire humaine, l'exhorta à n'aimer, à ne rechercher que la vertu, enfin lui tint sur l'immortalité de l'âme de sublimes discours.

« Parmi tous les nouveaux fragments de la *République*, il n'en est pas un, dit M. Le Clerc, qui approche, même de très-loin, de ce morceau éloquent et hardi, où le paganisme a aussi son espérance, où la raison humaine fait entrevoir à la vertu quelque récompense au delà des triomphes du Capitole et des pompes de la gloire. C'est le monument de la prose latine qui me semble le plus empreint des couleurs de l'imagination grecque, le plus voisin de ces compositions fantastiques inspirées aux sages d'Athènes et d'Alexandrie par l'idéalisme de l'école de Socrate, et même à quelques auteurs du moyen âge par le spiritualisme chrétien. Ces nobles idées conviennent si

bien à la belle âme de Scipion, que l'esprit n'est point étonné des merveilles de ce récit, et qu'il semble qu'un tel homme a dû parler un tel langage. Le style rend le prestige plus complet : jamais Cicéron n'a mieux su réunir la simplicité à l'élévation, la grâce à la force, le génie de Platon à la gravité du consul romain. »

II.

CÉSAR : *Commentaires.*

Œuvres de César.

Nous n'avons pas à nous occuper de la vie politique de César; nous donnerons seulement quelques détails sur sa vie littéraire, dont il ne nous reste malheureusement que trop peu de monuments. César débuta au barreau à l'âge de vingt et un ans, en accusant l'un des personnages les plus puissants de Rome, Cnéius Dolabella. L'accusé fut absous, et César, craignant son ressentiment, s'exila pendant une année. Il plaida ensuite pour les Grecs contre Antonius et pour les Bithyniens contre Vinicius. Quelques plaidoyers pour des particuliers, plusieurs oraisons funèbres, entre autres celle de sa tante Julie, veuve de Marius, des discours politiques au sénat et au forum, un poëme intitulé le *Voyage*, remplissent cette première partie de la vie littéraire de César. Nous trouvons ensuite des traités *sur les Auspices* et *sur le Droit augural*, dont la date est incertaine, enfin un traité de grammaire, *sur l'Analogie*, dédié à Cicéron et écrit au moment où César franchissait les Alpes pour se rendre en Gaule. Pendant son séjour en Gaule et pendant la guerre civile, César rédige ses *Commentaires;* enfin, devenu dictateur et souverain maître de l'empire, il répond par un libelle qui lait peu d'honneur à sa mémoire, l'*Anti-Caton*, à un éloge de Caton d'Utique que Cicéron venait de publier. Tout ce que nous avons aujourd'hui de César se borne aux *Commentaires*, à quelques lettres qui se trouvent dans la correspondance de Cicéron, et à un petit nombre de fragments de peu d'étendue.

Les *Commentaires.*

Les *Commentaires* de César n'étaient à ses yeux, comme le titre même l'indique, que des mémoires destinés à servir plus tard de documents historiques; il les écrivit au jour le jour, au fur et à mesure des événements. Les *Commentaires* se divisent en deux parties : sept livres ont rapport à la guerre des Gaules, qui dura dix ans; trois, à la guerre civile. Un huitième livre a été ajouté aux mémoires sur la guerre des Gaules par un lieutenant de César, Hirtius; enfin, on fait suivre ordinairement les *Commentaires* de trois livres sur la guerre d'Alexandrie, sur celle d'Afrique et sur celle d'Espagne, attribués en partie à Hirtius, en partie à Caïus Oppius.

Commentaires sur la guerre des Gaules. Après une courte description géographique de la Gaule, César raconte sa lutte contre les Helvétiens et contre le roi germain Arioviste (livre I); contre les Belges, et principalement contre les Nerviens (livre II); contre les habitants de l'Armorique et de l'Aquitaine (livre III); l'expédition en Germanie et la descente dans la Grande-Bretagne (livre IV); le retour de l'expédition de Bretagne, la répression de révoltes qui avaient éclaté sur divers points de la Gaule pendant l'absence de César (livre V); de nouveaux soulèvements en Gaule et une seconde expédition en Germanie (livre VI); l'insurrection de la Gaule entière sous le commandement de l'Arverne Vercingétorix, le retour périlleux de César d'Italie en Gaule, la prise d'Avaricum (Bourges), le siége de Gergovie[1], la prise d'Alésia (Alise ou Bourg-Sainte-Reine), la défaite des Gaulois et la captivité de Vercingétorix (livre VII). Chacun de ces livres contient l'histoire des événements d'une année. Le huitième livre, ajouté par Hirtius, est le récit des derniers exploits de César en Gaule, de son départ pour l'Italie et des préliminaires de la guerre civile.

Le septième livre des *Commentaires sur la guerre des Gaules* est le plus intéressant de tous, à cause de l'importance des événements qui y sont rapportés; c'est aussi le plus dramatique, le plus varié, celui où toutes les qualités de l'historien se trouvent réunies avec le plus de perfection. Dans les autres livres, on remarque surtout la guerre contre Arioviste (livre I); le passage du Rhin, le combat des Romains et des Bretons (livre IV); la description de la Grande-Bretagne et de ses habitants (livre V); les mœurs des Gaulois et des Germains, et la description de la forêt Hercynienne, qui couvrait presque toute la Germanie (livre VI).

Commentaires sur la guerre civile. Cette seconde partie des *Commentaires* commence au moment où le sénat refuse de continuer à César son commandement dans les Gaules, et finit après la mort de

1. Cette ville était voisine de Clermont : elle n'existe plus.

bien à la belle âme de Scipion, que l'esprit n'est point étonné des merveilles de ce récit, et qu'il semble qu'un tel homme a dû parler un tel langage. Le style rend le prestige plus complet : jamais Cicéron n'a mieux su réunir la simplicité à l'élévation, la grâce à la force, le génie de Platon à la gravité du consul romain. »

II.

CÉSAR : *Commentaires.*

Œuvres de César.

Nous n'avons pas à nous occuper de la vie politique de César; nous donnerons seulement quelques détails sur sa vie littéraire, dont il ne nous reste malheureusement que trop peu de monuments. César débuta au barreau à l'âge de vingt et un ans, en accusant l'un des personnages les plus puissants de Rome, Cnéius Dolabella. L'accusé fut absous, et César, craignant son ressentiment, s'exila pendant une année. Il plaida ensuite pour les Grecs contre Antonius et pour les Bithyniens contre Vinicius. Quelques plaidoyers pour des particuliers, plusieurs oraisons funèbres, entre autres celle de sa tante Julie, veuve de Marius, des discours politiques au sénat et au forum, un poëme intitulé le *Voyage*, remplissent cette première partie de la vie littéraire de César. Nous trouvons ensuite des traités *sur les Auspices* et *sur le Droit augural*, dont la date est incertaine, enfin un traité de grammaire, *sur l'Analogie*, dédié à Cicéron et écrit au moment où César franchissait les Alpes pour se rendre en Gaule. Pendant son séjour en Gaule et pendant la guerre civile, César rédige ses *Commentaires;* enfin, devenu dictateur et souverain maître de l'empire, il répond par un libelle qui lait peu d'honneur à sa mémoire, l'*Anti-Caton*, à un éloge de Caton d'Utique que Cicéron venait de publier. Tout ce que nous avons aujourd'hui de César se borne aux *Commentaires*, à quelques lettres qui se trouvent dans la correspondance de Cicéron, et à un petit nombre de fragments de peu d'étendue.

Les *Commentaires.*

Les *Commentaires* de César n'étaient à ses yeux, comme le titre même l'indique, que des mémoires destinés à servir plus tard de documents historiques; il les écrivit au jour le jour, au fur et à mesure des événements. Les *Commentaires* se divisent en deux parties : sept livres ont rapport à la guerre des Gaules, qui dura dix ans; trois, à la guerre civile. Un huitième livre a été ajouté aux mémoires sur la guerre des Gaules par un lieutenant de César, Hirtius; enfin, on fait suivre ordinairement les *Commentaires* de trois livres sur la guerre d'Alexandrie, sur celle d'Afrique et sur celle d'Espagne, attribués en partie à Hirtius, en partie à Caïus Oppius.

Commentaires sur la guerre des Gaules. Après une courte description géographique de la Gaule, César raconte sa lutte contre les Helvétiens et contre le roi germain Arioviste (livre I); contre les Belges, et principalement contre les Nerviens (livre II); contre les habitants de l'Armorique et de l'Aquitaine (livre III); l'expédition en Germanie et la descente dans la Grande-Bretagne (livre IV); le retour de l'expédition de Bretagne, la répression de révoltes qui avaient éclaté sur divers points de la Gaule pendant l'absence de César (livre V); de nouveaux soulèvements en Gaule et une seconde expédition en Germanie (livre VI); l'insurrection de la Gaule entière sous le commandement de l'Arverne Vercingétorix, le retour périlleux de César d'Italie en Gaule, la prise d'Avaricum (Bourges), le siége de Gergovie[1], la prise d'Alésia (Alise ou Bourg-Sainte-Reine), la défaite des Gaulois et la captivité de Vercingétorix (livre VII). Chacun de ces livres contient l'histoire des événements d'une année. Le huitième livre, ajouté par Hirtius, est le récit des derniers exploits de César en Gaule, de son départ pour l'Italie et des préliminaires de la guerre civile.

Le septième livre des *Commentaires sur la guerre des Gaules* est le plus intéressant de tous, à cause de l'importance des événements qui y sont rapportés; c'est aussi le plus dramatique, le plus varié, celui où toutes les qualités de l'historien se trouvent réunies avec le plus de perfection. Dans les autres livres, on remarque surtout la guerre contre Arioviste (livre I); le passage du Rhin, le combat des Romains et des Bretons (livre IV); la description de la Grande-Bretagne et de ses habitants (livre V); les mœurs des Gaulois et des Germains, et la description de la forêt Hercynienne, qui couvrait presque toute la Germanie (livre VI).

Commentaires sur la guerre civile. Cette seconde partie des *Commentaires* commence au moment où le sénat refuse de continuer à César son commandement dans les Gaules, et finit après la mort de

1. Cette ville était voisine de Clermont : elle n'existe plus.

Pompée et l'entrée de César dans Alexandrie; elle comprend tous les événements qui se passèrent dans cet intervalle en Italie, en Espagne, en Grèce et en Afrique. Le siége de Marseille par César (livre I), le siége de Dyrrachium, où Pompée était enfermé, enfin la bataille de Pharsale (livre III), sont les passages les plus remarquables et les plus intéressants de cette histoire.

Qualités littéraires des *Commentaires*.

César, dans ses *Commentaires*, ne se met pas directement en scène, il ne parle jamais de lui-même qu'à la troisième personne : aussi a-t-on remarqué avec beaucoup de justesse que, si les témoignages les plus imposants n'affirmaient l'authenticité de ces mémoires, César serait le dernier à qui on imaginât de les attribuer, tant ils présentent d'impartialité, tant la personne de l'écrivain s'y efface pour laisser parler uniquement les faits. Les événements y sont racontés avec une simplicité et une clarté qu'on ne trouve au même degré chez aucun historien : on n'y rencontre ni ces tableaux dont l'artifice consiste à faire ressortir certains détails plus saisissants et à en laisser d'autres dans l'ombre; ni ces portraits dans lesquels bien rarement le peintre peut rester complétement impartial et fidèle à la vérité; ni ces réflexions morales qui ressortent plus ou moins bien du récit; ni ces harangues faites après coup, et où le narrateur met ses propres sentiments dans la bouche de ses héros. Les personnages y agissent simplement, sans apprêt; leurs discours sont rapportés dans une fidèle analyse; rarement on les entend parler eux-mêmes, et lorsqu'ils parlent, leurs harangues sont toujours extrêmement courtes. Cette absence d'ornements dans le récit peut empêcher de sentir tout d'abord les beautés des *Commentaires*. « Le seul défaut littéraire des *Mémoires* de César, dit M. Nisard, c'est que l'étude seule, et, pour ainsi dire, la pratique de l'auteur, en peuvent faire goûter les perfections discrètes et cachées. Les ouvrages de ce genre passent pardessus bien des têtes, j'entends même des têtes bien faites. Ils n'avertissent pas l'esprit; ils ne lui font pas d'avances; leur modestie les lui dérobe. » Ce jugement si vrai est celui qu'avait déjà porté Cicéron lui-même[1] : « César a laissé d'excellents mémoires de ses campagnes. Le style en est simple, pur, gracieux et dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant fournir des matériaux aux historiens futurs, il a peut-être fait plaisir à de petits esprits, qui seront tentés de charger d'ornements frivoles ces grâces

1. *Brutus*, ch. LXXV, traduction de Burnouf.

naturelles; mais pour les gens sensés, il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire; car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse. »

Mais l'appréciation la plus juste des *Commentaires* est peut-être celle de Jean de Muller, *le Thucydide de la Suisse* : « Je sens que César me rend infidèle à Tacite : il est impossible d'écrire avec plus d'élégance et de pureté; il a la véritable précision, celle qui consiste à dire tout ce qui est nécessaire, et pas un mot de plus; il écrit en homme d'État, toujours sans passion. Tacite est philosophe, orateur, ami zélé de l'humanité, et à tous ces titres il se passionne quelquefois; si je m'en fie aveuglément à lui, il peut me mener trop loin : avec César, je ne cours jamais ce risque.... Une élégance admirable, le don si rare, non-seulement de ne rien dire de trop, ce qui n'est pas si facile, mais en même temps de ne rien omettre d'essentiel, une harmonie toujours appropriée à la gravité de son sujet, et, par-dessus tout, une étonnante égalité de style et une mesure toujours parfaite, toutes ces qualités justifient à mes yeux l'expression de Tacite : *Summus auctorum divus Julius*.... Son discours n'est qu'une suite de faits, présentés sous le jour le plus frappant et le plus lumineux; son style est l'image de son caractère : tandis qu'il renfermait au dedans les passions les plus violentes, à l'extérieur il semblait, comme les dieux, élevé au-dessus de toutes les passions; et rien ne paraissait assez grand pour que l'âme de César pût s'en laisser émouvoir. »

III.

SALLUSTE.

Vie de Salluste.

Salluste (Caïus Sallustius Crispus) naquit l'an 667 de Rome (86 avant notre ère), à Amiterne, ville de la Sabine. Sa jeunesse se passa dans Rome au milieu de la débauche. Élu questeur à l'âge de vingt-sept ans, il fut trois années plus tard tribun du peuple, et travailla de tout son pouvoir, après le meurtre de Clodius, à soulever le peuple contre Milon et contre Cicéron, dont il était l'ennemi déclaré. Exclu du sénat pour ses désordres, il passa deux années dans la retraite; mais, après la victoire de Pharsale, César, qui le comptait au nombre de ses partisans et de ses amis, le fit de nouveau nommer

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

questeur, et ensuite préteur. César employa Salluste comme lieutenant dans sa guerre contre Juba; la guerre terminée, il le fit proconsul, et lui donna le gouvernement de la Numidie. Salluste se rendit coupable des exactions les plus odieuses, et revint à Rome chargé de trésors. Poursuivi pour ses concussions, il fut absous par César. Renonçant dès lors à la carrière politique, il éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique, qu'il entoura de jardins délicieux et qu'il embellit de tous les chefs-d'œuvre de l'art. Ce fut dans cette somptueuse retraite qu'il termina sa vie; il mourut vers l'an 716 de Rome (37 avant notre ère), laissant pour héritier le petit-fils de sa sœur, qu'il avait adopté

OEuvres de Salluste.

La première pensée de Salluste, comme il le dit lui-même dans le préambule du *Catilina*, avait été de choisir et de traiter séparément les épisodes de l'histoire romaine les plus dignes de mémoire. Il débuta par le récit de la conjuration de Catilina, auquel il consacra les deux années de loisir qui suivirent son expulsion du sénat. Pendant son séjour en Numidie, il profita de documents précieux pour écrire l'histoire de la guerre de Jugurtha. Mais déjà Salluste avait modifié son plan primitif; il acheva une histoire de Rome, en cinq ou six livres, qui commençait à la guerre de Jugurtha pour finir à la conjuration de Catilina, et par conséquent comprenait un espace de près d'un demi-siècle. Il ne nous reste de cette histoire générale que quelques harangues qui en font vivement regretter la perte. Nous avons également deux lettres de Salluste à César sur les réformes à introduire dans le gouvernement; l'authenticité de ces deux lettres n'est pas sérieusement contestée. Il n'en est pas de même d'une invective contre Cicéron, qui lui a été faussement attribuée.

Manière, style de Salluste.

M. Nisard fait remarquer avec raison que Salluste est, chez les Romains, le premier historien de profession, c'est-à-dire le premier qui ait fait le récit d'événements dont il n'avait été ni l'auteur ni même le contemporain. Ainsi la guerre de Jugurtha était terminée vingt ans avant la naissance de Salluste, et il n'avait guère que vingt-deux ans à l'époque où éclata la conjuration de Catilina.

La manière dont Salluste écrit l'histoire est toute différente de celle de César. Salluste s'entend admirablement à donner à ses récits une forme dramatique; il excelle dans les tableaux; il excelle également dans les peintures de caractères, dont il est peut-être même un peu

prodigue. Il aime les sentences morales, et interrompt souvent par de longues réflexions la suite de son récit. Enfin il ne néglige jamais l'occasion de faire des harangues; mais ces harangues, outre tous leurs autres mérites, se distinguent par une qualité assez rare dans ces sortes de compositions, la vraisemblance. « Les faits militaires, dit M. Nisard, ne sont que l'accessoire dans les récits de Salluste. Ce qui y domine, c'est la politique; ce sont les peintures, soit des mœurs générales, soit des personnes; c'est l'explication des actes par les caractères. Même dans les récits des faits de guerre, le technique est subordonné au moral, et il s'y trouve moins de préceptes sur l'art de commander les armées que de lumières sur les passions qui font mouvoir ces grands corps, et sur les caractères et les intérêts de ceux qui les commandent. La guerre n'est pour Salluste que le dénoûment du drame qui se joue au sein de Rome. On la voit sortir de la jalousie des deux ordres, des passions, des rivalités personnelles, de la soif du pouvoir et de l'argent qui travaillaient alors la république. C'est par là que Salluste est le premier, chez les Latins, qui mérite le nom d'historien politique. »

Le style de Salluste réunit à un haut degré la noblesse, l'énergie et l'éclat; mais on peut lui reprocher cette extrême concision, moins heureuse chez lui que chez Thucydide son modèle, et cette affectation d'archaïsme qui lui fit reprocher, dans une épigramme citée par Quintilien, d'avoir volé les mots du vieux Caton.

Histoire de la conjuration de Catilina.

Après un préambule où il annonce sa résolution de renoncer désormais à la vie politique pour se consacrer aux travaux littéraires, et où il cherche à démontrer que les services de l'historien ne sont guère inférieurs à ceux de l'homme d'action, Salluste apprécie rapidement les révolutions qui se sont opérées, depuis la fondation de Rome, dans le gouvernement et dans les mœurs, et fait voir avec quelle facilité Catilina devait trouver des complices dans une génération corrompue. Il raconte ensuite la formation, les progrès et l'avortement de cette formidable conspiration, dont le dénoûment fut la mort de Catilina dans les champs de Pistorium.

Le préambule, le portrait de Catilina, le tableau de la corruption qui envahit Rome par degrés, le portrait de Sempronia, les discours de César et de Caton dans le sénat, le parallèle de ces deux grands hommes, enfin le récit de la bataille de Pistorium, sont les passages les plus admirés de cette histoire.

L'histoire de la conjuration de Catilina est l'un des récits les plus

émouvants que nous ait légués l'antiquité; elle est pleine de chaleur et de mouvement, elle a une rapidité qui entraîne. Une fois entré dans le récit, l'historien ne laisse pas languir un seul moment l'intérêt de son lecteur; une ou deux digressions assez courtes arrêtent seules la marche des événements. On a adressé à Salluste, à propos de cette histoire, deux reproches graves, dont le premier seul nous semble fondé. On ne voit pas assez clairement dans le récit de Salluste, quel était le but que se proposait Catilina : sans doute, il voulait renverser la constitution tout aristocratique de la république et la rétablir sur des bases populaires; mais Salluste se borne, comme Cicéron, à parler vaguement de pillage, d'incendies et de massacres, pour lesquels il est douteux que Catilina eût rencontré dans la noblesse et dans le sénat même tant de partisans. Il y avait, au fond de cette conspiration, un plan politique qui n'a jamais été suffisamment expliqué. Quant à la partialité dont plusieurs critiques ont fait un crime à l'historien, il serait assez difficile d'en donner la preuve : Salluste ne parle jamais de Cicéron, quoique son ennemi, qu'avec les plus grands éloges; il ne dissimule pas la grandeur du rôle joué par le consul dans la découverte et dans la répression du complot; mais il ne vante pas Cicéron autant que Cicéron s'est vanté lui-même, et c'est peut-être dans cette modération que se trouve la vérité : car on sait avec quelle complaisance Cicéron, pendant tout le reste de sa vie, s'attribua tout entier l'honneur d'avoir sauvé la patrie.

Histoire de la guerre de Jugurtha.

Salluste expose dans un préambule comment, découragé par les intrigues et la corruption de son époque, il renonce à la gloire que donnent les honneurs pour rechercher celle qu'assurent les lettres; puis il aborde le récit de la guerre de Jugurtha. Il raconte la naissance et la jeunesse de ce prince, la mort de Micipsa, son père adoptif, et les inutiles conseils adressés par ce malheureux roi à ses trois enfants; cette suite d'usurpations et de crimes qui, malgré la corruption des commissaires envoyés par le sénat, attirent enfin en Numidie les armes romaines; les succès de Métellus; l'ambition de Marius qui, sur la foi d'un aruspice, vient demander à Rome et obtient le consulat; les rapides triomphes de Marius; l'arrivée de Sylla au camp et les pratiques qui lui concilient l'affection des soldats; la trahison de Bocchus, remettant entre les mains de Sylla Jugurtha son gendre; enfin Rome, menacée de l'invasion des Cimbres et des Teutons, rappelant Marius à sa défense.

Tel est le rapide résumé de cette histoire, dans laquelle on remarque surtout, outre le préambule, le récit des derniers moments de Micipsa, la description de l'Afrique et le tableau de sa situation au moment de la guerre, la harangue de Memmius au peuple, le séjour de Jugurtha à Rome et sa comparution devant le peuple, l'exposé de l'origine et de la force des divers partis à Rome, le combat livré par Jugurtha à Métellus, le siége inutile de Zama, la prise de Vacca, le discours du consul Marius au peuple, la prise de Capsa par Marius, le portrait de Sylla, enfin les négociations qui se terminent par la trahison de Bocchus.

« Le *Jugurtha*, dit M. Pierron, est bien supérieur au *Catilina*. Ici, l'âme de l'historien est plus libre, et elle n'obéit plus au souffle des passions contemporaines. Salluste racontait les événements d'un autre siècle : plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis la lutte du héros numide contre les Romains; Jugurtha et Bocchus, Marius et Sylla même, n'étaient plus guère que des souvenirs. Il est certain que Salluste fit tous ses efforts pour être exact et complet. Il consulta les manuscrits puniques amassés par Masinissa, par Micipsa, par Hiempsal II; il s'informa curieusement des vieilles traditions numides; il parcourut le pays dans tous les sens, et il visita les lieux illustrés par les victoires ou les revers des armées romaines. Ses descriptions ne laissent rien à désirer. On reconnaît, en outre, comme dit un critique, qu'il avait étudié l'art militaire, dans ces mêmes lieux, sous le plus grand capitaine des temps anciens : le génie de César anime le tableau qu'il trace de toutes les batailles, de toutes les marches, de tous les campements, de tous les siéges. Salluste ne peint pas avec moins de vigueur les discussions du sénat et les agitations du forum. D'ailleurs, c'est le même talent de mise en scène, la même habileté de main, la même éloquence, le même style que dans le *Catilina*. Quelques-uns n'hésitent pas à proclamer le *Jugurtha* non-seulement un chef-d'œuvre, mais le plus beau de tous les morceaux d'histoire que nous ait transmis l'antiquité. C'est beaucoup dire.... Il a fallu plus de génie, ce me semble, pour construire un vaste et riche trésor comme les *Décades* ou les *Annales*. »

IV.

TACITE · *Annales.*

Vie de Tacite.

Tacite (Caïus Cornelius Tacitus) naquit à Intéramne (aujourd'hui *Terni*), en Ombrie, vers l'an 55 de notre ère ; il appartenait à une famille plébéienne. En 78, Agricola lui donna sa fille. Préteur en 88, et envoyé sans doute l'année suivante dans quelque province avec le titre de propréteur, il ne revint à Rome que vers la fin du règne de Domitien. Il fut consul sous Nerva, et l'an 99, il soutint avec Pline le Jeune, dont il était le meilleur ami, l'accusation intentée au proconsul Marius Priscus par la province d'Afrique. On ne sait rien de la vie de Tacite depuis cette époque ; on ignore même la date de sa mort.

Ouvrages de Tacite.

Le *Dialogue des Orateurs*, longtemps attribué à Quintilien, mais que les meilleurs critiques n'hésitent plus guère à restituer définitivement à Tacite, paraît avoir été son premier ouvrage et un ouvrage de sa jeunesse; il y recherche les causes qui ont amené la décadence de l'éloquence. Il avait déjà plus de quarante ans quand il publia, dans les derniers mois du règne de Nerva, la *Vie d'Agricola* son beau-père, c'est-à-dire l'histoire de la conquête définitive de la Grande-Bretagne. Peu de temps après, sous le deuxième consulat de Trajan, parut le livre intitulé *Mœurs des Germains* ou *Germanie*, qui est tout à la fois, comme le remarque un critique, un traité de géographie, une étude politique sur les peuples les plus redoutables pour Rome, une étude des mœurs barbares, et, par le simple effet du contraste, une satire des mœurs romaines. A la *Germanie* succèdent les *Histoires*, récit des événements dont Tacite avait été témoin; elles embrassaient un espace de vingt-huit ans, de l'avénement de Galba à la mort de Domitien. Les *Histoires* parurent sous le règne de Trajan ; elles formaient vingt livres, dont il ne nous reste que les quatre premiers et le commencement du cinquième. Après les *Histoires* viennent les *Annales*, qui sont la dernière œuvre de Tacite.

Les *Annales.*

Les *Annales* furent publiées par Tacite, de même que les *Histoires*, sous le règne de Trajan. Elles formaient seize livres, dont quatre (le septième, le huitième, le neuvième et le dixième) sont perdus, et dont deux (le cinquième et le seizième) sont incomplets. Tacite raconte dans cet ouvrage les événements qui se succédèrent depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron : les livres qui nous sont parvenus contiennent seulement le règne de Tibère, la fin du règne de Claude et le commencement du règne de Néron. Tacite avait résolu de compléter ses deux grands ouvrages en ajoutant à l'un l'histoire d'Auguste, et à l'autre celles de Nerva et de Trajan ; on ne sait s'il exécuta ce projet.

Les faits principaux consignés dans le premier livre des *Annales* sont la mort d'Auguste, les hésitations hypocrites de Tibère au moment où le sénat lui remet la souveraine puissance, la révolte des légions de Pannonie apaisée par Drusus, celle des légions de Germanie punie par Germanicus, le passage du Rhin par Germanicus et sa campagne contre Arminius. Les endroits les plus remarquables de ce livre sont le discours de Percennius aux légions de Pannonie(ch. XVII), le massacre des centurions par les soldats de Germanie (ch. XXXII), les discours de Germanicus (ch. XXXIV, XLII et XLIII), les derniers honneurs rendus aux restes de Varus et de ses légions (ch. LXI, LXII), enfin le combat des Romains et des barbares au milieu d'un marais (ch. LXII et suiv.).

Le second livre raconte les troubles qui éclatent dans l'empire des Parthes, les nouveaux triomphes de Germanicus, le procès de Drusus Libon, accusé de complot, l'envoi de Germanicus en Orient et ses voyages en Grèce et en Égypte, la maladie, la mort et les funérailles de Germanicus, enfin le départ d'Agrippine, son épouse, qui se prépare à rentrer dans Rome consternée par cette perte. Les endroits les plus remarquables de ce livre sont : la bataille d'Idistavise, où Germanicus est vainqueur (ch. XII et suiv.), le naufrage de la flotte romaine (ch. XXIII et XXIV), le portrait de Pison (ch. XLIII), le voyage de Germanicus en Égypte (ch. LIX-LXI), enfin tout ce qui a rapport aux derniers moments et aux funérailles de Germanicus (ch. LXIX et suiv.).

Le troisième livre contient le retour d'Agrippine, suivi bientôt de celui de Pison, le procès et la mort de Pison, la guerre soutenue en Afrique contre le Numide Tacfarinas, des procès et des discussions de lois au sénat, la retraite de Tibère en Campanie, le soulèvement excité dans les Gaules par Sacrovir, l'élévation de Drusus à la puissance

tribunitienne, la discussion entre les villes de Grèce et d'Asie au sujet du droit d'asile, le procès et la condamnation de Silanus, proconsul d'Asie. Les endroits les plus remarquables sont : les premiers chapitres, où l'historien raconte le retour d'Agrippine et les honneurs funèbres décernés à Germanicus; le discours de Tibère au sénat dans le procès de Pison (ch. XII), la digression sur l'origine des lois (ch. XXVI, XXVII et XXVIII), la mort de Sacrovir (ch. XLVI), la lettre de Tibère au sénat contre les lois sur le luxe (ch. LIII et LIV).

Le quatrième livre comprend l'histoire de l'élévation de Séjan, la mort de Drusus, la persécution dirigée par Séjan contre les amis de Germanicus, le procès et la fin de l'historien Cremutius Cordus, la seconde retraite de Tibère en Campanie, puis dans l'île de Caprée, la répression de quelques révoltes sur divers points de l'empire. Les endroits les plus remarquables sont : le portrait de Séjan (ch. I), les funérailles de Drusus (ch. IX), le procès de Cremutius Cordus (ch. XXXIV et XXXV), la révolte des montagnards de la Thrace (ch. XLVI-LI).

Le cinquième livre, dont il ne reste que onze chapitres, raconte la mort de Livie et la chute de Séjan.

Le sixième livre est rempli à peu près tout entier par le récit des cruautés de Tibère, des innombrables procès suscités par les délateurs, enfin des derniers moments de ce tyran, dont l'historien résume ainsi le caractère et le règne : « Une vie et une réputation honorables tant qu'il fut homme privé ou qu'il commanda sous Auguste; du secret et de la ruse pour contrefaire des vertus tant que Germanicus et Drusus vivaient encore; mêlé de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère; détestable par sa cruauté, mais caché dans ses débauches, tant qu'il aima Séjan ou qu'il en eut peur; enfin il se précipita tout ensemble dans les crimes et dans les infamies depuis que, libre de honte et de crainte, il n'agissait plus que par son propre génie. »

Le onzième livre contient le récit d'événements peu importants accomplis soit à l'intérieur soit au dehors, sous le règne de Claude. Tacite raconte ensuite les désordres et la mort de l'impératrice Messaline.

Le douzième livre comprend le mariage de Claude avec sa nièce Agrippine, l'adoption de Néron, les troubles de l'Orient et de la Grande-Bretagne, le mariage de Néron avec Octavie, la mort de Claude et l'avénement de Néron.

Le treizième livre contient les commencements du règne de Néron, qui semblait d'abord destiné à faire le bonheur de Rome, puis l'empoisonnement de Britannicus, la disgrâce d'Agrippine, les violences de Néron, la condamnation de personnages distingués, la guerre contre les Parthes, etc. Les endroits les plus remarquables sont :

l'éloge de Burrhus et de Sénèque (ch. II), le récit de la mort de Britannicus et des circonstances dont elle fut précédée et suivie (ch. XV-XXIII), le procès de Suilius (ch. XLII et XLIII).

Le quatorzième livre contient l'assassinat d'Agrippine, les divertissements de Néron disputant les prix dans les jeux et montant sur le théâtre, des guerres en Orient et dans la Grande-Bretagne, enfin le divorce de Néron, qui renvoie Octavie pour épouser Poppée. Après l'admirable récit du parricide (ch. I-XI), les principaux passages de ce livre sont : la mort et l'éloge de Memmius Régulus (ch. XLVII), l'entrevue de Néron avec Sénèque, qui voulait se retirer de la cour (ch. LII-LVII), l'exil et la mort d'Octavie (ch. LXIII et LXIV).

La guerre contre les Parthes remplit presque à elle seule la première moitié du quinzième livre, dans laquelle il faut cependant signaler le discours de Pétus Thraséas au sénat pendant le procès du Crétois Timarque (ch. XX et XXI). Toute la seconde partie, depuis le trente-huitième chapitre, est occupée par l'incendie de Rome et la conjuration de Pison, qui entraîna la mort de tant de citoyens illustres et de personnes innocentes. Cette seconde partie veut être lue en entier; mais les chapitres où sont racontées la mort de Pison et celle de Sénèque ont un intérêt dramatique tout particulier.

Le prix du chant et de l'éloquence décerné à Néron (ch. IV), l'éloge funèbre de Poppée prononcé par l'empereur (ch. VI), de nouveaux meurtres, une peste, des ouragans, et les plaintes éloquentes de Tacite sur tant de malheurs (ch. XVI), forment le début du seizième livre, que termine le récit du procès et de la mort de Thraséas (ch. XXI et suiv.).

Manière, style de Tacite.

On voit par la rapide analyse que nous venons de donner quelle peut être la couleur du génie de Tacite; il avait à raconter une longue suite d'infamies et de forfaits, d'une part la tyrannie avec tous ses excès, de l'autre l'adulation et la peur avec toutes leurs bassesses : aussi le caractère général de son histoire est-il une sombre tristesse ou une ardente indignation. Jamais historien n'eut pareille tâche à remplir; aussi son histoire ne ressemble-t-elle à aucune autre. D'ailleurs, comme le fait remarquer avec tant de raison M. Nisard, la manière de Tacite ne pouvait être celle de ses devanciers. Avant Auguste, tout se passait au grand jour. « Pour écrire les annales de Rome républicaine, l'art de raconter était plus nécessaire que le don de conjecturer. Salluste, César et Tite Live y ont excellé; rien de ce qui se voit par les yeux et s'entend par les oreilles ne leur a échappé. » Du temps de Tacite, au contraire, l'histoire est tout en-

tière à la cour de l'empereur ; tout se rapporte à une volonté unique ; les délibérations sont secrètes ; toutes les passions, tous les intérêts prennent le masque qui peut plaire au maître. Il faut avant tout à l'historien une grande pénétration et une profonde connaissance du cœur humain. « Dans cette histoire tout intérieure, ajoute M. Nisard, les portraits doivent tenir une grande place. Tacite en a fait plus à lui seul que tous ses devanciers, et de plus vrais. »

« Depuis la renaissance des lettres, dit Burnouf, le mérite de Tacite a été le sujet de vives controverses. Des puristes de latinité critiquent sa diction et relèguent parmi les auteurs du second ordre celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens et Racine le plus grand peintre de l'antiquité. Sa latinité sans doute n'est pas celle de Cicéron : en un siècle et demi, la langue avait subi des changements ; de nouvelles expressions avaient été introduites, d'anciennes renouvelées ; des hellénismes qui, au temps d'Horace et de Virgile, n'étaient admis que dans les vers, s'étaient peu à peu naturalisés et avaient cours même dans la prose. Ces détails, en quelque sorte matériels, peuvent être un objet d'étude pour le philologue qui s'occupe de l'histoire du langage. Mais ce que tout lecteur doit admirer dans Tacite, c'est ce style tantôt vif et rapide, tantôt calme et majestueux, souvent sublime, toujours simple dans sa grandeur, et toujours original et vrai, parce qu'il part d'une âme fortement convaincue et d'un esprit qui pense d'après lui-même ; c'est cette précision qui consiste à dire ce qu'il faut, rien de plus, rien de moins, et qui n'exclut ni la pompe des expressions, ni l'éclat des images, ni l'harmonie des périodes. La concision même qu'on reproche quelquefois à Tacite, et qui, avare de paroles, enferme dans ses coupes heurtées et ses oppositions inattendues plus de sens que de mots, n'est ordinairement qu'une heureuse hardiesse, un secret du génie, qui conçoit fortement sa pensée et la dessine à grands traits. Voilà ce qui caractérise la diction de Tacite ; voilà pourquoi on ne peut la comparer avec celle d'aucun écrivain, pas même de Salluste, qui, avec autant de nerf et de justesse, a peut-être moins d'âme et de véritable chaleur.

« Est-ce à dire qu'on ne trouve point dans Tacite quelques constructions hasardées, quelques recherches d'élocution, quelques phrases, bien rares cependant, où l'antithèse est dans les mots plutôt que dans la pensée, quelques formules qui lui soient particulières et qui reviennent de temps à autre ; enfin de longues périodes qui manquent d'unité, parce que les membres qui les composent ne concourent point au développement d'une idée principale ? Nous ne prétendons pas dissimuler ces légers défauts, mais nous ne pouvons nous empêcher de relever un mérite que l'on n'a peut-être pas assez loué dans Tacite : c'est cette variété de ton et de couleur, toujours appropriée à la nature des objets. Ainsi, quand il peint ou le champ de bataille de Varus, ou la flotte de Germanicus battue par les tempêtes de l'Océan, ou Cécina dégageant ses légions des marais de la Frise avec des travaux inouïs, l'horizon brumeux et le ciel écrasé de la Germanie communiquent au style de l'historien leurs teintes sombres et mélancoliques, tandis que le soleil de l'Orient semble réfléchir sa lumière sur les pages où l'auteur raconte les merveilles de l'Égypte et les fables de la Grèce. L'écrivain qui pénétra le plus avant dans les replis du cœur humain est peut-être encore celui qui a trouvé, pour peindre le monde physique, les couleurs les plus riches et les plus habilement nuancées. »

V.

VIRGILE.

Vie de Virgile.

Virgile (Publius Virgilius Maro) naquit a Andes, village voisin de Mantoue, le 15 octobre de l'an 684 de Rome (69 avant notre ère) ; son père était potier. Ses premières années se passèrent à Crémone et à Milan, d'où il se rendit ensuite à Naples pour étudier la littérature, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Après la bataille de Philippes, quand Octave distribua aux vétérans de César les terres de Crémone et de Mantoue, Virgile, dépouillé de son patrimoine, vint à Rome demander l'appui du poëte Varius, qui le présenta à Mécène ; et Mécène lui fit rendre ses biens par Octave. La première églogue est un remercîment adressé par Virgile à son bienfaiteur. Assuré de vivre à l'abri du besoin, Virgile se livra dès lors tout entier à la poésie ; tout en continuant ses compositions bucoliques, il préparait, sur l'invitation de Mécène, ce magnifique poëme en l'honneur de l'agriculture, qui devait le placer au rang des premiers génies de la Grèce et de Rome. Aux *Géorgiques* succéda l'*Énéide*, à laquelle Virgile travailla pendant de longues années, sans y mettre cependan la dernière main. Il voulait visiter la Grèce et l'Asie Mineure avant de terminer son poëme ; mais les fatigues de la navigation ruinèrent sa santé déjà fort délicate, et il mourut en débarquant en Italie, à Brindes ou à Tarente, l'an de Rome 736, à l'âge de cinquante-deux ans. Il ordonnait dans son testament qu'on brûlât son *Énéide*, qu'il

tière à la cour de l'empereur ; tout se rapporte à une volonté unique ; les délibérations sont secrètes ; toutes les passions, tous les intérêts prennent le masque qui peut plaire au maître. Il faut avant tout à l'historien une grande pénétration et une profonde connaissance du cœur humain. « Dans cette histoire tout intérieure, ajoute M. Nisard, les portraits doivent tenir une grande place. Tacite en a fait plus à lui seul que tous ses devanciers, et de plus vrais. »

« Depuis la renaissance des lettres, dit Burnouf, le mérite de Tacite a été le sujet de vives controverses. Des puristes de latinité critiquent sa diction et relèguent parmi les auteurs du second ordre celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens et Racine le plus grand peintre de l'antiquité. Sa latinité sans doute n'est pas celle de Cicéron : en un siècle et demi, la langue avait subi des changements ; de nouvelles expressions avaient été introduites, d'anciennes renouvelées ; des hellénismes qui, au temps d'Horace et de Virgile, n'étaient admis que dans les vers, s'étaient peu à peu naturalisés et avaient cours même dans la prose. Ces détails, en quelque sorte matériels, peuvent être un objet d'étude pour le philologue qui s'occupe de l'histoire du langage. Mais ce que tout lecteur doit admirer dans Tacite, c'est ce style tantôt vif et rapide, tantôt calme et majestueux, souvent sublime, toujours simple dans sa grandeur, et toujours original et vrai, parce qu'il part d'une âme fortement convaincue et d'un esprit qui pense d'après lui-même ; c'est cette précision qui consiste à dire ce qu'il faut, rien de plus, rien de moins, et qui n'exclut ni la pompe des expressions, ni l'éclat des images, ni l'harmonie des périodes. La concision même qu'on reproche quelquefois à Tacite, et qui, avare de paroles, enferme dans ses coupes heurtées et ses oppositions inattendues plus de sens que de mots, n'est ordinairement qu'une heureuse hardiesse, un secret du génie, qui conçoit fortement sa pensée et la dessine à grands traits. Voilà ce qui caractérise la diction de Tacite ; voilà pourquoi on ne peut la comparer avec celle d'aucun écrivain, pas même de Salluste, qui, avec autant de nerf et de justesse, a peut-être moins d'âme et de véritable chaleur.

« Est-ce à dire qu'on ne trouve point dans Tacite quelques constructions hasardées, quelques recherches d'élocution, quelques phrases, bien rares cependant, où l'antithèse est dans les mots plutôt que dans la pensée, quelques formules qui lui soient particulières et qui reviennent de temps à autre ; enfin de longues périodes qui manquent d'unité, parce que les membres qui les composent ne concourent point au développement d'une idée principale ? Nous ne prétendons pas dissimuler ces légers défauts, mais nous ne pouvons nous empêcher de relever un mérite que l'on n'a peut-être pas assez loué dans Tacite : c'est cette variété de ton et de couleur, toujours appropriée à la nature des objets. Ainsi, quand il peint ou le champ de bataille de Varus, ou la flotte de Germanicus battue par les tempêtes de l'Océan, ou Cécina dégageant ses légions des marais de la Frise avec des travaux inouïs, l'horizon brumeux et le ciel écrasé de la Germanie communiquent au style de l'historien leurs teintes sombres et mélancoliques, tandis que le soleil de l'Orient semble réfléchir sa lumière sur les pages où l'auteur raconte les merveilles de l'Égypte et les fables de la Grèce. L'écrivain qui pénétra le plus avant dans les replis du cœur humain est peut-être encore celui qui a trouvé, pour peindre le monde physique, les couleurs les plus riches et les plus habilement nuancées. »

V.

VIRGILE.

Vie de Virgile.

Virgile (Publius Virgilius Maro) naquit a Andes, village voisin de Mantoue, le 15 octobre de l'an 684 de Rome (69 avant notre ère) ; son père était potier. Ses premières années se passèrent à Crémone et à Milan, d'où il se rendit ensuite à Naples pour étudier la littérature, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Après la bataille de Philippes, quand Octave distribua aux vétérans de César les terres de Crémone et de Mantoue, Virgile, dépouillé de son patrimoine, vint à Rome demander l'appui du poëte Varius, qui le présenta à Mécène ; et Mécène lui fit rendre ses biens par Octave. La première églogue est un remercîment adressé par Virgile à son bienfaiteur. Assuré de vivre à l'abri du besoin, Virgile se livra dès lors tout entier à la poésie ; tout en continuant ses compositions bucoliques, il préparait, sur l'invitation de Mécène, ce magnifique poëme en l'honneur de l'agriculture, qui devait le placer au rang des premiers génies de la Grèce et de Rome. Aux *Géorgiques* succéda l'*Énéide*, à laquelle Virgile travailla pendant de longues années, sans y mettre cependan la dernière main. Il voulait visiter la Grèce et l'Asie Mineure avant de terminer son poëme ; mais les fatigues de la navigation ruinèrent sa santé déjà fort délicate, et il mourut en débarquant en Italie, à Brindes ou à Tarente, l'an de Rome 736, à l'âge de cinquante-deux ans. Il ordonnait dans son testament qu'on brûlât son *Énéide*, qu'il

croyait indigne de la postérité; Auguste refusa de détruire un poëme qu'il regardait avec raison comme le plus beau monument de la littérature latine. Il chargea deux des amis de Virgile, Varius et Tucca, du soin de revoir et de publier l'*Énéide;* ceux-ci se bornèrent à en retrancher quelques vers, et ne voulurent ou n'osèrent pas compléter ceux que Virgile avait laissés inachevés.

Génie de Virgile.

Virgile eut le rare bonheur de paraître à une de ces époques où une langue, à peu près complétement formée, n'attend plus, pour être définitivement fixée, qu'un écrivain capable de conserver et d'achever par un dernier effort les conquêtes de ses devanciers; court moment de perfection que suit bientôt d'ordinaire une prompte décadence. Lucrèce et Catulle laissaient peu de chose à faire à leurs successeurs; Catulle surtout avait donné au vers héroïque une richesse et une harmonie qu'il semblait difficile de surpasser; mais l'art, déjà si grand chez Catulle, ne pouvait racheter la stérilité de l'imagination, ni faire disparaître entièrement la rudesse de l'ancienne langue, moins sensible cependant chez lui que chez Lucrèce. Le grand mérite de Virgile, celui qui lui assure la première place parmi les poëtes latins, c'est d'avoir joint à la fécondité de l'imagination la pureté et la douceur de la forme; on retrouve à peine chez lui deux ou trois exemples de l'antique rudesse; il fixe la langue poétique de Rome, comme Racine devait fixer plus tard celle de la France. L'art s'allie dans ses vers à la simplicité, l'imagination à la raison, le pathétique à la grâce. Chacune de ses idées est revêtue de la forme la plus parfaite, et c'est par là surtout qu'on peut dire de Virgile qu'il est un génie créateur; car, si l'on excepte le quatrième livre de l'*Énéide*, qui lui appartient en propre, on est bien forcé de reconnaître qu'il a demandé aux poëtes de la Grèce la plupart de ses inspirations. Un autre trait qui caractérise Virgile, et qui lui donne une physionomie presque moderne, c'est la sensibilité. « La sensibilité, dit M. Nisard, est un don commun à Tite Live et à Virgile. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante, par laquelle le poëte et l'historien s'aiment moins que les créations de leur esprit, et vivent, pour ainsi dire, de la vie qu'ils leur ont donnée. Virgile souffre pour Didon délaissée, et porte dans son sein les ennuis de la veuve d'Hector; il pleure la mort du jeune guerrier dont un javelot a percé la blanche poitrine. C'est trop peu : ce feu de tendresse se répand sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il décrit. Il s'intéresse à l'herbe naissante, qui ose se confier à l'air attiédi par le printemps; il est tour à

tour la génisse exhalant son âme innocente auprès de la crèche pleine, l'oiseau à qui les airs même sont funestes et qui meurt au sein de la nue, le taureau vaincu qui aiguise ses cornes contre les chênes pour de nouveaux combats.... Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères : Virgile pourtant est le premier, parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contre-coup des choses humaines. »

Œuvres de Virgile.

Des témoignages anciens ne permettent guère de douter que Virgile n'ait débuté dans la carrière poétique par un petit poëme intitulé le Moucheron (*Culex*); mais les meilleurs critiques ne pensent pas que ce poëme soit celui qui nous a été conservé sous ce titre. On a des doutes moins sérieux sur l'authenticité de trois autres petites pièces : l'Aigrette (*Ciris*), la Cabaretière (*Copa*), et le *Moretum*[1]; quoi qu'il en soit, les seuls ouvrages qu'on puisse attribuer à Virgile d'une manière certaine sont les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, et enfin l'*Énéide*.

Les *Bucoliques*.

Ce nom de *Bucoliques*, qui vient du grec βουκόλος, bouvier, désigne un recueil de poésies pastorales; chacune de ces poésies porte le nom d'églogue (ἐκλογή, pièce choisie), sans doute pour indiquer que le poëte n'a publié qu'un choix de ses compositions, ne voulant pas offrir au public des essais qu'il ne jugeait pas dignes de voir le jour.

Dans ses *Bucoliques*, Virgile imite principalement le poëte grec Théocrite, qui florissait en Sicile au IIIe siècle avant notre ère; il lui emprunte non-seulement des images, des détails de style, mais des scènes entières. Seulement, Théocrite peignait de véritables bergers, avec toute leur rudesse naïve, tandis que Virgile ne copie pas la nature, mais s'exerce sur un genre de convention, et fait même entrer dans un cadre pastoral des sentiments et des allusions purement politiques. Cette absence de vérité est le défaut capital des *Bucoliques*, défaut qui se trouve largement compensé d'ailleurs par les perfections du style. Les bergers de Virgile manquent de cette simplicité qu'il faut bien se garder de confondre avec la grossièreté, et si, comme le fait remarquer La Harpe, Virgile est plus varié que Théocrite, c'est qu'il s'éloigne un peu trop des scènes champêtres; la première et la quatrième églogue, par exemple, ne seront jamais des pastorales que de nom.

1. Mets composé d'herbes, d'ail pilé, de fromage et de vin.

Les églogues de Virgile sont au nombre de dix, parmi lesquelles on peut étudier plus particulièrement la première, où, dans un dialogue entre les bergers Mélibée et Tityre, Virgile, qui se met en scène sous le nom de Tityre, vante la grandeur et la générosité du prince qui vient de lui rendre ses biens; la troisième, où les bergers Damétas et Ménalque se disputent le prix du chant; la quatrième, où le poëte célèbre la naissance future d'un enfant qui doit assurer le bonheur du monde[1]; la cinquième, dont le sujet est la mort et l'apothéose de Daphnis, l'inventeur de la poésie bucolique; la sixième, où Silène, surpris et garrotté par deux faunes et une nymphe, obtient sa liberté en leur faisant entendre ses chants; enfin, la dixième, où Virgile raconte le désespoir et les plaintes du poëte Gallus, son ami, abandonné par la volage Lycoris. Les églogues de Virgile ne sont pas rangées rigoureusement dans l'ordre chronologique, qui a du reste bien peu d'importance.

Virgile paraît avoir été le premier poëte latin qui se soit exercé dans le genre bucolique; ce genre tenta peu les imitateurs. Cependant, sous le règne de Dioclétien, vers le commencement du IVe siècle avant notre ère, Calpurnius de Sicile écrivit en latin des bucoliques, dont sept seulement, remarquables par une grande élégance, sont parvenues jusqu'à nous.

Les *Géorgiques*.

Virgile avait un peu plus de trente ans, lorsqu'il commença ses *Géorgiques*, ou poëme sur l'agriculture (γῆ, ἔργον, travail de la terre); elles lui coûtèrent sept années. Il les entreprit, dit-on, à la prière de Mécène, et peut-être même sur les sollicitations d'Auguste. Non-seulement les guerres civiles et les proscriptions qui en étaient toujours la suite avaient nui à l'agriculture en dépeuplant l'Italie; mais l'appât que présentaient ces combats, qui faisaient passer aux vainqueurs tous les biens des vaincus, avait depuis longtemps séduit la jeunesse : on aimait mieux demander le bien-être aux hasards d'une courte lutte que de l'acheter au prix de rudes travaux. Aussi, à l'époque où Auguste vainqueur demeura le paisible maître de l'empire, la campagne manquait de bras; de vastes champs restaient sans culture; l'Italie, déjà si pauvre en moissons, était plus que jamais obligée de compter sur les ressources de la Sicile et de l'Égypte. Auguste voulut remédier à ce mal; et, en même temps qu'il offrait des récompenses aux cultivateurs, il désira que le génie remît en honneur l'agriculture, si estimée des anciens Romains. Virgile, dans ses *Géorgiques*, devint l'interprète de la pensée du maître, comme Horace le fut si souvent dans ses odes. Il se retira à Naples, où il écrivit la plus grande partie de son poëme.

1. On croit que cet enfant est celui qu'allait mettre au jour, en 714, la femme d'Octave, Scribonia; malheureusement ce fut une fille, la fameuse Julie.

Les *Géorgiques* se divisent en quatre livres : dans le premier, Virgile s'occupe uniquement de la culture de la terre; le second est consacré à la culture des arbres, et principalement de la vigne et de l'olivier; le troisième, à l'éducation des troupeaux; le quatrième traite des soins nécessaires aux abeilles. Les *Géorgiques* ne sont donc pas un poëme complet sur l'agriculture; Virgile ne dit rien des jardins, par exemple. Columelle voulut plus tard combler cette lacune, et fit d'un des livres de son traité sur l'agriculture, une suite aux *Géorgiques;* mais la prose du reste de son ouvrage vaut mieux que ses vers sur les jardins.

Les poëmes didactiques ont besoin, plus que tous les autres poëmes, de ces digressions qu'on nomme *épisodes*. Quelles que soient les ressources et la féconde variété de l'écrivain, une longue série de préceptes finit toujours par avoir une certaine monotonie. Virgile, pour reposer l'esprit de son lecteur, a introduit dans son poëme un certain nombre d'épisodes, admirables morceaux qui sont des chefs-d'œuvre dans un chef-d'œuvre. Ainsi, au premier livre, à propos des pronostics du temps, le récit des prodiges qui suivirent la mort de Jules César (vers 466-496); au second livre, l'éloge de l'Italie (135-175), et la description du bonheur de la vie champêtre (457-541); au troisième livre, le tableau de la vie des peuples nomades de l'Afrique et des habitants de la Scythie (339-383), et la description de la peste des animaux dans la Norique (474-566); au quatrième, l'épisode du vieillard de Cilicie (116-148), et l'épisode d'Aristée, qui renferme le récit de la descente d'Orphée aux enfers (317-557).

Les *Géorgiques* passent avec raison pour le plus parfait des poëmes didactiques : elles sont l'œuvre de la maturité de Virgile; il put y mettre la dernière main, tandis que la mort l'obligea de laisser son *Énéide* inachevée. On admire moins encore la précision dans les détails et la sûreté des connaissances, que les beautés inimitables du style. On ne trouve pas dans les *Géorgiques* cette sécheresse qu'il est si difficile d'éviter dans un poëme de ce genre; tout y est animé, plein de mouvement et de vie; les animaux, les plantes même semblent avoir une âme; les images abondent; les vers charment l'oreille par leur harmonie. Delille a donné des *Géorgiques* une traduction en vers français renommée pour son élégance; mais, malgré tout son talent, il est resté bien loin de son modèle.

Un poëte presque contemporain d'Homère, Hésiode, nous a laissé sur l'agriculture un poëme didactique intitulé *les Œuvres et les Jours*, où il embrasse, dans des préceptes brefs et même un peu secs, presque tous les détails de l'économie domestique. Virgile nous dit qu'il chante dans les villes romaines les vers du vieillard d'Ascra; mais c'est plutôt à cause de la similitude du genre d'Hésiode avec le sien qu'à cause des emprunts fort rares qu'il a faits au poëte grec. Virgile, d'ailleurs, a puisé à bien des sources: chez les Grecs, Hésiode, Aristote, Théophraste, Nicandre, Aratus, Xénophon; chez les Latins, Caton, Varron et Lucrèce, lui ont fourni la meilleure partie de ses préceptes; mais telle était l'autorité propre de son poëme, que Columelle et Pline le citent bien souvent à l'appui de leurs idées.

L'Énéide.

Virgile avait trente-huit ans lorsqu'il entreprit l'*Énéide;* il y consacra onze années entières, et, comme nous l'avons déjà dit, il mourut avant de pouvoir l'achever. Voici l'analyse de ce poëme :

La flotte troyenne quitte les côtes de la Sicile pour gagner l'Italie; une affreuse tempête, soulevée par la haine de Junon, submerge une partie des vaisseaux et jette les autres sur le rivage d'Afrique. Didon, qui pose en ce moment les fondements de Carthage, recueille les Troyens naufragés; elle demande à Énée le récit de ses aventures. Énée lui raconte la prise de Troie par les Grecs, les oracles des dieux qui lui ont ordonné d'aller se fixer en Italie, ses longues courses sur la mer depuis sept années, enfin la tempête qui l'a forcé d'aborder en Afrique. Didon, éprise d'une violente passion pour Énée, s'efforce de le retenir à Carthage; mais Jupiter rappelle au héros les destinées qui l'attendent: Énée prend la fuite, et Didon désespérée se donne la mort. Après avoir revu la Sicile, où il fait célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père Anchise, Énée touche enfin la terre d'Italie. Il descend aux enfers, conduit par la sibylle de Cumes, et apprend d'Anchise les destins futurs de sa race. Le roi du Latium, Latinus, reçoit les Troyens avec amitié, et offre à Énée la main de sa fille Lavinie, déjà promise au roi des Rutules, Turnus; mais la reine Amata s'oppose à ce nouvel hymen, et Turnus prend les armes pour reconquérir sa fiancée. Énée va solliciter les secours du vieux roi Évandre, qui lui donne une troupe de cavaliers sous les ordres de son fils Pallas; il reçoit en même temps des mains de Vénus sa mère un bouclier forgé par Vulcain, et sur lequel sont représentées les grandes actions de ses descendants jusqu'à Auguste. A son retour, il trouve le camp troyen assiégé et presque pris par Turnus; une

bataille sanglante s'engage, et Énée vient mettre le siége devant la ville de Latinus. Enfin un combat singulier, où périt Turnus, termine la guerre.

L'*Énéide* avait été précédée d'un poëme sur la première guerre punique, de Névius, et du *Scipion l'Africain* d'Ennius, ouvrages complétement perdus pour nous; elle fut suivie de la *Pharsale* de Lucain, de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* de Stace, enfin de la *Seconde guerre punique* de Silius Italicus, qui complètent la liste des principales épopées romaines.

L'*Énéide* est le poëme national de Rome, comme l'*Iliade* est celui de la Grèce. Rome était fière de la tradition qui rattachait son origine à une colonie troyenne; la famille d'Auguste (*gens Julia*) prétendait descendre du fils d'Énée, Iule; les plus anciennes maisons de Rome se glorifiaient d'avoir pour auteur quelqu'un des compagnons de cet Énée, qui avait guidé vers l'Italie les débris d'Ilion. Virgile ne pouvait donc choisir un sujet à la fois plus intéressant et plus flatteur pour ses concitoyens que l'établissement des Troyens dans le pays latin; l'incertitude des traditions historiques lui permettait de donner à son imagination une libre carrière; sauf le nom d'Énée et la descente des Troyens en Italie, il pouvait créer à son gré les caractères, inventer ou arranger les événements : et c'est précisément cette liberté si grande accordée au poëte qui rend plus choquantes les imperfections qu'on remarque dans le plan et la conduite de l'ouvrage. Si l'on n'apercevait sans cesse, dans la pensée de Virgile, la grande figure de Rome, qui domine tout, on serait presque fondé à dire que l'intérêt général manque au poëme, parce que le héros principal n'a rien de ce qui passionne un lecteur. « Le premier défaut que l'on ait remarqué dans l'*Énéide*, dit La Harpe, c'est le caractère du héros; et c'est ici que l'on peut voir combien La Motte et consorts se trompaient quand ils reprochaient à Homère les imperfections morales de son héros, et combien Aristote en savait davantage quand il a marqué ces mêmes caractères, imparfaits en morale, comme les meilleurs en poésie. Assurément, il n'y a pas le plus petit reproche à faire au pieux Énée : il est d'un bout du poëme à l'autre absolument irréprébensible; mais aussi, n'étant jamais passionné, il n'échauffe jamais, et la froideur de son caractère se répand sur tout le poëme. Il est presque toujours en larmes et en prières. Il se laisse très-tranquillement aimer par Didon, et la quitte tout aussi tranquillement dès que les dieux l'ont ordonné. Cela est fort religieux, mais point du tout dramatique; et le même Aristote nous a fait entendre que l'épopée devait être animée des mêmes passions que la tragédie, quand il a dit que la plupart des règles prescrites pour celle-ci étaient aussi essentielles à

l'autre. Concluons donc que le grand principe d'Aristote a été pleinement confirmé par l'expérience, puisque les deux héros de l'épopée qui aient paru les mieux choisis et les mieux conçus chez les anciens et chez les modernes, sont deux caractères passionnés et tragiques : l'Achille de l'*Iliade* et le Renaud de la *Jérusalem*. Ce dernier même est en partie modelé sur l'autre ; il est aussi brillant, aussi fier, aussi impétueux. Voilà les hommes qu'il nous faut en poésie : aussi ont-ils réussi partout ; et le caractère d'Énée n'a pas eu plus de succès au théâtre que dans l'épopée. »

Un second défaut, non moins grave que le premier, c'est que l'intérêt de l'ouvrage, au lieu d'aller toujours croissant, languit et tombe tout à coup après le sixième livre, c'est-à-dire dès le milieu du poëme. Voici ce que dit Voltaire à ce sujet, dans son *Essai sur la poésie épique* : « Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Énéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Énéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Énée aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Énée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue ne saurait nous intéresser après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant, il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Énéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez partout la main d'un homme sage, qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avait répandu avec une profusion sans règle.

« Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Énéide*, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de Turnus contre Énée. Je vois en la personne de Turnus un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est

favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie, qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amata, et même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi latin pour obtenir un asile ; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'Énée ne lui demandait pas ; de là suit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par hasard, et par une aventure commune et petite[1]. Turnus, en combattant pour sa maîtresse, est tué impitoyablement par Énée ; la mère de Lavinie, au désespoir, se donne la mort ; et le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne sait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant Turnus et Énée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

« Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'Énée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant, qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi Latinus au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie. J'aimerais qu'il en fût le vengeur. Je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. »

Malgré tous ces défauts, qui sont graves, l'*Énéide* ne demeure pas moins le premier poëme épique des Latins, et le plus parfait qui soit dans aucune langue, après l'*Iliade*. « Le second, le quatrième et le sixième livre, dit La Harpe, sont trois grands morceaux regardés universellement comme les plus finis, les plus complétement beaux que l'épopée ait produits chez aucune nation. Celui de Didon, en particulier, appartient entièrement à l'auteur ; il n'y en avait point de modèle, et c'est en ce genre un morceau unique dans toute l'antiquité. Ces trois admirables livres, l'épisode de Nisus et Euryale (livre IX), celui de Cacus (livre VIII), celui des funérailles de Pallas (livre XI), celui du bouclier d'Énée (livre VIII), sont les chefs-d'œuvre de l'art de peindre et d'intéresser en vers. Et ce qui fait en total le caractère de Virgile, c'est la perfection continue du style, qui est telle chez lui, qu'il ne semble pas donné à l'homme d'aller plus loin. Il est à la fois le charme et le désespoir de tous ceux qui aiment et

1. Le fils d'Énée, Iule, va à la chasse et blesse un cerf apprivoisé ; cet accident soulève tout le pays contre les Troyens.

cultivent la poésie. Ainsi donc, s'il n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties, et par son excellent goût dans tous les détails. Ne nous plaignons pas de la nature, qui jamais ne donne tout à un seul : admirons-la plutôt dans l'étonnante variété de ses dons, dans cette inépuisable fécondité qui promet toujours au génie de nouveaux aliments, à la gloire de nouveaux titres, aux hommes de nouvelles jouissances. »

VI.

Horace.

Vie d'Horace.

Horace (Quintus Horatius Flaccus) naquit à Venouse, ville située sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, l'an 688 de Rome (65 avant notre ère). Son père, simple affranchi et collecteur d'impôts, vint s'établir avec lui à Rome pour y surveiller son éducation, et lui donna les meilleurs maîtres. Après huit années d'études, Horace partit pour Athènes, où les jeunes Romains allaient presque toujours se perfectionner dans les belles-lettres et la philosophie. Brutus, passant par Athènes après le meurtre de César pour aller rejoindre son armée en Thessalie, emmena Horace avec lui et lui donna le commandement d'une légion. Horace revint à Rome après la désastreuse journée de Philippes, et s'y lia avec Virgile; Virgile le recommanda à Mécène, et Mécène le présenta à Auguste, qui voulut vainement l'attacher à sa personne avec le titre de son secrétaire. A partir de ce moment, Horace, honoré de l'amitié et comblé des bienfaits des deux plus grands personnages de Rome, mena une existence tranquille, loin des affaires et des intrigues, consacrant tout son temps à la poésie et au plaisir, et préférant au séjour de Rome sa maison de Tarente ou la campagne que Mécène lui avait donnée dans la Sabine. Mécène mourut au commencement du mois de novembre de l'an 745, et Horace le suivit au tombeau le vingt-septième jour du même mois, à l'âge de cinquante-sept ans, instituant Auguste son héritier. Horace et Mécène furent enterrés l'un à côté de l'autre, sur le mont Esquilin.

Œuvres d'Horace.

Les œuvres d'Horace comprennent ses poésies lyriques (odes, épodes, chant séculaire), des satires et des épîtres. Aux épîtres il faut joindre l'*Art poétique*, qui n'était dans la pensée d'Horace que la dernière épître du second livre.

Odes

Les odes d'Horace se divisent en quatre livres; la date de leur publication est incertaine : on pense qu'ils parurent successivement, à des époques assez éloignées, et que l'apparition du quatrième précéda seulement de quelques années la mort d'Horace.

On peut reconnaître dans les odes d'Horace les genres les plus divers, depuis l'ode religieuse et l'ode morale ou philosophique jusqu'à la chanson et au simple billet; toutefois, le plus grand nombre de ses poésies lyriques est consacré à chanter les douceurs de l'amitié et le bonheur d'une vie modeste et simple. Dans la plupart de ces compositions, Horace montre une morale aimable et indulgente, également éloignée des rigueurs de la doctrine stoïcienne et de la mollesse des dogmes d'Épicure; on est en droit cependant de lui reprocher d'avoir célébré avec trop de complaisance les voluptés des sens.

Horace, dans ses odes, n'est pas toujours original; il ne fait souvent que reproduire les inspirations des poëtes grecs (Alcée, Sapho, Simonide, etc.), auxquels il emprunte tantôt des odes entières, tantôt une strophe, tantôt un vers. Malheureusement, il ne nous est presque rien parvenu des poëtes qu'il paraît avoir imités avec le plus de plaisir : il est donc impossible de constater d'une manière précise quelle part revient à la Grèce dans les œuvres du lyrique latin; mais, d'après les débris qui nous restent, on peut affirmer que, si Horace a souvent imité, il l'a fait en homme de génie, comme Virgile imitait Homère, sans presque rien perdre de son originalité.

Nous ne passerons pas en revue toutes les odes d'Horace; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes, auxquelles l'admiration unanime de la postérité a assigné un rang plus élevé; mais ce n'est là qu'un choix fait parmi des chefs-d'œuvre, et une étude plus attentive de quelques odes ne saurait dispenser de la connaissance des autres.

Premier livre. Ode I, à Mécène. Cette ode est une sorte de dédicace mise en tête des deux ou des trois premiers livres des odes.

Exempt des soucis de l'ambition, Horace n'aspire qu'au titre de poëte. — Ode II, à Auguste. Les dieux sont irrités du meurtre de César; puissent-ils laisser longtemps sur la terre le protecteur de l'empire! — Ode III, au vaisseau qui emportait Virgile vers Athènes. Horace lui recommande son plus tendre ami, et s'indigne contre la témérité des hommes qui les premiers osèrent affronter les plus terribles dangers. — Ode IX, à Mercure. Le poëte passe en revue les divers attributs de ce dieu. — Ode XI, à Auguste. Horace met Auguste au rang des héros et presque au rang des dieux. — Ode XII, à la République. La guerre entre Octave et Antoine était imminente. Sous l'allégorie d'un vaisseau, Horace exhorte la République à ne point s'exposer aux hasards de nouvelles tempêtes. — Ode XIII. Le dieu Nérée prédit à Pâris la ruine de Troie. — Ode XX, à Virgile. Horace cherche à le consoler de la mort de Quintilius Varus. — Ode XXVIII. Averti par la foudre, Horace revient au culte des dieux qu'il a trop longtemps négligés. — Ode XXIX, à la Fortune. Auguste préparait une expédition contre la Grande-Bretagne; Horace appelle la protection de la déesse sur Auguste et sur les armes romaines. — Ode XXXI, à ses amis. On peut se livrer à la joie, maintenant que Rome n'a plus rien à redouter de sa plus cruelle ennemie (Cléopatre).

Deuxième livre. Ode I, à Asinius Pollion. Horace l'engage à continuer son histoire des guerres civiles. — Ode II, à Sallustius Crispus. Celui-là seul est heureux, qui triomphe de l'avarice et des passions. — Ode III, à Dellius. Que la pensée de l'inévitable mort nous engage à jouir des biens de la vie. — Ode VI, à Valgius. Horace l'invite à modérer les regrets que lui causait la perte d'une personne chère. — Ode VII, à Licinius. Éloge de la médiocrité et de l'égalité d'âme. — Ode X. Sur un arbre qui avait failli l'écraser dans sa chute. — Ode XI, à Postumus. La vie est courte, et la mort inévitable. — Ode XIII, à Grosphus. Horace vante la paix de l'âme et la médiocrité. — Ode XV. Contre l'avidité des riches.

Troisième livre. Ode I. C'est la pureté de la conscience qui fait le bonheur de l'homme. — Ode III. Le poëte chante Romulus admis au nombre des dieux, du consentement de Junon même. — Ode V. Horace célèbre l'héroïque dévouement de Régulus. — Ode VI, aux Romains. Horace s'élève contre la corruption de son siècle, et oppose aux mœurs du temps la simplicité des anciens Romains. — Ode XI, à Mécène. Puissance de l'or; la richesse ne fait pas le bonheur. — Ode XX, à Galatée. Le poëte raconte l'histoire d'Europe. — Ode XXIII. Cette ode sert d'épilogue au troisième livre; Horace promet à ses vers l'immortalité.

Quatrième livre. Ode I, à Jules Antoine. Éloge de Pindare; Horace chante les victoires d'Auguste. — Ode III. Horace célèbre les exploits de Drusus en Germanie. — Ode VI, à Torquatus. Horace lui rappelle la brièveté de la vie et l'engage à se livrer au plaisir. — Ode VIII, à Lollius. Le poëte seul sauve de l'oubli le nom des héros [1].

Qualités littéraires des Odes d'Horace.

« Horace, dit Schœll dans son *Histoire abrégée de la littérature romaine*, doit être regardé comme le second des poëtes romains. Il est pour la poésie lyrique ce que Virgile est pour l'épopée et pour le genre didactique; l'un et l'autre n'ont pas été égalés par les poëtes des temps suivants. Mais si Virgile s'élève au-dessus de cette troupe de poëtes épiques qui l'imitèrent, qui se parèrent de ses lambeaux, Horace paraît seul comme poëte lyrique. La littérature latine ne lui en avait offert aucun à surpasser, et, parmi ses imitateurs, aucun ne fut seulement digne de lui être comparé. Horace fit connaître aux Romains la poésie lyrique dans son dernier degré de perfection. Sans doute, il montre, comme poëte lyrique, moins d'originalité que dans ses satires; mais on est allé beaucoup trop loin lorsqu'on a voulu ne reconnaître dans ce beau génie que le caractère d'imitateur. Ce n'était certainement pas un petit mérite aux yeux de ses contemporains que de reproduire dans une langue peu flexible les plus belles productions de la poésie grecque, et de les reproduire dans des rhythmes dont la langue latine paraissait moins susceptible. Mais ce n'est pas le seul éloge que mérite Horace. Un grand nombre de ses odes, celles qui célèbrent Auguste et sa famille, celles qui tonnent contre les vices de son siècle, lui appartiennent en propre, et, à l'exception de quelques légers rapports, les critiques ont vainement tenté d'en découvrir les originaux ou les modèles dans ce qui nous reste de la littérature grecque. Elles ont un caractère d'originalité et quelque chose de si particulier, qu'il est impossible de méconnaître qu'elles sont une création de l'imagination d'Horace, et qu'elles lui ont été inspirées par les objets qui l'entouraient et par les circonstances où il vivait. Ces odes sont regardées par tous les connaisseurs comme les plus belles qu'il ait composées. Lors même qu'Horace imite les modèles grecs, il sait se mettre à la place des poëtes qu'il a devant les yeux; il donne à leurs idées et à leurs images quelque chose de romain qui

1. Il est essentiel, pour les Odes et les Épitres, de connaître le personnage auquel chaque pièce est adressée, les circonstances dans lesquelles elle fut composée, enfin les imitations modernes les plus célèbres. Nous engageons les candidats à faire choix d'une édition dans laquelle tous ces renseignements se trouvent réunis.

en efface souvent le caractère primitif, et qui ne pouvait sortir que d'un génie assez heureux pour produire de lui-même. Dans toutes ces imitations, son jugement, son esprit, sa grâce, le goût qu'il montre, font disparaître tout ce qui pourrait donner à ses compositions un air de copie. »

Ajoutons à ce jugement deux réflexions qui le compléteront. Lorsqu'on aborde un poëte lyrique, on s'attend à trouver dans ses compositions ce *beau désordre* dont parle Boileau, et qu'on met d'ordinaire sur le compte de l'enthousiasme et de l'inspiration. Le désordre lyrique est rare dans Horace, parce que la plupart des sujets qu'il traite ne le comportent pas. L'allure de ses odes est, en général, assez régulière et assez paisible; on y trouve beaucoup d'enjouement, quelquefois de la mélancolie, et ce n'est guère que dans des pièces dont le sujet est tout romain et quelquefois presque officiel, que le poëte semble s'élever à l'enthousiasme lyrique.

Tout en reconnaissant ce qu'il doit aux poëtes de la Grèce, Horace répète plusieurs fois, dans ses odes, dans ses satires et dans ses épîtres, qu'il est le premier qui ait fait entendre aux Romains des chants lyriques. Le genre lyrique avait cependant été abordé en Italie avant Horace, d'une manière moins complète et moins heureuse sans doute; mais Horace se montrait injuste en mettant en oubli son prédécesseur Catulle, le seul dont les œuvres nous soient parvenues, le seul par conséquent sur qui nous puissions porter un jugement. Au reste, on voit dans quelques passages des satires et des épîtres avec quel dédain immérité Horace traitait les poëtes de l'ancienne Rome.

Mètres lyriques d'Horace.

Horace a emprunté aux poëtes lyriques grecs, et principalement à Alcée et à Sapho, les divers mètres employés par lui dans ses odes. Ces mètres sont assez variés, puisque l'on compte vingt-cinq espèces de vers et dix-neuf systèmes de strophes. Les prosodies, et mieux encore les précis placés en tête de presque toutes les éditions d'Horace, fournissent tous les renseignements désirables sur ce point. Il nous suffira de dire que les systèmes les plus familiers à Horace sont la strophe alcaïque, la strophe saphique et la strophe asclépiade.

Épodes.

On donne le nom d'*épode* à une pièce qui se compose de deux sortes de vers alternant régulièrement, le plus grand précédant toujours le plus petit. Archiloque, poëte satirique de Paros, est l'inventeur de ce genre. Le livre des épodes d'Horace contient douze pièces, qu'on croit avoir été l'œuvre de sa jeunesse, et qui ne furent publiées, dit-on, qu'après sa mort. La plupart de ces pièces sont écrites en vers ïambiques, quelques-unes en ïambes alternant avec le vers hexamètre, et elles sont presque toutes du genre satirique. On peut étudier particulièrement la deuxième, où Horace représente un vieil usurier qui, dégoûté des affaires, songe à se retirer à la campagne, et réalise ses capitaux pour les replacer le lendemain; la cinquième, où il met en scène des sorcières immolant un jeune enfant pour composer avec son sang des philtres amoureux; la septième, adressée aux Romains, au moment où allait éclater la guerre que termina la bataille d'Actium, pour les exhorter à renoncer aux luttes civiles; enfin, la onzième, où il engage ses concitoyens à transporter sous un autre ciel le siége d'un empire ruiné par les discordes.

Chant séculaire.

Les jeux séculaires, institués sous les rois pour apaiser, dans les temps de calamités, la colère des divinités infernales, duraient trois jours et trois nuits, et se passaient en prières publiques et en sacrifices. Leur célébration, qui ne devait se renouveler que tous les cent ans, ne fut jamais régulière. Auguste les fit célébrer en 737, et chargea Horace de composer l'hymne qui devait être chanté par un chœur de jeunes gens et de jeunes filles en l'honneur d'Apollon et de Diane, dans le temple qui venait d'être bâti pour Apollon, sur le mont Palatin. Le chant séculaire est écrit, comme un assez grand nombre des odes d'Horace, en strophes saphiques; le poëte invoque, en faveur de l'empire et d'Auguste, la protection des enfants de Latone.

Satires[1].

Les satires d'Horace forment deux livres : il n'avait pas trente ans quand il publia le premier, et le second parut après quatre années d'intervalle. Horace donnait lui-même à ses satires et à ses épîtres le nom de *sermones*, c'est-à-dire conversations, causeries familières. Les satires sont écrites en vers hexamètres, mais en vers qui n'ont pas toute la régularité qu'on exigerait dans un poëme épique; aussi n'y sent-on pas l'effort du travail; c'est une causerie pleine d'aisance et d'abandon, à laquelle cette liberté du mètre ajoute un nouveau charme et donne l'air le plus naturel.

1. Le mot satire vient de *satura*, qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifiait un mélange de toutes sortes de sujets.

Le premier livre comprend dix satires, dont les plus importantes sont : la première, adressée à Mécène; Horace y montre la folie des hommes sans cesse occupés à poursuivre la richesse; — la troisième, où il se plaint de la malveillance qui porte les amis eux-mêmes à mal parler les uns des autres et à faire ressortir mutuellement leurs défauts; — la quatrième, où il répond aux plaintes et aux critiques qu'avaient soulevées ses premières satires, et justifie ses intentions et son caractère; — la sixième, où il raconte l'excellente éducation que lui donna son père, et la manière dont Mécène l'admit au nombre de ses amis : cette sixième satire est remplie de détails précieux sur la vie d'Horace; — la neuvième, où il raconte les importunités d'un fâcheux qui s'attache à ses pas durant une matinée entière; — la dixième, où il défend et justifie les critiques qu'il s'était permises contre le vieux poëte Lucilius dans sa quatrième satire. La dixième satire a un caractère purement littéraire.

Le second livre comprend huit satires, dont les principales sont : la première, où Horace, feignant de consulter le jurisconsulte Trébatius pour savoir s'il doit continuer à écrire des satires, fait sa propre apologie; — la troisième, où il tourne en ridicule l'austérité affectée des stoïciens, dans la personne du revendeur Damasippe, qui, après sa ruine, a embrassé la doctrine du Portique; — la sixième, où Horace, qui venait de recevoir de Mécène une campagne située dans la Sabine, vante le bonheur de la vie champêtre : on admire surtout, dans cette satire, la fable du rat de ville et du rat des champs, sujet traité par La Fontaine, qui n'a pas égalé Horace; — la septième, dans laquelle Horace se met en scène avec un de ses esclaves, qui profite de la liberté des Saturnales pour critiquer les défauts et les travers de son maître; — enfin, la huitième, description d'un mauvais repas offert à Mécène par un riche avare. Nous indiquons cette dernière satire, bien que les détails aient perdu pour nous beaucoup de leur sel, à cause des points de comparaison qu'elle peut offrir avec celles de Regnier et de Boileau sur de semblables sujets.

Épîtres.

Les épîtres d'Horace forment deux livres, comme ses satires : le premier livre parut treize ans après les satires, c'est-à-dire qu'Horace avait environ quarante sept ans; on ignore la date de la publication du second livre. Les épîtres roulent sur les sujets les plus variés, depuis la philosophie et la critique littéraire jusqu'aux simples lettres de recommandation, d'amitié, de politesse, et aux billets.

Le premier livre comprend vingt épîtres, dont les principales sont :

la première, à Mécène; Horace renonce à la poésie pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse; — la deuxième, à Lollius, sur l'utilité que présente la lecture d'Homère pour la conduite de la vie; — la sixième, à Numicius, sur les conditions dans lesquelles se trouve le véritable bonheur; — la septième, à Mécène : Mécène s'était plaint de ce qu'Horace restait trop longtemps éloigné de lui; le poëte revendique noblement sa liberté; il aime mieux rendre à Mécène les dons qu'il a reçus de lui, que d'enchaîner son indépendance : on remarque surtout dans cette épître l'anecdote de l'orateur Philippe et du crieur public Ménas, qui a inspiré à La Fontaine un si jolie fable (*le Savetier et le Financier*); — la dixième, à Aristius Fuscus, sur le bonheur de la vie champêtre : c'est dans cette épître que se trouve l'apologue du cerf et du cheval; — la quatorzième, à son fermier : Horace cherche à lui démontrer combien il a tort de regretter le séjour de la ville; — la seizième, à Quintius Hirpinus : Horace, après une courte description de sa campagne de la Sabine, montre dans quelles erreurs tombe le vulgaire lorsqu'il prétend apprécier les éléments du bonheur; — la dix-septième et la dix-huitième, dans lesquelles Horace enseigne à Scéva et à Lollius comment, sans s'abaisser, on peut se concilier l'amitié des grands; — la vingtième, à son livre : il lui prédit le triste sort qui l'attend quand il aura perdu le charme de la nouveauté.

Le second livre contenait seulement trois épîtres; il se trouve réduit à deux, puisqu'il est d'usage d'en séparer l'épître aux Pisons, à laquelle on a donné le titre d'*Art poétique*. La première de ces deux épîtres est adressée à Auguste, qui s'était plaint, dans une lettre parvenue jusqu'à nous, de ce qu'Horace ne l'avait pas mis au nombre de ses correspondants : Horace y trace un tableau rapide de l'histoire des lettres latines; il se plaint de l'injuste préférence accordée aux plus anciens écrivains, et proclame comme un des titres de gloire d'Auguste aux yeux de la postérité qu'il ait su s'affranchir de ces aveugles préventions. On peut regretter que dans cette épître Horace se soit montré lui-même d'une sévérité outrée pour les poëtes des siècles précédents, et n'ait pas été plus équitable envers Ennius, Lucilius et Plaute, que ses contemporains ne l'étaient envers les écrivains du siècle d'Auguste. La deuxième épître, tout aussi importante que la première, est adressée à Julius Florus : Horace déclare à son ami qu'il a renoncé à faire des vers; sa fortune est suffisante pour le mettre à l'abri du besoin; Rome est d'ailleurs un séjour peu favorable à la méditation et au travail poétique; enfin, le poëte qui veut être loué doit commencer par louer les autres et trouver du génie aux vers les plus médiocres : c'est à l'étude de la sagesse qu'Horace veut consacrer ses derniers jours.

Qualités littéraires des Satires et des Épîtres.

« La morale d'Horace, dit La Harpe, est à la fois douce et pure; elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poëte n'a mieux connu le langage qui convient à la raison; il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer. Il connaît les dangers du rôle de censeur, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue; car, en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grâce du monde. Vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche, car il converse toujours avec vous. Il a trop de gaieté pour être taxé d'humeur ni de misanthropie. Enfin le plus grand inconvénient de la morale, c'est l'ennui; et il a tout ce qu'il faut pour y échapper : une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espèce, des dialogues, des fictions, des apologues, des peintures de caractères, et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique, toujours si heureux partout où elle peut entrer et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les modernes, a le mieux senti tous les avantages. C'est à lui qu'il appartenait de bien apprécier Horace, c'est à lui qu'il sied bien de dire dans cette charmante épître, un des meilleurs ouvrages de sa vieillesse :

« Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
. . . . . .
Sur le bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ans.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée. »

« Voilà le meilleur résumé de la lecture des satires et des épîtres d'Horace; car on peut joindre ensemble ces deux ouvrages, qui ont, à beaucoup d'égards, le même caractère, si ce n'est que les épîtres, avec moins de force dans la pensée, ont cette aisance et ce nature qui est du genre épistolaire; mais le résultat est le même : c'est que l'auteur est le plus aimable des poëtes moralistes, et par cela même le plus utile, parce que ses préceptes, dont la vérité est à la portée de tous les esprits, dont l'application est de tous les moments, renfermés

dans des vers pleins de précision et de facilité, vous accoutument à faire sur vous le même travail, le même examen qu'il fait sur lui, et qui a pour but, non pas de vous mener à une perfection dont l'homme est bien rarement capable, mais de vous apprendre à devenir chaque jour meilleur et pour vous-même et pour les autres. »

Art poétique.

L'épître que l'on connaît sous le nom d'*Art poétique* n'était, dans la pensée d'Horace, que la troisième et dernière épître du second livre. Elle est adressée aux Pisons : Pison le père est mentionné avec éloge par Tacite et Velléius Paterculus; son fils aîné paraît avoir été gouverneur de l'Espagne; quant à son second fils, il est absolument inconnu. Horace n'a pas eu, comme Boileau, la prétention de donner un code complet de l'art d'écrire en vers; son épître aux Pisons n'est qu'une causerie littéraire, dans le genre de celles qu'il avait adressées précédemment à Auguste et à Julius Florus; c'est une suite de conseils présentés sans beaucoup d'ordre et destinés surtout au fils aîné de Pison, qui s'exerçait sans doute à la poésie dramatique, si l'on en juge par le soin presque minutieux avec lequel Horace s'occupe de ce genre à l'exclusion des autres.

Après quelques conseils généraux sur le choix d'un sujet, sur l'emploi des mots et des différentes espèces de vers, Horace expose les préceptes qui doivent guider le poëte dramatique pour le choix d'un personnage, la peinture des mœurs, la fidélité des caractères, la conduite de l'action. Il remonte aux origines de la tragédie et de la comédie, puis de la poésie elle-même, rappelle les services que la poésie a rendus à l'humanité dans les premiers âges, le noble but qu'elle se propose, et termine en conseillant aux poëtes qui veulent se rendre dignes de ce nom, de se défier des flatteurs et de recourir toujours aux conseils d'un juge sincère et éclairé.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

AUTEURS FRANÇAIS.

I. Bossuet : *Discours sur l'histoire universelle, Oraisons funèbres.*
II. Fénelon : *Lettres à l'Académie, Dialogues sur l'éloquence.*
III. Massillon : *Petit Carême.*
IV. Montesquieu : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.*
V. Voltaire : *Vie de Charles XII, Siècle de Louis XIV.*
VI. Théatre classique.
VII. Boileau.
VIII. La Fontaine : *Fables.*

NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

I.

Bossuet : *Discours sur l'histoire universelle, Oraisons funèbres.*

Vie, ouvrages de Bossuet.

Fils d'un avocat au parlement de Bourgogne, Bossuet naquit à Dijon, en 1627. Élevé au collége des Jésuites de cette ville, il vint terminer ses études à Paris, au collége de Navarre. Ses talents précoces le firent bientôt remarquer. Ordonné prêtre, il se livra tout entier à la prédication évangélique : il ne semble pas cependant que ses admirables sermons aient eu tout le retentissement qu'ils méritaient. Bourdaloue, qui succéda à Bossuet dans la chaire chrétienne, le fit bientôt oublier : « On convient, dit Mme de Sévigné, que personne n'a prêché avant le Père Bourdaloue; » elle ne se souvient pas même que Bossuet avait prêché pendant dix ans avec une supériorité que personne, aujourd'hui, ne saurait méconnaître : il est assez difficile d'expliquer cette préférence et cet oubli.

Des traités de controverse et la conversion de Turenne remplissent, avec la prédication, cette première partie de la vie de Bossuet.

Nommé évêque de Condom en 1669, il est appelé un an après à présider à l'éducation du dauphin. Ce fut pour ce jeune prince qu'il écrivit le *Discours sur l'histoire universelle*, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Ce fut pendant la même période qu'il prononça les premières oraisons funèbres.

En 1681, il fut nommé à l'évêché de Meaux. Les dernières années de sa vie furent consacrées à sa lutte contre les protestants (*Histoire des variations*, 1688), et contre Fénelon, longtemps son ami, mais dont les erreurs théologiques trouvèrent en lui un opiniâtre adversaire. Cette vie si bien remplie se termina le 12 avril 1704.

Voici comment La Bruyère l'appréciait, de son vivant, dans son *Discours de réception à l'Académie française* (1693) : « Que dirai-je de ce personnage, qui a fait parler si longtemps une envieuse critique, et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi; qui accable par le grand nombre et l'éminence de ses talents? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire : un défenseur de la religion, une lumière de l'Église, parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église, que n'est-il point? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit point la sienne. »

Discours sur l'histoire universelle.

Ce discours, composé pour l'éducation du dauphin, auque il est adressé, fut publié pour la première fois en 1681.

L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° *les époques;* 2° *la suite de la religion;* 3° *les empires.*

La première est un aperçu rapide des principales *époques* de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à Charlemagne. Bossuet commence par définir ce mot *époques*, qui sert de titre à cette première partie : « De même que, pour aider sa mémoire dans la connaissance des lieux, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune selon sa distance; ainsi, dans l'ordre des siècles, il faut avoir certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reste. C'est ce qu'on appelle époque, d'un mot grec qui signifie *s'arrêter* (ἐπέχομαι), parce qu'on s'arrête là, pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter, par ce moyen, les anachronismes. » Le but de Bossuet, « en marquant en peu de mots les principaux événements qui doivent être attachés à chaque époque, est d'accoutumer l'esprit du dauphin à mettre ces événements dans

leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps; » de telle sorte qu'en se rappelant ses précédentes lectures, ou en lisant des histoires plus détaillées, le jeune prince « puisse, sans beaucoup de peine, disposer, selon l'ordre des temps, les grands événements de l'histoire ancienne, et les ranger, pour ainsi dire, chacun sous son étendard [1]. »

Ainsi, cette première partie, écrite d'un style rapide et sévère, n'est qu'un résumé chronologique : « Il n'y faut regarder autre chose que l'ordre des temps. »

Les événements rappelés sommairement dans cette première partie se rapportent ou à la religion, ou à la politique : « Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siècles, où elles ont pour ainsi dire un même cours; mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles. »

C'est là le sujet de la deuxième partie, *la suite de la religion*, et de la troisième, *les empires*.

Dans cette seconde partie, Bossuet nous montre depuis la création du monde la religion transmise de siècle en siècle comme un dépôt sacré, malgré les persécutions, les hérésies, malgré les efforts du temps, qui n'a pu ni l'anéantir ni l'altérer. Les chapitres de son ouvrage auxquels l'auteur attachait le plus d'importance se trouvent dans cette partie; ce sont les chapitres XXVII et XXVIII, où il répond aux objections que l'incrédulité commençait à élever contre l'Écriture.

La piété de Bossuet lui dictait cette préférence pour la seconde partie de son livre. Néanmoins, c'est la troisième partie qu'on relit et qu'on cite le plus souvent. En effet, si l'enchaînement des preuves qu'il donne de la vérité de la religion demande, comme il en convient, un degré d'*attention* assez rare, si cette dialectique sévère peut parfois rebuter *des esprits infirmes qui ne sont point capables d'un raisonnement suivi*, qui n'admirerait dans la troisième partie ce magnifique tableau des révolutions des empires, ce rapide et profond examen des causes de leur élévation et de leur anéantissement? « Quelle admirable revue de tous les peuples! dit M. Saint-Marc

1. Pourquoi Bossuet s'est-il arrêté au règne de Charlemagne? La seule raison qu'il en donne, c'est que cette époque est celle *où finit tout à fait l'ancien empire romain*. Il se proposait de raconter, dans une seconde partie, les principaux événements de l'histoire moderne jusqu'à Louis XIV : ce projet, annoncé dans l'*Avant-propos* qui précède le *Discours sur l'histoire universelle*, n'a point été réalisé. On a publié, en 1806, sous le nom de Bossuet, une sorte de tableau chronologique de l'histoire moderne : si ce travail est réellement de Bossuet, on n'y peut voir néanmoins qu'une sorte de canevas informe, qu'il ne jugeait pas digne de l'impression.

Girardin dans son *Éloge de Bossuet*; comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte; il faut marcher, il faut courir. Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples. *Marche, marche!* dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt: — *Marche, marche!* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poëtes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine. — *Marche, marche!* dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera à son tour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ; son aigle, qui croyait voler au gré de la politique du sénat, est forcée de reconnaître que son vol était tracé, et qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée. Ainsi Dieu est partout : il change et renouvelle à son gré la figure du monde; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré [1]. »

Oraisons funèbres.

L'usage de louer les morts a eu chez les anciens et chez les modernes des applications différentes.

A Athènes, ce n'était point à la mémoire des citoyens illustres qu'était réservé l'honneur d'un éloge funèbre; à la fin de chaque guerre, un orateur, désigné par l'État, prononçait dans une fête funéraire l'éloge collectif des citoyens morts pour la patrie : c'était une institution démocratique et nationale.

A Rome, au contraire, l'éloge du mort, prononcé par un membre de sa famille, resta longtemps le privilége de la noblesse : c'était une institution aristocratique et privée.

Chez les Pères de l'Église, c'est à la mémoire d'un frère, d'un ami, d'un confesseur de la foi, que sont consacrés les éloges prononcés par saint Basile et par saint Grégoire de Nazianze : en prenant un caractère profondément religieux, l'éloquence funèbre devient en même temps plus familière et plus touchante.

En France, au XVII^e siècle, l'honneur d'être loué publiquement

1. Allusion au mot de Bossuet lui-même, en parlant des Égyptiens : « On adorait jusques aux bêtes et jusques aux reptiles. Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » (II^e partie, chap. III.)

après sa mort est réservé en général, comme à Rome, à ceux qui furent grands par leur dignité et par leur naissance; mais ce n'est plus seulement, comme à Rome, un monument élevé à la gloire du mort et à la vanité de sa famille; c'est encore une leçon que l'orateur chrétien adresse aux vivants, en présence d'une tombe qui vient de se fermer : c'est tout à la fois un éloge et un sermon.

Nulle part ce double caractère n'est mieux marqué que chez Bossuet.

Oraison funèbre d'Henriette de France. Henriette de France, fille de Henri IV, née à Paris en 1609, épousa, en 1625, Charles Ier, roi d'Angleterre. Les premières années de ce mariage ne furent pas heureuses; Bossuet parle lui-même *des nuages qui parurent au commencement* de cette union. Catholique zélée au milieu d'une cour protestante, née au sein d'une monarchie absolue et transportée tout à coup au milieu d'un peuple jaloux de sa liberté, elle manqua de mesure et de prudence, et indisposa bientôt contre elle la nation et le roi lui-même : Charles Ier fut obligé de renvoyer en France les personnes qu'elle avait amenées avec elle et auxquelles il attribuait les mauvais procédés de la reine à son égard[1]. *Les nuages se dissipèrent* bientôt, comme le dit Bossuet, et Charles Ier témoigna toujours pour la reine une affection profonde, qu'elle méritait d'ailleurs par son courage et par ses vertus, respectées même de ses plus ardents ennemis. Mais on ne peut douter que son humeur violente n'ait malheureusement contribué à l'impopularité croissante et aux malheurs de Charles Ier. Une lettre, écrite à une de ses amies au commencement de la révolution d'Angleterre, montre que seize années de séjour en Angleterre ne l'avaient pas accoutumée aux usages et aux idées du peuple anglais : elle s'indigne qu'à Londres *on ait osé dire publiquement qu'une reine était pour passer par les lois du pays comme les autres.*

Réfugiée en France pendant la révolution qui coûta la vie à Charles Ier, elle y vécut délaissée et misérable : si l'on en croit le cardinal de Retz, le dénûment où la laissait la cour de France était tel, que sa fille (depuis duchesse d'Orléans) était obligée de rester au lit, faute de bois pour se chauffer au cœur de l'hiver. Une démarche qu'on a peine à concevoir exposa la reine à une plus douloureuse

1. Chateaubriand (*les quatre Stuarts*) cite une lettre de Charles Ier, trouvée dans sa cassette après la bataille de Naseby : il croit ce document falsifié; mais parmi les passages qu'il en conserve, il en est un où Charles Ier dit : « On ne peut pas dire que ma femme en ait usé avec moi deux jours de suite avec les égards que j'ai mérités d'elle. » Il y a loin de là « au charme innocent que, selon Bossuet, le roi aurait trouvé dans les agréments infinis de la reine son épouse. » Quelle que soit d'ailleurs la valeur de ce document, ce qui est certain, c'est la mésintelligence du roi et de la reine dans les premiers temps de leur union.

humiliation : elle chargea le cardinal Mazarin de demander son douaire à Cromwell, à l'homme qui avait fait décapiter son mari! Cromwell refusa, en accompagnant ce refus de paroles blessantes.

Le rétablissement de son fils Charles II sur le trône d'Angleterre (1660) et le mariage de sa fille Henriette avec le duc d'Orléans semblaient mettre un terme à sa mauvaise fortune. Mais bientôt la malheureuse reine perd, en trois mois, deux de ses enfants, le duc de Glocester et Marie, princesse d'Orange. Toujours odieuse au peuple anglais, elle est contrainte de revenir en France, où elle passa dans la retraite le reste d'une existence si cruellement éprouvée. Elle mourut à Colombes, près Paris, en 1669.

Ce fut à Chaillot, où elle avait habité pendant les dernières années de sa vie, que Bossuet prononça son oraison funèbre, en présence du gendre et de la fille de la reine d'Angleterre (*Monsieur* et *Madame*, duc et duchesse d'Orléans).

La division du discours était indiquée par le sujet même. Bossuet nous peint successivement la reine *dans la bonne et dans la mauvaise fortune :* « dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle a été invincible. » C'est là le plan de tout son discours. La pensée qui le domine est indiquée par ces paroles du texte : *Et nunc, reges, erudimini :* ce sont les redoutables avertissements que Dieu donne aux princes par l'exemple d'une reine « autrefois élevée par une si longue suite de prospérités, et puis plongée tout à coup dans un abîme d'amertume. »

Les passages le plus souvent cités sont : l'exorde, d'une si fière et si imposante majesté; le tableau des malheurs de la reine; les égarements religieux et politiques de l'Angleterre; enfin le portrait de Cromwell. Ce dernier passage n'est pas seulement un admirable effort d'éloquence; ce qui étonne le plus dans ce portrait, c'est le calme supérieur avec lequel Bossuet juge Cromwell, devant les restes mortels de la veuve de Charles Ier, en présence de la fille même du roi décapité.

Néanmoins, le respect des convenances ou une prévention naturelle a conduit parfois Bossuet à omettre quelques faits significatifs, mais peu favorables à la mémoire de la feue reine. On peut signaler encore cette expression assez étrange : « Lorsque Henri VIII, *prince en tout le reste accompli*, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon[1].... » Ces paroles sont d'autant plus singulières, qu'ailleurs

1. Il y a dans le passage suivant quelque chose de plus grave. « Nous savons, dit Bossuet, que ce prince magnanime (Charles II) eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné *ces moyens trop bas.* Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, *il était de leur majesté* de n'agir que par les lois ou par les armes. » Donc

(*Histoire des variations*) Bossuet juge ce prince avec une juste sévérité. Mais ce sont là des défauts inhérents au genre même de l'oraison funèbre; et quelque adoucissement que Bossuet apporte parfois à certaines vérités qui pouvaient déplaire, quand on compare ses oraisons funèbres à celles qui ont été prononcées à la même époque, il est difficile de ne pas admirer l'indépendance de son caractère autant que la hauteur de son génie.

Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier et de Henriette de France, naquit à Exeter en 1644, pendant la lutte de son père contre le parlement. Amenée en France, elle vécut auprès de sa mère exilée jusqu'à l'époque de la restauration; elle alla alors visiter son frère Charles II, devenu roi. De retour en France, elle épousa le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Aimée et estimée de son beau-frère, délaissée par son mari, elle ne trouva pas dans cette union le bonheur qu'elle méritait par sa douceur et par les grâces de sa figure et de son esprit.

Voilà ce que la vie de cette princesse offrait à l'orateur chargé de la louer; peu d'événements, des chagrins intérieurs qu'il était interdit de rappeler. Mais une mort étrange et subite devait donner à cette existence si courte un intérêt imprévu; un jour, après avoir bu un verre d'eau de chicorée, la princesse est saisie d'atroces douleurs; elle s'écrie qu'elle est empoisonnée: après quelques heures d'agonie, elle meurt, assistée par Bossuet; elle n'avait que vingt-six ans[1].

« *Madame* a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez; le soir nous la vîmes séchée.... »

L'intérêt touchant de cette oraison funèbre est tout entier dans ces paroles de Bossuet. Jamais l'élégie antique n'a trouvé de plus vives expressions pour peindre la grâce, la jeunesse, la beauté; jamais aussi l'éloquence chrétienne n'a fait entendre de plus graves et de plus sévères enseignements.

Ce qui ajoutait encore à l'émotion de ce récit d'une mort si rapide et si *étrange*, c'est que Bossuet en avait été le témoin et le consolateur. Lui-même fait allusion en un endroit à une des touchantes circonstances de cette dernière entrevue: « *Madame*, raconte Mme de La Fayette, dit en anglais à une de ses dames, afin que M. de Condom ne

si Charles II n'a pas fait assassiner Cromwell, c'est uniquement parce que ce moyen lui semblait *trop bas*, trop peu digne de la *majesté royale*? C'est là un langage étrange. Ajoutez que cela n'est pas même exact; car la main de Charles II se retrouve dans plusieurs complots tramés contre la personne même de Cromwell.

1. La duchesse d'Orléans a-t-elle été, comme le prétend Saint-Simon, empoisonnée par le chevalier de Lorraine, qu'elle avait fait exiler? C'est un problème historique bien difficile à résoudre, et qu'il est inutile de discuter ici.

comprit point: *Donnez à M. de Condom, quand je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui.* » Bossuet portait au doigt cette bague, quand il prononça son oraison funèbre: et, quand il parlait de la bonté de la princesse, il ajoutait: « Cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, *je le sais*, jusqu'entre les bras de la mort. » Ces seuls mots, *je le sais*, suffisaient pour ôter à ces éloges ce caractère de généralité vague et banale qu'on retrouve trop souvent dans les oraisons funèbres. Ce n'était plus seulement la voix d'un orateur qui remplit une fonction publique; c'était l'accent d'une émotion personnelle.

Oraison funèbre de Marie-Thérèse. Marie-Thérèse d'Autriche était fille de Philippe IV, roi d'Espagne. Elle épousa Louis XIV en 1660, et mourut après une courte maladie, en 1683. Une vie honnête, mais obscure, et comme cachée au sein de la cour la plus brillante du monde, des vertus modestes, voilà ce que ce sujet fournissait à Bossuet. Lui-même fait remarquer qu'*une situation aussi tranquille donne un sujet moins vif aux discours.* Les événements tragiques qui avaient agité la vie de la reine d'Angleterre, le contraste si touchant des grâces de la duchesse d'Orléans avec une mort si prompte et si terrible, avaient offert à Bossuet une matière digne de son génie; mais les souffrances de la reine Marie-Thérèse étaient vulgaires; elles consistaient uniquement dans le délaissement où l'abandonnait Louis XIV, malgré les égards qu'il ne pouvait refuser à sa douceur et à ses vertus. C'est à peine si Bossuet pouvait laisser deviner ces chagrins que la reine avait ressentis si vivement. Il se contente de suivre dans son discours l'ordre des temps, raconte avec quelques pieuses réflexions les rares événements que présentait la vie de la reine, insiste sur ses vertus; mais, quelle que soit la puissance de Bossuet, il ne pouvait donner à ce sujet que l'intérêt doux et calme qu'inspirait Marie-Thérèse.

Il semble parfois embarrassé de la stérilité du sujet; et l'on peut remarquer comme un fait curieux que, dans ce discours dont l'éloquence est certainement moins émouvante que celle de ses autres oraisons funèbres, les mouvements oratoires sont peut-être plus fréquents qu'ailleurs; l'apostrophe y est surtout prodiguée; les digressions sont nombreuses; la plus longue est un éloge de Louis XIV; c'est là que se trouve le beau passage, souvent cité, sur le bombardement d'Alger par Duquesne: « Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes lois, etc. »

Fléchier a composé une oraison funèbre sur le même sujet.

Oraison funèbre de la princesse Palatine. Cette oraison funèbre est

l'un des efforts les plus merveilleux du génie de Bossuet. Le sujet ne semblait point prêter beaucoup : Anne de Gonzague, fille du duc de Nevers, mariée, en 1645, au comte palatin du Rhin, se jeta dans les intrigues de la Fronde et y entraîna son mari. Devenue veuve au bout de quelques années, elle s'abandonna à tous les égarements du monde, et vécut longtemps dans l'incrédulité. Puis tout à coup, touchée de la grâce, elle se convertit, et passa dans les travaux de la pénitence les dernières années de sa vie. C'est de cette existence assez ordinaire à cette époque que Bossuet a tiré de si éloquentes leçons : cette oraison funèbre de la princesse Palatine est un admirable sermon sur l'incrédulité et sur la pénitence. Ce double point de vue sert naturellement de division au discours : dans la première partie, Bossuet raconte les égarements d'Anne de Gonzague; dans la seconde, son repentir et sa conversion.

Ce discours, où une familiarité pénétrante vient se mêler aux plus pathétiques mouvements, peut sembler aussi extraordinaire que les deux oraisons funèbres qui passent pour les chefs-d'œuvre de Bossuet, celle de la reine d'Angleterre et celle du prince de Condé; dans ces deux dernières, l'orateur est à la hauteur du sujet, et c'est assez pour sa gloire; mais ici, le sujet que son génie a fécondé ne semblait pas promettre tant de beautés. On vante, avec raison, l'éloquence onctueuse et douce de Massillon ; mais chez ce grand prédicateur, cette douceur n'est pas exempte de mollesse et de langueur : la douceur jointe à l'énergie est une plus rare merveille, et c'est ici le caractère de Bossuet.

Oraison funèbre de Michel Le Tellier. Michel Le Tellier, chancelier de France et père du ministre Louvois, était né en 1603. Parvenu lentement à la plus haute place de la magistrature, il ne présenterait, dans le cours de sa longue carrière, aucun de ces tragiques événements qui font l'intérêt et la vie de l'histoire, si son nom ne se rattachait malheureusement à la révocation de l'édit de Nantes, à laquelle il eut la plus grande part. Le discours que Bossuet prononça sur son tombeau est sa biographie la plus complète, et, sans être aussi mensongère que Voltaire l'affirme, les louanges que lui prodigue l'orateur sont loin d'être confirmées par l'histoire. On ne peut reprocher à Bossuet d'avoir exalté la révocation de l'édit de Nantes comme une action qui suffirait à immortaliser la mémoire du chancelier et surtout celle de Louis XIV; cette opinion est celle de son temps, et l'on ne voit guère que Vauban dont la raison ferme et généreuse ait osé blâmer cette déplorable mesure. Sans doute Bossuet grandit outre mesure le mérite du chancelier; sans doute il exagère et sa douceur et sa fidélité, et surtout les regrets dont la mort de Le Tellier fut suivie, selon l'orateur : *Peuples, ne le pleurez plus*, s'écrie-t-il, et les mémoires du temps semblent attester que cette recommandation était assez inutile. Mais si ces louanges sont exagérées, il est impossible de supposer qu'elles ne fussent pas sincères : loin de montrer dans ce discours une servilité qui fut toujours loin de son cœur, Bossuet flétrit au contraire avec une louable indépendance les bassesses trop fréquentes alors de la magistrature envers le pouvoir : « Lorsque le juge veut s'agrandir, dit-il, et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate; justice qui fait semblant d'être vigoureuse, à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparaît tout à coup, lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César? Ces âmes, prostituées à l'ambition, ne se mettent pas à un si haut prix, etc. » — C'est dans la péroraison magnifique qui termine ce discours, que se trouvent ces paroles si souvent citées : « Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière! »

Fléchier a prononcé également l'oraison funèbre de Le Tellier

Oraison funèbre du prince de Condé. La vie de Condé a été trop mêlée aux événements contemporains, pour que nous ayons besoin de la raconter ici; il suffit de fixer par des dates les principales époques. Né à Paris en 1621, Condé, après d'excellentes études faites chez les jésuites de Bourges, épousa à dix-huit ans Claire-Clémence de Maillé-Brezé, nièce du cardinal de Richelieu : la fierté du jeune prince s'était révoltée à l'idée de cette union, que son père lui imposait pour complaire au tout-puissant ministre; à peine marié, il est saisi d'une fièvre ardente, qui met ses jours en danger. En 1643, placé par la reine Anne d'Autriche à la tête de l'armée des Pays-Bas, il gagne successivement les batailles de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens. C'est sur cette partie glorieuse de la vie du prince de Condé que Bossuet insiste dans son oraison funèbre. Il passe rapidement sur la période suivante, où nous voyons Condé, pendant la Fronde, servir tour à tour Mazarin et ses adversaires, s'allier aux Espagnols; enfin, outré de dépit, se jeter entre les bras des ennemis de son pays, et, à la tête de l'armée espagnole, pendant six ans (de 1653 à 1659), porter les armes contre son pays. Battu par Turenne à plusieurs reprises, et notamment à la journée des Dunes, il rentra en France à la paix des Pyrénées (1659), et Louis XIV lui dit : « Mon cousin, après les grands services que vous avez rendus à ma cou-

ronne, je n'ai garde de me ressouvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous-même. » Néanmoins, Condé resta pendant huit ans éloigné des armées; et ce n'est qu'en 1668 qu'on le voit reparaître à la tête des armées royales; en 1674, il livre aux Espagnols et aux Autrichiens la bataille de Senef, victoire sanglante et douteuse. Rentré dans le repos, il en est tiré un moment par la mort de Turenne, arrête les progrès de Montecuculli : puis il revient passer à Chantilly dans une retraite majestueuse les dernières années d'une vie si glorieuse, et, pendant quelques années, si coupable.

Bossuet n'a pas dissimulé les *fautes* du prince de Condé, fautes que le patriotisme de la France moderne qualifierait plus sévèrement. Mais, parlant devant le fils même du défunt, il se hâte de passer rapidement sur ces déplorables égarements. La division de son discours est simple : après avoir exposé avec un accent belliqueux et d'un ton vraiment épique la gloire militaire du prince de Condé, il nous peint : 1° les qualités de son cœur; 2° celles de son esprit; mais ces qualités *ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe;* car *la piété est le tout de l'homme.* Vers la fin de son discours, Bossuet convoque autour de la tombe du grand capitaine les princes et les peuples pour les convaincre du néant de la gloire humaine; il termine cette oraison funèbre, la dernière qu'il prononça, par un touchant retour sur lui-même : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Bossuet avait alors soixante ans.

Dans les autres oraisons funèbres de Bossuet, on peut choisir et préférer tel ou tel passage; ici tout semble également beau, et de ce magnifique ensemble il est difficile de détacher quelque partie; il suffit de lire dans cette oraison funèbre le récit de la bataille de Rocroy, pour reconnaître combien ce tableau perd à être retiré du cadre admirable qui lui donne plus de valeur et plus d'effet. Ce qui frappe surtout dans cette première partie, c'est de voir comment l'homme d'église sait admirer et comprendre l'homme de guerre. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici un exemple de cette facilité merveilleuse avec laquelle Bossuet conforme le ton de son discours à la physionomie de ses personnages : quand il nous peint, à Rocroy, les deux généraux et les deux armées *se renfermant dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos*, cette expression, même par ce qu'elle a d'étrange dans la bouche d'un prêtre, n'ajoute-t-elle pas singulièrement à la vérité du tableau? ne nous reporte-t-elle pas au temps de la jeunesse de Condé, temps de querelles et d'aventures, auxquelles l'abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz, avait pris tant de part, et dont il nous a laissé un récit si vif et si attachant? Et n'est-ce pas là un trait de plus, surpris dans la physionomie de ce Condé, qui, malgré tout, restait encore sous Louis XIV comme le dernier survivant de cette race ardente et querelleuse, brisée par Richelieu, soumise enfin ou séduite sous le grand roi?

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'ici les qualités du héros sont mises plus en évidence que ses défauts : il n'est pas bien prouvé par exemple que, parmi les qualités de Condé, on doive compter la bonté, comme l'affirme Bossuet. On sait au contraire qu'il était caustique et dur dans ses propos : la douceur pouvait-elle être le fond du caractère de ce prince, qui prenait pour devise, au sortir même du collége, ces menaçantes paroles : *Sicut catulus leonis exsurget, non dormitabit donec comedat prædam, et sanguinem vulneratorum bibat?* Mais ces exagérations de louanges sont l'ordinaire défaut des oraisons funèbres; et les marques d'affection que Bossuet avait reçues de Condé, avaient pu lui faire illusion sur la *bonté* du grand capitaine, chez qui, selon la remarque d'un académicien de nos jours, il y eut toujours un peu de l'*oiseau de proie*.

II.

FÉNELON.

Vie de Fénelon.

François de Salignac de Lamothe-Fénelon naquit en 1651 au château de Fénelon, dans le Périgord, d'une noble et ancienne famille. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Il fut d'abord tenté de se consacrer aux missions étrangères; mais la faiblesse de sa santé et la tendresse de sa famille le retinrent en France. Pendant dix années, il dirigea la communauté des *Nouvelles catholiques;* son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles*, fut le fruit de l'expérience, qu'il dut à ces difficiles fonctions. Il fut chargé, après la révocation de l'édit de Nantes, d'une mission dans le Poitou; il réus-

ronne, je n'ai garde de me ressouvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous-même. » Néanmoins, Condé resta pendant huit ans éloigné des armées; et ce n'est qu'en 1668 qu'on le voit reparaître à la tête des armées royales; en 1674, il livre aux Espagnols et aux Autrichiens la bataille de Senef, victoire sanglante et douteuse. Rentré dans le repos, il en est tiré un moment par la mort de Turenne, arrête les progrès de Montecuculli : puis il revient passer à Chantilly dans une retraite majestueuse les dernières années d'une vie si glorieuse, et, pendant quelques années, si coupable.

Bossuet n'a pas dissimulé les *fautes* du prince de Condé, fautes que le patriotisme de la France moderne qualifierait plus sévèrement. Mais, parlant devant le fils même du défunt, il se hâte de passer rapidement sur ces déplorables égarements. La division de son discours est simple : après avoir exposé avec un accent belliqueux et d'un ton vraiment épique la gloire militaire du prince de Condé, il nous peint : 1° les qualités de son cœur; 2° celles de son esprit; mais ces qualités *ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe;* car *la piété est le tout de l'homme.* Vers la fin de son discours, Bossuet convoque autour de la tombe du grand capitaine les princes et les peuples pour les convaincre du néant de la gloire humaine; il termine cette oraison funèbre, la dernière qu'il prononça, par un touchant retour sur lui-même : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Bossuet avait alors soixante ans.

Dans les autres oraisons funèbres de Bossuet, on peut choisir et préférer tel ou tel passage; ici tout semble également beau, et de ce magnifique ensemble il est difficile de détacher quelque partie; il suffit de lire dans cette oraison funèbre le récit de la bataille de Rocroy, pour reconnaître combien ce tableau perd à être retiré du cadre admirable qui lui donne plus de valeur et plus d'effet. Ce qui frappe surtout dans cette première partie, c'est de voir comment l'homme d'église sait admirer et comprendre l'homme de guerre. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici un exemple de cette facilité merveilleuse avec laquelle Bossuet conforme le ton de son discours à la physionomie de ses personnages : quand il nous peint, à Rocroy, les deux généraux et les deux armées *se renfermant dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos*, cette expression, même par ce qu'elle a d'étrange dans la bouche d'un prêtre, n'ajoute-t-elle pas singulièrement à la vérité du tableau? ne nous reporte-t-elle pas au temps de la jeunesse de Condé, temps de querelles et d'aventures, auxquelles l'abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz, avait pris tant de part, et dont il nous a laissé un récit si vif et si attachant? Et n'est-ce pas là un trait de plus, surpris dans la physionomie de ce Condé, qui, malgré tout, restait encore sous Louis XIV comme le dernier survivant de cette race ardente et querelleuse, brisée par Richelieu, soumise enfin ou séduite sous le grand roi?

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'ici les qualités du héros sont mises plus en évidence que ses défauts : il n'est pas bien prouvé par exemple que, parmi les qualités de Condé, on doive compter la bonté, comme l'affirme Bossuet. On sait au contraire qu'il était caustique et dur dans ses propos : la douceur pouvait-elle être le fond du caractère de ce prince, qui prenait pour devise, au sortir même du collége, ces menaçantes paroles : *Sicut catulus leonis exsurget, non dormitabit donec comedat prædam, et sanguinem vulneratorum bibat?* Mais ces exagérations de louanges sont l'ordinaire défaut des oraisons funèbres; et les marques d'affection que Bossuet avait reçues de Condé, avaient pu lui faire illusion sur la *bonté* du grand capitaine, chez qui, selon la remarque d'un académicien de nos jours, il y eut toujours un peu de l'*oiseau de proie*.

II.

FÉNELON.

Vie de Fénelon.

François de Salignac de Lamothe-Fénelon naquit en 1651 au château de Fénelon, dans le Périgord, d'une noble et ancienne famille. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Il fut d'abord tenté de se consacrer aux missions étrangères; mais la faiblesse de sa santé et la tendresse de sa famille le retinrent en France. Pendant dix années, il dirigea la communauté des *Nouvelles catholiques;* son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles*, fut le fruit de l'expérience, qu'il dut à ces difficiles fonctions. Il fut chargé, après la révocation de l'édit de Nantes, d'une mission dans le Poitou; il réus-

sit par la persuasion et la douceur à obtenir d'un grand nombre de protestants des conversions qu'on arrachait ailleurs par les persécutions et les supplices.

Ces succès attirèrent sur lui l'attention de Louis XIV : il fut chargé de l'éducation du petit-fils du roi, le duc de Bourgogne. De cet enfant, qui était né violent et dur, Fénelon sut faire en peu de temps un prince doux, sage, appliqué. Cette éducation terminée, il fut nommé archevêque de Cambrai. Ce fut alors qu'éclata entre Bossuet et Fénelon, jusqu'alors amis, cette déplorable querelle du quiétisme. Relégué dans son diocèse par le roi, l'archevêque de Cambrai vit ses opinions condamnées par le pape : il se soumit avec docilité. La publication du *Télémaque*, dont le manuscrit avait été dérobé à Fénelon, et imprimé en Hollande, rendit sa disgrâce irréparable; l'indépendance et la nouveauté de ses opinions, les allusions qu'on crut y voir, irritèrent contre lui le roi, qui n'avait jamais goûté d'ailleurs ce bel esprit chimérique, comme il l'appelait. Dès lors, tout entier à ses devoirs d'évêque, Fénelon ne s'occupa plus que de soulager autour de lui les maux dont la guerre, la misère, la famine accablaient les populations flamandes. Il trouva des consolations à ses disgrâces et aux calomnies des envieux, dans la reconnaissance respectueuse et profonde, que son inépuisable dévouement inspirait aux malheureux. Il mourut à Cambrai, âgé de soixante-quatre ans, le 6 janvier 1715.

Lettre à l'Académie.

Vers la fin de l'année 1713, l'Académie française avait invité ses différents membres à lui soumettre par écrit un projet sur les travaux dont elle pourrait s'occuper, après l'impression du Dictionnaire qu'elle terminait en ce moment. C'est pour satisfaire à cette invitation que Fénelon adressa, en 1714, à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie, sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française*.

Les divers travaux qu'il propose à ses confrères sont, après le Dictionnaire, une grammaire, une rhétorique, une poétique, et enfin trois traités sur la tragédie, la comédie et l'histoire. Il indique dans quel esprit devrait être conçu, selon lui, chacun de ces ouvrages. Avec cette indépendance pleine de candeur, qu'il portait en toutes choses, et qui en fait un écrivain à part au milieu du siècle de Louis XIV, il soumet à l'Académie des opinions qui pouvaient alors sembler étranges, et dont la justesse n'est aujourd'hui contestée par personne. La réforme accomplie de nos jours dans la manière d'écrire l'histoire n'est-elle pas déjà indiquée dans le chapitre VIII de la

lettre de Fénelon? Il a fallu plus d'un siècle pour que ses idées devinssent celles de tout le monde; il a fallu surtout que des esprits éminents se chargeassent de réaliser dans l'histoire la réforme qu'il avait entrevue.

La *Lettre à l'Académie* contient, sur les questions les plus importantes de la littérature, une telle abondance de vues, qu'il est impossible de les exposer ici. Nous nous contenterons d'indiquer les idées de Fénelon sur la langue et la versification française, parce que ses opinions sur ces deux points ont soulevé beaucoup d'objections.

Dans son chapitre III (*Projet d'enrichir la langue*), Fénelon se plaint qu'on ait *appauvri la langue en voulant la purifier;* et il ajoute : « Le vieux langage se fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux ; il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. » Cette opinion, où quelques critiques voient encore aujourd'hui une nouveauté téméraire, n'était pourtant point particulière à Fénelon. Racine, dans la préface de *Mithridate*, cite un passage d'Amyot; il y trouve *une grâce qu'il ne croit point pouvoir égaler dans notre langage moderne :* La Fontaine, qui assistait très-régulièrement aux discussions de l'Académie, *afin que cela l'amusât*, comme il le dit lui-même, se désolait de ne pouvoir faire admettre dans le Dictionnaire certains mots *de sa connaissance*, qui se retrouvent heureusement dans ses ouvrages. Enfin, La Bruyère, plusieurs années avant Fénelon, exprimait les mêmes regrets, et citait plusieurs mots qu'il était *douloureux*, selon lui, de voir tomber en désuétude. Ce qui prouve que ce sentiment n'était pas si déraisonnable, c'est que la plupart des mots regrettés par La Bruyère sont rentrés dans la langue française, et nous semblent aujourd'hui tellement nécessaires, qu'on s'étonne qu'ils en aient été bannis un seul moment[1].

Il faut observer en outre que le reproche d'*avoir appauvri la langue* s'adressait plus particulièrement à l'Académie française, dont le Dictionnaire avait paru trop incomplet[2], et qui, *moins hardie que nos grands écrivains, ou, si l'on veut, plus timide en masse que dans*

1. Parmi les mots proscrits au temps de La Bruyère, et rétablis depuis, on remarque les adjectifs : *chaleureux, valeureux, haineux, vantard, mensonger*, etc.; les verbes : *verdoyer, larmoyer*, etc.; l'adverbe *cerles*, employé souvent par La Bruyère, ce qui lui avait valu les reproches d'un critique contemporain, etc. Le passage de La Bruyère se trouve à la fin du chap. XIV, *De quelques usages*.

2. Ce reproche lui est généralement adressé par les contemporains. Chapelle se plaint quelque part que MM. de l'Académie aient tant *décharné* la langue française, qu'ils en ont fait une *momie*.

chacun de ses membres; avait peut-être trop restreint les richesses de notre langue, trop ébranché le vieux chêne gaulois[1].

L'opinion de Fénelon, sur ce point, ne paraît donc pas si étrange. Mais, où il est difficile de l'approuver, c'est quand il exprime le désir qu'il se trouve dans la langue plusieurs termes pour une seule idée. Il semble au contraire qu'une langue bien faite devant être la copie la plus exacte de la pensée, il devrait n'y avoir qu'un seul mot pour chaque idée; et c'est en effet le caractère de notre langue chez nos grands écrivains : on sait qu'il n'y a pas de véritables synonymes, et que, de l'aveu de La Bruyère, *entre toutes les expressions qui peuvent rendre une de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.*

Quant à la versification française, Fénelon a hasardé quelques idées singulières : il prétend que *notre versification perd plus qu'elle ne gagne par les rimes.* Mais il se hâte de reconnaître que *sans elles notre versification tomberait*, et il se borne à demander *qu'on mette nos poëtes un peu plus au large sur les rimes.* C'est ce qui est arrivé au XVIII^e^ siècle; Voltaire et ses imitateurs se sont donné sur ce point de grandes libertés; l'harmonie du vers y a perdu, sans que le sens paraisse y avoir beaucoup gagné. L'expérience a donné tort à Fénelon; ceux des poëtes de notre temps qui à d'autres égards se sont permis le plus de licences, se sont interdit celle-là, et ont restitué à la rime son ancienne sévérité.

Fénelon termine sa lettre en donnant son avis sur la querelle qui divisait alors la littérature en deux camps hostiles, celle des anciens et des modernes : admirateur passionné d'Homère et de Virgile, il signale leurs incomparables beautés, sans méconnaître leurs défauts. Dans cette querelle où, selon l'usage, on ne s'épargnait point les injures, il expose son sentiment avec politesse et modestie, convenant que *c'est une matière où chacun peut suivre en liberté son goût et ses idées* : opinion assez raisonnable sans doute, mais qui n'en dut pas moins paraître aux fougueux des deux partis un des paradoxes les plus singuliers de Fénelon : ce n'était point sur ce ton que M^me^ Dacier et Boileau lui-même avaient répondu à Lamotte et à Perrault.

Dialogues sur l'Éloquence.

Dans le chapitre III de sa *Lettre à l'Académie*, Fénelon s'élève

1. M. Villemain, Préface de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie.*

contre ces déclamateurs qui cherchent uniquement à éblouir la foule, et font d'un acte sérieux un métier de charlatan. « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Ces belles paroles pourraient servir d'épigraphe aux *Dialogues sur l'éloquence.*

Ce n'est pas plus un traité de rhétorique que le *de Oratore* de Cicéron : c'est un ensemble de vues élevées, d'observations délicates sur l'art de persuader, sur son but moral, sur le caractère austère et simple que doit revêtir l'éloquence; c'est l'œuvre d'un philosophe et d'un chrétien. « Si Fénelon analyse et résume à grands traits les préceptes des principaux rhéteurs anciens, c'est moins pour en former un corps d'ouvrage que pour soutenir sa propre doctrine de l'autorité des noms les plus respectés. Avant tout, ce qui l'inspire et le guide dans ces trois entretiens, c'est la morale, le goût et la foi; il s'en est fait également un appui contre l'éloquence vaine et corrompue des déclamateurs de la chaire. Platon, Cicéron, saint Augustin, qu'il nomme si souvent, ne sont pas tant pour lui des maîtres de rhétorique que des auxiliaires de la raison et de la vérité. Enfin, l'éloquence même n'est pas à ses yeux un art brillant dont se pare ou se sert un parleur habile, mais un instrument dans les mains de l'homme de bien pour régler et éclairer les esprits. C'est par là que Fénelon, sans admirer tout ce qui vient des anciens, les élève ici fort au-dessus des modernes, et bien plus hardiment qu'il n'ose le faire dans sa *Lettre à l'Académie.* Il vante chez les anciens la naïveté et la grandeur des sentiments, joints à la vivacité passionnée du discours; il condamne, dans les orateurs modernes, l'affectation, la frivolité, le désir de briller et de plaire; surtout il ne reconnaît point l'éloquence des apôtres et des Pères dans cette prédication élégante et mondaine, qui ne tend qu'à séduire les esprits et qu'à procurer à ceux qui y brillent la fortune et les honneurs. Il s'indigne de voir des hommes chargés d'un saint ministère débiter des phrases vaines, des périodes pompeuses, des pensées à effet, et couvrir de cet appareil ou un manque absolu de fonds, ou une morale vulgaire et une doctrine superficielle[1]. »

Fénelon suppose un entretien entre trois interlocuteurs, qu'il désigne par les lettres A, B, C. Ce dernier ne joue guère que le rôle d'auditeur, et n'intervient dans la discussion que pour appuyer le premier interlocuteur A, qui est chargé d'exprimer les sentiments de Fénelon sur l'éloquence, ou pour lui fournir, par des objections timides, l'occasion de donner plus de développement à ses idées. Le

1. M Delzons, préface de son édition des *Dialogues sur l'Éloquence.*

début semble une imitation du *Phèdre:* dans ce dialogue de Platon, Socrate rencontre le jeune Phèdre, qui vient d'entendre un discours de Lysias, et qui en est si charmé, qu'il a emporté le manuscrit pour en savourer à son aise toutes les beautés. Socrate engage adroitement Phèdre à lui faire la lecture de ce discours : c'est le point de départ de cet entretien. De même chez Fénelon, le personnage B vient d'entendre un sermon d'assez mauvais goût, dont il sort tout ravi, et dont il parle avec enthousiasme à l'un de ses amis; celui-ci lui en fait citer les principaux traits, et lui démontre ensuite combien ce discours est contraire aux principes de la saine éloquence et dépourvu de cette gravité qui convient à la parole évangélique.

On remarquera, dans le deuxième dialogue, le passage où Fénelon critique, sans le nommer, l'éloquence de Bourdaloue, qu'on regardait, au XVII^e^ siècle, comme supérieur à tous les prédicateurs contemporains. Bourdaloue apprenait par cœur ses discours, et les récitait : Fénelon blâme cette méthode; il veut que le prédicateur improvise : peut-être le discours y perdra-t-il quelques ornements; *mais combien ne gagnera-t-il pas pour la liberté et pour la force de l'action, qui est le principal?* Fénelon lui-même s'était conformé à ce précepte; il se contentait d'une préparation générale, et, pour les détails, il s'abandonnait à l'inspiration du moment. Mais cette faculté est rare, et l'on ne peut imposer, comme une règle absolue et universelle, une méthode qui convenait au génie abondant et facile de Fénelon[1].

III.

Massillon.

Vie de Massillon.

Massillon naquit en 1663, à Hyères en Provence; il était fils d'un notaire de cette ville. Après avoir achevé ses études, il entra dans la savante congrégation des oratoriens qui l'avaient élevé. Son talent fixa bientôt sur lui l'attention de ses supérieurs, qui l'envoyèrent à Paris en 1696; en 1699, il y prêcha son premier carême. Le succès

1. Bossuet n'improvisait pas toujours; quant à Bourdaloue et à Massillon, ils se bornaient à réciter leurs discours. On sait la réponse de ce dernier à une personne, qui lui demandait quel était le meilleur de ses sermons : « Celui que je sais le mieux. »

qu'obtint sa douce et persuasive éloquence frappa celui qui passait pour le premier prédicateur du siècle, Bourdaloue; et l'on dit que celui-ci, après avoir entendu son jeune rival, s'écria : *Illum oportet crescere, nos autem minui.* Massillon prêcha depuis plusieurs stations à la cour et à Paris; le roi, charmé de son talent, lui adressa un jour ces paroles souvent citées : « Mon père, j'ai entendu dans ma chapelle plusieurs prédicateurs dont j'ai été très-satisfait; mais, après vous avoir entendu, j'ai toujours été mécontent de moi-même. » Ce fut Massillon qui prononça l'oraison funèbre de Louis XIV; on a retenu les premières paroles de ce discours : « Dieu seul est grand, mes frères! » — « C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand[1]. »

Nommé évêque de Clermont, par le duc d'Orléans, régent, il fut chargé, en mars 1718, de prêcher le carême devant le jeune roi Louis XV. Ces instructions, qui forment ce qu'on appelle le *Petit Carême*, obtinrent un succès universel, on admira surtout l'orateur d'avoir su mettre des vérités si sévères et si hautes à la portée d'un enfant de huit ans; et l'abbé Fleury, en recevant l'année suivante Massillon à l'Académie, appréciait en ces termes le mérite particulier du *Petit Carême:* « Il semble que vous ayez voulu imiter le prophète, qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie. »

La seule faiblesse que l'on puisse reprocher à Massillon est d'avoir consenti à être l'un des deux évêques assistants de Dubois, lorsque cet indigne successeur de Fénelon fut sacré archevêque de Cambrai. Saint-Simon, dont la plume n'est guère suspecte d'indulgence, l'en excuse cependant. Voici ce qu'il raconte dans ses *Mémoires* : après avoir dit que le ministre avait obtenu du cardinal de Rohan de vouloir bien être un des deux assistants, il ajoute : « Il ne fallait pas s'attendre qu'aucune considération de honte ni d'infamie retînt le cardinal de Rohan d'une si étrange prostitution, moins encore que sa conscience l'arrêtât un moment sur le sacrilége dont il allait se rendre le ministre.... Pour l'autre assistant, Dubois crut en devoir chercher un dont la vie et la conduite pût être en contre-poids. Il voulut Massillon, célèbre prêtre de l'Oratoire, que sa vertu, son savoir, ses grands talents pour la chaire, avaient fait évêque de Clermont.... Massillon, au pied du mur, étourdi, sans ressources étrangères, sentit l'indignité de ce qui lui était proposé, balbutia, n'osa

1. Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

refuser. Mais qu'eût pu faire un homme aussi mince, selon le siècle, vis-à-vis d'un régent, de son ministre et du cardinal de Rohan? Il fut blâmé néanmoins, et beaucoup, dans le monde, surtout des gens de bien de tout parti, car en ce point l'excès du scandale les avait réunis. Les plus raisonnables, qui ne laissèrent pas de se trouver en grand nombre, se contentèrent de le plaindre, et on convint enfin assez généralement d'une sorte d'impossibilité de s'en dispenser et de refuser. »

Massillon passa les vingt dernières années de sa vie dans son diocèse, consacrant à l'enseignement du peuple cette parole éloquente qui avait retenti dans la chapelle royale de Versailles et ému les grands de la terre. Il mourut en 1742.

Petit Carême.

Massillon a écrit des sermons d'une éloquence plus énergique et plus chaleureuse que ceux qui composent le *Petit Carême*: son *Grand Carême* et son *Avent* nous offrent des inspirations d'un ordre plus élevé peut-être, un pathétique plus saisissant, un style plus ferme et plus serré. Mais l'éloquence de la tribune, de la chaire et du barreau n'est pas une œuvre purement littéraire, et ce serait souvent commettre une injustice que de la juger d'après les règles absolues de la critique. Il faut tenir compte du point de vue où est placé l'orateur, des circonstances au milieu desquelles il parle, surtout de l'auditoire qui l'écoute. En jugeant le *Petit Carême* d'après ces principes, on reconnaîtra que le genre d'éloquence adopté ici par Massillon lui était imposé par la situation particulière où il se trouvait, et que les défauts qu'on a reprochés parfois à ses sermons deviennent ici de véritables qualités.

On a accusé ce recueil de monotonie : ce sont des lieux communs sur les devoirs des rois et des grands, traités sans doute avec une grande richesse d'expression et une rare variété de tours et de mouvements; mais le fond est presque toujours le même.

On a remarqué de plus que chaque paragraphe était presque toujours consacré au développement d'une seule pensée, reproduite sous diverses formes; ces répétitions donnent au style une sorte de mollesse et de langueur.

Ceux qui ont adressé à Massillon ce double reproche, ont oublié deux choses: que le *Petit Carême* s'adressait 1° à un prince; 2° à un enfant.

Ces lieux communs étaient le fond même de son sujet : c'était de ses devoirs comme prince, et non pas seulement comme homme, que

l'orateur devait entretenir le jeune roi. Massillon lui-même en fait la remarque. Quoique les prescriptions de la morale soient au fond toujours les mêmes, il y a pourtant une sorte de morale propre à chaque état : « L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé; le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable[1]. » Sans doute ces leçons sur les devoirs de la royauté semblent parfois avoir quelque chose de banal et de vulgaire; mais elles ont cela de commun avec toutes les leçons de morale, qu'elles s'adressent aux princes ou aux particuliers. Il n'en est pas moins nécessaire de répéter souvent ces recommandations salutaires, dont la vérité, pour n'être point contestée en théorie, est trop souvent méconnue dans la pratique. Peut-être même ces conseils, qui nous semblent aujourd'hui si peu nouveaux, n'avaient point alors ce caractère; et il n'était pas inutile sans doute de répéter au jeune prince que les rois sont faits pour les peuples, non les peuples pour les rois, à une époque où le vieux maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XV, n'avait pas honte de dire à son élève, en lui montrant le peuple qui se pressait sous son balcon : *Sire, tout cela est à vous.* La pensée de Massillon, qui est devenue vulgaire et aujourd'hui nous paraît un lieu commun, passait alors pour un paradoxe, peut-être même pour une témérité insolente; et Massillon lui-même est un de ceux auxquels nous devons de voir ces paradoxes devenus des banalités[2].

Enfin, parlant devant un enfant de neuf ans, Massillon devait s'interdire quelques-unes de ces qualités oratoires que nous admirons dans ses autres ouvrages, et, comme le disait l'abbé Fleury, *se rapetisser*, pour se mettre à la portée du jeune roi. Ces répétitions, cette abondance de formes qu'on lui a reprochées, devenaient ici une des nécessités de son sujet : il fallait reproduire plusieurs fois la même pensée, arrêter sur chaque vérité cette jeune intelligence et lui laisser le temps de s'en bien pénétrer. Ajoutons que Massillon, en montrant une idée sous ses diverses faces, reste toujours fidèle aux

1. *Sermon pour le dimanche des Rameaux*, Ire partie.

2. « Oui, sire, c'est le choix de la nation, qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre de leurs sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. » (*Sermon pour le dimanche des Rameaux*, Ire partie.)

lois de la gradation, et qu'après avoir présenté sa pensée sous des formes variées, c'est par l'expression la plus vive et la plus frappante qu'il termine son développement.

Si les critiques dont le *Petit Carême* a été l'objet nous semblent peu fondées, faut-il croire avec Buffon que «l'auteur du *Petit Carême* soit certainement le premier de nos prosateurs, sans même excepter Bossuet?» Personne aujourd'hui peut-être ne souscrirait à un jugement pareil: Bossuet a dans son style l'énergie, le mouvement, la couleur; et ce sont là assurément de plus rares et plus hautes qualités que l'harmonie et l'élégance qui dominent chez Massillon.

IV.

MONTESQUIEU.

Vie, ouvrages de Montesquieu.

Charles Secondat de Montesquieu naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, en 1689, juste cent ans avant cette révolution, dont il devait être un des précurseurs. Riche par son patrimoine, il hérita à vingt ans de la charge d'un oncle président à mortier au parlement de Bordeaux: cette vénalité des charges était un abus qu'il devait plus tard entreprendre de justifier[1]. Quoi qu'il en soit, il remplit ces fonctions avec zèle et gravité.

Néanmoins il consacrait à des travaux littéraires les moments qu'il pouvait dérober aux devoirs de son état. Son premier ouvrage, les *Lettres persanes*, parut anonyme; mais le succès de ce livre satirique en fit rechercher et découvrir l'auteur. Quelques années après, il renonça à sa charge de président, et se fit recevoir à l'Académie française. Libre dès lors de se livrer tout entier à sa passion pour l'étude, il parcourut l'Europe, séjourna en Angleterre, étudiant le génie des différents peuples, et amassant de tous côtés des matériaux pour les grands ouvrages qu'il méditait. De retour en

1. «Cette vénalité est bonne dans les États monarchiques, parce qu'elle fait faire comme un métier de famille ce qu'on ne voudrait pas entreprendre pour la vertu; qu'elle destine chacun à son devoir, et rend les ordres de l'État plus permanents.» (*Esprit des lois*, livre V, chap. XIX.) «Quoi? dit Voltaire sur ce passage, la fonction divine de rendre justice, de disposer de la fortune et de la vie des hommes, *un métier de famille!*» Et Voltaire fait remarquer malignement que Montesquieu était personnellement intéressé dans la question.

France, il se retira dans son château de la Brède, publia au bout de deux ans ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains;* enfin, en 1748, parut l'ouvrage qui devait consacrer sa réputation, l'*Esprit des lois*, fruit de vingt années de méditations et de recherches, livre nouveau et sans modèle, comme Montesquieu lui-même le constatait par l'épigraphe placée en tête du livre: *Prolem sine matre creatam.* Le livre, plus admiré d'abord en Angleterre qu'en France, fut plus tard apprécié chez nous comme il devait l'être, et ce jugement de Voltaire devint bientôt l'opinion commune et la formule consacrée de l'admiration des contemporains: «Le genre humain avait perdu ses titres· Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.»

Après cet immense travail, Montesquieu publia encore deux opuscules; le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* et *Lysimaque* parurent, l'un la même année que l'*Esprit des lois*, l'autre trois ans après. Si l'on joint aux ouvrages précédemment cités la *Défense de l'Esprit des lois*, chef-d'œuvre de dialectique et de raillerie piquante, on aura la liste à peu près complète des œuvres de Montesquieu.

D'un caractère prudent et réservé, d'une douceur toujours égale, Montesquieu passa une vie heureuse, à peine troublée par quelques tracasseries peu sérieuses, que lui suscitèrent les hardiesses semées dans ses écrits: lui-même nous a laissé la confidence de ce bien-être moral, qui semble avoir rempli toute son existence: «Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui. Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement, et tout le reste du jour je suis content; je passe la nuit sans m'éveiller, et le soir, quand je suis au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de faire des réflexions.»

Il mourut en 1755, à l'âge de soixante-six ans.

Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

Cet ouvrage parut en 1734: Montesquieu avait alors quarante-cinq ans.

De grands esprits avaient déjà tenté d'expliquer l'élévation et l'abaissement de la puissance romaine.

Au temps de la grandeur de Rome, Polybe ne s'était point contenté de raconter ces prodigieux succès: il en avait recherché les causes; Bossuet et Montesquieu, en rendant tous les deux hommage à la sagacité de l'historien grec, ont profité de ses observations[1].

1. «Bossuet admire comme Polybe a conclu que Carthage devait à la fin obéir à

Machiavel, au commencement du XVI^e^ siècle, avait étudié en homme d'État les commencements de Rome, et, dans son *Discours sur la première décade de Tite Live*, il s'était efforcé, comme il le dit lui-même, « de renfermer tout ce qu'une longue expérience et une recherche assidue avaient pu lui apprendre en politique. »

Bossuet enfin, dans la troisième partie de son *Discours sur l'histoire universelle* (chap. VI et VII), avait esquissé à grands traits les changements de Rome, et sa décadence, qu'il rapporte principalement à deux causes : les querelles du peuple et du sénat sous la république, et la puissance des gens de guerre sous les Césars.

A ces grands noms il convient d'ajouter celui de Saint-Évremond, qui, dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, avait fait preuve d'un esprit indépendant et d'une sagacité assez rare; mais cet ouvrage, dépourvu d'ailleurs d'érudition, s'arrêtait à Tibère.

Le premier, Montesquieu a su embrasser la suite des révolutions de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient, et poursuivre dans toute son étendue l'étude philosophique de cette histoire, dont Polybe, Machiavel et Saint-Évremond n'avaient étudié qu'une partie, dont Bossuet lui-même n'avait donné qu'une appréciation, supérieure sans doute, mais rapide et incomplète, et qui n'était d'ailleurs qu'un épisode d'un vaste ensemble.

Montesquieu attribue principalement les progrès des Romains à la supériorité de leurs armées et à la constance de leur politique, inébranlable surtout dans les revers. Les *deux causes de la perte de Rome* furent, selon lui : 1° *la grandeur de l'empire :* les soldats, occupés pendant plusieurs campagnes à de lointaines expéditions, *perdirent peu à peu l'esprit de citoyens*, et devinrent les instruments de l'ambition de leur chef; 2° *la grandeur de la ville*, qui ne renferma plus qu'une multitude composée d'un grand nombre de peuples divers, sans croyances et sans intérêts communs. Dès que Rome fut obligée de donner aux vaincus le droit de cité, « ce ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de

Rome, par la seule nature des deux républiques. Il condamne, au nom du *sage* Polybe, Plutarque, qui, trop passionné pour les Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine. Montesquieu s'appuie souvent sur le *judicieux* Polybe : il l'a évidemment imité dans son fameux parallèle de Rome et de Carthage. » (M. F. Bouchot, *Traduction de Polybe*, préface.)

respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble.... » Dès lors, la république est perdue; quant à l'empire, ce n'est aux yeux de Montesquieu qu'une longue et progressive décadence. « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage : ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien suivi, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? »

Cet admirable ouvrage a essuyé quelques critiques : malgré l'indépendance de son génie, Montesquieu accepte encore avec trop de confiance les traditions fabuleuses dont l'orgueil de Rome avait rempli les premiers temps de son histoire, et dont l'érudition moderne a fait justice. « Le livre de Montesquieu, dit M. Villemain, n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis, auxquelles il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire.... On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie dans un sujet immense.... Montesquieu, en deux cents pages, résume et peint à la fois toute l'histoire politique des Romains, c'est-à-dire du peuple auquel avait abouti l'antiquité, et d'où est sorti le monde moderne. »

V.

VOLTAIRE : *Vie de Charles XII, Siècle de Louis XIV.*

Vie de Voltaire.

François Arouet naquit à Châtenay, en 1694 : son père, ancien notaire, était trésorier de la cour des comptes. Après avoir fait ses études au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les jésuites, il parut dans le monde sous le nom de Voltaire, et marqua sa place au théâtre par un éclatant début, *Œdipe :* il avait alors vingt-quatre ans. Mis à la Bastille une première fois pour des vers dont il n'était pas l'auteur, il y fut enfermé de nouveau pour avoir répondu à une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Machiavel, au commencement du XVI^e^ siècle, avait étudié en homme d'État les commencements de Rome, et, dans son *Discours sur la première décade de Tite Live*, il s'était efforcé, comme il le dit lui-même, « de renfermer tout ce qu'une longue expérience et une recherche assidue avaient pu lui apprendre en politique. »

Bossuet enfin, dans la troisième partie de son *Discours sur l'histoire universelle* (chap. VI et VII), avait esquissé à grands traits les changements de Rome, et sa décadence, qu'il rapporte principalement à deux causes : les querelles du peuple et du sénat sous la république, et la puissance des gens de guerre sous les Césars.

A ces grands noms il convient d'ajouter celui de Saint-Évremond, qui, dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, avait fait preuve d'un esprit indépendant et d'une sagacité assez rare; mais cet ouvrage, dépourvu d'ailleurs d'érudition, s'arrêtait à Tibère.

Le premier, Montesquieu a su embrasser la suite des révolutions de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient, et poursuivre dans toute son étendue l'étude philosophique de cette histoire, dont Polybe, Machiavel et Saint-Évremond n'avaient étudié qu'une partie, dont Bossuet lui-même n'avait donné qu'une appréciation, supérieure sans doute, mais rapide et incomplète, et qui n'était d'ailleurs qu'un épisode d'un vaste ensemble.

Montesquieu attribue principalement les progrès des Romains à la supériorité de leurs armées et à la constance de leur politique, inébranlable surtout dans les revers. Les *deux causes de la perte de Rome* furent, selon lui : 1° *la grandeur de l'empire :* les soldats, occupés pendant plusieurs campagnes à de lointaines expéditions, *perdirent peu à peu l'esprit de citoyens*, et devinrent les instruments de l'ambition de leur chef; 2° *la grandeur de la ville*, qui ne renferma plus qu'une multitude composée d'un grand nombre de peuples divers, sans croyances et sans intérêts communs. Dès que Rome fut obligée de donner aux vaincus le droit de cité, « ce ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de

Rome, par la seule nature des deux républiques. Il condamne, au nom du *sage* Polybe, Plutarque, qui, trop passionné pour les Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine. Montesquieu s'appuie souvent sur le *judicieux* Polybe : il l'a évidemment imité dans son fameux parallèle de Rome et de Carthage. » (M. F. Bouchot, *Traduction de Polybe*, préface.)

respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble.... » Dès lors, la république est perdue; quant à l'empire, ce n'est aux yeux de Montesquieu qu'une longue et progressive décadence. « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage : ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien suivi, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? »

Cet admirable ouvrage a essuyé quelques critiques : malgré l'indépendance de son génie, Montesquieu accepte encore avec trop de confiance les traditions fabuleuses dont l'orgueil de Rome avait rempli les premiers temps de son histoire, et dont l'érudition moderne a fait justice. « Le livre de Montesquieu, dit M. Villemain, n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis, auxquelles il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire.... On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie dans un sujet immense.... Montesquieu, en deux cents pages, résume et peint à la fois toute l'histoire politique des Romains, c'est-à-dire du peuple auquel avait abouti l'antiquité, et d'où est sorti le monde moderne. »

V.

VOLTAIRE : *Vie de Charles XII, Siècle de Louis XIV.*

Vie de Voltaire.

François Arouet naquit à Châtenay, en 1694 : son père, ancien notaire, était trésorier de la cour des comptes. Après avoir fait ses études au collége Louis-le-Grand, alors dirigé par les jésuites, il parut dans le monde sous le nom de Voltaire, et marqua sa place au théâtre par un éclatant début, *Œdipe :* il avait alors vingt-quatre ans. Mis à la Bastille une première fois pour des vers dont il n'était pas l'auteur, il y fut enfermé de nouveau pour avoir répondu à une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

insolence d'un grand seigneur par une épigramme et par un cartel [1]. Il y resta six mois, puis fut exilé en Angleterre. Ce fut là qu'il publia *la Henriade*. De retour en France, au bout de trois ans, il fit représenter plusieurs tragédies, entre autres *Zaïre* (1732). Après un séjour de plusieurs années à Cirey, sur les frontières de Lorraine, où il s'était réfugié pour échapper à de nouveaux orages, après un moment de faveur à la cour du roi Louis XV, il se retira à Berlin, auprès du roi de Prusse, Frédéric II (1750). Son séjour en Prusse dura trois années; brouillé avec Frédéric, il revint en France, demeura quelque temps en Alsace, et enfin se fixa près de Genève, à Ferney, dans une habitation seigneuriale, où il vécut jusqu'à la dernière année de sa vie. A quatre-vingt quatre ans, il revint à Paris, fut au théâtre et à l'Académie l'objet d'un véritable triomphe, et mourut en 1778.

Histoire de Charles XII.

Ce fut en 1730, à son retour d'Angleterre, que Voltaire entreprit d'écrire l'histoire de Charles XII. Il y avait douze ans que le roi de Suède était mort; mais son souvenir vivait encore dans tous les esprits : tout l'orient de l'Europe avait été agité par ses expéditions aventureuses. La France, malgré l'éloignement, s'était intéressée à cette singulière existence : le grand chroniqueur de la cour à cette époque, Saint-Simon, parle à plusieurs reprises de Charles XII, le suit à travers ses exploits, qu'il appelle des *miracles*, jusqu'à la défaite de Pultawa, après laquelle, dit-il, le roi de Suède *ne fit plus que palpiter*. Les esprits étaient donc tout préparés à accueillir avec intérêt l'histoire de Charles XII. C'était le premier ouvrage historique de Voltaire, déjà célèbre par ses tragédies, sa *Henriade*, et par les persécutions dont il avait été l'objet. Néanmoins l'*Histoire de Charles XII* ne put obtenir de privilége; l'ouvrage imprimé secrètement, un grand nombre d'exemplaires furent saisis. En lisant aujourd'hui l'*Histoire de Charles XII*, on ne comprendrait pas ce qui a pu motiver ces rigueurs, si le nom seul de l'auteur, déjà suspect, ne suffisait pour les expliquer. Il faut convenir aussi que, sans pouvoir signaler comme coupable tel ou tel passage, on sentait circuler dans ce livre un esprit d'indépendance tout nouveau chez un historien; les paroles suivantes, qui

1. Un jour, à table chez le duc de Sully, M. de Rohan-Chabot, choqué de se voir contredit vivement par Voltaire, s'écria : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est un homme, répliqua Voltaire, qui ne traîne pas un grand nom, mais qui saura porter le sien. » A quelques jours de là, M. de Rohan fit bâtonner Voltaire par ses laquais : le poëte lui envoie un cartel qui est accepté; mais dans la nuit, il est enlevé et jeté à la Bastille.

nous semblent aujourd'hui fort innocentes, pouvaient passer alors pour une témérité : « Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'histoire est un témoin et non un flatteur; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire [1]. »

L'ouvrage souleva beaucoup de critiques; Voltaire répondit aux critiques injustes en persiflant ses contradicteurs, et profita de celles qui étaient fondées, en corrigeant dans les éditions suivantes les erreurs qui avaient pu lui échapper.

Il y avait dans cet ouvrage des qualités éminentes que nul ne pouvait contester : l'intérêt et la vivacité du récit, le charme du style. Mais on pensa se dédommager en révoquant en doute l'exactitude du récit, et en accusant l'historien de légèreté.

Ce reproche de légèreté, qu'on adresse encore si volontiers à Voltaire, a été repoussé victorieusement par les deux derniers éditeurs de l'*Histoire de Charles XII* : MM. Geffroy et Brochard ont chacun de leur côté rendu justice à l'exactitude de l'historien, à son zèle pour la vérité historique : « Ce que l'on ne paraît pas savoir assez généralement, dit M. Geffroy, c'est jusqu'à quel point il a poussé le respec de la vérité, et avec quel sentiment de la dignité de l'histoire il a fai tout ce travail; comment il a, sans se fatiguer, interrogé, de près comme de loin, tous ceux qui pouvaient l'instruire; comment surtout, et avec quelle scrupuleuse exactitude, il s'est attaché à contrôler les témoignages si divers que lui apportait une vaste correspondance, afin de ne rien admettre qui ne lui fût presque entièrement certain, et de ne pas imiter *cette foule de compilateurs qui transcrivent de sang-froid tant d'inepties en tout genre, comme si ce n'était rien de tromper les hommes.* »

Le mérite de cette histoire a été apprécié en ces termes par M. Villemain :

« L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César bien plus que de Quinte Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir, et les événements sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du

1, *Discours préliminaire.*

héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de prestesse et d'agilité. »

Siècle de Louis XIV.

En 1739, Voltaire avait publié un *Essai sur le siècle de Louis XIV*, qui ne comprenait que les deux premiers chapitres du livre dont nous nous occupons : un arrêt du conseil supprima cette publication. « Louis XIV, écrivait Voltaire à M. d'Argenson, Louis XIV donnait six mille livres de pension aux Valincourt, aux Pellisson, aux Racine et aux Despréaux, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire! J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées! » Cependant, sans se laisser décourager, Voltaire continua son ouvrage; mais il le publia à Berlin, où il s'était retiré auprès de Frédéric (1751) : l'ouvrage eut un succès prodigieux.

Il faut convenir pourtant que, tout admirable qu'est cette histoire, elle prête plus à la critique que l'*Histoire de Charles XII*. Le premier reproche qu'on peut adresser à Voltaire, c'est que l'ouvrage ne justifie pas son titre : la première partie est l'histoire de la France sous Louis XIV, plutôt que l'histoire du XVII^e^ siècle. On a trouvé en outre que ce livre manquait d'unité : après avoir raconté l'histoire politique du temps, Voltaire examine successivement l'administration, les arts, les sciences, etc., et termine par un chapitre sur les cérémonies chinoises, qui ne se rapporte guère au reste de l'ouvrage : le livre enfin manque de conclusion [1].

Outre ces critiques qui portent sur la composition de l'ouvrage, il en est une qui n'a pas été épargnée à Voltaire, et qui semble plus grave : on lui a reproché une admiration trop vive pour le grand roi.

1. « L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère, a dit M. Villemain; il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur déclin et leur dernier effort. » Dans son excellente édition du *Siècle de Louis XIV*, M. Garnier répond, que le plan proposé par M. Villemain a été adopté par Sismondi : « La vérité ou plutôt l'exactitude chronologique y a gagné peut-être, mais l'intérêt et l'art y ont certainement perdu. » Cette réponse ne nous semble pas concluante. S'il est arrivé à Sismondi de faire un travail moins intéressant que celui de Voltaire, ce n'est pas la méthode qu'il a suivie qui en est cause : c'est que le savant historien n'avait ni le style de Voltaire, ni cette imagination qui anime tout. En outre, le plan indiqué par M. Villemain a été suivi par M. Henri Martin dans son *Histoire de France*, couronnée par l'Académie française; ni l'intérêt ni l'art ne semblent y avoir perdu.

« Voltaire, a dit malignement Lemontey, se laisse trop éblouir par l'éclat littéraire pour être parfaitement juste : il a traité un roi qui avait fondé des académies comme les moines traitaient jadis les princes qui dotaient les églises. » En effet, cette prévention d'homme de lettres existe chez Voltaire; elle se marque dès les premières lignes de son ouvrage. « Quiconque pense, dit-il, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité. » Mais les époques littéraires sont-elles les seules qui signalent la grandeur de l'esprit humain? Et pour ne parler que des temps modernes, les croisades, le XVI^e^ siècle en France, ce siècle si fécond et si méconnu par Voltaire, enfin la révolution française, sont-ce là de ces époques qui donnent une pauvre idée de la grandeur humaine? Et l'histoire doit-elle les dédaigner, sous prétexte que les *gens de goût* y peuvent trouver beaucoup à reprendre? On ne peut nier qu'il n'y ait là, chez Voltaire, un point de vue étroit, et une préoccupation trop littéraire, dont son ouvrage a dû se ressentir.

Enfin, grâce aux documents, aux correspondances, aux mémoires publiés depuis Voltaire, le règne de Louis XIV, mieux connu, est jugé plus sévèrement; et si le prestige qui s'attache à cette grande époque subsiste encore, on ne rapporte plus uniquement au grand roi toute la splendeur de son siècle. On fait une plus juste part aux grands hommes qui l'entouraient, à Turenne et à Colbert : il a su les employer sans doute, et c'est là sa gloire; mais il ne les a ni formés, ni remplacés. Et même, en tenant compte des dates, on s'est aperçu qu'on faisait souvent honneur à Louis XIV de quelques gloires qui appartenaient au temps de Richelieu ou de Mazarin; on s'est aperçu qu'en 1661 [1], Corneille et Pascal, nos plus rares écrivains peut-être, Poussin et Lesueur, nos plus grands peintres, avaient presque tous achevé leur œuvre; et qu'héritier de toutes ces gloires, Louis XIV, en 1715, ne léguait à son successeur que des arts en décadence et une littérature énervée.

Si cet enthousiasme de Voltaire pour Louis XIV a pu avoir ses exagérations, on n'en peut du moins suspecter la sincérité : la même

1. Époque à laquelle Louis XIV commença à régner par lui-même. « Le siècle que j'appelle de Louis XIV, dit Voltaire, commence à peu près à l'établissement de l'Académie française. » Louis XIV naquit en 1638; l'*Académie* avait été fondée trois ans avant. En entendant ainsi cette expression équivoque, le *Siècle de Louis XIV*, on a l'avantage de comprendre dans cette époque des illustrations que le *règne* de Louis XIV ne comprendrait pas.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

opinion se retrouve dans ses lettres confidentielles. Il est certain qu'il a voulu être impartial; et, comme le remarque M. Garnier, « dans les matières religieuses et ecclésiastiques, toujours si délicates à traiter, il a montré une réserve qui contraste avec l'esprit d'autres ouvrages publiés par lui à la même époque. »

Ce qu'on ne peut mettre en doute non plus, c'est la persévérance consciencieuse avec laquelle il a réuni et étudié les documents nécessaires pour cette grande histoire. Beaucoup de pièces, alors inédites, avaient été compulsées par lui : publiées de nos jours, elles ont rendu, en faveur de son exactitude, un témoignage inattendu. Nous n'en citerons qu'un exemple : Voltaire le premier avait osé avancer que le roi d'Angleterre, Charles II, recevait une pension de Louis XIV, et sacrifiait à ce prix les intérêts de sa patrie à ceux de la France. Ce fait avait été révoqué en doute ou nié avec colère, surtout par les écrivains anglais : il est devenu incontestable, grâce à la publication récente des *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, recueil de documents importants mis au jour en 1840, par M. Mignet.

L'appréciation la plus juste de l'ouvrage de Voltaire nous semble contenue dans ces paroles de M. Villemain : « Ici, on ne peut lui reprocher une partialité moqueuse contre son sujet : au contraire, son admiration va jusqu'à la complaisance; et, de nos jours, l'histoire philosophique a chicané bien plus sévèrement la gloire de Louis XIV. *Mais Voltaire, par l'imagination, les habitudes et le goût, appartenait à cette monarchie, dont il a si peu les opinions.* Cela même fait l'originalité, et, si on peut le dire, la candeur de son ouvrage. On voit que son cœur est gagné à cette époque de l'éloquence, des beaux vers, des palais superbes et de la société polie. Ce n'est pas par précaution qu'écrivant à Potsdam il loue tant le gouvernement et la cour de Louis XIV; c'est qu'au fond il ne préfère rien à ce pompeux édifice de gloire et de luxe. Il n'en voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux qui était alors si intimement lié à tout ce qu'il admire. A cet égard même, il contient cette fois sa passion habituelle; et l'Église a profité à ses yeux de la splendeur que le génie des lettres répandait sur elle. Cet ouvrage de Voltaire est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. »

VI.

THEATRE CLASSIQUE.

1° CORNEILLE.

Vie, ouvrages de Corneille.

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Son père était avocat, et lui-même suivit quelque temps la même carrière; mais son génie l'entraîna bientôt vers le théâtre.

« En quel état se trouvait la scène française, lorsque Corneille commença à travailler! Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

« Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce cahos du poëme dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler. »

C'est ainsi qu'en 1685, soixante ans après l'apparition de la première pièce de Corneille (*Mélite*, 1625), Racine glorifiait devant l'Académie française la réforme et les créations accomplies par son illustre devancier.

Les huit premières pièces de Corneille (sept comédies et une tragédie, *Médée*), quoique très-supérieures à tout ce qui s'était fait jusqu'alors, n'annonçaient point encore à quelle hauteur il devait s'éle-

ver. Mais, un an après *Médée* (1636), *le Cid* paraît, et dès lors la gloire de Corneille et de la tragédie française est assurée. Les transports d'admiration qu'excita cette merveille, éveillèrent contre le poëte l'envie de ceux qui avaient pu jusqu'alors se croire ses rivaux ; Richelieu lui-même, le protecteur de Corneille, s'unit aux détracteurs du *Cid*, et fit *censurer* la pièce par l'Académie[1] ; cette critique, qui parut sous ce titre : *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, ne put diminuer l'éclat d'un triomphe que Corneille enhardi allait justifier par de nouveaux succès.

Il est à remarquer que les quatre tragédies que l'on considère avec raison comme les chefs-d'œuvre du poëte, se succédèrent sans interruption : *le Cid*, 1636 ; *Horace*, 1639 ; *Cinna*, 1639 ; *Polyeucte*, 1640.

Il était difficile, même pour Corneille, de se soutenir à cette hauteur : *la Mort de Pompée*, tragédie inspirée par Lucain ; le *Menteur*, où, vingt ans avant Molière, Corneille donnait le modèle de la bonne comédie ; *Rodogune*, *Héraclius*, *Don Sanche*, et enfin *Nicomède* (1652), toutes ces pièces marquent, dans la carrière de Corneille, une période moins éclatante, mais encore glorieuse, après laquelle il ne fera plus que décroître : une seule fois depuis il se relèvera, dans *Sertorius* (1662).

Racine le remplace sur la scène ; et les succès de ce jeune rival rendent encore plus amer, dans l'âme du vieux poëte, le sentiment d'une décadence qu'il s'efforce de se dissimuler. En vain, dans une pièce de vers qu'il adresse à Louis XIV pour le remercier d'avoir fait représenter devant lui ses principales pièces, lui demande-t-il pour ses dernières tragédies une protection qui les ressusciterait : en vain s'écrie-t-il, dans des vers dignes de l'auteur du *Cid* :

Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent ;
Je vieillis, ou du moins ils se le persuadent :
Pour bien écrire encor j'ai trop longtemps écrit ;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus que j'aurais de suffrages,
Si tu donnais les tiens à mes derniers ouvrages !
Que de tant de bontés l'impérieuse loi
Ramènerait bientôt et peuple et cour vers moi !
Tel Sophocle à cent ans charmait encor Athènes ;
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines...

Je vieillis ! Il avait alors soixante-dix ans, et il tentait encore de

1. En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

BOILEAU.

se persuader que son génie ne vieillissait pas ; mais il ajoutait bientôt avec une gravité mélancolique, en parlant de ses rivaux, *les modernes illustres*, auxquels il supposait que sa gloire faisait encore quelque peine :

Je n'aurai pas longtemps à les importuner.

Il mourut en 1684, après avoir consacré ses dernières années à de pieuses pratiques et à la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Racine, contre lequel le vieux Corneille avait souvent montré de l'aigreur, s'en vengea noblement, en prononçant devant l'Académie française les paroles suivantes, doublement précieuses pour nous ; car si elles nous font mieux comprendre le génie de Corneille, elles nous font aimer Racine, et nous le montrent supérieur aux misères de la vanité : « La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit ? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions ! Quelle gravité dans les sentiments ! Quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères ! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. »

Le Cid.

Le sujet du *Cid* est emprunté à une pièce espagnole, de Guillen de Castro, *la Jeunesse du Cid*, et au *Romancero*, recueil de ballades nationales et de légendes héroïques. C'est par erreur que Voltaire a cru que Corneille avait imité un autre tragique espagnol, Diamante : *le Cid* de Diamante a paru après celui de Corneille.

La pensée morale de cette pièce est la lutte de la passion et du de-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

voir; et, comme dans presque tous les drames de Corneille, c'est le devoir qui l'emporte. Rodrigue aime Chimène; mais son père a été outragé par le père de Chimène, et Rodrigue sacrifie son amour à son honneur : la mort du comte de Gormas venge le vieillard outragé. Chimène n'écoute plus que son devoir. Dans celui qu'elle aime, elle ne voit que le meurtrier de son père; elle réclame justice du roi, et demande la mort de Rodrigue. Mais Rodrigue sauve l'État, menacé par une invasion des Maures; sa victoire rend son châtiment impossible; tout ce que le roi peut accorder au ressentiment de Chimène, c'est qu'un champion, choisi par elle, combatte Rodrigue en champ clos : Chimène devra épouser le vainqueur, quel qu'il soit. Rodrigue triomphe de don Sanche; et si, malgré son amour, Chimène supplie encore le roi de la dispenser de tenir sa promesse envers le vainqueur on prévoit que cette union s'accomplira un jour : *Espère*, dit le roi à Rodrigue,

> Espère en ton courage, espère en ma promesse;
> Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
> Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi
> Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

Il suffit d'exposer ce dénoûment pour montrer avec quelle mauvaise foi Scudéry reprochait à Corneille d'avoir fait de Chimène une *fille dénaturée*, épousant le meurtrier de son père le jour même où son père est mort.

On a fait sur ce chef-d'œuvre quelques critiques plus spécieuses : 1° le rôle de l'infante a semblé inutile. Il ne l'est pas autant qu'on paraît le croire, puisque l'amour de la fille du roi rehausse encore l'importance du rôle de Rodrigue; mais il faut convenir que cet amour est en soi peu intéressant, et que l'expression en est monotone. 2° On a trouvé que le roi jouait un rôle assez ridicule : il sait que les Maures menacent la ville, et il ne fait rien pour prévenir leur invasion. La Harpe trouve qu'en cette circonstance *Don Fernand joue un rôle peu digne de la royauté*. On peut répondre à La Harpe que la vigilance n'est pas une qualité plus inhérente à la royauté qu'à toute autre condition humaine; que l'histoire nous offre d'assez nombreux exemples de rois peu prévoyants. Si Don Fernand est, dans la pièce, un peu effacé par le Cid, le *Romancero* nous le montre jouant un rôle beaucoup plus terne; le rôle que lui a donné Corneille n'est donc pas invraisemblable, et cela suffit : rien n'obligeait le poëte à faire du roi un personnage plus intéressant. — Le même critique a fait à Corneille deux reproches mieux fondés : il signale *l'invraisemblance de la scène où Don Sanche apporte son épée à Chimène, qui se persuade que Rodrigue est mort, et persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée, et dont un seul mot pouvait la tirer*. « On voit, dit-il, que l'auteur s'est servi de ce moyen forcé pour amener le désespoir de Chimène jusqu'à l'aveu public de son amour pour Rodrigue, et affaiblir ainsi la résistance qu'elle oppose au roi qui veut l'unir à son amant. Mais il ne paraît pas que ce ressort fût nécessaire, et la passion de Chimène était suffisamment connue. » La Harpe reproche également à Corneille « la violation fréquente de cette règle essentielle qui défend de laisser jamais la scène vide, et que les acteurs entrent et sortent sans se parler ou sans se voir. »

Ces critiques ne diminuent en rien la valeur de ce chef-d'œuvre; ce sont là de légers défauts, que l'intérêt de l'action, la grandeur épique des caractères et du style laissent à peine apercevoir.

Horace.

Cette tragédie fut représentée en 1639, trois ans après *le Cid*.

Voltaire avait sans doute en vue cette pièce, quand il écrivait ces belles paroles : « Corneille, vieux Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme. » Rien de si énergique et de si fier que les deux caractères du vieil Horace et de son fils : c'est l'héroïsme, avec les différences que l'âge devait mettre entre eux, ardent et fougueux chez le jeune homme, calme et stoïque chez le vieillard. Curiace, c'est encore le dévouement patriotique, mais moins âpre, plus *humain*. Ces trois personnages sont au nombre des plus belles créations du grand poëte.

La vigueur du style est au niveau de cette conception; et les rôles de Sabine et de Camille offrent des traits touchants, qui reposent l'âme et la détendent. Quoi de plus pénétrant que ces vers de la première scène :

> Albe, mon cher pays et mon premier amour, etc.

Mais si la grandeur des caractères et la beauté des détails ne sauraient être trop loués, il faut avouer que la conduite de la pièce est défectueuse : il semble qu'au quatrième acte une seconde action commence; l'intérêt languit; on devine trop bien que le sauveur de Rome ne peut être condamné.

Peut-être le sujet ne pouvait-il être traité autrement : c'est par un prodigieux effort de génie que Corneille a tiré cinq actes du récit donné par Tite Live. Voltaire, tout en admirant avec enthousiasme les beautés de cette tragédie, finit par conclure que *le sujet n'était pas fait pour le théâtre*. On a peine à souscrire à un pareil arrêt; il est

possible que cette tragédie ait des défauts qu'on ne trouve point dans *le Cid* et dans *Polyeucte;* mais quand on songe à la beauté morale de cette œuvre, on se sent heureux que Corneille n'ait point été rebuté par la stérilité du sujet. La conscience y eût perdu une des plus éloquentes leçons que le patriotisme puisse recevoir.

C'est dans le second acte qu'il faut chercher les plus grandes beautés de cette pièce; Voltaire a dit, en parlant des scènes qui le terminent : « J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai pas trouvé. » C'est également à propos des beaux vers de la grande scène entre Horace et Curiace, dans ce même acte, que Voltaire a écrit ces paroles souvent citées : « Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de Grand, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. »

Cinna.

Le sujet de cette pièce est emprunté à Sénèque (Traité *de la Clémence*); le récit de Sénèque a fourni à Corneille le tableau des hésitations d'Auguste, partagé entre le désir de punir Cinna, et le dégoût que lui inspire un pouvoir menacé par tant d'ennemis, l'intervention de l'impératrice Livie qui lui conseille la clémence comme un moyen de mettre un terme à ces conspirations sans cesse renaissantes; enfin les principaux traits de la grande scène où Auguste pardonne à Cinna. Tout le reste a été imaginé par Corneille, et le personnage d'Émilie n'appartient qu'à lui seul.

C'est peut-être le rôle le plus remarquable de la pièce; Voltaire, en avouant qu'il *étincelle de traits admirables, qu'Émilie est l'âme de toute la pièce*, trouve qu'elle inspire peu d'intérêt; et il pense que cela vient de ce qu'elle n'est point malheureuse, et que d'ailleurs les sentiments d'un Brutus conviennent peu à une femme. Il est permis de n'être point ici de l'avis du grand critique : l'intérêt qui s'attache au personnage d'Émilie n'est pas de la même nature que celui qu'inspire Chimène; mais ce qui nous frappe en elle, c'est l'énergie de sa haine pour Auguste et de son amour pour Cinna. On ne peut dire non plus qu'elle n'est point malheureuse; Auguste a fait périr son père, et, quelque ancien que soit ce malheur, il n'est pas de ceux que l'on puisse oublier. Enfin la haine qu'elle a vouée à Auguste n'est pas une passion purement politique; elle se confond dans son cœur avec celle qu'elle porte au meurtrier de son père; il n'est donc pas juste de dire qu'elle a les sentiments d'un Brutus. Il semble, comme le remarque d'ailleurs Voltaire, en citant une lettre de Balzac à Corneille, que c'est en

effet ce personnage qui était regardé comme le premier de la pièce; et c'est le seul peut-être dont le caractère se soutienne jusqu'au bout.

On serait néanmoins tenté de croire d'après le titre donné par le poëte à sa pièce, que, dans sa pensée, c'était Auguste ou Cinna qui en était le pivot principal (*Cinna ou la Clémence d'Auguste*). Ici il y aurait quelques objections à faire, et La Harpe ne les a pas épargnées à Corneille. Il remarque que le rôle de Cinna manque à la fois et d'unité de caractère et de vraisemblance morale. Il est d'abord présenté comme un républicain passionné; il va jusqu'à supplier à genoux Auguste de conserver le pouvoir; et pourquoi? — Parce qu'il faut que le tyran soit châtié, parce que Rome

> .... A le cœur trop bon pour se voir avec joie
> Le rebut d'un tyran dont elle fut la proie.

Puis tout à coup cette haine effrénée fait place au remords; et Cinna hésite à frapper Auguste; il appelle un crime ce qui lui paraissait tout à l'heure une action héroïque. Ce remords sans doute est naturel; mais pourquoi vient-il si tard? Pourquoi, remarque La Harpe, n'a-t-il pas ressenti cette émotion dans le moment où Auguste venait d'avoir avec lui une effusion de cœur si touchante? Loin d'être attendri, il a paru alors plus endurci que jamais dans sa haine, et cette haine implacable, qu'on pouvait admettre comme une donnée dramatique concevable, si elle eût persisté, fait tout à coup place au remords, quand rien ne motive ce changement. Il est difficile de ne pas être sur ce point de l'avis de La Harpe.

Quant au personnage d'Auguste, sa clémence est peut-être moins méritoire qu'elle aurait pu l'être. C'est par le conseil de Livie qu'il se résout à pardonner, après avoir résisté longtemps; et ce qui diminue encore le mérite de ce pardon, c'est que le motif qui le détermine n'est point cette générosité naturelle aux grandes âmes, qui dédaignent une facile vengeance, c'est l'intérêt, c'est l'espoir que la clémence lui réussira mieux que la sévérité. On peut observer, à la vérité, qu'une clémence plus désintéressée aurait été moins dans le caractère historique d'Auguste que dans celui de César; mais il n'en est pas moins vrai que la *magnanimité* que le poëte attribue à Auguste peut être contestée.

Enfin le personnage de Maxime, qui semblait d'abord assez intéressant, surtout dans la scène où, plus loyal que Cinna, il conseille à Auguste de renoncer au pouvoir, ce personnage s'avilit tout à coup et devient celui d'un traître, qu'une passion mal expliquée pour Émilie porte tout à coup à abandonner son ami.

Mais, malgré toutes ces critiques, ce qui fait la beauté de cette pièce, ce sont, outre le caractère d'Émilie, dont la fierté ne se dément point, les admirables détails dont elle est semée : le tableau de la conjuration au premier acte ; la scène de la délibération entre Auguste, Cinna et Maxime ; enfin, le monologue d'Auguste, et cet admirable cinquième acte, où l'empereur paraît si grand, qu'on oublie bientôt que cette clémence n'est ni spontanée, ni désintéressée.

Corneille, dans l'examen de sa pièce, nous prévient que *d'illustres suffrages donnent à ce poëme le premier rang parmi les siens ;* mais il ne nous dit point si cette opinion est la sienne. Quoiqu'il en soit, malgré les merveilleuses beautés dont cette pièce abonde, peut-être est-ce plutôt entre *le Cid* et *Polyeucte* qu'on devrait hésiter, si ce n'était une témérité assez puérile que de désigner parmi ces chefs-d'œuvre celui qui mérite les préférences de la postérité.

Polyeucte.

Cette pièce fut représentée en 1640. Quelle époque pour le théâtre, que ces deux années, 1639 et 1640, pendant lesquelles la scène française voyait paraître trois tragédies comme *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte !*

Polyeucte était, dit-on, de toutes les pièces de Corneille celle que Boileau regardait comme la plus complétement belle. Si les beautés du *Cid* sont plus éclatantes, plus propres à frapper toutes les imaginations, les beautés sévères de *Polyeucte* révèlent peut-être un plus grand effort de génie. L'histoire ne fournissait presque rien à Corneille : « Polyeucte, dit-il, vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire ; le reste est de mon invention. »

Le reste ! c'est-à-dire presque toute la pièce, les caractères, l'intrigue, les sentiments, la vie. Dans ce récit si bref du légendaire, rien n'indique ces physionomies si diverses que Corneille va donner à ses personnages : la ferveur intrépide du martyr se trouve dans ce récit ; mais ce rôle si grand et si beau de Pauline, qui, sacrifiant à

ses devoirs de femme son ancien amour pour Sévère, s'adresse pour sauver son mari à celui-là même qui peut être le plus tenté de le laisser mourir ; mais ce généreux et loyal caractère de Sévère, si digne que Pauline lui demande un tel sacrifice ; enfin le caractère hideux, mais vrai, de Félix, tout cela appartient au poëte. Le sujet du *Cid* était intéressant par lui-même ; en outre, Guillen de Castro et le *Romancero* espagnol fournissaient à Corneille des matériaux poétiques pour le monument admirable qu'il allait élever. Mais, ici, le sujet semblait peu prêter à l'émotion théâtrale, et cette circonstance frappa tellement l'hôtel de Rambouillet, qu'après avoir entendu la lecture de sa pièce on députa Voiture à Corneille pour lui conseiller de ne pas risquer sur la scène un sujet qui pouvait déplaire au théâtre, et dont le choix semblait une véritable témérité. Corneille résista à ces conseils, et le succès le justifia.

Voltaire, La Harpe, et beaucoup d'autres après eux, ont condamné le personnage de Félix : cet homme qui, pour conserver sa place de gouverneur, fait périr son gendre, est un être vil sans doute ; mais ce type est malheureusement vrai, et l'histoire n'en offre que trop d'exemples : s'il était simplement méprisable, la comédie pourrait en faire justice ; mais quand la bassesse prend des proportions aussi odieuses, quand elle va jusqu'au crime, n'est-ce pas dans la tragédie que se trouve sa véritable place ? N'est-ce pas là qu'elle doit recevoir de la main du poëte le châtiment que lui doit la conscience indignée ? Nous conviendrons seulement que la conversion de Félix à la fin de la pièce fait un assez triste effet. Celle de Pauline est accueillie avec bonheur.

Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne.

Celle du généreux Sévère, que le poëte fait également prévoir, satisfait également le spectateur ; mais quant à Félix, qui n'a excité pendant toute la pièce qu'un mépris mêlé d'horreur, qui s'intéresse à son salut ?

C'est là le seul défaut réel que nous trouvions à reprendre dans cette merveilleuse création.

Le style de cette tragédie présente quelques familiarités qu'au temps de Voltaire on signalait comme des taches, et qu'aujourd'hui, moins passionnés pour la prétendue dignité de la muse tragique, nous sommes heureux de trouver dans Corneille, comme dans les poëtes grecs. Cette familiarité devient éloquente dans la belle scène où Sévère confie à son ami son admiration secrète pour les vertus des chrétiens, et sa défiance pour les superstitions païennes :

Tous les monstres d'Égypte ont leur temple dans Rome ;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;

Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses !
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul pouvoir fait tout ce qu'il résout ;
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordaient mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux, etc.

Juvénal raillait-il plus énergiquement les superstitions égyptiennes, les ridicules croyances de ces peuples, qui adoraient un oignon ou un poireau, dont les dieux poussaient sur des plates-bandes ?

« O sanctas gentes, quarum nascuntur in hortis
Numina[1] ! » etc.

2° RACINE.

Vie, ouvrages de Racine.

Racine, le plus jeune des grands poëtes du XVII[e] siècle, naquit en 1639 à la Ferté-Milon ; son père était contrôleur du grenier à sel de cette ville. Orphelin à l'âge de quatre ans, il fut élevé par son grand-père maternel, et fit ses études à Port-Royal-des-Champs; ce fut là que, sous la direction de maîtres habiles, il prit pour les poëtes de la Grèce ce goût passionné et délicat qui lui dicta tant de chefs-d'œuvre. Il publia, à l'âge de vingt ans, quelques pièces de vers assez faibles, qui attirèrent néanmoins sur lui les regards du public et la faveur de Louis XIV. Ses deux premières tragédies, *les Frères ennemis* et *Alexandre*, obtinrent un succès brillant ; *Andromaque*, qu'il fit représenter en 1667, révéla en lui un poëte destiné à succéder à Corneille sur la scène française ; il avait alors vingt-huit ans. *Les Plaideurs*, cette vive et charmante imitation des *Guêpes* d'Aristophane, prouvèrent la souplesse de son génie. *Britannicus*, d'abord accueilli assez froidement, mais bientôt mieux apprécié ; *Bérénice*, élégie touchante, dont le sujet avait été imposé à Racine par la duchesse d'Orléans ; *Bajazet*, œuvre si originale et si hardie ; *Mithridate*, où le poëte se place souvent par la grandeur des

1. Boileau (*Satire* XII) a imité ce passage en l'affaiblissant : on vit, dit-il, le peuple égyptien,

Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à leurs vœux propices
Et croire follement maîtres de leurs destins
Ces dieux nés du fumier porté dans les jardins.

pensées et l'énergie du style au niveau de Corneille ; enfin *Iphigénie* et *Phèdre*, dont le sujet, emprunté à Euripide, devient entre les mains de Racine une œuvre originale, d'une inspiration toute moderne : telles sont les merveilles que le poëte fit paraître sur la scène pendant un intervalle de dix ans (de 1667 à 1677). Mais, dégoûté du théâtre par des cabales qui avaient tenté d'opposer à sa *Phèdre* l'*Hippolyte* de Pradon, inquiété d'ailleurs dans sa conscience par quelques scrupules religieux, il quitta la carrière dramatique. Ce fut à cette époque qu'il se maria ; il fut la même année nommé historiographe du roi. Dès lors, occupé de sa charge, de ses devoirs de famille, et voué aux pratiques de la piété la plus sévère, qu'entretenaient dans son cœur ses amis de Port-Royal, il semblait avoir oublié la poésie, quand, douze ans après *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*, composées à la demande de M[me] de Maintenon, prouvèrent que la retraite et le silence n'avaient point étouffé son génie. Six ans plus tard, M[me] de Maintenon lui demanda un Mémoire sur la misère du peuple, qui était alors devenue intolérable ; ce mémoire tomba entre les mains du roi, auquel M[me] de Maintenon eut la faiblesse d'en révéler l'auteur. « Parce qu'il est grand poëte, se croit-il donc grand ministre ? » dit Louis XIV irrité. Ces paroles, rapportées au poëte, aggravèrent une maladie de foie qui le tourmentait depuis quelque temps. Quelques mois plus tard, se promenant tristement dans les allées de Versailles, il rencontre M[me] de Maintenon, qui l'accueille avec bienveillance, le console, lui promet son appui.... Pendant leur entretien, on entend le bruit d'une calèche qui sortait du château : « C'est le roi qui se promène, s'écrie M[me] de Maintenon, « cachez-vous ! » « Racine se cacher au passage du roi dont il avait illustré le règne ! dit M. Villemain. Il obéit, mais il revint à Versailles la mort dans le cœur. » Il mourut en 1699.

Britannicus.

Le succès d'*Andromaque*, représentée en 1667, en révélant le génie de Racine, avait éveillé l'envie ; et quand *Britannicus* parut deux ans plus tard, cette pièce souleva de nombreuses critiques. Corneille, qui ne faisait plus de chefs-d'œuvre, eut la faiblesse de se joindre aux ennemis de son jeune rival, et, dans la première préface qu'il mit en tête de sa pièce, Racine laisse trop apercevoir combien il a été blessé de ses critiques : il les relève avec amertume, et s'en venge en signalant les défauts des dernières pièces de Corneille. Il eut plus tard le bon esprit de supprimer cette préface et de la remplacer par une autre, moins spirituelle et moins vive, mais plus convenable ; Racine

avait compris que l'aigreur du vieux poëte ne pouvait justifier la sienne, et qu'il devait plus de respect au fondateur du théâtre français.

Le sujet de la pièce est emprunté au treizième livre des *Annales* de Tacite. C'est le premier crime de Néron; c'est le moment où, placé entre Burrhus et Narcisse, entre son bon et son mauvais génie, il cède enfin à ses instincts pervers et aux suggestions perfides d'un affranchi corrompu. Comme le dit Racine, « c'est un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit.* » Il recule encore, non devant le crime, mais devant l'opinion publique, et, avec l'espèce de naïveté naturelle à une âme atroce, il paraît presque s'étonner que l'on puisse flétrir comme un crime ce qu'il appelle, lui, *sa vengeance* :

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides!

Et il lui semble qu'en qualifiant ainsi son crime, on lui fait tort, on le calomnie! C'est là tout ce qui l'arrête encore; c'est son dernier scrupule. Ce vers admirable nous révèle l'âme de Néron, au moment que Racine a choisi pour le peindre. On voit, dans sa préface, qu'on avait reproché au poëte de l'avoir fait *trop bon* : on ne comprenait pas qu'un monstre comme Néron n'étalât pas avec complaisance les plus abominables maximes de scélératesse. On est étonné de trouver ce reproche renouvelé de nos jours par un critique célèbre[1] : « Dans Racine les côtés hideux du tigre disparaissent, ou sont touchés délicatement à la rencontre. » Ceux qui regrettent que Racine ne nous ait pas montré Néron hurlant et déchaîné, oublient que le poëte a peint Néron à son début dans le crime ; ils oublient encore, ce qui est plus grave, que le rôle de Néron, tel qu'ils le voudraient voir, n'est conforme ni à l'histoire, ni à la vérité de tous les temps. Les âmes les plus perverses laissent deviner, mais n'affichent point leur perversité ; elles ne renoncent jamais à l'hypocrisie, pas plus avec elles-mêmes qu'avec les autres. Quand Néron appelle son crime *une vengeance*, ce n'est pas Narcisse, c'est sa conscience qu'il prétend tromper; et Narcisse se met de moitié dans cette hypocrisie, quand, en parlant de cet assassinat, il annonce à Néron qu'il a tout préparé pour *une mort si juste* : c'est la vérité, attestée par l'expérience et par l'histoire; et Racine a bien fait d'y rester fidèle. Quant aux tyrans candides, qui prennent soin d'avertir le public de l'horreur que doivent inspirer leurs crimes, on en trouverait peut-être des exemples dans quelques mauvais drames ; mais ils n'existent point dans la réalité.

1. M. Sainte-Beuve.

Quoique Racine déclare qu'*il a copié ses personnages d'après Tacite*, il en est deux dont il a modifié le caractère. L'odieux du rôle d'Agrippine est adouci dans la tragédie. Elle est, comme dans Tacite, avide de pouvoir, impérieuse, emportée; mais ses crimes sont rejetés dans l'ombre, et c'est à peine s'il y est fait allusion[1]. Cela devait être; il fallait qu'on pût s'intéresser à la disgrâce d'Agrippine, cette disgrâce, comme le remarque Racine, n'étant pas moins que la mort de Britannicus, le sujet de cette tragédie.

Quant à Britannicus, dans Tacite c'est un enfant : il a à peine quatorze ans[2]; il ne paraît que pour mourir; mais Tacite sait, en quelques mots, lui donner une physionomie triste et touchante. Néron, au milieu d'une orgie, lui ordonne de chanter, espérant le rendre ridicule; l'enfant, sans se troubler, chante des vers qui rappelaient son origine et ses malheurs. Les convives s'attendrissent; la nuit et l'ivresse leur permettaient de ne point dissimuler. Néron a compris; la mort de Britannicus est résolue. Il le fait empoisonner une première fois; mais le poison produit peu d'effet. Locuste prépare un second breuvage dont l'effet est certain. Dans un festin, on verse à boire à Britannicus; le breuvage est goûté par un esclave, mais il s'est trouvé trop chaud; on y verse de l'eau froide pour le rafraîchir, c'est cette eau qui est empoisonnée : Britannicus tombe comme foudroyé. Les convives se troublent, quelques-uns s'enfuient; mais ceux dont l'intelligence est plus pénétrante demeurent immobiles, l'œil fixé sur Néron : *Quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes.* En racontant cette admirable scène, Racine a affaibli ce dernier trait :

La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

De cet enfant, dont la physionomie ressemblerait plutôt à celle de l'aîné des enfants d'Édouard qu'à celle d'un amoureux de tragédie, Racine a fait un jeune homme fier et impétueux : aimé de Junie, Britannicus se trouve le rival de Néron. Peut-être ce personnage

1. Agrippine dit en parlant de Claude :

Il mourut; mille bruits en courent à ma honte.
. . . . . .
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue, etc.

2. Et non quinze, comme le dit Racine dans sa préface : « Quartum decimum ætatis annum Britannicus explebat. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

a-t-il perdu à la transformation que le poëte lui a fait subir ; il semble que dans Tacite il avait quelque chose de plus original et de plus touchant.

Mais si le poëte est ici inférieur à l'historien, quelle profondeur, digne de Tacite, dans la peinture du caractère de Néron et de Narcisse ! Que de beautés dans les rôles d'Agrippine et de Burrhus ! Peut-être ne trouverait-on, dans aucun théâtre, de scènes supérieures aux trois grandes scènes du quatrième acte, où le poëte nous montre Néron, résolu au fratricide, successivement aux prises avec Agrippine, avec Burrhus, avec Narcisse? Le langage impérieux d'Agrippine révolte l'orgueil de Néron; il dissimule, et persévère dans son dessein. Mais Burrhus réussit à l'émouvoir, à ranimer sa conscience; Néron renonce à son projet. Enfin, survient Narcisse : cet homme ne peut gouverner l'empereur qu'en flattant ses passions; si la vertu l'emporte dans le cœur de Néron, la faveur de Narcisse est perdue; et le voilà alors qui, avec un art infernal, réveille dans le cœur de Néron sa haine assoupie. La crainte, la jalousie, l'orgueil, il met tout en usage; Néron semble hésiter encore, mais il est évident pour le spectateur que la mort de Britannicus est déjà résolue.

Après cet acte admirable, le cinquième semble plus faible, et il l'est en effet. Le dénoûment languit; tout ce qui suit les imprécations d'Agrippine n'est pas inutile, mais par comparaison cette fin paraît froide. Cette malédiction maternelle devait peut-être terminer la pièce, et il semble que le spectateur, après avoir entendu Agrippine prédire à Néron tous ses forfaits futurs, se retirerait satisfait après ces vers qui font prévoir le châtiment :

Après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure!

Esther.

Il y avait dix ans que Racine n'écrivait plus pour le théâtre, lorsque Mme de Maintenon le pria de composer, pour les demoiselles de Saint-Cyr, « quelque espèce de poëme moral et historique, dont l'amour fût entièrement banni, et dans lequel il ne crût pas que sa réputation fût intéressée, puisqu'il demeurerait enseveli dans Saint-Cyr, ajoutant qu'il ne lui importait que cet ouvrage fût contre les règles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. Cette lettre jeta Racine dans une grande agitation; il voulait plaire à Mme de Maintenon. Le

refus était impossible à un courtisan, et la commission délicate pour un homme qui avait, comme lui, une grande réputation à soutenir, et qui, s'il avait renoncé à travailler pour les comédiens, ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. Despréaux, qu'il alla consulter, décida brusquement pour la négative; ce n'était pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait pour plaire à la cour. Despréaux lui-même en fut enchanté et l'exhorta à travailler avec autant de zèle qu'il en avait eu pour l'en détourner. Racine ne fut pas longtemps sans porter à Mme de Maintenon, non-seulement le plan de sa pièce, car il avait accoutumé de le faire en prose scène par scène, avant d'en faire les vers, mais il porta même le premier acte tout fait. Mme de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Esther, et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthy avait ses applications [1]; Aman, des traits de ressemblance [2]; et, indépendamment de ces idées, l'histoire d'Esther convenait parfaitement à Saint-Cyr.... Esther fut représentée à Saint-Cyr.... Elle y eut un si grand succès, que le souvenir n'en est pas encore effacé. »

C'est ainsi que la nièce de Mme de Maintenon, Mme de Caylus, nous raconte à quelle occasion fut composée *Esther*. Elle nous apprend en même temps que ce fut pour elle, alors enfant, que fut composé le prologue, parce que les rôles de la pièce étaient déjà distribués, et que néanmoins Racine voulait qu'*elle fît un personnage*. Ce fut Mme de Caylus qui prononça les beaux vers placés en tête de la pièce.

Le succès fut immense; et Mme de Sévigné, d'ordinaire si hostile à Racine, parle d'*Esther* avec un enthousiasme que l'on pourrait trouver exagéré : « Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite plus rien; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent,

1. Mme de Maintenon semble avouer elle-même ces *applications*, quand dans une de ses lettres, parlant de Mme de Montespan, elle dit :

Après la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthy, dont je remplis la place.

2. Avec Louvois, que Mme de Maintenon détestait : il s'était opposé à son mariage avec Louis XIV.

tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirés des *Psaumes* ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. »

Jamais en effet Racine n'a mis dans son style une grâce plus ravissante, une plus suave harmonie. Mais exalter ainsi *Esther*, comme le fait Mme de Sévigné, après avoir refusé son admiration aux vrais chefs-d'œuvre du poëte, c'est une inconséquence qui prouve une singulière préoccupation. *Esther* est tour à tour une élégie touchante, une ode pleine d'éclat; mais il est impossible, comme œuvre dramatique, de la comparer aux autres tragédies de Racine. Les invraisemblances abondent. Peut-on croire qu'Assuérus ignore à quelle femme il s'est marié? Et, comme le remarque très-bien M. Géruzez, « ce prince, qui accorde au caprice d'un favori le massacre de tout un peuple.... qui passe brusquement de la confiance la plus aveugle aux derniers excès de la vengeance sur un soupçon qui n'est pas éclairci, est toute autre chose qu'un personnage tragique. Ce palais, qu'on dit inaccessible, et où Mardochée entre de plain-pied, n'est pas un palais d'Orient. Aman, pour un courtisan consommé, est bien maladroit et mal informé, » etc. Ces critiques, pour être sévères, n'en sont pas moins justes; et l'on ne peut disconvenir que, dans la majesté d'Assuérus et dans la scélératesse d'Aman, il n'y ait une sorte de naïveté, fort convenable peut-être à Saint-Cyr, mais qui eût été déplacée sur la scène française. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Racine n'avait nullement la prétention d'avoir fait une tragédie; qu'il a la modestie de l'appeler un *divertissement d'enfants*, expression exagérée sans doute, mais qui doit nous indiquer l'espèce d'admiration que nous devons à *Esther*, admiration d'ailleurs sans réserve pour la beauté de la poésie, et l'inspiration religieuse qui règne dans cette pièce et qui en fait une œuvre immortelle, malgré la faiblesse de l'intrigue et les invraisemblances du sujet.

Athalie.

Mme de Caylus ajoute : « Le grand succès d'*Esther* mit Racine en goût; il voulut composer une autre pièce, et le sujet d'*Athalie*, c'est-à-dire la mort de cette reine et la reconnaissance de Joas, lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Écriture sainte. Il y travailla sans perdre de temps; et l'hiver d'après, cette nouvelle pièce se trouva en état d'être représentée. » Mais Mme de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis qui alarmèrent sa piété sur le danger

d'exposer ainsi ces jeunes filles aux regards de toute la cour, qu'elle renonça à l'idée de faire représenter *Athalie* en public comme *Esther*; « Elle fit seulement venir à Versailles, une fois ou deux, les actrices pour jouer dans sa chambre, devant le roi, avec leurs habits ordinaires. Cette pièce est si belle, que l'action n'en parut pas refroidie; il me semble même qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris[1]. »

Libre dans cette tragédie de toutes les entraves que les nécessités de la représentation imposent toujours au poëte dramatique, Racine a donné dans *Athalie* la mesure des réformes qu'il eût tentées peut-être, si, dans ses précédentes pièces, il n'eût été souvent gêné par les habitudes de la scène et les préjugés littéraires de ses contemporains. En effet cette admirable tragédie est exempte des défauts que l'on reproche d'ordinaire à notre théâtre :

1° On reproche à la tragédie française de ne pouvoir se passer d'une intrigue d'amour : — or, dans *Athalie*, le caractère seul du sujet a suffi pour interdire à Racine la peinture de cette passion.

2° La tragédie française manque souvent d'action, de mouvement; et ce qu'on pourrait mettre sous les yeux du spectateur est raconté dans un récit qui, chez Corneille et chez Racine, est le plus souvent un chef-d'œuvre, mais qui ne peut être néanmoins aussi saisissant que l'action elle-même : *Segnius irritant animos demissa per aurem, quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.* — Dans *Athalie*, Racine, n'ayant point à s'inquiéter des difficultés de la représentation[2], a présenté dans le dernier acte un des plus beaux tableaux qu'on puisse offrir sur la scène.

3° Le génie si varié de Corneille et de Racine n'a pu les préserver toujours d'une sorte de roideur, d'un respect exagéré pour la dignité et la noblesse, qui leur a interdit parfois ces beautés simples et familières, si fréquentes dans la tragédie grecque. — Racine, en faisant parler un enfant, personnage nouveau sur la scène française,

1. Elle n'y fut représentée qu'en 1716, par ordre du régent.

2. Il ne faut pas oublier que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les deux côtés de la scène étaient envahis par des spectateurs privilégiés, qui laissaient à peine aux acteurs la place nécessaire pour se mouvoir, et détruisaient toute l'illusion que les décorations et le spectacle eussent pu ajouter à la beauté de la poésie. C'est là la principale cause du peu d'action de nos tragédies. On peut voir, dans la première scène du premier acte des *Fâcheux* de Molière, de curieux détails sur ce singulier usage. Mme de Caylus, qui écrivait avant que cette coutume fût abolie, fait remarquer, à propos d'*Athalie* même, que, lorsqu'elle fut représentée au Théâtre-Français, *les spectateurs, mêlés et confondus avec les acteurs, refroidissaient infiniment l'action* : inconvénient qui n'avait pas existé lorsque les demoiselles de Saint-Cyr avaient représenté la pièce dans la chambre même de Mme de Maintenon.

a mis dans sa bouche des paroles d'une simplicité et d'une grâce exquise, chef-d'œuvre de naturel, en même temps que de poésie. Le style d'*Athalie* a d'ailleurs une franche et libre énergie qu'on ne trouve pas toujours dans ses autres pièces; et l'on sait que les *chiens*, dont il est plusieurs fois question dans la pièce, les *chevaux* (et non les coursiers) qui foulèrent sous leurs pieds le cadavre de Jézabel, ont alarmé la timidité de certains commentateurs, qui se sont donné beaucoup de mal pour justifier Racine d'avoir ainsi osé nommer les choses par leur nom, sans respect pour l'étiquette consacrée du style tragique.

4° Enfin, ce style tragique, qui, surtout chez Corneille, paraît souvent trop abstrait, trop peu coloré, a pris dans *Athalie* un éclat nouveau, grâce à l'imagination de Racine sans doute, mais surtout grâce à la Bible, dont le style si riche d'images lui servait cette fois de modèle et enhardissait son imagination plus réservée d'ordinaire et plus timide. Non-seulement les chœurs et la prophétie de Joad, chefs-d'œuvre de poésie lyrique, mais le dialogue même, présentent en ce genre d'admirables beautés, qu'on chercherait vainement ailleurs dans les plus belles pièces de Corneille et de Racine.

Ainsi cette pièce, création sublime comme ensemble et comme détails, est encore, quand on y regarde de près, une suite d'innovations dans l'art; innovations trop peu imitées par les successeurs de Racine au XVIII^e^ siècle. Voltaire a mis seulement plus d'action et de spectacle dans ses tragédies; mais les héros ont continué à languir d'amour et à débiter de madrigaux; les périphrases et le style *noble* ont plus que jamais régné sur la scène [1], et la poésie dramatique est devenue de plus en plus terne et décolorée.

Le rôle du jeune Joas, indiqué d'ailleurs par l'Écriture sainte, présente quelque analogie avec l'Ion d'Euripide, enfant inconnu, nourri dans le temple de Delphes et voué au culte d'Apollon. Mais Ion est un jeune homme; Joas est un enfant, et c'est précisément son âge et sa naïveté qui font de ce rôle une création si originale.

On remarque, dans *Athalie*, quelques imitations ou peut-être quelques réminiscences incontestables.

Régnier a dit dans sa neuvième satire :

Sachez qui donne aux fleurs leur aimable peinture.

1. L'exemple de Racine n'a pu déterminer pendant longtemps les poëtes à nommer les choses par leur nom. Dans une ancienne tragédie d'*Ulysse*, le héros, regrettant son vieux chien *Argos*, n'ose pourtant le désigner aussi brutalement qu'eussent fait Homère et Racine; il se contente de dire : *Je n'ai plus d'amis;*

Il m'en restait un seul, *non parmi les humains!*

Et Racine :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Scudéry dit, dans son *Alaric* (chant X), en parlant de la reine de Suède Christine : *Elle saura*

Que la crainte de Dieu commence la sagesse,
Et, comme la sagesse est le souverain bien,
Elle craindra le ciel et ne craindra plus rien

Qui eût dit que Racine pût trouver quelque chose à prendre dans Scudéry? Et pourtant il n'a fait que le reproduire, quand il fait dire à Joad :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Enfin un poëte obscur du XVI^e^ siècle, Nérée, avait dit :

Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père.
Il ouvre à tous sa main; il nourrit les corbeaux,
Il donne la viande aux petits passereaux.

Et Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Mais, quoi qu'il en soit de ces emprunts ou de ces rencontres, le style de Racine n'est qu'à lui, souvent imité par Voltaire, et toujours décourageant son imitateur. « Ce diable de métier est horriblement difficile, dit Voltaire dans une de ses lettres. Je suis tenté de jeter au feu tout ce que j'ai fait quand je le relis. Jean Racine me désespère! Quel homme que ce Jean Racine! comme il va au cœur tout droit! Quand je considère tous ces énormes fatras que j'ai composés, je suis tenté de me cacher dessous, et je demeure tout honteux. » Et en effet, quel que soit le mérite de *Mérope* et de *Zaïre*, on comprend cette humilité de Voltaire quand on vient de relire *Athalie*.

3° MOLIÈRE.

Vie, ouvrages de Molière.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1622. Son père était tapissier, et lui-même, après avoir fait ses études au collége de Clermont, dirigé alors par les jésuites, exerça l'office de valet de chambre-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tapissier du roi. Il fréquentait le théâtre, et bientôt le goût lui vint de jouer lui-même la comédie. Il partit avec une troupe de comédiens pour la province, et ce fut à Lyon, en 1653, qu'il fit représenter sa première pièce, *l'Étourdi*. *Le Dépit amoureux* fut représenté l'année suivante à Béziers.

De retour à Paris avec ses camarades, il monta un théâtre qui prit le nom de *théâtre de Monsieur*. *Monsieur*, duc d'Orléans, leur accorda sa protection et un brevet de pension de trois cents livres pour chacun d'eux. Un des camarades de Molière, Lagrange, qui a consigné ces détails sur ses registres, conservés aux archives de la Comédie-Française, ajoute : « *nota* que ces trois cents livres n'ont point été payées. »

La première pièce que composa Molière après son retour fut *les Précieuses ridicules* (1659). Cette charmante pièce, qui révélait un génie destiné à surpasser les poëtes comiques de l'antiquité, fut suivie d'un grand nombre de chefs-d'œuvre, qui se succédèrent presque sans interruption jusqu'à la mort de Molière pendant quinze années. Ses succès, et aussi la hardiesse de ses censures, lui suscitèrent de nombreux ennemis, contre lesquels ouis XIV sut le protéger. Molière trouva dans l'amitié et l'estime des grands poëtes de son temps des consolations aux tracasseries que lui causèrent ses envieux, et aussi aux chagrins de sa vie domestique. Il est vrai que Racine, que Molière avait encouragé à ses débuts, se brouilla avec lui pour de misérables motifs ; mais La Fontaine et Boileau lui restèrent toujours attachés.

A *l'École des Maris*, à *l'École des Femmes*, au *Festin de Pierre*, succéda *le Misanthrope*, et la comédie française eut son chef-d'œuvre. Trois ans après, en 1669, Molière obtint la permission de faire représenter *Tartufe*, composé depuis plusieurs années, et qui, cinq ans auparavant, avait été suspendu après la première représentation. Cette œuvre admirable augmenta sa gloire, qui ne semblait plus pouvoir s'accroître, et avec elle le nombre de ses calomniateurs et de ses ennemis.

L'Avare, *M. de Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, pièces en prose, précédèrent *les Femmes savantes*, œuvre admirable de style et de verve comique, et qui vient se placer après *le Misanthrope* et *le Tartufe*, auxquels rien ne doit être comparé. Un an après, en jouant *le Malade imaginaire*, Molière fut pris sur la scène d'une hémorrhagie qu'on ne put arrêter; quelques heures après, il mourait étouffé par le sang qui s'échappait de sa poitrine. La haine, qui avait tourmenté sa vie, ne s'arrêta pas devant ses restes, et il fallut bien des sollicitations et des démarches pour

qu'un peu de terre obtenu par prière couvrit le cadavre de cet homme, qui avait honoré son siècle, la France, l'esprit humain.

Le Misanthrope.

Ce chef-d'œuvre fut représenté en 1666. On a répété que le public en aurait méconnu la beauté, et que la pièce aurait eu assez peu de succès, pour que, dès la troisième représentation, Molière fût obligé de joindre au *Misanthrope*, afin d'attirer la foule, la farce charmante du *Médecin malgré lui*. C'est une erreur que démentent les registres de la Comédie-Française : *le Misanthrope* fut représenté vingt et une fois de suite, au milieu d'une assemblée nombreuse, et ce n'est qu'après la douzième représentation que Molière fit suivre cette pièce du *Médecin malgré lui*.

M. de Montausier, *cet homme hérissé*, comme dit Saint-Simon, mais respecté universellement pour sa droiture et sa franchise, passa généralement pour être l'original d'Alceste. Saint-Simon [1] raconte qu'après avoir vu la pièce, ravi qu'on l'y eût reconnu, il envoya chercher Molière, lequel arriva tout tremblant. « M. de Montausier l'embrassa à plusieurs reprises, le loua, le remercia, et lui dit *qu'il avait pensé à lui en faisant* le Misanthrope, *qui était le caractère du plus parfaitement honnête homme qui pût être ; qu'il lui avait fait trop d'honneur, et un honneur qu'il n'oublierait jamais.* Tellement qu'ils se séparèrent les meilleurs amis du monde. »

On s'est demandé quel était, dans l'intention de Molière, l'homme sage de la pièce. Est-ce Philinte? Est-ce Alceste? Peut-être ni l'un ni l'autre. Philinte et Alceste ont tous deux la même opinion de l'humanité; seulement l'un s'y résigne, l'autre s'en indigne et ne peut s'y habituer. Philinte, comme Alceste, fait la satire de l'espèce humaine; et l'on pourrait même affirmer que l'indulgence de Philinte, qui naît d'un mépris profond et de la conviction arrêtée que les vices des hommes sont incurables [2], fait encore moins d'honneur à l'humanité

1. Dans ses notes sur le journal de Dangeau.
2. Est-il possible d'exprimer sur l'humanité une opinion plus rigoureuse que celle qu'exprime Philinte dans ces vers :

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature,
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

La Bruyère, qui passe, comme Philinte, pour un moraliste indulgent, adopte son

que la colère d'Alceste, qui s'en étonne et qui a encore assez de candeur pour vouloir réformer une coquette, pour se laisser prendre aux protestations d'un mauvais poëte qui le consulte sur ses vers et le prie de le juger *avec sincérité*.

Peut-être Philinte et Alceste, et, il faut le dire, Molière, ont-ils eu trop mauvaise opinion de l'espèce humaine et trop méconnu les vertus qui se mêlent souvent à tant de dépravation; mais, ce qu'il importe de constater, c'est que la mansuétude de Philinte suppose un mépris bien autrement complet et absolu que la mauvaise humeur de son ami.

Nous croyons donc que Molière a voulu faire simplement une satire générale de l'humanité : cette satire, elle est dans les paroles que prononcent Alceste et même Philinte; elle est dans les médisances de Célimène et des deux marquis; elle est enfin dans la conduite d'Oronte, le mauvais poëte, et de la prude Arsinoé.

Si cette manière d'entendre *le Misanthrope* est juste, que devient la critique que Rousseau a cru devoir faire de cette pièce, qu'il juge immorale? Que devient le reproche d'avoir voulu, dans le personnage d'Alceste, ridiculiser la franchise et la vertu? La seule conclusion qu'on en puisse tirer peut être triste, mais non immorale; c'est qu'une franchise aussi absolue que celle d'Alceste est incompatible avec les mœurs et les habitudes de la société, et que, quand on ne veut pas se résigner aux vices des hommes et aux hypocrisies du monde, on n'a d'autre ressource que

De fuir dans un désert l'approche des humains.

C'est ce que fait Alceste, et, avec un caractère comme le sien, il ne pouvait prendre un autre parti. Il semble que ce dénoûment fait encore plus la critique du monde que celle d'Alceste lui-même, et je crois que Molière n'a pas eu d'autre intention.

Que ceux qui croient, avec Rousseau, que Molière a voulu ridiculiser Alceste, n'oublient donc pas ces vers que le poëte met dans la bouche d'Éliante, personnage secondaire, mais qui semble représenter, dans la pièce, la modération et le bon sens. Éliante dit, en parlant d'Alceste :

> Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
> Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier.

opinion, quand il va jusqu'à dire : « Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève. » (*De l'homme.*)

> Et la sincérité dont son âme se pique
> A quelque chose en soi de noble et d'héroïque :
> C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
> Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

L'intrigue de cette pièce est simple et ressort naturellement des passions et du caractère que Molière a donnés aux différents personnages. Le style est à la hauteur de cette grande et philosophique conception : jamais la langue française n'a été tour à tour plus vigoureuse, plus vive, plus gracieuse. En écrivant *le Misanthrope* et *le Tartufe*, Molière donnait à la comédie un caractère élevé, dont rien ne pouvait lui fournir l'idée, ni chez les anciens, ni chez les modernes; il n'avait pas eu de modèle, et jusqu'à présent il n'a pas trouvé de rivaux.

VII.

BOILEAU.

Vie de Boileau

Nicolas Boileau-Despréaux naquit à Paris, en 1636. Lui-même, à l'imitation d'Horace, fournit sur ses premières années des détails que nous nous contenterons de transcrire :

> Mon père, soixante ans au travail appliqué,
> En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
> Un revenu léger et son exemple à suivre.
> Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
> Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
> Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
> J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
> La famille en pâlit, et vit en frémissant
> Dans la poudre du greffe un poëte naissant :
> On vit avec horreur une muse effrénée
> Dormir, chez un greffier, la grasse matinée;
> Dès lors à la richesse il fallut renoncer;
> Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
> Et surtout redoutant la basse servitude,
> La libre vérité fut toute mon étude.
> Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
> Qui l'eût cru, que pour moi le sort dût se fléchir?
> Mais du plus grand des rois la bonté sans limite
> Toujours prête à courir au-devant du mérite,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que la colère d'Alceste, qui s'en étonne et qui a encore assez de candeur pour vouloir réformer une coquette, pour se laisser prendre aux protestations d'un mauvais poëte qui le consulte sur ses vers et le prie de le juger *avec sincérité*.

Peut-être Philinte et Alceste, et, il faut le dire, Molière, ont-ils eu trop mauvaise opinion de l'espèce humaine et trop méconnu les vertus qui se mêlent souvent à tant de dépravation; mais, ce qu'il importe de constater, c'est que la mansuétude de Philinte suppose un mépris bien autrement complet et absolu que la mauvaise humeur de son ami.

Nous croyons donc que Molière a voulu faire simplement une satire générale de l'humanité : cette satire, elle est dans les paroles que prononcent Alceste et même Philinte; elle est dans les médisances de Célimène et des deux marquis; elle est enfin dans la conduite d'Oronte, le mauvais poëte, et de la prude Arsinoé.

Si cette manière d'entendre *le Misanthrope* est juste, que devient la critique que Rousseau a cru devoir faire de cette pièce, qu'il juge immorale? Que devient le reproche d'avoir voulu, dans le personnage d'Alceste, ridiculiser la franchise et la vertu? La seule conclusion qu'on en puisse tirer peut être triste, mais non immorale; c'est qu'une franchise aussi absolue que celle d'Alceste est incompatible avec les mœurs et les habitudes de la société, et que, quand on ne veut pas se résigner aux vices des hommes et aux hypocrisies du monde, on n'a d'autre ressource que

De fuir dans un désert l'approche des humains.

C'est ce que fait Alceste, et, avec un caractère comme le sien, il ne pouvait prendre un autre parti. Il semble que ce dénoûment fait encore plus la critique du monde que celle d'Alceste lui-même, et je crois que Molière n'a pas eu d'autre intention.

Que ceux qui croient, avec Rousseau, que Molière a voulu ridiculiser Alceste, n'oublient donc pas ces vers que le poëte met dans la bouche d'Éliante, personnage secondaire, mais qui semble représenter, dans la pièce, la modération et le bon sens. Éliante dit, en parlant d'Alceste :

> Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
> Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier.

opinion, quand il va jusqu'à dire : « Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève. » (*De l'homme.*)

> Et la sincérité dont son âme se pique
> A quelque chose en soi de noble et d'héroïque :
> C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
> Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

L'intrigue de cette pièce est simple et ressort naturellement des passions et du caractère que Molière a donnés aux différents personnages. Le style est à la hauteur de cette grande et philosophique conception : jamais la langue française n'a été tour à tour plus vigoureuse, plus vive, plus gracieuse. En écrivant *le Misanthrope* et *le Tartufe*, Molière donnait à la comédie un caractère élevé, dont rien ne pouvait lui fournir l'idée, ni chez les anciens, ni chez les modernes; il n'avait pas eu de modèle, et jusqu'à présent il n'a pas trouvé de rivaux.

VII.

BOILEAU.

Vie de Boileau

Nicolas Boileau-Despréaux naquit à Paris, en 1636. Lui-même, à l'imitation d'Horace, fournit sur ses premières années des détails que nous nous contenterons de transcrire :

> Mon père, soixante ans au travail appliqué,
> En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
> Un revenu léger et son exemple à suivre.
> Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
> Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
> Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
> J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
> La famille en pâlit, et vit en frémissant
> Dans la poudre du greffe un poëte naissant :
> On vit avec horreur une muse effrénée
> Dormir, chez un greffier, la grasse matinée;
> Dès lors à la richesse il fallut renoncer;
> Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
> Et surtout redoutant la basse servitude,
> La libre vérité fut toute mon étude.
> Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
> Qui l'eût cru, que pour moi le sort dût se fléchir?
> Mais du plus grand des rois la bonté sans limite
> Toujours prête à courir au-devant du mérite,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.

Si l'on ajoute qu'il perdit sa mère étant fort jeune, et son pere quelques années après ; qu'il fut l'ami de Molière, de La Fontaine et de Racine ; qu'il reçut de Louis XIV d'abord une pension, puis le titre d'historiographe, charge qui fut pour lui une véritable sinécure ; qu'il mourut, en 1711, morose et chagrin, ayant depuis longtemps renoncé à la poésie ; on aura presque toute la biographie de Boileau. Ses ouvrages furent les événements de cette vie si peu agitée. Il vit disparaître successivement les grands écrivains, dont l'amitié est son plus bel éloge, et il mérita que Racine mourant lui dît ces touchantes paroles : « Je m'estime heureux de ne pas vous survivre. »

Satires.

La plupart des satires de Boileau (neuf sur douze) appartiennent aux premières années de sa carrière poétique ; il les composa de 1660 à 1667 : il s'arrêta après sa neuvième ; il avait alors trente et un ans.

Ce qui domine dans ces satires, comme dans tous les ouvrages de Boileau, c'est la passion du vrai, et surtout du vrai dans les ouvrages de l'esprit. Ses meilleurs traits sont dirigés contre les méchants auteurs, et la plus parfaite de ses satires est une satire exclusivement littéraire (la neuvième). C'est en effet comme critique, exprimant en beaux vers les arrêts du goût, que Boileau doit être apprécié. Horace, Perse, Juvénal avaient surtout été des satiriques moralistes ; Boileau est avant tout un censeur littéraire. Quand il traite des sujets philosophiques, comme dans sa huitième satire[1], il lui arrive parfois de tomber dans le lieu commun et la déclamation. Ce qui l'inspire véritablement, ce qui communique à ses vers l'énergie et la flamme, c'est la haine des mauvais livres, c'est l'indignation que lui causent les Chapelain, les Cotin, les Pradon, et leurs scandaleux succès. Aussi ce serait rendre à Boileau une justice incomplète que de se borner à admirer ses vers sans se rendre compte du rôle qu'il joua dans la littérature, de l'influence qu'il exerça sur les écrivains de son temps.

Quand il parut, les poëtes qu'il a voués pour jamais au ridicule avaient des admirateurs, et en grand nombre. Les pointes, les fadeurs, les sentiments guindés étaient fort à la mode ; et dans la liste des pensions accordées par le roi aux gens de lettres en 1663, Chapelain est porté pour une pension de trois mille livres, tandis qu'on n'accordait que deux mille francs à Corneille, et mille seulement à Molière : l'auteur de *la Pucelle* y est mentionné comme le *plus grand poëte français qui ait jamais été et du plus solide jugement*. Perrault, Cassagne et l'abbé Cotin y sont mieux *rentés* que Molière. Il ne faudrait point reprocher à Colbert, qui dressa cette liste, et au roi qui la signa, l'inégale et ridicule répartition de ces récompenses : l'opinion publique ne s'égarait pas moins sur ce point que la munificence de Colbert. C'était contre ces injustices de l'opinion que Boileau allait protester avec courage en revendiquant pour Molière et pour Racine cette estime qui allait se prostituer aux Cassagnes et aux Chapelains.

1. Sur l'homme.

C'est là son œuvre, et elle a été grande : elle suppose une rare indépendance d'opinions, une fermeté plus rare encore dans le caractère. Pendant ces huit années, qui virent paraître ses premières satires, Boileau fit justice des mauvais auteurs, sans se laisser détourner de son but ni par un respect déplacé pour des réputations usurpées et pour les erreurs du public, ni par la crainte de soulever contre lui tant de vanités implacables. Le premier peut-être, avec La Fontaine, il sut, dès 1664, avant *le Misanthrope*, avant *le Tartufe*, rendre un éclatant hommage au génie de Molière[1], dont la mort devait lui inspirer plus tard ces vers d'une émotion si pénétrante, ses plus beaux vers peut-être :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits en naissant rebutés, etc.

C'est sans doute une chose qui fait honneur à l'esprit de Boileau d'avoir su deux fois devancer le jugement de la postérité en rendant à Molière cette complète justice que lui réservait l'avenir, en rassurant Racine sur le mérite contesté de *Phèdre* et d'*Athalie* : cette sûreté de jugement est la marque du génie critique. Mais il y a là quelque chose de plus remarquable encore, c'est cet amour de la vérité qu'aucune influence ne pouvait corrompre, c'est cette franchise loyale que des considérations de déférence ou d'amitié ne pouvaient fléchir. Quand Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poëte de son temps : *Sire, c'est Molière*, répondit sans hésiter l'ami de Racine et de La Fontaine. — *Je ne le croyais pas*, reprit Louis XIV, *mais vous vous y connaissez mieux que moi.*

1. Satire II, à Molière ; Stances sur *l'École des Femmes*.

Ses trois dernières satires, publiées plus de vingt ans après les premières, sont regardées généralement comme inférieures. Cette condamnation est sans appel en ce qui concerne les satires XI et XII. Mais, quelque blâmables que soient les exagérations de sa satire sur les femmes, on ne peut y méconnaître une verve rare, des portraits d'une vérité saisissante et dignes de Molière, des vers devenus proverbes, enfin une supériorité dans la satire morale, qu'on ne trouverait peut-être point à un degré si remarquable dans les premières satires de Boileau.

Épîtres.

Les *Épîtres* de Boileau avec l'*Art poétique* et les quatre premiers chants du *Lutrin*, se rapportent pour la plupart à la seconde période de sa vie[1] : les satires avaient enlevé aux mauvais auteurs la réputation que leur avait longtemps accordée l'engouement des coteries et la complicité du public ; moins ardent et moins jeune, satisfait d'ailleurs d'avoir en partie accompli sa tâche de censeur littéraire, Boileau semble abandonner la satire : dans son épître V, en parlant des méchants écrivains irrités contre lui, il dit :

Aujourd'hui, vieux lion[2], je suis doux et traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés ;
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés ;
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Quand il s'exprimait avec cette résignation et cette indifférence apparentes, il savait bien pourtant qu'il avait ôté aux *froids rimeurs* leur crédit dans l'esprit public, et que, laissant de côté la polémique littéraire, il pouvait s'abandonner sans crainte à des inspirations plus pacifiques.

Ce n'est pas que, dans ses *Épîtres*, il renonce tout à fait à son ancien rôle ; les épigrammes contre les mauvais poëtes y abondent, et l'épître X (*à ses vers*) est encore une véritable satire littéraire. Mais ce n'est plus sa préoccupation permanente. On trouve dans ses épîtres plus de variété que dans les satires : l'épître I, au roi (*sur les avantages de la paix*) ; l'épître V, à M. de Guilleragues (*sur la connaissance de soi-même*) ; l'épître IX, à M. de Seignelay (*rien n'est beau que le vrai*), ont un caractère philosophique et élevé. L'épître à Lamoignon (*sur les plaisirs des champs*), et l'épître *à son jardinier*, nous montrent le poëte sous un nouveau jour : la poésie en est plus familière et plus pittoresque tout à la fois ; le *Passage du Rhin* (épître IV) a le ton de l'épopée ; enfin la belle épître à Racine nous fait honorer en lui l'homme de cœur autant que le poëte ; c'est sans doute le chef-d'œuvre de Boileau.

1. De 1669 à 1677. Les épîtres X et XI sont de l'année 1695.
2. Il n'avait alors que trente-huit ans (1674). Deux ans auparavant, Molière, dans *les Femmes savantes*, nous montre l'autorité de son ami reconnue et invoquée même par les auteurs qu'il a immolés :

VADIUS.

Va, va, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi !

Art poétique.

Boileau avait trente-trois ans quand il commença son *Art poétique* ; il en avait trente-huit quand il termina ce poëme.

Le chant I contient des préceptes généraux sur la composition et le style, dont la plupart conviennent aussi bien au prosateur qu'au poëte.

L'énumération et les règles des divers genres littéraires remplissent les chants II et III. On remarque avec peine que Boileau, qui parle un peu trop longuement du sonnet, alors encore à la mode, oublie complétement la fable et La Fontaine ; et l'on a besoin de se rappeler les beaux vers de la satire II et de l'épître VII, pour pardonner à Boileau d'avoir dit à la fin du chant III :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix, etc.

On a dit, pour justifier Boileau, que, s'il n'osait pas mettre Molière au-dessus de Térence, c'était par un de ces scrupules de superstition à l'égard de l'antiquité, si communs au XVII[e] siècle, à l'époque où La Fontaine avait *la bêtise* de se croire inférieur à Phèdre[1]. Cette excuse ne paraît pas suffisante : car Boileau met ailleurs Racine au-dessus d'Euripide, et la supériorité de Molière à l'égard de Térence est encore plus incontestable que celle de Racine à l'égard de l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie*[2].

Peut-être pourrait-on trouver aussi que, dans le deuxième chant,

1. Mot de Fontenelle.
2. Voy. dans les Poésies diverses de Boileau ces vers pour *le portrait de Racine* :

Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits....
Surpasser Euripide, et balancer Corneille

Il faut remarquer aussi que les vers sur Molière se terminent par une erreur assez bizarre :

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe....

Chacun sait que c'est Géronte que Scapin *enveloppe dans ce sac*. Voy. *les Fourberies de Scapin*, acte III.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les transitions manquent d'aisance et de variété. Il était difficile sans doute de lier entre elles les différentes parties de cette énumération; mais il ne semble pas que Boileau ait toujours triomphé de cette difficulté. Est-il possible de ne pas remarquer la monotonie de ces transitions :

D'un ton un peu *plus* haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie....
L'ode avec *plus* d'éclat, et non *moins* d'énergie....
L'épigramme *plus* libre en son cours *plus* borné....

Le quatrième chant contient des conseils moraux adressés au poëte, des préceptes de conduite : c'est là qu'au milieu de tant de beaux vers se remarquent ces paroles d'un accent si fier et si noble :

Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

L'*Art poétique* de Boileau a souvent été comparé à celui d'Horace; ce rapprochement n'est pas juste. Ce qu'on a appelé improprement *Ars poetica*, chez Horace, n'est qu'une épître littéraire adressée aux fils de Pison. Boileau est assurément plus méthodique et plus complet : il a voulu faire un poëme didactique, donner en beaux vers un ensemble de préceptes sur l'art du poëte, et il y a réussi. Mais il n'a ni l'aisance pleine de grâce, ni le coloris vif et original du poëte latin.

Le Lutrin.

On peut regretter que Boileau ait passé plusieurs années de sa vie à traiter un pareil sujet avec un talent admirable sans doute, mais qui aurait pu être mieux employé : « *Le Lutrin*, dit M. Nisard, es un ouvrage froid, par l'idée qu'on a involontairement de la peine que Boileau s'y est donnée. On regrette qu'un esprit si viril, qui a enseigné l'art de travailler lentement, s'épuise à peindre un lutrin, à allumer poétiquement une chandelle[1], à parodier les plaintes de Didon dans le discours d'une perruquière délaissée, et les paroles d'or de Nestor dans la harangue de la Discorde aux amis du trésorier; à

1. On lit dans le III^e^ chant du *Lutrin* :

....Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

décrire un combat à coups d'in-folio arrachés de la boutique de Barbin.... »

Ce n'est point que ce poëme n'étincelle de beautés du premier ordre; qu'on n'y trouve même un talent pittoresque et expressif, très-rare ailleurs, même chez Boileau : le portrait de la *Mollesse* est un des chefs-d'œuvre de notre poésie. Mais l'éclat même de ce style, l'art industrieux et patient que Boileau a consacré à ce poëme, font ressortir davantage la puérilité de ce travail : une si belle poésie est faite pour exprimer de hautes pensées, et non de vulgaires détails, c'est le diamant que l'on enchâsse dans l'or, non le bois ou le caillou.

VIII.

La Fontaine.

Vie de La Fontaine.

La Fontaine naquit à Château-Thierry en 1621 : il était plus jeune que Molière de six mois. Il ne semble pas avoir deviné sur-le-champ sa vocation poétique; mais une ode de Malherbe, que lui récita un officier en garnison à Château-Thierry, enflamma son génie. Il lut et étudia avec passion les meilleurs écrivains du XVI^e^ siècle, Horace, Virgile et Térence; quelques écrivains italiens charmèrent son imagination, et l'on sait qu'il regardait Platon comme *le plus grand des amuseurs*. Si cette louange naïve n'est pas celle qui convient le mieux à l'auteur du *Phédon*, elle nous montre au moins dans quel esprit libre et désintéressé La Fontaine étudiait ces grands écrivains. Ce qu'il y cherchait, ce n'était ni une instruction solide, ni des modèles à imiter : c'était le plaisir. Ni règle ni méthode dans ses lectures, pas plus que dans sa conduite; mais si cet abandon, cette facilité à se laisser entraîner par tout ce qui le charmait, a donné à ses écrits une grâce inimitable, elle a eu sur ses mœurs une fâcheuse influence, elle lui a fait méconnaître ses devoirs les plus sérieux.

Marié à vingt-six ans, il ne tarda pas à oublier sa femme et le fils qu'elle lui avait donné. *Mangeant son fonds avec son revenu*, il fut obligé de recevoir de M^me^ de La Sablière et de M. Hervart des bienfaits plus honorables peut-être pour le bienfaiteur que pour celui qui en était l'objet. On a cité avec admiration le mot de La Fontaine à M. Hervart, lorsque après la mort de M^me^ de La Sablière celui-ci l'invitait à venir demeurer chez lui : « J'y allais. » Cette confiance fait l'éloge

de M. Hervart; mais ce penchant à prendre où il le trouvait *le vivre et le couvert*, n'indique pas une dignité suffisante dans le caractère. On peut donner un tour favorable à cette facilité de mœurs, l'appeler bonhomie, en faire presque une qualité touchante; mais peut-être est-il permis de croire que, si La Fontaine n'avait pas donné à Mme de La Sablière le droit de faire sur lui ce joli mot : *J'ai renvoyé tout mon monde, je n'ai gardé que mon chien, mon chat, et La Fontaine*, la vie du poëte n'y perdrait rien. C'est ici que Boileau, si inférieur comme poëte à La Fontaine, Boileau, l'homme de la règle et de la discipline, gagne à lui être comparé.

Il faut se hâter d'ajouter qu'il montra toujours pour ses bienfaiteurs une reconnaissance touchante et dévouée. Quand le surintendant Fouquet eut été arrêté, La Fontaine déplora en vers admirables la disgrâce de son protecteur, et plusieurs années après, visitant à Amboise le château où Fouquet avait été d'abord enfermé, il se mit à fondre en larmes, et, « sans la nuit, dit-il, on n'aurait pu l'arracher de cet endroit. » Cette fidélité au malheur, son amitié pour les grands poëtes de son temps, prouvent que les sentiments affectueux qu'il a peints dans ses fables étaient dans son cœur, et compensent cette absence de dignité que l'on regrette de trouver dans sa vie. La morale de ses fables semble se ressentir de ses qualités et de ses faiblesses : elle est douce, touchante, affectueuse, mais elle manque parfois d'élévation; si elle suffit d'ordinaire dans les relations journalières du monde, elle serait insuffisante[1] dans les circonstances plus graves qui se présentent dans la vie, et où chacun doit envisager le devoir dans toute sa sévérité. Ajoutons que La Fontaine, comme tous les moralistes, y donne des conseils de prudence dont il aurait dû faire son profit tout le premier. Après avoir *chanté tout l'été* comme la cigale, bien lui a pris de trouver des gens plus charitables que la fourmi.

La Fontaine mourut en 1695. Quelques années auparavant, une maladie sérieuse l'avait ramené à des sentiments religieux qui consolèrent la fin de sa vie.

Les *Fables*.

Les six premiers livres des fables parurent en 1668, sous ce titre modeste : *Fables mises en vers, par M. de La Fontaine*. La Fontaine semblait croire naïvement que tout son mérite se bornait à avoir versifié les fables de ses devanciers.

1. Elle est plus qu'insuffisante, quand il va jusqu'à affirmer que :

Le *Sage* dit selon les gens :
Vive le Roi ! vive la Ligue !

Le second recueil, qui parut plus tard et qui se composait des cinq livres suivants, contient peut-être les fables les plus remarquables. La Fontaine a élargi son cadre : il imite moins, et ose s'éloigner plus souvent de la brièveté de Phèdre. On y remarque plus de mouvement, plus de détails pittoresques, il s'abandonne plus souvent à l'expression de ses sentiments personnels. Le livre VII notamment est une suite de chefs-d'œuvre. Enfin, le XIIe et dernier livre, composé pendant les dernières années de La Fontaine, marque la décadence de son talent.

Chamfort, comparant La Fontaine à ses devanciers, a dit :

« La Fontaine ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

Une ample comédie à cent acteurs divers.

« C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer, et s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier l'idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre, s'ils ont pu se dire comme lui :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets;

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; La Fontaine nous dispense de cette étude en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le moraliste à une grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce, qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale, et l'illusion où il nous mène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né du génie d'observation, dont Molière était si frappé dans notre fabuliste. »

A ce génie d'observation, qui se retrouve chez les autres grands poëtes du XVIIe siècle, La Fontaine joint un mérite qui, à cette grande époque, ne se retrouve à ce degré que chez lui : il aime, il peint admirablement la nature. C'est à peine si, dans Racine et dans Boileau, l'on trouverait çà et là quelques vers pittoresques; les

traits de ce genre sont encore plus rares dans Molière et dans Corneille. Mais La Fontaine partage avec les anciens ce talent de peindre les merveilles de la création; talent qu'avec Fénelon il a possédé presque seul en France, avant Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Ce ne sont point les acteurs seuls qu'il excelle à représenter avec leur physionomie particulière, leur démarche, leurs attitudes, c'est aussi la scène où se passent la plupart de ces petits drames, les champs et les forêts : *cela est peint*, dit Mme de Sévigné, après avoir cité une de ses fables; et ces simples mots contiennent un éloge que La Fontaine mérite partout. Un vers lui suffit, comme à Virgile [1], pour mettre sous nos yeux tout un paysage; jamais il n'abuse de ce génie descriptif. Depuis La Fontaine on a peint de plus grandes scènes de la nature, avec exactitude, avec éclat; mais cette sobriété pittoresque, cette simplicité exquise est un secret que personne ne lui a encore dérobé.

Quant à la langue dont s'est servi La Fontaine, elle n'appartient qu'à lui; c'est, avec le caractère nouveau qu'il a su donner à la fable, et avec ce sentiment profond des beautés de la nature, ce qui constitue sa merveilleuse originalité. « La Fontaine, dit M. Geruzez, se rattache sans doute à son siècle par l'élégance et la pureté du langage, et par ce je ne sais quoi d'achevé qui est le trait commun des grands écrivains de son temps; mais son idiome est plus riche, plus souple et plus naturel. Il a une veine gauloise que lui seul a conservée, et qui lui donne par l'archaïsme un air de nouveauté. L'emploi des vieux mots et des tours antiques qu'il rajeunit est une véritable conquête sur le passé, et un moyen d'introduire avec aisance des idées que la noblesse trop soutenue du langage classique aurait dénaturées. Marot, Rabelais, des Périers, apportent leur tribut pour former la langue la plus personnelle que jamais écrivain ait parlée. Les larcins de La Fontaine ne paraissent pas, seulement ils s'unissent à la trame du discours pour l'orner, et jamais l'écrivain n'est plus naturel que dans ses emprunts, ou plutôt dans ses réminiscences. »

1. Virgile a parfois été imité avec bonheur par La Fontaine :

« ....O qui me gelidis in vallibus Hæmi
« Sistat, etc. »

O qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !

« Majoresque cadunt altis de montibus umbræ. »

....Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

AUTEURS ALLEMANDS.

MORCEAUX CHOISIS en prose et en vers des classiques allemands, publiés sur l'invitation de M. le ministre de l'Instruction publique, pour répondre aux programmes officiels; par M. Eichhoff, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, membre correspondant de l'Institut. 3 volumes in-12, à l'usage des classes de Troisième, de Seconde et de Rhétorique.

Chaque volume contient un choix de morceaux en prose et en vers, suivi de Notices sur les principaux auteurs classiques allemands, et se vend séparément [1].

1. 1er volume : cours de Troisième. Prix, broché ou cartonné, 1 fr. 50 c
2e volume : cours de Seconde. Prix, broché ou cartonné, 2 fr. 50 c.
3e volume : cours de Rhétorique. Prix, broché ou cartonné, 3 fr.

Ces trois volumes se trouvent à la librairie de MM. L. Hachette et Cie.

AUTEURS ANGLAIS.

MORCEAUX CHOISIS en prose et en vers des classiques anglais, publiés sur l'invitation de M. le ministre de l'Instruction publique, pour répondre aux programmes officiels; par M. Eichhoff. 3 volumes in-12, à l'usage des classes de Troisième, de Seconde et de Rhétorique.

Chaque volume contient un choix de morceaux en prose et en vers, suivi de Notices sur les principaux auteurs classiques anglais, et se vend séparément [1].

1. 1er volume : cours de Troisième. Prix, broché ou cartonné, 1 fr. 50 c.
2e volume : cours de Seconde. Prix, broché ou cartonné, 2 fr. 50 c.
3e volume : cours de Rhétorique. Prix, broché ou cartonné, 3 fr.

Ces trois volumes se trouvent à la librairie de MM. L. Hachette et Cie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

QUESTIONS

DE LOGIQUE, D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE, DE SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES

CONSEILS GÉNÉRAUX.

La préparation de ces questions n'est pas un simple exercice de mémoire. Un tel travail suppose des connaissances acquises antérieurement, qu'on sent le besoin de classer et de coordonner. Le *Manuel du Baccalauréat* sera surtout utile à ceux qui ont appris et qui ont oublié, puisqu'il présente, sous une forme abrégée et concise, des notions éparses dans de gros volumes, et qu'on aurait beaucoup de peine à rassembler. Toutefois, en rendant les recherches plus faciles, il ne dispense pas de la condition du travail, de l'étude raisonnée et intelligente des faits. Il n'est pas et il ne peut être un catéchisme qu'on apprend par cœur pour le jour de l'examen. Cette science d'emprunt ne résisterait pas à la moindre objection.

Quoique le *Manuel* fournisse aux candidats des réponses suffisamment développées pour toutes les questions du programme, ils ne doivent pas se contenter d'une simple lecture. Ce qu'on lit peut entrer dans la mémoire; mais la mémoire n'est pas une gardienne très-sûre de nos connaissances, si l'intelligence ne lui vient en aide. Nous leur conseillons donc de traiter par écrit chacune des questions après les avoir étudiées dans le *Manuel*. Les solutions que nous leur proposons ne sont pas tellement abrégées qu'elles ne puissent s'analyser. Une analyse écrite sera toujours préférable à une analyse verbale. Lorsqu'on a la plume à la main, il faut plus de réflexion; l'attention est plus profonde, et les idées se gravent mieux dans la mémoire. Il y aura dans cette analyse un travail personnel dont les candidats recueilleront tous les fruits le jour de l'examen.

1. Questions de logique.

La logique est une des parties les plus difficiles du programme. Si les candidats abordaient cette étude sans aucune préparation, ils rencontreraient sans doute beaucoup d'obstacles. Nous les engagerons à

faire quelques lectures préliminaires qui les familiariseront avec les matières philosophiques, et parmi lesquelles il faut placer au premier rang les ouvrages dont l'analyse est indiquée par le programme. Ils devront ensuite étudier les solutions proposées dans le *Manuel*, et les résumer par écrit sans le secours du livre, en ayant soin de vérifier l'exactitude de leur travail. Qu'ils s'essayent enfin à faire les réponses oralement; s'ils ont retenu les idées plutôt que les mots, ces réponses se présenteront pour ainsi dire d'elles-mêmes.

2. Questions d'histoire.

Les candidats doivent s'attacher aux grands résultats beaucoup plus qu'à des détails. C'est dans ce sens que l'autorité universitaire a voulu que les examens fussent dirigés. Aussi avons-nous eu soin d'indiquer, pour chaque question, les idées essentielles, les points de vue généraux. Sous ce rapport, l'étude de l'histoire n'exige pas cette mémoire imperturbable qui n'est pas donnée à tous. Une date peut avoir été oubliée, un fait accessoire négligé, pourvu que les traits caractéristiques d'une époque soient fidèlement reproduits.

3. Questions de géographie.

La mémoire, on doit le reconnaître, joue le rôle principal dans cette étude; mais ici du moins elle a un puissant auxiliaire : nous voulons parler des cartes. Il est à peu près impossible de fixer dans sa mémoire la position réelle des lieux, si on ne les a pas vus sur une carte, et de se faire une idée du système solaire, de la sphère, de la configuration du globe, si des figures ne rendent pour ainsi dire pas sensibles aux yeux les démonstrations du *Manuel*; aussi devons-nous recommander aux candidats de n'étudier les questions de géographie qu'à l'aide d'un atlas. Les efforts d'attention qu'ils auront faits pour y trouver les grandes divisions, les cours des fleuves, les lieux remarquables, graveront si bien tous ces détails dans leur mémoire, qu'ils parviendront à avoir en quelque sorte sous les yeux, au moment de l'examen, une carte sur laquelle ils pourront suivre tous les noms géographiques.

4. Questions de sciences mathématiques, physiques et naturelles.

Le premier travail consistera naturellement dans la lecture attentive du *Manuel* et des traités classiques plus étendus. Cette lecture, pour produire de bons résultats, doit être faite avec lenteur, de ma-

nière à n'embrasser a la fois qu'un petit nombre de numéros; on ne devra jamais quitter un sujet sans être certain d'en avoir compris l'ensemble et les détails. Toutes les fois qu'il se présentera dans le texte un renvoi à une proposition précédente, on aura soin d'y recourir; c'est le seul moyen de bien saisir la liaison des idées et de se pénétrer de l'ordre nécessaire dans lequel les vérités s'enchaînent.

Lorsqu'on sera assuré d'avoir bien compris une proposition ou une théorie, on la relira plusieurs fois de suite, afin de se l'approprier en quelque sorte. On devra alors l'exposer à haute voix *au tableau noir*, d'abord seul, et ensuite en présence d'un ou de plusieurs condisciples.

Nous appelons particulièrement l'attention des aspirants sur l'usage du tableau noir, parce qu'il arrive très-fréquemment que les candidats, qui ont bien compris la matière du programme, demeurent complétement incapables d'exposer ce qu'ils savent, lorsqu'ils se trouvent pour la première fois en face de ce tableau, avec lequel ils doivent par conséquent se familiariser dès le commencement de leurs études.

Lorsqu'on croira posséder suffisamment une des grandes divisions du programme, comme par exemple la géométrie, on devra s'occuper de *repasser*. Pour cela, après avoir relu l'ensemble, on procédera comme il suit. On prendra au hasard l'une des propositions importantes, telles que celle qui est relative au carré de l'hypoténuse. On exposera cette proposition. On passera ensuite en revue les différentes propositions sur lesquelles la démonstration s'est appuyée; on les reprendra alors une à une pour les exposer à leur tour. On continuera à remonter ainsi jusqu'à ce qu'on parvienne à un axiome ou à une définition, seuls points de départ de toutes les branches des mathématiques. La marche que nous venons d'indiquer, et qui a été recommandée par Lacroix, juge si compétent en matière d'enseignement, est d'un effet certain lorsqu'elle est suivie avec persévérance.

Il nous reste à parler d'un exercice qui, sans avoir une importance égale aux précédents, est cependant un puissant auxiliaire : nous voulons parler de la résolution des problèmes. On fera, dans les recueils connus[1], un choix de questions graduées suivant sa force, questions d'application d'abord, questions de recherche ensuite, et l'on consacrera chaque jour une heure, par exemple, à ce travail. L'aspirant peut être assuré que l'activité de son esprit croîtra en raison des efforts, même infructueux quelquefois, qu'il fera pour arriver à la solution.

L'étude de la physique et de la chimie demande pour être fructueuse le secours des expériences; c'est par l'observation surtout que

1. Voy. les *Problèmes* de M. Saigey, de M. Ritt et de M. Bary.

les phénomènes naturels se gravent dans la mémoire. Heureusement, les expériences fondamentales peuvent presque toutes se répéter à peu de frais : avec un bâton de cire d'Espagne, un tube de verre et quelques balles de sureau, on peut constater les principales lois de l'électricité; avec quelques tubes, quelques fioles et une lampe, on peut obtenir les réactions fondamentales de la chimie inorganique, et ainsi du reste. Quant aux expériences difficiles et dispendieuses, on ira les voir exécuter dans les cours publics.

Si l'observation est indispensable pour l'étude de la physique et de la chimie, on peut dire qu'elle est la base de l'étude de l'histoire naturelle. Il faut visiter les musées, fréquenter les jardins de botanique, herboriser dans ses jours de loisir, et tâcher de se former, avec économie, de petites collections élémentaires. C'est par ces moyens seuls qu'on triomphera de l'aridité des nomenclatures, et que l'on enrichira sa mémoire de faits, de lois, et non de mots.

Dès qu'on aura vu la totalité des matières du programme, on fera bien d'assister aussi souvent que possible aux examens publics. Enfin, on devra régler ses études de manière à ne pas être surchargé de travail à l'approche de l'examen; rien n'est plus funeste, en effet, que de se présenter, au jour de l'épreuve, la tête alourdie et l'esprit émoussé.

Ces conseils généraux dont nous avons cru devoir faire précéder les diverses séries de questions indiquées par le programme, suffiront pour diriger les jeunes gens dans leur travail et leur rendre profitables les résumés qu'ont bien voulu se charger d'écrire les professeurs habiles dont les noms sont attachés à ce *Manuel*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LOGIQUE.

INTRODUCTION.

La *Logique* dans son acception la plus générale est l'étude des lois de la pensée.

Le monde des esprits a ses lois, comme celui des corps. Nos pensées ne se forment pas et ne s'enchaînent pas au hasard; elles ont entre elles des rapports constants, invariables, essentiels, qui font que l'une conduit nécessairement à l'autre, et que si la première est admise, la seconde ne peut pas être rejetée. Lorsque j'ai admis, par exemple, que l'âme est un être simple, et que tout être simple peut survivre au corps, je ne puis contester que l'âme, par sa nature, échappe à la dissolution des organes.

C'est la connaissance de ces lois primitives et essentielles qui est l'objet le plus élevé des méditations du logicien : c'est à ce point de vue abstrait que la logique a été traitée par le génie le plus profond que la philosophie ait produit, Aristote.

Mais la Logique peut être envisagée sous une autre face plus restreinte et plus modeste, comme l'art de bien conduire sa pensée dans la connaissance des choses, tant pour s'instruire soi-même que pour instruire les autres. Telle est la définition qui en a été donnée par les logiciens de Port-Royal, et à laquelle nous nous attacherons de préférence. La Logique pour nous sera donc moins une étude spéculative que pratique : nous nous appliquerons moins à découvrir la nature de l'entendement que la meilleure méthode pour le diriger; moins à savoir comment il pense qu'à exposer les moyens qu'il a de mieux penser.

Mais comment diriger des facultés que l'on ne connaît pas? comment tracer des règles à l'intelligence, si l'on ne s'est pas rendu un compte exact de ses opérations? La Logique suppose donc à un certain degré la connaissance de l'esprit humain; elle ne peut se dispenser de décrire les caractères, l'origine et les transformations successives de nos idées, ni d'étudier le jeu des différentes facultés par lesquelles s'opère ce travail fécond et mystérieux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A ce point de vue, il est facile de faire la réponse à une question qui a longtemps divisé l'École : si la Logique est une science ou un art? On voit par ce qui précède qu'elle est à la fois l'un et l'autre. La Logique est une science, puisqu'elle traite de la nature et des opérations de l'entendement, idées, jugements, raisonnements, etc., et que sur tous ces points elle arrive à des conclusions qui sont certaines, quel que soit l'usage que nous jugions utile d'en faire pour notre perfectionnement moral et intellectuel. La Logique est un art, puisqu'elle ne se renferme pas dans la spéculation, mais qu'elle tend à la pratique, et que son principal but est de rendre plus sûrs et plus féconds les efforts de l'intelligence dans la recherche de la vérité.

L'utilité des études logiques a été souvent contestée. On a demandé quelle influence elles pouvaient exercer sur les progrès de l'intelligence, et si la prétention d'enseigner à l'homme à penser n'était pas aussi étrange que serait celle de lui apprendre à vivre.

Sans doute, la raison a devancé les principes de la Logique, et nous raisonnions longtemps avant de savoir que des philosophes avaient écrit sur les lois du raisonnement. La poésie a de même précédé la poétique, et l'éloquence l'art des rhéteurs. Faut-il en conclure que les dons naturels ne doivent pas être cultivés, et que l'usage que nous en faisons ne serait pas meilleur s'il était bien réglé?

Le rôle du logicien est d'observer comment procède l'esprit quand il pense bien, et comment quand il se trompe; il établit ses règles d'après cette double expérience; elles sont le résumé des observations qu'il a faites, et c'est à ce titre seul qu'il les garantit. Lorsque par une application assidue, par un usage répété, ces règles nous sont devenues habituelles, qui ne voit quelles heureuses conséquences peuvent découler de là pour notre perfectionnement intellectuel? Nos idées deviennent plus nettes, nos raisonnements plus serrés, nos définitions plus exactes, notre langage plus précis; nous sommes plus forts contre l'erreur, et nous avons plus de subtilité pour déjouer le sophisme.

Considérée dans ses rapports avec les autres sciences, la Logique pose les fondements des règles spéciales qui composent la méthode particulière de ces sciences. La méthode d'une science ne résulte pas seulement de la nature des vérités à découvrir, elle dépend aussi des lois de la pensée et des conditions auxquelles s'acquiert la connaissance; disons mieux, elle est l'application à un certain ordre de vérités des règles générales que l'esprit est tenu de suivre, quelque vérité qu'il se propose d'étudier. Il n'est donc pas possible de considérer la Logique comme étrangère aux autres branches des connaissances humaines, comme une recherche entièrement abstraite et sans

influence sur leurs progrès. Plus elle s'étend et se perfectionne, plus les méthodes scientifiques gagnent elles-mêmes en exactitude; et peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que si les sciences, depuis le XVII^e^ siècle, ont enfin reconnu leurs propres voies, elles le doivent à la sagacité de deux philosophes, Bacon et Descartes.

I.

DES FACULTÉS DE L'AME. — SENSIBILITÉ. — ENTENDEMENT. — VOLONTÉ.

A ne consulter que les sens, tout l'être de l'homme réside dans son corps, et sa vie n'est que la suite régulière des fonctions corporelles. Mais, quand nous nous détachons des sens pour nous replier sur nous-mêmes, nous découvrons, dans l'intimité de notre existence, tout un ordre de faits qui n'ont rien de commun avec la matière, par exemple, *penser*, *se souvenir*, *raisonner*, *vouloir*, *aimer*, etc. Ces faits nouveaux sont les phénomènes de conscience ou *opérations de l'âme*. On les appelle ainsi parce qu'ils se passent en nous et qu'ils nous sont révélés par la conscience. Ils se distinguent des phénomènes sensibles: 1° par la manière dont nous parvenons à les connaître; 2° parce que nous les rapportons à nous-mêmes, comme à leur vrai principe.

Classification des phénomènes de conscience.

Tous les phénomènes de conscience ou opérations de l'âme peuvent se ranger sous trois chefs principaux: faits *sensibles*, faits *intellectuels*, faits *volontaires*.

Sous la dénomination de faits *sensibles* sont rangés la joie et la tristesse, l'amour et la haine, la crainte et l'espérance, tous les penchants et toutes les émotions qui peuvent agiter le cœur de l'homme.

Les faits *intellectuels* sont nos idées, jugements, souvenirs, raisonnements, conceptions.

Enfin, par faits *volontaires*, on entend nos résolutions, actions, etc.

Ces trois ordres de faits se distinguent par des caractères précis, qui sont peut-être difficiles à définir, mais que la conscience découvre et affirme avec certitude, comme la vue saisit la différence des couleurs et l'ouïe celle des sons.

Qui ne sait que sentir n'est pas connaître? Cela est si vrai que dans les moments où le cœur sent le plus vivement, comme dans la passion, l'esprit perd toute connaissance, même celle de lui-même.

Ce contraste du sentiment et de la pensée éclate en mille occasions

de la vie. Ainsi l'habitude amortit les plaisirs et les peines, et les choses dont nous avons été le plus émus d'abord, nous deviennent à la longue indifférentes. Une application répétée rend au contraire nos idées plus distinctes et les grave profondément dans l'intelligence.

Les faits volontaires, actions, résolutions, etc., ne sont pas moins aisés à reconnaître.

Vouloir est toujours en notre pouvoir, au lieu que sentir ou penser ne dépend pas de nous. Nul ne pense comme il veut. Qui pourrait, par exemple, concevoir que deux et deux font cinq, que tous les rayons du cercle ne sont pas égaux, que tous les phénomènes n'ont pas une cause, que la vertu est digne de blâme, que le vice mérite d'être honoré? En mille autres cas semblables, la vérité s'offre à nous d'elle-même, nous assiége, nous subjugue malgré nous, tandis que d'autres fois des pensées que nous appelons, des objets que nous désirons vivement connaître, nous échappent.

Des facultés de l'âme.

Quelle conséquence tirer de cette analyse des opérations de l'âme? Nul fait n'arrive ni en nous, ni hors de nous, qui n'ait sa cause. Donc l'âme qui est sans cesse le théâtre de phénomènes nombreux, qui accomplit les opérations les plus variées, l'âme, dis-je, doit posséder certains pouvoirs actifs d'où ces opérations dérivent, dont ces opérations sont les effets. Ces pouvoirs portent le nom de *facultés*. Une faculté de l'âme peut donc être définie: le pouvoir qu'elle a d'éprouver certaines modifications, d'accomplir certains actes.

Qu'est-ce que déterminer l'existence d'une faculté?

L'existence d'une faculté de l'âme se détermine en constatant une classe particulière d'opérations qu'on attribue à cette faculté comme à leur cause.

Le philosophe suit en cela une marche analogue à celle du physicien qui veut déterminer les propriétés d'un corps. Quand il voit ce corps en modifier d'autres, et passer lui-même par certains états, il le juge doué de propriétés correspondantes; de même, quand le philosophe observe l'âme qui aime, pense, conçoit, se résout, il s'assure qu'elle a la faculté de penser, concevoir, aimer, se résoudre, etc.

Cependant il existe entre l'observation sensible et l'observation intérieure une différence capitale qui doit être signalée. Le physicien ne voit pas les propriétés des corps; il les induit des phénomènes; elles sont pour lui les causes inconnues d'effets connus. Dans la vie morale, au contraire, l'effet et la cause nous sont révélés simultanément. Nous ne concluons pas seulement l'existence de la faculté de la vue de ses opérations; nous les saisissons à la fois l'une et l'autre par une aperception directe et instantanée de la conscience.

Que l'âme possède trois facultés.

Toutes les opérations de l'âme pouvant se partager en faits sensibles ou *sentiments*, faits intellectuels ou *pensées*, faits volontaires ou *actions*, l'âme possède trois facultés élémentaires: la *sensibilité* ou faculté de sentir, l'*entendement* ou pouvoir de connaître, la *volonté* ou pouvoir d'agir.

Ces trois facultés diffèrent entre elles comme les opérations qui y correspondent. De même qu'on ne peut ramener la pensée à la volition, ni la volition au sentiment, de même on ne saurait confondre l'activité avec l'intelligence, ni l'intelligence avec la sensibilité. Telle est cependant la confusion qui a été commise par un assez grand nombre de philosophes, et surtout par Condillac, qui regarde tous les pouvoirs de l'âme comme des sensations transformées. D'autres ont distingué la capacité de sentir et l'activité, mais ils n'ont pas fait de l'intelligence une faculté primordiale, et ils n'ont vu dans les connaissances que de purs sentiments, rendus distincts par l'opération des facultés actives. Ces diverses doctrines, nées en grande partie d'une fausse recherche de l'unité, sont également contraires à l'observation intérieure, et mènent à des conséquences pernicieuses en logique et en morale.

Malgré les différences qui les séparent, les pouvoirs de l'âme sont unis par les liens les plus étroits. En aucun cas, leur développement n'a lieu d'une manière isolée, et bien que tantôt la pensée l'emporte, tantôt le sentiment, tantôt la volonté, il n'est pas de circonstances de la vie où l'âme ne sente, ne connaisse et n'agisse tout à la fois. De là résulte la mutuelle dépendance et l'action réciproque de nos facultés vis-à-vis l'une de l'autre. La sensibilité modifie de mille manières l'intelligence, qui la modifie à son tour, et toutes deux pressent la volonté qui réagit sur elles, et tantôt les comprime, tantôt les développe. Le résultat de ce jeu à la fois simple et varié, c'est l'accomplissement de la destinée humaine. Par la sensibilité, nous sommes poussés vers nos fins; par l'intelligence, nous les comprenons; par l'activité, nous y marchons.

II.

DES OPÉRATIONS DE L'ENTENDEMENT. — ATTENTION. — COMPARAISON. — JUGEMENT. — RAISONNEMENT.

Le domaine où se déploie l'intelligence est aussi vaste que la réalité. Elle se connaît d'abord elle-même, elle connaît l'âme dont elle est le pouvoir, et tous les états et opérations de l'âme. Elle connaît, en second lieu, le monde matériel ; elle contemple la multitude innombrable des corps, leurs propriétés si différentes et leurs lois. Enfin, au delà des choses individuelles et passagères, elle découvre des vérités universelles et immuables ; elle conçoit le temps et l'espace illimités, la cause et la substance absolues, les règles éternelles des proportions, la beauté, la justice, et, par-dessus toutes les autres vérités, l'être infini, centre de la perfection, source de l'existence, Dieu.

Facultés secondaires de l'entendement.

Les pouvoirs à l'aide desquels l'entendement acquiert cette variété surprenante de connaissances, ont appelé en tout temps les recherches des philosophes, qui ont mis leur principal soin à les décrire avec exactitude. Ils peuvent se ramener aux facultés suivantes : la *conscience*, les *sens extérieurs*, la *raison*, l'*attention*, la *comparaison*, l'*abstraction*, la *généralisation*, le *raisonnement*, la *mémoire*, l'*imagination*.

Par la *conscience*, les *sens extérieurs* et la *raison*, l'entendement reçoit pour ainsi dire l'impression de la vérité et forme toutes ses premières connaissances.

Par l'*attention*, l'*abstraction*, la *généralisation*, le *raisonnement*, il les modifie et les étend.

Par la *mémoire*, il les conserve et les rappelle ; par l'*imagination*, il conçoit des objets qui n'existent pas dans la nature.

Nous avons déjà parlé des sens extérieurs, et nous aurons plus loin à revenir sur la conscience et la raison à l'occasion des notions premières et de l'origine des idées. Bornons-nous donc à traiter ici des facultés où éclate surtout l'activité de l'entendement et le pouvoir qu'il a de modifier et d'étendre ses connaissances.

De l'attention, de la réflexion et de la comparaison.

Qu'une vaste campagne se déroule devant moi. j'embrasserai d'un

coup d'œil toutes les parties du paysage : les prairies, les chaumières, les arbres, les troupeaux, le cours de la rivière, etc. Mais à cette vue indécise et obscure de l'ensemble succède peu à peu l'étude des détails. Las de contempler inutilement plusieurs choses à la fois, l'esprit se concentre sur une seule, va de celle-ci à une seconde, puis à une troisième, et parcourt successivement les diverses parties du tableau qu'il a sous les yeux, en s'arrêtant sur chaque objet tout le temps nécessaire pour le bien connaître. Cette direction de l'intelligence vers un objet, cette application qu'elle met à le considérer, est ce qu'on appelle l'*attention* (de *tendere ad*).

Lorsque l'attention s'applique aux opérations de l'âme, aux phénomènes de conscience, elle prend le nom de *réflexion*. Si elle a pour objet les ressemblances et les différences, et en général les rapports des choses entre elles, elle devient la *comparaison*.

L'attention produit trois effets principaux :

1° Elle accroît l'énergie de l'impression produite sur nous par les objets qu'elle considère ; elle peut même la rendre exclusive. Qu'une chose occupe fortement notre esprit, nous cessons d'apercevoir les autres, même celles qui sont à nos côtés. Ainsi, quand nous assistons à un spectacle qui nous intéresse, plus nous avons les yeux fortement fixés sur la scène, plus nous prêtons l'oreille aux paroles des acteurs, plus, en un mot, les péripéties du drame nous attachent, et moins nous voyons, moins nous entendons ce qui se passe autour de nous.

2° L'attention fait les idées distinctes, précises, claires, et nous permet de démêler dans les choses une foule de propriétés qui échappent à une vue distraite.

3° Enfin, l'attention est une des conditions du souvenir. Pour se rappeler une chose, il faut y avoir été attentif. Si quelqu'un entend un discours sans attention, dit Reid, que lui en reste-t-il ? S'il voit sans attention l'église de Saint-Pierre ou le Vatican, quel compte peut-il en rendre ? Tandis que deux personnes sont engagées dans un entretien qui les intéresse, l'horloge sonne à leurs oreilles sans qu'elles y fassent attention ; que va-t-il en résulter ? la minute d'après elles ne savent si l'horloge a sonné ou non.

Étudiée en elle-même, l'attention est essentiellement volontaire. Nous sommes attentifs quand nous voulons, et aux choses que nous voulons. Il est vrai que la fatigue ressentie par nos organes nous oblige à ne pas laisser nos regards attachés trop longtemps sur les mêmes objets ; mais cette circonstance ne détruit pas le pouvoir que l'homme exerce sur la direction de ses pensées. C'est donc bien à tort que Condillac a défini l'attention « une sensation que nous éprouvons comme si elle était seule, parce que toutes les autres sont

comme si elles n'étaient pas. » Sans doute, une sensation exclusive accompagne la plupart de nos actes d'attention ; mais elle en est le résultat, nous l'avons vu, elle n'en constitue pas le fond et la nature. Évidemment Condillac, ici comme ailleurs, a confondu l'effet avec la cause.

De l'abstraction.

Nos premières connaissances ne sont pas seulement obscures et confuses, elles sont aussi particulières et concrètes, c'est-à-dire elles embrassent les objets et l'ensemble de leurs qualités. Par l'*abstraction*, nous détachons ces qualités de leur substance et nous les considérons à l'exclusion les unes des autres : nous formons des idées *abstraites*.

C'est un préjugé de croire que l'abstraction est un acte compliqué et rare. Il n'en existe pas qui soit plus simple et plus fréquent. A commencer par les sens, ils ne peuvent pas ne pas abstraire ; car chacun découvre une qualité spéciale. La vue, par exemple, ne perçoit que la couleur, l'ouïe les sons, le goût les saveurs. La raison n'abstrait pas moins naturellement que les sens, lorsqu'elle conçoit les causes, les substances, le temps, l'espace, le bien, le beau. Enfin, le langage est aussi un moyen d'abstraction ; car la plupart des mots ne désignent et ne peuvent désigner qu'un seul côté des objets.

Le pouvoir d'abstraire est la condition de toutes les recherches scientifiques. Au point de départ de chaque science, l'analyse retrouve une ou plusieurs idées abstraites. L'idée abstraite d'étendue est le fondement de la géométrie ; l'idée abstraite du mouvement engendre la mécanique ; celles du repos et de l'équilibre, la statique ; celle du son, l'acoustique ; celle de la lumière et des couleurs, l'optique ; enfin, pour citer un dernier exemple, celle du bien et du mal, la morale et toutes ses branches.

Mais si l'abstraction a son utilité, elle a aussi ses inconvénients et ses dangers. En isolant les uns des autres les objets de nos connaissances, elle nous fait oublier les rapports qui les unissent ; et, ce qui est plus grave, elle nous porte à accorder une sorte d'existence substantielle à de pures qualités dont nous faisons des êtres véritables, parfois des personnes douées comme nous d'intelligence et de liberté.

Ce dernier genre d'erreur, consistant à réaliser des abstractions, est le fond même du paganisme qui fut la personnification des forces de la nature, des vices et des vertus des hommes.

De la généralisation

Nos connaissances subissent une nouvelle métamorphose dans la *généralisation* qui, de particulières les rend *générales*, c'est-à-dire qui étend à plusieurs objets une idée qui ne s'appliquait d'abord qu'à un seul objet. Ainsi, l'esprit commence par avoir l'idée de *Pierre*, de *Paul*, de *Jean* ; il s'élève ensuite à l'idée d'*humanité*.

Les idées générales sont certainement les plus nombreuses de toutes ; car, parmi neuf ou dix espèces de mots dont les langues se composent, une seule espèce, la classe des noms ou substantifs renferme des signes consacrés aux notions individuelles ; ce sont les substantifs ou noms propres, Pierre, Paul, Jean, etc. Toutes les autres espèces de mots expriment des notions universelles.

La formation des idées générales suppose deux conditions : 1° l'abstraction ; 2° la comparaison. Par l'abstraction, nous formons l'idée de certaines qualités ; nous découvrons, par exemple, que Pierre est doué d'intelligence et qu'il a un corps organisé d'une certaine manière. Par la comparaison, nous nous assurons que ces qualités se retrouvent chez plusieurs êtres.

Comme toutes les idées générales ne le sont pas au même degré, c'est-à-dire ne s'étendent pas au même nombre d'individus, on a été amené à les partager en plusieurs classes subordonnées les unes aux autres ; de là les notions d'*espèce*, de *genre*, de *famille*, d'*ordre*, qui servent à établir les classifications si commodes pour retenir ou pour transmettre les détails des sciences. Ces notions présentent une double propriété : 1° elles s'étendent à un certain nombre d'objets, ce qui constitue leur *extension* ; 2° elles expriment certains caractères communs à ces objets, ce qui constitue leur *compréhension*. Ajoutons avec les logiciens, que l'extension et la compréhension sont en rapport inverse ; en d'autres termes, qu'une idée générale embrasse d'autant moins de qualités qu'elle désigne un plus grand nombre d'individus.

La généralisation abrége les recherches et soulage la mémoire, en nous permettant de réunir plusieurs notions particulières que nous ne pourrions jamais nous rappeler ni même acquérir, si elles devaient rester isolées les unes des autres. Mais les idées générales ont le défaut d'être vagues et insuffisantes, car elles nous montrent seulement les ressemblances des objets et ne nous en font point apercevoir les différences. Or, il sert peu de savoir, surtout dans le commerce de la vie, en quoi les choses et les personnes se ressemblent, si l'on ignore par où elles diffèrent. De là tant d'erreurs commises par les esprits spéculatifs que l'habitude de se diriger d'a-

près certains principes généraux conduit à confondre tout et par conséquent à se tromper en tout.

Du jugement.

Lorsque l'esprit a formé un certain nombre d'idées et qu'il les a comparées, il ne tarde pas à s'apercevoir que les unes conviennent entre elles, et peuvent être réunies, et que les autres ne le peuvent pas. Il reconnaît par exemple que l'idée de *Dieu* s'accorde avec l'idée de *bonté*, et qu'elle ne s'accorde pas avec l'idée d'*injustice*. Apercevoir le rapport qui existe entre deux idées, c'est *juger*. Dieu est bon, Dieu n'est pas injuste; voilà des jugements.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance du jugement et sur le rôle qu'il joue dans le développement de l'intelligence. Mais, ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que la propriété du jugement ne consiste pas seulement, comme la plupart des logiciens l'ont pensé, dans la perception de rapport qui en est la fonction ordinaire et le caractère le plus apparent. Cette opinion suppose, en effet, que l'esprit qui juge est toujours en possession de deux idées qu'il compare entre elles et dont il découvre le rapport à la suite de cette comparaison : or, il n'en est pas toujours ainsi. Soit, par exemple, ce jugement, le plus simple de tous : *J'existe ;* je le porte spontanément, sans avoir eu d'abord l'idée du *moi* et celle d'*existence*. Il y a plus : je n'aurais jamais formé la notion abstraite d'*existence*, si je n'avais d'abord connu mon existence personnelle.

Le vrai caractère du jugement, c'est l'affirmation; sa vraie définition, c'est qu'il consiste à affirmer qu'une chose est ou n'est pas. Non-seulement l'esprit conçoit certaines idées à l'aide des sens, de la conscience et de la raison; mais de plus, il croit, il affirme que ces idées sont vraies, c'est-à-dire qu'elles expriment fidèlement la réalité. Or, cette persuasion, vive et forte, est ce qui constitue essentiellement le fait de juger.

Considéré à ce point de vue, le jugement se trouve mêlé à tous les actes de l'esprit; tous, hormis ceux de l'imagination, ont leur fin dans cette croyance que les objets sont tels qu'ils nous paraissent. Les diverses opérations de la pensée ne sont en effet rien autre chose que l'intelligence se développant d'une certaine manière, s'appliquant à un certain ordre de vérités. Or, l'intelligence est ainsi faite qu'elle a foi en sa propre véracité et qu'elle ne saurait se dépouiller de cette foi spontanée et profonde. Quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle considère, elle ne peut pas ne pas croire qu'elle voit ce qui est.

Il suit de là que le jugement n'est pas une faculté spéciale de l'entendement humain, comme les sens et la mémoire, mais bien plutôt la loi universelle de toutes nos facultés, la conséquence nécessaire de notre organisation spirituelle. Un être intelligent qui ne jugerait pas, c'est-à-dire qui ne croirait pas, offrirait la plus étrange et la plus inexplicable de toutes les contradictions.

Du raisonnement.

Le raisonnement consiste à passer d'un jugement à un autre jugement, d'une vérité à une autre vérité. Il se présente sous deux formes : l'*induction* et la *déduction*.

L'induction va des vérités particulières aux vérités générales; la déduction descend des vérités générales aux vérités particulières.

A la vue d'un corps qui tombe, concevoir que tous les corps tombent, c'est raisonner par induction. Établir que tous les corps tombent, et de là conclure que tel corps particulier doit tomber, c'est raisonner par déduction.

Le principe de la déduction est qu'on peut affirmer d'un être tout ce qu'on affirme de la classe dans laquelle il est compris; maxime évidente par elle-même; car nul objet n'appartient à une classe, que s'il en possède les caractères.

Certains philosophes ont jugé le procédé inductif moins facile à justifier, et ont demandé comment l'esprit pouvait s'élever du particulier au général, aller ainsi du moins au plus, tirer une vérité du sein d'une autre vérité moins étendue. Cette manière de raisonner, si peu légitime en apparence et toutefois si familière, s'explique par la confiance de l'homme dans l'ordre de la nature. Nous croyons que les lois de la nature sont stables et voilà pourquoi nous jugeons du passé et de l'avenir par le présent. Nous croyons que ces lois sont générales, uniformes, et voilà pourquoi nous affirmons que le cours des choses est dans tous les pays ce qu'il est dans le coin étroit de l'espace où nous habitons. Ces croyances ne dérivent pas de l'observation; car elles la dépassent et servent à la diriger; mais la nature en a déposé le germe dans tous les esprits; elles sont comme un instinct de la pensée que tous les hommes apportent en naissant.

Le raisonnement, sous sa double forme, est une des sources les plus fécondes de la connaissance humaine.

Supposons un instant l'homme réduit à la conscience, aux sens et à la mémoire : il ne connaîtrait que les vérités qui auraient frappé ses regards. Dès lors, l'avenir et la plus grande partie du présent lui échapperaient. Il serait dénué et de la prévoyance qui va au-devant des événements, et de la science qui pénètre les parties obscures et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN · DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mystérieuses des choses. Mais à l'aide du raisonnement, chaque idée acquise devient un germe fécond d'où sortent sans cesse de nouvelles idées; le cercle si étroit de nos perceptions et de nos souvenirs est franchi; la pensée voit son domaine s'étendre indéfiniment.

Tant de jugements que nous portons tous les jours sur les objets les plus frivoles et sur les plus graves, sur le caractère et la conduite des autres, sur la pluie et le beau temps, la santé, la maladie, sur les récoltes, etc., tous les calculs, projets, sentiments qui en découlent, n'ont pas d'autre origine que le raisonnement inductif. C'est aussi l'induction qui est le fondement de la physique et des sciences naturelles dont le principal objet est l'étude des lois et du plan de l'univers.

La déduction ne rend pas à l'esprit humain de moindres services; elle engendre tout un ordre de sciences telles que les mathématiques, le droit, la théologie, etc., qui consistent à développer les conséquences de certaines vérités générales servant de base au travail de l'esprit.

III.

DES IDÉES EN GÉNÉRAL. — DE LEUR ORIGINE. — DE LEURS DIFFÉRENTS CARACTÈRES. — DE LEURS DIVERSES ESPÈCES.

Après avoir étudié en elles-mêmes les facultés de l'entendement, il faut considérer les résultats de leur action et les fruits que nous en retirons.

Parmi les produits de l'intelligence, le premier de tous et le plus général, le fait élémentaire, pour ainsi dire, de l'entendement, c'est l'*idée*.

Qu'est-ce que l'*idée*? Les définitions que donnent les philosophes sont très-divergentes. Selon quelques-uns, l'idée serait un sentiment distinct, ce qui suppose l'identité de la pensée et du sentiment.

La logique enseigne, comme nous le verrons, à ne pas définir les faits primitifs qui, par leur nature, échappent à la définition. Suivons ce sage précepte, et bornons-nous à dire que l'idée est la connaissance sous sa forme la plus simple.

Différentes espèces d'idées.

Les idées se partagent en différentes espèces, d'après le point de vue sous lequel on les considère.

Considérées sous le point de vue de leurs objets, elles sont aussi

nombreuses que les êtres sortis de la main du Créateur. Nous possédons des idées *sensibles* ou idées des objets connus par les sens, tels que les corps; des idées *intellectuelles* ou idées des objets étrangers au corps, tels que l'âme, Dieu, etc.; des idées *morales*, ou notions du bien et du mal, du vice et de la vertu, etc.

Considérées sous le point de vue de leurs qualités, elles sont *vraies* ou *fausses*, *distinctes* ou *confuses*, *claires* ou *obscures*, *abstraites* ou *concrètes*, *générales* ou *particulières*, *collectives* ou *individuelles*. Une idée vraie est celle qui est adéquate à son objet. L'idée concrète est l'idée d'une substance envisagée avec l'ensemble de ses qualités; l'idée abstraite est, au contraire, l'idée d'une qualité détachée de sa substance. Une idée qui s'étend à un grand nombre d'individus, comme l'idée d'humanité, est une notion générale; celle qui représente un seul individu, comme l'idée de Pierre ou de Paul, est particulière ou individuelle.

Idées absolues; idées relatives.

Considérées sous le rapport de la contingence et de la nécessité de leurs objets, les idées se partagent en *absolues* et *relatives*. Une idée absolue est l'idée d'une chose nécessaire ou qui ne peut pas ne pas être ce qu'elle est. Une idée relative est l'idée d'une chose contingente ou qui peut être autrement qu'elle n'est.

Ainsi, un objet matériel, un livre est devant moi; le toucher me fait connaître son poids et ses dimensions; la vue me révèle sa couleur et les lettres dont ses pages sont couvertes; je ne doute pas qu'il existe; mais, en même temps, je conçois qu'il pourrait ne pas exister ou être tout autre. Il a commencé le jour où la main d'un ouvrier a réuni ses feuilles éparses; cent fois depuis il a pu être déchiré ou brûlé; s'il l'était, ma raison ne s'étonnerait pas. L'idée de ce livre a donc pour objet une chose qui peut ne pas être, une chose qui est contingente; elle est une idée contingente.

Mais tandis que je vois ce livre et que je le touche, je conçois qu'il est situé dans l'espace, et qu'un certain laps de temps s'est écoulé depuis que l'auteur l'a composé. Or, en est-il du temps et de l'espace, comme il en est de ce livre? Puis-je admettre qu'ils n'existent pas? Que chacun s'interroge et il verra clairement que non. Ce livre anéanti, le lieu où il était subsiste; la durée qui le renfermait poursuit son cours. Que dis-je? c'est en vain que par la pensée nous anéantirions tous les livres, tous les corps, tous les événements, le vide qui suivrait cette ruine immense ne serait point, pour la raison, la destruction du temps et de l'espace. En un mot, les idées de temps et d'espace, comme l'idée de

mystérieuses des choses. Mais à l'aide du raisonnement, chaque idée acquise devient un germe fécond d'où sortent sans cesse de nouvelles idées; le cercle si étroit de nos perceptions et de nos souvenirs est franchi; la pensée voit son domaine s'étendre indéfiniment.

Tant de jugements que nous portons tous les jours sur les objets les plus frivoles et sur les plus graves, sur le caractère et la conduite des autres, sur la pluie et le beau temps, la santé, la maladie, sur les récoltes, etc., tous les calculs, projets, sentiments qui en découlent, n'ont pas d'autre origine que le raisonnement inductif. C'est aussi l'induction qui est le fondement de la physique et des sciences naturelles dont le principal objet est l'étude des lois et du plan de l'univers.

La déduction ne rend pas à l'esprit humain de moindres services; elle engendre tout un ordre de sciences telles que les mathématiques, le droit, la théologie, etc., qui consistent à développer les conséquences de certaines vérités générales servant de base au travail de l'esprit.

III.

DES IDÉES EN GÉNÉRAL. — DE LEUR ORIGINE. — DE LEURS DIFFÉRENTS CARACTÈRES. — DE LEURS DIVERSES ESPÈCES.

Après avoir étudié en elles-mêmes les facultés de l'entendement, il faut considérer les résultats de leur action et les fruits que nous en retirons.

Parmi les produits de l'intelligence, le premier de tous et le plus général, le fait élémentaire, pour ainsi dire, de l'entendement, c'est l'*idée*.

Qu'est-ce que l'*idée*? Les définitions que donnent les philosophes sont très-divergentes. Selon quelques-uns, l'idée serait un sentiment distinct, ce qui suppose l'identité de la pensée et du sentiment.

La logique enseigne, comme nous le verrons, à ne pas définir les faits primitifs qui, par leur nature, échappent à la définition. Suivons ce sage précepte, et bornons-nous à dire que l'idée est la connaissance sous sa forme la plus simple.

Différentes espèces d'idées.

Les idées se partagent en différentes espèces, d'après le point de vue sous lequel on les considère.

Considérées sous le point de vue de leurs objets, elles sont aussi

nombreuses que les êtres sortis de la main du Créateur. Nous possédons des idées *sensibles* ou idées des objets connus par les sens, tels que les corps; des idées *intellectuelles* ou idées des objets étrangers au corps, tels que l'âme, Dieu, etc.; des idées *morales*, ou notions du bien et du mal, du vice et de la vertu, etc.

Considérées sous le point de vue de leurs qualités, elles sont *vraies* ou *fausses*, *distinctes* ou *confuses*, *claires* ou *obscures*, *abstraites* ou *concrètes*, *générales* ou *particulières*, *collectives* ou *individuelles*. Une idée vraie est celle qui est adéquate à son objet. L'idée concrète est l'idée d'une substance envisagée avec l'ensemble de ses qualités; l'idée abstraite est, au contraire, l'idée d'une qualité détachée de sa substance. Une idée qui s'étend à un grand nombre d'individus, comme l'idée d'humanité, est une notion générale; celle qui représente un seul individu, comme l'idée de Pierre ou de Paul, est particulière ou individuelle.

Idées absolues; idées relatives.

Considérées sous le rapport de la contingence et de la nécessité de leurs objets, les idées se partagent en *absolues* et *relatives*. Une idée absolue est l'idée d'une chose nécessaire ou qui ne peut pas ne pas être ce qu'elle est. Une idée relative est l'idée d'une chose contingente ou qui peut être autrement qu'elle n'est.

Ainsi, un objet matériel, un livre est devant moi; le toucher me fait connaître son poids et ses dimensions; la vue me révèle sa couleur et les lettres dont ses pages sont couvertes; je ne doute pas qu'il existe; mais, en même temps, je conçois qu'il pourrait ne pas exister ou être tout autre. Il a commencé le jour où la main d'un ouvrier a réuni ses feuilles éparses; cent fois depuis il a pu être déchiré ou brûlé; s'il l'était, ma raison ne s'étonnerait pas. L'idée de ce livre a donc pour objet une chose qui peut ne pas être, une chose qui est contingente; elle est une idée contingente.

Mais tandis que je vois ce livre et que je le touche, je conçois qu'il est situé dans l'espace, et qu'un certain laps de temps s'est écoulé depuis que l'auteur l'a composé. Or, en est-il du temps et de l'espace, comme il en est de ce livre? Puis-je admettre qu'ils n'existent pas? Que chacun s'interroge et il verra clairement que non. Ce livre anéanti, le lieu où il était subsiste; la durée qui le renfermait poursuit son cours. Que dis-je? c'est en vain que par la pensée nous anéantirions tous les livres, tous les corps, tous les événements, le vide qui suivrait cette ruine immense ne serait point, pour la raison, la destruction du temps et de l'espace. En un mot, les idées de temps et d'espace, comme l'idée de

Dieu, ont pour objet une chose qui ne peut pas ne pas être, une chose qui est nécessaire ; ce sont des idées nécessaires.

Deux caractères secondaires de nos idées, la *particularité* et l'*universalité*, découlent de leur *contingence* et de leur *nécessité*.

Tout objet contingent est fini. Son existence qui a eu un commencement est de toutes parts circonscrite par d'autres objets auxquels il sert lui-même de limites, et l'idée qui le représente participe à ses bornes. Elle n'est pas vraie en tout temps, en tout lieu, pour tous les esprits. Elle est déterminée, individuelle, particulière.

Mais ce qui ne peut pas ne pas être, ce qui est nécessaire, est partout et toujours ; autrement il ne serait pas nécessaire. La causalité est une conception nécessaire, aussi l'étendons-nous à tous les phénomènes, affirmant, sans la plus légère hésitation, que, quels qu'ils soient, ils ont tous une cause. La justice est une conception nécessaire, aussi est-elle obligatoire pour tous les hommes qui sont tous également tenus de la pratiquer, malgré les différences qui résultent de l'âge, du tempérament, de la position sociale.

En résumé, toute idée *absolue* est *nécessaire* et *universelle* ; toute idée *relative* est *contingente* et *particulière*.

Cette analyse des caractères de nos idées jette une vive lumière sur la question si controversée de leur origine et de leur formation.

Origine des idées.

La connaissance humaine a trois origines : la *conscience*, les *sens* et la *raison*.

En effet, puisque toutes nos idées peuvent se ranger en deux grandes catégories, les idées relatives et les idées absolues, la question de leur origine se réduit à savoir comment nous avons acquis ces deux classes de notions.

Or, parmi les idées relatives qui doivent appeler d'abord notre attention comme étant les plus familières à l'esprit humain, les unes ont pour objet la matière, les autres l'âme, l'esprit.

La source où nous avons puisé les premières n'est pas difficile à découvrir : c'est, comme nous l'avons déjà vu, la sensation qui suit l'impression des choses extérieures sur nos organes. Il faut voir les corps pour en connaître la couleur. Il faut les entendre pour en discerner le son. Il faut les toucher pour savoir qu'ils sont étendus, solides. Un sens de moins diminue la connaissance que nous avons de la matière ; un sens de plus nous permettrait peut-être d'y découvrir une foule de propriétés nouvelles.

Mais les sens ne sauraient nous donner la connaissance de l'âme

et de ses opérations. L'âme ne tombe pas sous les sens ; on ne la touche ni on ne la voit. La faculté qui nous révèle à nous-mêmes est, comme nous l'avons déjà fait entendre, un pouvoir purement spirituel, la *conscience*. C'est la conscience qui nous instruit de tout ce qui se passe en nous, comme la sensation nous avertit de tout ce qui se passe au dehors. C'est elle qui nous fait connaître nos plaisirs, nos peines, nos craintes, nos espérances, nos désirs, nos pensées, nos résolutions, les opérations et les facultés de notre âme, et les attributs essentiels de la personne humaine, la simplicité et l'identité. La conscience devient par là l'origine de plusieurs idées importantes, qui ne peuvent dériver des sens. En nous apprenant que notre âme est active, elle nous donne l'idée de cause ; en nous apprenant qu'elle est une, elle nous donne l'idée d'*unité ;* en nous apprenant qu'elle est identique, c'est-à-dire qu'elle ne change, ni ne varie, elle nous donne la notion d'*identité*. Comme on désigne habituellement les sens et la conscience par le nom d'*expérience* ou *observation*, nous pouvons poser comme indubitable que l'expérience ou l'observation est l'origine de toutes les idées relatives, qu'elles aient pour objet la matière ou l'esprit.

Que les idées absolues ne sauraient dériver des sens ni de la conscience

En est-il de même des idées universelles et nécessaires ? Viennent-elles également de l'observation, soit que l'observation les ait directement produites, soit qu'elles résultent de l'action des facultés de l'esprit opérant sur les données expérimentales ? Tel est le nœud du débat mémorable qui a partagé l'antiquité, le moyen âge et la philosophie moderne.

La question a été résolue en faveur de l'expérience par une école célèbre qui a reçu du caractère et de l'exagération même de ses doctrines le nom d'école *empirique* (de ἐμπειρία, expérience), c'est-à-dire qui s'appuie exclusivement sur l'observation. Suivant l'école empirique, les idées absolues découlent de l'observation comme les idées relatives ; la seule différence est qu'elles n'en viennent pas directement, mais qu'elles sont dues à un travail ultérieur de l'esprit. Ainsi, nous devons aux sens l'idée de *montagne* et l'idée d'*or* : unissant ces deux idées, nous formons l'idée de *montagne d'or* que les sens ne nous donnent pas immédiatement. De même, nous voyons des causes particulières : supprimant les imperfections qu'elles présentent et qui les limitent, nous concevons une cause infinie et illimitée qui est Dieu.

L'empirisme s'est produit à toutes les grandes époques de l'histoire de la philosophie. Enseigné au moins d'une manière implicite dès les

premiers temps de la philosophie grecque par une école célèbre, l'école d'Ionie, il a depuis trouvé des partisans nombreux ; chez les anciens : Démocrite, Épicure, Lucrèce ; chez les modernes : Hobbes, Gassendi, Locke, Condillac. Chacun de ces philosophes a donné une explication qui lui est propre ; mais tous ont cela de commun que, selon eux, l'intelligence ne possède pas une seule idée qui, directement ou indirectement, ne vienne de la conscience ou des sens.

Mais une pareille doctrine donne lieu à d'insurmontables difficultés :

1° Elle n'explique ni l'universalité ni la nécessité des notions absolues. En effet, par les sens et la conscience, nous ne sortons ni du lieu où nous sommes ni du moment actuel. Nous voyons ce qui se passe ici, là, à telle heure, et rien au delà. Vainement nous appelons à notre aide la mémoire et le témoignage : le témoignage et nos souvenirs sont bornés comme nos perceptions. Vainement nous élaborons les données de l'observation : ces données ne peuvent rendre ce qu'elles ne contiennent pas, des jugements universels. Est-ce l'observation qui nous a appris que tous les phénomènes de l'univers sans exception ont une cause et se produisent dans le temps? Non certes, puisque nous n'avons observé qu'un nombre de phénomènes très-restreint.

Mais les notions expérimentales sont moins encore, s'il se peut, nécessaires qu'universelles. Que nous montre l'observation ? Ce qui est, non ce qui doit être. Je veux que nos sens, aidés de la mémoire et de l'induction, aient le pouvoir de nous découvrir tout ce qui s'est passé ou se passera dans l'univers ; je veux que nul phénomène n'échappe à nos laborieuses investigations ; encore ne saurions-nous pas, par cette voie, que les faits ont dû se passer de telle manière, et qu'ils ne pouvaient se passer autrement? Il n'y a pas une expérience au monde capable de nous faire connaître que nul corps ne saurait exister en dehors de l'espace, et que, nécessairement, l'espace renferme tous les corps. La nécessité ne se voit pas, ne se touche pas, ne se sent pas.

2° La doctrine empirique, en rapportant les idées absolues à l'observation, est conduite à les dénaturer pour les faire rentrer dans les conditions de l'hypothèse. Qu'est-ce, par exemple, pour Locke et ses disciples, que la causalité ? C'est la succession. Qu'est-ce que la substance ? Une collection de qualités. Qu'est-ce que le bien ? L'utile. Qu'est-ce que l'infini ? La négation du fini. De là sont résultées les conséquences les plus funestes pour la morale, la religion, l'art, dont les bases ont été ou renversées ou ébranlées. L'empirisme a eu presque toujours pour résultats le scepticisme et le matérialisme.

Origine des idées absolues.

L'erreur et les dangers de la doctrine empirique ont conduit un grand nombre de philosophes à chercher aux idées nécessaires une origine autre que les sens et la conscience. Platon les considère comme des réminiscences d'une vie antérieure, où l'âme contemplait, au sein même de l'intelligence divine, le vrai, le beau et le bien absolus. Descartes veut qu'elles soient *innées* ou empreintes dans l'esprit dès la naissance, par opposition aux idées *adventices*, ou qui viennent du dehors, et aux idées *factices*, ou que nous formons nous-mêmes. Kant ne voit dans les conceptions nécessaires autre chose que des lois ou formes purement subjectives de notre croyance. D'autres les attribuent à une révélation primitive qui se serait transmise d'âge en âge dans la société.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer avec détail ces théories. Un point incontestable, c'est que les idées absolues constituent un ordre à part de notions irréductibles à l'expérience. Si on désigne, comme on le fait ordinairement, sous le nom de *raison*, le procédé, quel qu'il soit, par lequel l'esprit les acquiert, nos idées, comme nous l'établissions en commençant, se trouveront avoir deux origines : la raison et l'expérience. Par l'expérience, nous formons les idées relatives ; celles qui se rapportent au corps dérivent de l'expérience sensible ou des sens ; celles qui se rapportent à l'âme, de l'expérience psychologique ou de la conscience. Par la raison, nous concevons les idées absolues, et avant tout l'idée de Dieu qui est le centre de toutes les autres.

Après avoir saisi la vérité sans la chercher, en vertu des seules lois de l'intelligence, l'esprit revient sur la notion obscure qu'il en avait d'abord acquise et qu'il transforme au moyen de l'activité volontaire. A l'aide de l'attention qui analyse les objets, de la comparaison qui les rapproche, du raisonnement qui découvre les propriétés les plus cachées, enfin par la puissance du langage qui fixe la pensée, nous donnons à nos idées de la précision, de la clarté, de l'étendue. Particulières et concrètes à leur origine, elles deviennent abstraites, collectives, générales ; elles engendrent des idées nouvelles qui à leur tour en produisent d'autres. Ainsi se développe la connaissance humaine ; ainsi naissent et marchent les sciences par les forces combinées du génie et de la volonté.

IV.

DES NOTIONS ET VÉRITÉS PREMIÈRES.

Une conséquence de l'étude à laquelle nous nous sommes livrés, c'est que l'entendement possède des idées fondamentales qu'il n'a pas tirées des sens, et qu'il n'a pas formées lui-même à l'aide du raisonnement. Ces idées si importantes pour l'homme ont souvent reçu le nom de *notions* ou *vérités premières*, par opposition aux *vérités secondes*. Elles ont en effet cela de propre qu'elles ne supposent aucune autre idée qui leur soit antérieure, et qu'elles sont la base essentielle de nos connaissances. La définition qu'on peut donner des notions ou vérités premières, c'est donc que toutes les autres en dérivent, et qu'elles-mêmes ne dérivent d'aucune autre, que l'entendement ne peut s'élever au-dessus, et que s'il ne s'appuyait pas sur ce principe inébranlable de toute vérité, les vérités les plus simples lui échapperaient.

Caractères des vérités premières.

Trois caractères, selon la remarque du père Buffier, distinguent les premières notions.

Elles sont si claires que, quand on entreprend de les prouver ou de les attaquer, on ne peut le faire que par des notions qui ne sont pas plus claires, ou même qui le sont bien moins encore.

Elles sont si universellement répandues chez tous les hommes qu'on les retrouve partout les mêmes, dans tous les lieux et dans tous les temps, et que ni l'ignorance, ni les préjugés ne peuvent les détruire.

Enfin elles sont si fortement imprimées en nous, qu'elles nous dirigent dans nos jugements et dans notre conduite, et que ceux-là mêmes qui les nient, sont obligés de les suivre à leur insu et de contredire dans la pratique leurs maximes spéculatives.

Exemples de vérités premières.

A considérer la nature des vérités premières, il semblerait que la philosophie doit en posséder depuis longtemps une liste exacte. Ce travail a été entrepris en effet plusieurs fois, mais toujours en vain. C'est que l'analyse de la pensée est d'une délicatesse extrême, d'une difficulté infinie, surtout lorsqu'il s'agit de dégager les notions élémentaires qui ont servi à engendrer toutes nos connaissances.

Aristote distinguait sous le nom de *catégories* dix notions qu'il considérait comme essentielles : la *substance*, la *qualité*, la *quantité*, la *relation*, le *temps*, le *lieu*, la *situation*, l'*action*, la *passion*, la *manière d'être*.

D'autres philosophes venus après Aristote, se sont placés à un autre point de vue dans l'étude des notions premières, et les ont classées d'une manière différente. Sans reproduire ici les divers systèmes qui ont été proposés, nous nous bornerons à citer comme exemples les notions les plus apparentes, celles qui se détachent, pour ainsi dire, avec le plus d'éclat sur le fond de la pensée humaine.

1° Tous les hommes ont la notion de l'espace qui contient les corps : tous savent qu'il n'y a pas de corps qui ne soit dans l'espace, et que l'espace s'étend au delà de tous les corps, qu'il est immense.

2° Tous les hommes ont la notion de la durée ; ils connaissent la relation nécessaire de la durée aux événements qui s'y produisent ; ils conçoivent la durée sans bornes, l'éternité.

3° Il en est de même de la substance et de ses qualités, de la cause et de ses effets. Nous croyons que toute qualité suppose une substance, que tout fait a une cause. Aussi, apercevant dans l'univers une variété prodigieuse d'êtres et de phénomènes qui ne sont pas leur cause à eux-mêmes, nous affirmons l'existence d'une cause souveraine qui les a créés et que nous appelons Dieu.

4° L'entendement possède la notion première du bien et du mal, du devoir et du droit, du mérite et du démérite. Il connaît avec évidence que nous sommes tenus de ne pas nuire à autrui, d'honorer nos parents, de respecter la parole donnée, et que celui qui viole ces obligations sacrées est digne de châtiment, que celui au contraire qui les accomplit, même aux dépens de ses intérêts, est digne de récompense.

5° Tous les hommes enfin ont l'idée du beau, et cette idée est le fondement commun de tous les arts.

C'est aussi parmi les notions premières qu'il faut ranger les vérités appelées axiomes, et qui, dans la géométrie par exemple, ont un rôle si important.

Après les détails dans lesquels nous sommes entrés au sujet de l'origine des idées, il serait inutile d'insister sur la manière dont nous connaissons les vérités premières. Il résulte de tout ce qui précède, qu'elles sont immédiatement conçues par la raison à qui elles sont en quelque sorte inhérentes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

V.

DE LA MÉMOIRE, DE L'ASSOCIATION DES IDÉES, DE L'IMAGINATION.

De la mémoire.

La *mémoire* est la faculté qui nous rappelle le passé. Elle ne peut nous le rappeler qu'autant qu'elle a recueilli nos connaissances à mesure de leur formation et qu'elle en a gardé le dépôt. Elle comprend donc deux faits élémentaires : 1° la conservation des idées; 2° leur reproduction ou rappel. Le premier de ces faits échappe à l'observation. Où et comment les idées se conservent-elles? La conscience est muette à cet égard. Le second fait peut, au contraire, aisément s'observer.

Il nous arrive souvent de ne pas reconnaître nos anciennes idées quand elles se reproduisent. Ainsi le rêveur et l'artiste ne s'aperçoivent pas que les perceptions qu'ils ont eues autrefois leur ont fourni, à l'un tous les éléments de sa rêverie, à l'autre tous les traits dont il compose ses tableaux. Cette reproduction d'une idée, sans la conscience que nous l'avons eue, s'appelle proprement *conception*. Lorsque la conception est accompagnée de la reconnaissance de son objet, elle se transforme et devient le *souvenir*, qui est par excellence l'acte de la mémoire. Nous nous souvenons toutes les fois que nous nous retraçons un objet absent ou un fait passé.

Le souvenir comprend trois éléments : 1° la persuasion de l'existence passée de l'objet qu'on se rappelle; 2° la notion de la durée qui s'est écoulée depuis que cet objet a frappé pour la première fois la vue; 3° celle de l'identité personnelle, c'est-à-dire la croyance que nous qui nous souvenons et nous qui avons autrefois connu, nous sommes une seule et même personne.

La formation du souvenir suppose que nous avons accordé un certain degré d'attention à l'objet; car c'est une vérité d'expérience que la mémoire laisse échapper la plupart des événements et des choses qui n'ont pas été gravés dans l'esprit par une forte et sérieuse application.

De l'association des idées.

Une autre condition nécessaire à la naissance du souvenir, c'est qu'il soit éveillé par un autre souvenir ou par une perception analogue.

Le philosophe anglais Hobbes assistait un jour à une conversation sur les guerres civiles qui désolaient l'Angleterre, lorsqu'un des interlocuteurs demanda combien valait le denier romain. Cette question inattendue semblait amenée par un caprice du hasard et parfaitement étrangère au sujet de l'entretien; mais en y réfléchissant mieux, Hobbes ne tarda pas à découvrir ce qui l'avait suggérée. Par un progrès rapide et presque insaisissable, le mouvement de la conversation avait amené l'histoire de la trahison qui livra Charles I^er^ à ses ennemis; ce souvenir avait rappelé Jésus-Christ, également trahi par Judas, et la somme de trente deniers, prix de cette dernière trahison, s'était offerte alors, comme d'elle-même, à l'esprit de l'interlocuteur.

Cette propriété que nos idées ont de s'appeler réciproquement est connue sous le nom d'*association* ou de *liaison des idées*.

Pour peu qu'on observe avec attention la manière dont une idée est éveillée par une autre, il est manifeste que ce rappel n'est pas fortuit, mais qu'il tient aux rapports secrets de nos conceptions. Ces rapports sont en grand nombre; nous citerons comme exemples : le temps, le lieu, la ressemblance, le contraste, les relations de la cause et de l'effet, du principe et de la conséquence, du signe et de la chose signifiée. Ce sont les principales sources de ces liaisons qui se forment entre nos pensées et qui occasionnent tous nos souvenirs. Ainsi la vue des lieux illustrés par de grandes actions nous rappelle les événements qui s'y sont passés; le nom d'un grand personnage fait songer à ses contemporains; l'œuvre nous rappelle l'ouvrier; un portrait, l'original; une idée, le mot qui l'exprime, etc.

Ces liaisons de pensées, il faut le remarquer, ne sont pas importantes pour la mémoire seule; leur influence s'étend sur toutes les parties de notre constitution. Ce sont elles qui déterminent nos goûts, nos préjugés, nos erreurs, la tournure de notre esprit et de notre caractère. Le talent des saillies, par exemple, tient principalement à l'habitude de saisir les relations les plus lointaines des idées, tandis, au contraire, que les liaisons naturelles et régulières font la solidité du jugement et la rectitude de la conduite.

Nos souvenirs peuvent s'éveiller sans le concours de la volonté; mais, dès qu'ils sont une fois nés, elle contribue de plusieurs manières à les modifier. D'abord elle leur donne de la clarté et de la précision; sous son regard, ils se déterminent et deviennent plus exacts. Puis, tandis qu'elle s'efforce de les éclaircir, elle en suscite un grand nombre de nouveaux. Combien de dates ne s'offrent pas souvent à notre esprit avant qu'il ait retrouvé la date oubliée qu'il cherche! Enfin, ce qui a plus d'importance, la volonté peut unir nos pensées selon le mode et les rapports qu'elle-même a choisis. Elle peut préférer un genre d'associations bizarres, mais faciles, à des liaisons plus régulières, mais

aussi plus pénibles à former. Elle peut rechercher les analogies lointaines, les oppositions cachées, les rapports accidentels, ou s'attacher aux relations de cause à effet, de moyen à fin, de principe à conséquence. Ce pouvoir de la volonté sur le souvenir a donné naissance à la *mnémotechnie*, qui est l'art de faciliter la mémoire en attachant nos idées aux objets les plus propres à les rappeler.

De l'imagination.

L'*imagination* est la faculté de former des idées qui ne correspondent à aucun objet réel, comme l'idée d'un cheval ailé ou d'un géant.

Quand on examine attentivement les produits les plus extraordinaires de l'imagination, il n'est pas difficile de reconnaître qu'ils sont formés d'éléments empruntés à la réalité, et que tout le rôle de cette faculté se borne à combiner à sa manière les notions et les souvenirs épars qu'elle a recueillis. Ainsi l'idée de *montagne d'or*, qui n'a pas son type propre dans la nature, résulte de la juxtaposition de deux idées très-réelles, l'idée d'*or* et celle de *montagne*. Analysez les œuvres de la poésie, de la peinture et de la statuaire; vous reconnaîtrez que les aventures les plus romanesques, les caractères les plus invraisemblables, les figures les plus impossibles, de même que les tableaux et les récits les plus naturels, ne sont qu'un assemblage de parties qui existent réellement en divers sujets, et que l'imagination rapproche et combine.

L'imagination n'est donc pas comme on pourrait le croire, un pouvoir simple et élémentaire, mais une faculté complexe, qui, dans son exercice, dépend de plusieurs autres. Les principales opérations qu'elle suppose, sont : 1° la *mémoire*, qui lui offre les matériaux sur lesquels son activité doit s'exercer; 2° l'*abstraction*, qui divise ces matériaux, qui isole une qualité, un trait, un détail de toutes les circonstances qui s'y rattachent dans la réalité; 3° l'*association des idées* qui permet d'unir entre elles ces parties détachées, d'en former un ensemble, soit le corps d'un récit, soit un nouvel être fictif.

A ces opérations essentielles viennent s'ajouter, dans le plus grand nombre des cas, la *réflexion*, la *sensibilité*, la *conception rationnelle du bien et du beau*, tantôt réunies, tantôt séparées. C'est guidé par la réflexion, que le savant parvenu aux limites où s'arrête l'expérience, imagine les hypothèses plus propres à expliquer les faits dont la cause échappe à ses observations. C'est à la lumière de l'idée du beau, que l'artiste, échauffé par cette notion sublime et vivifiante, dispose, dans le plus bel ordre, les matériaux que la réalité lui fournit, et enfante ces chefs-d'œuvre qui nous charment et nous captivent.

Quand l'imagination n'a plus pour se diriger, ni le goût, ni la réflexion, quand elle est abandonnée à elle-même, elle erre au hasard; les souvenirs qu'elle a recueillis s'enchaînent sans aucun ordre. Alors se produisent, pendant le sommeil, les phénomènes des *songes*; et, pendant la veille, ceux de la *rêverie* et de l'*hallucination* ou de la *folie*.

La nature complexe de l'imagination rend cette faculté très-variable. L'organisation physique, le caractère, les habitudes, le climat, les institutions politiques et religieuses, toutes les influences extérieures qui entourent l'homme, agissent sur elle et contribuent à la modifier. De là ces différences prodigieuses qu'elle présente, suivant les individus, les siècles et les pays, et qui se manifestent d'une manière éclatante dans la poésie et les arts des différentes nations.

VI.

DES SIGNES EN GÉNÉRAL ET DU LANGAGE EN PARTICULIER.

Ce qu'on entend par signes.

Un *signe* est ce qui sert à représenter un objet absent ou invisible pour les sens. Ainsi les pulsations du pouls sont le signe de la vie; la hauteur du mercure, dans le tube barométrique, est le signe de la pesanteur de l'atmosphère; la fumée est le signe du feu; la grandeur et la magnificence dans les œuvres est le signe du génie.

Les sentiments et la pensée de l'homme sont inaccessibles aux sens extérieurs; ni l'ouïe, ni la vue, ni le toucher, ne peuvent pénétrer dans le sanctuaire réservé à la conscience. Les modifications de notre âme, nos besoins, nos désirs, nos connaissances resteraient donc cachés à nos semblables, si nous n'avions le pouvoir de les en instruire à l'aide de certains signes. Aucune relation ne pourrait dès lors s'établir parmi les hommes; la société n'existerait pas.

Du langage; diverses espèces de langage.

Le *langage* est l'ensemble de ces signes particuliers à l'aide desquels nous communiquons nos pensées à autrui.

Selon la nature et l'origine des signes qui le composent, le langage peut se diviser en langage d'*action* et langage *oral*, langage *naturel* et langage *artificiel*.

Le langage *naturel* est celui que la nature elle-même nous enseigne;

comme les cris inarticulés que pousse l'enfant, les exclamations que la joie ou la douleur nous arrachent, les mouvements désordonnés de la passion, etc.

Le langage *artificiel* est l'œuvre du génie de l'homme qui, de siècle en siècle, perfectionne et développe le langage naturel, ajoute de nouveaux termes à la langue qu'il parle, crée même de nouvelles langues à l'usage des sciences et des arts.

Le langage *oral* comprend les signes qui s'adressent à l'ouïe, comme les cris et la parole.

Le langage d'*action* s'adresse à la vue : c'est le jeu de la physionomie ; ce sont les diverses attitudes du corps, exprimant ou la prière ou la menace, ou l'amour ou la fureur ; c'est surtout le geste, cette parole des sourds et muets.

La parole est supérieure à toutes les autres formes du langage, soit en raison de la correspondance étroite qui existe entre l'organe vocal et l'organe de l'ouïe, et qui les destine spécialement à la communication de la pensée, soit à cause de l'aptitude de la voix à exprimer avec promptitude, facilité et précision les nuances les plus délicates du sentiment et de la connaissance. Mais la parole est par elle-même fugitive, et les traces qu'elle laisse dans la mémoire s'effacent rapidement. Il importait donc de la fixer, afin de donner ainsi de la clarté aux idées qu'elle exprime : de là est né l'usage des signes permanents ou de l'*écriture*.

Écriture hiéroglyphique ; écriture alphabétique.

Il y a deux sortes d'*écriture* : l'écriture *hiéroglyphique* et l'écriture *phonétique* ou *alphabétique*.

L'écriture *hiéroglyphique*, ainsi appelée parce qu'elle était employée anciennement par les prêtres égyptiens, peint directement les idées. L'écriture *alphabétique* n'exprime au contraire que les sons, ce qui l'a fait quelquefois nommer *phonétique*.

Il semblerait que des signes qui sont la représentation immédiate de la pensée, doivent être préférés à ceux qui ne traduisent que son image parlée. Mais cet avantage de l'écriture hiéroglyphique n'est qu'apparent. Quand on considère le nombre et la nature des signes dont elle est formée, et la difficulté de les lire ou de les écrire, on s'aperçoit qu'elle est très-compliquée, et qu'elle nuit au libre jeu de nos facultés intellectuelles. Il n'en est pas de même de l'écriture alphabétique, qui, à l'aide des lettres de l'alphabet, au nombre de vingt à vingt-cinq, représentant les sons élémentaires, exprime aisément toutes les modulations de la parole, et toutes les nuances de la pensée.

Origine du langage.

Une grave question que soulève l'étude du langage est la question de son origine. Peu de points ont donné lieu, surtout dans ces derniers temps, à de plus vifs débats. Les uns, Condillac, par exemple, veulent que le langage soit une création du génie et de la volonté de l'homme ; les autres, comme M. de Bonald, soutiennent que les facultés humaines n'auraient pas suffi pour l'inventer, et qu'il est un don, une révélation surnaturelle de Dieu. Deux points nous paraissent hors de contestation : le premier, que le langage renferme un grand nombre d'éléments qui sont d'origine humaine, ne fût-ce que les termes nouveaux, les tournures nouvelles dont chaque idiome s'enrichit de siècle en siècle, à mesure que les idées se modifient et s'étendent ; le second, que sous ces éléments factices se cachent des signes primitifs, que chacun a spontanément employés et compris, et sans lesquels, dépourvu de tout moyen de s'entendre avec ses semblables, il n'aurait pu créer aucun signe artificiel.

La question, d'après cela, n'est pas de savoir si le langage est un don de Dieu ou une invention de l'homme, mais quelle part il faut faire dans l'établissement du langage à l'action divine et au travail humain, puisque ces deux causes ont contribué à sa formation. Une fois la difficulté réduite à ces termes, il faut considérer que l'isolement ne nous est pas naturel, que nous sommes nés pour vivre en société, et que nous avons dû recevoir, dès l'origine, les facultés nécessaires pour atteindre cette fin providentielle. Or, la société, pour ses moindres relations, exige des signes variés, précis et clairs ; les mouvements incertains et les cris inarticulés que la passion arrache aux êtres vivants ne présentent pas ces caractères. Dieu donc, puisqu'il ne fait rien en vain, a dû, en créant l'espèce humaine, lui donner un moyen de s'exprimer différent et moins imparfait ; l'homme, dès le berceau du monde, s'est distingué du reste des créatures par sa langue, comme il s'en distinguait par la raison. Mais, une langue, si parfaite qu'elle soit, ne vaut que par l'usage qu'on en fait avec conscience et liberté. Si l'homme n'avait pas remarqué et volontairement reproduit les signes qu'il avait reçus de Dieu, ces signes seraient restés pour lui un don stérile. La part de la raison dans la formation du langage, n'a donc pas seulement consisté à le développer, à le perfectionner ; elle a servi d'abord à le rendre nôtre, à nous l'approprier, et, par là, elle a été une des conditions de son existence et de sa fécondité. On a dit que la pensée n'existerait pas sans la parole ; il serait plus exact de dire que sans la pensee, la parole ne serait plus qu'un vain son qui frapperait inutilement

l'oreille. La parole et la pensée sont deux faits simultanés qui réagissent l'un sur l'autre. Primitivement, grâce au don divin, l'homme pense et il parle : par la pensée, il s'approprie la parole et invente de nouveaux signes à l'image des signes naturels; par la parole, il exprime, éclaircit et développe la pensée. Voilà comment nous paraissent pouvoir se concilier les théories opposées de M. de Bonald et de Condillac.

VII.

INFLUENCE DES SIGNES SUR LA FORMATION DES IDÉES.

Le langage, qui est le premier lien de la société, est aussi l'instrument le plus efficace que l'entendement ait à sa disposition pour étendre et perfectionner ses connaissances.

Examinons les principaux services que le langage nous rend sous ce rapport :

Que le langage conserve la pensée.

Comme auxiliaire de l'intelligence, le langage sert premièrement à noter les idées à mesure qu'on les acquiert. Il favorise ainsi la mémoire et ne cesse de fournir à toutes les facultés de l'esprit de nouveaux et d'abondants matériaux; car ce ne sont pas seulement nos propres pensées qu'il nous remet sous les yeux, ce sont encore toutes celles de nos semblables; c'est, pour ainsi dire, le trésor entier de leurs connaissances, de leurs découvertes et de leurs souvenirs, dans lequel nous puisons librement dès que notre vue se repose sur les caractères qui les expriment.

Que le langage analyse la pensée.

Secondement le langage est un moyen régulier d'analyse pour la pensée. Chaque mot n'exprimant qu'une seule idée, nous sommes bien forcés, quand nous parlons, d'analyser nos pensées pour les communiquer aux autres, et quand les autres nous parlent, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas les analyses toutes faites qu'ils nous présentent. Et comme chaque langue a une syntaxe et une méthode d'après lesquelles les mots doivent se succéder dans un ordre fixe et régulier, il en résulte que toutes ces analyses ne se font pas au hasard, mais méthodiquement; d'où cette maxime profondément vraie de Condillac, que les langues sont autant de véritables méthodes analytiques.

Que le langage concourt à la formation de la pensée.

Mais le langage ne sert pas seulement à conserver ou à analyser la pensée, il a un autre avantage non moins sérieux : il contribue à la formation d'un grand nombre d'idées que nous n'aurions jamais eues sans son secours, comme les idées abstraites, les idées générales et collectives. L'esprit a sans doute en lui-même la faculté de les concevoir; mais à peine formées, elles se dissiperaient promptement sous le regard même de l'esprit. La qualité abstraite irait rejoindre l'ensemble d'où on l'a détachée; l'idée générale se diviserait entre les individus dont elle résume les ressemblances; l'idée collective s'effacerait et s'oublierait, si nous ne donnions comme un corps à toutes ces conceptions vagues et fugitives. Comment, par exemple, pourrions-nous former, sans le secours des signes, l'idée d'un nombre un peu étendu? Comment exécuter les opérations de l'arithmétique, de la géométrie? Qu'on nous donne à faire de tête une règle de trois, ou à extraire la racine carrée d'un nombre élevé; sans le secours des signes, comment le pourrions-nous? Nous éprouvons déjà une difficulté sérieuse à ces calculs, même en alignant des chiffres qui du moins fixent et retiennent nos idées; que serait-ce si nous étions privés même des noms de nombre? La plus forte tête, l'organisation la plus exceptionnelle serait elle-même incapable, dans cette dernière hypothèse, de tout calcul un peu compliqué.

Si l'homme peut penser sans le secours des mots?

Frappés de l'influence décisive du langage sur la pensée, quelques philosophes se sont demandé si l'homme pouvait penser sans les mots. La question est plus curieuse qu'utile; car nous n'imaginons pas l'homme; nous le prenons tel qu'il est avec l'ensemble des facultés qu'il a reçues du Créateur, et de tous les moyens qui aident à son développement intellectuel et moral. Or, que parmi ces moyens figure le langage, c'est là un point qui ne peut pas être contesté. Veut-on savoir en outre si le langage est à ce point nécessaire que l'esprit ne puisse former une idée sans l'attacher à un signe, ni la concevoir indépendamment du signe qui la représente? Il semble que la plupart des idées, fussent-elles soumises à cette condition, la notion de l'existence personnelle y échappe. De quel signe en effet ai-je besoin pour savoir que je suis? Ainsi, l'intervention des signes a des limites, et après

l'oreille. La parole et la pensée sont deux faits simultanés qui réagissent l'un sur l'autre. Primitivement, grâce au don divin, l'homme pense et il parle : par la pensée, il s'approprie la parole et invente de nouveaux signes à l'image des signes naturels; par la parole, il exprime, éclaircit et développe la pensée. Voilà comment nous paraissent pouvoir se concilier les théories opposées de M. de Bonald et de Condillac.

VII.

INFLUENCE DES SIGNES SUR LA FORMATION DES IDÉES.

Le langage, qui est le premier lien de la société, est aussi l'instrument le plus efficace que l'entendement ait à sa disposition pour étendre et perfectionner ses connaissances.

Examinons les principaux services que le langage nous rend sous ce rapport :

Que le langage conserve la pensée.

Comme auxiliaire de l'intelligence, le langage sert premièrement à noter les idées à mesure qu'on les acquiert. Il favorise ainsi la mémoire et ne cesse de fournir à toutes les facultés de l'esprit de nouveaux et d'abondants matériaux; car ce ne sont pas seulement nos propres pensées qu'il nous remet sous les yeux, ce sont encore toutes celles de nos semblables; c'est, pour ainsi dire, le trésor entier de leurs connaissances, de leurs découvertes et de leurs souvenirs, dans lequel nous puisons librement dès que notre vue se repose sur les caractères qui les expriment.

Que le langage analyse la pensée.

Secondement le langage est un moyen régulier d'analyse pour la pensée. Chaque mot n'exprimant qu'une seule idée, nous sommes bien forcés, quand nous parlons, d'analyser nos pensées pour les communiquer aux autres, et quand les autres nous parlent, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas les analyses toutes faites qu'ils nous présentent. Et comme chaque langue a une syntaxe et une méthode d'après lesquelles les mots doivent se succéder dans un ordre fixe et régulier, il en résulte que toutes ces analyses ne se font pas au hasard, mais méthodiquement; d'où cette maxime profondément vraie de Condillac, que les langues sont autant de véritables méthodes analytiques.

Que le langage concourt à la formation de la pensée.

Mais le langage ne sert pas seulement à conserver ou à analyser la pensée, il a un autre avantage non moins sérieux : il contribue à la formation d'un grand nombre d'idées que nous n'aurions jamais eues sans son secours, comme les idées abstraites, les idées générales et collectives. L'esprit a sans doute en lui-même la faculté de les concevoir; mais à peine formées, elles se dissiperaient promptement sous le regard même de l'esprit. La qualité abstraite irait rejoindre l'ensemble d'où on l'a détachée; l'idée générale se diviserait entre les individus dont elle résume les ressemblances; l'idée collective s'effacerait et s'oublierait, si nous ne donnions comme un corps à toutes ces conceptions vagues et fugitives. Comment, par exemple, pourrions-nous former, sans le secours des signes, l'idée d'un nombre un peu étendu? Comment exécuter les opérations de l'arithmétique, de la géométrie? Qu'on nous donne à faire de tête une règle de trois, ou à extraire la racine carrée d'un nombre élevé; sans le secours des signes, comment le pourrions-nous? Nous éprouvons déjà une difficulté sérieuse à ces calculs, même en alignant des chiffres qui du moins fixent et retiennent nos idées; que serait-ce si nous étions privés même des noms de nombre? La plus forte tête, l'organisation la plus exceptionnelle serait elle-même incapable, dans cette dernière hypothèse, de tout calcul un peu compliqué.

Si l'homme peut penser sans le secours des mots?

Frappés de l'influence décisive du langage sur la pensée, quelques philosophes se sont demandé si l'homme pouvait penser sans les mots. La question est plus curieuse qu'utile; car nous n'imaginons pas l'homme; nous le prenons tel qu'il est avec l'ensemble des facultés qu'il a reçues du Créateur, et de tous les moyens qui aident à son développement intellectuel et moral. Or, que parmi ces moyens figure le langage, c'est là un point qui ne peut pas être contesté. Veut-on savoir en outre si le langage est à ce point nécessaire que l'esprit ne puisse former une idée sans l'attacher à un signe, ni la concevoir indépendamment du signe qui la représente? Il semble que la plupart des idées, fussent-elles soumises à cette condition, la notion de l'existence personnelle y échappe. De quel signe en effet ai-je besoin pour savoir que je suis? Ainsi, l'intervention des signes a des limites, et après

avoir constaté leur utilité, le philosophe ne doit pas méconnaître la puissance propre et spontanée de l'entendement.

Caractères d'une langue bien faite.

On comprend par ce qui précède combien il importe qu'une langue soit bien faite, c'est-à-dire qu'elle réunisse toutes les qualités nécessaires à la communication facile et prompte des idées. Il faudrait, pour ne rien laisser à désirer sous ce rapport, que le langage fût: 1° *complet*, c'est-à-dire qu'il renfermât des signes pour toutes les pensées; 2° *déterminé*, c'est-à-dire que chaque mot eût sa signification propre et n'empiétât pas sur celle des autres; 3° *simple*, c'est-à-dire que les mots exprimant des idées élémentaires, fussent courts et faciles à retenir; 4° enfin, *analogue*, ou que les combinaisons analogues de mots répondissent à des combinaisons analogues de pensées. Les mathématiques et à un moindre degré certaines branches des sciences naturelles ont seules une langue douée de ces qualités que ne présentent pas les langues vulgaires. La philosophie a souvent cherché à perfectionner celles-ci: elle a même formé le projet d'une langue philosophique universelle qui serait à l'usage de tous les pays, comme le latin le fut au moyen âge dans la chrétienté. Mais cette tentative, renouvelée diverses fois, n'a pas réussi jusqu'à ce jour et elle ne paraît pas destinée à plus de succès dans l'avenir. Les langues vulgaires doivent être acceptées telles qu'elles sont, et tout le devoir de la Logique est de prescrire la définition exacte des termes obscurs ou mal déterminés qu'elles renferment.

VIII.

NOTIONS DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

L'étude du langage dans ses rapports avec la pensée conduit à poser les bases de la *grammaire générale*.

La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement une langue. Mais au-dessus de toutes les grammaires particulières qui comprennent les règles spéciales à la langue de chaque peuple, il y a une science qui considère ce que tous ces idiomes ont de commun, et qui en cherche le fondement dans la nature de l'homme, dans les lois de la pensée; c'est la grammaire générale, dont nous allons exposer sommairement les principes.

Le langage est l'expression de la pensée; donc il possède autant de signes que les produits de l'intelligence peuvent offrir de variétés.

Or, les actes essentiels de l'entendement se réduisant à deux, l'*idée* et le *jugement*, il en résulte que toutes les langues ont des signes pour représenter les idées: ce sont les *mots*, et d'autres signes pour représenter les jugements: ce sont les *propositions*.

Des différentes espèces de mots.

Les mots se subdivisent comme les idées elles-mêmes. Aux idées de *substance* correspondent des signes de substances ou *substantifs*; aux idées de *qualité* des signes de qualités ou *adjectifs;* aux idées de *rapport* des signes de rapports ou *propositions*. Et de même, pour exprimer l'*affirmation*, cet élément nécessaire de tout jugement, toutes les langues renferment un mot particulier qui a le même nom que la parole; c'est le *verbe*, qui communique au discours sa force et toute sa lumière.

Chaque espèce de mots offre des variétés nombreuses, et peut subir beaucoup de modifications qui, comme les mots eux-mêmes, sont la conséquence de nos idées.

Ainsi, pour ce qui concerne les substantifs, les *genres* correspondent à la distinction des sexes que la nature a établis dans les espèces organisées, et que l'esprit de l'homme a étendus par analogie à tous les objets de l'univers. Les *nombres*, comme le *singulier* et le *pluriel*, marquent l'extension des idées, et expriment si elles s'appliquent à un seul objet ou à plusieurs objets. Les *cas* sont des changements de désinences que quelques langues emploient pour exprimer certaines idées de rapport par un signe plus abrégé que la préposition.

Dans les verbes, les *temps* sont l'image de la division de la durée en passé, présent et futur. Les *modes* indiquent si l'affirmation de l'esprit a lieu simplement: ce qui est le mode *indicatif;* ou si elle est subordonnée à quelque condition: ce qui est le mode *subjonctif*.

Analyse de la proposition.

L'analyse de la proposition se fait de la même manière que l'analyse des parties du discours, en considérant le langage comme la traduction fidèle des faits de l'intelligence.

Puisque le jugement n'est autre chose que l'affirmation d'une idée, toute proposition doit renfermer deux termes au moins, dont l'un représente l'idée: c'est le *sujet*, et dont l'autre indique qu'elle a été affirmée: c'est le *verbe*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La plupart des grammairiens admettent comme élément nécessaire de la proposition un troisième terme, l'*attribut*. C'est qu'ils considèrent le jugement comme la perception d'un rapport entre deux idées. Or, nous avons vu que cette théorie n'était pas entièrement exacte. Si l'esprit porte beaucoup de jugements qui sont le résultat de la comparaison de deux idées, par exemple : *César est un grand guerrier*, *Dieu est juste*, il en porte aussi qui ne supposent pas la comparaison, et dans lesquels l'esprit est seul en présence du sujet, avec la faculté qu'il a d'affirmer, par exemple, le jugement : *je suis*, *j'existe*.

Il y a des propositions *particulières* dont l'individu est le sujet, comme *Pierre est mortel*, et des propositions *générales* dont le sujet est plusieurs individus, comme *les hommes sont mortels*.

Il y a des propositions *absolues*, qui sont claires et complètes par elles-mêmes, et des propositions *relatives* qui en supposent d'autres qui les précèdent et dont elles dépendent.

Il y a des propositions *simples*, il y en a de *complexes*, de *composées*.

La source première de ces variétés et de plusieurs autres, est toujours la même; c'est la pensée et en particulier le jugement.

L'analyse peut pousser plus loin encore. Une fois les mots et les propositions étudiés, on peut examiner d'après quelles règles les propositions s'unissent pour former des phrases, d'où résulte toute la suite du discours. Il ne faut pas croire que les lois de la syntaxe soient arbitraires, comme elles peuvent le paraître à un observateur superficiel; loin de là, elles sont le produit, en quelque sorte fatal, soit du génie propre de chaque nation, soit de la constitution de l'esprit humain. Cela est si vrai qu'elles changent peu, qu'on les retrouve à peu près partout les mêmes, et qu'étant donnée la syntaxe d'une langue, à une époque de son histoire, cette langue, quelles que soient la richesse de son développement et ses transformations apparentes, conservera le fond des règles qui ont présidé à sa naissance. Mais, malgré l'intérêt qu'une étude plus étendue des rapports du langage et de la pensée pourrait offrir, nous ne saurions insister plus longtemps sur ces questions qui exigeraient un ouvrage spécial pour être convenablement traitées.

IX.

DE LA MÉTHODE EN GÉNÉRAL. — DE L'ANALYSE ET DE LA SYNTHÈSE.

C'est en vain que l'homme aurait été créé intelligent s'il ne savait pas régler l'usage de son intelligence. Les facultés sublimes qu'il a reçues demandent à être dirigées habilement; il faut, pour qu'elles ne restent pas un don inutile, qu'il possède l'art de les gouverner, qu'il mesure la carrière à parcourir et discerne la voie qui le mène plus sûrement au but.

Ce qu'on entend par *méthode*.

Méthode est le terme dérivé du grec qui désigne cette voie que suit la raison pour s'élever à la vérité. Le choix de la méthode est donc un des premiers points qui doivent appeler l'attention des sages. Ainsi l'ont jugé les génies les plus éminents que l'âge moderne ait produits; car ils ont consacré leurs meilleurs ouvrages à cet objet si important. Bacon a écrit son *Novum organum*, Descartes, le *Discours de la méthode*, Malebranche, la *Recherche de la vérité*, Locke, Spinosa, Leibnitz, des *règles pour la direction de l'esprit*.

Quelque soit l'objet que la raison se propose d'étudier, il est deux opérations en sens contraire qu'elle pratique tour à tour, et qui produisent toutes nos connaissances : ce sont l'*analyse* et la *synthèse*.

De l'analyse.

L'*analyse* (de ἀναλύω, je décompose) consiste à séparer les éléments d'une chose pour la mieux connaître. C'est ainsi que le chimiste isole les éléments des substances composées, de l'eau, par exemple; que la philosophie établit des divisions parmi les faits de conscience, et distingue la pensée, le sentiment et la volonté. Le propre de l'analyse est donc de passer du composé au simple, du particulier au général, du concret à l'abstrait. Elle peut également s'appliquer au monde physique et au monde moral, aux phénomènes de la matière et à ceux de l'esprit.

De la synthèse.

La *synthèse* (de συντίθημι, je réunis) suit une marche opposée à l'analyse; elle rapproche les éléments que celle-ci a isolés, et re-

produit l'unité qu'elle a détruite. Ainsi le chimiste qui a décomposé une certaine quantité d'eau peut aussitôt après la créer, pour ainsi dire, de nouveau, en combinant les volumes d'hydrogène et d'oxygène qu'il a recueillis. De même, quand le philosophe a étudié séparément chacune des facultés de l'âme, il les compare et en examine les rapports et le jeu. La synthèse va donc du simple au composé, de la partie au tout, des détails à l'ensemble : elle remonte la voie que l'analyse avait descendue. Ces deux opérations, aussi naturelles l'une que l'autre, sont également indispensables. Sans l'analyse, l'esprit n'a que des conceptions vagues, obscures, souvent même arbitraires et hypothétiques ; sans la synthèse, il n'aperçoit que des objets isolés, et ne tarde pas à fléchir sous le nombre des vérités de détail qu'il découvre.

Mais l'analyse et la synthèse ne sont pas seulement pratiquées dans les sciences d'observation, mais encore dans celles de raisonnement, comme les mathématiques. Là elles conservent chacune et leur caractère propre et leur importance. L'analyse part de la question même à résoudre ; elle en décompose ou en modifie les données particulières, et poursuit, à travers ces transformations, une maxime évidente et admise qui contienne la solution cherchée. Le propre de la synthèse est, au contraire, de poser d'abord une maxime certaine ou qui paraît telle, de la développer et d'y ramener la question proposée qui se trouve par cela même résolue. Je procède par voie d'analyse, lorsque voulant démontrer que l'âme est immortelle, je m'appuie, pour l'établir, sur cette proposition même qui me conduit par une suite de déductions à une autre proposition qui n'est pas contestée, par exemple que Dieu est juste. Je procède au contraire par voie de synthèse si, ayant posé d'abord que Dieu est juste, puis que sa justice serait offensée, si tout pour l'homme finissait à la tombe, je conclus de là que notre âme est immortelle.

Les conditions générales de l'analyse et de la synthèse sont de ne rien supposer et de ne rien omettre ; car l'un ou l'autre altère également la vérité. Il faut, en outre, dans les sciences spéculatives, observer certaines règles fidèlement définies par les logiciens, telles que fixer l'état de la question, en corriger les données, si elles sont obscures, diviser les difficultés autant que faire se peut, suivant le précepte de Descartes, définir tous les termes obscurs, démontrer toutes les propositions douteuses, etc.

X.

DE LA MÉTHODE DANS LES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES. — OBSERVATION. — EXPÉRIMENTATION.

Nécessité de l'expérience.

Interprète et ministre de la nature, l'homme, dit Bacon, ne peut la connaître, qu'autant qu'il l'a observée.

La méthode d'observation ou méthode expérimentale est, en effet, la seule qui puisse être suivie avec succès dans les parties des sciences humaines, qui ont les phénomènes naturels pour objet.

Les philosophes ont cru pendant longtemps qu'ils pourraient découvrir la constitution de l'univers par une sorte de divination qui rendait l'étude des faits superflue. C'était ressembler à un enfant qui, sans avoir jamais vu en détail une machine à vapeur, voudrait se rendre compte du jeu de tous les rouages de la machine par un effort d'imagination. Encore l'entreprise de cet enfant marquerait-elle moins de présomption que l'espérance ambitieuse du philosophe qui, du fond de son cabinet et avant toute expérience, prétendrait expliquer les œuvres de Dieu.

Les premiers sages de la Grèce ont imaginé plusieurs systèmes sur l'origine des choses. L'élément universel était l'eau, suivant Thalès ; l'air, suivant Anaximène ; le feu, suivant Héraclite. Empédocle admettait quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu, soumis à l'action de deux forces, dont l'une les agrége et dont l'autre les sépare. Quel a été le résultat de ces ingénieuses hypothèses ? On a bientôt reconnu combien elles étaient erronées, et elles ont disparu sans laisser aucune trace féconde. Il en a été de même dans les temps modernes de la doctrine des tourbillons, que le nom de Descartes, son inventeur, n'a pas préservée du discrédit mérité où elle est tombée.

Observation ; expérimentation.

La méthode expérimentale a deux formes distinctes, *l'observation* proprement dite et l'*expérimentation*.

Observer, c'est considérer attentivement les choses qui s'offrent d'elles-mêmes à la vue, sans que l'esprit ait le pouvoir d'en varier les aspects.

Expérimenter, c'est produire ou modifier artificiellement les phé-

nomènes à étudier, pour que l'étude en soit plus facile, plus sûre, plus féconde.

L'astronome *observe* et ne peut faire autre chose qu'*observer;* le chimiste et le physicien *expérimentent.*

Règles de l'observation.

Toute observation suppose : 1° l'application patiente de l'esprit à l'objet qu'on observe, une forte et sérieuse attention qui ne laisse échapper aucune circonstance digne d'être remarquée ; 2° l'examen successif et détaillé des parties de l'objet, l'analyse fidèle de tous leurs caractères ; 3° la synthèse de ces parties que l'observateur doit comparer, rapprocher, réunir après les avoir étudiées isolément.

La condition capitale à remplir, sous ce rapport, est une exactitude scrupuleuse à noter les moindres détails. « Si le tonnerre, par exemple, frappait la maison que nous habitons, il faudrait noter, dit Herschell, dans son excellent *Discours sur la philosophie naturelle*, quelle espèce de feu nous avons vu, si c'est une flamme, des étincelles ou un zigzag brisé, quelle direction il affectait, à quels objets il s'attachait, quelle était sa couleur, quelle a été sa durée, etc. Il faudrait indiquer l'espèce de son qui se faisait entendre : si c'était une explosion, un bruissement, un éclat passager qui a crû, qui s'est affaibli par degrés, etc. Il faudrait dire s'il répandait de l'odeur et s'il en exhalait, faire connaître si elle était sulfureuse, métallique, ou si elle était simplement le produit des substances qui ont été consumées. Il faut enfin indiquer si on a éprouvé quelque choc, quelque sensation particulière, senti dans la bouche quelque saveur étrange. Il faut encore, outre les effets du choc, exposer toutes les circonstances qui peuvent l'attirer, le produire, le modifier, telles que la puissance des conducteurs, les objets environnants, l'état de l'atmosphère, les données du baromètre, celles du thermomètre et la disposition des nuages, etc.

« Si les phénomènes sont passagers, ajoute Herschell, s'ils sont un peu complexes, qu'ils laissent peu de temps à l'observation, il ne faut pas attendre que l'impression qu'ils ont faite soit affaiblie ; il faut de suite noter ce qu'ils ont de curieux, rafraîchir sa mémoire en se plaçant autant que possible dans les mêmes circonstances. Il faut se porter sur les lieux pour discuter la relation qui les décrit ; il faut interroger avec soin tout ce qui reste des traces qui les rappellent....

« Dans tous les cas qui admettent la numération ou le mesurage, continue Herschell, il est de la dernière importance d'obtenir des nombres précis, soit qu'il s'agisse d'une évaluation de temps, d'espace ou de toute autre quantité. La plus légère omission de ce genre expose aux illusions des sens et peut produire les erreurs les plus graves. C'est ainsi que dans les pays montagneux, on se trompe constamment dans l'estimation des hauteurs et des distances, et l'on ne se corrige d'une fausse appréciation que pour tomber dans l'excès contraire..... »

Règles de l'expérimentation.

Lorsque l'observation pure et simple ne suffit pas à faire connaître certains faits, et qu'ils appartiennent à un ordre qui se prête aux expériences, on a recours à ce moyen puissant de pénétrer les secrets que la nature rebelle nous dérobe.

Bacon a tracé avec détail les règles de l'expérimentation sous les titres de : *Variatio, productio, translatio, inversio, compulsio experimenti.*

Ainsi il faut varier l'expérience, c'est-à-dire il faut la renouveler dans des conditions différentes, afin de pouvoir étudier l'objet sous tous ses aspects ; il faut l'étendre, c'est-à-dire la répéter dans des proportions plus vastes, ce qui a pour conséquence de confirmer les résultats obtenus, s'ils sont vrais, et de les rendre plus éclatants ; il faut la renverser, prouver par exemple la composition de l'eau soit en séparant les éléments qui la composent, soit en les rapprochant et en les combinant, etc.

On comprend que nous ne saurions entrer ici dans le détail des règles et des procédés de l'expérimentation, qui varient trop pour être décrits complétement, et dont il suffira d'avoir donné quelques exemples.

XI.

DE L'ANALOGIE, DE L'INDUCTION, DES HYPOTHÈSES

De l'analogie.

Les ressemblances que nous apercevons entre les objets nous portent généralement à en supposer d'autres que nous n'apercevons pas.

Ainsi, dit Reid, nous observons beaucoup de rapports entre la terre que nous habitons et les autres planètes : toutes font leur révo-

nomènes à étudier, pour que l'étude en soit plus facile, plus sûre, plus féconde.

L'astronome *observe* et ne peut faire autre chose qu'*observer;* le chimiste et le physicien *expérimentent.*

Règles de l'observation.

Toute observation suppose : 1° l'application patiente de l'esprit à l'objet qu'on observe, une forte et sérieuse attention qui ne laisse échapper aucune circonstance digne d'être remarquée ; 2° l'examen successif et détaillé des parties de l'objet, l'analyse fidèle de tous leurs caractères ; 3° la synthèse de ces parties que l'observateur doit comparer, rapprocher, réunir après les avoir étudiées isolément.

La condition capitale à remplir, sous ce rapport, est une exactitude scrupuleuse à noter les moindres détails. « Si le tonnerre, par exemple, frappait la maison que nous habitons, il faudrait noter, dit Herschell, dans son excellent *Discours sur la philosophie naturelle*, quelle espèce de feu nous avons vu, si c'est une flamme, des étincelles ou un zigzag brisé, quelle direction il affectait, à quels objets il s'attachait, quelle était sa couleur, quelle a été sa durée, etc. Il faudrait indiquer l'espèce de son qui se faisait entendre : si c'était une explosion, un bruissement, un éclat passager qui a crû, qui s'est affaibli par degrés, etc. Il faudrait dire s'il répandait de l'odeur et s'il en exhalait, faire connaître si elle était sulfureuse, métallique, ou si elle était simplement le produit des substances qui ont été consumées. Il faut enfin indiquer si on a éprouvé quelque choc, quelque sensation particulière, senti dans la bouche quelque saveur étrange. Il faut encore, outre les effets du choc, exposer toutes les circonstances qui peuvent l'attirer, le produire, le modifier, telles que la puissance des conducteurs, les objets environnants, l'état de l'atmosphère, les données du baromètre, celles du thermomètre et la disposition des nuages, etc.

« Si les phénomènes sont passagers, ajoute Herschell, s'ils sont un peu complexes, qu'ils laissent peu de temps à l'observation, il ne faut pas attendre que l'impression qu'ils ont faite soit affaiblie ; il faut de suite noter ce qu'ils ont de curieux, rafraîchir sa mémoire en se plaçant autant que possible dans les mêmes circonstances. Il faut se porter sur les lieux pour discuter la relation qui les décrit ; il faut interroger avec soin tout ce qui reste des traces qui les rappellent....

« Dans tous les cas qui admettent la numération ou le mesurage, continue Herschell, il est de la dernière importance d'obtenir des nombres précis, soit qu'il s'agisse d'une évaluation de temps, d'espace ou de toute autre quantité. La plus légère omission de ce genre expose aux illusions des sens et peut produire les erreurs les plus graves. C'est ainsi que dans les pays montagneux, on se trompe constamment dans l'estimation des hauteurs et des distances, et l'on ne se corrige d'une fausse appréciation que pour tomber dans l'excès contraire..... »

Règles de l'expérimentation.

Lorsque l'observation pure et simple ne suffit pas à faire connaître certains faits, et qu'ils appartiennent à un ordre qui se prête aux expériences, on a recours à ce moyen puissant de pénétrer les secrets que la nature rebelle nous dérobe.

Bacon a tracé avec détail les règles de l'expérimentation sous les titres de : *Variatio, productio, translatio, inversio, compulsio experimenti.*

Ainsi il faut varier l'expérience, c'est-à-dire il faut la renouveler dans des conditions différentes, afin de pouvoir étudier l'objet sous tous ses aspects ; il faut l'étendre, c'est-à-dire la répéter dans des proportions plus vastes, ce qui a pour conséquence de confirmer les résultats obtenus, s'ils sont vrais, et de les rendre plus éclatants ; il faut la renverser, prouver par exemple la composition de l'eau soit en séparant les éléments qui la composent, soit en les rapprochant et en les combinant, etc.

On comprend que nous ne saurions entrer ici dans le détail des règles et des procédés de l'expérimentation, qui varient trop pour être décrits complétement, et dont il suffira d'avoir donné quelques exemples.

XI.

DE L'ANALOGIE, DE L'INDUCTION, DES HYPOTHÈSES

De l'analogie.

Les ressemblances que nous apercevons entre les objets nous portent généralement à en supposer d'autres que nous n'apercevons pas.

Ainsi, dit Reid, nous observons beaucoup de rapports entre la terre que nous habitons et les autres planètes : toutes font leur révo-

lution autour du soleil quoiqu'à différentes distances et en des temps différents ; toutes empruntent de lui leur lumière ; nous savons avec certitude que quelques-unes ont un mouvement de rotation autour de leur axe comme la terre, et par conséquent une égale succession de jours et de nuits : quelques-unes aussi ont des lunes qui les éclairent pendant l'absence du soleil ; toutes enfin obéissent à la loi de gravitation. Il n'est point absurde de conclure de cette réunion de similitudes que les planètes peuvent être, comme la terre, le séjour de divers ordres de créatures vivantes.

Cette manière de raisonner est désignée par les philosophes sous le nom d'*analogie*. L'analogie peut donc être définie : une forme de raisonnement qui consiste à juger d'un fait par un autre en se fondant sur la ressemblance du premier au second.

Il faut distinguer dans l'analogie différents dégrés, suivant qu'elle est fondée sur des rapports de ressemblance, sur des rapports à la fin, ou sur des rapports des causes aux effets, ou des effets aux causes. Nous emprunterons à Condillac un exemple qui offre tous ces cas réunis.

« Je suppose, dit Condillac, deux hommes qui ont vécu si séparés du genre humain et si séparés l'un et l'autre qu'ils se croient chacun seul de leur espèce. Si la première fois qu'ils se rencontrent, ils se hâtent de porter l'un de l'autre ce jugement : Il est sensible comme moi : c'est l'analogie dans le degré le plus faible ; elle n'est fondée que sur une ressemblance qu'ils n'ont point même assez étudiée.

« Ces deux hommes, que la surprise a d'abord rendus immobiles, commencent à se mouvoir, et l'un et l'autre raisonnent ainsi : Le mouvement que je fais est déterminé par un principe qui sent ; mon semblable se meut ; il y a donc en lui un pareil principe. Cette conclusion est appuyée sur l'analogie qui remonte de l'effet à la cause, et le degré de certitude est plus grand que lorsqu'elle ne portait que sur une première ressemblance. Cependant, ce n'est encore qu'un soupçon. Il y a bien des choses qui se meuvent et dans lesquelles il n'y a point de sentiment. Tout mouvement n'a donc pas, avec le principe sentant, le rapport nécessaire de l'effet à la cause.

« Mais si l'un et l'autre disent : Je remarque dans mon semblable des mouvements toujours relatifs à sa conservation ; il recherche ce qui lui est utile, il évite ce qui lui est nuisible ; il emploie la même adresse, la même industrie que moi : il fait en un mot, tout ce que je fais moi-même avec réflexion. Alors, il lui supposera avec plus de fondement le même principe de sentiment qu'il aperçoit en lui-même.

« S'ils considèrent ensuite qu'ils sentent et qu'ils se meuvent par les mêmes moyens, l'analogie s'élèvera à un plus haut degré de certitude ; car ces moyens contribuent à rendre plus sensible le rapport des effets à la cause.

« Lors donc que chacun remarque que son semblable a des yeux, des oreilles, il juge qu'il reçoit les mêmes impressions par les mêmes organes ; il juge que les yeux lui sont donnés pour voir, les oreilles pour entendre, etc. Ainsi, comme il a pensé que celui qui fait les mêmes choses que lui, est sensible, il le pense même avec plus de fondement lorsqu'il voit en lui les mêmes moyens pour le faire.

Les bêtes sont-elles donc des machines, ajoute Condillac ? il me semble que leurs opérations, les moyens dont elles opèrent, et leur langage d'action ne permettent pas de le supposer ; ce serait fermer les yeux à l'analogie. A la vérité, la démonstration n'est pas évidente, car Dieu pourrait faire faire à un automate tout ce qne nous voyons faire à la bête la plus intelligente, à l'homme qui montre le plus de génie ; mais on le supposerait sans fondement. »

En général, les conclusions fondées sur l'analogie ne sont légitimes que si les rapports observés sont nombreux et importants. Celui qui se laisse éblouir par des ressemblances vagues, superficielles et en petit nombre, est toujours près de s'égarer, et ses jugements ne peuvent être pris que pour des conjectures arbitraires qui ne méritent nulle confiance.

De l'induction.

Au fond de tous nos raisonnements par analogie, il n'est pas difficile de découvrir une notion générale qui les motive et dont ils ne sont que la conséquence et l'application. Par exemple, pour juger que le traitement qui a procuré une prompte guérison dans certains cas de maladie, sera employé avec non moins de succès dans un nouveau cas analogue, il faut savoir d'une manière générale que ce genre de traitement convient à ce genre de maladie. La faculté par laquelle l'esprit conçoit le général, se nomme, nous l'avons déjà vu, *induction*. Par les sens et la conscience, nous ne saisissons que des objets particuliers ; c'est l'induction qui, à la vue des objets, nous fait porter des jugements universels, et nous élève à la connaissance des lois constantes et uniformes qui régissent le monde.

Nul procédé ne nous est plus familier que l'induction ; mais nul aussi ne nous expose à des erreurs plus fréquentes, plus graves. Chaque jour, les calculs que nous jugions le mieux établis, les prévisions qui nous paraissaient le mieux fondées, sont déjoués par l'événement. Nos alarmes sont déçues comme nos espérances.

La cause principale de ces erreurs est le grand nombre des relations qui peuvent exister entre les phénomènes. Comme elles se di-

versifient, on peut le dire, à l'infini, il devient très-délicat de discerner les relations uniformes, invariables, essentielles, en un mot les *lois*. Le précepte que donne la logique est dans ce cas de multiplier tant qu'on le peut, les expériences; car, plus les faits observés sont nombreux, moins nous sommes exposés à ériger en loi une circonstance fortuite qui a bien pu nous frapper la première fois qu'elle s'est présentée, mais que nous négligerons nécessairement dès que nous ne la verrons pas se reproduire.

Une autre règle importante, et sur laquelle Bacon, le législateur de l'induction, insiste à juste titre, c'est de procéder avec réserve, et de commencer par des généralisations partielles qui, une fois vérifiées, serviront de point de départ pour des généralisations plus étendues.

Voulons-nous, dès les premiers faits observés, ériger en une loi universelle et absolue les soupçons encore incertains qu'ils suggèrent à notre esprit, il se pourra que par une heureuse rencontre, nous apercevions une vérité nouvelle, mais le plus souvent nous serons à côté de la réalité, et l'expérience ne tardera pas à faire justice de nos conclusions trop hâtives.

Des hypothèses.

Quelque sagacité que l'homme apporte à l'étude des faits de la nature, un grand nombre se passent hors de sa portée et échappent à ses regards. Il serait donc condamné à les ignorer, s'il ne pouvait pas suppléer à l'expérience et atteindre par l'effet de sa pensée, par une sorte de divination, ce qu'il n'a pas le moyen ni la force d'observer. C'est là ce qui rend si utiles dans les sciences les *hypothèses* : j'entends par là ces explications qui ne sont pas pleinement vérifiées et que cependant on n'hésite pas à proposer comme si elles étaient vraies.

Newton, posant les bases du système du monde, se glorifiait de ne pas faire d'hypothèses, *hypotheses non fingo*. En effet, une hypothèse, fût-elle vraie, a toujours le défaut d'être arbitraire, par cela seul qu'elle n'est pas prouvée. De plus, les conjectures que forme l'esprit abandonné à lui-même sont le plus souvent fausses, et ces sortes d'erreurs une fois accréditées par l'usage, opposent un obstacle sérieux à l'avancement des connaissances. Il ne faut donc avoir recours à la méthode hypothétique qu'à la dernière extrémité, en l'absence de tout autre moyen d'investigation et de découverte, et par ce motif seul que la curiosité de l'homme ne saurait être contenue dans ces limites que la nature impose à l'observation.

Mais plus cette voie détournée est périlleuse, plus il importe de ne

s'y engager qu'avec précaution, en s'entourant de tous les moyens les plus propres à nous garantir des écueils.

Les règles à établir concernent : 1° l'invention; 2° la vérification des hypothèses.

Avant toutes choses, il faut se faire une idée la plus juste et la plus complète possible de toutes les circonstances du fait à expliquer. Il faut donc l'observer en détail, à plusieurs reprises et noter avec soin les particularités qu'il offre.

Parmi les hypothèses qui se présentent, la préférence appartient à celles qui expliquent le plus grand nombre de circonstances remarquables: elles sont les plus probables de toutes. Leur probabilité s'accroît, si elles sont simples et tirées de faits connus; car la sagesse divine n'agit pas en général par des moyens compliqués et extraordinaires; elle choisit au contraire les voies les plus directes et les plus communes. La gravitation, par exemple, qui a suffi à Newton pour expliquer le système du monde n'est-elle pas le plus vulgaire et le plus fréquent de tous les phénomènes qui frappent nos regards?

L'hypothèse choisie, la vérification ne consiste pas seulement à examiner si elle est d'accord avec tous les faits connus, si elle n'est contredite par aucun, si elle rend compte du phénomène à expliquer; il faut de plus en tirer les conséquences, et prévoir ce qui doit certainement arriver si elle est vraie. Lorsque l'expérience a confirmé la prévision, c'est alors que l'hypothèse justifiée directement dans ses conséquences par l'observation, peut être considérée comme exacte et prendre place dans la science à côté des vérités démontrées.

Les apparences singulières que la planète Saturne présente lorsqu'on l'examine au télescope, déconcertaient depuis longtemps les astronomes, quand Huygens imagina qu'elles pouvaient résulter d'un anneau lumineux qui environnerait la planète. Il put se convaincre que cette hypothèse, en elle-même très-simple, expliquait aisément toutes les particularités du phénomène; mais il ne s'en tint pas là. Il calcula avec soin les apparences que, dans cette supposition, Saturne devait successivement offrir, et ses observations s'étant trouvées conformes à ses calculs, c'est alors seulement que la justesse de l'hypothèse lui parut prouvée. Ajoutons que depuis, l'existence de l'anneau de Saturne a été démontrée directement, par les observations que la puissance des nouveaux télescopes a permis d'entreprendre.

Cet exemple ne nous apprend pas seulement les précautions que l'usage des hypothèses exige; il fait voir aussi les services que cette méthode peut rendre aux sciences lorsqu'elle est sagement appliquée.

XII.

DE LA MÉTHODE DANS LES SCIENCES EXACTES. — AXIOMES. — DÉFINITIONS. — DÉMONSTRATIONS.

Les mots de *sciences exactes*, appliqués à certaines branches des connaissances humaines, à l'exclusion des autres branches, ne paraissent pas heureusement choisis, car l'exactitude est la première condition de toute science, et on ne s'explique pas ce que pourrait être une science qui en serait dépourvue. Cependant l'usage a prévalu, et, par *sciences exactes*, on s'accorde généralement à désigner les sciences mathématiques, qui doivent ce privilége à la rigueur incomparable de leurs résultats.

La méthode applicable aux sciences exactes est la déduction qui consiste à descendre d'une vérité générale à une autre vérité. Ainsi, en géométrie, les théorèmes forment un enchaînement dans lequel les vérités établies servent à en découvrir de nouvelles, qui se trouvaient contenues dans les premières.

La déduction doit partir de principes certains qui sont les axiomes et les définitions, et elle doit aboutir à des conclusions démontrées. Nous avons donc ici à considérer trois choses : 1° la nature des axiomes ; 2° les règles de la définition ; 3° celles de la démonstration.

Des axiomes.

Un axiome est une vérité évidente par elle-même, une vérité première.

Qu'il existe des vérités de cette nature, c'est là un fait, comme nous l'avons déjà vu, qui ne saurait être contesté sérieusement. Lorsque je dis, par exemple, qu'une même chose ne peut être et n'être pas en même temps, que A égale A, il suffit que j'aie énoncé cette proposition pour qu'elle soit admise par ceux qui m'entendent.

A la racine de toutes les sciences, pour peu qu'on veuille réfléchir, on découvre des axiomes. Il y a des axiomes de physique, de morale, de grammaire, de métaphysique, par exemple, que tout fait a une cause ; que le bien est distinct du mal, et que nous sommes tenus de l'accomplir ; que dans une phrase tout adjectif suppose un substantif, etc.

Mais c'est surtout dans les mathématiques que l'importance des

axiomes est manifeste. Ils sont la base de toutes les démonstrations, et bien qu'ils ne suffisent pas pour le développement des théorèmes, aucune vérité ne peut être établie sans leur secours. Quel degré de certitude offriraient les plus simples vérités de la géométrie, s'il n'était évident que le tout est plus grand que la partie ; que deux grandeurs égales à une troisième sont égales entre elles ; que, d'un point à un autre, on ne peut mener qu'une ligne droite ?

Deux règles principales sont à observer à l'égard des axiomes.

La première consiste à prendre garde de confondre avec les axiomes proprement dits des maximes auxquelles l'habitude et la prévention donnent un faux semblant d'évidence, mais qui, par elles-mêmes, ne sont rien moins que certaines. C'est ainsi que l'opinion que la nature a horreur du vide, a été admise comme une vérité première par plusieurs physiciens qu'elle a égarés.

Une seconde règle est de ne pas prétendre prouver les axiomes. Il s'est rencontré des philosophes qui, sous le prétexte vain de ne rien admettre sans preuves, ont voulu prouver des choses aussi évidentes que l'existence des corps. On cite des mathématiciens qui ont trouvé le secret de démontrer que deux et deux faisaient quatre. Ce sont là des jeux puérils qui ne sauraient avoir d'autres résultats que de détourner l'esprit des parties sérieuses de la science, qui devaient seules appeler son attention et ses efforts.

Après les axiomes, nous avons à considérer ce qui regarde les définitions.

Des définitions.

La *définition* est l'acte par lequel l'esprit développe et fixe le sens d'un mot ou la nature d'une chose. Il y a donc deux sortes de définitions : celles des choses ou définitions *réelles*, et celles des mots ou définitions *nominales*. Elles offrent cette différence, que les définitions des choses sont déterminées et comme nécessitées par la nature, tandis que les définitions des mots sont arbitraires et ne peuvent pas être contestées. Chacun est le maître, en effet, d'attribuer la signification qu'il veut, aux termes qu'il emploie, et si j'avertis, par exemple, que j'appellerai du nom de cercle toute figure qui a trois côtés et trois angles, je ne puis être en cela taxé d'aucune erreur, bien que je sois blâmable de détourner une expression de son sens ordinaire. Quand celui à qui une définition s'adresse, ignore et le nom et la nature de la chose définie, la définition est réelle et nominale en même temps. Telles sont, en général, les définitions de toutes les substances nouvellement découvertes que l'inventeur désigne par un mot de son choix.

Toute définition se fait, selon la maxime scolastique, par le genre et la différence, *per genus et differentiam*, c'est-à-dire elle consiste à placer un objet dans une classe, et à indiquer un caractère qui le sépare de tous les objets de cette classe. Soit, par exemple, à définir la sphère : je la range dans la catégorie des solides, et je la distingue de tous les autres solides, en ajoutant qu'elle est engendrée par la révolution d'un demi-cercle autour de son diamètre.

Comme chaque genre a plus ou moins de compréhension, il n'est pas indifférent de choisir un genre ou un autre parmi ceux qui renferment l'objet à définir; mais il faut s'arrêter au genre qui le contient immédiatement. Ainsi, ce n'est pas la même chose de dire : l'homme est un *être*, ou : l'homme est un *animal* doué de raison ; car, dans le premier cas, je n'indique pas qu'il ait un corps uni à un esprit; je le fais voir dans le second cas. Le genre qui renferme immédiatement un objet, s'appelle son *genre prochain*.

Les logiciens ajoutent que la définition doit convenir à tout le défini et au seul défini, *toti definito et soli definito*, en un mot, être *propre* et *universelle;* précepte évident de soi-même. Ils veulent aussi qu'elle soit *réciproque*, c'est-à-dire que le sujet et l'attribut puissent être pris indifféremment l'un pour l'autre. Ce dernier caractère est ce qui distingue la définition des propositions pures et simples dont les termes ne sont pas convertibles. L'or est jaune, voilà une proposition ; car l'idée de couleur jaune n'est pas adéquate à l'idée d'or, puisqu'il y a d'autres choses que l'or qui sont jaunes, et que l'or, de son côté, n'a pas cette unique propriété. Une étoile est un astre qui brille de sa propre lumière, voilà une définition, parce que le sujet et l'attribut sont deux idées égales, ou, pour mieux dire, une seule idée exprimée de deux manières différentes, par un seul mot, dans le premier membre, et par un assemblage de mots dans le second.

Une dernière qualité nécessaire à la définition, est la clarté. Une définition obscure, dit Aristote, ressemble à ces tableaux de mauvais peintres, qui sont inintelligibles, à moins d'une inscription pour en expliquer le sujet. Il est donc essentiel, lorsqu'on définit, d'éviter les métaphores qui voilent la pensée; on doit, au contraire, rechercher la précision qui produit la netteté, et qui fait que la parole n'est, pour ainsi dire, que l'idée devenue sensible dans le discours.

Toute expression équivoque, toute notion indécise doit être définie; à cette condition seulement nous serons compris des autres, et nous nous comprendrons nous-mêmes.

Sachons cependant nous borner dans l'emploi des définitions. Tout ne peut pas être défini, tout ne doit pas l'être. A quoi bon définir les termes et les idées qui n'offrent rien d'ambigu ni d'obscur? Comment

définir les notions simples. Je puis définir l'*homme ;* pourquoi? Parce que l'homme est un sujet composé qui se prête par conséquent à l'analyse ; mais je ne puis pas définir l'*être*, dont la simplicité s'y refuse.

Il n'y a qu'une science, la géométrie, où les définitions aient une évidence immédiate. Dans toutes les autres branches des connaissances humaines, elles sont pour la plupart inexactes et hypothétiques. C'est, comme l'a très-bien vu Kant, que les figures et en général les objets de la géométrie, sont les produits de la pensée qui y met précisémeut ce qu'elle veut, et qui sait tout ce qu'elle y met, à peu près comme l'horloger connaît une pendule. Par exemple, décrire un cercle, c'est tracer une figure terminée par une courbe dont tous les points sont à une égale distance d'un point intérieur qu'on appelle centre; le mot *cercle* résume ce fait : la définition l'expose, et il ne reste au géomètre qu'à en tirer les conséquences. Il en est de même pour les triangles, pyramides, ellipses, etc., que nous pouvons toujours construire en aussi grand nombre qu'il nous plaît; tout y est d'une clarté parfaite pour l'intelligence, parce qu'elle engendre elle-même le sujet à définir. Comme, au contraire, les substances, le temps, l'espace, les phénomènes, nous sont donnés par la nature et que nous ne les créons pas, nous ne pouvons nous en rendre compte que peu à peu, au prix de longs efforts et de pénibles erreurs.

Des démonstrations.

C'est à l'aide des axiomes et des définitions que l'esprit humain crée les mathématiques et en général toutes les sciences qui reposent sur la déduction, comme la jurisprudence, la théologie positive, etc. Les axiomes sont par eux-mêmes des vérités stériles ; mais quand ils sont combinés avec les définitions, ils conduisent à des conclusions que l'esprit ne peut refuser d'admettre.

C'est en cela que consiste proprement la *démonstration* : elle n'est autre chose que la déduction elle-même s'appuyant sur des principes certains, et aboutissant à des conclusions également certaines. Les principes certains sont ici les axiomes et les définitions; d'où il résulte que, pour être valable, toute démonstration suppose : 1° que les définitions dont on part ne sont pas contestées; 2° que les axiomes sont clairs et évidents par eux-mêmes.

Quand donc une démonstration comprend des propositions qui ne sont pas certaines par elles-mêmes ou des mots dont le sens est ambigu, il faut, avant de passer outre, définir ces mots et expliquer les propositions de façon à dissiper toute incertitude et toute obscurité.

Parmi les demonstrations, les unes s'appliquent aux choses en elles-mêmes et établissent directement qu'elles sont ou ne sont pas : les autres sont indirectes; elles prouvent qu'une chose est telle, en montrant l'absurdité qui s'ensuivrait si elle était autrement. Ce sont les démonstrations par l'absurde.

Suivant la judicieuse remarque des logiciens de Port-Royal, « les démonstrations par l'absurde peuvent convaincre l'esprit, mais elles ne l'éclairent point, ce qui doit être le principal fruit de la science; car notre esprit n'est point satisfait, s'il ne sait non-seulement que la chose est, mais pourquoi elle est : ce qui ne s'apprend point par une démonstration qui réduit à l'impossible.... On peut dire que ces démonstrations ne sont recevables que quand on n'en peut donner d'autres, mais que c'est une faute de s'en servir pour prouver ce qui peut se prouver positivement. »

Les philosophes distinguent encore les démonstrations *a priori*, qui sont fondées sur les notions pures de l'entendement, et les démonstrations *a posteriori*, qui paraissent tirées principalement de l'expérience. Ainsi l'existence de Dieu peut être prouvée, comme nous le verrons, soit par son idée universellement gravée dans les esprits : ce qui est la preuve *a priori;* soit par les merveilles de la création : ce qui est la preuve *a posteriori*. Mais on doit remarquer que les démonstrations dans lesquelles les données expérimentales paraissent avoir le plus de part, supposent en même temps certaines conceptions rationnelles qui éclairent et fécondent ces données; de sorte que l'expérience, à proprement parler, ne prouve rien par elle-même, et que toute sa valeur démonstrative est empruntée à des notions premières qu'elle n'a pas engendrées.

Au terme de la démonstration l'esprit se repose dans l'*évidence;* il voit, il entend la vérité qui a été démontrée. Elle paraissait d'abord obscure et insaisissable; elle est devenue transparente et lumineuse, et elle captive l'intelligence aussi vivement que peuvent le faire les axiomes. Il y a donc une double évidence : l'une *immédiate*, qui est le propre des vérités premières, aussitôt admises qu'énoncées; l'autre qui naît peu à peu de la démonstration, qui suppose des idées intermédiaires, et que, par ce motif, les philosophes ont appelée *médiate*. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous parlerons de la *certitude*.

XIII.

DU SYLLOGISME. — DE SES FIGURES. — DE SES RÈGLES.

La déduction qui descend des vérités générales aux vérités particulières est, comme on a pu le voir, le fond de la méthode des sciences exactes. Étudions-la donc avec soin dans sa forme la plus rigoureuse et la plus célèbre, qui est le *syllogisme*.

Ce qu'on entend par syllogisme.

Le *syllogisme* est un argument composé de trois propositions dont la dernière, appelée *conclusion*, découle des deux premières appelées *prémisses*. Ces trois propositions naissent elles-mêmes de la combinaison de trois idées nommées *termes*, qui sont prises deux à deux. La plus générale de ces idées reçoit le nom de *grand terme;* la moins générale, de *petit terme;* celle qui fait le milieu est le *moyen terme*, dont le rôle est d'unir les deux idées extrêmes. La proposition où le grand terme est comparé au moyen s'appelle *majeure;* celle où le moyen est comparé au petit, *mineure;* la *conclusion* naît du rapprochement du petit terme et du grand. La majeure et la mineure forment les *prémisses* du raisonnement.

Soit, par exemple, ce syllogisme : Tout corps est pesant; or, l'air est un corps; donc l'air est pesant. Les trois termes d'où résultent ces propositions sont les idées de *corps*, *pesant*, *air*. Le grand terme est *pesant*, qui exprime une qualité très-générale; le petit terme est *air*, qui désigne une substance particulière; le moyen terme est *corps*, qui sert à montrer que l'attribut *pesant* convient à l'*air*. La majeure est d'après cela : Tout corps est pesant; la mineure : L'air est un corps; et ces deux propositions forment les prémisses que suit la conclusion : L'air est pesant. La majeure est en général énoncée la première; cependant elle pourrait aussi bien ne l'être qu'après la mineure. Ce qui la caractérise, ce n'est pas la place qu'elle occupe, ce sont les idées qu'elle renferme.

Telle est la constitution régulière du syllogisme; mais il est bien rare que le raisonnement se présente sous cette forme sévère et presque géométrique. Tantôt les prémisses demandent à être expliquées et prouvées, n'étant pas claires par elles-mêmes. Tantôt la conclusion en sort si naturellement qu'il est superflu de les énoncer toutes les deux. Il arrive d'autres fois que l'esprit assemble plusieurs syllogismes

qu'il abrége en les exprimant, et d'où il tire une conclusion unique. De là dérivent autant de variétés du procédé déductif :

1° L'*enthymème*, où une des prémisses du syllogisme est sous-entendue ; ex. : Tout corps est pesant ; donc l'air est pesant.

2° L'*épichérème*, où une au moins des prémisses est accompagnée de sa preuve ; ex. : Tous les corps sont pesants, l'expérience le démontre ; or, l'air est un corps ; donc, etc.

3° Le *sorite*, enchaînement de propositions d'où sort une seule conséquence ; ex. : Qui honore Dieu, respecte ses commandements ; qui respecte les commandements divins, pratique la charité ; qui pratique la charité, contribue à prévenir le crime par le soulagement de la misère ; qui prévient les actions criminelles sert les intérêts de l'État ; donc celui-là sert les intérêts de l'État, qui honore Dieu.

4° Le *dilemme*, où deux propositions contraires deviennent le point de départ de deux syllogismes qui ont la même conclusion ; ex. : En ce monde, on suit ses passions ou on ne les suit pas. Si on ne les suit pas, on est malheureux des efforts qu'il faut faire pour les combattre ; si on les suit, on est malheureux de la honte qu'on s'attire en s'y abandonnant. Il n'y a donc point de bonheur en ce monde.

5° L'*exemple*, qui consiste à prouver la majeure du syllogisme par un fait analogue à la conséquence que l'on veut tirer, etc.

Figures et modes du syllogisme.

Le procédé déductif présente des différences d'un autre ordre qui sont les *modes* et les *figures* du syllogisme. Les modes dépendent de la forme des propositions qui entrent dans le raisonnement ; les figures, de la place occupée par le moyen terme dans les prémisses.

Lorsque l'esprit juge, ou il affirme qu'une chose est, ou il affirme qu'elle n'est pas ; en d'autres termes, il nie qu'elle soit. En outre, soit qu'il affirme, soit qu'il nie, il le fait d'une manière générale ou particulière. Il y a donc quatre sortes de jugements ou de propositions : 1° propositions *affirmatives universelles* : Tous les hommes sont mortels ; 2° propositions *négatives universelles* : Aucun homme n'est parfait ; 3° propositions *affirmatives particulières* : Pierre est malheureux ; 4° propositions *négatives particulières* : Pierre n'est pas riche. Comme ces quatre sortes de propositions, prises trois à trois, peuvent se combiner de soixante-quatre manières différentes, les modes du syllogisme s'élèvent à soixante-quatre.

Quant aux figures, elles sont au nombre de quatre seulement ; car le moyen terme ne peut occuper que quatre positions, comme sujet ou comme attribut, tantôt dans la majeure, tantôt dans la mineure.

Chaque figure étant susceptible de soixante-quatre modes, on voit que le nombre total des variétés du syllogisme monte à deux cent cinquante-six ; qu'il y a deux cent cinquante-six manières de raisonner par déduction.

Règles du syllogisme.

Tous les syllogismes que l'esprit a la possibilité de faire ne sont pas également bons et ne mènent pas à une conclusion. La plupart sont une suite frivole de propositions d'où nulle conséquence ne peut sortir. Il est donc nécessaire de reconnaître les conditions que doivent remplir les bons raisonnements, afin de pouvoir les distinguer des mauvais. Tel est l'objet des règles du syllogisme qui ont été posées pour la première fois par Aristote, avec une précision supérieure, et qui furent développées au moyen âge par les scolastiques. Les huit principales, où sont résumées les conditions essentielles du syllogisme, s'exprimaient naguère par les vers suivants :

Terminus esto triplex, medius, majorque minorque.
Latius hos quam præmissæ conclusio non vult.
Nequaquam medium capiat conclusio fas est.
Aut semel aut iterum medius generaliter esto.
Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.
Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
Pejorem sequitur semper conclusio partem.

Voici la traduction de ces vers barbares, dignes de l'oubli où ils sont tombés :

1° Tout syllogisme doit renfermer trois termes : le grand, le petit, le moyen ;

2° Ces termes ne doivent pas être pris dans la conclusion plus généralement que dans les prémisses ;

3° La conclusion ne doit pas renfermer le moyen terme ;

4° Le moyen terme doit être pris une fois au moins universellement ;

5° On ne peut tirer une conclusion de deux prémisses négatives ;

6° On ne peut également tirer aucune conclusion de prémisses particulières ;

7° Une conclusion négative ne saurait sortir de prémisses affirmatives ;

8° La conclusion suit toujours la plus faible partie, c'est-à-dire elle est négative si une des prémisses est négative ; elle est particulière si une des prémisses est particulière ; elle est à la fois particulière et négative si l'une des prémisses est négative et l'autre particulière,

comme lorsque je dis : Aucun homme n'est parfait; or, Pierre est homme, donc Pierre n'est pas parfait.

Outre les règles précédentes qui résument, nous l'avons dit, les conditions essentielles du raisonnement, les scolastiques en avaient établi d'autres propres à chaque mode et à chaque figure. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail cette longue suite de préceptes, désormais sans usage, qui composaient la logique de l'école. Bornons-nous à constater le fait qu'ils servent à mettre en lumière : c'est que parmi les deux cent cinquante-six modes du raisonnement, il n'en est que dix-neuf qui soient concluants.

Au reste, cette législation si détaillée peut aisément être ramenée à des termes plus simples. Il a été démontré par les philosophes modernes que toutes les règles, tant particulières que générales, du syllogisme, rentraient dans ces deux principes : 1° que nul terme ne doit être pris d'une manière plus générale dans la conclusion que dans les prémisses; 2° que le moyen terme doit être pris une fois au moins universellement. Ces dernières règles peuvent elles-mêmes se ramener à un principe général qui est presque un axiome du sens commun, savoir que les prémisses doivent renfermer la conclusion.

Usage et abus de la forme syllogistique.

L'importance du syllogisme a été diversement jugée par les scolastiques et par les philosophes modernes. Les premiers considéraient l'art syllogistique comme le moyen le plus direct, sinon comme le seul moyen de parvenir à la vérité; voilà pourquoi ils ont mis tant de soin à en définir exactement les moindres règles. Les seconds, au contraire, n'ont voulu voir dans cet art si vanté qu'une invention stérile, frivole, et ils l'ont banni du domaine de la philosophie sérieuse.

Ces deux manières de voir sont également exagérées. Le syllogisme n'est sans doute pas le seul moyen de connaître que nous ayons; mais il n'est pas non plus un procédé purement artificiel qui serait né un jour des combinaisons d'un homme de génie; il constitue, comme l'induction, une opération régulière et naturelle de l'esprit humain, qui l'emploie habituellement, même à son insu. Bossuet remarque avec beaucoup de sens que toutes les fois que nous trouvons dans le discours les particules *parce que*, *car*, *puisque*, *donc*, et les autres qu'on nomme causales, c'est la marque presque indubitable du raisonnement. Le syllogisme n'est pas énoncé; mais l'esprit le fait intérieurement, et achève en lui-même les jugements qu'il n'exprime pas.

Quant à la méthode pratiquée par les scolastiques, et qui consiste

à ramener toute pensée à la forme du syllogisme, elle donne lieu aux objections les plus sérieuses : 1° Elle est d'une sécheresse et d'une monotonie qui, outre le dégoût qu'elles amènent, nuisent encore à l'étendue de l'esprit et le disposent à la routine; 2° elle se complique à l'infini de préceptes de détail qui surchargent l'intelligence, et, loin de faciliter sa marche, l'embarrassent et la retardent; 3° elle corrompt le langage philosophique par les termes et les formules techniques qu'elle y introduit; 4° elle part de principes qu'elle ne vérifie pas, substitue l'étude des mots à celle des choses, détourne de l'observation, et par là s'oppose aux progrès de la saine philosophie et surtout des sciences physiques.

Une méthode qui offrait de pareils inconvénients, rendus chaque jour plus visibles par la stérilité des résultats qu'elle produisait, méritait le discrédit profond où elle est tombée à la fin du moyen âge. Toutefois la forme syllogistique, employée dans une sage mesure, n'est pas sans offrir de notables avantages, que ses adversaires ont eu le tort de méconnaître. Il est certain qu'elle fait contracter à l'esprit d'excellentes habitudes, qu'elle le rend ferme, exact, rigoureux et en même temps souple et délié. D'une autre part, elle sert à prévenir les erreurs qui naissent des notions obscures et mal définies. Les vrais rapports des idées nous échappent quand elles sont surchargées de mots plus propres souvent à les voiler qu'à les faire comprendre; mais une fois dépouillées de tout ornement étranger et amenées, pour ainsi dire, face à face dans les prémisses d'un syllogisme, elles manifestent d'elles-mêmes leurs caractères propres, leur sens véritable, et il est aisé de voir si elles peuvent s'unir pour former des jugements. Observons enfin que l'emploi de la forme syllogistique dans les écoles du moyen âge n'a pas été sans influence sur la formation et le perfectionnement des langues modernes. Nulle cause n'a contribué d'une manière plus efficace à donner au français, en particulier, cette construction à la fois naturelle et sévère qui présente les mots dans l'ordre même où la raison les place. De là sont nées cette précision supérieure et cette clarté remarquable qui le distinguent, et qui, de l'aveu unanime, en font par excellence la langue de la raison et de la philosophie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XIV.

DE LA MÉTHODE DANS LES SCIENCES MORALES. — AUTORITÉ DU TÉMOIGNAGE DES HOMMES. — RÈGLES LE LA CRITIQUE HISTORIQUE.

De la méthode dans les sciences morales.

Le premier objet des sciences morales est l'esprit de l'homme ; c'est par là qu'elles se distinguent des sciences physiques et naturelles qui se proposent la connaissance des corps. L'étude de l'esprit humain a pour corollaires la connaissance de Dieu, celle de notre destinée ici-bas et de notre fin dernière, l'étude des lois, l'art de gouverner les hommes et celui de les élever; la connaissance du développement de l'humanité à travers les âges. De là les divisions de la science morale, la psychologie, la théodicée, la morale, la jurisprudence, la politique, la science de l'éducation, l'histoire.

Mais, quel que soit le domaine d'une science, elle ne comprend jamais que des faits à connaître et des questions à résoudre : les sciences morales ne diffèrent pas sous ce rapport des autres branches de la connaissance humaine. Or, quel est le moyen de connaître les faits ? C'est, comme nous l'avons vu, l'observation. Et comment décider une question? Nous l'avons vu encore, à l'aide du raisonnement, c'est-à-dire de ce merveilleux pouvoir que l'homme a de dégager l'inconnu du sein du connu. La méthode des sciences morales est donc toute trouvée : c'est l'alliance du raisonnement et de l'observation.

Le philosophe veut-il connaître les phénomènes de l'âme, ses opérations, ses facultés? Veut-il pénétrer les ressorts cachés qui font mouvoir le cœur humain, démêler nos penchants secrets, nos vices et nos vertus? La nature elle-même lui a tracé la voie qu'il doit suivre : il doit observer.

Veut-il s'élever plus haut, veut-il sonder, autant qu'il est donné a notre faible raison, les mystères de l'existence divine et de notre destinée? Il doit se confier à la puissance du raisonnement.

Certains esprits absolus ont essayé de ramener toutes les règles de la méthode à l'observation; d'autres, non moins exclusifs en sens contraire, ont fait consister la science dans une chaîne de déductions régulières dont les anneaux descendaient de quelques principes abstraits jusqu'à la réalité. Égale erreur, égal péril des deux parts. Si le philosophe ne faisait que raisonner, il raisonnerait au hasard et

se perdrait bientôt dans de vaines hypothèses. S'il se bornait à observer, il devrait renoncer à connaître les vérités les plus hautes, les plus importantes qui ne sont pas du domaine de l'expérience. Il faut qu'il emploie tour à tour ces deux procédés, sachant appliquer à chaque question celui qui convient.

Comment l'esprit humain peut être observé.

Mais que peut être l'observation appliquée aux vérités de l'ordre moral, sinon le retour de la pensée sur elle-même, sinon l'exercice de la conscience et de la réflexion? L'âme, nous l'avons dit, ne tombe pas sous les sens ; on ne la touche ni on ne la voit. Si donc le philosophe veut l'étudier, il ne doit pas la chercher parmi les objets sensibles; il ne doit pas tourner sa vue au dehors, mais au dedans de lui. C'est en consultant ce témoin intérieur de nos pensées et de nos plus secrets sentiments qu'il apprendra à connaître les hommes, parce qu'il aura connu son propre cœur. Mais il ne suffit pas pour cela de la vue distraite, passagère et pour ainsi dire accidentelle de nous-mêmes. L'âme n'est fidèlement connue que si elle a été lentement et profondément observée. Il est un art qui consiste à se placer au centre de la vie intérieure, à démêler les phénomènes si variés qui la composent, à négliger les uns pour considérer les autres plus à l'aise, à ressusciter par la force de la mémoire ceux qui ont disparu, à fixer en quelque sorte devant la conscience les parties de la nature humaine qu'il s'agit d'étudier. Cet art, qui n'est pas sans analogie avec l'expérimentation dans les sciences physiques, a été pratiqué par tous les moralistes. Quiconque ne le possède pas ignore le cœur humain et s'ignore lui-même.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que la conscience, qui est ici le premier instrument de la connaissance, n'est ni moins rapide ni moins sûre que les sens extérieurs.

Qui a jamais douté des douleurs et des joies qu'il se sentait éprouver? des jugements et des idées qu'il se sentait concevoir? de ses résolutions, de ses actions? Il y a plus : le témoignage de la conscience est à l'abri des objections que celui des sens a quelquefois soulevées. En effet, le principal argument du scepticisme, c'est la difficulté d'expliquer comment le sujet intelligent peut sortir de lui-même et aller atteindre au dehors un objet qui lui est étranger. Or, cette difficulté n'existe pas pour les connaissances que nous devons au sens intime, puisque ici le sujet et l'objet se confondent; que c'est l'âme qui connaît et que c'est elle qui est connue.

Les sciences morales, appuyées sur l'observation directe de la na-

ture humaine, constituent donc un ordre de sciences aussi positives que l'histoire naturelle ou la physique ; car elles possèdent à la fois un objet propre et une méthode sûre. Elles offrent même cet avantage que l'observateur porte sans cesse avec lui l'objet et l'instrument de ses observations, à la différence de tant d'autres sciences, comme la chimie, la zoologie, l'astronomie, qui sont réduites, celle-ci à attendre durant des années entières, celles-là à chercher au loin, au prix de mille sacrifices, soit les matériaux, soit les instruments de leurs études.

Il est incontestable toutefois que l'observation dans les sciences morales est très-délicate, et que l'étude régulière de l'esprit humain est entravée par des causes nombreuses. Tels sont : 1° ce penchant qui nous entraîne vers la nature extérieure, et dont la puissance innée est accrue chaque jour par l'habitude de nous répandre au dehors ; 2° la simultanéité des faits à connaître, le peu d'impression qu'ils font, le peu de traces qu'ils laissent ; 3° la difficulté de se partager entre les phénomènes à observer et les opérations nécessaires pour les étudier, opérations qui ont souvent pour résultat de les faire évanouir ; 4° à l'époque à laquelle remontent certains phénomènes, tels que l'origine de nos connaissances qui se sont développées en nous à un moment de la vie où la pensée n'avait pas la force de se replier sur elle-même et de s'étudier.

Ces diverses causes n'ont pas peu contribué à entraver les progrès des sciences morales. Aussi, quand on sait se rendre compte de l'influence funeste qu'elles ont exercée, on se persuade aisément que les véritables sages, ceux du moins qui aiment sincèrement la sagesse, ne doivent négliger aucun secours utile dans la recherche du vrai. C'est le devoir du philosophe de ne pas se fier à sa raison seule, mais de consulter les opinions généralement reçues, les traditions, le sens commun, parce qu'un fonds de vérité se cache dans les croyances que l'humanité entière partage. Il doit considérer également les doctrines des hommes de génie qui l'ont précédé dans la carrière ; car ces doctrines ont leur raison d'être ; elles renferment de salutaires enseignements. Il ne doit même pas négliger la lecture des grands orateurs et des grands poëtes, versés dans la connaissance de ces mystères du cœur, qu'il se propose de dévoiler.

En un mot, la vraie méthode philosophique peut être définie : l'alliance de l'observation et du raisonnement combinés avec l'étude des traditions et des chefs-d'œuvre du génie.

Après avoir étudié les moyens personnels de connaissance que chaque homme a en lui-même, nous sommes conduits par ce qui précède à examiner quelles sont la nature et l'étendue des secours qu'il peut trouver dans le commerce de ses semblables.

Autorité du témoignage.

On s'est souvent demandé quelle était l'origine de la confiance que l'homme accorde si facilement à la parole d'autrui. Certains philosophes n'ont vu là qu'une induction tirée à la fois du pouvoir que nous avons de connaître la vérité et du penchant qui nous porte à la dire fidèlement ; d'autres ont cru reconnaître l'effet irrésistible d'un instinct de crédulité naturel au cœur de l'homme. A quelque opinion qu'on se range, la foi dans le témoignage a besoin d'être sévèrement réglée, puisqu'il a autant de puissance pour nous abuser et nous égarer que pour nous instruire.

Les moyens d'instruction que nous trouvons dans le témoignage se rapportent à deux genres d'objets différents, savoir : 1° les doctrines ; 2° les faits.

1° S'agit-il des doctrines? Il faut encore distinguer si elles sont purement spéculatives, comme l'hypothèse que le soleil tourne autour de la terre ou la terre autour du soleil ; ou bien, si elles ont une valeur pratique et peuvent exercer de l'influence sur notre moralité et notre bonheur, comme le dogme de l'existence de Dieu et celui de l'immortalité de l'âme.

Dans le premier cas, le grand nombre ni même la qualité des témoignages ne sont pas une garantie suffisante de la vérité des doctrines ; car on a vu de fausses opinions en physique et en astronomie être adoptées à peu près universellement et par le vulgaire et par les savants. Ici donc, il faut savoir user largement de sa raison et ne se rendre qu'à l'évidence. Il faut se persuader que la nature matérielle et ses lois ont été livrées par la sagesse divine aux disputes des hommes, que la foule est un mauvais juge de pareilles questions, et que le génie même est exposé à se tromper, s'il n'est pas éclairé par de longues et patientes observations.

En morale, au contraire, et en religion, l'antiquité et la généralité des croyances méritent la considération la plus sérieuse ; elles dispenseraient de recourir à d'autres preuves, si l'intelligence de l'homme n'éprouvait pas le besoin irrésistible de se rendre compte à elle-même des traditions les plus authentiques et les plus certaines. Qui ne voit qu'une maxime morale qui serait fausse n'aurait pu s'accréditer dans tout le genre humain et traverser tous les siècles? Avant qu'elle eût pu se répandre chez une seule nation, l'épreuve de la pratique en aurait fait justice.

2° Mais l'application la plus ordinaire du témoignage, c'est la connaissance des faits. Les règles à observer en ce cas sont de deux sortes : les unes regardent les faits eux-mêmes ; les autres les témoins.

Les faits doivent être : 1° *possibles;* 2° *vraisemblables.* Possibles, c'est-à-dire ne pas impliquer de contradiction; vraisemblables, c'est-à-dire ne pas s'écarter du cours ordinaire des choses. Cependant, il ne faudrait pas se hâter de rejeter un fait qui paraîtrait ne pas remplir ces deux conditions, s'il était attesté par des témoins sérieux; car, d'une part, le vrai peut quelquefois, selon le vers de Boileau, n'être pas vraisemblable, et, d'une autre part, la possibilité des choses ne se laisse pas toujours apprécier exactement. Qui de nous saurait mesurer l'étendue infinie de la puissance de Dieu ou pénétrer dans le secret de ses volontés? Et même, sans aborder cet ordre de considérations, combien de faits d'abord déclarés impossibles, comme la chute des aérolithes, ont été ensuite reconnus véritables !

Les témoins doivent être : 1° *capables;* 2° *véridiques;* 3° *clairs.* En d'autres termes, il faut qu'ils n'aient pu être trompés, qu'ils ne veuillent pas tromper et qu'ils s'expriment de manière à être compris. S'ils parlent de faits qu'ils n'ont pas été à portée de connaître, ou s'ils manquent de bonne foi, ou si les termes dont ils se servent sont inintelligibles ou seulement obscurs, leur déposition est de nulle valeur.

Quand on arrive à l'application de ces règles, ce sont les circonstances qui décident si elle doit être plus ou moins sévère. Lorsque plusieurs témoins s'accordent à l'égard d'un fait, il est moins nécessaire de soumettre à un examen scrupuleux leur capacité et leur véracité individuelles. Quand, au contraire, un seul témoignage est allégué, l'attention la plus sévère devient indispensable. C'est même une question de savoir si autant ne vaut pas manquer de témoins que de n'en avoir qu'un seul à produire. *Testis unus, testis nullus,* disaient les anciens jurisconsultes.

Si l'accord des témoignages est le seul fondement de la certitude.

Quelques philosophes ne se sont pas bornés à faire ressortir les avantages précieux que nous puisons dans le commerce de nos semblables; ils veulent que toute certitude repose sur l'accord des opinions et que nulle vérité ne soit indubitable, si elle n'est admise par tout le genre humain. Ce paradoxe d'un écrivain célèbre de nos jours est plein de difficultés et de contradictions. Une seule observation suffira pour le détruire, c'est que nous avons journellement la pleine et entière assurance de mille choses qui n'ont d'autre témoin que Dieu et nous. Est-ce par le témoignage d'autrui que je connais mes sentiments et mes pensées, les objets dont je suis environné, les mouvements divers que je leur imprime pour la commodité de mes besoins, le papier sur lequel j'écris, les caractères que je trace, et une infinité d'au-

tres faits analogues? On doit donc reconnaître que si le témoignage est destiné à étendre le cercle trop étroit de nos facultés personnelles, il ne rend pas ces facultés inutiles et vaines; il ne supprime pas leur exercice comme superflu et dangereux. Les connaissances que nous acquérons par nous-mêmes créent en quelque sorte un fonds qui est sans cesse agrandi par nos semblables; et ainsi, dans chaque homme, l'effort individuel commence l'éducation de l'intelligence, que la société dirige, affermit, développe et consomme.

Règles de la critique historique.

A l'égard des événements qui remontent à une date éloignée, le témoignage acquiert une importance toute particulière, puisque sans son secours nous resterions dans une ignorance invincible de ces événements.

Trois moyens qui sont trois formes du témoignage, s'offrent à nous pour connaître le passé : 1° la *tradition* ou le récit oral transmis de bouche en bouche; 2° les *monuments*, comme les médailles, les colonnes, les inscriptions; 3° l'*histoire* ou le récit écrit. La tradition est en général obscure et mêlée de fables, les monuments offrent des garanties de certitude plus sérieuses; mais la source la plus directe et la plus abondante, ce sont les récits des historiens.

L'appréciation des sources de l'histoire est l'objet d'un art qui a ses règles spéciales, l'art de la critique historique.

La critique historique, qui a pris de nos jours un si vaste développement, n'est, dans son principe, que l'application des règles générales du témoignage soit à la tradition orale et aux monuments, soit aux récits des historiens. Or, nous avons vu que ces règles étaient relatives : 1° aux faits en eux-mêmes; 2° aux témoins qui en déposent. C'est la même marche, ce sont les mêmes divisions que nous avons à suivre ici.

C'est une maxime communément admise par la critique que les faits qui ne sont pas conformes aux lois de la nature doivent être rejetés, quels que soient le nombre et le poids des témoignages qui les attestent. Mais, sans réserver même les droits de la puissance divine, il est si facile de se tromper sur les lois de la nature, et de prendre une hypothèse de notre esprit pour une loi véritable, que cette règle ne doit être appliquée qu'avec beaucoup de circonspection, et seulement lorsqu'il s'agit d'une impossibilité en quelque sorte mathématique. Ici, du reste, il y a mille nuances à distinguer, comme on l'a dit avec raison, entre l'absurde et le merveilleux, entre l'extraordinaire et le vraisemblable.

L'œuvre capitale de la critique est l'appréciation des témoignages; ce qui comprend deux points : 1° le témoignage est-il authentique? 2° les qualités connues des témoins permettent-elles d'y ajouter foi?

L'authenticité s'apprécie d'après mille circonstances qui varient avec les temps, les pays, les personnes, les monuments. Ainsi, que tout dans un ouvrage soit conforme aux habitudes de l'époque et du pays où l'on suppose qu'il a été composé; qu'il soit cité par les contemporains de l'auteur présumé; et que depuis une tradition constante l'ait toujours attribué à cet auteur; que la supposition ne puisse en être fixée à une époque certaine ni avoir eu lieu sans être aussitôt remarquée et contestée par ceux qui avaient intérêt à dévoiler la ruse : un pareil ouvrage offre assurément tous les caractères de l'authenticité. En ces matières, s'il faut éviter de se montrer trop facile, il faut craindre aussi l'excès de la sévérité qui conduirait à rejeter comme supposés les monuments les plus certains du passé. Qui n'a souri des paradoxes du père Hardouin, homme si profondément versé d'ailleurs dans la connaissance de l'antiquité sacrée et profane, qui soutenait sérieusement que la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature latine sont apocryphes, et que, par exemple, l'*Énéide* et les poésies d'Horace ont été écrites au moyen âge, dans le fond d'un cloître, par la plume d'un moine inconnu?

Lorsque l'authenticité des sources historiques a été reconnue, il importe de s'assurer si les qualités de l'historien le rendent digne de foi, c'est-à-dire : 1° s'il a pu connaître les faits; 2° s'il a été à portée de les juger; 3° s'il est véridique.

Les récits d'un historien méritent peu de créance, lorsqu'il n'est pas contemporain des faits qu'il raconte; que ces faits se sont passés à une époque éloignée; qu'on ne voit pas bien par quel moyen la connaissance a pu en arriver jusqu'à lui; lorsque enfin il paraît, dans tous ses écrits, n'être que l'écho de traditions populaires, vagues et merveilleuses comme la poésie. C'est à cette cause en grande partie qu'est due l'incertitude qui environne les annales des premiers siècles de Rome, et en général, l'origine de tous les empires.

Que si, au contraire, l'historien a vu les faits qu'il raconte, si non-seulement il les a vus, mais s'il y a pris part, s'il a été à la fois acteur et témoin, son témoignage est du plus haut prix. Ce témoignage acquiert encore plus de valeur, quand l'expérience de l'historien a été secondée par le génie ou par cette sagacité heureuse qui découvre les causes dans les effets, qui ne laisse rien échapper et qui sait comprendre et expliquer tout ce qu'elle voit. Quels monuments inestimables que l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, par Thucydide, celle de

la *Retraite des Dix mille*, par Xénophon, les *Commentaires* de César, les *Mémoires* de Sully, du cardinal de Retz ou du duc de Saint-Simon!

Mais c'est en vain que l'historien posséderait la sagacité la plus pénétrante, s'il n'était pas véridique. La véracité, il faut le dire, est souvent altérée en lui par les mêmes causes qui contribuent à l'initier au secret des événements. Lorsqu'il raconte des faits dans lesquels il a eu sa part, il est porté à s'attribuer le plus beau rôle, à présenter les choses sous l'aspect qui lui est le plus favorable, et à déprécier ses rivaux et ses adversaires. Il est donc très-important de faire la part du caractère des historiens, de la position qu'ils ont occupée, de leurs préjugés, de leurs intérêts et de leurs passions. Il faut contrôler leur témoignage par celui des écrivains contemporains, comme dans les tribunaux les juges mettent les témoins en présence et contrôlent leurs dépositions contraires les unes par les autres. Un fait est-il contesté? c'est un motif pour ne pas l'admettre à la légère, sinon pour l'écarter entièrement. Quand, au contraire, les circonstances d'un récit n'éprouvent pas de contradiction, même de la part de ceux dont il blesse les intérêts et les affections, il y a de fortes garanties en faveur de l'impartialité de l'historien.

Certains philosophes ont soutenu que, même dans l'hypothèse la plus favorable, lorsque tous les témoignages historiques sont unanimes, les événements passés ne sauraient être connus avec certitude, mais qu'ils ne peuvent donner lieu qu'à des présomptions dont la probabilité va en s'affaiblissant d'âge en âge. Il résulterait de là qu'il est seulement probable et non certain pour nous qu'il a existé un roi de France appelé Louis XIV, et que cette probabilité est plus grande aujourd'hui pour nous qu'elle ne le sera dans un siècle pour nos descendants; conséquence impossible et qui montre à quel point son principe est erroné. Sans doute, s'il s'agit d'un témoignage traditionnel, le fait sera d'autant moins certain à nos yeux qu'il sera plus ancien; car les chances d'erreur, en ce qui concerne le témoignage oral, se multiplient avec les témoins, et il n'est pas rare qu'un récit s'altère en passant de bouche en bouche. Mais, si le récit est confié à l'écriture, il est aussi digne de foi, tant que le texte écrit subsiste, il produit aussi naturellement la certitude que le premier jour. On pourrait même soutenir qu'il acquiert plus d'autorité en vieillissant; car, lorsque l'œuvre d'un historien a été soumise à l'examen de beaucoup d'esprits qui appartenaient aux rangs les plus opposés, les motifs de créance se trouvent multipliés à proportion. Il est invraisemblable que l'ouvrage eût résisté à un pareil contrôle, s'il n'était fondé que sur des préjugés et des intérêts. C'est ainsi qu'un titre authentique, vérifié par un grand nombre d'arrêts rendus à diverses époques les

uns des autres, n'en a que plus de force aux yeux des parties adverses et aux yeux des juges.

XV.

DE LA CERTITUDE EN GÉNÉRAL ET DES DIFFÉRENTES SORTES DE CERTITUDE.

Nous venons d'étudier les règles que l'esprit doit suivre dans la recherche de la vérité. Mais le pouvoir d'arriver à la vérité appartient-il à l'homme? Pouvons-nous être certains de quelque chose? Notre intelligence ne serait-elle pas le jouet de ses propres idées, et ne serions-nous pas condamnés à l'ignorance et au doute universels? Cette question tire sa principale importance des discussions qu'elle a fait naître parmi les philosophes; car en dehors de l'école, elle a toujours été résolue de la même manière par le bon sens du genre humain qui ne peut se défendre de croire à l'excellence des facultés qu'il a reçues du Créateur. Toutefois les débats dont la certitude a été l'objet occupent dans l'histoire de la science une place si considérable que nous ne saurions nous dispenser d'examiner avec attention un point aussi fréquemment et aussi vivement controversé.

De la certitude en général.

Lorsque la conscience nous avertit que nous éprouvons du plaisir ou de la douleur; lorsque la vue ou le toucher nous transmet la notion d'un objet; lorsque la mémoire nous rappelle le souvenir d'un événement, nous ne contestons pas la véracité de la conscience, des sens, ni de la mémoire; mais nous jugeons, d'après leur témoignage, que cet événement a eu lieu, que cet objet existe, que notre âme est affectée en bien ou en mal.

Cette confiance de l'homme en ses facultés, cette adhésion vive et profonde à la vérité qu'elles lui révèlent, a reçu le nom de *certitude*.

Ce qui détermine la certitude, c'est, au dedans de nous, l'opération des facultés de l'entendement; en dehors de nous, c'est l'*évidence* ou le pouvoir que la vérité a de frapper l'esprit, et, comme la lumière dont elle nous pénètre et qui nous la rend visible. Toutes les fois qu'une vérité nous paraît évidente, nous en sommes certains, ou, ce qui revient au même, elle est certaine pour nous. La certitude est donc un état de l'âme corrélatif à une propriété des choses qui est l'évidence. Il y a entre l'évidence et la certitude le rapport de

l'effet à la cause; celle-ci implique celle-là, et elles s'accompagnent invariablement.

Certains philosophes ont pensé que la certitude pouvait se ramener à la probabilité; qu'elle n'était que la probabilité parvenue à son plus haut degré; mais l'analyse des faits démontre que cette opinion est erronée. Le propre de la certitude est: 1° de supposer l'affirmation absolue qu'une chose est ou n'est pas; 2° de ne pas admettre de degré; 3° d'être fixe et uniforme. Ainsi nous n'avons pas d'abord une demi-certitude que deux et deux font quatre, puis une certitude plus haute, puis une certitude entière; mais nous en sommes toujours également certains. Or, la probabilité n'est jamais accompagnée de cette assurance complète, uniforme, invariable. Les motifs de penser qu'un événement, qui est probable, arrivera, étant combattus par des motifs opposés, l'esprit ne peut asseoir de jugement solide sur cet événement. Le nombre des chances favorables aurait beau croître à l'infini, il suffit d'une chance contraire, fût-elle seule contre mille, pour nous laisser inquiets, et nous empêcher de dire: Je suis certain. Quand, par exemple, une urne contiendrait mille boules blanches et une seule boule noire, la probabilité de tirer une boule blanche n'équivaudrait pas à la certitude où l'on serait, si toutes les boules étaient de cette couleur.

Des différentes sortes de certitude.

On distingue cinq espèces de certitude, suivant les objets et le mode d'action de nos facultés:

1° La certitude *sensible*, ou des objets connus à l'aide des sens, comme les corps et leurs propriétés;

2° La certitude *métaphysique*, comprenant les vérités connues par la raison, telles que les axiomes et les théorèmes mathématiques;

3° La certitude *morale*, celle des faits de conscience, des vérités morales et des événements certifiés par le témoignage;

4° La certitude *immédiate*, où nous arrivons avant même de l'avoir cherchée, par l'action instantanée de l'évidence, par exemple la certitude que tout fait a une cause, que deux et deux font quatre, etc.;

5° La certitude *médiate*, qui est le fruit du raisonnement.

La certitude est, dans tous les cas, égale à elle-même; car dans tous, elle est due à l'opération du même esprit, de la même faculté de connaître, appliqués à des objets divers et placés dans des conditions différentes.

Cependant, deux points sont à observer:

Le premier, c'est que les vérités connues par voie de démonstra-

tion découlent des vérités premières, évidentes par elles-mêmes, et qu'ainsi la certitude médiate dépend de la certitude immédiate et la suppose.

Le second, c'est que parmi les vérités immédiatement connues, l'existence personnelle, comme l'a très-bien vu Descartes, est la première que la conscience nous révèle, et celle qui nous frappe avant toutes les autres; d'où il suit que la connaissance de nous-mêmes, le sentiment intime de la personnalité est le commencement et la condition de toute certitude.

Réfutation du scepticisme.

Nous touchons au nœud même du débat dont la certitude est l'objet parmi les philosophes.

Que l'esprit humain puisse parvenir certainement à la vérité, les *dogmatiques* le soutiennent; les *sceptiques*, au contraire, le nient. Selon eux, la sagesse consiste à suspendre en toutes choses son assentiment, à douter; car nous n'avons nulle assurance que nos facultés ne sont pas le jouet d'une illusion continuelle.

Le scepticisme a compté de nombreux partisans à toutes les époques de l'histoire de la philosophie, chez les anciens : les philosophes appelés *sophistes*, tels que Gorgias et Protagoras, Pyrrhon, qui a donné son nom au pyrrhonisme, Arcésilas, Carnéade, Agrippa, Énésidème, Sextus Empiricus; chez les modernes : Montaigne, Charron, Bayle, Hume, Kant, etc.

Les principaux arguments de ces adversaires de la certitude se tirent : 1° de la variété des opinions humaines; 2° des erreurs où nos facultés nous jettent; 3° de l'impossibilité où nous sommes d'apprécier la véracité de l'intelligence, et d'établir qu'elle voit les choses telles qu'elles sont absolument.

Les deux premiers arguments ont été maintes fois réfutés. Ils supposent que nous n'avons aucun moyen de discerner le vrai du faux; or, cette prétention est insoutenable en fait et en droit; en droit, car les notions de la vérité et de l'erreur ne se confondent pas dans notre pensée; en fait, parce qu'il nous arrive tous les jours de dire : Ceci est vrai, cela est faux; et, quand nous nous sommes trompés, de nous apercevoir de nos méprises et de les redresser.

La dernière objection ne peut pas se réfuter directement; car, pour établir sa propre véracité, l'intelligence n'a à sa disposition qu'elle-même et ses facultés qu'il s'agit précisément de justifier. Mais l'appui que cette considération prête au scepticisme est plus spécieux que solide. Toute vérité n'a pas besoin d'être prouvée, et la légitimité de nos moyens de connaître est au premier rang de ces vérités lumineuses qui sont supérieures à la démonstration.

Le scepticisme, après tout, sous quelque forme qu'on le présente, renferme des contradictions intolérables. Que soutiennent en effet les sceptiques? que nous connaissons les choses en tant qu'hommes seulement; qu'il peut se faire que nos facultés nous trompent; que notre organisation venant à changer, rien ne prouve que nous ne verrions pas les choses d'une manière différente. Or, sous la forme d'une simple hypothèse, ces trois jugements ont au plus haut degré, un caractère dogmatique; ils reviennent à dire : Il est vrai, d'une vérité absolue, que la vérité absolue nous échappe.

Ajoutons que le scepticisme mènerait dans la théorie et la pratique à des conséquences non moins funestes pour l'esprit que pour le cœur. Nulle doctrine n'est plus propre à jeter dans le découragement qui n'agit pas ou dans la licence qui hasarde tout.

Sans doute, l'esprit humain n'a qu'une portée limitée, et, en dépit de ses efforts et de ses espérances, une partie de la réalité lui échappera toujours. Mais si notre science doit rester à jamais incomplète, elle n'est pas pour cela illusoire. « Parmi les philosophes, disait Lactance, les uns ont prétendu qu'on pouvait savoir tout, ce sont des insensés; les autres, que l'on ne pouvait rien savoir, ceux-là n'étaient pas plus sages : les premiers ont trop donné à l'homme, les seconds lui ont donné trop peu; les uns et les autres se sont jetés dans l'excès. Où est donc la sagesse? elle consiste à ne pas croire que vous sachiez tout, ce qui n'appartient qu'à Dieu; et à ne pas prétendre que vous ne savez rien, ce qui est le propre de la brute : entre ces deux extrémités, il y a un milieu qui convient à l'homme; c'est une science mêlée de ténèbres et comme tempérée par l'ignorance. »

XVI.

DES CAUSES ET DES REMÈDES DE NOS ERREURS.

La question de la certitude en appelle naturellement une seconde, celle des causes de nos erreurs.

Qu'est-ce que l'erreur? Comment se fait-il que nous y tombions si souvent? Quels moyens avons-nous d'y remédier?

Ce qu'on entend par *erreur*.

L'*erreur* est un jugement par lequel nous affirmons ce qui n'est pas,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tion découlent des vérités premières, évidentes par elles-mêmes, et qu'ainsi la certitude médiate dépend de la certitude immédiate et la suppose.

Le second, c'est que parmi les vérités immédiatement connues, l'existence personnelle, comme l'a très-bien vu Descartes, est la première que la conscience nous révèle, et celle qui nous frappe avant toutes les autres; d'où il suit que la connaissance de nous-mêmes, le sentiment intime de la personnalité est le commencement et la condition de toute certitude.

Réfutation du scepticisme.

Nous touchons au nœud même du débat dont la certitude est l'objet parmi les philosophes.

Que l'esprit humain puisse parvenir certainement à la vérité, les *dogmatiques* le soutiennent; les *sceptiques*, au contraire, le nient. Selon eux, la sagesse consiste à suspendre en toutes choses son assentiment, à douter; car nous n'avons nulle assurance que nos facultés ne sont pas le jouet d'une illusion continuelle.

Le scepticisme a compté de nombreux partisans à toutes les époques de l'histoire de la philosophie, chez les anciens : les philosophes appelés *sophistes*, tels que Gorgias et Protagoras, Pyrrhon, qui a donné son nom au pyrrhonisme, Arcésilas, Carnéade, Agrippa, Énésidème, Sextus Empiricus; chez les modernes : Montaigne, Charron, Bayle, Hume, Kant, etc.

Les principaux arguments de ces adversaires de la certitude se tirent : 1° de la variété des opinions humaines; 2° des erreurs où nos facultés nous jettent; 3° de l'impossibilité où nous sommes d'apprécier la véracité de l'intelligence, et d'établir qu'elle voit les choses telles qu'elles sont absolument.

Les deux premiers arguments ont été maintes fois réfutés. Ils supposent que nous n'avons aucun moyen de discerner le vrai du faux; or, cette prétention est insoutenable en fait et en droit; en droit, car les notions de la vérité et de l'erreur ne se confondent pas dans notre pensée; en fait, parce qu'il nous arrive tous les jours de dire : Ceci est vrai, cela est faux; et, quand nous nous sommes trompés, de nous apercevoir de nos méprises et de les redresser.

La dernière objection ne peut pas se réfuter directement; car, pour établir sa propre véracité, l'intelligence n'a à sa disposition qu'elle-même et ses facultés qu'il s'agit précisément de justifier. Mais l'appui que cette considération prête au scepticisme est plus spécieux que solide. Toute vérité n'a pas besoin d'être prouvée, et la légitimité de nos moyens de connaître est au premier rang de ces vérités lumineuses qui sont supérieures à la démonstration.

Le scepticisme, après tout, sous quelque forme qu'on le présente, renferme des contradictions intolérables. Que soutiennent en effet les sceptiques? que nous connaissons les choses en tant qu'hommes seulement; qu'il peut se faire que nos facultés nous trompent; que notre organisation venant à changer, rien ne prouve que nous ne verrions pas les choses d'une manière différente. Or, sous la forme d'une simple hypothèse, ces trois jugements ont au plus haut degré, un caractère dogmatique; ils reviennent à dire : Il est vrai, d'une vérité absolue, que la vérité absolue nous échappe.

Ajoutons que le scepticisme mènerait dans la théorie et la pratique à des conséquences non moins funestes pour l'esprit que pour le cœur. Nulle doctrine n'est plus propre à jeter dans le découragement qui n'agit pas ou dans la licence qui hasarde tout.

Sans doute, l'esprit humain n'a qu'une portée limitée, et, en dépit de ses efforts et de ses espérances, une partie de la réalité lui échappera toujours. Mais si notre science doit rester à jamais incomplète, elle n'est pas pour cela illusoire. « Parmi les philosophes, disait Lactance, les uns ont prétendu qu'on pouvait savoir tout, ce sont des insensés; les autres, que l'on ne pouvait rien savoir, ceux-là n'étaient pas plus sages : les premiers ont trop donné à l'homme, les seconds lui ont donné trop peu; les uns et les autres se sont jetés dans l'excès. Où est donc la sagesse? elle consiste à ne pas croire que vous sachiez tout, ce qui n'appartient qu'à Dieu; et à ne pas prétendre que vous ne savez rien, ce qui est le propre de la brute : entre ces deux extrémités, il y a un milieu qui convient à l'homme; c'est une science mêlée de ténèbres et comme tempérée par l'ignorance. »

XVI.

DES CAUSES ET DES REMÈDES DE NOS ERREURS.

La question de la certitude en appelle naturellement une seconde, celle des causes de nos erreurs.

Qu'est-ce que l'erreur? Comment se fait-il que nous y tombions si souvent? Quels moyens avons-nous d'y remédier?

Ce qu'on entend par *erreur*.

L'*erreur* est un jugement par lequel nous affirmons ce qui n'est pas,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

en d'autres termes, un jugement faux. Je commets une erreur, par exemple, lorsque je juge que le soleil tourne autour de la terre, car j'affirme un mouvement qui n'a pas lieu. Deux éléments sont donc nécessaires pour constituer l'erreur : le premier, la conception de ce qui n'est pas ; le second, l'affirmation que ce qui n'est pas est réellement. Il suit de là qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'idées fausses, puisque les idées, prises en elles-mêmes, n'enveloppent nulle affirmation. Concevoir purement et simplement l'idée d'une montagne d'or ou d'un cheval ailé, ce n'est pas se tromper ; l'erreur ne commence qu'à l'instant où j'affirme que ces choses existent dans la nature.

L'erreur ne doit pas être confondue avec l'*ignorance*. Ignorer, c'est ne pas savoir, et, par conséquent, ne porter aucun jugement ; se tromper, c'est savoir mal. Le vulgaire ignore plutôt qu'il ne se trompe, car il ne sait pas, et ne songe pas à juger ce qu'il ne sait pas. Le philosophe, au contraire, ignore et se trompe à la fois ; car, d'une part, son savoir, quoique moins borné que celui de la foule, n'embrasse pas cependant tous les objets de la nature, et d'une autre part, il invente chaque jour des explications et des systèmes qui sont de pures chimères.

Classification des erreurs.

Bacon a donné, au premier livre de son *Novum organum*, une classification célèbre de nos erreurs. Il les réunit sous le nom d'*idoles, idola*, soit qu'il les assimile à de fausses divinités qui reçoivent un culte dû à la vérité seule, soit qu'il les considère comme de vaines images et des fantômes qui nous dérobent la vue des choses. Ces *idola* se partagent en quatre grandes catégories : 1° *idola tribus*, erreurs de la tribu, communes à tout le genre humain ; 2° *idola specus*, erreurs de la caverne, particulières à chaque individu, et provenant de son tempérament, de son éducation, de ses habitudes, sorte d'antre ou de caverne où l'esprit se trouve enfermé ; 3° *idola theatri*, erreurs de théâtre ou des philosophes ; car, selon Bacon, les systèmes philosophiques sont comme autant de pièces de théâtre que les philosophes viennent jouer sur la scène du monde ; 4° *idola fori*, erreurs de langage, ainsi nommées parce que la place publique, *le forum*, est le lieu où les hommes réunis font le plus grand usage des mots.

Cette classification, célèbre vers la fin du dernier siècle, est maintenant abandonnée en grande partie. En effet, abstraction faite de la bizarrerie du langage, les divisions en sont tellement larges qu'elles pourraient donner lieu à d'innombrables subdivisions. Bacon a tracé

le plan d'un tableau immense dont il a laissé a ses successeurs le soin de rassembler les traits. Parler avec détail des *idola theatri*, ce serait raconter l'histoire entière de la philosophie. Parler des *idola specus*, ce serait passer en revue ces variétés infinies de caractère, de tempérament et d'opinion qui existent entre les hommes. On peut tout au plus s'arrêter à l'étude des *idola fori* et des *idola tribus*, en partageant celles-ci d'après les diverses facultés de l'intelligence, la mémoire, les sens, le raisonnement, l'imagination, etc.

Des sophismes en particulier.

Parmi les erreurs considérées à ce point de vue, il n'en est pas de plus graves ni de plus fréquentes que celles qui naissent dans l'exercice du raisonnement. On les appelle, en général, *sophismes* ou *paralogismes;* sophismes, quand l'esprit s'y laisse aller volontairement et dans l'intention de tromper autrui ; paralogismes, quand elles ont lieu de bonne foi. Il y a donc cette différence entre le sophisme et le paralogisme, que l'un pèche seulement contre les règles de la logique, tandis que l'autre est une sorte de mensonge que la morale condamne.

La plupart des logiciens distinguent deux catégories de sophismes, ceux de grammaire et ceux de logique.

Les *sophismes de grammaire* consistent à abuser de l'ambiguïté des mots, en passant du sens divisé au sens composé, du sens figuré au sens direct, du genre à l'espèce, et réciproquement.

Par exemple, il est dit dans l'Écriture que Dieu justifie les impies ; si Pierre ou Paul, qui est encore impie, concluait de là qu'il est justifié, il abuserait de l'ambiguïté de ce mot impie, que l'Écriture emploie dans un sens divisé, puisqu'elle l'applique, non à ceux qui persévèrent dans leur impiété, mais à ceux qui étaient auparavant impies, et que Dieu justifie par sa grâce.

Je jouerais de même sur les mots, si je raisonnais ainsi : Certains esprits ont de l'étendue ; or, l'étendue est une qualité corporelle ; donc certains esprits ont une qualité corporelle ; car je prendrais le mot étendue en deux sens différents : d'abord au sens figuré, ensuite au sens direct.

Le vice des sophismes de grammaire est que le moyen terme ne conserve pas la même acception dans la majeure et dans la mineure, et que, par conséquent, le syllogisme, au lieu de renfermer seulement trois idées, en contient quatre exprimées par trois mots. On évite ou on résout ce genre de sophismes en restituant à chaque terme sa signification propre.

Les *sophismes de logique* portent moins sur les mots que sur les choses. On peut les ramener à six chefs principaux :

1° Prouver autre chose que ce qui est en question, ou *ignorance du sujet* (*ignoratio elenchi*). Ainsi, il s'agit d'une chose, nous parlons d'une autre. Pour combattre un adversaire avec plus d'avantage, nous lui prêtons des sentiments qu'il désavoue. Pour échapper nous-mêmes à une difficulté, nous nous arrêtons à prouver ce que personne ne nous conteste.

2° Supposer vrai ce qui est en question ou *pétition de principe*, consistant à alléguer comme preuve une proposition à démontrer. Une pétition de principe célèbre dans l'histoire de la philosophie est celle que Descartes a commise, lorsqu'il a prétendu prouver la légitimité de nos moyens de connaître, par la perfection divine, comme si la croyance que Dieu est parfait n'impliquait pas la véracité de l'entendement qui l'atteste.

3° Prendre pour cause ce qui n'est pas cause; croire, par exemple, comme les astrologues, que les constellations célestes influent sur la vie de l'homme; rapporter, comme les phrénologistes, les opérations de la pensée au cerveau; attribuer, comme Rousseau, la dépravation des mœurs à la culture des lettres; juger enfin que tel fait est la cause d'un autre, par cela seul qu'il le précède et l'accompagne.

4° *Induction défectueuse* ou *dénombrement imparfait*, sophisme très-ordinaire que nous commettons quand nous négligeons de supputer toutes les manières dont une chose peut arriver; toutes les circonstances d'un fait, tous les individus compris sous une dénomination commune, et que cependant nous concluons comme si notre énumération était complète.

5° Juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident; par exemple, d'une forme de gouvernement par les abus passagers et sans conséquence qu'elle entraîne; de la moralité d'une personne par une faute qu'elle aura commise; de la fécondité d'un pays par la petite quantité de pain qu'il a produite en une année de disette, etc.

6° Passer de ce qui est vrai à quelques égards à ce qui est vrai absolument. Ainsi, les épicuriens prouvaient que les dieux doivent avoir la forme humaine, parce que, disaient-ils, il n'y a pas de forme plus belle, et que tout ce qui est beau doit être en Dieu. Les stoïciens prouvaient de même que le monde est doué de raison, parce que le monde est ce qu'il y a de meilleur, et que ce qui raisonne est meilleur que ce qui ne raisonne pas.

Causes de nos erreurs.

La théorie des causes de nos erreurs a soulevé un assez grand nombre d'opinions peu exactes. Il ne paraît pas en effet que les illusions de l'esprit, si fréquentes et si diverses, aient toutes la même origine, comme plusieurs philosophes ont semblé le croire. Il est plus probable qu'elles dérivent de plusieurs principes qui, tantôt isolés, tantôt réunis, contribuent à nous égarer. Nous citerons entre autres : 1° l'association des idées; 2° la précipitation du jugement; 3° les passions.

L'association des idées fournit pour ainsi dire les matériaux de l'erreur. Elle groupe, en effet, elle réunit des notions qui n'ont entre elles que des rapports éloignés. Elle suggère à l'esprit, en présence même des objets mille souvenirs, mille pensées qui se mêlent à ses perceptions et qui les altèrent. Une chose qui est sous nos yeux, nous fait songer à une autre qui est loin de nous, mais que nous sommes enclins à supposer unie à la première dans la réalité comme elle l'est dans nos souvenirs. De là des occasions nombreuses de déception et d'erreur.

La volonté préserverait l'intelligence du danger de se tromper, si elle continuait l'examen assez longtemps, si elle le rendait assez approfondi; mais loin de là, elle considère les objets à la légère, ou même elle suspend les recherches avant que nous n'ayons tout vu. Nous précipitons notre jugement qui, n'étant pas mûri, ni éclairé, pèche trop souvent contre la vérité. L'origine de notre erreur est la promptitude même que nous avons mise à décider de ce qui demandait une attention plus soutenue.

En général, cette précipitation de la volonté a elle-même sa source première soit dans les penchants et les habitudes de notre esprit, soit surtout dans les passions. Chaque passion ayant, pour ainsi parler, intérêt à ce que les choses soient de telle façon plutôt que de telle autre, empêche l'intelligence d'apercevoir ce qui la contrarie. Qui de nous, par exemple, n'a répété avec la sagesse populaire que nul ne saurait être juge dans sa propre cause? Et pourquoi, sinon parce que l'égoïsme nous aveugle, et que dans les affaires qui nous intéressent, nous sommes naturellement portés à faire pencher la balance en notre faveur?

Moyens d'obvier à l'erreur.

Puisque telles sont les causes et la nature de nos erreurs, nous devons premièrement, pour les éviter, nous tenir en garde contre les fausses associations d'idées, toujours si faciles à former. Nous devons, en second lieu, prolonger notre examen aussi longtemps qu'il est né-

cessaire, et éviter la précipitation et la légèreté, source ordinaire des inductions défectueuses. Nous devons surtout ne juger que lorsque nous sommes de sang-froid, sans passion et sans préjugé.

S'agit-il en particulier des sophismes? Comme ils naissent généralement de la légèreté avec laquelle l'esprit accepte des prémisses qui ne sont pas vraies, il faut vérifier avec soin les principes d'où nous partons, en mesurer exactement le sens et la portée, être circonspects dans nos conclusions, et, quand nous discutons, obliger notre adversaire à user de la même réserve que nous.

Ces précautions rendront nos erreurs moins fréquentes et moins graves en diminuant les causes qui y donnent lieu. Cependant on aurait tort de croire que l'homme le plus mesuré dans ses opinions, le plus circonspect et le plus sage dans sa conduite, puisse éviter toute méprise. Nos erreurs, en effet, comme nos vices et nos souffrances, tiennent à une cause première que tous nos efforts ne peuvent détruire : nous voulons dire la faiblesse irrémédiable d'un esprit qui est nécessairement imparfait, puisqu'il est créé.

HISTOIRE

DE FRANCE[1].

XVII.

LIMITES ET ÉTENDUE DE LA GAULE. — CARACTÈRE DES PEUPLADES GAULOISES. — DRUIDES ET MONUMENTS DRUIDIQUES. — ANCIENNES MIGRATIONS EN ESPAGNE, EN ITALIE, DANS LA VALLÉE DU DANUBE, EN GRÈCE, EN THRACE, EN ASIE MINEURE.

Deux mers, l'Océan et la Méditerranée, deux chaînes de hautes montagnes, les Pyrénées et les Alpes, enfin un des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin, marquaient dans l'antiquité les limites de la Gaule, plus grande d'un quart que la France d'aujourd'hui. La France actuelle a en effet perdu la Savoie, la Suisse, les provinces rhénanes et la Belgique, de sorte qu'elle a reculé des Alpes derrière le Jura, et que sa frontière est tracée de Dunkerque à Lauterbourg, et de Pont-de-Beauvoisin à Briançon, par une limite artificielle, au lieu de l'être comme dans l'ancienne Gaule par le Rhin et les Alpes. Elle n'a plus en conséquence qu'une superficie de 527 686 kilomètres carrés, 2693 kilomètres de côtes, sans compter les îles, mais en suivant les principales sinuosités, et 1521 kilomètres de frontières continentales.

Trois ou quatre cents peuplades, divisées en trois grandes familles, se partageaient anciennement le territoire gaulois :

1° Les *Ibères*, probablement venus par l'Espagne, qui dominèrent sur toute la Gaule méridionale, et furent peu à peu refoulés sous le nom d'Aquitains, au sud de la Garonne, et sous le nom de Ligures salyens, au sud de la Durance. Leur langue était celle des Basques des Pyrénées. 2° Les *Celtes* ou *Gaëls*, entre la Garonne, la Seine, le cours supérieur du Rhin et les Alpes. Les bas Bretons sont aujourd'hui les débris vivants de cette race. 3° Les *Belges* ou *Kymris*, arrivés les derniers vers 600 et 350, et qui se fixèrent entre la Seine, la Marne, le Rhin et la mer. Des Grecs originaires de Phocée fon-

[1] Cette histoire de France est extraite de l'*Abrégé de l'Histoire de France* de M. V. Duruy, en 3 vol. in-12. Librairie Hachette.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cessaire, et éviter la précipitation et la légèreté, source ordinaire des inductions défectueuses. Nous devons surtout ne juger que lorsque nous sommes de sang-froid, sans passion et sans préjugé.

S'agit-il en particulier des sophismes? Comme ils naissent généralement de la légèreté avec laquelle l'esprit accepte des prémisses qui ne sont pas vraies, il faut vérifier avec soin les principes d'où nous partons, en mesurer exactement le sens et la portée, être circonspects dans nos conclusions, et, quand nous discutons, obliger notre adversaire à user de la même réserve que nous.

Ces précautions rendront nos erreurs moins fréquentes et moins graves en diminuant les causes qui y donnent lieu. Cependant on aurait tort de croire que l'homme le plus mesuré dans ses opinions, le plus circonspect et le plus sage dans sa conduite, puisse éviter toute méprise. Nos erreurs, en effet, comme nos vices et nos souffrances, tiennent à une cause première que tous nos efforts ne peuvent détruire : nous voulons dire la faiblesse irrémédiable d'un esprit qui est nécessairement imparfait, puisqu'il est créé.

HISTOIRE

DE FRANCE[1].

XVII.

LIMITES ET ÉTENDUE DE LA GAULE. — CARACTÈRE DES PEUPLADES GAULOISES. — DRUIDES ET MONUMENTS DRUIDIQUES. — ANCIENNES MIGRATIONS EN ESPAGNE, EN ITALIE, DANS LA VALLÉE DU DANUBE, EN GRÈCE, EN THRACE, EN ASIE MINEURE.

Deux mers, l'Océan et la Méditerranée, deux chaînes de hautes montagnes, les Pyrénées et les Alpes, enfin un des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin, marquaient dans l'antiquité les limites de la Gaule, plus grande d'un quart que la France d'aujourd'hui. La France actuelle a en effet perdu la Savoie, la Suisse, les provinces rhénanes et la Belgique, de sorte qu'elle a reculé des Alpes derrière le Jura, et que sa frontière est tracée de Dunkerque à Lauterbourg, et de Pont-de-Beauvoisin à Briançon, par une limite artificielle, au lieu de l'être comme dans l'ancienne Gaule par le Rhin et les Alpes. Elle n'a plus en conséquence qu'une superficie de 527 686 kilomètres carrés, 2693 kilomètres de côtes, sans compter les îles, mais en suivant les principales sinuosités, et 1521 kilomètres de frontières continentales.

Trois ou quatre cents peuplades, divisées en trois grandes familles, se partageaient anciennement le territoire gaulois :

1° Les *Ibères*, probablement venus par l'Espagne, qui dominèrent sur toute la Gaule méridionale, et furent peu à peu refoulés sous le nom d'Aquitains, au sud de la Garonne, et sous le nom de Ligures salyens, au sud de la Durance. Leur langue était celle des Basques des Pyrénées. 2° Les *Celtes* ou *Gaëls*, entre la Garonne, la Seine, le cours supérieur du Rhin et les Alpes. Les bas Bretons sont aujourd'hui les débris vivants de cette race. 3° Les *Belges* ou *Kymris*, arrivés les derniers vers 600 et 350, et qui se fixèrent entre la Seine, la Marne, le Rhin et la mer. Des Grecs originaires de Phocée fon-

[1] Cette histoire de France est extraite de l'*Abrégé de l'Histoire de France* de M. V. Duruy, en 3 vol. in-12. Librairie Hachette.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dèrent, vers 600, *Marseille*, qui couvrit de ses comptoirs toute la côte gauloise de la Méditerranée. Antérieurement, des Phéniciens avaient bâti *Nîmes*.

Toutes les tribus celtiques ou belges avaient des coutumes à peu près semblables, malgré la différence des origines, et, aux yeux des étrangers, elles ne formaient qu'un seul peuple. Les Grecs et les Romains ne voyaient que des Gaulois dans la Gaule, parce qu'ils y trouvaient partout le même courage.

Les Gaulois honoraient les braves, méprisaient la vie, quand il fallait combattre, et croyaient à l'immortalité de l'âme. Aussi pendant les funérailles jetaient-ils dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents morts, pensant que ceux-ci devaient les lire.

Les Gaulois, très-superstitieux, comme tous les peuples barbares, adorèrent d'abord le tonnerre, les astres, l'Océan, les fleuves, les lacs, le vent, c'est-à-dire les forces matérielles de la nature; puis les forces morales et intelligentes : Hésus, le génie de la guerre; Teutatès celui du commerce et l'inventeur des arts; Ogmius, le dieu de la poésie et de l'éloquence, qui était représenté avec des chaînes d'or sortant de sa bouche pour aller saisir et entraîner ceux qui l'écoutaient. La fête de Teutatès se célébrait la première nuit de l'année nouvelle, dans les forêts, à la lueur des flambeaux. Cette nuit-là, le chef des prêtres cueillait avec une faucille d'or le gui, plante parasite qui naît sur les branches de certains arbres et qui jouait un grand rôle dans les cérémonies religieuses et la médecine des Gaulois, mais ils ne recherchaient que celui qui poussait sur le chêne, leur arbre sacré. Ces prêtres, appelés druides ou hommes des chênes, avaient des doctrines plus relevées que celles de la foule; ils croyaient aux peines et aux récompenses dans la vie à venir. Mais d'horribles superstitions, des sacrifices humains ensanglantaient les grossiers autels qu'ils élevaient au fond des forêts séculaires, ou au milieu des landes sauvages.

Ces monuments, que l'on retrouve en grand nombre dans nos provinces de l'ouest, sont des blocs énormes de pierres brutes, fichées en terre ou superposées, qu'on appelait, selon la manière dont ils étaient disposés, *peulvans*, *menhirs*, *cromleach* et *dolmen*. Ils sont formés de pierres brutes qui ont jusqu'à sept mètres de longueur et autant de largeur, par conséquent d'un poids énorme. On y trouve parfois des sculptures grossières figurant des croissants, des spirales, des animaux ou des arbres entrelacés.

Les plus célèbres monuments druidiques sont ceux de Carnac, de Lok-Maria-Ker et de la lande du Haut-Brien, en Bretagne; l'allée couverte ou dolmen de Bagneux près Saumur, et connue sous le nom

de *Roche aux fées*, qui a vingt mètres de longueur; celle d'Essé, à vingt-huit kilomètres de Rennes; la *Pierre branlante* de Perros-Guyrech (Côtes-du-Nord), longue de quatorze mètres sur sept d'épaisseur, et si parfaitement équilibrée, qu'un seul homme peut la mettre en branle, malgré son poids de cinq cent mille kilogrammes.

Les druides s'assemblaient à une certaine époque de l'année dans un lieu consacré sur la frontière du pays des Carnutes, regardé comme le point central de toute la Gaule, et là se rendaient de toutes parts ceux qui avaient des différends pour les soumettre à leurs décisions. Ils n'allaient point à la guerre et étaient exempts des tributs imposés aux autres Gaulois. Des bardes et des devins étaient affiliés à leur ordre, où l'on n'entrait que par l'élection, après un noviciat sévère de vingt années employé surtout à apprendre des vers qui contenaient leurs doctrines et leurs rites. Il y avait aussi des druidesses dont quelques-unes, demeurant sur des écueils sauvages battus par une mer orageuse, passaient pour des magiciennes redoutables. Telles étaient les neuf vierges de l'île de Sein.

Les druides, seuls dépositaires de toute science, régnèrent longtemps par la supériorité intellectuelle et par la terreur. Mais trois siècles environ avant notre ère, les guerriers et les nobles brisèrent, au milieu d'affreuses convulsions, le joug de la caste sacerdotale. L'aristocratie militaire fut, après sa victoire, attaquée à son tour par les classes inférieures, surtout par les habitants des villes. Les druides s'unirent aux rebelles contre les nobles qui les avaient dépossédés, et dans la plupart des cités, le gouvernement royal fut successivement aboli. Cette révolution achevait de s'accomplir quand César entreprit de dompter les Gaulois.

Nul peuple barbare n'eut un égal renom d'intrépidité. Ils troublèrent tout l'ancien monde de leurs courses aventureuses. A une époque inconnue, ils pénétrèrent en Espagne où le peuple qui résista le plus énergiquement aux Romains était, comme son nom l'indique, un mélange de Gaulois et d'Ibères, les Celtibériens. Numance était une ville de ce peuple. A deux reprises, vers 1400 sous le nom d'Ombriens, vers 587 sous ceux d'Insubres, de Cénomans, de Boïes et de Senons, ils firent la conquête du nord de l'Italie, où tant de fois leurs descendants sont retournés. La première armée romaine qui les vit s'enfuit épouvantée (bataille de l'*Allia*, en 390). Ils prirent et brûlèrent Rome, assiégèrent sept mois le Capitole, et forcèrent le sénat de se racheter à prix d'argent. D'autres, établis dans la vallée du Danube, sous Sigovèse, en 587, où des émigrants de Toulouse vinrent les rejoindre en 281, répondirent à Alexandre, jeune, heureux et menaçant, qu'ils ne craignaient rien que la chute du ciel.

Ils inondèrent la Thrace et voulurent piller Delphes, en Grèce. Au milieu de l'Asie Mineure, ils fondèrent, en 278, un État longtemps redouté, la *Galatie*, et en Afrique, ils furent les meilleurs soldats de Carthage. C'est avec le sang des Gaulois italiens qu'Annibal gagna toutes ses victoires.

XVIII.

SOUMISSION DE LA GAULE NARBONAISE AUX ROMAINS. — LUTTES CONTRE CÉSAR (58-50). — PACIFICATION DE LA GAULE.

Cette race valeureuse eût été invincible si elle avait été unie; mais la multitude de ses villes, toutes ennemies les unes des autres, et, dans l'intérieur de chaque cité, la rivalité des grands, des druides et du peuple, rendaient la guerre civile presque permanente.

On a vu que les Gaulois étaient divisés en trois ou quatre cents petits États. De grandes confédérations s'étaient pourtant formées. Les peuples les plus puissants avaient réuni et groupé autour d'eux les plus faibles, à titre de sujets ou de clients. Ainsi les Arvernes (Clermont), les Édues (Autun), les Rèmes (Reims) dominaient sur de vastes territoires. Mais la guerre était entre ces confédérations comme entre les petites cités, et ce fut en s'appuyant sur quelques-unes d'entre elles que les Romains vainquirent les autres. Ils n'osèrent toutefois attaquer les Gaulois qu'après avoir dompté leurs colonies d'Italie (les Gaulois cisalpins, en 192) et de l'Asie Mineure (les Galates, en 189).

Appelés dès l'année 154 par les Grecs de Marseille, contre les Gaulois du voisinage, les Romains ne vainquirent d'abord que pour le compte de leurs alliés. Mais, à la suite d'une seconde expédition contre les Arvernes (peuple de l'Auvergne), ils fondèrent la ville d'Aix (123); cinq ans plus tard, celle de Narbonne. En l'an 106, ils prirent Toulouse. Ils possédèrent alors dans la Gaule une vaste province qu'ils appelèrent la Narbonaise. L'invasion des Teutons faillit la leur ôter; mais Marius, en l'année 102, extermina près d'Aix ces barbares. La Gaule fut la dernière des conquêtes de la république, et sa défaite fit la fortune et la gloire du premier empereur.

Dans l'antiquité, la Gaule a été la perpétuelle tentation des Germains. Les Kymris ou Belges, avaient, six cents ans avant notre ère, franchi le Rhin; plus tard étaient venus les Cimbres. Enfin tout récemment, cent vingt mille Suèves commandés par Arioviste, avaient pénétré dans la vallée de la Saône, et les Édues, les Séquanes (Bourgogne et Franche-Comté), imploraient à Rome protection contre eux. Les Helvètes (la Suisse), sans cesse harcelés par les Germains, voulaient aller s'établir sur les bords de l'Océan; mais, vaincus par César dans une grande bataille, ils furent obligés de retourner dans leur pays. César fit ensuite proposer une entrevue à Arioviste, mais sur la réponse orgueilleuse du Germain, il mena ses soldats à la rencontre des Suèves, et une bataille acharnée mit les barbares en fuite. Arioviste repassa le fleuve, blessé, avec quelques-uns des siens, et le reste de la nation des Suèves rentra dans ses forêts (58).

L'année suivante (57), les peuplades belges, inquiètes du voisinage des Romains, organisèrent une vaste coalition, et réunirent trois cent mille guerriers sur les bords de l'Aisne. César divisa les confédérés par d'habiles diversions et fit du reste de leur armée un grand carnage; puis il dompta séparément les Suessions (Soissons), les Bellovaques (Beauvais) et les Ambiens (Amiens), qui résistèrent à peine, extermina soixante mille Nerviens (Hainaut) qui le mirent en danger, prit aux Atuatiques (entre Namur et Liége) leur principale cité, en vendit cinquante-trois mille et soumit toute la Belgique, pendant que le jeune Crassus parcourait sans résistance le pays compris entre la Seine et la Loire. En 56, une légion romaine faillit être exterminée dans le Valais, et toute l'Armorique (Bretagne) se souleva. Mais César détruisit dans une bataille navale les deux cents navires des Vénètes (Morbihan), et imposa la paix aux Armoricains. En même temps, Sabinus, au nord, avait dispersé l'armée des Aulerques (le Mans), des Eburoviques (Évreux), des Unelles (Saint-Lô), des Lexoves (Lisieux), et Crassus, au sud, avait franchi la Garonne, battu cinquante mille hommes et soumis presque toute l'Aquitaine. Durant l'hiver, quatre cent cinquante mille Usipiens et Tenctères franchirent le Rhin, mais ils furent écrasés par César près de la Meuse. Le vainqueur, pour effrayer les Germains qui seraient tentés d'imiter cet exemple, passa le Rhin, refoula dans leurs forêts les tribus voisines et, de retour en Gaule, franchit encore le détroit et descendit dans l'île de Bretagne, pour la punir des secours qu'elle avait donnés aux Armoricains. Il débarqua avec peine, après un combat au milieu des flots. Une tempête ayant dispersé l'escadre qui lui amenait sa cavalerie et brisé ses navires de charges, il se hâta de frapper un coup sur les insulaires et repassa en toute hâte sur le continent. Cette retraite ressemblait trop à une fuite pour que César ne recommençât pas cette expédition. Il retourna dans l'île l'année suivante et força cette fois les Bretons de lui livrer des otages et de lui promettre un tribut annuel.

On regardait la guerre des Gaules comme finie, elle n'était pas

encore commencée. Jusqu'alors, quelques peuples avaient séparément combattu; l'Éburon Ambiorix et le Trévire Indutiomar formèrent un vaste complot pour surprendre les Romains dispersés dans leurs quartiers d'hiver. Une légion fut détruite; Q. Cicéron, lieutenant de César, qui en commandait une autre, fut assiégé dans son camp par soixante mille Gaulois, et toute communication entre lui et Samarobriva, le quartier général des Romains, fut interceptée. Averti cependant par un esclave gaulois qui réussit à passer, César accourut avec sept mille hommes et dégagea Cicéron. Labiénus de son côté battit les Trévires (Trèves) et tua Indutiomar. Ambiorix, traqué comme une bête fauve et poursuivi de retraite en retraite, échappa. Son peuple (habitants du Limbourg) paya pour lui; il fut exterminé.

Ces exécutions augmentèrent la haine pour le nom romain, et, durant l'hiver que César passa en Italie, un nouveau soulèvement fut préparé. Le signal partit du pays des Carnutes (Chartres). Tous les Romains établis à Genabum (Orléans), grande ville de commerce sur la Loire, furent égorgés, et, le même jour, des crieurs disposés sur les routes jusqu'à Gergovie (près de Clermont), annoncèrent à cent cinquante milles de distance cette nouvelle. Un jeune Arverne de race noble, dont le père avait autrefois voulu usurper la royauté, souleva son peuple; les députés réunis de toutes les peuplades gauloises, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, l'investirent du commandement suprême, sous le titre de vercingétorix ou généralissime. D'après son plan d'attaque habilement conçu, un de ses lieutenants, Luctère, descendit au sud pour envahir la Narbonaise, tandis que lui-même marchait au nord contre les légions : mais il s'arrêta pour soulever les Bituriges, clients des Édues, et César eut le temps d'arriver d'Italie. En quelques jours il mit la province en état de défense, chassa Luctère, franchit les Cévennes malgré six pieds de neige, traversa sans se faire connaître le pays des Édues, et ayant rejoint son armée, dirigea ses premiers coups sur Genabum (Orléans). Tout y fut tué ou vendu. Il pénètre alors dans le pays des Bituriges (Berry), et enlève Noviodunum (Nouan ou Neuvi-sur-Baranjon), en présence du vercingétorix accouru pour la sauver. En un seul jour, vingt villes des Bituriges furent par eux-mêmes livrées aux flammes; les autres peuples imitèrent cette héroïque résolution. On voulait l'affamer. Les Romains coururent à Avaricum (Bourges) et la prirent après un long siége qui coûta la vie à près de quarante mille indigènes. César raconte que, dans une tentative des assiégés pour détruire ses ouvrages, un Gaulois placé sur la muraille, lançait sur une tour embrasée des boules de suif et de poix pour activer l'incendie; frappé mortellement, il fut remplacé par un autre qui eut le même

sort. Tant que dura l'action ce poste mortel ne fut pas vide un seul instant.

Au printemps, César détacha Labiénus contre les Sénons (Sens) et les Parises (Paris), tandis qu'il marchait lui-même contre les Arvernes (Auvergne) pour prendre Gergovie (Clermont). Il fut repoussé par le vercingétorix. Les Édues crurent que César ne se relèverait pas de cet échec, ils massacrèrent dans toutes leurs villes ses recrues et les marchands italiens. Le proconsul, vaincu en Gaule, proscrit à Rome, n'avait plus, au dire de ses conseillers, qu'à regagner la Province : il rejeta tout projet de retraite et s'enfonça hardiment au nord, laissant cent mille Gaulois entre lui et la Narbonaise.

Le vieil Aulerque Camulogène commandait la ligue du nord et avait établi son quartier général à Lutèce (Paris), qui n'était alors qu'une petite ville renfermée tout entière dans une île de la Seine et défendue au sud par les marais de la Bièvre. Labiénus attaqua de ce côté, mais sans succès; il rétrograda sur Melodunum (Melun), et revint menacer Lutèce par le nord; Camulogène brûla la ville et les ponts, puis se retira sur les hauteurs de la rive gauche où, rejoint par Labiénus qui avait passé la Seine, il fut vaincu et tué avec presque tous ses guerriers. Labiénus put alors opérer sa retraite et rejoindre César sur le territoire sénon.

Une nouvelle assemblée de tous les députés de la Gaule, où trois peuples seuls, les Lingons (Langres), les Rèmes (Reims) et les Trévires (Trèves) évitèrent de paraître, confirma au vercingétorix le commandement suprême. César le rencontra non loin de la Saône, le battit et le poursuivit jusque sous les murs d'Alésia (Alise dans la Côte-d'Or), ville assise sur le plateau d'une colline escarpée, et qui passait pour une des plus fortes places de la Gaule. César assiégea la ville et l'armée. La résistance fut héroïque, mais après la défaite d'une grande armée de secours il fallut capituler. Le vercingétorix espérant adoucir le proconsul en faveur de ses frères, vint jeter lui-même son épée aux pieds de César. Les licteurs l'emmenèrent. Le vainqueur lui fit attendre six ans son triomphe et la mort. César n'osant pas encore aller hiverner au delà des Alpes, resta en Gaule pour surveiller le nord et l'ouest. Les Bituriges (Berry) armaient en secret; il porta dans tout le pays, au milieu de l'hiver, le fer et la flamme, écrasa les Carnutes (Chartres) et les Bellovaques (Beauvais), qui remuaient, et rejeta encore une fois Ambiorix au delà du Rhin. Toutes les cités du nord-est, même celles de l'Auvergne, donnèrent des otages. Alors il n'y eut plus de guerre que chez les Cadurques (Cahors) à Uxellodunum (Cap-de-Nac); ce fut en coupant l'eau aux assiégés qu'on les força de se rendre. César voulut cette fois faire un terrible

exemple; il fit trancher les mains à tous ceux qu'il trouva dans Uxellodunum.

Cette odieuse exécution fut le dernier acte de cette guerre terrible qui ferma glorieusement la liste des conquêtes de la république romaine. César y avait employé huit années, dix légions et les inépuisables ressources de la discipline romaine, de son génie militaire, de son incomparable activité. Après avoir dompté la Gaule par les armes, il passa une année entière (50) à la gagner, à lui faire oublier sa défaite. Point de confiscations, d'impôts onéreux; aucune de ces mesures violentes et vexatoires dont tant de proconsuls avaient donné l'exemple. Elle fut réduite en province, mais les villes conservèrent leurs lois et leur gouvernement; le seul signe de la conquête fut un tribut de quarante millions de sesterces (7 764 000 fr.) qu'elle dut payer.

XIX.

CONDITION DE LA GAULE PENDANT TOUTE LA DURÉE DE L'EMPIRE.

(50 ans avant J. C., 395 après notre ère.)

La guerre civile et une mort prématurée empêchèrent César de s'occuper de la Gaule. Auguste, devenu seul maître du monde romain, y vint l'an 27 de notre ère, et pour effacer les anciennes relations des peuples et les anciens souvenirs, changea les limites des provinces. Il étendit jusqu'à la Loire l'Aquitaine, auparavant enfermée entre les Pyrénées et la Garonne, limita la Celtique, appelée Lugdunaise, aux pays compris entre la Loire et la Seine, et fit du reste la Belgique. Il établit ensuite de nombreuses colonies romaines dans la Narbonaise, où Fréjus devint un des grands arsenaux de l'empire, fit passer le titre de capitale des Arvernes de Gergovie qui avait vu fuir César à une bourgade voisine, laquelle prit le nom d'*Augusto Nemetum*; il déshérita de même *Bratuspantium* au profit de *Cæsaromagus* (Beauvais), et fit porter le nom d'*Augusta* aux capitales des Suessions (Soissons), des Véromandues (Saint-Quentin), des Tricasses (Troyes), des Rauraques (Augst), des Auskes (Auch), des Trévires (Trèves). *Turones* devint *Cæsarodunum* (Tours), *Lemovices* fut appelé *Augustoritum* (Limoges) et *Bibracte* prit le nom d'*Augustodunum* (Autun), qu'elle allait rendre célèbre dans tout l'empire, par ses écoles.

Les priviléges furent aussi inégalement répartis. les Édues, les Rèmes conservèrent le titre d'alliés, qui fut encore concédé aux Carnutes, pour qu'au sud, à l'ouest et au nord, il y eût trois peuples

puissants intéressés au maintien du nouvel ordre social. Les Santons (Saintes), les Arvernes (Auvergne), les Bituriges (Berry), clients émancipés des Édues et les Suessions (Soissons), conservèrent leurs lois; enfin, la Gaule fut divisée en soixante circonscriptions municipales avec soixante capitales, responsables chacune des désordres qui éclataient sur son territoire. *Lugdunum* (Lyon), au confluent de la Saône et du Rhône, fut le centre de l'administration impériale dans la Gaule. Agrippa se hâta de faire partir de ses murs quatre grandes voies militaires allant à l'Océan, au Rhin, à la Manche et le long du Rhône vers les Pyrénées.

Pour ruiner le druidisme encore puissant en Gaule, Auguste fit romains tous les dieux gaulois et leur dressa des autels qui portèrent leur double nom (Belen-Apollon, Mars-Camul, Diane-Arduina, etc.). Il défendit les sacrifices humains et ne promit le droit de cité qu'à ceux qui abandonneraient les rites druidiques. La Gaule entra vivement dans la voie où l'empereur la poussait; nulle province ne devint si vite romaine.

Cette première organisation de la Gaule par Auguste fut modifiée au IVe siècle de notre ère. On forma alors une *préfecture* des Gaules dont le siége fut à Trèves, et qui comprit les trois *diocèses* d'Espagne, de Bretagne et de Gaule, ce dernier divisé en dix-sept provinces, lesquelles étaient subdivisées en cent vingt cités.

Chaque cité avait un sénat (*curia*) et des officiers municipaux qui géraient les affaires de la ville et de son territoire, sous la surveillance du gouverneur de la province : parfois les députés de toutes les villes et même de toutes les provinces se réunissaient; mais ces assemblées n'eurent jamais de sessions régulières et tombèrent en désuétude.

Vaincus pour avoir mis trop tard un terme à leurs divisions, les Gaulois acceptèrent le joug de Rome, et portèrent dans les travaux de la paix l'activité qu'ils avaient montrée dans la guerre. Les forêts druidiques furent défrichées, les villes se multiplièrent, l'art grec s'y implanta, et l'on vit s'élever, non pas toujours par les mains d'artistes étrangers, des arcs de triomphe (à Carpentras, Aix, Arles, Orange, Autun, Saintes, Reims), des aqueducs (à Lyon, Jouy près Metz), le pont du Gard, des thermes (à Paris, Nîmes, Fréjus, Saintes et plusieurs localités du Languedoc et de l'Auvergne), des temples dont un seul est resté debout (la Maison-Carrée de Nîmes), des amphithéâtres, dont on a trouvé les ruines dans cinquante-quatre localités de la France actuelle. Nîmes en a un magnifique, ses arènes qui, par l'admirable conservation de toutes leurs parties, sont un des édifices les plus importants pour l'histoire de l'art et la plus belle ruine laissée par les Romains sur notre sol.

Les écoles de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Vienne rivalisèrent avec celles de la Grèce; et la Gaule, vaincue, envoya aux maîtres du monde des poëtes, des historiens, des grammairiens et des orateurs : Valerius Cato, surnommé la Sirène latine; Cornelius Gallus, de Fréjus, poëte élégiaque, ami de Virgile et d'Auguste; Trogue Pompée, du pays des Voconces (Die, dans la Drôme), le premier auteur latin d'une histoire universelle; Domitius Afer, le maître de Quintilien; Pétrone, l'auteur du *Satyricon*, tableau immoral d'une société profondément dégradée; Marcus Aper, auquel on attribue parfois un livre qui porte le nom de Tacite; Favorinus d'Arles, sophiste célèbre, ami de Plutarque et de l'empereur Adrien, et qui s'étonnait lui-même, étant Gaulois, de parler si bien grec.

Le commerce, l'industrie se développaient plus vite encore. Au IIe siècle de notre ère, l'activité avait gagné toute la Gaule, et la richesse pénétrait partout. Toulouse éclipsait Narbonne; Nîmes, si richement dotée par les Antonins de monuments splendides, effaçait l'antique cité phocéenne, Marseille, qui avait perdu ses mœurs sévères et qui laissait s'établir le proverbe répété à tous ceux qui s'oubliaient dans la mollesse : « Tu fais voile vers Marseille. » Lyon, l'ancienne métropole, voyait croître une rivale dans la ville des Trévires (Trèves), le principal boulevard de la Gaule contre les Germains. Mayence, Cologne, vingt autres cités bordaient le Rhin pour en fermer les passages. Vienne, Autun et Reims avec leurs écoles, Lutèce (Paris), qui, grâce à sa position à égale distance de la Germanie et de l'île des Bretons, devint la résidence des Césars chargés de veiller sur ces deux frontières, Langres et Saintes, avec leur industrie des caracalles (sorte de manteau en laine) qu'elles envoyaient dans toute l'Italie; Bordeaux, le port principal pour l'Espagne et la Bretagne, nous montrent la vie se répandant au centre comme à la circonférence, sur le Rhin, l'Atlantique et la Manche comme aux bords de la Méditerranée.

La langue, les lois, les arts de Rome prenaient donc possession de la Gaule, et aussi la *vie romaine*, avec l'effroyable corruption de ses mœurs. Pourtant la nationalité gauloise n'était pas complétement étouffée sous cette civilisation étrangère. Le vieil idiome celtique subsistait, surtout à l'ouest, dans l'Armorique (Bretagne), au nord dans la Belgique et même au centre chez les Arvernes. Bien des coutumes aussi s'étaient conservées : le druidisme même, quoique persécuté par les empereurs, n'avait pas entièrement disparu, car il ne représentait pas seulement de vieilles croyances, il s'était aussi énergiquement associé à la lutte pour l'indépendance. Claude proscrivit les druides, abolit leur culte et porta la peine de

mort contre ceux qui le pratiquaient, ce qui ne l'empêcha pas de durer des siècles encore. Un adversaire plus redoutable fut le christianisme. Dès le IIe siècle, il y avait des chrétiens au delà des Alpes. Lyon eut la première église des Gaules et les premiers martyrs, saint Pothin et saint Irénée. Saint Denis (vers 250) et saint Martin de Tours (vers 374) furent les principaux apôtres des provinces du nord. Ce fut de la Gaule que Constantin partit pour asseoir le christianisme sur le trône impérial, Julien pour tâcher de l'en précipiter. Elle eut deux fois aussi l'honneur de défendre énergiquement l'orthodoxie au IIe siècle avec saint Irénée, au IVe avec saint Hilaire, et c'est en s'appuyant sur les Églises de Gaule et d'Afrique que le catholicisme maintint son unité contre les hérésies orientales.

Grâce à la loi de Constantin qui permettait aux églises de recevoir des donations, la puissance temporelle du clergé avait suivi les progrès de sa puissance morale; et dans la décadence de l'empire, les villes mal protégées par ceux qui devaient les défendre, donnèrent à leur évêque, avec le titre de *defensor civitatis*, la principale autorité dans la cité.

La Gaule avait si bien abdiqué aux mains de Rome, qu'elle n'a plus d'histoire propre. Ses destinées se confondent, depuis Auguste, avec celles de l'empire. On vit dès le règne de Tibère combien la Gaule tenait à la paix qu'elle devait aux Romains. Julius Florus essaya, en l'an 21 de notre ère, de soulever les Belges, et Sacrovir tenta d'entraîner les peuples de la Celtique. Cette révolte causa quelque émotion à Rome; mais l'abandon où les chefs furent laissés montra le peu de fondement de ces craintes. Florus et Sacrovir se tuèrent eux-mêmes. Caligula porta dans la Gaule sa folie furieuse. Claude, si sévère pour les druides, ouvrit aux Gaulois l'entrée du sénat. Le mouvement qui précipita Néron partit des bords de la Saône; l'Aquitain Vindex, gouverneur de la Lugdunaise, donna le signal auquel on répondit de toutes les provinces. L'empire fut violemment ébranlé : en deux ans (68-70) quatre empereurs revêtirent la pourpre.

Au spectacle de ces révolutions, le Batave Civilis crut le temps venu de briser le lien que César avait noué, et les druides, sortant de leurs retraites au fond des bois, annoncèrent la chute de la race latine et l'avénement des nations transalpines. Le Gaulois Sabinus prit le titre d'empereur. Mais déjà Vespasien réorganisait tout à Rome, et sa main puissante faisait rentrer les légions dans le devoir. Civilis, retiré dans les marais de la Batavie, demanda la paix, et Sabinus alla cacher neuf ans dans un souterrain, avec sa femme Éponine, sa royauté éphémère. Découvert à la fin et conduit

à Rome, il fut envoyé par Vespasien au supplice, malgré les prières d'Éponine, qui obtint du moins de partager son sort.

Plus d'un siècle se passa sans que la Gaule fournît rien à l'histoire. En 197, la bataille de Lyon décida la querelle entre Albinus et Sévère. Mais, au siècle suivant, les révolutions continuelles auxquelles le monde romain était en proie enhardirent les barbares. De puissantes confédérations se formèrent en Germanie, qui assaillirent incessamment la rive gauche du Rhin. Dans le désordre universel, la Gaule reprit la pensée de Civilis et de Sabinus : elle eut des Césars gaulois qui se succédèrent pendant treize ans (260-273). Le dernier, Tétricus, trahit lui-même son armée et se livra à Aurélien. Dès que les barbares apprirent la mort de ce prince redouté, ils se jetèrent sur la Gaule et y saccagèrent soixante et dix villes. Un autre Aurélien, Probus, accourut et rejeta les Germains dans leurs forêts, mais le nord de la Gaule n'en était pas moins couvert de ruines.

Sous le coup de ces fréquentes incursions, sous l'oppression fiscale de l'administration romaine, la prospérité dont les provinces avaient joui durant deux siècles diminua chaque jour. L'inquiétude remplaça la sécurité ; le commerce, le travail s'arrêtèrent. La misère gagna tout le pays, et quelque temps avant l'avénement de Constantin, les paysans se soulevèrent sous le nom de *bagaudes*. Il fallut que Maximien leur fît une guerre en règle.

Constance Chlore administra doucement la Gaule et chercha à en fermer les plaies. Son fils Constantin, avant d'aller vaincre Maxence et Licinius, eut soin de donner aux barbares de sévères leçons, dont le souvenir les fit tenir en repos pendant tout son règne. Mais ils avaient trop bien appris les routes de la Gaule pour n'y pas rentrer dès que la main qui en défendait les approches se retirait. Sous Constance, ils reparurent, et, pour arracher la Belgique aux Francs, ce prince fut obligé d'y envoyer Julien. L'habileté et l'énergie du jeune César délivrèrent la Gaule de ces hôtes incommodes. Toutefois, il permit à l'une de leurs tribus, les Francs Saliens, de s'établir aux bords de la Meuse inférieure. Ce fut au palais impérial de Lutèce, dont il reste encore des ruines sous le nom de palais des Thermes, que Julien fut proclamé empereur par ses soldats (360). Il ne revit plus la Gaule ; après lui, l'empire fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

Valentinien, qui régna sur l'Occident (364), et son fils Gratien (375), tinrent les barbares en respect. Mais le Franc Arbogast tua Valentinien II, près de Vienne, et fit lui-même un empereur, le rhéteur Eugène (392). Théodose renversa le protecteur et le protégé, et, pour quelque temps, régna sur toutes les provinces.

A sa mort, l'empire fut de nouveau partagé, et la Gaule tomba dans le lot d'Honorius (395). Déjà les barbares sortis de la Germanie approchaient. En vain Honorius appela les députés de la Gaule à connaître dans des assemblées nationales, des intérêts généraux du pays, l'esprit étroit de la cité l'emporta ; on abandonna l'empereur et l'empire, et chaque ville ne songea qu'à traiter aux meilleures conditions avec les barbares. Pendant quatre-vingt-dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la première victoire de Clovis (486), la Gaule flotta incertaine entre les diverses dominations qui se partageaient son territoire.

XX.

LES FRANCS AVANT CLOVIS — CLOVIS ET SES FILS.

Dès le commencement du Vᵉ siècle (25 décembre 406), pendant que les légions rappelées de Gaule allaient combattre en Italie le barbare Radagaise, des Suèves, des Alains, des Vandales s'avancèrent vers le Rhin ; une tribu germanique, les Francs, voulut barrer la route à ces nouveaux venus, et tua vingt mille Vandales dans une grande bataille ; mais les alliés des vaincus survenant, les Francs furent défaits, et le 31 décembre de la même année la horde franchit le fleuve, commit d'immenses ravages, passa par-dessus les Pyrénées et alla inonder l'Espagne. Derrière ce premier ban de barbares, d'autres étaient venus à la curée. Les Burgondes, sous leur roi Gondicaire, s'arrêtèrent dans l'est, et Honorius, les trouvant plus pacifiques que leurs devanciers, leur accorda ce qu'au reste il ne pouvait leur refuser, toutes les terres qui s'étendent du lac de Genève au confluent du Rhin et de la Moselle (413).

Six ans plus tard, les Visigoths s'établissaient dans le sud-ouest, où Toulouse devenait leur capitale. Leur chef Ataulf, frère d'Alaric, avait même épousé Placidie, sœur de l'empereur Honorius, renversé au profit de son beau-frère deux usurpateurs qui avaient pris la pourpre en Gaule, et commencé pour le compte de l'empire la conquête de l'Espagne sur les Suèves et les Alains. Les Visigoths, maîtres de l'Aquitaine, ne tardèrent pas à étendre leur domination jusqu'à la Loire, et franchirent même les Pyrénées. Des Alamans occupèrent l'Alsace, des Saxons Bayeux, des Francs, tout le pays au nord de la Somme. Les cités de l'Armorique, entre les embouchures de la Loire et de la Seine, s'étaient constituées en État fédératif. Enfin, un général romain, Ægidius, commandait entre la moyenne Loire et la

Somme, moins comme agent de l'empereur qu'en son propre nom.

De ces sept États, un seul allait hériter de tous les autres, celui des Francs.

Dès le IIIe siècle avant notre ère, les Germains avaient formé sur la rive droite du Rhin deux formidables confédérations : au sud celle des tribus suéviques qui s'appelèrent les Alamans (les hommes), au nord celle des Saliens, des Sicambres, des Bructères, des Chérusques, des Cattes, etc., qui prit le nom de Francs (les braves). La première mention qu'on trouve de ceux-ci dans les écrivains romains est de l'an 241. Aurélien, alors tribun légionnaire, battit un corps de Francs sur le Rhin inférieur. Probus leur reprit les villes gauloises qu'ils avaient envahies à la mort d'Aurélien et en transporta une colonie sur la mer Noire (277); mais un peu plus tard, d'autres passèrent le Rhin, dévastèrent la Belgique, et reçurent de Julien les bords de la Meuse qu'ils avaient ruinés, afin de les repeupler.

Quelques chefs de ces Francs s'élevèrent aux premières charges de l'empire; Arbogast fut le premier ministre de Valentinien II; il délivra la Gaule des Germains et remplit de barbares tous les offices civils et militaires. Valentinien voulut s'affranchir de cette tutelle et fut trouvé mort dans son lit le 15 mai 392. Arbogast, n'osant se proclamer lui-même, jeta la pourpre sur les épaules d'un de ses secrétaires, le rhéteur Eugène, et fut vaincu dans une bataille près d'Aquilée. Eugène, fait prisonnier par Théodose, fut mis à mort; Arbogast se tua lui-même (394).

Les Francs essayèrent d'arrêter la grande invasion de 406. N'y ayant pas réussi, ils voulurent, eux aussi, prendre leur part de ce territoire gaulois que l'empereur lui-même abandonnait, et leurs tribus s'avancèrent dans l'intérieur du pays, chacune sous son chef ou roi. Il y eut des rois francs à Cologne, à Tournay, à Cambrai et à Térouanne. De ces rois, Clodion, chef des Francs Saliens du pays de Tongres (Limbourg), est le premier dont l'existence soit constatée par des faits positifs. Pharamond, qu'on fait régner avant lui, n'est cité que dans des chroniques très-postérieures. Clodion prit Tournay et Cambrai, mit à mort tous les Romains qu'il y trouva, s'avança vers la Somme et arriva près de Sens où il fut vaincu par le général romain Aétius (448).

Il ne survécut pas à sa défaite; Mérovée, son parent, lui succéda comme chef des Saliens, et trois ans après les Francs se joignaient à tous les barbares cantonnés en Gaule et au reste des Romains, pour faire tête aux Huns d'Attila. Ce barbare, qui s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*, avait franchi le Rhin, la Moselle, la Seine, détruit

Metz et vingt cités, épargné Troyes, grâce à l'évêque saint Loup, et assiégé Orléans. Aétius accourut avec toutes les nations barbares campées en Gaule que menaçait la nouvelle invasion. La bataille de Châlons (451) coûta la vie à trois cent mille hommes. Attila, vaincu, recula jusqu'en Germanie. Une action sanglante avait précédé cette grande journée; dans une rencontre des Francs et des Gépides, cinquante mille barbares étaient restés sur la place.

Childéric, fils de Mérovée lui succéda en 458; il fut chassé par les Francs mécontents de ses excès, et remplacé par le général romain Ægidius. Rappelé au bout de huit ans, qu'il passa en Thuringe, il revint régner sur les Francs jusqu'à sa mort, arrivée en 481, et fut enterré à Tournai. On a découvert son tombeau en 1653. Son fils Chlodowig ou Clovis lui succéda et fut le vrai fondateur de la monarchie franque.

En 481 Clovis ne possédait que quelques districts de la Belgique, avec le titre de roi des Francs Saliens, cantonnés aux environs de Tournai, et commandait à quatre ou cinq mille guerriers. Cinq ans après, uni à Ragnachaire, roi de Cambrai, il défit près de Soissons Syagrius, fils d'Ægidius, qui commandait entre la Somme et la Loire, força les Visigoths, chez qui le vaincu s'était réfugié, à le lui livrer, le mit à mort et soumit tout le pays jusqu'à la Loire : tout le monde connaît l'histoire du vase de Soissons (486).

En 493 Clovis épousa Clotilde, fille d'un roi des Burgondes et chrétienne orthodoxe. Cette circonstance eut les plus heureux résultats, car Clotilde convertit son époux; et comme tous les barbares établis dans la Gaule étaient ariens, c'est-à-dire hérétiques, Clovis se trouva seul des rois barbares partager la foi des populations gauloises. Aussi Amiens, Beauvais, Paris, Rouen ne tardèrent pas à lui ouvrir leurs portes, grâce à l'influence de leurs évêques. Les Alamans ayant passé le Rhin, Clovis marcha contre eux et les rencontra à Tolbiac; se croyant sur le point d'être vaincu, il invoqua le Dieu de Clotilde, retrouva le courage dans cette prière, et les Alamans, rejetés au delà du fleuve, furent poursuivis jusqu'en Souabe. Clovis se fit, au retour, baptiser ainsi que trois mille de ses leudes, par saint Remi, archevêque de Reims. En répandant l'eau sainte sur la tête du nouveau néophyte, l'archevêque lui dit : « Baisse la tête, Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé; brûle ce que tu as adoré. » Puis renouvelant la coutume du sacre des rois juifs, il l'oignit du saint chrême (496). La population gallo-romaine, opprimée par les Burgondes et par les Visigoths ariens, tourna désormais vers le chef converti des Francs ses regards et ses espérances. Il eut pour lui tout l'épiscopat. « Quand tu combats, lui écrivait Avitus, évêque de Vienne, c'est à nous qu'est la victoire. » Quelques-uns de ses leudes s'éloignèrent de lui; mais ses succès et

surtout le butin qu'on pouvait faire sous un chef si habile, les ramenèrent. Le pays entre la Loire et la Somme était soumis, et l'Armorique gagnée à son alliance.

Il attaqua alors les Burgondes, battit, près de Dijon (500), leur roi Gondebaud, assassin de son frère, le père de Clotilde, et lui imposa tribut. Puis un jour il dit à ses soldats : « Je supporte avec grand chagrin que ces ariens de Visigoths possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et après les avoir vaincus, réduisons leur pays en notre pouvoir. » L'armée franchit la Loire, respectant religieusement sur son passage, par l'ordre exprès du roi, les biens des églises. Le roi des Visigoths, Alaric II, fut vaincu et tué à Vouglé, près de Poitiers (507); cette ville, Saintes, Bordeaux, puis Toulouse en 508, ouvrirent leurs portes. Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, envoya en vain aux Visigoths une armée que battit Clovis, il ne leur resta en Gaule que la Septimanie (Nîmes, Béziers, Narbonne, etc.). Au retour de cette expédition, Clovis trouva les envoyés de l'empereur Anastase qui lui envoyait les titres de consul et de patrice avec la tunique de pourpre et la chlamyde. Il fixa ensuite sa résidence à Paris et extermina les uns après les autres Sigebert et Chloderic, rois de Cologne, Chararic, autre petit roi franc, Ragnachaire et Richaire, rois de Cambrai, Renomer, roi du Mans, pour recueillir leurs royaumes et leurs trésors. Après quoi il mourut (511) et fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève), qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Son règne avait duré trente ans, et sa vie quarante-cinq.

A la mort de Clovis, l'État qu'il avait fondé comprenait toute la Gaule moins la Gascogne, où aucune troupe franque ne s'était montrée, et la Bretagne, que surveillaient des comtes, ou chefs militaires, établis à Nantes, à Vannes et à Rennes. Les Alamans, dans la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, étaient plutôt associés à la fortune des Francs que soumis à l'autorité de leur roi. Les Burgondes, après avoir un instant payé tribut, comptaient bien s'y refuser à l'avenir; et les villes de l'Aquitaine, faiblement contenues par les garnisons franques laissées à Bordeaux et à Saintes, étaient restées presque indépendantes.

Quant à la nation victorieuse, unie seulement pour la conquête et le pillage, elle s'était contentée de chasser les Visigoths de l'Aquitaine sans les y remplacer; la guerre terminée, les Francs avaient regagné, avec le butin, leurs anciennes demeures entre le Rhin et la Loire. Clovis lui-même s'était fixé à Paris, position centrale entre les deux fleuves, d'où il pouvait plus facilement surveiller la Bretagne, l'Aquitaine, les Burgondes et les tribus franques de la Belgique.

Les quatre fils de Clovis firent quatre parts de son héritage et de ses *leudes* ou fidèles, de manière que chacun d'eux eut une portion à peu près égale du territoire au nord de la Loire, où la nation franque s'était établie, et aussi une partie des cités romaines de l'Aquitaine qui payaient de riches tributs. Childebert fut roi de Paris avec Poitiers, Périgueux, Saintes et Bordeaux; Clotaire, roi de Soissons avec Limoges; Clodomir, roi d'Orléans avec Bourges; Thierry, roi de Metz avec Cahors et l'Auvergne.

Pendant quelques années l'impulsion donnée par Clovis continua. Thierry repoussa victorieusement des Danois qui étaient descendus aux bouches de la Meuse; et, en 530, il fit la conquête de la Thuringe. En 534, Clotaire et Childebert marchèrent contre la Bourgogne, à l'instigation de leur mère Clotilde. Clodomir, avait été vaincu et tué à Véséronce, en 524, par les Burgondes. Ses deux frères plus heureux assiégèrent Autun, mirent en fuite le roi Gondemar, et occupèrent tout le pays. Pendant ce temps, Thierry dévastait l'Auvergne qui avait essayé de se soustraire à sa domination.

Le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric, avait enlevé, en 523, le Valais aux Burgondes, et le Rouergue, le Vivarais, le Velay aux Francs. A sa mort, arrivée en 526, les Francs reprirent l'offensive et ravagèrent toute la Septimanie (531) qui resta néanmoins aux Visigoths. En 533, Théodebert, fils de Thierry, reprit le Rouergue, le Velay et le Gévaudan; trois ans après, Vitigès, roi des Ostrogoths, céda aux Francs la Provence pour obtenir leur alliance contre les Grecs. Théodebert, fils et successeur de Thierry, depuis 534, alla en effet en Italie, battit les Goths et les Grecs, et pilla le pays tout à l'aise (539). Jaloux du butin qu'il rapporta, Childebert et Clotaire durent pour garder leurs leudes les mener butiner en Espagne; ils prirent Pampelune, mais ils furent arrêtés devant Saragosse et obligés de se retirer. Les Alamans de la Rhétie et les Bavarois reconnurent la suzeraineté des Francs; les Saxons leur payèrent tribut.

XXI.

PUISSANCE DES FRANCS MÉROVINGIENS. — CLOTAIRE Ier, FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT, CLOTAIRE II, DAGOBERT. — PRÉPONDÉRANCE DES FRANCS DANS L'EUROPE OCCIDENTALE. — MŒURS ET INSTITUTIONS APPORTÉES PAR LES GERMAINS AU MILIEU DES POPULATIONS ROMAINES. — BÉNÉFICES ET ALLEUX (558-638).

Cette vaste puissance se trouva réunie, en 558, entre les mains du seul Clotaire. La race de Thierry était éteinte. Childebert venait de

surtout le butin qu'on pouvait faire sous un chef si habile, les ramenèrent. Le pays entre la Loire et la Somme était soumis, et l'Armorique gagnée à son alliance.

Il attaqua alors les Burgondes, battit, près de Dijon (500), leur roi Gondebaud, assassin de son frère, le père de Clotilde, et lui imposa tribut. Puis un jour il dit à ses soldats : « Je supporte avec grand chagrin que ces ariens de Visigoths possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et après les avoir vaincus, réduisons leur pays en notre pouvoir. » L'armée franchit la Loire, respectant religieusement sur son passage, par l'ordre exprès du roi, les biens des églises. Le roi des Visigoths, Alaric II, fut vaincu et tué à Vouglé, près de Poitiers (507); cette ville, Saintes, Bordeaux, puis Toulouse en 508, ouvrirent leurs portes. Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, envoya en vain aux Visigoths une armée que battit Clovis, il ne leur resta en Gaule que la Septimanie (Nîmes, Béziers, Narbonne, etc.). Au retour de cette expédition, Clovis trouva les envoyés de l'empereur Anastase qui lui envoyait les titres de consul et de patrice avec la tunique de pourpre et la chlamyde. Il fixa ensuite sa résidence à Paris et extermina les uns après les autres Sigebert et Chloderic, rois de Cologne, Chararic, autre petit roi franc, Ragnachaire et Richaire, rois de Cambrai, Renomer, roi du Mans, pour recueillir leurs royaumes et leurs trésors. Après quoi il mourut (511) et fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève), qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Son règne avait duré trente ans, et sa vie quarante-cinq.

A la mort de Clovis, l'État qu'il avait fondé comprenait toute la Gaule moins la Gascogne, où aucune troupe franque ne s'était montrée, et la Bretagne, que surveillaient des comtes, ou chefs militaires, établis à Nantes, à Vannes et à Rennes. Les Alamans, dans la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, étaient plutôt associés à la fortune des Francs que soumis à l'autorité de leur roi. Les Burgondes, après avoir un instant payé tribut, comptaient bien s'y refuser à l'avenir; et les villes de l'Aquitaine, faiblement contenues par les garnisons franques laissées à Bordeaux et à Saintes, étaient restées presque indépendantes.

Quant à la nation victorieuse, unie seulement pour la conquête et le pillage, elle s'était contentée de chasser les Visigoths de l'Aquitaine sans les y remplacer; la guerre terminée, les Francs avaient regagné, avec le butin, leurs anciennes demeures entre le Rhin et la Loire. Clovis lui-même s'était fixé à Paris, position centrale entre les deux fleuves, d'où il pouvait plus facilement surveiller la Bretagne, l'Aquitaine, les Burgondes et les tribus franques de la Belgique.

Les quatre fils de Clovis firent quatre parts de son héritage et de ses *leudes* ou fidèles, de manière que chacun d'eux eut une portion à peu près égale du territoire au nord de la Loire, où la nation franque s'était établie, et aussi une partie des cités romaines de l'Aquitaine qui payaient de riches tributs. Childebert fut roi de Paris avec Poitiers, Périgueux, Saintes et Bordeaux; Clotaire, roi de Soissons avec Limoges; Clodomir, roi d'Orléans avec Bourges; Thierry, roi de Metz avec Cahors et l'Auvergne.

Pendant quelques années l'impulsion donnée par Clovis continua. Thierry repoussa victorieusement des Danois qui étaient descendus aux bouches de la Meuse; et, en 530, il fit la conquête de la Thuringe. En 534, Clotaire et Childebert marchèrent contre la Bourgogne, à l'instigation de leur mère Clotilde. Clodomir, avait été vaincu et tué à Véséronce, en 524, par les Burgondes. Ses deux frères plus heureux assiégèrent Autun, mirent en fuite le roi Gondemar, et occupèrent tout le pays. Pendant ce temps, Thierry dévastait l'Auvergne qui avait essayé de se soustraire à sa domination.

Le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric, avait enlevé, en 523, le Valais aux Burgondes, et le Rouergue, le Vivarais, le Velay aux Francs. A sa mort, arrivée en 526, les Francs reprirent l'offensive et ravagèrent toute la Septimanie (531) qui resta néanmoins aux Visigoths. En 533, Théodebert, fils de Thierry, reprit le Rouergue, le Velay et le Gévaudan; trois ans après, Vitigès, roi des Ostrogoths, céda aux Francs la Provence pour obtenir leur alliance contre les Grecs. Théodebert, fils et successeur de Thierry, depuis 534, alla en effet en Italie, battit les Goths et les Grecs, et pilla le pays tout à l'aise (539). Jaloux du butin qu'il rapporta, Childebert et Clotaire durent pour garder leurs leudes les mener butiner en Espagne; ils prirent Pampelune, mais ils furent arrêtés devant Saragosse et obligés de se retirer. Les Alamans de la Rhétie et les Bavarois reconnurent la suzeraineté des Francs; les Saxons leur payèrent tribut.

XXI.

PUISSANCE DES FRANCS MÉROVINGIENS. — CLOTAIRE Ier, FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT, CLOTAIRE II, DAGOBERT. — PRÉPONDÉRANCE DES FRANCS DANS L'EUROPE OCCIDENTALE. — MŒURS ET INSTITUTIONS APPORTÉES PAR LES GERMAINS AU MILIEU DES POPULATIONS ROMAINES. — BÉNÉFICES ET ALLEUX (558-638).

Cette vaste puissance se trouva réunie, en 558, entre les mains du seul Clotaire. La race de Thierry était éteinte. Childebert venait de

mourir ; Clodomir était mort le premier en 524, et de ses trois fils deux avaient été poignardés par Clotaire ; le troisième, sauvé par de fidèles serviteurs, s'était fait moine ; il est connu sous le nom de saint Cloud. Clotaire régna seul sur les Francs pendant trois ans ; il fit brûler dans une cabane, avec sa femme et ses enfants, son fils Chramn qui s'était révolté et battit les Bretons, ses alliés. A sa mort (561), son héritage fut de nouveau divisé en quatre royaumes : ceux de Paris, de Soissons, de Metz et de Bourgogne. La mort du roi de Paris, Charibert, les réduisit à trois en 567. Ce dernier partage eut plus de durée que les précédents, parce qu'il répondait à des divisions réelles, à des nationalités distinctes. Gontran commanda aux Bourguignons, Sigebert aux Francs austrasiens ou orientaux, et Chilpéric à cette population mêlée de Francs et de Gallo-Romains, qu'on appela Neustriens ou les Occidentaux. Quant à l'Aquitaine, elle resta divisée entre les trois rois. Paris, assez important déjà pour qu'aucun d'eux ne voulût consentir à le laisser à un de ses frères, appartint à tous les trois, et chacun n'y put entrer qu'avec la permission des deux autres.

Dans l'Austrasie (Belgique et Lorraine), plus rapprochée du Rhin par où les barbares étaient venus, et couverte d'une plus nombreuse population franque, les coutumes germaniques dominaient, et une foule de petits États y formaient une aristocratie puissante et guerrière, jalouse de ses rois. La Neustrie (Ile-de-France, Normandie, etc.), plus romaine parce qu'elle renfermait moins de barbares et plus d'anciennes cités, accordait davantage à l'autorité de ses rois et conservait quelques souvenirs, quelques usages de l'administration impériale. Cette différence de mœurs et de situation amena entre la Neustrie et l'Austrasie une opposition politique, qui éclata d'abord dans la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut ; plus tard dans celle d'Ébroïn et des maires d'Austrasie.

Avant que la lutte commençât, Sigebert eut à repousser une invasion des Avares qu'il battit en 562, mais qui le firent prisonnier en 568, et peu de temps après le relâchèrent. Gontran, de son côté, dut rejeter au delà des Alpes les Lombards qui, cherchant à s'étendre hors de l'Italie, avaient franchi le Rhône par trois fois (570-576).

Pendant ce temps, Chilpéric répudiait sa première femme, Audowère, étranglait la seconde, Galswinthe, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, et sœur de Brunehaut, femme de Sigebert, épousait Frédégonde, et pillait à deux fois les provinces de Sigebert, occupé contre les Avares.

Celui-ci furieux et excité encore par sa femme, appela à son aide

les tribus d'outre-Rhin, s'empara des États de Chilpéric, et l'assiégeait dans Tournai, quand deux soldats, fanatisés par Frédégonde, l'assassinèrent (575) ; Chilpéric pilla ses trésors ; mais ne put saisir le jeune Childebert II, âgé de cinq ans, que les leudes austrasiens reconnurent pour roi, en lui donnant un maire du palais. Frédégonde alors épouvanta la Neustrie de ses assassinats : Mérovée et Clovis, fils de Chilpéric et d'Audowère, Audowère elle-même, l'évêque de Rouen qui avait béni le mariage de Mérovée et de Brunehaut, enfin Chilpéric, en 584, tombèrent sous ses coups. Le pacifique Gontran trembla, et ne fut que peu rassuré par les avances de Frédégonde, qui lui déféra la tutelle du jeune Clotaire II, son fils, âgé de quatre mois. Il avait d'autres sujets de crainte. Brunehaut, rentrée en Austrasie, avait pris un grand ascendant sur son fils ; dans le midi, l'Aquitaine, restée toute romaine, essaya de se séparer des contrées barbares du nord, en se donnant un roi particulier, Gondowald ; il périt en 585, mais après avoir été sur le point de réussir. Un autre complot plus formidable fut secrètement formé en 587, parmi les leudes d'Austrasie et de Bourgogne pour assassiner les deux rois et se partager ensuite le pays. Les conjurés furent découverts ; parmi eux étaient nombre de ducs et de comtes ; Childebert et Gontran effrayés eurent une entrevue à Andelot, près de Chaumont. Ils firent alliance, et décidèrent que l'héritage de celui des deux qui mourrait sans enfants passerait au survivant ; que les leudes ne pourraient plus, selon leur caprice, porter d'un roi à l'autre leur fidélité ; mais en retour on leur garantit la possession héréditaire de leurs bénéfices. C'était un pas important vers l'établissement du régime féodal.

Gontran mourut en 593 ; Childebert II réunit les deux royaumes, et lui survécut trois ans. De ses deux fils, l'un, Théodebert II, régna en Austrasie ; l'autre, Thierry II, en Bourgogne. Le fils de Frédégonde, Clotaire II, gardait la Neustrie. Brunehaut, chassée par les leudes austrasiens (599) après avoir essayé de maintenir son pouvoir sur son petit-fils en le jetant dans tous les désordres, se retira en Bourgogne. Au milieu de ces meurtres et de ces révolutions il y avait des guerres de peuples. Deux fois les Neustriens furent vaincus près de Soissons, à Droissy (593), et à Lafau (596) par les Austrasiens ; ils le furent encore à Dormeilles, en Gâtinais (600), et près d'Étampes (604) par les Bourguignons : Paris fut pris. C'en était fait de Clotaire II si le roi d'Austrasie ne l'eût sauvé en traitant avec lui. Brunehaut furieuse poussa Thierry à attaquer Théodebert ; le roi d'Austrasie vaincu fut mis à mort, avec ses enfants, en 610 ; son frère ne lui survécut que trois ans, laissant quatre enfants sous la tutelle de

Brunehaut; cette femme impérieuse, espérait garder le pouvoir, et assouvir une vieille haine en réunissant les Bourguignons et les Austrasiens contre le fils de Frédégonde; elle fut trahie par les grands et livrée à Clotaire II, qui lui reprocha la mort de dix rois, et la fit attacher à la queue d'un cheval indompté. Les quatre fils de Thierry II furent égorgés (613).

Clotaire II réunit encore une fois, comme son aïeul Clotaire Ier, les trois couronnes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne; mais dès 622 il céda l'Austrasie à son fils Dagobert, qui hérita des autres provinces en 628. Dagobert fut le plus puissant et est resté le plus populaire des rois mérovingiens. Sous lui, les Vascons ou Basques, qui habitaient au sud de la Garonne, furent vaincus. Les Bretons, dans l'Armorique, promirent obéissance; et au delà du Rhin, la plus grande partie des Frisons et des Saxons payaient le tribut. L'empire des Francs s'étendait alors du Wéser aux Pyrénées et de l'Océan occidental aux frontières de la Bohême. Aussi Dagobert apparaît-il comme le chef de tous les barbares établis dans les provinces de l'ancien empire d'Occident. Il était l'allié des empereurs de Constantinople, et on le voit intervenir dans les affaires des Visigoths d'Espagne, auxquels il donna un roi; dans celles des Lombards d'Italie, qu'il força de respecter leur reine Gondeberge, sa parente, et d'attaquer les Vénèdes, ses ennemis. Enfin, ce fut sur la terre des Francs que les Bulgares fugitifs vinrent chercher un asile.

A l'intérieur, Dagobert s'appliqua à rendre bonne justice. Il visita lui-même ses royaumes pour réprimer les désordres, fit écrire les lois des peuples barbares, ses sujets, et reprit grand nombre de domaines usurpés sur le fisc royal; il fut libéral envers les églises, fonda l'abbaye de Saint-Denis où la plupart des rois de France après lui furent enterrés, encouragea le peu d'arts qui restaient encore et montra un luxe que n'avaient point connu ses farouches prédécesseurs. Sa mollesse l'a fait surnommer le Salomon des Francs. Le nom de l'orfévre saint Éloi, son ministre, est resté attaché au sien. Il mourut en 638.

L'humanité a traversé peu d'époques aussi malheureuses que le VIe et le VIIe siècle de notre ère. L'indiscipline, les brutales violences des barbares, l'absence de tout ordre, le réveil des antiques rivalités de canton à canton et de ville à ville, partout enfin une sorte de retour à l'état de nature, voilà ce que montrent les historiens de cette triste époque. Ajoutons, pour achever le tableau de ces temps déplorables, que toute culture de l'esprit s'arrête; que la langue latine se déforme dans ces bouches grossières; que rois et chefs, nul ne s'inquiète même plus de savoir lire et écrire; et que la civilisation,

naguère si brillante, est comme ensevelie sous les ruines amoncelées par les barbares.

Le clergé seul conservait quelques traditions de la science ancienne, quelque teinture des lettres dont il restait dépositaire. Cette supériorité de lumières, jointe au crédit que lui donnait son caractère sacerdotal, devait lui assurer bientôt la prépondérance dans la société. A côté des églises s'élevaient les monastères, sous la règle laborieuse de Saint-Benoît, et où l'étude, la transcription des manuscrits étaient constamment alliées au travail des mains et à la prière. Les nombreuses donations faites alors au clergé et la fréquence des conciles, dont quatre-vingt-trois furent tenus en Gaule du VIe au milieu du VIIIe siècle, attestent la ferveur du zèle religieux.

Après la conquête, les Francs avaient pris une partie considérable des terres gauloises qu'ils avaient divisées par lots et tirées au sort. Ces terres, franches de tout tribut et dont la possession n'imposait à leurs propriétaires que le service militaire dans les guerres nationales, formèrent les *alleux*. Les rois, les chefs influents qui s'étaient réservé des domaines considérables, payèrent dans la suite les services de leurs compagnons ou *leudes* avec des terres cédées pour la vie et généralement, depuis le traité d'Andelot (587), à perpétuité. Mais ils attachèrent à cette cession l'obligation du service militaire et de certains devoirs à remplir vis-à-vis d'eux, en échange de la protection qu'ils assurèrent à leurs vassaux envers et contre tous. Ces terres protégées, mais dépendantes, formèrent les *bénéfices*. Les *terres tributaires* étaient celles que les Francs avaient laissées aux anciens propriétaires à condition d'un tribut en argent ou en nature.

Pour les personnes, on distinguait : 1° les *hommes libres*, propriétaires d'alleux, qui ne devaient rien à personne, mais étaient obligés, vis-à-vis du roi, à quelques dons; vis-à-vis de la nation, au service militaire dans les guerres nationales; 2° les *leudes*, qui avaient les bénéfices et étaient astreints à de certains devoirs envers ceux de qui ils les tenaient; 3° le *Gallo-Romain*, propriétaire, dont la vie était estimée dans les lois des barbares, où tout, le meurtre comme le vol, se compensait avec de l'or, neuf cents sous, la moitié du prix de la vie d'un Franc. C'était ce qu'on appelait le *whergeld*, ou la composition, amende que le meurtrier devait payer à la famille du mort; 4° et 5° les *colons*, qui cultivaient les terres tributaires, mais à qui l'on reconnaissait encore la liberté personnelle que les *serfs*, vendus avec la terre qu'ils cultivaient pour leur maître, ne possédaient pas; 6° le *clergé*, formant une classe à part, mais toute-puissante, sous ses chefs électifs : les évêques. La supériorité de lumière des gens d'Église leur faisait réserver toutes les charges qui exigeaient du savoir et l'art

d'écrire. Cette position leur permit d'accroître les priviléges et les dotations de leur ordre.

La royauté était à la fois élective et héréditaire, c'est-à-dire que le roi était élu, mais toujours choisi dans la famille des Mérovingiens. Au delà du Rhin les rois n'avaient eu qu'une autorité fort restreinte. Après la conquête de la Gaule, les Gallo-Romains, surtout les évêques, cherchèrent à donner à ces princes quelques idées d'ordre et d'administration. Ils leur firent diviser le territoire en provinces ou duchés, les duchés en comtés, les comtés en centuries, et essayer de rétablir les impôts perçus par les empereurs. Les tentatives de quelques-uns de ces rois ou de leurs ministres pour discipliner ce chaos, irritèrent profondément les grands, surtout ceux d'Austrasie, plus étrangers aux coutumes romaines. Les Francs avaient en effet apporté de la Germanie une idée qu'on ne connaissait pas dans l'empire, celle de la souveraineté de la nation. Pour les questions importantes, le roi était obligé, dans les premiers temps, de réunir l'assemblée générale à laquelle tous les hommes libres étaient tenus d'assister (*Champs de Mars*). C'est là aussi, qu'en souvenir de l'ancienne fraternité d'armes qui avait existé en Germanie, les Francs venaient offrir leurs dons annuels. Dans chaque comté, dans chaque centurie, les hommes libres formaient la cour du comte ou du centenier, pour rendre la justice. Ces habitudes de liberté et d'égalité s'alliaient mal avec les allures despotiques du régime impérial. Tous ceux qui en souhaitèrent le retour, Chilpéric, Brunehaut, Ébroïn, périrent à la peine. Mais cette victoire ne profita qu'aux grands, qui peu à peu formèrent, au milieu de la nation, une noblesse puissante.

Les villes conservèrent en général leur organisation municipale. L'évêque y eut naturellement une très-grande influence.

Chaque tribu germanique avait sa loi. Celles des Visigoths et des Burgondes se rapprochent beaucoup de la loi romaine, sous laquelle vivaient le clergé et les Gallo-Romains. Nous avons encore celles des Alamans, des Bavarois, des Ripuaires et des Saliens. Trois caractères principaux les distinguent de la loi romaine. D'abord elles ne forment qu'une législation pénale, c'est-à-dire qu'elles ne s'occupent que des délits, ce qui accuse une société singulièrement violente. En second lieu, elles permettent de racheter toute blessure à prix d'argent, par une amende ou composition (*wehrgeld*), dont le prix diffère principalement d'après la condition de l'offensé. Enfin elles admettent la preuve des faits par le témoignage d'un certain nombre de parents ou d'amis, soit de l'accusé, soit de l'accusateur. Le juge peut ordonner cependant le combat ou *duel judiciaire* et l'épreuve de l'eau bouillante, accomplie par l'accusé en plongeant sa main au fond d'un vase rempli d'eau en ébullition. S'il la retirait sans qu'il y eût trace de brûlure, il était acquitté. C'était le jugement de Dieu. Les tortures et les supplices étaient réservés pour l'esclave et le serf. L'homme libre n'était soumis qu'au wehrgeld.

Un article fameux de la loi salique décrétait qu'une femme ne pouvait hériter de la terre salique, domaine pour lequel le Franc devait le service militaire. Plus tard on conclut que cette prohibition s'étendait à la succession de la couronne, et les femmes en France ont été toujours exclues du trône.

XXII.

DÉCADENCE DE LA RACE MÉROVINGIENNE. — AFFAIBLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ. — ROIS FAINÉANTS. — MAIRES DU PALAIS. — OPPOSITION DE LA NEUSTRIE ET DE L'AUSTRASIE. — ÉBROÏN. — BATAILLE DE TESTRY (638–687).

Le règne de Dagobert fut comme un temps de repos entre la période des conquêtes et celle de la décadence qu'il vit commencer. Ce prince fut contraint de céder la plus grande partie de l'Aquitaine à son frère Charibert. Dix mille familles bulgares s'étaient réfugiées en Bavière; il ne sut s'en débarrasser qu'en les faisant égorger. De son vivant, mais surtout après sa mort, les défections se multiplièrent. Alors les Saxons refusèrent le tribut, les Thuringiens se révoltèrent, les Frisons se donnèrent un duc, les Bavarois et les Alamans ne prêtèrent qu'une obéissance purement nominale. Dans l'intérieur même de la Gaule, la domination franque recula jusqu'à la Loire. Les descendants de Charibert régnèrent sur toute l'Aquitaine et la Gascogne. La Bourgogne méridionale se donna également des chefs nationaux. L'empire des Mérovingiens allait ainsi se morcelant et croulant de toutes parts : quelles en étaient les causes? Les partages de la monarchie, la rivalité des divers royaumes, la faiblesse et l'incapacité des princes livrés dès l'enfance à de honteuses débauches, enfin l'ambition des grands qui cherchaient à s'emparer du pouvoir. Dans chaque cour il y avait un maire du palais, chef des guerriers, élu par eux juge de toutes les querelles qui s'élevaient dans la demeure royale. Peu à peu cet officier, qui n'avait que la police du palais et le commandement des leudes, prit le pouvoir; le roi se déchargea sur lui de ses fonctions.

Dès l'année 613, Varnachaire en Bourgogne, Radon en Austrasie et Gundoland en Neustrie se trouvèrent assez forts pour stipuler, en livrant Brunehaut à Clotaire II, qu'ils auraient leur charge à vie.

Quand Dagobert mourut (638) ses deux fils étaient encore enfants ; l'un, Sigebert II, régna en Austrasie sous la tutelle du maire Pépin de Landen ; l'autre, Clovis II, sous celle d'Erchinoald en Neustrie et de Flaochat en Bourgogne. Sigebert mourut en 656, et Grimoald, fils et successeur de Pépin dans la mairie d'Austrasie, se crut assez assuré de l'appui des grands pour nommer roi son propre fils. Le sang de Clovis était encore respecté. Clovis II renversa l'usurpateur et réunit toute la monarchie (656), mais mourut peu de temps après.

Le maire Erchinoald laissa la royauté indivise entre ses trois fils dont l'aîné, Clotaire III, âgé de quatre ans, parut régner sous la tutelle de sa mère, la reine Bathilde ; c'était une jeune femme anglo-saxonne, que des pirates étaient venus vendre sur les côtes du pays des Francs ; aussi, durant les dix années de son pouvoir, s'efforça-t-elle d'adoucir la condition des esclaves et des pauvres. Mais les grands, lassés de l'autorité d'une femme toujours entourée d'évêques, établirent deux rois, Clotaire en Neustrie et en Bourgogne, et Childéric II en Austrasie (660), égorgèrent en 664 le principal conseiller de la reine, l'évêque de Paris, et la reléguèrent elle-même au monastère de Chelles qu'elle avait bâti.

Ébroïn, maire de Neustrie, qui remplaçait Erchinoald depuis 659, essaya de mettre un terme à la turbulence des grands au profit de l'autorité royale dont il était dépositaire. A la mort de Clotaire III, au lieu de convoquer les grands pour élever un nouveau roi, de sa seule autorité il plaça sur le trône un troisième fils de Clovis II, Thierry III.

Mais les leudes et les évêques des trois royaumes, soulevés par saint Léger, évêque d'Autun, déposèrent Thierry III, mirent à sa place Childéric II et enfermèrent Ébroïn au monastère de Luxeuil. Le nouveau roi se brouilla bientôt avec saint Léger qu'il fit emprisonner à Luxeuil, et fut tué avec sa femme et ses enfants par un noble neustrien qu'il avait fait battre de verges. Au milieu de la confusion, Ébroïn sortit de sa prison, ressaisit son pouvoir, et recommença la lutte au nom d'un fils supposé de Clotaire III. Il battit les leudes neustriens et bourguignons, aveugla puis fit décapiter saint Léger (678), et abandonnant son faux roi, reprit Thierry III. Mais les grands d'Austrasie, renonçant à des rois qui ne savaient pas les défendre, ou qui les opprimaient, donnèrent à leur maire Martin et à son cousin Pépin d'Héristal le titre de ducs des Francs. Ébroïn battit en 680 les Austrasiens à Lafau en Laonnais, et tua Martin en trahison. Mais il fut lui-même assassiné l'année suivante et avec lui tomba le dernier défenseur de la royauté mérovingienne. Son successeur Berthaire, qui voulut continuer son œuvre, n'avait ni son énergie ni ses talents.

La *France romaine*, comme on commençait à appeler la Neustrie, fut vaincue à Testry (près de Péronne) par la *France teutonique*. Cette bataille mit réellement fin à la première dynastie des rois francs, qui subsistèrent, il est vrai, jusqu'en 752, mais sans une ombre de pouvoir.

XXIII.

PUISSANCE CROISSANTE DES MAIRES D'AUSTRASIE : PÉPIN D'HÉRISTAL ; CHARLES MARTEL ; PÉPIN LE BREF (687-752). — ILS RECONSTITUENT L'ÉTAT ET RELÈVENT LE POUVOIR. — PÉPIN LE BREF FONDE LA SECONDE RACE (752).

L'empire des Mérovingiens arrivé à son apogée sous Dagobert, s'était après lui lentement dissous entre les mains incapables des rois fainéants. L'empire s'en allait en pièces par la révolte des peuples, et l'autorité royale disparaissait par l'usurpation des maires du palais. Mais sur les bords du Rhin, au milieu des Francs ripuaires, s'élevait une famille qui, par ses richesses territoriales, sa nombreuse clientèle et la sainteté de quelques-uns de ses membres, s'était placée au-dessus de tous les grands de l'Austrasie. Pépin de Landen, ou le Vieux, maire du palais d'Austrasie sous le règne de Dagobert Ier, avait fondé la splendeur de cette maison. Du mariage de sa fille Begga avec Ansegise, fils de saint Arnulf, évêque de Metz, son parent, était né Pépin d'Héristal que nous avons vu avec Martin investi du titre de duc des Francs. Pendant le VIIe siècle et la première moitié du VIIIe, la mairie d'Austrasie resta héréditairement dans cette famille qui allait, après un siècle et demi de guerres civiles, faire rentrer la nation dans la voie des conquêtes, et élever un nouvel empire presque aussi vaste que l'avait été l'empire romain d'Occident. La période que cette maison remplit se présente avec trois caractères : d'abord ce sont les efforts des premiers Carlovingiens pour reconstituer l'autorité en s'en emparant et pour reconstruire la monarchie franque en replaçant sous le joug les peuples déjà émancipés (687-768) ; puis les conquêtes et les essais d'organisation de Charlemagne (768-814) ; enfin, sous ses successeurs, la révolte des peuples et les usurpations des leudes (814-887), c'est-à-dire une nouvelle ruine de l'empire et du pouvoir.

Après sa victoire sur les Neustriens, à Testry, Pépin, dit un chroniqueur, prit le roi Thierry III avec ses trésors, et s'en retourna en Austrasie : toute la révolution est dans ces paroles. La royauté ne fut pas supprimée : mais le duc des Francs ne conserva un roi qu'afin de pouvoir montrer de loin en loin, au peuple assemblé, un prince

du sang de Clovis. On a appelé ces princes les rois fainéants. Ils ne méritent pas que leurs noms soient tirés de l'obscurité où de leur vivant même ils étaient tombés.

Pépin flatta les grands, mais rétablit l'antique usage des champs de mars qui lui donnait contre eux un appui dans la masse des hommes libres, en consultant chaque année, au mois de mai, cette assemblée sur la paix et la guerre. Il essaya de rattacher les Neustriens à sa cause en faisant épouser à son fils Drogon la veuve de leur dernier maire, Berthaire, et laissa l'Aquitaine s'organiser pacifiquement sous des chefs nationaux; mais il tourna ses armes contre les tribus germaniques qui remuaient et vainquit Radbod, duc païen des Frisons, les Suèves et plusieurs autres nations. De précieux auxiliaires l'aidèrent dans cette lutte : ce furent les missionnaires qui cherchaient à gagner à l'Évangile ceux que Pépin tâchait de gagner à la paix en les enfermant dans un grand empire. Saint Willibrod, nommé par le pape archevêque des Frisons, en 676, convertit Radbod.

Pépin mourut en 714 : ses deux fils, Drogon et Grimoald, étaient morts avant lui; Théobald, fils de Grimoald, étant en bas-âge, fut institué par Pépin maire de Neustrie et d'Austrasie, sous la tutelle de son aïeule Plectrude. Mais les Neustriens prirent un maire de leur choix, Rainfroy, et se jetèrent sur l'Austrasie par l'ouest, tandis que les Frisons et les Saxons l'attaquaient par l'est. Les Austrasiens mirent alors à leur tête un fils naturel de Pépin, Charles, âgé de vingt ans, qui vainquit d'abord les Neustriens à Vincy, près de Cambrai (717), puis une seconde fois près de Soissons : laissant alors sur le trône Chilpéric II, fantôme de roi qu'avait établi Rainfroy, il gouverna sous son nom, contraignit les Alamans, les Bavarois, les Thuringiens à reconnaître la vieille suprématie des Francs, menaça les Frisons et pénétra par six fois sur les terres des Saxons.

Mais sa plus grande gloire fut d'avoir sauvé la France de l'invasion musulmane que l'Afrique et l'Espagne venaient de subir. Les Arabes franchissant les Pyrénées, avaient pénétré en Gaule par la Septimanie, pris Narbonne, Carcassonne et Nîmes, assiégé Toulouse, presque détruit Bordeaux, envahi le Poitou et la Bourgogne, saccagé Autun et brûlé, en 731, l'église de Saint-Hilaire de Poitiers.

Le Mérovingien qui régnait à Toulouse sous le titre de duc d'Aquitaine, Eudes, se décida à recourir au puissant duc des Francs. Charles lui amena une puissante armée; la rencontre eut lieu aux environs de Poitiers. Le choc fut terrible. Trois cent mille Sarrasins, disent les vieux chroniqueurs, tombèrent sous l'épée des Francs. Charles y gagna le surnom de Martel; le duc d'Aquitaine, descendant de Charibert, lui prêta serment d'obéissance.

Les Bourguignons avaient refusé d'obéir aux indignes successeurs de Dagobert; Charles tourna ses armes contre eux. Lyon, Vienne, Valence, Avignon reçurent garnison franque. Quatre ans plus tard il pénétra dans la Septimanie, que les Arabes avaient conservée, détruisit Agde et Maguelone, démantela Nîmes et brûla ses *arènes*, sur lesquelles on voit encore les traces de l'incendie qu'il alluma. En 739, il acheva, par la prise des deux grandes cités d'Arles et de Marseille, la soumission de la Provence; celle de la Septimanie (la côte, du Rhône aux Pyrénées) était réservée à son fils Pépin.

Pour récompenser ses glorieux soldats, Charles leur distribua des terres ou bénéfices qu'il prit sur les immenses domaines de l'Église. Le clergé lui en garda rancune et maudit sa mémoire. Cependant il allait, quand la mort le surprit, passer les Alpes pour défendre le pape qui l'appelait contre les Lombards (741).

Des deux fils aînés de Charles Martel, l'un, Carloman, reçut l'Austrasie et les pays d'outre-Rhin; l'autre, Pépin, eut la Neustrie et la Bourgogne. Depuis la mort de Thierry IV, en 737, Charles Martel avait laissé le trône vacant. Carloman fit comme lui. Il n'avait pas besoin, au milieu de ses leudes germains, de cacher son pouvoir sous le nom d'un roi et n'en reconnut pas. Pépin le Bref, maître des régions occidentales, voulut gagner les Neustriens en flattant leur vieil attachement pour la race royale de Mérovée; il proclama Childéric III. Il alla ensuite réduire le duc de Bavière, Odilon, qui refusait l'obéissance, dépouilla de ses États le duc des Alamans, et fit si rude guerre à Hunald, prince mérovingien qui portait le titre de roi ou de duc d'Aquitaine, qu'il se retira dans un monastère. Enfin il menaça les Bretons auxquels il prit Vannes. Son frère Carloman s'étant retiré en 747 au Mont-Cassin, où était déjà Hunald, il s'empara de son héritage au préjudice de ses neveux et resta seul maître de tout l'empire. Il voulut alors faire cesser le mensonge de cette royauté mérovingienne que nul ne connaissait plus. L'Église avait besoin du secours du puissant maire d'Austrasie pour protéger les missionnaires qui s'efforçaient de gagner à la foi chrétienne les peuples du nord de l'Allemagne, et pour défendre le saint-siége contre les Lombards. Aussi, Pépin, sûr de l'affection du pape Zacharie, lui fit porter cette question : « Ne vaut-il pas mieux que celui qui possède déjà l'autorité de roi le soit en effet? » Le pape répondit qu'il en devait être ainsi. En conséquence « Pépin fut appelé roi des Francs, oint, pour cette haute dignité, de l'onction sacrée, par la sainte main de Boniface, archevêque et martyr d'heureuse mémoire, et élevé sur le trône, selon la coutume des Francs, dans la ville de Soissons (752). Quant à Childéric qui se parait du faux nom de roi, Pépin le fit mettre dans

un monastère. » C'était celui de Saint-Bertin, près de Saint-Omer. Il y mourut trois ans après.

La fin de cette première dynastie de nos rois n'excita pas un regret et ne laissa pas un souvenir. Ce fut à peine si les contemporains s'en aperçurent.

Pépin, surnommé le Bref à cause de sa courte taille qui n'ôtait rien à sa force, s'il faut en croire la douteuse anecdote qui le montre abattant d'un seul coup la tête d'un lion que personne n'osait affronter, fit d'abord deux expéditions contre les Saxons qu'il rendit tributaires; puis il alla en Italie soutenir, contre les Lombards, le pape Étienne II qui était venu, en 753, implorer sa protection, lui apporter le titre de patrice de Rome et le sacrer. Il marcha deux fois contre le roi Astolphe et le força à livrer Ravenne avec tout l'exarchat, qu'il céda au successeur de saint Pierre; cette donation fut l'origine de la puissance temporelle des papes (756).

Pépin prit ensuite Narbonne aux Arabes en 759 et dévasta méthodiquement pendant plusieurs années l'Aquitaine, dont le duc mérovingien Waïfre, fils d'Hunald, avait pillé les biens du clergé. Waïfre combattit héroïquement en reculant toujours; on n'en eut raison qu'en l'assassinant (768). Avec lui tomba l'indépendance de l'Aquitaine. Pépin mourut à Paris, au retour, la même année, laissant deux fils, Carloman, qui ne lui survécut que trois ans, et Charles, surnommé le Grand, ou Charlemagne, qui se fit décerner par les leudes de son frère, au détriment de ses neveux, les possessions de Carloman.

XXIV.

RÉUNION ET TENTATIVE D'ORGANISATION DE TOUT LE MONDE GERMANIQUE PAR CHARLEMAGNE. — SES GUERRES, SON GOUVERNEMENT. — ÉTENDUE ET DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE SON EMPIRE. — PREMIER RÉVEIL LITTÉRAIRE (768-814).

Il faut faire deux parts du règne de Charlemagne (768-814) : les conquêtes et l'administration. Commençons par les conquêtes. Après s'être fait donner par les leudes le patrimoine de ses neveux, à la mort de son frère Carloman, en 771, Charlemagne fit la guerre au roi des Lombards, Didier, successeur d'Astolphe, qu'il avait insulté en répudiant sa fille et qui, en retour, avait donné asile à Hunald d'Aquitaine et aux fils de Carloman. Didier ayant voulu faire sacrer rois ces enfants par le pape Adrien, celui-ci s'y refusa et appela à son secours le roi des Francs. Charlemagne passa les Alpes, et tandis que

son armée tenait Didier assiégé dans Pavie, alla à Rome se faire nommer patrice et confirmer la donation de Pépin. Didier, contraint de se rendre avec ses enfants, fut enfermé dans un monastère, et Charles prit le titre de roi d'Italie (774).

Il fit ensuite aux Saxons une guerre qui dura trente-trois ans, et dont la religion fut le prétexte. Les Saxons ayant brûlé l'église de Deventer, Charles dévasta tout le pays par le fer et le feu, prit le château d'Ehresbourg et renversa l'idole Irminsul, patriotique souvenir d'Hermann, le libérateur de la Germanie contre les Romains. En 774, Charles était en Italie; les Saxons essayèrent de brûler l'église de Fritzlar; il accourut et commença une guerre d'extermination dont les principaux incidents furent la victoire de Buckholz, le massacre de quatre mille cinq cents Saxons, décapités à Verden, la translation d'une partie de ce peuple dans d'autres provinces et la conversion forcée des habitants. Le héros de la résistance fut Witikind, qui ne se soumit qu'en 785 et reçut le baptême à Attigny. La dernière révolte fut de l'an 803. Dès l'année 787, Charles avait promulgué pour l'organisation de la Saxe un capitulaire où la peine de mort se retrouve presque à chaque article.

Il fallut ensuite combattre les Avares et les Bavarois, ligués contre lui avec les Grecs et le duc de Bénévent. Tassillon, duc de Bavière et gendre du roi Didier, enveloppé par trois armées, parut en suppliant devant Charles, fut condamné à mort par l'assemblée des Francs, et enfermé avec son fils dans un monastère; le duché de Bavière, divisé en comtés, fut administré par des comtes francs. Les Avares, arrivés trop tard au secours du Bavarois, furent refoulés dans la Pannonie, en 788, et perdirent leur *ring* ou camp, où les Francs firent un grand butin. L'année suivante, 789, les Wiltzes, qui désolaient la Saxe, furent rendus tributaires, et une armée fut envoyée sur l'Eyder pour fermer aux Danois l'entrée de l'empire.

L'Aquitaine s'était révoltée à la mort de Pépin sous le vieil Hunald, qui était sorti de son monastère pour venger Waïfre; mais elle avait été promptement replacée sous le joug et érigée en royaume pour Louis, fils de Charles. La domination franque touchait aux Pyrénées; les armées de Charlemagne les franchirent par la Navarre, qui se soumit (778), et par le comté de Barcelone, qui fut enlevé aux Sarrasins (801). De ce côté, les Francs éprouvèrent cependant un désastre à leur première campagne, celui de Roncevaux, où des Basques surprirent leur arrière-garde. Roland, le neveu de Charlemagne, le fabuleux héros des poëmes chevaleresques, y fut tué (778). Une expédition dirigée sur la Corse, la Sardaigne et les Baléares, en chassa les Sarrasins (779). Six autres

un monastère. » C'était celui de Saint-Bertin, près de Saint-Omer. Il y mourut trois ans après.

La fin de cette première dynastie de nos rois n'excita pas un regret et ne laissa pas un souvenir. Ce fut à peine si les contemporains s'en aperçurent.

Pépin, surnommé le Bref à cause de sa courte taille qui n'ôtait rien à sa force, s'il faut en croire la douteuse anecdote qui le montre abattant d'un seul coup la tête d'un lion que personne n'osait affronter, fit d'abord deux expéditions contre les Saxons qu'il rendit tributaires; puis il alla en Italie soutenir, contre les Lombards, le pape Étienne II qui était venu, en 753, implorer sa protection, lui apporter le titre de patrice de Rome et le sacrer. Il marcha deux fois contre le roi Astolphe et le força à livrer Ravenne avec tout l'exarchat, qu'il céda au successeur de saint Pierre; cette donation fut l'origine de la puissance temporelle des papes (756).

Pépin prit ensuite Narbonne aux Arabes en 759 et dévasta méthodiquement pendant plusieurs années l'Aquitaine, dont le duc mérovingien Waïfre, fils d'Hunald, avait pillé les biens du clergé. Waïfre combattit héroïquement en reculant toujours; on n'en eut raison qu'en l'assassinant (768). Avec lui tomba l'indépendance de l'Aquitaine. Pépin mourut à Paris, au retour, la même année, laissant deux fils, Carloman, qui ne lui survécut que trois ans, et Charles, surnommé le Grand, ou Charlemagne, qui se fit décerner par les leudes de son frère, au détriment de ses neveux, les possessions de Carloman.

XXIV.

RÉUNION ET TENTATIVE D'ORGANISATION DE TOUT LE MONDE GERMANIQUE PAR CHARLEMAGNE. — SES GUERRES, SON GOUVERNEMENT. — ÉTENDUE ET DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE SON EMPIRE. — PREMIER RÉVEIL LITTÉRAIRE (768-814).

Il faut faire deux parts du règne de Charlemagne (768-814) : les conquêtes et l'administration. Commençons par les conquêtes. Après s'être fait donner par les leudes le patrimoine de ses neveux, à la mort de son frère Carloman, en 771, Charlemagne fit la guerre au roi des Lombards, Didier, successeur d'Astolphe, qu'il avait insulté en répudiant sa fille et qui, en retour, avait donné asile à Hunald d'Aquitaine et aux fils de Carloman. Didier ayant voulu faire sacrer rois ces enfants par le pape Adrien, celui-ci s'y refusa et appela à son secours le roi des Francs. Charlemagne passa les Alpes, et tandis que

son armée tenait Didier assiégé dans Pavie, alla à Rome se faire nommer patrice et confirmer la donation de Pépin. Didier, contraint de se rendre avec ses enfants, fut enfermé dans un monastère, et Charles prit le titre de roi d'Italie (774).

Il fit ensuite aux Saxons une guerre qui dura trente-trois ans, et dont la religion fut le prétexte. Les Saxons ayant brûlé l'église de Deventer, Charles dévasta tout le pays par le fer et le feu, prit le château d'Ehresbourg et renversa l'idole Irminsul, patriotique souvenir d'Hermann, le libérateur de la Germanie contre les Romains. En 774, Charles était en Italie; les Saxons essayèrent de brûler l'église de Fritzlar; il accourut et commença une guerre d'extermination dont les principaux incidents furent la victoire de Buckholz, le massacre de quatre mille cinq cents Saxons, décapités à Verden, la translation d'une partie de ce peuple dans d'autres provinces et la conversion forcée des habitants. Le héros de la résistance fut Witikind, qui ne se soumit qu'en 785 et reçut le baptême à Attigny. La dernière révolte fut de l'an 803. Dès l'année 787, Charles avait promulgué pour l'organisation de la Saxe un capitulaire où la peine de mort se retrouve presque à chaque article.

Il fallut ensuite combattre les Avares et les Bavarois, ligués contre lui avec les Grecs et le duc de Bénévent. Tassillon, duc de Bavière et gendre du roi Didier, enveloppé par trois armées, parut en suppliant devant Charles, fut condamné à mort par l'assemblée des Francs, et enfermé avec son fils dans un monastère; le duché de Bavière, divisé en comtés, fut administré par des comtes francs. Les Avares, arrivés trop tard au secours du Bavarois, furent refoulés dans la Pannonie, en 788, et perdirent leur *ring* ou camp, où les Francs firent un grand butin. L'année suivante, 789, les Wiltzes, qui désolaient la Saxe, furent rendus tributaires, et une armée fut envoyée sur l'Eyder pour fermer aux Danois l'entrée de l'empire.

L'Aquitaine s'était révoltée à la mort de Pépin sous le vieil Hunald, qui était sorti de son monastère pour venger Waïfre; mais elle avait été promptement replacée sous le joug et érigée en royaume pour Louis, fils de Charles. La domination franque touchait aux Pyrénées; les armées de Charlemagne les franchirent par la Navarre, qui se soumit (778), et par le comté de Barcelone, qui fut enlevé aux Sarrasins (801). De ce côté, les Francs éprouvèrent cependant un désastre à leur première campagne, celui de Roncevaux, où des Basques surprirent leur arrière-garde. Roland, le neveu de Charlemagne, le fabuleux héros des poëmes chevaleresques, y fut tué (778). Une expédition dirigée sur la Corse, la Sardaigne et les Baléares, en chassa les Sarrasins (779). Six autres

expéditions des Francs au delà des Pyrénées furent conduites par les fils de Charles et eurent pour résultat la formation de la Marche d'Espagne ou comté de Barcelone, et de la Marche de Gascogne, qui fut plus tard le royaume de Navarre.

Toutes ces guerres étaient à peu près achevées en l'an 800. Charles se trouvait alors maître de la France, de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie et d'une partie de l'Espagne; il avait augmenté de plus d'un tiers l'étendue des pays que son père lui avait laissés. Les vastes possessions de Charlemagne n'étaient plus un royaume, mais un empire. Le pape Léon III le couronna à Rome empereur d'Occident (800). Les dernières années de Charlemagne ne furent guère troublées que par les apparitions des Northmans ou hommes du nord, qui, s'il en faut croire le moine de Saint-Gall, auraient de son vivant pénétré dans la Méditerranée et nécessité l'armement de plusieurs flottes à Boulogne, près de Gand, sur la Garonne et sur le Rhône.

Charlemagne divisa l'empire en royaumes, subdivisés en duchés, margraviats, comtés, vigueries, etc. Un certain nombre de comtés réunis formaient une *légation*, où chaque année des envoyés royaux (*missi dominici*), ordinairement un comte et un évêque, venaient recevoir les plaintes des sujets, tenir les assises et veiller à la bonne administration du pays, à l'exécution des lois. Ces lois ou *capitulaires* étaient présentées par Charlemagne et élaborées dans l'assemblée générale, qui réunissait deux fois chaque année, au printemps et à l'automne, les ducs, les évêques et les comtes, chacun de ceux-ci amenant ses douze échevins, ou, s'il n'en avait pas douze, complétant ce nombre « avec les meilleurs hommes de son comté. » Nous avons soixante-cinq capitulaires; ils comprennent onze cent cinquante et un articles. La diversité des affaires dont ils traitent prouve la sérieuse activité du prince, son ardent désir de mettre de l'ordre dans l'État. Son attention se portait sur toutes choses. En même temps qu'il présidait des conciles et discutait avec les évêques sur le culte des images ou l'hérésie de Félix d'Urgel, il réglait dans les plus petits détails l'administration de ses fermes, combattait l'usurpation des terres du domaine royal, la conversion des bénéfices en alleux, et tâchait d'éteindre la mendicité en obligeant chacun de ses fidèles à nourrir sur son bénéfice les mendiants qui s'y trouvaient. Des peines sévères réprimèrent le vol. Il multiplia les dispositions réglementaires pour les provinces, pour l'armée, affranchit l'Église de la juridiction royale, et fixa aux marchands le maximum auquel ils pouvaient vendre leurs denrées.

Pour civiliser la Saxe et la Pannonie, il y fonda des évêchés, qui donnèrent chacun naissance à une ville importante, commença un

canal entre le Rhin et le Danube, construisit un pont à Mayence, une basilique à Aix-la-Chapelle, deux palais à Nimègue et à Ingelheim, qu'il décora aux dépens du palais de Ravenne. Il releva nombre d'églises, exigea des prêtres qu'ils fussent non-seulement pieux, mais lettrés, et créa des écoles dans les évêchés, dans les monastères, jusque dans son palais, assistant lui-même aux leçons, récompensant les plus habiles, et disant aux fils des grands qui se laissaient devancer par les fils des pauvres de ne pas compter sur les services de leurs pères, et que l'État ne devait rien qu'à celui qui méritait par lui-même.

Charlemagne lui-même s'adonna aux lettres; il apprit le latin et le grec, et, passionné pour les arts libéraux, il comblait d'honneurs les hommes qui s'y distinguaient. Le diacre Pierre, vieillard natif de Pise, lui apprit la grammaire; Alcuin, diacre breton, Saxon d'origine, l'homme le plus savant de son temps, lui enseigna la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. Charles essaya même d'écrire, mais réussit peu dans cette étude commencée à un âge trop avancé. Toutes les nations soumises à son pouvoir eurent leurs coutumes écrites et consignées sur des registres. Il fit écrire de même les poëmes barbares et très-anciens qui chantaient les actions et les guerres des anciens rois, et commencer une grammaire de la langue nationale. Éginhard fut, avec Alcuin, l'homme le plus lettré, et un des plus remarquables de ce temps.

Les conquêtes et les travaux de Charlemagne étendirent au loin sa renommée. Egbert, roi des Anglo-Saxons de Sussex, Eardulf, roi du Northumberland, venaient à sa cour. Le roi des Asturies, celui d'Écosse s'appelaient, en lui écrivant, ses fidèles; le khalife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, rechercha son amitié et lui envoya en présents un éléphant, animal que les Francs n'avaient jamais vu, et une horloge sonnante; les empereurs de Constantinople firent un traité avec lui, suivant ce proverbe grec qui subsiste encore, dit Éginhard, « ayez le Franc pour ami, non pour voisin. » Il fut même sur le point d'épouser l'impératrice Irène. Il mourut le 28 janvier de l'année 814; la basilique d'Aix-la-Chapelle garde encore son tombeau et ses restes.

Tout le règne de Charlemagne se résume en un immense et glorieux effort pour fondre ensemble le monde barbare et ce qui survivait de la civilisation romaine; pour mettre un terme au chaos né de l'invasion, et organiser une société régulière où l'autorité du pape et celle de l'empereur étroitement unies, maintiendraient l'ordre dans l'Église comme dans l'État. L'œuvre ne dura pas, mais le nom du génie puissant, quoique rude encore, qui la tenta, est resté entouré d'une gloire immortelle.

Les conquêtes de Charlemagne avaient porté les limites du nouvel empire des Francs à l'est jusqu'à l'Elbe (conquête de la Saxe), à la Theiss et à la Bosna (conquête du pays des Avares et de l'Illyrie); au sud, jusqu'au Garigliano, en Italie (conquête du royaume des Lombards), et jusque vers les bouches de l'Ebre, en Espagne (conquête du comté de Barcelone). Au delà de ces frontières, se trouvaient des peuples tributaires placés dans une dépendance plus ou moins grande de l'empire, comme les Navarrais, le duc de Bénévent, les Bretons, la Bohême, les Abotrites, les Wiltzes; les Baléares, la Corse, et peut-être aussi la Sardaigne, étaient continuellement disputées aux Grecs et aux Sarrasins. Nous avons vu tous les peuples de l'empire franc soumis à une même division administrative en *comtés* et en *légations* (*missatica*), reproduisant assez généralement l'ancienne division territoriale en cités et en provinces; Charlemagne établit une autre division plus générale lorsqu'il constitua les royaumes d'Aquitaine et d'Italie en faveur de ses deux fils Louis et Pépin. Quelques provinces frontières portaient aussi le nom particulier de Marches (Marche orientale ou Autriche, Marches de Carinthie, d'Espagne, de Gascogne), et leurs gouverneurs le titre de margraves ou marquis.

Énumération des principales provinces composant l'empire carlovingien :

Le royaume d'Italie, villes principales : Pavie, Milan, Vérone, Trévise, Florence et Rome. L'Exarchat (Ravenne, Bologne, Imola, Faenza, Ferrare, Forli, Césène) et la Pentapole (Ancône, Rimini, Pesaro, Fano et Sinigaglia) appartenaient au pape.

Le royaume d'Aquitaine, villes principales gouvernées par les comtes : au nord, Bourges et Poitiers; à l'ouest, Saintes, Angoulême, Bordeaux; au sud, Agen, Toulouse, Alby; à l'est, Rodez, Mende, le Puy, Clermont-Ferrand; au centre, Limoges, Périgueux, Cahors. Le duché de Gascogne (Jacca, capitale présumée), la Marche d'Espagne (Barcelone, Ampurias, Girone, et Urgel), et la Septimanie administrée par sept comtes francs (Agde, Narbonne, Carcassonne, Béziers, Maguelone, Nîmes, Lodève) dépendaient du royaume d'Aquitaine.

Le royaume des Francs comprenait les provinces dont Charlemagne s'était réservé l'administration directe. C'était : la *Neustrie*, villes principales : Reims, Paris, Soissons, Rouen, Orléans, Troyes; villas royales : Attigny, Kiersy, Compiègne, Verberie, Laon; arsenaux maritimes : Boulogne, Gand; la *Bourgogne*, villes principales : Arles, Vienne, Lyon, Genève; l'*Austrasie*, villes principales sur la rive gauche le long du Rhin : Spire, Worms, Mayence, Ingelheim, Coblentz, Nimègue; Metz et Trèves sur la Moselle; à la droite du Rhin, Francfort et Wurtzbourg; villas royales : Aix-la-Chapelle, Héristal, Tribur, etc.; la *Saxe*, villes nouvelles : Lippspring, Paderborn, Herstell, Halle, Magdebourg, Hambourg; évêchés à Minden, Brême, Verden, Osnabruck, Munster, etc.; la *Thuringe*, avec la villa d'Ingolstadt; la *Bavière*, villes principales : Passau, Ratisbonne; l'*Alamannie*, villes : Augsbourg, Saint-Gall, Strasbourg.

XXV.

FRAGILITÉ DE L'ŒUVRE DE CHARLEMAGNE. — FAIBLESSE DE LOUIS LE DÉBONNAIRE. — BATAILLE DE FONTANET. — DIVISION DE L'EMPIRE EN TROIS ROYAUMES PAR LE TRAITÉ DE VERDUN. — LA FRANCE PROPREMENT DITE EST LIMITÉE AU NORD-EST PAR LA MEUSE (814-843).

Charlemagne avait bien pu fonder un vaste empire; il était au-dessus de ses forces, malgré de constants efforts, de donner à ces peuples, différents d'origine, de langue et de coutumes, des intérêts et des sentiments communs, c'est-à-dire un même désir de rester unis dans une seule et grande famille politique. Aussi, quand l'autorité impériale tomba en des mains débiles, princes, grands et peuples, tous s'agitèrent, et comme symptômes de la dissolution prochaine, les guerres civiles et les partages se renouvelèrent presque chaque année. Après avoir essayé de l'empire, on essaya des royaumes; et le démembrement se poursuivant, toute société fut bientôt réduite aux proportions d'un fief.

Louis, surnommé le Débonnaire, avait la piété d'un moine et non d'un roi, et sa justice dégénérait aisément en faiblesse ou en cruauté. Il rendit d'abord la liberté et leurs biens à une foule d'hommes qui en avaient été dépouillés; restitua aux Frisons et aux Saxons le droit d'hériter qui leur avait été enlevé, laissa les Romains élire un pape sans son aveu, réforma sévèrement la cour où, sous Charlemagne vieillissant, des désordres s'étaient montrés, punit de mort des coupables et irrita ainsi beaucoup de monde, sans faire beaucoup de bien; puis, pour calmer le mécontentement, il prodigua les bénéfices, les donnant en concession perpétuelle, système qui, trop suivi par ses successeurs, les réduisit à la mendicité en aliénant les uniques revenus qu'ils tiraient de leurs domaines, puisque depuis deux siècles il n'y avait plus d'impôts publics. — A l'assemblée ou concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, on fit un règlement pour établir l'uniformité dans l'ordre monastique qui fut soumis universellement à la règle de Saint-Benoît, et l'empereur partagea ses États entre ses trois fils : Pépin eut

l'Aquitaine, Louis la Bavière, Lothaire l'Italie. Le dernier fut en outre associé à l'empire.

Ce partage lésait Bernard, fils de Pépin, que son aïeul Charlemagne avait fait roi d'Italie; il se révolta : mais voyant les puissants préparatifs que son oncle faisait contre lui, il vint se jeter à ses pieds et confesser sa faute. Son exemple fut suivi par tous les seigneurs de son royaume; une foule de clercs et de laïques avaient trempé dans ce crime : ceux que la tempête enveloppa furent les évêques de Milan, de Crémone et d'Orléans. L'empereur fit grâce à Bernard et à ses complices de la peine capitale qui devait les frapper selon la loi des Francs, mais leur fit arracher les yeux. Bernard mourut quelques jours après de ce supplice. Les évêques furent déposés et renfermés dans des monastères; pour le reste des coupables, ils furent ou bannis ou rasés.

La mort de Charlemagne avait été comme le signal d'une prise d'armes de toutes les nations tributaires ou ennemies. Les Slaves de l'Elbe avaient envahi la Saxe; les Avares de Pannonie s'étaient soulevés; les Bretons sortaient de leur presqu'île; les Vascons détruisirent une armée franque, et les Arabes d'Espagne envahirent la Septimanie, tandis que les Sarrasins ravageaient les côtes du sud, et les Northmans celles du nord et de l'ouest. Tous les coureurs d'aventures furent cependant, pour cette fois, repoussés, les rebelles remis sous le joug, et Louis sembla, pendant quelque temps, porter aussi dignement que son père le sceptre impérial.

Mais bientôt la désolante faiblesse du prince apparut à tous les yeux. L'an 822 il convoqua à Attigny une assemblée générale des évêques, abbés, ecclésiastiques et des grands de son royaume; là il fit une confession publique de ses fautes, et il se soumit à une pénitence « pour tout ce qu'il avait fait, tant envers son neveu Bernard qu'envers les autres. »

Cette dégradation de l'autorité impériale et le pouvoir exercé par l'impératrice Judith amenèrent la guerre civile. L'empereur avait eu, en 823, de cette seconde femme, un fils, nommé Charles. La mère voulut que cet enfant eût aussi son royaume, et le père, défaisant le partage de 817, lui donna l'Alamannie (la Souabe entre le Rhin et le Mein). Aussitôt Lothaire, Louis et Pépin, les aînés, ameutèrent les peuples, forcèrent la reine à prendre le voile, et enfermèrent leur père dans un couvent (830). Craignant l'ambition de Lothaire, leur frère aîné, le principal auteur de cette révolution, et qui voulait en profiter seul, Louis et Pépin convoquèrent à Nimègue l'assemblée des Francs orientaux qui souhaitaient le maintien de l'empire, et rendirent à leur père son autorité.

Louis ne sut pas mieux gouverner. Les intrigues recommencèrent. Il déposa Pépin et donna son royaume d'Aquitaine au fils de Judith; ses autres fils se réunirent encore et vinrent l'attaquer avec trois armées. Le pape était avec eux. Louis tomba encore en leur pouvoir et se soumit de nouveau à la dégradation d'une confession publique, à la suite de laquelle les évêques vinrent solennellement lui enlever son baudrier militaire et lui donner l'habit de pénitent (833). Mais l'humiliation de l'empire, dans la personne de l'empereur, rendit à Louis des partisans. Les trois frères ne purent pas d'ailleurs s'entendre mieux que la première fois. Louis et Pépin tirèrent leur père du monastère où Lothaire le retenait, et le vieux roi passa le reste de sa vie, jusqu'à sa dernière heure, à combattre tour à tour chacun de ses enfants (840).

La cause de tous ces troubles était, on l'a déjà dit, les partages que Louis avait faits de son vivant entre ses fils. Chacun de ceux-ci voulait un royaume, et chaque grande division de l'empire voulait un roi, pour former un État à part. En 817 il y avait eu une première division; d'autres encore en 830, 837 et 839. Les peuples, à la fin, lassés de ces révolutions perpétuelles, vinrent décider la question à la solennelle bataille de Fontanet, près d'Auxerre. Toutes les tribus de l'Allemagne, sous Louis le Germanique, et les Neustriens, les Aquitains, les Bourguignons et les Provençaux sous Charles le Chauve, combattirent dans les mêmes rangs pour renverser l'ordre politique établi par Charles Martel, Pépin et Charlemagne au profit des Francs austrasiens. Ceux-ci, c'est-à-dire presque toute la population franque établie entre la Seine et le Rhin, qui ne défendaient que leur propre cause en soutenant celle de l'empire qu'ils avaient fondé, furent secondés par les Italiens qui avaient adopté les nouveaux empereurs comme les légitimes héritiers de Marc Aurèle et de Trajan. Lothaire, le fils aîné de Louis le Débonnaire, était leur chef (841).

Lothaire fut vaincu après un grand massacre, mais la guerre continua. Louis et Charles se rencontrèrent à Strasbourg pour resserrer leur alliance contre Lothaire, et se jurèrent alliance devant leurs soldats, l'un en langue tudesque ou allemande, l'autre, en langue romane ou française. Ce serment de Strasbourg est le premier monument de notre langue formée de la combinaison, en quantités inégales, des trois idiomes celte, latin et allemand qui ont été parlés en Gaule, le latin primant de beaucoup les deux autres.

Cette alliance, qui montrait la ferme résolution où étaient Louis et Charles de briser l'empire, décida enfin Lothaire à traiter. Cent dix commissaires parcoururent toutes les provinces et en dressèrent le tableau, afin qu'on pût en faire un partage équitable. Il fut accompli

à Verdun (843). Les trois principaux peuples de l'empire, Germains, Gallo-Francs et Italiens, se séparèrent pour toujours, les premiers sous Louis, les seconds sous Charles, les troisièmes sous Lothaire. Le nom d'empereur, titre sans puissance, resta attaché à la possession de Rome et de l'Italie : seulement, pour rendre moins inégale la part de Lothaire, on lui abandonna une bande de territoire longue et étroite, qui alla de la Meuse au Rhin, de la Saône et du Rhône aux Alpes (Belgique, Lotharingie ou Lorraine, comté de Bourgogne, Dauphiné et Provence). Ce traité réduisait la Gaule d'un tiers et lui enlevait pour la première fois sa limite naturelle du Rhin et des Alpes : il pèse encore sur nous depuis mille ans. Les efforts de François Ier, de Henri II, de Richelieu, de Louis XIV et de la révolution, n'ont pu le déchirer tout à fait. Nous n'avons repris encore que la Provence, le Dauphiné, la Lorraine et l'Alsace. Charles le Chauve, qui signa cette convention fatale, fut donc, à vrai dire, le premier roi de la France moderne, comme Louis le premier roi d'Allemagne; pour Lothaire, il continua le royaume d'Italie qui devait tant de fois encore s'éteindre et renaître. Le déchirement de l'empire carlovingien était accompli.

XXVI.

FAIBLESSE DE CHARLES LE CHAUVE. — INVASION DES NORTHMANS PAR LE NORD ET L'OUEST, DES SARRASINS PAR LA PROVENCE ET PAR LES ALPES, ET BIENTÔT DES HONGROIS PAR L'EST. — NOUVEAU DÉMEMBREMENT DE L'ÉTAT ET DU POUVOIR. — RECONNAISSANCE DÉFINITIVE DE L'HÉRÉDITÉ DES BÉNÉFICES ET DES OFFICES ROYAUX. — INUTILITÉ DES TENTATIVES FAITES POUR RECONSTITUER L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE. — IRRÉVOCABLE DIVISION EN PLUSIEURS ÉTATS (843-888).

La France n'a plus l'étendue de la Gaule, le traité de Verdun l'a rejetée derrière l'Escaut et la Meuse, derrière la Saône et le Rhône. Dans ces limites étroites, elle renferme des populations qui n'ont point encore été mêlées, qui parlent des langues différentes et qui voudraient vivre à l'écart. L'empire de Charlemagne s'est brisé en trois royaumes, la France va se briser en principautés féodales, dont quelques-unes aspireront même à jouer le rôle d'États complétement indépendants.

Charles le Chauve régna depuis le traité de Verdun trente-quatre années, qui ne furent qu'une lutte sans relâche pour arrêter, après le démembrement de l'empire, celui du royaume. D'abord son neveu Pépin II lui disputa l'Aquitaine, et quand il l'eut chassé de ce pays, il

se trouva en face des comtes de Poitiers, de Toulouse et de Barcelone qu'il fut obligé de laisser à peu près indépendants, ainsi que Nomenoé, duc de Bretagne, qui prit le titre de roi (848).

Les pirates Northmans accrurent encore le désordre général. Chassés des stériles régions de la Scandinavie, qui ne pouvaient nourrir leurs enfants trop nombreux, ils se livraient à la piraterie, conduits par leurs Konungs ou rois de mer, menant une vie rude et grossière, et méprisant la mort dans les combats, persuadés que des jouissances sans nombre attendaient les braves dans les salles du Walhalla, le palais d'Odin.

Charlemagne avait vu de loin ces terribles envahisseurs : sous Louis le Débonnaire, leurs ravages s'étendirent; à partir de 843, on les voit arriver chaque année, remontant par l'Escaut, la Somme, la Seine, la Loire et la Gironde, jusque dans l'intérieur du pays, prenant et pillant nombre de villes, même des plus importantes, comme Orléans et Paris, dévastant tout du Rhin à l'Adour, et de l'Océan aux Cévennes et aux Vosges, s'établissant à demeure dans les îles d'Oyssel, de Noirmoutiers, de Bière, où ils apportaient leur butin, pour aller de là à des expéditions nouvelles.

A ces invasions, la race franque, usée par les conquêtes de Charlemagne, et démoralisée par les dissensions de ses successeurs n'opposait plus de résistance. Ce n'est pas que les barbares fussent bien nombreux ; c'est que les ressources du roi diminuaient tous les jours, chaque seigneur oubliant l'État et le prince pour vivre indépendant sur sa terre. L'édit de Mersen, en 847, avait permis à tout homme libre de se choisir un seigneur, et à tout vassal du roi de ne le suivre à la guerre que contre un ennemi étranger. Aussi incapable de se faire obéir des grands que de protéger les petits, abandonné de ses vassaux, Charles essaya de renvoyer les barbares en leur donnant de l'or : il les attira. Le plus redoutable d'entre eux, Hastings, ravagea les bords de la Loire de 845 à 850, saccagea Bordeaux, Saintes, tourna l'Espagne, et arriva aux côtes d'Italie où il pilla Luna qu'il prit pour Rome.

Quelques mois après, il reparaissait aux bouches de la Loire. Charles le Chauve avait essayé d'organiser la résistance, en réunissant, sous le commandement de Robert le Fort, ancêtre des Capétiens, tous les pays entre la Loire et la Seine pour opposer une résistance plus efficace aux Bretons et aux Northmans. Robert vainquit deux fois les Bretons, battit les Northmans qui pillaient Meaux, mais périt avec le duc d'Aquitaine dans une rencontre qui eut lieu à Brisserte, en 866, avec Hastings. Le pirate vainqueur remonta toute la Loire, et pénétra jusqu'à Clermont-Ferrand. Plus tard, Louis et

Carloman n'en débarrassèrent la France qu'en lui donnant le comté de Chartres (882). Encore l'abandonna-t-il, à près de soixante et dix ans pour se remettre à courir les aventures.

Pendant que les Northmans inquiétaient le nord et l'ouest de la France, les Sarrasins, auxiliaires de Pépin II, que Charles le Chauve avait chassé de l'Aquitaine, pillaient les provinces méridionales de la France, et surtout la Provence, et les Hongrois, successeurs des Huns et des Avares, allaient arriver par l'est, dévastant tout sur leur passage. Sous cette triple pression, la France se démembrait : Hérispoé prenait en Bretagne le titre de roi ; l'Aquitaine tour à tour française et indépendante, restait française, mais les vrais maîtres du pays étaient déjà Raymond, comte de Toulouse, qui dominait aussi sur le Rouergue et le Quercy ; Walgrin, comte d'Angoulême ; Sanche Mitarra, duc de Gascogne, avec Bordeaux pour capitale ; Bernard, marquis de Septimanie ; Rainulf, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers ; Bernard Plantevelue, comte d'Auvergne, qui tous fondèrent des maisons héréditaires. Au nord de la Loire, Charles avait de même été contraint de constituer pour Robert le Fort le grand-duché de France, d'où la troisième race sortira ; au nord de la Somme, le comté de Flandre en faveur de son gendre Baudouin Bras de Fer ; et entre la Loire et la Saône le puissant duché de Bourgogne pour Richard le Justicier.

Charles le Chauve, si faible chez lui, n'en était pas moins ambitieux ; quoique ne pouvant défendre ses propres États, il chercha à en acquérir d'autres. Il s'empara de la Provence à la mort de son neveu, fils de Lothaire, et partagea avec son frère, Louis le Germanique, la Lorraine, héritage d'un autre fils de Lothaire. Il essayait ainsi de reconstituer la France que le traité de Verdun avait mutilée. Il ambitionna bientôt la couronne impériale que la mort de l'empereur Louis II laissa vacante en 875, se la fit donner à Rome par le pape, prit au retour celle des Lombards, à Milan ; et, son frère Louis le Germanique étant mort, il prétendit encore ajouter ses États aux siens, mais il fut battu près d'Andernach par un des fils de ce prince. Pendant ce temps, les Northmans prenaient Rouen dégarnie de troupes. Bientôt l'Italie lui fut disputée par un de ses neveux. Pour décider ses vassaux à le soutenir dans cette querelle, il les réunit à la diète de Kiersy-sur-Oise, et y signa un capitulaire qui reconnut en droit l'hérédité des fiefs et des offices. Cet acte dépouillait à la fois la royauté des pouvoirs qu'elle avait conférés et des terres qu'elle avait temporairement cédées. Il constituait l'hérédité des fonctions publiques. Charles mourut dans cette expédition d'Italie au pied du mont Cenis.

Son fils Louis le Bègue, roi d'Aquitaine depuis 867, lui succéda comme roi de France, et fut sacré à Compiègne par l'archevêque de Reims, Hincmar, le membre le plus éminent du clergé de ce temps. Pour se concilier les grands, il leur abandonna une partie des domaines qui restaient encore à la couronne, concession que ses deux fils Louis III et Carloman, qui régnèrent conjointement après sa mort prématurée (879), multiplièrent encore. La situation devenait chaque jour plus triste. Le duc Boson se fit proclamer, en 879, roi de Provence, et ils ne purent le renverser ; la Lorraine française retourna à l'Allemagne. Deux victoires sur les Northmans, notamment celle de Saucourt en Vimeu, jetèrent pourtant un peu de gloire sur le nom de ces princes. Mais, en 882, Hastings se fit abandonner le comté de Chartres, et Carloman donna de l'argent aux autres pour les renvoyer. Les deux rois moururent à peu de distance l'un de l'autre par suite d'accidents ; Louis en 882, Carloman en 884. Leur frère, Charles le Simple, fut évincé par les grands qui mirent à sa place un petit-fils de Louis le Débonnaire, Charles le Gros, alors empereur et roi de Germanie. Tout l'héritage de Charlemagne se trouva réuni dans ses mains ; il ne sut pas le défendre contre les Northmans ; il céda la Frise à un de leurs chefs. Un autre, le fameux Rollon, prit Rouen et Pontoise, tua le duc du Mans, et rejoint par le nouveau comte de Chartres, l'ancien pirate Hastings, marcha sur Paris. Les habitants, encouragés par leur évêque Gozlin, et par leur comte Eudes, fils de Robert le Fort, et comme lui duc de France, résistèrent pendant treize mois. Charles le Gros vint jusqu'à Montmartre avec une armée nombreuse ; mais, au lieu de combattre, il acheta la retraite de l'ennemi. On s'indigna de tant de lâcheté ; l'empereur fut déposé à la diète de Tribur (887), et depuis ce jour l'Allemagne, l'Italie et la France n'ont plus jamais eu un maître commun. L'empire carlovingien était irrévocablement démembré ; ses débris avaient servi à former sept royaumes, France, Navarre, Bourgogne cisjurane, Bourgogne transjurane, Lorraine, Italie et Germanie.

Mais ce n'était pas seulement l'empire qui était démembré, c'était aussi le royaume et la royauté. L'hérédité des fiefs et des bénéfices avait couvert la France d'une multitude de petits rois. Ainsi, en 887, le duc de *Gascogne* possédait presque tout le pays au sud de la Garonne ; les comtes de *Toulouse*, d'*Auvergne*, de *Périgord*, du *Poitou* et du *Berry*, les provinces entre la Garonne et la Loire. A l'est et au nord de ce fleuve tout appartenait au comte du *Forez*, au duc de *Bourgogne*, au duc de *France* et aux comtes de *Flandre* et de *Bretagne*, qui exerçaient sur leurs terres tous les droits régaliens. Au roi,

il ne restait que quelques petits comtés, quelques villes qu'il n'avait pas encore été contraint de donner en fiefs.

XXVII.

ROYAUTÉ D'EUDES ET DE RAOUL. — ENTREPRISES AYANT POUR BUT DE SUBSTITUER UNE NOUVELLE DYNASTIE A CELLE DES CARLOVINGIENS. — TRANSFORMATION DU POUVOIR ROYAL. — RÈGNES DE HUGUES CAPET ET DE SES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS (888-1108). — LEUR ALLIANCE INTIME AVEC L'ÉGLISE. — ÉTABLISSEMENTS DES NORTHMANS EN FRANCE.

Après la déposition de Charles le Gros, on élut pour roi le comte Eudes, qui naguère avait si bien défendu Paris contre les Northmans. Il était fils de ce Robert le Fort, célèbre, sous Charles le Chauve, par ses services contre les mêmes ennemis, et ancêtre de tous les Capétiens; mais il ne fut reconnu que par les seigneurs d'entre Loire et Meuse; un autre roi avait été couronné par l'archevêque de Reims, c'était Charles le Simple, fils posthume de Louis le Bègue. Cette élection d'Eudes commença une lutte qui dura un siècle entre l'ancienne maison royale et une maison nouvelle, entre les Carlovingiens et les Capétiens.

Des victoires firent respecter l'autorité d'Eudes à ses nombreux ennemis : il força le duc d'Aquitaine à le reconnaître pour roi, battit Charles le Simple, qu'il obligea de se contenter d'un apanage, et tua aux Northmans, dans la forêt de Montfaucon, en Argonne, dix-neuf mille hommes. Cette victoire ne leur fit pas lâcher prise; tandis que les Sarrasins s'établissaient, en 889, à Fraxinet, dans la Provence, les Northmans s'emparaient définitivement d'une partie de la Neustrie. Rollon, leur plus fameux chef, prit Saint-Lô, Bayeux, Évreux. Eudes mourut à la Fère, à peine âgé de quarante ans. Son frère, Robert, hérita de son duché de France (898); et Charles le Simple, son compétiteur, fut élu roi.

Charles le Simple est célèbre par ses malheurs. En 912, il céda à Rollon la province qui prit le nom de Normandie, et que le nouveau duc rendit florissante par une sage administration. Ce traité, signé à Saint-Clair-sur-Epte, mit fin à des courses dévastatrices qui duraient depuis un siècle. Les nouveaux maîtres du pays se mêlèrent aux anciens habitants et oublièrent rapidement leur langue et leur férocité. Charles le Simple avait donné à Rollon sa fille Gisèle, à condition qu'il renierait Odin. Le nouveau duc se fit baptiser à Rouen, et ses compagnons l'imitèrent.

En cette même année 912, les Lorrains se donnèrent à Charles; mais sa faiblesse, ses complaisances pour des favoris irritèrent les grands. Ils voulurent l'obliger à renvoyer son ministre Haganon (920). En même temps les Lorrains lui reprirent le titre qu'ils lui avaient donné. En 922, Robert, duc de France, fut couronné roi; une rencontre eut lieu l'année suivante entre les deux princes, près de Soissons. Charles fut battu, mais son rival fut tué. Il n'y gagna rien; le gendre de Robert, Raoul, duc de Bourgogne, le remplaça.

Malgré les secours de la Germanie, Charles le Simple ne put ressaisir la couronne. Fait prisonnier en trahison par Herbert, comte de Vermandois, il fut enfermé dans le château de Péronne, où il mourut en 929. Raoul régna sept ans encore obscurément. En 926 il avait repoussé une invasion de nouveaux barbares, les Hongrois, qui arrivaient par l'est, comme les Northmans étaient venus par le nord et par l'ouest, et les Sarrasins par le sud. L'abandon fait à Rollon de la Normandie, et à d'autres chefs de Tours, de Chartres, de Blois et de Senlis, avait mis un terme aux ravages des pirates du Nord. Quant aux Sarrasins, la Provence seule en souffrit beaucoup. Ils s'y maintinrent pendant quatre-vingt-quatre ans. Leur principal établissement était au village de Fraxinet (la Garde-Freynet, dans le Var); il ne leur fut enlevé qu'en 973. Les Hongrois, plus nombreux et plus terribles, ne firent heureusement que de rares apparitions en Lorraine, dans la Bourgogne et jusque dans l'Aquitaine. L'Allemagne se chargea de les arrêter.

A la mort de Raoul (936), Hugues le Grand, son beau-frère, duc de France, c'est-à-dire de presque tout le pays entre la moyenne Loire et la Marne, rappela d'Angleterre un fils de Charles le Simple, Louis IV, appelé à cause de cette circonstance, d'Outre-mer. Son activité, son courage furent inutiles. Il obtint l'appui de quelques seigneurs jaloux de la puissance du duc de France. Mais, quand il essaya d'attaquer directement celui-ci, Hugues le retint une année captif, et ne lui ouvrit les portes de sa prison qu'après s'être fait donner la ville de Laon, la seule qui restât au malheureux prince. Louis se plaignit au pape et à l'empereur; et un concile excommunia le duc de France qui brava toutes les menaces. Cet appel à des princes étrangers, dont Charles le Simple avait déjà donné l'exemple, acheva de rendre nationale au moins dans la France du nord l'opposition faite par la maison capétienne aux derniers rois du sang de Charlemagne.

Louis IV mourut en 954. Hugues le Grand, son beau-frère, ne voulut pas de cette couronne de France qu'il eût pu prendre aisément; il la donna à son neveu Lothaire, fils de Louis IV. Celui-ci, par une attaque imprudente sur la Lorraine, amena soixante mille Alle-

il ne restait que quelques petits comtés, quelques villes qu'il n'avait pas encore été contraint de donner en fiefs.

XXVII.

ROYAUTÉ D'EUDES ET DE RAOUL. — ENTREPRISES AYANT POUR BUT DE SUBSTITUER UNE NOUVELLE DYNASTIE A CELLE DES CARLOVINGIENS. — TRANSFORMATION DU POUVOIR ROYAL. — RÈGNES DE HUGUES CAPET ET DE SES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS (888-1108). — LEUR ALLIANCE INTIME AVEC L'ÉGLISE. — ÉTABLISSEMENTS DES NORTHMANS EN FRANCE.

Après la déposition de Charles le Gros, on élut pour roi le comte Eudes, qui naguère avait si bien défendu Paris contre les Northmans. Il était fils de ce Robert le Fort, célèbre, sous Charles le Chauve, par ses services contre les mêmes ennemis, et ancêtre de tous les Capétiens; mais il ne fut reconnu que par les seigneurs d'entre Loire et Meuse; un autre roi avait été couronné par l'archevêque de Reims, c'était Charles le Simple, fils posthume de Louis le Bègue. Cette élection d'Eudes commença une lutte qui dura un siècle entre l'ancienne maison royale et une maison nouvelle, entre les Carlovingiens et les Capétiens.

Des victoires firent respecter l'autorité d'Eudes à ses nombreux ennemis : il força le duc d'Aquitaine à le reconnaître pour roi, battit Charles le Simple, qu'il obligea de se contenter d'un apanage, et tua aux Northmans, dans la forêt de Montfaucon, en Argonne, dix-neuf mille hommes. Cette victoire ne leur fit pas lâcher prise; tandis que les Sarrasins s'établissaient, en 889, à Fraxinet, dans la Provence, les Northmans s'emparaient définitivement d'une partie de la Neustrie. Rollon, leur plus fameux chef, prit Saint-Lô, Bayeux, Évreux. Eudes mourut à la Fère, à peine âgé de quarante ans. Son frère, Robert, hérita de son duché de France (898); et Charles le Simple, son compétiteur, fut élu roi.

Charles le Simple est célèbre par ses malheurs. En 912, il céda à Rollon la province qui prit le nom de Normandie, et que le nouveau duc rendit florissante par une sage administration. Ce traité, signé à Saint-Clair-sur-Epte, mit fin à des courses dévastatrices qui duraient depuis un siècle. Les nouveaux maîtres du pays se mêlèrent aux anciens habitants et oublièrent rapidement leur langue et leur férocité. Charles le Simple avait donné à Rollon sa fille Gisèle, à condition qu'il renierait Odin. Le nouveau duc se fit baptiser à Rouen, et ses compagnons l'imitèrent.

En cette même année 912, les Lorrains se donnèrent à Charles; mais sa faiblesse, ses complaisances pour des favoris irritèrent les grands. Ils voulurent l'obliger à renvoyer son ministre Haganon (920). En même temps les Lorrains lui reprirent le titre qu'ils lui avaient donné. En 922, Robert, duc de France, fut couronné roi; une rencontre eut lieu l'année suivante entre les deux princes, près de Soissons. Charles fut battu, mais son rival fut tué. Il n'y gagna rien; le gendre de Robert, Raoul, duc de Bourgogne, le remplaça.

Malgré les secours de la Germanie, Charles le Simple ne put ressaisir la couronne. Fait prisonnier en trahison par Herbert, comte de Vermandois, il fut enfermé dans le château de Péronne, où il mourut en 929. Raoul régna sept ans encore obscurément. En 926 il avait repoussé une invasion de nouveaux barbares, les Hongrois, qui arrivaient par l'est, comme les Northmans étaient venus par le nord et par l'ouest, et les Sarrasins par le sud. L'abandon fait à Rollon de la Normandie, et à d'autres chefs de Tours, de Chartres, de Blois et de Senlis, avait mis un terme aux ravages des pirates du Nord. Quant aux Sarrasins, la Provence seule en souffrit beaucoup. Ils s'y maintinrent pendant quatre-vingt-quatre ans. Leur principal établissement était au village de Fraxinet (la Garde-Freynet, dans le Var); il ne leur fut enlevé qu'en 973. Les Hongrois, plus nombreux et plus terribles, ne firent heureusement que de rares apparitions en Lorraine, dans la Bourgogne et jusque dans l'Aquitaine. L'Allemagne se chargea de les arrêter.

A la mort de Raoul (936), Hugues le Grand, son beau-frère, duc de France, c'est-à-dire de presque tout le pays entre la moyenne Loire et la Marne, rappela d'Angleterre un fils de Charles le Simple, Louis IV, appelé à cause de cette circonstance, d'Outre-mer. Son activité, son courage furent inutiles. Il obtint l'appui de quelques seigneurs jaloux de la puissance du duc de France. Mais, quand il essaya d'attaquer directement celui-ci, Hugues le retint une année captif, et ne lui ouvrit les portes de sa prison qu'après s'être fait donner la ville de Laon, la seule qui restât au malheureux prince. Louis se plaignit au pape et à l'empereur; et un concile excommunia le duc de France qui brava toutes les menaces. Cet appel à des princes étrangers, dont Charles le Simple avait déjà donné l'exemple, acheva de rendre nationale au moins dans la France du nord l'opposition faite par la maison capétienne aux derniers rois du sang de Charlemagne.

Louis IV mourut en 954. Hugues le Grand, son beau-frère, ne voulut pas de cette couronne de France qu'il eût pu prendre aisément; il la donna à son neveu Lothaire, fils de Louis IV. Celui-ci, par une attaque imprudente sur la Lorraine, amena soixante mille Alle-

mands jusque sous les murs de Paris. Ils furent battus dans leur retraite; mais Lothaire dut renoncer à la suzeraineté sur cette province. Il mourut en 986. Son fils, Louis V le Fainéant, ne régna qu'une année (987). Avec lui finit en France la race des Carlovingiens.

Louis V avait un oncle, le Carlovingien Charles, duc de la basse Lorraine (Brabant, Liége, etc.), et par conséquent vassal du roi de Germanie. Mais Hugues Capet, fils aîné de Hugues le Grand et duc de France, se décida enfin à prendre le titre de roi (987). Charles de Lorraine, qui soutint ses droits par les armes, appuyé du duc d'Aquitaine, fut vaincu, pris et enfermé dans la tour d'Orléans, où il mourut.

Hugues Capet fondait une nouvelle maison qui règne encore sur plusieurs trônes de l'Europe. Mais le nom de roi au x^e^ siècle donnait si peu de pouvoir réel que son usurpation fut à peine remarquée dans les provinces éloignées. On n'y voyait que la fin d'une lutte séculaire et de longs tiraillements. C'était pourtant un grave événement. La couronne se trouvait réunie à un grand fief. Le roi devenait, au moins comme duc de France, comte de Paris, d'Orléans, etc., l'égal des plus puissants seigneurs. Que les circonstances lui viennent en aide et il fera valoir les droits de son titre.

Les premiers Capétiens montrèrent peu d'ambition et firent peu de bruit. « Qui t'a fait comte? » écrivait Hugues Capet au comte de Périgord. « Qui t'a fait roi? » répondit l'orgueilleux vassal. Cependant battu en plusieurs rencontres, il reconnut le nouveau monarque. Hugues Capet, repoussé d'une partie des barons, chercha l'appui de l'Église. Il ne voulut jamais porter la couronne, mais il portait volontiers la chape d'abbé de Saint-Martin de Tours, et il rendit à l'Église plusieurs abbayes qu'il possédait. Robert, son fils et son successeur, fut un vrai saint; et, malgré quelques actes de sévérité de la part du souverain pontife, les princes de la nouvelle dynastie méritèrent le surnom que Rome reconnaissante leur donna de *fils aînés de l'Église*.

Robert, que Hugues s'était associé de son vivant, commença son règne, en 936, au milieu d'une universelle terreur. C'était une croyance depuis longtemps arrêtée que le monde devait finir en l'an mil. Aussi les donations aux églises se multipliaient, la piété croissait avec la crainte. Robert, moine plutôt que roi, s'occupa fort d'aumônes et de chants d'église. Son règne fut cependant troublé par une excommunication dont le pape le frappa pour avoir épousé Berthe, sa parente, et par les violences de sa seconde femme, Constance, fille du comte de Toulouse, qui poussa à la révolte le fils aîné du roi, Hugues, puis Henri, son troisième fils. Robert refusa la couronne d'Italie et de Lorraine, et acquit le duché de Bourgogne, après une guerre de cinq ans. Il y a à noter sous le règne de ce prince la première persécution, en France, des hérétiques. Treize de ces malheureux furent brûlés à Orléans (1022). Ces hérésies indignaient l'Église, mais elles attestaient aussi un certain mouvement des esprits. Nous ne sommes déjà plus au temps où la pensée était comme morte.

Henri I^er^ (1031-1060) dut, pour mettre fin aux intrigues de sa mère, céder la Bourgogne à son frère Robert, qui fut la tige de la première maison capétienne de Bourgogne, éteinte en 1361.

L'acte le plus remarquable de ce règne; vide de faits comme le précédent, fut le mariage du roi avec une fille du grand-duc de Russie. Henri avait pris une princesse d'une maison si éloignée afin d'être bien sûr qu'elle ne pourrait se trouver sa parente à un degré prohibé par l'Église.

Philippe I^er^, son successeur (1060-1108), vit, sans sortir de sa torpeur, quelques gentilshommes de Coutance soumettre l'Italie méridionale et la Sicile, un Capétien de la maison de Bourgogne fonder le royaume de Portugal et le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, faire la conquête de l'Angleterre. Ce grand succès d'un vassal excita pourtant la jalousie du roi; il soutint Robert, le fils aîné du nouveau monarque, révolté contre son père, et s'attira, par là, une guerre dangereuse que la mort de Guillaume arrêta heureusement. Son mariage avec Bertrade, femme du duc d'Anjou, l'exposa à un autre péril, l'excommunication, dont l'Église, gardienne des lois morales, le frappa. Pendant dix années, il n'en tint compte. Un grand événement, la première croisade, eut encore lieu sous ce règne, mais Philippe n'y prit aucune part.

XXVIII.

EXPOSITION DU SYSTÈME FÉODAL. — ASSERVISSEMENT DE LA PLUS GRANDE PARTIE DES ANCIENS HOMMES LIBRES; MAIS LE SERVAGE EST SUBSTITUÉ A L'ESCLAVAGE. — DESCRIPTION FÉODALE DE LA FRANCE. — GÉOGRAPHIE SOMMAIRE DE L'EUROPE FÉODALE.

L'édit de Mersen, en permettant en 847, à tout homme libre, de se choisir un seigneur, et l'édit de Kiersy, en décrétant, en 877, l'hérédité des fiefs et des offices royaux, avaient consacré une révolution depuis longtemps commencée.

Il y avait eu sous les Mérovingiens deux espèces principales de

propriétés : les *alleux*, terres franches d'impôts et de redevances; les *bénéfices*, terres chargées de redevances plus ou moins nombreuses. Celui qui avait reçu un bénéfice ou *fief*, était obligé, à l'égard de celui qui l'avait donné, soit à des services personnels, soit à des prestations en nature, en échange desquels il pouvait compter sur la protection du donateur. La plus importante de ces obligations était celle du service militaire.

Un peu plus tard, au milieu d'une société livrée à toutes les violences, les propriétaires d'alleux, libres de toutes charges, mais isolés, par conséquent très en danger, cherchèrent un appui auprès des grands et changèrent leurs alleux en bénéfices, au moyen de la recommandation; ils concédaient d'une manière fictive à un puissant protecteur leur alleu, et le reprenaient de leurs mains comme *bénéfice*, avec toutes les charges de service militaire et de redevances en nature dont était frappée la propriété bénéficiaire. Au IX^e^ siècle il n'y eut plus guère que des bénéfices ou fiefs, c'est-à-dire que toute terre dépendit d'une autre terre. La première était le *fief mouvant*, tenu par le vassal; la seconde était le *fief dominant*, tenu par le suzerain ou seigneur. Charles II ayant rendu les bénéfices héréditaires n'eut plus rien à donner pour entretenir le zèle des grands. Dès lors les rois ne furent plus assez forts pour empêcher leurs officiers de s'attribuer aussi l'hérédité de leurs fonctions. Et comme l'usurpation des prérogatives royales avait eu lieu à tous les degrés de l'échelle administrative, la *féodalité*, c'est le nom de ce régime, présenta une hiérarchie de propriétaires ayant plus de droits politiques, en proportion de ce qu'ils avaient été primitivement investis par les rois de fonctions plus étendues. La relation féodale était établie par une cérémonie où trois formalités principales devaient être accomplies. Celui qui recevait une terre d'un autre se plaçait à genoux devant lui, la main dans la main de son futur seigneur, et déclarait qu'il devenait son *homme*, c'est-à-dire qu'il devait défendre sa vie et son honneur; puis il prêtait le serment de *foi* ou de fidélité. Alors le seigneur à son tour lui donnait la terre par l'*investiture*, soit en lui remettant une motte gazonnée, un rameau d'arbre; ou pour les grands fiefs, un étendard. Le seigneur ou suzerain devait au vassal protection et bonne justice : le vassal s'engageait à suivre le suzerain à la guerre, à le servir dans sa cour de justice, à l'aider à payer sa rançon, à marier sa fille aînée, à armer son fils aîné chevalier, obligations qu'on appelait les *aides féodales*. Les vassaux d'un même seigneur étaient pairs ou égaux entre eux (*pares*), et ils composaient sa cour de justice, de laquelle il était permis d'appeler à la cour du suzerain supérieur. Si les

parties ne pouvaient s'entendre, le combat judiciaire, ou duel en champ clos, décidait de la justice et de la vérité. Le vaincu était nécessairement le coupable. C'était Dieu qui prononçait. La femme, le clerc, l'enfant, le vieillard, pouvaient se faire remplacer par un champion, mais couraient toujours les risques du combat. La défaite du champion était la condamnation de celui qu'il représentait.

On appelait grands vassaux les seigneurs qui relevaient directement du roi, comme les comtes de Champagne et de Flandre, les ducs de Bourgogne et de France, etc. Ces grands vassaux exerçant sur leurs terres tous les droits de la royauté, y administrant, jugeant, guerroyant, sans souci du roi; celui-ci n'avait plus qu'un titre sans force réelle, à moins que ce titre ne fût réuni à la possession d'un grand fief, duché ou comté. Or, en 887, le duc de Gascogne possédait presque tout le pays au sud de la Garonne, les comtes de Toulouse, d'Auvergne, de Périgord, du Poitou et du Berry, les provinces entre la Garonne et la Loire. A l'est et au nord de ce fleuve, tout appartenait au comte du Forez, au duc de Bourgogne, au duc de France et aux comtes de Flandre et de Bretagne. Au roi, il ne restait que quelques petits comtés, quelques villes qu'il n'avait pas encore été contraint de donner en fiefs. — On pouvait être à la fois suzerain et vassal; le roi de France était vassal de l'abbé de Saint-Denis pour une terre qu'il tenait de cette abbaye; le duc de Bourgogne de l'évêque de Langres, etc. — Le clergé lui-même était entré dans le système féodal. Voulant mettre ses biens immenses à l'abri des brigandages de ce temps, il confia ses domaines à des laïques, hommes de courage et de tête, pour qu'ils les défendissent au besoin par l'épée; mais ces *avoués* des monastères et des églises rendirent, comme les comtes du roi, leurs fonctions héréditaires, et prirent pour eux le bien d'autrui dont on leur avait commis la garde. Ils consentirent pourtant à se reconnaître vassaux de ceux qu'ils dépouillaient, à leur rendre foi et hommage, aux conditions ordinaires de redevances en nature et de services personnels. Les abbés, les évêques devinrent ainsi des suzerains, des seigneurs temporels ayant de nombreux vassaux prêts à s'armer pour leur cause, une cour de justice, toutes les prérogatives enfin usurpées par les vassaux du roi.

Ainsi à la fin du XI^e^ siècle, la France était couverte d'une multitude de fiefs, qui chacun formaient un État ayant sa vie propre, ses lois, ses coutumes, et son chef laïque ou ecclésiastique à peu près indépendant. Ce chef n'avait pas seulement des vassaux, il avait des sujets résidant sur la portion de son fief qu'il n'avait pas infféodée. C'étaient les vilains, manants ou roturiers qu'il faut distinguer des serfs livrés à la discrétion du seigneur. On le voit, au moyen

âge l'esclavage avait été remplacé par le servage. Cantonnés dans des châteaux forts, couverts d'armures de fer, entourés d'hommes d'armes, les seigneurs féodaux n'aimèrent que les combats et ne connurent d'autre moyen de s'enrichir que le pillage. Plus de commerce, car les routes n'étaient pas sûres; plus d'industrie, car les seigneurs, maîtres aussi des villes, rançonnaient les bourgeois dès que ceux-ci laissaient paraître quelque peu d'opulence. Partout les coutumes les plus diverses, puisqu'il n'y avait plus de législation générale, chaque noble étant seul pouvoir législatif sur son fief; partout aussi la plus profonde ignorance, si ce n'est au fond de quelques monastères; et le clergé, gardien des lois morales, réduit non à interdire la violence, mais à la régulariser en établissant la trêve de Dieu qui défendait de tuer et de voler du mercredi soir au lundi matin. Dans la paix, la chasse et des jeux souvent ensanglantés, les tournois, ou combats à fer émoussé, étaient, avec les chants bien rares de quelque ménestrel, les uniques distractions de la noblesse.

Cependant ce régime féodal, dont le souvenir est si justement détesté, parce qu'il fut le règne de la force brutale, ne laissa pas que de produire, lui aussi, quelque bien. Que l'on compare la France du IXe siècle, alors que toute la population fuyait lâchement devant quelques troupes de bandits northmans, sarrasins ou hongrois, et la France du XIe, qui sort par toutes ses frontières à la fois, qui s'en va conquérir l'Angleterre, les Deux-Siciles, le Portugal, Jérusalem, et l'on reconnaîtra que la France retrouva dans ces deux premiers siècles de la féodalité l'esprit militaire qu'elle avait perdu. C'est qu'au milieu de cette société violente, mais où il fallait se protéger soi-même, l'homme avait repris le sentiment de sa dignité. En outre, le moyen âge, qui versa le sang avec une si déplorable facilité, montra souvent une élévation morale qui n'est que de cet âge; il légua aux temps modernes le sentiment de l'honneur, réorganisa la famille et rendit à la femme, dans la famille et dans la société, le rang que lui donnait déjà la loi mosaïque. On alla même plus loin : ce fut un culte qui créa des sentiments nouveaux dont la poésie des troubadours et des trouvères s'empara et que la chevalerie mit en action.

A la fin du XIe siècle, Philippe Ier ne possédait plus, de tout le duché de France, que les comtés de Paris, de Melun, d'Étampes, d'Orléans et de Sens, encore ne pouvait-il aller de l'une de ces villes à l'autre qu'après avoir combattu le seigneur de Montlhéry, le comte de Corbeil, ou le sire du Puiset, dont Louis VI ne prit le château qu'après trois années de guerre, les seigneurs de Montmorency et de Dammartin, et les comtes de Montfort, de Meulan et de Mantes,

qui tous pillaient les marchands et les pèlerins, malgré les saufs-conduits du roi.

Au nord, le roi avait encore de puissants vassaux dans les comtes de Ponthieu, d'Amiens, de Vermandois, de Soissons, de Clermont en Beauvaisis.

Autour du domaine royal s'étendaient de vastes principautés féodales dont les possesseurs rivalisaient de richesses et de puissance avec le roi, leur suzerain. C'étaient : au nord le comte de Flandre, à l'ouest les ducs de Normandie et de Bretagne; au sud-ouest le comte d'Anjou; à l'est le comte de Champagne et au sud le duc de Bourgogne. Plus loin, au delà de la Loire, étaient le duc d'Aquitaine et les comtes de Toulouse et de Barcelone. De nombreux vassaux inférieurs relevaient de ces princes.

Le clergé occupait aussi une place importante dans la hiérarchie féodale. Les principaux seigneurs ecclésiastiques étaient : les archevêques de Reims, d'Auch et de Narbonne.

Les évêques de Châlons-sur-Marne, d'Amiens, de Laon et de Noyon, d'Arras, d'Autun, de Quimper-Corentin, de Saint-Pol de Léon, de Tréguier, de Dol, de Lisieux, de Cahors, de Rodez, de Saintes, d'Uzès, d'Agde, d'Oléron, de Couserans, d'Agen, d'Aleth, étaient seigneurs de leurs villes épiscopales et d'une partie plus ou moins grande de leurs territoires, avec le titre de comtes et tous les droits régaliens.

Nombre d'abbés étaient également suzerains des villes où s'élevaient leurs monastères, comme par exemple ceux de Pamiers, Montauban, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Flour, Aurillac, Uzerche, etc. A la fin du XVe siècle, près de quinze cents monastères avaient été fondés dans les Gaules, et plus de sept cents abbayes nouvelles allaient s'élever dans le XIIe.

Toutes les anciennes provinces de l'empire de Charlemagne, c'est-à-dire la France, l'Allemagne, l'Italie et le nord de l'Espagne avaient adopté le système féodal, et partout on y retrouvait appliqué le principe : Point de terre sans seigneur. L'Allemagne avait ressaisi par la main d'Othon le Grand la couronne impériale que les débiles successeurs de Charlemagne avaient laissé tomber; et, à titre d'empereur, le chef du *saint-empire romain* régnait sur les royaumes de Germanie, d'Italie et d'Arles. La *Germanie* ou *Allemagne*, son domaine direct, comprenait neuf grandes divisions territoriales : la Saxe, la Thuringe qui relevait de la Saxe et n'avait pas à cause de cette dépendance le titre de duché, la Bohême et la Moravie, la Bavière, la Carinthie, l'Alamannie ou Souabe, la Franconie, la Lorraine et la Frise. Il y avait en outre neuf ou dix margraviats, un grand nombre

de comtés, plusieurs évêchés princiers et des abbayes seigneuriales. Le *royaume d'Arles*, ancien royaume de Bourgogne transjurane, était réuni à l'empire depuis 1033 et était également divisé en principautés laïques et ecclésiastiques. Le royaume d'Italie comprenait : la Lombardie avec ses républiques, Milan, Pavie, Venise, Gènes, Pise, le marquisat ou duché de Toscane appartenant à la comtesse Mathilde, les États de l'Église, où le pape était indépendant, et les quatre États normands : principauté de Capoue et d'Aversa, duché de Pouille et de Calabre, principauté de Tarente et grand-comté de Sicile. — L'Espagne chrétienne comprenait : le royaume de Castille et Léon, capitale Tolède, le comté de Portugal et les royaumes réunis de Navarre et d'Aragon. Le royaume d'Angleterre, après sa conquête par les Normands, avait été également divisé en fiefs.

XXIX.

FERVEUR ARDENTE ET UNION DE TOUTE L'EUROPE CHRÉTIENNE DANS UNE MÊME FOI ET UNE MÊME PENSÉE. — LA PREMIÈRE CROISADE ET LE ROYAUME CHRÉTIEN DE JÉRUSALEM (1058-1147).

Le XI^e^ siècle est le temps de la foi la plus ardente des populations. On venait d'échapper aux terreurs qu'avait causées l'approche de l'an mil, où le monde, pensait-on, devait finir ; et les peuples, heureux de vivre, témoignaient leur reconnaissance par un redoublement de ferveur. Partout la piété retrouvait des reliques de saints oubliés, et des monastères sans nombre s'élevaient sur leurs tombeaux. On accourait en pèlerinages de tous côtés à Saint-Martin de Tours, sur la Loire, à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, au mont Cassin, en Italie, aux tombeaux des saints apôtres à Rome, puis on s'enhardissait à aller plus loin encore, on passait la mer et on allait jusqu'à Jérusalem visiter le saint sépulcre.

Les musulmans s'étant emparés de Jérusalem abreuvèrent d'outrages les chrétiens qui s'y rendaient. Pierre l'Ermite fit retentir la France du triste récit de ces calamités, et le peuple, saisi d'un pieux enthousiasme, s'arma partout pour arracher le tombeau du Christ aux mains des infidèles. Le concile de Clermont, réuni en 1095, sous la présidence du pape français Urbain II, prêcha la croisade ; et le nombre de ceux qui placèrent sur leur poitrine la croix de drap rouge, signe de leur engagement dans la sainte entreprise, monta à plus d'un million. Les plus impatients partirent les premiers au cri de : *Dieu le veut!* traversèrent l'Allemagne, la

Hongrie, mais périrent presque tous avant d'avoir atteint Constantinople.

L'armée des chevaliers mieux organisée, y arriva sous différents chefs, Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine, le plus brave, le plus fort et le plus pieux des croisés, ses deux frères, Eustache de Boulogne et Baudouin, son cousin Baudouin de Bourg, le frère du roi de France, Hugues de Vermandois, le duc de Normandie, les comtes de Flandre, de Blois, de Chartres et de Toulouse, le Normand Bohémond, prince de Tarente, et son cousin Tancrède, qui planta le premier son étendard sur les murs de Jérusalem.

Cette armée emporta Nicée, dans l'Asie Mineure, battit les Turcs à Dorylée, enleva Antioche en Syrie, et après des souffrances inouïes entra enfin dans Jérusalem, le vendredi saint de l'an 1099. Godefroy de Bouillon fut proclamé roi. Il ne voulut prendre que le titre de baron du Saint-Sépulcre. Les lois[1], la langue, les mœurs de la France furent conservées dans la colonie qu'elle venait de fonder si audacieusement au delà des mers. De grands fiefs relevèrent du nouveau royaume : le comté d'Édesse, les principautés d'Antioche, de Galilée et de Tibériade, les comtés de Tripoli, de Tortose, de Joppé et d'Ascalon, les seigneuries de Tyr et de Naplouse, mélange singulier de noms bibliques et d'institutions féodales.

XXX.

LES DERNIÈRES CROISADES (1147-1270). — RÉSULTATS DE CES EXPÉDITIONS. — PART QUE LA FRANCE Y PRIT.

Ce grand mouvement, qui se continua plus d'un siècle et demi, et qui entraîna tous les peuples de l'Europe, était parti de la France. « On avait pleuré en Italie, dit Voltaire, on s'arma en France ; » et la France fut ce que le grand poëte anglais est contraint de l'appeler, « le vrai soldat de Dieu. » Les Français, en effet, firent à peu près seuls la première croisade. Ils partagèrent la seconde (1147) avec les Allemands, la troisième (1190) avec les Anglais, la quatrième (1203) avec les Vénitiens. La cinquième (1217) et la sixième (1228) furent sans importance. La septième (1248) et la huitième (1270) furent conduites par saint Louis, et exclusivement françaises. Aussi l'historien des croisades a-t-il donné à son livre ce titre : *Gesta*

1. *Les Assises* ou *Lois du royaume de Jérusalem* sont rédigées en français.

Dei per Francos. Aujourd'hui encore, en Orient, tous les chrétiens, quelque langue qu'ils parlent, n'ont qu'un nom, celui de Francs.

La seconde croisade (1147) fut entreprise par le roi de France Louis VII pour expier la mort des habitants de Vitry qu'il avait fait brûler dans une église : il la commanda avec Conrad, empereur d'Allemagne : elle avait été prêchée par saint Bernard et fut désastreuse. Quelques chevaliers seulement arrivèrent à Jérusalem avec le roi. — La troisième croisade (1190) fut conduite par Philippe Auguste, roi de France, et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre; Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne les avait précédés. Jérusalem était tombée en 1187 au pouvoir des infidèles, après la bataille de Tibériade, où Guy de Lusignan, le dernier des huit successeurs de Godefroy de Bouillon, tous princes français, avait été fait prisonnier par Saladin. L'expédition ne dépassa pas Saint-Jean d'Acre qui fut repris. — La quatrième croisade (1203) fut prêchée par Foulques, curé de Neuilly, à l'instigation du pape Innocent III et conduite par le marquis de Montferrat, Boniface. Venise prêta ses vaisseaux pour transporter les croisés qui payèrent leur passage en faisant pour elle la conquête de Zara en Dalmatie, de Trieste et de l'Istrie. Elle les mena à Constantinople qui fut prise en trois jours (12 avril 1204). Un empereur français, Beaudouin IV, comte de Flandre fut élu; Boniface de Montferrat fut roi de Macédoine; il y eut un duc d'Athènes, un prince d'Achaïe, un sire de Thèbes, de Corinthe : le sénéchal de Champagne, Villehardouin, qui raconte cette croisade, fut duc de Thrace; Venise eut un quartier de Constantinople avec tous les ports de l'empire et toutes les îles. Mais ces croisés étaient trop peu nombreux pour garder leur conquête et l'empire latin s'écroula en 1261. — La cinquième croisade (1217) fut conduite par André II, roi de Hongrie, au secours de Jean de Brienne que les barons de la terre sainte avaient nommé roi : elle se dirigea sur l'Égypte et fut infructueuse. — La sixième fut conduite par Frédéric II, qui obtint du sultan d'Égypte une trêve de dix ans, la restitution de Jérusalem, Bethléem, Nazareth et Sidon, et qui se couronna lui-même roi de Jérusalem. — Saint Louis fit en 1248 la septième croisade pour accomplir un vœu fait dans une maladie (1248-1250). Il s'embarqua à Aigues-Mortes et fit voile pour l'Égypte dont la conquête eût entraîné celle de la Palestine. Il prit Damiette; mais la défaite de la Mansourah, sur la route du Caire, l'obligea à se rendre prisonnier. Il honora sa captivité par son courage et inspira à ses ennemis mêmes le respect de ses vertus. Ils le relâchèrent pour une grosse rançon. Libre, il passa en Palestine où il resta trois années à réparer les fortifications des places que les chrétiens occupaient encore. Il entreprit enfin la huitième et dernière croisade en 1270; son fidèle Joinville refusa cette fois de le suivre. Elle fut dirigée contre Tunis. Le roi mourut de la peste sous les murs de la place avec la plus grande partie de son armée.

Quels furent les résultats généraux des croisades? Auparavant on vivait isolés et en ennemis; la croisade réunit les hommes divisés. Dans ce long voyage, à travers des régions inconnues et au milieu de peuples d'une autre religion, les croisés s'étaient reconnus pour frères en Jésus-Christ. Dans le partage de l'immense armée en corps de nation, les hommes d'un même pays se reconnurent pour enfants d'une même patrie. Les Français du nord se rapprochèrent des Français du midi, et la fraternité nationale, perdue depuis les temps de Rome, à peine un instant sentie sous Charlemagne, fut retrouvée sur la route de Jérusalem.

Ces grandes expéditions, qui renouèrent les liens brisés des nations chrétiennes et qui rattachèrent l'Europe à l'Asie, rouvrirent aussi les routes du commerce fermées depuis l'invasion. L'Orient redevint accessible aux marchands de l'Occident. L'industrie, à son tour, se réveilla pour fournir les armes, les harnais, les vêtements nécessaires à tant d'hommes; et ce mouvement, une fois commencé, ne s'arrêta plus. Les artisans se multiplièrent comme les marchands. Pour protéger leurs diverses industries, ils formèrent des *corporations d'arts et de métiers*, et peu à peu beaucoup d'argent s'accumula entre leurs mains. Un nouvel élément de force, qu'on ne connaissait plus, fut donc retrouvé : la richesse mobilière, qui désormais grandira en face de la richesse immobilière, et fera monter à côté des nobles, maîtres du sol, les bourgeois devenus par le travail des bras et de l'intelligence, maîtres de l'or.

Les croisades furent la cause de quelques institutions nouvelles; un Provençal fonda l'*ordre militaire des Hospitaliers*, connus plus tard sous le nom de chevaliers de Rhodes et de chevaliers de Malte. L'*ordre des Templiers*, fondé par le Français Hugues de Payens, en fut une imitation. Dans la confusion que produisaient ces grands rassemblements d'hommes, des signes de reconnaissance étaient nécessaires; on inventa ou l'on multiplia les *armoiries*, emblèmes divers dont les guerriers de distinction couvraient leur bouclier, leur cotte d'armes ou leur bannière, et qui, depuis le XIII^e^ siècle, passèrent du père au fils. Ces armoiries devinrent une langue compliquée qui forma la science du *blason*. Les *noms de famille* commencèrent aussi vers ce temps à s'introduire. Aux noms de baptême, jusqu'alors presque seuls usités et peu nombreux, on joignit pour distinguer

les familles, un nom de terre qui fut héréditaire et commun à tous les membres d'une même maison.

Les nobles, distingués déjà des *manants* par ces signes héréditaires, voulurent se donner une organisation qui les séparât davantage du peuple ; ils instituèrent la *chevalerie*, sorte de confrérie militaire où les nobles seuls, après de longues épreuves, purent entrer. Les *ordres* de l'Europe moderne en sont un dernier reste.

Le temps des croisades fut l'époque de la plus grande autorité de l'Église. Grégoire VII avait voulu soumettre tous les trônes à sa tiare. Il avait échoué dans cette entreprise ; mais en tenant suspendue sur la tête des rois l'arme terrible de l'excommunication, c'est-à-dire en leur fermant les portes de l'Église, les papes pouvaient soulever les peuples et faire trembler les plus puissants monarques.

XXXI.

LA ROYAUTÉ COMMENCE LA GUERRE CONTRE LA FÉODALITÉ AVEC L'APPUI DES COMMUNES, DES VILLES ET DES ÉGLISES. — PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE SOUS LOUIS VI, LOUIS VII, PHILIPPE AUGUSTE ET LOUIS VIII. — EXTENSION DU DOMAINE DE LA COURONNE. — CONQUÊTES DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'OUEST SUR JEAN SANS TERRE. — BATAILLE DE BOUVINES : AFFERMISSEMENT DE L'AUTORITÉ ROYALE AU NORD. — CONQUÊTES DE PLUSIEURS PROVINCES DU MIDI PAR SUITE DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS (1108-1226).

Tandis que la nation française, tirée d'un engourdissement qui avait duré deux siècles, sortait par toutes ses frontières à la fois pour conquérir l'Angleterre, Naples, Jérusalem et fonder un royaume en Espagne, l'indolent Philippe Ier sommeillait sur le trône. Mais son fils, Louis VI, comprit ce que le temps demandait de lui. Toujours à cheval et la lance au poing, il combattit sans relâche contre les nobles qui détroussaient les voyageurs ou pillaient les biens des églises, et parvint à mettre un peu d'ordre et de sécurité dans ses domaines de l'Ile de France. Les comtes de Corbeil et de Mantes, les sires de Montmorency, du Puiset, de Coucy et de Montfort furent contraints de respecter les marchands et les clercs. Tous les faibles, tous les opprimés accoururent autour de l'étendard protecteur qui se levait. Le clergé mit à son service ses milices : « Car, disait Suger, la gloire de l'Église de Dieu est dans l'union de la royauté et du sacerdoce. » Louis se procura de nouveaux alliés en intervenant dans la révolution communale.

L'activité que la nation française venait de montrer ne se portait pas seulement au dehors, au dedans une grande révolution commençait. L'évêque Adalbéron adressait, dans les premières années de ce siècle, au roi Robert, un poëme latin dans lequel il ne reconnaissait que deux classes dans la société : les clercs qui priaient, les nobles qui combattaient ; au-dessous, bien loin, étaient les serfs qui travaillaient, mais ne comptaient pas dans l'État. On trouve, en effet, dans un vieux livre de droit au sujet des serfs : « Leur sire peut prendre tout ce qu'ils ont, et les corps tenir en prison, toutes fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit à droit, et il n'est tenu d'en répondre à personne, fors à Dieu. » Cette condition bien misérable était pourtant un progrès sur l'esclavage antique, car, chez les anciens, ce n'était pas le bien seulement, c'était la vie de l'esclave qui était à la discrétion du maître. Le vilain avait un meilleur sort : sa terre appartenait au seigneur ; mais, les redevances payées, celui-ci n'avait plus droit de lui demander rien. « Si tu prends du bien hors des droites redevances, dit un vieux juriste, tu les prends contre Dieu, sur les périls de ton âme, et comme voleur. »

Ces hommes que l'évêque Adalbéron ne comptait pas, pourtant l'effrayaient. Il pressentait avec douleur une révolution prochaine : « Les mœurs changent, s'écrie-t-il, l'ordre social est ébranlé ! » Il ne se trompait pas ; une révolution commençait qui allait tirer les manants de servitude pour les élever au niveau de ceux qui étaient alors les maîtres du pays. Mais il lui a fallu, à cette révolution, sept cents ans pour réussir.

Autour de chaque château, autour de chaque abbaye des villages s'étaient formés. Quelques-uns, placés dans des conditions favorables, avaient peu à peu grandi et étaient devenus des villes, où l'abbé et le seigneur exerçaient des droits souvent très-onéreux et très-oppressifs. L'empire romain avait aussi laissé sur le sol de la Gaule un grand nombre de cités que les barbares n'avaient pas détruites. Ces villes restèrent, au milieu de la confusion générale, des foyers d'industrie et de commerce. Le souvenir des anciennes libertés municipales s'y était conservé ; il s'y réveilla avec énergie, quand l'oppression fut arrivée à son comble.

Ce fut vers le milieu du XIe siècle que ce mouvement commença au sein des antiques cités et des villes nouvelles. Quelques-unes s'insurgèrent pour obtenir le droit de s'administrer elles-mêmes par des magistrats élus. D'autres, profitant des besoins des nobles, pressés de partir pour la croisade, achetèrent des concessions ; d'autres encore, qui avaient conservé depuis les Romains leur administration locale et élective, firent augmenter leurs priviléges. En un mot, par des

les familles, un nom de terre qui fut héréditaire et commun à tous les membres d'une même maison.

Les nobles, distingués déjà des *manants* par ces signes héréditaires, voulurent se donner une organisation qui les séparât davantage du peuple ; ils instituèrent la *chevalerie*, sorte de confrérie militaire où les nobles seuls, après de longues épreuves, purent entrer. Les *ordres* de l'Europe moderne en sont un dernier reste.

Le temps des croisades fut l'époque de la plus grande autorité de l'Église. Grégoire VII avait voulu soumettre tous les trônes à sa tiare. Il avait échoué dans cette entreprise ; mais en tenant suspendue sur la tête des rois l'arme terrible de l'excommunication, c'est-à-dire en leur fermant les portes de l'Église, les papes pouvaient soulever les peuples et faire trembler les plus puissants monarques.

XXXI.

LA ROYAUTÉ COMMENCE LA GUERRE CONTRE LA FÉODALITÉ AVEC L'APPUI DES COMMUNES, DES VILLES ET DES ÉGLISES. — PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE SOUS LOUIS VI, LOUIS VII, PHILIPPE AUGUSTE ET LOUIS VIII. — EXTENSION DU DOMAINE DE LA COURONNE. — CONQUÊTES DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'OUEST SUR JEAN SANS TERRE. — BATAILLE DE BOUVINES : AFFERMISSEMENT DE L'AUTORITÉ ROYALE AU NORD. — CONQUÊTES DE PLUSIEURS PROVINCES DU MIDI PAR SUITE DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS (1108-1226).

Tandis que la nation française, tirée d'un engourdissement qui avait duré deux siècles, sortait par toutes ses frontières à la fois pour conquérir l'Angleterre, Naples, Jérusalem et fonder un royaume en Espagne, l'indolent Philippe Ier sommeillait sur le trône. Mais son fils, Louis VI, comprit ce que le temps demandait de lui. Toujours à cheval et la lance au poing, il combattit sans relâche contre les nobles qui détroussaient les voyageurs ou pillaient les biens des églises, et parvint à mettre un peu d'ordre et de sécurité dans ses domaines de l'Ile de France. Les comtes de Corbeil et de Mantes, les sires de Montmorency, du Puiset, de Coucy et de Montfort furent contraints de respecter les marchands et les clercs. Tous les faibles, tous les opprimés accoururent autour de l'étendard protecteur qui se levait. Le clergé mit à son service ses milices : « Car, disait Suger, la gloire de l'Église de Dieu est dans l'union de la royauté et du sacerdoce. » Louis se procura de nouveaux alliés en intervenant dans la révolution communale.

L'activité que la nation française venait de montrer ne se portait pas seulement au dehors, au dedans une grande révolution commençait. L'évêque Adalbéron adressait, dans les premières années de ce siècle, au roi Robert, un poëme latin dans lequel il ne reconnaissait que deux classes dans la société : les clercs qui priaient, les nobles qui combattaient ; au-dessous, bien loin, étaient les serfs qui travaillaient, mais ne comptaient pas dans l'État. On trouve, en effet, dans un vieux livre de droit au sujet des serfs : « Leur sire peut prendre tout ce qu'ils ont, et les corps tenir en prison, toutes fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit à droit, et il n'est tenu d'en répondre à personne, fors à Dieu. » Cette condition bien misérable était pourtant un progrès sur l'esclavage antique, car, chez les anciens, ce n'était pas le bien seulement, c'était la vie de l'esclave qui était à la discrétion du maître. Le vilain avait un meilleur sort : sa terre appartenait au seigneur ; mais, les redevances payées, celui-ci n'avait plus droit de lui demander rien. « Si tu prends du bien hors des droites redevances, dit un vieux juriste, tu les prends contre Dieu, sur les périls de ton âme, et comme voleur. »

Ces hommes que l'évêque Adalbéron ne comptait pas, pourtant l'effrayaient. Il pressentait avec douleur une révolution prochaine : « Les mœurs changent, s'écrie-t-il, l'ordre social est ébranlé ! » Il ne se trompait pas ; une révolution commençait qui allait tirer les manants de servitude pour les élever au niveau de ceux qui étaient alors les maîtres du pays. Mais il lui a fallu, à cette révolution, sept cents ans pour réussir.

Autour de chaque château, autour de chaque abbaye des villages s'étaient formés. Quelques-uns, placés dans des conditions favorables, avaient peu à peu grandi et étaient devenus des villes, où l'abbé et le seigneur exerçaient des droits souvent très-onéreux et très-oppressifs. L'empire romain avait aussi laissé sur le sol de la Gaule un grand nombre de cités que les barbares n'avaient pas détruites. Ces villes restèrent, au milieu de la confusion générale, des foyers d'industrie et de commerce. Le souvenir des anciennes libertés municipales s'y était conservé ; il s'y réveilla avec énergie, quand l'oppression fut arrivée à son comble.

Ce fut vers le milieu du XIe siècle que ce mouvement commença au sein des antiques cités et des villes nouvelles. Quelques-unes s'insurgèrent pour obtenir le droit de s'administrer elles-mêmes par des magistrats élus. D'autres, profitant des besoins des nobles, pressés de partir pour la croisade, achetèrent des concessions ; d'autres encore, qui avaient conservé depuis les Romains leur administration locale et élective, firent augmenter leurs priviléges. En un mot, par des

causes diverses, un vif désir de liberté agita alors toutes les villes du nord de la France. Le Mans (1066), puis Cambrai (1076), donnèrent le signal, suivi par Noyon, Beauvais, Saint-Quentin, Laon, Amiens et Soissons, qui toutes arrachèrent à leurs seigneurs des chartes de commune. Louis VI, en lutte avec le même ennemi, la féodalité, seconda par calcul cette insurrection, qui lui assurait des alliés au milieu même des possessions de ceux qu'il combattait. Il confirma huit chartes de commune, c'est-à-dire qu'il accorda la sanction et la garantie royales aux traités de paix conclus entre les vassaux rebelles et leurs seigneurs, ou *chartes de commune*, et qui stipulaient les concessions obtenues par les manants. Cette politique habile donnait tout d'un coup une force immense au petit prince qui portait le titre de roi de France, parce qu'elle le montrait comme le patron de ceux qu'on appela plus tard le tiers état.

Il est vrai que si Louis le Gros favorisa la création de communes sur les terres des seigneurs, il n'en souffrit pas une seule dans ses domaines. Il voulait rester le maître chez lui et le devenir un jour chez ses turbulents vassaux, qui naguère dataient leurs chartes du règne de Dieu, comme s'il n'y avait plus eu de roi de France.

Ces efforts de Louis, pour protéger les faibles et discipliner la société féodale, furent récompensés. Dans sa guerre contre Henri Ier, roi d'Angleterre, qui pourtant le battit à Brenneville, les milices communales vinrent se ranger autour de son oriflamme ; et à la nouvelle d'une attaque projetée par l'empereur d'Allemagne, une armée nombreuse de bourgeois et de vassaux se tint prête à le défendre.

Son influence, même son autorité, s'étendirent jusque dans la France méridionale. Il força le comte d'Auvergne à reconnaître son autorité, et il put, avant de mourir, faire épouser à son fils Louis le Jeune, Éléonore de Guyenne, héritière du Poitou et de l'Aquitaine.

Une circonstance avait favorisé les succès de Louis VI; les plus riches seigneurs avaient épuisé toutes leurs ressources pour aller à la croisade, et beaucoup n'en étaient point revenus. Louis VII commit la faute, contrairement aux conseils de l'abbé Suger, de se mettre à la tête d'une seconde expédition à la terre sainte. Il voulait expier la mort des habitants de Vitry, qu'il avait fait brûler tout vifs dans l'église où ils s'étaient réfugiés, à la suite d'une défaite du comte de Champagne, leur seigneur. On a vu l'issue désastreuse de cette croisade.

Au retour, le roi trouva ses États paisibles, grâce à l'habile administration de son ministre Suger. Mais il commit une autre faute,

celle de répudier sa femme, Éléonore, qui alla porter son duché de Guyenne à Henri Plantagenet, comte d'Anjou, duc de Normandie, et héritier de la couronne d'Angleterre (1152). Lorsque deux ans plus tard, Henri fut entré en possession de son héritage, et qu'il y eut ajouté la Bretagne par le mariage d'un de ses fils avec la fille unique du comte de ce pays, il se trouva maître de presque toute la France occidentale.

Louis VII pouvait trembler pour sa couronne. Mais Henri II, forcé de respecter en lui son suzerain pour obtenir de ses vassaux le même respect, ne l'attaqua point avec toutes ses forces; et Louis put se défendre en soutenant les révoltes continuelles des quatre fils de Henri II contre leur père. L'assassinat de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket (1170), qui fut canonisé, et les troubles qui suivirent cette mort firent encore une diversion utile au roi de France.

A l'intérieur Louis VII seconda, comme son père, mais déjà avec plus de réserve, le mouvement communal. A Orléans, ville du domaine royal, quelques mouvements des bourgeois furent durement réprimés. L'ordre qu'il fit régner favorisa pourtant les progrès des villes. Sous lui, dit un chroniqueur, un grand nombre de cités furent bâties et d'anciennes agrandies. Il confirma les antiques priviléges de la *hanse*, ou société des marchands de Paris; et le pape Alexandre III posa, en 1163, la première pierre de la cathédrale de cette ville. Louis VII fit couronner, de son vivant, son fils Philippe Auguste, et attacha le privilége du sacre à la cathédrale de Reims. Les *pairs*[1] prirent séance à la cérémonie.

Philippe II monta sur le trône à quatorze ans. Ses proches, ses vassaux crurent avoir bon marché d'un enfant; il les trompa par son activité et sa résolution. Le résultat des guerres qu'il eut à soutenir fut l'acquisition, en 1186, des comtés d'Amiens, de Vermandois et de Valois. L'Artois, qui lui était échu en 1191 par héritage de sa femme, porta jusqu'aux frontières de la Flandre le domaine immédiat de la couronne. Une insurrection des *cotereaux*, bandes de brigands qui ravageaient le centre de la France, fut étouffée par les troupes royales, unies aux habitants des communes, et expiée par de cruels supplices.

1. *Pair* signifie égal. Les vassaux directs d'un même seigneur étaient pairs, ou égaux entre eux. On appela plus particulièrement pairs de France les possesseurs des grandes seigneuries qui relevaient directement de la couronne. Leur nombre fut fixé, sous Louis VII, à douze : les ducs de Bourgogne, de Normandie et de Guyenne, les comtes de Champagne, de Flandre et de Toulouse, l'archevêque de Reims, et les évêques de Laon, Noyon, Châlons, Beauvais et Langres.

Philippe, comme son père, entreprit une croisade avec Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre (1190). Au siége de Saint-Jean d'Acre, la mésintelligence éclata entre les deux rois. Philippe, éclipsé par son brillant rival, se hâta de regagner la France pour y travailler à la ruine de la trop puissante maison d'Angleterre. Il s'entendit avec un frère que Richard avait laissé, Jean sans Terre, espérant tous deux partager ses dépouilles. Mais Richard s'échappa d'une prison où l'empereur d'Allemagne l'avait retenu contre toute foi, et se fût sans doute cruellement vengé, s'il n'avait été tué au siége d'un château du Limousin.

Le frère du Cœur de Lion lui succéda (1199). Le roi de France, aussitôt devenu l'ennemi de son ancien allié, soutint contre lui un prétendant, le jeune Arthur, fils d'un frère aîné de Jean sans Terre; et, lorsque Jean eut poignardé celui-ci de sa propre main, Philippe cita le meurtrier à comparaître par-devant les douze grands vassaux de la couronne ou pairs du royaume. Sur son refus, il confisqua ses fiefs, la Normandie, l'Anjou, la Touraine et le Poitou. Jean ne conserva que la Guyenne (1203-1204).

Jean forma une vaste coalition avec l'empereur d'Allemagne, Othon IV, les comtes de Flandre et de Boulogne, et tous les princes des Pays-Bas. Mais la France se leva pour repousser l'invasion étrangère. Le fils du roi, Louis, alla faire tête au roi anglais dans le Poitou; et Philippe, avec le restant de la chevalerie et les milices des communes du nord, remporta à Bouvines, sur la Marcq, entre Lille et Tournai (27 juillet 1214), une victoire complète.

La nation signala encore, sous ce règne, son activité guerrière par deux grandes entreprises : la quatrième croisade qui changea l'empire grec en empire français, et la guerre contre les Albigeois, qui rattacha à la France les indociles populations du midi. Philippe ne prit part ni à l'une ni à l'autre expédition. Il laissa les nobles user leurs ressources et leur turbulence dans ces guerres qui profitaient doublement à la France, et par l'ordre qu'elles permettaient d'établir dans le royaume et par la gloire dont elles couvraient au loin son nom.

La croisade contre les albigeois fut plus directement profitable que celle de Constantinople. Le midi de la France s'était depuis longtemps séparé du nord. Il avait une autre langue, d'autres mœurs; le commerce y avait amené l'aisance parmi les bourgeois, le luxe parmi les seigneurs; mais dans ces cours brillantes, qu'animaient les chants des troubadours, les doctrines religieuses étaient aussi légèrement traitées que les mœurs. L'hérésie perçait de toutes parts. Le pape Innocent III organisa contre elle l'inquisition, tribunal qui a immolé d'innombrables victimes humaines : nos mœurs et nos idées en rendent heureusement le retour impossible.

L'inquisition ayant elle-même échoué, le pape fit prêcher une croisade. Les chevaliers du nord de la France, grossiers et barbares à côté de ceux du midi, saisirent l'occasion de se venger d'une supériorité odieuse. Ils s'enrôlèrent en foule dans l'espoir de piller les riches cités dont on leur avait dit tant de merveilles. Un comte des environs de Paris, Simon de Montfort, était leur chef. La guerre fut sans pitié. A Béziers, quinze mille personnes furent égorgées. Partout ailleurs, il en fut ainsi. Le puissant comte de Toulouse, les vicomtes de Narbonne et de Béziers furent dépossédés (1209); le roi d'Aragon, venu à leur secours, fut tué à la bataille de Muret (1213). Le légat du saint-siége offrit leurs fiefs aux puissants barons qui avaient fait cette croisade; ils refusèrent de prendre ce bien taché de sang. Le légat les donna à Simon de Montfort, et déclara que les veuves des hérétiques possédant des fiefs nobles ne pourraient épouser que des Français durant les dix années qui allaient suivre. La civilisation du midi, étouffée par ces rudes mains, périt. La gaie science, comme les troubadours appelaient la poésie, ne pouvait plus chanter sur tant de ruines sanglantes.

Dans leurs misères, les gens de la langue d'oc se souvinrent du roi de France. Montpellier se donna à lui, et Philippe envoya son fils Louis leur montrer la bannière de France. Louis y retourna une seconde fois après la mort de Simon de Montfort, tué devant Toulouse; et le fils du comte, Amaury de Montfort, offrit au roi de lui céder les conquêtes de son père, qu'il ne pouvait plus défendre contre l'universelle réprobation de ses nouveaux sujets. Philippe, alors sur le bord de la tombe, repoussa cette offre, qui fut acceptée cinq ans plus tard. Peu après, le roi Jean sans Terre, se trouvant en guerre avec ses barons, qui lui avaient imposé la grande charte (1215), et, s'étant fait relever de son serment par le pape Innocent III, ceux-ci appelèrent à leur aide, malgré les menaces d'excommunication du pape, Louis, neveu de Jean, par sa femme Blanche de Castille. Philippe Auguste feignit de s'y opposer; en 1216, Louis débarqua en Angleterre, malgré une excommunication du pape. Sur ces entrefaites, le roi Jean mourut laissant pour successeur un enfant, Henri III. Les barons comprirent que mieux valait pour leur cause ce roi enfant qu'un prince étranger peu disposé sans doute à respecter, après la victoire, leurs priviléges, et qui serait au besoin aidé des forces de la France. Louis fut donc peu à peu abandonné et contraint de revenir en France en 1217.

Philippe Auguste avait glorieusement rempli son règne de quarante-trois ans. Le domaine royal doublé par l'acquisition du Vermandois, de l'Artois, de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou et d'une partie de l'Auvergne, et pour la première fois soumis à une organisation régulière par la division en *bailliages* et *prévôtés*, la féodalité attaquée dans un de ses plus ruineux priviléges, le droit de guerre privée, par l'établissement de la *quarantaine le roi* [1], Paris embelli, pavé, ceint d'une muraille et surveillé par une meilleure police, le Louvre commencé, l'université de Paris [2] constituée avec de grands priviléges et les Archives fondées, l'autorité de la cour des pairs consacrée par un grand exemple, enfin la royauté apparaissant de nouveau comme pouvoir législateur, et les ordonnances reprenant le caractère de généralité pour tout l'État : tels sont les actes de Philippe Auguste. Il avait mis la royauté hors de tutelle, au grand profit de l'ordre, de l'industrie, du commerce, qu'il encouragea, c'est-à-dire au profit d'elle-même et du peuple.

Ce glorieux prince avait cependant encouru les censures de Rome en répudiant Ingeburge de Danemark (1194), pour épouser Agnès de Méranie. Mais Ingeburge en appela au pape Innocent III, qui lança l'interdit sur son royaume. Le roi, après avoir essayé de résister, dut enfin plier devant le mécontentement universel qui menaçait sa couronne ; il renvoya Agnès de Méranie et reprit Ingeburge.

Philippe céda, et eut raison ; dans une autre circonstance il résista et eut raison encore ; c'était en 1203. Il envahissait les fiefs que Jean avait perdus par sa félonie. Innocent III le menaça des anathèmes de l'Église s'il allait plus avant, Philippe s'assura du concours de ses grands vassaux, et se fit donner par écrit l'engagement, qu'ils prirent, de le soutenir dans cette cause envers et contre tous, même contre le seigneur pape, puis continua son entreprise.

Dans ces deux circonstances, le pape et le roi font tour à tour appel à l'opinion publique et au bon droit ; l'un en intéressant le peuple à la cause de la moralité, l'autre en intéressant les barons aux légitimes prérogatives de la couronne. C'est un progrès, et on voit

1. C'était une trêve forcée de quarante jours entre le meurtre commis ou l'injure reçue, et la vengeance qu'en tiraient les offensés. Dans l'intervalle, les passions s'apaisaient, le roi pouvait intervenir et justice être faite.

2. Elle s'appelait l'étude de Paris et ne prit le nom d'université que vers l'an 1250. En 1211, le pape Alexandre IV chargea un cardinal et les archevêques de Rouen et de Reims de dresser les règlements qui lui furent donnés. Les élèves et les professeurs de l'université de Paris n'étaient justiciables que du tribunal ecclésiastique.

que nous commençons à sortir des temps où la force seule régnait.

Philippe Auguste était mort à Mantes le 14 juillet 1223, âgé seulement de cinquante-neuf ans. Le règne de son fils ne fut que la continuation du sien. Louis VIII avait été un instant, du vivant de son père, proclamé roi d'Angleterre dans Londres par les barons révoltés contre Jean sans Terre, et deux fois il s'était croisé contre les Albigeois. Devenu roi, il poursuivit ces deux guerres. Sur les Anglais, il conquit ce que Philippe Auguste n'avait pas pris du Poitou, l'Aunis, et la Rochelle, Limoges, Périgueux ; dans la langue d'oc, il alla prendre Avignon. Le pays depuis le Rhône jusqu'à quatre lieues de Toulouse lui fit soumission ; et il mit des sénéchaux ou des baillis à Beaucaire, à Carcassonne et à Béziers. Tout le midi, à l'ouest du Rhône, moins la Guyenne et Toulouse, reconnaissait l'autorité royale. Il n'y avait plus deux Frances ; l'œuvre de l'unité territoriale avançait. — Louis VIII mourut au retour de cette expédition, à l'âge de trente-neuf ans, au château de Montpensier, en Auvergne. Il avait, en 1224, affranchi tous les serfs du fief d'Étampes. Ces affranchissements se multiplieront jusqu'à Louis X, qui déclarera qu'il ne devrait pas y avoir de serfs en France. Cependant les derniers ne seront libérés que par Louis XVI.

XXXII.

SAINT LOUIS ; SES GUERRES CONTRE LES BARONS ET CONTRE LES ANGLAIS. — SES DEUX CROISADES. — SES TRAVAUX LÉGISLATIFS. — COUPS PORTÉS PAR SAINT LOUIS A LA FÉODALITÉ. — PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS. — PREMIERS GRANDS MONUMENTS DE LA PROSE FRANÇAISE. — VILLEHARDOUIN ET JOINVILLE. — TROUBADOURS ET TROUVÈRES. — UNIVERSITÉS. — ARCHITECTURE OGIVALE (1226-1270). — LES ORDRES MENDIANTS.

Depuis plus d'un siècle, l'épée de la royauté, qui était celle de la France, était vaillamment portée. Mais le fils de Louis VIII était un enfant de onze ans. Une coalition de grands vassaux se forma aussitôt pour profiter de sa minorité. La régente Blanche de Castille, sa mère, joignait heureusement l'habileté au courage. Elle gagna un des confédérés, le puissant comte de Champagne, Thibaut, puis le sauva avec l'armée royale des attaques de ses anciens alliés. En reconnaissance de ce service, elle obtint de Thibaut, devenu, par héri-

tage, roi de Navarre, les importants comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre. Un traité signé en 1228 assura à un frère du roi la succession du comte de Toulouse, et un mariage ménagé entre un second frère de saint Louis et l'héritière de la Provence prépara pour une autre époque la réunion de ce pays à la France. Déjà des sénéchaux royaux étaient établis à Beaucaire et à Carcassonne, de sorte que le roi se trouvait maintenant maître par lui-même ou par ses frères d'une grande partie du midi de la France.

Jusqu'à sa guerre contre les Anglais, on voit peu agir saint Louis. Mais en 1241, l'empereur Frédéric II ayant retenu des prélats français qui se rendaient à Rome pour un concile, saint Louis réclama avec fermeté leur mise en liberté. L'empereur relâcha ses prisonniers. Quelque temps auparavant, Louis avait refusé de recevoir, pour lui-même et pour un de ses frères, la couronne impériale de Frédéric II, que le pape lui offrait.

Cet homme, qui parlait si fermement, agit de même quand il fut forcé de prendre les armes. Attaqué en 1242 par les Anglais, qui favorisèrent la révolte de quelques-uns de ses barons, saint Louis les battit à Taillebourg et à Saintes. Il eût pu les chasser de France. Par scrupule de conscience, il leur laissa, en vertu d'un traité qui ne fut signé qu'en 1258, à son retour de la croisade, le duché de Guyenne, c'est-à-dire Bordeaux, Limoges, Périgueux, Cahors, Agen, la Saintonge au sud de la Charente, et la Gascogne, à charge d'hommage envers la couronne.

Durant une maladie, saint Louis fit vœu d'aller en terre sainte. Sa mère et ses conseillers combattirent en vain cette résolution imprudente. Il s'embarqua à Aigues-Mortes, et partit pour l'Égypte. Il prit Damiette en 1249, mais fut vaincu et fait prisonnier à la bataille de Mansourah. Il honora sa captivité par son courage et inspira à ses ennemis même le respect par ses vertus. Relâché moyennant rançon, il passa en Palestine, où il resta trois années à réparer les fortifications des places que les chrétiens occupaient encore. La mort de sa mère le rappela en France en 1252, et il s'occupa dès lors de l'administration du royaume.

La féodalité conservait encore d'immenses prérogatives, saint Louis les attaqua au nom de la justice et de la religion. Les *établissements* rédigés par Étienne Boileau, prévôt des marchands, réglèrent par des lois l'administration des domaines de la couronne. La *quarantaine le roi*, qu'on attribue aussi à Philippe Auguste, interdit les guerres privées en ne permettant de prendre les armes que quarante jours après l'injure reçue. Le *duel judiciaire* fut défendu dans les domaines du roi, et les *batailles en justice* firent place aux preuves

par témoin, et aux procédures par écrit. Elles furent rédigées par des légistes et des procureurs sortis du peuple, qui combattirent les coutumes féodales avec des lois tirées surtout du droit romain. Saint Louis l'avait autorisée dans le Languedoc comme loi municipale. Les *appels* et les *cas royaux* multipliés placèrent les justices féodales dans la dépendance de la justice royale que rendaient primitivement les nobles formant la cour du roi. Les barons ignorants reculant devant les procédures écrites, cédèrent la place aux conseillers clercs, à des roturiers qui entrèrent dans la *cour du roi*, et finirent bientôt par former le *parlement*. Des commissaires royaux furent envoyés dans les provinces, comme sous Charlemagne. Les fonctions judiciaires furent séparées des fonctions financières; de sages ordonnances réglèrent l'administration; les monnaies furent réformées; celles des seigneurs n'eurent cours que dans leurs terres, celles du roi eurent cours partout. Il y eut une police des arts et métiers. Le capitulaire de Charlemagne, qui obligeait les seigneurs prenant péage à garantir la sûreté des routes depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, renouvelé par saint Louis, rendit la sécurité au commerce. La sollicitude du saint roi pour le bien général fut vive et soutenue. La tradition populaire le montre encore rendant lui-même la justice au pied d'un chêne de Vincennes. Ni le rang ni la naissance ne furent, à ses yeux, une excuse; et Charles d'Anjou, son propre frère, dut restituer un bien qu'il avait forcé son possesseur à lui vendre.

Cette réputation d'équité du bon roi était si bien assise que les barons anglais, soulevés contre leur prince, prirent Louis pour arbitre de leurs différends; exemple suivi par les comtes de Bar et de Luxembourg. Mais pour les hérétiques, il ne se croyait plus tenu de suivre les inspirations de son cœur. Il punissait les blasphémateurs en leur faisant percer la langue avec un fer rouge.

La *pragmatique sanction*, établie par saint Louis, fut la première base des libertés de l'Église gallicane à l'égard du saint-siége. Les impositions que la cour de Rome pouvait mettre sur les Églises de France y étaient restreintes aux *nécessités urgentes*. Quant aux communes, Louis confirma un grand nombre de chartes et en corrigea quelques autres; il favorisa de préférence la transformation des communes en villes royales, celles-ci dépendantes et surveillées par le pouvoir suprême, tout en ayant à l'intérieur leurs chefs choisis par elles-mêmes dans de libres élections.

En l'année 1270, saint Louis entreprit une seconde croisade, où son fidèle Joinville refusa cette fois de le suivre. Elle fut dirigée contre Tunis. Le roi mourut de la peste sous les murs de la place

avec la plus grande partie de son armée. Il voulut rendre le dernier soupir sur un lit de cendres.

Des Français avaient encore fait sous ce prince une grande expédition sans le concours de la royauté. Charles d'Anjou, comte de Provence, appelé par le pape contre le roi Manfred, fils de l'empereur Frédéric II, avait conquis en 1266 le royaume de Naples. Mais les Latins avaient, cinq ans plus tôt, perdu Constantinople où les Grecs étaient rentrés.

Saint Louis avait fondé l'hospice des *Quinze-Vingts* pour trois cents chevaliers aveugles de la croisade, plusieurs hôtels-Dieu, la chapelle de Vincennes et la *Sainte-Chapelle* que nous admirons encore à Paris, dont Pierre de Montereau fut l'architecte, et où l'on conserva la couronne d'épines que les Vénitiens avaient cédée au roi. Son confesseur, Robert de Sorbon, fonda la *Sorbonne* qui devint une faculté de théologie célèbre dans toute la chrétienté.

Un signe que la nation française sortait, au XIII^e^ siècle, des limbes du moyen âge, c'est que son idiome se dégageait enfin des formes latines pour prendre son vrai caractère. Le français devenait la langue des légistes et des lois. Villehardouin, l'historien de la quatrième croisade, et Joinville, le biographe de saint Louis, l'avaient déjà écrit, et nous lisons encore leurs histoires. Le Vénitien Brunetto Latini, traduisant en français une chronique de son pays, en 1275, s'excusait de le faire en disant que la langue française « court parmi le monde et est plus délectable à ouïr et à lire que nulle autre. »

La langue d'oc qu'avaient illustrée, au XII^e^ siècle, de célèbres troubadours comme Bernard de Ventadour, Bertrand de Born et Richard Cœur de Lion, par leurs sirventes et leurs tensons ; qui avait brillé aussi dans les cours d'amours, s'était tue depuis que la croisade des albigeois avait noyé dans le sang la civilisation de ces belles provinces. Mais au nord de la Loire, les *trouvères*, Robert Wace, Chrétien de Troyes, Marie de France, Thibaut, le puissant comte de Champagne, chantaient dans les châteaux et aux cours des princes des vers écrits dans la langue d'oil. C'étaient pour les nobles d'interminables poëmes sur les fabuleux exploits des chevaliers de la Table ronde, ou des douze pairs de Charlemagne, pour les bourgeois, des fabliaux, des contes hardis, des satires où le clerc et le noble étaient déjà peu ménagés, comme dans le fameux poëme du *Renard*, et dans le populaire *Roman de la Rose*, de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung.

De nombreuses écoles furent fondées, d'abord dans les monastères, puis dans de grandes villes comme Paris, Angers, Orléans,

Toulouse, Montpellier, sous le nom d'universités, formant corporations, avec des priviléges très-étendus.

L'université de Paris, dont les statuts datent de 1215, voyait accourir à elle des étudiants de tout pays, car on y parlait le latin, la langue universelle du moyen âge. Elle comptait jusqu'à quinze ou vingt mille écoliers qui n'étaient point soumis à l'autorité des magistrats de la ville, qu'on ne pouvait arrêter pour dettes et qui bien souvent troublaient la cité de leurs querelles ou de leurs débauches. Elle était divisée en quatre facultés : de théologie, de décret ou de droit canon, de médecine et des arts; la dernière enseignait la grammaire, la rhétorique et la philosophie, c'était le *trivium;* de plus le *quadrivium*, ou l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie. Le droit romain était étudié principalement à Orléans; la médecine à Montpellier. La faculté des arts élisait le recteur, auquel les autres facultés obéissaient. Ces universités sécularisèrent la science qui, depuis la chute de l'empire romain, était restée aux mains du clergé et n'était donnée qu'à ses membres seuls. L'université de Paris, malgré son surnom de *fille aînée des rois* et de *citadelle de la foi catholique*, aura bientôt, dans toute la chrétienté, une autorité morale assez grande pour forcer, plus d'une fois, les rois et les papes à compter avec elle.

Les arts aussi se réveillèrent dans ces deux siècles qui virent une première *renaissance*. L'architecture ogivale éleva ces montagnes de pierres ciselées à jour, les cathédrales gothiques de Paris, de Rouen, d'Amiens, de Chartres, de Bourges, de Reims, qui ont toutes une imposante grandeur. Une statuaire grossière, mais naïve, décorait les portails, et la peinture sur verre avait, pour produire de magnifiques effets dans les vitrages, des secrets que nous venons à peine de retrouver. Les peintres en miniature qui décoraient les missels et les livres d'heures nous ont aussi laissé de délicieux chefs-d'œuvre.

Le XIII^e^ siècle vit une importante nouveauté dans l'Église, la création des ordres mendiants qui, au lieu de s'astreindre à la règle laborieuse de saint Benoît, communément suivie jusqu'alors, durent vivre d'aumônes, et qui, en vivant au milieu de la foule, en portant l'Évangile au milieu des pauvres, acquirent sur le peuple une influence immense. Les principaux ordres mendiants furent l'ordre des franciscains ou frères mineurs, institué en 1223 par saint François d'Assise, qui produisit Duns Scot, le *docteur subtil* et le rival de saint Thomas, et qui donna naissance aux récollets, aux cordeliers et aux capucins; l'ordre des dominicains, fondé par l'espagnol saint Dominique, à Toulouse, en 1216, qui reçut tout particulièrement la mission de convertir les hérétiques, et en 1229 exerça les fonctions

inquisitoriales. Cet ordre porta en France le nom de jacobins, parce que son premier couvent fut bâti dans la rue saint Jacques; saint Thomas et Albert le Grand sortirent de son sein. Les carmes et les augustins sont du même siècle.

XXXIII.

PHILIPPE III ET PHILIPPE IV. — GUERRES AVEC L'ARAGON, LA FLANDRE ET L'ANGLETERRE. — LUTTE AVEC BONIFACE VIII. — COMMENCEMENTS D'UNE ADMINISTRATION RÉGULIÈRE. — PÉNURIE DU TRÉSOR; EXACTIONS POUR LE REMPLIR. — CONDAMNATION DES TEMPLIERS. — PREMIERS ÉTATS GÉNÉRAUX. — LE PARLEMENT. — FIN DE LA DESCENDANCE DIRECTE DE HUGUES CAPET. — LA LOI SALIQUE (1270-1328).

Le fils aîné de saint Louis, Philippe III, rapporta de Tunis le corps de son père. Sous ce prince, la royauté réunit à son domaine le Valois, le Poitou, le comté de Toulouse et le comtat Venaissin, que Philippe abandonna au pape avec la moitié d'Avignon. Le comte de Foix, réduit à l'obéissance, dut céder une partie de ses domaines, et l'héritière du royaume de Navarre épousa le fils du roi de France. Les Siciliens s'étant révoltés contre leur roi Charles d'Anjou, oncle de Philippe III, avaient, le jour de Pâques, pendant les vêpres, massacré tous les Français, résidant dans l'île (1282). Le roi d'Aragon, don Pèdre, les avait soutenus. Pour le punir, Philippe III franchit les Pyrénées, envahit la Catalogne, et prit Girone. Il mourut au retour (1285).

Une ordonnance de Philippe III obligea les avocats des justices royales à jurer tous les ans qu'ils ne défendraient que des causes justes. Le premier exemple d'un roturier fait noble par le roi se trouve dans les lettres d'anoblissement accordées par Philippe III à son argentier Raoul, en 1272.

Philippe IV, surnommé le Bel, roi à l'âge de dix-sept ans, termina par des traités ces guerres extérieures, et par son mariage avec l'héritière de la Navarre et de la Champagne, réunit ces vastes domaines à sa couronne. Il confisqua ensuite la Marche et l'Angoumois et maria son deuxième fils à l'héritière de la Franche-Comté. Mais de puissants vassaux restaient encore, le duc de Bretagne, le comte de Flandre, et surtout le duc de Guyenne, qui était en même temps roi d'Angleterre. Édouard Ier était trop occupé dans son île pour passer sur le continent; l'armée royale fit de rapides progrès en Guyenne; une flotte française alla même piller Douvres; une autre armée, conduite par le roi en personne, entra en Flandre et battit à Furnes (1297) les Flamands, alliés du roi d'Angleterre. L'intervention du pape Boniface VIII amena, entre les deux rois, une paix qui fut scellée par un mariage. Une fille de Philippe le Bel épousa le fils d'Édouard Ier, et porta, dans la maison d'Angleterre, des droits à la couronne de France, qu'Édouard III fera bientôt valoir (1299).

Par cette paix, les deux rois se livraient leurs alliés, Philippe les Écossais, Édouard le comte de Flandre. Le comte, effrayé, vint se remettre lui-même aux mains de Philippe, et la Flandre fut réunie au domaine. Mais les exactions du gouverneur, Jacques de Châtillon, excitèrent une révolte, et la fleur de la chevalerie française périt à Courtrai (1302). Philippe le Bel prit sa revanche à Mons-en-Puelle, en 1304, mais il n'en fut pas moins contraint d'évacuer la Flandre. La chevalerie reculait devant des artisans et des bourgeois.

Les différends de Philippe le Bel avec Boniface VIII avaient commencé en 1296, au sujet des impôts mis par le roi sur les églises de France. Un moment apaisée, la querelle se ranima par l'intervention hautaine du pontife dans les affaires intérieures du pays. Un de ses légats, Bernard Saisset, évêque de Pamiers, brava le roi en face. Le roi fit arrêter l'évêque et demanda à l'archevêque de Narbonne, son métropolitain, sa dégradation canonique. Celui-ci en référa au pape, qui lança la bulle *Ausculta, fili*[1], dans laquelle il lui reprocha d'accabler son peuple, clercs et laïques, d'exactions, d'altérer la monnaie, d'empiéter sur la juridiction ecclésiastique, etc., et laissa entrevoir cette prétention, qu'il y avait dans le royaume un pouvoir placé au-dessus du roi, celui du saint-siége. Philippe fit brûler publiquement la bulle du pontife, et appela autour de lui les députés des états généraux divisés en trois ordres : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, ou tiers état (10 avril 1302). Il les convoqua encore l'année suivante; et, se confiant au ferme appui qu'il trouva dans ces représentants du pays, il poursuivit la lutte à outrance. Le pape s'apprêta à le déposer, mais un agent du roi, Guillaume de Nogaret, dont le grand-père avait été brûlé comme Albigeois, vint en Italie s'entendre avec Sciarra Colonna, noble romain, mortel ennemi du pape, et le saisit dans sa ville natale d'Anagni pour le conduire devant un concile convoqué à Lyon. Le pape fut délivré par les habitants; mais il mourut de honte et de colère à la suite des indignes affronts qu'il avait subis.

La royauté française était, sous Philippe le Bel, à une époque de transformation qui la rendait nécessairement tracassière et oppres-

1. Les bulles des pontifes sont désignées par leurs premiers mots.

sive. Au lieu de quatre ou cinq villes, le domaine royal comprenait maintenant les deux tiers de la France, il fallait des baillis, des sénéchaux, des prévôts pour maintenir l'ordre et faire exécuter les lois, des tabellions pour légaliser les actes, des juges pour la justice, des conseillers pour le gouvernement. Les six premiers Capétiens n'avaient pas rendu une seule ordonnance générale : il nous en reste, pour le seul règne de Philippe le Bel, cinquante-six, empreintes souvent d'un esprit despotique et fiscal. Une de ces ordonnances interdisait les guerres privées et les duels judiciaires pendant les guerres du roi : c'était désarmer la féodalité. Une autre décida que l'apanage ou terre donnée par le roi à un de ses fils, retournerait à la couronne à défaut d'héritiers mâles. L'ordonnance de 1298 abolit toute servitude de corps dans la sénéchaussée de Toulouse et d'Albigeois, à condition d'une légère redevance annuelle. Tous les gens qui faisaient observer ces ordonnances voulaient être payés de leurs soins, de leurs peines. La guerre, au lieu de se faire à courte distance, était aux Pyrénées, sur la Garonne, sur l'Escaut. Au lieu d'un combat, c'était une campagne. Les troupes féodales devenaient insuffisantes. Pour les garder sous le drapeau au delà du terme fixé par les conditions de leur tenure, le roi leur offrait une solde, et, au besoin, il enrôlait des mercenaires, même étrangers, gens plus sûrs et d'un service plus exact; ainsi pour la guerre de Flandre il fallut seize galères génoises.

Les progrès de l'industrie, du commerce et des arts avaient développé le luxe et rendaient la vie plus coûteuse, surtout à la cour. Les dépenses croissaient et les impôts restaient les mêmes; Philippe le Bel, toujours à court d'argent, dut, pour trouver des ressources, recourir à des moyens ruineux pour les peuples, et même peu profitables au gouvernement, comme la spoliation des banquiers, des juifs et des Lombards, ce qui fit cacher l'argent; la fausse monnaie, qui rendit le commerce impossible; les lois somptuaires, qui ruinèrent l'industrie; les impôts, qui soulevèrent les Flamands, le clergé et Boniface VIII, et la destruction de l'ordre du Temple pour s'approprier ses richesses, qui attacha un souvenir sanglant à son nom. Un seul moyen fut honnête et bon, il vendit la liberté à beaucoup de serfs de ses domaines, et convertit ses droits en redevances pécuniaires.

Nous avons nommé les templiers. Après la mort de Benoît XI, successeur de Boniface VIII, Philippe le Bel avait offert à l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth, de le faire pape, en lui imposant cinq conditions qu'il lui désigna, plus une sixième qu'il se réservait de lui faire connaître un jour. Ce pape, qui fut Clément V, abandonna Rome et vint se fixer à Avignon. Philippe réclama en 1307 l'exécution de

la sixième condition : ce n'était rien moins que la destruction de l'ordre militaire des templiers. Les richesses de ces moines guerriers, maintenant inutiles puisqu'ils ne les dépensaient plus en armements contre les infidèles, avaient tenté l'avidité du roi, toujours à court d'argent, et leur puissance offusquait son despotisme. Il oublia que dans leur forteresse du Temple, à Paris, il avait trouvé un sûr asile dans une émeute des Parisiens. Dans le trésor de l'ordre, il y avait cent cinquante mille florins d'or, en ne comptant ni l'argent, ni les vases précieux. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, les chevaliers du Temple, arrêtés à l'improviste par toute la France, n'eurent le temps ni de résister, ni de se concerter; ils furent torturés, puis traduits par Philippe devant des commissions judiciaires, sous les imputations les plus odieuses et condamnés à mort; ils n'étaient sans doute coupables que d'un grand relâchement de mœurs. Le pape prononça au concile de Vienne la dissolution de l'ordre dans toute la chrétienté; le fisc royal s'empara de tout l'argent trouvé dans la maison du Temple, des deux tiers des biens meubles et des dettes actives et d'un nombre considérable de domaines. Le grand maître, Jacques de Molay, fut brûlé vif avec cinquante-six chevaliers. La même année (1313), Clément V mourait et le roi le suivait au tombeau l'année suivante (1314).

Le domaine royal s'était agrandi, sous ce règne, du comté de la Marche, de l'Angoumois, de la Champagne, de la Franche-Comté, d'une portion de la Flandre (Lille, Douai et Orchies), du Quercy, de la grande ville de Lyon et d'une partie de Montpellier.

Mais le fait le plus important de l'administration de ce prince fut la convocation des états généraux, composés de députés des trois *ordres*. S'il y a eu, en effet, de la noblesse et des communes partout, il n'y a eu de tiers état qu'en France. Ce fut le plus despotique de nos rois qui révéla au peuple ses droits et son avenir. Amené par sa violence même en face d'un grand péril, il dut appeler autour de lui, pour s'en couvrir, les députés de la nation. En discutant devant eux les prérogatives de sa couronne et celles de la tiare, il reconnaissait implicitement le vieux droit de la souveraineté nationale, si fort obscurci et oublié depuis des siècles. Philippe IV ne demandait rien sans doute qu'il ne fût sûr d'avance d'obtenir. Mais ces hommes qui, en 1302, luttent pour le roi contre le pape; qui, en 1317, disposeront de la couronne, s'enhardiront plus tard jusqu'à vouloir porter la main sur cette couronne même.

L'organisation du parlement, confuse sous saint Louis, fut précisée sous Philippe le Bel. Il dut le réunir à Paris deux fois l'an, pendant deux mois. Les rois allaient se servir de cette cour

souveraine de justice pour amener la France sous leur autorité absolue.

Sous Louis X (1314-1316) dit le Hutin, fils aîné de Philippe le Bel, se manifesta une vive réaction féodale. Enguerrand de Marigny, le ministre des finances du dernier roi, fut pendu; Raoul de Presle, avocat général, torturé; Nogaret ruiné, et les nobles de plusieurs provinces se firent rendre les priviléges dont ils avaient été dépouillés. Mais en même temps Louis X, pour se procurer quelque argent, fit cette déclaration solennelle, que tous les Français étant naturellement libres, les serfs du domaine royal pourraient se racheter. Il mourut laissant une fille et un fils posthume, Jean, qui ne vécut pas. Les états généraux appliquèrent à la couronne de France la règle de succession anciennement établie pour les terres saliques: la fille de Louis X fut exclue du trône, et son oncle Philippe V fut proclamé roi (1316). Les filles de ce prince furent également exclues du trône à sa mort, arrivée en 1322. Il avait convoqué trois fois les états généraux, dont la périodicité semblait ainsi devoir bientôt s'établir, exclus les gens d'Église du parlement, persécuté les juifs et cherché à établir l'unité de monnaies, de poids et de mesures, « afin que le peuple marchandast plus seurement; » enfin il avait rendu, sur l'administration des finances, plusieurs ordonnances montrant un remarquable esprit d'ordre et d'économie, et donné à des roturiers des titres de noblesse.

Charles IV, son frère, publia divers règlements relatifs au commerce, et donna un grand exemple de juste sévérité en faisant pendre, malgré les supplications de la noblesse et l'intervention du pape, oncle du coupable, le baron de l'Ile en Jourdain, convaincu de plusieurs crimes. Au dehors, il favorisa en Angleterre la révolution qui précipita du trône Édouard II, faillit ceindre la couronne impériale d'Allemagne, et mourut dans la fleur de l'âge, à trente-quatre ans, en 1328.

La loi salique, interprétée, trois fois en douze ans, contrairement au droit des femmes, appela au trône, après l'extinction des Capétiens directs, Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

XXXIV.

PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE DE CENT ANS ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE. — ÉDOUARD III ET LE PRINCE NOIR; PHILIPPE VI ET JEAN. — GUERRE DE FLANDRE ET DE BRETAGNE. — BATAILLES DE CRÉCY ET DE POITIERS.

Aussitôt après la mort de Charles IV le Bel, Édouard III, roi d'Angleterre, revendiqua la couronne comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle; mais les troubles intérieurs de l'Angleterre l'obligèrent à reconnaître les droits de Philippe VI, auquel il fit hommage pour son duché de Guyenne. Bientôt le comte de Flandre, Louis de Nevers, implora l'appui du nouveau roi, son suzerain, contre les Flamands révoltés. Philippe marcha contre eux et les battit à Cassel, en 1328. La guerre ne tarda pas à éclater avec l'Angleterre. Philippe VI avait aidé les Écossais, en guerre contre Édouard III; Édouard III avait donné asile à Robert d'Artois, prince du sang français, qui s'était sauvé de France pour échapper au châtiment de ses crimes. Édouard trouva promptement un prétexte pour prendre les armes.

Les Flamands étaient alors le peuple le plus industrieux, le plus riche et le plus libre de l'Europe. Le comte Louis de Nevers, toujours en besoin d'argent, viola leurs priviléges pour s'en procurer et punit cruellement toute résistance. Les draps de Flandre étaient fabriqués avec de la laine d'Angleterre, de sorte que si le comte était Français de cœur, les Flamands étaient Anglais d'intérêt. En 1337, ils chassèrent leur comte, et leur chef populaire, le brasseur Arteweld, invoqua aussitôt l'appui d'Édouard III, en lui donnant le funeste conseil de prendre le titre de roi de France.

La guerre commencée en 1337, du côté de la Flandre, languit plusieurs années. Les Français, vaincus au combat naval de l'Écluse, par l'impéritie de leurs amiraux, qui n'avaient jamais vu la mer, furent vainqueurs à Saint-Omer, et Édouard échoua au siége de Tournai. Une trêve interrompit pour quelque temps la guerre directe entre les deux rois.

En 1341, les hostilités se ranimèrent en Bretagne, où les deux rois soutinrent chacun un candidat différent au trône ducal, vacant par la mort du duc Jean III, qui ne laissait pas d'enfants. Un arrêt du parlement de France avait donné gain de cause à Charles de Blois, neveu du roi Philippe, qui avait épousé Jeanne de Penthièvre, nièce

souveraine de justice pour amener la France sous leur autorité absolue.

Sous Louis X (1314-1316) dit le Hutin, fils aîné de Philippe le Bel, se manifesta une vive réaction féodale. Enguerrand de Marigny, le ministre des finances du dernier roi, fut pendu; Raoul de Presle, avocat général, torturé; Nogaret ruiné, et les nobles de plusieurs provinces se firent rendre les priviléges dont ils avaient été dépouillés. Mais en même temps Louis X, pour se procurer quelque argent, fit cette déclaration solennelle, que tous les Français étant naturellement libres, les serfs du domaine royal pourraient se racheter. Il mourut laissant une fille et un fils posthume, Jean, qui ne vécut pas. Les états généraux appliquèrent à la couronne de France la règle de succession anciennement établie pour les terres saliques: la fille de Louis X fut exclue du trône, et son oncle Philippe V fut proclamé roi (1316). Les filles de ce prince furent également exclues du trône à sa mort, arrivée en 1322. Il avait convoqué trois fois les états généraux, dont la périodicité semblait ainsi devoir bientôt s'établir, exclus les gens d'Église du parlement, persécuté les juifs et cherché à établir l'unité de monnaies, de poids et de mesures, « afin que le peuple marchandast plus seurement; » enfin il avait rendu, sur l'administration des finances, plusieurs ordonnances montrant un remarquable esprit d'ordre et d'économie, et donné à des roturiers des titres de noblesse.

Charles IV, son frère, publia divers règlements relatifs au commerce, et donna un grand exemple de juste sévérité en faisant pendre, malgré les supplications de la noblesse et l'intervention du pape, oncle du coupable, le baron de l'Ile en Jourdain, convaincu de plusieurs crimes. Au dehors, il favorisa en Angleterre la révolution qui précipita du trône Édouard II, faillit ceindre la couronne impériale d'Allemagne, et mourut dans la fleur de l'âge, à trente-quatre ans, en 1328.

La loi salique, interprétée, trois fois en douze ans, contrairement au droit des femmes, appela au trône, après l'extinction des Capétiens directs, Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

XXXIV.

PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE DE CENT ANS ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE. — ÉDOUARD III ET LE PRINCE NOIR; PHILIPPE VI ET JEAN. — GUERRE DE FLANDRE ET DE BRETAGNE. — BATAILLES DE CRÉCY ET DE POITIERS.

Aussitôt après la mort de Charles IV le Bel, Édouard III, roi d'Angleterre, revendiqua la couronne comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle; mais les troubles intérieurs de l'Angleterre l'obligèrent à reconnaître les droits de Philippe VI, auquel il fit hommage pour son duché de Guyenne. Bientôt le comte de Flandre, Louis de Nevers, implora l'appui du nouveau roi, son suzerain, contre les Flamands révoltés. Philippe marcha contre eux et les battit à Cassel, en 1328. La guerre ne tarda pas à éclater avec l'Angleterre. Philippe VI avait aidé les Écossais, en guerre contre Édouard III; Édouard III avait donné asile à Robert d'Artois, prince du sang français, qui s'était sauvé de France pour échapper au châtiment de ses crimes. Édouard trouva promptement un prétexte pour prendre les armes.

Les Flamands étaient alors le peuple le plus industrieux, le plus riche et le plus libre de l'Europe. Le comte Louis de Nevers, toujours en besoin d'argent, viola leurs priviléges pour s'en procurer et punit cruellement toute résistance. Les draps de Flandre étaient fabriqués avec de la laine d'Angleterre, de sorte que si le comte était Français de cœur, les Flamands étaient Anglais d'intérêt. En 1337, ils chassèrent leur comte, et leur chef populaire, le brasseur Arteweld, invoqua aussitôt l'appui d'Édouard III, en lui donnant le funeste conseil de prendre le titre de roi de France.

La guerre commencée en 1337, du côté de la Flandre, languit plusieurs années. Les Français, vaincus au combat naval de l'Écluse, par l'impéritie de leurs amiraux, qui n'avaient jamais vu la mer, furent vainqueurs à Saint-Omer, et Édouard échoua au siége de Tournai. Une trêve interrompit pour quelque temps la guerre directe entre les deux rois.

En 1341, les hostilités se ranimèrent en Bretagne, où les deux rois soutinrent chacun un candidat différent au trône ducal, vacant par la mort du duc Jean III, qui ne laissait pas d'enfants. Un arrêt du parlement de France avait donné gain de cause à Charles de Blois, neveu du roi Philippe, qui avait épousé Jeanne de Penthièvre, nièce

du dernier duc et fille d'un frère aîné de ce prince. Édouard III soutint les prétentions de Jean de Montfort, frère puîné de Jean III. Charles de Blois, soutenu par une nombreuse armée française, fit prisonnier son adversaire dans Nantes et l'envoya captif au Louvre. L'année suivante, il prit Rennes et assiégea Hennebon que défendit vaillamment la comtesse de Montfort.

En 1342, Édouard se rendit lui-même en Bretagne et parut aux siéges de Vannes, de Rennes et de Nantes. Jean, duc de Normandie, fils de Philippe VI, alla avec une armée à sa rencontre; mais la campagne se borna à la trêve signée à Malestroit, le 19 janvier 1343, qui maintint la paix entre les deux rois jusqu'à la Saint-Michel de l'année 1346.

Quelque temps après, Olivier de Clisson et quatorze chevaliers bretons ayant été traîtreusement attirés à Paris et décapités, Édouard débarqua en Normandie. Pendant ce temps les Flamands, qui ne voulaient pas plus appartenir à l'Angleterre qu'à la France, tuaient dans sa maison leur chef Arteweld, jadis leur idole, qui voulait livrer leur pays au roi d'Angleterre. Édouard prit Barfleur, Valogne, Cherbourg, Saint-Lô, Caen, Louviers; échoua devant Rouen; remonta le long de la rive gauche de la Seine, et brûla Poissy, Saint-Germain, Pont-de-l'Arche et Vernon. Ses coureurs vinrent jusqu'en vue de Paris et incendièrent Bourg-la-Reine et Saint-Cloud. Mais Philippe ayant rassemblé une grande armée, Édouard fit retraite sur le Ponthieu, son héritage, passa la Seine à Poissy, força le passage de la Somme au gué de Blanquetaque, et, serré de près par les Français, le 26 août, disposa son armée pour une bataille, sur la pente d'un monticule près de Crécy. Philippe engagea imprudemment l'action; trente mille hommes périrent : les Français furent complétement battus, grâce à la témérité de leur chevalerie, à l'adresse des archers anglais et à l'artillerie dont les Anglais se servirent alors pour la première fois en bataille rangée. La suite de cette défaite fut la prise de Calais, qui capitula après un siége d'une année, et qui resta aux Anglais jusqu'en 1558. On connaît l'héroïque dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de cinq autres bourgeois de cette ville (1347). Une trêve suspendit les hostilités; mais à la guerre succéda une peste affreuse, connue sous le nom de *peste de Florence*, qui enleva, dit-on, à l'Europe, un tiers de ses habitants (1348). Philippe de Valois mourut deux ans après. Il avait réuni à la couronne la seigneurie de Montpellier et le Dauphiné. Le fils aîné du roi devait prendre le titre de dauphin.

C'est à Philippe VI que remonte l'origine d'un impôt odieux : la gabelle. Une ordonnance de 1343 établit que nul ne pourrait vendre

du sel, en France, qu'après l'avoir acheté aux greniers du roi, qui en fixait le prix. Un autre impôt, ruineux pour le commerce, fut mis sur toutes les denrées vendues. Sous Philippe VI fut institué l'*appel comme d'abus*, qui, permettant de recourir au roi contre les abus commis par les clercs, rappelait à ceux-ci que, s'ils étaient prêtres, ils étaient aussi citoyens et sujets. — En 1338, une assemblée des états généraux décréta l'article suivant : « Les rois ne lèveront aucuns deniers extraordinaires sur le peuple, sans l'octroi des trois états, et ils en prêteront le serment à leur sacre. » C'était la proclamation du grand principe que le peuple ne doit payer que les impôts consentis par ses représentants. Philippe VI échappa à cette obligation en faisant fréquemment de la fausse monnaie. En 1342, le prix des monnaies changea presque toutes les semaines. Quelles entraves au commerce!

Jean, fils de Philippe de Valois (1350-1364), auparavant duc de Normandie, lui succéda. Il convoqua, en 1351, les états généraux pour en obtenir de l'argent et signa une trêve avec Édouard III. Mais il eut bientôt à combattre Charles II, roi de Navarre, surnommé le Mauvais, qui revendiquait, lui aussi, la couronne de France comme fils d'une fille de Louis le Hutin, et qui avait fait assassiner le connétable de Lacerda, favori du roi. Pour le punir, Jean se saisit de ses fiefs de Normandie. Charles passa en Angleterre.

Édouard III crut l'occasion favorable pour faire une nouvelle invasion en France. Il y descendit en 1355, et ravagea l'Artois pendant que son fils, le prince Noir, y entrait par Bordeaux et pillait le Languedoc. Le trésor était vide, Jean rappela les états généraux pour qu'ils le remplissent (1355). Les états accordèrent des subsides auxquels les nobles durent contribuer comme les bourgeois; ils se chargèrent toutefois de les lever eux-mêmes et de s'assurer que cet argent ne serait point gaspillé dans des fêtes inutiles. Avant de se remettre en campagne, Jean fit décapiter le comte d'Harcourt, un des amis du roi de Navarre, et retint en prison ce prince lui-même qui était rentré en France. Pendant ces catastrophes, le prince Noir dévastait tout le midi. Jean alla au-devant de lui et le rencontra à Maupertuis près de Poitiers (1356). Il y fut battu et fait prisonnier avec dix mille seigneurs : la misère générale du royaume s'en accrut, car il fallut d'énormes rançons pour racheter tous ces nobles.

XXXV.

ÉTATS GÉNÉRAUX. — JACQUERIE. — CHARLES V ET DUGUESCLIN. — LA FRANCE UNE PREMIÈRE FOIS RECOUVRÉE SUR LES ANGLAIS (1356-1380).

Le dauphin Charles, duc de Normandie, prit aussitôt le titre de lieutenant du roi de France, et convoqua les états, qui s'ouvrirent le 17 octobre. L'assemblée était composée d'environ huit cents personnes; le tiers état y comptait, à lui seul, plus de quatre cents députés, parmi lesquels le plus actif et le plus habile était le prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel. La bourgeoisie, irritée de l'incurie du gouvernement royal, prit sa place et faillit la garder. Effrayé des demandes des députés, le dauphin ajourna les états. Mais le trésor était vide, il fallut les réunir de nouveau, le 5 février 1357. Le prévôt, Étienne Marcel, et l'évêque de Laon, Robert le Cocq, présentèrent alors des cahiers de doléances et arrachèrent au dauphin la grande ordonnance de mars 1357, en soixante et un articles, qui fit droit à toutes les demandes des états. Les états généraux assemblés régulièrement deux fois par an, à époques fixes; dans l'intervalle des sessions, un conseil de trente-six élus assistant le prince dans l'administration du royaume; les impôts votés, levés, surveillés, par les états eux-mêmes, et les monnaies, à l'avenir, fixes et invariables; tout homme en France armé désormais; défense faite aux nobles de guerroyer entre eux, ou de sortir du royaume; les juges tenus d'expédier les affaires en retard et aux moindres frais possibles; le droit de prendre, dans les voyages du roi, les choses nécessaires à sa maison, aboli.

Cette réforme politique, en face des Anglais victorieux, était inopportune et dangereuse; c'était l'abdication de la royauté. Le dauphin défendit à tous les sujets du royaume de payer l'aide décrétée par les états, il déclara qu'il voulait dorénavant gouverner seul et ne plus avoir de curateurs, et l'année suivante (1358), rendit une ordonnance pour altérer les monnaies. Paris se révolta conduit par le prévôt des marchands, l'hôtel du dauphin fut envahi, et les maréchaux de Champagne et de Normandie, ses principaux conseillers furent tués. La noblesse montra une vive irritation contre ces bourgeois audacieux qui voulaient tout régler dans l'État et dont les mains roturières venaient même de verser un sang illustre. Le dauphin alla tenir les états de Champagne à Provins, et ceux de Vermandois à Compiègne; la noblesse lui fit des offres de service contre les rebelles

de Paris, il les accepta et la guerre commença. Mais au moment où les nobles et les bourgeois s'attaquaient, les paysans ou les Jacques, comme on les appela, se soulevèrent, brûlèrent les châteaux et dévastèrent les campagnes. Toute la noblesse se réunit contre eux; ils furent défaits à Meaux, et le contre-coup de cette défaite retomba sur les bourgeois qui s'étaient faits leurs alliés. Paris, cerné, affamé, vit éclater une réaction royaliste. Marcel, réduit à conspirer avec le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, se perdit; il fut tué au moment où il ouvrait une des portes à son complice; cette trahison acheva de ruiner le parti des réformateurs. Le dauphin, régent pendant la captivité de son père, rentra dans la capitale plus puissant que jamais.

Le roi Jean, retenu à Londres, s'ennuyait de sa longue captivité. Elle cessa enfin en 1360 au traité de Brétigny; Édouard III consentit à renoncer à ses prétentions et à se contenter du duché d'Aquitaine, avec toutes ses annexes (Poitou, Saintonge, Aunis, Agénois, Périgord, Limousin, Quercy, Rouergue, Angoumois), cédé en souveraineté indépendante, et de Calais avec les comtés de Ponthieu et de Guines, et la vicomté de Montreuil. La rançon du roi fut fixée à trois millions d'écus d'or. Pour l'argent du premier terme de payement « le roi de France, dit l'historien Matteo Villani, vendit sa chair et son sang; » il livra, en échange contre six cent mille florins, sa fille Isabelle, qui avait onze ans, au fils du plus féroce tyran de l'Italie, de ce Jean Galéas Visconti, qui faisait la chasse aux hommes dans les rues de sa capitale.

Jean revint alors en France; mais ayant appris qu'un de ses fils, le duc d'Anjou, laissé en otage en Angleterre s'était enfui, il alla se reconstituer prisonnier à Londres et y mourut à quarante-quatre ans, le 8 avril 1364. Il faut lui savoir gré de cet exemple de loyauté et de fidélité à la parole qu'il avait donnée.

Un de ses derniers actes, plus fatal à la France que la bataille de Poitiers, fut la cession qu'il fit à son fils Philippe le Hardi du duché de Bourgogne. Philippe fonda dans ce grand fief la seconde maison de Bourgogne qui, au siècle suivant, faillit causer la ruine du royaume.

Charles V, le Sage (1364-1380), se donna pour mission de rétablir l'ordre dans les finances et dans le pays. Le brave Duguesclin, qu'il fit plus tard son connétable, vainquit le roi de Navarre à Cocherel (1371), et délivra la France des bandes indisciplinées qui la désolaient, sous le nom de grandes compagnies, en les menant en Castille, pour ravir la couronne de ce pays au roi Pierre le Cruel, et la donner à son frère utérin, Henri de Transtamare, prince ami de la France.

Les guerres intérieures qui affaiblissaient la France, se terminèrent par deux traités : celui de Saint-Denis avec Charles le Mauvais, qui accepta l'échange de ses fiefs de Normandie contre la souveraineté de Montpellier; et celui de Guérande en 1365, qui mit fin à la guerre de Bretagne, un peu après la bataille d'Auray, où Duguesclin avait été fait prisonnier.

Jean de Montfort fut reconnu comme duc de Bretagne, et vint en 1366, rendre hommage à Charles V; la veuve de Charles de Blois, dut se contenter du comté de Penthièvre avec la vicomté de Limoges. En 1369, Charles V, avait mis assez d'écus dans son épargne, assez d'ordre dans le pays, assez de discipline dans ses armées pour oser recommencer la guerre contre les Anglais. Cette fois on évita les grandes batailles; deux armées anglaises traversèrent le royaume, de Calais à Bordeaux, sans pouvoir donner un coup de lance, mais aussi sans prendre un château.

Cependant on les harcelait de temps en temps : Duguesclin battait Robert Knolles à Pont-Vallin, un autre corps anglais près de Chizey, et prenait Poitiers, la Rochelle et Limoges, tandis que Charles V se conciliait l'amour des bonnes villes de France par de sages ordonnances.

Le prince Noir reprit Limoges, et après y avoir commis d'atroces cruautés, alla mourir en Angleterre (1376). Édouard III le suivit l'année d'après au tombeau. Charles alors, précipitant ses coups, mit cinq armées sur pied et conquit toute la Guienne, tandis qu'une flotte castillane, montée par des troupes françaises, ravageait les côtes de Kent et de Sussex. A cette menaçante apparition, Richard II se hâta de conclure avec Charles V une trêve qui ne laissa aux Anglais, en France, que les quatre villes de Bayonne, Bordeaux, Brest et Calais.

Charles V expira peu après à Vincennes, le 16 septembre 1380. Duguesclin avait précédé de deux mois le roi au tombeau. Il était mort sous les murs du château de Randon (dans la Lozère). Le gouverneur lui avait promis de se rendre s'il n'était pas secouru. Il tint parole au guerrier mort et vint déposer les clefs de la place sur son cercueil.

Les conquêtes de Charles V, fruit d'une persévérance qui ne se lassa jamais, son économie sévère, une probité dans la gestion des finances qu'on ne connaissait pas, enfin d'utiles règlements pour l'administration du pays lui ont valu le surnom de *Sage*. Il rendit le parlement perpétuel, créa une marine, commença la Bastille, reconstruisit l'enceinte de Paris et le Louvre, bâtit les châteaux de Beauté, de Plaisance, de Melun, encouragea les lettres, fit traduire la Bible,

Aristote, saint Augustin, Tive-Live, écrire par Bonnor l'*Arbre des Batailles*, premier traité sur le droit de paix ou de guerre, et par Raoul de Presle ou Ch. Louviers le *Songe du berger*, vit Froissart écrire ses curieuses Chroniques, réunit une collection de neuf cent dix volumes, qui fut le commencement de la Bibliothèque nationale, et fixa à treize ans la majorité des rois de France.

XXXVI.

CATASTROPHES EN FRANCE. — FOLIE DE CHARLES VI. — LES ARMAGNACS ET LES BOURGUIGNONS (1380-1411).

Charles VI n'avait pas encore douze ans quand son père mourut. A son avénement, trois de ses oncles possédaient, l'un l'Anjou et le Maine, l'autre le Berry, le troisième la Bourgogne, la Flandre, l'Artois et la Franche-Comté. Son frère avait le duché d'Orléans. D'autres membres de sa maison avaient reçu ou acquis à diverses époques, le Bourbonnais et la Marche, Alençon et le Perche, etc. Le roi étant mineur, ses oncles se disputèrent l'autorité. Le duc d'Anjou, nommé régent, pilla le trésor afin de se procurer les moyens d'aller conquérir Naples. Le duc de Berry se contenta de piller le Languedoc, qu'il devait administrer. Leurs exactions amenèrent le soulèvement des maillotins de Paris, qui gagna Reims, Châlons, Troyes, Orléans, Sens, et fut promptement réprimé, et celui des Tuchins en Languedoc. Mais l'émeute des Chaperons blancs en Flandre, conduite par Pierre Dubois et Philippe Arteweld, contre le comte français Louis de Nevers, qui se faisait un jeu de violer les franchises municipales du pays, fut plus sérieuse. Rouen était en armes. Le grand mouvement populaire de 1356 recommençait. Une armée française, avec le jeune roi, remporta une victoire complète sur les bourgeois flamands à Rosebecque en 1382, et les révoltés n'osèrent plus tenir tête à un roi victorieux. Des supplices épouvantèrent Paris et Rouen. Une expédition inutile contre le duc de Gueldres, d'immenses préparatifs pour une descente en Angleterre, qu'on ne fit pas, firent perdre beaucoup d'argent sans gloire ni profit. Bientôt sur les représentations de Pierre de Montaigu, cardinal de Laon, Charles VI déclara qu'il voulait régner seul, et remercia ses oncles des bons services qu'ils lui avaient rendus. Les anciens conseillers de Charles V, les petites gens, les *marmousets*, comme les appelèrent dédaigneusement les grands seigneurs, Olivier de Clisson, Bureau de La Rivière, Le Bègue de Vilaines, Jean de Noviant, Jean de Montaigu, reprirent, comme mi-

nistres d'État, la direction des affaires, qu'ils exercèrent avec sagesse, économie et habileté.

Bientôt après, Charles VI destitua son oncle, le duc de Berry, du gouvernement de Languedoc, et fit brûler vif son trésorier Bétizac. Un seigneur angevin, Pierre de Craon, mortel ennemi du chef des marmousets, le connétable Olivier de Clisson, mit alors sa haine personnelle au service des ressentiments politiques de l'aristocratie. Le 13 juin 1392, à l'issue d'une fête donnée à l'hôtel Saint-Paul, il assassina le connétable et se sauva dans son château de Sablé, dans le Maine et de là auprès du duc de Bretagne. Le roi, pour venger Clisson qui n'était pas mort de ses blessures, demanda que le coupable lui fût livré, et sur le refus du duc s'avança avec une armée jusqu'au Mans. Là il tomba en démence, et ses oncles reprirent le pouvoir.

Clisson se hâta de gagner ses fiefs de Bretagne, tandis que le parlement le déclarait coupable d'extorsions, le bannissait du royaume, et lui imposait une amende de cent mille marcs d'argent. Le sire de Montaigu, averti par cet exemple, se sauva à Avignon. Bureau de La Rivière, le sire de Noviant, Le Bègue de Vilaines, qui essayèrent de se sauver aussi, furent pris et enfermés au château Saint-Antoine (la Bastille).

Les oncles du roi tout occupés de se disputer le pouvoir et de piller le trésor, ne pouvaient plus songer à la guerre. Ils signèrent avec l'Angleterre une trêve de vingt-huit ans, en 1396, et donnèrent en mariage au roi Richard II une fille de Charles VI; mais, en 1399, les Anglais étranglèrent leur roi, et cette alliance utile fut perdue. Les Turcs Ottomans menaçaient la chrétienté; un jeune homme de vingt-quatre ans, le comte de Nevers, Jean, qui fut depuis le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, conduisit contre eux une croisade. Arrivés à Nicopolis, les croisés furent battus, et le sultan Bajazet fit tuer, en sa présence, dix mille captifs qu'il avait entre les mains. Il n'excepta du massacre que le duc de Nevers et vingt-quatre seigneurs qu'il mit à rançon.

Le gouvernement de l'aristocratie n'était pas heureux, tous ses actes le déconsidéraient au dehors; ses divisions l'affaiblirent encore à l'intérieur. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, garda l'autorité jusqu'à sa mort. En 1404, son fils, Jean sans Peur, voulut recueillir avec son héritage son influence dans le gouvernement; mais elle lui fut disputée par le duc d'Orléans, frère du roi, qui était tout-puissant sur l'esprit de la reine, la trop célèbre Isabeau de Bavière, maître, par elle, du roi et du dauphin. La rivalité entre ces deux princes menaça de dégénérer en guerre civile; elle se termina,

en 1407, par l'assassinat de Louis d'Orléans. Le duc de Bourgogne prétendit justifier son crime par la maxime qu'il est permis de tuer les princes qu'on croit être des tyrans. Un moine franciscain, Jean Petit, prononça publiquement son apologie.

A l'appui de cette défense, Jean sans Peur ajouta une sanglante victoire : il tua, à Hasbain, vingt-cinq mille Liégeois révoltés, et, fort d'un tel argument apporté à sa défense, il revint à Paris, et arracha au roi des lettres de rémission.

Le duc d'Orléans n'était pas aimé, à cause des impôts qu'il augmentait constamment pour ses dilapidations. Le duc de Bourgogne, au contraire s'était hautement opposé aux tailles nouvelles, et se ménageait l'affection des bourgeois de Paris, surtout celle des petites gens auprès desquels il était fort populaire. C'étaient les bouchers, les gens des halles qui faisaient à Paris la force principale du parti bourguignon. La féodalité ne le lui pardonna pas, et une partie considérable de la noblesse se tourna contre lui et se rangea sous la bannière du comte d'Armagnac, beau-père d'un des fils de sa victime et qui donna son nom au parti (1410). Pendant huit années, les armagnacs et les bourguignons ensanglantèrent la France. A Paris, les bourguignons avaient organisé la milice des cabochiens, qui prit le nom de son chef, l'écorcheur Caboche, et qui commit de tels excès qu'elle fit honte à ceux-là mêmes qui l'avaient employée, et fit triompher le parti armagnac qui resta maître quelque temps de Paris et força Jean sans Peur à regagner ses provinces flamandes.

XXXVII.

HENRI V D'ANGLETERRE. — BATAILLE D'AZINCOURT. — TRAITÉ DE TROYES. — CHARLES VII ET HENRI VI. — JEANNE D'ARC. — EXPULSION DES ANGLAIS (1415-1453).

Armagnacs et bourguignons se battant, se dépouillant, le roi d'Angleterre, Henri V, jugea le moment favorable pour intervenir dans la mêlée. Il débarqua en France, et, grâce à l'indisciplinable témérité de la noblesse, il remporta en Picardie la fameuse victoire d'Azincourt (1415).

Ce désastre eût dû réunir les armagnacs et les bourguignons. Les premiers dominaient dans Paris, les seconds vinrent les y forcer et en faire un affreux massacre. Le connétable, le chancelier, six évêques, un grand nombre de magistrats et plus de trois mille cinq cents personnes furent égorgées (1418). Mais, attiré par le dauphin Charles

à une entrevue au pont de Montereau, le duc de Bourgogne y fut assassiné par Tanneguy Duchâtel (1419).

Durant cette anarchie, Henri V s'emparait de Rouen, et prenait le titre de roi de France. Le traité de Troyes, signé le 21 mai 1420, par la reine Isabeau de Bavière et par le nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, lui abandonna, avec la main d'une fille de Charles VI, le titre de régent et le droit de succéder à son beau-père. Mais il le précéda au tombeau (1422). Deux mois après, Charles VI y descendit, et le fils de Henri V, Henri VI, âgé de neuf mois, fut proclamé à Vincennes roi de France et d'Angleterre, sous la régence du duc de Bedfort pour la France, et du duc de Glocester pour l'Angleterre.

Charles VI avait cependant laissé un fils nommé Charles, âgé de dix-neuf ans, et qui se fit couronner à Poitiers. Réduit à la possession des provinces situées au sud de la Loire, Charles VII oubliait dans les fêtes qu'il n'était plus que le *roi de Bourges*. Mais cette humiliation de la France et de son chef pesait sur le cœur du peuple. Au contact de l'étranger, le sentiment de la nationalité se réveilla; il se personnifia dans une jeune fille, Jeanne d'Arc, dont le pieux enthousiasme, la sainte confiance et le courage parurent annoncer une mission divine. C'était elle qui disait : « Le cœur me saigne quand je vois couler le sang d'un Français. »

Quelques années s'étaient passées sans que de part et d'autre on se portât des coups sérieux. Mais, en 1428, le comte de Salisbury enleva Jargeau et Beaugency, et parut devant Orléans, où se renfermèrent Dunois, le bâtard d'Orléans, Étienne de Vignoles, dit La Hire, Pothon de Xaintrailles, Pierre de la Chapelle et autres. Le siége dura longtemps; il y eut quelques escarmouches, entre autres la *journée des harengs*, où les Français furent battus en voulant enlever aux Anglais un convoi de vivres. Enfin parut Jeanne d'Arc, la vierge de Domremy; elle ramena la confiance dans l'armée royale, jeta la terreur dans les bandes anglaises, leur enleva une à une leurs bastilles, délivra Orléans, reprit Jargeau, Beaugency, Meung-sur-Loire, battit les Anglais à Patay (1329), où fut fait prisonnier le fameux Talbot, et conduisit le roi à Troyes, à Châlons et à Reims, où elle le fit sacrer le 17 juillet 1429.

Après le sacre de Charles VII, Jeanne d'Arc voulut se retirer, regardant sa mission comme terminée. En effet, son rôle était fini, l'œuvre de l'enthousiasme était accomplie; prolonger sans mesure une pareille œuvre, c'était la compromettre. L'impulsion était donnée partout en France; les villes ouvraient leurs portes d'elles-mêmes et chassaient les Anglais. Laon, Soissons, Coulommiers, Provins, Château-Thierry, Compiègne, Beauvais, Senlis, Saint-Denis venaient de se donner à Charles VII. Elle tenta de lui rendre Paris, mais elle fut blessée au siége de cette ville, et elle vit le roi, retombant dans cette somnolence d'où il était à peine sorti un moment, retourner à Chinon, comme pour se mettre à l'abri derrière la Loire, en donnant l'ordre d'évacuer Saint-Denis. Le duc de Bourgogne, allié des Anglais dans toute cette guerre, reprit courage, rentra dans Soissons et assiégea Compiègne. Jeanne se jeta dans la ville pour la défendre, fut faite prisonnière et livrée aux Anglais, qui la brûlèrent à Rouen en 1431 comme sorcière. Mais le charme n'était pas rompu : en vain, pour légitimer Henri VI, le firent-ils sacrer à Paris, ils n'éprouvèrent plus que des revers. Une guerre de partisans leur enleva successivement Rouen, Chartres, Saint-Valery, Gerberoi, Saint-Denis; pour comble, l'alliance anglo-bourguignonne fut rompue par suite des intrigues du duc de Bedfort. Philippe le Bon fit sa paix avec Charles VII

Arras, le 21 septembre 1435.

Les comtés d'Auxerre et de Mâcon, les villes de la Somme, Saint-Quentin, Amiens, Abbeville, Saint-Valery, les châtellenies de Péronne, Roye et Montdidier, les redevances du comté d'Artois, divers autres avantages pécuniaires lui furent abandonnés. L'année suivante (1436) Charles VII entrait enfin dans Paris. Pendant plusieurs années il opéra de sages et nombreuses réformes; puis, vers 1449, il recommença les hostilités contre les Anglais. Les villes de Normandie sont reprises une à une; les Anglais sont vaincus à Formigny en 1450 et perdent Rouen, Cherbourg, Caen et Falaise. En Guienne, Dunois, Xaintrailles, Jean et Gaspard Bureau, Chabannes, prennent Bourg, Blaye, Castillon, Libourne, Saint-Émilion, Bayonne et Bordeaux; Talbot rentre un moment dans cette dernière ville en 1452; mais les Anglais en sont chassés l'année suivante, après avoir perdu la bataille de Castillon. En 1453, il n'y avait plus, hors des murs de Calais, un soldat anglais sur la terre de France.

XXXVIII.

DURANT CETTE GUERRE DE CENT ANS, PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE. — RÉSUMÉ DE L'ADMINISTRATION DES VALOIS JUSQU'A CHARLES VII. — FORMATION D'UNE NOUVELLE FÉODALITÉ PRINCIÈRE PAR LES APANAGES. — PROGRÈS DU TIERS ÉTAT. — IMPORTANCE DU PARLEMENT ET DE L'UNIVERSITÉ. — RÉFORMES DE CHARLES VII. — PRAGMATIQUE SANCTION DE BOURGES. — TAILLE PERPÉTUELLE. — ARMÉE PERMANENTE.

La royauté émancipée par Louis le Gros, enrichie, fortifiée par Philippe Auguste, sanctifiée par Saint-Louis, avait sous Philippe le Bel, renversé toutes les barrières et saisi le pouvoir absolu. Quand la guerre de Cent ans commença, la féodalité vaincue ne pouvait plus être un obstacle aux volontés du roi; mais cette guerre arrêta le mouvement de concentration monarchique qui s'opérait d'un bout de la France à l'autre.

A la faveur de l'anarchie il s'était reconstitué une féodalité nouvelle et redoutable que les rois eux-mêmes avaient créée en donnant à leurs fils, à leurs parents des provinces entières pour apanage. Ainsi, au temps de Charles VII, on comptait six maisons féodales issues du sang royal et qui possédaient une partie considérable du royaume : c'étaient la branche de Bourbon, issue de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis; la branche d'Alençon, issue de Philippe le Hardi; la branche de Bourgogne et celle d'Anjou, issues de Jean le Bon; celle d'Orléans, issue de Charles V; celle d'Artois, issue de Louis VIII. Il faudra à la royauté de longs et persévérants efforts pour abattre cette seconde féodalité. Ce sera l'œuvre de Louis XI, de François Ier et de Richelieu.

Dans leur première lutte contre les seigneurs, les rois s'étaient aidés des bourgeois. Ils avaient secondé le mouvement communal à la fin du XIe siècle et au commencement du XIIe, Philippe le Bel, ses fils et les premiers Valois élevèrent encore la condition du tiers état en appelant ses députés à siéger aux états généraux. Longtemps ils n'y furent que de dociles conseillers, mais dans les malheurs de la guerre de Cent ans ils faillirent, eux aussi, en 1356 et 1357, se saisir du pouvoir (voy. p. 72). Charles V averti se garda bien de les convoquer de nouveau. Il préféra recourir à des assemblées de notables qui lui étaient dévouées, parce qu'il les composait à son gré, ou à des assemblées provinciales qui ne pouvaient avoir une grande audace. Jusqu'en 1484 il n'y eut plus d'états généraux qui aient mérité qu'on gardât d'eux un souvenir.

Si la royauté éprouva dans cette guerre de sanglants affronts et des pertes qui compromirent un instant son existence, du moins elle conserva toujours son prestige, qui força Édouard III à rendre hommage comme duc de Guyenne au roi de France, qui fit pleurer le peuple à la mort du malheureux Charles VI malgré toutes les calamités de son règne, et qui enfin fit éclater hautement le sentiment de la nationalité française dans l'héroïsme de Jeanne d'Arc.

Sauf un moment, au temps de la bataille de Poitiers, son autorité n'est même point contestée. Les moyens d'exercer ses prérogatives lui manquent quelquefois, son droit est toujours reconnu. Philippe VI, Jean le Bon, arrêtent et font exécuter sans jugement les plus hauts personnages, et changent à chaque instant la valeur des monnaies. Le premier établit de sa seule autorité l'impôt de la *gabelle* (sur le sel), et institue pour maintenir le clergé dans sa dépendance, l'appel comme d'abus. Toutes les volontés de Charles VI, avant sa folie, sont exécutées; Charles V peut même fixer à treize ans accomplis l'âge où le roi de France jouira de la pleine puissance que son titre lui donne, sans qu'une réclamation s'élève[1]. Ainsi la royauté au XIVe et dans la première moitié du XVe siècle n'avait rien perdu des droits que Philippe-Auguste, saint Louis et Philippe le Bel avaient attachés à la couronne. Seulement depuis la folie de Charles VI, la force lui manquait pour les faire valoir. Mais avec la paix cette force lui reviendra, car elle a pour elle la masse de la nation.

Les excès de Marcel, en déconsidérant les états généraux, avaient débarrassé la royauté d'un compétiteur prématuré, la bourgeoisie. Mais si le tiers état après la funeste tentative de 1357 était retombé dans la nullité politique, il n'en faisait pas moins de très-réels progrès en richesses, en lumières, et en importance dans l'État. Plus l'administration se compliquait, plus il fallait recourir à lui pour des fonctions que l'ignorance des nobles les empêchait de remplir. Sous Charles VII, c'est un roturier, un marchand, Jacques Cœur, qui prête au roi l'argent nécessaire pour faire la conquête de la Normandie; ce sont les frères Bureau qui organisent l'artillerie devant la-

1. Outre l'institution des *gabelles* ou greniers à sel établis exclusivement au compte de l'État, Philippe VI mit un impôt sur toutes les denrées vendues. — Jean créa en 1351 le premier ordre de cour, celui de l'*Étoile*, qui servit de modèle à l'ordre de la *Toison d'Or*, institué en 1430 par le duc de Bourgogne. Charles V rendit le parlement perpétuel, créa une marine, commença la Bastille; reconstruisit l'enceinte de Paris et le Louvre, bâtit des châteaux, encouragea les lettres; commença, en réunissant une collection de neuf cent dix volumes, la Bibliothèque nationale; institua à Paris un collége d'astronomie et de médecine; ordonna qu'à l'avenir des pensions seraient données au lieu d'apanages aux fils de France, mais cette dernière ordonnance ne fut pas exécutée.

quelle toutes les places cèdent, toutes les armées anglaises reculent; ce sont d'autres roturiers qui remplissent le conseil de ce prince et lui méritent le double surnom de Charles le Victorieux et de Charles le Bien Servi.

Les membres éminents du tiers état occupaient deux positions importantes : le parlement et l'université.

Le parlement, chargé de rendre la justice au nom du roi, empiéta peu à peu sur la police et sur l'administration. Dès le règne de Charles V, il s'attribuait le droit de faire des remontrances au sujet des ordonnances royales qu'il devait enregistrer. Son rôle ne fera que grandir; et un jour, il en viendra à penser qu'il est la source de tout droit, de toute légitimité et qu'il tient la place des états généraux.

L'université de Paris, par l'éclat de son enseignement, la renommée de ses maîtres, le nombre de ses élèves qui accouraient de tous les points de l'Europe et l'étendue des priviléges qu'elle s'était fait donner, était comme un pouvoir dans l'État. Elle pouvait agiter la ville en fermant ses écoles; et ses décisions dans les questions de droit et de doctrine étaient fort respectées. Les papes même en tenaient compte. Dans les troubles des armagnacs et des bourguignons, l'université joua un rôle important : ce furent quelques-uns de ses docteurs qui rédigèrent la grande ordonnance de 1413; dans le schisme qui désola l'Église, sa faculté de théologie, la Sorbonne, intervint souvent pour le faire cesser. Elle provoqua à cet effet la réunion de deux conciles nationaux, et son chancelier Jean Gerson, eut la plus sérieuse influence sur les délibérations du concile de Constance.

Tant que Charles VII ne fut que le roi de Bourges, il mérita par son indifférence pour les maux de la France ce triste surnom. Mais quand Jeanne d'Arc l'eut tiré de sa torpeur, il travailla à la fois à retirer son royaume des mains des Anglais et du sein de l'anarchie. En 1438, pour mettre un terme aux exactions auxquelles la cour de Rome avait assujetti le clergé de France, il promulgua la *pragmatique sanction* de Bourges, qui reconnut l'autorité du concile général comme supérieure à celle du pape, rendit aux Églises et aux abbayes le droit d'élire leurs chefs, interdit les annates, les réserves et les expectatives, et n'admit la réception des bulles pontificales en France qu'après l'approbation du roi. Une mesure importante, qui mit fin aux brigandages des gens de guerre, fut l'établissement, en 1448, d'une *armée permanente* (compagnies d'ordonnance, francs archers), qu'il put soumettre à une forte discipline parce qu'il la paya régulièrement, au moyen d'une taille perpétuelle de 1 200 000 livres qu'il

obtint des états d'Orléans (1439). Enfin pour ramener la justice seigneuriale du midi sous celle du roi, il fonda, en 1442, le parlement de Toulouse, qui était un premier démembrement du parlement de Paris : le dauphin Louis en créa un autre à Grenoble en 1453 dans son apanage du Dauphiné.

XXXIX.

NOUVEAUX PROGRÈS DE L'AUTORITÉ ROYALE DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE CHARLES VII ET SOUS LOUIS XI. — PUISSANCE DES MAISONS FÉODALES. — OPPOSITION ET MORT DU DUC DE BOURGOGNE. — RÉSULTATS DU RÈGNE DE LOUIS XI. — ANNE DE BEAUJEU ET CHARLES VIII. — ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1484. — ACQUISITION DE LA BRETAGNE (1453-1494).

En 1453, l'Anglais était bien chassé du royaume, mais il y avait encore un ennemi redoutable à combattre, c'étaient les seigneurs féodaux qui avaient gagné à la désorganisation du royaume une indépendance qu'ils comptaient bien conserver. Après les princes apanagistes nommés dans la question précédente, on voyait les maisons de Foix, d'Albret et d'Armagnac dans le midi, de Bretagne dans l'ouest, celles de La Tour, de Montmorency, de La Trémoille, de Saint-Pol, etc. Mais Charles VII était entouré d'habiles ministres, sortis de la bourgeoisie, qui imprimèrent au gouvernement une énergie que la France ne connaissait plus. Ainsi pour des crimes ou des révoltes un comte d'Armagnac fut emprisonné, un seigneur de Retz brûlé, le sire de Lesparre décapité, un bâtard de Bourbon cousu dans un sac et jeté à la rivière. Un prince du sang lui-même, le duc d'Alençon, fut condamné à mort. Les ligues contre la couronne ne réussirent pas mieux que les résistances individuelles. La *praguerie* en 1440 et une autre cabale formée en 1442 sous prétexte de la réforme des abus, furent déjouées par la promptitude des mesures que le roi sut prendre. Le dauphin Louis, âme de ces complots, fut réduit à se retirer dans son apanage du Dauphiné, et plus tard, à fuir auprès du duc de Bourgogne où il apprit la mort de son père, le roi Charles VII, arrivée en 1461.

« Le roi notre seigneur est mort, dit alors le comte de Dunois, que chacun songe à se pourvoir. » Tous crurent en effet qu'ils allaient faire reculer la royauté jusque vers le temps des premiers Capétiens.

Louis XI, qui devait tant abaisser la féodalité, s'y prit mal d'a-

bord. Il destitua la plupart des officiers mis en place par son père, porta la taille perpétuelle d'un million huit cent mille livres à trois millions; signifia à l'université de Paris défense pontificale de se mêler des affaires du roi et de la ville; restreignit les juridictions des parlements de Paris et de Toulouse en créant à leurs dépens, en 1462, le parlement de Bordeaux; blessa le corps ecclésiastique en révoquant la pragmatique de Bourges, malgré les remontrances du parlement pour son maintien; interdit à la noblesse la chasse, et réclama tous les vieux droits féodaux. Il obligea le duc de Bretagne à reconnaître les appels de sa cour au parlement de Paris, à payer les droits de vassalité féodale, à accepter les évêques que le roi nommait. Il s'en prit même à la puissante maison de Bourgogne, lui racheta les villes de la Somme, comme il venait de se faire livrer, par le roi d'Aragon, la Cerdagne et le Roussillon, en gage de deux cent mille écus qu'il lui prêta. Louis n'avait pas régné quatre ans que tout le monde était contre lui. En 1465, cinq cents princes ou seigneurs formèrent la *ligue du Bien public*.

Louis XI dissipa avec habileté les dangers amassés par son imprudence. D'abord il tâcha d'accabler ses ennemis avant qu'ils fussent réunis, et battit le duc de Bourbon dans son apanage; mais il lui fallut revenir en toute hâte au nord, à la rencontre du comte de Charolais, qui menaçait Paris. S'il ne fut pas vainqueur à la bataille de Montlhéry, qui fut moitié perdue et moitié gagnée, il s'assura du moins la possession de sa capitale, et de là travailla à désunir la ligue en jetant des pensions, des domaines à ces seigneurs avides. Par les traités de Conflans et de Saint-Maur (1465), il leur accorda tout ce qu'ils voulurent : au duc de Berri, son frère, la Normandie; au duc de Bourgogne, Boulogne, Guines, Roye, Montdidier, Péronne, les villes de la Somme; au comte de Charolais, le Ponthieu; au duc de Bretagne, l'exemption de l'appel au parlement, la nomination directe des évêques, la dispense des devoirs féodaux, etc. Quant au bien public, personne n'en parla.

Le premier soin de Louis XI, quand chaque associé bien repu s'en fut retourné chez soi, fut de reprendre à son frère ce qu'il lui avait donné. Tandis que, pour distraire Charles le Téméraire, devenu duc de Bourgogne en 1467, il excitait des soulèvements à Liége, à Dinant et à Gand, et qu'il retenait chez lui le duc de Bretagne par un présent de cent vingt mille écus, lui-même entra dans la Normandie et s'en rendit maître. Puis il gagna le duc de Bourbon en lui donnant un gouvernement considérable; le frère du duc, Pierre de Beaujeu, en lui faisant épouser sa fille aînée, Anne. Il gagna encore la maison d'Anjou par de l'argent, celle d'Orléans en s'attachant le vieux Dunois; enfin, l'ami même de Charles, le comte de Saint-Pol, en le faisant connétable du royaume. Puis il fit déclarer par les états généraux, convoqués à Tours (1468), que le frère du roi devait se contenter de douze mille livres d'argent pour apanage.

Charles essaya de soulever de nouveau toute la féodalité et d'attirer à la suite le roi d'Angleterre, Édouard IV; mais Louis XI enchaîna rapidement le duc de Bretagne par le traité d'Ancenis, et, redoutant une armée anglaise prête à débarquer en France, alla négocier de vive voix, à Péronne, avec le Téméraire. Alors éclata à Liége une révolte qu'il avait depuis longtemps fomentée. Charles, profondément irrité, enferma le roi dans le château de Péronne. Louis n'en sortit qu'en promettant de céder à son frère la Champagne, ce qui menait les Bourguignons, sans coup férir, jusqu'aux portes de Paris, et en se résignant à accompagner le duc contre Liége. Cette malheureuse ville, dont les habitants se battaient au cri de *vive le roi!* fut saccagée (1468).

Le traité de Péronne fut, pour Louis XI, la dernière de ses fautes; pour le duc de Bourgogne, le commencement de rêves et d'entreprises impossibles. En effet, Louis fit accepter à son frère Charles la Guienne au lieu de la Champagne. Le duc de Bretagne fut contraint, encore une fois, de renoncer à toute alliance étrangère. Deux traîtres, le cardinal La Balue et l'évêque de Verdun, furent enfermés dans des cages de fer, où ils restèrent dix ans. En même temps Louis XI donna au comte de Warwick, qu'il réconcilia avec Marguerite d'Anjou, les moyens de renverser en Angleterre Édouard IV, le beau-frère de Charles le Téméraire. Sûr alors d'avoir encore une fois isolé le duc de Bourgogne, il convoqua à Tours une assemblée de notables (1470), leur fit briser le traité de Péronne, et se saisit de Saint-Quentin, Roye, Montdidier, Amiens. Il avait mis sur pied cent mille hommes (1471).

La colère de Charles, un instant suspendue par une trêve, fut tout à coup portée au comble par la mort du duc de Guienne, frère du roi, qui s'était laissé attirer dans les ligues des seigneurs, et sur qui reposaient les espérances de la féodalité. Des bruits d'empoisonnement circulaient : le Téméraire accusa hautement Louis XI et entra dans le royaume, jurant de tout mettre à feu et à sang. A Nesle, il ordonna d'égorger tout le monde. Les habitants de Beauvais, avertis, résistèrent avec un héroïsme dont les femmes, et surtout Jeanne Hachette, donnèrent l'exemple. Cet échec força Charles à rebrousser chemin, d'ailleurs le roi avait encore eu l'adresse de détacher le duc de Bretagne de la ligue. La paix fut conclue, le traité de Péronne demeurant déchiré.

A partir de 1472, toute l'attention du duc de Bourgogne se porta vers l'Allemagne, la Lorraine et la Suisse. Il avait formé le grand projet de joindre les deux Bourgognes et ses possessions des Pays-Bas par l'acquisition des pays intermédiaires (Lorraine, Alsace). Déjà il tenait la haute Alsace et le comté de Ferrette que Sigismond, prince autrichien, lui avait engagés pour de l'argent; il avait acquis la Gueldre et le Zutphen. Cela fait, il eût encore conquis la Provence et la Suisse et restauré l'ancienne Lotharingie, sous le nom de Gaule-Belgique. Déjà il sollicitait de l'empereur Frédéric III le titre de roi. Louis XI, par son activité et son argent, fit échouer ces projets menaçants. L'archiduc apporte tout à coup à Charles les quatre-vingt mille florins convenus pour le rachat de l'Alsace. Hagenbach, agent de Charles en Alsace, est saisi et décapité par les habitants de Brisach (1474). Les Suisses, qu'il avait molestés, entrent en Franche-Comté, gagnent sur les Bourguignons la bataille de Héricourt. Pendant ce temps, Charles lui-même échouait devant Neuss, en voulant soutenir l'archevêque de Cologne contre le pape et l'empereur, et Édouard IV, débarqué en France, sur son invitation, ne trouvant pas les secours qu'il lui avait promis, concluait le traité de Pecquigny avec Louis XI, qui le comblait d'argent et le renvoyait dans son île (1475).

Alors le duc de Bourgogne signa avec le roi de France la trêve de Soleure pour être parfaitement libre de terminer ses affaires d'Allemagne et de Suisse. Le 30 novembre, en effet, il entrait à Nancy, et la Lorraine était conquise; mais il restait à réduire les Suisses. Il les attaqua follement, et fut complétement battu à Granson (mars 1476), et trois mois après à Morat. Puis la Lorraine s'étant soulevée en faveur de René de Vaudemont, il courut assiéger Nancy et fut tué sous les murs de cette ville (1477).

Tandis que la plus grande puissance féodale de France se heurtait contre l'Allemagne et la Suisse et finissait par venir s'écrouler dans les plaines de Nancy, Louis XI, qui ne perdait pas de temps, ruinait les autres. Tous ces seigneurs étaient coupables, ou de complots contre le roi, ou de crimes monstrueux. Jean V d'Armagnac épousait sa sœur, frappait de sa dague quiconque lui résistait. Louis XI le fit assiéger et égorger dans Lectoure (1473); plus tard il fit décapiter le duc de Nemours, chef d'une branche cadette de cette maison. Il jeta en prison le duc d'Alençon (1474), saisit ses fiefs. Il fit exécuter en place de Grève le connétable de Saint-Pol (1475), qui trahissait également la France et la Bourgogne.

Quant à l'immense héritage de Charles le Téméraire, Louis XI n'en put acquérir qu'une partie, et cela faute de loyauté. Par sa politique

perfide et impitoyable, il força l'héritière de Bourgogne, Marie, à se jeter dans les bras de l'Autriche et à épouser l'archiduc Maximilien; funeste mariage d'où est sortie la monstrueuse puissance de Charles-Quint, et qui devint pour les maisons de France et d'Autriche, la cause première d'une guerre de deux siècles. Cette lutte, sous Louis XI, ne fut marquée que par la bataille de Guinegate, perdue par les Français (1479). Louis réussit cependant à incorporer au domaine royal la Bourgogne et la Picardie, et contraignit l'archiduc à céder sous condition l'Artois et la Franche-Comté (traité d'Arras, 1482). L'année précédente, à la mort de Charles du Maine, il avait recueilli tout l'héritage de la maison d'Anjou. Quand il mourut (1483), la féodalité avait perdu la Provence, le Maine, l'Anjou, le Roussillon et la Cerdagne, la Bourgogne avec le Mâconnais, le Charolais et l'Auxerrois, la Franche-Comté, l'Artois, la moitié de la Picardie, Boulogne, l'Armagnac, Étampes, Saint-Pol, Nemours, Alençon et le Perche.

Louis accorda l'inamovibilité à la magistrature, établit les *postes*, qui, pendant un siècle, ne servirent que pour les affaires du roi et celles du pape; érigea les parlements de Grenoble, de Bordeaux et de Dijon; étendit les appels par-devant la justice du roi; assura la paix publique, la sûreté des routes; multiplia les foires et les marchés; attira de Venise, de Gènes et de Florence, des ouvriers qui fondèrent à Tours les premières manufactures de soieries; et encouragea l'industrie des mines; il eut enfin l'idée de donner à la France l'unité des poids et mesures. Il encouragea les savants, fonda les universités de Caen et de Besançon, accueillit avec faveur l'imprimerie. Villon et Comines, son conseiller, sont le grand poëte et le grand prosateur de son règne.

Le successeur de Louis XI, Charles VIII, était un enfant de treize ans, faible de corps et d'esprit. Mais il eut pour tutrice sa sœur aînée, Anne de Beaujeu. Une réaction violente éclata contre la politique du feu roi, et les plus compromis de ses ministres en furent victimes. Les grands voulaient l'annulation des principaux actes de Louis XI. Pour y parvenir, ils demandèrent la convocation des états généraux et l'obtinrent; mais les députés, surtout ceux du *tiers*, refusèrent de servir d'instrument aux rancunes féodales; et, tout en réformant quelques abus, laissèrent à Anne de Beaujeu la plénitude du pouvoir avec la garde de la personne du roi, qu'ils déclarèrent majeur.

Cette princesse continua l'œuvre de son père avec autant de constance et moins de cruauté. Le duc d'Orléans essaya de la renverser, et s'allia dans ce but au duc de Bretagne et à l'archiduc Maximilien : il fut battu et pris à Saint-Aubin du Cormier (1488). C'est ce qu'on a

appelé la *guerre folle*. La régente triompha encore dans l'importante question de la succession de la Bretagne. Elle fit épouser l'héritière de ce grand fief, le dernier qui restât, à Charles VIII et en prépara ainsi la réunion à la France (1491). Par malheur, le roi s'était affranchi de la tutelle de sa sœur. Il rêvait des expéditions lointaines, et pour se donner le loisir de les accomplir, il signa trois traités déplorables : celui d'Étaples, par lequel il continuait à Henri VII la pension payée par Louis XI à Édouard IV (1492); celui de Barcelone, qui rendit au roi d'Aragon le Roussillon et la Cerdagne; celui de Senlis enfin, plus désastreux encore, car Maximilien y gagna l'Artois et la Franche-Comté (1493).

XL.

COMMENCEMENT DES GUERRES D'ITALIE. — EXPÉDITIONS DE CHARLES VIII ET DE LOUIS XII. — GOUVERNEMENT DE CE DERNIER PRINCE.

L'Italie, riche et brillante de l'éclat des arts, manquait d'unité politique et n'avait pour défenseurs que des condottieri ou soldats mercenaires. Ses gouvernements étaient corrompus, tyranniques et impopulaires. A Rome, Alexandre VI, tout souillé de crimes; à Naples, Ferdinand, avare et perfide; à Florence, l'orgueilleux et inhabile Pierre de Médicis; à Milan, Ludovic Sforza, usurpateur sur son propre neveu. Venise était encore puissante, mais Gênes était en pleine décadence. Une inquiétude fébrile régnait parmi les peuples, plutôt qu'un désir sincère de se réformer.

C'est dans ce pays que Charles VIII, aventureux jeune homme qui ne ressemblait guère à son père, Louis XI, et qui rêvait, après la conquête de Naples, celle de Constantinople, précipita la chevalerie française. Elle était appuyée par une artillerie formidable de cent quarante canons montés sur affûts mobiles et de douze cents bombardes à main. Le duc d'Orléans entra le premier en Italie et traita rudement une armée envoyée dans les Apennins par Ferdinand. L'effroi gagna la péninsule entière.

Accueilli par Ludovic le More, qui l'avait appelé, par Pierre de Médicis, qui lui livra Sarzane et Pietra Santa, Charles VIII arriva sans obstacle à Florence. Il y entra en conquérant. Mais, comme il voulut lever une contribution, il vit les habitants prêts à se soulever et s'éloigna, en occupant toutefois Pise et Sienne.

A Rome, les cardinaux et les seigneurs, maltraités par Alexandre VI, ouvrirent les portes aux Français. Ce pape s'était réfugié dans le château Saint-Ange. Charles VIII fit braquer ses canons sur la vieille forteresse; il obtint de lui son fils César Borgia, comme otage, et Zizim, frère du sultan Bajazet, qui devait servir aux projets ultérieurs des Français sur l'Orient. Quelques jours après, le premier s'échappa; le second, livré empoisonné, mourut.

Le roi de Naples, Ferdinand II, voulut combattre à San Germano, et fut abandonné de ses soldats. Charles VIII entra à Naples comme chez lui (1495), et se fit couronner roi de Naples, empereur d'Orient et roi de Jérusalem. Mais il mécontenta les barons du parti aragonais en les dépouillant de leurs fiefs et de leurs offices; ceux du parti angevin, en donnant ces dépouilles aux Français. Et, l'esprit tout occupé de ses rêves, il ne voyait pas se former derrière lui une ligue dont Venise était l'âme, et qui comprenait Ludovic le More, Alexandre VI, l'empereur Maximilien, le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique, et le roi d'Angleterre Henri VII. Quarante mille hommes l'attendaient au pied de l'Apennin. Averti par Comines, son ambassadeur à Venise, il remonta en toute hâte vers le nord, laissant dans le sud Gilbert de Montpensier avec douze mille hommes. La bataille de Fornoue (1495) lui rouvrit le chemin de la France; mais l'Italie fut perdue; Gonzalve de Cordoue entra dans Naples; Gilbert de Montpensier mourut de la peste avec la plupart de ses soldats; d'Aubigny ne ramena en France que deux mille lances; et il ne resta rien de la brillante expédition qui avait ouvert l'ère des grandes guerres européennes. Charles VIII mourut lui-même quelque temps après des suites d'un accident.

Louis XII, petit-fils de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, succéda à Charles VIII (1498). Il commença son règne par la suppression de plusieurs impôts, et par son mariage avec la veuve de Charles VIII, pour l'empêcher de porter la Bretagne dans une autre maison (1499). Héritier des droits de Charles VIII sur Naples, il tenait encore de sa grand'mère, Valentine de Visconti, des prétentions sur le Milanais usurpé par les Sforza. Il promit à Venise Crémone et la Ghiara d'Adda; à César Borgia, le duché français de Valentinois; à Florence, la soumission de Pise révoltée; et envoya Trivulce, Italien passé à son service, conquérir le Milanais. Ludovic, repoussé de tout le monde, s'enfuit dans le Tyrol (1499).

La mauvaise administration de Trivulce, ancien guelfe, qui persécuta ses adversaires, rouvrit le Milanais à Ludovic; mais Louis XII descendit les Alpes avec une nouvelle armée et le rencontra près de Novare (1500). Les Suisses, qui combattaient pour lui, le livrèrent aux Français. Il fut envoyé au château de Loches.

Maître du Milanais, Louis XII, pour prendre le royaume de Naples sans coup férir, le partagea d'avance avec Ferdinand le Catholique (1500). Il se réservait le titre de roi, avec la capitale, les Abruzzes et la terre de Labour. Ferdinand ne demandait que la Pouille et la Calabre. Le malheureux roi de Naples, Frédéric, trahi par Gonzalve de Cordoue, livra aux Français Naples et se remit entre les mains de Louis XII, qui lui offrit une paisible retraite sur les bords de la Loire (1501). Mais la conquête faite, des différends s'élevèrent entre les Espagnols et les Français. Des négociations perfides donnèrent à Gonzalve de Cordoue le temps d'amener des troupes. D'Aubigny fut vaincu à Seminara; le duc de Nemours, vice-roi de Naples, à Cerignola; La Trémoille sur le Garigliano; et bientôt les dernières troupes françaises évacuèrent le royaume (1504).

Pour conserver du moins le Milanais, Louis XII signa le désastreux traité de Blois (1504). En retour de l'investiture du Milanais, il renonça au royaume de Naples, qui appartiendrait au souverain des Pays-Bas, à l'héritier de l'Autriche et de l'Espagne, au prince Charles, lequel épouserait la fille du roi, Madame Claude, avec la Bourgogne et la Bretagne en dot. Ce traité était désastreux pour la France. L'opinion publique réclama. Un second traité, signé dans la même ville, modifia d'abord le premier; et, en 1506, Louis convoqua les états généraux à Tours, pour rompre cette convention déplorable. Ceux-ci déclarèrent l'inaliénabilité des deux provinces comme domaine de la couronne, et supplièrent le roi d'accorder sa fille Claude à son héritier présomptif, François, duc d'Angoulême. Les puissances ne réclamèrent pas; Louis XII put même, en 1507, sans exciter de guerre, faire rentrer dans le devoir Gênes révoltée.

Les Borgia étaient tombés avec Alexandre VI, à qui avait succédé Jules II. Ce pape belliqueux voulait chasser d'Italie les barbares. Auparavant il souhaitait d'abaisser Venise et de lui reprendre Ravenne, Cervia et Rimini, enlevées par elle au saint-siége. Tout le monde se plaignait de Venise. Louis XII regrettait Crémone, qu'il lui avait récemment cédée, et Crême, Brescia, Bergame, anciennement perdues par le duché de Milan; Ferdinand le Catholique, quelques villes maritimes du royaume de Naples; enfin Maximilien, quelques parties du Frioul. Toutes ces jalousies, toutes ces cupidités se coalisèrent (1508) à Cambrai contre la république.

Louis XII, le premier prêt, passa l'Adda et battit, à Agnadel, l'Alviano, condottière au service de Venise. Mais la fière république sut défendre son territoire, diviser ses ennemis, et même réussir à former contre la France une ligue sous les auspices du pape, qui, ayant recouvré ce qu'il convoitait, voulait à présent chasser les

Français de l'Italie. Louis XII fit déclarer, par le clergé de France rassemblé à Tours, que la guerre, n'étant pas faite au pape, mais au souverain des États romains, était légitime. Jules II, au reste, la faisait en personne et entrait par la brèche dans la Mirandole. Louis XII convoqua à Pise un concile pour juger sa conduite et le déposer. Jules II en convoqua un autre à Latran, donna à la ligue le nom de Sainte (1511), et y entraîna Maximilien, Ferdinand, Henri VIII, les puissances italiennes, enfin les Suisses, à qui Louis plaignait l'argent.

La France triompha pourtant, d'abord, grâce aux talents du jeune Gaston de Foix, qui, avec une rapidité merveilleuse, refoula les Suisses dans leurs montagnes, sauva Bologne, enleva Brescia aux Vénitiens, enfin battit à Ravenne (1512) les Espagnols unis aux troupes pontificales; mais il mourut au sein de la victoire, et sous son successeur, La Palisse, les Français rétrogradèrent presque jusqu'aux Alpes. Maximilien Sforza, fils de Ludovic, entra dans Milan. Les Suisses battirent La Trémoille à Novarre. La France même fut envahie de trois côtés. Les Anglais et les Allemands, sous Henri VIII et Maximilien, firent tourner bride à la chevalerie française dans la *journée des Éperons*. Les Suisses pénétrèrent jusqu'à Dijon, et ne furent éloignés qu'à prix d'or. Le seul allié de la France, le roi d'Écosse, Jacques IV, partagea sa mauvaise fortune; il fut vaincu et tué à Flowden par les Anglais. Il fallut traiter. Louis convint avec Maximilien, Ferdinand et Léon X, successeur de Jules II, de la trêve d'Orléans (mars 1514). Il désavoua le concile de Pise, et renonça au Milanais en faveur de Maximilien Sforza. Avec Henri VIII il signa le traité de Londres, qui fut scellé par le mariage de Louis XII avec Marie, sœur du roi d'Angleterre. Ainsi, après quinze années de guerre, de nombreux traités et beaucoup d'argent perdu, la France n'était pas plus avancée au delà des Alpes qu'à la fin du règne de Charles VIII. Louis mourut le 1er janvier 1515.

Son gouvernement intérieur avait été meilleur que sa politique extérieure. Il eut soin que la justice fût rendue avec promptitude, avec impartialité. Il créa deux parlements: un en Provence et un autre en Normandie. Une ordonnance de 1510 supprima la procédure criminelle en latin. Louis XII obligea les baillis de se restreindre aux fonctions militaires et de laisser à des lieutenants pris parmi les gens de robe, l'administration et la justice. De sévères ordonnances réprimèrent les pillages des gens de guerre; de sages économies allégèrent le sort du paysan, et méritèrent à Louis XII le nom de *Père du peuple*. L'agriculture prospéra. On bâtit beaucoup. La *Renaissance* commença à élever ses élégants et gracieux édifices. Le palais de justice de

Rouen, le château de Gaillon et deux des façades du château de Blois sont de ce règne. Au nom de Louis XII, il faut joindre celui de son digne ministre, George d'Amboise, qui aima le peuple comme lui, et comme lui en fut aimé.

XLI.

RIVALITÉ DE FRANÇOIS Ier ET DE CHARLES-QUINT : MARIGNAN, PAVIE. — CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier. — PRISE DE ROME PAR LE CONNÉTABLE DE BOURBON. — TRAITÉ DE CAMBRAI (1515-1529). — RÔLE DE L'ANGLETERRE DANS LA LUTTE DE LA FRANCE ET DE L'EMPIRE.

Au Père du peuple succéda le roi des gentilshommes; à l'administration sévère et parcimonieuse de Louis XII, la cour prodigue et brillante de François Ier, de la branche des Valois-Angoulême. « Ce gros garçon gâtera tout, » avait dit le vieux roi, prévoyant les témérités de son successeur. François Ier pourtant ne justifia pas ce jugement sévère. Le trésor était sans dettes, mais vide. François, au lieu d'établir de nouveaux impôts, se procura des ressources en faisant vendre par son chancelier Duprat, des charges de justice, comme Louis XII avait déjà vendu des charges de finance. La nation humiliée de ses récentes défaites, se porta d'elle même et avec ardeur à une nouvelle expédition en Italie. Les Alpes furent audacieusement franchies au col impraticable de l'Argentière; et les Suisses, dont la réputation militaire était immense, furent écrasés à la journée de Marignan, bataille de géants, comme l'appelait le vieux Trivulce, qui avait assisté à cent combats (1525). Le roi voulut être armé chevalier par Bayard sur le champ de bataille. Les suites de cette victoire furent la conquête du Milanais, la paix perpétuelle signée avec les Suisses, depuis ce jour-là nos alliés, et le *concordat* conclu avec le pape Léon X, traité qui substitua aux élections ecclésiastiques de la pragmatique sanction, la nomination des évêques et des bénéficiers par le roi, moyennant approbation du pontife, qui, en retour, recouvrait les annates ou les revenus d'une année de tous les bénéfices auxquels il était pourvu.

Mais en face de la France, se formait, par réunions successives, une puissance rivale et bien plus vaste. En 1516, Charles d'Autriche prit possesion de l'Espagne, où Ferdinand le Catholique venait de mourir, et se trouva maître de l'Autriche, des Pays-Bas, de Naples, de la Sicile, de l'Espagne et de l'Amérique. Encore obscur et mal

affermi, il s'empressa de conclure le traité de Noyon (1516) avec le brillant monarque de France.

Cette amitié se rompit à propos de la couronne impériale, vacante par la mort de Maximilien. Charles et François Ier se la disputèrent. Les électeurs, qui trouvaient les deux compétiteurs trop puissants, nommèrent Frédéric le Sage; mais il refusa, et conseilla aux princes de choisir Charles d'Autriche, plus intéressé que personne à défendre l'Allemagne contre les Turcs.

Charles d'Autriche devint l'empereur Charles-Quint. Sa vaste puissance, soutenue par une habileté supérieure, menaça bientôt l'indépendance des autres États européens. La France se chargea de lui résister. Si elle n'avait pas la même étendue territoriale que l'empire de Charles-Quint, elle était plus compacte et mettait toutes ses ressources à la disposition d'une royauté toute-puissante. Par le concordat, François Ier venait de placer l'Église de France sous sa main. Il se vantait d'avoir mis les rois *hors de page*. Charles-Quint, au contraire, rencontrait de fortes et nombreuses résistances intérieures: en Espagne, les *communeros;* en Flandre, les bourgeois; en Allemagne les protestants; en Autriche, il avait à combattre les Ottomans.

Les deux rivaux cherchèrent d'abord des alliés. Tandis que François Ier ne réussissait, à l'entrevue du camp du Drap d'Or, qu'à blesser l'amour-propre de Henri VIII en l'éclipsant par son luxe élégant et ses grâces chevaleresques, Charles s'adressait à Wolsey, le ministre dirigeant du roi d'Angleterre, lui promettait la tiare, et s'assurait l'alliance anglaise. Léon X se déclara également pour l'empereur.

François Ier commença cependant les hostilités. Six mille hommes envahirent la Navarre pour donner la main à des révoltés espagnols, et le duc de Bouillon attaqua le Luxembourg. Mais les Français sont battus en Castille, et les impériaux viennent assiéger Mézières. Heureusement Bayard sauve la place (1521). En Italie, Lautrec est chassé de Milan, et l'année suivante, manquant d'argent, il est obligé de céder à ses mercenaires suisses, qui demandent *argent, congé* ou *bataille*, et est complétement battu à la Bicoque. La perte du Milanais, la défection de Venise et de Gênes, suivirent aussitôt (1522). La même année, Charles-Quint avait fait monter sur le trône pontifical son précepteur Adrien VI.

Le Milanais à peine perdu, la France même fut menacée dans son existence par la trahison du connétable de Bourbon, le dernier des grands seigneurs féodaux, qu'une injustice jeta dans le camp de Charles-Quint. Bourbon vainquit l'incapable Bonnivet à

Biagrasso, où Bayard mourut en reprochant au vainqueur sa trahison. (1524).

Cette victoire amena les impériaux en Provence. Pescaire commandait; Bourbon guidait l'armée. L'énergique attitude des Marseillais les obligea de se retirer en désordre. Les Français, le roi en tête, se précipitèrent à leur poursuite au delà des Alpes, et se trouvèrent en leur présence à Pavie. L'artillerie faisait merveille, lorsque François Ier, chargeant avec sa cavalerie, se jeta follement devant son propre feu. La bataille fut perdue, lui-même prisonnier (1525).

L'Europe s'émut et se montra disposée à ne pas laisser succomber la France. L'Italie, menacée dans son indépendance, Henri VIII, qui jalousait Charles-Quint et dont le ministre Wolsey ne pouvait pardonner à l'empereur d'avoir deux fois donné à d'autres que lui la tiare pontificale, entrèrent dans une ligue avec la France. Cependant François Ier, impatient de sortir de captivité, signait le désastreux traité de Madrid (1526) par lequel il cédait à Charles, sous la réserve de l'hommage, la province de Bourgogne, renonçait à Naples, à Milan, à Gênes, à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, réintégrait Bourbon dans ses biens et promettait d'épouser la sœur de l'empereur, reine douairière de Portugal. A peine libre, il refusa de rendre la Bourgogne : les députés de cette province déclarèrent, dans l'assemblée de Cognac, que le roi n'avait pas le droit d'aliéner une province du royaume. L'empereur traita de parjure François Ier, qui l'accusa de mensonge. La guerre recommença. L'Italie en fut la première victime. Bourbon y précipita une armée de luthériens fanatiques, dont le chef, George Frondsberg, voulait étrangler le pape avec une chaîne d'or. Il fut tué sous les murs de Rome, mais sa horde ayant pris la ville, le vengea par les plus odieuses cruautés et par un pillage qui ne respecta rien. Le pape Clément VII fut retenu prisonnier (1527).

La chrétienté s'indigna. Lautrec envahit le Milanais, marcha sur Naples; mais l'expédition échoua par la retraite de la flotte génoise, dont l'amiral, André Doria, s'aperçut que François Ier trahissait les intérêts de sa patrie. Lautrec mourut de la peste; son armée capitula; la défaite de Landriano chassa encore une fois les Français de l'Italie. Charles-Quint y parut en maître, obligea les ducs de Ferrare et de Milan, ainsi que le marquis de Mantoue, qui fut créé duc, à se reconnaître ses vassaux, la Savoie et le Monferrat à renoncer à l'alliance française, et Clément VII à le couronner roi d'Italie et empereur (1529). Maître de l'Italie, mais menacé par les Turcs et par les protestants, Charles consentit à signer la paix de Cambrai. Ce traité, moins dur que celui de Madrid, puisque l'empereur renonçait à la

Bourgogne, fut aussi humiliant, puisque le roi de France livrait ses alliés d'Italie, abandonnait ses prétentions sur Naples, et reconnaissait Sforza comme duc de Milan (1529). Pendant la paix qui dura six ans, François Ier fit alliance avec Soliman, le sultan des Turcs, et en même temps avec la ligue protestante de Smalkade. Charles-Quint, qui venait de faire sa brillante expédition de Tunis, dénonça le roi de France à l'Europe entière, comme traître à la chrétienté, et envahit la Provence. Il ne trouva qu'un pays dévasté systématiquement par Montmorency, qui refusa de livrer bataille; et, ne pouvant y vivre, fit une triste retraite (1536).

François Ier le cita alors, devant le parlement, comme vassal félon pour la Flandre et l'Artois. Il semblait qu'arrivée à ces termes, la lutte allait devenir acharnée. Les succès menaçants de Soliman et les ravages de son amiral Barberousse sur les côtes d'Italie, soulevèrent tellement l'Europe que François fut obligé de signer à Nice, sous la médiation du pape, une trêve de dix ans avec l'empereur (1538). Les deux souverains parurent réconciliés. En 1540, Gand s'étant révoltée, François offrit à Charles de passer par la France pour aller la soumettre. Charles accepta, et promit de rendre le Milanais. Mais, à peine hors de France, il nia sa promesse, et le gouverneur du Milanais fit assassiner deux agents français qui voulaient passer en Turquie. Ces deux griefs armèrent de nouveau François Ier. Il avait l'alliance de l'Écosse; mais Henri VIII s'unit avec l'empereur.

Au midi, de brillants succès : la flotte de Barberousse et la flotte française bombardent Nice; le duc d'Enghien gagne la belle victoire de Cérisoles (1544). Mais au nord, des revers : Charles-Quint pénètre jusqu'à Château-Thierry, à quinze lieues de Paris; la disette, le peu d'accord des deux alliés, Henri VIII s'étant arrêté au siége de Boulogne, obligèrent Charles au traité de Crespy (1544) : restitutions mutuelles. Henri VIII continua la guerre et prit Boulogne, mais pour la rendre, moyennant deux millions, par le traité d'Ardres (1546). Il mourut l'année suivante, ainsi que François Ier (1547).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XLII.

HENRI II ET LE TRAITÉ DE CATEAU-CAMBRÉSIS. — RÉSULTATS DES GUERRES D'ITALIE. — LA PÉNINSULE FERMÉE AUX FRANÇAIS ET SOUMISE AUX ESPAGNOLS. — LA FRANCE ACQUIERT METZ, TOUL ET VERDUN (1547-1559). — LA RENAISSANCE EN FRANCE.

La mort de François Ier sembla d'abord laisser Charles V seul maître en Europe. Il battit les protestants d'Allemagne à Muhlberg, dicta son *Intérim* pour imposer la paix religieuse, et dominait l'Italie où après Naples et Milan qu'il occupait, il mettait encore garnison à Sienne, à Plaisance. Le roi de France, Henri II, ne s'occupait que de distribuer richesses et honneurs à quelques favoris, Montmorency, Saint-André, Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. Pourtant il sentit bientôt la nécessité d'arrêter les progrès de la puissance autrichienne, et se résolut à la guerre. Les traités avec les Suisses et les Turcs sont renouvelés. En Allemagne, le roi s'unit aux princes protestants, est reconnu protecteur des libertés germaniques, et autorisé à s'emparer, comme vicaire de l'empire, des villes de Metz, Toul et Verdun, qu'on appelait les Trois-Évêchés (1551). Il occupe en effet sans obstacle ces trois villes, mais échoue devant Strasbourg. Ce retour de la France dans la lice européenne change la fortune. Charles-Quint, surpris par Maurice de Saxe, est obligé de transiger avec les protestants, vient assiéger Metz, que le duc de Guise défend, y échoue, est battu à Renty; et, découragé par tous ces revers, dépose ses couronnes d'Espagne, d'Italie et des Pays-Bas sur la tête de son fils Philippe II (1556), puis l'empire entre les mains de son frère, déjà roi des Romains, l'archiduc Ferdinand. A partir de ce moment, la maison d'Autriche se sépara en deux branches, et la vaste domination de Charles-Quint fut pour jamais divisée (1556).

La trêve de Vaucelles, conclue avant sa retraite, n'empêcha pas la guerre de se rallumer aussitôt après. Elle se fit à la frontière nord-est de la France et en Italie, où le pape, Paul IV, faisait des efforts opiniâtres pour l'expulsion des Espagnols. Déjà le duc de Guise marchait sur Naples, quand il fut rappelé en France par la grande défaite de Saint-Quentin que venait d'essuyer Montmorency. Ce hardi capitaine résolut de frapper un grand coup. Il assiégea Calais à l'improviste, en plein hiver, et le prit au bout de huit jours (1558). La honte de Saint-Quentin se trouva cachée par la gloire de ce magnifique succès, si facilement obtenu. Le duc de Guise fut placé au-dessus de

tous les généraux contemporains : la popularité de la maison de Lorraine date de ce jour.

Calais était repris, mais les Espagnols étaient toujours sur la Somme. Aussi le maréchal de Thermes ayant encore essuyé une défaite à Gravelines, Henri II ouvrit des négociations pour la paix. Après quatre mois de conférences, le traité de Cateau-Cambrésis fut conclu. La France rendait au duc de Savoie ses États, moins Chieri, Pignerol, Chivasso, Villeneuve et Turin : elle abandonnait Sienne aux Médicis et la Corse aux Génois; mais elle gardait les Trois-Évêchés et, moyennant cinq cent mille couronnes, la ville de Calais.

La domination austro-espagnole fut inébranlablement affermie au nord et au midi de la peninsule italienne; le saint-siége se trouva condamné à l'impuissance; les ducs de Florence, de Parme et de Ferrare furent tenus dans la dépendance, et la frontière même de l'Italie resta aux mains des étrangers.

C'était là pour la France un échec; car la maison d'Autriche, malgré sa division en deux branches, restait aussi redoutable à la fin qu'au commencement de la lutte. Mais en perdant des provinces éloignées, la France gagnait au nord Calais, c'est-à-dire l'affranchissement de son territoire et son intégrité reconquise; les Trois-Évêchés, c'est-à-dire une triple avant-garde de places fortes pour la frontière de Champagne. Conquêtes utiles, nécessaires, vraiment nationales. Des guerres d'Italie, ainsi terminées, l'Europe sortait avec le système d'équilibre; la France, avec un territoire arrondi, avec une royauté toute-puissante, *mise hors de page* par François Ier, maîtresse du territoire entier depuis la confiscation des biens de Bourbon, du clergé par le concordat, de la noblesse qu'elle avait habituée dans les camps à l'obéissance, du parlement plusieurs fois rappelé à la soumission, de tout le tiers état enfin, qui n'aspirait à aucun rôle politique.

François Ier avait essayé d'organiser une armée nationale et permanente, les *légions provinciales;* cette tentative ne réussit pas, mais la marine prit quelque essor : Jacques Cartier alla découvrir le Canada (1528), et le commerce prospéra. Mais le plus heureux effet des expéditions des Français en Italie, fut de leur faire visiter ce pays des arts et des lettres, d'où ils ramenèrent des maîtres et des modèles dans tous les genres. Léonard de Vinci vint mourir en France, et y laissa sa *Joconde;* Raphaël envoya à François Ier le *Saint-Michel* et la *Sainte Famille.* André del Sarto, le Primatice, Benvenuto Cellini furent également attirés par ce monarque. Les Français devinrent maîtres à leur tour dans les choses de l'art. Pour le roi, même pour les particuliers, ils élevèrent ces beaux palais, dont le style original est appelé style de la renaissance. Pierre Lescot construisit une des

façades intérieures du Louvre; Philibert Delorme commença les Tuileries par l'ordre de Catherine de Médicis, Jean Goujon sculpta ses cariatides et les délicieuses figures de la fontaine des Innocents. Germain Pilon, Jean Cousin, se placèrent presque au même rang. L'étude de l'antiquité s'étendit, se centralisa dans le *Collége de France*, où l'hébreu, le grec, le latin, la médecine, les mathématiques, la philosophie, furent enseignés gratuitement, et qui compta tout d'abord parmi ses professeurs des hommes tels que l'hébraïsant Vatable, l'helléniste Danès, Postel, à la fois mathématicien et orientaliste, Turnèbe et Lambin. C'est aussi à François Ier que nous devons *l'imprimerie royale*.

L'étude du droit fut élevée jusqu'à la science par l'Italien Alciat, le grand Cujas, Pierre Pithou, Denis Godefroy, Doneau, François Hottmann, et Dumoulin, qui, le premier, jeta la lumière dans le chaos de nos coutumes. Grâce à leurs travaux, les Olivier, les Michel de l'Hôpital, les Harlay, les de Thou, profonds jurisconsultes, ou magistrats austères et dévoués, purent, au milieu des plus affreuses discordes religieuses, améliorer la loi civile et préparer l'unité rationnelle du droit français.

Ramus, le premier en France, étudia Platon, et lui fit balancer l'influence exclusive d'Aristote. Ambroise Paré créa la chirurgie française. Les lettres enfin brillèrent avec Rabelais, dont la bouffonne satire cache tant d'esprit moderne sous de grossières saillies, et Marot, le poëte favori de François Ier.

XLIII.

LA RÉFORME EN FRANCE. — GUERRES DE RELIGION. — FRANÇOIS II. — CHARLES IX. — HENRI III. — LES BOURBONS ET LES GUISES (1559-1589).

Le protestantisme ne s'établit en France qu'assez tard. La Sorbonne réfutait, le roi réprimait par la force les nouvelles doctrines. Le luthéranisme n'y pénétra guère. Le calvinisme, qui eut pour point de départ le livre de l'*Institution chrétienne*, publié par Calvin en 1535, fit plus de prosélytes. François Ier, qui soutenait les protestants chez son ennemi, ne les tolérait pas chez lui; en 1535, il fit brûler sous ses yeux deux luthériens, et dix ans après il approuva l'horrible massacre des Vaudois de Provence. Henri II, par l'édit d'Écouen, porta la peine de mort contre les hérétiques. Il fit même arrêter, en plein parlement, cinq magistrats suspects d'hérésie, dont un, Anne Dubourg, fut brûlé sous François II.

Ce prince, qui succéda en 1559 à son père, âgé à peine de dix-sept ans, avait épousé la belle et gracieuse Marie Stuart, nièce des Guises, princes cadets de la maison de Lorraine. Ceux-ci eurent sous ce règne un grand pouvoir, dont ils usèrent sans ménagements, de sorte qu'ils eurent bientôt soulevé contre eux une partie de la noblesse. Alors se forma la conspiration d'Amboise, mélange « de huguenoterie et de malcontentement, » dont le chef réel fut le prince de Condé, et le chef apparent un gentilhomme nommé de La Renaudie (1560). Les Guises, avertis à temps, se saisirent des conjurés et les livrèrent au supplice. Ils avaient même fait arrêter et condamner à mort le prince de Condé lorsque la mort prématurée de François II sauva le prince et livra à Catherine de Médicis la régence de son second fils, Charles IX.

L'ambitieuse italienne, tout occupée de conserver son autorité, adopta d'abord une politique de tolérance qui était aussi celle du chancelier l'Hôpital, par de plus nobles motifs. Elle crut fournir aux deux partis le moyen de vider leurs différends en provoquant le colloque de Poissy (1561). Mais des querelles y éclatèrent et envenimèrent les haines. Le massacre des protestants à Vassy par les gens du duc de Guise (1562) fut le signal d'une guerre civile de trente ans, qui, sept fois suspendue, recommença sept fois.

Les protestants réussirent au début : plus de deux cents villes tombèrent en leur pouvoir. Mais le duc de Guise leur enleva Rouen, au siége de laquelle périt Antoine de Bourbon, et les battit à Dreux. Il allait s'emparer d'Orléans, lorsqu'il fut assassiné par Poltrot de Méré. Sa mort ramena la paix (1563). Les deux partis s'unirent un instant pour reprendre le Havre, que les protestants venaient de livrer aux Anglais. Au reste, si les hérétiques appelaient les étrangers, ainsi faisaient les catholiques, et, en 1564, Catherine de Médicis eut à Bayonne une entrevue avec le duc d'Albe qui lui donna de cruels conseils : la France devenait le champ de bataille des partis religieux qui divisaient l'Europe.

Marquée par la bataille de Saint-Denis, où périt le vieux connétable de Montmorency, la seconde guerre civile se termina par la paix *boiteuse* ou *mal assise* de Longjumeau (1568), conclue sous l'influence toujours pacifique de l'Hôpital, qui trouvait moyen, au milieu de ces troubles civils, de rendre ses belles ordonnances d'Orléans (1560) et de Moulins (1566), qui introduisaient dans l'administration du royaume d'utiles réformes. Sa disgrâce rouvrit les champs de bataille : les protestants, toujours malheureux dans les actions générales, furent encore vaincus à Jarnac (1569), où succomba leur chef austère et intrépide, le prince de Condé. La mère de Henri IV, Jeanne d'Albret,

releva les courages abattus, et Coligny, prenant la conduite du parti, sut, malgré une nouvelle défaite, celle de Moncontour, imposer au gouvernement la paix de Saint-Germain (1570). Un instant même il entraîna le jeune roi dans une politique toute protestante : Charles IX allait soutenir contre Philippe II les Pays-Bas révoltés. La Saint-Barthélemy fit avorter ce dessein (1572). Catherine avait attiré à Paris, sous le prétexte du mariage du jeune roi de Navarre avec une sœur de Charles IX, les principaux chefs du parti. Dans la nuit du 24 au 25 août, le tocsin sonna, Coligny fut la première victime, après lui périrent tous les protestants à peu près qui se trouvaient dans la ville, moins le jeune prince de Condé et le roi de Navarre, qui furent contraints d'abjurer. Ce massacre fut répété dans plusieurs villes. Une quatrième guerre civile en sortit. Malgré la perte de ses plus vaillants capitaines et de l'élite de ses soldats, le parti protestant ne se laissa point abattre et obtint le traité de la Rochelle (1573). La Saint-Barthélemy éloigna du parti catholique tous les hommes modérés et tolérants qui formèrent un parti intermédiaire, celui des *politiques*, à la tête duquel se plaça le duc d'Alençon, frère du roi. C'est à lui que Henri IV devra son triomphe. Charles IX mourut, à peine âgé de vingt-quatre ans, au milieu d'une cinquième guerre civile (1574).

Il eut pour successeur son frère, Henri III, prince distingué par son esprit, mais méprisé pour ses vices, que les Polonais, sur le bruit de ses victoires de Jarnac et de Moncontour, avaient choisi pour roi, et qui, à la nouvelle de la mort de son frère, se hâta d'échapper à ceux qui l'avaient élu pour revenir en France. Les politiques s'étaient unis aux protestants, François d'Alençon à Henri de Navarre. Après une guerre mal conduite, le roi signa la paix de Beaulieu, qui donna au prince de Condé le gouvernement de la Picardie.

Jacques d'Humières, gouverneur de Péronne, réunit contre ce prince protestant, qu'on voulait imposer à une province catholique, plus de cinq cents gentilshommes, et les forma en association pour la défense de la foi. Telle fut l'origine et l'occasion de la Ligue, qui eut pour objet de soustraire la direction des intérêts catholiques à la politique incertaine et équivoque du gouvernement. Le nouveau duc de Guise était alors Henri le Balafré, ainsi nommé d'une blessure qu'il reçut, en 1575, dans un combat contre une armée allemande, auxiliaire des protestants. Il se fit le chef réel, quoique anonyme, de l'union catholique et fomenta l'aversion générale pour la dynastie de Valois, à laquelle il espérait substituer sa propre famille.

La Ligue fit de rapides progrès : activement servie par le clergé, surtout par les moines et par les jésuites, elle se rendit maîtresse des élections et domina dans les états de Blois (1576). On contraignit le

roi de rétracter l'édit de Beaulieu. On accorda six mois aux protestants pour abjurer. Mais en même temps qu'on forçait le roi à leur déclarer la guerre, on lui refusait les moyens de la faire; les hostilités languirent, et le roi, débarrassé de la surveillance des états généraux, s'empressa de signer un nouvel édit de pacification (1577).

Survint un événement d'une portée considérable : le duc François d'Alençon mourut en 1584. Le chef des protestants, Henri de Navarre, se trouva l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques, en majorité dans le pays, se voyaient menacés d'avoir pour roi un calviniste. Aussi la Ligue prit-elle aussitôt un accroissement extraordinaire. Elle contraignit Henri III à déclarer la guerre à son successeur légitime. Henri de Navarre débuta par la victoire de Coutras (1587). Mais le duc de Guise l'empêcha d'en profiter en détruisant les secours qui lui venaient d'Allemagne.

Henri III n'avait plus que le nom de roi : le duc de Guise, qui voulait lui ôter jusqu'à ce nom, excita dans Paris l'insurrection connue sous le nom de *journée des barricades*, à laquelle le roi n'échappa qu'à grand'peine (1588). Bientôt il se fit donner une autorité presque souveraine par l'édit d'union (1588). Henri III n'eut plus de secours qu'en la nation : mais les états généraux, réunis à Blois (4 octobre), se déclarent ouvertement en faveur de la Ligue. Ils proclament l'édit d'union loi fondamentale de l'État. Henri III, abreuvé d'humiliations, se venge du duc de Guise en le faisant assassiner (23 décembre). A la nouvelle du meurtre, les Parisiens se soulèvent, et le duc de Mayenne, frère de la victime, est nommé lieutenant général du royaume. Les plus grandes villes adhèrent au mouvement, et le roi, abandonné de tous, se rapproche enfin du roi de Navarre. Les deux rois viennent assiéger Paris avec quarante mille hommes; mais Henri III, le dernier des Valois, est tué d'un coup de couteau par le jacobin Jacques Clément (1589), Henri de Navarre devient roi protestant d'un royaume où la majorité de la population est catholique, et qu'il lui faudra gagner par des victoires, acheter par une conversion. Alors seulement la question de la réforme sera résolue par la tolérance religieuse.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XLIV.

HENRI IV ACHÈVE DE RUINER PAR SES SUCCÈS LA PRÉPONDÉRANCE DE L'ESPAGNE; IL TERMINE EN FRANCE LES GUERRES DE RELIGION ET RÉTABLIT LE POUVOIR ROYAL. — SES RÉFORMES, SES PROJETS. — SULLY. — ÉCOLES LITTÉRAIRES DE LA FRANCE. — MONTAIGNE. — AMYOT. — RONSARD; MALHERBE.

Après l'assassinat de Henri III, le roi de Navarre se fit proclamer roi de France au camp de Saint-Cloud; mais il se vit abandonné des principaux seigneurs catholiques, et la Ligue se grossit de tous les royalistes qui redoutaient un roi protestant. Le duc de Mayenne fit proclamer le cardinal de Bourbon (Charles X), et sous son nom dirigea tout. Réduit à sept mille hommes, Henri IV ne pouvait continuer le siége de Paris : il se retira en Normandie pour aller recevoir les renforts qu'il attendait d'Angleterre. Serré de près par Mayenne, et acculé à la mer, il prit une forte position à Arques, près de Dieppe, et repoussa victorieusement toutes les attaques. Les Anglais arrivés, il attaqua à son tour : peu s'en fallut qu'il n'emportât Paris par surprise (1589). De nouveau vainqueur à Ivry (1590), il revint devant la capitale. Les Parisiens se défendirent avec une indomptable énergie. La famine enleva trente mille habitants sans que personne parlât de se rendre. Le duc de Parme, Alexandre Farnèse, qui commandait dans les Pays-Bas les troupes espagnoles, accourut, et trompant le roi par de savantes manœuvres, fit entrer dans la ville un grand convoi. Henri dut lever le siége. La campagne de 1591 ne fut marquée que par des escarmouches insignifiantes. En 1592, Henri attaqua Rouen; mais Farnèse vint encore lui arracher une conquête certaine.

Par bonheur la Ligue était pleine de divisions, inévitable suite des revers. Les *seize* sévissaient même contre les catholiques modérés, et envoyaient à la potence un président du parlement. Mayenne, effrayé, proscrivit ces chefs du mouvement populaire. Dès lors une sourde opposition, secrètement encouragée par l'Espagne, entrava ses projets.

Cependant le cardinal de Bourbon était mort depuis plus de deux ans. De toutes parts, le cri public réclamait un pouvoir définitif. Mayenne convoqua un simulacre d'états généraux. Les députés se réunirent à Paris (1593). Alors parurent au grand jour les dissentiments qui, depuis longtemps, affaiblissaient la Ligue. Philippe II voulait être payé des énormes sacrifices qu'il avait faits en faveur de la Ligue, et ne demandait rien moins que la couronne pour sa fille

sabelle. Le sentiment national se souleva : le parlement rendit un arrêt où Mayenne était supplié « d'empêcher que, sous prétexte de religion, la couronne ne fût transférée en des mains étrangères. » La France repoussait donc Henri IV comme hérétique, les ligueurs comme instruments et complices de l'étranger. Il n'y avait qu'un moyen d'en finir et d'empêcher le royaume de tomber en dissolution. La conversion de Henri était devenue nécessaire. « Si le roi de Navarre était présent, avait dit Sixte-Quint lui-même, je le supplierais à genoux de se faire catholique. » Henri abjura le 25 juillet 1593, dans l'église de Saint-Denis, et reçut à Chartres l'onction royale.

La Ligue n'avait plus de raison d'être; elle retarda, mais ne put empêcher le triomphe du Béarnais. Brissac lui vendit Paris (22 mars 1595), et quelques mois après l'absolution pontificale consacra définitivement ses droits aux yeux même des ligueurs; force fut alors aux chefs de la Ligue de reconnaître Henri IV. Le duc de Guise céda comme Villars, Brancas et Mayenne; mais tous aussi, comme Brissac, se firent acheter leur soumission (1596).

Une courte guerre avec l'Espagne, illustrée par le combat de Fontaine-Française et le siége d'Amiens (1597), amena la paix de Vervins. Les limites des deux royaumes furent rétablies sur le pied du traité de Cateau-Cambrésis (mai 1598).

Henri avait assuré déjà la paix intérieure de la France en signant le célèbre édit de Nantes (avril 1598), qui donnait aux protestants la liberté de conscience partout, la liberté de culte dans l'intérieur des châteaux et dans un grand nombre de villes; des chambres mi-partie dans les parlements du midi; des places de sûreté; enfin, ce qui les constituait comme un État dans l'État, le droit de s'assembler par députés, tous les trois ans, pour présenter au gouvernement leurs réclamations.

La paix extérieure et intérieure une fois donnée à la France, Henri IV avait à fermer les plaies du pays. Les finances étaient dans l'état le plus déplorable; la dette publique montait à plus de huit cents millions de notre monnaie, et le trésor touchait à peine annuellement vingt-cinq millions. Henri IV choisit pour surintendant des finances un homme de guerre, le fidèle compagnon de sa fortune, Sully. Ce ministre énergique et dévoué fit rendre gorge aux traitants, vérifia par lui-même le produit des impôts, et ne les afferma qu'à un taux convenable. En moins de douze ans, malgré que la taille eût été réduite de quatre millions, les services publics furent assurés, cent millions de dettes payés, soixante millions de domaines rachetés, et une épargne de quarante et un millions mise en réserve dans les caves de la Bastille.

« Le labourage et le pâturage, disait Sully, sont les deux mamelles dont la France est alimentée, et les vrais mines et trésors du Pérou. » Il décréta donc le desséchement des marais, prohiba le déboisement du sol, permit la libre exportation des grains. Il fut défendu aux collecteurs de la taille de saisir les bestiaux ou les instruments de labourage. Enfin, un grand agronome, Olivier de Serres, popularisa, par ses ouvrages, les vrais préceptes de la culture et de l'économie rurale.

Sully méprisait l'industrie; mais le roi, moins exclusif, fit planter cinquante mille mûriers, releva les fabriques de Lyon, de Nîmes et de Tours, qu'avaient établies François Ier et Louis XI. Il fonda des manufactures de verrerie et de faïence à Nevers et à Paris, conclut des traités de commerce avec la Hollande et l'Angleterre, rendit à la France le monopole du commerce en Orient, et fit bâtir, par Champlain, la ville de Québec au Canada (1608).

Henri IV rêvait de donner le repos à l'Europe, comme il le donnait à la France : il avait conçu le plan d'une grande confédération des États européens avec une diète pour juger les différends nationaux. Il allait entreprendre, dans ce but, une guerre contre l'Autriche, et déjà il entrait en campagne avec quarante-six mille hommes, à l'occasion de la succession de Clèves et de Juliers, quand le poignard de Ravaillac sauva l'Autriche (1610).

L'ordre qui rentrait dans l'état politique se mit, à la même époque, dans la littérature. Celle-ci, à la fin de ce XVIe siècle si agité, avait jeté un éclat vif et varié. A côté du sévère et dogmatique Calvin, le brillant, le capricieux, le sceptique auteur des *Essais*, Michel de Montaigne, né en Périgord; Amyot, naïf traducteur de Plutarque; Charron, grave et judicieux; le protestant d'Aubigné, virulent et plein de séve dans son histoire et dans ses satires; enfin, les auteurs de l'admirable satire Ménippée.

Dans la poésie, Ronsard, suivi des poëtes qui forment avec lui la *Pléiade* (Joachim du Bellay, Antoine Baïf, Étienne Jodelle), réagit contre le genre tout gaulois de Marot, et en voulant enrichir la langue française par des emprunts au latin, il la travestit d'une façon grotesque. Rien donc ne se faisait avec règle, même dans l'ordre littéraire. Mais voici venir les régulateurs : le premier est Malherbe, né à Rouen en 1555, mort en 1628, qui fixa la langue et la prosodie; le second sera Boileau.

XLV.

L'AUTORITÉ ROYALE CONSERVE LA PRÉÉMINENCE EN FRANCE. — RICHELIEU ET LOUIS XIII. — LE PROTESTANTISME CESSE D'ÊTRE UN PARTI POLITIQUE. — ABAISSEMENT DES GRANDS. — CRÉATION DES INTENDANTS. — ABAISSEMENT DE LA MAISON D'AUTRICHE (1610-1643).

Au XVIIe siècle, la royauté anglaise faillit disparaître, et en Allemagne l'autorité impériale succomba. En France, au contraire, Richelieu en fit le pouvoir le plus absolu qui ait jamais été. Il y eut cependant, après la mort de Henri IV, une époque d'agitations intérieures, sous le faible gouvernement de la régente Marie de Médicis qui abandonna toute la politique de son époux, au dedans et au dehors. Elle livra les finances, l'épargne de Sully, à son favori Concini, maréchal d'Ancre, et aux grands qui se révoltaient pour faire acheter leur soumission par des places et des pensions. Tel fut le traité de Sainte-Menehould (1614), après lequel, pour couvrir leur cupidité d'une apparence de bien public, ils exigèrent des états généraux. Les états de 1614 sont fameux, comme les derniers convoqués avant la révolution française. On y remarque les sages demandes du tiers état par l'organe de Robert Miron, mais en même temps l'outrageux mépris de la noblesse pour le troisième ordre et le dédain avec lequel ces réclamations furent accueillies du gouvernement, qui précipita la clôture des états, et renvoya les députés chez eux sans s'occuper de leurs demandes.

Nouvelle révolte des grands, toujours dans le but d'arracher à la royauté des gouvernements et des pensions. Condé, leur chef, obtient, avec le traité de Loudun, six millions et cinq places de sûreté (1616). Concini, qui ose le faire arrêter, voit se soulever contre lui toute la noblesse et le roi lui-même, entraîné par son favori Albert de Luynes, complote contre lui. Il est tué par le capitaine des gardes chargé de l'arrêter, et sa femme Éléonore Galigaï est brûlée vive pour avoir dominé la reine par des sortiléges, disait l'accusation (1617)

Au gouvernement de la reine mère et de Concini succéda celui de Louis XIII et d'Albert de Luynes qui ne valut pas mieux. Il fallut reléguer à Angers Marie de Médicis dont la petite cour servait maintenant de point de ralliement aux factieux. Mais d'autres ennemis, demeurés jusque-là tranquilles, se réveillèrent tout à coup. Irrités de l'injonction faite aux réformés béarnais de rendre les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés, les protestants se révoltèrent.

qui vendit honteusement son honneur et les intérêts de l'Angleterre ; puis il lance tout à coup (1672), sur la Hollande, 100 000 hommes commandés par Turenne et Condé. Le Rhin est passé, toutes les places s'ouvrent, les Français campent à quatre lieues d'Amsterdam. Mais Louis XIV sauve les Hollandais par ses lenteurs : ceux-ci renversent et égorgent leur grand pensionnaire, Jean de Witt, et mettent à sa place, comme stathouder, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, l'ennemi le plus implacable de la France. Guillaume fait ouvrir les écluses, noie le pays, et force les envahisseurs à se retirer devant l'inondation.

Cet échec du grand roi attire toute l'Europe contre lui : l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre même, malgré son roi, s'unissent à la Hollande. La France n'en triomphe pas moins : Condé gagne sur Guillaume d'Orange la sanglante victoire de Sénef; Turenne ravage le Palatinat et disperse, dans son admirable campagne de 1674, 60 000 impériaux qui ont envahi l'Alsace. En même temps Duquesne détruit, près d'Agousta (Sicile), la flotte espagnole. Malgré la mort de Turenne emporté à Salzbach par un boulet (1675), et la retraite de Condé, la supériorité demeure à la France, qui signe les traités avantageux de Nimègue (1768). La Hollande recouvra tout ce qu'elle avait perdu ; mais l'Espagne, encore une fois victime, céda la Franche-Comté, et, dans le nord, Aire, Saint-Omer, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambrai, Ypres, Maubeuge, etc. Quant à l'empereur, il obtint Philipsbourg, mais en perdant Fribourg. Le roi contraignit le Danemark et le Brandebourg à rendre toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur la Suède (traité de Saint-Germain en Laye, 1679). Ainsi la France sortait glorieuse et agrandie d'une lutte contre toute l'Europe : notre frontière du nord et de l'est s'éloignait, s'élargissait et se fortifiait, au fur et à mesure, par les soins de Vauban, notre grand ingénieur.

Ces guerres portèrent au comble la gloire de Turenne et de Condé, et mirent en lumière celle de Vauban et de Duquesne. Turenne, le héros de la guerre d'Alsace, qui grandissait d'audace en vieillissant, remportait des victoires moins brillantes qu'utiles qui sauvaient le pays. Condé jetait plus d'éclat, mais n'épargnait pas plus le sang des soldats qu'il ne s'épargnait lui-même. Vauban, le plus habile ingénieur de ce siècle, inventa les *parallèles* en 1673 pour l'attaque des places, et le tir à ricochet pour démonter les pièces des assiégés. Il travailla à trois cents places anciennes, et en construisit trente-trois nouvelles, soit le long de notre frontière de terre, soit sur le littoral. Abraham Duquesne de Dieppe, un des premiers hommes de mer de cette époque, battit, près d'Agousta, le Hollandais Ruyter, mais

ne put jamais devenir amiral à cause de sa religion : il était calviniste.

Ainsi finissait glorieusement la première période du règne de Louis XIV, qui avait eu pour résultat d'ajouter au territoire deux grandes provinces : la Flandre, qui couvrait notre frontière du nord et qui défendait la capitale au moyen d'une triple ceinture de places fortes élevées par Vauban, et la Franche-Comté, qui, en complétant la frontière de l'est, achevait ce qu'avait commencé le traité de Westphalie.

L.

RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES ET POLITIQUE DE LOUIS XIV A L'ÉGARD DE L'ANGLETERRE. — CHARLES II — JACQUES II. — OPPOSITION DE L'ARISTOCRATIE ET DU CLERGÉ ANGLAIS. — RÉVOLUTION DE 1688 AVEC L'AIDE DE LA HOLLANDE. — GUILLAUME DE NASSAU. — LOCKE. — NOUVEAU DROIT POLITIQUE (1679-1688).

La paix de Nimègue marque le plus beau moment du règne de Louis XIV. Ce prince paraît alors vraiment mériter le titre de *Grand* que lui donne l'hôtel de ville de Paris. Mais bientôt après tout s'assombrit. Colbert meurt (1683). La dure et étroite influence de Louvois et de M^me^ de Maintenon domine le roi, qui, après avoir envoyé les missions bottées (*dragonnades*), prononce la révocation de l'édit de Nantes (1685). Les protestants sont tenus de se convertir ou de quitter le royaume. Leurs enfants leur sont arrachés et élevés dans l'Église catholique. Les protestants, exclus des fonctions publiques, fournissaient à notre industrie ses plus habiles ouvriers. Deux cent mille sortent du royaume, parmi lesquels neuf mille matelots, douze mille soldats et six cents officiers. Un faubourg de Londres se peuple de nos artisans, Berlin et tout le Brandebourg en reçoivent un grand nombre. L'étranger s'empare des secrets de notre industrie, et l'Angleterre commence à l'égaler. Les réfugiés portent dans toute l'Europe leur haine contre Louis XIV, et de plus ils laissent au sein de la France une guerre civile, celle des camisards, dans les Cévennes, domptés seulement, en 1703, par Villars.

Dans le même temps Louis XIV faisait des conquêtes en pleine paix. Il se faisait adjuger, par les *chambres* de réunion établies à Metz, Brisach et Besançon, les *dépendances* de ses dernières conquêtes, et, à ce titre, Strasbourg (1681). Il traitait le pape avec la dernière arrogance dans l'affaire du marquis de Lavardin, et il obligeait le doge de Gênes à venir s'humilier à sa cour. La coalition

européenne se reforma aussitôt à Augsbourg (1686), et deux ans après elle acquit un puissant renfort par le renversement de Jacques II et l'avénement de Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre (1688).

Sous Cromwell, l'Angleterre n'avait été l'alliée de la France qu'à des conditions onéreuses pour ce dernier pays. Louis XIV rechercha, comme Mazarin, à mettre l'Angleterre de son côté, mais sans payer cette alliance aussi cher. A Cromwell, il avait fallu céder Dunkerque et Mardick; pour Charles II, il suffit d'une pension. Remonté sur le trône de ses pères, sans conditions, Charles II avait d'abord bien compris sa situation, grâce aux conseils de Clarendon, son ministre, et soutenu l'Église anglicane ou haute Église contre les catholiques et contre les presbytériens. L'impopularité de l'abandon de Dunkerque et de Mardick à Louis XIV contre quelques millions fut effacée par la participation de Charles II à la triple alliance en 1668, qui arrêta les progrès de la France aux Pays-Bas; mais, dans la seconde moitié de son règne, il changea complétement, et se tourna à la fois contre la liberté et contre le protestantisme. C'est alors que, pour ne point se trouver dans la dépendance de son parlement, il se vendit à Louis XIV, qui, moyennant une pension annuelle faite à ce prince, n'eut plus, du moins pour quelque temps, à s'inquiéter d'une intervention hostile et énergique de l'Angleterre. La lutte s'anima bientôt entre Charles II et le parlement. Le chancelier même, Shaftesbury, se retira du ministère pour prendre place dans l'opposition, parmi les *whigs*, nom que l'on commençait à donner aux adversaires du gouvernement, tandis qu'on appliquait celui de *torys* à ses partisans. L'opposition, de jour en jour plus ardente, arracha, en 1673, le bill du *test*, qui, en obligeant tous les fonctionnaires à attester avec serment qu'ils ne croyaient pas à la transsubstantiation, excluait les catholiques des emplois publics, et l'année suivante elle força le roi de rompre son alliance avec Louis XIV, et d'entrer dans la coalition contre la France. Les calculs de Louis XIV se trouvaient trompés par cette défaite du pouvoir absolu en Angleterre; mais les troubles qui recommencèrent bientôt dans ce pays rassurèrent le roi de France. La *conspiration papiste*, imaginée par le misérable Titus Oates, en 1678, et le souvenir de l'incendie de Londres (1666), attribué aux catholiques, provoquèrent des rigueurs extrêmes: huit jésuites furent pendus, le vieux Strafford décapité; le duc d'York, frère du roi et converti au catholicisme, s'enfuit à Bruxelles. Enfin le parlement, avançant toujours, vota, en 1679, le bill d'*habeas corpus*, qui confirmait et précisait la fameuse loi de garantie individuelle, écrite dans la grande charte et si souvent violée. Il fut établi que tout prisonnier, quel qu'il fût,

serait interrogé dans les vingt-quatre heures. Un instant suspendue par la révolte des puritains d'Écosse, qui furent vaincus sur la Clyde par le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, et traités avec une sévérité atroce (1680), l'audace du parlement s'accrut jusqu'à exclure le duc d'York du trône par un bill formel. Charles II prononça sa dissolution et en convoqua un autre qu'il ne tarda pas à dissoudre également. Shaftesbury, Algernon Sidney et lord William Russel, conspirèrent ou furent impliqués dans un complot pour placer sur le trône Monmouth, le *duc protestant*. Ils échouèrent; le premier s'échappa, les deux autres moururent sur l'échafaud. Charles II n'en parut que plus affermi et se passa de parlement.

A sa mort le duc d'York rentra et se fit proclamer sous le nom de Jacques II. Il ne garda aucune mesure, assista publiquement à la messe, s'entoura de moines et de jésuites. Argyle et Monmouth ayant débarqué en Écosse et en Angleterre pour le renverser, la défaite de Sedgemoor ruina leur dessein; ils périrent tous les deux, et leurs partisans furent livrés en foule à l'échafaud par le chancelier Jeffries. Cependant ce n'était pas seulement le peuple anglais qui était mécontent, mais aussi tout le clergé anglican, qu'une restauration du catholicisme eût renversée, et les nobles, détenteurs des biens des anciens couvents. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et stathouder de Hollande, était en relation avec tous les mécontents. Appelé par eux, il débarqua en Angleterre avec des troupes (1688). Jacques II ne put même combattre et s'enfuit en France. Guillaume déclara le trône vacant et convoqua le parlement. Les deux chambres lui déférèrent solennellement la royauté, ainsi qu'à sa femme la princesse Marie, et déclarèrent la princesse, Anne de Danemark, seconde fille de Jacques II, leur héritière, assurant ainsi la succession royale à une dynastie protestante qui descendait des Stuarts par les femmes. Guillaume s'empressa de signer la *déclaration des droits* qui limitait l'autorité royale au profit du parlement (1689), et l'Angleterre eut dès lors le régime constitutionnel dont elle jouit en paix depuis un siècle et demi.

Locke, dans son *Essai sur la véritable origine, les limites et le but du gouvernement*, écrit peu après, marque l'esprit et la portée de cette révolution, en déclarant que les peuples ont le droit de choisir leurs gouvernements, et que ceux-ci sont sujets aux lois. Louis XIV, de son côté accueillit Jacques II avec magnificence, comprenant bien qu'en lui était vaincue la royauté de droit divin et du bon plaisir.

LI.

SUITES DE LA RÉVOLUTION DE 1688 POUR LA POLITIQUE GÉNÉRALE DE L'EUROPE. — TRAITÉ DE RYSWICK.— GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.— TRAITÉS D'UTRECHT ET DE RASTADT (1688-1715). — LUXEMBOURG, VILLARS, CATINAT, VENDÔME, BERWICK, TOURVILLE.

Le changement qui venait de s'opérer en Angleterre avait une grande portée politique; ce n'était pas seulement un fait anglais que la substitution dans un grand pays de la royauté consentie à la royauté de droit divin, c'était aussi un fait européen, car l'Angleterre, ayant maintenant un gouvernement national, allait pouvoir agir au dehors, reprendre son rang à la tête des États protestants, et l'Europe allait trouver pour sa lutte contre Louis XIV un allié énergique dont les forces avaient été depuis longtemps ménagées. Le roi de France comprit bien que c'était de ce côté qu'allaient venir les plus grands dangers. Aussi chercha-t-il d'abord à les conjurer en opérant une contre-révolution en Angleterre.

Il fit à Jacques II un accueil magnifique, lui donna des troupes, et le fit porter en Irlande par ses vaisseaux. Jacques fut vaincu à la bataille de la Boyne, et peu après Tourville lui-même, obligé par les ordres de Louis XIV d'attaquer quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux avec quarante-quatre, essuya le désastre de la Hogue (1692). Dès 1688, la guerre avait éclaté sur le continent, et la France y conservait l'avantage. Luxembourg battit les alliés à Fleurus (1690), puis à Steinkerque (1692), enfin à Neerwinden (1693). Vainqueur à Staffarde (1690), Catinat occupa la Savoie, envahit le Piémont et s'en assura la plus grande partie par une nouvelle victoire, celle de la Marsaille (1693). Sur mer, où nos flottes ne dominaient plus, Nesmond, Pointis, Duguay-Trouin, Jean Bart et une foule d'autres corsaires ou capitaines ruinaient le commerce de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande. Mais la France s'épuisait dans une lutte inégale. Vauban écrivait vers ce temps-là : « La moitié du royaume vit des aumônes de l'autre. » D'ailleurs, Charles II se mourait : la succession d'Espagne allait s'ouvrir; l'Europe allait avoir besoin de repos pour se préparer à ce grand événement. Louis XIV désirant la paix, mais la voulant avantageuse, suivit la même tactique qu'en 1677 : il divisa ses ennemis. Le duc de Savoie consentit à traiter : on lui rendit ses États, même Pignerol, et sa fille épousa le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV (1696). La défection de la Savoie détermina les alliés à céder : après de courtes négociations, la paix fut signée dans le congrès de Ryswick (1697). Louis XIV reconnut Guillaume III, rendit à l'empire tout ce que les chambres de réunion lui avaient adjugé hors de l'Alsace; le duc de Lorraine fut remis en possession de son duché. Mais la France garda l'ouest de Saint-Domingue, ainsi que Strasbourg.

La branche aînée de la maison d'Autriche allait s'éteindre avec Charles II. Trois puissances se disputaient l'héritage : la France, l'Autriche et la Bavière. Louis XIV invoquait les droits de sa femme, Marie-Thérèse, l'aînée des enfants de Philippe IV; Léopold Ier avait épousé la fille cadette, Marguerite; l'électeur de Bavière réclamait au nom de son fils mineur, petit-fils de cette même Marguerite. Un premier projet de partage de la monarchie espagnole, accueilli et garanti par Guillaume, fut repoussé avec indignation par Charles II qui favorisa le jeune duc de Bavière. Cet enfant mourut : la France et l'Autriche restèrent seules. Un nouveau projet de partage ayant échoué, le duc d'Harcourt, notre ambassadeur, eut l'habileté d'entraîner l'opinion espagnole en faveur de la France, et Charles II fit un testament qui désignait pour son héritier le duc d'Anjou. Louis XIV accepta pour son petit-fils après de longues réflexions, et dit le fameux mot : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Au lieu de ménager l'Europe inquiète, Louis XIV l'irrite en conservant à Philippe V ses droits de succession éventuelle à la couronne de France, en établissant des garnisons dans les Pays-Bas et en reconnaissant à Jacques III, après la mort de Jacques II, le titre de roi d'Angleterre. C'était violer ouvertement le traité de Ryswick (1701). Une nouvelle ligue est conclue à la Haye, entre l'Angleterre et les Provinces-Unies : la Prusse, l'empire, le Portugal et jusqu'au duc de Savoie, beau-père de Philippe V, y adhèrent successivement (1701-1703). Trois hommes supérieurs, Heinsius, grand pensionnaire de Hollande; Marlborough, chef du parti whig en Angleterre, habile diplomate et grand général; Eugène enfin, Français émigré en Autriche, dirigeaient admirablement la ligue. Au contraire la France n'avait plus que Chamillart pour remplacer Colbert et Louvois. Heureusement, ses généraux valaient mieux que ses ministres, sauf l'incapable et malheureux Villeroi.

L'Autriche, plus intéressée dans le débat qu'aucune autre puissance, commence les hostilités. Le prince Eugène attaque Crémone à l'improviste, prend Villeroi, mais est chassé de la ville (1701) et battu à Luzzara par le duc de Vendôme (1702). Le théâtre de la guerre s'agrandit, lorsque Marlborough débarque dans les Pays-Bas et l'archiduc Charles en Portugal. La défaite de Hochstedt rejette les Français hors de l'Allemagne (1704); celle de Ramillies donne aux

alliés les Pays-Bas; celle de Turin, le Milanais et le royaume de Naples (23 mai et 7 septembre 1706). Toulon est menacé (1707). Pour arrêter l'ennemi aux Pays-Bas, Louis XIV lève encore une magnifique armée : elle est complétement mise en déroute à Oudenarde. Lille se rend après deux mois de siége (1708). L'hiver de 1709 vient ajouter ses rigueurs extraordinaires. Louis XIV demande la paix aux Hollandais. Ceux-ci y mettent cette condition outrageante, qu'il chasserait lui-même d'Espagne son petit-fils. Indigné, il adresse un appel à ses sujets. 100 000 hommes accourent encore avec Villars. Ils sont vaincus à Malplaquet, mais en tuant vingt mille hommes aux ennemis, et n'en ayant perdu que huit mille.

L'année suivante, Vendôme assure le trône d'Espagne à Philippe V par la victoire de Villaviciosa (1710). En même temps, l'archiduc Charles, le protégé des alliés, devient empereur d'Allemagne par la mort de Joseph Ier (1711). L'équilibre européen se trouvait rompu s'il réunissait à la couronne impériale celles de Naples et d'Espagne. L'Angleterre et la Hollande n'avaient plus d'intérêt à continuer la guerre. Aussi les whigs sont-ils renversés et le ministère tory entame des négociations sérieuses avec la France (1711). Marlborough est rappelé. Quelques mois après, l'armée impériale est battue à Denain par Villars. Cette glorieuse victoire hâta la conclusion de la paix. Le 11 avril 1713, l'Angleterre, le Portugal, la Savoie, la Prusse et la Hollande signèrent avec la France le traité d'Utrecht.

La France reconnaissait l'ordre de succession établi en Angleterre par la révolution de 1688, cédait l'île de Terre-Neuve et s'engageait à démolir les fortifications de Dunkerque, la patrie de Jean Bart. De plus, il fut stipulé que les couronnes de France et d'Espagne ne pourraient jamais être réunies sur la même tête. La Hollande obtint le droit de mettre garnison dans la plupart des places fortes des Pays-Bas espagnols, et ce droit lui fut confirmé par le traité dit de la Barrière. Le duc de Savoie reçut la Sicile avec le titre de roi : le roi de Prusse fut aussi reconnu par la France. L'empereur, resté seul, continua la guerre; mais Villars prit Landau et Fribourg : Charles VI signa le traité de Rastadt (1714), par lequel il acquit les Pays-Bas, et, en Italie, Naples, la Sardaigne, le Milanais et les présides de Toscane.

La France faisait de durs sacrifices; mais elle obtenait, pour prix de ces concessions, la reconnaissance de Philippe V par les puissances de l'Europe, et l'Espagne n'ayant plus les Pays-Bas, devenait son alliée naturelle, au lieu d'être comme elle l'était depuis deux siècles son ennemie acharnée. C'était un grand résultat. Louis XIV mourut peu de temps après. Il conserva jusqu'au bout cette grandeur de caractère qu'il avait déployée surtout dans les dernières années de son règne (1715). Il avait régné soixante et douze ans.

Dans ses dernières guerres, Louis XIV avait été aidé par d'habiles héritiers de Condé et de Turenne : Luxembourg, qui sut le premier faire manœuvrer de grandes armées et semblait avoir hérité de la promptitude du coup d'œil de Condé, mais ne mettait pas toujours ses victoires à profit; Catinat, son émule, qui ressemblait plus à Turenne, et qui fut appelé le sage; Berwick, fils naturel de Jacques II et tacticien habile; Vendôme, descendant de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, homme indolent tout livré aux plaisirs, qui ne s'inquiéta jamais de préparer la victoire et qui la rencontra souvent; Villars, qui réunissait la science à l'élan, et fut toujours heureux à la guerre; enfin sur mer, Tourville, qui ne compta jamais les ennemis, mais les nécessités de la patrie, et que Louis XIV nomma maréchal de France après la malheureuse journée de la Hogue.

LII.

COUP D'ŒIL SUR LE XVIIe SIÈCLE. — PROGRÈS GÉNÉRAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

A côté des capitaines les plus habiles, des diplomates les plus fins, des princes les plus remarquables, on trouve dans le XVIIe siècle les plus grands poëtes, les plus profonds mathématiciens et d'illustres artistes. Chaque peuple compte avec orgueil une légion nombreuse de talents variés, et les rois se disputent l'honneur de prodiguer à ces hommes d'élite les faveurs et les distinctions. Toutefois, nul ne sut donner autant de prix à ses libéralités que celui qui a mérité aussi légitimement qu'Auguste et Léon X de donner son nom à son siècle.

Dans le tableau que présente cette époque solennelle, la France s'élève au-dessus de toutes les nations; à côté se place l'Angleterre; un peu moins haut et pourtant avec gloire, la Suède; puis viennent la république des Provinces-Unies, la vieille Autriche, la Prusse naissante, et la Russie, qui commence à recueillir ses membres épars; enfin, comme pour faire ombre au tableau, la Pologne, qui dépérit malgré sa gloire chevaleresque, l'Italie, qui n'a pu *chasser les barbares*, l'Espagne, qui a expulsé les Maures, c'est-à-dire sa population la plus active, et la Turquie, énervée par l'indiscipline des janissaires.

Les érudits qui ont été l'honneur de ce siècle sont, dans la philologie, le Génevois Casaubon et le Français Scaliger, morts au com-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mencement du siècle; puis le grand Saumaise, né en Bourgogne, le Flamand Gruter, le Hollandais Vossius, les Allemands Gronovius, Grævius, Freinshémius, Spanheim; il ne faut pas oublier M. et Mme Dacier, traducteurs et hellénistes; les pères Petau, Labbe, Brumoy et Jouvency.

Les érudits, dans l'histoire, sont, en France, Adrien de Valois (*Notice des Gaules*), Moréri (*Dictionnaire historique*), Baluze (*Capitulaires*), Ducange (*Glossaire*), les bénédictins Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Calmet et Martène; en Angleterre, Ussérius, chronologiste; en Italie, Muratori (*Recueil des historiens italiens*).

Les historiens proprement dits, en France, Mézerai et Daniel (*Histoire de France*), Fleury (*Histoire ecclésiastique*), Tillemont (*Histoire des empereurs*), Saint-Réal (*Conjuration de Venise* et *les Gracques*); en Angleterre, Clarendon et Burnet; en Italie, Davila, Bentivoglio et Vico; En Espagne, Mariana, Herrera et Solis. Les mémorialistes Mme de Motteville, le cardinal de Retz, l'abbé de Choisy, Gourville, etc. Les géographes et les voyageurs Bernier, Vaillant et Chardin. Les orientalistes Bochart, Herbelot et Galland (*les Mille et une Nuits*).

La philosophie politique nous donne le Hollandais Hugues de Groot ou Hugo Grotius (*De jure pacis et belli*), le Suédois Puffendorf (*De jure naturæ et gentium*).

La grande philosophie naît avec Bacon, créateur de la méthode expérimentale dans l'ordre physique; avec Descartes, père de la philosophie spiritualiste moderne et de la méthode expérimentale dans l'ordre psychologique (*Discours de la méthode*). Hobbes, disciple de Bacon et plus sensualiste que lui, veut prouver dans son *Léviathan* que l'état naturel des hommes est l'état de guerre, et qu'il leur faut un bon despote pour les empêcher de se battre. Dans l'autre moitié du siècle, nous trouvons les pieux solitaires de Port-Royal, esprits fortement trempés, Sacy, Arnault, Nicole et Pascal; l'épicurien Gassendi; le sceptique La Mothe le Vayer; l'auteur du grand *Dictionnaire critique*, Bayle; le cartésien Malebranche. Ajoutons le Hollandais Spinosa, panthéiste; l'Anglais Locke, sensualiste; enfin l'Allemand Leibnitz, esprit universel.

La littérature produit en Espagne le grand dramaturge Calderon, Lope de Vega et l'immortel auteur de *don Quichotte*, Michel Cervantes; en Angleterre, Milton, Dryden; en France, tout un peuple de littérateurs, dont l'hôtel de Rambouillet est d'abord l'école et Voiture le héros; Balzac, le grand Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, tandis que Mme de Sévigné écrit ses lettres, Quinault ses opéras, Racan, Segrais, Deshoulières, leurs pastorales. Dans la

prose et l'éloquence sacrée, Mascaron, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon et le sublime Bossuet. Dans l'éloquence du barreau, Lemaistre et Patru, à côté des magistrats Omer et Denis Talon, du jurisconsulte Domat. Les moralistes La Bruyère (les *Caractères*) et La Rochefoucauld (les *Maximes*), Saint-Évremont, Fontenelle qui vit cent ans (1657-1757) et qui unit le XVIIe siècle au XVIIIe. Enfin, les pieux disciples de la muse latine, Rapin, Santeuil, Commire et La Rue.

Dans les arts, Lulli crée, en France, l'opéra; Le Sueur peint la vie de saint Bruno; le Poussin ses toiles pleines de vigueur. Ces grands peintres ont pour successeurs Le Brun, Claude Lorrain, Mignard, Jouvenet. En face de cette école française brille, par des qualités plus originales, l'école flamande, avec Rubens, Vandyck, Rembrandt, le vieux et le jeune Teniers. L'école italienne, plus en décadence, cite néanmoins le Guide, l'Albane, le Dominiquin, le Guerchin, Salvator Rosa et le Bernin. Les peintres français ont des rivaux; les sculpteurs n'en ont pas. Puget est surnommé le Michel-Ange français quand il a produit son Milon de Crotone; près de lui se placent Girardon, les Coustou, Coysevox. Ensuite viennent les graveurs Nanteuil et Audran. Enfin, nos architectes élèvent d'impérissables monuments : Claude Perrault (colonnade du Louvre), François et Hardouin Mansard (Versailles, les Invalides, etc.), Le Nostre dessine les jardins dont les palais s'embellissent.

Les sciences exactes naissent véritablement à cette époque. En France, c'est Tournefort, qui essaye une classification des plantes; J. Dominique Cassini, qui commence l'étude géographique de la France; Vauban, le fondateur du génie militaire; Rohault, Mariotte et Lemery, chimistes et physiciens. Dans les mathématiques, Roberval, Pascal, Descartes, Fermat. L'Angleterre nous oppose Jean Napier, l'inventeur des logarithmes; Harvey, qui découvre la circulation du sang; le chimiste Boyle et le grand Newton. La Hollande produit Huygens (*optique et télescope*) et le médecin Boerhaave. En Italie, Galilée expie par la prison la découverte du mouvement de la terre; son disciple Torricelli reconnaît la pesanteur de l'air et invente le baromètre. En Allemagne, Képler et Tycho-Brahé font connaître les lois mathématiques qui régissent les astres, et Leibnitz dispute à Newton l'honneur d'être le père du calcul différentiel.

Jamais l'esprit humain n'avait présenté un développement plus universel.

LIII.

LA RÉGENCE ET LOUIS XV. — LAW. — MINISTÈRE DE FLEURY. — GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE ET GUERRE DE SEPT ANS. — TRAITÉ DE PARIS. — PERTE DES COLONIES FRANÇAISES (1715-1763).

Le nouveau roi de France, Louis XV, n'ayant que cinq ans, le parlement, malgré le testament de Louis XIV, déféra la régence au duc d'Orléans. Philippe, plein de courage, de bonté et de talent, mais débauché, livra le pouvoir au cardinal Dubois. Ce dernier se vendit à l'Angleterre pour un million de pension annuelle; et la France, naguère l'ennemie des Anglais, l'alliée des Espagnols, fit volte face. Le régent, menacé par les prétentions rivales de Philippe V, s'unit à George Ier que le prétendant Stuart voulait renverser du trône.

Cette alliance, si contraire alors à l'esprit national, devint plus étroite lorsque le fameux Albéroni, ministre de Philippe V, eut formé le dessein de bouleverser l'Europe, afin de rendre à l'Espagne ce que le traité d'Utrecht lui avait enlevé. Albéroni entreprit d'occuper l'Autriche au moyen des Turcs, de renverser le régent de France par une conspiration, de rétablir les Stuarts avec l'épée de Charles XII; mais le prince Eugène battit les Turcs, la conspiration de l'ambassadeur Cellamare et de la duchesse du Maine échoua, Charles XII périt en Norwége, la flotte anglaise détruisit la flotte espagnole près de Messine, et les soldats français qui avaient établi Philippe V sur son trône, franchirent de nouveau les Pyrénées, cette fois pour aller battre ses troupes. Albéroni, devant ces revers, dut quitter le ministère et l'Espagne renoncer à ses projets. Le duc de Savoie reçut la Sardaigne, avec le titre de roi, en échange de la Sicile laissée à l'empereur. Les duchés de Parme, de Plaisance et de Toscane furent promis à l'infant don Carlos (1719-1720). Toutefois, la paix ne fut tout à fait rétablie qu'après de nouvelles négociations, longues et compliquées; les traités de Pardo, de Séville et de Vienne (1728,1729,1731), réconcilièrent tout le monde, en garantissant les duchés italiens à don Carlos, en reconnaissant la fameuse *pragmatique* de l'empereur Charles VI, acte par lequel il nommait son héritière sa fille Marie-Thérèse, enfin en abolissant la compagnie des Indes établie par l'Autriche à Ostende et qui faisait ombrage à l'Angleterre.

Le plus triste legs du règne de Louis XIV était la ruine financière. L'État devait au moins trois milliards, dont près du tiers immédiatement exigible. On avait dépensé d'avance deux années de revenu. Le régent, après avoir usé sans succès des moyens ordinaires, se

décida à recourir à la banque de Law. Ce hardi financier écossais, que plusieurs gouvernements, celui même de Louis XIV, avaient repoussé, fonde une banque qui réussit à merveille et une compagnie de commerce qui échoua complétement. Le bruit que l'on fit de l'établissement fondé par cette compagnie sur les bords du Mississipi, dans la Louisiane, éleva ses actions jusqu'à la valeur factice de douze milliards, tandis que ses bénéfices annuels ne passaient pas quatre-vingts millions. Les yeux se dessillèrent. Pour sauver la *Compagnie* Law l'unit à la banque : ce fut une double ruine. Le public, qui s'étouffait naguère dans la rue Quincampoix pour avoir du papier, s'étouffa de même pour avoir du numéraire. Tout s'écroula, et Law s'enfuit après avoir usé sa fortune dans cette entreprise, qui contribua à démoraliser la France et à aggraver l'état de ses finances, mais qui était une première tentative pour fonder le crédit. Les frères Pâris Duverney furent chargés de la liquidation; elle s'opéra en consoljdant la dette de la compagnie au taux de quarante millions de rentes perpétuelles sur l'État.

La régence fut une époque de profonde dépravation; les chefs en donnaient l'exemple. L'infâme Dubois fut archevêque de Cambrai et cardinal; il mourut en 1723; le duc d'Orléans le suivit de près, victime de ses débauches.

Le ministère du duc de Bourbon, vendu à l'Angleterre, n'est remarquable que par le mariage de Louis XV avec la fille de Stanislas Leckzinski, roi détrôné de Pologne (1725). Fleury, évêque de Fréjus précepteur du roi, septuagénaire ambitieux, le renversa et fut principal ministre de 1726 à 1743.

Fleury s'efforça toute sa vie, de concert avec Walpole, le célèbre ministre anglais, de faire régner la paix en Europe. Il persévéra dans son système aux dépens de la considération de la France, surtout aux dépens de notre marine, qu'il sacrifia aux exigences des Anglais. La mort d'Auguste II, roi de Pologne, rendit cependant un conflit inévitable. L'immense majorité des Polonais élut Stanislas Leckzinski; l'électeur de Saxe fut nommé sous la protection des baïonnettes russes (1733). Le roi de France ne pouvait, sans honte, refuser d'appuyer son beau-père; mais Fleury n'envoya qu'un vaisseau et quinze cents hommes, et le beau dévouement du comte de Plélo ne sauva pas Stanislas, qui s'échappa à grand'peine de Dantzick et revint en France (1734). Plus heureux contre l'Autriche, grâce à la neutralité de l'Angleterre, à l'alliance de l'Espagne et de la Savoie, Fleury imposa à l'empereur le traité de Vienne (1738). Stanislas renonçait au trône de Pologne; mais gardait le titre de roi et obtenait le duché de Lorraine, reversible, après sa mort, au roi de

France. On donna la Toscane au duc de Lorraine comme indemnité; l'infant don Carlos eut la Sicile et le royaume de Naples avec les présides; enfin le roi de Sardaigne reçut quelques cantons du Milanais. C'est le beau moment du ministère de Fleury.

La paix dura peu. Les Espagnols ayant réclamé le droit de visiter les vaisseaux anglais, qui faisaient dans leurs colonies une audacieuse contrebande, l'Angleterre mit la main sur Porto-Bello (1739). Ce n'était qu'un conflit entre deux puissances. La mort de Charles VI rendit la guerre générale. Cet empereur avait fait tous les sacrifices pour faire reconnaître sa pragmatique par les puissances et assurer le trône à sa fille. A peine fut-il mort, que l'Espagne, la Sardaigne et la Bavière disputèrent son héritage à cette princesse, et que les frères Belle-Isle, hommes entreprenants, entraînèrent Fleury dans une guerre dont ils espéraient la destruction de l'Autriche.

Le premier coup frappé, dans cette guerre de la succession d'Autriche (1741-1748), le fut par le roi de Prusse, Frédéric II, qui s'empara de la Silésie. Les Français, à leur tour, envahirent la Bohême, et le duc de Bavière, Charles-Albert, se fit couronner empereur à Francfort sous le nom de Charles VII. Mais l'Angleterre veillait sur les succès de la France. Elle envoya des subsides à Marie-Thérèse, qui venait d'ailleurs de soulever l'enthousiasme des Hongrois, et la réconcilia avec Frédéric II, en lui faisant signer le traité de Breslau et l'abandon de la Silésie (1743). L'armée française cernée en Bohême est obligée de faire retraite au cœur de l'hiver. Ce royaume recouvré, les Autrichiens se jettent sur la Bavière, et la dévastent (1742). Fleury demande ou plutôt implore la paix : Marie-Thérèse répond par un refus dédaigneux. Fleury meurt (1743) avec la douleur de laisser la France au milieu de la guerre la plus sérieuse.

La situation, en effet, était bien changée. En 1741, l'Autriche avait tout le monde contre elle : en 1743, tout le monde marchait avec elle. La France met quatre armées sur pied, et le roi envahit les Pays-Bas avec cent vingt mille hommes. Mais il tombe dangereusement malade et les opérations sont ralenties (1744). Cependant l'Autriche s'était relevée si vite que Frédéric II craignit pour ses conquêtes. Il reprend les armes et envahit la Bohême. Cette diversion dégage la ligne du Rhin que menaçait l'armée autrichienne. L'empereur Charles VII rentre dans sa capitale; mais, au moment de recouvrer le reste de ses États héréditaires, il meurt, et son fils Maximilien traite avec Marie-Thérèse à Fussen (1745). L'Autriche restituait la Bavière, Maximilien renonçait à la couronne impériale. La guerre n'avait plus d'objet pour la France, puisque l'allié pour qui elle avait pris les armes se retirait de la lutte; mais elle fut

obligée de conquérir la paix. La campagne de 1745 fut glorieuse. Tandis que Frédéric battait de nouveau l'Autriche et lui imposait le traité de Dresde, le maréchal de Saxe gagnait sur les Anglais l'héroïque bataille de Fontenoi, et s'emparait de Bruxelles. Le prétendant Charles-Édouard Stuart débarquait en Écosse, soulevait les highlanders, et vainqueur à Falkirk comme à Preston, s'avançait jusqu'à Derby, à trente lieues de Londres. Mais George II rappelle de Flandre le duc de Cumberland, et les highlanders sont écrasés à la bataille décisive de Culloden (1746). En Italie, les alliés, vainqueurs à Plaisance, s'emparent de Gênes et la perdent bientôt à la suite d'une insurrection populaire (1746). Les victoires de Raucoux et de Lawfeld, enfin la prise de Maëstricht, par le maréchal de Saxe, décidèrent les ennemis de la France à signer la paix. Victorieuse sur le continent, elle avait beaucoup souffert sur mer; sa marine avait été presque détruite par les Anglais, malgré les succès de La Bourdonnays et ceux de Dupleix, qui venait de sauver Pondichéry. Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), l'Angleterre et la France se rendent mutuellement leurs conquêtes. Parme, Plaisance et Guastalla sont cédées à l'infant d'Espagne don Philippe, la Silésie est garantie au roi de Prusse et la pragmatique confirmée. Ainsi se terminait la guerre de la succession d'Autriche, qui ne rapporta à la France que quelques lauriers et des dettes; Louis XV n'avait pas voulu « faire la paix en marchand mais en roi. »

Un habile ministre, Machault, employa la paix à relever la marine française. Dupleix, qui voulait faire dominer la France dans l'Inde, acquit Mazulipatam, avec des accroissements de territoire pour Karikal et Chandernagor. Mais le gouvernement, au lieu de le soutenir, le rappela (1754), et le laissa mourir dans la disgrâce. L'Angleterre n'en avait pas moins le dépit de voir notre marine et notre commerce prospérer d'une manière inattendue. Pour en arrêter l'essor, en pleine paix (1755), elle fit saisir un nombre considérable de nos vaisseaux. Cette violation du droit des gens eut pour châtiment immédiat la victoire de La Galissonnière sur l'amiral Byng, et la prise de Minorque par le duc de Richelieu. Marie-Thérèse, qui brûlait de reprendre la Silésie, rendit la guerre européenne. En touchant un léger ressort, la vanité de Mme de Pompadour, elle entraîna la France dans son alliance contre le roi de Prusse. Les généraux français, d'Estrées et de Richelieu, battirent d'abord l'armée anglaise à Hastembeck et à Closterseven, où elle fut forcée de capituler tout entière; mais Soubise se fit battre complétement à Rosbach par Frédéric (1757), et, les années suivantes, tandis que le roi de Prusse continuait de soutenir contre l'Autriche et la Russie, avec ses

seules ressources et les subsides de l'Angleterre, une lutte gigantesque, marquée par les batailles de Prague, de Kollin, de Jœgerndorf, de Zorndorf, de Kunnersdorf, de Liegnitz, son lieutenant, le prince Ferdinand de Brunswick, rejetait les Français sur le Rhin et les battait à Minden et à Crevelt. En 1761, il y eut épuisement général, surtout du côté de la Prusse. Heureusement pour Frédéric, à la czarine Élisabeth succéda son admirateur Pierre III, qui fit la paix avec lui. Une dernière campagne, qui lui rendit la Silésie et mit à ses pieds la Saxe (bataille de Freiberg), prépara l'Autriche à traiter. La France, de son côté, demandait la paix à tout prix. Malheureuse partout dans cette guerre, elle avait perdu presque toutes ses colonies. L'infortuné Lally fut obligé de livrer Pondichéry aux Anglais, qui la détruisirent de fond en comble (1761), et revint en France mourir sur l'échafaud. Montcalm succomba au Canada, et Québec fut pris par les Anglais. Les défaites de Lagos et de Belle-Ile détruisirent notre marine; et Choiseul, devenu ministre, ne vit d'autre ressource que d'en unir les débris à ceux de la marine espagnole, en liant étroitement les deux pays par le *pacte de famille* (1761). Mais l'Angleterre, ayant atteint son but, accorda la paix. Par le traité de Paris (1763), la France rendit Minorque à l'Espagne, recouvra Belle-Ile, perdit tout le Canada, moins l'îlot de Miquelon, et le droit de pêche vers Terre-Neuve. Elle recouvra Pondichéry, mais fut exclue du Bengale, ne garda que Gorée au Sénégal, et s'engagea de nouveau à démolir Dunkerque. L'Angleterre acquit encore la Floride sur l'Espagne. Elle avait gagné à cette guerre deux mille lieues de territoire aux colonies. Le traité d'Hubertsbourg, entre la Prusse et l'Autriche, suivit de près celui de Paris. Il confirmait les traités de Breslau et de Dresde, c'est-à-dire laissait à Frédéric la Silésie. Le résultat de la guerre de Sept ans était donc la grandeur continentale de la Prusse et la suprématie maritime de l'Angleterre, l'humiliation de l'Autriche et de la France.

La fin du règne de Louis XV s'acheva dans la honte. La réunion, en 1766 de la Lorraine à la France, stipulée par le traité de Vienne, celle de la Corse, cédée par les Génois en 1768, eurent lieu sans gloire, et ne firent point oublier les scandales dont la cour était le théâtre. Quand Choiseul eut été sacrifié, en 1770, à une impure favorite, la comtesse Dubarry, son successeur laissa partager la Pologne; Maupou détruisit les parlements; Terray fit banqueroute sans rétablir les finances; et Louis XV laissa à son successeur un fardeau sous lequel celui-ci succombera.

LIV.

ESPRIT DE RÉFORME POPULARISÉ PAR LES PHILOSOPHES (VOLTAIRE, MONTESQUIEU, ROUSSEAU....) ET PAR LES ÉCONOMISTES (VAUBAN, QUESNAY, ADAM SMITH, ETC.) DANS TOUTE L'EUROPE. — POMBAL ET JOSEPH Ier EN PORTUGAL. — FERDINAND VI, CHARLES III ET ARANDA EN ESPAGNE. — TANUCCI ET CHARLES VII A NAPLES, LÉOPOLD EN TOSCANE. — JOSEPH II EN AUTRICHE. — FRÉDÉRIC II EN PRUSSE. — CHOISEUL, LOUIS XVI, TURGOT, MALESHERBES ET NECKER EN FRANCE.

Au XVIe siècle, le désir de réforme religieuse avait agité l'Europe, au XVIIIe, c'est le désir des réformes sociales qui ébranle tous les esprits. On ne se préoccupe plus, comme les luthériens et les calvinistes, de ramener le chrétien à l'état primitif de l'Église, mais l'homme en général à l'état naturel, et par là les uns entendaient, avec Rousseau, l'état où l'on croyait que l'homme avait été à son premier âge, les autres l'état conforme au droit naturel. Le foyer de cette guerre contre les anciennes institutions et les anciennes idées était la France, d'où elle se propageait par toute l'Europe sous le nom de philosophie. La philosophie fut alors une reine qu'adulèrent les rois. Ses apôtres principaux étaient Voltaire, Rousseau et Montesquieu. Voltaire, né en 1694, mort en 1778, fut le plus hardi, le plus brillant, le plus vif, le plus infatigable agresseur des abus, des préjugés, même des croyances. Universel, il écrivit des tragédies (*Œdipe*, *Mérope*, *Mahomet*, *Tancrède*, *Zaïre*), moins pour l'art en lui-même et pour la peinture des caractères que pour le débit de ses idées. Il écrivit des pamphlets, des épîtres, des odes, des lettres, il écrivit son *Dictionnaire philosophique*, son *Essai sur les mœurs*, toujours dans la même préoccupation, que l'on sent moins présente dans l'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*. Partout il fit une guerre implacable au fanatisme et à l'oppression, mais oublia souvent au milieu de cette lutte ardente la mesure et la justice. Montesquieu (1689-1755), dans l'*Esprit des lois*, réclame aussi, mais indirectement, en faveur de la tolérance et de la liberté; toute son admiration est pour la constitution anglaise. Rousseau (né à Genève, 1712-1778) trace dans son *Contrat social*, qui eut tant d'influence sur la révolution, les droits absolus sur lesquels doit reposer la société, considérée comme le produit d'un contrat de l'homme à l'homme, sur la base de l'égalité, sans autre prépondérance que celle du plus grand nombre des volontés. Dans son *Émile*, il imagine le

qui vendit honteusement son honneur et les intérêts de l'Angleterre ; puis il lance tout à coup (1672), sur la Hollande, 100 000 hommes commandés par Turenne et Condé. Le Rhin est passé, toutes les places s'ouvrent, les Français campent à quatre lieues d'Amsterdam. Mais Louis XIV sauve les Hollandais par ses lenteurs : ceux-ci renversent et égorgent leur grand pensionnaire, Jean de Witt, et mettent à sa place, comme stathouder, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, l'ennemi le plus implacable de la France. Guillaume fait ouvrir les écluses, noie le pays, et force les envahisseurs à se retirer devant l'inondation.

Cet échec du grand roi attire toute l'Europe contre lui : l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre même, malgré son roi, s'unissent à la Hollande. La France n'en triomphe pas moins : Condé gagne sur Guillaume d'Orange la sanglante victoire de Sénef; Turenne ravage le Palatinat et disperse, dans son admirable campagne de 1674, 60 000 impériaux qui ont envahi l'Alsace. En même temps Duquesne détruit, près d'Agousta (Sicile), la flotte espagnole. Malgré la mort de Turenne emporté à Salzbach par un boulet (1675), et la retraite de Condé, la supériorité demeure à la France, qui signe les traités avantageux de Nimègue (1768). La Hollande recouvra tout ce qu'elle avait perdu ; mais l'Espagne, encore une fois victime, céda la Franche-Comté, et, dans le nord, Aire, Saint-Omer, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambrai, Ypres, Maubeuge, etc. Quant à l'empereur, il obtint Philipsbourg, mais en perdant Fribourg. Le roi contraignit le Danemark et le Brandebourg à rendre toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur la Suède (traité de Saint-Germain en Laye, 1679). Ainsi la France sortait glorieuse et agrandie d'une lutte contre toute l'Europe : notre frontière du nord et de l'est s'éloignait, s'élargissait et se fortifiait, au fur et à mesure, par les soins de Vauban, notre grand ingénieur.

Ces guerres portèrent au comble la gloire de Turenne et de Condé, et mirent en lumière celle de Vauban et de Duquesne. Turenne, le héros de la guerre d'Alsace, qui grandissait d'audace en vieillissant, remportait des victoires moins brillantes qu'utiles qui sauvaient le pays. Condé jetait plus d'éclat, mais n'épargnait pas plus le sang des soldats qu'il ne s'épargnait lui-même. Vauban, le plus habile ingénieur de ce siècle, inventa les *parallèles* en 1673 pour l'attaque des places, et le tir à ricochet pour démonter les pièces des assiégés. Il travailla à trois cents places anciennes, et en construisit trente-trois nouvelles, soit le long de notre frontière de terre, soit sur le littoral. Abraham Duquesne de Dieppe, un des premiers hommes de mer de cette époque, battit, près d'Agousta, le Hollandais Ruyter, mais

ne put jamais devenir amiral à cause de sa religion : il était calviniste.

Ainsi finissait glorieusement la première période du règne de Louis XIV, qui avait eu pour résultat d'ajouter au territoire deux grandes provinces : la Flandre, qui couvrait notre frontière du nord et qui défendait la capitale au moyen d'une triple ceinture de places fortes élevées par Vauban, et la Franche-Comté, qui, en complétant la frontière de l'est, achevait ce qu'avait commencé le traité de Westphalie.

L.

RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES ET POLITIQUE DE LOUIS XIV A L'ÉGARD DE L'ANGLETERRE. — CHARLES II — JACQUES II. — OPPOSITION DE L'ARISTOCRATIE ET DU CLERGÉ ANGLAIS. — RÉVOLUTION DE 1688 AVEC L'AIDE DE LA HOLLANDE. — GUILLAUME DE NASSAU. — LOCKE. — NOUVEAU DROIT POLITIQUE (1679-1688).

La paix de Nimègue marque le plus beau moment du règne de Louis XIV. Ce prince paraît alors vraiment mériter le titre de *Grand* que lui donne l'hôtel de ville de Paris. Mais bientôt après tout s'assombrit. Colbert meurt (1683). La dure et étroite influence de Louvois et de M^me^ de Maintenon domine le roi, qui, après avoir envoyé les missions bottées (*dragonnades*), prononce la révocation de l'édit de Nantes (1685). Les protestants sont tenus de se convertir ou de quitter le royaume. Leurs enfants leur sont arrachés et élevés dans l'Église catholique. Les protestants, exclus des fonctions publiques, fournissaient à notre industrie ses plus habiles ouvriers. Deux cent mille sortent du royaume, parmi lesquels neuf mille matelots, douze mille soldats et six cents officiers. Un faubourg de Londres se peuple de nos artisans, Berlin et tout le Brandebourg en reçoivent un grand nombre. L'étranger s'empare des secrets de notre industrie, et l'Angleterre commence à l'égaler. Les réfugiés portent dans toute l'Europe leur haine contre Louis XIV, et de plus ils laissent au sein de la France une guerre civile, celle des camisards, dans les Cévennes, domptés seulement, en 1703, par Villars.

Dans le même temps Louis XIV faisait des conquêtes en pleine paix. Il se faisait adjuger, par les *chambres* de réunion établies à Metz, Brisach et Besançon, les *dépendances* de ses dernières conquêtes, et, à ce titre, Strasbourg (1681). Il traitait le pape avec la dernière arrogance dans l'affaire du marquis de Lavardin, et il obligeait le doge de Gênes à venir s'humilier à sa cour. La coalition

européenne se reforma aussitôt à Augsbourg (1686), et deux ans après elle acquit un puissant renfort par le renversement de Jacques II et l'avénement de Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre (1688).

Sous Cromwell, l'Angleterre n'avait été l'alliée de la France qu'à des conditions onéreuses pour ce dernier pays. Louis XIV rechercha, comme Mazarin, à mettre l'Angleterre de son côté, mais sans payer cette alliance aussi cher. A Cromwell, il avait fallu céder Dunkerque et Mardick; pour Charles II, il suffit d'une pension. Remonté sur le trône de ses pères, sans conditions, Charles II avait d'abord bien compris sa situation, grâce aux conseils de Clarendon, son ministre, et soutenu l'Église anglicane ou haute Église contre les catholiques et contre les presbytériens. L'impopularité de l'abandon de Dunkerque et de Mardick à Louis XIV contre quelques millions fut effacée par la participation de Charles II à la triple alliance en 1668, qui arrêta les progrès de la France aux Pays-Bas; mais, dans la seconde moitié de son règne, il changea complétement, et se tourna à la fois contre la liberté et contre le protestantisme. C'est alors que, pour ne point se trouver dans la dépendance de son parlement, il se vendit à Louis XIV, qui, moyennant une pension annuelle faite à ce prince, n'eut plus, du moins pour quelque temps, à s'inquiéter d'une intervention hostile et énergique de l'Angleterre. La lutte s'anima bientôt entre Charles II et le parlement. Le chancelier même, Shaftesbury, se retira du ministère pour prendre place dans l'opposition, parmi les *whigs*, nom que l'on commençait à donner aux adversaires du gouvernement, tandis qu'on appliquait celui de *torys* à ses partisans. L'opposition, de jour en jour plus ardente, arracha, en 1673, le bill du *test*, qui, en obligeant tous les fonctionnaires à attester avec serment qu'ils ne croyaient pas à la transsubstantiation, excluait les catholiques des emplois publics, et l'année suivante elle força le roi de rompre son alliance avec Louis XIV, et d'entrer dans la coalition contre la France. Les calculs de Louis XIV se trouvaient trompés par cette défaite du pouvoir absolu en Angleterre; mais les troubles qui recommencèrent bientôt dans ce pays rassurèrent le roi de France. La *conspiration papiste*, imaginée par le misérable Titus Oates, en 1678, et le souvenir de l'incendie de Londres (1666), attribué aux catholiques, provoquèrent des rigueurs extrêmes: huit jésuites furent pendus, le vieux Strafford décapité; le duc d'York, frère du roi et converti au catholicisme, s'enfuit à Bruxelles. Enfin le parlement, avançant toujours, vota, en 1679, le bill d'*habeas corpus*, qui confirmait et précisait la fameuse loi de garantie individuelle, écrite dans la grande charte et si souvent violée. Il fut établi que tout prisonnier, quel qu'il fût,

serait interrogé dans les vingt-quatre heures. Un instant suspendue par la révolte des puritains d'Écosse, qui furent vaincus sur la Clyde par le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, et traités avec une sévérité atroce (1680), l'audace du parlement s'accrut jusqu'à exclure le duc d'York du trône par un bill formel. Charles II prononça sa dissolution et en convoqua un autre qu'il ne tarda pas à dissoudre également. Shaftesbury, Algernon Sidney et lord William Russel, conspirèrent ou furent impliqués dans un complot pour placer sur le trône Monmouth, le *duc protestant*. Ils échouèrent; le premier s'échappa, les deux autres moururent sur l'échafaud. Charles II n'en parut que plus affermi et se passa de parlement.

A sa mort le duc d'York rentra et se fit proclamer sous le nom de Jacques II. Il ne garda aucune mesure, assista publiquement à la messe, s'entoura de moines et de jésuites. Argyle et Monmouth ayant débarqué en Écosse et en Angleterre pour le renverser, la défaite de Sedgemoor ruina leur dessein; ils périrent tous les deux, et leurs partisans furent livrés en foule à l'échafaud par le chancelier Jeffries. Cependant ce n'était pas seulement le peuple anglais qui était mécontent, mais aussi tout le clergé anglican, qu'une restauration du catholicisme eût renversée, et les nobles, détenteurs des biens des anciens couvents. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et stathouder de Hollande, était en relation avec tous les mécontents. Appelé par eux, il débarqua en Angleterre avec des troupes (1688). Jacques II ne put même combattre et s'enfuit en France. Guillaume déclara le trône vacant et convoqua le parlement. Les deux chambres lui déférèrent solennellement la royauté, ainsi qu'à sa femme la princesse Marie, et déclarèrent la princesse, Anne de Danemark, seconde fille de Jacques II, leur héritière, assurant ainsi la succession royale à une dynastie protestante qui descendait des Stuarts par les femmes. Guillaume s'empressa de signer la *déclaration des droits* qui limitait l'autorité royale au profit du parlement (1689), et l'Angleterre eut dès lors le régime constitutionnel dont elle jouit en paix depuis un siècle et demi.

Locke, dans son *Essai sur la véritable origine, les limites et le but du gouvernement*, écrit peu après, marque l'esprit et la portée de cette révolution, en déclarant que les peuples ont le droit de choisir leurs gouvernements, et que ceux-ci sont sujets aux lois. Louis XIV, de son côté accueillit Jacques II avec magnificence, comprenant bien qu'en lui était vaincue la royauté de droit divin et du bon plaisir.

LI.

SUITES DE LA RÉVOLUTION DE 1688 POUR LA POLITIQUE GÉNÉRALE DE L'EUROPE. — TRAITÉ DE RYSWICK.— GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.— TRAITÉS D'UTRECHT ET DE RASTADT (1688-1715). — LUXEMBOURG, VILLARS, CATINAT, VENDÔME, BERWICK, TOURVILLE.

Le changement qui venait de s'opérer en Angleterre avait une grande portée politique; ce n'était pas seulement un fait anglais que la substitution dans un grand pays de la royauté consentie à la royauté de droit divin, c'était aussi un fait européen, car l'Angleterre, ayant maintenant un gouvernement national, allait pouvoir agir au dehors, reprendre son rang à la tête des États protestants, et l'Europe allait trouver pour sa lutte contre Louis XIV un allié énergique dont les forces avaient été depuis longtemps ménagées. Le roi de France comprit bien que c'était de ce côté qu'allaient venir les plus grands dangers. Aussi chercha-t-il d'abord à les conjurer en opérant une contre-révolution en Angleterre.

Il fit à Jacques II un accueil magnifique, lui donna des troupes, et le fit porter en Irlande par ses vaisseaux. Jacques fut vaincu à la bataille de la Boyne, et peu après Tourville lui-même, obligé par les ordres de Louis XIV d'attaquer quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux avec quarante-quatre, essuya le désastre de la Hogue (1692). Dès 1688, la guerre avait éclaté sur le continent, et la France y conservait l'avantage. Luxembourg battit les alliés à Fleurus (1690), puis à Steinkerque (1692), enfin à Neerwinden (1693). Vainqueur à Staffarde (1690), Catinat occupa la Savoie, envahit le Piémont et s'en assura la plus grande partie par une nouvelle victoire, celle de la Marsaille (1693). Sur mer, où nos flottes ne dominaient plus, Nesmond, Pointis, Duguay-Trouin, Jean Bart et une foule d'autres corsaires ou capitaines ruinaient le commerce de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande. Mais la France s'épuisait dans une lutte inégale. Vauban écrivait vers ce temps-là : « La moitié du royaume vit des aumônes de l'autre. » D'ailleurs, Charles II se mourait : la succession d'Espagne allait s'ouvrir; l'Europe allait avoir besoin de repos pour se préparer à ce grand événement. Louis XIV désirant la paix, mais la voulant avantageuse, suivit la même tactique qu'en 1677 : il divisa ses ennemis. Le duc de Savoie consentit à traiter : on lui rendit ses États, même Pignerol, et sa fille épousa le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV (1696). La défection de la Savoie détermina les alliés à céder : après de courtes négociations, la paix fut signée dans le congrès de Ryswick (1697). Louis XIV reconnut Guillaume III, rendit à l'empire tout ce que les chambres de réunion lui avaient adjugé hors de l'Alsace; le duc de Lorraine fut remis en possession de son duché. Mais la France garda l'ouest de Saint-Domingue, ainsi que Strasbourg.

La branche aînée de la maison d'Autriche allait s'éteindre avec Charles II. Trois puissances se disputaient l'héritage : la France, l'Autriche et la Bavière. Louis XIV invoquait les droits de sa femme, Marie-Thérèse, l'aînée des enfants de Philippe IV; Léopold Ier avait épousé la fille cadette, Marguerite; l'électeur de Bavière réclamait au nom de son fils mineur, petit-fils de cette même Marguerite. Un premier projet de partage de la monarchie espagnole, accueilli et garanti par Guillaume, fut repoussé avec indignation par Charles II qui favorisa le jeune duc de Bavière. Cet enfant mourut : la France et l'Autriche restèrent seules. Un nouveau projet de partage ayant échoué, le duc d'Harcourt, notre ambassadeur, eut l'habileté d'entraîner l'opinion espagnole en faveur de la France, et Charles II fit un testament qui désignait pour son héritier le duc d'Anjou. Louis XIV accepta pour son petit-fils après de longues réflexions, et dit le fameux mot : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Au lieu de ménager l'Europe inquiète, Louis XIV l'irrite en conservant à Philippe V ses droits de succession éventuelle à la couronne de France, en établissant des garnisons dans les Pays-Bas et en reconnaissant à Jacques III, après la mort de Jacques II, le titre de roi d'Angleterre. C'était violer ouvertement le traité de Ryswick (1701). Une nouvelle ligue est conclue à la Haye, entre l'Angleterre et les Provinces-Unies : la Prusse, l'empire, le Portugal et jusqu'au duc de Savoie, beau-père de Philippe V, y adhèrent successivement (1701-1703). Trois hommes supérieurs, Heinsius, grand pensionnaire de Hollande; Marlborough, chef du parti whig en Angleterre, habile diplomate et grand général; Eugène enfin, Français émigré en Autriche, dirigeaient admirablement la ligue. Au contraire la France n'avait plus que Chamillart pour remplacer Colbert et Louvois. Heureusement, ses généraux valaient mieux que ses ministres, sauf l'incapable et malheureux Villeroi.

L'Autriche, plus intéressée dans le débat qu'aucune autre puissance, commence les hostilités. Le prince Eugène attaque Crémone à l'improviste, prend Villeroi, mais est chassé de la ville (1701) et battu à Luzzara par le duc de Vendôme (1702). Le théâtre de la guerre s'agrandit, lorsque Marlborough débarque dans les Pays-Bas et l'archiduc Charles en Portugal. La défaite de Hochstedt rejette les Français hors de l'Allemagne (1704); celle de Ramillies donne aux

alliés les Pays-Bas; celle de Turin, le Milanais et le royaume de Naples (23 mai et 7 septembre 1706). Toulon est menacé (1707). Pour arrêter l'ennemi aux Pays-Bas, Louis XIV lève encore une magnifique armée : elle est complétement mise en déroute à Oudenarde. Lille se rend après deux mois de siége (1708). L'hiver de 1709 vient ajouter ses rigueurs extraordinaires. Louis XIV demande la paix aux Hollandais. Ceux-ci y mettent cette condition outrageante, qu'il chasserait lui-même d'Espagne son petit-fils. Indigné, il adresse un appel à ses sujets. 100 000 hommes accourent encore avec Villars. Ils sont vaincus à Malplaquet, mais en tuant vingt mille hommes aux ennemis, et n'en ayant perdu que huit mille.

L'année suivante, Vendôme assure le trône d'Espagne à Philippe V par la victoire de Villaviciosa (1710). En même temps, l'archiduc Charles, le protégé des alliés, devient empereur d'Allemagne par la mort de Joseph Ier (1711). L'équilibre européen se trouvait rompu s'il réunissait à la couronne impériale celles de Naples et d'Espagne. L'Angleterre et la Hollande n'avaient plus d'intérêt à continuer la guerre. Aussi les whigs sont-ils renversés et le ministère tory entame des négociations sérieuses avec la France (1711). Marlborough est rappelé. Quelques mois après, l'armée impériale est battue à Denain par Villars. Cette glorieuse victoire hâta la conclusion de la paix. Le 11 avril 1713, l'Angleterre, le Portugal, la Savoie, la Prusse et la Hollande signèrent avec la France le traité d'Utrecht.

La France reconnaissait l'ordre de succession établi en Angleterre par la révolution de 1688, cédait l'île de Terre-Neuve et s'engageait à démolir les fortifications de Dunkerque, la patrie de Jean Bart. De plus, il fut stipulé que les couronnes de France et d'Espagne ne pourraient jamais être réunies sur la même tête. La Hollande obtint le droit de mettre garnison dans la plupart des places fortes des Pays-Bas espagnols, et ce droit lui fut confirmé par le traité dit de la Barrière. Le duc de Savoie reçut la Sicile avec le titre de roi : le roi de Prusse fut aussi reconnu par la France. L'empereur, resté seul, continua la guerre; mais Villars prit Landau et Fribourg : Charles VI signa le traité de Rastadt (1714), par lequel il acquit les Pays-Bas, et, en Italie, Naples, la Sardaigne, le Milanais et les présides de Toscane.

La France faisait de durs sacrifices; mais elle obtenait, pour prix de ces concessions, la reconnaissance de Philippe V par les puissances de l'Europe, et l'Espagne n'ayant plus les Pays-Bas, devenait son alliée naturelle, au lieu d'être comme elle l'était depuis deux siècles son ennemie acharnée. C'était un grand résultat. Louis XIV mourut peu de temps après. Il conserva jusqu'au bout cette grandeur de caractère qu'il avait déployée surtout dans les dernières années de son règne (1715). Il avait régné soixante et douze ans.

Dans ses dernières guerres, Louis XIV avait été aidé par d'habiles héritiers de Condé et de Turenne : Luxembourg, qui sut le premier faire manœuvrer de grandes armées et semblait avoir hérité de la promptitude du coup d'œil de Condé, mais ne mettait pas toujours ses victoires à profit; Catinat, son émule, qui ressemblait plus à Turenne, et qui fut appelé le sage; Berwick, fils naturel de Jacques II et tacticien habile; Vendôme, descendant de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, homme indolent tout livré aux plaisirs, qui ne s'inquiéta jamais de préparer la victoire et qui la rencontra souvent; Villars, qui réunissait la science à l'élan, et fut toujours heureux à la guerre; enfin sur mer, Tourville, qui ne compta jamais les ennemis, mais les nécessités de la patrie, et que Louis XIV nomma maréchal de France après la malheureuse journée de la Hogue.

LII.

COUP D'ŒIL SUR LE XVIIe SIÈCLE. — PROGRÈS GÉNÉRAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

A côté des capitaines les plus habiles, des diplomates les plus fins, des princes les plus remarquables, on trouve dans le XVIIe siècle les plus grands poëtes, les plus profonds mathématiciens et d'illustres artistes. Chaque peuple compte avec orgueil une légion nombreuse de talents variés, et les rois se disputent l'honneur de prodiguer à ces hommes d'élite les faveurs et les distinctions. Toutefois, nul ne sut donner autant de prix à ses libéralités que celui qui a mérité aussi légitimement qu'Auguste et Léon X de donner son nom à son siècle.

Dans le tableau que présente cette époque solennelle, la France s'élève au-dessus de toutes les nations; à côté se place l'Angleterre; un peu moins haut et pourtant avec gloire, la Suède; puis viennent la république des Provinces-Unies, la vieille Autriche, la Prusse naissante, et la Russie, qui commence à recueillir ses membres épars; enfin, comme pour faire ombre au tableau, la Pologne, qui dépérit malgré sa gloire chevaleresque, l'Italie, qui n'a pu *chasser les barbares*, l'Espagne, qui a expulsé les Maures, c'est-à-dire sa population la plus active, et la Turquie, énervée par l'indiscipline des janissaires.

Les érudits qui ont été l'honneur de ce siècle sont, dans la philologie, le Génevois Casaubon et le Français Scaliger, morts au com-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mencement du siècle; puis le grand Saumaise, né en Bourgogne, le Flamand Gruter, le Hollandais Vossius, les Allemands Gronovius, Grævius, Freinshémius, Spanheim; il ne faut pas oublier M. et Mme Dacier, traducteurs et hellénistes; les pères Petau, Labbe, Brumoy et Jouvency.

Les érudits, dans l'histoire, sont, en France, Adrien de Valois (*Notice des Gaules*), Moréri (*Dictionnaire historique*), Baluze (*Capitulaires*), Ducange (*Glossaire*), les bénédictins Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Calmet et Martène; en Angleterre, Ussérius, chronologiste; en Italie, Muratori (*Recueil des historiens italiens*).

Les historiens proprement dits, en France, Mézerai et Daniel (*Histoire de France*), Fleury (*Histoire ecclésiastique*), Tillemont (*Histoire des empereurs*), Saint-Réal (*Conjuration de Venise* et *les Gracques*); en Angleterre, Clarendon et Burnet; en Italie, Davila, Bentivoglio et Vico; En Espagne, Mariana, Herrera et Solis. Les mémorialistes Mme de Motteville, le cardinal de Retz, l'abbé de Choisy, Gourville, etc. Les géographes et les voyageurs Bernier, Vaillant et Chardin. Les orientalistes Bochart, Herbelot et Galland (*les Mille et une Nuits*).

La philosophie politique nous donne le Hollandais Hugues de Groot ou Hugo Grotius (*De jure pacis et belli*), le Suédois Puffendorf (*De jure naturæ et gentium*).

La grande philosophie naît avec Bacon, créateur de la méthode expérimentale dans l'ordre physique; avec Descartes, père de la philosophie spiritualiste moderne et de la méthode expérimentale dans l'ordre psychologique (*Discours de la méthode*). Hobbes, disciple de Bacon et plus sensualiste que lui, veut prouver dans son *Léviathan* que l'état naturel des hommes est l'état de guerre, et qu'il leur faut un bon despote pour les empêcher de se battre. Dans l'autre moitié du siècle, nous trouvons les pieux solitaires de Port-Royal, esprits fortement trempés, Sacy, Arnault, Nicole et Pascal; l'épicurien Gassendi; le sceptique La Mothe le Vayer; l'auteur du grand *Dictionnaire critique*, Bayle; le cartésien Malebranche. Ajoutons le Hollandais Spinosa, panthéiste; l'Anglais Locke, sensualiste; enfin l'Allemand Leibnitz, esprit universel.

La littérature produit en Espagne le grand dramaturge Calderon, Lope de Vega et l'immortel auteur de *don Quichotte*, Michel Cervantes; en Angleterre, Milton, Dryden; en France, tout un peuple de littérateurs, dont l'hôtel de Rambouillet est d'abord l'école et Voiture le héros; Balzac, le grand Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, tandis que Mme de Sévigné écrit ses lettres, Quinault ses opéras, Racan, Segrais, Deshoulières, leurs pastorales. Dans la

prose et l'éloquence sacrée, Mascaron, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon et le sublime Bossuet. Dans l'éloquence du barreau, Lemaistre et Patru, à côté des magistrats Omer et Denis Talon, du jurisconsulte Domat. Les moralistes La Bruyère (les *Caractères*) et La Rochefoucauld (les *Maximes*), Saint-Évremont, Fontenelle qui vit cent ans (1657-1757) et qui unit le XVIIe siècle au XVIIIe. Enfin, les pieux disciples de la muse latine, Rapin, Santeuil, Commire et La Rue.

Dans les arts, Lulli crée, en France, l'opéra; Le Sueur peint la vie de saint Bruno; le Poussin ses toiles pleines de vigueur. Ces grands peintres ont pour successeurs Le Brun, Claude Lorrain, Mignard, Jouvenet. En face de cette école française brille, par des qualités plus originales, l'école flamande, avec Rubens, Vandyck, Rembrandt, le vieux et le jeune Teniers. L'école italienne, plus en décadence, cite néanmoins le Guide, l'Albane, le Dominiquin, le Guerchin, Salvator Rosa et le Bernin. Les peintres français ont des rivaux; les sculpteurs n'en ont pas. Puget est surnommé le Michel-Ange français quand il a produit son Milon de Crotone; près de lui se placent Girardon, les Coustou, Coysevox. Ensuite viennent les graveurs Nanteuil et Audran. Enfin, nos architectes élèvent d'impérissables monuments : Claude Perrault (colonnade du Louvre), François et Hardouin Mansard (Versailles, les Invalides, etc.), Le Nostre dessine les jardins dont les palais s'embellissent.

Les sciences exactes naissent véritablement à cette époque. En France, c'est Tournefort, qui essaye une classification des plantes; J. Dominique Cassini, qui commence l'étude géographique de la France; Vauban, le fondateur du génie militaire; Rohault, Mariotte et Lemery, chimistes et physiciens. Dans les mathématiques, Roberval, Pascal, Descartes, Fermat. L'Angleterre nous oppose Jean Napier, l'inventeur des logarithmes; Harvey, qui découvre la circulation du sang; le chimiste Boyle et le grand Newton. La Hollande produit Huygens (*optique et télescope*) et le médecin Boerhaave. En Italie, Galilée expie par la prison la découverte du mouvement de la terre; son disciple Torricelli reconnaît la pesanteur de l'air et invente le baromètre. En Allemagne, Képler et Tycho-Brahé font connaître les lois mathématiques qui régissent les astres, et Leibnitz dispute à Newton l'honneur d'être le père du calcul différentiel.

Jamais l'esprit humain n'avait présenté un développement plus universel.

LIII.

LA RÉGENCE ET LOUIS XV. — LAW. — MINISTÈRE DE FLEURY. — GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE ET GUERRE DE SEPT ANS. — TRAITÉ DE PARIS. — PERTE DES COLONIES FRANÇAISES (1715-1763).

Le nouveau roi de France, Louis XV, n'ayant que cinq ans, le parlement, malgré le testament de Louis XIV, déféra la régence au duc d'Orléans. Philippe, plein de courage, de bonté et de talent, mais débauché, livra le pouvoir au cardinal Dubois. Ce dernier se vendit à l'Angleterre pour un million de pension annuelle; et la France, naguère l'ennemie des Anglais, l'alliée des Espagnols, fit volte face. Le régent, menacé par les prétentions rivales de Philippe V, s'unit à George Ier que le prétendant Stuart voulait renverser du trône.

Cette alliance, si contraire alors à l'esprit national, devint plus étroite lorsque le fameux Albéroni, ministre de Philippe V, eut formé le dessein de bouleverser l'Europe, afin de rendre à l'Espagne ce que le traité d'Utrecht lui avait enlevé. Albéroni entreprit d'occuper l'Autriche au moyen des Turcs, de renverser le régent de France par une conspiration, de rétablir les Stuarts avec l'épée de Charles XII; mais le prince Eugène battit les Turcs, la conspiration de l'ambassadeur Cellamare et de la duchesse du Maine échoua, Charles XII périt en Norwége, la flotte anglaise détruisit la flotte espagnole près de Messine, et les soldats français qui avaient établi Philippe V sur son trône, franchirent de nouveau les Pyrénées, cette fois pour aller battre ses troupes. Albéroni, devant ces revers, dut quitter le ministère et l'Espagne renoncer à ses projets. Le duc de Savoie reçut la Sardaigne, avec le titre de roi, en échange de la Sicile laissée à l'empereur. Les duchés de Parme, de Plaisance et de Toscane furent promis à l'infant don Carlos (1719-1720). Toutefois, la paix ne fut tout à fait rétablie qu'après de nouvelles négociations, longues et compliquées; les traités de Pardo, de Séville et de Vienne (1728,1729,1731), réconcilièrent tout le monde, en garantissant les duchés italiens à don Carlos, en reconnaissant la fameuse *pragmatique* de l'empereur Charles VI, acte par lequel il nommait son héritière sa fille Marie-Thérèse, enfin en abolissant la compagnie des Indes établie par l'Autriche à Ostende et qui faisait ombrage à l'Angleterre.

Le plus triste legs du règne de Louis XIV était la ruine financière. L'État devait au moins trois milliards, dont près du tiers immédiatement exigible. On avait dépensé d'avance deux années de revenu. Le régent, après avoir usé sans succès des moyens ordinaires, se

décida à recourir à la banque de Law. Ce hardi financier écossais, que plusieurs gouvernements, celui même de Louis XIV, avaient repoussé, fonde une banque qui réussit à merveille et une compagnie de commerce qui échoua complétement. Le bruit que l'on fit de l'établissement fondé par cette compagnie sur les bords du Mississipi, dans la Louisiane, éleva ses actions jusqu'à la valeur factice de douze milliards, tandis que ses bénéfices annuels ne passaient pas quatre-vingts millions. Les yeux se dessillèrent. Pour sauver la *Compagnie* Law l'unit à la banque : ce fut une double ruine. Le public, qui s'étouffait naguère dans la rue Quincampoix pour avoir du papier, s'étouffa de même pour avoir du numéraire. Tout s'écroula, et Law s'enfuit après avoir usé sa fortune dans cette entreprise, qui contribua à démoraliser la France et à aggraver l'état de ses finances, mais qui était une première tentative pour fonder le crédit. Les frères Pâris Duverney furent chargés de la liquidation; elle s'opéra en consoljdant la dette de la compagnie au taux de quarante millions de rentes perpétuelles sur l'État.

La régence fut une époque de profonde dépravation; les chefs en donnaient l'exemple. L'infâme Dubois fut archevêque de Cambrai et cardinal; il mourut en 1723; le duc d'Orléans le suivit de près, victime de ses débauches.

Le ministère du duc de Bourbon, vendu à l'Angleterre, n'est remarquable que par le mariage de Louis XV avec la fille de Stanislas Leckzinski, roi détrôné de Pologne (1725). Fleury, évêque de Fréjus précepteur du roi, septuagénaire ambitieux, le renversa et fut principal ministre de 1726 à 1743.

Fleury s'efforça toute sa vie, de concert avec Walpole, le célèbre ministre anglais, de faire régner la paix en Europe. Il persévéra dans son système aux dépens de la considération de la France, surtout aux dépens de notre marine, qu'il sacrifia aux exigences des Anglais. La mort d'Auguste II, roi de Pologne, rendit cependant un conflit inévitable. L'immense majorité des Polonais élut Stanislas Leckzinski; l'électeur de Saxe fut nommé sous la protection des baïonnettes russes (1733). Le roi de France ne pouvait, sans honte, refuser d'appuyer son beau-père; mais Fleury n'envoya qu'un vaisseau et quinze cents hommes, et le beau dévouement du comte de Plélo ne sauva pas Stanislas, qui s'échappa à grand'peine de Dantzick et revint en France (1734). Plus heureux contre l'Autriche, grâce à la neutralité de l'Angleterre, à l'alliance de l'Espagne et de la Savoie, Fleury imposa à l'empereur le traité de Vienne (1738). Stanislas renonçait au trône de Pologne; mais gardait le titre de roi et obtenait le duché de Lorraine, reversible, après sa mort, au roi de

France. On donna la Toscane au duc de Lorraine comme indemnité; l'infant don Carlos eut la Sicile et le royaume de Naples avec les présides; enfin le roi de Sardaigne reçut quelques cantons du Milanais. C'est le beau moment du ministère de Fleury.

La paix dura peu. Les Espagnols ayant réclamé le droit de visiter les vaisseaux anglais, qui faisaient dans leurs colonies une audacieuse contrebande, l'Angleterre mit la main sur Porto-Bello (1739). Ce n'était qu'un conflit entre deux puissances. La mort de Charles VI rendit la guerre générale. Cet empereur avait fait tous les sacrifices pour faire reconnaître sa pragmatique par les puissances et assurer le trône à sa fille. A peine fut-il mort, que l'Espagne, la Sardaigne et la Bavière disputèrent son héritage à cette princesse, et que les frères Belle-Isle, hommes entreprenants, entraînèrent Fleury dans une guerre dont ils espéraient la destruction de l'Autriche.

Le premier coup frappé, dans cette guerre de la succession d'Autriche (1741-1748), le fut par le roi de Prusse, Frédéric II, qui s'empara de la Silésie. Les Français, à leur tour, envahirent la Bohême, et le duc de Bavière, Charles-Albert, se fit couronner empereur à Francfort sous le nom de Charles VII. Mais l'Angleterre veillait sur les succès de la France. Elle envoya des subsides à Marie-Thérèse, qui venait d'ailleurs de soulever l'enthousiasme des Hongrois, et la réconcilia avec Frédéric II, en lui faisant signer le traité de Breslau et l'abandon de la Silésie (1743). L'armée française cernée en Bohême est obligée de faire retraite au cœur de l'hiver. Ce royaume recouvré, les Autrichiens se jettent sur la Bavière, et la dévastent (1742). Fleury demande ou plutôt implore la paix : Marie-Thérèse répond par un refus dédaigneux. Fleury meurt (1743) avec la douleur de laisser la France au milieu de la guerre la plus sérieuse.

La situation, en effet, était bien changée. En 1741, l'Autriche avait tout le monde contre elle : en 1743, tout le monde marchait avec elle. La France met quatre armées sur pied, et le roi envahit les Pays-Bas avec cent vingt mille hommes. Mais il tombe dangereusement malade et les opérations sont ralenties (1744). Cependant l'Autriche s'était relevée si vite que Frédéric II craignit pour ses conquêtes. Il reprend les armes et envahit la Bohême. Cette diversion dégage la ligne du Rhin que menaçait l'armée autrichienne. L'empereur Charles VII rentre dans sa capitale; mais, au moment de recouvrer le reste de ses États héréditaires, il meurt, et son fils Maximilien traite avec Marie-Thérèse à Fussen (1745). L'Autriche restituait la Bavière, Maximilien renonçait à la couronne impériale. La guerre n'avait plus d'objet pour la France, puisque l'allié pour qui elle avait pris les armes se retirait de la lutte; mais elle fut

obligée de conquérir la paix. La campagne de 1745 fut glorieuse. Tandis que Frédéric battait de nouveau l'Autriche et lui imposait le traité de Dresde, le maréchal de Saxe gagnait sur les Anglais l'héroïque bataille de Fontenoi, et s'emparait de Bruxelles. Le prétendant Charles-Édouard Stuart débarquait en Écosse, soulevait les highlanders, et vainqueur à Falkirk comme à Preston, s'avançait jusqu'à Derby, à trente lieues de Londres. Mais George II rappelle de Flandre le duc de Cumberland, et les highlanders sont écrasés à la bataille décisive de Culloden (1746). En Italie, les alliés, vainqueurs à Plaisance, s'emparent de Gênes et la perdent bientôt à la suite d'une insurrection populaire (1746). Les victoires de Raucoux et de Lawfeld, enfin la prise de Maëstricht, par le maréchal de Saxe, décidèrent les ennemis de la France à signer la paix. Victorieuse sur le continent, elle avait beaucoup souffert sur mer; sa marine avait été presque détruite par les Anglais, malgré les succès de La Bourdonnays et ceux de Dupleix, qui venait de sauver Pondichéry. Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), l'Angleterre et la France se rendent mutuellement leurs conquêtes. Parme, Plaisance et Guastalla sont cédées à l'infant d'Espagne don Philippe, la Silésie est garantie au roi de Prusse et la pragmatique confirmée. Ainsi se terminait la guerre de la succession d'Autriche, qui ne rapporta à la France que quelques lauriers et des dettes; Louis XV n'avait pas voulu « faire la paix en marchand mais en roi. »

Un habile ministre, Machault, employa la paix à relever la marine française. Dupleix, qui voulait faire dominer la France dans l'Inde, acquit Mazulipatam, avec des accroissements de territoire pour Karikal et Chandernagor. Mais le gouvernement, au lieu de le soutenir, le rappela (1754), et le laissa mourir dans la disgrâce. L'Angleterre n'en avait pas moins le dépit de voir notre marine et notre commerce prospérer d'une manière inattendue. Pour en arrêter l'essor, en pleine paix (1755), elle fit saisir un nombre considérable de nos vaisseaux. Cette violation du droit des gens eut pour châtiment immédiat la victoire de La Galissonnière sur l'amiral Byng, et la prise de Minorque par le duc de Richelieu. Marie-Thérèse, qui brûlait de reprendre la Silésie, rendit la guerre européenne. En touchant un léger ressort, la vanité de Mme de Pompadour, elle entraîna la France dans son alliance contre le roi de Prusse. Les généraux français, d'Estrées et de Richelieu, battirent d'abord l'armée anglaise à Hastembeck et à Closterseven, où elle fut forcée de capituler tout entière; mais Soubise se fit battre complétement à Rosbach par Frédéric (1757), et, les années suivantes, tandis que le roi de Prusse continuait de soutenir contre l'Autriche et la Russie, avec ses

seules ressources et les subsides de l'Angleterre, une lutte gigantesque, marquée par les batailles de Prague, de Kollin, de Jœgerndorf, de Zorndorf, de Kunnersdorf, de Liegnitz, son lieutenant, le prince Ferdinand de Brunswick, rejetait les Français sur le Rhin et les battait à Minden et à Crevelt. En 1761, il y eut épuisement général, surtout du côté de la Prusse. Heureusement pour Frédéric, à la czarine Élisabeth succéda son admirateur Pierre III, qui fit la paix avec lui. Une dernière campagne, qui lui rendit la Silésie et mit à ses pieds la Saxe (bataille de Freiberg), prépara l'Autriche à traiter. La France, de son côté, demandait la paix à tout prix. Malheureuse partout dans cette guerre, elle avait perdu presque toutes ses colonies. L'infortuné Lally fut obligé de livrer Pondichéry aux Anglais, qui la détruisirent de fond en comble (1761), et revint en France mourir sur l'échafaud. Montcalm succomba au Canada, et Québec fut pris par les Anglais. Les défaites de Lagos et de Belle-Ile détruisirent notre marine; et Choiseul, devenu ministre, ne vit d'autre ressource que d'en unir les débris à ceux de la marine espagnole, en liant étroitement les deux pays par le *pacte de famille* (1761). Mais l'Angleterre, ayant atteint son but, accorda la paix. Par le traité de Paris (1763), la France rendit Minorque à l'Espagne, recouvra Belle-Ile, perdit tout le Canada, moins l'îlot de Miquelon, et le droit de pêche vers Terre-Neuve. Elle recouvra Pondichéry, mais fut exclue du Bengale, ne garda que Gorée au Sénégal, et s'engagea de nouveau à démolir Dunkerque. L'Angleterre acquit encore la Floride sur l'Espagne. Elle avait gagné à cette guerre deux mille lieues de territoire aux colonies. Le traité d'Hubertsbourg, entre la Prusse et l'Autriche, suivit de près celui de Paris. Il confirmait les traités de Breslau et de Dresde, c'est-à-dire laissait à Frédéric la Silésie. Le résultat de la guerre de Sept ans était donc la grandeur continentale de la Prusse et la suprématie maritime de l'Angleterre, l'humiliation de l'Autriche et de la France.

La fin du règne de Louis XV s'acheva dans la honte. La réunion, en 1766 de la Lorraine à la France, stipulée par le traité de Vienne, celle de la Corse, cédée par les Génois en 1768, eurent lieu sans gloire, et ne firent point oublier les scandales dont la cour était le théâtre. Quand Choiseul eut été sacrifié, en 1770, à une impure favorite, la comtesse Dubarry, son successeur laissa partager la Pologne; Maupou détruisit les parlements; Terray fit banqueroute sans rétablir les finances; et Louis XV laissa à son successeur un fardeau sous lequel celui-ci succombera.

LIV.

ESPRIT DE RÉFORME POPULARISÉ PAR LES PHILOSOPHES (VOLTAIRE, MONTESQUIEU, ROUSSEAU....) ET PAR LES ÉCONOMISTES (VAUBAN, QUESNAY, ADAM SMITH, ETC.) DANS TOUTE L'EUROPE. — POMBAL ET JOSEPH Ier EN PORTUGAL. — FERDINAND VI, CHARLES III ET ARANDA EN ESPAGNE. — TANUCCI ET CHARLES VII A NAPLES, LÉOPOLD EN TOSCANE. — JOSEPH II EN AUTRICHE. — FRÉDÉRIC II EN PRUSSE. — CHOISEUL, LOUIS XVI, TURGOT, MALESHERBES ET NECKER EN FRANCE.

Au XVIe siècle, le désir de réforme religieuse avait agité l'Europe, au XVIIIe, c'est le désir des réformes sociales qui ébranle tous les esprits. On ne se préoccupe plus, comme les luthériens et les calvinistes, de ramener le chrétien à l'état primitif de l'Église, mais l'homme en général à l'état naturel, et par là les uns entendaient, avec Rousseau, l'état où l'on croyait que l'homme avait été à son premier âge, les autres l'état conforme au droit naturel. Le foyer de cette guerre contre les anciennes institutions et les anciennes idées était la France, d'où elle se propageait par toute l'Europe sous le nom de philosophie. La philosophie fut alors une reine qu'adulèrent les rois. Ses apôtres principaux étaient Voltaire, Rousseau et Montesquieu. Voltaire, né en 1694, mort en 1778, fut le plus hardi, le plus brillant, le plus vif, le plus infatigable agresseur des abus, des préjugés, même des croyances. Universel, il écrivit des tragédies (*Œdipe*, *Mérope*, *Mahomet*, *Tancrède*, *Zaïre*), moins pour l'art en lui-même et pour la peinture des caractères que pour le débit de ses idées. Il écrivit des pamphlets, des épîtres, des odes, des lettres, il écrivit son *Dictionnaire philosophique*, son *Essai sur les mœurs*, toujours dans la même préoccupation, que l'on sent moins présente dans l'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*. Partout il fit une guerre implacable au fanatisme et à l'oppression, mais oublia souvent au milieu de cette lutte ardente la mesure et la justice. Montesquieu (1689-1755), dans l'*Esprit des lois*, réclame aussi, mais indirectement, en faveur de la tolérance et de la liberté; toute son admiration est pour la constitution anglaise. Rousseau (né à Genève, 1712-1778) trace dans son *Contrat social*, qui eut tant d'influence sur la révolution, les droits absolus sur lesquels doit reposer la société, considérée comme le produit d'un contrat de l'homme à l'homme, sur la base de l'égalité, sans autre prépondérance que celle du plus grand nombre des volontés. Dans son *Émile*, il imagine le

seules ressources et les subsides de l'Angleterre, une lutte gigantesque, marquée par les batailles de Prague, de Kollin, de Jœgerndorf, de Zorndorf, de Kunnersdorf, de Liegnitz, son lieutenant, le prince Ferdinand de Brunswick, rejetait les Français sur le Rhin et les battait à Minden et à Crevelt. En 1761, il y eut épuisement général, surtout du côté de la Prusse. Heureusement pour Frédéric, à la czarine Élisabeth succéda son admirateur Pierre III, qui fit la paix avec lui. Une dernière campagne, qui lui rendit la Silésie et mit à ses pieds la Saxe (bataille de Freiberg), prépara l'Autriche à traiter. La France, de son côté, demandait la paix à tout prix. Malheureuse partout dans cette guerre, elle avait perdu presque toutes ses colonies. L'infortuné Lally fut obligé de livrer Pondichéry aux Anglais, qui la détruisirent de fond en comble (1761), et revint en France mourir sur l'échafaud. Montcalm succomba au Canada, et Québec fut pris par les Anglais. Les défaites de Lagos et de Belle-Ile détruisirent notre marine; et Choiseul, devenu ministre, ne vit d'autre ressource que d'en unir les débris à ceux de la marine espagnole, en liant étroitement les deux pays par le *pacte de famille* (1761). Mais l'Angleterre, ayant atteint son but, accorda la paix. Par le traité de Paris (1763), la France rendit Minorque à l'Espagne, recouvra Belle-Ile, perdit tout le Canada, moins l'îlot de Miquelon, et le droit de pêche vers Terre-Neuve. Elle recouvra Pondichéry, mais fut exclue du Bengale, ne garda que Gorée au Sénégal, et s'engagea de nouveau à démolir Dunkerque. L'Angleterre acquit encore la Floride sur l'Espagne. Elle avait gagné à cette guerre deux mille lieues de territoire aux colonies. Le traité d'Hubertsbourg, entre la Prusse et l'Autriche, suivit de près celui de Paris. Il confirmait les traités de Breslau et de Dresde, c'est-à-dire laissait à Frédéric la Silésie. Le résultat de la guerre de Sept ans était donc la grandeur continentale de la Prusse et la suprématie maritime de l'Angleterre, l'humiliation de l'Autriche et de la France.

La fin du règne de Louis XV s'acheva dans la honte. La réunion, en 1766 de la Lorraine à la France, stipulée par le traité de Vienne, celle de la Corse, cédée par les Génois en 1768, eurent lieu sans gloire, et ne firent point oublier les scandales dont la cour était le théâtre. Quand Choiseul eut été sacrifié, en 1770, à une impure favorite, la comtesse Dubarry, son successeur laissa partager la Pologne; Maupou détruisit les parlements; Terray fit banqueroute sans rétablir les finances; et Louis XV laissa à son successeur un fardeau sous lequel celui-ci succombera.

LIV.

ESPRIT DE RÉFORME POPULARISÉ PAR LES PHILOSOPHES (VOLTAIRE, MONTESQUIEU, ROUSSEAU....) ET PAR LES ÉCONOMISTES (VAUBAN, QUESNAY, ADAM SMITH, ETC.) DANS TOUTE L'EUROPE. — POMBAL ET JOSEPH Ier EN PORTUGAL. — FERDINAND VI, CHARLES III ET ARANDA EN ESPAGNE. — TANUCCI ET CHARLES VII A NAPLES, LÉOPOLD EN TOSCANE. — JOSEPH II EN AUTRICHE. — FRÉDÉRIC II EN PRUSSE. — CHOISEUL, LOUIS XVI, TURGOT, MALESHERBES ET NECKER EN FRANCE.

Au XVIe siècle, le désir de réforme religieuse avait agité l'Europe, au XVIIIe, c'est le désir des réformes sociales qui ébranle tous les esprits. On ne se préoccupe plus, comme les luthériens et les calvinistes, de ramener le chrétien à l'état primitif de l'Église, mais l'homme en général à l'état naturel, et par là les uns entendaient, avec Rousseau, l'état où l'on croyait que l'homme avait été à son premier âge, les autres l'état conforme au droit naturel. Le foyer de cette guerre contre les anciennes institutions et les anciennes idées était la France, d'où elle se propageait par toute l'Europe sous le nom de philosophie. La philosophie fut alors une reine qu'adulèrent les rois. Ses apôtres principaux étaient Voltaire, Rousseau et Montesquieu. Voltaire, né en 1694, mort en 1778, fut le plus hardi, le plus brillant, le plus vif, le plus infatigable agresseur des abus, des préjugés, même des croyances. Universel, il écrivit des tragédies (*Œdipe*, *Mérope*, *Mahomet*, *Tancrède*, *Zaïre*), moins pour l'art en lui-même et pour la peinture des caractères que pour le débit de ses idées. Il écrivit des pamphlets, des épîtres, des odes, des lettres, il écrivit son *Dictionnaire philosophique*, son *Essai sur les mœurs*, toujours dans la même préoccupation, que l'on sent moins présente dans l'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*. Partout il fit une guerre implacable au fanatisme et à l'oppression, mais oublia souvent au milieu de cette lutte ardente la mesure et la justice. Montesquieu (1689-1755), dans l'*Esprit des lois*, réclame aussi, mais indirectement, en faveur de la tolérance et de la liberté; toute son admiration est pour la constitution anglaise. Rousseau (né à Genève, 1712-1778) trace dans son *Contrat social*, qui eut tant d'influence sur la révolution, les droits absolus sur lesquels doit reposer la société, considérée comme le produit d'un contrat de l'homme à l'homme, sur la base de l'égalité, sans autre prépondérance que celle du plus grand nombre des volontés. Dans son *Émile*, il imagine le

plan d'une éducation qui developpe l'individu selon la nature. Partout il mêle à de grandes vérités de plus grandes erreurs.

Au-dessous de ces puissants esprits, d'Alembert et Diderot dressaient, dans l'*Encyclopédie*, un vaste répertoire des connaissances humaines, à un point de vue habituellement antichrétien.

Les organes de la révolution philosophique avaient pour auxiliaires les économistes, dont l'école prit naissance du vivant même de Louis XIV avec Boisguilbert et Vauban. Le grand ingénieur, qui était aussi un grand citoyen, avait proposé à Louis XIV une réforme immense, la substitution d'un impôt unique et payé par tous (*dîme royale*) aux nombreux impôts si inégalement répartis. Quesnay, médecin de Louis XV, formula dans son *Traité économique* et ses *Maximes générales de gouvernement*, la doctrine des *physiocrates*, qui considèrent le sol comme la source de toute richesse, et le travail comme un simple transformateur. Il en concluait que l'agriculture devait être protégée avec la plus active sollicitude. Mais le vrai père de l'économie politique est Adam Smith (1723-1790), qui, dans ses *Recherches sur la nature et la cause de la richesse des nations*, donne l'analyse la plus ingénieuse de l'activité industrielle, et montre les trois sources principales de la richesse publique, l'agriculture, l'industrie et le commerce.

C'est ainsi que l'homme étudiait à fond et dans toutes ses parties l'organisation sociale, se préparant à la renouveler ensuite d'après les principes trouvés, et formulant déjà çà et là les demandes qui furent, à la fin du siècle, consignées dans les cahiers des états généraux français de 1789.

Cet esprit de réforme, ce besoin d'en finir avec le moyen âge et la féodalité qui duraient encore en mille choses gagnaient les souverains eux-mêmes. Tous, jusqu'aux plus despotiques, cherchaient la popularité en prodiguant leurs faveurs aux philosophes et aux savants, et la richesse pour leurs peuples et par conséquent pour eux-mêmes, en opérant des réformes dans leurs États, d'après les idées dominantes de l'époque.

Ainsi le roi de Portugal, Joseph Ier, appela au ministère Joseph Carvalho (1750), marquis de Pombal, qui releva le Portugal, humilié depuis le traité de Methuen, sous les exigences de l'Angleterre, et chassa les jésuites (1759), lesquels furent, dans les années suivantes, expulsés de tous les autres États catholiques; qui diminua le pouvoir de l'inquisition, les priviléges de la noblesse, et donna au Portugal une administration meilleure. — D. Aranda, en Espagne, sous Charles III (1759-1788), ranima le commerce et l'industrie par l'établissement de la banque de Saint-Charles, par l'édit qui déclarait que l'industrie ne

dérogeait pas à la noblesse, par des routes, des canaux, si bien que la population s'éleva dans ce siècle de sept à onze millions, et que l'armée fut portée à quatre-vingt mille hommes. — A Naples, pendant la minorité de Ferdinand IV, le vertueux Tanucci abolissait les dîmes, supprimait un grand nombre de couvents et réduisait de moitié le corps ecclésiastique. — En Toscane, Léopold (1765-1790) abolissait la peine de mort, retirait des provinces de dessous les eaux, et donnait à ses États une prospérité merveilleuse. — Même la vieille Autriche eut son souverain libéral, Joseph II (1780-1790); il tenta de donner l'unité à ses États par une division en treize gouvernements embrassant toutes les branches de l'administration; il subordonna l'Église catholique au pouvoir temporel; et, par son édit de tolérance (1781), autorisa les religions grecque et protestante; il abolit les corvées et droits seigneuriaux, fonda des manufactures, déclara Fiume et Trieste ports francs. — Quant au roi de Prusse, Frédéric II, dès que la guerre lui permit de donner ses soins à l'administration intérieure, il ne cessa de travailler à la prospérité de ses États. Il encouragea le commerce, l'industrie, l'agriculture, le développement de la population. Il adoucit les lois, réforma l'instruction publique, supprima les entraves à la liberté des consciences et des mariages. La guerre de la succession d'Autriche lui avait livré la Silésie, il s'attacha cette province par des réformes et de sages mesures. Tel fut le succès de ses réformes, complément de ses victoires, qu'il laissa en mourant un État qui avait pris rang parmi les grandes puissances européennes.

La France, d'où le mouvement était parti, fut le pays de l'Europe qui sut le moins se réformer. Choiseul, qui avait bon vouloir et avait fait d'utiles améliorations dans la marine et l'armée, fut disgracié (1770). Il avait, dès 1762, fait prononcer l'abolition de l'ordre des jésuites. En 1771, Maupeou avait détruit les parlements. On détruisait, mais on n'édifiait pas. Louis XVI (1774) prit pour ministres Turgot et Malesherbes. Le premier, homme supérieur, aborda les réformes en supprimant les maîtrises et jurandes, en permettant le libre commerce des grains dans le royaume, en substituant une contribution payée par tous aux corvées pour les chemins. Disgracié aussi en 1776, il fut remplacé par le banquier génevois Necker, financier habile. Sous ce ministre eut lieu la guerre d'Amérique, qui eut pour la France le double effet d'aggraver encore l'état de ses finances et d'exciter singulièrement les esprits par le contagieux spectacle de l'affranchissement d'un peuple entier.

Les colonies anglaises de l'Amérique du nord, presque toutes fondées par l'émigration des non-conformistes sous Jacques Ier, et sur-

tout sous Charles Ier, s'étaient enrichies et fortifiées; et quand la métropole imagina de les soumettre à divers impôts, elles se refusèrent à les payer (1767). Des mesures de rigueur ne firent que provoquer la réunion, à Philadelphie, d'un congrès général des colonies (1774), puis la guerre civile. Les milices américaines, conduites par George Washington, débutent par des succès : victoire de Lexington, prise de Boston; et le congrès de Philadelphie (1776) déclare l'indépendance des treize États-Unis d'Amérique. Découragés ensuite par quelques revers, les Américains envoient en France une ambassade, dont le chef est Franklin, pour demander des secours à Louis XVI (1778). Elle excite en France le plus grand enthousiasme; La Fayette part le premier : bientôt le gouvernement lui-même cède et déclare la guerre à l'Angleterre. Rochambeau s'embarque avec six mille hommes et dix millions. L'année suivante (1779), l'Espagne est entraînée à son tour, puis la Hollande (1780). Notre marine, ranimée par Choiseul, fait des merveilles sous les comtes d'Estaing et de Grasse, en Amérique; sous le bailli de Suffren, dans l'Inde, et tient tête à la marine anglaise. Enfin, en 1781, la capitulation de lord Cornwallis à Yorktown, amène le traité de Versailles (1783), par lequel l'indépendance des États-Unis est reconnue; Minorque et la Floride reviennent aux Espagnols; Pondichéry, Karikal et Chandernagor sont rendus à la France, qui recouvre le Sénégal et garde Tabago, Sainte-Lucie aux Antilles, Saint-Pierre et Miquelon près de Terre-Neuve. Les articles de 1713, relatifs à Dunkerque, sont supprimés.

La France se relevait donc comme rajeunie; mais sa situation financière empirait. Necker avait administré sagement, mais son fameux *compte rendu* souleva contre lui tous les privilégiés qu'il voulait soumettre à l'impôt, et il tomba (1781). Les prodigalités de Calonne accrurent la dette de neuf cent cinquante millions. Il revint à l'idée de Necker et convoqua dans ce but une assemblée de notables, qui l'obligèrent de se retirer (1787). Brienne ne fut pas plus heureux. Le parlement refusa d'enregistrer des édits établissant de nouvelles taxes et fut exilé. Partout des troubles éclatèrent. On demandait les états généraux : Brienne les convoqua pour le 1er mai 1789. L'opinion publique se prononçait pour que le tiers état eût une représentation égale en nombre à celle des deux premiers ordres; une nouvelle assemblée de notables ayant refusé de décréter cette innovation, Necker, rappelé au ministère, prit sur lui cette mesure hardie, qui commença la révolution (1789).

LV.

DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES ET GÉOGRAPHIQUES AU XVIIIe SIÈCLE.— FRANKLIN, LAVOISIER, LINNÉ, BUFFON, LAPLACE, LAGRANGE, VOLTA, COOK ET BOUGAINVILLE. — GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE EN 1789.

Le XVIIIe siècle fut pour les sciences ce que les deux précédents avaient été pour les lettres, une époque d'immenses progrès et presque de création. Franklin et Volta firent faire de grands progrès à la physique qui, ramenée à l'expérience par Bacon, était retombée avec Descartes dans les régions de l'hypothèse. Franklin, né à Boston en 1706, après s'être instruit seul et sans le secours d'aucun maître, cultiva la science pour accroître le bien-être de ses semblables; il démontra, au péril de sa vie, que l'électricité des nuages était la même que celle des machines, et ayant remarqué la propriété des pointes, appliqua ce principe à la conservation des édifices publics ou privés et couvrit Philadelphie, sa patrie adoptive, de paratonnerres. Il excella dans l'art difficile de vulgariser les notions scientifiques (surtout dans son *Almanach* et la *Science du bonhomme Richard*).

L'Italien Volta inventa une foule d'appareils ingénieux, l'électrophore, le condensateur électrique, l'électroscope et découvrit ce grand principe que le contact mutuel des corps est une source d'électricité. Galvani avait trouvé le fait, Volta en trouva la cause et inventa sa pile, qui, perfectionnée, opéra dans la chimie, dans le commerce et l'industrie, une profonde révolution. Il mourut en 1826, à quatre-vingt-un ans; il avait été comblé de richesses et d'honneurs par Napoléon. A ces noms il faut ajouter Réaumur, inventeur du thermomètre qui porte son nom. A dix-neuf ans Lagrange résolvait un problème proposé par le célèbre Euler à tous les géomètres de l'Europe, et à vingt ans écrivait les premiers essais de sa *Méthode des variations*. Il porta l'analyse pure au plus haut degré de perfection et développa le calcul différentiel et intégral, dont Newton et Leibnitz se disputaient la découverte. Il mourut à Paris en 1813, Napoléon l'avait fait sénateur. Le marquis de Laplace démontra, dans sa *Mécanique céleste*, presque toutes les lois qui régissent le système de l'univers, et composa en outre une *Exposition du système du monde*, et un *Traité des probabilités*. Il mourut en 1827, à soixante-dix-huit ans, après avoir été ministre de l'intérieur sous le Consulat, sénateur sous l'Empire, et comblé aussi d'honneurs par Louis XVIII.

Lavoisier (1743-1794) fit de la chimie une science : en 1775 il démontra que la combustion et la calcination sont le résultat de l'union

de l'oxygène avec les corps, et que le dégagement de chaleur qui se produit alors a pour cause le changement d'état de l'oxygène. En 1787, il décomposa l'eau qu'il trouva formée d'oxygène et d'hydrogène. Restait à fonder la nomenclature chimique; ce fut l'œuvre de Guyton de Morveau; mais Lavoisier, Berthollet et Fourcroy s'associèrent à cette grande réforme et signèrent tous le fameux mémoire de 1787. « La chimie est aisée maintenant, disait Lagrange, elle s'apprend comme de l'algèbre. » Il faut encore citer avec Lavoisier, Scheele qui découvrit le chlore, Berthollet qui appliqua les propriétés de ce gaz au blanchiment des toiles, et Bergmann auquel on est redevable de l'acide sulfurique.

Buffon, né à Montbard, en Bourgogne, en 1707, fut pour la zoologie ce que fut Lavoisier pour la chimie; nommé intendant du Jardin du Roi, il consacra cinquante années à l'étude de l'histoire naturelle, et publia sans interruption, de 1740 à 1788, ses trente-six volumes de l'*Histoire naturelle*, qui fut universellement admirée pour la majesté du style et la beauté des descriptions. Buffon s'est placé moins haut peut-être comme savant que comme écrivain. On lui reproche d'avoir prodigué l'hypothèse dans ses *Époques de la nature*. Cependant il fonda la géologie et posa le grand principe que l'état actuel de notre globe résulte de changements dont il est possible de faire l'histoire. Son *Histoire des animaux* restera toujours un modèle.

Linnée, le réformateur de la botanique, était né à Rœshult, en Suède, et fut d'abord cordonnier. Il ne put travailler librement qu'à vingt-trois ans. Il fallait d'abord trouver une méthode. Les savants ne classaient les végétaux que d'après leur volume ou leurs apparences les plus extérieures; Linnée pénétra les mystères intimes de la reproduction des plantes et créa la *méthode sexuelle*. Sa classification, abandonnée aujourd'hui pour la *méthode naturelle* que de Jussieu fonda sur les rapports des plantes, n'en était pas moins un grand progrès. Il a laissé un *Systema naturæ* (1735) et une *Philosophica botanica* (1751) très-estimés.

L'amour de la science poussa aussi à travers les mers de hardis navigateurs. Les principaux furent Cook et Bougainville. Il n'y avait plus espoir de rencontrer un nouveau monde; cependant bien des parties de l'Océanie étaient encore ou inconnues ou mal explorées; et il fallait démontrer que par delà certaines latitudes, notre globe est inhabitable et n'a point d'habitants. Cook traça, dès 1759, une carte du Saint-Laurent qui n'a point été surpassée; il visita O-Taïti, fit le tour de la Nouvelle-Zélande et donna son nom au détroit qui partage ces deux îles, longea les côtes de l'Australie, découvrit la Nouvelle-Calédonie, et s'éleva jusqu'au 71e degré de latitude méridionale (1768-

1779). Il périt dans son troisième voyage autour du monde, aux îles Sandwich, assassiné par les indigènes. Son rival de gloire, le Français Bougainville, découvrit les îles de la Société, archipel dangereux, et l'île de Bougainville (1766-1769). Sur leurs traces, Lapérouse et d'Entrecasteaux parcoururent en tous sens le dangereux labyrinthe d'îles et d'archipels qui forme aujourd'hui la cinquième partie du monde et rendirent le Grand océan presque aussi accessible que nos mers européennes. La géographie, la physique générale du globe, l'astronomie et l'histoire naturelle leur doivent d'immenses résultats.

En 1789, les conquêtes de Louis XIV et l'acquisition de la Lorraine sous Louis XV, avaient donné à la France, au midi et à l'est, ses frontières naturelles. Au nord et au sud-est, ses frontières étaient toujours incertaines. A l'intérieur, elle était divisée en quarante gouvernements, dont trente-deux de province et sept de ville. La Corse formait le quarantième. Les finances, la justice, le culte, avaient leur organisation et leurs divisions à part. Il y avait treize parlements et trois *conseils souverains* (Alsace, Roussillon, Artois); trente-quatre généralités ou intendances pour la perception de l'impôt; pour le culte, dix-huit archevêchés, et cent douze évêchés, non compris la province d'Avignon, possession du pape.

L'union politique de l'Écosse et de l'Angleterre avait été consommée en 1707, et il n'y avait plus qu'un parlement dans la Grande-Bretagne. L'Irlande restait toujours une annexe qu'on traitait en pays conquis. Outre ses possessions coloniales, l'Angleterre occupait, sur le continent européen, en Allemagne le Hanovre, et en Espagne Gibraltar. L'Espagne, dépouillée des Pays-Bas par l'Autriche, a recouvré le royaume des Deux-Siciles, Parme et Plaisance, et gardé les Baléares. Le Portugal conserve son indépendance et ses limites.

En Italie, l'État le plus important est le royaume de Sardaigne, qui s'étend du lac de Genève et du Rhône au Tessin et au lac Majeur, comprenant en outre l'île de Sardaigne.

A l'est des États Sardes, les duchés de Milan, de Mantoue avec la principauté de Castiglione appartenaient à l'Autriche. Plus à l'est, Venise, république en décadence. Au centre la Toscane, possédée par la maison de Lorraine, depuis 1737, et les États de l'Église s'étendant entre les deux mers, du Pô au Garigliano.

Au royaume des Deux-Siciles se rattachaient l'île de Malte, occupée par l'ordre religieux de Saint-Jean dégénéré.

L'Allemagne flottait incertaine entre l'Autriche et la Prusse, qui tendaient à absorber les États secondaires dont les plus importants étaient : la Saxe et la Bavière.

L'Autriche, possessionnée aux Pays-Bas et en Italie, avait repris aux Turcs la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie, la Buchovine et le bannat de Temeswar, et usurpé le tiers de la Pologne; mais la Prusse s'était agrandie à ses dépens, en lui prenant la Silésie. A son domaine patrimonial de Brandebourg, cet État avait successivement ajouté depuis deux siècles la Prusse ducale (1618), la Poméranie orientale (1648), Clèves, la Mark et Ravensberg (1666), la haute Gueldre (1713), la haute et la basse Silésie, la principauté de Glatz (1745), et en enlevant à la Suède Stettin et la Poméranie antérieure (1720), et en retirant du partage de la Pologne, la Pologne prussienne et une partie de la grande Pologne.

La Russie, augmentée par des traités de la Livonie, de l'Esthonie, de la Carélie qui lui ouvraient la Baltique, d'une partie de la Finlande qui couvrait Saint-Pétersbourg, de l'Ukraine, de la Russie Blanche et Noire, de la Livonie polonaise, gagnées au démembrement de la Pologne, et par ses armes de la Crimée, d'Azov et de la province de Tauride, s'étend à l'est jusqu'à la Caspienne et au Caucase. La Géorgie s'est placée sous sa protection; Astrakan et Saratow, sur le Volga, séparent ses possessions européennes de la Sibérie, son immense province asiatique.

La Turquie, entamée sans cesse par l'Autriche et la Russie, se trouve resserrée entre le Dniester, les monts de Transylvanie, le Danube, la Save au nord, les possessions vénitiennes de la Dalmatie et la mer Ionienne à l'est, la mer de Candie au sud, et l'archipel à l'est. Mais elle avait toute l'Asie occidentale jusqu'au golfe Persique, l'Égypte, Tripoli, Tunis et Alger.

La Pologne, démantelée en 1772, attend un second et un troisième partage qui auront lieu en 1793 et 1795, et l'effaceront de la liste des nations.

La Suède, réduite à la Suède propre, aux deux Bothnies et à une partie de la Finlande, possède encore en Allemagne l'île de Rugen et la Poméranie citérieure, depuis Stralsund jusqu'à Wismar.

Le Danemark possède, outre le Jutland, le Sleswig et une partie du Holstein, les îles de Fionie et de Seeland, les Féroé, l'Islande, et a acquis quelques comptoirs et quelques îles dans l'Inde et les Antilles, Tranquebar, Saint-Thomas, etc.

Tel était l'état géographique de l'Europe au moment où éclata la révolution française.

LVI.

ASSEMBLÉE CONSTITUANTE. — ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE. — JOURNÉE DU 10 AOÛT. — CONVENTION NATIONALE. — PROCÈS ET MORT DE LOUIS XVI. — LA TERREUR. — JOURNÉE DU 9 THERMIDOR. — JOURNÉE DU 13 VENDÉMIAIRE.

Lorsque Louis XVI convoqua les états généraux, c'était la première fois, depuis 1614, que le gouvernement faisait appel à la nation. L'ouverture des états se fit à Versailles, le 5 mai 1789, avec une grande pompe et au milieu des plus vives acclamations. Ils comptaient onze cent quarante-cinq députés, dont cinq cent soixante et un représentaient le clergé et la noblesse, et cinq cent quatre-vingt-quatre le tiers état. Ce dernier ordre avait donc une majorité de vingt-trois voix, mais qui devenait illusoire si l'on votait par ordre et non par tête. Après six semaines de discussions, de négociations et de pourparlers inutiles, le tiers trancha la question à son profit, et prit le nom d'*Assemblée nationale*. On ferma la salle des séances; les députés se réunirent au Jeu de Paume, et jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir fait la constitution (20 juin). Louis XVI céda : les deux ordres privilégiés se réunirent au tiers état (27 juin), et deux mois à peine après sa convocation, cette assemblée, appelée par le roi pour aviser au désordre des finances, se proclamait Constituante (9 juillet). Le roi veut, trop tard, employer la force : les Parisiens se soulèvent; la Bastille est prise (14 juillet); Louis consent à renvoyer ses troupes allemandes; et l'Assemblée a une armée, la garde nationale, dont La Fayette est nommé commandant; la cocarde tricolore est arborée (15 juillet).

C'est alors que le comte d'Artois ouvrit l'émigration, qui fut si funeste à la royauté et qui irrita si vivement la nation. Au contraire, les privilégiés restés en France eurent un moment d'abnégation généreuse, dans la nuit du 4 août, lorsqu'ils renoncèrent à leurs priviléges; mais cela ne donnait pas encore du pain au peuple, qui était en proie à la famine. Une émeute formidable alla chercher le roi à Versailles (5 et 6 octobre) et le ramena aux Tuileries.

Cependant, l'Assemblée opérait, par ses décrets, la *révolution*. Le 2 novembre, elle déclare les biens du clergé biens nationaux, et, le 17, crée les assignats. L'égalité de tous devant la loi est proclamée, l'unité administrative du pays décrétée par la suppression des provinces et la division du territoire en quatre-vingt-trois départe-

ments. On abolit le droit d'aînesse et les substitutions, on décrète l'établissement d'un système uniforme de poids et mesures, et l'année suivante on complète cette œuvre d'affranchissement par l'abolition des maîtrises et jurandes, la création des patentes, la suppression des droits et péages sur les matières premières et les subsistances. L'Assemblée s'attaque directement au roi en lui refusant le droit de paix et de guerre; à la noblesse, en supprimant les armoiries; au clergé, en votant la constitution civile; au pape, en réunissant le Comtat Venaissin à la France; aux familles de robe, enfin, par la création d'un nouveau système judiciaire. Les parlements, d'abord suspendus, furent supprimés; à leur place on instituait trois classes de tribunaux : un tribunal criminel par département, un tribunal civil par district, un juge de paix par canton. La conservation des formes de la procédure était confiée à une cour suprême, et le jury était établi pour les causes criminelles.

A la vue de ces grandes décisions qui renouvelaient l'organisation entière du pays, l'enthousiasme gagna toute la France, dont les députations se réunirent, dans la grande fête de la fédération, au champ de Mars (14 juillet 1790).

Mais l'opposition à la révolution éclata presque aussitôt après, au sujet de la *constitution civile du clergé;* la majorité des prêtres refusa de s'y soumettre et de prêter le serment civique; sur bien des points les populations se soulevèrent, et contre l'Assemblée et contre les prêtres assermentés. Louis XVI lui-même, blessé dans sa religion, dans ses affections et dans toutes ses habitudes, dans toutes ses idées de roi absolu, songea aux moyens d'arrêter la révolution. Mirabeau essaya de réconcilier la royauté avec l'ordre nouveau; mais ce grand orateur, le héros de la Constituante, mourut le 2 avril 1791, emportant, dit-il, avec lui la monarchie : il fut enseveli au Panthéon.

La mort de Mirabeau rendit aux royalistes toute influence sur Louis XVI. A l'instigation du marquis de Bouillé, qui commandait l'armée de Metz, il tenta de s'enfuir à l'étranger. Reconnu à Varennes, et ramené à Paris, il resta comme prisonnier dans son palais (juin 1791), et le 15 juillet l'Assemblée le déclara suspendu de ses fonctions jusqu'à la promulgation de la constitution. Les Jacobins, dont le club se ramifiait par toute la France et devenait chaque jour plus influent sous la direction de Robespierre, traitèrent de trahison l'indulgence de l'Assemblée. Ils demandaient hautement la déchéance du roi. Des pétitions furent rédigées dans ce but, et les citoyens invités à se réunir au Champ de Mars pour les signer; mais La Fayette et Bailly dispersèrent ces rassemblements par la force. Le sang coula

et dès lors éclata une scission profonde entre les constitutionnels et les républicains, entre la bourgeoisie et le peuple.

En voyant les révolutionnaires se diviser, les royalistes reprennent courage, et s'efforcent de hâter l'intervention étrangère. L'empereur Léopold conclut, à Pilnitz, avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, une convention par laquelle ils s'engageaient à envahir la France, si tous les actes de la révolution n'étaient abrogés sans délai. L'Assemblée constituante répondit à cet insolent défi en ordonnant la levée de cent mille hommes; puis elle acheva avec calme la constitution à laquelle le roi prêta un serment solennel, et se sépara, en décrétant qu'aucun de ses membres ne pourrait faire partie de l'Assemblée législative : désintéressement funeste qui, en amenant sur la scène politique un trop grand nombre d'hommes nouveaux, enleva toute garantie d'esprit de suite et de conservation (30 septembre 1791).

La nouvelle assemblée était animée contre le roi de sentiments hostiles que n'avait jamais eus la Constituante. Les clubs avaient dirigé les élections, et la majorité était presque ouvertement républicaine. Les premières mesures furent de décréter la peine de mort contre les émigrés qui ne rentreraient pas, et la privation de traitement pour les prêtres réfractaires, à quoi Louis XVI opposa son veto constitutionnel. L'accord régna cependant un moment entre les deux grands pouvoirs : le roi choisit ses ministres dans la fraction la plus modérée du parti républicain. Il déclara même la guerre à l'Autriche (20 avril 1792). Mais les troupes françaises éprouvèrent deux échecs à Mons et à Tournay, et l'Assemblée ayant décrété la déportation contre tout ecclésiastique qui refuserait le serment civique, Louis XVI renvoya ses ministres girondins.

Alors le club des Jacobins, celui des Cordeliers, animés par Robespierre, Danton et Marat, lancent contre le château des Tuileries la population des faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine; après d'effroyables scènes de désordre, où Louis XVI montra un sang-froid héroïque, la foule se retire, et le palais est évacué (20 juin 1792).

Le mouvement avorté du 20 juin fut renouvelé au 10 août et cette fois emporta la royauté. La Prusse et le Piémont s'étaient joints à l'Autriche pour attaquer la France; l'Assemblée avait décrété la levée de quatre cent cinquante mille hommes et proclamé la patrie en danger : des milliers de volontaires s'enrôlaient à Paris et dans les départements. Les Jacobins profitent pour se relever de l'élan patriotique qui entraîne toutes les âmes, et de l'effet produit par l'insolent manifeste du duc de Brunswick. L'Assemblée ayant de nouveau refusé de prononcer la déchéance du roi, ils arment les faubourgs, grossis

des volontaires marseillais, envahissent les Tuileries après un sanglant combat contre les Suisses, et viennent défiler dans l'Assemblée, au sein de laquelle le roi s'est réfugié, et qui décrète qu'une Convention nationale sera formée, et que le chef du pouvoir exécutif est provisoirement suspendu de ses fonctions (10 août 1792).

Le pouvoir passa alors tout entier dans les mains de la commune de Paris, où dominaient Marat, Danton et Robespierre. Louis XVI et sa famille furent enfermés dans la tour du Temple, le brasseur Santerre devint commandant de la garde nationale, et des milliers de royalistes furent jetés en prison.

Tout à coup le bruit se répand que les alliés ont passé la frontière, que Longwi est en leur pouvoir ainsi que Verdun. La commune déploie une activité extrême : tous les citoyens s'arment et s'apprêtent à défendre Paris ou à courir aux frontières; héroïque entraînement tristement souillé par les massacres de septembre. Pendant les 2, 3, 4 et 5 septembre, des bandes d'égorgeurs soudoyés par la commune massacrèrent dans les prisons, après un simulacre de jugement, les royalistes et les prêtres, des vieillards, des femmes, la princesse de Lamballe, etc., qui s'y trouvaient.

Le 20 septembre, nos jeunes soldats, sous Dumouriez et Kellermann, sauvent la France à Valmy. Les Prussiens évacuent la Champagne, Custine s'empare de Mayence, Anselme de Nice, et Montesquiou de la Savoie.

C'est sous ces auspices, d'un côté sanglantes, de l'autre glorieuses, que se réunit la Convention (21 septembre). Son premier acte fut de proclamer la république.

Il y avait dans la nouvelle assemblée trois fractions : les *Girondins*, républicains modérés, brillants de talent et d'éloquence; les *Montagnards*, nourris des idées de Jean-Jacques Rousseau, pleins de passion et d'audace; enfin la *Plaine*, formée d'hommes modérés et sans caractère, qui votaient alternativement avec l'un et l'autre parti. Les Montagnards, avec leur logique impitoyable, crurent que la France ne serait à jamais soustraite à la royauté qu'après qu'elle aurait versé le sang du roi. Louis XVI, condamné par l'assemblée qui s'était érigée elle-même en tribunal pour le juger, monta sur l'échafaud le 21 janvier 1793.

Ce crime fut inutile et fécond seulement en conséquences fatales, comme ils le sont toujours. Au dedans il amena le régime de la terreur; au dehors il arma contre la France tous les souverains menacés par la propagande révolutionnaire. L'Angleterre entra dans la coalition, et apporta aux étrangers l'appui de ses flottes et de ses subsides. La France se vit alors menacée sur tous les points : on fut

contraint d'évacuer la Belgique, conquise récemment par la victoire de Jemmapes, et la trahison de Dumouriez compromit la sûreté des frontières du nord. A l'intérieur, la Vendée se soulevait.

Les partis dans l'assemblée s'imputaient mutuellement ces revers. La Montagne accusait la Gironde de fédéralisme, les Girondins accusaient leurs ennemis de viser à la dictature. Tant que la lutte resta parlementaire, les Girondins parurent l'emporter. Ils obtinrent la mise en accusation de Marat. Mais il fut renvoyé absous par le tribunal révolutionnaire, et la populace le ramena en triomphe à la Convention.

Cette attaque imprudente avait montré la faiblesse des Girondins et irrité leurs adversaires. La Montagne, maîtresse des sections de Paris par la commune et les Jacobins, les arma contre la Convention, qui vota, sous la pression de l'émeute, l'arrestation de trente et un Girondins (2 juin 1793). Les uns, comme Vergniaud, attendirent leur jugement; les autres, comme Pétion et Barbaroux, allèrent soulever leurs provinces : vingt départements se mirent en pleine révolte. Attaquée de toutes parts, et en présence de la misère publique causée par l'interruption du commerce et par l'énorme dépréciation des assignats, la Convention puisa des ressources dans une énergie inflexible. Le prix des denrées était exorbitant : elle établit un maximum. Le gouvernement était faible : elle centralisa l'administration dans le comité de salut public. La France était attaquée partout : on fit face partout, au moyen de la levée en masse, et Carnot en quelques mois organisa quatorze armées. Les alliés furent battus par Hoche et par Pichegru; la grande armée vendéenne exterminée au Mans et à Savenay; les insurrections qu'avait tentées la Gironde écrasées. Toulon, qui avait été livré aux Anglais, fut repris après un siége mémorable où Bonaparte, alors capitaine d'artillerie, commença sa réputation.

Ces succès sauvaient la France, mais elle était ensanglantée par l'échafaud, où montaient successivement Custine, la reine Marie-Antoinette, les Girondins, le duc d'Orléans, Mme Roland, Bailly, et par les exécutions effroyables de Fouché, Couthon et Collot d'Herbois à Lyon, de Carrier à Nantes, de Lebon à Arras. Enfin la lutte des partis devenait de plus en plus implacable. Le comité de salut public, où dominaient Robespierre, Couthon et Saint-Just, avait autour de lui, d'un côté, le parti extrême des Hébertistes, qui professait l'athéisme et qui fit placer la déesse *Raison* sur l'autel de Notre-Dame; de l'autre le parti des Dantonistes ou *modérés*, dont les chefs étaient Danton et Camille Desmoulins. Robespierre envoya les uns et les autres à l'échafaud, Hébert d'abord, Danton et Desmoulins ensuite.

Il crut alors le moment arrivé de faire cesser la *Terreur*, qui venait de faire encore d'illustres victimes (la princesse Élisabeth, Malesherbes, Lavoisier) et de consolider les institutions nouvelles d'après ses propres idées. Il fit rappeler Carrier, supprimer les tribunaux révolutionnaires des départements, proclamer par la Convention l'immortalité de l'âme et l'existence de l'Être suprême, dont la fête fut solennellement célébrée.

Tous les hommes compromis par leurs excès sanguinaires virent avec effroi le nouveau régime qui s'annonçait. Collot d'Herbois et Billaud-Varennes s'unirent avec Tallien, Barras, Fouché, et engagèrent d'abord la lutte en l'attaquant par le ridicule. N'ayant pu faire adopter telle qu'il la voulait la loi atroce du 22 prairial qui devait lui livrer ses ennemis, Robespierre s'isola du comité de salut public : la Terreur redoubla et dans un de ses derniers accès, elle emporta André Chénier, Roucher, le général Beauharnais. Enfin Robespierre lui-même, malgré sa longue défense dans la Convention, fut décrété d'accusation ainsi que son frère, Couthon, Lebas et Saint-Just. Lebas se brûla la cervelle; les quatre autres furent exécutés (9 et 10 thermidor, 27 et 28 juillet 1794).

Les thermidoriens avaient fait alliance avec les contre-révolutionnaires pour précipiter Robespierre. Entraînés par l'opinion, qu'ils avaient prise pour auxiliaire, dans une voie de réaction, ils s'y jetèrent en hommes qui faisaient bon marché de leurs doctrines. L'importance des comités de salut public et de sûreté générale fut considérablement amoindrie; la loi de prairial fut rapportée; les prisons s'ouvrirent, et le club des Jacobins, dernier asile du parti vaincu, fut fermé par ordre des comités. Carrier et d'autres massacreurs furent envoyés à l'échafaud; Lebon, Fouquier-Tinville ne périrent que l'année suivante. La Convention essaya de faire oublier à la France ces sanglantes tragédies en dotant le pays de plusieurs institutions utiles, telles que l'École normale, l'École polytechnique, les écoles centrales, l'Institut, le Muséum, le Conservatoire des arts et métiers. Ces travaux intérieurs coïncidèrent avec la glorieuse campagne de 1794. Jourdan, vainqueur à Fleurus, avait achevé de réduire la Belgique. Pichegru soumit la Hollande avec une armée sans vivres et sans vêtements; Augereau pénétra en Espagne, où il conquit le Guipuscoa, et Hoche commença la pacification de la Vendée. Des traités avantageux avec la Hollande, la Prusse et l'Espagne, la réunion au territoire de la Flandre septentrionale et de toute la rive gauche du Rhin, la reconnaissance de la révolution par une partie de l'Europe, tels furent les résultats obtenus par nos troupes sur terre. Sur mer, nos flottes, restées sans chefs par suite de l'émigration de presque tous les officiers, éprouvaient de fréquents désastres qu'honorait du moins le dévouement des équipages, celui des marins du *Vengeur*, par exemple, qui, plutôt que d'amener leur pavillon, s'engloutirent dans les flots.

Le danger n'était plus qu'à l'intérieur. Les royalistes faisaient des progrès considérables. Le peuple, accablé de misère, fit deux insurrections (12 germinal et 1er prairial), dont le mauvais succès consomma la défaite des Montagnards, et fut le signal d'une terreur nouvelle qui s'exerça en sens inverse de la première, sous la direction des Girondins redevenus puissants; seulement on remplaça la guillotine par la transportation à Cayenne. Pichegru qui s'était vendu aux Bourbons perdit son commandement. Une tentative des émigrés à Quiberon fut déjouée par Hoche, et suivie du massacre de onze cents prisonniers. Pour mettre un terme aux menées de ce parti, la Convention décréta une constitution républicaine, datée de l'an III. Le pouvoir législatif fut confié à deux conseils, l'un de cinq cents membres, l'autre de deux cent cinquante, dit des *Anciens*, chargé de sanctionner les lois préparées par les *Cinq-Cents*. Le pouvoir exécutif résidait dans un Directoire de cinq membres, élus par les conseils et se renouvelant par cinquième chaque année. La Convention décida que le nouveau corps législatif, chargé de faire les lois organiques, se recruterait pour les deux tiers parmi les conventionnels. Les royalistes, perdant ainsi l'espoir de faire sortir de la constitution nouvelle le triomphe de leurs idées, soulevèrent à leur tour les sections de Paris (13 vendémiaire 1795). La Convention confia sa défense à Barras, qui prit pour lieutenant un jeune général destitué récemment, Napoléon Bonaparte. Les habiles dispositions de ce dernier déconcertèrent l'insurrection dont les soldats furent culbutés en quelques heures. La révolution attaquée, cette fois par la bourgeoisie, fut défendue par l'armée. C'était l'annonce qu'elle allait bientôt devenir toute militaire.

LVII.

DIRECTOIRE. — PREMIÈRES CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE. — TRAITÉ DE CAMPO FORMIO. — EXPÉDITION D'ÉGYPTE. — RETOUR DE BONAPARTE. — JOURNÉE DU 18 BRUMAIRE. — CONSTITUTION CONSULAIRE. — CONCORDAT. — CODE CIVIL.

Malgré les vices de la constitution de l'an III, le Directoire qui entra en fonction le 23 octobre 1795 débuta avec bonheur et habileté.

Il crut alors le moment arrivé de faire cesser la *Terreur*, qui venait de faire encore d'illustres victimes (la princesse Élisabeth, Malesherbes, Lavoisier) et de consolider les institutions nouvelles d'après ses propres idées. Il fit rappeler Carrier, supprimer les tribunaux révolutionnaires des départements, proclamer par la Convention l'immortalité de l'âme et l'existence de l'Être suprême, dont la fête fut solennellement célébrée.

Tous les hommes compromis par leurs excès sanguinaires virent avec effroi le nouveau régime qui s'annonçait. Collot d'Herbois et Billaud-Varennes s'unirent avec Tallien, Barras, Fouché, et engagèrent d'abord la lutte en l'attaquant par le ridicule. N'ayant pu faire adopter telle qu'il la voulait la loi atroce du 22 prairial qui devait lui livrer ses ennemis, Robespierre s'isola du comité de salut public : la Terreur redoubla et dans un de ses derniers accès, elle emporta André Chénier, Roucher, le général Beauharnais. Enfin Robespierre lui-même, malgré sa longue défense dans la Convention, fut décrété d'accusation ainsi que son frère, Couthon, Lebas et Saint-Just. Lebas se brûla la cervelle; les quatre autres furent exécutés (9 et 10 thermidor, 27 et 28 juillet 1794).

Les thermidoriens avaient fait alliance avec les contre-révolutionnaires pour précipiter Robespierre. Entraînés par l'opinion, qu'ils avaient prise pour auxiliaire, dans une voie de réaction, ils s'y jetèrent en hommes qui faisaient bon marché de leurs doctrines. L'importance des comités de salut public et de sûreté générale fut considérablement amoindrie; la loi de prairial fut rapportée; les prisons s'ouvrirent, et le club des Jacobins, dernier asile du parti vaincu, fut fermé par ordre des comités. Carrier et d'autres massacreurs furent envoyés à l'échafaud; Lebon, Fouquier-Tinville ne périrent que l'année suivante. La Convention essaya de faire oublier à la France ces sanglantes tragédies en dotant le pays de plusieurs institutions utiles, telles que l'École normale, l'École polytechnique, les écoles centrales, l'Institut, le Muséum, le Conservatoire des arts et métiers. Ces travaux intérieurs coïncidèrent avec la glorieuse campagne de 1794. Jourdan, vainqueur à Fleurus, avait achevé de réduire la Belgique. Pichegru soumit la Hollande avec une armée sans vivres et sans vêtements; Augereau pénétra en Espagne, où il conquit le Guipuscoa, et Hoche commença la pacification de la Vendée. Des traités avantageux avec la Hollande, la Prusse et l'Espagne, la réunion au territoire de la Flandre septentrionale et de toute la rive gauche du Rhin, la reconnaissance de la révolution par une partie de l'Europe, tels furent les résultats obtenus par nos troupes sur terre. Sur mer, nos flottes, restées sans chefs par suite de l'émigration de presque tous les officiers, éprouvaient de fréquents désastres qu'honorait du moins le dévouement des équipages, celui des marins du *Vengeur*, par exemple, qui, plutôt que d'amener leur pavillon, s'engloutirent dans les flots.

Le danger n'était plus qu'à l'intérieur. Les royalistes faisaient des progrès considérables. Le peuple, accablé de misère, fit deux insurrections (12 germinal et 1er prairial), dont le mauvais succès consomma la défaite des Montagnards, et fut le signal d'une terreur nouvelle qui s'exerça en sens inverse de la première, sous la direction des Girondins redevenus puissants; seulement on remplaça la guillotine par la transportation à Cayenne. Pichegru qui s'était vendu aux Bourbons perdit son commandement. Une tentative des émigrés à Quiberon fut déjouée par Hoche, et suivie du massacre de onze cents prisonniers. Pour mettre un terme aux menées de ce parti, la Convention décréta une constitution républicaine, datée de l'an III. Le pouvoir législatif fut confié à deux conseils, l'un de cinq cents membres, l'autre de deux cent cinquante, dit des *Anciens*, chargé de sanctionner les lois préparées par les *Cinq-Cents*. Le pouvoir exécutif résidait dans un Directoire de cinq membres, élus par les conseils et se renouvelant par cinquième chaque année. La Convention décida que le nouveau corps législatif, chargé de faire les lois organiques, se recruterait pour les deux tiers parmi les conventionnels. Les royalistes, perdant ainsi l'espoir de faire sortir de la constitution nouvelle le triomphe de leurs idées, soulevèrent à leur tour les sections de Paris (13 vendémiaire 1795). La Convention confia sa défense à Barras, qui prit pour lieutenant un jeune général destitué récemment, Napoléon Bonaparte. Les habiles dispositions de ce dernier déconcertèrent l'insurrection dont les soldats furent culbutés en quelques heures. La révolution attaquée, cette fois par la bourgeoisie, fut défendue par l'armée. C'était l'annonce qu'elle allait bientôt devenir toute militaire.

LVII.

DIRECTOIRE. — PREMIÈRES CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE. — TRAITÉ DE CAMPO FORMIO. — EXPÉDITION D'ÉGYPTE. — RETOUR DE BONAPARTE. — JOURNÉE DU 18 BRUMAIRE. — CONSTITUTION CONSULAIRE. — CONCORDAT. — CODE CIVIL.

Malgré les vices de la constitution de l'an III, le Directoire qui entra en fonction le 23 octobre 1795 débuta avec bonheur et habileté.

Il remplaça les assignats, entièrement discrédités, par des *mandats territoriaux* représentant une valeur fixe des biens nationaux. Le crédit public se releva et la misère diminua. Deux tentatives des partis hostiles au gouvernement furent déjouées: la première préparée par Charette, avec l'appui de l'Angleterre, échoua grâce à l'activité de Hoche; la seconde, celle du communiste Babeuf, eut à peine un commencement d'exécution, et se termina par le supplice des deux principaux chefs du complot. Le Directoire put agir au dehors vigoureusement. Carnot chargea trois armées de porter la guerre sur le territoire ennemi. Mais l'armée de Sambre et Meuse dut, malgré les efforts de son chef Jourdan, repasser le Rhin, et celle de la Moselle se trouva compromise. Moreau la sauva par une retraite glorieuse (1796). Nos armes n'étaient pas plus heureuses en Italie, où Schérer se fit battre à Loano. Mais tout changea sur ce théâtre de la guerre, à l'arrivée de Bonaparte. Avec trente-cinq mille hommes, il disperse à Montenotte, Millésimo, Dégo, les différents corps de l'armée austro-piémontaise forte de soixante mille, impose au roi de Sardaigne l'armistice de Cherasco qui donne à la France la Savoie et le comté de Nice, frappe de contributions Parme et Modène, passe le Tessin, l'Adda par le combat de Lodi, enfin le Mincio, et assiége Mantoue. Le roi de Naples demande la paix, le pape achète un armistice en cédant trois villes de la Romagne, vingt et un millions, cent tableaux et cinq cents manuscrits. L'Autrichien Wurmser, qui survint par l'Adige, fut battu à Lonato, Castiglione, Bassano, et se jeta dans Mantoue. Les revers de l'Allemagne rejetèrent encore sur Bonaparte les soixante mille Autrichiens d'Alvinzi; il en eut raison encore aux victoires d'Arcole et de Rivoli, et Wurmser capitula dans Mantoue. Le pape avait rompu la trêve: le traité de Tolentino lui enleva la Romagne, Ferrare, la marche d'Ancône. Tranquille alors sur ses derrières, Bonaparte marcha sur le Tagliamento, y battit l'archiduc Charles, passa les Alpes, campa à Léoben, à vingt-cinq lieues de Vienne, et dicta les préliminaires de la paix. Pendant cette marche audacieuse, Venise égorgeait les garnisons françaises de son territoire; elle en fut aussitôt sévèrement châtiée. Par le traité de Campo Formio (17 octobre 1797) conclu avec l'Autriche, la France acquit la Belgique, la rive gauche du Rhin et les îles Ioniennes; l'empereur reconnaissait la république cisalpine et obtenait Venise, l'Istrie, le Frioul et la Dalmatie en dédommagement de ses pertes. Gênes devint la capitale de la république ligurienne. Bonaparte fut reçu en triomphe à Paris.

Il y trouva le Directoire raffermi depuis peu, mais par des mesures arbitraires qui ébranlaient son crédit dans l'opinion publique. Les royalistes de la *Société de Clichy* avaient fait arriver à la présidence

des Cinq-Cents le général Pichegru, et au Directoire Barthélemy. Deux directeurs, La Réveillère-Lepeaux et Rewbell, pour sauver la révolution, appellent à Paris Augereau, qui cerne avec douze mille hommes le lieu des séances des conseils (18 fructidor, 4 septembre 1797). Les deux minorités annulent les mandats de leurs collègues, et en condamnent cinquante-trois à la déportation. Carnot et Barthélemy sont remplacés au Directoire par Merlin de Douai et François de Neuchâteau.

Bonaparte ne se sentit pas encore en état de renverser ce gouvernement. Nommé d'abord général de l'armée d'Angleterre, il se fit bientôt après donner le commandement d'une expédition dont le but était encore l'Angleterre. L'Égypte pouvait conduire à l'Inde, et le prestige d'une entreprise si gigantesque mettrait hors ligne la renommée du vainqueur. Il partit avec trente-six mille hommes de son armée d'Italie, emmenant des savants, des artistes, des ingénieurs, des laboureurs. Il échappa à Nelson, qui le cherchait par la Méditerranée, prit Malte en passant, et débarqua près d'Alexandrie, qu'il enleva d'assaut (1798). La bataille des Pyramides, où le feu de nos carrés anéantit les mameluks de Mourad-bey, lui ouvre le Caire. Maître de la basse Égypte, il fait aimer son gouvernement des musulmans par son respect pour leur culte et leurs mœurs, et, n'oubliant pas le côté scientifique de son expédition, fonde l'Institut d'Égypte.

La destruction de notre flotte à Aboukir par Nelson, l'emprisonne tout à coup en Égypte. Il s'y résigne, envoie Desaix conquérir la Thébaïde, marche lui-même vers la Syrie, prend Gaza, Jaffa, disperse l'armée turque au mont Thabor; mais la résistance opiniâtre de Saint-Jean d'Acre et la peste l'arrêtent. Il revient sur ses pas pour culbuter une nouvelle armée turque à Aboukir, et, laissant à Kléber l'Égypte bien soumise, il s'embarque, trompe de nouveau les croisières anglaises, et arrive en France, où tout empirait (1799).

Le Directoire chancelait. Sa mesure du *tiers consolidé* avait paru une demi-banqueroute. Le déficit était énorme malgré le poids des impôts. Toute l'Europe, moins l'Espagne, était coalisée contre nous par le ministre anglais Pitt. Même les républiques nouvelles dont la France s'était entourée lui devenaient hostiles, grâce aux exactions des agents du Directoire. En vain les conseils, pour faire face aux attaques de l'Europe, décrétèrent-ils la loi de conscription, qui astreignait au service militaire tous les citoyens de vingt à vingt-cinq ans; en vain ordonna-t-on la levée de deux cent mille hommes. Les troupes françaises furent partout battues, malgré leur courage. En Allemagne, Jourdan est contraint de se replier dans les défilés de la forêt Noire. Schérer, Moreau, Macdonald perdent l'Italie, où la

France n'a plus que Gênes et son territoire. Les succès de Brune en Hollande contre l'armée anglo-russe, et l'immortelle victoire de Zurich, où Masséna force à la retraite Souwaroff, réputé invincible, sauvent la France de l'invasion étrangère, mais sans lui rendre la position que lui avait donnée le traité de Campo Formio (1799).

Le pays s'en prenait au Directoire de tous ces revers; et le déchaînement contre lui devint si général que Treilhard, La Réveillère et Merlin de Douai furent forcés d'en sortir. La fermeture du club du Manége, où Bernadotte et les Jacobins conspiraient, ne le raffermit pas.

Bonaparte, revenant couvert d'une gloire nouvelle, attira tous les regards. Il jugea le moment propice pour se saisir du pouvoir. Siéyès, d'accord avec lui, donna sa démission de directeur, ainsi que Roger-Ducos et Barras. Moulin et Gohier furent mis en surveillance au Luxembourg, les deux conseils transférés à Saint-Cloud, le commandement de toutes les troupes donné à Bonaparte. Il se présente aux Anciens, y est bien accueilli; aux Cinq-Cents, sa voix est couverte par des cris furieux. Son frère Lucien, président, déclare l'assemblée opprimée par une minorité de factieux, et somme les soldats de la délivrer. Le général Leclerc rentre avec ses grenadiers qui font évacuer la salle (18 et 19 brumaire, 9 et 10 novembre 1799). Le conseil des Anciens, resté seul en séance, défère le pouvoir exécutif à trois consuls, Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos, et charge deux commissions, de vingt-cinq membres chacune, de réviser la constitution. La France, lasse de luttes intestines, accueillit avec joie ce coup d'État, que les premières mesures du consulat provisoire, empreintes d'un grand esprit d'apaisement et de conciliation, achevèrent de populariser. De nombreux proscrits furent rappelés, le serment de haine à la royauté fut aboli, les églises furent rendues au culte. La nouvelle constitution fut terminée rapidement. Le gouvernement était confié à trois consuls, dont deux n'avaient que voix consultative; le *conseil d'État* préparait les lois, les présentait à un *Tribunat* de cent membres, et celui-ci en proposait le rejet ou l'adoption au *Corps législatif*, composé de trois cents membres, qui statuait sans discuter. Un *Sénat conservateur* veillait à la garde de la constitution. Il élisait les consuls, les tribuns, les législateurs sur une *liste nationale* formée par une élection à triple degré. Par un article de la constitution, Bonaparte fut désigné comme premier consul : on lui adjoignit Cambacérès et Lebrun. L'organisation administrative et judiciaire, œuvre du gouvernement, suivit de près la constitution. De cette époque data l'établissement des *préfets*, des *sous-préfets*, des *maires*, le rétablissement des *avoués*, l'inamovibilité des juges.

Telle fut la constitution de l'an VIII. Soumise à l'approbation du peuple, elle fut acceptée par 3 011 007 suffrages contre 1567.

Le début militaire du nouveau gouvernement fut magnifique. De l'Italie, Mélas menaçait la Provence. Tandis que Masséna se maintient encore dans Gênes par une résistance héroïque, Bonaparte prend les Autrichiens à revers par le Saint-Bernard et le val d'Aoste. Vaincu par Lannes à Montebello, Mélas recule sur Alexandrie et, près de là, dans la plaine de Marengo, perd une grande bataille (1800). Il n'obtient d'armistice qu'en abandonnant l'Italie jusqu'au Mincio. L'Autriche refuse de signer la paix. Brune et Macdonald poursuivent les Autrichiens au delà de l'Adige; Murat chasse les Napolitains des États du pape, et, dans le même temps, Moreau avec cent mille hommes, gagne en Allemagne la victoire de Hohenlinden et pénètre jusqu'à l'Ens. L'empereur, effrayé, signa la paix de Lunéville. Il ratifiait le traité de Campo Formio, reconnaissait les républiques batave, helvétique, ligurienne et cisalpine, et le nouveau royaume d'Étrurie. Des garnisons françaises occupèrent tous les points importants du littoral italien, Otrante, Tarente, Brindes, Ancône et Livourne. Le Piémont fut réuni à la France et divisé en six départements.

Abandonnée de l'Autriche, l'Angleterre voyait toutes les puissances du nord coalisées contre son despotisme maritime, sous l'impulsion du czar Paul Ier, devenu l'admirateur passionné du premier consul. Elle envoya Nelson bombarder Copenhague. L'assassinat de Paul Ier, qui amena sur le trône Alexandre Ier, lui donna, au lieu d'un ennemi, un allié (1801). La France et l'Angleterre restèrent seules en présence. Le traité de Badajoz ferma aux Anglais les ports du Portugal et Pitt donna sa démission. Mais ils prirent Malte, et l'Égypte fut perdue pour la France. Kléber, qui désapprouvait l'expédition, signa avec les Turcs la convention d'El-Arisch, d'après laquelle les Français devaient être ramenés en France sur des vaisseaux anglais. Le cabinet britannique ayant désavoué son représentant dans cette affaire, Kléber gagna la bataille d'Héliopolis, reprit le Caire et rétablit la domination française; mais, quand il eut été assassiné, son successeur, Menou, laissa une armée anglaise débarquer à Aboukir; la défaite de Canope le contraignit à signer un traité pour l'évacuation de l'Egypte (1801). Malgré ce grand succès, l'Angleterre, écrasée sous le poids d'une dette de douze milliards, consentit à négocier, et, le 25 mars 1802, signa la paix d'Amiens. Toutes les acquisitions continentales de la France, toutes les républiques fondées par ses armes étaient reconnues. L'Angleterre restituait les colonies françaises, rendait Malte aux chevaliers de Saint-Jean, le Cap aux

Hollandais, et ne gardait que l'île espagnole de la Trinité et Ceylan.

La paix étant rendue à l'Europe, Bonaparte commença son œuvre de restauration. Le *concordat*, signé en 1801 par le cardinal Consalvi, pour le pape; adopté, avec les *lois organiques* qui le complétaient, par le Tribunat et le Corps législatif, divisa le territoire de la république en soixante siéges, au lieu de cent cinquante-huit; substitua un traitement payé par l'État à l'ancienne dotation territoriale du clergé; attribua au gouvernement la police des cultes, la nomination des évêques et archevêques, mais au pape seul l'institution canonique.

La fondation de la banque de France (1801), de quarante lycées avec cinq mille cent vingt bourses et un fonds annuel de trois millions cinq cent mille francs (1802), de l'ordre de la Légion d'honneur, enfin la promulgation du Code civil (21 mars 1803), préparé par Tronchet, Portalis, Bigot de Préameneu, et discuté successivement après avoir pris les avis de toute la magistrature française, dans le conseil d'État et le Corps législatif, furent alors les actes glorieux du premier consul, qui apparaissait désormais aussi grand législateur que grand capitaine. Sa popularité croissant, deux complots, celui d'Aréna et Ceracchi et celui de la machine infernale, lui valurent le consulat à vie (1802), auquel il joignit le titre de président de la république cisalpine.

Cette situation eût été magnifique si la paix eût été solide. Mais, sans parler d'Haïti, soulevée par Toussaint-Louverture, un instant ramenée à la soumission par Leclerc, et enfin érigée en république par les noirs Christophe et Dessalines, l'Angleterre gardait Malte, malgré les traités, attaquait les vaisseaux français, gagnait l'Autriche, la Russie, la Suède, provoquait enfin la conspiration de Cadoudal et de Pichegru. Cette conspiration, qui coûta la vie au duc d'Enghien, enlevé sur le territoire badois et fusillé la nuit dans les fossés de Vincennes, fit monter à Bonaparte le dernier degré du pouvoir. Sur la proposition du Tribunat, approuvée par le Corps législatif, le Sénat le déclara empereur des Français, révolution que sanctionnèrent trois millions six cent mille suffrages (1804).

LVIII.

NAPOLÉON EMPEREUR. — GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE EN 1810. — GUERRE DE RUSSIE. — CAMPAGNE D'ALLEMAGNE. — CAMPAGNE DE FRANCE. — ABDICATION DE L'EMPEREUR. — RETOUR DE L'ÎLE D'ELBE. — LES CENT JOURS. — WATERLOO. — SAINTE-HÉLÈNE. — TRAITÉS DE 1815.

Encore premier consul, Napoléon avait répondu aux agressions des Anglais en occupant le royaume de Naples et le Hanovre, et en faisant sur les côtes d'immenses préparatifs pour une descente. L'année 1805 vit s'assembler au camp de Boulogne cent soixante-seize mille hommes que deux mille navires et chaloupes canonnières devaient transporter en Angleterre. L'amiral Villeneuve, qui devait le joindre, arrêté au Ferrol, alla s'enfermer à Cadix et fit tout échouer. Aussitôt Napoléon abandonne l'Angleterre et la mer pour l'Autriche et le continent. En un mois il est au cœur de l'Allemagne avec la grande armée, et il force les Autrichiens, vaincus à Elchingen, de capituler dans Ulm. De là il court sur Vienne, y entre et détruit l'armée austro-russe à Austerlitz avant l'arrivée de soixante mille Prussiens qui approchaient (2 décembre 1805). Cette grande victoire brisa la coalition, et l'Autriche accepta le traité de Presbourg. Les États vénitiens furent réunis au royaume d'Italie. Napoléon garda l'Istrie et la Dalmatie, donna le Tyrol et le Vorarlberg à la Bavière, la Souabe aux princes de Wurtemberg et de Bade. Les ducs de Bavière et de Wurtemberg prirent le titre de rois, l'électeur de Bade celui de grand-duc (26 décembre 1805). L'année suivante (1er août) fut constituée la *confédération germanique* sous la protection de la France; l'empire d'Allemagne cessa d'exister; François II prit le titre d'empereur d'Autriche.

Napoléon était salué du nom de Grand. Le Sénat décrétait l'érection de la colonne Vendôme et l'arc de triomphe de l'Étoile. Napoléon voulut étayer sa puissance et lui donner l'aspect le plus imposant. Déjà il avait entouré son trône, à l'intérieur, de grands dignitaires : dix-huit de ses généraux avaient été élevés au rang de maréchaux. Il voulut entourer son empire, au dehors, d'une ceinture d'États feudataires, former une famille de rois dont il serait le chef. Il plaça sur le trône de Hollande et de Naples ses frères Louis et Joseph; ses sœurs devinrent : Élisa, princesse de Lucques; Pauline, de Guastalla; son beau-frère Murat grand-duc de Berg. Ses généraux et ses ministres reçurent également des fiefs : Talleyrand, la principauté de Bénévent; Bernadotte, celle de Ponte-Corvo.

Pitt était mort de douleur après Austerlitz, et Napoléon espéra un instant amener l'Angleterre à la paix. Mais Fox mourut à son tour et les élèves de Pitt arrivèrent au ministère. Bientôt, l'Autriche étant abattue, ce fut la Prusse que le cabinet de Londres arma contre la France. En quinze jours, Napoléon fut en Allemagne avec deux cent mille hommes, et le 14 octobre 1806, il bat une armée prussienne à Iéna, tandis que Davoust en écrase une autre à Auerstaedt. De Berlin, il lance contre l'Angleterre le décret de *blocus continental* (21 novembre) qui doit ruiner son commerce en lui fermant tous les débouchés européens.

Mais derrière la Prusse, Napoléon trouve quatre-vingt mille Russes sur la Vistule. Il les bat à Pultusk, à Eylau (8 février 1807) et les anéantit à Friedland (14 juin). L'empereur Alexandre se décide à la paix, et, après la célèbre entrevue sur le Niémen, le traité de Tilsitt est signé (8 juillet). La Poméranie, le Brandebourg, la vieille Prusse, la Silésie sont rendus au roi de Prusse. Les provinces prussiennes de l'Elbe et de Hesse-Cassel forment le royaume de Westphalie pour Jérôme Bonaparte, et les provinces polonaises, le grand-duché de Varsovie pour le roi de Saxe, admis dans la confédération du Rhin. La Russie et la Prusse adhèrent au blocus continental. Mais par des articles secrets, Napoléon sacrifiait à la Russie la Suède et la Turquie, alors alliées de l'Angleterre. Le traité de Tilsitt avait abattu la Prusse, comme celui de Presbourg l'Autriche.

Au dedans, Napoléon supprima le Tribunat, rétablit les titres féodaux, créa dix-huit duchés et forma de ses généraux une nouvelle noblesse. L'université fut alors fondée et le Code civil complété.

Cependant l'Angleterre était infatigable. Craignant de voir se reformer contre elle l'ancienne ligue des États du nord, elle attaqua le Danemark et fit bombarder Copenhague. Les deux seuls alliés de l'Angleterre payèrent pour elle. Napoléon fit entrer Junot en Portugal et renversa la dynastie de Bragance. Alexandre enleva la Finlande à la Suède, qui fut contrainte d'entrer dans le blocus continental.

Deux fautes principales perdirent Napoléon : l'enlèvement du pape et la guerre d'Espagne.

Le pape Pie VII voulait rester neutre dans la question du blocus et ne pas reconnaître Joseph pour roi de Naples. Napoléon, après de longues négociations, le fit transporter à Savone et réunit à l'empire le patrimoine de Saint-Pierre (1809).

L'Espagne était gouvernée sous le nom de Charles IV, par Manuel Godoï, prince de la Paix, parvenu que Napoléon soutint d'abord et qui le trahit, dès 1806, en traitant secrètement avec les alliés. Pour

empêcher cette défection, Napoléon envoya Murat en Espagne (1808). Une insurrection éclate à Aranjuez, contre Charles et Godoï, et oblige le premier d'abdiquer en faveur du prince des Asturies, Ferdinand, ennemi de la France. Napoléon arrive à Bayonne, y fait comparaître devant lui Charles IV, Ferdinand et Godoï. Les deux princes abdiquent en faveur de l'empereur des Français; et, après que Murat est entré de vive force à Madrid, une junte espagnole rassemblée tout exprès dans cette capitale demande pour roi Joseph Bonaparte. Au contraire, la junte de Séville se fait l'âme de la résistance, et reçoit de l'Angleterre des secours formidables d'armes et d'argent. La péninsule se couvre de guérillas. Le fanatisme religieux se joint au fanatisme patriotique, et le sol accidenté de l'Espagne favorise singulièrement la résistance. La victoire de Bessières à Medina del Rio Seco conduisit Joseph à Madrid, mais Dupont capitula honteusement à Baylen avec dix-huit mille hommes qui allèrent mourir de faim ou de misère sur le rocher aride de Cabrera. Par suite, Junot, devant les forces supérieures de Wellington, fut obligé d'évacuer le Portugal par la capitulation de Cintra (août 1808). Napoléon sent que sa présence est nécessaire. Pour avoir à sa disposition la grande armée, il a une entrevue avec Alexandre à Erfurth; et, en lui reconnaissant la possession de la Finlande, de la Moldavie et de la Valachie, en s'engageant à ne pas agrandir le grand-duché de Varsovie, c'est-à-dire en sacrifiant la Suède, la Turquie et la Pologne, il obtient du czar la promesse de cent cinquante mille hommes en cas de rupture avec l'Autriche. Alors il arrive en Espagne. En deux mois la péninsule, moins Cadix, paraît soumise par les victoires de Burgos, Espinosa, Tudela, Somo-Sierra. Barcelone se rend, Saragosse est prise après un siége mémorable, l'armée anglaise se rembarque. Napoléon installe son frère Joseph qu'il remplace sur le trône de Naples, par son beau-frère Murat; puis il cherche à faire profiter l'Espagne des bienfaits de la révolution française en supprimant les droits féodaux, les douanes provinciales, l'inquisition, les deux tiers des couvents. Mais ces bienfaits ne font que soulever le peuple fanatisé par les moines, et Napoléon, dont la présence prolongée eût pu amener les Espagnols à d'autres sentiments, est rappelé en Allemagne par la cinquième coalition, nouvel ouvrage de l'Angleterre.

L'Autriche a mis sur pieds trois cent mille hommes. Napoléon se précipite sur l'archiduc, le bat à Eckmühl, le rejette derrière le Danube (avril 1809), entre dans Vienne, passe une première fois le Danube à Essling après une sanglante bataille où Lannes est mortellement blessé. Il s'arrête alors six semaines dans l'île Lobau pour refaire ses troupes et attendre l'armée d'Italie, qui arrive sous le

prince Eugène Beauharnais, battant l'archiduc Jean. Après la jonction, il gagne la grande bataille de Wagram (juillet 1809). Le résultat fut la paix de Vienne. L'Autriche adhéra au blocus continental et perdit quatre millions de sujets que se partagèrent la France (provinces illyriennes), la confédération du Rhin, la Saxe et la Russie. Cette paix fut suivie du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, fille de François II, pour laquelle il répudia Joséphine : mariage impopulaire et qui ne lui assura pas longtemps l'alliance autrichienne.

Ce fut le moment de la plus grande extension de l'empire français. Jérôme ayant renoncé à son royaume de Hollande, parce que son peuple avait des intérêts contraires à ceux de la France, Napoléon déclara ce pays réuni à l'empire qui s'étendit depuis l'Elbe jusqu'à la Bidassoa, du Garigliano jusqu'à la Manche, et compta cent trente départements et quarante millions d'âmes. La naissance du roi de Rome (20 mars 1811) donna un héritier à cette vaste monarchie.

C'est alors que la Russie prit les armes. Alexandre, qui n'avait jamais été de bonne foi, fit des infractions au blocus, et, après un échange de notes de plus en plus aigres, reçut les marchandises anglaises, fit brûler celles des Français dans les ports russes, et publia un ultimatum où il exigeait la retraite des Français derrière le Rhin (1812). Napoléon commença la campagne de Russie. Il avait cinq cent soixante-dix mille hommes, soixante mille chevaux, onze cent quatre-vingts canons. Il passa le Niémen, entra à Wilna, et prit le chemin de Moscou, sans avoir osé restaurer derrière lui le royaume de Pologne par égard pour l'Autriche. Smolensk fut prise; la bataille de la Moscowa fut gagnée; les Russes y perdirent cinquante mille hommes, tués ou blessés. Enfin on arriva à Moscou (septembre 1812). L'incendie de cette ville par l'ordre du gouverneur Rostopchin, et un hiver terrible et prématuré obligèrent les Français à cette retraite si malheureusement célèbre. Un froid de 28 degrés, le manque de vivres, des combats continuels, le passage désastreux de la Bérésina anéantirent presque en entier cette grande armée qui avait fait l'admiration et l'effroi de l'Europe. Napoléon revint précipitamment à Paris où venait d'éclater la conspiration de Mallet. Au delà des Pyrénées, le Portugal n'avait pu être reconquis, et l'Espagne avait été perdue. Wellington, inexpugnable dans ses retranchements de Torres Vedras, avait repoussé les attaques de Soult et de Masséna, et avait gagné, en 1812, la bataille des Arapiles sur Marmont. Ces revers annulaient les succès de Suchet dans l'est de la Péninsule

La France, qui depuis si longtemps faisait la guerre offensive à tous les peuples de l'Europe, allait être réduite à la défensive. Les

souverains soulevaient les peuples au nom des nationalités opprimées. Napoléon ne les attendit pas derrière le Rhin; il établit encore une fois la guerre au centre de l'Allemagne. C'est la campagne de 1813. Avec une armée de conscrits, il bat les ennemis à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Mais ses généraux furent battus à Grossbeeren, à Dennewitz, à Kulm. Alors se livra la plus sanglante bataille de l'histoire moderne, celle de Leipsick ou des Nations. Cent quarante mille Français résistèrent trois jours à trois cent mille ennemis, et ne firent retraite qu'après la défection des Saxons. L'arrière-garde fut anéantie au passage de l'Elster. Le cinquième seulement de nos troupes rentra en France; cent mille hommes restaient assiégés dans les plaines de l'Oder et de la Vistule.

En 1814, il fallut défendre le sol français. Les alliés protestaient qu'ils en voulaient, non à la France, mais à la prépondérance exagérée de l'empereur. On les crut malheureusement, et le Corps législatif osa se plaindre du despotisme et de la guerre; Napoléon l'ajourna indéfiniment, régla seul le budget, renvoya le pape Pie VII en Italie, Ferdinand VII en Espagne. Trois grandes armées alliées s'avançaient par l'est, sous Bernadotte, Blücher et Schwartzemberg. Napoléon sépare deux fois Blücher et Schwartzemberg, et sur treize batailles qu'il leur livre, en gagne douze. Un seul échec, à la Rothière, se mêle aux brillantes victoires de Saint-Dizier, Brienne, Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps, Guignes, Mormans, Nangis, Montereau, Méry-sur-Seine, Craonne. Les alliés effrayés acceptent un congrès à Châtillon, mais des succès élèvent leurs exigences. La défection de Murat livre l'Italie aux Autrichiens. Augereau, après un simalacre de combat, leur ouvre Lyon. Les Anglais entrèrent à Bordeaux, où Louis XVIII fut proclamé roi. Napoléon conçut encore l'espoir de sauver la France par un plan audacieux : laisser le chemin de Paris ouvert aux ennemis, et se jeter derrière eux avec toutes ses forces, puis les écraser entre Paris et lui. Mais Paris, après une résistance de quelques heures, se rendit par la capitulation de Marmont. Le czar y entra en promettant de respecter le vœu de la nation; le Sénat adopta une constitution nouvelle, prononça la déchéance de Napoléon et appela au trône Louis XVIII. Napoléon abdiqua, prit congé de sa vieille garde à Fontainebleau, et se retira à l'île d'Elbe, qui lui avait été donnée en souveraineté.

Le gouvernement de Louis XVIII se perdit par la réaction des émigrés contre tout ce que la révolution et l'empire avaient fait. Le mécontentement public arriva jusqu'à Napoléon. Il quitte l'île d'Elbe, débarque sur le rivage de France, à Cannes, marche sur Grenoble, sur Lyon, voyant accourir autour de lui, tout le long de la route,

ses anciens soldats, et rentre à Paris le 20 mars 1815, sans avoir brûlé une amorce.

Aussitôt les souverains alliés, réunis au congrès de Vienne, mettent Napoléon hors la loi, et lancent leurs soldats contre la France. Napoléon, quoique mal secondé par la nouvelle chambre des représentants, organise de nouvelles armées, et voulant prévenir l'ennemi, se porte avec cent quinze mille hommes au delà de la Sambre. Il bat, à Ligny, les Prussiens de Blücher (16 juin), et se porte contre les Anglais, commandés par Wellington, et campés près de Waterloo, tandis que Grouchy est chargé de poursuivre Blücher. Alors se livra cette bataille de Waterloo où tout conspira contre l'empereur. Bulow vint, dans l'action, ajouter ses trente mille hommes aux quatre-vingt-dix mille de Wellington, puis survint, avec trente-six mille autres Prussiens, Blücher lui-même, qui avait échappé à Grouchy. L'armée française ne put tenir contre des forces trois fois supérieures : la garde mourut ; Napoléon fut entraîné loin du champ de bataille et rentra à Paris. Il y trouva une chambre des députés hostile, qui l'obligea d'abdiquer. Il renonça encore une fois à la couronne en faveur de son fils Napoléon II. Wellington et Blücher approchaient sans garder beaucoup d'ordre, on pouvait les anéantir ; mais Fouché, président du gouvernement provisoire, refusa à Napoléon le commandement des troupes, même comme général. Menacé d'être livré aux ennemis, Napoléon se rendit à bord du *Bellérophon*, se confiant à la générosité des Anglais, qui l'envoyèrent sur le rocher de Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique, à quatre cent cinquante lieues de toute terre. Il y acheva sa vie, le 5 mai 1821, après une douloureuse captivité.

Paris ne fut pas défendu. Davoust capitula devant Blücher et Wellington, et consentit à la retraite de l'armée française derrière la Loire. Les alliés prirent possession de la capitale comme d'une ville conquise, fermèrent la salle des séances de l'assemblée et rétablirent Louis XVIII sur le trône. Cette seconde restauration coûta cher au pays. Il fallut payer aux alliés près de douze cents millions comme indemnités de guerre et autres, et durant trois ans, cent cinquante mille soldats étrangers restèrent sur notre sol, nourris et entretenus à nos frais. Enfin, le traité de Paris enleva à la France Philippeville, Marienbourg, le duché de Bouillon, Sarlouis, Landau, etc. (20 novembre 1815) ; si bien que notre territoire se trouva, sur certains points, moins étendu qu'à la mort de Louis XIV, après les revers de la succession d'Espagne.

GÉOGRAPHIE

PHYSIQUE ET POLITIQUE.

GRANDES DIVISIONS DU GLOBE.

LIX.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES. — DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES TERRES, DES EAUX ET DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Objet et utilité de l'étude de la géographie.

La géographie a pour objet la *description de la Terre*. Cette étude a une grande importance *industrielle* et *commerciale*, puisqu'elle nous apprend les régions et les lieux d'où viennent les productions propres aux usages des hommes, les voies par lesquelles on peut les faire parvenir jusqu'à nous, comment nous pouvons à notre tour les faire passer chez les autres peuples ; quels sont enfin les rapports que nos besoins nous forcent d'établir avec les divers habitants du globe.

Elle est en même temps de la plus grande utilité pour l'*histoire*, en nous faisant connaître le théâtre des événements que celle-ci raconte ; pour la *politique*, la *diplomatie* et la *guerre*, en les éclairant dans toutes leurs combinaisons.

Indépendamment de ces propriétés, qui lui assignent un des premiers rangs dans les connaissances humaines, la géographie a l'avantage de plaire à l'esprit comme une espèce de *voyage*, ou de *panorama* général de la Terre, et d'élever l'âme vers la puissance du Créateur, en offrant le tableau des merveilles et des richesses que Dieu a répandues sur le globe.

Ce qu'on entend par géographie physique et par géographie politique.

On peut diviser la géographie en deux branches principales : la *géographie physique* et la *géographie politique*.

La première décrit tout ce que la *nature* a produit sur la Terre,

ses anciens soldats, et rentre à Paris le 20 mars 1815, sans avoir brûlé une amorce.

Aussitôt les souverains alliés, réunis au congrès de Vienne, mettent Napoléon hors la loi, et lancent leurs soldats contre la France. Napoléon, quoique mal secondé par la nouvelle chambre des représentants, organise de nouvelles armées, et voulant prévenir l'ennemi, se porte avec cent quinze mille hommes au delà de la Sambre. Il bat, à Ligny, les Prussiens de Blücher (16 juin), et se porte contre les Anglais, commandés par Wellington, et campés près de Waterloo, tandis que Grouchy est chargé de poursuivre Blücher. Alors se livra cette bataille de Waterloo où tout conspira contre l'empereur. Bulow vint, dans l'action, ajouter ses trente mille hommes aux quatre-vingt-dix mille de Wellington, puis survint, avec trente-six mille autres Prussiens, Blücher lui-même, qui avait échappé à Grouchy. L'armée française ne put tenir contre des forces trois fois supérieures : la garde mourut ; Napoléon fut entraîné loin du champ de bataille et rentra à Paris. Il y trouva une chambre des députés hostile, qui l'obligea d'abdiquer. Il renonça encore une fois à la couronne en faveur de son fils Napoléon II. Wellington et Blücher approchaient sans garder beaucoup d'ordre, on pouvait les anéantir ; mais Fouché, président du gouvernement provisoire, refusa à Napoléon le commandement des troupes, même comme général. Menacé d'être livré aux ennemis, Napoléon se rendit à bord du *Bellérophon*, se confiant à la générosité des Anglais, qui l'envoyèrent sur le rocher de Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique, à quatre cent cinquante lieues de toute terre. Il y acheva sa vie, le 5 mai 1821, après une douloureuse captivité.

Paris ne fut pas défendu. Davoust capitula devant Blücher et Wellington, et consentit à la retraite de l'armée française derrière la Loire. Les alliés prirent possession de la capitale comme d'une ville conquise, fermèrent la salle des séances de l'assemblée et rétablirent Louis XVIII sur le trône. Cette seconde restauration coûta cher au pays. Il fallut payer aux alliés près de douze cents millions comme indemnités de guerre et autres, et durant trois ans, cent cinquante mille soldats étrangers restèrent sur notre sol, nourris et entretenus à nos frais. Enfin, le traité de Paris enleva à la France Philippeville, Marienbourg, le duché de Bouillon, Sarlouis, Landau, etc. (20 novembre 1815) ; si bien que notre territoire se trouva, sur certains points, moins étendu qu'à la mort de Louis XIV, après les revers de la succession d'Espagne.

GÉOGRAPHIE

PHYSIQUE ET POLITIQUE.

GRANDES DIVISIONS DU GLOBE.

LIX.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES. — DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES TERRES, DES EAUX ET DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Objet et utilité de l'étude de la géographie.

La géographie a pour objet la *description de la Terre*. Cette étude a une grande importance *industrielle* et *commerciale*, puisqu'elle nous apprend les régions et les lieux d'où viennent les productions propres aux usages des hommes, les voies par lesquelles on peut les faire parvenir jusqu'à nous, comment nous pouvons à notre tour les faire passer chez les autres peuples ; quels sont enfin les rapports que nos besoins nous forcent d'établir avec les divers habitants du globe.

Elle est en même temps de la plus grande utilité pour l'*histoire*, en nous faisant connaître le théâtre des événements que celle-ci raconte ; pour la *politique*, la *diplomatie* et la *guerre*, en les éclairant dans toutes leurs combinaisons.

Indépendamment de ces propriétés, qui lui assignent un des premiers rangs dans les connaissances humaines, la géographie a l'avantage de plaire à l'esprit comme une espèce de *voyage*, ou de *panorama* général de la Terre, et d'élever l'âme vers la puissance du Créateur, en offrant le tableau des merveilles et des richesses que Dieu a répandues sur le globe.

Ce qu'on entend par géographie physique et par géographie politique.

On peut diviser la géographie en deux branches principales : la *géographie physique* et la *géographie politique*.

La première décrit tout ce que la *nature* a produit sur la Terre,

c'est-à-dire les divisions naturelles de la surface du globe, la configuration et la composition du sol, les eaux, les productions, le climat.

La géographie politique embrasse les divisions que les *hommes* ont établies, les habitations qu'ils ont fondées, les relations que les divers peuples ont entre eux, leur commerce, leur industrie, leur condition civile et religieuse. A la géographie politique se rattache la *géographie historique*, qui expose les changements d'étendue et de noms qu'ont éprouvés dans le cours des siècles les diverses contrées et les habitations des hommes.

La géographie physique, ayant pour objet les grandes distributions naturelles du globe, forme la base de toutes les descriptions géographiques. Soit qu'on examine la Terre en général, soit qu'on s'occupe d'une contrée en particulier, c'est toujours par les grands traits de la nature qu'il en faut commencer l'étude. Quand on connaît bien la charpente des diverses régions, quand on y embrasse bien d'un coup d'œil l'enchaînement des hauteurs, le cours des eaux, la constitution du sol, le climat, on y classe plus facilement et avec plus de fruit les États, les provinces, les villes, en les rapportant aux différentes divisions physiques, et l'on apprécie mieux les causes des variations de limites des empires dans le cours des siècles, les grandes migrations des peuples et les innombrables événements que raconte l'histoire.

Nomenclature géographique; définition des principaux termes en usage.

Il est plusieurs termes que la géographie partage avec la cosmographie; voici les principaux :

Comme la Terre est ronde, sa circonférence, ainsi que celle de tous les corps sphériques, est divisée en 360 *degrés;* le degré comprend 60 *minutes*, et la minute 60 *secondes*[1].

Elle tourne sur elle-même dans l'espace de vingt-quatre heures. On appelle *axe* la ligne imaginaire sur laquelle se fait ce mouvement; les *pôles arctique et antarctique* sont les extrémités de cet axe; l'*équateur* est un cercle qui, placé à égale distance des deux pôles, coupe le globe en deux moitiés ou *hémisphères*.

Les *méridiens* sont des cercles perpendiculaires à l'équateur et passant tous par les pôles.

Les *parallèles* sont des cercles parallèles à l'équateur; parmi ces cercles, on remarque les *tropiques du Cancer* et *du Capricorne*, à

1. On désigne les degrés par ce signe °, les minutes par celui-ci ', et les secondes ainsi ".

23 degrés et demi de l'équateur; et les *cercles polaires arctique* et *antarctique*, à 23 degrés et demi des pôles.

L'*horizon* est un cercle dont la circonférence est la limite naturelle de notre vue autour de nous.

Il y a sur l'horizon quatre *points cardinaux* : le *nord*, *septentrion* ou point *boréal;* le *sud*, *midi* ou point *austral* ou *méridional;* l'*est*, *levant* ou *orient*; l'*ouest*, *couchant* ou *occident*; — et quatre *points collatéraux :* le *nord-est*, le *nord-ouest*, le *sud-est*, le *sud-ouest*.

Il se trouve, entre les points précédents, des points *intermédiaires*, dont les huit principaux sont : le *nord-nord-est*, le *nord-nord-ouest*, l'*est-nord-est*, l'*ouest-nord-ouest*, le *sud-sud-est*, le *sud-sud-ouest*, l'*est-sud-est* et l'*ouest-sud-ouest*.

Il y a cinq *zones*, établies d'après les principales températures qui règnent sur le globe; la *zone torride*, entre les deux tropiques; les deux *zones tempérées* (*boréale* et *australe*), entre les tropiques et les cercles polaires; les *zones glaciales arctique* et *antarctique*, autour des pôles.

La *latitude* est la dimension du globe du nord au sud, coupée par l'équateur en deux parties, dont chacune a 90 degrés, de l'équateur à l'un des pôles; on distingue donc une *latitude* N. et une *latitude* S. La *longitude* est la dimension du globe de l'ouest à l'est, coupée par un premier méridien en deux parties, dont chacune comprend 180 degrés; on distingue une *longitude* E. et une *longitude* O. On n'est pas d'accord sur le choix du premier méridien : les Français comptent la longitude à partir de l'observatoire de Paris; les Anglais font passer leur premier méridien par l'observatoire de Greenwich, à 2° 20' à l'O du méridien de Paris.

Examinons maintenant les termes principaux relatifs à la géographie physique.

La surface du globe est divisée en deux grandes sortes de matières : les *terres* et les *eaux*.

Les plus grandes masses de terre sont les *continents*.

On appelle *contrée*, *région* ou *pays* une certaine étendue de terre présentant les mêmes caractères physiques, ou habitée par des hommes qui ont les mêmes lois, les mêmes usages, la même langue.

Les *îles* sont des espaces de terre entourés d'eau de toutes parts et bien moins grands que les continents. Les îles rapprochées les unes des autres composent des *groupes* et des *archipels*. On donne le nom d'*îlots* aux îles les plus petites. Des rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, ou qui sont un peu au-dessous de sa surface, forment des

écueils, des *récifs*, des *brisants*. Beaucoup d'îles, surtout dans l'Océanie, sont formées de madrépores ou de coraux amoncelés en masses circulaires, au milieu desquelles se trouve ordinairement un amas d'eau : on les nomme les îles à *lagons*. Certains groupes présentent une île principale au milieu, et tout autour une rangée de coraux et d'îlots madréporiques : ils s'appellent *atollons*.

Des espaces sablonneux situés dans la mer, tantôt légèrement recouverts par les eaux, tantôt s'élevant un peu au-dessus de leur surface, se nomment *bancs de sable*.

Les *presqu'îles* ou *péninsules*, anciennement *chersonèses*, sont des portions de terre entourées d'eau presque de tous côtés.

L'*isthme* est un espace étroit qui unit entre elles deux portions de terre.

Les *côtes* sont les bords des continents et des îles; elles présentent souvent de petits avancements, qui portent le nom de *promontoires*, de *caps* et de *pointes*. Les côtes escarpées sont des *falaises;* les côtes qui descendent en mourant auprès de l'eau, sont des *plages*, des *grèves*.

Les parties plates de la surface des terres s'appellent *plaines*. Les plaines arides et sablonneuses des régions chaudes sont des *déserts;* les *oasis* sont de petits cantons fertiles au milieu de ces solitudes. On ne trouve pas en Europe de déserts proprement dits : les terrains les plus stériles s'y nomment *landes* et *bruyères*. On appelle *steppes* (d'un mot russe signifiant désert) les plaines désertes du S.-E. de l'Europe, dans le voisinage de la mer Noire et de la mer Caspienne, et celles du N. de l'Asie. Dans l'Amérique septentrionale, les plaines basses et couvertes d'herbes touffues sont des *savanes;* dans le N. de l'Amérique méridionale, les *llanos* sont de vastes plaines qui changent d'aspect trois fois dans le cours de l'année, suivant les époques des pluies, de la verdure et de la sécheresse. Les *pampas*, dans la même région, sont de grandes plaines revêtues d'une pelouse uniforme.

Les hauteurs les plus considérables sont les *montagnes;* les plus petites forment les *collines*, les *monticules*, les *tertres*, les *buttes*, les *mornes;* les collines sablonneuses qui bordent fréquemment les côtes se nomment *dunes*.

Les montagnes sont généralement disposées par *chaînes ;* à une chaîne principale se rattachent des *branches* et des *rameaux;* plusieurs chaînes liées entre elles, et présentant du rapport dans leur constitution, forment des *groupes;* quand leur ensemble est très-considérable, elles constituent un *système* de montagnes.

Les *plateaux* sont des espaces élevés et plats, entourés par des

hauteurs; le nom de plateau s'applique aussi aux petites plaines qui couronnent certaines montagnes.

Les *volcans* sont des montagnes qui vomissent des pierres calcinées, des matières minérales fondues qu'on nomme *laves*, des flammes, de la fumée, divers gaz, des cendres, des sables, des graviers ou *pouzzolanes*, des fragments plus gros appelés *ponces* et *scories*, quelquefois de l'eau et de la boue. Le *cratère* est l'ouverture par laquelle sont lancés les corps que projette l'éruption volcanique. Les hauteurs volcaniques qui n'exhalent que des gaz se nomment *solfatares*.

Les *tremblements de terre* sont des phénomènes dus aussi aux gaz intérieurs qui cherchent une issue et qui brisent violemment le sol pour se créer un passage.

On nomme *cime* ou *sommet* le plus haut point d'une montagne : tantôt les cimes sont élancées et forment des *aiguilles*, des *dents* et des *cornes;* tantôt elles sont coniques et prennent alors le nom de *pics*, de *puys* et de *pitons*. On donne le nom de *tours* ou de *cylindres* aux sommets taillés à pic qui ressemblent de loin à d'anciennes fortifications.

Les deux grandes faces d'une chaîne de montagnes s'appellent *flancs*, *pentes*, *revers* ou *versants ;* la partie la plus haute de la chaîne est le *faîte*, la *crête* ou l'*arête*. Les passages étroits dans les montagnes sont appelés *défilés*, *cols*, *pas* ou *gorges*, quelquefois *portes*, *pyles* ou *ports ;* un défilé peut aussi être resserré entre une montagne et une masse d'eau. La *ligne de partage des eaux* est cette partie de la chaîne qui sépare les eaux entraînées sur des revers opposés et dirigées vers des récipients différents. Les *vallées* et les *vallons* sont des espaces allongés qui se trouvent renfermés entre deux montagnes ou deux chaînes de montagnes. L'*entrée* de la vallée en est l'extrémité la plus basse, celle qui s'ouvre dans la plaine voisine ou dans une vallée plus grande; la *tête* est l'extrémité opposée et la plus haute de la vallée. Les vallées *longitudinales* sont celles qui s'étendent à peu près parallèlement à une chaîne principale sur laquelle leur tête est appuyée. Les vallées *transversales* se dirigent perpendiculairement à la chaîne d'où elles descendent.

Les plateaux et les chaînes de montagnes, au lieu d'avoir des pentes continues, présentent souvent des *gradins* réguliers, qui forment des *terrasses* successives. Les montagnes les plus élevées et le haut des vallées voisines sont souvent couverts de neiges et de glaces perpétuelles, dont les amas sont appelés *glaciers*.

Les *grottes* ou *cavernes* sont des cavités souterraines qui ont été formées, les unes par l'action des gaz sortis du sein de la Terre, les autres par l'action de l'eau. Les masses calcaires qu'y déposent les

eaux s appellent *stalactites* quand elles pendent de la voûte, et *stalagmites* si elles s'appuient sur le sol.

La *mer* est l'ensemble de la vaste étendue d'eau salée qui couvre la majeure partie du globe. Les plus grandes divisions de la mer s'appellent *océans*.

En pénétrant dans les terres, les océans produisent les *mers proprement dites*, puis les *golfes*, les *baies* et les *anses*, qui sont des enfoncements moins étendus.

Les *ports*, les *havres*, sont des espaces propres à servir d'asile aux navires.

Une *rade* est tantôt un enfoncement comparable à une petite baie, et où les vaisseaux peuvent tenir à l'ancre; tantôt un espace de mer placé devant un port et qui est à l'abri de certains vents, mais moins sûr que le port.

Un *détroit* est un espace de mer resserré entre deux portions de terre. On l'appelle quelquefois aussi *canal*, *pas*, *pertuis*.

Les *amas* d'eau considérables placés au milieu des terres sont des *lacs*. Il y en a d'assez grands pour porter le nom de *mers* : telle est la *Caspienne*, au milieu de l'ancien continent.

Sur la surface des mers et des lacs, des vents violents font naître des *ondes*, des *vagues*, des *lames* et des *flots*.

Les mers ont aussi des *courants*, qui portent les eaux dans de certaines directions.

Par l'effet de l'attraction de la Lune et du Soleil, les eaux de la mer s'élèvent et s'abaissent tour à tour deux fois par jour : c'est ce qu'on appelle les *marées*, divisées par conséquent en *marée montante* ou *flux*, et *marée descendante* ou *reflux*.

Les amas d'eau peu profonds situés au milieu des terres sont des *marais*.

Les *lagunes* sont des espèces de lacs placés près de la mer et formés tantôt par des cours d'eau qui s'épanchent sur une côte plate, tantôt par de petits golfes qui ne communiquent avec la mer que par de très-étroites entrées. Dans le sud de la France, on leur applique la dénomination impropre d'*étangs*.

Les eaux vives qui sortent de la terre sont des *sources* ou des *fontaines*.

Les plus petits cours d'eau portent le nom de *ruisseaux;* les plus grands, celui de *fleuves*, s'ils se rendent directement à la mer; les autres sont des *rivières*, qui se jettent ou dans les fleuves ou dans d'autres rivières. Si le cours d'eau qui va tomber directement dans la mer n'est pas considérable, on peut l'appeler aussi *rivière*.

Les *torrents* sont des cours d'eau rapides et momentanés auxquels

donne naissance, dans les pays montagneux, une chute abondante de pluie ou une grande fonte de neige.

Un *confluent* est l'endroit où deux cours d'eau s'unissent.

Un cours d'eau se jette dans la mer par une *embouchure* ou par plusieurs *bouches;* dans ce dernier cas, l'espace compris entre ses branches et la côte de la mer forme un *delta*, territoire ordinairement très-bas et très-fertile.

Les *affluents* d'un cours d'eau sont les divers cours d'eau qu'il reçoit.

La *rive droite* d'un cours d'eau est la rive située à la droite d'une personne qui, placée sur le courant, regarde le point vers lequel il se dirige. La *rive gauche* est à la gauche de cette personne. Les rives élevées sont des *berges;* les rives basses s'appellent *grèves*.

Le *lit* d'un cours d'eau est le sol sur lequel il coule et où il est maintenu par les deux rives.

Quand un grand cours d'eau se précipite d'une certaine hauteur, la chute prend le nom de *cataracte;* quand c'est un ruisseau, elle s'appelle *cascade*. Un *rapide* est une chute très-peu considérable.

Le *bassin* d'un cours d'eau est tout le territoire dont les eaux viennent se rendre dans ce cours d'eau. La longue ceinture d'éminences qui sépare un bassin de ceux qui l'avoisinent s'appelle la *ligne de partage des eaux*.

Le *bassin* d'une mer est l'espace qui comprend, outre cette mer elle-même, l'ensemble de tous les territoires qui y versent leurs eaux. Le territoire qui verse ses eaux dans une mer constitue le *versant* de cette mer.

Le *thalweg* est la ligne qui, parcourant un bassin dans sa longueur, en marque la partie la plus basse.

Un *canal* est une rivière artificielle, destinée ordinairement à faire communiquer ensemble deux cours d'eau et à faciliter, par la navigation, les relations commerciales.

Un *étang* est un petit lac artificiel, produit par un ruisseau dont on arrête le cours par une chaussée.

Utilité des cartes géographiques. — Mappemonde, cartes générale et particulières.

Pour représenter la Terre, on se sert de *globes artificiels*, et plus souvent encore de *cartes*, parce qu'elles peuvent décrire non-seulement la Terre dans son ensemble, mais les diverses régions jusque dans leurs moindres détails.

La carte qui représente la Terre entière est la *mappemonde* ou le *planisphère :* tantôt elle en montre séparément les deux hémisphères,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

parce qu'il est impossible de voir sur le papier le globe tout entier tel qu'il est naturellement ; car la moitié supérieure cacherait la moitié inférieure. Sur cette carte, les degrés de latitude sont marqués tout autour de chaque hémisphère, à l'extrémité des demi-parallèles, et les degrés de longitude sont indiqués sur l'équateur ou sur deux parallèles, à chaque méridien tracé.

Tantôt on ne cherche pas à rendre sur la mappemonde la rondeur de la Terre, mais on étend et l'on aplatit, en quelque sorte, la surface terrestre sur le papier où on la dessine ; alors la carte est carrée, et l'on n'a pas besoin de faire deux hémisphères séparés. Les degrés de latitude sont ici marqués à droite et à gauche de la carte, à l'extrémité des lignes qui représentent les parallèles. Les degrés de longitude sont placés en haut et en bas, à l'extrémité des lignes qui représentent les méridiens.

Les autres cartes sont appelées *générales*, si elles offrent une grande contrée dans son ensemble, et *particulières*, si elles décrivent seulement des parties d'une contrée principale. On appelle aussi cartes *chorographiques* les cartes destinées à décrire une région peu étendue. On nomme cartes *topographiques* celles qui présentent des détails très-multipliés, et jusqu'aux moindres lieux. Les cartes *hydrographiques* sont celles qui ont pour but principal de faire connaître les eaux et de guider le navigateur sur les mers, ou de décrire les cours d'eau d'un pays. On nomme spécialement *cartes marines* celles qui n'ont pour objet que la description des mers. Dans toutes ces cartes, il faut toujours aller chercher les degrés de latitude aux marges de l'E. et de l'O., et les degrés de longitude aux marges du N. et du S.

Échelles. — Valeur des principales mesures itinéraires en myriamètres.

Une *échelle* est une petite mesure dessinée sur les cartes à côté des pays représentés, et qui fait voir dans quel rapport le dessin se trouve avec la contrée véritable ; on indique ce rapport en disant que l'échelle est à $\frac{1}{100000}$, à $\frac{1}{200000}$, à $\frac{1}{500000}$, etc., c'est-à-dire que l'espace sur le papier est 100 000 fois, 200 000 fois, 500 000 fois plus petit que l'espace naturel dont il est l'image. Au moyen de l'échelle, on peut évaluer sur la carte la distance des lieux et l'étendue des pays. Si la carte n'avait pas été munie d'une échelle par l'auteur, on pourrait facilement y en construire une, en prenant l'étendue d'un ou de plusieurs degrés d'un grand cercle, c'est-à-dire d'un de ces cercles qui, tels que le méridien ou l'équateur, embrassent la circonférence entière de la Terre et ont 40 000 kilomètres ou 9000 lieues de circuit. On reporterait la valeur de ce degré ou de ces degrés, en

mesures itinéraires quelconques, sur la ligne destinée à devenir l'échelle.

Nous avons dit que la Terre a 40 000 kilomètres, c'est-à-dire 4000 myriamètres de tour ; en effet, il y a 40 000 000 de mètres, c'est-à-dire 10 000 kilomètres ou 1 000 myriamètres, dans le quart du méridien terrestre. On trouve donc que, dans un degré de grand cercle, il entre $111^{kilom.},111$, ou $11^{myr.},111$. Comme, d'un autre côté, la Terre a 9000 lieues communes de tour, il y a 25 lieues dans un degré. La lieue égale ainsi $4^{kilom.},444$, ou $0^{myr.},4444$.

La lieue de poste ancienne de 2000 toises est de 28,14 au degré et vaut $3^{kilom.},898$; la lieue de poste nouvelle est de 27,78 au degré et vaut 4 kilomètres.

Le mille marin ou géographique, de 60 au degré..	=	$1^{kilom.},814$
Le mille ordinaire ou géographique d'Allemagne, de 15 au degré.....	=	7 408
Le mille légal anglais, de 69,12 au degré.....	=	1 609
Le mille métrique de Belgique.....	=	1
Le mille de Danemark, de 14,77 au degré.....	=	7 532
La lieue nouvelle d'Espagne, de 16,66 au degré..	=	6 675
La lieue horaire d'Espagne, de 20 au degré.....	=	5 562
La lieue de Portugal, de 18 au degré.....	=	6 180
Le mille de Hollande, de 15 au degré.....	=	7 408
Le mille de Suède, de 10,4 au degré.....	=	10 697
Le mille de Suisse, de 13,278 au degré.....	=	8 369
La verste de Russie, de 104,25 au degré.....	=	1 067
La lieue de Pologne, de 20 au degré.....	=	5 562
Le mille d'Italie, de 60 au degré.....	=	1 854
Le berri de Turquie, de 66,66 au degré.....	=	1 669
Le li de la Chine, de 192,4 au degré.....	=	0 578
Le cos de l'Hindoustan, de 42,75 au degré.....	=	2 602

Parmi les principales mesures dont les anciens se servaient, on peut distinguer le stade grec olympique, valant 185 mètres, et le mille romain, de 75 au degré = $1^{kilom.},481$.

Pour évaluer toutes ces mesures en myriamètres, il suffit de reculer la virgule d'un rang vers la gauche. Ainsi, au lieu de $1^{kilom.},814$, on aurait $0^{myr.},1814$; au lieu de $7^{kilom.},408$, on aurait $0^{myr.},7408$; etc.

Division de la surface du globe en terres et en eaux ; rapport de leur étendue superficielle ; population du globe.

La surface du globe se compose de 510 051 000 kilomètres carrés, et se divise en deux grandes sortes de matières : les *terres* et les *eaux*. Les terres, placées en majeure partie au N. de l'équateur, n'occupent

qu'environ $\frac{1}{3}$ de cette surface, ou plus exactement 134 651 000 kilomètres carrés, tandis que les mers occupent 375 400 000 kilomètres carrés.

La population de la Terre peut être évaluée à 900 millions d'hommes, dont nous dirons plus loin les différentes races.

Continents : forme générale de leur contour; parties du monde; orographie et hydrographie sommaires.

Il y a trois *continents* : 1° l'*ancien continent*, comprenant l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique*; 2° le *nouveau continent* ou l'*Amérique*; 3° l'*Australie* ou *Nouvelle-Hollande*, bien moins considérable que les deux autres continents, et comprise dans une cinquième partie du monde nommée *Océanie*. Ces trois continents sont enveloppés par la mer, qui se divise en cinq océans : 1° le *Grand océan* ou *océan Pacifique*, à l'E. de l'ancien continent et de l'Australie, et à l'O. du nouveau continent; 2° l'*océan Atlantique*, à l'O. de l'ancien continent et à l'E. du nouveau; il s'avance sous le nom de *mer Méditerranée* entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie; 3° l'*océan Indien*, au S.-E. de l'ancien continent et à l'O. de l'Australie; 4° l'*océan Glacial arctique*, qui s'étend au N. de l'ancien et du nouveau continent, 5° l'*océan Glacial antarctique*, dans la zone glaciale du S.

L'ancien et le nouveau continent ont entre eux des rapports de forme très-remarquables : chacun présente deux grandes masses qui sont réunies par un étroit espace, resserré entre deux enfoncements de la mer; dans chacun, la masse septentrionale est plus considérable et beaucoup plus irrégulière que la masse méridionale; enfin les parties australes de ces continents ont une grande ressemblance et s'avancent également au S. en longues pointes pyramidales.

L'Europe, qui occupe le N.-O. de l'ancien monde, est la plus petite de ces parties, mais la plus importante par sa civilisation. Les côtes en sont extrêmement découpées : on y voit beaucoup de presqu'îles, dont les principales sont la *Scandinavie*, au N., la *péninsule Hispanique*, au S.-O., et l'*Italie*, au S.

L'Asie, qui occupe l'E. de l'ancien continent, en est la plus grande partie. Elle a aussi des côtes assez irrégulières. Au N., s'avance fort loin le cap Septentrional, le plus boréal de l'ancien monde; à l'E., sont les presqu'îles de *Kamtchatka* et de *Corée*; au S., les presqu'îles de l'*Indo-Chine* et de l'*Hindoustan*, ou les deux *presqu'îles de l'Inde*; au S.-O., la presqu'île d'*Arabie*; et, à l'O., celle de l'*Asie mineure*.

L'Afrique se trouve dans le S.-O. de l'ancien continent, auquel elle ne tient que par l'isthme de Suez. Elle a une forme régulière et des côtes sans découpures.

L'Amérique est formée de deux grandes masses : l'*Amérique septentrionale* et l'*Amérique méridionale*, unies par l'isthme de Panama.

L'Amérique septentrionale a des côtes très-échancrées, et il s'y trouve beaucoup de presqu'îles, telles que le *Labrador*, à l'E., la *Floride*, le *Yucatan*, au S., et la *Californie*, à l'O. On y rattache, au N.-E., la grande région insulaire du *Groenland*. L'Amérique méridionale a une forme régulière et des côtes presque partout uniformes, comme celles de l'Afrique.

L'Océanie est composée d'un grand nombre de terres disséminées dans le Grand océan. Après l'*Australie*, qui en est la région principale, et qui présente une masse régulière allongée de l'E. à l'O., les plus considérables de ces terres sont : *Sumatra*, *Java*, *Bornéo*, *Célèbes*, la *Nouvelle-Guinée* et la *Nouvelle-Zélande*.

L'*orographie*, ou la description des montagnes, est une des parties les plus importantes de la géographie physique.

On peut examiner les montagnes sous deux points de vue : celui du partage des eaux, et celui de la direction et de la constitution géologique.

Considérons d'abord le partage des eaux. Chacun des deux grands continents est partagé en deux pentes principales ou deux *versants*.

En effet, l'ancien continent verse ses eaux, d'un côté, au N.-O., dans l'océan Glacial arctique et l'océan Atlantique, ou dans les mers qu'ils forment; de l'autre, au S.-E., dans l'océan Pacifique et dans l'océan Indien, ou dans leurs enfoncements. Les deux versants sont séparés l'un de l'autre par une immense chaîne de montagnes, qui commence au cap Oriental, à l'extrémité N.-E. de l'Asie, et finit au cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique.

Cette chaîne porte beaucoup de noms différents : elle s'appelle monts *Stanovoï* ou *Iablonoï*, dans le N.-E. de l'Asie. Elle se divise, au centre de cette partie du monde, en deux grandes branches qui se rejoignent ensuite, et qui entourent un vaste plateau : elle prend, au N. de ce plateau, le nom d'*Altaï*; à l'O., ceux de monts *Célestes* et de monts *Bolor*; au S., celui de montagnes *Bleues*. Plus loin, elle traverse l'occident de l'Asie, et s'appelle successivement *Caucase indien*, *Elbrouz*, *Taurus* et *Anti-Liban*. Elle passe par l'isthme de Suez, qui joint l'Asie à l'Afrique, et elle parcourt le N.-E. de celle-ci, sous le nom de chaîne *Arabique* et de montagnes de l'*Abyssinie*. Elle est à peu près inconnue au milieu de l'Afrique, où elle prend peut-être les monts de la *Lune*, les monts *Kénia* et le *Kilimandjaro*. Enfin elle arrive dans le S. de cette région, où elle offre les monts *Maloutis*, *Sneeuwberg* et *Nieuwveld*.

Le nouveau continent est divisé en versant oriental et versant occidental ; le premier est incliné vers l'océan Atlantique et l'océan Glacial arctique, et le second vers l'océan Pacifique. Ils sont séparés l'un de l'autre par une longue chaîne, qui commence au cap Occidental, en face du cap Oriental de l'Asie, et qui finit au cap Froward, à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Cette chaîne porte, dans le nord du nouveau continent, le nom de monts *Rocheux;* vers le milieu, celui de *Cordillère du Mexique* et *de Guatémala;* elle passe par l'isthme de Panama, et présente, dans l'Amérique méridionale, la haute *Cordillère des Andes.*

Cette double chaîne des deux continents est comme l'épine dorsale du monde entier, et plusieurs chaînes du second ordre s'y rattachent comme des côtes et des membres.

Parmi ces chaînes secondaires, il faut en distinguer quatre fort remarquables dans l'ancien continent : l'une se détache au N.-O., et va parcourir toute l'Europe jusqu'au détroit de Gibraltar. Elle prend, sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, le nom de monts *Ourals;* au centre de l'Europe, elle renferme une partie des monts *Carpathes* et des *Alpes;* au S.-O., on y voit les *Pyrénées.* — La seconde se sépare de la chaîne principale vers le milieu de l'Afrique, et va au N.-O. aboutir aussi au détroit de Gibraltar : elle porte le nom de mont *Atlas* dans une grande partie de son étendue. — La troisième se détache du S.-E. du plateau central de l'Asie, se dirige vers la presqu'île de Malacca, se montre dans la longue chaîne des *îles de la Sonde* (dans l'Océanie), et parcourt l'orient de la Nouvelle-Hollande, sous le nom de montagnes de *Liverpool* et de montagnes *Bleues.* Elle sépare les eaux qui se jettent dans l'océan Pacifique, de celles qui tombent dans l'océan Indien. — La quatrième part du même plateau, au S., et renferme les plus hautes montagnes du globe : ce sont les monts *Himalaya.*

Dans le nouveau continent, la chaîne secondaire la plus remarquable court du N.-E. au S.-O., dans la partie orientale de l'Amérique septentrionale, sous le nom de monts *Alleghany.*

Quant à la direction et à la constitution des montagnes, on remarque que les systèmes et les chaînes sont en général allongés suivant la longueur même des terres où ils se trouvent, ou comme les côtes près desquelles ils sont placés. Dans l'ancien continent, les plus considérables sont presque tous allongés de l'E. à l'O. Dans ce cas se trouvent, en Europe, les grands systèmes des *Alpes,* des *Carpathes,* des *Pyrénées,* du *Balkan;* — dans l'Asie, l'*Himalaya,* l'*Altaï,* les monts *Célestes,* le *Caucase indien,* le *Taurus,* les monts *Stanovoï;* — entre l'Asie et l'Europe, le *Caucase.* Cependant les

Cévennes, le *Jura,* les *Apennins,* la chaîne *Hellénique,* les monts *Dofrines,* en Europe ; les monts *Ourals,* entre l'Europe et l'Asie, et le *Liban,* l'*Anti-Liban,* le *Bolor,* les *Ghattes,* en Asie, se dirigent du N. au S.

Dans le N. de l'Afrique, les grandes chaînes se dirigent de l'E. à l'O. : telles sont celles de l'*Atlas,* des montagnes de *Kong,* peut-être celles de la *Lune;* mais dans le S. de l'Afrique, elles se dirigent comme le continent lui-même, du N. au S. : tels sont les monts *Lupata, Maloutis, Sneeuwberg, Nieuwveld,* et peut-être aussi les monts *Kénia* et *Kilimandjaro.*

Dans l'Amérique, toutes les grandes chaînes vont du N. au S. : les monts *Rocheux,* la *Cordillère du Mexique,* la *Cordillère des Andes,* vers la côte occidentale, et les monts *Alleghany,* la *Serra do Espinhaço,* vers la côte orientale.

L'*altitude* est l'élévation des terres au-dessus du niveau de la mer.

Les plus hautes montagnes de la Terre sont les monts *Himalaya,* qui atteignent 8500 mètres d'altitude. Les plus élevées ensuite sont les *Andes,* hautes de 7000 mètres, puis le *Caucase indien* (6200 mètres), le *Bolor* (5800 mètres), le *Caucase* (5600 mètres).

Les plus hautes montagnes de l'Europe sont les *Alpes* (4800 mètres). Les points culminants de l'Afrique ne sont pas exactement connus : on suppose que ce sont les monts *Kénia* et *Kilimandjaro,* qui sont couverts de neiges éternelles, quoique placés près de l'équateur. Les plus hautes chaînes de l'Océanie sont celles des *îles de la Sonde,* d'une altitude de 5000 mètres.

Les plus grandes et les plus importantes chaînes de montagnes de la Terre sont rangées en arc de cercle autour du Grand océan et de l'océan Indien.

Les plus nombreux volcans forment aussi une grande courbe, du même genre, qui suit les bords du Grand océan, à travers l'Amérique, les terres orientales de l'Asie et celles de l'O. de l'Océanie. On compte sur le globe plus de 500 volcans actifs et solfatares, dont 204 pour l'Amérique, 127 pour l'Asie, 174 pour l'Océanie, 14 pour l'Europe, 10 pour l'Afrique.

L'*hydrographie* est la description des eaux, soit marines, soit continentales.

Si l'on examine les fleuves principaux qui sillonnent la Terre, et les mers où ils vont se jeter, on voit couler vers l'***océan Glacial***, sur le VERSANT NORD-OUEST de l'ancien continent : en Asie, la *Léna,* l'*Iéniseï,* l'*Ob* ou *Obi;* en Europe, la *Petchora* et la *Dvina septentrionale.*

Vers l'***océan Atlantique*** ou les mers qu'il forme, on remarque, en Europe, la *Vistule*, l'*Oder*, l'*Elbe*, le *Rhin*, la *Tamise*, la *Seine*, la *Loire*, la *Gironde*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana;* — en Afrique, le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Diali-ba* ou *Niger*, le *Zaïre* ou *Coango*.

La ***Méditerranée*** reçoit, du côté de l'Europe, l'*Ébre*, le *Rhône*, le *Pô*, le *Danube*, le *Dniepr*, le *Don ;* — du côté de l'Afrique, le *Nil*.

La ***mer Caspienne***, qu'on peut aussi placer sur le versant nord-ouest, a pour tributaires le *Volga*, fleuve d'Europe, et l'*Oural*, qui sépare l'Europe de l'Asie. On peut enfin mettre encore sur ce versant la ***mer d'Aral***, située en Asie, et qui reçoit le *Djihoun* ou *Oxus*.

Sur le VERSANT SUD-EST de l'ancien continent, les principaux fleuves de l'Asie, vers l'***océan Pacifique***, sont : l'*Amour*, le *Hoang-ho* ou fleuve *Jaune*, le *Kiang* ou fleuve *Bleu*, le *May-kang* ou *Camboge*.

La même partie du monde envoie vers l'***océan Indien*** l'*Iraouaddy* ou *Ava*, le *Gange*, le *Sind* ou *Indus*, l'*Euphrate* et le *Tigre*. — L'Afrique lui envoie le *Zambèze*.

Le large VERSANT ORIENTAL de l'Amérique, incliné vers l'***océan Atlantique***, est arrosé par un grand nombre de fleuves, dont quelques-uns sont les plus vastes du globe. Dans l'Amérique septentrionale, on voit le *Saint-Laurent*, le *Mississipi*, grossi du *Missouri;* dans l'Amérique méridionale, l'*Orénoque*, l'*Amazone*, le *Saint-François* et le *Rio de la Plata*.

Le VERSANT OCCIDENTAL de l'Amérique, vers l'***océan Pacifique***, est généralement fort étroit, et l'on n'y remarque que deux fleuves considérables : la *Columbia* ou *Orégon*, et le *Rio Colorado*.

Le fleuve le plus étendu de l'ancien continent est le *Kiang*, qui a près de 4500 kilomètres de cours. Le plus long fleuve de l'Afrique est sans doute le *Nil*, qui paraît avoir plus de 4000 kilomètres. Le *Volga*, qui a à peu près 3500 kilomètres, est le plus long de l'Europe.

Le plus grand cours d'eau de l'Amérique est celui qui comprend le *Missouri* et la partie inférieure du *Mississipi*, et qui offre une étendue de plus de 7000 kilomètres. L'*Amazone* a une masse d'eau plus large, mais sa longueur n'est que d'environ 4500 kilomètres.

Grandes divisions relatives aux races et aux religions.

L'étude de la classification des hommes se nomme ethnographie. Les *peuples* ou *nations*, les *tribus* ou *peuplades*, entre lesquels ils sont distribués, présentent entre eux de grandes différences pour la couleur, les traits du visage, la forme de la tête, les cheveux, le langage, etc. Les principales différences ont servi à distribuer l'espèce humaine en *six races* ou *variétés*.

Les trois races principales sont la race *blanche*, la race *jaune* et la race *nègre*.

La race *blanche*, appelée encore *caucasique*, parce que la chaîne du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, paraît en avoir été le berceau et offre encore les types les plus beaux de cette race, occupe l'ouest de l'ancien continent, c'est-à-dire l'Europe, la moitié occidentale de l'Asie et le nord de l'Afrique, et elle a formé de nombreuses colonies dans les autres parties du globe, surtout dans l'Amérique. Cette race a pour caractères l'ovale régulier de sa tête, un front large et presque vertical, les yeux grands et fréquemment châtains ou bleus, les cheveux fins, souvent bouclés, généralement châtains ou blonds, excepté dans les pays méridionaux, où ils sont noirs; un angle facial très-ouvert, enfin une couleur blanche et rosée : cependant son teint est assez brun dans les contrées chaudes.

La race *jaune*, nommée encore *mongolique* à cause de la grande nation des Mongols qui en fait partie, occupe les régions orientales de l'Asie, et se trouve aussi en petites peuplades dans le nord de la même contrée, aux extrémités boréales de l'Amérique et de l'Europe, et dans le nord de l'Océanie. Les hommes de cette race se reconnaissent à leur visage large et plat, à leur nez épaté, à leurs yeux très-longs, mais étroits, et relevés obliquement en dehors, à leurs cheveux noirs, lisses et roides, à leur teint jaunâtre ou olivâtre. Leur angle facial est moins ouvert que celui de la race blanche.

La race *nègre* est répandue dans la partie moyenne et dans le sud de l'Afrique; elle se trouve aussi dans le midi de l'Océanie, surtout dans la Nouvelle-Hollande. Elle offre une couleur noire ou noirâtre, un front déprimé, des mâchoires avancées, des dents obliques, plus longues que dans les deux autres races; un nez large et épaté, de grosses lèvres, une bouche très-grande, des joues proéminentes, des cheveux laineux, et un angle facial peu ouvert.

Un grand nombre de nègres, réduits à l'esclavage par les Européens, ont été transportés dans les colonies d'Amérique.

Les autres races n'ont pas des traits aussi caractéristiques : elles tiennent à la fois de la race blanche et de la race jaune, mais plus particulièrement de cette dernière, dans laquelle on les comprend quelquefois. Ce sont les races *malaise*, *polynésienne* et *américaine*.

La race *malaise*, répandue dans une petite partie du S. E. de l'Asie, dans l'O. de l'Océanie, à Madagascar et dans une partie de l'Afrique, a un teint olivâtre, brun ou rougeâtre, les cheveux longs, luisants et noirs, la face aplatie, le nez épaté, la bouche grande.

La race *polynésienne* habite la Polynésie, qui est la partie orientale de l'Océanie. Les hommes de cette variété ont la peau basanée ou

jaune citron clair, et ils la couvrent ordinairement d'un tatouage singulier. Ils sont grands, bien faits et robustes. Ils ont la figure ovale, le front découvert et arrondi, le cou gros, les cheveux noirs et lisses, l'œil bien fendu, les sourcils très-fournis, le nez légèrement épaté, la bouche un peu grande, les lèvres épaisses, le menton arrondi.

La race *américaine* ou *rouge* comprend les sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire les indigènes américains. Elle a la peau d'un rouge de cuivre, les cheveux plats et tombants, les yeux grands, la tête allongée, le front déprimé, le nez long, saillant et aquilin.

Tous les hommes croient à l'existence d'une puissance supérieure à la nature humaine; mais tous n'ont pas les mêmes idées sur cette puissance, et ne lui témoignent pas leur vénération de la même manière. Les uns adorent un seul Dieu, ce sont les *monothéistes;* les autres en adorent plusieurs, ce sont les *polythéistes* ou *païens.*

Parmi les monothéistes, les uns professent le *christianisme*, qui règne chez les peuples les plus civilisés, c'est-à-dire en Europe et dans les colonies européennes de toutes les parties du monde, et qui se divise en trois branches principales : le *catholicisme*, le *protestantisme*, la religion *grecque.*

D'autres, peu nombreux, professent le *mosaïsme* ou *judaïsme*: ce sont les *juifs* ou *israélites*, qui se trouvent dispersés dans beaucoup de pays.

Beaucoup de monothéistes pratiquent l'*islamisme* : ce sont les *mahométans* ou *musulmans*, répandus dans l'O. de l'Asie, dans une petite partie du S.-E. de l'Europe, dans le N. de l'Afrique et dans l'O. de l'Océanie.

Enfin, dans l'E. de l'Asie, il y a un certain nombre de monothéistes qui suivent la doctrine de *Confucius.*

Les *polythéistes* se trouvent surtout dans les parties méridionales et orientales de l'Asie, dans l'Océanie, la moitié méridionale de l'Afrique et une grande partie de l'Amérique. Ils se divisent en *fétichistes*, adorateurs d'objets matériels; *brahmistes*, *bouddhistes*, *lamistes*, adorateurs d'un être suprême et en même temps de plusieurs dieux subordonnés ; *sabéens* et *parsis*, adorateurs du feu et des astres.

Océan : ses grandes divisions; leur situation relative et leurs communications entre elles; mers principales; leur situation.

Nous avons déjà vu que l'océan qui couvre environ les deux tiers du globe, se divise en cinq grandes parties : le *Grand océan*, l'*océan Atlantique*, l'*océan Indien*, l'*océan Glacial arctique* et l'*océan Glacial antarctique.*

Le Grand océan s'étend entre l'Asie, à l'O., l'Amérique, à l'E., et enveloppe presque toute l'Océanie. Il communique au N. avec l'Océan Glacial arctique par le détroit de *Bering*, et sépare l'ancien continent du nouveau; au S.-E., avec l'océan Atlantique par le détroit de *Magellan* et par la vaste masse d'eau placée au S. de l'Amérique; au S.-O., avec l'océan Indien par divers détroits de l'Océanie, entre autres le détroit de *Malacca*, et par l'espace de mer situé au S. de l'Australie. Il comprend, au N., la mer de *Bering*, située entre l'Amérique et l'Asie. Il forme, à l'est, en Amérique, la mer *Vermeille* ou le golfe de *Californie*. A l'ouest, sur la côte d'Asie, il renferme les mers d'*Okhotsk*, du *Japon*, de *Corée* et de *Chine.*

L'océan Atlantique s'allonge du N. au S., entre l'Europe et l'Afrique, à l'E., et l'Amérique, à l'O., depuis le cercle polaire arctique jusqu'au cercle polaire antarctique; il communique au N. avec l'océan Glacial arctique, au S. avec l'océan Glacial antarctique; au S.-E., avec l'océan Indien, par l'espace de mer situé au S. de l'Afrique; au S.-O., avec le Grand océan, par l'espace ouvert au S. de l'Amérique.

La plus grande et la plus remarquable mer produite par l'Atlantique est la *Méditerranée*, située entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et communiquant avec le reste de l'océan par le détroit de *Gibraltar;* elle comprend plusieurs autres mers, telles que l'*Adriatique*, l'*Archipel* et la mer *Noire.*

L'océan Atlantique forme encore, dans l'ancien continent, la mer *Baltique* et la mer du *Nord*, en Europe, et le golfe de *Guinée*, en Afrique. Sur la côte de l'Amérique, il forme la mer d'*Hudson*, le golfe du *Mexique* et la mer des *Antilles.*

L'océan Indien, situé au S. de l'Asie, à l'E. de l'Afrique et à l'O. de l'Océanie, et communiquant au S.-E. avec le Grand océan, au S.-O. avec l'Atlantique, forme au S. de l'Asie le golfe du *Bengale*, la mer d'*Oman* et le golfe *Persique.*

Entre l'Afrique et l'Asie, il forme la mer *Rouge* (ou golfe *Arabique*), à l'entrée de laquelle est le détroit de *Bab-el-Mandeb;* entre l'Afrique et Madagascar est le canal de *Mozambique.*

L'océan Glacial arctique comprend toute la masse de mer, généralement peu connue, qui se trouve au nord du cercle polaire arctique; il baigne les côtes N. de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Il forme la mer *Blanche* en Europe ; la mer *Polaire* et celle de *Baffin* en Amérique.

L'océan Glacial antarctique embrasse toute la mer située au S. du cercle polaire antarctique; il n'a pas de subdivisions connues.

LX.

ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE ET OCÉANIE.

§ 1. Asie.

Limites; forme générale du contour; mers et îles principales.

L'Asie occupe la partie orientale de l'ancien continent, et s'étend du 1er au 78e degré de latitude N., et du 23e degré de longitude E. au 172e de longitude O. Elle tient, vers l'O., à l'Europe et à l'Afrique par trois espaces de terre : le territoire des monts *Ourals;* l'isthme du *Caucase*, entre la mer Caspienne et la mer Noire; et l'isthme de *Suez*, resserré entre la mer Rouge et la Méditerranée. Partout ailleurs l'Asie est enveloppée par la mer : au N., elle est baignée par l'*océan Glacial arctique;* au N.-E., le détroit de *Bering* la sépare de l'Amérique; à l'E., elle a le *Grand océan* ou *océan Pacifique*; au S., le détroit de *Malacca* et l'*océan Indien*.

L'Asie a en général la forme d'un immense quadrilatère, défiguré néanmoins par plusieurs mers et golfes considérables qui pénètrent sur ses côtes, et par plusieurs grandes presqu'îles.

L'océan Glacial y forme les golfes de l'*Obi* et de l'*Iéniseï*. Le Grand océan y comprend les mers de *Bering*, d'*Okhotsk*, du *Japon*, de *Corée*, la mer *Jaune*, celle de *Chine*. L'océan Indien y forme le golfe du *Bengale*, la mer d'*Oman*, le golfe *Persique*, qui communique avec la mer précédente par le détroit d'*Ormus*, et la mer *Rouge*, très-longue et très-étroite, avec le détroit de *Bab-el-Mandeb*.

Parmi les presqu'îles, on remarque, à l'O., l'*Asie mineure;* au S., l'*Hindoustan* et l'*Indo-Chine*, ou les deux presqu'îles de l'*Inde*, avec la presqu'île de *Malacca;* à l'E., la *Corée* et le *Kamtchatka*.

Un assez grand nombre d'îles sont disséminées autour des côtes. On distingue, dans l'océan Glacial, les îles *Liakhov*, très-froides et désertes; à l'E., les îles *Kouriles*, les îles du *Japon* (*Nifon*, *Sikoko*, *Kiou-siou*, *Yéso*, *Sakhalian*), l'île *Formose*, les îles *Lieou-khieou*, l'île de *Haï-nan;* au S., les îles *Andaman*, *Nicobar* et *Ceylan*, les îles *Laquedives*, et la grande chaîne des îles *Maldives;* à l'O., dans la mer Méditerranée, près de l'Asie mineure, l'île de *Chypre*, *Rhodes*, *Samo*, *Khio*, *Mételin* (*Lesbos*).

Le cap le plus avancé de l'Asie au N. est le cap *Taïmour* ou *Septentrional*, appelé aussi *Sévéro-Vostotchnii* (c'est-à-dire *Nord-Est*); à

l'extrémité N.-E., est le cap *Oriental;* à l'extrémité S., le cap *Tamdjong-Bourou;* on voit encore au S. le cap *Comorin*, à l'extrémité de l'Hindoustan; à l'O., le cap *Baba*, dans l'Asie Mineure.

La longueur de l'Asie est de 10 200 kilomètres, du N.-E. au S.-O., depuis le cap Oriental, sur le détroit de Bering, jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb; elle a à peu près 8 000 kilomètres du N. au S., depuis le cap Septentrional, sur l'océan Glacial, jusqu'au cap Tamdjong-Bourou, sur le détroit de Malacca.

Comme masse *continentale*, c'est la plus grande partie du monde. On compte dans l'Asie continentale 41 200 000 kilomètres carrés; avec les îles, il y en a 42 160 000.

Division en grands versants; grandes chaînes de montagnes.

Le centre de l'Asie forme un vaste plateau, entouré et soutenu par une énorme ceinture de hautes montagnes, dont les branches nombreuses se répandent dans toutes les directions.

Les montagnes qui enveloppent et soutiennent le grand *plateau central* portent différents noms : au N., ce sont les monts *Altaï* et *Tang-nou;* à l'O., les monts *Célestes* ou *Thian-chan*, et les monts *Bolor;* au S.-O., les monts *Bleus* ou *Thsoung-ling;* au S., les monts *Kouen-lun* ou *Kan-ti-ssé;* à l'E., les monts *In-chan* ou *King-khan;* au N.-E., les monts *Hongour*.

On voit se détacher de ces montagnes, dans diverses directions, d'autres chaînes importantes, dont quatre vers le N.-E., le N.-O., le S.-O. et le S.-E., marquent le partage des eaux des grands versants maritimes de l'Asie.

Vers le N.-E., s'étend la chaîne des monts *Iablonoï* ou *Stanovoï*, qui va se terminer au cap Oriental.

Au N.-O., est l'*Oulouk-tagh*, séparé des monts *Ourals* ou *Poyas* par des steppes.

Au S.-O., la chaîne de l'*Hindou-khouch* ou du *Caucase indien*, de l'*Elbours*, du *Taurus oriental* et de l'*Anti-Liban* s'avance jusqu'à l'isthme de Suez. Elle se sépare, après le Caucase indien, en deux bras qui enveloppent le *plateau de la Perse*. Le mont *Ararat* est un des plus hauts sommets de cette chaîne. Le mont *Sinaï*, vers l'extrémité nord de la mer Rouge, se rattache à un rameau méridional de l'Anti-Liban.

Au S.-E., la chaîne des montagnes de l'*Indo-Chine* se prolonge jusqu'au cap Tamdjong-Bourou.

Ces quatre grandes chaînes séparent les quatre versants de l'Asie, c'est-à-dire le versant du N., incliné vers l'océan Glacial arctique; le versant de l'E., vers le Grand océan; le versant du S., vers l'océan

Indien, et le versant de l'O., vers les mers intérieures (mer Caspienne, mer d'Aral, Méditerranée, etc.).

Quelques autres chaînes remarquables se détachent, soit des montagnes qui environnent le plateau central, soit des quatre chaînes dont on vient de parler.

La plus considérable est l'*Himalaya*, qui longe le plateau central au S., et qui comprend les plus hautes montagnes du globe. Une longue chaîne qui se détache de celle-là vers le midi, parcourt l'Hindoustan jusqu'au cap Comorin, et porte sur une grande étendue le nom de *Ghattes occidentales*. Dans le voisinage sont les *Ghattes orientales*.

Le *Taurus occidental* se montre dans l'Asie mineure. L'*Anti-Taurus*, qui s'en sépare au N., le fait communiquer avec le *Caucase*.

Le *Liban* s'élève près et à l'E. de la Méditerranée.

Fleuves et lacs.

Sur le versant du N. coulent trois grands fleuves, tributaires de l'océan Glacial, et longs de plus de 3 000 kilomètres : l'*Ob* ou *Obi*, l'*Iéniseï* et la *Léna*.

Sur le versant de l'E., on voit l'*Amour* ou *Sakhalian-oula*, le *Hoang-ho* ou fleuve *Jaune*, le *Kiang*, *Yang-tseu-kiang* ou fleuve *Bleu*, le *Camboge* ou *May-kang*, le *Meïnam*.

Sur le versant du S., on distingue le *Salouen*, l'*Ava* ou *Iraouaddy*, le *Brahmapoutre*, le *Gange*, le *Sind* ou *Indus*, le *Tigre* et l'*Euphrate*, qui forment, en se réunissant, le *Chot-el-Arab*.

Sur le versant de l'O., le *Kizil-ermak* tombe dans la mer Noire; l'*Oural*, dans la mer Caspienne; le *Djihoun* ou *Amou-déria* et le *Sihoun*, dans la mer d'Aral.

Outre la mer *Caspienne* et la mer d'*Aral*, qui peuvent être considérées comme de grands lacs, l'Asie renferme encore beaucoup d'autres lacs considérables. Sur le versant du N., on remarque le long lac *Baïkal*, qui s'écoule dans l'Iéniseï. — Sur le versant de l'E., se trouvent les lacs *Pho-yang* et *Thoung-thing*, et le *Tengri-noor*.

Le versant du S. offre un des plus grands marais du globe, le *Rin*.

Dans le grand plateau central, ou vers ses limites, sont le *Balkhach*, au N.-O., le lac *Lob*, au milieu, et le lac *Bleu* ou *Khoukhou-noor*, à l'E. Dans le plateau de la Perse, on rencontre l'un près de l'autre les lacs *Hamoûn* et *Zéreh*.

Entre les versants de l'O. et du S., sur de petits plateaux ou dans

des bassins d'où ils ne sortent par aucun écoulement, on voit les lacs d'*Ormiah* et de *Van*, et le lac *Asphaltite* ou la mer *Morte*.

Grandes divisions relatives aux races et aux religions.

La population de l'Asie appartient à la race blanche ou caucasique dans la moitié occidentale et dans quelques parties du N.; elle est de la race jaune ou mongolique dans la moitié orientale et chez un grand nombre de peuplades boréales. Parmi les peuples de la première race, il en est qui semblent s'en éloigner par leur couleur : tels sont les *Hindous*, qui ont une peau très-brune, mais qui, par les traits de leur visage, par leur conformation générale, se rapportent aux nations blanches; les autres peuples de cette race sont les *Arabes*, les *Persans* ou *Tadjiks*, les *Afghans* ou *Patans*, les *Turcs*, les *Turcomans*, les *Ouzbeks*, les *Kurdes*, les *Druzes*, les *Maronites*, les *Béloutchys*, les *Géorgiens*, les *Arméniens*, les *Grecs*, les *Lesghi*, etc. Il y a, vers le Caucase et dans le N., des *Russes* et des *Cosaques*, et, dans l'Inde, un assez grand nombre d'*Anglais* et des *Portugais noirs*, qui descendent d'un mélange de Portugais et d'Hindous.

A la race jaune appartiennent les *Mongols* (dont font partie les *Kalmouks*), les *Mandchoux*, les *Chinois*, les *Tibétains*, les *Japonais*, les *Coréens*, et divers petits peuples de la Sibérie, tels que les *Bachkirs*, les *Toungouses*, les *Iakoutes*, les *Ostiaks*, les *Samoïèdes*. On comprend, sous le nom assez vague de *Tatares* (mieux que *Tartares*), des peuples répandus dans les régions centrales, occidentales et septentrionales, et formés d'un mélange de Turcs et de Mongols; tels sont les *Kirghiz*. Les peuples de l'Indo-Chine, c'est-à-dire les *Birmans*, les *Siamois*, les *Cochinchinois*, les *Tonkinois*, tiennent à la fois des races jaune et caucasique. On trouve encore, dans le S. de l'Indo-Chine, des populations *malaises*; et il y a des habitants *nègres* dans les archipels Andaman et Nicobar.

Les principales langues de l'Asie sont l'arabe, l'arménien, le géorgien, le turc, le persan, le sanscrit, l'hindoustani, le chinois, le japonais, le tibétain, le birman, le siamois, le mandchou, le mongol, le malais.

La religion *mahométane* ou *musulmane* (islamisme), née en Arabie, domine dans les parties occidentales, et s'étend jusque vers le centre et vers les extrémités méridionales. Elle se divise en deux sectes rivales : la secte d'Ali ou le *chiisme*, et la secte d'Omar ou le *sunnisme*.

Cette partie du monde fut aussi le berceau du *christianisme* et du *judaïsme*, qui y sont encore répandus dans quelques parties, surtout à l'O., où les rites chrétiens principaux sont l'arménien, le grec et le maronite. La doctrine philosophique de *Confucius* compte un assez

grand nombre de partisans en Chine, ainsi qu'au Japon, où elle prend le nom de Siouto.

Le *brahmisme* domine dans l'Hindoustan ; le *bouddhisme* est répandu surtout en Chine, dans l'Indo-Chine et le Japon ; la religion de *Nanek*, dans le N. de l'Hindoustan, participe du brahmisme et de l'islamisme ; le *lamisme*, qui considère la divinité supérieure comme subsistant éternellement dans la personne du Grand Lama, souverain du Tibet, est la religion générale des pays élevés de l'intérieur. Il y a dans l'O. et le S. un assez grand nombre de *Parsis* ou *Guèbres* et de *Sabéens*, adorateurs du feu et des astres.

Principaux états et pays ; capitales et villes principales.

L'Asie comprend treize divisions principales, qu'on peut classer en quatre régions : 1° la région du versant du nord ou de l'océan Glacial ; 2° les pays situés sur le versant des mers intérieures et sur le plateau de la Perse, ou placés à la fois sur le versant des mers intérieures et sur celui de l'océan Indien ; 3° les pays du plateau central et du versant du Grand océan ; 4° les pays du versant de l'océan Indien.

Sur le versant de l'océan Glacial, dans le nord de l'Asie, se trouve la SIBÉRIE ou la RUSSIE ASIATIQUE ORIENTALE, vaste possession russe, plus grande que l'Europe, et cependant à peine peuplée de trois millions d'habitants, à cause de la rigueur du climat. C'est surtout par ses mines d'or, d'argent, de platine, de fer, de cuivre, de pierres précieuses, et par ses animaux à fourrures que la Sibérie est importante pour la Russie. Elle s'étend de l'ouest à l'est, depuis les monts Ourals jusqu'au détroit de Bering ; les monts Altaï et d'autres grandes chaînes du rebord septentrional du plateau central l'enveloppent au sud ; la longue chaîne des monts Iablonoï la parcourt à l'est. Les grands fleuves Ob, Iénisei et Léna la traversent du sud au nord. La presqu'île de Kamtchatka se trouve dans la partie orientale. Les deux villes principales sont *Tobolsk*, capitale de la Sibérie occidentale, et *Irkoutsk*, capitale de la Sibérie orientale. On peut encore remarquer, à l'ouest, *Tomsk* et *Omsk*, et, à l'est, *Iakoutsk*, *Nertchinsk*, *Kiakhta*, grand entrepôt du commerce entre les Russes et les Chinois ; *Okhotsk* et *Saint-Pierre-et-Saint-Paul*, les ports les plus importants de la Russie sur le Grand océan.

Dans la deuxième région, qui s'étend dans l'ouest de l'Asie, on remarque :

1° La TRANSCAUCASIE, ou RUSSIE ASIATIQUE OCCIDENTALE, autre possession russe, appuyée sur le flanc méridional du Caucase, et située entre la mer Noire et la mer Caspienne. La ville principale est *Tiflis*, dans la province de Géorgie ou Grouzinie.

2° La TURQUIE D'ASIE, située avantageusement à l'extrémité occidentale de l'Asie, entre la mer Noire, l'Archipel, la Méditerranée proprement dite et le golfe Persique, et servant, pour ainsi dire, de lien aux trois parties de l'ancien monde. On y trouve quelques-unes des régions les plus célèbres dans l'histoire : l'*Asie Mineure* (comprenant aujourd'hui l'*Anatolie*, la *Caramanie*, etc.), l'*Arménie*, la *Mésopotamie*, l'*Assyrie* (aujourd'hui *Kurdistan*), la *Babylonie* (aujourd'hui *Irac-Arabi*), la *Syrie*, qui renferme maintenant, outre la Syrie ancienne, la *Palestine* et la *Phénicie*. On voit les villes de *Smyrne*, *Angora*, *Brousse*, *Kutahieh*, *Conieh*, *Tokat*, *Sinope*, *Trébizonde*, dans l'Asie Mineure ; — *Erzeroum*, dans l'Arménie ; — *Mossoul*, dans le Kurdistan ; — *Bagdad*, *Bassora*, dans l'Irac-Arabi ; — *Alep*, *Damas*, *Tripoli*, *Beyrouth*, *Acre*, *Jérusalem*, dans la Syrie. Parmi les nombreuses villes ruinées que cette contrée historique renferme, on remarque *Ninive*, *Babylone*, *Troie*, *Éphèse*, *Palmyre*, etc.

3° La PERSE ou l'IRAN, qui touche au nord à la mer Caspienne, et vers le sud au golfe Persique et à la mer d'Oman, elle appartient dans les parties centrales et orientales au *plateau de la Perse*. Elle comprend à l'est le Grand désert Salé ; mais ailleurs, surtout au sud, elle offre des régions fertiles et agréables : c'est la patrie primitive de la figue, de la grenade, de la mûre, de l'amande, de la pêche, de l'abricot, de la prune. Le souverain du royaume porte le titre de *chah*. Les principales provinces de Perse sont l'*Irac-Adjémi*, le *Farsistan*, le *Khouzistan*, le *Kurdistan persan*, le *Khoraçan*, le *Kerman*, etc. *Téhéran* est la capitale ; les autres grandes villes sont *Ispahan*, *Chiraz*, *Tauris*, *Hamadan*, *Balfrouch*, *Sari*, *Recht* ; *Bender-Boucher* est le principal port sur le golfe Persique, et *Asterabad*, sur la mer Caspienne.

4° L'AFGHANISTAN OU ROYAUME DE CABOUL, qui ne touche à la mer d'aucun côté : la partie occidentale appartient au plateau de la Perse ; le reste est dans le bassin de l'Indus. Les hautes montagnes du Caucase indien couvrent le nord ; la capitale est *Caboul* ; les autres villes principales sont *Candahar* et *Ghiznih*.

5° Le petit royaume de HÉRAT, renfermé entre l'Afghanistan et la Perse : la capitale porte le même nom.

6° Le TURKESTAN INDÉPENDANT, ou la TATARIE INDÉPENDANTE, qui s'étend à l'est de la mer Caspienne et autour de la mer d'Aral, et qui offre un mélange de steppes nues et de provinces très-fertiles. Elle est divisée en plusieurs États, dont les principaux sont les khanats de *Boukharie* et de *Khiva* ; villes principales : *Boukhara* ou plutôt

Bokhara, capitale de la Boukharie ; *Samarkand* et *Khiva*. Au nord, vit le peuple nomade des *Kirghiz*.

Au centre et dans l'est de l'Asie, sur le plateau central et sur une grande étendue du versant de l'océan Pacifique, on voit :

1° Le vaste EMPIRE CHINOIS, le plus peuplé du globe, et le plus grand après l'empire Russe. Il est enveloppé, d'un côté, par l'océan ; de l'autre, par les hautes montagnes de l'Himalaya, du Bolor, du Tchian-chan, de l'Altaï, du Tang-nou. Il renferme cinq contrées principales : la *Chine*, qui se compose de la Chine propre et de la Mandchourie ; la *Corée*, la *Mongolie*, le *Turkestan chinois*, le *Tibet*. De toutes ces contrées, la plus importante est la Chine propre, qui se distingue par la beauté de son climat, la fertilité de son sol, son industrie, sa nombreuse population, qu'on évalue à 300 ou 400 millions d'habitants. Les autres parties de l'empire renferment tantôt des déserts, entre autres, le désert de *Gobi* ou *Chamo*, tantôt d'énormes montagnes, et le climat y est généralement froid. — La capitale est *Pé-king*, ou plus exactement *King-ssé* ou *Chun-thian*, dans la Chine propre, où l'on remarque aussi les très-grandes villes de *Nan-king* ou plutôt *Kiang-ning*, de *Sou-tcheou*, de *Hang-tcheou*, de *Fou-tcheou*, de *Canton* ou plutôt *Kouang-tcheou*, situées dans les provinces maritimes. Les cinq ports de Chine où les Européens ont le droit de faire le commerce, sont : *Chang-haï*, *Ning-po*, *Hia-men* ou *Emouy*, *Fou-tcheou* et *Canton*. Hors de la Chine propre, il n'y a pas de villes bien considérables : on distingue cependant *Moukden* dans la Mandchourie ; *Lassa*, capitale du Tibet ; *Han-yang*, capitale de la Corée ; *Ourga* et *Ili* dans la Mongolie ; *Hami*, *Kachghar* et *Yarkand*, dans le Turkestan chinois.

2° Le JAPON, empire tout insulaire, placé à l'E. de l'empire Chinois, se compose principalement des îles de *Nifon*, *Kiou-siou*, *Sikoko* et *Yéso* ou *Yedso*, et de la partie méridionale de celle de *Sakhalian* ou *Krafto* (dont le N. appartient à la Chine) ; il y a deux empereurs (l'un spirituel, le *mikado* ou *daïri*, et l'autre temporel, le *koubo* ou *siogoun*), et, en même temps, deux capitales, situées l'une et l'autre dans l'île de Nifon ; ce sont : *Yédo*, résidence du siogoun, une des plus grandes villes du monde, et *Méaco*, résidence du mikado. *Nagasaki*, dans l'île de Kiou-siou, a été longtemps la seule ville ouverte aux étrangers, et les seuls étrangers admis étaient les Chinois et les Hollandais ; les Etats-Unis viennent d'obtenir que deux ports seraient ouverts à leur commerce. Les *Grandes Kouriles* appartiennent au Japon ; les îles *Lieou-khieou* sont tributaires en même temps de cet empire et de la Chine.

Sur le versant de l'océan Indien, on remarque :

1° L'INDO-CHINE, ou la PRESQU'ILE ORIENTALE DE L'INDE, qui s'étend du N. au S., dans la partie la plus méridionale de l'Asie, entre la mer de Chine, le golfe du Bengale et le détroit de Malacca. Elle est partagée entre plusieurs nations. Les *Anglais* en ont une partie. Les *Birmans* y forment un empire, dont la capitale est *Ava*. On y distingue aussi le royaume de *Siam*, capitale *Bangkok* ; le royaume *An-nam*, capitale *Hué*, et les petits États de la *presqu'île de Malacca*.

2° L'HINDOUSTAN, ou la PRESQU'ILE OCCIDENTALE DE L'INDE, ou simplement l'INDE, qui s'étend entre le golfe du Bengale et la mer d'Oman, au sud des monts Himalaya, et s'allonge en pointe vers le S., où le cap Comorin en forme l'extrémité. C'est une région très-riche et très-peuplée, siége d'une fort ancienne civilisation. Les Anglais en ont les plus belles provinces, et leur capitale y est *Calcutta*, sur une branche du Gange. Les Français y possèdent *Pondichéry* et quelques autres villes ; les Portugais, le territoire de *Goa*. (Voir, pour les détails sur l'Inde, p. 26.)

3° Le BÉLOUTCHISTAN, qui s'allonge de l'E. à l'O., le long de la côte N. de la mer d'Oman. Il est tributaire des Anglais, et a pour capitale *Kélat*.

4° L'ARABIE, située à l'extrémité S.-O. de cette partie du monde, entre la mer Rouge, le golfe Persique et la mer d'Oman. Elle offre d'affreux déserts dans l'intérieur, et des cantons assez fertiles sur les côtes. Elle est partagée en plusieurs États, dont les principaux sont ceux du sultan d'*Yémen*, du chérif de *La Mecque*, qui reconnaît la suzeraineté de la Turquie ; du sultan de *Mascate*, qui porte aussi le nom de sultan de Zanzibar, à cause d'une importante possession qu'il a en Afrique. Les villes principales sont : *La Mecque*, *Médine*, *Moka*, *Mascate*.

Population.

Le nombre des habitants de l'Asie est diversement évalué de cinq à six cents millions ; c'est dans la Chine et dans l'Inde que se trouve accumulée la plus grande partie de cette énorme population. Le nord et le centre sont presque déserts.

Principales colonies européennes. — Description particulière des possessions anglaises aux Indes.

Les Anglais ont, dans les Indes, une immense colonie, ou plutôt un puissant empire ; ils possèdent aussi *Aden*, en Arabie, et l'île de *Hong-kong* en Chine. La France a, dans l'Hindoustan, *Pondichéry*, *Chandernagor*, *Karikal*, *Mahé*, *Yanaon*. Les Portugais y ont conservé le

territoire de *Goa*, avec les villes de la *Vieille* et de la *Nouvelle-Goa*; et ils ont *Macao*, en Chine. La Russie comprend, en Asie, ses plus vastes possessions, mais elle n'y a qu'une faible population.

La COLONIE ANGLAISE DES INDES est la plus puissante et la plus remarquable de toutes les colonies qui aient jamais été fondées. Elle s'étend à la fois dans l'Hindoustan et dans l'Indo-Chine; mais c'est dans l'Hindoustan surtout qu'elle a acquis des proportions gigantesques: là les Anglais possèdent immédiatement, au nord, la province de *Lahore* (partie considérable de l'ancien état des Seykhs), celles de *Dehly*, d'*Agrah*, d'*Allah-abad*, de *Bahar*; à l'est, sur le golfe du *Bengale*, les provinces de *Bengale*, d'*Oryçah*, des *Serkars*, de *Karnatic* (dont la côte se nomme *Coromandel*); à l'O., celles de *Goudjérate*, d'*Aureng-abad*, de *Beydjapour*, de *Kanara*, de *Malabar*.

Une autre partie est sous leur protection ou leur paye un tribut: dans cette catégorie, se trouvent les *Seykhs du Cachemire* et les *Radjepouts*, au N.; les *Mahrattes*, l'État de *Sindhyah*; et celui du *Nizam*, au milieu; le *Sindhi*, à l'O.; l'état de Maïssour, au S. — Il n'y a qu'un État hindou assez considérable qui soit tout à fait indépendant: c'est le *Neypâl*, au N.

Les possessions anglaises de l'Inde sont concédées pour un temps à la compagnie des Indes orientales, qui en a distribué l'administration en quatre présidences: celles de *Calcutta*, *d'Agrah*, de *Madras* et de *Bombay*.

Les villes principales des possessions immédiates des Anglais sont: dans le bassin de l'Indus, *Lahore*, ancienne capitale des Seykhs; *Amretseyr*, métropole religieuse de ce peuple; *Moultan*, sur l'Indus; *Peychaver*, prise sur l'Afghanistan; — dans le bassin du Gange, *Dehly*, ancienne capitale de l'empire de l'Inde, et encore aujourd'hui résidence d'un prince qui conserve le titre de Grand Mogol; *Agrah*, qui a été la résidence des empereurs de l'Inde; *Allah-abad*, avec un temple fameux; *Bénarès* (600 000 habitants), la ville la plus savante des Hindous, sur le Gange; *Patna*, sur le même fleuve; *Calcutta* (600 000 habitants), grande et magnifique ville, capitale du Bengale et des possessions anglaises en Asie, sur l'Hougly, bras du Gange; — sur la côte orientale du Dékhan (qui est la partie méridionale et triangulaire de la presqu'île), *Kétek*, *Gangam*, *Madapolam* et *Mazulipatam*, connues par leurs étoffes de coton; *Madras* (450 000 hab.), siége d'un immense commerce; — sur la côte occidentale de la presqu'île, *Cochin*, *Calicut*, *Bombay* (200 000 hab.), une des places les plus importantes de l'Asie, sur une petite île; *Surate*, fameuse par son commerce, sur le Tapty; *Cambay* au fond du golfe du même nom.

Dans les États tributaires ou alliés-protégés des Anglais, on remarque: dans le N., *Cachemire* ou mieux *Kachmyr*, chez les Seykhs, célèbre par les beaux châles qu'on y fabrique; *Laknau*, capitale de l'État d'Aoude; — à l'O., *Hayder-abad*, capitale du Sindhi, sur l'Indus; — au centre, *Nagpour*, *Beydjapour* ou *Visiapour*, une autre *Hayder-abad*, capitale de l'État du Nizam, et *Golconde*, fameuse par son dépôt de diamants.

Moulmein est le chef-lieu des établissements anglais dans l'Indo-Chine, dont les territoires principaux sont: l'*Assam*, l'*Aracan*, le *Martaban*, le *Merghi*.

Près et au S.-E. de l'Hindoustan, est la belle île de *Ceylan*, qui appartient à l'Angleterre; on y remarque le *pic d'Adam*, et les villes de *Colombo*, capitale de l'île, *Candy*, *Trinquemale*. — Les *Laquedives* et les *Maldives*, au S.-O. de l'Hindoustan, sont deux archipels composés de beaucoup de petites îles environnées de récifs: les premières reconnaissent l'autorité de l'Angleterre, et les dernières sont indépendantes. — A l'O. de la presqu'île de Malacca, est l'île du *Prince de Galles* ou *Poulo-Pinang*, qui appartient aux Anglais. — A l'extrémité méridionale de la même presqu'île, est l'île de *Singapour*, importante possession britannique, avec une grande ville du même nom, entrepôt d'un commerce considérable.

§ 2. Afrique.

Limites; forme générale du contour; mers et îles principales.

L'Afrique, située dans le S.-O. de l'ancien continent, est une grande presqu'île jointe à l'Asie, vers le N.-E., par l'isthme de Suez; elle présente à peu près la forme d'un vaste triangle, dont le plus grand côté est à l'O., le second au N.-E., et le troisième au S.-E. Cette partie du monde est comprise entre le 37e degré de latitude N. et le 35e de latitude S., et entre le 20e de longitude O. et le 49e de longitude E. Sa longueur du N. au S. est d'environ 8000 kilomètres. C'est la troisième partie du monde pour l'étendue: on y compte 29 700 000 kilomètres carrés, dont 29 100 000 pour la partie continentale.

La *mer Méditerranée* la baigne au N.; l'*océan Atlantique*, à l'O.; l'*océan Indien*, au S.-E. et à l'E.; la *mer Rouge*, enfoncement de cet océan, pénètre entre l'Afrique et l'Arabie. — Les côtes africaines sont uniformes et n'offrent pas de découpures, comme celles de l'Europe et de l'Asie; cependant la Méditerranée y forme les golfes de la *Sidre* et de *Cabès* (*grande* et *petite Syrte* des anciens); l'o-

céan Atlantique forme le golfe de *Guinée*, qui comprend ceux de *Bénin* et de *Biafra*. — Trois détroits se trouvent sur les limites de l'Afrique : le détroit de *Gibraltar*, au N.-O.; le canal de *Mozambique*, au S.-E., entre l'île de Madagascar et le continent; et le détroit de *Bab-el-Mandeb*, à l'E., à l'entrée de la mer Rouge. — Les quatre extrémités de l'Afrique vers les points cardinaux, sont : le cap *Blanc*, au N.; le cap des *Aiguilles*, au S.; le cap *Vert*, à l'O., et le cap *Guardafui*, à l'E. Il faut aussi remarquer, au N., le cap *Bon*; au S., le cap de *Bonne-Espérance*; à l'O., un autre cap *Blanc*.

Un assez grand nombre d'îles sont disséminées autour de l'Afrique, la plupart à une assez grande distance des côtes. Dans l'Atlantique, on remarque :

1° Les îles *Açores* (au Portugal), fertiles en excellents fruits, mais exposées aux tremblements de terre; les principales sont *Tercère* et *Saint-Michel*.

2° Les îles *Madère* (aussi au Portugal), dont les deux principales sont *Madère*, célèbre par son vin, et *Porto-Santo*.

3° Les *Canaries*, qui appartiennent aux Espagnols : la plus considérable est *Ténériffe*, célèbre par son haut pic volcanique; la seconde est *Canarie* ou la *Grande-Canarie*; on remarque ensuite celles de *Palma*, de *Gomère*, de *Lancerote*, de *Fortaventure*, et la plus occidentale, l'île de *Fer*, fameuse parce qu'on y a fait passer longtemps le premier méridien.

4° Les îles du *Cap-Vert* (aux Portugais), malsaines et exposées à de grandes sécheresses. Les principales sont : *Saint-Vincent*, siége du gouvernement, et *Sant-Yago*, la plus grande.

5° La petite île de *Gorée*, près du cap Vert (aux Français).

6° Les îles *Bissagos*, au S. de l'embouchure de la Gambie; elles appartiennent à des populations indigènes.

7° *Fernan-do-Po*, occupée par les Anglais, dans le golfe de Guinée.

8° L'île du *Prince* et celle de *Saint-Thomas* (aux Portugais), dans le même golfe.

9° *Annobon*, située au S. des trois précédentes et dépendante des Anglais.

10° L'*Ascension* (aux Anglais), avec un bon port.

11° *Sainte-Hélène*, dépendante aussi de l'Angleterre, et si célèbre par l'exil et la mort de Napoléon.

12° Le groupe de *Tristan-d'Acunha*, fort reculé vers le S., et occupé par une colonie anglaise.

Dans l'océan Indien on trouve :

1° La grande île de *Madagascar* ou *Malgache*, qui s'allonge du

N.-E. au S.-O.; elle a de hautes montagnes dans son intérieur; les côtes en sont basses et malsaines, mais d'une fertilité prodigieuse.

2° L'île *Sainte-Marie* (aux Français), très-près et à l'E. de l'île de Madagascar; *Nossi-Bé* et *Nossi-Komba*, petites îles, qui appartiennent aussi à la France, sur la côte N.-O. de Madagascar.

3° L'île de la *Réunion* ou *Bourbon*, belle île, dépendante de la France.

4° *Maurice* (ci-devant l'*île de France*), autre précieuse colonie, autrefois aux Français, maintenant à l'Angleterre.

5° L'île *Rodrigue*, aussi à l'Angleterre.

(Les trois îles précédentes sont désignées sous le nom commun d'îles *Mascareignes*.)

6° Les îles *Comores*, situées dans le N. du canal de Mozambique, et gouvernées par des sultans arabes, excepté *Mayotte*, qui dépend de la France.

7° *Mombaza*, *Zanzibar*, soumises aux Arabes, et situées très-près de la côte orientale d'Afrique.

8° Les îles *Seychelles*, composées de deux groupes, celui de *Mahé* et celui des *Amirantes*, et dépendantes des Anglais.

9° L'île *Socotora* ou *Socotra*, située vers la pointe orientale de l'Afrique, et appartenant au sultan de Zanzibar.

10° La terre de *Kerguelen* ou de la *Désolation*, île inhabitable, placée bien loin au S.-E. de l'Afrique, par 49° de latitude S. et 68° de longitude E.

Grandes chaînes de montagnes, division; grands versants; fleuves et lacs

Les montagnes d'Afrique sont encore peu connues. Une des plus hautes chaînes est l'*Atlas*, au N.-O. — Dans la partie orientale, on trouve les montagnes de l'*Abyssinie*, dont les plus hautes parties sont les monts de *Sémen*; — au centre, d'anciens géographes nomment les montagnes de la *Lune* (en arabe *Djebel-el-Kamar*), dont la position est très-douteuse; on connaît, depuis peu de temps, un peu au S. de l'équateur, les monts *Kénia* et *Kilimandjaro*, couverts de neiges continuelles; — à l'O., sont les montagnes de *Kong*; — au S.-E., les monts *Lupata*; — au S., les monts des *Maloutis*, les monts de *Neige* ou *Sneeuwberg*, et les monts *Nieuwveld*.

L'Afrique est, relativement au partage des eaux, divisée en quatre grandes régions naturelles, dont trois *versants* et un *bassin* intérieur : au N., elle envoie ses eaux dans la Méditerranée, et l'on remarque

de ce côté le *Nil*, formé par la jonction du *Nil Blanc*, dont on ne connaît pas encore les sources, et du *Nil Bleu*, qui vient de l'Abyssynie ; — à l'O., elle verse ses eaux dans l'Atlantique : on y voit le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Diali-ba*, *Kouara* ou *Niger*, qui reçoit la grande rivière *Tchadda* ou *Bénoué ;* le *Zaïre* ou *Coango*, la *Coanza* et le fleuve *Orange* ou *Gariep;* — à l'E., les fleuves coulent vers l'océan Indien ; ils sont peu connus : quelques-uns des plus considérables sont le *Zambèze* ou *Cuama*, le *Luvuma*, le *Loffih* ou *Lufudzi*, le *Dana* ou *Ozi*, le *Djob*.

Au centre, est un grand bassin qui ne paraît jeter ses eaux dans aucune mer, et au milieu duquel est le grand lac *Tchad ;* le *Yeou* et le *Chary* sont deux fleuves tributaires de ce lac.

Le lac *Dembéa* ou *Tana* est un autre grand lac, formé par le Nil Bleu. Le lac *Dibbie* est formé par le Niger. Il y a dans le N., au pied de l'Atlas, un assez grand nombre de plaines salées qui se changent en lacs à l'époque des pluies : tel est le lac *Melrir*. Il existe, vers la source du fleuve Loffih, un lac considérable appelé *N'yassi*. Plus loin dans l'intérieur, on prétend qu'il y a un grand lac nommé *Ouniamési*, et l'on a découvert récemment vers le 20e parallèle S. le lac *N'gami*.

Grandes divisions relatives aux races et aux religions.

Les habitants du N. de l'Afrique appartiennent à la race blanche ou caucasique ; cependant ils sont en général très-bruns, et quelques-uns même ont un teint noir, mais ils ont la physionomie des blancs : tels sont les *Maures*, les *Amazirghs*, *Berbères* ou *Kabyles* (auxquels appartiennent les *Touareg*), les *Coptes* ou *Egyptiens* proprement dits, les *Nubiens*, les *Abyssins* ou plutôt *Éthiopiens*. Les *Fellatah* ou *Fellans*, les *Mandingues*, les *Gallas*, peuples considérables répandus dans les parties moyennes, sont peut-être d'origine malaise. Plusieurs nations asiatiques et européennes sont venues se mêler aux habitants indigènes du nord de l'Afrique ; on remarque surtout les *Arabes* et les *Turcs ;* il y a aussi, depuis la conquête de l'Algérie par la France, un assez grand nombre d'*Européens*, surtout de *Français* et d'*Espagnols*.

Les autres habitants de l'Afrique sont des nègres, au front déprimé, aux joues proéminentes, au nez large et épaté, aux cheveux laineux. On les divise en trois branches :

1° Les nègres *du milieu et de l'ouest*, c'est-à-dire les plus noirs, tels que les *Yolofs*, les *Achantins*, les *Congues*, vers la côte, et les *Bournouais*, les *Fouriens*, les *Kissour*, les *Bambaras*, dans l'intérieur.

2° Les nègres ne l'E., comme les *Macouas*, les *Djaggas*, les *Souâhéli*, les *Oua-Ngindo*, les *Ouakamba*.

3° Les *Cafres*, dont la couleur est d'un gris d'ardoise, et qui sont intelligents et bien faits ; peut-être doit-on les rattacher à la race malaise.

4° Les *Hottentots*, qui ont la peau d'un jaune brun, et qui sont moins intelligents et moins bien proportionnés que les Cafres.

Beaucoup d'*Anglais*, de *Hollandais* et de *Portugais* se sont établis dans les régions du S., et les *Arabes* sont assez nombreux sur la côte orientale : les *Somâlis* ne sont qu'une de leurs nations. Les *Malgaches*, habitants de Madagascar, paraissent faire partie de la race malaise.

La langue arabe est la plus répandue dans tout le nord de l'Afrique. Le berbère est parlé par un grand nombre de populations de l'Atlas et du Sahara ; le dialecte des Touareg se nomme targhi. Le turc est compris dans la plupart des villes qui avoisinent la Méditerranée. Le français se répand en Algérie ; l'anglais et le hollandais se parlent vers le cap de Bonne-Espérance. Il existe vers la côte de l'O. une langue écrite appelée *Vé*. Du reste, il y a d'innombrables dialectes parmi les peuplades peu civilisées de l'Afrique.

Les Africains sont presque tous plongés dans la barbarie ; l'anthropophagie existe chez des tribus cafres, et la vente des esclaves est fort répandue dans la race nègre. Un grossier *fétichisme*, qui consiste dans l'adoration d'animaux et d'objets inanimés, est la religion de la plus grande partie de cette race. Le *mahométisme* est répandu dans le nord, dans une partie des contrées centrales, et sur une grande étendue des côtes de l'océan Indien. Les Coptes et les Abyssins sont presque les seuls indigènes qui professent le *christianisme*. Il y a dans les villes des côtes septentrionales un assez grand nombre de *juifs*.

Principaux états et pays ; capitales et villes principales.

L'Afrique est divisée en dix-sept contrées principales, qu'on peut classer en six régions : 1° la région du Nil et de la mer Rouge ; 2° la région de la Méditerranée ; 3° les pays baignés par l'Atlantique ; 4° un pays entre l'Atlantique et l'océan Indien ; 5° les pays baignés par l'océan Indien ; 6° les pays intérieurs qui ne sont baignés par aucune mer.

Trois pays sont situés dans la région du Nil et de la mer Rouge :

On voit d'abord, au N., entre la mer Rouge et la Méditerranée, l'ÉGYPTE, fécondée par le Nil, fameuse par son ancienne civilisation,

par ses intéressantes ruines, et gouvernée aujourd'hui par un pacha, qui est tributaire de l'empereur de Turquie. Elle est divisée en *Haute, Moyenne et Basse Égypte.* C'est dans cette dernière que sont les villes les plus importantes du pays : la capitale, *Le Caire*, sur le Nil ; *Alexandrie,* port célèbre sur la Méditerranée et principal entrepôt du commerce maritime de l'Égypte ; *Rosette*, *Damiette*, situées chacune à l'embouchure de l'une des deux principales branches du Nil. Parmi les anciens monuments si nombreux, on distingue les ruines de *Thèbes*, dans la Haute Égypte, et les *Pyramides*, vers l'emplacement de *Memphis*, à peu de distance du Caire.

Tout ce qui se trouve, en Égypte, loin de la vallée ou du delta du Nil, est stérile et désert, excepté quelques oasis, dont la principale est la *Grande Oasis*, à l'O.

Au sud de l'Égypte, on remarque la NUBIE, dont les pays principaux soumis au pacha d'Egypte, sont le *Dongolah*, le *Halfây*, qui a pour capitale *Khartoum*, au confluent des deux Nils, et le *Sennâr*, avec une capitale du même nom, sur le Nil Bleu. On comprend quelquefois le sud de la Nubie sous le nom de *Soudan oriental.*

Au sud-est de la Nubie, est l'ABYSSINIE, pays montagneux, divisé en plusieurs États, parmi lesquels on distingue celui d'*Amhara*, qui a pour capitale *Gondar*, et ceux de *Tigré* et de *Choa*. On y remarque aussi, sur la mer Rouge, le pays de *Samhara*. Les *Gallas* sont maîtres d'une grande partie de l'Abyssinie, particulièrement dans l'Amhara.

La région de la Méditerranée se compose de la BARBARIE, appelée aussi *Maghreb-el-Acsa* (extrémité de l'occident), longue contrée qui s'étend de l'E. à l'O. sur la côte méridionale de la Méditerranée; elle est couverte, dans sa partie occidentale, par le mont Atlas, qui établit dans cette région trois divisions distinctes : au N., le *Tell*, riche en blé; au milieu, les *plateaux*, riches en pâturages; au S., le désert, qui forme le *Sahara barbaresque.* — Les pays barbaresques renferment : 1° à l'est, la régence de *Tripoli*, très-étendue, mais peu peuplée, et gouvernée par un pacha qui reconnaît la suzeraineté de l'empereur de Turquie ; elle se compose du *Tripoli proprement dit*, du pays de *Barcah* ou de *Benghazy*, et du royaume de *Fezzan ;* la capitale est *Tripoli*, sur la Méditerranée ; les autres villes principales sont *Benghazy*, ville maritime, *Ghadamès*, dans une oasis, *Mourzouk*, capitale du Fezzan, *Syouah* (l'ancienne *Ammon*), dans une oasis, à l'E. ; — 2° au milieu, la régence de *Tunis*, qui s'étend du N. au S., à l'O. des Syrtes, et qui est gouvernée par un bey, dont la nomination doit être sanctionnée par l'empereur de Turquie ; la capitale est

Tunis, près d'un golfe du même nom et vers l'emplacement de l'ancienne *Carthage ;* — 3° l'*Algérie*, importante colonie française, qui s'allonge de l'E. à l'O., en face de la France; elle a pour capitale *Alger*, sur la Méditerranée; et pour autres villes principales, *Oran*, *Bone*, *Philippeville*, *Bougie*, places maritimes : *Constantine*, dans l'intérieur (voir, pour les détails, la description de la France); — 4° l'empire de *Maroc*, placé à l'extrémité N.-O. de l'Afrique, en face de l'Espagne, et baigné à la fois par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Atlantique ; la capitale est *Maroc*, et les autres villes sont *Fez*, *Mèquinez*, dans l'intérieur, *Tanger*, *Télouan*, *Larache*, *Salé*, *Mogador*, sur l'Atlantique. Les Espagnols y ont *Ceuta*, sur le détroit de Gibraltar, et quelques autres places maritimes.

Les pays baignés par l'océan Atlantique seul sont au nombre de six :

1° LE SAHARA, HEURG OU GRAND DÉSERT, qui s'étend au loin dans l'intérieur du continent, au S. de la Barbarie; quelques oasis s'y présentent çà et là, entre autres celle de *Touat*, et, parmi les peuples qui les fréquentent, un des principaux est celui des *Touareg*. On applique le nom de désert de *Libye* à la partie orientale.

2° LA SÉNÉGAMBIE, contrée fertile et très-chaude, qui tire son nom du Sénégal et de la Gambie ; les Français y ont d'importantes possessions, principalement sur le Sénégal : la capitale de leur colonie est *Saint-Louis*, sur une île de ce fleuve, et ils possèdent *Gorée*, près du cap Vert; les Anglais et les Portugais ont aussi des établissements dans ce pays ; le reste de la contrée est partagé entre des peuples indigènes, tels que les *Yolofs*, les *Mandingues*, les *Foulahs*.

3° LA GUINÉE SUPÉRIEURE OU L'OUANKARAH, qui s'étend le long de la côte septentrionale du golfe de Guinée; on y remarque la côte de *Sierra-Leone*, qui appartient aux Anglais; — la côte des *Graines* ou du *Poivre*, où se trouve la colonie américaine de *Liberia*, pour les nègres affranchis; — la côte d'*Ivoire* ou des *Dents*, où les Français ont les établissements d'*Assinie* et du *Grand-Bassam*, — la côte d'*Or*, qui a pour villes principales *Coumassie*, capitale de l'empire d'Achanti; *Cap-Corse*, aux Anglais; *Saint-George de la Mine*, aux Hollandais; — la côte de *Dahomey* ou des *Esclaves* ; — la côte de *Bénin*, avec une assez grande ville du même nom ; — la côte de *Calabar* ; — celle de *Gabon*, où la France a un établissement.

4° LA GUINÉE INFÉRIEURE, située au S.-E. de la Guinée supérieure, et qui occupe la côte depuis le cap Lopez jusqu'au cap Negro ; on y trouve : le royaume de *Congo*, dont la capitale est *San-Salvador* ou *Banza-Congo ;* les royaumes d'*Angola* et de *Benguela*, presque entiè-

rement soumis aux Portugais, et dont les capitales sont *Saint-Paul de Loanda* et *Saint-Philippe de Benguela*.

5° La CIMBEBASIE, pays stérile et peu connu, situé au S. de la Guinée inférieure, et qui doit son nom aux *Cimbebas*, son peuple principal.

6° La HOTTENTOTIE ou le pays des HOTTENTOTS INDÉPENDANTS : cette contrée est arrosée par le fleuve Orange, et baignée à l'O. par l'Atlantique, mais plus généralement composée de cantons intérieurs. On y remarque les *Korannas*, les *Namaquas*, les *Bosjesmans*, etc.

La région située sur la limite de l'Atlantique et de l'océan Indien ne comprend que la colonie anglaise du CAP, placée à l'extrémité méridionale de l'Afrique, et terminée au S.-O. par le célèbre cap de Bonne-Espérance, auquel elle doit son nom ; il y a beaucoup de colons hollandais, ou *Boers*, et un grand nombre de Hottentots. Les Anglais y ont joint récemment la côte de la Cafrerie jusqu'à la baie de Lagoa : la capitale de la colonie est *le Cap*, en anglais *Cape-Town*, belle ville, la plus importante du S. de l'Afrique, près du cap de Bonne-Espérance; *Port-Natal* est le principal endroit de la côte cafre.

Les pays baignés par l'océan Indien seul sont :

1° La CAPITAINERIE DE MOZAMBIQUE, généralement placée entre les monts Lupata et le canal de Mozambique, et traversée par le Zambèze; elle appartient aux Portugais et a pour capitale *Mozambique*, sur une petite île du même nom. On y remarque en outre *Quilimane*, vers l'embouchure du Zambèze. Les indigènes de ce pays sont surtout d'origine cafre.

2° Le ZANGUEBAR, long pays situé au N. du Mozambique; parmi les villes principales, on remarque *Zanzibar*, dans l'île du même nom, résidence d'un sultan puissant qui possède Mascate, en Arabie, et qui a sous sa souveraineté presque toute la côte de Zanguebar; *Lammo*, *Brava*, *Magadoxo*, ports assez florissants. Les anciennes villes importantes de *Quiloa* et de *Mélinde* ne sont plus que des ruines. On remarque au N. de Zanzibar les belles îles de *Pemba* et de *Mombaza*. La population du Zanguebar est un mélange d'Arabes et de nègres.

3° Le SOMAL ou le pays des SOMALIS, qui comprend la partie la plus orientale de l'Afrique, et renferme les contrées qu'on a longtemps désignées peu exactement sous les noms de royaume d'*Adel* et de côte d'*Ajan*. Les Somâlis sont d'origine arabe; ils ont pour ports principaux *Zeïlah* et *Barbora*. Le royaume d'*Hourour*, à l'O., est compris dans le Somâl, où l'on remarque aussi la tribu des *Adali*, qui a donné lieu à la dénomination d'*Adel*.

On remarque dans l'intérieur :

1° La NIGRITIE SEPTENTRIONALE ou le TAKROUR, qu'on appelle aussi SOUDAN ou plutôt BELED-ES-SOUDAN (pays des nègres). Cette contrée s'étend des sables du Sahara aux montagnes de Kong et peut-être à celles de la Lune, et depuis la Nubie jusqu'à la Sénégambie ; le Niger en arrose la partie occidentale; le lac Tchad se trouve vers le milieu. Le Takrour se divise en un grand nombre de royaumes et de pays : tels sont, en commençant par l'O., le pays des *Bambaras* (comprenant les royaumes de *Ségo* et de *Djenny*); le *Massina*; le royaume de *Timbouctou* ou mieux *Ten-Boktoue*; le *Haoussa* ou *Afnau*, possédé par l'intelligente nation des *Fellans* ou *Fellatah*; les royaumes de *Niffé* et de *Kong*; les royaumes de *Bournou*, d'*Adamaoua*, de *Begharmi* et de *Kanem*, vers le lac Tchad ; le *Ouaday*, le *Darfour*, et le *Kordofan* ou plutôt *Kordifal*, qui appartient au pacha d'Égypte. — Les villes les plus remarquables de ces divers pays sont : *Ségo*, capitale du royaume du même nom ; *Djenny* ou *Guinée*, autre capitale d'un royaume et qui a donné son nom à une grande partie de l'Afrique occidentale; *Tombouctou*, très-commerçante, mais moins grande qu'on ne l'a cru longtemps ; *Sakkatou*, *Vourno*, *Kano*, *Kachena*, dans le Haoussa ; *Kouka*, capitale du Bournou; *Ouara*, capitale du Ouadây; *Kobbé*, la principale ville du Darfour, dont la capitale est *Tendelty*.

2° La NIGRITIE MÉRIDIONALE, la partie la moins connue de l'Afrique. On y place le *Ninéanaï*, les *Cazembes*, le *Cassange*, le *Djagga*, l'*Ousambara*, l'*Oukambâni*, le *Gingiro*, le *Mono-Moézi* ou *Ouniamési*.

3° La CAFRERIE INDÉPENDANTE, située au S. de la Nigritie méridionale, entre la colonie du Cap, la Hottentotie, le Mozambique et la Cimbebasie. Les Cafres, dont le nom, fort inexactement appliqué, signifie simplement *infidèles*, se composent d'un grand nombre de petites nations, telles que les *Betjouanas*, les *Damaras*, les *Borotsi*, les *Zoulas*, etc.; on trouve aussi chez eux le *Monomotapa*, ou mieux le *Motapa*, avec la ville de *Zimbaoé*. Les villes de *Machâou*, et de *Litakou*, dans le pays des Betjouanas, sont les autres villes principales de la Cafrerie indépendante. La Cafrerie de la côte est aujourd'hui comprise dans la colonie anglaise du Cap.

Les villes principales des îles sont : *Angra*, chef-lieu des Açores, dans l'île Tercère; — *Funchal*, chef-lieu de Madère; — *Santa-Cruz*, chef-lieu des Canaries, dans l'île Ténériffe; *Las Palmas*, dans l'île Canarie ; — *James-town*, chef-lieu de Sainte-Hélène; — *Tananarivou*, capitale du royaume des *Hovas*, peuple dominant dans l'île de Madagascar; — *Saint-Denis*, chef-lieu de la Réunion, — *Port-Nord-Ouest* (autrefois *Port-Louis*), chef-lieu de Maurice.

Population.

On ne peut donner que de très-vagues indications sur la population de l'Afrique : on l'évalue de 60 à 100 millions d'habitants.

Principales colonies européennes.

Sur le continent africain, les Français ont, comme nous l'avons déjà vu, l'*Algérie*, une partie de la *Sénégambie* (Saint-Louis, Albréda, etc.), et quelques établissements dans la *Guinée* (ceux d'Assinie, du Grand-Bassam et de Gabon); les Anglais en possèdent aussi quelques-uns dans ces deux dernières contrées (principalement Bathurst, dans la Sénégambie, Freetown et Cap-Corse, dans la Guinée); mais leur principale colonie africaine est celle du *Cap*; les Portugais ont le *Benguela* et l'*Angola*, dans la Guinée inférieure, une partie de la *Sénégambie méridionale* (Géba, Cachéo, Zéguichor, etc.), et la capitainerie de *Mozambique;* les Espagnols ont dans le Maroc *Ceuta*, *Melilla* et quelques autres *présides* (forteresses).

Dans les îles, les Français ont *Gorée*, sur la côte de la Sénégambie; la *Réunion*, *Sainte-Marie*, *Mayotte*, *Nossi-Bé*, *Nossi-Komba* et quelques autres petites îles près et au N.-O. de Madagascar; les Anglais ont *Fernando-Po*, *Annobon*, l'*Ascension*, *Sainte-Hélène*, les îles *Tristan-d'Acunha*, *Maurice*, les *Seychelles*; — les Portugais possèdent les *Açores*, les îles *Madère*, celles du *Cap-Vert*, l'île du *Prince* et *Saint-Thomas*; — les Espagnols ont les *Canaries*.

§ 3. Amérique.

Limites; forme générale du contour; mers et îles principales.

L'Amérique s'allonge du N. au S., l'espace de plus de 15 000 kilomètres, entre l'Atlantique, à l'E., et le Grand océan, à l'O., et se termine au S. en une longue pointe, à l'extrémité de laquelle est le cap Horn. Au N., elle est baignée par l'océan Glacial, où se trouvent plusieurs terres encore très-imparfaitement explorées. Le territoire connu de l'Amérique est compris entre 78° de latitude N. et 56° de latitude S., et entre 20° et 171° de longitude O.

L'Amérique a, dans sa partie continentale, 37 980 000 kilomètres carrés; *avec ses îles* connues, elle en a 42 480 000, et forme ainsi la plus grande partie du monde; elle se rétrécit beaucoup vers le milieu, où sa partie la plus étroite n'a que 45 kilomètres de largeur et porte le nom d'isthme de *Panama*. C'est par cet isthme que sont rattachées l'une à l'autre les deux grandes masses continentales de cette partie du monde : l'*Amérique du nord* et l'*Amérique du sud*. A l'E. de l'espace étroit de l'Amérique, s'étend le vaste archipel des *Antilles*, qui constitue une division distincte.

Les côtes de l'Amérique du nord sont très-irrégulières. On y voit pénétrer, du côté de l'océan Glacial et de l'Atlantique, la mer *Polaire*, la mer de *Baffin*, le détroit de *Davis*, la mer d'*Hudson*, le golfe *Saint-Laurent*; et entre les deux Amériques s'ouvre un vaste enfoncement qui s'appelle, au nord, *golfe du Mexique*, et, au S., *mer des Antilles*.

Du côté du Grand océan, on voit le golfe de *Panama*, à l'opposé de la mer des Antilles; le long golfe de *Californie*, appelé aussi mer *Vermeille* ou *de Cortez*, et, beaucoup plus loin vers le N., la mer de *Bering*, près de laquelle est le détroit du même nom, placé entre la pointe N.-O. de l'Amérique et la pointe N.-E. de l'Asie.

On remarque dans l'Amérique du nord plusieurs grandes presqu'îles, telles que le *Labrador*, au N.-E., la *Nouvelle-Écosse*, à l'E., la *Floride* et le *Yucatan*, au S., la *Californie* et l'*Alaska*, à l'ouest. A son extrémité O., est le cap *Occidental;* à son extrémité orientale se trouve le cap *Charles*. Dans le N.-E. de cette Amérique, s'étend le *Groenland*, dont le N. est encore inconnu, et qui paraît être une grande île. Dans le voisinage du Groenland et des côtes N., N.-E. et N.-O. du continent américain, se trouvent un assez grand nombre d'îles : l'*Islande*, l'archipel du *Spitzberg*, *Terre-Neuve*, l'île *Melville*, les îles *Aléoutiennes*, *Quadra-et-Vancouver*, etc.

Les côtes de l'Amérique du sud sont uniformes, comme celles de l'Afrique; aux quatre points cardinaux, se présentent le cap *Gallinas*, le cap *Saint-Roch*, le cap *Blanc*, le cap *Horn*, qui est à l'extrémité de la *Terre de Feu;* le cap *Froward* est la véritable extrémité méridionale du continent.

Les seuls enfoncements dignes de remarque sont les golfes de *Guayaquil* et de *Guaiteca*, sur la côte occidentale. On voit au S. le détroit de *Magellan*, qui sépare la *Terre de Feu* du continent. Cette terre est l'archipel principal de l'Amérique méridionale, à laquelle se rattachent aussi les îles *Malouines*, au S.-E., l'archipel de la *Mère de Dieu*, l'île *Chiloé*, les îles *Juan Fernandez*, au S.-O., et les îles *Galapagos*, à l'O.

Grandes chaînes de montagnes. — Divisions en grands versants. — Fleuves et lacs principaux.

L'Amérique est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui prend successivement les noms de monts *Rocheux*, *Cordillère du Mexique* (comprenant la *Sierra Verde*, la *Sierra Madre*

la *Cordillère d'Anahuac*), *Cordillère de Guatemala*, *Cordillère des Andes*. Cette chaîne, qui forme une grande arête de partage des eaux entre le versant du Grand océan, d'un côté, et celui de l'océan Glacial arctique et de l'océan Atlantique, de l'autre, longe généralement la côte du Grand océan. Le versant de cet océan est donc presque partout étroit; l'autre versant comprend un vaste espace. — Il y a de nombreux volcans dans cette chaîne principale de l'Amérique : les principaux sont le *Popocatépetl* et l'*Orizaba*, dans la Cordillère du Mexique, et le *Chimborazo*, l'*Antisana*, le *Cotopoxi*, dans les Andes. Une autre chaîne qui s'élève plus près du Grand océan, et qui est souvent coupée par des fleuves, présente le mont *Saint-Elie*, et, beaucoup plus au S., dans la Californie, la *Sierra Nevada*, riche en or.

Près de l'Atlantique, courent aussi, parallèlement à la côte, des chaînes assez longues, mais moins élevées : tels sont les monts *Alleghany* ou *Apalaches*, dans l'Amérique du nord; la *Serra do Espinhaço*, dans l'Amérique du sud. Entre les chaînes des deux côtes, s'étendent d'immenses plaines, où coulent les plus grands fleuves du monde, et qui portent généralement le nom de *savanes*, dans l'Amérique du nord, et ceux de *llanos* et de *pampas*, dans l'Amérique du sud.

Parmi les fleuves principaux du versant de l'E., dans l'Amérique du nord, le *Mackenzie*, le fleuve de la *Mine de cuivre*, le *Back*, se rendent dans la mer Polaire; le *Churchill* ou *Missinnipi*, dans la mer d'Hudson; le *Saint-Laurent*, dans le golfe du même nom; le *Mississipi*, grossi du *Missouri*, dans le golfe du Mexique; le *Rio Grande del Norte*, dans le même golfe.

Les principaux fleuves du versant occidental, dans la même Amérique, sont : la *Columbia* ou *Orégon*, le *Sacramento*, qui se jettent directement dans le Grand océan; le *Rio Colorado*, tributaire de la mer Vermeille; le *Rio Grande del Sur*, qui tombe dans l'océan près et au S. de l'entrée de la mer Vermeille.

Sur le versant oriental de l'Amérique du sud, on remarque comme fleuves principaux : parmi les tributaires de la mer des Antilles, la *Madeleine* ou *Magdalena*; parmi les tributaires directs de l'Atlantique, l'*Orénoque*, l'*Essequebo*, l'*Amazone*, fleuve le plus large de la Terre, long de plus de 4500 kilomètres, et qui se grossit du *Rio Negro*, de la *Madeira* et du *Xingu*; le *Tocantins*; le *Saint-François*; le *Rio de la Plata*, formé par la réunion de l'*Uruguay* et du *Parana*, augmenté lui-même du *Paraguay*; le *Rio Negro* du sud.

Il y a dans l'Amérique septentrionale un grand nombre de lacs, surtout vers le N., où l'on remarque le lac du *Grand-Ours*, le lac de l'*Esclave*, le lac *Athabasca* ou des *Montagnes*, qui versent leurs eaux dans le Mackenzie; le lac *Ouinipeg*, qui s'écoule dans la mer d'Hudson; le lac *Supérieur* (le plus grand du globe après la mer Caspienne) et les lacs *Michigan*, *Huron*, *Erié* et *Ontario*, qui communiquent les uns aux autres et qui versent leurs eaux dans la mer par le Saint-Laurent. Au S., dans la partie resserrée entre le Grand océan et la mer des Antilles, on voit le lac de *Nicaragua*, qui envoie ses eaux à cette dernière mer.

Les principaux lacs de l'Amérique du sud sont : au N., le lac de *Maracaybo*, qui communique avec la mer des Antilles; au S.-E., le lac *dos Pathos*, sur la côte de l'Atlantique, et la *Lagune d'Ybera*; à l'O., le lac *Titicaca* ou *Chucuyto*, sur un vaste plateau des Andes. De grandes plaines très-basses, inondées dans le temps des pluies périodiques, forment alors des lacs temporaires, qui sont ensuite remplacés par des prairies, et plus tard, quelquefois, par une surface desséchée et aride. Le plus remarquable de ces lacs temporaires est le *Xarayes*, dans le cours du Paraguay.

Grandes divisions relatives aux races et aux religions.

La population de l'Amérique est de 50 000 000 d'habitants. Une grande partie de cette population est d'origine européenne, et appartient surtout aux nations *anglaise*, *française*, *espagnole* et *portugaise*. Il y a aussi des *Russes*, au N.-O., et des *Danois*, au N.-E. Des *nègres* transportés d'Afrique comme esclaves forment une autre grande partie de la population; beaucoup d'entre eux jouissent aujourd'hui de la liberté. Les *indigènes américains*, au teint d'un rouge de cuivre, ont reçu le nom général d'*Indiens*, parce que, à l'époque de la découverte de l'Amérique par Colomb, on prit ces terres nouvelles pour les parties de l'Inde les plus avancées vers l'E.; ils sont peut-être les descendants d'anciennes colonies de la race jaune ou mongolique; du moins les Esquimaux, qui habitent les contrées les plus septentrionales, appartiennent certainement à cette race.

On nomme *sang mêlé* la population formée du mélange des différentes races : tels sont les *métis*, nés de blancs et d'indigènes; les *mulâtres*, nés de blancs et de nègres; les *quarterons*, nés de blancs et de mulâtres. On appelle *gens de couleur* les nègres, les mulâtres, les quarterons, enfin tous ceux qui tiennent plus ou moins au sang africain.

Longtemps l'Amérique a appartenu à différentes puissances d'Europe; mais la plupart des colonies ont secoué le joug de leur mère patrie, et le gouvernement républicain y domine aujourd'hui. La religion catholique règne dans les parties centrales et méridionales. La religion protestante est principalement répandue dans le N.

Principaux États, pays et colonies européennes de l'Amérique du nord; capitales et villes principales.

Les contrées de l'Amérique du nord sont au nombre de six principales :

1° Au N.-E., est la colonie danoise du GROENLAND, très-triste et très-froide, dont on ne connaît pas les limites septentrionales; on y rattache l'importante île d'*Islande*, dont la capitale est *Reykiavig*, et l'archipel inhabité du *Spitzberg*, qui est la région connue la plus avancée vers le N.

2° Au N., se trouve l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ANGLAISE ou la NOUVELLE-BRÉTAGNE, qui s'étend depuis l'océan Atlantique jusqu'au Grand océan. La mer d'Hudson s'y enfonce très-profondément au N.-E.; à côté et à l'E. de cette mer, on voit le *Labrador;* au S.-E., vers le fleuve et le golfe Saint-Laurent, se trouvent le *Canada*, le *Nouveau-Brunswick*, la *Nouvelle-Écosse* ou *Acadie*. Les régions intérieures n'ont été encore qu'imparfaitement explorées. Les îles de *Terre-Neuve*, du *Prince-Edouard* et *Royale* dépendent, à l'E., de la Nouvelle-Bretagne; l'île *Nootka* ou *Quadra-et-Vancouver* et l'île de la *Reine-Charlotte*, riche en or, en font partie à l'O.; au N., sont des terres froides et très-peu connues, comme la presqu'île *Melville*, l'île *Melville*, la terre de *Cumberland*, la terre de *Baffin*, la *Boothia*, le *Devon septentrional*. — *Montréal* et *Québec*, peuplées de 30 à 40 000 habitants, dans le Canada, sur le Saint-Laurent, sont les deux plus grandes villes de l'Amérique septentrionale anglaise. On remarque aussi *Halifax*, port florissant de la Nouvelle-Écosse. Le commerce des fourrures est l'un des plus importants de ces contrées : il est surtout entre les mains de la grande compagnie de la baie d'Hudson, qui a des relations avec les nombreuses tribus indiennes répandues dans l'intérieur, comme les *Iroquois*, les *Hurons*, les *Algonquins*, les *Chippeways* ou *Ojib-be-was*, les *Assiniboines*, les *Knistinaux*, les *Esquimaux*. — La France, qui avait autrefois les parties orientales de la Nouvelle-Bretagne, n'y a conservé que les petites îles *Saint-Pierre* et *Miquelon*, près et au S. de Terre-Neuve.

3° La RUSSIE AMÉRICAINE ou AMÉRIQUE RUSSE est à l'extrémité N.-O. de l'Amérique septentrionale, en face de la Sibérie, dont le détroit de Bering la sépare. Les côtes de ce pays et les nombreuses îles qui les bordent sont la seule partie fréquentée et connue des Européens. La presqu'île d'*Alaska*, les îles *Aléoutiennes* et l'archipel du roi *George III* en font partie. C'est dans ce dernier que se trouve la *Nouvelle-Arkhangel*, chef-lieu des possessions russes en Amérique.

4° Les ÉTATS-UNIS occupent le milieu de l'Amérique du nord. (Voy. plus loin une description spéciale.)

5° Le MEXIQUE, longtemps appelé aussi *Nouvelle-Espagne*, est une ancienne colonie espagnole qui forme aujourd'hui une république, dans le S. de l'Amérique septentrionale; il est resserré entre le golfe du Mexique, à l'E., et le Grand océan, à l'O., et se rétrécit considérablement vers le S., où il n'a que 180 kilomètres de largeur, à l'isthme de *Téhuantépec*. On y remarque, à l'E., la grande presqu'île de *Yucatan*, et, à l'O., celle de la *Californie*. Le Mexique est traversé dans toute sa longueur par la grande chaîne de montagnes qui divise l'Amérique en deux versants généraux. Il a, vers le milieu, une douce température, à cause de la grande élévation du sol; mais, vers les côtes, le climat est trop chaud. Il est fertile en bananiers, manioc, pommes de terre, ignames, patates douces, tomates, agaves, ananas, cannes à sucre, cotonniers, palmiers, cacaoyers, vanille, jalap, bois de Campêche, acajou, nopal à cochenille, etc. Il y a dans ce pays des mines inépuisables d'argent et d'or. Les villes les plus remarquables sont : *Mexico* (200 000 hab.), capitale de la république, dans une belle vallée; *Guadalaxara*, *La Puebla*; *Guanaxuato*, avec les plus riches mines d'argent du monde; *Queretaro*; *La Véra-Cruz*, la principale ville maritime de la côte orientale du Mexique; *Campêche*, sur une baie du même nom. On trouve au Mexique un grand nombre de ruines de monuments construits par un peuple dont on ignore l'histoire, mais qui était certainement plus avancé dans la civilisation que les Indiens actuels de ce pays.

6° L'AMÉRIQUE CENTRALE, qui est la partie la plus méridionale de l'Amérique du nord, a formé longtemps une colonie espagnole sous le nom de capitainerie générale de Guatémala, et compose aujourd'hui cinq républiques distinctes : celles de *Guatémala*, *Honduras*, *San-Salvador*, *Nicaragua* et *Costa-Rica*. On y remarque la rivière *Saint-Jean* ou *San-Juan*, qui sort de l'extrémité orientale du lac de *Nicaragua*. Ce lac reçoit au N.-O. les eaux du lac de *Léon* ou de *Managua*, et ne se trouve qu'à 22 kilomètres du Grand océan, auquel on travaille à unir ces lacs par un canal.

Les villes principales sont : *Guatémala* (60 000 hab.), capitale de la république de Guatémala, près du Grand océan; *Comayagua*, capitale du Honduras; *San-Salvador*, capitale de la république du même nom; *Léon*, capitale du Nicaragua; *San-José de Costa-Rica*, capitale de l'État de Costa-Rica.

Outre les cinq républiques, l'Amérique centrale comprend, à l'E., le royaume des *Mosquitos*, peuple sauvage, qui s'est placé sous la suzeraineté britannique.

Population.

La population de l'Amérique du nord est d'environ 35 000 000 d'hab.; la plus grande partie est d'origine *anglaise*, *française* ou *espagnole*.

Description particulière des États-Unis.

Les États-Unis sont la plus vaste confédération et la plus puissante république d'Amérique; ils occupent le milieu de l'Amérique septentrionale, et s'étendent depuis l'Atlantique, à l'E., jusqu'au Grand océan, à l'O. Ils sont baignés au S. par le golfe du Mexique, et au N. par les lacs Supérieur, Michigan, Huron, Saint-Clair, Érié, Ontario et le cours supérieur du Saint-Laurent. Ils ont 4500 kilomètres de longueur de l'E. à l'O., 2200 kilomètres de largeur du N. au S., et ils égalent en superficie l'étendue de l'Europe.

La plus haute chaîne des États-Unis est celle des monts *Rocheux*.

Les monts *Alleghany* ou *Apalaches*, dans la partie orientale de la confédération, sont formés de plusieurs chaînes parallèles, dirigées du N.-E. au S.-O.

Le *Mississipi* traverse du N. au S. la confédération et se jette dans le golfe du Mexique, après un cours de plus de 4500 kilomètres. Il reçoit, à droite, le *Missouri*, qui descend des monts Rocheux et a un cours de 5000 kilomètres; l'*Arkansas*, la *rivière Rouge*; — à gauche, l'*Illinois*, l'*Ohio*, grossi lui-même du *Wabash*, du *Tennessee*, etc.

Parmi les cours d'eau qui coulent à l'E. des monts Alleghany et se jettent dans l'Atlantique immédiatement, les principaux sont : le *Connecticut*, l'*Hudson*, la *Delaware*, la *Susquehanna*, le *Potomac*, la *Savannah*. A l'O. des monts Rocheux, se trouvent l'*Orégon* ou *Columbia* et le *Sacramento*, qui se rendent directement dans le Grand océan, et le *Rio Colorado*, qui se jette dans la mer Vermeille.

Des différents canaux naturels qui font communiquer entre eux les lacs du N., le plus célèbre est le *Niagara*, qui verse les eaux du lac Érié dans le lac Ontario, et qui forme une magnifique cataracte.

La plus grande partie de cette république est comprise dans l'immense bassin du Mississipi, qui s'étend entre les monts Rocheux et les monts Alleghany; ce bassin présente, à l'E. du fleuve, une riche contrée, arrosée par de magnifiques cours d'eau, entrecoupée de collines et de vallées, où l'on voit tantôt de superbes forêts, tantôt des prairies d'une fécondité admirable; à l'O., il offre de vastes savanes, couvertes de hautes herbes et traversées par de larges rivières aux rives marécageuses et boisées. Entre les monts Alleghany et l'Atlantique, s'étend le territoire le mieux cultivé et le plus peuplé.

Entre les monts Rocheux et le Grand océan, le sol est parsemé de montagnes tantôt couvertes des plus majestueuses forêts, tantôt nues et rocailleuses. C'est dans cette partie que se trouve la Sierra-Nevada, riche en or.

Il y a, dans les États-Unis, une population d'environ 23 000 000 d'habitants; cette population s'accroît avec une grande rapidité; elle appartient à des nations très-diverses : les habitants d'origine anglaise, désignés aujourd'hui sous le nom spécial d'Américains, sont en majorité; il y a ensuite beaucoup d'Irlandais, d'Écossais, de Français, d'Espagnols, d'Allemands. Les nègres et autres gens de couleur sont au nombre d'à peu près 3 000 000, dont 350 000 seulement sont libres. Les Indiens, dont le nombre sans cesse décroissant est d'environ 400 000, comptent, parmi leurs principales tribus, les *Creeks*, les *Chérokis*, les *Chactas*, les *Chicasas*, les *Iroquois*, les *Wisconsins*, les *Chippeways* ou *Ojib-be-was*, les *Osages*, les *Missouris*, les *Delawares*, les *Ioways*, les *Sioux* ou *Dahcotas*, les *Pânis*, les *Mandanes*, les *Pieds-Noirs*, les Indiens *Serpents*.

Les États-Unis se composent de trente-et-un États, qui forment autant de républiques distinctes, ayant leurs lois particulières et leurs administrations spéciales pour toutes les affaires purement locales; mais les grands intérêts de la confédération sont confiés à un gouvernement électif composé d'un président, qui possède la puissance exécutive, et d'un congrès de deux chambres législatives, savoir : le sénat et la chambre des représentants. Le président est élu pour quatre ans, les sénateurs pour six ans et les représentants pour deux ans.

On distingue les trente-et-un États en *États de l'E.*, *États du milieu*, *États du S.* et *États de l'O.*

ÉTATS DE L'EST : *Maine*, *New-Hampshire*, *Vermont*, *Massachusetts*, *Rhode-Island*, *Connectitut*. C'est ce qu'on appelait autrefois la NOUVELLE-ANGLETERRE.

ÉTATS DU MILIEU : *New-York*, *Pennsylvanie*, *New-Jersey*, *Delaware*.

ÉTATS DU SUD : *Maryland*, *Virginie*, *Caroline du nord*, *Caroline du sud*, *Géorgie*, *Floride*, *Alabama*, *Mississipi*, *Louisiane*, *Texas*. Le petit district de *Columbia*, siége du gouvernement, est entre les États de Maryland et de Virginie.

ÉTATS DE L'OUEST : *Tennessee*, *Kentucky*, *Ohio*, *Michigan*, *Indiana*, *Illinois*, *Wisconsin*, *Missouri*, *Arkansas*, *Iowa*, *Californie*.

Il y a, en outre, six *territoires* qui n'ont pas assez d'impor-

tance pour avoir le titre d'États : ce sont le *Nouveau-Mexique*, l'*Utah*, l'*Orégon*, le *Minnesota*, le *Nébraska* et le territoire *Indien*.

Villes principales :

Dans le district de Columbia, *Washington*, capitale de la confédération, sur le Potomac, très-grande ville, mais qui n'a encore qu'environ 25 000 habitants; on y remarque le bel édifice du Capitole, où siége le congrès.

Dans les États de l'E. : *Boston* (140 000 hab.), chef-lieu du Massachusetts, avec un beau port; *Cambridge*, près de Boston, avec une célèbre université; *Lowell*, ville très-industrieuse, dans le même État.

Dans les États du milieu : *New-York*, port fameux, dans l'État du même nom, à l'embouchure de l'Hudson, première ville de l'Amérique par la population (500 000 hab.), le commerce et la richesse; *Brooklyn* (100 000 hab.), située sur l'île Long-Island, vis-à-vis de New-York; *Albany*, chef-lieu de l'État de New-York; *Philadelphie* (400 000 hab.), très-belle et grande ville, dans la Pennsylvanie, sur la Delaware, près de son embouchure; *Pittsburg*, la ville la plus industrieuse d'Amérique, sur l'Ohio, aussi dans la Pennsylvanie.

Dans les États du S. : *Baltimore* (170 000 hab.), port très-commerçant, sur la baie Chesapeak, dans le Maryland; *Richmond*, chef-lieu de la Virginie; *Charleston*, port très-commerçant, dans la Caroline du sud; la *Nouvelle-Orléans* (145 000 hab.), dans la Louisiane, sur le Mississipi, avec un port très-fréquenté.

Dans les États de l'O. : *Louisville*, dans le Kentucky, sur l'Ohio; *Cincinnati* (116 000 hab.), dans l'État d'Ohio, sur la rivière de ce nom; *Saint-Louis* (83 000 hab.), dans l'État de Missouri, sur le Mississipi, vers le confluent du Missouri; *San-Francisco*, port célèbre, dans la Californie.

Il n'y a point, aux États-Unis, de religion dominante : tous les cultes y sont admis et protégés. Les protestants sont fort nombreux presque partout. Les catholiques sont en majorité dans le Maryland et la Louisiane.

La principale industrie est l'agriculture, qui produit surtout des grains, du sucre, du coton, du riz, du tabac. L'industrie manufacturière est très-avancée dans les États de l'E. C'est principalement par le commerce maritime que les États-Unis fleurissent. Leur marine marchande est la plus considérable du globe après celle de l'Angleterre. New-York, Philadelphie, Baltimore, Boston, la Nouvelle-Orléans, Charleston, Savannah, San-Francisco, sont les ports les plus importants. De nombreux et vastes bateaux à vapeur circulent sur les grands fleuves dont l'Union est partout semée. Il y a aussi

un grand nombre de chemins de fer, et des lignes télégraphiques électriques très-multipliées et très-étendues.

Principaux États, pays et colonies européennes de l'Amérique du sud; capitales et villes principales.

Au N., entre la mer des Antilles et le Grand océan, se trouve la COLOMBIE, qui se compose de trois républiques, anciennes colonies espagnoles : 1° la NOUVELLE-GRENADE, dans laquelle est compris l'isthme de Panama; elle a pour capitale *Santa-Fe-de-Bogota* ou simplement *Bogota* (40 000 habit.), et pour autres villes principales, *Popayan*, dans l'intérieur, et *Carthagene des Indes*, *Chagres*, *Sainte-Marthe*, ports sur la mer des Antilles; *Panama*, sur l'isthme et le golfe du même nom; *San-Buenaventura*, port sur le Grand océan; — 2° la république de l'ÉQUATEUR, située au S. de la Nouvelle-Grenade, et baignée à l'O. par le Grand océan; la capitale est *Quito* (50 000 hab.), presque sous l'équateur; et la seconde ville, *Guayaquil*, vers le golfe du même nom; — 3° le VÉNÉZUELA, à l'E. de la Nouvelle-Grenade, sur la mer des Antilles et dans le bassin de l'Orénoque; il a pour capitale *Caracas* (30 000 hab.), et pour autres villes principales *Cumana*, *Angostura*, *Maracaybo*.

Le long de l'océan Atlantique, on trouve :

1° La GUYANE, grand pays environné par l'Orénoque, le Rio-Negro, l'Amazone et l'Atlantique, et divisé en cinq parties : la GUYANE COLOMBIENNE, ci-devant ESPAGNOLE (actuellement réunie au Vénézuela), la GUYANE PORTUGAISE OU BRÉSILIENNE (réunie au Brésil), et les GUYANES FRANÇAISE, HOLLANDAISE et ANGLAISE. La Guyane française, la plus orientale des trois Guyanes possédées par les Européens, a pour capitale *Cayenne*, sur une île du même nom. — La Guyane hollandaise a pour capitale *Paramaribo* (20 000 hab.), la plus grande ville des Guyanes, sur le Surinam. — La capitale de la Guyane anglaise est *Georgetown*.

2° Le BRÉSIL, empire qui occupe l'E. et le centre de l'Amérique méridionale, et qui est formé d'une ancienne colonie portugaise. C'est la plus grande partie de l'Amérique méridionale. On y admire une magnifique végétation, et il s'y trouve de riches mines d'or, de diamants, de platine, etc.; mais il y a encore peu d'habitants (environ 6 000 000). La capitale est *Rio-de-Janeiro* (160 000 hab.), dans une situation magnifique, sur la baie du même nom. — Les autres villes principales sont *Para* ou *Belem*; *Recife* ou *Pernambouc*, port de mer très-commerçant; *San-Salvador* ou *Bahia* (120 000 hab.), autre port célèbre, la seconde ville du Brésil.

3° La république de l'Uruguay ou république Orientale de l'Uruguay, ancienne colonie espagnole, renfermée entre le Brésil, à l'E., la rivière Uruguay, à l'O., et le Rio de la Plata et l'Atlantique, au S. La capitale est *Montevideo* (30 000 hab.), sur le bord septentrional du Rio de la Plata.

4° La république de la Plata, ou république Argentine, qui s'étend au S.-O. du Brésil, et s'avance à l'O. jusqu'aux Andes. Elle possède sur l'Atlantique la côte renfermée entre l'embouchure du Rio de la Plata et celle du Rio Negro du S. : c'est une ancienne colonie espagnole. Elle a pour capitale *Buenos-Ayres* (80 000 hab.), sur la rive droite du Rio de la Plata; les autres villes principales sont *Santa-Fe*, sur le Parana; *Mendoza*, *Cordova*, *San-Luis*.

Dans l'intérieur, loin de la mer, mais toujours sur le versant de l'Atlantique, se trouve la république du Paraguay, autrefois soumise à l'Espagne; elle est entre le Brésil et la Plata, et a pour bornes à l'E. et au S. le Parana, à l'O. la rivière à laquelle elle doit son nom; la capitale est l'*Assomption*, petite ville, sur le Paraguay.

A l'O., sur le Grand océan, il y a trois républiques, anciennes possessions espagnoles :

1° Le Pérou, situé au S. de la Colombie et traversé par la Cordillère des Andes. Il a pour capitale *Lima* (60 000 hab.), à 9 kilomètres de la mer : *Callao* lui sert de port et lui est uni par un chemin de fer. Les autres villes les plus remarquables sont *Guamanga*, *Arequipa*, *Cuzco*, ancienne capitale de l'empire des Incas; *Truxillo*, *Arica*, ports de mer.

2° La Bolivie, située au S.-E. du Pérou, dont elle est en partie séparée par le grand lac Titicaca, et traversée aussi par les Andes, qui y présentent quelques-uns de leurs plus hauts sommets. La capitale est *Chuquisaca*, *Charcas* ou *La Plata* (30 000 hab.), célèbre par ses mines d'argent. On remarque, parmi les autres villes, *la Paz*, fameuse par ses mines d'or, et la plus grande ville de la Bolivie (40 000 hab.); *Potosi*, célèbre aussi par ses mines d'argent; *Cochabamba*; *Cobija* ou *Lamar*, seul port de la Bolivie, sur la côte du désert d'Atacama.

3° Le Chili, pays très-long et très-étroit, resserré entre les Andes et le Grand océan, au S.-O. de la Bolivie. Il est extrêmement fertile et jouit d'un très-doux climat, mais il est exposé à de fréquents tremblements de terre. Sa capitale est *Santiago* (80 000 hab.). Ses autres villes sont *Valparaiso*, *La Serena* ou *Coquimbo*, *Copiapo*, *La Conception*, *Valdivia*, ports de mer. Dans le S. du Chili, habitent les *Araucanos*, indigènes courageux, fiers et industrieux, que les Espagnols

n'ont jamais pu soumettre et qui ne se sont pas non plus réunis à la nouvelle république chilienne. Du Chili dépendent, au S., l'île de *Chiloé*, et, loin à l'O., les îles *Juan-Fernandez*.

A l'extrémité S. de l'Amérique méridionale, se trouve la Patagonie, pays triste et froid, resserré entre le Grand océan et l'Atlantique. Elle n'est habitée que par des peuples sauvages : les *Patagons* ou *Tehuelhets*.

La *Terre de Feu* est un archipel stérile, situé au S. de la Patagonie, dont elle est séparée par le détroit de Magellan; la *Terre des États* est près et à l'E. de la Terre de Feu, dont elle est séparée par le détroit de Lemaire; les îles *Malouines* ou *Falkland*, où les Anglais ont une colonie, se voient à l'E. de la Patagonie; l'archipel de la *Mère de Dieu* est à l'O. Loin de là, vers l'E. et vers le S., sont des terres très-froides et inhabitées, appelées *Nouvelle-Géorgie méridionale*, *Terre de Sandwich*, *Terre de Graham*, *Nouveau-Shetland méridional*, *Nouvelles-Orcades méridionales*.

Population de l'Amérique du sud.

On compte dans l'Amérique méridionale environ 14 000 000 d'habitants, dont la plupart sont d'origine *espagnole;* une partie assez considérable de la population des régions orientales est d'origine *portugaise*. Les *Indiens* sont encore nombreux; on distingue les *Muyscas*, les *Caraïbes*, les *Galibis*, dans le N.; les *Guaranis*, à l'E., au centre et au S.-E.; les *Chiquitos*, les *Moxos*, les *Araucanos*, les *Quichuas*, vers l'O.; les *Patagons*, au S.

Antilles.

Les Antilles sont un grand archipel qui s'étend entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, depuis le voisinage de la Floride jusque vers le Vénézuela, devant le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Elles appartiennent toutes aux Européens.

On les partage en quatre divisions principales.

Au nord, on voit les îles Lucayes ou Bahama, qui appartiennent aux Anglais; ce sont les premières terres d'Amérique que vit Christophe Colomb en 1492. On croit que la première où aborda ce grand navigateur, et qu'il appela *San-Salvador*, est celle qu'on nomme aujourd'hui *Cat-Island*.

Au milieu, sont les Grandes Antilles, c'est-à-dire *Cuba*, *Haïti*, la *Jamaïque* et *Porto-Rico*.

Cuba, la plus grande des Antilles, s'allonge considérablement de

UNAM DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'O. à l'E.; elle est soumise à l'Espagne, et a pour capitale *La Havane* (140 000 hab.), la plus importante ville de l'archipel.

Haïti ou Saint-Domingue était autrefois partagée entre les Français et les Espagnols; elle a formé ensuite une république, établie par des nègres et des mulâtres révoltés contre les blancs; aujourd'hui elle compose deux États : à l'O., l'empire d'*Haïti*, qui a pour capitale *Port au-Prince* (30 000 hab.), et, à l'E., la république *Dominicaine*, dont la capitale est *Saint-Domingue*.

La Jamaïque, remarquable par sa belle culture, appartient aux Anglais. Elle a pour chef-lieu *Spanishtown*; mais la plus grande ville est *Kingston*.

Porto-Rico, ou plutôt Puerto-Rico, est aux Espagnols. Elle a pour chef-lieu *San-Juan de Puerto-Rico*.

A l'E., se trouvent les PETITES ANTILLES, qui forment une longue chaîne dirigée du N. au S. On les appelle quelquefois ÎLES CARAÏBES, à cause des peuples de ce nom qui les habitaient anciennement; souvent aussi on les nomme ÎLES DU VENT, parce qu'elles sont plus exposées que les autres Antilles aux vents de l'E. ou vents alizés, qui soufflent constamment dans ces parages.

Les plus importantes de ces îles sont : la *Guadeloupe* (chef-lieu *La Basse-Terre*), et la *Martinique* (chef-lieu *Fort-de-France*), qui appartiennent à la France; — la *Dominique*, *Sainte-Lucie*, *Saint-Vincent*, la *Barbade*, la *Grenade*, *Tabago* et la *Trinité*, qui dépendent de l'Angleterre; — *Sainte-Croix*, *Saint-Thomas*, aux Danois; — *Saint-Eustache*, aux Hollandais.

Au sud, sont les ÎLES SOUS LE VENT, très-voisines de l'Amérique méridionale, et dont les principales sont la *Marguerite*, au Venezuela, et *Curaçao*, aux Hollandais.

La population des Antilles s'élève à environ 3 000 000 d'habitants, tous d'origine européenne ou africaine.

§ 4. Océanie.

Situation, grandes divisions, mers.

L'Océanie, appelée aussi *Monde maritime*, est située au S.-E. de l'Asie, et se compose du continent de l'Australie et d'une infinité d'îles répandues dans le Grand océan, ou entre cet océan et l'océan Indien. Elle occupe l'immense espace compris depuis le 34e degré de latitude N. jusqu'à une limite inconnue dans la latitude S., et depuis le 90e de longitude E. jusqu'au 111e de longitude O. — La superficie de l'Océanie est évaluée à 10 830 000 kilomètres carrés, dont 7 660 000 pour l'Australie seule.

D'après Dumont d'Urville, on peut diviser l'Océanie en quatre grandes divisions : la *Malaisie* (région des *Malais*), à l'O., vers la mer de Chine et l'océan Indien; — la *Mélanésie* (région des *nègres*), au S.; — la *Micronésie* (région des *petites îles*), au N.; — la *Polynésie* (région des *nombreuses îles*), à l'E. On rencontre dans les mers de l'Océanie un grand nombre de récifs très-dangereux, formés principalement de coraux qui s'amoncellent et s'accroissent journellement autour des îles. Les volcans sont très-multipliés et font de fréquentes éruptions.

Îles et archipels principaux; possessions des Européens, capitales et villes principales.

La MALAISIE, qu'on appelle quelquefois l'*Archipel indien*, renferme, à l'O. et au S., l'archipel de la *Sonde*, formant une longue chaîne dirigée du N.-O. au S.-E., et dont les principales îles sont *Sumatra*, *Java*, *Bali*, *Lombok*, *Sumbava*, *Sumba*, *Flores*, *Timor*, *Timorlaout*, *Bintang*, *Banca*, *Billiton*, *Madura*; — au milieu, la grande île de *Bornéo*, et celle de *Célèbes*, remarquable par sa forme très-irrégulière; — à l'E., les îles *Moluques* ou les îles *aux Épices*, dont les principales sont *Gilolo*, *Céram*, *Amboine* et les îles *Banda*; — au N., les îles *Philippines*, dont les plus importantes sont *Luçon*, *Mindanao*, *Mindoro*, *Palaouan*.

Les Hollandais ont de grandes possessions dans la Malaisie : ils possèdent presque toute l'île de Java, où se trouve *Batavia* (70 000 hab.), capitale de leurs colonies océaniennes; ils ont des établissements à Sumatra et dans presque toutes les autres îles de la Sonde, à Bornéo, à Célèbes, et aux Moluques, où se trouve l'importante ville d'*Amboine*. — Les Espagnols possèdent une grande partie des Philippines, où leur ville la plus importante est *Manille* (140 000 hab.), dans l'île de Luçon. Les Portugais ont une petite partie de Timor.

La MÉLANÉSIE a pour terre principale l'*Australie* ou la *Nouvelle-Hollande*, grande contrée qui s'étend de l'E. à l'O. l'espace de 4500 kilomètres, sur une largeur de 2000 kilomètres, du N. au S.; l'intérieur en est encore inconnu. On remarque sur la côte septentrionale le golfe de *Carpentarie*; le cap *York* la termine au N., et le cap *Wilson* au S.; la côte méridionale offre les golfes de *Spencer* et de *Saint-Vincent*; c'est dans ce dernier que se rend le *Murray*, le plus grand

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fleuve connu du pays; et c'est au N. du golfe de Spencer que se trouve le plus grand lac qu'on ait vu dans l'Océanie, le lac *Torrens*. La partie la mieux connue de ce continent est la *Nouvelle-Galles méridionale*, à l'E.; c'est une importante colonie anglaise, destinée principalement à recevoir les condamnés; la capitale en est *Sydney*, sur le beau port Jackson. On remarque au S. de cette ville *Botany-Bay*, où les Anglais ont commencé leur colonie de l'Australie. La province de *Victoria* est une région riche en or, située dans le S.-E. du continent, et où se trouve la ville florissante de *Melbourne*, avec le *Port Philip*; on remarque aussi la ville d'*Adélaïde*, vers la côte méridionale, sur le Murray.

Deux autres grandes terres sont près de la Nouvelle-Hollande : au S.-E., la terre de *Diemen* ou la *Tasmanie*; au N., la *Nouvelle-Guinée* ou *Terre des Papous*, île très-belle, séparée du continent par le détroit de Torres, et où les Hollandais ont un important établissement. Le prolongement S.-E. de la Nouvelle-Guinée forme, avec plusieurs îles environnantes, la *Terre de la Louisiade*.

On remarque, dans la partie orientale de la Mélanésie, l'archipel de la *Nouvelle-Bretagne*; — l'archipel *Salomon*; — celui de *Santa-Cruz*, de la *Reine Charlotte* ou de *La Pérouse*, sur les écueils duquel le célèbre La Pérouse a fait naufrage, vers l'île de *Vanikoro*; — les *Nouvelles-Hébrides*; — la longue île de la *Nouvelle-Calédonie* (aux Français); — et les îles *Viti* ou *Fidji*, riches en bois de sandal.

La Micronésie comprend, au N., l'archipel *Magellan* et l'archipel d'*Anson*; — à l'O., les îles *Pelew* ou *Palos*; — au milieu, les îles *Mariannes* ou des *Larrons*, et les îles *Carolines*; — à l'E., les îles *Mulgrave*, composées des archipels *Ralick*, *Radack*, *Marshall*, etc.

Les Espagnols possèdent les Mariannes.

La Polynésie renferme :

Au N., les îles *Sandwich*, dont les principales sont *Haouaii* et *Oahou*, et dont les habitants sont presque tous chrétiens et assez avancés dans la civilisation.

A l'O., les jolies îles *Samoa* ou des *Navigateurs*, et les îles *Tonga* ou des *Amis*.

Au milieu, les îles *Mangia*, appelées aussi îles d'*Harvey* ou de *Cook*; les îles *Taïti*, dont la principale est *Taïti* ou *O-Taïti*, sous la protection française (capitale Papéiti); — l'archipel *Pomotou* ou des *îles Basses*, parsemé de nombreux récifs, et auquel on peut rattacher les îles *Mangaréva* ou *Gambier*; — les îles *Mendaña* ou *Marquises* (aux Français), dont les principales sont *Noukahiva* et *Hiva-hoa*.

A l'E., l'île de *Pâques* ou *Ouaïhou*, amas de rochers basaltiques, loin de toute grande terre et de tout archipel.

Au S., la *Nouvelle-Zélande*, composée de deux grandes îles, *Icana-maoui*, et *Tavaï-Pounamou*, séparées l'une de l'autre par le détroit de Cook, et dont les indigènes passent pour les plus redoutables des anthropophages; — les îles *Broughton*; — les îles *Macquarie*.

C'est au S.-E. de la Nouvelle-Zélande que se trouvent, dans la mer, les *antipodes de Paris*.

On peut rattacher à l'Océanie les terres *Clarie*, *Adélie*, *Baleny*, *Victoria*, ensevelies sous des amas de neige et de glace, vers le cercle polaire austral et dans l'océan Glacial antarctique.

La France et l'Angleterre sont les seules puissances européennes qui aient des possessions dans la Polynésie.

La première occupe les Marquises et exerce un protectorat sur l'île Taïti et sur les îles Gambier. La seconde a pris possession d'une partie de la Nouvelle-Zélande.

Population, grandes divisions relatives aux races et aux religions.

On compte dans cette partie du monde environ 30 000 000 d'habitants, qui se composent de *Malais*, à l'O.; d'hommes de la *race mongolique*, au N., dans la Micronésie; de *Polynésiens*, race particulière, à l'E., et de *nègres*, au S., dans la Mélanésie. Les trois premières de ces populations se distinguent en général par leur intelligence, leur adresse, et présentent le contraste de mœurs barbares, même de l'anthropophagie, avec une grande facilité à se civiliser.

Le *mahométisme* est assez répandu dans la Malaisie; le *fétichisme* est la religion de la plus grande partie de la population du reste de l'Océanie. Dans l'E., le *christianisme* et la civilisation européenne ont commencé à s'introduire chez les indigènes.

LXI.

EUROPE.

Limites; forme générale du contour; étendue; mers; presqu'îles et îles principales.

L'Europe, placée dans le N.-O. de l'ancien continent, à l'O. de l'Asie et au nord de l'Afrique, est une grande presqu'île qui tient au reste du continent par deux côtés : à l'est, par le territoire des monts Ourals et du fleuve Oural, situé au N. de la mer Caspienne; au S.-E., par l'isthme du mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Elle s'étend du 35e au 77e degré de latitude N., si l'on

fleuve connu du pays; et c'est au N. du golfe de Spencer que se trouve le plus grand lac qu'on ait vu dans l'Océanie, le lac *Torrens*. La partie la mieux connue de ce continent est la *Nouvelle-Galles méridionale*, à l'E.; c'est une importante colonie anglaise, destinée principalement à recevoir les condamnés; la capitale en est *Sydney*, sur le beau port Jackson. On remarque au S. de cette ville *Botany-Bay*, où les Anglais ont commencé leur colonie de l'Australie. La province de *Victoria* est une région riche en or, située dans le S.-E. du continent, et où se trouve la ville florissante de *Melbourne*, avec le *Port Philip*; on remarque aussi la ville d'*Adélaïde*, vers la côte méridionale, sur le Murray.

Deux autres grandes terres sont près de la Nouvelle-Hollande : au S.-E., la terre de *Diemen* ou la *Tasmanie*; au N., la *Nouvelle-Guinée* ou *Terre des Papous*, île très-belle, séparée du continent par le détroit de Torres, et où les Hollandais ont un important établissement. Le prolongement S.-E. de la Nouvelle-Guinée forme, avec plusieurs îles environnantes, la *Terre de la Louisiade*.

On remarque, dans la partie orientale de la Mélanésie, l'archipel de la *Nouvelle-Bretagne*; — l'archipel *Salomon*; — celui de *Santa-Cruz*, de la *Reine Charlotte* ou de *La Pérouse*, sur les écueils duquel le célèbre La Pérouse a fait naufrage, vers l'île de *Vanikoro*; — les *Nouvelles-Hébrides*; — la longue île de la *Nouvelle-Calédonie* (aux Français); — et les îles *Viti* ou *Fidji*, riches en bois de sandal.

La Micronésie comprend, au N., l'archipel *Magellan* et l'archipel d'*Anson*; — à l'O., les îles *Pelew* ou *Palos*; — au milieu, les îles *Mariannes* ou des *Larrons*, et les îles *Carolines*; — à l'E., les îles *Mulgrave*, composées des archipels *Ralick*, *Radack*, *Marshall*, etc.

Les Espagnols possèdent les Mariannes.

La Polynésie renferme :

Au N., les îles *Sandwich*, dont les principales sont *Haouaii* et *Oahou*, et dont les habitants sont presque tous chrétiens et assez avancés dans la civilisation.

A l'O., les jolies îles *Samoa* ou des *Navigateurs*, et les îles *Tonga* ou des *Amis*.

Au milieu, les îles *Mangia*, appelées aussi îles d'*Harvey* ou de *Cook*; les îles *Taïti*, dont la principale est *Taïti* ou *O-Taïti*, sous la protection française (capitale Papéiti); — l'archipel *Pomotou* ou des *îles Basses*, parsemé de nombreux récifs, et auquel on peut rattacher les îles *Mangaréva* ou *Gambier*; — les îles *Mendaña* ou *Marquises* (aux Français), dont les principales sont *Noukahiva* et *Hiva-hoa*.

A l'E., l'île de *Pâques* ou *Ouaïhou*, amas de rochers basaltiques, loin de toute grande terre et de tout archipel.

Au S., la *Nouvelle-Zélande*, composée de deux grandes îles, *Icana-maoui*, et *Tavaï-Pounamou*, séparées l'une de l'autre par le détroit de Cook, et dont les indigènes passent pour les plus redoutables des anthropophages; — les îles *Broughton*; — les îles *Macquarie*.

C'est au S.-E. de la Nouvelle-Zélande que se trouvent, dans la mer, les *antipodes de Paris*.

On peut rattacher à l'Océanie les terres *Clarie*, *Adélie*, *Baleny*, *Victoria*, ensevelies sous des amas de neige et de glace, vers le cercle polaire austral et dans l'océan Glacial antarctique.

La France et l'Angleterre sont les seules puissances européennes qui aient des possessions dans la Polynésie.

La première occupe les Marquises et exerce un protectorat sur l'île Taïti et sur les îles Gambier. La seconde a pris possession d'une partie de la Nouvelle-Zélande.

Population, grandes divisions relatives aux races et aux religions.

On compte dans cette partie du monde environ 30 000 000 d'habitants, qui se composent de *Malais*, à l'O.; d'hommes de la *race mongolique*, au N., dans la Micronésie; de *Polynésiens*, race particulière, à l'E., et de *nègres*, au S., dans la Mélanésie. Les trois premières de ces populations se distinguent en général par leur intelligence, leur adresse, et présentent le contraste de mœurs barbares, même de l'anthropophagie, avec une grande facilité à se civiliser.

Le *mahométisme* est assez répandu dans la Malaisie; le *fétichisme* est la religion de la plus grande partie de la population du reste de l'Océanie. Dans l'E., le *christianisme* et la civilisation européenne ont commencé à s'introduire chez les indigènes.

LXI.

EUROPE.

Limites; forme générale du contour; étendue; mers; presqu'îles et îles principales.

L'Europe, placée dans le N.-O. de l'ancien continent, à l'O. de l'Asie et au nord de l'Afrique, est une grande presqu'île qui tient au reste du continent par deux côtés : à l'est, par le territoire des monts Ourals et du fleuve Oural, situé au N. de la mer Caspienne; au S.-E., par l'isthme du mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Elle s'étend du 35e au 77e degré de latitude N., si l'on

y comprend la Nouvelle-Zemble, et au 71°, si l'on s'arrête au cap Nord; elle s'allonge de l'O. à l'E., du 13e degré de longitude O. au 67e degré de longitude E.

Au N. elle est baignée par l'océan *Glacial arctique;* à l'O., par l'océan *Atlantique;* au S., par la mer *Méditerranée.*

La mer *Caspienne* est, au S.-E., une assez grande partie de sa limite.

L'océan Glacial arctique forme la mer de *Kara* et la mer *Blanche.*

L'océan Atlantique forme la mer *Baltique*, le *Cattégat*, la mer du *Nord*, la *Manche*, la mer d'*Irlande* et la mer de *France*, appelée aussi golfe de *Gascogne* ou mer de *Biscaye.*

On remarque dans la mer Baltique les golfes de *Botnie*, de *Finlande* et de *Livonie* ou de *Riga.* — Dans la mer du Nord, est le golfe de *Zuider-zee;* au S.-O. de la Grande-Bretagne, se trouve le *canal* ou plutôt le *golfe de Bristol.*

La mer Méditerranée comprend la mer *Tyrrhénienne*, la mer *Adriatique*, la mer *Ionienne*, l'*Archipel*, la mer de *Marmara*, la mer *Noire* et la mer d'*Azov.*

On distingue dans la Méditerranée, les golfes du *Lion* et de *Gênes;* dans la mer Ionienne, les golfes de *Tarente* et de *Lépante*, et, dans l'Archipel, le golfe de *Salonique.*

On passe de la mer Baltique dans la mer du Nord par les détroits du *Sund*, du *Grand-Belt* et du *Petit-Belt*, par le *Cattégat* et par le détroit du *Skager-Rack.*

On passe de la mer du Nord dans la Manche par le *Pas de Calais.*

La mer d'Irlande communique avec l'océan Atlantique par le canal du *Nord* et le canal *Saint-George.*

On entre de l'océan dans la Méditerranée par le détroit de *Gibraltar.*

On passe de la mer Tyrrhénienne dans la mer Ionienne par le *Phare de Messine*, entre l'Italie et la Sicile.

On passe de la mer Adriatique dans la mer Ionienne par le canal d'*Otrante;* de l'Archipel dans la mer de Marmara, par le détroit des *Dardanelles* (anciennement Hellespont); de la mer de Marmara dans la mer Noire, par le canal de *Constantinople* (anciennement Bosphore de Thrace); et de la mer Noire dans la mer d'Azov, par le détroit d'*Énikalé.*

Les côtes de l'Europe sont très-irrégulières et forment beaucoup de presqu'îles; on y trouve aussi beaucoup d'îles.

Au N., on remarque la péninsule *Scandinave* et la péninsule *Danoise*, qui s'avancent l'une en face de l'autre, à l'O. de la mer Baltique. La première est jointe au continent vers le N.-E. par l'isthme de *Laponie*, et la seconde s'y rattache au S. par l'isthme de *Holstein.* Le N. de la péninsule Danoise forme la presqu'île de *Jutland.*

A l'extrémité S.-O. de l'Europe, est la péninsule *Hispanique*, unie au continent par l'isthme des *Pyrénées.* — Au S., on trouve la presqu'île d'*Italie*, qui se termine par la presqu'île de *Calabre*; la grande péninsule *Turco-Hellénique*, dont la partie méridionale forme la presqu'île de *Morée* (anciennement *Péloponnèse*), unie au continent par l'isthme de *Corinthe*; — la presqu'île de *Crimée*, jointe au continent par l'isthme de *Pérékop.*

Parmi les îles, on voit, au N.-E., la *Nouvelle-Zemble*, la terre la plus septentrionale de l'Europe, encore peu connue, très-froide et inhabitée; — sur la côte N.-O. de la péninsule Scandinave, les îles *Lofodèn;* — au N.-O. de l'Europe, les îles Britanniques, qui se composent de la *Grande-Bretagne*, l'île la plus considérable de l'Europe; de l'*Irlande*, des *Hébrides*, des *Orcades* et du groupe de *Shetland*; — les îles *Færœer*, et l'*Islande*, grande île très-froide, plus voisine de l'Amérique que de l'Europe; — entre le Cattégat et la mer Baltique, les îles *Danoises*, dont les principales sont *Seeland* et *Fionie*; — dans l'intérieur de la Baltique, les îles d'*Œland*, de *Gottland*, et l'archipel d'*Aland*; — dans la Méditerranée, à l'est de la péninsule Hispanique, les îles *Baléares*, *Majorque*, *Minorque* et *Ivice*; — près de l'Italie, les grandes îles de *Sicile*, de *Sardaigne* et de *Corse*, les îles *Lipari*, l'île d'*Elbe* et celle de *Malte*; — près de la Morée, les îles *Ioniennes*, *Négrepont*, les *Cyclades*, *Candie* (anciennement *Crète*).

Le cap le plus septentrional de l'Europe continentale est le cap *Nordkyn*, dans la péninsule Scandinave; mais, plus au N. encore, dans une des îles Lofoden, on voit le cap *Nord.*

A l'extrémité S.-O. de la péninsule Hispanique, est le cap *Saint-Vincent*; vers son extrémité N.-O., le cap *Finisterre*; à l'extrémité sud de la Morée et de toute l'Europe, le cap *Matapan.*

La longueur de l'Europe, du N.-E. au S.-O., depuis l'embouchure de la rivière *Kara* dans la mer de ce nom, jusqu'au cap *Saint-Vincent*, est de 5400 kilomètres; du N. au S., depuis le cap *Nord* jusqu'au cap *Matapan*, on compte 4000 kilomètres. La superficie est 9 460 000 kilomètres carrés, dont 9 030 000 pour la partie continentale seulement.

Division en grands versants; grandes lignes de partage des eaux. — Principales chaînes de montagnes; leur situation et leur direction.

Cette partie du monde est divisée en deux versants : celui du N.

et du N.-O., incliné vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique, et celui du S. et du S.-E., incliné vers la Méditerranée et la mer Caspienne. L'arête qui sépare ces deux versants s'étend du N.-E. au S.-O., des frontières de l'Asie au détroit de Gibraltar, et elle passe par les monts *Ourals*, les monts *Valdaï*, les *Carpathes*, les *Sudètes*, la *Forêt-Noire*, le *Jura*, la *Côte d'Or*, les *Cévennes*, les *Pyrénées* et les *monts Ibériques*.

L'Europe a ses plus hautes montagnes vers le S. Les pays qui bordent la mer du Nord et la mer Baltique, et les pays de l'E., sont composés de grandes plaines.

Les chaînes de montagnes européennes se dirigent généralement de l'E. à l'O., comme l'Europe elle-même; ainsi, dans l'intérieur de cette partie du monde, on voit s'allonger dans ce sens ses plus grandes chaînes, les *Alpes*, les *Carpathes;* cependant on y voit courir, du N. au S., quelques chaînes secondaires, le *Jura*, les *Cévennes* et les *Vosges*. Dans le S., les *Pyrénées*, le *Balkan*, le *Caucase*, s'allongent de l'E. à l'O.; mais les monts *Ibériques*, en Espagne, les *Apennins*, dans l'Italie, la chaîne *Hellénique*, dans la péninsule Turco-Hellénique, vont du N. au S. Dans le N., les *Alpes Scandinaves* ou monts *Dofrines* couvrent, du N. au S., l'intérieur de la péninsule Scandinave. Les monts *Grampiens*, dans la Grande-Bretagne, s'étendent de l'E. à l'O.

Il y a plusieurs volcans dans le sud : le *Vésuve*, en Italie; l'*Etna*, en Sicile; le *Stromboli*, dans les îles Lipari.

Principaux fleuves.

Versant des océans Glacial et Atlantique. — La *Petchora*, qui prend sa source aux monts Ourals, est le seul fleuve important qui se jette immédiatement dans l'océan Glacial.

La *Dvina septentrionale* tombe dans la mer Blanche.

La mer Baltique reçoit, au N. et au N.-O, par le golfe de Botnie, le *Torneå* et le *Dal-elf*; — à l'E., par le golfe de Finlande, la *Néva*, qui sert d'écoulement au lac Ladoga; et, par le golfe de Riga, la *Dvina méridionale;* — au S., trois fleuves qui, coulant du S. au N., se rendent dans des amas d'eau qui sont moitié lacs, moitié golfes, et qu'on appelle *haffs :* ces fleuves sont le *Niémen*, tributaire du Curische-haff; la *Vistule*, du Frische-haff; l'*Oder*, du Pommersche-haff.

Les principaux tributaires de la mer du Nord sont : l'*Elbe*, le *Weser*, le *Rhin*, grand fleuve, qui descend des Alpes et a plusieurs embouchures, dont plusieurs dans le golfe de Zuider-zee; la *Meuse*, qui reçoit quelques branches du Rhin; l'*Escaut*, peu long, mais qui a deux larges embouchures. Tous ces fleuves coulent sur le continent, et généralement du S. au N. La *Tamise* et l'*Humber*, dans la Grande-Bretagne, coulent de l'O. à l'E.

La Seine, qui vient de la Côte d'Or et se dirige du S.-E. au N.-O., est le seul fleuve qui se jette dans la Manche.

Dans la mer de France, se rendent, en coulant généralement du S.-E. au N.-O., la *Loire* et la *Gironde;* cette dernière est formée de la *Garonne*, qui vient des Pyrénées, et de la *Dordogne*, qui vient des Cévennes.

L'Atlantique reçoit immédiatement le *Minho*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir*, qui coulent de l'E. à l'O. dans la péninsule Hispanique, et le *Shannon*, dirigé du N. au S., dans l'Irlande.

Versant de la Méditerranée et de la Caspienne. — L'*Ébre*, qui coule de l'O. à l'E. dans la péninsule Hispanique, se rend immédiatement dans la Méditerranée.

Le *Rhône*, qui descend des Alpes et coule d'abord à l'O., puis au S., se rend dans le golfe du Lion.

L'*Arno* et le *Tibre*, descendus des monts Apennins, vont dans la mer Tyrrhénienne.

Le *Pô* et l'*Adige* (qui ont leurs sources dans les Alpes et coulent de l'O. à l'E.) se jettent dans l'Adriatique; la *Maritza*, dans l'Archipel.

La mer Noire reçoit le *Danube*, qui vient de la Forêt-Noire, et qui a 3000 kilomètres de cours, de l'O. à l'E.; elle reçoit encore le *Dniestr* et le *Dniepr*, qui vont du N. au S.

Le *Don*, dirigé aussi du N. au S., se jette dans la mer d'Azov.

La mer Caspienne reçoit le *Volga*, le plus grand fleuve d'Europe (3500 kilomètres), dirigé du N.-O. au S.-E., et qui vient des monts Valdaï; elle reçoit aussi l'*Oural* ou *Iaïk* (3000 kilomètres), qui descend des monts Ourals et coule du N. au S.

Grands lacs.

Dans le voisinage du golfe de Finlande, sont plusieurs grands lacs, qui y versent leurs eaux : les lacs *Ladoga*; *Onéga*, *Ilmen*, *Péïpous*.

Le lac *Mælar* et le lac *Vetter*, dans la péninsule Scandinave, communiquent avec la mer Baltique.

Le lac *Vener*, dans la même péninsule, s'écoule dans le Cattégat.

Le lac de *Constance* est formé par le Rhin, et dans le même fleuve s'écoulent les eaux des lacs de *Zürich*, de *Lucerne* et de *Neuchâtel*.

Le lac de *Genève*, un des plus beaux de l'Europe, est produit par le Rhône, au pied des Alpes.

Le Pô reçoit les eaux des lacs *Majeur*, de *Côme* et de *Garde*.

Le lac *Balaton*, au centre de l'Europe, s'écoule dans le Danube.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Grandes divisions d'après les races et les religions; langues principales.

Tous les habitants de l'Europe sont de la race blanche ou caucasique, excepté les *Lapons*, les *Samoïèdes* et quelques autres populations peu importantes du N. et de l'E., qui appartiennent à la race jaune ou mongolique. Ils peuvent se classer, surtout d'après les langues, en dix familles principales : 1° la famille *celtique*, fixée dans l'O. et le N. de la Grande-Bretagne, en Irlande et dans l'O. de la France ; 2° la famille *basque*, dans les Pyrénées ; 3° la famille *gréco-latine*, partagée en rameaux grec, italien, français, espagnol, portugais, valaque, albanais, roman (langue parlée dans l'E. de la Suisse) ; 4° la famille *tudesque* ou *germanique*, divisée en rameaux allemand, suédois, danois, anglais, hollandais, flamand ; 5° la famille *slave*, composée des Russes, des Polonais, des Bohèmes ou Tchèkhes, des Rusniaques (en Hongrie), des Croates, des Serbes ou Serviens, des Dalmates, des Bosniaques, des Bulgares ; 6° la famille *lithuanienne* (dans l'O. de la Russie et l'E. de la Prusse), comprenant les Lithuaniens proprement dits et les Lettons ; 7° la famille *finnoise*, où l'on distingue les Finnois proprement dits ou Tchoudes, les Lives et les Magyars ou Hongrois (les Lapons, pour la langue, appartiennent à cette famille) ; 8° la famille *tatare* et *mongole*, comprenant les Kalmouks, les Nogaïs, dans l'E. de la Russie ; 9° la famille *turque*, composée des Turcs proprement dits et de quelques populations répandues dans le S.-E. et le S. de la Russie ; 10° la famille *sémitique*, qui comprend les Juifs, épars dans les différents pays et parlant la langue des peuples chez lesquels ils se trouvent.

Principaux états ; leur situation ; capitales.

On peut classer les divisions politiques européennes en trois régions : 1° les pays formés d'îles et de presqu'îles dans le N. de l'Europe ; 2° les pays de l'intérieur du continent ; 3° les pays formés d'îles et de presqu'îles dans le S.

Les pays insulaires et péninsulaires du N. sont : le royaume des *îles Britanniques*, le *Danemark* et la *monarchie Scandinave*.

Pays de l'intérieur : *Russie* (avec la *Pologne*), *Allemagne*, *Autriche*, *Prusse*, *Hollande*, *Belgique*, *Suisse*, *France*.

Pays insulaires et péninsulaires du S. : *péninsule Hispanique* (*Espagne* et *Portugal*), *Italie*, *Turquie d'Europe*, *Grèce* et *îles Ioniennes*.

Le royaume des ILES BRITANNIQUES, qu'on appelle aussi ROYAUME-UNI DE GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE, se compose de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des îles Hébrides, Orcades et Shetland ; il est situé entre la mer du Nord, l'océan Atlantique et la Manche.

La Grande-Bretagne renferme trois pays principaux : l'*Angleterre*, le *pays de Galles* et l'*Écosse*. La capitale de l'Angleterre est *Londres*, sur la Tamise : c'est en même temps la capitale de toutes les îles Britanniques. — La capitale de l'Écosse est *Edinbourg*. — La capitale de l'Irlande est *Dublin*.

Le royaume de DANEMARK est formé : 1° de la péninsule Danoise ; 2° des îles Danoises, situées entre le Cattégat et la Baltique ; 3° de l'Islande et des îles Færœer. La capitale est *Copenhague*, sur l'île de Seeland.

La MONARCHIE SCANDINAVE comprend la grande péninsule du N. de l'Europe ; elle se compose de deux pays : 1° la *Suède*, dont la capitale est *Stockholm*, résidence du roi de toute la monarchie ; — 2° la *Norvége*, qui a pour capitale *Christiania*. On remarque, dans le N. de la monarchie, la *Laponie suédoise* et la *Laponie norvégienne*.

La RUSSIE s'étend dans l'E. de l'Europe, depuis l'océan Glacial jusqu'à la mer Noire, et depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Caspienne ; elle est plus grande que tout le reste de l'Europe. Ce n'est cependant qu'une partie du vaste et puissant empire Russe, qui se prolonge aussi en Asie et en Amérique. La capitale est *Saint-Pétersbourg*, à l'embouchure de la Néva dans le golfe de Finlande. *Moscou*, ancienne capitale, est au centre du pays.

La Russie possède au N.-O. le grand-duché de *Finlande*, dont la capitale est *Helsingfors* ; et, à l'O., le royaume de *Pologne*, qui a pour capitale *Varsovie*, sur la Vistule.

L'ALLEMAGNE, placée au centre de l'Europe, entre la mer du Nord, la mer Baltique et la mer Adriatique, est une grande contrée, divisée entre beaucoup d'États.

On compte trente-six États qui se partagent ce pays ; mais tous ne sont pas entièrement renfermés en Allemagne : il y en a quatre qui ont aussi des possessions ailleurs ; ces quatre États sont l'Autriche, la Prusse, le Danemark et la Hollande.

L'Autriche a en Allemagne la Bohême, la Moravie, l'archiduché d'Autriche, le Tyrol, la Styrie et l'Illyrie ; la Prusse y possède les provinces de Poméranie, de Brandebourg, de Saxe, de Silésie, de Westphalie et du Rhin ; le Danemark y a le Holstein et le Lauenbourg, et la Hollande y possède le Luxembourg et le Limbourg.

Les trente-deux autres États sont entièrement renfermés en Alle-

magne, et ils composent ce qu'on peut appeler l'ALLEMAGNE INTÉRIEURE; les principaux sont : au N., le royaume de *Hanovre*, dont la capitale est *Hanovre;* les grands-duchés de *Mecklenbourg*, et les villes libres de *Hambourg*, de *Brême* et de *Lübeck;* — au milieu, la ville libre de *Francfort-sur-le-Main*, les États de *Hesse*, les duchés de *Saxe*, le royaume de *Saxe*, qui a pour capitale *Dresde;* — au S., le grand-duché de *Bade*, dont la capitale est *Carlsruhe;* le royaume de *Würtemberg*, qui a pour capitale *Stuttgart;* le royaume de *Bavière*, dont la capitale est *Munich*.

Tous les États allemands sont confédérés, et ils forment la *Confédération germanique*, dont le gouvernement général, consistant en une diète ou assemblée, siége à *Francfort-sur-le-Main*.

L'empire d'AUTRICHE est traversé par le Danube, baigné au S. par la mer Adriatique, et s'étend depuis la Vistule jusqu'au Pô. Les Alpes le couvrent au S.-O., et les monts Carpathes, à l'E. C'est un assemblage de pays très-différents entre eux par le langage et les mœurs; les principaux de ces pays sont : l'*archiduché d'Autriche*, la *Bohême*, la *Moravie*, le *Tyrol*, la *Styrie*, l'*Illyrie*, à l'O.; — la *Galicie*, la *Hongrie*, la *Croatie*, l'*Esclavonie*, la *Transylvanie*, à l'E.; — la *Dalmatie*, au S.; — le royaume *Lombard-Vénitien*, au S.-O. La capitale de cet empire est *Vienne*, sur le Danube, dans l'archiduché d'Autriche.

Le royaume de PRUSSE se compose de deux parties séparées, dont la plus grande, à l'E., s'étend vers la mer Baltique, et l'autre, à l'O., est traversée par le Rhin. La capitale est *Berlin*.

La HOLLANDE et la BELGIQUE sont deux petits royaumes situés sur la côte méridionale de la mer du Nord, vers les embouchures de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. La Hollande, qu'on appelle aussi *Néderlande* ou *Pays-Bas*, a pour capitale *la Haye;* mais la plus grande ville est *Amsterdam*. — La Belgique a pour capitale *Bruxelles*.

La SUISSE, située au centre de l'Europe, se trouve entre les lacs de Constance et de Genève; les Alpes la couvrent au S. C'est une république composée de vingt-deux cantons confédérés. La diète, ou assemblée des députés de la confédération, siége tour à tour dans les villes de *Berne*, de *Lucerne* et de *Zürich*.

La FRANCE s'étend dans l'O. de l'Europe, entre l'océan Atlantique, la Méditerranée, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. La capitale est *Paris*, sur la Seine.

La PÉNINSULE HISPANIQUE, située au S.-O. de la France, entre

l'océan Atlantique et la Méditerranée, comprend deux États : l'*Espagne* et le *Portugal*.

L'ESPAGNE occupe la plus grande partie de la péninsule; *Madrid* en est la capitale.

Le PORTUGAL est dans la partie occidentale de la péninsule; la capitale est *Lisbonne*, vers l'embouchure du Tage.

L'ITALIE, qui s'étend entre les Alpes, la mer Adriatique, la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne, est partagée en plusieurs États, dont les principaux sont :

1° Le royaume de SARDAIGNE ou les ÉTATS SARDES, où l'on remarque deux parties distinctes : l'une est continentale et formée du *Piémont*, de la *Savoie* et des territoires de *Nice* et de *Gênes;* l'autre est l'*île de Sardaigne*. La capitale du royaume est *Turin*, sur le Pô.

2° Le royaume LOMBARD-VÉNITIEN, qui appartient à l'Autriche; il a pour capitale *Milan*.

3° Le duché de PARME, capitale *Parme*.

4° Le duché de MODÈNE, capitale *Modène*.

5° Le grand-duché de TOSCANE, capitale *Florence*.

6° Les ÉTATS DE L'ÉGLISE, capitale *Rome*, sur le Tibre.

7° Le royaume des DEUX-SICILES, composé du royaume de *Naples*, dont la capitale est *Naples*; et de l'île de *Sicile*, qui a pour capitale *Palerme*.

La TURQUIE D'EUROPE n'est qu'une partie de l'*empire Ottoman*, dont une autre portion considérable se trouve en Asie. Elle est comprise entre la mer Noire, l'Archipel, la mer Adriatique et les monts Carpathes. Elle se divise en deux parties : la TURQUIE PROPREMENT DITE, dont les provinces principales sont la *Romélie*, la *Bulgarie*, la *Bosnie*, et l'*Albanie;* et les PRINCIPAUTÉS SLAVES tributaires, qui sont la *Moldavie*, la *Valachie*, la *Servie*.

La capitale de la Turquie est *Constantinople*, dans une situation admirable, sur le détroit qui joint la mer Noire à la mer de Marmara. *Iassi* est la capitale de la Moldavie; *Boukharest*, de la Valachie; *Belgrade*, de la Servie.

La GRÈCE, qui comprend au sud la presqu'île de Morée, est un petit royaume situé entre l'Archipel et la mer Ionienne. La capitale est *Athènes*.

Les ILES IONIENNES forment une petite république sous la protection de la Grande-Bretagne; elles sont au nombre de sept principales.

La capitale est *Corfou*, dans l'île du même nom. Céphalonie est la plus grande île de cet archipel.

Population de l'Europe.

L'Europe renferme environ 265 000 000 d'habitants.

De toutes les contrées européennes, la Russie est celle qui renferme la plus grande population : on y compte 60 000 000 d'habitants. Tout l'empire Russe en a 66 000 000.

Viennent ensuite l'Autriche et la France, qui sont peuplées, la première, d'environ 37 000 000 d'habitants, la seconde, de 36 000 000.

Les îles Britanniques n'ont que 28 000 000 d'habitants; mais on en compte 150 000 000 dans tout l'empire Britannique.

La Prusse a 16 000 000 d'habitants. Ce sont là les cinq grandes puissances de l'Europe.

Les parties où il y a le plus d'habitants sur une même étendue de terrain sont la Belgique, les îles Britanniques, l'Italie, la Hollande et ensuite la France.

Londres est la plus peuplée et la plus grande des capitales d'Europe. Il y a 2 500 000 habitants.

Paris occupe le second rang par sa population (1 000 000 d'hab.). Constantinople (800 000 hab.), Saint-Pétersbourg (450 000 hab.), Naples (420 000 hab.), Vienne (400 000 hab.), Berlin (400 000 hab.), Moscou (350 000 hab.), Dublin (300 000 hab.), Madrid (300 000 hab.), Lisbonne (260 000 hab.), sont les capitales qui viennent ensuite.

LXII.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES MERS.

Grand océan : situation ; forme générale du littoral ; mers secondaires, détroits, contrées voisines, îles, fleuves tributaires, ports ; colonies européennes ; lignes de navigation, durée de la traversée.

Le Grand océan fut appelé *océan Pacifique* par Magellan, qui le parcourut le premier en 1520. On l'a aussi appelé *mer du Sud*, parce qu'on l'aperçut pour la première fois, en 1513, au *sud* de l'isthme de Panama.

Il s'étend entre l'Amérique, à l'E., et l'Asie, à l'O., et baigne dans la première la Russie américaine, la Nouvelle-Bretagne, les États-Unis, le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la Patagonie ; dans la seconde, la Sibérie, le Japon, l'empire Chinois, l'Indo-Chine. Il est aussi limité à l'O. par une partie

de l'Océanie, c'est-à-dire par les îles de la Sonde (Sumatra, Java, etc.), par l'Australie et la Tasmanie. Il se confond au S. avec l'océan Glacial antarctique, vers le cercle polaire du S. Extrêmement large dans sa partie méridionale, entre la Terre de Feu et la Tasmanie, il se rétrécit beaucoup vers le N., entre la Sibérie et la Russie américaine, et communique de ce côté avec l'océan Glacial arctique par le détroit de Bering.

Ses côtes sont généralement élevées et taillées à pic, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau continent ; beaucoup plus sinueuses dans l'Asie qu'en Amérique elles forment dans la première la *mer d'Okhotsk*, la *Manche de Tarrakaï*, qui s'allonge entre l'île Sakhalian ou Tarrakaï et le continent ; la *mer du Japon*, resserrée entre le Japon et la Chine ; la *mer Bleue*, appelée aussi *mer de Corée* ou *mer Orientale ;* enfin la *mer de Chine*, appelée *mer Méridionale* par les Chinois. Les détroits de *La Pérouse*, de *Sangar*, de *Corée*, de *Formose*, se trouvent aussi sur les côtes d'Asie.

Le Grand océan forme, au milieu des îles de la Malaisie, les *mers de Mindoro, des Moluques, de Célèbes* et *de Java ;* au N.-E. de l'Australie, il prend le nom de *mer de Corail ;* il forme, au N. du même continent, le grand golfe de *Carpentarie* et le détroit de *Torres*.

Dans la partie la plus septentrionale, il produit le *mer de Bering*, qui est bordée au S. par la longue chaîne des îles Aléoutiennes. Enfin, sur les côtes de l'Amérique, il donne naissance à la longue et étroite *mer Vermeille* (qu'on appelle aussi golfe de *Californie* ou *mer de Cortez*), et aux golfes de *Panama*, de *Guayaquil* et de *Guaiteca*. Il communique avec l'Atlantique par le détroit de *Magellan*, resserré entre le continent et la Terre de Feu.

Le Grand océan renferme peu d'îles à l'E. : on distingue seulement, près des côtes de l'Amérique, l'archipel du *Roi George III*, l'île de la *Reine Charlotte*, l'île *Quadra-et-Vancouver*, les îles *Revillagigedo*, les îles *Galapagos*, les îles *Juan-Fernandez*, l'île de *Chiloé*, les îles de la *Mère-de-Dieu*, et, sur la côte du Pérou, les îles *Lobos*, très-petites, mais fameuses par leur *guano*, sorte d'engrais très-recherché ; — à l'O. et au milieu, il est parsemé de nombreuses îles, les unes dépendantes de l'Asie, les autres comprises dans l'Océanie : telles sont les *Kouriles*, les îles du *Japon* (*Nifon, Kiou-siou*, etc.), *Formose, Haïnan*, les îles *Lieou-khieou*, en Asie ; — les *Philippines* (*Luçon, Mindanao*, etc.), *Bornéo*, *Célèbes*, les *Moluques*, dans la Malaisie ; — la *Nouvelle-Guinée*, l'archipel de la *Nouvelle Bretagne*, les îles *Salomon*, les îles de *La Pérouse*, les *Nouvelles-Hébrides*, la *Nouvelle-Calédonie*, les îles *Viti*, la *Nouvelle-Zélande*, qui sont au N. et à l'E. de l'Aus-

La capitale est *Corfou*, dans l'île du même nom. Céphalonie est la plus grande île de cet archipel.

Population de l'Europe.

L'Europe renferme environ 265 000 000 d'habitants.

De toutes les contrées européennes, la Russie est celle qui renferme la plus grande population : on y compte 60 000 000 d'habitants. Tout l'empire Russe en a 66 000 000.

Viennent ensuite l'Autriche et la France, qui sont peuplées, la première, d'environ 37 000 000 d'habitants, la seconde, de 36 000 000.

Les îles Britanniques n'ont que 28 000 000 d'habitants; mais on en compte 150 000 000 dans tout l'empire Britannique.

La Prusse a 16 000 000 d'habitants. Ce sont là les cinq grandes puissances de l'Europe.

Les parties où il y a le plus d'habitants sur une même étendue de terrain sont la Belgique, les îles Britanniques, l'Italie, la Hollande et ensuite la France.

Londres est la plus peuplée et la plus grande des capitales d'Europe. Il y a 2 500 000 habitants.

Paris occupe le second rang par sa population (1 000 000 d'hab.). Constantinople (800 000 hab.), Saint-Pétersbourg (450 000 hab.), Naples (420 000 hab.), Vienne (400 000 hab.), Berlin (400 000 hab.), Moscou (350 000 hab.), Dublin (300 000 hab.), Madrid (300 000 hab.), Lisbonne (260 000 hab.), sont les capitales qui viennent ensuite.

LXII.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES MERS.

Grand océan : situation ; forme générale du littoral ; mers secondaires, détroits, contrées voisines, îles, fleuves tributaires, ports ; colonies européennes ; lignes de navigation, durée de la traversée.

Le Grand océan fut appelé *océan Pacifique* par Magellan, qui le parcourut le premier en 1520. On l'a aussi appelé *mer du Sud*, parce qu'on l'aperçut pour la première fois, en 1513, au *sud* de l'isthme de Panama.

Il s'étend entre l'Amérique, à l'E., et l'Asie, à l'O., et baigne dans la première la Russie américaine, la Nouvelle-Bretagne, les États-Unis, le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la Patagonie ; dans la seconde, la Sibérie, le Japon, l'empire Chinois, l'Indo-Chine. Il est aussi limité à l'O. par une partie

de l'Océanie, c'est-à-dire par les îles de la Sonde (Sumatra, Java, etc.), par l'Australie et la Tasmanie. Il se confond au S. avec l'océan Glacial antarctique, vers le cercle polaire du S. Extrêmement large dans sa partie méridionale, entre la Terre de Feu et la Tasmanie, il se rétrécit beaucoup vers le N., entre la Sibérie et la Russie américaine, et communique de ce côté avec l'océan Glacial arctique par le détroit de Bering.

Ses côtes sont généralement élevées et taillées à pic, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau continent ; beaucoup plus sinueuses dans l'Asie qu'en Amérique elles forment dans la première la *mer d'Okhotsk*, la *Manche de Tarrakaï*, qui s'allonge entre l'île Sakhalian ou Tarrakaï et le continent ; la *mer du Japon*, resserrée entre le Japon et la Chine ; la *mer Bleue*, appelée aussi *mer de Corée* ou *mer Orientale ;* enfin la *mer de Chine*, appelée *mer Méridionale* par les Chinois. Les détroits de *La Pérouse*, de *Sangar*, de *Corée*, de *Formose*, se trouvent aussi sur les côtes d'Asie.

Le Grand océan forme, au milieu des îles de la Malaisie, les *mers de Mindoro, des Moluques, de Célèbes* et *de Java ;* au N.-E. de l'Australie, il prend le nom de *mer de Corail ;* il forme, au N. du même continent, le grand golfe de *Carpentarie* et le détroit de *Torres*.

Dans la partie la plus septentrionale, il produit le *mer de Bering*, qui est bordée au S. par la longue chaîne des îles Aléoutiennes. Enfin, sur les côtes de l'Amérique, il donne naissance à la longue et étroite *mer Vermeille* (qu'on appelle aussi golfe de *Californie* ou *mer de Cortez*), et aux golfes de *Panama*, de *Guayaquil* et de *Guaiteca*. Il communique avec l'Atlantique par le détroit de *Magellan*, resserré entre le continent et la Terre de Feu.

Le Grand océan renferme peu d'îles à l'E. : on distingue seulement, près des côtes de l'Amérique, l'archipel du *Roi George III*, l'île de la *Reine Charlotte*, l'île *Quadra-et-Vancouver*, les îles *Revillagigedo*, les îles *Galapagos*, les îles *Juan-Fernandez*, l'île de *Chiloé*, les îles de la *Mère-de-Dieu*, et, sur la côte du Pérou, les îles *Lobos*, très-petites, mais fameuses par leur *guano*, sorte d'engrais très-recherché ; — à l'O. et au milieu, il est parsemé de nombreuses îles, les unes dépendantes de l'Asie, les autres comprises dans l'Océanie : telles sont les *Kouriles*, les îles du *Japon* (*Nifon, Kiou-siou*, etc.), *Formose, Haïnan*, les îles *Lieou-khieou*, en Asie ; — les *Philippines* (*Luçon, Mindanao*, etc.), *Bornéo*, *Célèbes*, les *Moluques*, dans la Malaisie ; — la *Nouvelle-Guinée*, l'archipel de la *Nouvelle Bretagne*, les îles *Salomon*, les îles de *La Pérouse*, les *Nouvelles-Hébrides*, la *Nouvelle-Calédonie*, les îles *Viti*, la *Nouvelle-Zélande*, qui sont au N. et à l'E. de l'Aus-

tralie ; — ensuite les innombrables petites îles de la Micronésie et de la Polynésie, c'est-à-dire les îles *Magellan*, *Mariannes*, *Palos*, *Carolines*, *Anson*, *Mulgrave*, *Sandwich*, entre l'équateur et le tropique du Cancer ; les îles *Samoa*, *Tonga*, *Taïti*, *Pomotou*, *Marquises*, entre l'équateur et le tropique du Capricorne ; l'île de *Pâques*, les îles *Broughton*, les îles *Macquarie*, au S. de ce dernier tropique.

Le Grand océan reçoit peu de fleuves en Amérique : on ne remarque que la *Columbia* ou *Orégon* et le *Rio Colorado*, dans l'Amérique du nord. En Asie, au contraire, il y a de nombreux et grands tributaires, tels que l'*Amour*, le fleuve *Jaune* ou *Hoang-ho*, le *Kiang* ou fleuve *Bleu*, le *May-kang* ou *Camboge*, le *Meïnam*.

Les ports principaux du Grand océan, en Amérique, sont : *San-Francisco*, dans la Californie (États-Unis) ; *Mazatlan*, *Acapulco*, au Mexique ; *Realejo*, *San-Juan del Sur*, dans l'Amérique centrale ; *Panama*, *San-Buenaventura*, *Guayaquil*, dans la Colombie ; *Callao* (port de Lima), *Arica*, dans le Pérou ; *Cobija* ou *Lamar*, dans la Bolivie ; *Coquimbo*, *Valparaiso*, *La Conception*, *Valdivia*, *San Carlos*, dans le Chili.

En Asie, les ports les plus remarquables de cet océan sont : *Saint-Pierre-et-Saint-Paul*, *Okhotsk*, dans la Sibérie ; *Yédo*, *Osaka*, *Nagasaki*, au Japon ; *Nan-king*, *Chang-haï*, *Ning-po*, *Hang-tcheou*, *Foutcheou*, *Émouy* ou *Hia-men*, *Canton*, *Hong-kong* et *Macao*, en Chine ; *Hué*, *Saïgon*, *Bangkok*, *Singapour*, dans l'Indo-Chine.

Dans l'Océanie : *Manille*, dans l'île de Luçon ; *Batavia*, dans l'île de Java ; *Rio* dans l'île de Bintang ; *Macassar*, dans l'île de Célèbes ; *Bornéo*, dans l'île du même nom ; *Amboine*, dans les Moluques ; *Sydney*, *Port-Essington*, dans l'Australie ; *Papéiti*, dans l'île Taïti ; *Honoloulou*, dans les îles Sandwich.

Les Européens ont acquis sur les côtes du Grand océan, ou sur les îles qu'ils renferme, de nombreuses colonies : les Anglais ont *Hong-kong* et *Singapour*, dans la mer de Chine ; les Portugais, *Macao*, dans la même mer ; les Espagnols, *Manille* et la plus grande partie des Philippines ; les Hollandais, *Batavia* et toute l'île de *Java*, ainsi que de grandes parties de *Sumatra* et des autres îles de la *Sonde*, de *Bornéo*, de *Célèbes*, des *Moluques* et de la *Nouvelle-Guinée*.

L'*Australie* et la *Tasmanie* sont aux Anglais, qui ont fondé aussi une colonie à la *Nouvelle-Zélande*. Les Français ont les îles *Marquises*, la *Nouvelle-Calédonie*, et exercent un protectorat sur *Taïti* et les îles *Gambier* et *Wallis*. Les Russes enveloppent tout le nord du Grand océan (*Sibérie*, *îles Aléoutiennes*, *Petites Kouriles*, etc.). L'Angleterre

y possède, au N.-E., l'île *Quadra-et-Vancouver*, l'île de la *Reine Charlotte* et quelques terres voisines.

Il n'y a pas de mer plus remplie de récifs de corail que le Grand océan ; cependant cet océan est fréquenté par un grand nombre de navires européens, américains, chinois, malais. Des lignes de bâtiments à vapeur unissent Singapour à Manille, à Hong-Kong, à Batavia, à l'Australie, et d'autres sont établies entre San-Francisco et Panama. On s'y rend d'Europe, ou par le cap Horn, ou par le cap de Bonne-Espérance. En changeant de navire, on peut prendre une voie plus courte que celle de ces deux caps, c'est celle de l'isthme de Panama, qu'un chemin de fer franchit de Chagres à Panama ; bientôt on pourra passer sans doute aussi par le canal qui unira le lac de Nicaragua au Grand océan ; on va enfin établir un chemin de fer sur l'isthme de Téhuantépec, au Mexique, et d'autres communications soit par canaux, soit par chemins de fer, dans la Nouvelle-Grenade et les États-Unis.

Southampton, en Angleterre, est le point central des lignes régulières de communication par bateaux à vapeur, entre l'Europe et l'Australie. Il en part une ligne qui passe par Suez, Ceylan, Singapour, Batâvia, Melbourne, et aboutit à Sydney ; elle est de 65 jours. Par l'isthme de Panama, le trajet de Southampton à la même ville s'exécute en 55 jours.

Océan Atlantique : situation, forme générale du littoral ; mers secondaires, etc.

L'océan Atlantique s'étend entre l'Europe et l'Afrique, à l'E., et l'Amérique, à l'O. Les cercles polaires arctique et antarctique sont considérés comme ses limites au N. et au S.

C'est vers le milieu de son étendue, entre le renflement occidental de l'Afrique et l'avancement oriental de l'Amérique méridionale, que l'Atlantique est le plus étroit ; il a en cet endroit 3600 kilomètres de largeur ; sa plus grande largeur, entre le détroit de Gibraltar et la Floride, est à peu près le double. Son entrée au S. est marquée par les caps Horn et de Bonne-Espérance.

Il baigne en Europe la péninsule Scandinave, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, les îles Britanniques, la France, l'Espagne, le Portugal, et forme dans cette partie du monde de nombreuses sinuosités et de grands avancements, tels que la mer *Baltique*, le *Cattégat*, la mer du *Nord*, la *Manche*, la mer de *France* ou golfe de *Gascogne*; la mer d'*Irlande*, et les détroits nommés *Pas de Calais*, canal *Saint-George*, canal du *Nord*, etc. Cet océan fait pénétrer, entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la profonde mer *Méditerranée*. Il borde en Afrique le Maroc, le Sahara, les deux Guinées, où

il forme le golfe de *Guinée*, et il y baigne aussi la Cimbebasie, la Hottentotie et la colonie du Cap.

Les côtes de l'Atlantique dans le nouveau continent sont très-sinueuses vers l'Amérique du nord, où il baigne la Nouvelle-Bretagne, les États-Unis, l'extrémité sud du Groenland, le Mexique et l'Amérique centrale, et elles sont très-uniformes dans l'Amérique du sud, où il baigne la Colombie, les Guyanes, le Brésil, l'Uruguay, la Plata et la Patagonie. Elles forment, dans la première, la mer d'*Hudson*, le détroit de *Davis*, le golfe *Saint-Laurent*, le golfe du *Mexique*, et, entre les deux Amériques, la *mer des Antilles*.

Les côtes de cet océan sont généralement élevées dans l'ancien continent, et basses dans le nouveau.

Des îles très-nombreuses sont répandues dans les parties voisines de l'Europe : on y remarque surtout les *îles Britanniques* et les îles *Færœer ;* les *Açores* sont à peu près aussi voisines de l'Europe que de l'Afrique ; plus près de l'Afrique, sont les îles *Madère*, les *Canaries*, les îles du *Cap-Vert*, etc. Dans la partie la plus septentrionale de l'océan, est l'*Islande*, qu'on rattache aujourd'hui à l'Amérique, après l'avoir longtemps placée en Europe.

Près de la partie moyenne de l'Amérique est le grand archipel des *Antilles*, formant une longue chaîne sinueuse depuis la Floride jusqu'à la Colombie ; plus au N. se rencontrent les *Bermudes*, *Terre-Neuve*, le banc du même nom, célèbre par la pêche de la morue ; l'île *Royale* ou de *Cap-Breton*, l'île *Saint-Jean* ou du *Prince-Édouard*. A l'E. de l'Amérique méridionale, on voit peu d'îles : les seules remarquables sont les *Malouines*. Dans la partie moyenne, l'Atlantique est entièrement dépourvu d'îles ; on y remarque, entre l'Afrique et l'Amérique équinoxiale, la *mer des Joncs* (en portugais *mar de Sargasso*), grand espace rempli d'algues, gigantesques plantes marines, qui embarrassent la marche des vaisseaux.

Les grands fleuves qui arrivent à l'Atlantique du côté de l'Europe, sans y comprendre la Baltique, la mer du Nord et la Méditerranée, sont : la *Seine*, la *Loire*, la *Gironde*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir*, le *Shannon*.

On remarque, du côté de l'Afrique, le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Niger*, le *Zaïre*, la *Coanza*, l'*Orange ;* — en Amérique, le *Saint-Laurent*, l'*Hudson*, la *Delaware*, la *Susquehanna*, le *Mississipi*, le *Rio Grande del Norte*, la *Madeleine*, l'*Orénoque*, l'*Essequebo*, le *Surinam*, l'*Amazone*, le *Tocantins*, le *Saint-François*, le *Rio de la Plata*.

Les ports principaux d'Europe sur l'Atlantique ou sur les fleuves

ses tributaires (sans la Baltique, la mer du Nord et la Méditerranée) sont : dans les îles Britanniques, *Liverpool*, *Bristol*, *Falmouth*, *Plymouth*, *Southampton*, *Portsmouth*, *Brighton*, *Douvres*, *Greenock*, *Port-Glasgow*, *Dublin*, *Belfast*, *Cork*, *Limerick*, *Galway*, — en Norvége, *Drontheim ;* — en France, *Calais*, *Dieppe*, *Le Havre*, *Rouen*, *Cherbourg*, *Saint-Malo*, *Brest*, *Lorient*, *Nantes*, *La Rochelle*, *Rochefort*, *Bordeaux*, *Bayonne ;* — en Espagne, *Saint-Sébastien*, *Bilbao*, *Le Ferrol*, *La Corogne*, *Cadix ;* — dans le Portugal, *Oporto*, *Lisbonne*, *Sétuval*.

En Afrique, on remarque les ports de *Tanger*, de *Mogador*, de *Saint-Louis*, de *Gorée*, de *Freetown*, de *Monrovia*, de *Cap-Corse*, de *Saint-Paul de Loanda*, de *Saint-Philippe de Benguela*, du *Cap ;* de *Funchal* (Madère), de *Santa-Cruz* (Canaries), de *Jamestown* (Sainte-Hélène) ; — en Amérique, ceux de *Québec*, d'*Halifax*, dans la Nouvelle-Bretagne ; — de *Boston*, de *New-York*, de *Brooklyn*, de *Philadelphie*, de *Baltimore*, de *Charleston*, de *Savannah*, de *Pensacola*, de *la Nouvelle-Orléans*, de *Galveston*, dans les États-Unis ; de *Tampico*, de *La Vera-Cruz*, de *Campêche*, dans le Mexique ; — de *San-Juan del Norte* ou *Greytown*, dans l'Amérique centrale ; — de *Chagres*, de *Carthagène*, de *Sainte-Marthe*, de *Maracaybo*, de *la Guayra* (port de Caracas), de *Cumana*, dans la Colombie ; — de *Georgetown*, de *Paramaribo*, de *Cayenne*, dans les Guyanes ; — de *Para*, de *Maranham*, de *Pernambouc*, de *Bahia*, de *Rio-de-Janeiro*, dans le Brésil ; — de *Montevideo*, dans l'Uruguay ; — de *Buenos-Ayres*, dans la Plata ; de *La Havane*, de *Santiago*, dans l'île de Cuba ; du *Port-au-Prince*, du *Cap-Français*, de *Saint-Domingue*, dans l'île d'Haïti ; de *Kingston*, à la Jamaïque ; de *Porto-Rico*, de *La Pointe-à-Pître* (Guadeloupe) ; de *Fort-de-France* et de *Saint-Pierre* (Martinique) ; de *Saint-Thomas*, port franc, dans l'île du même nom.

L'immense commerce qui a lieu entre l'Europe et l'Amérique fait parcourir cet océan dans tous les sens par de nombreux bâtiments. La ligne la plus suivie est celle de Liverpool à New-York ; les bâtiments à vapeur mettent de douze à quatorze jours pour aller, et un peu moins pour revenir, parce que les courants et les vents favorisent la navigation de l'O. à l'E. dans le nord de l'océan Atlantique. Pour se rendre de l'Europe dans les parties équinoxiales d'Amérique, on descend vers la zone torride, où l'on trouve un courant et des vents (les vents alizés) qui portent directement à l'O. ; on ne revient pas par la même route, mais on prend une direction plus au N.

C'est sur les bords de l'océan Atlantique que les Européens ont fondé, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, leurs plus grandes colonies : les Espagnols, puis les Portugais, les Français, les Anglais, ont créé en

Amérique de vastes possessions, qui ont acquis presque toutes, au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, leur indépendance. Les Espagnols ont conservé *Cuba* et *Porto-Rico*, dans les Antilles; — les Français ont encore une partie de la *Guyane*, la *Guadeloupe*, la *Martinique* et quelques autres *Antilles*, enfin *Saint-Pierre* et *Miquelon* près de Terre-Neuve; — les Anglais ont le *Canada*, la *Nouvelle-Ecosse*, le *Nouveau-Brunswick*, *Terre-Neuve* et quelques îles voisines, les *Bermudes*, la *Jamaïque*, les *Lucayes*, *Sainte-Lucie*, *Saint-Vincent*, la *Barbade*, la *Trinité* et autres *Petites Antilles*; enfin une partie de la *Guyane*; — les Danois, qui furent les premiers explorateurs du nord de l'Amérique, y ont le *Groenland* et l'*Islande*; ils possèdent aussi, dans les *Antilles*, *Saint-Thomas* et *Sainte-Croix*; — les Hollandais ont quelques *Antilles*, comme *Saint-Eustache*, *Curaçao*; et une portion de la *Guyane* leur appartient.

Les principales colonies européennes des côtes africaines de l'Atlantique sont celles de la France, dans la *Sénégambie*; celles de l'Angleterre, dans le même pays, dans la *Guinée*, au *Cap* et dans quelques îles (*Fernan-do-Po*, *Sainte-Hélène*, *Tristan d'Acunha*); celles du Portugal, dans la *Sénégambie*, dans la *Guinée inférieure*, aux *Açores*, aux îles *Madère*, aux îles du *Cap-Vert*, aux îles *Saint-Thomas* et du *Prince*; enfin celles de l'Espagne, aux *Canaries* et à *Ceuta* (à l'entrée de la Méditerranée).

Océan Indien.

L'océan Indien, qu'on appelle aussi *mer des Indes*, s'ouvre au S. de l'Asie, à l'E. de l'Afrique et à l'O. de l'Océanie, et s'étend vers le S. jusqu'au cercle polaire antarctique. Il est plus large au S. qu'au N., où il s'enfonce sur les côtes d'Asie sous les noms de golfe du *Bengale*, mer d'*Oman*, golfe *Persique*, et entre l'Asie et l'Afrique sous le nom de mer *Rouge*. Il forme à l'O., entre l'Afrique et l'île de Madagascar, le large canal de *Mozambique*. Il communique à l'E. avec la mer de Chine par le détroit de *Malacca*, et avec la mer de Java par le détroit de la *Sonde*. Le détroit d'*Ormus* est l'entrée du golfe Persique, et le détroit de *Bab-el-Mandeb* est celle de la mer Rouge.

Les pays d'Asie baignés par l'océan Indien sont les deux presqu'îles des Indes, le Béloutchistan, la Perse et l'Arabie; en Afrique, il baigne, par la mer Rouge, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, ensuite il borde le Somâl, le Zanguebar, le Mozambique, la colonie du Cap; dans l'Océanie, il baigne Sumatra, Java et les autres îles de la Sonde, enfin l'Australie et la Tasmanie.

Un assez grand nombre d'îles y sont répandues au nord : on y remarque *Ceylan*, les îles *Andaman* et *Nicobar*, l'archipel *Merghi*, *Djonkseylon* ou *Séienga*, *Poulo-Pinang*, les *Maldives*, les *Laquedives*;

à l'O., on trouve *Madagascar*, les *Mascareignes*, dont les principales sont la *Réunion* et *Maurice*, les *Comores*, les *Seychelles*, *Zanzibar*, *Socotora*; au S., quelques rares îles inhabitées, comme la *Terre de Kerguelen*, *Amsterdam*, *Saint-Paul*, la *Terre d'Enderby*.

Il reçoit de l'Asie plusieurs fleuves considérables : le *Saloyen*, l'*Ava*, le *Brahmapoutre*, le *Gange*, le *Godavéry*, l'*Indus*, le *Chot-el-Arab*, formé par le *Tigre* et l'*Euphrate*; — de l'Afrique, le *Loffih*, le *Zambèze*; — de l'Australie, le *Murray*.

Les ports principaux des côtes sont : dans les Indes, *Rangoun*, *Calcutta*, *Mazulipatam*, *Madras*, *Pondichéry*, *Cochin*, *Calicut*, *Bombay*, *Surate*, *Cambay*; — dans la Perse, *Aboucher*; — en Arabie, *Mascate*, *Aden*, *Moka*, *Djeddah* (port de la Mecque); — en Afrique, *Suez*, *Souakem*, *Zeïlah*, *Zanzibar*, *Mozambique*, *Port-Natal*, *Port-Louis* ou *Port-Nord-Ouest* (dans l'île Maurice); *Saint-Denis* (dans la Réunion); — en Océanie, *Achem* et *Bencoulen* (dans Sumatra); *Melbourne*, *Adélaïde*, dans l'Australie.

La colonie anglaise des *Indes*, qui se déploie sur la côte N. de cet océan, est la plus considérable des colonies européennes actuelles; les Anglais ont encore *Aden*, dans l'Arabie; l'île *Maurice*, *Rodrigue*, les *Seychelles*, en Afrique. Les Français ont *Pondichéry*, *Karikal*, *Mahé*, *Chandernagor*, dans l'Hindoustan; l'île *Bourbon* ou de la *Réunion*, l'île *Mayotte*, en Afrique. Les Portugais, autrefois puissants dans l'Inde, y ont conservé le territoire de *Goa*, l'île *Diu* et quelques autres places moins importantes. Ils possèdent aussi le *Mozambique*.

Les riches productions des belles contrées qui bordent cet océan y attirent les vaisseaux de l'Europe depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance à la fin du XV[e] siècle. C'est avec Bombay et Calcutta qu'ont lieu les plus actives communications de l'Europe. Les navires chargés de marchandises lourdes doublent l'extrémité sud de l'Afrique; mais les voyageurs et les lettres prennent généralement la voie beaucoup plus courte de la Méditerranée, de l'isthme de Suez et de la mer Rouge, ou celle de la Syrie, de l'Euphrate et du golfe Persique. On peut par cette dernière route avoir des nouvelles de Bombay en moins d'un mois, et de Manille en cinquante jours. Par le cap de Bonne-Espérance, on se rend d'Angleterre à Calcutta en quatre mois environ.

Océans glacials.

L'*océan Glacial arctique* comprend toute la masse d'eau placée au nord du cercle polaire arctique, et qui baigne les côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Il forme dans les deux premières de ces parties du monde la mer *Blanche*, la mer de *Kara*, les golfes de l'*Obi*, et de l'*Iéniseï*; dans la dernière, il comprend la mer

Polaire, la mer de *Baffin*, le détroit de *Lancastre*, et il y est embarrassé d'un grand nombre d'îles et de presqu'îles, telles que les deux terres de *Melville*, la *Boothia*, le *Devon septentrional*, la *Géorgie septentrionale*, l'île *Baring*, l'île *Cockburn*, le *Groenland;* à l'E. de ce dernier, il renferme le *Spitzberg*, l'île *Cherry*, l'île *Jean-Mayen;* en Europe, on y remarque les îles *Lofoden*, celles de *Kalgouef* et de *Vaïgatch*, la *Nouvelle-Zemble;* en Asie, l'archipel *Liakhov*. Des masses de glace ont empêché de s'avancer au delà de 80° de latitude.

L'*océan Glacial antarctique*, qui comprend toute la mer située au S. du cercle polaire antarctique, est encore moins connu et plus encombré de glaces que l'océan Glacial arctique. Les glaces fixes s'y rencontrent dès le 70e degré de latitude. Il ne s'y présente que des terres couvertes de neige et inhabitables, comme les *Terres Sabrina*, *Clarie*, *Adélie*, *Baleny*, situées vers le cercle polaire, et la *Terre Victoria*, vers 72 degrés de latitude. On suppose que ces terres font partie d'un *continent antarctique*, qui envelopperait le pôle austral.

Mer Méditerranée et mer Noire.

La Méditerranée, qui tire son nom de sa position au *milieu des terres*, est un profond épanchement de l'océan Atlantique dans la partie occidentale de l'ancien monde, entre l'Europe, au N., l'Afrique, au S., et l'Asie, à l'E. Les pays qu'elle baigne en Europe sont, en allant de l'O. à l'E., l'Espagne, la France, l'Italie, la Grèce, la Turquie; en Asie, encore la Turquie, et particulièrement l'Asie Mineure et la Syrie; en Afrique, l'Égypte et la Barbarie, c'est-à-dire les territoires de Tripoli, de Tunis, de l'Algérie et du Maroc. L'Angleterre a sur la Méditerranée quelques possessions : Gibraltar, l'île de Malte, les îles Ioniennes. C'est entre le Maroc et l'Espagne que la Méditerranée communique avec l'Atlantique par le détroit de *Gibraltar*, où les anciens plaçaient les Colonnes d'Hercule.

Plusieurs parties de cette mer s'enfoncent profondément dans les terres au N. et au N.-E., et forment autant de mers distinctes : la mer *Tyrrhénienne*, la mer *Ionienne*, la mer *Adriatique*, qui pénètrent en Europe; l'*Archipel*, la mer de *Marmara* et la mer *Noire*, qui s'avancent entre l'Europe et l'Asie. Sans la mer Noire, qui est la plus isolée de toutes ces mers, la Méditerranée a 3500 kilomètres de l'O. à l'E. Elle se rétrécit d'une manière remarquable vers le milieu de son étendue, entre la Sicile et la côte de Tunis; elle n'a là que 140 kilomètres.

La côte méridionale est bien moins irrégulière que celle du N., et

n'offre que le large enfoncement désigné par les anciens sous les noms de *Grande* et *Petite Syrte*, et appelé aujourd'hui, à l'E., golfe de la *Sidre*, et, à l'O., golfe de *Cabès*.

Il faut encore remarquer dans la Méditerranée, du côté de l'Europe, les golfes du *Lion*, de *Gênes*, de *Tarente*, de *Lépante*, et les détroits de *Messine* et d'*Otrante*. Les détroits des *Dardanelles* et de *Constantinople* conduisent de la Méditerranée proprement dite à la mer Noire.

Des îles nombreuses et importantes sont répandues dans cette mer, surtout près des côtes d'Europe et d'Asie : dans la partie occidentale, on voit les *Baléares*, la *Corse*, la *Sardaigne;* au milieu, la *Sicile*, les îles *Lipari*, *Malte;* dans la partie orientale, les îles *Ioniennes*, *Candie* (l'ancienne Crète), *Chypre*, les îles nombreuses de l'Archipel, c'est-à-dire *Négrepont*, les *Cyclades*, les *Sporades*, *Samo*, *Khio*, *Métélin*, et l'île de *Marmara*, dans la mer du même nom.

Les fleuves tributaires de la Méditerranée (sans la mer Noire) sont : en commençant à l'O., le *Jucar*, l'*Ébre*, le *Rhône*, l'*Arno*, le *Tibre*, le *Pô*, l'*Adige*, la *Maritza*, en Europe; — l'*Oronte*, en Asie; — le *Nil*, la *Medjerda*, le *Chélif*, la *Malouia*, en Afrique.

Les ports principaux qui bordent la Méditerranée ou ses diverses mers, sont : sur la côte continentale de France, *Marseille*, *Toulon*, *Cette*, *Agde*, *Port-Vendres;* — sur celle d'Espagne, *Barcelone*, *Tarragone*, *Alicante*, *Carthagène*, *Almeria*, *Malaga*, *Gibraltar;* — dans les îles Baléares, *Palma*, *Port-Mahon;* — dans la péninsule Italique, *Nice*, *Gênes*, *Livourne*, *Civita-Vecchia*, *Naples*, *Ancône*, *Venise;* — dans la Sicile, *Palerme*, *Messine*, *Catane*, *Syracuse;* — dans l'île de Malte, *la Valette;* — dans la Corse, *Ajaccio*, *Bastia;* — en Sardaigne, *Cagliari;* — dans l'Illyrie et la Dalmatie, *Trieste*, *Zara*, *Raguse;* — dans les îles Ioniennes, *Corfou;* — dans la Grèce et ses îles, *Athènes*, *Hermopolis*, *Patras*, *Nauplie;* — dans la Turquie d'Europe, *Constantinople*, *Salonique*, *Gallipoli;* — dans la Turquie d'Asie, *Smyrne*, *Tripoli d'Orient*, *Beyrouth*, *Acre*, *Jaffa;* — en Égypte, *Damiette*, *Rosette*, *Alexandrie;* — dans la Barbarie, *Tripoli d'Occident*, *Tunis*, *Bone*, *Philippeville*, *Alger*, *Oran*, *Ceuta*, située vis-à-vis de Gibraltar, sur la limite de l'Atlantique. La navigation est plus dangereuse sur les côtes d'Afrique que sur celles d'Europe et d'Asie; il y a moins de bons ports, et surtout des écueils nombreux rendent difficiles les abords des golfes de Cabès et de la Sidre. Le mistral est un vent impétueux qui vient du N.-O. et se fait sentir particulièrement dans les golfes du Lion et de Gênes. Le phénomène des marées, si remarquable dans l'océan, est presque insensible dans la Méditerranée.

Cette mer a été pour ainsi dire le berceau de la civilisation antique, et le lien des premières nations commerçantes; c'est encore aujour-

d'hui, avec l'Atlantique, la mer la plus fréquentée. Marseille est mise en rapport par une ligne régulière de paquebots à vapeur avec Livourne, Naples, Malte, Smyrne, Constantinople, etc. ; la traversée de cette ville à Constantinople se fait ordinairement en huit ou dix jours. Celle de Marseille à Alger se fait en quarante-deux heures.

La mer Noire, anciennement *Pont-Euxin*, est comme un lac immense, qui s'allonge de l'E. à l'O., et dont la forme serait ovale si la presqu'île de Crimée et le renflement septentrional de l'Asie Mineure n'en rétrécissaient considérablement la largeur vers le milieu. Elle baigne, au N. et à l'E., des provinces russes; au S. et à l'O., des provinces turques; elle forme, au N., un avancement considérable, la mer d'*Azov* (l'ancienne Méotide), avec laquelle elle communique par le détroit d'*Énikalé* (Bosphore Cimmérien); elle est jointe, au S.-O., à la mer de Marmara par le canal de *Constantinople* (Bosphore de Thrace). Presque partout les bords de cette mer sont très-élevés, excepté au N. Elle est très-profonde et ne renferme presque aucune île. Les fleuves principaux qui viennent s'y jeter sont: en Europe, le *Danube*, le *Dniestr*, le *Dniepr*, le *Don* (tributaire de la mer d'Azov), le *Kouban;* en Asie, le *Rioni* ou *Phase*, le *Kizil-Ermak*, le *Sakaria*. Les ports les plus importants qui se rencontrent autour de ses côtes sont : *Odessa*, *Otchakov*, *Kherson*, *Nikolaev*, *Sévastopol*, *Evpatoria* ou *Kazlov*, *Kéfa*, *Taganrog*, dans la Russie européenne ; *Varna*, *Bourgas*, *Galatz* (sur le Danube), dans la Turquie d'Europe; *Sinope* et *Trébizonde*, dans la Turquie d'Asie; *Anapa*, dans la Circassie.

Mer du Nord.

La mer du Nord, qu'on appelle aussi *mer d'Allemagne*, s'étend entre les îles Britanniques, à l'O. et au N.-O., le Danemark et la péninsule Scandinave, à l'E., l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et la France, au S. Elle communique avec la Manche, au S.-O., par le *Pas de Calais*, et, vers l'E., par le *Skager-Rack*, avec le *Cattégat*, qui se joint lui-même à la Baltique. Le plus grand de ses golfes est le *Zuider-zee*, en Hollande. Ses côtes, surtout au S., sont généralement basses et exposées à de grandes inondations. Elle reçoit des fleuves considérables, dont plusieurs ont de larges estuaires, comme l'*Elbe*, le *Weser*, la *Meuse*, l'*Escaut*, la *Tamise*, l'*Humber*, le *Forth;* cependant le plus grand de ses tributaires, le *Rhin*, n'a que des bouches peu considérables.

Le plus commerçant de tous les ports du monde, *Londres;* est vers cette mer, sur la Tamise, dans la Grande-Bretagne, où l'on trouve aussi *Yarmouth*, *Hull*, *Sunderland*, *Newcastle*, *Leith* (port d'*Édinbourg*), *Dundee*, *Aberdeen*. On remarque ensuite, en Allemagne, le

port très-important de *Hambourg*, sur l'Elbe, et celui de *Brême*, sur le Weser ; — en Danemark, *Altona*, sur l'Elbe ; — en Hollande, *Amsterdam*, *Saardam*, *Rotterdam*, *Flessingue*, — en Belgique, *Anvers* et *Ostende;* — en France, *Dunkerque;* — en Norvége, *Christiania*, *Christiansand*, *Stavanger*, *Bergen;* — en Suède, *Gothembourg*, sur le Cattégat.

Il y a très-peu d'îles dans l'intérieur de la mer du Nord : on remarque seulement celle de *Texel* et les îles de la *Zélande*, dans les Pays-Bas, et *Heligoland* (à l'Angleterre), en face de l'embouchure de l'Elbe.

Les principales lignes de navigation qui croisent cette mer, sont celles de Londres à Amsterdam, en 36 h. ; à Rotterdam, en 24 h. ; à Ostende et Dunkerque, en 12 ou 14 h. ; à Hambourg, en 60 h.

Mer Baltique.

Cette mer, que les Allemands appellent *mer Orientale* (*Ost See*), est une sorte de Méditerranée qui s'enfonce dans les terres du nord de l'Europe, entre la péninsule Scandinave, le Danemark, l'Allemagne, la Prusse et la Russie. Elle s'allonge du N. au S., en formant à son extrémité septentrionale le golfe de *Botnie;* elle produit à l'E. le long golfe de *Finlande* et le golfe de *Riga* ou de *Livonie*. Les côtes méridionales en sont basses et bordées de plusieurs grandes lagunes, dont les principales sont le *Pommersche-haff*, le *Frische-haff* et le *Curische-haff;* ailleurs, elles ont des aspects divers; mais partout elles se font remarquer par leurs nombreuses petites échancrures et leurs innombrables îles et îlots. On distingue au N. les îles d'*Aland* et d'*Abo;* à l'E., les îles de *Dago* et d'*OEsel;* au milieu, celle de *Gottland;* au S., *Rügen;* au S.-O., celles d'*OEland*, de *Bornholm*, et, à l'entrée de la mer, les îles de *Seeland*, *Fionie*, *Langeland*, *Laaland*, *Falster*, *Femern* et autres îles *Danoises*. C'est vers ces dernières que la Baltique communique avec le Cattégat, et, par suite, avec la mer du Nord, au moyen des détroits du *Sund*, du *Grand-Belt* et du *Petit-Belt*. Le premier est le plus fréquenté, et le Danemark y fait payer un droit aux navires très-nombreux qui y passent. Cependant le grand canal de Gotha, creusé à travers la Suède entre les lacs Vener et Vetter, établit, pour les bâtiments suédois, entre la Baltique et le Cattégat, une communication qui fait éviter le passage du Sund.

Les fleuves tributaires de cette mer sont : le *Dal-elf*, le *Luleå*, en Suède, le *Torneå*, sur la frontière de la Russie et de la Suède; la *Néva*, la *Dvina méridionale*, en Russie ; le *Niémen*, la *Vistule*, l'*Oder*, dont les embouchures sont en Prusse.

La navigation de la Baltique est interrompue par les glaces pendant quelques mois, vers le N. surtout.

Saint-Pétersbourg, au fond du golfe de Finlande, est le port principal de cette mer; c'est par là que la Russie a reçu l'influence de la civilisation de l'Europe occidentale; les autres ports russes les plus remarquables des bords de la Baltique sont *Cronstadt*, *Rével*, *Riga*, *Helsingfors*, *Sveaborg*, *Abo*; ceux de la Prusse sont *Memel*, *Pillau*, *Kœnigsberg*, *Dantzick*, *Stettin*, *Stralsund*. On remarque encore les ports allemands de *Rostock* et de *Lübeck*; les ports danois de *Copenhague* et d'*Elseneur*, sur le Sund, et de *Kiel*, sur un petit golfe du même nom; en Suède, *Stockholm*, *Gefle*, *Calmar*, *Carlscrone*.

Saint-Pétersbourg communique avec Lubeck ou Copenhague, en 4 ou 5 jours, et avec Londres et Le Havre en 7 ou 8 jours.

LXIII.

ÉTATS EUROPÉENS (LA FRANCE EXCEPTÉE)[1].

§ 1. ILES BRITANNIQUES. — § 2. DANEMARK. — § 3. MONARCHIE SCANDINAVE. — § 4. RUSSIE D'EUROPE. — § 5. ALLEMAGNE. — § 6. AUTRICHE. — § 7. PRUSSE. — § 8. PAYS-BAS. — § 9. BELGIQUE. — § 10. SUISSE. — § 11. ESPAGNE. — § 12. PORTUGAL. — § 13. ITALIE. — § 14. TURQUIE D'EUROPE ET PRINCIPAUTÉS SLAVES. — § 15. GRÈCE ET ILES IONIENNES.

---

§ 1. Iles Britanniques.

Limites, étendue, côtes.

Les îles Britanniques (en anglais *British Islands*) sont placées au N.-O. de la France, dont le Pas de Calais et la Manche les séparent; la mer du Nord les baigne à l'E.; et l'océan Atlantique proprement dit les environne au N.-O., à l'O. et au S.-O.

Elles s'étendent depuis le 50e jusqu'au 61e degré de latitude N.; vers l'E., elles touchent presque au méridien de Paris, et, vers l'O., elles vont jusqu'au 13e degré de longitude. Leur étendue est de

1. Pour être conforme à un plan de classification naturelle que nous avons adopté, nous n'avons pas placé les pays absolument dans l'ordre qu'indique le programme officiel. Ainsi, pour des motifs qu'on remarquera dans la description de l'Europe, page 56, nous plaçons le Danemark et non la Hollande, immédiatement après les îles Britanniques, l'Espagne avant l'Italie, etc.

300 000 kilomètres carrés, et leur population de 28 000 000 d'habitants. Cet archipel a deux îles principales : la *Grande-Bretagne* et l'*Irlande*, séparées l'une de l'autre par le canal du *Nord*, la mer d'*Irlande* et le canal *Saint-George*.

La Grande-Bretagne (*Great Britain*), la plus considérable de ces deux îles, se compose de l'*Angleterre*, du *pays de Galles* et de l'*Ecosse*, elle a une forme à peu près triangulaire, et s'allonge du N. au S. l'espace de 900 kilomètres. A l'extrémité septentrionale du triangle britannique, on voit le cap *Duncansby*, — à l'extrémité S.-O., les trois caps *Land's end* ou *Finisterre*, *Cornouailles* et *Lizard*; — à l'extrémité S.-E., les caps *South-Foreland* et *North-Foreland*.

Les côtes sont très-sinueuses : celles de l'O. principalement sont découpés par des golfes profonds, et offrent beaucoup de promontoires escarpés et de presqu'îles montagneuses : on y voit, en s'avançant du S. au N., la péninsule de *Cornouailles*, le grand golfe ou *canal de Bristol*, la presqu'île du *pays de Galles*, échancrée à l'O. par la baie de *Cardigan*, le golfe de *Solway* et le golfe de *Clyde*, la presqu'île de *Cantyre*.

Les côtes orientales de la Grande-Bretagne sont généralement assez basses, particulièrement en Angleterre; les enfoncements principaux y sont l'estuaire de la *Tamise*, le golfe du *Wash*, l'estuaire de l'*Humber*, le golfe de *Forth*, le golfe de *Tay* et le golfe de *Murray*.

L'Irlande, en anglais *Ireland*, en gaélique *Erin*, a une figure à peu près ovale, et s'allonge du N.-N.-E au S.-S.-O. Son étendue, dans ce sens, est de 450 kilomètres. Le cap *Malin* en forme la pointe septentrionale, et le cap *Clear*, la pointe méridionale; au N.-E., le cap *Bengore* présente la *Chaussée* ou le *Pavé des Géants*, assemblage grandiose de plusieurs milliers de colonnes basaltiques.

La côte occidentale de cette île est déchirée et escarpée comme celle de la Grande-Bretagne : on y distingue les grandes baies de *Galway* et de *Donegal*.

Les autres îles de l'archipel Britannique sont : les îles *Shetland* et les *Orcades*, au N. de la Grande-Bretagne; — les *Hébrides*, au N.-O.; — l'île de *Man* et celle d'*Anglesey*, dans la mer d'Irlande; — l'île de *Wight*, sur la côte sud de l'Angleterre; — les îles *Sorlingues* ou *Scilly*, au S. O.

Montagnes, cours d'eau, lacs et canaux.

La GRANDE-BRETAGNE est divisée en trois versants : le versant de l'est, le versant du S. et le versant de l'O. Le premier est incliné vers la mer du Nord; le second, vers la Manche; le troisième, vers l'Atlantique et la mer d'Irlande, et vers les détroits qui les unissent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Saint-Pétersbourg, au fond du golfe de Finlande, est le port principal de cette mer; c'est par là que la Russie a reçu l'influence de la civilisation de l'Europe occidentale; les autres ports russes les plus remarquables des bords de la Baltique sont *Cronstadt*, *Rével*, *Riga*, *Helsingfors*, *Sveaborg*, *Abo*; ceux de la Prusse sont *Memel*, *Pillau*, *Kœnigsberg*, *Dantzick*, *Stettin*, *Stralsund*. On remarque encore les ports allemands de *Rostock* et de *Lübeck*; les ports danois de *Copenhague* et d'*Elseneur*, sur le Sund, et de *Kiel*, sur un petit golfe du même nom; en Suède, *Stockholm*, *Gefle*, *Calmar*, *Carlscrone*.

Saint-Pétersbourg communique avec Lubeck ou Copenhague, en 4 ou 5 jours, et avec Londres et Le Havre en 7 ou 8 jours.

LXIII.

ÉTATS EUROPÉENS (LA FRANCE EXCEPTÉE)[1].

§ 1. ILES BRITANNIQUES. — § 2. DANEMARK. — § 3. MONARCHIE SCANDINAVE. — § 4. RUSSIE D'EUROPE. — § 5. ALLEMAGNE. — § 6. AUTRICHE. — § 7. PRUSSE. — § 8. PAYS-BAS. — § 9. BELGIQUE. — § 10. SUISSE. — § 11. ESPAGNE. — § 12. PORTUGAL. — § 13. ITALIE. — § 14. TURQUIE D'EUROPE ET PRINCIPAUTÉS SLAVES. — § 15. GRÈCE ET ILES IONIENNES.

---

§ 1. Iles Britanniques.

Limites, étendue, côtes.

Les îles Britanniques (en anglais *British Islands*) sont placées au N.-O. de la France, dont le Pas de Calais et la Manche les séparent; la mer du Nord les baigne à l'E.; et l'océan Atlantique proprement dit les environne au N.-O., à l'O. et au S.-O.

Elles s'étendent depuis le 50e jusqu'au 61e degré de latitude N.; vers l'E., elles touchent presque au méridien de Paris, et, vers l'O., elles vont jusqu'au 13e degré de longitude. Leur étendue est de

1. Pour être conforme à un plan de classification naturelle que nous avons adopté, nous n'avons pas placé les pays absolument dans l'ordre qu'indique le programme officiel. Ainsi, pour des motifs qu'on remarquera dans la description de l'Europe, page 56, nous plaçons le Danemark et non la Hollande, immédiatement après les îles Britanniques, l'Espagne avant l'Italie, etc.

300 000 kilomètres carrés, et leur population de 28 000 000 d'habitants. Cet archipel a deux îles principales : la *Grande-Bretagne* et l'*Irlande*, séparées l'une de l'autre par le canal du *Nord*, la mer d'*Irlande* et le canal *Saint-George*.

La Grande-Bretagne (*Great Britain*), la plus considérable de ces deux îles, se compose de l'*Angleterre*, du *pays de Galles* et de l'*Ecosse*, elle a une forme à peu près triangulaire, et s'allonge du N. au S. l'espace de 900 kilomètres. A l'extrémité septentrionale du triangle britannique, on voit le cap *Duncansby*, — à l'extrémité S.-O., les trois caps *Land's end* ou *Finisterre*, *Cornouailles* et *Lizard*; — à l'extrémité S.-E., les caps *South-Foreland* et *North-Foreland*.

Les côtes sont très-sinueuses : celles de l'O. principalement sont découpés par des golfes profonds, et offrent beaucoup de promontoires escarpés et de presqu'îles montagneuses : on y voit, en s'avançant du S. au N., la péninsule de *Cornouailles*, le grand golfe ou *canal de Bristol*, la presqu'île du *pays de Galles*, échancrée à l'O. par la baie de *Cardigan*, le golfe de *Solway* et le golfe de *Clyde*, la presqu'île de *Cantyre*.

Les côtes orientales de la Grande-Bretagne sont généralement assez basses, particulièrement en Angleterre; les enfoncements principaux y sont l'estuaire de la *Tamise*, le golfe du *Wash*, l'estuaire de l'*Humber*, le golfe de *Forth*, le golfe de *Tay* et le golfe de *Murray*.

L'Irlande, en anglais *Ireland*, en gaélique *Erin*, a une figure à peu près ovale, et s'allonge du N.-N.-E au S.-S.-O. Son étendue, dans ce sens, est de 450 kilomètres. Le cap *Malin* en forme la pointe septentrionale, et le cap *Clear*, la pointe méridionale; au N.-E., le cap *Bengore* présente la *Chaussée* ou le *Pavé des Géants*, assemblage grandiose de plusieurs milliers de colonnes basaltiques.

La côte occidentale de cette île est déchirée et escarpée comme celle de la Grande-Bretagne : on y distingue les grandes baies de *Galway* et de *Donegal*.

Les autres îles de l'archipel Britannique sont : les îles *Shetland* et les *Orcades*, au N. de la Grande-Bretagne; — les *Hébrides*, au N.-O.; — l'île de *Man* et celle d'*Anglesey*, dans la mer d'Irlande; — l'île de *Wight*, sur la côte sud de l'Angleterre; — les îles *Sorlingues* ou *Scilly*, au S. O.

Montagnes, cours d'eau, lacs et canaux.

La GRANDE-BRETAGNE est divisée en trois versants : le versant de l'est, le versant du S. et le versant de l'O. Le premier est incliné vers la mer du Nord; le second, vers la Manche; le troisième, vers l'Atlantique et la mer d'Irlande, et vers les détroits qui les unissent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le versant de la mer du Nord est séparé des deux autres par une arête qui se prolonge à travers toute l'île depuis le Pas de Calais jusqu'au cap Duncansby. Elle n'offre d'abord, dans le sud de l'Angleterre, que des collines insignifiantes; mais elle s'élève ensuite avec les montagnes du *Pic*; puis elle porte le nom de montagnes des *Moorlands*, et, plus loin, celui de monts *Cheviot*, sur la frontière de l'Angleterre et de l'Écosse; vers le centre de celle-ci, elle rencontre les monts *Grampiens*.

Deux rameaux principaux se détachent, vers l'O., de cette arête : l'un s'avance au S.-O., sous le nom de montagnes de *Cornouailles;* l'autre va former les montagnes du *pays de Galles*.

Le point culminant de toute la Grande-Bretagne est le *Ben-Nevis* (1450 mètres), dans les Grampiens.

Sur le versant occidental, on remarque : la *Tamise* (en anglais *Thames*), qui est formée par la réunion de la *Thame* et de l'*Isis;* — la *Grande-Ouse* et le *Nen*, qui tombent dans le golfe du Wash; — l'*Humber*, que forme la jonction du *Trent* et de la *Petite Ouse;* — le *Tweed*, vers la frontière de l'Angleterre et de l'Écosse; — le *Forth* et le *Tay*, en Écosse.

Sur le versant occidental on trouve, en allant du N. au S. : la *Clyde*, en Écosse; — la *Mersey*, la *Dee*, la *Saverne* (en anglais *Severn*), en Angleterre; cette dernière débouche au fond du canal de Bristol, en même temps que la *Wye*, au N., et l'*Avon*, au S.

Le principal cours d'eau du versant du S. est une autre rivière *Avon*, qui tombe dans la Manche, à l'ouest de l'île de Wight.

Les lacs sont peu nombreux en Angleterre : le principal est, au N., le *Winandermere*, qui verse ses eaux dans la mer d'Irlande.

Il y a en Écosse un grand nombre de beaux lacs : on les désigne par le nom commun de *loch*. Le principal est le *loch Lomond*. On remarque aussi le *loch Tay*, le *loch Ness*.

On a réuni par d'innombrables canaux les cours d'eau de la Grande-Bretagne, surtout en Angleterre. On remarque principalement les deux lignes qui unissent la Tamise au Trent, et qui sont formées, la plus orientale, par les canaux de *Grand-Junction*, de *Grand-Union*, d'*Union* et de *Leicester*, et l'autre, par les canaux d'*Oxford* et de *Coventry*. On distingue aussi le *Grand-Trunk*, qui joint le Trent à la Mersey; le canal de *Tamise-et-Saverne*; le canal de *Forth-et-Clyde*; le canal *Calédonien*.

L'Irlande n'a pas de grande chaîne de montagnes : les parties les plus montueuses du pays sont vers le S.-O., où l'on remarque les monts *Shehy*.

L'île se divise en deux versants : le versant de l'Atlantique, qui occupe le N., le S. et l'O. de l'île; et le versant de l'E., qui est incliné vers la mer d'Irlande et vers les canaux du Nord et de Saint-George.

Sur le premier de ces versants, on voit le *Shannon*, qui forme beaucoup de lacs et a une fort large embouchure. On y voit aussi, vers le S., le *Barrow* et la *Suir*.

Sur le versant de la mer d'Irlande, on remarque la *Boyne* et la *Liffey* ou *Anna*.

La seule importante ligne de canaux est celle qui unit la mer d'Irlande à l'Atlantique, en joignant la Liffey au Barrow, et le Barrow au Shannon. Elle est formée par le *Grand canal* et le *canal Royal*.

L'Irlande est pleine de lacs (ou *loughs*), presque tous tributaires de l'Atlantique : les principaux sont le *lough Neagh*, le *lough Foyle*, le *lough Erne*, le *lough Ree*, le *lough Derg*, le *lough Corrib*, le *lough Lean* ou les trois lacs de *Killarney*.

Outre ces lacs, l'Irlande a un grand nombre de fondrières ou marais (*bogs*).

Divisions et villes principales.

L'Angleterre (*England*) occupe la partie méridionale de la Grande-Bretagne. C'est la contrée la plus importante, la plus riche et la plus peuplée de la monarchie; elle contient 17 000 000 d'habitants, sur une étendue de 130 000 kilomètres carrés. Des champs bien cultivés, de gras pâturages, le tableau animé d'une industrie active, y offrent un intéressant aspect; le charbon de terre, le fer, le cuivre, le plomb et l'étain y donnent d'énormes produits. L'Angleterre ne récolte pas assez de grains pour sa consommation; mais on y élève beaucoup de bestiaux, de chevaux et de moutons renommés. Le climat est très-humide, l'air est épais et souvent chargé de brouillards; mais les hivers sont assez doux.

L'Angleterre est divisée en 40 comtés (*counties* ou *shires*).

Il y a vingt comtés maritimes et vingt comtés intérieurs.

Région maritime. — Le long des côtes de la mer du Nord, on voit d'abord trois comtés entre le Tweed et l'embouchure de l'Humber : ce sont le *Northumberland*, le comté de *Durham* et celui d'*York*.

Entre l'Humber et le Wash, il n'y a qu'un comté : celui de *Lincoln*.

Un comté, celui de *Kent*, est compris entre l'estuaire de la Tamise et la Manche, et s'étend sur le Pas de Calais.

Trois comtés sont baignés seulement par la Manche; ce sont : le comté de *Sussex;* celui de *Southampton*, qu'on appelle aussi *Hants* et *Hampshire*, et dont dépendent l'île de Wight, surnommée le Jardin

de l'Angleterre, et les îles Anglo-Normandes (Jersey, Guernesey, Aurigny); enfin le comté de *Dorset*.

Deux comtés, celui de *Devon* et le *Cornouailles*, très-riches en mines d'étain et de cuivre, sont placés à l'extrémité S.-O. de l'Angleterre, et baignés d'un côté par la Manche et de l'autre par le canal de Bristol.

Trois comtés environnent le fond du canal de Bristol; ce sont ceux de *Somerset*, de *Gloucester* ou *Glocester* et de *Monmouth*.

Le long de la mer d'Irlande, il y a quatre comtés : le comté de *Chester* ou le *Cheshire*, le comté de *Lancastre* ou le *Lancashire*, animé par la plus active industrie; le *Westmoreland*, et le *Cumberland*, où l'on trouve d'abondantes mines de graphite.

Région intérieure. — Parmi les comtés non maritimes, quatre se trouvent dans le bassin de la Saverne; ce sont : le comté de *Salop* ou le *Shropshire*, le comté de *Hereford*, et ceux de *Worcester* et de *Warwick*.

Quatre dans le bassin du Trent : *Stafford*, *Derby*, *Nottingham* et *Leicester*.

Cinq dans les bassins des tributaires du Wash, c'est-à-dire dans les bassins du Nen et de la Grande-Ouse : *Rutland*, *Northampton*, *Huntingdon*, *Cambridge* et *Bedford*.

Six dans le bassin de la Tamise : *Hertford*, *Buckingham*, *Oxford*, *Berks*, *Surrey* et *Middlesex*.

Enfin les bassins des deux Avons comprennent le comté de *Wilts*.

Londres, en anglais *London* (2 500 000 hab.), capitale de l'Angleterre et de toute la monarchie britannique, est la ville la plus grande, la plus riche et la plus peuplée de l'Europe. Elle est traversée par la Tamise, qui y présente un vaste port, animé par d'innombrables navires. Elle se compose de trois quartiers principaux, dont deux à gauche de la Tamise : la *Cité de Londres*, siége du commerce, et la *Cité de Westminster*, séjour de l'aristocratie; — le troisième, à droite du fleuve, le *Bourg de Southwark*, occupé par les manufactures. Principaux monuments : Église Saint-Paul, abbaye de Westminster, palais du Parlement, palais de Buckingham et de Saint-James. Principaux parcs : parc du Régent, parc Saint-James, Green Park, Hyde-Park.

Les villes remarquables des comtés maritimes sont, en faisant le tour de l'Angleterre par la côte orientale, puis par la côte méridionale, et en revenant par la côte occidentale : *Newcastle*, connue par son charbon de terre; — *Sunderland*, par son bon port; — *York*, très-ancienne et siége d'un archevêché; — *Hull* ou *Kingston-upon-Hull*, port célèbre sur l'Humber; — *Sheffield* et *Leeds*, peuplées de plus

de 100 000 âmes, et les villes les plus considérables du comté d'York; — *Norwich* (60 000 hab.), chef-lieu du comté de Norfolk; — *Cantorbéry* (*Canterbury*), un des deux chefs-lieux du comté de Kent, et célèbre par son ancienneté, son archevêché, sa cathédrale; — *Greenwich*, connue par son observatoire et son hôpital de la marine; — *Woolwich*, par ses chantiers de construction; — *Chatham*, important port militaire; — *Douvres*, *Folkstone*, *Brighton*, ports très-animés par leurs relations avec la France; — *Portsmouth*, port militaire, qui, joint à *Portsea* et à *Gosport*, a 70 000 habitants; — *Southampton*, port commerçant; — *Plymouth*, port militaire (60 000 hab.); — *Exeter*, chef-lieu du comté de Devon; — *Falmouth*, le port principal du Cornouailles; — *Bristol* (130 000 hab.), un des principaux ports de commerce de l'Angleterre, sur l'Avon; — *Bath*, fameuse par ses eaux minérales; — *Liverpool* (300 000 hab.), célèbre par son port très-fréquenté, à l'embouchure de la Mersey; — *Manchester* (400 000 hab.), la seconde ville de l'Angleterre, et renommée par ses manufactures d'étoffes de coton; — *Bolton* (60 000 hab.), connue aussi par ses fabriques nombreuses; — *Whitehaven*, port commerçant.

Dans les comtés intérieurs, on remarque : *Birmingham* (150 000 hab.), connue par ses manufactures d'armes, de quincaillerie et d'autres ouvrages en métaux; — *Coventry*, également très-industrieuse; — *Nottingham*, florissante par l'industrie de la soie et du coton; — *Leicester*, par celle de la laine; — *Cambridge* et *Oxford*, avec de célèbres universités.

Le pays ou la principauté de Galles (*Wales*) est à l'O. de l'Angleterre, et s'avance entre la mer d'Irlande, au N., le canal Saint-George, à l'O., et le canal de Bristol, au S. Le sol y est peu fertile, l'agriculture n'y est pas très-florissante; mais l'industrie manufacturière y est active, et il y a de riches mines de fer, de plomb et de cuivre. La population est de 1 000 000 d'habitants. Le pays de Galles se divise en deux parties : la *Galles septentrionale* (North Wales) et la *Galles méridionale* (South Wales). Chacune comprend six comtés.

Dans la division du N., on trouve les comtés de *Flint*, de *Denbigh*, de *Carnarvon*, de *Merioneth*, de *Montgomery* et d'*Anglesey*. Ce dernier est formé de l'île du même nom, riche en mines de cuivre, et séparée de la Grande-Bretagne par le détroit de Menai, où l'on a jeté un pont remarquable. Près et à l'O. d'Anglesey, est la petite île de *Holy-Head*, où se trouve une ville du même nom.

La division méridionale du pays de Galles renferme quatre comtés

maritimes : *Cardigan*, *Pembroke*, *Carmarthen*, *Glamorgan*; et deux comtés intérieurs : *Brecknock* et *Radnor*.

Les deux plus importantes villes du pays de Galles sont *Swansea*, port de mer, et *Mertyr-Tydvil*, ville manufacturière de 35 000 habitants, situées l'une et l'autre dans le comté de Glamorgan.

Au N. du pays de Galles, est l'île de *Man*, qui ne fait partie d'aucune des grandes divisions britanniques.

L'Écosse (*Scotland*) est une contrée longue et irrégulière, qui occupe toute la partie de la Grande-Bretagne située au N. du golfe de Solway, des monts Cheviot et de l'embouchure du Tweed. Elle compte à peu près 2 900 000 hab., sur une superficie de 77 000 kil. carrés.

Elle présente deux grandes régions physiques : l'une, au N., nommée *Terres Hautes* ou *Highlands*; l'autre, au S., appelée *Terres Basses* ou *Lowlands*.

L'Écosse est partagée en trente-trois comtés, qu'on classe en *comtés du sud*, *comtés du milieu* et *comtés du nord*.

Les comtés du sud, placés au midi du golfe de Forth, du canal de Forth-et-Clyde et de l'embouchure de la Clyde, sont au nombre de treize, dont quatre sont baignés par le golfe de Forth et la mer du Nord : ce sont ceux de *Linlithgow*, *Edinbourg*, *Haddington* et *Berwick*; — cinq s'étendent au bord de la mer d'Irlande, ou des golfes de Solway et de Clyde : ce sont *Dumfries*, *Kirkcudbright*, *Wigton*, *Ayr*, *Renfrew*; — et quatre se trouvent dans l'intérieur : *Lanark*, *Peebles*, *Selkirk* et *Roxburgh*.

Les comtés du milieu, au nombre de quinze, forment une région qui s'étend depuis le golfe de Forth et l'embouchure de la Clyde, au S., jusqu'au golfe de Murray, au N. Il s'en trouve neuf sur la côte orientale de l'Écosse : *Stirling*, *Clackmannan*, *Fife*, *Angus*, *Kinkardine*, *Aberdeen*, *Banff*, *Elgin* et *Nairn*; — trois sur la côte occidentale : *Dumbarton*, *Argyle* et *Bute*; — deux dans l'intérieur : *Kinross* et *Perth*, et un au N. touchant aux deux mers : celui d'*Inverness*.

Les comtés du N. sont ceux de *Ross*, de *Sutherland*, de *Caithness* et des *Orcades*.

Les villes principales de l'Écosse sont :

Dans les comtés du S. : Édinbourg (*Edinburgh*) (200 000 h.), capitale de l'Écosse, près de la côte méridionale du golfe de Forth, dans une situation magnifique; — *Leith*, port d'Édinbourg, sur le golfe de Forth; — *Glasgow* (350 000 h.), ville manufacturière, sur la Clyde; — *Greenock*, port très-fréquenté, à l'embouchure de la Clyde; — *Paisley* (50 000 h.), ville manufacturière.

Dans les comtés du milieu : *Saint-André*, sur la mer du Nord, avec

une célèbre université; — *Dundee*, port florissant (70 000 h.), à l'embouchure du Tay; — *Aberdeen*, port de mer (60 000 h.); — *Perth*; — *Inverness*.

Trois groupes d'îles dépendent de l'Écosse : ce sont les *Hébrides*, les *Orcades* et les îles *Shetland*.

Les Hébrides ou îles *Occidentales* (anciennement *Ebudes*), à l'O. de l'Écosse, sont très-nombreuses et forment deux archipels distincts : l'un comprend les Hébrides les plus éloignées de la côte, c'est-à-dire les *Hébrides proprement dites*, qui se dirigent du N.-N.-E. au S.-S.-O., sur une ligne assez régulière; la principale est *Lewis*. L'autre archipel se compose des îles qu'on appelle *Hébrides sporades*, parce qu'elles sont *éparses* sans ordre le long de la côte de la Grande-Bretagne; on y remarque *Skye*, *Mull*, *Staffa*, fort petite, mais célèbre par la grotte basaltique de Fingal; — *Iona* ou *I-Colmkill*, autre petite île, fameuse par le monastère qu'y fonda saint Colomban au VI^e^ siècle. Les Hébrides appartiennent à différents comtés, surtout à ceux de Ross, d'Inverness et d'Argyle.

Les *Orcades* ou *Orkney*, vers l'extrémité septentrionale de l'Écosse, dont elles sont séparées par le détroit de Pentland, ont pour île principale *Pomona* ou *Mainland*. Dans le groupe des îles Shetland, qui dépend du comté des Orcades, l'île principale est aussi nommée *Mainland*.

L'Irlande a une superficie de 82 800 kil. carrés et une population de 600 000 hab. C'est un pays fertile. Le ciel y est brumeux et la température humide, mais douce. De beaux pâturages de cette île nourrissent des bestiaux renommés. Il y a des marbres magnifiques, et des mines de houille et de plomb.

L'île est divisée en quatre provinces : l'*Ulster*, au N.; le *Leinster*, à l'E.; le *Connaught*, à l'O., et le *Munster*, au S. Elle se subdivise en trente-deux comtés.

La province d'Ulster comprend neuf comtés : quatre maritimes, savoir : *Donegal*, *Londonderry*, *Antrim* et *Down*; — et cinq intérieurs : *Tyrone*, *Armagh*, *Monaghan*, *Fermanagh*, *Cavan*.

La province de Leinster renferme douze comtés : six maritimes, qui sont : *Louth*, *Meath*, *Dublin*, *Wicklow*, *Wexford*, *Kilkenny*; — et six intérieurs : *Longford*, *West Meath*, *King's County* (comté du Roi), *Queen's county* (comté de la Reine), *Kildare* et *Carlow*.

La province de Connaught a cinq comtés : quatre maritimes : *Leitrim*, *Sligo*, *Mayo* et *Galway*; — et un intérieur : *Roscommon*.

La province de Munster contient quatre comtés maritimes : *Clare*,

Kerry, *Cork*, *Waterford*, — et deux comtés intérieurs : *Tipperary* et *Limerick*.

Les villes principales de l'Irlande sont : dans l'Ulster, *Londonderry*; *Belfast*, port très-important, de plus de 50 000 habitants.

Dans le Leinster : DUBLIN, capitale de l'Irlande, au fond d'une baie magnifique de la côte orientale de l'île, avec 300 000 âmes; — *Kilkenny*, très-belle ville.

Dans le Connaught : *Galway*, sur la baie du même nom.

Dans le Munster : *Cork*, ville maritime de plus de 100 000 habitants; *Waterford*, autre port, à l'embouchure de la Suir; — *Limerick*, port aussi très-important, sur le Shannon, avec 70 000 âmes.

Chemins de fer.

L'Angleterre est le pays de l'Europe qui a le plus de chemins de fer : Londres est le centre des principaux : il en part sept lignes très-importantes, sans compter celles qui conduisent spécialement à des lieux voisins, comme *Windsor*, *Chatham*, etc. Ces sept lignes sont :

1° Au S., le *chemin de Brighton*, avec l'embranchement du *sud-est*, sur *Folkstone* et *Douvres*.

2° Le *chemin des comtés de l'est*, sur *Ipswich* et *Norwich*.

3° Le *chemin du nord-est*, sur *Cambridge*.

4° Le *grand chemin du nord*, sur *York*, *Newcastle* et *Edinbourg*, avec des embranchements très-nombreux sur *Carlisle*, *Newcastle*, etc.

5° Le *chemin du nord-ouest*, sur *Birmingham*, avec des embranchements très-considérables, dont les principaux sont ceux qui conduisent à *Liverpool* par *Manchester*, d'une part, et *Chester*, de l'autre, et celui qui, parcourant le N. du pays de Galles, va passer dans un tube sur le détroit de *Menai*, franchit l'île d'*Anglesey* et se termine à *Holy-Head*, en face de Dublin.

6° Le *grand chemin de l'ouest*, sur *Bath* et *Bristol*, et de là sur *Exeter* et *Plymouth*.

7° Le *chemin du sud-ouest*, sur *Winchester*, *Southampton* et *Plymouth*.

D'*Edinbourg* partent des chemins qui conduisent à *Glasgow*, à *Aberdeen*, etc.

Dublin est uni à *Cork* par un chemin qui envoie des embranchements à *Waterford*, à *Limerick*, à *Carlow*; il communique par un autre avec *Mullingar*, et par un troisième avec *Navan*.

Belfast a des chemins qui conduisent à *Downpatrick*, à *Armagh*, à *Antrim*.

Londonderry en a un sur *Enniskillen*.

Gouvernement, religion, habitants.

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle; les femmes peuvent régner; le roi ou la reine partage le pouvoir avec deux chambres : la *chambre haute*, des *lords* ou des *pairs*, composée de membres choisis par le souverain, et la *chambre basse* ou des *communes*, composée de membres élus par la nation. Les deux chambres forment le *parlement*.

La religion *anglicane* est la religion dominante en Angleterre : elle reconnaît pour chef suprême de l'Église le souverain même de la Grande-Bretagne; elle a des archevêques et des évêques. En Écosse, règne le *presbytérianisme*, qui ne reconnaît pas d'évêques. Les Irlandais professent presque tous la religion catholique; cependant la religion anglicane est celle de l'État en Irlande.

Colonies et puissance extérieure. — Empire Britannique et son étendue; armée, marine, revenu.

Outre les îles Britanniques, la Grande-Bretagne possède en Europe *Gibraltar*, *Malte*, *Helgoland*, et, sous le titre de protection, elle exerce une souveraineté réelle sur les *îles Ioniennes*. — En Asie, elle a la plus grande partie de l'*Hindoustan*, *Ceylan*, une partie de l'*Indo-Chine* avec les îles de *Poulo-Pinang* et de *Singapour*; l'île de *Hong-kong*, en Chine; *Aden*, dans l'Arabie; — en Afrique, la colonie du *Cap*, l'île *Maurice*, les *Seychelles*, *Sainte-Hélène*, *Fernan-do-Po*, la côte de *Sierra-Leone* et d'autres points de la *Guinée supérieure*; la colonie de la *Gambie*; — en Amérique, le *Canada*, la *Nouvelle-Écosse*, le *Nouveau-Brunswick*, *Terre-Neuve*, les îles *Royale* et du *Prince-Édouard*, et d'autres parties de la *Nouvelle-Bretagne*; les *Bermudes*, la *Guyane anglaise*, le *Yucatan anglais*, la *Jamaïque*, la *Trinité*, la *Barbade*, les *Lucayes*, et beaucoup d'autres *Antilles*; — dans l'Océanie, la *Nouvelle-Galles méridionale*, la province de *Victoria* et d'autres parties de l'*Australie*, la *Terre de Diemen*, une partie de la *Nouvelle-Zélande*, et *Labouan*, près de Bornéo.

L'empire Britannique s'étend ainsi sur un espace immense, qu'on peut évaluer à 14 000 000 de kilomètres carrés, et les populations qui lui sont soumises s'élèvent à environ 135 000 000 d'âmes. Sa brillante et active marine sert de lien à tant de territoires épars.

La force armée britannique est formée de l'*armée proprement dite*, comptant environ 140 000 hommes; de la *milice* ou garde civique, et de la *yeomanry* ou corps de cavaliers volontaires établis pour le main-

tien de l'ordre. Mais le principal élément de la force de l'Angleterre, c'est sa marine. La marine militaire britannique est la plus puissante du monde. La flotte se compose d'environ 670 bâtiments de guerre, dont 85 vaisseaux de ligne et 90 frégates; et le nombre des marins et des hommes de troupes de la marine est d'à peu près 40 000.

Le revenu du royaume s'élève à environ 1 300 000 000 de francs; le capital de la dette publique, à 19 milliards.

§ 2. Danemark.

Limites, bras de mer, divisions physiques, étendue, population.

Le Danemark est situé dans le N. de l'Europe, entre la Baltique, à l'E., et la mer du Nord, à l'O.; il se trouve au N. de l'Elbe, qui le sépare du royaume de Hanovre, et au S. de la péninsule Scandinave, dont il est séparé par le *Skager-Rack*, le *Cattégat* et le *Sund*.

Il est composé de deux parties : l'*archipel Danois*, à l'E., et la *presqu'île Danoise*, à l'O.; le premier se compose des îles *Seeland* (en danois (*Sialland*), *Fionie* (en danois *Fyen*), *Langeland*, *Laaland*, *Falster*, *Bornholm*, etc.; parmi les bras de mer qui baignent ces îles, on remarque surtout les trois passages qui font communiquer le Cattégat à la Baltique, c'est-à-dire le *Sund* ou plutôt *OEre-Sund*, entre Seeland et la Suède, le *Grand-Belt*, entre Seeland et Fionie, et le *Petit-Belt*, entre Fionie et la presqu'île Danoise. La presqu'île s'allonge du S. au N., et se termine par le cap *Skagen;* elle est coupée au N. par un long bras de mer nommé *Liim-fiord*.

L'archipel et la presqu'île réunis offrent une étendue d'environ 66 000 kilomètres carrés; la population y est d'un peu plus de 2 000 000 d'habitants.

Aspect général du sol, climat, productions, cours d'eau.

Le Danemark a un climat généralement assez doux pour la latitude; le sol y est assez fertile, surtout dans les îles et dans le S. de la presqu'île : on y remarque particulièrement de bons pâturages et des récoltes de blé, de chanvre, de lin, de tabac, de houblon, de colza.

Il n'y a aucune montagne considérable. L'*Elbe*, qui se jette dans la mer du Nord sur la limite méridionale, est le seul fleuve important. L'*Eyder*, tributaire de la même mer, est une rivière peu étendue, mais d'une navigation avantageuse, qui coule dans le sud de la presqu'île.

Divisions politiques, villes principales.

L'archipel Danois et le N. de la presqu'île, c'est-à-dire le Jutland, composent le royaume de *Danemark proprement dit;* le S. de la presqu'île forme les *Duchés*.

Les îles sont distribuées en trois *stifts* ou diocèses : ceux de *Seeland*, de *Fionie* et de *Laaland*.

L'île de Seeland a sur la côte orientale COPENHAGUE (en danois *Kiœbenhavn* (130 000 hab.), une des plus belles villes de l'Europe, à l'endroit le plus large du Sund; — *Elseneur* (en danois *Helsingœr*), dans le N.-O. de la même île, est un port très-commerçant, à l'endroit le plus resserré du Sund.

L'île de Fionie a pour chef-lieu *Odense*.

Le Jutland est un pays froid, peu fertile, rempli de petits lacs, de sables et de bruyères. Les villes principales y sont : *Viborg*, au centre; — *Aalborg*, au N.-E., à l'entrée et sur la côte méridionale de Liim-Fiord; — *Aarhuus*, à l'E.

Les Duchés comprennent : 1° le duché de *Slesvig* (en allemand *Schleswig*), dont le chef-lieu est une ville du même nom, et où l'on remarque aussi *Flensbourg*; — 2° le duché de *Holstein*, pays riche en excellents pâturages, où l'on élève des chevaux et des bœufs renommés; il a pour chef-lieu *Glückstadt*, sur l'Elbe; et pour autres villes principales : *Altona* (25 000 hab.), port très-commerçant, sur l'Elbe, très-près de Hambourg; et *Kiel*, sur un golfe de la Baltique, à l'extrémité du canal de Slesvig-Holstein ou de Kiel, qui communique avec l'Eyder; — 3° le duché de *Lauenbourg*, dont le chef-lieu est la ville du même nom, sur l'Elbe.

Colonies.

Le Danemark possède, dans le nord de l'océan Atlantique et dans l'océan Glacial arctique, plusieurs îles importantes, c'est-à-dire les îles *Færoe*, l'*Islande* et le *Groenland*.

Les Færoe, ou plutôt les *Færœr* ou *Færœerne*, situées au N.-O. des îles Britanniques, sont assez riches en troupeaux.

L'Islande (en danois *Island*, en anglais *Iceland*, c'est-à-dire terre de glace), qu'on rattache aujourd'hui à l'Amérique plutôt qu'à l'Europe, est un des pays les plus froids et les plus stériles, mais un des plus intéressants par ses curiosités naturelles. Elle est hérissée de montagnes volcaniques, dont la plus célèbre est le mont Hékla, au S.

Le chef-lieu est *Reykiavig*, sur la côte S.-O. Les autres endroits remarquables sont : *Skalholt*, vers le mont Hékla, et *Holar*, au N.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tien de l'ordre. Mais le principal élément de la force de l'Angleterre, c'est sa marine. La marine militaire britannique est la plus puissante du monde. La flotte se compose d'environ 670 bâtiments de guerre, dont 85 vaisseaux de ligne et 90 frégates; et le nombre des marins et des hommes de troupes de la marine est d'à peu près 40 000.

Le revenu du royaume s'élève à environ 1 300 000 000 de francs; le capital de la dette publique, à 19 milliards.

§ 2. Danemark.

Limites, bras de mer, divisions physiques, étendue, population.

Le Danemark est situé dans le N. de l'Europe, entre la Baltique, à l'E., et la mer du Nord, à l'O.; il se trouve au N. de l'Elbe, qui le sépare du royaume de Hanovre, et au S. de la péninsule Scandinave, dont il est séparé par le *Skager-Rack*, le *Cattégat* et le *Sund*.

Il est composé de deux parties : l'*archipel Danois*, à l'E., et la *presqu'île Danoise*, à l'O.; le premier se compose des îles *Seeland* (en danois (*Sialland*), *Fionie* (en danois *Fyen*), *Langeland*, *Laaland*, *Falster*, *Bornholm*, etc.; parmi les bras de mer qui baignent ces îles, on remarque surtout les trois passages qui font communiquer le Cattégat à la Baltique, c'est-à-dire le *Sund* ou plutôt *OEre-Sund*, entre Seeland et la Suède, le *Grand-Belt*, entre Seeland et Fionie, et le *Petit-Belt*, entre Fionie et la presqu'île Danoise. La presqu'île s'allonge du S. au N., et se termine par le cap *Skagen;* elle est coupée au N. par un long bras de mer nommé *Liim-fiord*.

L'archipel et la presqu'île réunis offrent une étendue d'environ 66 000 kilomètres carrés; la population y est d'un peu plus de 2 000 000 d'habitants.

Aspect général du sol, climat, productions, cours d'eau.

Le Danemark a un climat généralement assez doux pour la latitude; le sol y est assez fertile, surtout dans les îles et dans le S. de la presqu'île : on y remarque particulièrement de bons pâturages et des récoltes de blé, de chanvre, de lin, de tabac, de houblon, de colza.

Il n'y a aucune montagne considérable. L'*Elbe*, qui se jette dans la mer du Nord sur la limite méridionale, est le seul fleuve important. L'*Eyder*, tributaire de la même mer, est une rivière peu étendue, mais d'une navigation avantageuse, qui coule dans le sud de la presqu'île.

Divisions politiques, villes principales.

L'archipel Danois et le N. de la presqu'île, c'est-à-dire le Jutland, composent le royaume de *Danemark proprement dit;* le S. de la presqu'île forme les *Duchés*.

Les îles sont distribuées en trois *stifts* ou diocèses : ceux de *Seeland*, de *Fionie* et de *Laaland*.

L'île de Seeland a sur la côte orientale COPENHAGUE (en danois *Kiœbenhavn* (130 000 hab.), une des plus belles villes de l'Europe, à l'endroit le plus large du Sund; — *Elseneur* (en danois *Helsingœr*), dans le N.-O. de la même île, est un port très-commerçant, à l'endroit le plus resserré du Sund.

L'île de Fionie a pour chef-lieu *Odense*.

Le Jutland est un pays froid, peu fertile, rempli de petits lacs, de sables et de bruyères. Les villes principales y sont : *Viborg*, au centre; — *Aalborg*, au N.-E., à l'entrée et sur la côte méridionale de Liim-Fiord; — *Aarhuus*, à l'E.

Les Duchés comprennent : 1° le duché de *Slesvig* (en allemand *Schleswig*), dont le chef-lieu est une ville du même nom, et où l'on remarque aussi *Flensbourg*; — 2° le duché de *Holstein*, pays riche en excellents pâturages, où l'on élève des chevaux et des bœufs renommés; il a pour chef-lieu *Glückstadt*, sur l'Elbe; et pour autres villes principales : *Altona* (25 000 hab.), port très-commerçant, sur l'Elbe, très-près de Hambourg; et *Kiel*, sur un golfe de la Baltique, à l'extrémité du canal de Slesvig-Holstein ou de Kiel, qui communique avec l'Eyder; — 3° le duché de *Lauenbourg*, dont le chef-lieu est la ville du même nom, sur l'Elbe.

Colonies.

Le Danemark possède, dans le nord de l'océan Atlantique et dans l'océan Glacial arctique, plusieurs îles importantes, c'est-à-dire les îles *Færoe*, l'*Islande* et le *Groenland*.

Les Færoe, ou plutôt les *Færœr* ou *Færœerne*, situées au N.-O. des îles Britanniques, sont assez riches en troupeaux.

L'Islande (en danois *Island*, en anglais *Iceland*, c'est-à-dire terre de glace), qu'on rattache aujourd'hui à l'Amérique plutôt qu'à l'Europe, est un des pays les plus froids et les plus stériles, mais un des plus intéressants par ses curiosités naturelles. Elle est hérissée de montagnes volcaniques, dont la plus célèbre est le mont Hékla, au S.

Le chef-lieu est *Reykiavig*, sur la côte S.-O. Les autres endroits remarquables sont : *Skalholt*, vers le mont Hékla, et *Holar*, au N.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le Groenland est une grande terre très-froide et peu connue, qui fait partie de l'Amérique, mais sans tenir au continent américain : on y a formé plusieurs établissements pour la pêche sur la côte occidentale : les principaux sont *Julianeshaab* et *Godthaab*.

Le Danemark possède, en outre, dans les Petites Antilles, les îles de *Saint-Thomas*, *Sainte-Croix* et *Saint-Jean*.

Gouvernement, religion, langues.

Le gouvernement du Danemark est une monarchie, limitée par une assemblée des *États*. Le roi, comme possesseur des duchés allemands de Holstein et de Lauenbourg, est membre de la Confédération germanique.

Le luthéranisme est la religion dominante de ce pays.

On parle danois dans l'archipel, dans le Jutland et les deux tiers du Slesvig; l'allemand est la langue du reste du Slesvig et des deux autres duchés.

Chemins de fer, armée, marine.

Il y a plusieurs chemins de fer dans le sud du Danemark. Altona communique, d'un côté, avec Hambourg et tout le nord de l'Allemagne; de l'autre, avec Glückstadt, Kiel et Slesvig.

L'armée danoise est de 80 000 hommes sur le pied de guerre. La marine militaire compte 113 bâtiments, dont 5 vaisseaux de ligne et 8 frégates.

§ 3. Monarchie Scandinave, ou Suède et Norvége.

Limites, étendue, population, côtes.

La monarchie Scandinave, située dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, entre 55° 25′ et 71° 10′ de latitude N., comprend la grande péninsule de Scandinavie, et se compose de la *Suède* et de la *Norvége*.

Cette péninsule tient au continent, vers le N.-E., par l'isthme de Laponie, et touche, de ce côté, à la Russie, vers laquelle elle est en partie limitée par le Torneâ et la Tana. Dans toutes les autres directions, elle est entourée par la mer : au nord, se trouve l'océan Glacial; à l'O., l'Atlantique, avec la mer du Nord; au S.-O., le Skager-Rack, le Cattégat et le Sund; au S. et à l'E., la mer Baltique, avec le golfe de Botnie.

La monarchie Scandinave a 1900 kilomètres de longueur, 800 de largeur et environ 738 000 kilomètres carrés; elle est bien plus grande que la France, mais elle compte beaucoup moins d'habitants : sa population ne s'élève qu'à environ 4 500 000 âmes, dont 1 300 000 pour la Norvége en particulier.

Les côtes de la Scandinavie sont découpées par d'innombrables golfes, surtout au N. et à l'O., où ils s'enfoncent profondément dans les terres et ressemblent à de larges fleuves. On remarque principalement le golfe *Varanger*, sur la frontière de la Russie; le golfe *Occidental*, sur la côte N.-O. de la presqu'île, entre le continent et le groupe des îles *Lofoden;* le golfe de *Drontheim* et celui de *Bukke*, sur la côte occidentale; le golfe de *Christiania*, au S.

Quatre caps principaux se présentent sur les côtes de la Scandinavie : le cap *Nord*, à l'extrémité septentrionale de la monarchie, dans une des îles Lofoden; le cap *Nord-kyn*, à l'extrémité N. de la partie continentale de la Norvége; le cap *Lindesnæs*, à l'extrémité S.-O. de la Norvége, et le promontoire de *Falsterbo*, à l'extrémité méridionale de la Suède.

Un grand nombre d'îles sont répandues sur les côtes de la Scandinavie. Outre l'archipel *Lofoden*, on remarque, au S.-E., les deux îles importantes d'*Œland* et de *Gottland;* à l'E., les nombreuses petites îles qu'on nomme les *Scherens de Stockholm*.

Aspect général du sol et productions

La Suède offre une surface généralement plate; la Norvége est presque partout hérissée de montagnes; mais l'une et l'autre sont remarquables par l'abondance de leurs rivières et de leurs lacs, par leurs points de vue pittoresques, leurs hivers longs et rigoureux. Cependant la Suède est moins froide que la Norvége. Les étés y sont fort courts, mais très-chauds à cause de la grande longueur des jours.

Le sol est assez fertile dans les parties méridionales : on y récolte surtout du blé, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre et du lin. Les forêts sont formées de pins, de frênes, de bouleaux et de sapins d'une hauteur extraordinaire.

Les parties septentrionales sont presque dépourvues de plantes. On y trouve cependant des mousses et des lichens, propres à la nourriture de l'homme, à la médecine et à la teinture. La principale richesse y consiste en un animal précieux, le renne, dont le lait et la chair servent d'aliment, et qu'on attelle aux traîneaux.

La Scandinavie est fort riche en mines de fer, de cuivre et d'argent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Montagnes, cours d'eau, lacs, canaux.

Les *Alpes scandinaves* ou *monts Dofrines* sont la chaîne principale de la monarchie Scandinave : cette chaîne entre dans la péninsule par l'isthme de Laponie, et forme sur une grande étendue la limite entre la Suède et la Norvége; parvenue à peu près vers le milieu de la Scandinavie, elle se divise en deux grandes branches, dont l'une va au S.-O., parcourt la Norvége, et se termine au cap Lindesnæs; l'autre va au S., à travers la Suède, jusqu'au promontoire de Falsterbo.

La partie des Dofrines qui sépare la Suède de la Norvége porte le nom de *Kiœlen*. La branche S.-O., qui couvre l'intérieur de la Norvége, s'appelle d'abord *Dovre-field*, puis *Lang-field*, etc. Cette branche est la partie la plus haute de toutes les Alpes scandinaves, et presque partout elle est couverte de neige et de glaciers : on y remarque surtout le mont *Nor-Ungerne* et le mont *Snee-hœttan* (environ 2600 mètres).

La Scandinavie est divisée en trois versants maritimes : celui du N. et de l'O., incliné vers l'océan Glacial, l'Atlantique et la mer du Nord ; celui du S., incliné vers le Skager-Rack, le golfe de Christiania et le Cattégat; enfin le versant du S.-E. et de l'E., penché vers la Baltique et le golfe de Botnie.

Sur le premier de ces versants, on voit, dans le N. de la Norvége, la *Tana*.

Sur le second, le *Glommen*, grossi du *Vormen*, qui sert d'écoulement au lac *Miœsen*; la *Gotha* ou *Gœta-elf*, servant d'écoulement au lac *Vener*, où se jette la *Clara* ou *Klar-elf*.

Sur le versant de la Baltique et du golfe de Botnie, on trouve la *Motala*, par laquelle s'écoule le long lac *Vetter*; le lac *Hielmar*; le lac *Mælar*, qui communique avec la mer par un détroit; le *Dal-elf*, le plus grand fleuve de la monarchie Scandinave; le *Luleå*, le *Kaliœ*, et le *Torneå*, qui sort d'un lac du même nom.

Le *Tarendo-elf* est un grand canal naturel qui unit le Torneå au Kalix.

Le principal canal artificiel de la monarchie est celui de *Gœta* qui unit le Cattégat à la Baltique, en réunissant les lacs Vener et Vetter.

Divisions et villes principales.

La Suède, en suédois *Sverige*, se divise en trois parties : le *Nordland* ou *Norrland*, au N.; le *Svealand* ou la *Suède propre*, au milieu; le *Gœtaland* ou la *Gothie*, au S. Ces grandes divisions se partagent en vingt-quatre préfectures ou *læn*, qui toutes portent les noms de leurs chefs-lieux.

Le Nordland comprend quatre préfectures : celles de *Piteå* et d'*Umeå*, qu'on appelait autrefois *Botnie septentrionale* et *Botnie occidentale*, et qui renferment la *Laponie suédoise ;* — celles de *Hernœsand* et d'*Œstersund*.

La Suède propre contient huit préfectures : il y en a deux au N. : celle de *Gefle;* celle de *Falun* (l'ancienne *Dalécarlie*), célèbre par ses mines de cuivre et de fer ; — trois à l'E. : celles d'*Upsal*, de *Stockholm* et de *Nykœping*, formées des anciennes provinces d'*Upland* et de *Sudermanie;* — deux au milieu : *Vesteras* et *Œrebro ;* — une à l'O. : *Carlstad*. Les villes principales sont : *Gefle*, port commerçant ;—*Upsal* ou *Upsala*, connue par sa magnifique cathédrale, son observatoire, sa savante université; — Stockholm, capitale de la Suède, peuplée de 90 000 âmes, sur le détroit qui unit le lac Mælar à la Baltique.

La Gothie renferme les deux tiers de la population de la Suède. Il s'y trouve douze préfectures, dont quatre intérieures : celles de *Mariestad*, *Venersborg*, *Iœnkœping*, *Vexiœ ;* — et huit maritimes : à l'E., celles de *Linkœping*, de *Calmar;* — au S., celle de *Carlscrone*, et celles de *Christianstad* et de *Malmœ* (l'ancienne *Scanie*); — à l'O., celles de *Halmstad* et de *Gœteborg ;* — enfin la préfecture de *Visby*, formée de l'île de Gottland.

Les villes les plus importantes de la Gothie sont : *Norkœping*, sur la Motala ;—*Calmar*, célèbre par l'acte d'union des trois couronnes de Suède, de Norvége et de Danemark, en 1397 ;—*Carlscrone*, forteresse fameuse;—*Gœteborg* ou *Gothembourg*, à l'embouchure de la Gotha, la seconde ville du royaume par sa population (30 000 hab.).

La Norvége, nommée en norvégien *Norge*, et en suédois *Norrige*, se divise en deux parties : 1° la *Norvége méridionale*, qui comprend les diocèses ou *stifts* d'*Aggershuus* ou *Christiania*, de *Christiansand*, de *Bergen* et de *Drontheim ;* 2° la *Norvége septentrionale*, qui forme le diocèse de *Finmark*.

Christiania, située au fond du golfe du même nom, est la capitale de la Norvége et le chef-lieu du diocèse d'Aggershuus ; elle renferme environ 32 000 habitants. Les autres villes maritimes sont *Christiansand*, *Stavanger*, *Bergen* (24 000 âmes), *Drontheim* ou *Trondhjem* (15 000 hab.).

Le Finmark, c'est-à-dire le pays des Finnois, est aussi appelé Laponie norvégienne. Il comprend le *Finmark proprement dit* et le *Nordland*. On y voit la ville la plus septentrionale de l'Europe, *Hammerfest*, bâtie dans l'île Qvalœe, une des Lofoden.

C'est vers les côtes du Nordland, dans la partie S.-O. de l'archipel Lofoden, que se trouve le dangereux gouffre de *Malstræm*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Gouvernement, religion, habitants, mœurs, langues.

Le gouvernement de la Suède et de la Norvége est une monarchie constitutionnelle. Quoique réunies sous un même sceptre, ces deux contrées ont leurs lois distinctes et leurs assemblées législatives indépendantes.

Le luthéranisme est la religion dominante. Il n'y a pour toute la péninsule qu'un archevêché, celui d'Upsal.

Les langues suédoise et norvégienne appartiennent à la même origine que le danois et l'allemand; elles sont mâles et énergiques. Les sciences sont cultivées avec succès dans la Scandinavie, et le peuple y est généralement éclairé.

Les *Lapons* ou *Sam* forment, dans le N. de la Suède et de la Norvége, un peuple à part, remarquable par sa très-petite taille, son visage large, sa peau huileuse. La civilisation a peu pénétré chez eux. La plupart sont nomades. Leur langue se rapproche du finnois.

Armée, marine, colonie, revenu.

L'armée suédoise se compose de trois parties distinctes: l'*indelta*, sorte de colonisation militaire, comptant environ 34 000 hommes; la *værvfade*, formées d'enrôlements volontaires (8000 hommes); la *beværing*, levée par le moyen de la conscription, et pouvant réunir 130 000 hommes, mais non permanente. L'armée norvégienne possède une organisation à part; elle compte, en troupes permanentes, environ 14 000 hommes. La marine militaire de la monarchie Scandinave compte dix vaisseaux de ligne et dix frégates.

La Suède ne possède en dehors de l'Europe qu'une petite colonie: c'est l'île de *Saint-Barthélemy*, une des Petites Antilles.

Le revenu de la Suède est d'environ 62 000 000 de fr.; celui de Norvége, de 8 500 000 fr.

§ 4. Russie d'Europe, avec le royaume de Pologne et le grand-duché de Finlande.

Limites, étendue, population, côtes.

La Russie européenne occupe la partie orientale de l'Europe, et s'étend depuis le 41e jusqu'au 76e degré de latitude N., et depuis le 15e jusqu'au 62e degré de longitude E. Elle a une longueur de 3800 kilomètres, du N.-O. au S.-E., sur une largeur de 2700 kilomètres, et environ 5 870 000 kilomètres carrés. Elle surpasse en étendue tout le reste de l'Europe; sa population s'élève à 60 000 000 d'habitants.

La Russie d'Europe est baignée au N. par l'océan Glacial arctique, qui forme la mer *Blanche* et la mer de *Kara*. La première s'enfonce dans les terres comme un grand golfe: au N.-E. de son entrée, est l'île de *Kalgouef*. Au N.-O. de la mer de Kara, s'étend la *Nouvelle-Zemble* ou mieux *Novaïa-Zemlia* (c'est-à-dire nouvelle terre), encore peu connue et inhabitée, à cause de la rigueur du climat; elle paraît être divisée en deux grandes îles par le détroit de *Matochkin*. Le cap *Jélania* en forme l'extrémité N.-E.

L'île *Vaïgatch*, au S. de la Nouvelle-Zemble, est séparée du continent par le détroit auquel elle donne son nom.

Au N.-O., la Russie tient à la péninsule Scandinave. Elle est baignée à l'O. par la mer Baltique, qui, en pénétrant dans ses terres, forme les golfes de *Finlande* et de *Livonie* ou de *Riga*, et dans laquelle se trouvent les îles de *Dago*, d'*OEsel*, d'*Aland* et d'*Abo*.

La Russie est encore limitée à l'O. par la Prusse et l'empire d'Autriche. Elle a au S.-O. la Turquie d'Europe, vers laquelle sa frontière est marquée par le Pruth et le Danube.

Au S., se trouve la mer Noire, dans laquelle s'avance la presqu'île de *Crimée*, réunie au continent par l'isthme étroit de *Pérékop*. A l'E. de cette presqu'île, s'enfonce la mer d'*Azov*, qui est un simple golfe de la mer Noire, et qui communique à celle-ci par le détroit d'*Énikalé* (autrefois *Bosphore Cimmérien*); la mer d'Azov se nommait anciennement *Marais Méotide* (*Palus Mæotis*); elle produit, à l'O., en s'épanchant sur les côtes de la Crimée, un golfe malsain, nommé *mer Putride* ou *golfe Sivach*.

Le reste de la limite méridionale de la Russie d'Europe est marqué par la grande chaîne du *Caucase*. Au S.-E., est la mer *Caspienne*; sur la limite de l'E., se trouvent le fleuve Oural, les monts Ourals et la rivière Kara, du côté de l'Asie.

Aspect général du sol, climat, productions.

La Russie d'Europe n'est, pour ainsi dire, qu'une plaine immense, coupée çà et là dans son intérieur par quelques chaînes de collines, arrosée par de nombreux et grands cours d'eau, et bordée à l'E. et au S.-E. par de hautes montagnes. Le N. est un pays triste et stérile, où règne un froid très-vif. Le N.-O. est rempli de lacs, que séparent généralement des collines rocailleuses. Le centre et l'O. sont les parties les plus peuplées et les mieux cultivées: on y trouve ce-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pendant de vastes marais, entre autres ceux de *Pinsk*, qui sont les plus étendus de l'Europe. Le S. jouit d'un climat assez doux et offre plusieurs cantons fertiles; on y récolte beaucoup de blé, de tabac et de lin, et la vigne y réussit; mais il y a aussi de vastes steppes herbacées, infestées de sauterelles. Le S.-E., entre la mer d'Azov et la mer Caspienne, contient des steppes sablonneuses, des plaines imprégnées de sel et beaucoup de petits lacs salés. L'E. est remarquable par ses immenses forêts et ses richesses minérales: on y trouve d'abondantes mines de cuivre, d'or, de platine, et l'on y a reconnu l'existence de diamants.

Parmi les arbres des forêts de la Russie, on remarque les pins et les sapins, dont on exporte une grande quantité.

Le nom de Russie réveille l'idée d'une température très-froide; le N. est, en effet, soumis à un climat très-rigoureux; et même, dans les autres parties, qui sont plus tempérées, le froid est généralement plus grand, à latitude égale, que dans le reste de l'Europe.

Montagnes, cours d'eau, lacs, canaux.

La grande arête qui sépare l'Europe en deux versants parcourt la Russie d'Europe depuis les monts Ourals jusqu'à la frontière de l'empire d'Autriche; elle se dirige généralement du N.-E. au S.-O., et n'est formée, en grande partie, que de collines ou de petites montagnes: les monts *Valdaï*, dans l'O., en sont une des parties les plus remarquables.

Deux branches principales s'y rattachent: l'une au N., s'élève entre le bassin de la Baltique et celui de l'océan Glacial, et porte les noms de monts *Olonetz*, monts *Maanselka* et monts *Dofrines*. L'autre, au S., entre le bassin de la mer Noire et celui de la mer Caspienne, s'appelle montagnes du *Volga*, et va rejoindre le *Caucase*.

C'est dans le Caucase que se trouvent les plus hauts sommets de la Russie; on y distingue surtout le pic de l'*Elbrouz* et celui du *Kazbek*, qui s'élèvent jusqu'à plus de 5300 mètres.

La Russie est divisée en quatre versants maritimes : le versant de l'océan Glacial, le versant de la Baltique, le versant de la mer Noire et celui de la Caspienne.

Sur le versant de l'océan Glacial coulent la *Kara*, la *Petchora*, le *Mézen*, la *Dvina du nord*, l'*Onéga*, on y remarque aussi le lac *Imandra*.

Sur le versant de la Baltique, on distingue le *Torneå*, qui tombe au fond du golfe de Botnie; la *Néva*, qui porte les eaux du lac Ladoga au golfe de Finlande; la *Dvina du sud* ou *Duna*, qui va se jeter dans le golfe de Livonie; le *Niémen* et la *Vistule*, qui ont la fin de leur

cours sur le territoire prussien. C'est sur ce versant que se trouvent les principaux lacs de la Russie : le plus grand de tous est le *Ladoga*, qui a pour tributaires trois autres lacs considérables : à l'E., le lac *Onéga*, par la rivière *Svir;* au N.-O., le lac *Saïma*, par le *Voxen;* au S., le lac *Ilmen*, par le *Volkhov*.

Le lac *Tchoudskoé* ou *Peïpous*, au S. du golfe de Finlande, s'écoule dans ce golfe par la *Narova*. Le lac *Biélo*, au S.-E. du lac Onéga, a un écoulement vers le Volga.

Le versant de la mer Noire a pour fleuves principaux le *Danube*, qui se grossit du *Pruth;* — le *Dniestr;* — le *Dniepr* (l'ancien *Borysthènes*), qui reçoit trois principaux affluents : la *Bérésina*, si malheureusement célèbre par le désastre des Français en 1812; le *Pripet*, qui parcourt les vastes marais de Pinsk, et le *Boug*. — Le *Don*, nommé anciennement *Tanaïs*, débouche à l'extrémité N.-E. de la mer d'Azov; le *Kouban* se jette, par un bras, dans la mer Noire, et, par un autre, dans la mer d'Azov.

Sur le versant de la Caspienne est le plus grand cours d'eau de l'Europe, le *Volga*. Il sort d'un petit lac du voisinage des monts Valdaï, parcourt le centre et le S.-E. de la Russie, en coulant d'abord à l'E., puis au S., et va se jeter dans la Caspienne par une infinité d'embouchures, après un cours de 3500 kilomètres; il déborde fréquemment dans les vastes plaines qu'il arrose. Il reçoit à droite l'*Oka*, qui se grossit elle-même de la *Moskva;* et, à gauche, la *Kama*, augmentée de la *Viatka*.

Les autres fleuves qui tombent dans la Caspienne sont le *Térek*, la *Kouma* et l'*Oural*.

Plusieurs canaux font très-utilement communiquer entre eux les quatre versants de la Russie. Les principaux sont : celui de *Vychni-Volotchok*, qui joint le Volga au lac Ilmen; celui de *Tikhvin*, entre le Volga et le lac Ladoga; le canal de *Marie*, entre le lac Onéga et le lac Biélo; le canal de *Ladoga*, qui va du Volkhov à la Néva, en longeant au S. le lac Ladoga; le canal de *Koubensk*, entre la Cheksna, affluent du Volga, et la Soukhona, affluent de la Dvina du nord; le canal du *Nord*, entre la Kama et la Vitchegda, autre affluent de la Dvina du nord; le canal de la *Bérésina*, entre la rivière de ce nom et la Dvina du sud; celui d'*Oginski*, entre le Pripet et le Niémen; le canal de *Fellin*, entre l'Embach, tributaire du lac Peïpous, et le golfe de Livonie; le canal de *Saïma*, entre le lac Saïma et le golfe de Finlande.

Divisions et villes principales.

La Russie d'Europe comprend : 1° quarante-sept gouvernements,

qui portent généralement les noms de leurs chefs-lieux; — 2° quatre provinces; — 3° deux sortes de républiques militaires, celles des *Cosaques du Don* et des *Cosaques de la mer Noire*. — Elle renferme, en outre, vers le N.-O., le grand-duché de *Finlande;* — vers l'O., le royaume de *Pologne*, — et, au S.-E., un pays presque entièrement insoumis, la *Circassie*.

Toutes ces divisions peuvent être classées en cinq régions naturelles : 1° le versant de l'océan Glacial; 2° le versant de la mer Baltique; 3° le versant de la mer Noire et de la mer d'Azov; 4° le versant de la mer Caspienne; 5° la région entre les mers Caspienne et Noire.

Versant de l'océan Glacial. — Il s'y trouve trois gouvernements : ceux d'*Arkhangel*, d'*Olonetz* et de *Vologda*.

Le gouvernement d'Arkhangel est le plus boréal et le plus grand de la Russie d'Europe. Le chef-lieu est *Arkhangel* ou plutôt *Arkhangelsk*, ville de 20 000 habitants, centre du commerce maritime du N. de la Russie, sur la Dvina, vers son embouchure dans la mer Blanche.

Versant de la Baltique — Cette région comprend les gouvernements maritimes de *Saint-Pétersbourg*, d'*Esthonie*, de *Livonie*, de *Courlande*, de *Kovno;* les gouvernements intérieurs de *Novgorod*, de *Pskov*, de *Vitebsk*, de *Vilna*, de *Grodno;* la province de *Bialistok;* le grand-duché de *Finlande* et le royaume de *Pologne*.

La ville la plus importante de ce versant est Saint-Pétersbourg, ou simplement Pétersbourg, capitale de la Russie, au fond du golfe de Finlande, sur les deux rives et sur plusieurs îles de la Néva. Elle fut bâtie par Pierre le Grand vers le commencement du XVIII[e] siècle, au milieu de marais insalubres, et elle est devenue l'une des capitales les plus magnifiques de l'Europe. On y compte 450 000 hab.

On remarque ensuite *Kronstadt*, importante place forte et maritime, sur une petite île du golfe de Finlande, près et à l'O. de Saint-Pétersbourg; *Rével* ou *Réval*, chef-lieu de l'Esthonie; *Riga*, chef-lieu de la Livonie, port très-commerçant, de 55 000 habitants, sur la Duna, près de l'embouchure du fleuve; *Dorpat* ou *Derpt*, importante par son université; *Mitau*, chef-lieu de la Courlande; *Vilna*, peuplée de 55 000 âmes, dans l'ancienne Lithuanie; *Novgorod*, ou plutôt *Véliki-Novgorod*, sur le Volkhov, près et au N. du lac Ilmen; siége, au moyen âge, d'une puissante république, et aujourd'hui bien déchue.

La **Finlande**, c'est-à-dire le *pays des Finnois*, s'appelle, dans la langue des naturels, *Suomenma*. Elle s'étend au N. du golfe de Finlande et à l'E. de celui de Botnie, et présente des côtes partout hérissées de rochers, découpées par de nombreuses échancrures et bordées d'une multitude de petites îles. L'intérieur est rempli de lacs. Le climat est sain et assez doux pour la latitude; on y récolte beaucoup de blé et de seigle. Ce pays appartient depuis 1809 à la Russie, qui l'a conquis sur la Suède; il a le titre de *grand-duché*, jouit d'une administration séparée et d'une représentation nationale, et compte environ 1 500 000 habitants.

Les Finnois, qui se nomment eux-mêmes *Suomi*, sont probablement originaires de l'Asie; ils parlent une langue à part.

La Finlande est divisée en huit préfectures : *Nyland*, *Abo*, *Tavastehus*, *Vyborg*, *Saint-Michel*, *Kuopio*, *Vasa*, *Uleaborg*.

Helsingfors, dans la préfecture de Nyland, sur la côte méridionale, est la capitale du grand-duché; on remarque aussi *Sveaborg*, célèbre place forte; *Abo*, qui a été longtemps la capitale.

Les préfectures de Vasa et d'Uleaborg correspondent à l'ancienne province suédoise d'*Ostro-Botnie* ou *Botnie orientale*.

Le royaume de **Pologne**, qui n'est en réalité qu'une vice-royauté, ne correspond qu'à une faible partie de l'ancien et puissant royaume de Pologne, démembré par des partages en 1772, 1793 et 1795 : la Russie, la Prusse et l'Autriche ont eu, chacune, une part dans cette vaste monarchie; mais la première a obtenu la plus grande portion.

Ce pays renferme environ 5 000 000 d'habitants. Il offre une surface très-unie, et le nom de *Pologne* (*Polska*), signifie *pays plat* : il y a des cantons marécageux, de vastes forêts, mais aussi beaucoup de terrains très-riches en blé, en lin, etc.

La Vistule, en polonais *Wisla*, parcourt du S. au N. la Pologne.

Ce royaume se divise en cinq gouvernements : au N., *Augustowo* et *Plock*, au milieu, *Varsovie;* à l'E., *Lublin;* au S., *Radom*.

La capitale est *Varsovie*, en polonais *Warszawa* (165 000 âmes), sur la Vistule. *Praga*, place forte, est à côté de cette capitale.

Les autres villes du royaume sont : *Plock*, au N.-O., sur la Vistule; *Kalisch* ou *Kalisz*, belle ville, à l'O.; *Lublin*, au S. (15 000 habitants).

Versant de la mer Noire et de la mer d'Azov. — On trouve dans cette région dix-sept divisions. Cinq sont maritimes : la province de *Bessarabie*, les gouvernements de *Kherson*, de *Tauride*, d'*Ékatérinoslav*, et les pays des *Cosaques du Don* et des *Cosaques de la mer Noire*. — Onze sont intérieures : le gouvernement de *Podolie*, dans bassin de Dniestr; les gouvernements de *Volhynie*, de *Kiev*, de *Minsk*, de *Mohilev*, de *Smolensk*, de *Tchernigov*, de *Poltava* et de *Koursk*, dans le bassin du Dniepr; les gouvernements d'*Ukraine* et de *Voronej*, dans le bassin du Don.

Les villes principales sont : *Kichenev*, chef-lieu de la Bessarabie (40 000 âmes); *Bender*, *Akkermann* et *Ismaïl*, dans la même province; *Kherson*, chef-lieu du gouvernement du même nom, sur le Dniepr; *Nikolaev* (30 000 hab.), sur le Boug; *Odessa* (60 000 hab.), une des principales places maritimes de l'Europe, et *Otchakov*, port commerçant, dans le même gouvernement; *Simféropol*, chef-lieu du gouvernement de Tauride, qui est en grande partie formé de la presqu'île de Crimée (l'ancienne *Chersonèse Taurique*); l'important port militaire de *Sévastopol* ou *Sébastopol* (35 000 âmes), sur la côte S.-O. de cette presqu'île; *Evpatoria* ou *Kazlov*, port sur la même côte; *Kéfa* ou *Caffa*, nommée aussi *Féodosie* (anciennement *Théodosie*), sur la côte S.-E.; *Kertch*, vers l'extrémité orientale; *Taganrog*, port de mer fort commerçant; *Azov*, autrefois considérable, aujourd'hui ruinée, sur le Don, près de l'embouchure de ce fleuve; *Rostov*, port sur le même fleuve; *Kaménetz*, chef-lieu de la Podolie; *Jitomir*, chef-lieu de la Volhynie; *Berditchev*, florissante ville de plus de 20 000 habitants, presque tous israélites; *Kiev* (60 000 âmes), sur le Dniepr, une des villes les plus anciennes de la Russie; *Minsk*, (15 000 habitants); *Mohilev*, célèbre par une victoire des Suédois sur les Russes, en 1707; *Smolensk*, sur le Dniepr, prise par les Français, en 1812, malgré ses importantes fortifications; *Poltava*, connue par la victoire de Pierre le Grand sur Charles XII, roi de Suède, en 1709; *Koursk* (25 000 habitants); *Kharkov* (30 000 habitants), chef-lieu de l'Ukraine, un des pays les plus fertiles de la Russie; *Voronej* (45 000 habitants).

Les *Cosaques du Don* et les *Cosaques de la mer Noire* ne sont qu'une partie du peuple des Cosaques, répandu dans beaucoup d'autres parties de la Russie, et qui paraît s'être formé, vers la fin du moyen âge, par la réunion de populations vagabondes, les unes slaves, les autres mongoles. Ils ont une sorte d'existence indépendante et une constitution toute militaire, qui diffère entièrement de l'organisation des gouvernements de l'empire; ils nomment leur chef ou *hetman*, qui est confirmé par l'empereur.

Versant de la mer Caspienne. — Il y a sur ce versant un gouvernement maritime : *Astrakhan*; — et dix-neuf gouvernements intérieurs : *Tver*, *Iaroslav*, *Kostroma*, *Nijnii-Novgorod*, *Kazan*, *Simbirsk*, *Samara*, *Saratov*, arrosés par le Volga; — *Moscou*, *Kalouga*, *Orel*, *Toula*, *Riazan*, *Vladimir*, *Tambov*, *Penza*, arrosés par les tributaires de la rive droite de ce fleuve; — *Viatka*, *Perm*, *Orenbourg*, arrosés par les tributaires de la rive gauche et par l'Oural.

Les plus importants chefs-lieux de gouvernement, dans cette région, sont : *Astrakhan*, ville maritime de 40 000 âmes, sur une île du Volga, à 45 kilomètres de la mer Caspienne; *Tver*, sur le Volga; *Iaroslav* ou *Iaroslavl* (25 000 habitants), sur le même fleuve; *Nijnii-Novgorod*, et, par abréviation, *Nijégorod*, ou simplement *Nijnii*, fameuse par ses foires, au confluent du Volga et de l'Oka; *Kazan* (50 000 habitants), près du Volga, avec une célèbre université; *Moscou*, en russe *Moskva*, sur la rivière de ce nom, longtemps la métropole de la Russie, conservant encore le titre de seconde capitale de l'empire, et, après Londres, la ville la plus étendue de l'Europe (45 kilomètres de tour), mais d'une population peu considérable en proportion (250 000 âmes en été, 400 000 en hiver); *Toula* (40 000 habitants), célèbre par ses manufactures d'armes; *Orel* (30 000 habitants); *Kalouga* (30 000 habitants), renommée par son caviar; *Tambov* (22 000 habitants); *Perm*, fameuse par les mines d'or, de cuivre, de malachite, d'argent, de platine, etc., qu'on trouve dans son gouvernement; *Oufa*, chef-lieu du gouvernement d'Orenbourg; *Orenbourg*, dans le même gouvernement, sur l'Oural et sur la limite de l'Asie.

Région entre la mer Caspienne et la mer Noire. — Cette région renferme la province du *Caucase*, celle du *Daghestan* et la *Circassie*. La ville la plus remarquable y est *Derbent*, place forte, chef-lieu du Daghestan, sur la mer Caspienne.

La Circassie est une contrée généralement très-montagneuse, habitée par un grand nombre de peuplades, dont quelques-unes seulement, c'est-à-dire les plus voisines de la province du Caucase, se reconnaissent vassales de la Russie : les autres sont indépendantes. Les principaux peuples circassiens sont les *Tcherkesses* ou *Circassiens proprement dits*, les *Abkhases* ou *Abases*, les *Ossètes* et les *Lesghiz*.

Gouvernement, religion, civilisation, habitants, mœurs, langues.

Le gouvernement de la Russie est une monarchie absolue; l'empereur ou *tzar* prend aussi le titre d'*autocrate* de toutes les Russies; il a un conseil de l'empire et un sénat. La religion dominante est la religion grecque, une des branches principales du christianisme : l'empereur est le chef suprême de l'Église grecque en Russie; mais il délègue son autorité à l'assemblée du saint synode, qui siége à Saint-Pétersbourg. La langue de l'Église est le vieux slavon.

Les catholiques romains sont très-nombreux dans les provinces polonaises. Il y a aussi beaucoup de grecs-unis, ainsi nommés parce

qu'ils se sont réunis, pour plusieurs points religieux, à l'Église romaine. Les juifs y sont fort répandus, et l'on a appelé la Pologne le *paradis des juifs;* presque tout le commerce s'y trouve entre leurs mains.

Les protestants se rencontrent en grand nombre dans les provinces baignées par la Baltique. Il y a beaucoup de mahométans dans le S. et le S.-E.

Des populations très-diverses habitent la Russie : les unes sont d'origine slave : tels sont les *Russes*, les *Polonais*, les *Bulgares*, les *Serbes*. — Il y a dans les gouvernements polonais un assez grand nombre de Lithuaniens, divisés en *Lithuaniens* proprement dits ou *Litaouis*, et *Lettes;* — d'autres appartiennent à la branche finnoise, comme les *Finnois proprement dits* ou *Tchoudes*, les *Esthes*, les *Lives*, les *Votes*, les *Karéliens*, qui sont dans le N.-O. de l'empire, vers la Baltique. — Plusieurs peuples, connus sous le nom de *Biarmiens*, occupent les régions du N.-E. : ce sont les *Syrianes*, les *Permiens*, les *Votiaks*. — D'autres, désignés sous le nom de *peuples du Volga*, sont répandus dans les parties orientales : ils comprennent les *Tchouvaches*, les *Morduans*, les *Tchérémisses*. — Il y a dans le S.-E. un peuple mongol, les *Kalmouks*, venu primitivement du centre de l'Asie ; — d'autres, dans l'E., le S.-E. et le S., sont d'origine turque et tatare, comme les *Bachkirs*, les *Nogaïs*, les *Koumuks*, les *Métcheriaks*, les *Kirghiz* et la population qu'on appelle *Tatares de Crimee;* quelques-uns comme les *Cosaques*, ou plutôt *Kasaks*, se sont formés d'un mélange de Mongols et de Slaves. — Les *Allemands* sont nombreux dans le territoire qui s'étend entre le golfe de Finlande et la frontière de la Prusse; on en trouve d'ailleurs dans tous les gouvernements, et surtout ils ont formé beaucoup de *colonies* dans les parties méridionales. Il y a des *Suédois* dans le N.-O. ; des *Grecs* et des *Arméniens*, particulièrement dans le S. ; des *Juifs*, dans un grand nombre de gouvernements; des *Zigueunes*, dans presque tous; des *Valaques* et des *Moldaves*, dans le S.-O. ; des *Samoïèdes* et des *Lapons*, dans le gouvernement d'Arkhangel ; des *Iougriens*, connus sous le nom de *Vogoules*, dans le gouvernement de Perm. Enfin, les *Circassiens* forment une population à part dans le Caucase. — Les Russes et les Polonais composent la masse de la population. On peut évaluer leur nombre à 52 000 000.

Chemins de fer, possessions russes hors d'Europe, armée, marine, revenu.

Les principaux chemins de fer de Russie sont ceux de *St-Pétersbourg* à *Moscou*, de *Varsovie* à *Cracovie* et de *St-Pétersbourg* à *Varsovie*.

Le vaste empire Russe s'étend non-seulement en Europe, mais dans le N. et l'O. de l'Asie et dans le N.-O. de l'Amérique septentrionale. Il occupe ainsi dans le nord du globe un espace immense, depuis 38° 20′ jusqu'à 78° 25 de latitude N., et depuis 17° de longitude E. jusqu'à 132° de longitude O., ce qui fait une longitude totale de 211°. La plus grande longueur de cette monarchie est d'environ 13 000 kilomètres, et se trouve vers le 55e parallèle ; sa plus grande largeur est de 3000 kilomètres. La superficie s'élève à 18 400 000 kilomètres carrés. C'est à peu près le septième de la surface des parties terrestres du globe. La population totale s'élève à 66 000 000 d'habitants.

La Russie d'Asie se divise en deux parties : 1° la *Sibérie*, qui occupe le N. de l'Asie et renferme les gouvernements de *Tobolsk*, de *Tomsk*, d'*Irkoutsk*, etc. ; 2° la *Transcaucasie*, renfermée entre la mer Caspienne et la mer Noire, dans l'O. de cette partie du monde, et composée de la *Géorgie*, de l'*Iméréthie*, etc.

La Russie américaine comprend une grande partie du N.-O. de l'Amérique ; mais les côtes seules sont réellement occupées par les Russes, qui y possèdent les îles du *Roi George III* et les îles *Aléoutiennes*.

C'est par une force militaire colossale que la Russie est surtout puissante : l'armée de terre est d'environ 800 000 hommes sur le pied de paix, et de 1 049 000 sur le pied de guerre. La flotte compte 45 vaisseaux de ligne et 30 frégates. Le revenu de l'Etat s'élève à environ 500 000 000 de francs.

§ 6. Allemagne.

Limites, population, étendue.

L'Allemagne, appelée en allemand *Teutschland*, c'est-à-dire pays des *Teutsch* ou *Teutons*, est une vaste contrée qui s'étend dans le milieu de l'Europe, entre 45° et 55° de latitude N., à l'E. de la Hollande, de la Belgique et de la France, au N. de la Suisse, de l'Italie et de la mer Adriatique, au S. de la mer Baltique et de la mer du Nord ou d'Allemagne. Elle est bornée à l'E par la Pologne et par les parties non allemandes de la Prusse et de l'Autriche, c'est-à-dire par la Prusse proprement dite, la province de Posen, la Galicie et la Hongrie.

Ce grand pays a 1100 kilomètres de longueur, du N. au S., 1000 kilomètres de largeur de l'E. à l'O., à peu près 640 000 kilomètres carrés, et environ 40 000 000 d'habitants.

qu'ils se sont réunis, pour plusieurs points religieux, à l'Église romaine. Les juifs y sont fort répandus, et l'on a appelé la Pologne le *paradis des juifs;* presque tout le commerce s'y trouve entre leurs mains.

Les protestants se rencontrent en grand nombre dans les provinces baignées par la Baltique. Il y a beaucoup de mahométans dans le S. et le S.-E.

Des populations très-diverses habitent la Russie : les unes sont d'origine slave : tels sont les *Russes*, les *Polonais*, les *Bulgares*, les *Serbes*. — Il y a dans les gouvernements polonais un assez grand nombre de Lithuaniens, divisés en *Lithuaniens* proprement dits ou *Litaouis*, et *Lettes;* — d'autres appartiennent à la branche finnoise, comme les *Finnois proprement dits* ou *Tchoudes*, les *Esthes*, les *Lives*, les *Votes*, les *Karéliens*, qui sont dans le N.-O. de l'empire, vers la Baltique. — Plusieurs peuples, connus sous le nom de *Biarmiens*, occupent les régions du N.-E. : ce sont les *Syrianes*, les *Permiens*, les *Votiaks*. — D'autres, désignés sous le nom de *peuples du Volga*, sont répandus dans les parties orientales : ils comprennent les *Tchouvaches*, les *Morduans*, les *Tchérémisses*. — Il y a dans le S.-E. un peuple mongol, les *Kalmouks*, venu primitivement du centre de l'Asie ; — d'autres, dans l'E., le S.-E. et le S., sont d'origine turque et tatare, comme les *Bachkirs*, les *Nogaïs*, les *Koumuks*, les *Métcheriaks*, les *Kirghiz* et la population qu'on appelle *Tatares de Crimee;* quelques-uns comme les *Cosaques*, ou plutôt *Kasaks*, se sont formés d'un mélange de Mongols et de Slaves. — Les *Allemands* sont nombreux dans le territoire qui s'étend entre le golfe de Finlande et la frontière de la Prusse; on en trouve d'ailleurs dans tous les gouvernements, et surtout ils ont formé beaucoup de *colonies* dans les parties méridionales. Il y a des *Suédois* dans le N.-O. ; des *Grecs* et des *Arméniens*, particulièrement dans le S. ; des *Juifs*, dans un grand nombre de gouvernements; des *Zigueunes*, dans presque tous; des *Valaques* et des *Moldaves*, dans le S.-O. ; des *Samoïèdes* et des *Lapons*, dans le gouvernement d'Arkhangel ; des *Iougriens*, connus sous le nom de *Vogoules*, dans le gouvernement de Perm. Enfin, les *Circassiens* forment une population à part dans le Caucase. — Les Russes et les Polonais composent la masse de la population. On peut évaluer leur nombre à 52 000 000.

Chemins de fer, possessions russes hors d'Europe, armée, marine, revenu.

Les principaux chemins de fer de Russie sont ceux de *St-Pétersbourg* à *Moscou*, de *Varsovie* à *Cracovie* et de *St-Pétersbourg* à *Varsovie*.

Le vaste empire Russe s'étend non-seulement en Europe, mais dans le N. et l'O. de l'Asie et dans le N.-O. de l'Amérique septentrionale. Il occupe ainsi dans le nord du globe un espace immense, depuis 38° 20′ jusqu'à 78° 25 de latitude N., et depuis 17° de longitude E. jusqu'à 132° de longitude O., ce qui fait une longitude totale de 211°. La plus grande longueur de cette monarchie est d'environ 13 000 kilomètres, et se trouve vers le 55e parallèle ; sa plus grande largeur est de 3000 kilomètres. La superficie s'élève à 18 400 000 kilomètres carrés. C'est à peu près le septième de la surface des parties terrestres du globe. La population totale s'élève à 66 000 000 d'habitants.

La Russie d'Asie se divise en deux parties : 1° la *Sibérie*, qui occupe le N. de l'Asie et renferme les gouvernements de *Tobolsk*, de *Tomsk*, d'*Irkoutsk*, etc. ; 2° la *Transcaucasie*, renfermée entre la mer Caspienne et la mer Noire, dans l'O. de cette partie du monde, et composée de la *Géorgie*, de l'*Iméréthie*, etc.

La Russie américaine comprend une grande partie du N.-O. de l'Amérique ; mais les côtes seules sont réellement occupées par les Russes, qui y possèdent les îles du *Roi George III* et les îles *Aléoutiennes*.

C'est par une force militaire colossale que la Russie est surtout puissante : l'armée de terre est d'environ 800 000 hommes sur le pied de paix, et de 1 049 000 sur le pied de guerre. La flotte compte 45 vaisseaux de ligne et 30 frégates. Le revenu de l'Etat s'élève à environ 500 000 000 de francs.

§ 6. Allemagne.

Limites, population, étendue.

L'Allemagne, appelée en allemand *Teutschland*, c'est-à-dire pays des *Teutsch* ou *Teutons*, est une vaste contrée qui s'étend dans le milieu de l'Europe, entre 45° et 55° de latitude N., à l'E. de la Hollande, de la Belgique et de la France, au N. de la Suisse, de l'Italie et de la mer Adriatique, au S. de la mer Baltique et de la mer du Nord ou d'Allemagne. Elle est bornée à l'E par la Pologne et par les parties non allemandes de la Prusse et de l'Autriche, c'est-à-dire par la Prusse proprement dite, la province de Posen, la Galicie et la Hongrie.

Ce grand pays a 1100 kilomètres de longueur, du N. au S., 1000 kilomètres de largeur de l'E. à l'O., à peu près 640 000 kilomètres carrés, et environ 40 000 000 d'habitants.

Aspect physique, climat, productions.

Le midi de l'Allemagne est très-montagneux; les Alpes y présentent leurs sommets couverts de neige et de glace; mais, à leurs pieds, s'ouvrent des vallées riantes et chaudes. Le milieu offre un mélange agréable de collines, de vallons fertiles et de belles forêts. Le nord a des plaines sablonneuses, des marécages, et il y règne un climat froid et humide.

La température de l'Allemagne est, en général, à latitude égale, un peu plus basse qu'en France.

Cette contrée est riche en mines : il y a de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain, du mercure, du manganèse, du cobalt, de l'arsenic, du sel gemme, de l'alun, de la houille, des pierres précieuses.

Le sol est généralement fertile et bien cultivé. Les céréales, les pommes de terre, le chanvre, le lin, les plantes oléagineuses, le houblon, la garance, le pastel, le tabac, la vigne (qui est cultivée jusqu'au 51e parallèle), sont les principaux produits.

Les bœufs, les moutons, les chevaux, les porcs, sont nombreux et estimés.

Montagnes.

L'Allemagne est traversée par la grande arête qui sépare l'Europe en versants du N. et du S.

Cette arête y entre à l'E. avec les monts *Sudètes*, et continue avec les monts *Moraves*, ceux de la *Forêt de Bohême* (*Bœhmer-wald*), les montagnes des *Pins* (*Fichtel-gebirge*[1]), les *Alpes de Souabe* ou *Alpes Rudes*, les montagnes de la *Forêt Noire* (*Schwarz-wald*) et le mont *Arlberg;* de là elle va rejoindre les Alpes, en Suisse.

La plus remarquable des branches qui se rattachent à cette arête, est celle qui se compose des *Alpes Rhétiques*, des *Alpes Carniques* et des *Alpes Juliennes*[2]. Cette branche se sépare de l'arête, en Suisse, et court de l'O. à l'E., dans le S. de l'Allemagne, entre le versant de la mer Noire et celui de l'Adriatique. Elle contient les plus hauts sommets allemands : le principal est le mont *Ortles* (3900 mètres).

Un grand rameau se sépare de cette branche vers le N., sous le nom d'*Alpes Noriques*.

Plusieurs branches se détachent, du côté du N., de l'arête principale, et se répandent dans les parties moyennes et septentrionales de l'Allemagne. La première qui se présente, si l'on va de l'E. à l'O.,

1. *Gebirge* signifie *montagnes*, et *wald*, *forêt*.
2. Elles tirent ce nom d'une route que Jules César y avait fait établir.

est formée des *Riesen-gebirge* (*montagnes des Géants*), qui se prolongent entre le bassin de la Baltique et celui de la mer du Nord.

La seconde comprend l'*Erz-gebirge* (*montagnes des Mines*), où l'on trouve beaucoup de métaux.

La troisième est la chaîne de la *Forêt de Thuringe* (*Thüringer-wald*), à laquelle se joignent, assez loin vers le N., les montagnes du *Harz*, célèbres par leurs mines.

Cours d'eau, canaux, lacs.

L'Allemagne est divisée en deux grands versants : celui du N., incliné vers les mers que forme l'Atlantique, et celui du S., incliné vers les mers que forme la Méditerranée.

Chacun de ces deux versants est partagé en deux autres : celui du N. comprend le versant de la mer Baltique et le versant de la mer du Nord; celui du S. se répartit entre les versants de la mer Noire et de la mer Adriatique.

Sur le versant de la Baltique, coule l'*Oder* (grossi de la *Wartha*), qui se jette dans la mer par le *Pommershe-Haff* (c'est-à-dire le *golfe de Poméranie*); on y voit aussi la *Trave*.

Sur le versant de la mer du Nord, on trouve : 1° l'*Elbe*, qui descend des montagnes des Géants, franchit un col étroit resserré entre ces montagnes et l'Erz-gebirge, et arrive à la mer par une large embouchure : il reçoit, à droite, le *Havel*, qui se grossit lui-même de la *Spree;* à gauche, la *Moldau*, la *Mulde* et la *Saale;*

2° Le *Weser*, qui se forme par la réunion de la *Fulde* et de la *Werra*, et reçoit à droite l'*Aller;*

3° L'*Iahde*, qui tombe dans une baie à laquelle elle donne son nom;

4° L'*Ems*, qui se jette dans la baie de *Dollart*, vers la frontière de la Hollande;

5° Le *Rhin* (en allemand *Rhein*), qui vient de la Suisse, sépare longtemps l'Allemagne de cette république, ensuite de la France, et traverse l'O. de l'Allemagne; il y reçoit, à gauche, la *Moselle* (en allemand *Mosel*), grossie de la *Sarre*, et, à droite, le *Neckar* ou *Necker*, le *Main*, la *Lahn* et la *Lippe*.

Le versant de la mer Noire se trouve encaissé, en Allemagne, entre l'arête principale, au N. et à l'O., et les Alpes, au S. Au fond de ce grand bassin naturel, coule le *Danube* (en allemand *Donau*), qui descend de la Forêt-Noire, se dirige à l'E., et va, bien loin de l'Allemagne, tomber dans la mer Noire. Il reçoit, à gauche, l'*Altmühl* et la *March* ou *Morava;* à droite, le *Lech*, l'*Isar*, l'*Inn*.

Sur le versant de l'Adriatique, on ne remarque que l'*Adige* ou *Etsch*, qui va se jeter dans cette mer sur le territoire italien.

Le canal *Louis*, unissant l'Altmühl et la Regnitz, affluent du Main, joint par ce moyen le Danube au Rhin, et par conséquent la mer Noire à la mer du Nord.

Le canal de *Frédéric-Guillaume* s'étend de la Spree à l'Oder, et joint ainsi ce dernier à l'Elbe.

Le canal de *Steckenitz* joint l'Elbe à la Trave, et, par suite, la mer du Nord à la mer Baltique.

L'Allemagne n'a pas un grand nombre de lacs; les parties septentrionales, voisines de la mer Baltique, sont celles où l'on en trouve le plus : on y remarque surtout le lac de *Müritz*, qui s'écoule dans l'Elbe.

Dans le sud, on distingue celui de *Chiem*, qui verse ses eaux dans l'Inn, et ceux de *Würm* et d'*Ammer*, qui s'écoulent dans l'Isar.

Le lac de *Constance* (en allemand *Boden-see*) se trouve sur la frontière de l'Allemagne et de la Suisse.

Divisions et villes principales.

L'Allemagne n'est ni un royaume, ni un empire, ni une république : c'est une agglomération d'un grand nombre d'États diversement gouvernés, et qui portent les titres de royaumes, de duchés, de principautés, de villes libres, etc. Ils sont confédérés, et leur ensemble forme la *Confédération germanique*.

On compte trente-six États qui se partagent ce pays : quatre d'entre eux n'ont en Allemagne qu'une partie de leurs domaines, et ils possèdent aussi, hors de cette contrée, des territoires considérables : ces quatre États sont l'*Autriche*, la *Prusse*, le *Danemark* et la *Hollande*.

L'Autriche comprend, en Allemagne, la *Bohême*, la *Moravie* avec la *Silésie autrichienne*; l'*archiduché d'Autriche* avec le *duché de Salzbourg*, la *Styrie*, l'*Illyrie* et le *Tyrol*.

La Prusse y renferme les provinces de *Poméranie*, de *Brandebourg*, de *Saxe*, de *Silésie*, de *Westphalie* et du *Rhin*.

Le Danemark n'y a que les duchés de *Holstein* et le *Lauenbourg*, et la Hollande y possède seulement le grand-duché de *Luxembourg* et le duché de *Limbourg*.

Les trente-deux autres États sont entièrement compris dans le territoire allemand : ils en forment en quelque sorte le cœur, et leur réunion compose ce qu'on peut appeler l'*Allemagne intérieure*.

Les divers États de l'Allemagne intérieure se répartissent en trois régions : 1° les États du versant de la mer *Baltique*, et des bassins de l'*Elbe*, du *Weser* et de l'*Ems* (qui appartiennent au versant de la mer du Nord); 2° les États du bassin du *Rhin*; 3° ceux qui appartiennent à la fois aux bassins du *Rhin* et du *Danube*.

VERSANT DE LA MER BALTIQUE, ET BASSINS DE L'ELBE, DU WESER ET DE L'EMS. — Sur le versant de la mer Baltique, et dans les bassins de l'Elbe, du Weser et de l'Ems, on distingue : parmi les pays maritimes, les grands-duchés de *Mecklenbourg*, le royaume de *Hanovre*, le grand-duché d'*Oldenbourg*, les républiques de *Hambourg*, de *Brème*, de *Lübeck*, et, loin de la mer, le duché de *Brunswick*, les principautés de *Lippe*, la principauté de *Waldeck*, le royaume de *Saxe*, les duchés de *Saxe*, les principautés de *Reuss* et de *Schwarzbourg*, les duchés d'*Anhalt*, la *Hesse-Electorale*.

Il y a deux grand-duchés de **Mecklenbourg** : le grand-duché de *Mecklenbourg-Schwerin*, et le grand-duché de *Mecklenbourg-Strelitz*. Le premier est le plus considérable, et comprend, sur la Baltique, une assez grande étendue de côtes. Il nourrit des chevaux renommés. La capitale est *Schwerin*, jolie ville de 17 000 âmes.

Les autres villes importantes sont *Rostock*, ville maritime de 20 000 habitants; *Wismar*, autre port de mer, et *Güstrow*.

Le grand-duché de *Mecklenbourg-Strelitz*, formé de deux parties placées à l'E. et à l'O. du grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, a pour capitale la petite ville de *Neu-Strelitz*, dans la partie orientale.

Le royaume de **Hanovre** est le plus important des États de la région du N., et renferme environ 1 800 000 habitants; il s'étend à la gauche de l'Elbe et sur les deux rives du Weser, et il occupe, sur la mer du Nord, la plus grande partie de la côte renfermée entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Ems. Il se compose de deux parties principales, séparées l'une de l'autre par le duché de Brunswick : la partie septentrionale est la plus grande.

On y remarque *Hanovre* (en allemand *Hannover*), capitale de ce royaume (28 000 hab.), sur la Leine, affluent de l'Aller.

Les autres villes remarquables de cette partie sont *Hildesheim*, *Goslar*, *Celle* ou *Zell*, *Lünebourg*, avec d'importantes salines; *Embden* ou *Emden*, ville maritime la plus commerçante du royaume, à l'embouchure de l'Ems; *Osnabrück*, où fut conclu, en 1648, un fameux traité entre les Suédois et l'empereur d'Allemagne.

Dans la partie méridionale, on remarque : *Gœttingue* (en allemand

Gœttingen), qui possède une des plus célèbres universités de l'Europe, avec une bibliothèque de 300 000 volumes et un riche jardin botanique; *Klausthal*, *Andreasberg*, situées au milieu des montagnes du Harz, et environnées de mines.

A quelque distance de la côte du Hanovre, on trouve, dans la mer du Nord, la petite île de *Helgoland* ou *Heligoland*, qui appartient à la Grande-Bretagne. Son nom signifie *terre sainte;* les anciens l'appelaient *Hertha*, nom de la déesse de la Terre.

Le grand-duché d'***Oldenbourg*** ou de ***Holstein-Oldenbourg*** est composé de trois parties, dont la principale, nommée *duché d'Oldenbourg*, est enclavée dans le royaume de Hanovre, et s'étend sur la rive gauche du Weser et autour de la baie d'*Iahde*.

La capitale est *Oldenbourg*, petite ville de 6000 habitants.

Les trois villes libres de ***Hambourg***, de ***Brème*** et de ***Lübeck*** portent aussi le titre de villes *hanséatiques*, c'est-à-dire *alliées pour le commerce* [1].

Hambourg (136 000 hab.), la plus grande, la plus commerçante des villes libres de l'Allemagne, est sur la rive droite de l'Elbe, entre le Hanovre et le Danemark.

Brème, en allemand *Bremen* (40 000 hab.), est sur le Weser, entre le Hanovre et l'Oldenbourg. Ce fut la première des villes hanséatiques.

Lübeck (26 000 hab.), la plus septentrionale et la moins considérable des trois villes hanséatiques, est sur la Trave, près de la Baltique.

Le duché de ***Brunswick*** est formé de plusieurs territoires détachés, qui sont enclavés entre le Hanovre et la Prusse et dans le S. du Hanovre. Les montagnes du Harz le couvrent en grande partie; le Weser, la Leine et l'Aller le parcourent.

La capitale est *Brunswick*, en allemand *Braunschweig* (40 000 hab.). — *Wolfenbüttel* est remarquable par sa riche bibliothèque.

Les principautés de ***Lippe***, situées entre le Hanovre et la province prussienne de Westphalie, sur les bords de la Lippe, sont: la principauté de *Lippe-Detmold* ou *Lippe* proprement dite, capitale *Detmold;* et la principauté de *Schaumbourg-Lippe*, capitale *Bückebourg*.

La principauté de ***Waldeck***, au N.-O. de la Hesse-Électorale, est

1. Les villes hanséatiques étaient autrefois bien plus nombreuses, et il y en avait hors de l'Allemagne.

formée de deux portions, dans la plus considérable desquelles est *Corbach*, capitale de l'État; dans l'autre, on voit *Pyrmout*, célèbre par ses eaux minérales.

Le royaume de ***Saxe***, en allemand *Sachsen*, est la partie la plus orientale de l'Allemagne intérieure. Il est renfermé entre la Prusse, au N., les duchés de Saxe, à l'O., et la Bohème, au S. L'Erz-gebirge et le Riesen-gebirge le limitent vers cette dernière. L'Elbe et la Mulde le parcourent du S. au N.

La capitale est *Dresde*, en allemand *Dresden* (90 000 hab.), sur l'Elbe. Aux environs est le château de *Pillnitz*, fameux par les conférences de 1791.

On y remarque aussi *Meissen*, sur l'Elbe, célèbre par sa porcelaine; *Leipsick*, en allemand *Leipzig* (50 000 hab.), sur l'Elster Blanc [1], affluent de la Saale; fameuse par son commerce de livres, son importante université et la bataille de 1813; *Chemnitz; Freyberg*, remarquable par son industrie minéralogique et par son école des mines; *Bautzen*, à l'E., dans la Lusace; célèbre par une bataille en 1813.

Les duchés de ***Saxe***, les principautés de ***Reuss*** et celles de ***Schwarzbourg*** forment un ensemble d'États entremêlés, qu'on trouve à l'O. du royaume de Saxe, au S. de la province prussienne de Saxe et à l'est des pays de Hesse.

Le plus important de ces petits États est le grand duché de *Saxe-Weimar-Eisenach*, qui a pour capitale *Weimar* (12 000 hab.), célèbre par la culture des sciences et des lettres. Les autres villes remarquables du grand duché sont: *Iéna*, fameuse par son université et par la victoire des Français sur les Prussiens en 1806; *Eisenach*, jolie ville, située fort loin à l'O. de la partie de l'État où se trouve Weimar.

Le duché de *Saxe-Cobourg-Gotha* a deux capitales: *Cobourg*, dans une belle vallée; et *Gotha* (15 000 hab.), la plus importante ville des duchés de Saxe, et celle qui possède les établissements scientifiques les plus intéressants, entre autres un observatoire et une bibliothèque de cent cinquante mille volumes.

Le duché de *Saxe-Meiningen* a pour capitale *Meiningen*, sur la Werra; il renferme aussi *Hildburghausen* et *Sonnenberg*, connue par ses fabriques de quincaillerie et de jouets d'enfants.

Le duché de *Saxe-Altenbourg*, le plus oriental des quatre duchés de Saxe, a pour capitale *Altenbourg* (15 000 hab.).

1. L'Elster Noir est une autre rivière, qui se jette dans l'Elbe par la rive droite. L'Elster Blanc est affluent de la Saale.

Les principautés de *Reuss*, enclavées dans les parties orientales des duchés de Saxe, se composent de deux États : la principauté de la *branche aînée*, capitale *Greitz*, et la principauté de la *branche cadette*, qui a pour capitales *Gera*, *Lobenstein* et *Schleitz*.

Les principautés de *Schwarzbourg* sont éparpillées dans les duchés de Saxe et dans la province prussienne de ce nom. Elles se divisent en deux États : *Schwarzbourg-Rudolstadt* et *Schwarzbourg-Sondershausen*.

Les duchés d'***Anhalt*** sont enclavés dans la Prusse, à l'E. du Brunswick et du Hanovre, et s'étendent sur les bords de l'Elbe, de la Mulde et de la Saale. Le Harz les couvre vers l'O. Ils se composent de trois divisions : la plus orientale et la plus importante est le duché d'*Anhalt-Dessau*, qui a pour capitale la jolie ville de *Dessau*, sur la Mulde; à l'O., se trouve le duché d'*Anhalt-Bernbourg*, capitale *Bernbourg;* au milieu, est le duché d'*Anhalt-Koethen*, capitale *Koethen*.

La ***Hesse-Électorale***, qu'on appelle aussi l'***Electorat de Hesse***, est le plus septentrional des trois États de Hesse. La Mulde et la Werra l'arrosent; le sol est généralement couvert de montagnes, qui appartiennent presque toutes à des branches occidentales du Thüringer-wald.

La capitale est *Cassel* (30 000 hab.), sur la Fulde.

Les autres villes principales sont : *Smalcalde* ou *Schmalkaden*, célèbre par ses salines, ses fabriques de quincaillerie, les mines de fer de son territoire, et par la ligue qu'y formèrent les princes protestants pour résister à Charles-Quint; *Fulde*, sur la rivière du même nom, avec une belle cathédrale; *Marbourg*, sur la Lahn, avec une université; *Hanau*, ville manufacturière.

Bassin du Rhin. — Dans le bassin du Rhin, on trouve le grand-duché de *Hesse*, le landgraviat de *Hesse-Hombourg*, la ville libre de *Francfort-sur-le-Main*, le duché de *Nassau*, le grand-duché de *Bade*, et la principauté de *Liechtenstein*.

Le grand-duché de ***Hesse***, au S.-O. de la Hesse-Electorale, s'étend sur les bords du Rhin et du Main.

La capitale est *Darmstadt* (30 000 âmes). La plus grande ville est *Mayence* (en allemand *Mainz*), forteresse importante, au confluent du Rhin et du Main (30 000 hab.).

On y trouve encore *Worms*, sur le Rhin; *Offenbach*, et *Giessen*, sur la Lahn, avec une université.

Le landgraviat de ***Hesse-Hombourg*** à l'O. du grand-duché de Hesse, est un des plus petits Etats de l'Allemagne. La capitale est la petite ville de *Hombourg*.

La ville libre de ***Francfort-le-Main***, en allemand *Frankfurt-am-Main* (60 000 hab.), située vers les confins de la Hesse-Darmstadt, de la Hesse-Électorale et du duché de Nassau, est le siége de la diète de la Confédération germanique. Ses deux grandes foires y attirent un nombre immense de négociants.

Le duché de ***Nassau***, renfermé entre les pays de Hesse et les provinces prussiennes occidentales, est borné à l'O. par le Rhin et au S. par le Main. La Lahn le parcourt de l'E. à l'O. *Wiesbaden*, la capitale, a des sources thermales renommées. Le duc réside ordinairement à *Biberich*, 4 kilomètres de Wiesbaden. Ce duché possède aussi les eaux minérales d'*Ems*, et celles de *Nieder-Selters* (qu'on appelle vulgairement eaux de *Seltz*).

Le grand-duché de ***Bade*** est un pays long et étroit, qui est resserré entre le Würtemberg et le Rhin, et qui se prolonge du N. au S. depuis le Main jusqu'au lac de Constance. La Forêt-Noire forme en grande partie la limite orientale de cet État et elle en couvre tout le S. Le Danube a sa source dans la partie orientale.

La capitale de l'État est *Carlsruhe* (24 000 hab.), belle ville.

Les autres villes sont : *Manheim* ou *Mannheim* (24 000 hab.), dans le N., au confluent du Necker et du Rhin; *Heidelberg*, sur le Necker, avec une fameuse université, et les restes du château des électeurs palatins[1], détruit par les armées de Turenne; *Rastadt*, célèbre par les conférences de 1714 et de 1798; *Bade* ou *Baden*, qui doit son nom à ses *bains* d'eaux minérales, fréquentés par un nombre immense de riches étrangers; *Salzbach*, où Turenne fut tué en 1675; *Fribourg-en-Brisgau*, en allemand *Freyburg* (15 000 hab.), avec une importante université; *Constance*, en allemand *Constanz*, célèbre par le concile de 1414 à 1418, et située sur la frontière de Suisse, à l'endroit où le Rhin sort du lac de Constance pour entrer dans le lac Inférieur.

La principauté de ***Liechtenstein***, placée sur la rive droite du Rhin, à 20 kilomètres au S. du lac de Constance, entre le Tyrol et la

1. Les comtes palatins n'étaient d'abord que des magistrats temporaires, chargés de rendre la justice dans divers palais (*palatia*) de l'Allemagne. Au XI^e^ siècle, cet emploi devint héréditaire dans une famille qui gouvernait le territoire de Heidelberg. On nomma *Palatinat* le pays qui était soumis à ces princes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Suisse, est un des plus petits États allemands; on n'y compte que 6000 habitants. La capitale est *Vadutz* ou *Liechtenstein*, près du Rhin.

ÉTATS PARTAGÉS ENTRE LES BASSINS DU RHIN ET DU DANUBE. Il y a trois pays qui sont partagés presque également entre les bassins du Rhin et du Danube : ce sont ceux de *Würtemberg*, de *Hohenzollern* et de *Bavière*.

Le royaume de ***Würtemberg*** est un des États principaux de l'Allemagne, et compte environ 1 800 000 habitants. C'est un des pays les plus populeux et les plus industrieux de l'Europe. Les Alpes de Souabe le traversent de l'E. à l'O. Les montagnes de la Forêt-Noire s'y élèvent à l'O.

La capitale est *Stuttgart* (40 000 âmes); *Louisbourg* ou *Ludwigsburg*, sur le Necker, est une autre résidence royale; *Heilbronn* est connue par son industrie; *Hall*, par ses sources salées; *Tübingen*, par son université. *Ulm*, sur le Danube, est célèbre par la capitulation de 1805.

Le pays de ***Hohenzollern***, aujourd'hui dépendant de la Prusse, est enclavé entre le royaume de Würtemberg et le grand-duché de Bade. Il a formé longtemps deux principautés indépendantes : la principauté de *Hohenzollern-Hechingen*, et la principauté de *Hohenzollern-Sigmaringen*.

Le royaume de ***Bavière***, en allemand *Baiern*, est l'État le plus considérable de l'Allemagne intérieure, et renferme 77 000 kilomètres carrés et 4 000 000 d'habitants; elle se compose de deux parties séparées : la *Bavière propre* et la *Bavière rhénane*.

La première, qui est beaucoup plus étendue que l'autre, est traversée au milieu par le Danube, et dans le nord par le Main. Parmi ses divisions on distingue la *Franconie*.

Munich, en allemand *München* (100 000 hab.), capitale du royaume, est sur l'Isar. Les autres villes remarquables du bassin du Danube sont : *Augsbourg* (35 000 hab.); *Ratisbonne*, en allemand *Regensburg* (25 000 hab.), au confluent de la Regen et du Danube : ville ancienne, qui fut longtemps le siége de la diète de l'empire Germanique; *Passau*, au confluent de l'Inn et du Danube.

Dans le bassin du Main, on distingue : *Anspach* ou *Ansbach*, sur la Rezat, affluent de la Regnitz; — *Schwabach*, renommée par ses fabriques d'aiguilles, d'épingles, etc.; — *Nuremberg* ou *Nürnberg* (42 000 hab.), sur la Pegnitz, affluent de la Regnitz; intéressante par son grand commerce et ses nombreuses fabriques d'instruments

de musique et de mathématiques, de lunettes, de jouets d'enfants, de chapelets, etc.; par l'invention des montres, des pendules, des filières à tirer le fil de fer, des fusils à vent, des batteries d'armes à feu, de la clarinette, du laiton et de la sphère terrestre; — *Fürth* (17 000 hab.), autre ville fort industrieuse, avec une université juive; — *Bamberg* (20 000 hab.), sur la Regnitz, avec le magnifique château de Petersberg; — *Bayreuth*, sur le Main; — *Würzbourg*, aussi sur le Main, avec une citadelle célèbre, une université et des vignobles renommés.

Au bord du lac de Constance se trouve *Lindau*, bâtie sur trois îles.

La Bavière rhénane, ou le cercle du Rhin, s'étend sur la gauche du Rhin, au N. de l'Alsace et au S.-O. de la Hesse-Darmstadt. La chaîne des Vosges en couvre une partie, et y présente le mont Tonnerre ou Donnersberg. Le chef-lieu est *Spire*, en allemand *Speyer*, près du Rhin. — *Deux-Ponts* ou *Zweybrücken* est une jolie petite ville, qui fut la capitale d'un duché du même nom. — *Landau* a d'importantes fortifications.

L'armée de la Bavière est de 78 000 hommes, et son revenu s'élève à 100 000 000 de francs.

Chemins de fer, zollverein.

Une grande ligne, qui se rattache aux chemins de fer de la Belgique et du N. de la France, entre dans l'Allemagne occidentale par *Aix-la-Chapelle* et *Cologne*, et se prolonge à travers l'Allemagne centrale jusqu'à *Berlin*, en se divisant en deux branches principales, l'une par *Hanovre*, *Brunswick* et *Magdebourg*, l'autre par *Cassel*, *Gotha* et *Dessau*. À cette double ligne se rattachent des chemins qui vont, vers le N., à *Brème*, à *Hambourg*, dans le *Danemark* et dans le *Mecklenbourg*, et, vers le S., à *Francfort*, à *Leipsick*, à *Chemnitz*, à *Dresde* et de là à *Vienne*.

Il y a un chemin de *Leipsick* à *Augsbourg*, par *Nuremberg*; d'*Augsbourg*, des chemins vont à *Munich*, à *Kaufbeuren*, au lac de *Constance*; au chemin du lac se rattache celui qui passe à *Ulm* et se dirige sur *Stuttgart* et *Heilbronn*. Il faut encore remarquer dans l'Allemagne intérieure les chemins de *Francfort* à *Wiesbaden* (par *Mayence*), à *Hanau*, à *Bâle* (par *Carlsruhe*); enfin celui qui, de *Mayence* se rend dans la *Bavière rhénane*.

Le commerce a été longtemps entravé par la multiplicité des petits États, qui avaient, chacun, leurs douanes particulières; mais, depuis 1833, il s'est formé, sous l'influence de la Prusse, une association commerciale appelée *zollverein* (union des douanes), qui possède

une frontière générale des douanes, de sorte que tous les États de l'association sont enfermés dans l'uniformité d'un même tarif; cependant quelques États n'y ont pas accédé.

Il s'est formé une autre union douanière, appelée *Steuerverein* (union des impôts), dont le Hanovre est le centre.

C'est surtout par les ports de Hambourg, de Brème, de Lübeck, au N., et par celui de Trieste (en Autriche), au S., que se fait le commerce de l'Allemagne.

Gouvernement, religion, habitants, instruction, langue, armée.

Les trente-six États qui se partagent la possession de l'Allemagne sont confédérés, et leur union forme la *Confédération germanique*. Ils sont d'ailleurs indépendants les uns des autres, et chacun a ses lois et son gouvernement particuliers. Les affaires qui intéressent la Confédération sont réglées par une *diète* qui siége à Francfort-sur-le-Main.

Toutes les religions sont tolérées en Allemagne; la religion catholique domine au S.; la religion protestante (comprenant les luthériens et les calvinistes), au N.

La population de l'Allemagne appartient à deux familles principales: les *Allemands proprement dits*, au nombre d'environ 33 000 000; et les *Slaves*, au nombre de 6 000 000, et divisés en *Wendes*, *Serbes*, *Slovaques*, *Tchèkhes* ou *Bohèmes*, etc. Il y a un assez grand nombre de *juifs*, répandus à peu près partout; des *Wallons* (d'origine française), vers le cours inférieur du Rhin, et des *Italiens*, vers le S.

L'instruction est fort répandue; il y a vingt universités et une infinité de gymnases, de musées, de sociétés littéraires, de bibliothèques publiques, etc. La langue allemande est belle et poétique.

L'armée fédérale est d'environ 350 000 hommes.

§ 5. Autriche.

Limites et étendue.

L'empire d'Autriche, en allemand *OEsterreich* (empire de l'E.), s'allonge de l'E. à l'O., et a pour bornes, au N. le royaume de Prusse et celui de Pologne; à l'E., la Russie; au S., la Turquie d'Europe et la mer Adriatique, qui s'y enfonce en formant deux golfes considérables, c'est-à-dire les golfes de Trieste et de Quarnero, entre lesquels s'avance la presqu'île d'Istrie; au S. O., plusieurs États italiens, dont les principaux sont ceux de Sardaigne et de l'Église; à l'O., l'Allemagne intérieure et la Suisse.

Le Riesen-gebirge et la Vistule forment une partie de sa limite septentrionale; son extrémité la plus orientale est marquée par le confluent du Dniestr et de la Podhorce; au S., les monts Carpathes, le Danube et la Save la limitent sur une assez grande étendue; elle est bornée au S.-O. par le Pô, le Tésin et le lac Majeur; à l'O., par le Rhin, le lac de Constance, l'Inn, le Bœhmer-wald et l'Erz-gebirge.

Cette vaste monarchie a plus de 1300 kilomètres de l'E. à l'O., mais elle n'a que 500 kilomètres dans sa moyenne largeur, du N. au S. Sa superficie est de 670 500 kilomètres carrés, et sa population de 37 000 000 d'habitants.

Montagnes.

L'Autriche est couverte par deux grands systèmes de montagnes: l'un s'étend à l'E. et au N. et comprend les *Carpathes*, les monts *Sudètes* et les montagnes qui enveloppent le plateau de la Bohème, c'est-à-dire les monts *Moraves*, les montagnes de la *Forêt de Bohème*, l'*Erzgebirge* et les montagnes des *Géants*. L'autre, au S.-O., est formé par les *Alpes*, qui y prennent les noms d'*Alpes Rhétiques*, *Noriques*, *Carniques*, *Juliennes* et *Dinariques*.

La partie la plus élevée du premier de ces systèmes est le *Tatra*, dans les Carpathes: c'est un groupe couvert de neiges continuelles, et dont le point culminant est le mont *Lomnitz* (2700 mètres).

Les points culminants des Alpes autrichiennes sont le mont *Ortles*, dans les Alpes Rhétiques, et le *Cross-Glockner*, dans les Alpes Noriques : ils atteignent environ 4000 mètres.

Cours d'eau, canaux et lacs.

L'Autriche est partagée entre quatre versants de mer : tout ce qui est au N. de la grande arête principale est réparti entre les bassins de la mer du Nord et de la Baltique. Tout ce qui est au S., et c'est la partie la plus considérable, appartient aux bassins de la mer Noire et de l'Adriatique.

Sur le versant de la mer du Nord, coulent l'*Elbe*, qui reçoit la *Moldau*, à gauche, et le *Rhin*, qui borne un peu l'empire vers l'O.

Sur le versant de la Baltique, on remarque l'*Oder* et la *Vistule*, à laquelle se joint le *San*.

Le versant de la mer Noire occupe le plus d'espace: on y voit le *Danube*, qui, coulant d'abord à l'E., puis au S., parcourt le cœur de l'empire, et occupe le fond de cette immense vallée renfermée entre la grande arête et les Alpes orientales. Il reçoit à droite l'*Inn*, grossi

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de la *Salza;* l'*Ens*, la *Raab*, la *Drave*, augmentée de la *Mur;* la *Save*, à laquelle s'unit la *Kulpa*. A gauche, ce grand fleuve a pour affluents la *Morava* ou *March*, le *Vag* ou *Waag*, le *Gran*, la *Theiss*, très-longue rivière, qui se grossit elle-même du *Szamos*, du *Kœrœs* et du *Maros*. La Theiss et le Danube coulent longtemps parallèlement, et ils sont unis par deux canaux importants : le canal de *Pesth* et le canal *François*.

Le *Dniester* (en allemand) ou *Dniestr* (en russe), dans la partie orientale de l'empire, appartient aussi au bassin de la mer Noire.

Dans le bassin de la mer Adriatique, on trouve l'*Isonzo*, le *Tagliamento*, la *Piave*, la *Brenta*, l'*Adige* et le *Pô*, avec ses affluents le *Tésin*, l'*Adda*, l'*Oglio*, le *Mincio*.

Il y a plusieurs grands lacs en Autriche : le plus considérable est le *Balaton* ou *Platten-see*, au centre de l'empire, un peu à la droite du Danube, dans lequel il s'écoule par un filet d'eau ; le lac marécageux de *Neusiedel*, au N.-O. du Balaton, verse ses eaux dans la Raab.

Dans le S.-O. de l'empire, plusieurs lacs s'écoulent dans le Pô : le lac de *Garde*, par le Mincio; le lac d'*Iseo*, par l'Oglio ; le lac de *Côme*, par l'Adda ; le lac *Majeur*, par le Tésin.

Plaines, climat, productions.

Au centre de cet empire, entre les deux grands systèmes de montagnes, il y a de vastes plaines, dont plusieurs sont marécageuses et malsaines. Au N.-E., au delà des Carpathes, on rencontre encore de grandes plaines d'un aspect un peu monotone; au S.-O., sont les plaines magnifiques des bords du Pô. Les cantons voisins de l'Adriatique jouissent d'un climat fort chaud, et les oliviers, le riz, le cotonnier, y donnent de bons produits. On récolte des vins renommés dans plusieurs parties de l'empire. Enfin, peu de contrées sont aussi riches en métaux : il y a de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du mercure, de l'étain, etc.

Divisions et villes principales.

L'empire d'Autriche a, vers l'O., six pays principaux en Allemagne, c'est-à-dire dans la Confédération germanique. Ce sont la *Bohème;* la *Moravie*, avec le duché de *Silésie ;* l'*archiduché d'Autriche*, avec le duché de *Salzbourg;* la *Styrie*, l'*Illyrie* et le *Tyrol*.

Il comprend, au S.-O., un pays en Italie : c'est le royaume *Lombard-Vénitien*.

Il possède, hors de l'Allemagne et de l'Italie, c'est-à-dire dans les régions slaves et hongroises, les sept divisions suivantes : la *Galicie*, le *royaume de Hongrie*, la *woïwodie de Serbie* avec le *banat de Temes*, le *royaume de Croatie* et d'*Esclavonie*, la *Transylvanie*, les *Confins militaires* et la *Dalmatie*.

On peut donc diviser tout l'empire en trois parties : la *partie allemande*, la *partie italienne* et la *partie slave et hongroise*.

Partie allemande.

Le royaume de Bohême, en allemand *Bœhmen*, est situé à l'angle N.-O. de l'empire, et encaissé entre le Bœhmerwald, les monts Moraves, le Riesen-gebirge et l'Erz-gebirge. L'Elbe l'arrose. C'est un pays très-peuplé et très-industrieux.

La capitale est *Prague*, en allemand *Prag* (130 000 hab.), sur la Moldau; ville très-forte, avec une célèbre université. Les autres villes principales sont : *Reichenberg* (15 000 hab.), connue par ses draps; *Tœplitz*, *Carlsbad* et *Sedlitz*, par leurs bains d'eaux minérales.

Le margraviat de Moravie (en allemand *Mœhren*), joint au duché de Silésie[1], est à l'E de la Bohème, dont les monts Moraves le séparent.

Brünn (40 000 hab.), capitale de la Moravie, est une place forte. On remarque encore : *Austerlitz*, petite ville fameuse par une grande victoire des Français en 1805; — *Olmütz* (15 000 hab.), ville forte, ancienne capitale de la Moravie, sur la March; — *Iglau;* — *Troppau*, capitale du duché de Silésie.

L'archiduché d'Autriche, au S. de la Bohème et de la Moravie, s'allonge de l'E. à l'O., sur les deux rives du Danube, depuis l'Inn jusqu'à la March. Il est divisé en trois parties : le pays *au-dessous de l'Ens* ou la *Basse-Autriche*, le pays *au-dessus de l'Ens* ou la *Haute-Autriche*, et le duché de *Salzbourg*.

Vienne, en allemand *Wien* (400 000 hab.), chef-lieu du pays au-dessous de l'Ens, et en même temps la capitale de l'archiduché et de l'empire, se trouve sur la rive droite du Danube.

On remarque encore dans la Basse-Autriche, le château impérial de *Schœnbrunn* et le village de *Wagram*, célèbre par une victoire des Français en 1809.

Lintz (25 000 hab.), place forte et chef-lieu du pays au-dessus de l'Ens, est sur le Danube.

Salzbourg, chef-lieu du duché du même nom, est sur la Salza, dans un territoire riche en mines de sel.

1. Cette Silésie est la Silésie *autrichienne*. Il y a une autre Silésie, bien plus considérable, en Prusse.

Le duché de STYRIE, en allemand *Steyermark*, se trouve au S. de l'archiduché d'Autriche. Les mines de fer abondent dans ce pays montagneux.

La capitale est *Grætz* (40 000 hab.), sur la Mur.

Le royaume d'ILLYRIE, en allemand *Illyrien*, s'étend au S.-O. de la Styrie, jusqu'à la mer Adriatique. Il est composé de la *Carniole*, de la *Carinthie*, du comté de *Goritz*, du margraviat d'*Istrie* et du territoire de *Trieste*.

La capitale est *Laybach* (15 000 hab.), sur la Save; la plus grande ville est *Trieste* (75 000), le principal port de mer de l'empire, au fond d'un golfe du même nom. On remarque ensuite *Idria*, célèbre par ses riches mines de mercure; — *Klagenfurt*; — *Gorice*, *Goritz* ou *Gorizia*, sur l'Isonzo, dans le Frioul autrichien; — *Rovigno*, sur la côte occidentale de la presqu'île d'Istrie.

Les îles de *Cherso* et de *Veglio*, au S.-E. de cette presqu'île, dans le golfe de Quarnero, dépendent aussi du royaume d'Illyrie.

Le comté de TYROL, dans lequel est compris, à l'O., le pays de *Vorarlberg*, est au S.-O. de l'archiduché d'Autriche, et au N.-O. de l'Illyrie. Les Alpes Rhétiques le traversent de l'O. à l'E.

La capitale est *Inspruck* ou *Innsbruck*, sur l'Inn, entre de hautes montagnes; on remarque ensuite *Bregenz*, à l'extrémité S.-E. du lac de Constance; — *Botzen* ou *Bolzano*, connue par ses foires; — *Trente*, en allemand *Trient* (15 000 hab.), célèbre par le grand concile qui s'y tint contre les protestants au XVI^e^ siècle; — *Roveredo*.

Partie italienne.

L'empire d'Autriche possède en Italie le royaume LOMBARD-VÉNITIEN, qui s'étend sur le versant méridional des Alpes, à la gauche du Pô, et qui s'allonge de l'O. à l'E., depuis le Tésin jusqu'à la mer Adriatique. Ce royaume a pour capitale *Milan*, et se divise en deux gouvernements : celui de *Milan* ou de *Lombardie*, à l'O., et celui de *Venise*, à l'E. (voy. l'ITALIE).

Partie slave et hongroise.

Les pays slaves et hongrois sont la partie orientale de l'empire.

Le royaume de GALICIE, en allemand *Galizien*, en polonais *Halicz*, avec le grand-duché de *Cracovie* et le duché de *Bukovine*, est un pays polonais qui s'allonge du N.-O. au S.-E., et qui est séparé du reste de la monarchie par les monts Carpathes.

La capitale est *Lemberg*, *Lwow* ou *Leopol*, grande et belle ville de 75 000 habitants. Les autres villes remarquables sont : *Cracovie*, en allemand *Krakau*, en polonais *Krakow* (40 000 hab.), réunie à l'Autriche en 1846; — *Brody* (24 000 hab., presque tous israélites); — *Halicz*, sur le Dniestr, remarquable par ses sources salées, et parce qu'elle fut autrefois la capitale de la Galicie, à laquelle elle a donné son nom; — *Bochnia* et *Wieliczka*; fameuses par leurs mines de sel gemme; — *Tschernowitz*, chef-lieu du pays montagneux de Bukovine.

Le royaume de HONGRIE est la plus grande des divisions de l'Autriche, et l'on y compte 8 000 000 d'habitants : il s'étend au centre de l'empire. Le Danube et la Theiss le parcourent. Le S.-O. du royaume est couvert par les ramifications des Alpes; le N. et le N.-E., par les ramifications des Carpathes. Le sol est très-fertile dans la plus grande partie de la contrée : on y récolte d'excellents vins, et beaucoup de céréales et de bons fruits. Les mines de la Hongrie sont célèbres : on y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, etc.; et il y a de nombreuses sources minérales.

La Hongrie s'appelle en allemand *Ungarn*, et en hongrois *Magyar-Orszag*, c'est-à-dire *pays des Magyars*. Elle est partagée en quatre grands cercles : le *cercle au delà du Danube*, à l'O.; *le cercle au delà de la Theiss*, à l'E.; et les *cercles en deçà du Danube* et *en deçà de la Theiss*, au milieu. Ces cercles se divisent en comitats.

Dans le cercle au delà du Danube, on remarque : *Stuhl-Weissenbourg* ou *Albe-Royale*, ville très-ancienne, où les rois de Hongrie étaient anciennement couronnés et ensevelis; — *OEdenbourg* ou *Soprony*, près du lac de Neusiedel; — *Raab* ou *Gyœr*, sur la rivière du même nom.

Dans le cercle en deçà du Danube, on trouve : *Bude* ou *Ofen* (40 000 hab.), sur le Danube, capitale de la Hongrie; — *Pesth* (100 000 hab.), sur la rive gauche du Danube, en face de Bude; — *Presbourg* ou *Posony*, belle ville (40 000 hab.), ancienne capitale de la Hongrie, aussi sur le Danube; — *Gran* ou *Esztergom*, sur le Danube, patrie de saint Étienne, siége de l'archevêché primatial de la Hongrie, avec une magnifique cathédrale; — *Schemnitz*, célèbre par ses mines d'or, d'argent, de plomb et de cuivre, et par son école de minéralogie; — *Ketskemet* (40 000 h.), *Theresientadt* ou *Theresianopel* (40 000 h.); *Zombor*; *Neusatz*, place très-forte, dans le S., sur le Danube.

Le cercle en deçà de la Theiss renferme *Erlau* ou *Eger* et *Tokay* ou *Tokaj*, fameuses par leurs excellents vins; — *Kaschau* et *Miskolcz* (28 000 hab.).

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le cercle au delà de la Theiss a pour villes principales *Debretzin* (55 000 hab.), *Szegedin* (40 000 hab.).

Au S.-E. de la Hongrie, est la division qu'on appelle woïvodie de Serbie et Banat de Temes; la ville principale est *Temesvar*, forteresse fameuse.

Au S. de la Hongrie se trouve le royaume de Croatie et d'Esclavonie, qui est formé des parties civiles de la Croatie et l'Esclavonie. Il a pour capitale *Agram* ou *Zagrab* (20 000 hab.), près de la Save. On y distingue encore l'importante forteresse de *Carlstadt*, et *Eszek*, sur la Drave.

A l'E. de la Hongrie, et à l'angle S. E. de l'empire, se trouve la grande-principauté de Transylvanie ou Erdély (c'est-à-dire le pays *au delà des forêts*). Les Carpathes couvrent partout cette région. Le règne minéral y est fort riche, surtout en mines et en lavages d'or, en argent, en cuivre, en plomb, en sel gemme et en pierres précieuses.

Les habitants de la Transylvanie sont un mélange de différentes nations : les principales sont les *Hongrois*, les *Saxons* et les *Szeklers* ou *Sicliens;* ces derniers sont tous voués au service militaire.

La capitale est *Klausenbourg* ou *Kolosvar* (26 000 hab.), sur le Szamos; la ville la plus considérable est *Cronstadt* (35 000 hab.), près de la frontière de la Turquie. On remarque, en outre, *Hermanstadt* et *Carlsbourg* ou *Albe-Julie*.

Les Confins militaires composent une longue et étroite bande qui s'étend le long des frontières de la Turquie, depuis la mer Adriatique jusqu'à la Bukovine. Ils diffèrent du reste de l'empire par une organisation toute militaire, qui fut établie au XVI^e^ siècle pour former une barrière contre l'empiétement des Turcs. C'est une espèce de camp perpétuel, et tous les habitants y sont soldats. Les deux parties les plus importantes sont : l'*Esclavonie militaire* et la *Croatie militaire*.

L'Esclavonie militaire s'étend au S. de l'Esclavonie civile, le long de la rive gauche de la Save, et à droite du Danube; elle renferme, sur le Danube, *Peterwardein*, place forte, célèbre par une grande victoire que le prince Eugène y remporta sur les Turcs en 1716; et *Carlowitz*, où fut conclu un traité fameux, en 1699, entre les Autrichiens et les Turcs.

La Croatie militaire est baignée au S.-O. par la mer Adriatique. Elle renferme *Zeng*, port de mer.

La royaume de Dalmatie, en allemand *Dalmatien*, est la plus méridionale des divisions de l'Autriche; c'est une contrée longue et étroite, qui s'étend du N.-O. au S.-E., entre la mer Adriatique et la Turquie. Presque partout elle est couverte par les Alpes Dinariques. Une multitude d'îles sont répandues dans cette partie de l'Adriatique. On remarque surtout les îles *Pago*, *Grossa*, *Brazza*, *Lesina*, *Curzola* et *Meleda*.

La capitale est *Zara*, petite ville maritime de 7000 âmes; les autres villes sont: *Spalatro* ou *Spalato*, port de mer, près de l'emplacement de l'ancienne Salone; — *Raguse*, autrefois république puissante; — *Cattaro*, vers l'extrémité méridionale du royaume, sur le golfe qu'on nomme Bouches de Cattaro.

Chemins de fer.

Vienne communique avec *Cracovie* par la grande ligne qu'on appelle *Ferdinand-Nord-Bahn*, et à laquelle se rattachent les chemins de *Brünn* et d'*Olmutz*, qui se réunissent ensuite pour former la ligne dirigée sur *Prague*, *Dresde* et *Berlin;* il s'y rattache aussi un chemin qui va à *Presbourg*, à *Pesth*, à *Debretzin*, et qui envoie plusieurs rameaux dans le centre de la Hongrie; un autre embranchement se rend à *Stockerau*. De *Vienne*, un chemin conduit à *Bruck*, et un autre à *Laybach*, d'où il continuera jusqu'à *Trieste*.

Lintz est uni à *Budweiss*, au N., et à *Gmunden*, au S.; *Milan* est joint à *Côme*, au N., et à *Treviglio*, à l'E.; *Vérone* communique avec *Venise*.

Gouvernement, religion, habitants, civilisation, langues.

Le gouvernement de l'Autriche est une monarchie absolue. Le catholicisme est la religion dominante; mais la liberté de conscience est entière, et les religions protestante et grecque comptent aussi, dans cet empire, de nombreux sectateurs.

La population de la monarchie autrichienne est une agglomération de peuples divers, profondément séparés entre eux par les mœurs, les institutions, le langage, souvent même par une forte antipathie.

On compte 8 000 000 d'*Allemands*, 5 500 000 *Hongrois* ou *Magyars*, peuple de famille finnoise et qui paraît originaire de l'Asie, 5 000 000 d'*Italiens*, 15 000 000 de *Slaves*. Ces derniers se divisent en un grand nombre de peuples, tels que les *Tchèkhes* ou *Bohèmes*, qui habitent la Bohème; les *Slovaques*, dans la Moravie et la Hongrie; les *Polonais*, dans la Galicie; les *Rusniaques* ou *Routhènes*, dans la même contrée et dans la Hongrie; les *Slavons* ou *Esclavons*, dans l'Esclavonie; les *Slovènes*, comprenant les *Wendes* et les *Carniolais*,

dans la Styrie et l'Illyrie ; les *Dalmates*, les *Istriens*, les *Croates*, les *Serbes*, les *Schocaces*, sur les limites méridionales de l'empire.

Environ 2 700 000 *Valaques* et *Moldaves*, dont la langue dérive directement du latin, se trouvent dans la partie S.-E. de l'Autriche.

Les *juifs* sont plus nombreux que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Enfin, c'est aussi l'un des États où l'on rencontre le plus de ces *Bohémiens* ou *Zigueunes*, populations errantes qu'il ne faut pas confondre avec les Bohémes.

Les langues parlées dans l'empire sont aussi diverses que les nations qui l'habitent. Cette divergence même des idiomes a fait adopter le latin comme un lien entre les différentes populations de la Hongrie et de la Transylvanie.

Armée, marine, revenu.

L'organisation militaire de l'Autriche est le principal élément de sa puissance ; l'armée se compose de deux parties distinctes : l'armée permanente, et les colonies militaires (celles des Confins militaires) : en temps de paix, elle compte 492 000 hommes ; en temps de guerre, ce nombre peut être porté à 600 000. L'armée navale compte 27 bâtiments, dont 4 frégates et 6 corvettes. Le revenu de l'empire s'élève à environ 500 000 000 de francs.

§ 7. Prusse.

Limites, aspect physique, montagnes, cours d'eau.

La Prusse (en allemand *Preussen*) forme une longue bande de terre, qui s'étend de l'E. à l'O., depuis la Russie jusqu'à la France, et qui n'est interrompue que par une partie étroite de l'Allemagne intérieure ; elle se trouve ainsi divisée en deux portions principales : l'une à l'E., l'autre à l'O. La superficie de tout cet ensemble est de 279 400 kilomètres carrés.

La ***partie orientale*** est la plus considérable, et s'étend entre la mer Baltique, au N., et l'empire d'Autriche, au S. Les monts *Sudètes* et les montagnes des *Géants* (*Riesen-gebirge*) s'élèvent vers la frontière méridionale ; les montagnes du *Harz* se montrent à l'O. ; mais, en général, cette partie du royaume a de vastes plaines, remplies de petits lacs, de marais et de sable, ou couvertes de bois.

Dans cette division de la Prusse, le principal tributaire de la mer du Nord est l'*Elbe*, qui reçoit la *Mulde*, la *Saale* et le *Havel*, grossi de la *Sprée*.

Sur le versant de la Baltique on remarque : l'*Oder*, qui se grossit de la *Neisse supérieure*, de la *Neisse inférieure* et de la *Wartha*, et qui va se jeter dans le *Pommersche-Haff* ou *Stettiner-Haff* ; — la *Vistule*, en polonais *Wisla*, en allemand *Weichsel*, divisée, vers son embouchure, en trois branches, dont deux vont dans le *Frische-Haff*, et la troisième se rend directement dans la mer par le golfe de Dantzick ; — la *Pregel*, qui tombe dans ce même Frische-Haff ; — le *Niémen* ou *Memel*, qui se jette dans le *Curische-Haff*.

C'est particulièrement vers le Frische-Haff et le Curische-Haff que l'on recueille le *succin* ou *ambre jaune*.

La ***partie occidentale*** du royaume est renfermée entre la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne intérieure. C'est un pays agréablement coupé de montagnes et de vallées. On y remarque, vers le S., les monts *Eiffel*, de nature volcanique, et les hauteurs du *Hundsrück*.

Le *Rhin* parcourt du S. au N. cette contrée. Il y reçoit la *Moselle*, à gauche, et la *Lippe* et la *Ruhr*, à droite. Dans le N.-E., on trouve le *Weser* et l'*Ems*.

Divisions et villes principales.

Le royaume de Prusse est divisé en neuf provinces. Trois sont situées hors de l'Allemagne et habitées par des populations slaves : ce sont celles de *Prusse orientale*, de *Prusse occidentale* et de *Posen*. Les six autres, placées en Allemagne, sont la *Poméranie*, le *Brandebourg*, la *Silésie*, la *Saxe*, la *Westphalie* et le *Rhin*. Les deux dernières provinces composent la partie occidentale des États prussiens ou la *Prusse rhénane*.

On peut classer les provinces prussiennes en trois régions : la première comprend les provinces *slaves* ; la seconde, les provinces *allemandes de l'est* ; la troisième, les *provinces allemandes de l'ouest*.

Provinces slaves.

Les provinces de Prusse orientale et de Prusse occidentale, formées de l'ancienne contrée qui porta seule longtemps le nom de Prusse, sont les provinces les plus orientales du royaume : elles s'étendent sur la côte de la Baltique, vers le golfe de Dantzick, autour du Curische-Haff et du Frische-Haff, et sur les bords de la Vistule, de la Pregel et du Niémen. On parle généralement, dans ce pays, le polonais et le letton, deux dialectes de la grande langue slave.

Le chef-lieu de la province de Prusse orientale est *Kœnigsberg*, en polonais *Krolewiecz* (75 000 hab.), sur la Pregel, près de l'extrémité orientale de Frische-Haff.

Les autres villes de cette province sont : *Pillau*, à l'extrémité d'une étroite presqu'île qui s'avance entre la Baltique et le Frische-Haff; — *Memel*, à l'extrémité septentrionale du Curische-Haff; — *Tilsitt* (12 000 hab.), sur le Niémen; célèbre par l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre de Russie en 1807; — *Friedland* et *Eylau*, fameuses par deux victoires des Français en 1807.

Dans la province de Prusse occidentale, on voit : *Dantziek*, en allemand *Danzig*, en polonais *Gdansk* (65 000 hab.), la principale place maritime de la Prusse, sur le bras occidental de la Vistule, qui se jette près de là dans le golfe de Dantzick; — *Elbing* (22 000 hab.); — *Thorn*, patrie de Copernic.

La province de Posen ou Poznanie, au S.-O. des provinces de Prusse, est une grande plaine fertile, traversée par la Wartha.

Posen, en polonais *Poznan* (45 000 hab.), capitale de la province, est sur la Wartha; — *Gnesne* ou *Gnesen* est intéressante par ses foires.

Provinces allemandes de l'est.

La Poméranie, en allemand *Pommern*, s'étend le long de la côte de la Baltique, et comprend la partie inférieure du cours de l'Oder et le Pommersche-Haff.

Stettin (47 000 hab.), le chef-lieu de la province, est sur l'Oder.

Les autres villes sont : *Stralsund*, port de mer (19 000 hab.), en face de l'île de Rügen, autrefois forteresse redoutable sous le gouvernement suédois; — *Greifswalde*, importante par son université; — *Kœslin*, port de mer.

La province de Brandebourg est le cœur de la monarchie. L'Oder l'arrose à l'E.; l'Elbe la limite à l'O.; le Havel et la Sprée coulent dans l'intérieur du pays. Les canaux de Frédéric-Guillaume et de Finow joignent ces rivières à l'Oder.

Le chef-lieu est *Potsdam* (40 000 hab.), jolie ville, sur le Havel, avec un magnifique château royal. Aux environs est le château de *Sans-Souci*, qui était la résidence favorite du grand Frédéric.

C'est dans cette province que se trouve Berlin (425 000 hab.), capitale du royaume, sur la Sprée.

Brandebourg, en allemand *Brandeburg*, sur le Havel, est une ville industrieuse. — *Francfort-sur-l'Oder* (30 000 hab.) a des foires renommées.

La Silésie, en allemand *Schlesien*, s'allonge au S.-E. du Brandebourg. L'Oder la parcourt dans toute sa longueur.

Le chef-lieu est *Breslau* (110 000 hab.), sur l'Oder.

Les autres villes remarquables de la province sont : *Gross-Glogau*, place forte, sur l'Oder; — *Neisse*, place forte, sur la Neisse supérieure; — *Gœrlitz* (19 000 hab.), sur la même rivière; — et *Liegnitz*, intéressante par ses draps.

La province de Saxe, une des plus riches et des plus peuplées de la monarchie, est au S.-O. du Brandebourg. Les montagnes du Harz, si importantes par leurs mines, y présentent à l'O. leur plus haut sommet, le mont Broeken ou Broxberg.

Le chef-lieu est *Magdebourg* (55 000 hab.), place forte, sur l'Elbe.

Les autres villes remarquables sont : *Halberstadt* (20 000 hab.). — *Wittemberg*, sur l'Elbe, avec les tombeaux de Luther et de Mélanchthon; — *Halle* (34 000 hab.), sur la Saale, fameuse par son université; — *Mersebourg*, par sa bière; — *Erfurt* (32 000 hab.), avec d'imposantes fortifications; — *Lützen*, célèbre par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe, en 1632, et par une victoire de Napoléon, en 1813.

Provinces allemandes de l'ouest.

La Westphalie, en allemand *Westphalen*, arrosée par le Weser et l'Ems, récolte beaucoup de lin et de chanvre. Les villes principales sont : *Münster*, chef-lieu (25 000 hab.); — *Minden*, sur le Weser, près du défilé de la Porte Westphalienne, dans la forêt Teutoburgienne, où les légions de Varus furent massacrées par les Germains.

La province du Rhin se trouve au S.-O. de la Westphalie; c'est la plus occidentale et l'une des plus riches des provinces prussiennes. Le Rhin la parcourt du S. au N.

Le chef-lieu est *Coblentz* (25 000 hab.), au confluent de la Moselle et du Rhin.

Les autres villes remarquables de la province sont : *Cologne* (en allemand *Kœln*) (95 000 hab.), sur le Rhin, intéressante par ses monuments gothiques. — *Aix-la-Chapelle* (en allemand *Aachen*), peuplée de 50 000 âmes, très-ancienne, et qui fut illustrée par le séjour de Charlemagne; — *Clèves* ou *Kleve*, près du Rhin; — *Wesel*, place forte, sur le Rhin, au confluent de la Lippe; — *Crevelt* ou *Crefeld* (36 000 hab.), remplie de manufactures de soieries; — *Düsseldorf* (26 000 hab.), une des plus belles villes de l'Allemagne, sur le Rhin; — *Elberfeld* (40 000 hab.), avec de nombreuses fabriques de dentelles, de soieries, etc.; — *Barmen* (36 000 hab.), aussi très-industrieuse; — *Zülpich*, autrefois *Tolbiac*, célèbre par la victoire de Clovis sur les

Allemands; — *Bonn*, jolie ville, sur le Rhin, avec une université; — *Juliers* ou *Jülich*, recommandable par son antiquité et ses fabriques de draps; — *Eupen*, connue aussi par ses draps; — *Trèves* (19 000 hab.), ville très-ancienne.

La monarchie prussienne possède encore le pays de *Hohenzollern*, dans le S. de l'Allemagne intérieure; et elle réclame, d'après les traités, la possession de la principauté de *Neuchâtel* et *Valengin*, en Suisse.

Chemins de fer.

La Prusse est un des pays d'Europe où il y a le plus de chemins de fer. De *Berlin*, partent cinq lignes : l'une au N., sur *Stettin*, d'où elle se dirige sur la Prusse proprement dite, jusqu'à *Bromberg* et à *Posen*; — une seconde à l'E., sur *Breslau* et *Cracovie*, avec de nombreux embranchements à travers la Silésie; — une troisième au S., sur *Dresde*, avec des rameaux conduisant à *Leipsick*, *Dessau*, etc.; — une quatrième au S.-O., sur *Potsdam* et *Magdebourg*; — et la cinquième à l'O., sur *Hambourg*.

Dans l'autre partie de la Prusse, *Cologne* est un centre d'où partent un chemin sur *Aix-la-Chapelle*, un autre sur *Bonn*, et un troisième sur *Düsseldorf*, d'où, par des rameaux divers, on peut parcourir le N. de la Prusse rhénane.

Gouvernement, population, religion, instruction, armée, marine, revenu.

Le gouvernement de la Prusse est une monarchie constitutionnelle. Le roi est un des principaux membres de la Confédération germanique, dans laquelle il a fait entrer, au moins temporairement, les provinces mêmes qu'il a hors de l'Allemagne. La population du royaume est à peu près de 16 000 000 d'habitants. Toutes les religions sont tolérées; les protestants sont au nombre d'environ 10 000 000 : les uns suivent la réforme de Luther, les autres celle de Calvin; souvent les deux religions se confondent sous le nom de religion *évangélique*. On compte 5 à 6 000 000 de catholiques. La famille régnante est calviniste.

C'est un des États de l'Europe les plus éclairés; l'instruction populaire y est fort répandue, et les savants prussiens ont fait faire de grands progrès aux sciences et aux lettres. La Prusse a six universités : Berlin, Bonn, Kœnigsberg, Hall, Breslau et Greifswalde.

L'organisation militaire de la Prusse est très-forte, et c'est par là que cette puissance, qui a des limites si peu naturelles et qui se compose de parties si mal liées, est devenue l'une des premières de l'Europe. L'armée se forme de l'armée permanente, de la milice nationale

(landwehr) et de la levée en masse (landsturm); l'armée permanente et la landwehr peuvent former un effectif d'environ 500 000 hommes. La Prusse ne possède point, à proprement parler, de marine militaire: elle n'a qu'une flottille sans importance. Les revenus de l'État sont d'à peu près 345 000 000 de francs.

§ 8. Pays-Bas ou Hollande.

Limites, étendue, nature du sol.

Le royaume des Pays-Bas, qu'on appelle aussi *Néderlande* ou *Néerlande* (en hollandais *Nederlanden* ou *Neerlanden*), et souvent *Hollande*, d'après sa province la plus importante, a pour bornes, au N. et à l'O., la mer du Nord; au S., la Belgique; à l'E., l'Allemagne. Par le grand-duché de Luxembourg, qui lui appartient, il touche vers le S. à la France. Sa longueur, du N.-E. au S.-O., est de 355 kilomètres. Sa moyenne largeur n'est que de 180 kilomètres. La superficie est de 34 175 kilomètres carrés. Il tire ses différents noms de la situation très-basse de son sol, qui est en grande partie au-dessous du niveau de l'océan. Aussi la mer le menace-t-elle sans cesse: très-souvent elle l'a dévasté par d'effroyables inondations, et y a formé des golfes profonds. Malgré cette incommode situation, les Pays-Bas ont un bel aspect: une infinité de villes, de bourgs et de villages opulents s'y offrent de toutes parts; d'excellents pâturages y nourrissent de nombreux troupeaux; l'industrie et la patience des habitants y ont couvert le sol de riches cultures de blé, de lin, de tabac, de garance, de plantes d'agrément; les fleurs y sont un objet important de commerce.

Fleuves, bras de mer et golfes, canaux, chemins de fer.

Le golfe principal des Pays-Bas est le *Zuider-zee*, dont une partie correspond à l'ancien lac *Flévo*, réuni à la mer par une immense inondation, dans le XIII^e^ siècle : le *Dollart*, sur la limite de l'Allemagne, est aussi un golfe, qui fut produit par une autre inondation dans le même siècle. L'*Y*, bras du Zuider-zee, communique vers le S. avec le lac appelé *mer de Harlem*, qui fut formé aussi par une inondation.

Tous les cours d'eau des Pays-Bas appartiennent au bassin de la mer du Nord; les plus importants sont le *Rhin*, la *Meuse* et l'*Escaut*. Le *Rhin* se divise en plusieurs branches, dont cinq principales : deux

Allemands; — *Bonn*, jolie ville, sur le Rhin, avec une université; — *Juliers* ou *Jülich*, recommandable par son antiquité et ses fabriques de draps; — *Eupen*, connue aussi par ses draps; — *Trèves* (19 000 hab.), ville très-ancienne.

La monarchie prussienne possède encore le pays de *Hohenzollern*, dans le S. de l'Allemagne intérieure; et elle réclame, d'après les traités, la possession de la principauté de *Neuchâtel* et *Valengin*, en Suisse.

Chemins de fer.

La Prusse est un des pays d'Europe où il y a le plus de chemins de fer. De *Berlin*, partent cinq lignes : l'une au N., sur *Stettin*, d'où elle se dirige sur la Prusse proprement dite, jusqu'à *Bromberg* et à *Posen*; — une seconde à l'E., sur *Breslau* et *Cracovie*, avec de nombreux embranchements à travers la Silésie; — une troisième au S., sur *Dresde*, avec des rameaux conduisant à *Leipsick*, *Dessau*, etc.; — une quatrième au S.-O., sur *Potsdam* et *Magdebourg*; — et la cinquième à l'O., sur *Hambourg*.

Dans l'autre partie de la Prusse, *Cologne* est un centre d'où partent un chemin sur *Aix-la-Chapelle*, un autre sur *Bonn*, et un troisième sur *Düsseldorf*, d'où, par des rameaux divers, on peut parcourir le N. de la Prusse rhénane.

Gouvernement, population, religion, instruction, armée, marine, revenu.

Le gouvernement de la Prusse est une monarchie constitutionnelle. Le roi est un des principaux membres de la Confédération germanique, dans laquelle il a fait entrer, au moins temporairement, les provinces mêmes qu'il a hors de l'Allemagne. La population du royaume est à peu près de 16 000 000 d'habitants. Toutes les religions sont tolérées; les protestants sont au nombre d'environ 10 000 000 : les uns suivent la réforme de Luther, les autres celle de Calvin; souvent les deux religions se confondent sous le nom de religion *évangélique*. On compte 5 à 6 000 000 de catholiques. La famille régnante est calviniste.

C'est un des États de l'Europe les plus éclairés; l'instruction populaire y est fort répandue, et les savants prussiens ont fait faire de grands progrès aux sciences et aux lettres. La Prusse a six universités : Berlin, Bonn, Kœnigsberg, Hall, Breslau et Greifswalde.

L'organisation militaire de la Prusse est très-forte, et c'est par là que cette puissance, qui a des limites si peu naturelles et qui se compose de parties si mal liées, est devenue l'une des premières de l'Europe. L'armée se forme de l'armée permanente, de la milice nationale

(landwehr) et de la levée en masse (landsturm); l'armée permanente et la landwehr peuvent former un effectif d'environ 500 000 hommes. La Prusse ne possède point, à proprement parler, de marine militaire: elle n'a qu'une flottille sans importance. Les revenus de l'État sont d'à peu près 345 000 000 de francs.

§ 8. Pays-Bas ou Hollande.

Limites, étendue, nature du sol.

Le royaume des Pays-Bas, qu'on appelle aussi *Néderlande* ou *Néerlande* (en hollandais *Nederlanden* ou *Neerlanden*), et souvent *Hollande*, d'après sa province la plus importante, a pour bornes, au N. et à l'O., la mer du Nord; au S., la Belgique; à l'E., l'Allemagne. Par le grand-duché de Luxembourg, qui lui appartient, il touche vers le S. à la France. Sa longueur, du N.-E. au S.-O., est de 355 kilomètres. Sa moyenne largeur n'est que de 180 kilomètres. La superficie est de 34 175 kilomètres carrés. Il tire ses différents noms de la situation très-basse de son sol, qui est en grande partie au-dessous du niveau de l'océan. Aussi la mer le menace-t-elle sans cesse: très-souvent elle l'a dévasté par d'effroyables inondations, et y a formé des golfes profonds. Malgré cette incommode situation, les Pays-Bas ont un bel aspect: une infinité de villes, de bourgs et de villages opulents s'y offrent de toutes parts; d'excellents pâturages y nourrissent de nombreux troupeaux; l'industrie et la patience des habitants y ont couvert le sol de riches cultures de blé, de lin, de tabac, de garance, de plantes d'agrément; les fleurs y sont un objet important de commerce.

Fleuves, bras de mer et golfes, canaux, chemins de fer.

Le golfe principal des Pays-Bas est le *Zuider-zee*, dont une partie correspond à l'ancien lac *Flévo*, réuni à la mer par une immense inondation, dans le XIII^e^ siècle : le *Dollart*, sur la limite de l'Allemagne, est aussi un golfe, qui fut produit par une autre inondation dans le même siècle. L'*Y*, bras du Zuider-zee, communique vers le S. avec le lac appelé *mer de Harlem*, qui fut formé aussi par une inondation.

Tous les cours d'eau des Pays-Bas appartiennent au bassin de la mer du Nord; les plus importants sont le *Rhin*, la *Meuse* et l'*Escaut*. Le *Rhin* se divise en plusieurs branches, dont cinq principales : deux

à gauche, le *Whaal* et le *Leck*, se joignent à la Meuse; à droite, l'*Yssel* ou *Over-Yssel*, va se jeter dans le Zuider-zee, ainsi que le *Vecht*, qui donne lui-même naissance à un autre bras nommé *Amstel*; enfin le *Vieux-Rhin* tombe directement dans la mer du Nord, près de Leyde. La Meuse se jette dans la mer par trois larges embouchures, et l'Escaut par deux bras, fort larges aussi, et séparés l'un de l'autre par les îles de la Zélande. Le lac de *Biesbosch* a été produit en 1421, par un épanchement de la Meuse. Pour se garantir contre les débordements de l'océan et des fleuves, les Hollandais ont été obligés d'élever un grand nombre de digues, et de creuser de larges et profonds fossés. — Les canaux de navigation et les canaux de desséchement sont très-nombreux. Le canal du *Nord*, qui s'étend d'Amsterdam au Helder, dans la presqu'île placée à l'O. du Zuider-zee, est un des plus beaux canaux du globe.

Le moyen de transport le plus habituel des Pays-Bas est la navigation sur les canaux ou sur les fleuves. Il y a quelques chemins de fer; les principaux sont ceux d'*Amsterdam* à *La Haye*, par *Harlem*; d'*Amsterdam* à *Utrecht*, d'*Utrecht* à *Arnheim*, et de *La Haye* à *Rotterdam*.

Divisions et villes principales.

Ce royaume est divisé en onze provinces. Cinq se trouvent autour du Zuider-zee: ce sont celles de *Frise*, d'*Over-Yssel*, de *Gueldre*, d'*Utrecht*, de *Hollande*, divisée en *Hollande septentrionale* et *Hollande méridionale*. — Trois autres sont maritimes, sans toucher le Zuider-zee: ce sont la *Zélande*, le *Brabant septentrional* et la province de *Groningue*. — Les trois provinces non maritimes sont celles de *Drenthe*, du *Limbourg hollandais* et du *Luxembourg hollandais*.

Les villes principales des quatre premières provinces sont: *Leeuwarden* (23 000 hab.), chef-lieu de la Frise; — *Zwolle* (17 000 hab.), chef-lieu de l'Over-Yssel; — *Deventer*, place forte, dans la même province. *Arnhem* ou *Arnheim* (17 000 hab.), chef-lieu de la Gueldre, sur le Rhin; — *Nimègue*, en hollandais *Nymegen* (21 000 hab.), sur la Meuse, place forte de la même province, célèbre par le traité de paix qu'y conclurent, en 1678 et 1679, les principales puissances de l'Europe; — *Utrecht* (45 000 hab.), chef-lieu de la province du même nom et célèbre par les traités de 1579 et de 1713.

Dans la Hollande septentrionale on remarque: *Amsterdam* (220 000 hab.), la principale ville du royaume, sur le bord méridional de l'Y et sur l'Amstel, près de l'extrémité S.-O. du Zuider-zee; — *Harlem* (24 000 hab.), chef-lieu de cette province, près et au N.-O. du lac du même nom; — *Alkmaar*; — *Hoorn*; — *Broek*, renommée par son excessive propreté. — *Saardam* ou *Zaandam*, célèbre par la résidence qu'y fit Pierre le Grand.

Dans la Hollande méridionale, on distingue La Haye, en hollandais *S'Gravenhage*, chef-lieu de la Hollande méridionale et capitale du royaume; non loin de la mer du Nord (65 000 hab.); — *Leyde* ou *Leyden* (38 000 hab.), fameuse par ses draps, par son université et par ses anciennes imprimeries des Elzévirs; — *Delft* (17 000 hab.); — *Rotterdam* (80 000 hab.), sur la branche septentrionale de la Meuse, et patrie d'Érasme; — *Dordrecht* (20 000 hab.), sur une île qui fut formée par la terrible inondation de la Meuse en 1421.

Dans les provinces qui ne sont pas vers le Zuider-zee, les villes principales sont: *Middelbourg* (17 000 hab.), chef-lieu de la Zélande dans l'île de *Walcheren*, l'une des principales îles qui composent cette province; — *Flessingue*, en hollandais *Vlissingen*, sur la même île, importante par son beau port et ses vastes chantiers; — *Bois-le-Duc* (en hollandais *S'Hertogenbosch*) (22 000 hab.), chef-lieu du Brabant septentrional; — *Breda* et *Berg-op-Zoom*, places fortes, dans la même province; — *Groningue* (34 000 h.), chef-lieu de la province du même nom; — *Assen*, chef-lieu de la province de Drenthe; — *Maestricht* ou *Maastricht*, place très-forte, chef-lieu du Limbourg hollandais; — *Luxembourg*, chef-lieu du Luxembourg hollandais, qui, sous le titre de *grand-duché de Luxembourg*, fait partie de la Confédération germanique et a sa constitution et son administration spéciales.

Population, gouvernement, religion, instruction.

La population des Pays-Bas n'est que d'environ 3 000 000 d'habitants; mais les colonies importantes que ce royaume possède en Amérique, en Afrique et dans l'Océanie en renferment plus de 20 000 000. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle; il y a deux chambres: la *première*, composée de membres nommés par le souverain; et la *seconde*, dont les membres sont élus par les provinces; ces deux chambres forment les *états généraux*. — La religion générale est le calvinisme. Il y a un assez grand nombre de luthériens et quelques catholiques.

L'instruction publique est florissante: il y a trois académies, celles de Leyde, d'Utrecht et de Groningue, et une académie militaire à Breda.

Colonies, armée, marine, revenu.

Les principales colonies néerlandaises sont: en Afrique, quelques points de la *Guinée*; — en Amérique, la *Guyane hollandaise*, *Saint-Eustache*, *Curaçao* et quelques autres Antilles; — dans l'Océanie,

Java, une partie de *Sumatra*, de *Bornéo*, de *Célèbes*, des *Moluques*; *Banca*; *Rio* ou *Riouw* (sur l'île de Bintang), *Timor*, *Bali*, *Lombok*. Les possessions océaniennes sont de beaucoup les plus importantes.

L'armée est de 26 000 hommes. La marine compte 100 bâtiments, dont 8 vaisseaux, entre lesquels 5 vaisssaux de ligne à voiles et 3 vaisseaux à vapeur. Les revenus de l'État sont de 150 000 000 de francs.

§ 9. Belgique.

Limites, étendue, aspect physique, productions, cours d'eau, canaux.

La Belgique est un petit royaume, qui fut formé, en 1831, de la partie méridionale de l'ancien royaume des Pays-Bas. Elle est bornée au S. et au S.-O par la France, au N.-O. par la mer du Nord, au N. par le royaume de Hollande, à l'E. par quelques parties de ce royaume et par les États prussiens.

Ce pays a environ 300 kilomètres de l'E. à l'O., 220 kilomètres du N. au S., et 29 456 kilomètres carrés. On y compte (recensement de 1850) 4 400 000 habitants.

Le sol est généralement plat; cependant on remarque, dans le S. E., les montagnes des *Ardennes*, qui sont presque partout revêtues de forêts.

En général, le terrain est très-fertile, agréablement varié par des prairies, des bois et de belles cultures de céréales, de lin, de houblon, de tabac, de garance, etc. Les jardins sont nombreux, et les fleurs forment, comme en Hollande, un objet important de commerce. Il y a de riches mines de charbon de terre.

Au N.-E., on rencontre les landes de la *Campine*.

Ce royaume appartient tout entier au bassin de la mer du Nord. Les principaux fleuves sont la *Meuse* et l'*Escaut*. La première coule du S.-O. au N.-E., dans la partie orientale, en recevant à sa droite l'*Ourthe*, et à gauche la *Sambre*. — L'*Escaut* coule aussi du S.-O. au N.-E., et il parcourt la partie occidentale; il y reçoit à gauche la *Lys*, à droite la *Dender*, et le *Rupel*, formé par la réunion de la *Nèthe* et de la *Dyle*. La Nèthe est elle-même produite par la jonction de la *Grande* et de la *Petite Nèthe*; la Dyle a pour affluent principal la *Senne*.

Il y a beaucoup de canaux dans ce pays. Il faut distinguer le canal de *Gand* à *Bruges* et à *Ostende* ceux de *Bruxelles* et de *Louvain*, qui s'étendent depuis Bruxelles et depuis Louvain jusqu'au Rupel; celui de *Mons* à *Condé* qui unit Mons à l'Escaut, en France, et le *grand canal du Nord*, de la Nèthe à la Meuse.

Provinces et villes principales.

La Belgique se divise en neuf provinces : cinq sont dans le bassin de l'Escaut : la *Flandre occidentale*, la *Flandre orientale*, *Anvers*, le *Brabant méridional* et le *Hainaut*; — quatre dans le bassin de la Meuse : *Namur*, le *Luxembourg belge*, *Liége*, le *Limbourg belge*.

Les lieux les plus remarquables de ces provinces sont : *Bruges* (en flamand *Brugge*), ville de 50 000 âmes, chef-lieu de la Flandre occidentale, où la peinture à l'huile fut inventée par Jean Van Eyck, dans le XV^e^ siècle, et où Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'or en 1430; — *Ostende*, port célèbre; — *Ypres* et *Courtrai*, villes industrieuses, de 18 à 20 000 âmes, dans la même province; — *Gand*, en flamand *Gent* (107 000 hab.), très-grande et belle ville, au confluent de l'Escaut et de la Lys, chef-lieu de la Flandre orientale; — *Alost*, *Lokeren*, *St-Nicolas*, *Audenarde*, *Termonde* ou *Dendermonde*, dans la même province; — *Anvers*, en flamand *Antwerpen* (95 000 hab.), place très-forte et très-commerçante, chef-lieu de la province du même nom, sur l'Escaut, qui forme un port magnifiqne; on y admire l'église de Notre-Dame; — *Malines*, en flamand *Mechelen* (30 000 hab.), jolie ville, sur la Dyle, avec de nombreuses fabriques de belles dentelles et une magnifique cathédrale.

Bruxelles, en flamand *Brussel* (144 000 hab.), chef-lieu du Brabant méridional et capitale du royaume, sur la Senne; — et, dans la même province : *Laeken*, avec un magnifique château royal; — *Louvain*, en flamand *Leuven* (30 000 hab.), célèbre par son université, sa bière, et son admirable hôtel de ville; — *Nivelles*, connue par ses anciens seigneurs, les princes de Nivelles; — *Waterloo*, fameux par la grande bataille que s'y livrèrent les Français et les alliés, le 18 juin 1815.

Mons, en flamand *Bergen* (24 000 hab.), chef-lieu du Hainaut; — et, dans la même province : *Tournai*, en flamand *Doornik* (30 000 hab.), sur l'Escaut; — *Jemmapes*, où les Français défirent les Autrichiens en 1792; — *Fleurus*, célèbre par trois victoires que les Français remportèrent sur les alliés en 1690, en 1794 et en 1815; — *Seneffe*, où les Français vainquirent les Hollandais en 1674; — *Fontenoy*, où le maréchal de Saxe défit les Anglais et les Hollandais en 1745.

Namur, en flamand *Namen* (23 000 hab.), ville forte, au confluent de la Meuse et de la Sambre, chef-lieu de la province du même nom.

Arlon, chef-lieu du Luxembourg belge; — *Bouillon*, ancienne capitale d'un célèbre duché, dans la même province.

Liége, en flamand *Luik* (82 000 hab.), au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, importante par son grand commerce, son active industrie, surtout par ses fabriques d'armes, ses manufactures de glaces, de cristaux et de draps, ses exploitations de houille; — dans la même province : *Verviers* (24 000 hab.), avec de florissantes fabriques de draps et, dans le voisinage, les importantes mines de zinc de la *Vieille-Montagne*; — *Spa*, avec des eaux minérales très-fréquentées.

Hasselt, chef-lieu du Limbourg belge.

Chemins de fer.

Malines, est le point central des chemins de fer belges; quatre grandes lignes partent de cette ville : la première, au N., se dirige sur *Anvers*; — la deuxième, à l'E., sur *Louvain*, *Liége*, *Verviers*, *Aix-la-Chapelle* et *Cologne*; — la troisième, au S., sur *Bruxelles*, *Mons* et *Valenciennes*, avec un embranchement sur *Charleroi* et *Namur*, et un sous-embranchement de *Charleroi* à la *frontière de France*; — la quatrième, à l'O., sur *Gand*, *Courtrai* et *Lille*, avec des embranchements sur *Bruges* et *Ostende*, d'un côté, et, de l'autre, sur *Tournai*, qui communique aussi avec le chemin de *Mons*, — une ligne va directement d'*Anvers* à *Gand*, et une autre de *Bruges* à la *frontière de France*.

Gouvernement, religion, instruction, langues, armée, revenu.

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle; il y a deux chambres élues par la nation : le *sénat* et la *chambre des représentants*. — La religion catholique est la plus répandue; mais tous les autres cultes jouissent d'une entière liberté. Il y a un archevêché à Malines. — L'enseignement y est entièrement libre. Les universités de Gand et de Liége sont des institutions de l'État; celles de Bruxelles et de Louvain sont des institutions libres.

Le français est la langue de la partie éclairée de la population. Le flamand et le wallon (qui est une sorte de patois français) se parlent dans les campagnes; le premier, au N.-O.; le second, au S.-E.

L'armée a des cadres et un armement disposés pour 80 000 hommes; mais l'effectif sous les armes n'est que de 30 000 hommes.

Le revenu de l'État est d'environ 116 000 000 de francs.

§ 10. Suisse.

Limites, étendue, aspect physique, climat, productions.

La Suisse, appelée en allemand *Schweiz* et en italien *Svizzera*, est placée presque au centre de l'Europe, entre la France, à l'O., l'Allemagne, au N. et à l'E., et l'Italie, au S. Le Jura et le Doubs la séparent de la première de ces contrées; le Rhin et le lac de Constance marquent la limite vers l'Allemagne; les Alpes, le lac de Genève, le lac Majeur et celui de Lugano forment la frontière du côté de l'Italie.

Ce pays a 360 kilomètres de longueur, de l'E. à l'O., et 200 de largeur, du N. au S.; la superficie est de 40 900 kilomètres carrés; on y compte 2 000 000 d'habitants.

La Suisse est célèbre par la variété de ses sites et ses délicieux paysages. Tout le S. et le milieu sont hérissés de montagnes, que couvrent, en beaucoup d'endroits, des neiges éternelles et d'énormes glaciers; souvent, des avalanches, formées par des monceaux de neige qui se détachent des hauteurs, se précipitent au fond des vallées avec impétuosité.

La plus grande partie de la Suisse n'est pas propre à la culture; mais il y a, sur les flancs des montagnes, d'excellents pâturages ou paissent d'innombrables troupeaux de vaches superbes, de bœufs, de moutons et de chèvres : on y fait en plusieurs lieux des fromages renommés.

Le climat offre, dans ce pays, des variations infinies : un hiver perpétuel règne au sommet des Alpes; mais on jouit, dans beaucoup de vallées, de la température la plus douce, et l'on y cultive le tabac, les figues, les amandes, les châtaignes, les olives et la vigne.

Montagnes.

La grande arête qui sépare l'Europe en deux versants généraux, celui du N. et celui du S., parcourt cette contrée au S.-E., au S. et à l'O. Tout ce qui se trouve au N. de cette arête appartient au bassin de la mer du Nord; tout ce qui se trouve au S. fait partie du bassin de la Méditerranée et de deux de ses divisions, la mer Adriatique et la mer Noire.

A l'E., cette arête porte le nom d'*Alpes des Grisons*, depuis

l'Allemagne jusqu'au mont Septimer, et elle se dirige du N.-E. au S.-O.; — dans la partie moyenne, elle va de l'E. à l'O., et s'appelle d'abord *Alpes Rhétiques occidentales;* ensuite ce sont les *Alpes Lépontiennes orientales,* et, plus à l'O., les *Alpes Bernoises*, qui se prolongent jusque vers la pointe orientale du lac de Genève; — la partie occidentale de l'arête s'étend d'abord au N. de ce lac sous le nom de *Jurat*, mais elle n'offre là que de faibles collines; elle se relève bientôt avec le *Jura*, qui se dirige du S.-O. au N.-E.

Deux arêtes secondaires se détachent de l'arête principale, et vont séparer les bassins particuliers de la Méditerranée proprement dite, de l'Adriatique et de la mer Noire : l'une est formée des *Alpes Rhétiques orientales*, qui s'élèvent entre les tributaires de la mer Noire et les tributaires de la mer Adriatique. — La seconde, plus haute que toutes les autres chaînes de la Suisse, s'étend sur la frontière méridionale du pays, et sépare le versant de l'Adriatique de celui de la Méditerranée propre; elle se compose des *Alpes Lépontiennes occidentales* et des *Alpes Pennines.*

Les sommets que présentent toutes ces masses de montagnes affectent des formes très-différentes dans les Alpes et dans le Jura : les cimes de celles-là sont granitiques, et projettent des pics irréguliers et déchirés qui prennent le nom d'aiguilles, de cornes, de dents; les monts calcaires du Jura forment, au contraire, des massifs allongés, droits et réguliers, généralement revêtus de grandes forêts de sapins.

Les points les plus remarquables des Alpes sont : à l'E., le *Splügen* et le *Bernardino*, où passent des routes célèbres.

Au milieu, le *Saint-Gothard* (3100 hab.), où passe une autre route fort connue [1]; — les monts de la *Fourche*, *Galenstok* et *Grimsel*, qui enveloppent les sources du Rhône; — à l'O., le *Finster-Aarhorn* et le pic de *la Vierge* ou de *la Jungfrau*, qui ont environ 4300 mètres.

Dans le S.-O., le *Simplon*, où les Français ont ouvert, en 1801, une route magnifique; — le mont *Rosa* (4636 mètres), où s'unissent les Alpes Lépontiennes et les Alpes Pennines, et qui est le plus haut point des montagnes suisses.

Le mont *Cervin* ou *Matterhorn* (4600 mètres); — le *Combin;* — le *Grand Saint-Bernard* (3600 mètres), le plus célèbre de tous ces sommets, à cause de son hospice, qui se trouve à 2490 mètres, et du passage des troupes françaises en 1800.

1. On le comprend quelquefois, avec toutes les Alpes Lépontiennes orientales sous le nom de mont *Adula*.

Dans le Jura, on peut citer le mont *Tendre* et la *Dôle*, qui n'ont qu'un peu plus de 1600 mètres.

Cours d'eau et lacs.

La Suisse est partagée entre les bassins de quatre mers : la mer du Nord, la Méditerranée proprement dite, l'Adriatique et la mer Noire.

Elle envoie à la première la plus grande partie de ses eaux, par le *Rhin*, qui a ses trois sources au mont Saint-Gothard et dans le voisinage, coule d'abord vers le N.-E., forme le grand lac de *Constance*, et tourne ensuite à l'O. jusqu'à la frontière de France. Ce fleuve est fort rapide et forme plusieurs chutes, entre autres celle de Schaffhouse, qui a 22 mètres.

Le principal affluent du Rhin, en Suisse, est l'*Aar*, qui parcourt du S. au N. toute la contrée; cette rivière forme les lacs de *Brientz* et de *Thun*, et reçoit à droite : 1° la *Reuss*, qui produit le grand lac de *Lucerne* ou des *Quatre-Cantons*, et a pour tributaire le lac de *Zug*, 2° la *Limmat*, qui sert d'écoulement aux lacs de *Zürich* et de *Wallenstadt*; — à gauche, la *Sarine* ou *Saane*, et la *Thièle* ou *Zihl*, qui lui apporte les eaux des lacs de *Bienne*, de *Neuchâtel* et de *Morat*.

Sur le versant de la Méditerranée, on trouve le *Rhône*, qui descend des glaciers de Grimsel et de la Fourche, à l'extrémité orientale des Alpes Bernoises, et forme le lac *Léman* ou de *Genève*. — Le *Doubs* appartient aussi à ce versant.

Du côté de l'Adriatique, on voit couler le *Tésin*, *Tessin* ou *Ticino*, qui tombe dans le lac *Majeur*, d'où il sort en Italie pour aller se jeter dans le Pô. Le lac de *Lugano* s'écoule dans le lac Majeur.

Sur le versant de la mer Noire, on ne remarque que l'*Inn*, affluent du Danube.

Divisions et lieux principaux.

La Suisse est composée de vingt-deux cantons confédérés, qu'on peut distribuer en deux grandes régions physiques : le *versant de la mer du Nord* et le *versant de la Méditerranée.*

Sur le premier, on distingue sept cantons arrosés par le Rhin : les *Grisons* (divisés en trois petits États : la ligue *Grise*, la ligue *Caddée* et celle de la *Maison de Dieu*), *Saint-Gall*, *Thurgovie*, *Schaffhouse*, *Zürich*, *Argovie* et *Bâle* (divisé en deux États, *Bâle-Ville* et *Bâle-Campagne*); — et onze qui, sans être baignés par ce fleuve, appartiennent à son bassin : *Appenzell* (divisé en deux États, *Appenzell intérieur* et *Appenzell extérieur*), *Glaris*, *Schwitz*, *Uri*, *Unterwalden* (divisé en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux États: *Obwald*, et *Nidwald*), *Zug*, *Lucerne*, au milieu, et *Soleure*, *Berne*, *Fribourg*, *Neuchâtel*, à l'O.

Sur l'autre versant, il y a quatre cantons : trois dans le bassin du Rhône : le *Vallais*, *Vaud* et *Genève;* et un seul dans le bassin du Tésin, et par conséquent du Pô, tributaire de l'Adriatique : c'est le canton du *Tésin*.

Villes des cantons arrosés par le Rhin.

Coire (en allemand *Chur*), chef-lieu des Grisons.

Saint-Gall (en allemand *Sanct-Gallen*) (11 000 hab.), chef-lieu du canton du même nom, près du lac de Constance.

Frauenfeld, chef-lieu du canton de Thurgovie.

Schaffhouse (en allemand *Schaffhausen*), sur le Rhin, chef-lieu du canton du même nom.

Zürich (17 000 hab.), chef-lieu de canton, et l'une des trois capitales de la confédération, à l'extrémité N.-O. du lac de son nom, à l'endroit où la Limmat en sort.

Aarau, chef-lieu d'Argovie, sur l'Aar; — *Baden*, dans le même canton, sur la Limmat, avec des eaux minérales célèbres.

Bâle (en allemand *Basel*) (27 000 hab.), chef-lieu du canton de Bâle-Ville, sur le Rhin.

Liestal, chef-lieu du canton de Bâle-Campagne.

Villes des cantons appartenant au bassin du Rhin, mais non baignés par ce fleuve.

Appenzell, chef-lieu de l'Appenzell intérieur (ou Rhodes intérieurs).

Trogen et *Herisau*, chefs-lieux de l'Appenzell extérieur (ou Rhodes extérieurs).

Glaris et *Schwitz*, chefs-lieux des cantons de même nom.

Altorf, chef-lieu du canton d'Uri.

Sarnen, chef-lieu de l'Obwald, dans l'Unterwalden; — *Stantz*, chef-lieu du Nidwald, dans le même canton.

Zug, chef-lieu du canton du même nom, sur le lac de Zug.

Lucerne, en allemand *Luzern*, chef-lieu du canton du même nom, à l'endroit où la Reuss sort du lac (10 000 hab.); une des trois capitales de la Suisse.

Soleure, en allemand *Solothurn*, chef-lieu du canton du même nom, sur l'Aar.

Berne, en allemand *Bern* (28 000 hab.), sur l'Aar, la plus considérable des trois capitales de la confédération, et chef-lieu du canton

du même nom, qui est le plus important de la Suisse. — *Porentrui*, dans le même canton.

Fribourg, en allemand *Freyburg* (10 000 hab.), chef-lieu du canton du même nom, sur la Sarine. — *Morat*, dans le même canton, sur le lac du même nom; célèbre par la grande victoire que les Suisses y remportèrent, en 1476, sur Charles le Téméraire; — *Gruyères*, dans le S. du canton, renommée par ses fromages.

Neuchâtel, en allemand *Neuenburg*, chef-lieu du canton du même nom, sur le bord occidental du lac de Neuchâtel. — *La Chaux-de-Fond* (13 000 hab.) et *le Locle* (9000 hab.), célèbres par la fabrication et le commerce de l'horlogerie, dans le même canton.

Villes des cantons du versant de la Méditerranée.

Sion, près du Rhône, chef-lieu du Vallais [1].

Lausanne (20 000 hab.), chef-lieu du canton de Vaud, près et au N. du lac de Genève, sur lequel *Ouchy* lui sert de port; — et, dans le même canton: *Vevay*, en allemand *Vyvis*, jolie ville, vers la partie orientale du lac, dans le même canton. — *Yverdun*, en allemand *Yferten*, à l'extrémité S.-O. du lac de Neuchâtel. — *Granson*, sur la rive O. de ce lac; célèbre par une victoire des Suisses sur les Bourguignons, en 1476.

Genève, en allemand *Genf* (30 000 hab.), chef-lieu de canton, à l'endroit où le Rhône sort du lac du même nom, et vers la frontière commune de la Suisse, de la France et de l'Italie; la plus importante ville de la confédération, avec des établissements scientifiques et littéraires, et des fabriques renommées de bijouterie et d'horlogerie.

Bellinzone, sur le Tésin; *Locarno*, sur le lac Majeur, et *Lugano*, sur le lac de ce nom; tour à tour, pendant six ans, chefs-lieux du canton de Tésin.

Gouvernement, religion, habitants, langues, instruction.

Les vingt-deux cantons de la Suisse forment en tout vingt-sept États ou républiques; puisque Bâle, Appenzell et Unterwalden sont divisés, chacun, en deux républiques distinctes, et que les Grisons en comprennent trois. Ces États sont unis et confédérés pour le maintien de leur liberté, contre toute attaque de l'étranger, et pour la conservation de l'ordre et de la tranquillité dans l'intérieur. Les affaires relatives à l'intérêt général de la confédération sont réglées par une

1. Cette orthographe est préférable à celle de *Valais*, qu'on emploie généralement; ce nom vient, en effet, de *vallis*, *vallée* : c'est l'ancienne *Vallis Pennina*.

diète ou assemblée, composée des députés des États, et qui se réunit, deux ans de suite dans un des trois cantons *directeurs* de Zürich, de Berne et de Lucerne.

Pour leur administration intérieure, les petites républiques suisses sont tout à fait indépendantes les unes des autres: la constitution du plus grand nombre est démocratique; chez quelques-unes, elle est aristocratique; chez d'autres, c'est un mélange d'aristocratie et de démocratie; le premier magistrat d'un État se nomme avoyer, bourgmestre ou landamman.

Des 2 000 000 d'habitants que renferme la Suisse, environ 800 000 appartiennent au catholicisme, et 1 200 000 sont protestants, de la réforme de Calvin et de Zwingli. Il y a fort peu de luthériens. Les cantons du centre et du S. sont catholiques; dans les autres parties, les différents cultes sont librement professés.

Les Suisses sont, en général, une population allemande; cependant, à l'O., ils ont une origine française, et, dans quelques parties du S. et du S.-O., une origne italienne. Aussi n'y a-t-il pas de langue suisse: on parle allemand dans le N., l'E. et le centre; français dans l'O.; italien dans le Tésin et dans une partie du canton des Grisons. Dans ce dernier canton règnent aussi l'allemand et un dialecte particulier, le roman, dérivé du latin.

L'instruction publique est florissante: il y a des universités à Zürich, à Berne et à Bâle, et des académies à Genève et à Lausanne.

Armée, revenu.

Tout Suisse est tenu au service militaire; le service est obligatoire depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante-quatre ans. L'armée fédérale, formée des contingents des cantons, se compose : 1° de l'élite fédérale, pour laquelle chaque canton fournit trois hommes sur cent âmes de la population suisse; 2° de la réserve, qui est de la moitié de l'élite. L'armée fédérale compte environ 100 000 hommes; mais il n'y a pas de troupes permanentes.

Le revenu de la Suisse ne s'élève qu'à 10 000 000 de francs à peu près; les dépenses sont en proportion.

Chemins de fer.

On ne remarque encore en Suisse que très-peu de chemins de fer : de *Bâle*, un chemin conduit à *Strasbourg*, un autre à *Carlsruhe;* il y en a un de *Zürich* à *Baden* (Argovie). Mais on vient de décréter un réseau complet, dont les principales directions sont les suivantes : de *Bâle* à *Olten* (canton de Soleure), de *Lucerne* à *Locarno*, de *Rohrschack* (sur le lac de Constance) à *Côme*, de *Morges* (canton de Vaud) à *Salins*, de *Lausanne* à la vallée d'*Aoste*.

§ 11. Espagne.

Limites, situation, étendue, population.

L'Espagne, qui s'appelle en espagnol *España*, forme, avec le Portugal, la grande *péninsule Hispanique*, située à l'extrémité S.-O. de l'Europe. Cette péninsule est bornée au N.-E. par la France, et entourée des autres côtés par la *Méditerranée* et par l'*océan Atlantique*, qui y prend, au N., les noms de mer de *Biscaye*, mer *Cantabrique* et *golfe de Gascogne* ou mer de *France*. Le détroit de *Gibraltar* (anciennement détroit d'*Hercule*), qui unit ces deux mers, sépare la pointe S. de l'Espagne de l'extrémité N.-O. de l'Afrique.

Le cap *Finisterre* forme l'extrémité N.-O. de la péninsule Hispanique; le cap *Saint-Vincent* la termine au S.-O. ; le cap *Creux*, au N.-E.; le promontoire de *Gibraltar*, au S.; ce promontoire forme, au S., la pointe d'*Europe*, et s'avance en face du promontoire de *Ceuta*, en Afrique. Ce sont ces deux promontoires que les anciens appellent les *Colonnes d'Hercule*. On remarque, en outre, le cap *da Roca*, à l'O.; le cap *Ortegal*, au N.-N.-O.; les caps de *Gata* et de *Palos*, au S.-E., et le cap *Saint-Martin*, à l'E.

La péninsule est renfermée entre le 36e et le 44e degré de latitude N., et entre le 1er degré de longitude E. et le 12e de longitude O. Elle a 820 kilomètres du N. au S., 700 de l'E. à l'O., et 1200 du N.-E. au S.-O. On y compte 18 000 000 d'habitants, dont environ 14 000 000 pour l'Espagne seule, sur une superficie de 465 000 kil. carrés.

Montagnes.

Cette contrée est fort montagneuse, et les chaînes qui la couvrent sont généralement très-hautes et très-escarpées. On voit au N.-E. les *Pyrénées*, en espagnol *Pirineos*, qui s'élèvent sur la frontière de France, et qui présentent en Espagne leurs points les plus élevés, c'est-à-dire le mont *Maladetta* ou *Maudit*, le pic *Posets* ou de *Lardana*, et le mont *Perdu*, hauts de 3500 mètres.

Les Pyrénées sont continuées par les monts *Cantabres*, qui portent, dans une assez grande étendue, le nom de montagnes des *Asturies* et vont se terminer au cap Finisterre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

diète ou assemblée, composée des députés des États, et qui se réunit, deux ans de suite dans un des trois cantons *directeurs* de Zürich, de Berne et de Lucerne.

Pour leur administration intérieure, les petites républiques suisses sont tout à fait indépendantes les unes des autres: la constitution du plus grand nombre est démocratique; chez quelques-unes, elle est aristocratique; chez d'autres, c'est un mélange d'aristocratie et de démocratie; le premier magistrat d'un État se nomme avoyer, bourgmestre ou landamman.

Des 2 000 000 d'habitants que renferme la Suisse, environ 800 000 appartiennent au catholicisme, et 1 200 000 sont protestants, de la réforme de Calvin et de Zwingli. Il y a fort peu de luthériens. Les cantons du centre et du S. sont catholiques; dans les autres parties, les différents cultes sont librement professés.

Les Suisses sont, en général, une population allemande; cependant, à l'O., ils ont une origine française, et, dans quelques parties du S. et du S.-O., une origne italienne. Aussi n'y a-t-il pas de langue suisse: on parle allemand dans le N., l'E. et le centre; français dans l'O.; italien dans le Tésin et dans une partie du canton des Grisons. Dans ce dernier canton règnent aussi l'allemand et un dialecte particulier, le roman, dérivé du latin.

L'instruction publique est florissante: il y a des universités à Zürich, à Berne et à Bâle, et des académies à Genève et à Lausanne.

Armée, revenu.

Tout Suisse est tenu au service militaire; le service est obligatoire depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante-quatre ans. L'armée fédérale, formée des contingents des cantons, se compose : 1° de l'élite fédérale, pour laquelle chaque canton fournit trois hommes sur cent âmes de la population suisse; 2° de la réserve, qui est de la moitié de l'élite. L'armée fédérale compte environ 100 000 hommes; mais il n'y a pas de troupes permanentes.

Le revenu de la Suisse ne s'élève qu'à 10 000 000 de francs à peu près; les dépenses sont en proportion.

Chemins de fer.

On ne remarque encore en Suisse que très-peu de chemins de fer : de *Bâle*, un chemin conduit à *Strasbourg*, un autre à *Carlsruhe;* il y en a un de *Zürich* à *Baden* (Argovie). Mais on vient de décréter un réseau complet, dont les principales directions sont les suivantes : de *Bâle* à *Olten* (canton de Soleure), de *Lucerne* à *Locarno*, de *Rohrschack* (sur le lac de Constance) à *Côme*, de *Morges* (canton de Vaud) à *Salins*, de *Lausanne* à la vallée d'*Aoste*.

§ 11. Espagne.

Limites, situation, étendue, population.

L'Espagne, qui s'appelle en espagnol *España*, forme, avec le Portugal, la grande *péninsule Hispanique*, située à l'extrémité S.-O. de l'Europe. Cette péninsule est bornée au N.-E. par la France, et entourée des autres côtés par la *Méditerranée* et par l'*océan Atlantique*, qui y prend, au N., les noms de mer de *Biscaye*, mer *Cantabrique* et *golfe de Gascogne* ou mer de *France*. Le détroit de *Gibraltar* (anciennement détroit d'*Hercule*), qui unit ces deux mers, sépare la pointe S. de l'Espagne de l'extrémité N.-O. de l'Afrique.

Le cap *Finisterre* forme l'extrémité N.-O. de la péninsule Hispanique; le cap *Saint-Vincent* la termine au S.-O. ; le cap *Creux*, au N.-E.; le promontoire de *Gibraltar*, au S.; ce promontoire forme, au S., la pointe d'*Europe*, et s'avance en face du promontoire de *Ceuta*, en Afrique. Ce sont ces deux promontoires que les anciens appellent les *Colonnes d'Hercule*. On remarque, en outre, le cap *da Roca*, à l'O.; le cap *Ortegal*, au N.-N.-O.; les caps de *Gata* et de *Palos*, au S.-E., et le cap *Saint-Martin*, à l'E.

La péninsule est renfermée entre le 36e et le 44e degré de latitude N., et entre le 1er degré de longitude E. et le 12e de longitude O. Elle a 820 kilomètres du N. au S., 700 de l'E. à l'O., et 1200 du N.-E. au S.-O. On y compte 18 000 000 d'habitants, dont environ 14 000 000 pour l'Espagne seule, sur une superficie de 465 000 kil. carrés.

Montagnes.

Cette contrée est fort montagneuse, et les chaînes qui la couvrent sont généralement très-hautes et très-escarpées. On voit au N.-E. les *Pyrénées*, en espagnol *Pirineos*, qui s'élèvent sur la frontière de France, et qui présentent en Espagne leurs points les plus élevés, c'est-à-dire le mont *Maladetta* ou *Maudit*, le pic *Posets* ou de *Lardana*, et le mont *Perdu*, hauts de 3500 mètres.

Les Pyrénées sont continuées par les monts *Cantabres*, qui portent, dans une assez grande étendue, le nom de montagnes des *Asturies* et vont se terminer au cap Finisterre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aux monts *Cantabres* se rattachent les monts *Ibériques*, qui se prolongent, du N. au S., jusqu'au détroit de Gibraltar, et qui séparent l'Espagne en deux versants : celui de l'E., incliné vers la Méditerranée, et celui de l'O., vers l'Atlantique. Ils portent, au N., les noms particuliers de *Sierra de Oca* et de *Mont Cayo ;* — au milieu, ceux de *Sierra de Albarracin* et de *Sierra de Cuenca ;* — au S., ils présentent la *Sierra Nevada*, où se trouve le pic de *Mulahacen*, de près de 4000 mètres d'élévation.

Trois longues branches se rattachent vers l'O. aux monts Ibériques : l'une est formée par la *Sierra de Guadarrama*, la *Sierra de Gredos* et la *Sierra da Estrella*, et aboutit au cap da Roca. — La seconde comprend les montagnes de *Tolède*, la *Sierra Guadalupe*, la *Serra de Monchique*, et se prolonge jusqu'au cap Saint-Vincent. — La troisième est la *Sierra Morena*.

Cours d'eau, lacs et canaux.

La péninsule Hispanique est divisée en deux grands versants : celui de l'E., exposé vers la Méditerranée, et celui de l'O., incliné vers l'Atlantique. Sur le premier on voit trois principaux tributaires directs de la Méditerranée : l'*Ébre*, grand fleuve qui se grossit à gauche de l'*Aragon*, du *Gallego* et de la *Sègre*, — le *Jucar*, beaucoup moins long et à peu de distance duquel, au N., on trouve le lac d'*Albufera*, situé très-près de la mer ; — la *Segura*, au S. de laquelle est un autre lac nommé *lagune de Murcie*.

Sur le versant occidental on remarque la *Bidassoa*, petite rivière intéressante parce qu'elle trace une partie de la limite de la France et de l'Espagne, et qu'elle renferme l'île des *Faisans* ou de la *Conférence*, où fut conclu le fameux traité de 1659 entre les deux royaumes ; le *Miño* (en espagnol) ou *Minho* (en portugais) ; — le *Duero* (en espagnol) ou *Douro* (en portugais), qui se grossit à droite de la *Pisuerga* et de l'*Esla ;* — le *Tage*, en espagnol *Tajo*, en portugais *Tejo* (long de 750 kilomètres), qui forme, un peu avant son embouchure, une baie nommée *mer de la Paille*, et reçoit le *Henarez*, grossi lui-même du *Manzanarès*, — la *Guadiana*, — enfin le *Guadalquivir*, qui a pour affluent le *Genil*.

Il y a peu de canaux en Espagne : les plus importants sont le canal *Impérial* ou d'*Aragon*, qui longe une partie du cours de l'Ébre, et le canal de *Castille*, entre l'Ébre et le Douro.

Aspect général du sol, climat, productions.

Le versant de la Méditerranée est la partie la plus chaude et la plus belle de l'Espagne ; la végétation y est magnifique ; on y voit, surtout vers le S., des bois entiers d'orangers et de citronniers ; la canne à sucre, le cotonnier, le caroubier, le lentisque, le grenadier, le palmier, y réussissent ; le cafier même et l'indigotier y ont été acclimatés ; les oliviers et la vigne y donnent d'excellents produits ; les mûriers propres au ver à soie y abondent, et l'on y recueille une précieuse espèce de roseau, appelée *sparte* ou *jonc d'Espagne*, avec laquelle on fait des nattes. Mais cette région de la péninsule est exposée aux funestes effets du vent brûlant nommé *solano*.

Le versant de l'Atlantique jouit d'une température agréable. Sans avoir la brillante végétation des côtes orientales, il est riche en vignes, en oliviers, en céréales, en garance, en chênes aux glands doux, en chênes-liéges, et en chênes verts sur lesquels vit le kermès, petit insecte dont on tire une belle couleur écarlate. La partie de ce versant qui est inclinée vers la mer de Biscaye est la moins belle et la moins chaude.

Le milieu de l'Espagne est un plateau généralement nu, triste et monotone, et beaucoup plus froid que la latitude de la péninsule ne pourrait d'abord le faire croire. La richesse principale de cette région consiste en mérinos qui donnent une laine très-fine, et dont on voit d'immenses troupeaux transhumants.

Les chevaux qu'on élève dans le sud sont renommés par leur vigueur et leur beauté. Cependant les mulets sont généralement employés pour le transport des voyageurs et des marchandises.

On trouve de l'or, mais pas en assez grande quantité pour mériter qu'on l'exploite ; on extrait un peu d'argent, et beaucoup de cuivre, de plomb, de fer, de mercure, de houille, de sel, de marbre.

Divisions et villes principales.

L'Espagne est divisée en quarante-neuf provinces, y compris les îles Canaries, qui en forment une. Ces provinces portent généralement le nom de leurs chefs-lieux ; mais longtemps il y a eu quatorze grandes provinces, généralement désignées sous le titre de royaumes. Neuf de ces anciennes divisions sont maritimes et cinq intérieures. Parmi les divisions maritimes, il y en a quatre le long de la mer de Biscaye, dans le N. et le N.-O. du royaume : la *Galice*, les *Asturies*, la *Vieille-Castille* et les *Provinces Basques ;* — quatre sont baignées par la Méditerranée et se trouvent à l'E. et au S.-E. : la *Catalogne*, le royaume de *Valence*, le royaume de *Murcie* et les *îles Baléares ;* — la dernière, au S., est baignée à la fois par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Atlantique : c'est l'*Andalousie*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Deux des divisions intérieures, placées au N., sont limitrophes de la France : ce sont l'*Aragon* et la *Navarre;* — deux autres, à l'O., s'étendent vers la frontière du Portugal : ce sont le royaume de *Léon* et l'*Estrémadure;* — enfin, une seule, située au centre, ne s'avance vers aucune des limites de la monarchie : c'est la *Nouvelle-Castille*. Cette distribution des contrées espagnoles peut faire classer le royaume en six régions : la *région de la mer de Biscaye;* — la *région de la Méditerranée;* — la *région méridionale* (de la *Méditerranée*, du *détroit de Gibraltar* et de l'*Atlantique* réunis); — la *région intérieure du nord;* — la *région intérieure de l'ouest*, — et la *région du centre.*

Région de la mer de Biscaye.

La Galice, à l'extrémité N.-O. du royaume, a formé quatre provinces : *la Corogne*, au N.-O.; — *Lugo*, au N.-E.; — *Pontevedra*, au S.-O., et *Orense*, au S.-E. — Les villes les plus importantes sont *la Corogne*, en espagnol *Coruña* (23 000 hab.), avec un port vaste et commode; — *Le Ferrol*, au N.-E. de la Corogne, et dans la même province, avec un important port militaire; — *Santiago* ou *Saint-Jacques de Compostelle* (20 000 hab.), ancienne capitale de la Galice, aussi dans la province de la Corogne, et célèbre par sa vaste cathédrale gothique, composée de deux églises consacrées à saint Jacques le Mineur et à saint Jacques le Majeur; — *Lugo*, avec des sources thermales renommées. — *Orense*, sur le Minho.

Les Asturies s'allongent de l'O. à l'E., et sont resserrées entre les monts Cantabres et la mer. Elles forment aujourd'hui la province d'*Oviedo*, ainsi nommée de son chef-lieu. On y voit aussi *Gijon*, port assez fréquenté.

La Vieille-Castille, qui fut le berceau de la monarchie espagnole, est une longue contrée qui s'étend du N. au S. et n'offre sur la mer qu'une petite partie de son étendue. Les monts Cantabres la traversent au N., les monts Ibériques la couvrent au centre et à l'E. Son nom lui vient du grand nombre de ses anciens châteaux forts (*castillos*). Elle comprend six provinces : *Santander*, au N.; *Burgos*, *Logroño* et *Soria*, au milieu; *Ségovie* et *Avila*, au S. — Les villes principales sont : *Santander* (20 000 h.), ville maritime; — *Burgos*, capitale de la Vieille-Castille et patrie du Cid, aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur; — *Logroño*, sur l'Èbre; — *Soria*, sur le Duero, près des ruines de l'ancienne *Numance*, — *Ségovie*, remarquable par ses manufactures de draps et par un admirable aqueduc que les Romains ont construit. A huit kilom. de cette ville, est le beau château royal de *Saint-Ildephonse* ou de la *Granja*.

Les Provinces Basques ou les Provinces Vascognades se composent de la *Biscaye*, du *Guipuzcoa* et de l'*Alava*. C'est un pays fort montagneux, et riche en mines de fer. — *Bilbao* (15 000 h.), chef-lieu de la Biscaye, est un port commerçant. — *Saint-Sébastien*, chef-lieu du Guipuzcoa, est une place forte et maritime. On remarque, à l'E. de cette ville, celle du *Passage* ou *Los Pasages*, avec un des plus beaux ports de l'Espagne, et la forteresse de *Fontarabie* ou *Fuenterrabia*, sur la Bidassoa. — La capitale de l'Alava est *Vitoria*.

Région de la Méditerranée.

La Catalogne s'étend depuis les Pyrénées jusqu'un peu au S. de l'embouchure de l'Èbre. L'agriculture et l'industrie y sont généralement plus avancées que dans le reste du royaume. Il s'y trouve quatre provinces : celles de *Girone* et de *Barcelone*, à l'E.; de *Lerida*, à l'O., et de *Tarragone*, au S.

La plus grande ville est *Barcelone*, belle place maritime, très-fortifiée et peuplée de 200 000 âmes, en y comprenant *Barcelonette*, ville toute moderne, qui en est comme un faubourg. On remarque encore en Catalogne : *Mataro*, port très-commerçant; — *Girone* ou *Gerona;* — *Olot*, ville industrieuse; — la forteresse de *Figuières* ou *Figueras;* — *Tarragone*, port de mer qui ne compte aujourd'hui que 12 000 habitants, mais qui fut anciennement, sous le nom de *Tarraco*, la plus grande ville de l'Espagne; — *Tortose*, sur l'Èbre; — *Reus*, ville manufacturière (25 000 h.); — *Lerida;* — *Cardona*, intéressante par ses mines de sel gemme; — et *Urgel* ou *la Seu d'Urgel*, place forte.

C'est entre la Catalogne et le département français de l'Ariége, au milieu des Pyrénées, qu'est la petite république d'Andorre, placée sous la protection de la France et de l'évêque d'Urgel; la capitale en est *Andorre*.

Le royaume de Valence est un beau pays qui s'allonge du N. au S.; Trois provinces ont été formées de ce royaume : celles de *Castellon de la Plana*, au N.; de *Valence*, au milieu, et d'*Alicante*, au S. — La plus grande ville est *Valence*, en espagnol *Valencia* (65 000 hab.), vers l'embouchure du Guadalaviar, un peu au N. du lac d'Albufera, avec de nombreuses fabriques de soieries; — *Alicante* (25 000 hab.), renommée par ses vins et place maritime très-commerçante; — *Elche*, ville industrieuse; — *Orihuela*, sur la Segura, dans une plaine fertile, qu'on a surnommée le *Jardin de l'Espagne*.

Le royaume de Murcie, placé au S.-O. du royaume de Valence, se compose des provinces de *Murcie*, au S., et d'*Albacete*, au N. On y

trouve *Murcie* (35 000 hab.), agréablement placée sur la Segura ; — *Carthagène* (40 000 hab.), port célèbre ; — *Lorca* (40 000 hab.).

Les ÎLES BALÉARES, situées à l'E. du royaume de Valence, sont au nombre de trois principales : *Majorque*, la plus grande, au milieu du groupe ; *Minorque*, à l'E. ; *Ivice*, à l'O. ; — et de deux petites : *Formentera*, près et au S. d'Ivice ; *Cabrera*, près et au S. de Majorque. — Elles composent la province actuelle de *Palma*.

Majorque, en espagnol *Mallorca*, est riche en oranges, citrons, vins, etc., et a pour chef-lieu *Palma* (40 000 hab.), sur la côte S.-O., au fond du golfe du même nom.

Minorque, en espagnol *Menorca*, a pour chef-lieu *Mahon* ou *Port-Mahon*, avec un des plus beaux ports de la Méditerranée.

Ivice ou *Ivica* est la plus rapprochée du continent. Elle contient de riches salines et une ville du même nom.

Région méridionale.

L'ANDALOUSIE est une des contrées les plus belles de la péninsule. La Sierra Morena en couvre le N., et la Sierra Nevada, l'intérieur. Huit provinces en ont été formées : ce sont celles de *Jaen*, *Cordoue*, *Séville*, *Grenade*, *Almeria*, *Malaga*, *Huelva*, *Cadix*.

Les villes les plus importantes sont *Séville* (90 000 hab.), dans une position admirable, sur le Guadalquivir. — *Grenade*, en espagnol *Granada* (80 000 hab.), au milieu d'une plaine fertile. — *Santa-Fé*, près et au S.-O. de Grenade ; — *Almeria*, port de mer très-fréquenté, au fond du golfe du même nom ; — *Malaga* (65 000 hab.), renommée par ses vins, son beau port, son heureux climat ; — *Velez-Malaga*, dont les vignobles sont également estimés ; — *Cordoue*, en espagnol *Cordova* (ancienne *Corduba*) (55 000 hab.), sur le Guadalquivir ; — *Jaen* (20 000 hab.) ; — *Cadix* ou *Cadiz*, anciennement *Gadir* ou *Gades* (50 000 hab.), place très-forte et l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, à l'extrémité N.-O. de l'île de Léon, au S.-O. d'une belle baie formée par l'Atlantique ; — *San-Fernando* ou *Isla de Leon*, près et au S.-E. de Cadix, dans l'île de Léon, avec un observatoire fameux ; — *Port-Sainte-Marie* (18 000 hab.), en face de Cadix ; — *Xerez de la Frontera*, *Rota*, célèbres par leurs vins ; — *San-Lucar de Barrameda*, à l'embouchure du Guadalquivir ; — *Algésiras*, port commerçant et forteresse importante, sur le détroit de Gibraltar.

Vers l'extrémité S. de l'Andalousie, est *Gibraltar*, ville très-forte, et située sur le détroit du même nom, au pied d'un rocher escarpé, sur le côté occidental du promontoire de Gibraltar. C'est une place imprenable, qui appartient aux Anglais depuis 1704.

Région intérieure du nord.

L'ARAGON touche vers le N. à la France, dont les Pyrénées le séparent, et s'étend au S. jusqu'au royaume de Valence. Il s'y trouve les trois provinces de *Huesca*, de *Saragosse*, et de *Teruel*. La plus grande ville est *Saragosse* (en espagnol *Zaragoza*) (45 000 hab.), sur l'Ébre, célèbre par le siége qu'elle soutint contre les Français en 1809.

La NAVARRE s'étend depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ébre. Elle forme une seule province, dont le chef-lieu, *Pampelune* (*Pamplona*) (15 000 h.), est une place forte. Au N.-E. de cette ville, se trouve la vallée de *Roncevaux*, célèbre par la mort de Roland, neveu de Charlemagne. On remarque encore *Tudela* et *Estella*.

Région intérieure de l'ouest.

Le royaume de LÉON, borné au N. par la chaîne des Asturies, s'étend au S. jusqu'à la Sierra de Gredos. Il compose les cinq provinces de *Léon*, *Zamora*, *Valladolid*, *Palencia* et *Salamanque*. — *Léon* est une ville fort ancienne, remarquable par sa cathédrale. Les autres villes sont *Zamora*, sur le Duero ; — *Valladolid* (25 000 hab.) ; — *Palencia*, avec une superbe cathédrale ; — *Salamanque*, célèbre par son université et ses monuments romains.

L'ESTRÉMADURE (souvent nommée moins exactement *Estramadure*), forme les provinces de *Badajoz* et de *Caceres*. — *Badajoz* (13 000 hab.), est la ville la plus importante. — *Merida*, autrefois l'une des plus florissantes colonies romaines d'Espagne, sous le nom d'*Emerita*, offre des ruines superbes. — *Alcantara*, sur le Tage, est remarquable par son magnifique pont romain.

Région du centre.

La NOUVELLE-CASTILLE offre des plateaux élevés, nus et tristes. Elle comprend les provinces de *Cuenca*, de *Guadalaxara*, de *Madrid*, de *Tolède* et de *Ciudad-Real*. Elle renferme la capitale du royaume, MADRID, dont le nom, d'origine arabe, signifie *maison du bon air*. Cette ville, peuplée de 300 000 âmes, est située au centre de l'Espagne, sur le Manzanarès ; c'est de toutes les capitales de l'Europe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer.

Le *Pardo*, au N. de Madrid, est un joli château royal. — L'*Escurial* ou *Escorial*, au N.-O., renferme un magnifique édifice, qui fut destiné à être à la fois un monastère et une résidence royale.

On remarque encore dans la Nouvelle-Castille : *Alcala de Henarez*, célèbre par son ancienne université ; — *Guadalaxara*, vieille ville

arabe; — *Tolède* ou *Toledo*, sur le Tage, au S.-O. de Madrid; — *Aranjuez*, belle résidence royale, avec des jardins délicieux; — *Ciudad-Real*, sur la Guadiana, dans l'ancienne province de la Manche.

Gouvernement, religion, langue, instruction.

L'Espagne est une monarchie constitutionnelle. Les assemblées qui limitent le pouvoir royal s'appellent *cortès* (c'est-à-dire cours). Le catholicisme est la religion du pays.

Il y a dix universités (Madrid, Barcelone, Grenade, Oviedo, Salamanque, Séville, Santiago, Valence, Valladolid et Saragosse).

La langue espagnole, noble, sonore et poétique, est un des idiomes nés du latin; mais elle renferme aussi un grand nombre de mots dérivés de l'arabe, du tudesque et du celtique. C'est en Castille qu'on la parle avec le plus de pureté.

Chemins de fer, colonies, armée, marine, revenu.

Parmi les chemins de fer terminés on remarque celui de *Madrid* à *Aranjuez*, celui de *Barcelone* à *Mataro*, et celui de *Langreo* à *Gijon*. On en a commencé plusieurs autres, tels que ceux de *Xerez* à *Séville*, d'*Almanza* à *Alicante* et de *Madrid* à *Valence*.

L'Espagne avait autrefois d'immenses colonies en Amérique. Elle n'a plus aujourd'hui, dans cette partie du monde, que la belle île de *Cuba* et celle de *Porto-Rico*; elle possède en Afrique les îles *Canaries*, considérées comme une quarante-neuvième province du royaume, et la ville de *Ceuta*, avec quelques autres *présides* sur la côte du Maroc; — dans l'Océanie, les *Philippines* et les *Mariannes*.

L'armée est d'environ 100 000 hommes, sans comprendre la force armée des possessions d'outre-mer.

Cette nation, qui a été au XV^e^ et au XVI^e^ siècle la plus redoutable puissance navale du monde, n'a aujourd'hui que 4 vaisseaux de ligne et 6 frégates. Mais la marine espagnole reprend depuis quelques années un accroissement très-sensible : en 1843, elle ne comptait que 24 navires de guerre; aujourd'hui elle en a plus de 60. Les trois grands ports militaires du royaume sont Cadix, Carthagène et Le Ferrol.

Le revenu de l'Espagne s'élève à 300 000 000 de francs.

---

12. Portugal.

Limites et côtes.

Le Portugal est un petit, mais célèbre royaume, qui occupe, dans la partie occidentale de la péninsule Hispanique, l'espace compris entre l'embouchure du Minho et celle de la Guadiana. Il forme à peu près un parallélogramme, qui a 550 kilomètres du N. au S., et 175 de l'E. à l'O. On y compte 3 500 000 habitants, sur une superficie de 91 000 kilomètres carrés.

Il est borné par l'Espagne au N. et à l'E.; ailleurs, par l'océan Atlantique. Celui-ci présente, sur les côtes occidentales du Portugal, un enfoncement assez grand, renfermé entre les caps *da Roca* et de *Sines*, et qu'on peut appeler golfe d'*Estrémadure*. Ce golfe est divisé par le cap *Espichel* en deux parties, dont la plus méridionale et la plus profonde se nomme baie de *Setuval*.

A la pointe S.-O. du Portugal se trouve le cap *Saint-Vincent*, extrémité S.-O. de toute l'Europe. Le point le plus méridional du royaume est le cap *Sainte-Marie*. Sur la côte occidentale, un peu au N. du cap da Roca, est la petite presqu'île de *Peniche*, en face de laquelle se trouvent les îles *Berlingues* ou *Berlengas*.

Aspect physique, productions, montagnes, cours d'eau.

Le Portugal est un pays montueux, entrecoupé de riantes vallées. Le climat est fort chaud sur la côte, mais doux et délicieux dans l'intérieur, et généralement très-sain. On y trouve une grande variété de richesses végétales : l'oranger, le citronnier, l'olivier, le dattier, le myrte, le laurier, le chêne-liége, le chêne-vert à kermès, la vigne, les melons, les pastèques, les amandes, les figues. Mais l'agriculture est dans un état peu avancé.

La substance minérale la plus productive pour ce pays est le sel, dont on recueille une immense quantité dans les salines répandues le long de la mer.

Des ramifications des monts Cantabres s'élèvent vers les limites septentrionales du Portugal. Dans l'intérieur du pays, on remarque deux chaînes principales : l'une s'étend entre le Douro et le Tage, et va se terminer au cap da Roca; elle porte successivement les noms

de *Serra da Estrella* et de mont *Junto*, c'est dans la Serra da Estrella que sont les plus hauts sommets du Portugal (environ 2000 mètres).

L'autre chaîne court entre le Tage et la Guadiana, et aboutit au cap Saint-Vincent. Elle s'appelle au N. *Serra de Portalegre*, et au S. *Serra de Monchique*.

Le Portugal est tout entier situé sur le versant de l'Atlantique. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau, dont les plus importants sont le *Minho*, le *Douro*, le *Mondego*, le *Tage* (qui forme, avant d'entrer dans l'océan, une espèce de baie ou de lac appelée *mer de la Paille*); le *Sadao* et la *Guadiana*.

Divisions et villes principales.

Le Portugal se divise en huit provinces.

Trois sont au N. du Douro :

1° La province de Minho, qui a pour chef-lieu *Braga* (15 000 h.).

2° La province de Douro, qui a pour chef-lieu *Oporto* ou *Porto* (autrefois *Portus-Calle*, d'où est dérivé le nom du *Portugal*), commerçante ville de 62 000 habitants, renommée surtout par ses vins, à l'embouchure du Douro.

3° La province de *Tras-os-Montes* (c'est-à-dire au delà des montagnes), dont le chef-lieu est *Bragance*.

Entre le Douro et le Tage s'étendent les provinces de Haute-Beira et de Basse-Beira, en partie couvertes par la Serra da Estrella. *Viseu*, où se tient une foire célèbre, est le chef-lieu de la Haute-Beira; — *Castello-Branco* est celui de la Basse-Beira. Les autres villes principales des Beiras sont : *Coïmbre* (15 000 hab.), agréablement placée sur le Mondego, et fameuse par son université; — *Lamego*, où s'assemblèrent, en 1143, les cortès qui établirent les bases de la constitution portugaise; — *Ovar*, près de l'Océan.

Une province s'étend sur les deux rives du Tage, vers l'embouchure de ce fleuve : c'est l'Estrémadure, qui a pour chef-lieu Lisbonne (en portugais *Lisboa*), capitale du royaume, sur la rive droite du Tage, vers l'endroit où ce fleuve sort de la mer de la Paille (250 000 hab.). — On distingue encore *Mafra*, avec un magnifique édifice, qui est composé d'un couvent, d'un palais et d'une église; — *Santarem*, sur le Tage, ancienne résidence des souverains; — *Abrantes*, sur le même fleuve, dans une situation délicieuse; — *Setuval* (15 000 hab.), port de mer assez commerçant.

Dans le S. sont deux provinces :

1° L'*Alentejo* (plus régulièrement *Alem-Tejo*, c'est-à-dire au delà du Tage). *Evora* en est le chef-lieu. On y trouve aussi *Elvas*, place très-forte.

2° L'*Algarve*, auquel les souverains du Portugal ont accordé le titre de royaume, et appelé le *Coin* par les anciens, à cause de sa position à l'angle S.-O. de la péninsule. Le chef-lieu est *Faro*.

Gouvernement, religion, langue, instruction.

Le gouvernement du Portugal est une monarchie constitutionnelle. Les assemblées qui tempèrent le pouvoir du souverain portent, comme en Espagne, le nom de *cortès*.

Le catholicisme est la religion de ce pays; mais les autres cultes sont tolérés. Un patriarche, qui réside à Lisbonne, est le chef de l'Église portugaise.

La langue portugaise a une grande analogie avec l'espagnol; elle est douce, harmonieuse, énergique. Des écrivains de mérite l'ont illustrée, surtout au XVI^e^ siècle, qui vit fleurir le poëte Camoëns. L'instruction publique élémentaire est fort négligée.

Colonies, marine.

Le Portugal a eu d'immenses possessions, telles que le Brésil, une grande partie de l'Inde, etc.; mais aujourd'hui ses domaines hors d'Europe sont bien réduits. Les îles *Açores* et *Madère*, qui se rattachent à l'Afrique, ne sont pas considérées comme colonies, mais font partie intégrante de la métropole, sous le nom d'*îles adjacentes*. Les colonies proprement dites se composent de la capitainerie générale de *Mozambique*, de l'*Angola*, du *Benguela*, de la *Sénégambie portugaise* (où se trouvent Géba, Cacheo, Zéguichor), des îles du *Cap-Vert*, de l'île du *Prince* et de celle de *Saint-Thomas*, en Afrique; — de *Goa* et de quelques autres établissements dans l'Hindoustan; — de *Macao*, en Chine; — des établissements de *Timor* et de *Solor*, dans l'Océanie.

Cette puissance, autrefois la plus brillante de l'Europe par sa marine, n'a aujourd'hui qu'un vaisseau de ligne.

§ 13. Italie.

Limites, étendue, côtes.

L'Italie se compose d'une grande presqu'île et de plusieurs îles, dont les plus considérables sont la Sicile et la Sardaigne.

de *Serra da Estrella* et de mont *Junto*, c'est dans la Serra da Estrella que sont les plus hauts sommets du Portugal (environ 2000 mètres).

L'autre chaîne court entre le Tage et la Guadiana, et aboutit au cap Saint-Vincent. Elle s'appelle au N. *Serra de Portalegre*, et au S. *Serra de Monchique*.

Le Portugal est tout entier situé sur le versant de l'Atlantique. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau, dont les plus importants sont le *Minho*, le *Douro*, le *Mondego*, le *Tage* (qui forme, avant d'entrer dans l'océan, une espèce de baie ou de lac appelée *mer de la Paille*); le *Sadao* et la *Guadiana*.

Divisions et villes principales.

Le Portugal se divise en huit provinces.

Trois sont au N. du Douro :

1° La province de Minho, qui a pour chef-lieu *Braga* (15 000 h.).

2° La province de Douro, qui a pour chef-lieu *Oporto* ou *Porto* (autrefois *Portus-Calle*, d'où est dérivé le nom du *Portugal*), commerçante ville de 62 000 habitants, renommée surtout par ses vins, à l'embouchure du Douro.

3° La province de *Tras-os-Montes* (c'est-à-dire au delà des montagnes), dont le chef-lieu est *Bragance*.

Entre le Douro et le Tage s'étendent les provinces de Haute-Beira et de Basse-Beira, en partie couvertes par la Serra da Estrella. *Viseu*, où se tient une foire célèbre, est le chef-lieu de la Haute-Beira; — *Castello-Branco* est celui de la Basse-Beira. Les autres villes principales des Beiras sont : *Coïmbre* (15 000 hab.), agréablement placée sur le Mondego, et fameuse par son université; — *Lamego*, où s'assemblèrent, en 1143, les cortès qui établirent les bases de la constitution portugaise; — *Ovar*, près de l'Océan.

Une province s'étend sur les deux rives du Tage, vers l'embouchure de ce fleuve : c'est l'Estrémadure, qui a pour chef-lieu Lisbonne (en portugais *Lisboa*), capitale du royaume, sur la rive droite du Tage, vers l'endroit où ce fleuve sort de la mer de la Paille (250 000 hab.). — On distingue encore *Mafra*, avec un magnifique édifice, qui est composé d'un couvent, d'un palais et d'une église; — *Santarem*, sur le Tage, ancienne résidence des souverains; — *Abrantes*, sur le même fleuve, dans une situation délicieuse; — *Setuval* (15 000 hab.), port de mer assez commerçant.

Dans le S. sont deux provinces :

1° L'*Alentejo* (plus régulièrement *Alem-Tejo*, c'est-à-dire au delà du Tage). *Evora* en est le chef-lieu. On y trouve aussi *Elvas*, place très-forte.

2° L'*Algarve*, auquel les souverains du Portugal ont accordé le titre de royaume, et appelé le *Coin* par les anciens, à cause de sa position à l'angle S.-O. de la péninsule. Le chef-lieu est *Faro*.

Gouvernement, religion, langue, instruction.

Le gouvernement du Portugal est une monarchie constitutionnelle. Les assemblées qui tempèrent le pouvoir du souverain portent, comme en Espagne, le nom de *cortès*.

Le catholicisme est la religion de ce pays; mais les autres cultes sont tolérés. Un patriarche, qui réside à Lisbonne, est le chef de l'Église portugaise.

La langue portugaise a une grande analogie avec l'espagnol; elle est douce, harmonieuse, énergique. Des écrivains de mérite l'ont illustrée, surtout au XVI^e^ siècle, qui vit fleurir le poëte Camoëns. L'instruction publique élémentaire est fort négligée.

Colonies, marine.

Le Portugal a eu d'immenses possessions, telles que le Brésil, une grande partie de l'Inde, etc.; mais aujourd'hui ses domaines hors d'Europe sont bien réduits. Les îles *Açores* et *Madère*, qui se rattachent à l'Afrique, ne sont pas considérées comme colonies, mais font partie intégrante de la métropole, sous le nom d'*îles adjacentes*. Les colonies proprement dites se composent de la capitainerie générale de *Mozambique*, de l'*Angola*, du *Benguela*, de la *Sénégambie portugaise* (où se trouvent Géba, Cacheo, Zéguichor), des îles du *Cap-Vert*, de l'île du *Prince* et de celle de *Saint-Thomas*, en Afrique; — de *Goa* et de quelques autres établissements dans l'Hindoustan; — de *Macao*, en Chine; — des établissements de *Timor* et de *Solor*, dans l'Océanie.

Cette puissance, autrefois la plus brillante de l'Europe par sa marine, n'a aujourd'hui qu'un vaisseau de ligne.

§ 13. Italie.

Limites, étendue, côtes.

L'Italie se compose d'une grande presqu'île et de plusieurs îles, dont les plus considérables sont la Sicile et la Sardaigne.

La presqu'île s'allonge du N.-O. au S.-E. depuis 37° 50′ jusqu'à 46° 40′ de latitude N., et depuis 3° 45′ jusqu'à 16° 5′ de longitude E., entre la Méditerranée propre et la mer Tyrrhénienne, à l'O.; la mer Ionienne, au S.-E.; le canal d'Otrante et la mer Adriatique, à l'E. Elle tient vers le N.-O. à la France, et vers le N. à la Suisse et à l'Allemagne; elle est en grande partie séparée de ces trois contrées par les Alpes. Sa longueur est de 1330 kilomètres, et sa largeur moyenne, de 220 kilomètres. La superficie de toute l'Italie, en y comprenant les îles, est de 270 000 kilomètres carrés. La population s'élève à 21 000 000 d'habitants.

La péninsule de l'Italie a grossièrement la forme d'une botte; au bout du pied, qui forme la presqu'île de *Calabre*, se présentent les caps *dell' Armi* et *Spartivento;* à l'extrémité du talon, qui est la presqu'île d'*Otrante*, se trouve le cap de *Leuca*. A l'O. de ce talon, s'ouvre le grand golfe de *Tarente*. Sur la côte orientale de la presqu'île, on remarque le vaste promontoire du mont *Gargano*, qui est comme l'*éperon* de la botte, et qui ferme au N. le golfe de *Manfredonia*.

L'Adriatique produit vers son extrémité N.-O. le golfe de *Venise*, dont on étend quelquefois le nom à toute cette mer. Près de ce golfe, sont les marécages profonds qu'on appelle *lagunes de Venise* et *lagunes de Comacchio*.

Sur la côte O. de la péninsule, la Méditerranée propre forme le golfe de *Gènes*, dont la partie orientale prend le nom de *rivière du Levant*, et la partie occidentale celui de *rivière du Ponent*.

La côte de la mer Tyrrhénienne présente le territoire malsain de la *Maremme*, les *Marais Pontins*, le cap *Circello*, les golfes de *Naples* et de *Salerne* (entre lesquels s'avance la pointe *della Campanella*) et les golfes de *Policastro* et de *Santa-Eufemia*.

Le *Phare de Messine* sépare la presqu'île d'Italie de la Sicile, et fait communiquer la mer Tyrrhénienne à la mer Ionienne. On trouve à son entrée septentrionale l'écueil de *Scylla* (en italien *Scilla*), et dans l'intérieur même du canal est le gouffre de *Kharybde*.

Aspect physique, climat, productions.

L'Italie est célèbre par la beauté de son climat, la fertilité de son sol, la variété de ses sites enchanteurs et les vénérables restes d'antiquité qu'elle présente à chaque pas. Au N., sont les hautes montagnes des Alpes, dont les glaciers et les neiges contrastent avec les vastes plaines du Pô, et à leurs pieds se trouvent d'innombrables rivières et des lacs pittoresques. Au S., le sol est beaucoup moins bien arrosé, et il est exposé à de violents tremblements de terre; mais le ciel y est très-beau.

Le climat de l'Italie est généralement très-doux; cependant il y a plusieurs cantons fort malsains, et il souffle quelquefois un vent méridional, suffocant et insupportable qu'on nomme *scirocco*.

Les principales richesses de ce pays sont le riz, récolté dans les plaines humides du Pô; le maïs, le vin, des fruits exquis, surtout des oranges, des cédrats, des poncires, des limons, des citrons, des dattes, des figues, des pistaches, des caroubes, des olives; le coton et la canne à sucre, dans les cantons les plus méridionaux; la réglisse, le safran, la garance, la manne, qui découle d'une espèce de frêne; des bœufs d'une grosseur remarquable, des buffles et des moutons estimés; le ver à soie, l'abeille; la pinne marine, dont le byssus est précieux; les sèches ou sépias; des marbres superbes, l'albâtre calcaire, le porphyre, le soufre.

Montagnes.

Les *Alpes méridionales* et les *Apennins* sont les principales montagnes de l'Italie; ils ne forment ensemble qu'une seule grande chaîne, qui s'étend depuis la frontière septentrionale de cette contrée jusqu'au Phare de Messine, et qui sépare la presqu'île en deux versants généraux : le versant de l'E., incliné vers la mer Adriatique et la mer Ionienne, et le versant de l'O., penché vers la Méditerranée propre et la mer Tyrrhénienne.

On considère soit le col de Tende, soit le col d'Altare, au N.-O. du golfe de Gènes, comme le point qui sépare les Alpes des Apennins. On appelle *Alpes méridionales* tout cet arc immense de montagnes qui se courbe à l'O., depuis le mont Saint-Gothard jusqu'à l'un de ces cols. Mais on a donné plusieurs dénominations particulières aux différentes parties de cette chaîne : on l'appelle *Alpes Lépontiennes occidentales*, depuis le Saint-Gothard jusqu'au mont Rosa; — *Alpes Pennines*, depuis le mont Rosa jusqu'au mont Blanc; — *Alpes Grecques* ou *Graïes*, du mont Blanc au mont Cenis; *Alpes Cottiennes*, du mont Cenis au mont Viso; — *Alpes Maritimes*, entre le mont Viso et les Apennins.

Le point culminant des Alpes italiennes est le mont *Blanc*, haut de 4810 mètres. Viennent ensuite le mont *Rosa*, — le mont *Cervin;* — le mont *Iseran;* — le mont *Genèvre*, — le *Grand Saint-Bernard;* — le mont *Cenis*, remarquable par une belle route construite en 1805; — le mont *Viso;* — le *Petit Saint-Bernard*.

Les sommets les plus célèbres des Apennins sont le *Gran-Sasso d'Italia* ou mont *Corno* (2890 mètres), le *Velino* et le mont de la *Sibylle*, situés vers le centre de la chaîne.

Le sol italien présente deux des plus fameux volcans du monde : l'un est le mont *Vésuve* ou *Vesuvio*, sur la côte occidentale de la presqu'île, haut seulement de 1140 mètres, mais terrible par ses éruptions fréquentes; l'autre est l'*Etna* ou *Gibello*, sur la côte orientale de la Sicile : il s'élève à 3237 mètres.

Cours d'eau, lacs.

C'est sur le versant oriental que coule le plus grand fleuve de l'Italie, le *Pô*, anciennement *Padus* ou *Eridan*, qui descend du mont Viso et, après un cours de 600 kilomètres, se jette dans la mer Adriatique par plusieurs branches. Il reçoit par la rive gauche la *Doire-Ripaire*, la *Doire-Baltée*, la *Sesia*, l'*Agogna*, le *Tésin* ou *Tessin* (en italien *Ticino*), sorti du lac *Majeur* ou *Maggiore*; l'*Adda*, qui forme le lac de *Côme*, entouré de riches paysages; l'*Oglio*, rivière tortueuse qui traverse le lac d'*Iseo* et reçoit la *Chiese*, sortie du petit lac d'*Idro*; enfin, le *Mincio*, qui sort du grand lac de *Garde*. Par sa rive droite, le Pô se grossit du *Tanaro*, de la *Trebbia* (*Trébie*), du *Taro* et du *Panaro*. — On remarque encore, sur le versant oriental : le *Tagliamento*, la *Piave*, qui sont plutôt des torrents que des rivières; — la *Brenta*; — l'*Adige*, — le *Reno*, dont le cours inférieur traverse les lagunes de Comacchio; — le *Fiumesino*, fort petit, mais fameux autrefois sous le nom de *Rubicon*; — le *Metauro*; — la *Pescara* ou *Aterno*; — l'*Ofanto*.

Le principal fleuve du versant occidental est le *Tibre*, en italien *Tevere* (ancien *Tiberis*), qui vient des Apennins, passe à Rome, et, après un cours d'environ 350 kilomètres, se jette dans la mer Tyrrhénienne par deux branches qui forment l'île *Sacrée*. Ses affluents sont, à gauche, la *Nera*, dans laquelle se jette le *Velino*, connu par de belles cascades; et le *Teverone*, qui forme la grande cascade et les cascatelles de Tivoli; — à droite, il reçoit la *Chiana*, qui verse aussi ses eaux dans l'Arno. — On distingue encore, sur le versant occidental, l'*Arno*, le *Var* ou *Varo*, sur la frontière de France; — le *Serchio*; — l'*Ombrone*, dont l'embouchure est voisine de la lagune de *Castiglione*; — le *Garigliano*; — le *Volturno* ou *Vulturne*.

Le *Rhône* forme un moment la limite entre la France et la Savoie, qu'on peut considérer comme une annexe de l'Italie.

Outre les lacs déjà nommés dans le bassin du Pô, il faut remarquer les lacs du *Bourget* et d'*Annecy*, qui s'écoulent dans le Rhône, et le lac de *Genève*, sur la frontière de Suisse; — à l'O. des Apennins, les lacs de *Pérouse* (anciennement *Trasimène*), de *Bolsena* et de *Bracciano*; — au milieu d'un plateau situé dans la partie la plus élevée des Apennins, le lac *Fucino* ou de *Celano*; — près du golfe de Naples, les lacs *Fusaro* (Achéron), *Averne*, *Agnano* et *Lucrin* ou *Licola*, tous fort petits, mais très-intéressants dans l'histoire et la mythologie.

C'est dans le royaume Lombard-Vénitien qu'on trouve le plus grand nombre de canaux : un des principaux est le *Naviglio Grande*, qui va de Milan au Tésin.

Divisions et villes principales.

L'Italie est partagée en neuf États :

1° Le royaume de *Sardaigne*, ou les *États Sardes*, composés d'un territoire continental et de l'île de Sardaigne.

2° La principauté de *Monaco*, enclavée dans les États Sardes.

3° Le royaume *Lombard-Vénitien*, qui appartient à l'empire d'Autriche.

4° Le duché de *Parme*.

5° Le duché de *Modène*.

6° Le grand-duché de *Toscane*.

7° Les *États de l'Église*.

8° La république de *Saint-Marin*, enclavée dans les États de l'Église.

9° Le royaume des *Deux-Siciles*, composé du royaume de Naples et de la Sicile.

Royaume de Sardaigne. — Ce royaume est un des États les plus importants de l'Italie : il compte 76 300 kilomètres carrés et 5 000 000 d'habitants. Il est partagé en 14 *divisions administratives*, subdivisées en 50 provinces. Le gouvernement constitutionnel s'y est établi sur des bases très-libérales. L'industrie, le commerce et l'instruction y sont en progrès.

La partie continentale est renfermée entre la France, la Suisse, le golfe de Gênes et le Tésin.

Elle comprend au N.-O. la *Savoie* (en italien *Savoja*), qui se trouve à l'O. des Alpes, et qui, par sa position naturelle, appartient plus à la France qu'à l'Italie. C'est un pays montagneux et pauvre, mais où abondent les curiosités naturelles et les sites pittoresques.

La Savoie renferme deux divisions, celle de *Chambéry* et d'*Annecy*.

Ses villes principales sont : *Chambéry*, en italien *Ciamberi* (20 000

hab.); — *Aix*, renommée par ses eaux minérales; — *Annecy*, près du lac du même nom.

La plus grande contrée de la partie continentale des États Sardes est le *Piémont*, qui tire son nom de sa position au pied des monts : en effet, les Alpes et les Apennins l'enveloppent au N., à l'O. et au S.; dans l'intérieur s'étendent les vastes et fertiles plaines du Pô.

Le Piémont se compose de six divisions :

A l'O., la division de *Turin*, dont le chef-lieu est TURIN ou TORINO (120 000 hab.), capitale du royaume de Sardaigne, au confluent du Pô et de la Doire-Ripaire. Les autres villes remarquables de la division sont : *Carmagnole*, célèbre place forte; — *Suse*, l'ancienne *Segusio*, où résida le roi Cottius; — *Pignerol*, dans le voisinage de laquelle sont des vallées habitées par la secte des vaudois.

Au N., la division d'*Ivrée*, où l'on trouve *Ivrée*, sur la Doire-Baltée, et *Aoste*, sur la Doire-Ripaire.

Au N.-E., la division de *Novare*, qui s'étend le long du lac Majeur et du Tésin, et dont les villes principales sont *Novare*, chef-lieu (15 000 h.), fameuse par une victoire des Autrichiens sur les Sardes en 1849; et *Pallanza*, sur le lac Majeur, près des charmantes îles Borromées.

A l'E., la division de *Verceil*, avec les villes de *Verceil* ou *Vercelli* et de *Casal* ou *Casale*, — et la division d'*Alexandrie*, qui a pour chef-lieu *Alexandrie de la Paille* (35 000 h.), ville très-forte, sur le Tanaro, et près de laquelle est le village de *Marengo*, où les Français remportèrent une grande victoire sur les Autrichiens en 1800.

Au S., la division de *Coni*, dont le chef-lieu est *Coni* ou *Cuneo*, place forte (18 000 h.); on y distingue aussi *Savigliano*, *Saluces* (Saluzzo), *Mondovi*, où les Français furent vainqueurs en 1796.

Les autres parties du continent sarde sont trois régions maritimes : l'une est la division de *Nice*, dont le chef-lieu est *Nice*, en italien *Nizza* (30 000 h.), à 9 kilomètres de la frontière de France, dans une situation délicieuse, et sous le ciel le plus doux. — La seconde est la division de *Savone;* — et la troisième, la division de *Gènes*, dont le chef-lieu, *Gènes*, en italien *Genova*, ville de 110 000 h., a été surnommée la Superbe, est très-fortifiée, possède un beau port et fait un commerce considérable, moindre cependant qu'autrefois, lorsqu'elle était une des plus puissantes républiques de l'Italie.

L'île de *Sardaigne* (en italien *Sardegna*), située au S. de la Corse, dont elle est séparée par les Bouches de Bonifacio, est parsemée d'assez hautes montagnes, mais aussi de vallées très-fertiles, où la culture est malheureusement négligée. Elle est partagée en trois divisions : *Cagliari*, *Sassari* et *Nuoro*. La capitale de l'île est *Cagliari*

(27 000 h.), sur un golfe du même nom. — La seconde ville est *Sassari* (20 000 h.).

L'armée active des États Sardes est, sur le pied de paix, de 40 000 hommes, et, sur le pied de guerre, de 150 000.

La marine militaire compte 5 frégates et 2 corvettes.

PRINCIPAUTÉ DE MONACO. — Cette petite principauté est enclavée dans la division de Nice, et placée sous la protection du roi de Sardaigne. Elle a pour chef-lieu MONACO, très-petite ville. *Mentone*, place maritime, qui était la ville principale de la principauté, a été réunie récemment au royaume de Sardaigne.

ROYAUME LOMBARD-VÉNITIEN. — Le royaume Lombard-Vénitien ou la Lombarde-Vénitie est une des parties les plus belles de l'Italie.

Cette importante possession autrichienne se divise en deux gouvernements : celui de *Lombardie* ou de *Milan*, à l'O., et celui de *Venise*, à l'E.

Le gouvernement de ***Lombardie*** a pour chef-lieu MILAN, en italien *Milano*, en allemand *Meiland* (150 000 h.), capitale du royaume Lombard-Vénitien, ville sur l'Olona, avec une admirable cathédrale.

Les autres villes de ce gouvernement sont : *Côme* ou *Como*, à l'extrémité S.-O. du lac du même nom; — *Bergame* ou *Bergamo* (36 000 h.); — *Sondrio*, chef-lieu de la province de *Valteline;* — *Pavie* (25 000 h.), sur le Tésin, fameuse par son université et par la bataille qu'y perdit François Ier en 1525; — *Lodi*, sur l'Adda, célèbre par une brillante victoire des Français en 1796; — *Crémone* (27 000 h.), sur le Pô, ville remarquable par ses fabriques de soieries et ses violons; — *Brescia* ou *Bresce* (34 000 h.), ville très-forte, renommée par ses nombreuses fabriques d'armes à feu; — *Castiglione*, où les Français furent vainqueurs en 1796; — *Mantoue* ou *Mantova* (30 000 h.), place forte presque imprenable, dans un lac formé par le Mincio; aux environs, est le village de *Pietole*, l'ancien *Andes*, où naquit Virgile.

Le gouvernement de ***Venise*** a pour chef-lieu VENISE, en italien *Venezia*, en allemand *Venedig* (115 000 h.), bâtie au milieu des lagunes, vers l'embouchure de la Brenta, sur 80 petites îles qui communiquent entre elles par 360 ponts. Des canaux y tiennent lieu de rues, et les gondoles, de voitures. On y remarque la place, le palais et l'église de Saint-Marc, le pont du Rialto sur le canal Grande, etc. Cette ville a été longtemps une des républiques maritimes les plus puissantes du monde, mais aujourd'hui elle est bien déchue.

On remarque, dans le même gouvernement, *Chioggia* (25 000 h.), aussi dans les lagunes; — *Padoue* ou *Padova* (50 000 h.), fameuse par

son université; — *Este*, qui a donné son nom à une célèbre famille, puissante au moyen âge; — *Vicence* ou *Vicenza* (36 000 h.); — *Vérone* (50 000 h.), sur l'Adige; — *Rivoli*, village devenu fameux par une grande victoire de Bonaparte, en 1797; — *Arcole*, autre village, où les Français vainquirent les Autrichiens en 1796; — *Rovigo*, chef-lieu d'une province nommée *Polésine;* — *Adria*, ville fort ancienne, qui a donné son nom à la mer Adriatique; — *Bassano*, *Trévise*, *Feltre*, *Bellune*, *Udine* (20 000 h.), près de laquelle est le village de *Campo-Formio*, avec le château de *Passeriano*, où fut signé, en 1797, un important traité de paix entre la France et l'Autriche.

Duché de Parme. — Cet État est renfermé entre les Apennins et le Pô. Le sol y est généralement fertile et il y a de bons pâturages.

La capitale est Parme (30 000 h.), belle ville, sur une rivière du même nom. La seconde ville est *Plaisance* ou *Piacenza*.

Duché de Modène. — Ce duché, traversé par les Apennins, s'étend depuis le Pô jusqu'à la Méditerranée; il a pour capitale Modène (30 000 h.), et pour autres villes principales *Reggio;* — *Correggio;* — *Guastalla*, place très-forte, sur le Pô; — *Massa*, sur la mer; — et *Carrare* ou *Carrara*, connue par ses beaux marbres statuaires.

Grand-Duché de Toscane. — Cet État, couvert au N. et à l'E. par les monts Apennins, renferme, au milieu, des vallées magnifiques, entre autres celle qu'arrose l'Arno; à l'O., le long de la mer, il y a des plaines basses et malsaines, connues sous le nom de *Maremme*. La capitale est Florence (en italien *Firenze*) (100 000 hab.), sur l'Arno (cathédrale, palais Pitti, Vieux palais, galerie de Médicis; berceau des arts à l'époque de leur renaissance; patrie d'un grand nombre d'hommes remarquables).

Les autres villes de la Toscane sont : *Pistoie* ou *Pistoja;* — *Arezzo*, ville antique; — *Lucques* ou *Lucca* (25 000 hab.), ancienne capitale d'un duché du même nom; — *Pise* (22 000 hab.), sur l'Arno (tour penchée, Campo-Santo); *Livourne* ou *Livorno* (75 000 hab.), port fameux sur la Méditerranée; — *Sienne*, en italien *Siena*, au S. de Florence, avec une célèbre université; — *Piombino*, petit port de mer sur le détroit du même nom.

De la Toscane dépend l'île d'*Elbe*, dont le chef-lieu est *Porto-Ferrajo*, petite ville très-forte; Napoléon y résida depuis le mois de mai 1814 jusqu'au 26 février 1815.

États de l'Église. — Ces États sont la possession temporelle du pape, et ils s'appellent aussi *Etats du pape* ou *État pontifical*. Ils s'étendent de la mer Adriatique à la mer Tyrrhénienne, depuis les lagunes de Comacchio et les bouches du Pô jusqu'aux marais Pontins; ils renferment 3 000 000 d'habitants.

Ils comprennent quatre *légations*, qui se subdivisent en *délégations;* il y a, en outre, une division qu'on appelle *Comarca de Rome*.

Dans la région renfermée entre les Apennins et l'Adriatique, on rencontre, en allant du N. au S. : *Ferrare* (25 000 hab.), sur une branche du Pô; — *Bologne* (75 000 hab.), célèbre par son université; *Faenza*, où l'on a, dit-on, inventé la faïence; — *Ravenne* (15 000 h.), près de la mer; — *Forli;* — *Cesena;* — *Rimini*, ville maritime; — *Urbin* ou *Urbino*, — *Ancône* (30 000 hab.), ville forte et port de mer très-commerçant; — *Lorette* (sanctuaire de Notre-Dame).

Dans la région comprise entre les Apennins et la mer Tyrrhénienne, on trouve : *Pérouse*, en italien *Perugia*, (25 000 hab.), à l'E. du lac du même nom; — *Foligno;* — *Spolète* (*Spoleto*); — *Rieti;* — *Viterbe* (*Viterbo*); — *Civita-Vecchia*, principal port des États de l'Église sur la mer Tyrrhénienne; — *Tivoli*, l'ancienne *Tibur*, sur le Teverone; — Rome (155 000 hab.), capitale des États de l'Église et métropole du culte catholique, sur les deux rives du Tibre. Elle a un circuit de 22 kilomètres; mais les deux tiers de cet espace, à l'E. et au S., sont occupés par des vignobles, des champs de blé, des maisons de campagne et leurs jardins. La partie située à l'E. du fleuve est de beaucoup la plus considérable; on y remarque les sept fameuses collines sur lesquelles était bâtie l'ancienne Rome, c'est-à-dire les monts Capitolin, Quirinal, Viminal, Esquilin, Palatin, Aventin et Célius. La portion placée sur la rive occidentale ou droite du Tibre est appuyée sur deux collines : le Janicule et le Vatican. (Places du Peuple et Saint-Pierre; rue du Cours; — monuments anciens : le Colisée (Colosseo); le Panthéon ou l'église de la Rotonde; les Thermes de Dioclétien; la colonne Antonine et la colonne Trajane; — monuments modernes : l'église de Saint-Pierre; l'église de Sainte-Marie Majeure; celle de Saint-Jean de Latran; les palais du Vatican, de Latran et Quirinal; le château Saint-Ange).

Les États de l'Église possèdent deux villes enclavées dans le royaume de Naples : *Pontecorvo* et *Bénévent*.

L'armée papale est d'environ 14 000 hommes; la garde particulière du pape est confiée aux gardes nobles et aux Suisses.

République de Saint-Marin. — Cette petite république de 7000 habitants, placée sous la protection du pape, et enclavée dans les États

de l'Église, entre Urbin et Cesena, est un des plus anciens États de l'Europe. La capitale est SAINT-MARIN (SAN-MARINO).

ROYAUME DES DEUX-SICILES.—Ce royaume, qui comprend 110 8000 kilomètres carrés et environ 8 600 000 hab., est le principal des États italiens ; il est composé de deux parties distinctes : 1° la partie continentale ou le *royaume de Naples*, qu'on désigne souvent sous le nom de *domaines en deçà du Phare* ; 2° l'*île de Sicile*, ou les *domaines au delà du Phare*.

Le ***royaume de Naples*** occupe la partie méridionale de l'Italie ; il est renommé pour la beauté de son climat et la fertilité de son sol ; mais les feux souterrains le menacent sans cesse.

Il comprend quinze provinces.

Les trois plus septentrionales sont les *Abruzzes*, provinces montagneuses, distinguées par les surnoms d'*Abruzze ultérieure I^re^*, *Abruzze ultérieure II^e^* et *Abruzze citérieure*. Les chefs-lieux sont *Teramo*, *Aquila*, au N. du lac Fucino, et *Chieti* (ancienne *Teate*).

A l'E., on trouve, le long de la mer Adriatique : 1° la province de *Molise* ou *Sannio*, qui doit ce nom à l'ancien *Samnium*, dont elle occupe une partie : chef-lieu, *Campobasso* ; — 2° la province de *Capitanate*, qui comprend le promontoire de Gargano et les petites îles *Tremiti* : chef-lieu, *Foggia* (24 000 hab.) ; — 3° la *Terre de Bari*, où l'on remarque *Bari* (27 000 hab.), chef-lieu, sur l'Adriatique ; *Trani*, *Barletta*, autres villes maritimes, et le champ de bataille de *Cannes*.

Entre le canal d'Otrante et le golfe de Tarente, s'avance la province de la *Terre d'Otrante*, chef-lieu *Lecce* (19 000 hab.) ; autres villes principales : *Tarente* (*Taranto*), *Brindes* ou *Brindisi* (l'ancienne *Brundusium*), ville maritime, *Otrante* ou *Otranto*, la ville d'Italie la plus rapprochée de la Turquie.

La Terre d'Otrante, la Terre de Bari et la Capitanate ont été longtemps comprises sous le nom général de *Pouille* ou *Puglia* (ancienne Apulie).

A l'O., sur le versant de la mer Tyrrhénienne, on remarque : 1° la *Terre de Labour* (*Terra di Lavoro*), qui correspond à une partie de l'ancienne Campanie. Le chef-lieu est *Caserte* (26 000 hab.), remarquable par son magnifique château royal. — On y distingue aussi : *Capoue* ou *Capoa*, près des ruines de l'ancienne ville de Capoue ; — *Gaëte*, place forte, à la pointe d'une presqu'île qui ferme à l'O. le golfe de ce nom ; — *Aquino* (anciennement *Aquinum*) ; — *Arpino* (l'ancienne *Arpinum*, patrie de Marius et de Cicéron) ; — *Aversa*, la première principauté des aventuriers normands en Italie.

2° La province de *Naples* : elle a pour chef-lieu NAPLES, en italien NAPOLI (450 000 hab.) ; capitale du royaume de Naples et de tout le royaume des Deux-Siciles, dans une admirable situation, sur le golfe du même nom (château Neuf, château d'Œuf, château Saint-Elme, rue de Tolède, place du Palais, cathédrale de Saint-Janvier ; montagne de *Pausilippe*, avec une grotte célèbre et le tombeau de Virgile). —Dans la même province on remarque : *Pouzzoles* (*Pozzuoli*), dans le voisinage de laquelle se trouvent les ruines de *Baïes* et de *Cumes*, la Solfatare, petit volcan, d'où sort continuellement de la fumée, accompagnée de soufre ; le Monte-Nuovo, montagne qui s'éleva tout à coup en 1538 ; la curieuse grotte du Chien, le lac Lucrin, le lac Averne, les Champs-Élysées ; — *Portici*, au pied du Vésuve, avec un beau palais royal, des jardins délicieux, et les ruines d'*Herculanum*, engloutie sous les laves du volcan en 79 après J.-C. ; — l'ancienne *Pompeii* ou *Pompeia*, qui fut aussi ensevelie par la même éruption ; — *Castel-a-Mare*, qui occupe l'emplacement de *Stabiæ*, détruite par le même phénomène ; — l'île de *Capri* (l'ancienne *Caprée*, devenue trop fameuse par le séjour de Tibère), et *Ischia* (l'ancienne *Pithecusa*), qui a un sol volcanique, des sources thermales et des vins renommés.

3° La *Principauté ultérieure*, chef-lieu *Avellino* (23 000 hab.).

4° *Principauté citérieure*, province maritime, dont le chef-lieu est *Salerne* (19 000 hab.), située sur le golfe du même nom ; on y distingue encore *Amalfi*, sur le même golfe, longtemps florissante au moyen âge.

Au S., entre les mers Tyrrhénienne et Ionienne, on trouve : 1° la *Basilicate*, dont le chef-lieu est *Potenza*. On y remarque aussi *Matera* et *Venosa* (l'ancienne *Venusia*, patrie d'Horace).

2° La *Calabre*, presqu'île montagneuse qui s'avance entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne, jusqu'au Phare de Messine ; elle compose trois provinces, qui sont, du N. au S. : la *Calabre citérieure*, chef-lieu *Cosenza* ; — la *Calabre ultérieure II^e^*, chef-lieu *Catanzaro* ; — la *Calabre ultérieure I^re^*, chef-lieu *Reggio*, sur le Phare de Messine.

La ***Sicile*** est de forme triangulaire ; trois caps remarquables la terminent : au N.-E., le cap Faro ; au S.-E., le cap Passaro ou Passero ; à l'O., le cap Boeo.

Elle comprend sept provinces : celles de *Messine*, *Palerme*, *Trapani*, *Girgenti*, *Caltanisetta*, *Noto* et *Catane*. Les villes principales sont : *Messine*, l'ancienne *Messana* (97 000 hab.), sur le détroit auquel le phare de cette ville donne son nom ; — *Palerme*, capitale de la Sicile (167 000 hab.), au fond du golfe du même nom, dans une situation magnifique, sur la côte N. de l'île ; — *Trapani* (25 000 h.) ;

— *Marsala*, vers l'extrémité occidentale de la Sicile; — *Girgenti* (19 000 hab.), qui correspond à l'ancienne Agrigente; — *Sciacca*, en face de laquelle s'est élevée subitement, en 1831, la petite île Julia ou Nerita; — *Caltanisetta;* — *Syracuse* ou *Siracusa*, maintenant ville fort médiocre, renfermée dans la petite île d'Ortygie, tandis que l'ancienne Syracuse était une ville immense; — *Modica* (26 000 hab.); — *Catane* (56 000 hab.), très-belle ville, située au pied et au S. du mont Etna, dont les éruptions l'ont détruite plusieurs fois.

Plusieurs petites îles avoisinent la Sicile : au N., et dans la dépendance de la province de Messine, se trouvent les îles *Lipari* ou d'*Éole*, volcaniques et exposées à de terribles ouragans : les principales sont *Salina*, *Vulcano*, et *Stromboli*, célèbre par son volcan; — à l'O., près de Trapani, on trouve les îles *Égades;* — au S.-O., entre la Sicile et l'Afrique, sont *Pantellaria*, île volcanique, et *Lampedouse*, qui est peut-être l'ancienne *Ogygie*, l'île de Calypso. — (Au S., sont *Malte*, *Gozzo* et *Comino*, soumises à l'Angleterre. Malte (l'ancienne *Melita*), renferme plus de 100 000 habitants; ce n'était qu'un rocher aride, qu'on a rendu fertile à force de soins; elle est devenue célèbre par le séjour des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui ont pris le nom de chevaliers de Malte. La capitale est *la Valette*, une des places les plus fortes de l'Europe.)

Le royaume des Deux-Siciles a une armée de 100 000 hommes, 14 frégates dans sa marine militaire, et un revenu d'environ 117 000 000 de francs.

Chemins de fer.

Les principaux chemins de fer qu'on remarque en Italie, sont ceux qui conduisent de *Milan* à *Côme* et à *Treviglio;* — celui de *Vérone* à *Venise*, par *Vicence* et *Padoue;* — celui de *Turin* à *Arquata*, il continue jusqu'à *Gênes*, en coupant les Apennins; celui qui devra unir *Turin* à *Genève*, en coupant le mont *Cenis;* — le petit chemin de fer de *Chambéry* au *Bourget;* — les deux chemins qui vont de *Florence* à *Pise*, l'un par *Lucques*, l'autre par *Impoli;* — le chemin d'*Impoli* à *Sienne;* — celui de *Pise* à *Livourne;* — enfin ceux de *Naples* à *Nocera* et à *Castel-a-Mare*, d'un côté, et à *Capoue* (par *Caserte*), de l'autre.

Gouvernement, religion, langue.

Tous les gouvernements de l'Italie sont des monarchies, à l'exception de la république de Saint-Marin. Le pape, souverain des États de l'Église, est élu par les cardinaux.

La religion catholique domine en Italie; mais les autres cultes y sont tolérés.

La langue italienne est harmonieuse, douce et poétique. Elle se parle dans toute sa pureté en Toscane; mais Rome a la meilleure prononciation.

C'est au XV^e^ et au XVI^e^ siècle que l'Italie a surtout brillé par la culture des sciences, des lettres et des beaux-arts.

§ 14. Turquie d'Europe et principautés slaves.

Limites, étendue, côtes.

La Turquie d'Europe, qui n'est qu'une partie de l'*empire Ottoman*, forme, avec la Grèce, une grande péninsule, la *péninsule Turco-Hellénique*, qui s'avance, à l'E. de l'Italie, entre les mers Adriatique et Ionienne, à l'O., et la mer Noire, la mer de Marmara et l'Archipel, à l'E., depuis le 36^e^ jusqu'au 48^e^ degré de latitude N.

La Turquie est au S. de l'Autriche, dont elle est séparée par la Save, le Danube et les monts Carpathes, et au S.-O. de la Russie, vers laquelle elle a pour frontières le Danube et le Pruth. Au S., elle est bornée par la Grèce, vers laquelle elle est limitée par une ligne tirée du golfe de Volo au golfe de l'Arta.

La plus grande longueur de cette contrée est de 1250 kilomètres du N.-E. au S.-O.; sa largeur, du N.-O. au S.-E., est de 1000 kilomètres. Sa superficie est de 521 000 kilomètres carrés, et sa population, de 15 000 000 d'habitants. Tout l'empire Ottoman, y compris ce qu'il renferme dans l'O. de l'Asie et le N.-E. de l'Afrique, compte environ 34 000 000 d'habitants.

Les côtes de la Turquie d'Europe sont fort irrégulières, surtout vers l'*Archipel* (ancienne *mer Égée*); le principal golfe que forme cette mer est celui de *Salonique*, à l'E. duquel s'avance la grande presqu'île de *Khalcidique;* cette dernière est terminée par trois petites péninsules, dont celle du mont *Athos* ou *Monte-Santo*, à l'E., est la plus célèbre.

A l'E. de la Khalcidique s'enfonce le golfe d'*Orphano* ou de *Contessa*. Plus loin, on rencontre celui d'*Énos*, et enfin le golfe de *Saros*, à l'E. duquel s'allonge l'étroite presqu'île de *Gallipoli* ou d'*Akhtché-Ovassi* (l'ancienne Chersonèse de Thrace). Le long de cette péninsule règne le détroit des *Dardanelles* (l'ancien *Hellespont*), resserré

— *Marsala*, vers l'extrémité occidentale de la Sicile; — *Girgenti* (19 000 hab.), qui correspond à l'ancienne Agrigente; — *Sciacca*, en face de laquelle s'est élevée subitement, en 1831, la petite île Julia ou Nerita; — *Caltanisetta;* — *Syracuse* ou *Siracusa*, maintenant ville fort médiocre, renfermée dans la petite île d'Ortygie, tandis que l'ancienne Syracuse était une ville immense; — *Modica* (26 000 hab.); — *Catane* (56 000 hab.), très-belle ville, située au pied et au S. du mont Etna, dont les éruptions l'ont détruite plusieurs fois.

Plusieurs petites îles avoisinent la Sicile : au N., et dans la dépendance de la province de Messine, se trouvent les îles *Lipari* ou d'*Éole*, volcaniques et exposées à de terribles ouragans : les principales sont *Salina*, *Vulcano*, et *Stromboli*, célèbre par son volcan; — à l'O., près de Trapani, on trouve les îles *Égades;* — au S.-O., entre la Sicile et l'Afrique, sont *Pantellaria*, île volcanique, et *Lampedouse*, qui est peut-être l'ancienne *Ogygie*, l'île de Calypso. — (Au S., sont *Malte*, *Gozzo* et *Comino*, soumises à l'Angleterre. Malte (l'ancienne *Melita*), renferme plus de 100 000 habitants; ce n'était qu'un rocher aride, qu'on a rendu fertile à force de soins; elle est devenue célèbre par le séjour des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui ont pris le nom de chevaliers de Malte. La capitale est *la Valette*, une des places les plus fortes de l'Europe.)

Le royaume des Deux-Siciles a une armée de 100 000 hommes, 14 frégates dans sa marine militaire, et un revenu d'environ 117 000 000 de francs.

Chemins de fer.

Les principaux chemins de fer qu'on remarque en Italie, sont ceux qui conduisent de *Milan* à *Côme* et à *Treviglio;* — celui de *Vérone* à *Venise*, par *Vicence* et *Padoue;* — celui de *Turin* à *Arquata*, il continue jusqu'à *Gênes*, en coupant les Apennins; celui qui devra unir *Turin* à *Genève*, en coupant le mont *Cenis;* — le petit chemin de fer de *Chambéry* au *Bourget;* — les deux chemins qui vont de *Florence* à *Pise*, l'un par *Lucques*, l'autre par *Impoli;* — le chemin d'*Impoli* à *Sienne;* — celui de *Pise* à *Livourne;* — enfin ceux de *Naples* à *Nocera* et à *Castel-a-Mare*, d'un côté, et à *Capoue* (par *Caserte*), de l'autre.

Gouvernement, religion, langue.

Tous les gouvernements de l'Italie sont des monarchies, à l'exception de la république de Saint-Marin. Le pape, souverain des États de l'Église, est élu par les cardinaux.

La religion catholique domine en Italie; mais les autres cultes y sont tolérés.

La langue italienne est harmonieuse, douce et poétique. Elle se parle dans toute sa pureté en Toscane; mais Rome a la meilleure prononciation.

C'est au XV^e^ et au XVI^e^ siècle que l'Italie a surtout brillé par la culture des sciences, des lettres et des beaux-arts.

§ 14. Turquie d'Europe et principautés slaves.

Limites, étendue, côtes.

La Turquie d'Europe, qui n'est qu'une partie de l'*empire Ottoman*, forme, avec la Grèce, une grande péninsule, la *péninsule Turco-Hellénique*, qui s'avance, à l'E. de l'Italie, entre les mers Adriatique et Ionienne, à l'O., et la mer Noire, la mer de Marmara et l'Archipel, à l'E., depuis le 36^e^ jusqu'au 48^e^ degré de latitude N.

La Turquie est au S. de l'Autriche, dont elle est séparée par la Save, le Danube et les monts Carpathes, et au S.-O. de la Russie, vers laquelle elle a pour frontières le Danube et le Pruth. Au S., elle est bornée par la Grèce, vers laquelle elle est limitée par une ligne tirée du golfe de Volo au golfe de l'Arta.

La plus grande longueur de cette contrée est de 1250 kilomètres du N.-E. au S.-O.; sa largeur, du N.-O. au S.-E., est de 1000 kilomètres. Sa superficie est de 521 000 kilomètres carrés, et sa population, de 15 000 000 d'habitants. Tout l'empire Ottoman, y compris ce qu'il renferme dans l'O. de l'Asie et le N.-E. de l'Afrique, compte environ 34 000 000 d'habitants.

Les côtes de la Turquie d'Europe sont fort irrégulières, surtout vers l'*Archipel* (ancienne *mer Égée*); le principal golfe que forme cette mer est celui de *Salonique*, à l'E. duquel s'avance la grande presqu'île de *Khalcidique;* cette dernière est terminée par trois petites péninsules, dont celle du mont *Athos* ou *Monte-Santo*, à l'E., est la plus célèbre.

A l'E. de la Khalcidique s'enfonce le golfe d'*Orphano* ou de *Contessa*. Plus loin, on rencontre celui d'*Énos*, et enfin le golfe de *Saros*, à l'E. duquel s'allonge l'étroite presqu'île de *Gallipoli* ou d'*Akhtché-Ovassi* (l'ancienne Chersonèse de Thrace). Le long de cette péninsule règne le détroit des *Dardanelles* (l'ancien *Hellespont*), resserré

entre l'Europe et l'Asie, et communiquant de l'Archipel à la mer de *Marmara* (l'ancienne *Propontide*).

Le canal de *Constantinople* (*Bosphore de Thrace*), unit la mer de Marmara à la mer Noire, et sépare aussi l'Europe de l'Asie.

Le golfe de *Bourgas* est le plus remarquable de ceux que forme dans la Turquie européenne la *mer Noire* (l'ancien *Pont-Euxin*).

La mer Adriatique produit les golfes d'*Avlone* et *du Drin*.

Montagnes.

Dans la partie occidentale de la Turquie d'Europe s'avancent les *Alpes orientales*, qui séparent le bassin de l'Adriatique de celui de la mer Noire. La partie de cette chaîne qui est renfermée en Turquie porte le nom d'*Alpes Dinariques;* elle s'arrête au *Tchar-Dagh :* là commencent deux branches, dont l'une se dirige à l'E. et l'autre au S. La branche de l'E. sépare longtemps les tributaires de la mer Noire de ceux de l'Archipel et de la mer de Marmara, et porte le nom général de *Balkan* (anciennement *Hæmus*). Au versant méridional du *Balkan* se rattachent les monts *Stanches* ou le *Petit Balkan*, qui se prolonge jusqu'au canal de Constantinople, et le *Despoto-Dagh* (l'ancien mont *Rhodope*), qui va se terminer vers le golfe d'Énos.

La branche du S. s'élève entre le bassin de l'Archipel, d'un côté, et ceux de la mer Adriatique et de la mer Ionienne, de l'autre. On lui donne le nom général de chaîne *Hellénique;* dans sa partie la plus élevée, elle s'appelle *Mezzovo* ou *Pinde*.

Parmi les ramifications de la chaîne Hellénique, on distingue : à l'O., les monts de la *Chimère* ou *Acrocérauniens ;* — à l'E., le mont *Lacha* ou *Olympe*, considéré par les anciens poëtes comme le séjour des dieux ; — le mont *Kissovo* ou *Ossa*, — et le mont *Zagora* ou *Pélion*.

Les plus hauts sommets de la Turquie sont dans le Balkan, et atteignent à peu près 2900 mètres au-dessus de la mer.

Cours d'eau, lacs.

Dans le bassin de la mer Noire, qui occupe le N. de la Turquie, on voit couler le *Danube*, qui a trois embouchures principales; ses affluents les plus remarquables sur le territoire turc ou sur la frontière sont : à droite, la *Save*, la *Morava*, l'*Isker ;* — à gauche, l'*Aluta*, le *Séreth*, le *Pruth*.

Dans l'Archipel se rendent la *Maritza* (anc. *Hèbre*), le *Carasou* ou *Strouma* (anc. *Strymon*), le *Vardar* (anc. *Axios* ou *Axius*), la *Salembria* (anc. *Pénée*), qui arrose la délicieuse vallée de Tempé.

Les principaux tributaires de la mer Adriatique sont la *Narenta*, le *Drin*, la *Voïoussa*.

Vers la mer Ionienne coule l'*Aspropotamo* (anciennement Achéloüs), dont le cours inférieur se trouve dans la Grèce.

Le *Cocyte* et l'*Achéron* sont deux petites rivières fameuses dans la mythologie, qui se rendent dans la mer Ionienne, au N. du golfe de l'Arta, après avoir confondu leurs eaux dans un marais fangeux.

Le plus grand lac de Turquie est le *Rasseïn*, situé près et au S. des bouches du Danube.

A l'O. de la chaîne Hellénique, on remarque le lac de *Scutari* ou de *Zanta*, près de l'Adriatique, et le lac d'*Okhrida*, auquel le Drin sert d'écoulement.

Aspect général du sol, climat, productions.

Le territoire généralement très-montagneux de la Turquie d'Europe y rend la température moins chaude que la latitude ne semble d'abord l'annoncer.

Entre les montagnes s'ouvrent des vallées délicieuses et des plaines très-fertiles, où croissent en abondance les orangers, les grenadiers, les figuiers, les oliviers, la vigne, le maïs, le riz, le cotonnier, le melon, les pastèques, les mûriers propres aux vers à soie, etc. Cependant, au N. du Balkan, le climat est froid, l'air souvent malsain, et des marécages accompagnent le cours du Danube.

Divisions et villes.

Les contrées renfermées dans la Turquie d'Europe ne sont pas toutes complétement soumises à l'empire Ottoman : il y a au N. trois grandes principautés slaves et roumaines, qui ne sont que tributaires de cet empire; en sorte que la Turquie d'Europe se partage en deux principales divisions : la *Turquie proprement dite*, et les *principautés slaves* et *roumaines* (ou *principautés danubiennes*).

Turquie proprement dite. — Les provinces que cette région renferme sont la *Bulgarie*, la *Romélie*, la *Bosnie*, l'*Albanie* et la *Thessalie*.

La Bulgarie est une grande province renfermée entre le Danube, au N., le Balkan, au S., et la mer Noire, à l'E. La capitale est *Sophia* (40 000 hab.), au S.-O., sur l'Isker, au pied des montagnes. — A l'E., sur la mer Noire, on trouve l'importante place de *Varna* (20 000 hab.), et *Mankalia* (près de l'anc. *Tomi*, fameuse par l'exil d'Ovide. — Le long du Danube, on rencontre, en commençant par l'O. : *Viddin* (25 000 hab.), *Nikopol* ou *Nicopoli*, *Sistova*, *Roustchouk*, *Silistri*,

Hirchova.— A peu près à égale distance du Danube et du Balkan, est la célèbre place forte de *Choumla*.

La plus importante et la plus belle province turque est la ROMÉLIE ou ROMANIE, ou, plus exactement, ROUM-ILI, c'est-à-dire *pays des Romains*. Elle est bordée par le Balkan, au N., la chaîne Hellénique, à l'O., et la mer, à l'E., au S.-E. et au S.

Elle renferme CONSTANTINOPLE, en turc *Stamboul* ou *Istamboul* (dans l'antiquité *Byzance*), capitale de l'empire Ottoman, et admirablement située à l'entrée méridionale du Bosphore de Thrace. Port magnifique, connu sous le nom de *Corne d'Or*; grands faubourgs de Péra et de Galata, où habitent généralement les Européens de l'Occident, c'est-à-dire les *Francs*; sérail, ou palais du Grand Seigneur, dont une des portes est célèbre sous le nom de *Sublime Porte*[1]; mosquées de Sainte-Sophie et d'Ahmed III, place de l'Atmeïdan (l'ancien Hippodrome) (800 000 hab., dont 400 000 musulmans, 375 000 chrétiens et 25 000 juifs).

Les autres villes maritimes les plus intéressantes de la Romélie sont : *Rodosto*, sur la mer de Marmara; *Gallipoli* (60 000 hab.), sur la presqu'île du même nom, et vers l'entrée septentrionale du détroit des Dardanelles; *Salonique* (anc. *Thessalonique*) (50 000 hab.), ville très-commerçante, au fond du golfe du même nom.

Dans l'intérieur, on trouve, sur les bords de la Maritza; *Philippopoli* ou *Filibé*; — *Andrinople* ou *Édreneh* (110 000 hab.); — *Démotica*, fameuse par le séjour de Charles XII, roi de Suède. — *Sérès*, à peu de distance du golfe d'Orphano, dans un pays riche en tabac et en coton.

On trouve dans l'Archipel, près des côtes de la Romélie, quatre îles importantes : *Tasso* (anc. *Thasos*), *Samothraki* (*Samothrace*), *Imbro* (*Imbros*) et *Lemno* ou *Stalimène* (*Lemnos*).

La BOSNIE est une province montagneuse, à l'angle N.-O. de la Turquie d'Europe; elle est composée de la *Bosnie propre*, de la *Croatie turque* et de l'*Herzégovine*. On y remarque *Bosna-Séraï* ou *Sérajévo* (50 000 hab.); *Traunik* et *Zvornik*, places fortes.

L'ALBANIE est une longue province montagneuse, qui s'étend du N. au S., depuis les Alpes Dinariques jusqu'au golfe de l'Arta, et qui est renfermée entre la chaîne Hellénique, à l'E., et les mers Adriatique et Ionienne à l'O. La ville principale de l'Albanie est *Janina* (30 000 hab.), sur un lac du même nom. Les autres villes remarquables sont : *Scutari* (25 000 hab.), à l'extrémité méridionale du lac du

1. Voilà pourquoi, pour désigner le gouvernement turc, on dit souvent *la Sublime Porte* ou simplement *la Porte*.

même nom; *Durazzo*, (anc. *Dyrrachium*) et *Parga*, places maritimes.

Dans le N.-O. de l'Albanie se trouve le petit pays de *Montenegro* (en turc *Cara-Dagh*), sorte de république démocratique et théocratique, qui a secoué depuis longtemps le joug des Turcs et ne reconnaît que l'autorité de son évêque. *Cettigne* en est la capitale.

La plus petite et la plus méridionale des provinces continentales turques est la THESSALIE, qui faisait anciennement partie de la Grèce. Elle est renfermée entre le Pinde, à l'O., l'Archipel, à l'E., et le mont Olympe, au N. La ville principale est *Larisse* ou *Iénitcher*, sur la Salembria.

Au S. de l'Archipel et au S.-E. de la Morée, la Turquie possède l'île de CANDIE ou CRITI (ancienne *Crète*), qui s'allonge de l'E. à l'O. Au centre s'élève le mont Psilority ou Ida. La capitale est *Candie* (15 000 hab.), sur la côte N. On remarque dans le N.-O. de l'île le port assez commerçant de *la Canée* (anc. *Cydonie*).

Principautés slaves et roumaines. — La plus septentrionale des trois principautés est la MOLDAVIE, qui s'avance entre l'empire d'Autriche et la Russie, et qui est baignée au S.-E. par le Danube. La capitale est *Iassi* (50 000 h.), résidence de l'hospodar. On remarque au S.-E. *Galatz*, port très-fréquenté, sur le Danube.

La seconde principauté est la VALACHIE, couverte au N. par les Carpathes, et bordée par le Danube, à l'O., au S. et à l'E. La capitale est *Boukharest*, ville de 130 000 h. Au S., sur le Danube, on distingue la place forte de *Giurgévo*; à l'E., celle de *Brahilov*, sur le même fleuve; à l'O., est *Craïova*, capitale de la Petite Valachie.

La SERVIE ou SERBIE est la troisième principauté tributaire des Turcs. Elle s'étend depuis le Danube et la Save jusqu'au mont Argentaro. *Belgrade*, la capitale, peuplée de 30 000 âmes, est située à la jonction de la Save et du Danube. *Sémendria* ou *Saint-André* est au confluent de la Morava et du Danube. *Krugojévatz*, au S., est la résidence ordinaire du prince.

Religion, gouvernement, habitants.

Les Turcs, qu'on appelle aussi *Osmanlis* ou *Ottomans*, sont mahométans de la secte d'Omar; la règle de leur foi est le Koran. Le gouvernement est monarchique, mais n'est pas absolu : la Turquie a adopté depuis 1839, par le *hatti-chériff* ou charte de Gul-Hané, le régime constitutionnel; les lois sont discutées par une chambre législative formée de personnages désignés par l'empereur. Celui-ci a le titre de *sultan*, de *Grand Seigneur* ou de *Grand Turc*; il est en même temps

souverain pontife. Le grand vizir est le lieutenant du sultan en tout ce qui concerne le pouvoir temporel, et le mufti ou grand prêtre, en tout ce qui a rapport au spirituel. Les oulémas sont les docteurs chargés de l'interprétation du Koran et de l'enseignement dans les écoles supérieures ou *médressé*. On donne le nom de *divan* au conseil d'État, composé du mufti, du grand vizir et d'autres ministres ou personnages importants. Les divisions administratives ne sont plus dirigées par des pachas, mais par des préfets nommés *mudir*.

Les trois principautés slaves sont gouvernées par des princes ou *hospodars*, auxquels le sultan donne l'investiture et qui payent un tribut à la Porte ; ils sont héréditaires en Servie ; mais, dans la Valachie et la Moldavie, ils sont élus à vie par les *boyards* ou nobles ; indépendamment de la suzeraineté de la Turquie, ils reconnaissent la protection de la Russie.

Les peuples, les cultes et les langues sont très-variés dans la Turquie d'Europe ; il n'y a qu'un peu plus d'un million de *Turcs*. Les autres nations principales sont : les *Slaves*, au nombre de sept millions (divisés en *Serbes* ou *Serviens*, *Bulgares*, *Bosniaques*, *Croates*, *Dalmates*) ; les *Valaques* et les *Moldaves*, qu'on désigne ensemble sous le nom de *Roumains* ; les *Albanais*, *Arnautes* ou *Skipétars* ; les *Grecs* ou *Hellènes*. Il y a aussi un assez grand nombre de *Bohémiens* ou *Zigeunes*. On ne compte dans cette contrée que 4 000 000 de musulmans ; il y a près de 11 000 000 de chrétiens grecs, qui ont un patriarche à Constantinople, et environ 300 000 catholiques, 400 000 Arméniens et 70 000 juifs.

Le commerce est presque entièrement entre les mains des Grecs, des Arméniens, des Albanais et des juifs.

Possessions hors d'Europe, armée, marine.

Les possessions que la Turquie a hors de l'Europe se divisent en possessions immédiates de l'empire et en territoires qui n'en reconnaissent que la suzeraineté. Les premières composent la Turquie d'Asie, qui comprend : 1° l'*Asie Mineure*, c'est-à-dire l'Anatolie, la Caramanie, les gouvernements de Roum, de Trébizonde, etc., avec les villes de Brousse, de Smyrne, d'Angora, etc. ;

2° L'*Arménie turque*, qui a pour villes principales Erze-Roum, Diarbekir ;

3° Le *Kurdistan* (ancienne Assyrie), qui renferme Mossoul, et les ruines de Ninive (à Khorsabad) ;

4° L'*Al-Djézireh* (l'ancienne Mésopotamie) ;

5° L'*Irac-Arabi* (l'ancienne Babylonie), avec les villes de Badgad et de Bassora, et les ruines de Babylone.

6° La *Syrie*, avec les villes d'Alep, de Damas, de Beyrouth, de Jérusalem, de Jaffa, d'Acre, de Tripoli, etc., et les ruines d'Héliopolis (Balbek), de Palmyre (Tadmor), et de beaucoup d'autres villes illustres dans l'histoire. De toutes ces villes asiatiques de Turquie, la plus considérable est Damas (150 000 h.).

Les parties qui ne reconnaissent que la suzeraineté de l'empire Ottoman sont : plusieurs petits États de l'O. et du N. de l'*Arabie*, la vice-royauté d'*Egypte*, avec les territoires qui en dépendent en *Nubie*, dans l'*Abyssinie* et le *Kordofan*, la régence de *Tripoli* (en Afrique) gouvernée par un pacha et la régence de *Tunis* gouvernée par un bey.

L'armée qui se forme par voie de recrutement, suivant le mode français, est forte d'environ 300 000 hommes. La force navale compte 70 bâtiments, dont 8 vaisseaux de ligne et 14 frégates.

§ 15. Grèce et îles Ioniennes.

GRÈCE.

Limites, étendue, côtes.

La Grèce ou Hellas, longtemps soumise à l'empire Turc, forme aujourd'hui un royaume indépendant, renfermé entre l'Archipel, à l'E., la mer Ionienne, à l'O. et au S., et la Turquie, au N. ; elle a environ 270 kilomètres du N. au S., à peu près autant de l'E. à l'O., une superficie de 47 600 kilomètres carrés, et ne contient que 1 000 000 d'habitants.

La Grèce se compose de deux parties : la *Grèce septentrionale* et la *Morée* ; elles sont unies l'une à l'autre par l'isthme de *Corinthe*, resserré entre le golfe de *Lépante* (ancien golfe de Corinthe), à l'O., et celui d'*Athènes* ou d'*Égine* (ancien golfe *Saronique*), à l'E.

De toutes parts se présentent, en Grèce, des presqu'îles et des golfes : sur la côte orientale de la Grèce septentrionale, on remarque la presqu'île d'*Attique*, terminée par le cap *Colonne* (l'ancien promontoire *Sunion* ou *Sunium*), le golfe de *Zeïtoun* (ancien golfe *Maliaque*), et un long détroit qui sépare de la terre ferme l'île de Négrepont, et qui s'appelle, au N.-O., canal de *Talanti* ; au milieu, *Euripe* ou *Evripos*, et, au S.-E., canal de *Négrepont*.

La presqu'île de *Morée* (l'ancien *Péloponnèse*) est découpée par le golfe de *Nauplie* (ou d'*Argolide*), à l'E., par ceux de *Kolokythia* (ou de *Laconie*) et de *Coron* (ou de *Messénie*), au S., et par celui d'*Arcadia*

(ou de *Cyparisse*), à l'O.; on remarque, en outre, au N.-O., le golfe de *Patras*, devant l'entrée du golfe de Lépante, auquel il communique par un détroit nommé quelquefois *Petites Dardanelles*.

A l'E., la Morée projette la presqu'île d'*Argolide*, qui se termine par le cap *Skylli*. Au S., elle présente trois autres presqu'îles: celle de *Monembasie*, avec le cap *Malio* ou *Saint-Ange;* celle du *Magne* ou *Maïna*, avec le cap *Matapan* (l'ancien promontoire *Ténare*), qui est la pointe la plus australe du continent européen; enfin la presqu'île de *Messénie*, avec le cap *Gallo*. — A l'extrémité occidentale de la Morée, s'offre le cap *Tornèse*.

Montagnes.

La chaîne Hellénique parcourt toute la Grèce du N. au S., en séparant les eaux tributaires de l'Archipel de celles qui se jettent dans la mer Ionienne: elle passe par l'isthme de Corinthe, et se termine, par deux rameaux, aux caps Malio et Matapan. Les principales parties de cette chaîne sont: dans la Grèce septentrionale, le *Pinde*, jadis consacré aux Muses; — le *Guiona* (2435 mètres), point culminant de la Grèce; — le *Vardoussia*, le *Liakoura* ou *Parnasse*, le *Zagora* ou *Hélicon*, l'*Elatéa* ou *Cithéron;* — dans la Morée, les montagnes du *Magne* ou de *Pentadactylon* (l'ancien mont *Taygète*), terminées par cap Matapan.

Les branches les plus remarquables de cette chaîne sont l'*OEta* ou *Koumaïta*, qui forme, avec le golfe de Zeïtoun, le fameux défilé des *Thermopyles;* — les montagnes de l'*Attique*, auxquelles appartient le mont *Hymètte* ou *Trélovouno;* — le *Zixia* ou *Cyllène*, dans le N.-O. de la Morée; — la chaîne de la *Messénie*, dont le point principal est le mont *Lycée* ou *Diaphorti*.

Cours d'eau, lacs.

Les principaux cours d'eau du versant oriental, c'est-à-dire du versant de l'Archipel, sont: l'*Hellada* (anc. *Sperkhios*), le *Mavropotamo* (ancien Céphisse), qui se rend dans le lac *Topolias* ou de *Livadie* (anc. *Copaïs*), communiquant peut-être à la mer par un conduit souterrain; — le *Permesse*, ruisseau fameux dans l'antiquité mythologique, et tributaire aussi du lac Topolias; — l'*Ilisse* et le *Céphise*, qui ne sont remarquables que parce qu'ils passent à Athènes.

Sur le versant occidental ou de la mer Ionienne, on remarque l'*Aspropotamo* (*Akhéloos* ou *Achéloüs*), qui reçoit les eaux du lac de *Vrakhori;* — le *Fidaris* ou *Evénos;* — la *Calavrita* (ancien *Crathis*), qui coule dans le N. de la Morée, et se jette dans le golfe de Lépante, après avoir reçu le *Styx*, petite rivière fameuse dans la mythologie; — la *Rouphia* (anc. *Alphée*), le plus grand cours d'eau de la Morée; — l'*Iri* ou *Hélos* (anc. *Eurotas*), célèbre autrefois parce qu'il baignait Sparte.

Aspect général du sol, climat, productions.

La Grèce offre des aspects variés, des points de vue admirables. Le climat est doux et généralement salubre; cependant quelques parties des côtes et les rives du lac Topolias sont marécageuses et malsaines. L'agriculture est fort négligée, et cette contrée, quoique fertile, produit peu de grains; l'olivier abonde, et il y a des vins et des raisins renommés, des cédrats, des limons, des oranges, du coton, des bananiers, des cannes à sucre. — De belles forêts ombragent les montagnes, les campagnes incultes sont ornées de buissons de lauriers, de myrtes, de réglisses; les vers à soie et les abeilles donnent d'excellents produits. On retire beaucoup de sel des lagunes des côtes; et les éponges qu'on pêche dans l'Archipel sont un objet important de commerce.

Divisions, villes principales et îles.

La Grèce est divisée en dix nomarchies ou départements, qui sont, dans la Grèce septentrionale, ceux d'*Attique-et-Béotie*, de *Phthiotide-et-Phocide*, d'*Acarnanie-et-Étolie;* — dans la Morée, ceux d'*Argolide-et-Corinthie*, d'*Akhaïe-et-Élide*, d'*Arcadie*, de *Messénie*, de *Laconie;* — dans l'Archipel, ceux d'*Eubée* et des *Cyclades*.

Grèce septentrionale. — Athènes, capitale de la Grèce et chef-lieu du département d'Attique-et-Béotie (30 000 h.), est à peu de distance du golfe d'Athènes, sur lequel le *Pirée* lui sert de port; on y remarque l'Acropolis ou citadelle, le Parthénon, etc.

On rencontre encore dans la Grèce septentrionale: *Thiva* (l'ancienne *Thèbes*), près et au S. du lac Likaris; — *Livadie*, à l'O. du lac Topolias ou de Livadie; — *Marathon*, *Mégare* et *Lepsina* (l'ancienne *Éleusis*), trois endroits jadis célèbres; — *Salona* ou *Amphisse*, vers le golfe de Salona, un des enfoncements de celui de Lépante, et près du village de *Castri*, bâti sur l'emplacement de l'ancienne *Delphes;* — *Lépante* ou *Énébakht* (l'ancienne *Naupacte*), vers l'entrée du golfe du même nom; — *Missolonghi*, ou mieux *Mésolonghi*, chef-lieu du département d'Acarnanie-et-Étolie, fameuse par le siége qu'elle soutint contre les Turcs en 1826; — *Lamia* ou *Zeïtoun*, chef-lieu du département de Phthiotide-et-Phocide, vers le golfe de Zeïtoun.

Près de la côte de l'Attique, on trouve, dans le golfe d'Athènes, l'île *Colouri* (*Salamine*), et, un peu plus au S., l'île d'*Egine* ou *Enghia*.

Morée. — On remarque, dans cette presqu'île, *Patras*, place forte, sur le golfe du même nom, chef-lieu du département d'Akhaïe-et-Élide; — *Nauplie de Romanie*, chef-lieu du département d'Argolide-et-Corinthie, place très-forte, sur le golfe de Nauplie; — *Argo* (anc. *Argos*), vers l'extrémité du golfe de Nauplie; *Corinthe*, située près et au S.-O. de l'isthme auquel elle donne son nom, vers le fond du golfe de Lépante; — *Karvathy*, village fameux par les ruines de *Mycènes*; — *Tripolitza*, chef-lieu du département d'Arcadie, au centre de la presqu'île, vers l'emplacement de l'ancienne *Mantinée*; — *Arcadia* ou *Kyparissa*, sur le golfe du même nom; — *Navarin*, avec un vaste port, dans lequel les flottes française, anglaise et russe remportèrent une grande victoire sur la flotte turco-égyptienne en 1827; — *Modon*, *Coron*, ports de mer; — *Calamata*, autre port, chef-lieu de la Messénie; — *Sparta*, petite ville nouvelle, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Sparte*, et chef-lieu du département de Laconie; — *Mistra*, très-près des mêmes ruines; — *Monembasie*, ou *Nauplie de Malvoisie*, sur une petite île de l'Archipel, unie au continent par un pont.

Près de la côte orientale de la Morée, vers l'Argolide, sont les îles de *Poros*, *Hydra* et *Spetzia*.

Eubée et les Cyclades. — La plus grande île de la Grèce est *Eubée* ou *Négrepont*, avec la ville de *Négrepont*, *Egripos* ou *Khalcis*, chef-lieu du département de l'Eubée, sur le détroit de l'*Euripe*, qu'on y passe sur un pont. Au N.-E. de cette île, sont celles de *Scopélo* et de *Skyro* (l'ancienne *Scyros*).

Les *Cyclades* (c'est-à-dire les îles *rangées en cercle*) sont fort nombreuses. On distingue, dans celles du N. : *Andro* (anc. *Andros*); — *Tine* ou *Tino* (*Ténos*), riche en bons vins; — *Myconi* (*Myconos*), — la *petite Sdili*, îlot stérile, qui est l'ancienne *Délos*, célèbre dans l'antiquité; — *Syra* (*Syros*), où se trouve l'importante ville d'*Hermopolis* ou *Syra*, chef-lieu du département des Cyclades; — dans celles du centre : *Naxie* (*Naxos*), la plus grande des Cyclades; — *Paro* (*Paros*), riche en beaux marbres; — *Anti-Paro* (*Oléaros*), avec des stalactites curieuses; — *Amorgo* (*Amorgos*); — *Nio*, l'ancienne *Ios*, célèbre par le tombeau d'Homère; — dans celles de l'O. : *Zéa* (*Céos*), avec d'excellents fruits; — *Thermia* (*Cythnos*); — *Serpho* (*Sériphos*); — *Siphanto* (*Siphnos*), très-fertile; — *Kimolo* ou *Argentière* (*Cimolos*); — *Milo* (*Mélos*), célèbre par ses belles antiquités; — dans celles du S. : *Stampalie* (*Astypalea*), très-fertile, et *Santorin* (*Théra*), riche en bons vins, et près de laquelle se sont soulevées, dans les temps modernes, plusieurs petites îles.

Gouvernement, religion, langue.

Le gouvernement est monarchique constitutionnel; le roi actuel est un prince de la maison de Bavière.

La religion grecque, appelée par les Grecs religion orthodoxe, est celle de l'État et de presque toute la nation. Cependant il y a des catholiques romains dans plusieurs îles.

La langue grecque moderne se rapproche beaucoup du grec ancien. L'instruction commence à reprendre de l'essor dans cette contrée, qui a été jadis le berceau des arts, des lettres et des sciences en Europe. Athènes a une importante université. L'école française d'Athènes est un établissement fort intéressant où sont envoyés par le gouvernement français les jeunes archéologues.

ILES IONIENNES.

Les îles *Ioniennes* ou les *Sept-Iles* sont répandues le long des côtes occidentales et méridionales de la Grèce, et vers l'Albanie. Elles forment une petite république, protégée et à peu près possédée par l'Angleterre. Un gouverneur anglais, qui a le titre de *lord haut commissaire*, dirige en réalité l'État, en laissant un pouvoir apparent à un parlement ionien, composé d'un président, d'un sénat et d'une chambre de députés.

On y compte environ 220 000 habitants, d'origine grecque, et professant, en général, la religion catholique.

Ces îles produisent des olives, des vins et du coton.

La plus septentrionale et la plus importante est *Corfou* (l'ancienne *Corcyre*), avec une ville du même nom, siége du gouvernement de ces îles. — Les autres sont : *Paxo*, une des îles les moins considérables de la république; *Sainte-Maure* (l'ancienne *Leucadie*); — *Théaki* (anc. *Ithaque*); — *Céphalonie* (anc. *Céphallénie*), grande et belle île; — *Zante* (anc. *Zacynthe*), avec une assez grande ville du même nom; — *Cérigo* (l'ancienne *Cythère*), île pierreuse et stérile, vers l'extrémité S.-E. de la Morée.

LXIV

HISTOIRE SOMMAIRE DE LA GEOGRAPHIE.

§ 1. Monde connu des anciens.

Premiers progrès de la géographie.

C'est en Égypte que paraît être née la science de la géographie. Les Hébreux, disciples des Égyptiens pour les sciences, firent la carte du pays de Canaan, lors de leur arrivée dans cette terre promise. Les Phéniciens et les Carthaginois, peuples navigateurs, furent sans doute très-versés dans la science géographique; le *périple* du Carthaginois Hannon autour d'une partie de l'Afrique a été un voyage célèbre.

Chez les Grecs, Hécatée, disciple de Pythagore, fit une géographie de l'Orient; Anaximandre de Milet, disciple de Thalès, introduisit dans sa patrie l'usage des cartes géographiques. Aristote, qui fit un traité sur l'univers, avait une idée juste de la forme de la Terre, et décrivit les parties du globe connues de son temps. Des ingénieurs accompagnaient Alexandre le Grand pendant ses campagnes, et traçaient la carte des lieux à mesure que le vainqueur avançait en Asie. Néarque, chef de la flotte de ce grand homme, décrivit les côtes de la Perse et d'une partie de l'Inde.

Pythéas, de Marseille, faisait, dans le même temps, de grands voyages vers les extrémités N.-O. de l'Europe, et à travers la Méditerranée et le Pont-Euxin. Ératosthène, de Cyrène, dans le III^e^ siècle avant Jésus-Christ, traça un tableau complet des connaissances géographiques de son époque.

Les historiens grecs, Hérodote, Thucydide, Xénophon (dans le V^e^ et le IV^e^ siècle avant Jésus-Christ), Polybe (dans le II^e^), sont aussi de savants géographes, et, longtemps avant eux, Homère et Hésiode avaient mêlé à leurs peintures poétiques des descriptions géographiques pleines d'exactitude et d'intérêt.

On peut appeler époque *latine* la dernière partie de l'histoire des travaux géographiques des anciens, parce que c'est l'époque où les Romains avaient sous leur domination presque tout le monde connu.

On y voit Pline, qui offre sans doute le plus grand répertoire de géographie ancienne, mais qui est tombé dans d'assez graves erreurs; Strabon et Ptolémée, qui ont écrit en grec, et qui sont les plus judicieux et les plus exacts des géographes anciens; Pomponius Méla, qui se distingue par l'élégance de ses descriptions; Pausanias, qui donna une importante topographie de la Grèce.

L'*Itinéraire d'Antonin*, attribué à l'empereur de ce nom, présente un tableau précieux des distances des lieux dans tout le territoire de l'empire. Une carte désignée sous le nom de *Peutinger*, qui l'a retrouvée plus tard, et sous celui de *Table Théodosienne*, parce qu'on l'a rapportée au règne de Théodose, est une grande et curieuse table itinéraire dont l'époque n'est pas réellement bien connue. Enfin, au V^e^ siècle, Æthicus a donné d'intéressantes notices géographiques.

Description sommaire des régions connues des anciens. — Géographie des Hébreux.

Les Hébreux ne connurent qu'une très-faible portion de l'ancien continent, c'est-à-dire les extrémités occidentales de l'Asie, un peu le N.-E. de l'Afrique et une fort petite partie du S.-E. de l'Europe. Mais aucune de ces parties du monde n'est indiquée dans les Écritures sous la dénomination qui est maintenant en usage : le nom d'*Asie*, qui se présente quelquefois dans le Nouveau Testament, ne désigne qu'une portion de l'Asie Mineure.

Aucun des océans n'est nommé dans la Bible : la mer Méditerranée y est appelée *Grande Mer*, et la mer Rouge, *mer des Joncs*. Le voisinage de ces deux mers est le théâtre de presque tous les événements dont parlent les livres saints. Au N. était la *mer Ténébreuse*, qui paraît être une vague indication des mers Noire et Caspienne réunies. La mer d'*Ascenez* est la mer Noire.

Les Hébreux connaissaient trois grands fleuves : le fleuve de *Mesraïm* ou *Sihor* (Nil), l'*Euphrate* et le *Hiddekel* (Tigre). Ils désignèrent la plupart des principaux pays par les noms des enfants de *Sem*, de *Kham* et de *Japhet*. Ainsi les pays d'*Arphaxad*, d'*Assur*, d'*Elam*, d'*Aram*, à l'E., vers les bords de l'Euphrate et du Tigre, devaient leurs noms à des fils de Sem. Ceux de *Mesraïm* (Égypte), de *Lebhym* (Libye), de *Khus*, de *Canaan*, au S.-O., vers le Nil, la mer Rouge et la partie la plus orientale de la Méditerranée, devaient les leurs à des fils de *Kham*. Enfin, au N.-O., le pays de *Javan*, qui paraît correspondre en partie à la région la plus méridionale de l'Europe, portait le nom de l'un des fils de Japhet.

Géographie de l'époque grecque.

Les premiers poëtes grecs représentent la Terre comme un disque autour duquel le fleuve *Océan* roule ses eaux inaccessibles aux mor-

tels vulgaires. Sur ce disque s'étendaient deux grandes régions, l'une au N., l'autre au S., séparées par une vaste mer. La partie septentrionale de la première de ces régions est nommée par Homère *Côté de la nuit;* la partie méridionale de la seconde prend le nom de *Côté du jour*. La *Grèce* occupait le milieu de la Terre; dans le voisinage de cette contrée, au S.-E. et à l'E., étaient les îles de *Crète*, de *Cypre*, et la presqu'île qu'on a nommée depuis *Asie Mineure*, et qui était habitée par les *Paphlagones*, les *Phrygiens*, les *Cariens*, les *Troyens*, les *Lyciens*, les *Solymes*, les *Halizones*, les *Amazones*. La *Sicile* ou *Trinacrie*, et l'*Hespérie* ou pays du couchant, formaient à l'O. les limites des connaissances certaines. La *Colchide* et le pays des *Arimes* ou *Arimées* étaient les contrées les plus reculées vers l'E.; au N., se trouvaient la *Thrace* et le pays des *Hippomolges*. Vers le S., on connaissait l'*Egypte* et la *Libye*. — Au delà de ces limites, commence l'empire des traditions incertaines, où les anciens poëtes plaçaient au hasard une infinité de peuplades, telles que les *Cimmériens* ou *Cimbres*, les *Hyperboréens*, les *Macrobiens*, les *Abiens*, les *Grifons*, les *Arimaspes*, dans la région septentrionale; et les *Pygmées*, les *Éthiopiens*, les *Érembes*, dans la région méridionale.

Hérodote divisait le monde en deux parties : l'*Europe* et l'*Asie*. Dans la première se trouvaient la *Grèce* et ses îles nombreuses; l'*Epire*, la *Thrace*, l'*Illyrie*, l'*Italie*, la *Tyrrhénie*, les *Liguriens*, les *Celtes;* l'*Ibérie* ou la *Grande-Hespérie*, placée sur les limites occidentales de la Terre; enfin la *Scythie*, habitée par des tribus guerrières, parmi lesquelles se distinguaient les *Tyrces*, les *Issédons*, confinés aux extrémités orientales du monde connu, à l'E. de la mer Caspienne. — L'Asie renfermait la *Phrygie* et les autres parties de l'Asie Mineure, l'*Assyrie*, la *Perse* et plusieurs pays environnants; l'*Inde*, l'*Arabie*, l'*Egypte*, la *Libye*, les *Troglodytes* ou habitants des cavernes, les *Garamantes*, les *Atlantes*, voisins de l'Atlas, et l'*Ethiopie*.

Ératosthène admettait trois grandes divisions : l'*Europe*, l'*Asie*, et la *Libye*, nommée plus tard *Afrique*. Il plaçait à l'O. du continent la mer *Atlantique occidentale*, dans laquelle il connaissait l'île d'*Albion;* au N., l'*océan Septentrional* ou *Scythique*, qui renfermait l'île *Basilia* ou *Baltia*, et qu'on supposait uni à la mer Caspienne par un large détroit; à l'E., la mer *Atlantique orientale*, dans laquelle le Gange allait se perdre; au S.-E., la mer *Erythrée*, où l'on trouvait la grande île *Taprobane*.

Géographie de l'époque latine.

Pline, Ptolémée et les autres géographes du commencement de l'ère chrétienne divisaient le monde en trois parties : l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique* ou *Libye*, réunies en un seul continent. Ce monde était

borné à l'O. par l'océan *Atlantique*, qui prenait au S.-O. de l'Afrique le nom d'océan *Ethiopique;* — au N., s'étendait l'océan *Hyperboréen* ou la mer *Paresseuse*, dont on croyait les eaux toujours glacées; — à l'E., les limites des terres étaient inconnues; — vers le S., l'océan *Indien* baignait les côtes de l'Asie, et le midi de l'Afrique était encore couvert d'obscurité. Entre les trois grandes divisions de l'ancien monde, était resserrée la mer *Intérieure* (*Méditerranée*), qui, parcourue dans tous les sens par les actifs habitants de ses côtes, fut très-favorable au commerce et à la civilisation des peuples anciens.

L'Europe, dont les limites septentrionales n'étaient pas connues, renfermait au N. les contrées insulaires ou péninsulaires suivantes : les *îles Britanniques;* — la *Chersonèse Cimbrique* (presqu'île Danoise); — la *Scandinavie*, qu'on prenait pour une île.

Dans l'intérieur du continent, elle comprenait : la *Sarmatie européenne* (aujourd'hui une grande partie de la Russie); — la *Germanie*, la *Vindélicie* et la *Rhétie* (auxquelles correspond surtout l'Allemagne); — le *Norique*, la *Pannonie* et la *Dacie* (aujourd'hui en Autriche); la *Gaule* (France).

Les pays péninsulaires et insulaires du S. étaient : l'*Hispanie* ou *Ibérie* (Espagne et Portugal); — l'*Italie*, et ses grandes îles, c'est-à-dire la *Corsique* (Corse), la *Sardinie* (Sardaigne), la *Sicile;* — l'*Illyrie*, la *Mœsie*, la *Thrace*, la *Macédoine* et l'*Epire* (aujourd'hui en Turquie); — enfin la *Grèce* et ses îles, telles que celles de *Crète* (Candie), *Eubée* (Négrepont), etc.

L'Asie était absolument inconnue au N. et à l'E.; ses limites vers l'Europe n'étaient pas telles que nous les donnons aujourd'hui : elles étaient marquées par une partie du cours du Rha (Volga) et du Tanaïs (Don), et par le Palus-Mœotis (mer d'Azov).

Les pays principaux renfermés dans l'O. de l'Asie ancienne étaient : sur la mer Intérieure, l'*Asie Mineure*, la *Syrie*, la *Phénicie* et la *Palestine* (aujourd'hui dans la Turquie d'Asie); — entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, sur le versant méridional du Caucase, la *Colchide*, l'*Ibérie*, l'*Albanie* (qui sont maintenant dans les provinces russes de la Transcaucasie); — au N. du Caucase et au N.-E. du Pont-Euxin, la *Sarmatie asiatique* (aujourd'hui dans la Russie d'Europe); — sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, l'*Arménie*, l'*Assyrie*, la *Mésopotamie* et la *Babylonie* (dans la Turquie d'Asie).

Dans la partie moyenne de l'Asie, on trouvait, sur la côte méridionale de la mer Caspienne, la *Médie* et l'*Hyrcanie* (aujourd'hui en

Perse); — vers le golfe Persique et l'océan Indien, la *Susiane*, la *Perse*, la *Carmanie* et la *Gédrosie* (aujourd'hui en Perse et dans le Béloutchistan); — dans l'intérieur du continent, la *Parthie*, l'*Arie*, le *Paropamise*, la *Drangiane*, l'*Arakhosie*, la *Bactriane* et la *Sogdiane* (comprises aujourd'hui dans la Perse, l'Afghanistan et le Turkestan).

Au S.-E., étaient l'*Inde en deçà du Gange* et l'*Inde au delà du Gange*, — au S.-O., l'*Arabie*.

On nommait vaguement, vers le N., les *Scythes* (dans la Sibérie actuelle); — à l'E., la *Sérique* et les *Sines* (dans l'empire Chinois).

L'Afrique n'était connue des Grecs et des Romains que dans la partie septentrionale, quoique les Phéniciens et d'autres navigateurs paraissent en avoir doublé la pointe australe; ses principales contrées étaient : vers le Nil et la mer Rouge, l'*Egypte*, l'*Ethiopie au-dessus de l'Egypte* (qui est aujourd'hui la Nubie et l'Abyssinie); — le long de la mer Intérieure, la *Libye maritime*, l'*Afrique propre*, la *Numidie* et la *Mauritanie* (formant la Barbarie actuelle); — dans l'intérieur, les pays très-peu connus de *Libye intérieure* et d'*Ethiopie intérieure* (Sahara, Nigritie, etc.)

§ 2. Progrès de la géographie au moyen âge et dans les temps modernes.

Travaux géographiques du VIe au XVe siècle.

Au VIe siècle, Étienne de Byzance fit un célèbre dictionnaire géographique; Cosmas décrivit avec exactitude une partie de l'Inde. Bientôt la science géographique parut abandonner les nations chrétiennes, pour n'être plus cultivée pendant longtemps que par les Arabes. Les khalifes Haroun-al-Rachid et Al-Mâmoun en favorisèrent puissamment les progrès. El-Edrisi, surnommé le *géographe de Nubie*, est le plus célèbre des géographes arabes; établi en Sicile au XIIe siècle, il fit pour le roi Roger II une description complète de l'univers connu.

Aboulféda, prince d'Hamath, en Syrie, et Ibn-Batoutah, savant voyageur en Asie et en Afrique, sont d'autres illustres géographes arabes, qui viennent après El-Edrisi.

Cependant la géographie renaissait en Europe dans le IXe siècle, vers le N. : les Norvégiens découvraient l'Islande, les Islandais découvraient le Groenland, et, bientôt après, dans le Xe siècle, le Vinland (partie du continent américain); dans le XIIe siècle, Benjamin de Tulède visitait l'Asie; dans le XIIIe, Plan-Carpin, d'Italie, et Rubruquis, du Brabant, firent de curieux voyages chez les Tatares;

mais le plus remarquable des explorateurs de ce siècle fut le Vénitien Marco-Polo, qui, le premier, parcourut la Chine (Cathaï) et révéla l'existence du Japon (Zipangou).

Gioja d'Amalfi, en 1302, propagea l'usage de la boussole, qui a tant contribué aux progrès de la géographie.

L'Anglais Mandeville, en 1327, accomplit une intéressante excursion dans le Levant; mais la gloire des grands travaux géographiques dans le XIVe siècle appartient principalement aux Vénitiens et aux Génois : Marino Sanuto, Andrea Bianco, tracèrent de célèbres mappemondes; les Génois abordèrent aux Canaries en 1341; les frères Zeni voyagèrent aux îles Færœer et dans d'autres régions reculées vers le N. On croit que les Catalans avaient doublé le cap Bojador en 1346, et que les Dieppois arrivèrent en Guinée dès 1364.

Au XVe siècle, commence la brillante carrière des découvertes et des conquêtes des Portugais : ils arrivent aux îles Madère en 1418, aux Açores en 1432; ils doublent à leur tour, en 1434, le cap Bojador, qu'on regardait encore généralement comme l'extrémité du monde; ils voient le cap Vert en 1444; ils abordent, en 1446, aux Canaries; mais déjà un Français, Béthencourt, les avait conquises, en 1402, au nom du roi de Castille.

État des connaissances géographiques au commencement du XVe siècle.

Voici en résumé quel était l'état des connaissances géographiques dans la première moitié du XVe siècle, c'est-à-dire à la fin du moyen âge : l'Europe était connue à peu près tout entière, excepté au N.-E., où l'obscurité couvrait encore la région située à l'E. de la mer Blanche, au N. de la horde du Kaptchak. Dans l'Asie, qu'occupait alors presque entièrement le vaste empire des Mongols, on avait des notions assez étendues sur l'O., le S. et l'E., jusqu'en Chine; on connaissait l'existence du Japon, mais on ne l'avait pas visité; l'Asie septentrionale, c'est-à-dire la Sibérie actuelle, était entièrement inconnue.

En Afrique, on ne connaissait rien au S. de l'équateur, ni à l'O. du méridien des Canaries.

En Amérique, l'Islande, le Groenland et le Vinland étaient colonisés par des Norvégiens, mais sans qu'on sût qu'ils fissent partie de ce grand et nouveau monde qu'allait plus tard dévoiler Colomb. Malheureusement les intéressantes colonies du Groenland et du Vinland furent abandonnées par la mère patrie, leur existence finit par être totalement oubliée de l'Europe, et dans les siècles suivants on en fit comme une nouvelle découverte.

Navigateurs les plus célèbres et principales découvertes dans les temps modernes. — Principaux voyages autour du monde.

La dernière moitié du xv^e^ siècle commence brillamment les temps modernes par la découverte du midi de l'Afrique, et par celle de l'Amérique. Les Portugais découvrirent les îles du Cap-Vert en 1455; ils abordèrent en 1462 à la côte de la Guinée supérieure; en 1484, à l'embouchure du Zaïre; en 1486, Barthélemi Diaz, un de leurs navigateurs, parvint au cap des Tempêtes, qui prit bientôt le nom de cap de Bonne-Espérance; Vasco de Gama le doubla en 1498, pour trouver enfin la route des Indes par l'extrémité méridionale de l'Afrique, et dévoiler à l'Europe toute la côte S.-E. de cette partie du monde.

En 1492, le Génois Christophe Colomb découvre, avec des vaisseaux espagnols, la partie des Antilles qu'on nomme les Lucayes, Cuba, Haïti.

Il fit trois autres voyages en Amérique : dans le second, en 1493, il vit la plupart des Petites Antilles; dans le troisième, en 1498, il découvrit le continent de l'Amérique méridionale, dont il longea la côte nord, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à Caracas, et qu'il nomma le pays de *Terre-Ferme*; dans le quatrième, en 1502, il continua la reconnaissance de la côte nord de l'Amérique méridionale jusqu'au golfe de Darien.

Le Florentin Américo Vespuce, naviguant sur la flotte d'Ojeda, ancien compagnon de Colomb, aborda, en 1497, ou, plus probablement, en 1499, dans l'Amérique du sud, et a disputé à Colomb l'honneur d'avoir le premier aperçu le continent auquel il a eu la gloire peu méritée de laisser son nom.

Cabral, voulant doubler le cap de Bonne-Espérance, fut poussé par les vents et les courants sur la côte orientale de l'Amérique, et aborda, en 1500, au Brésil. Le Portugais Covilham, qui était allé à la recherche du mystérieux royaume du Prêtre Jean, parcourut, en 1487, l'Abyssinie et d'autres contrées orientales de l'Afrique. En 1496, Jean et Sébastien Cabot, Vénitiens au service de l'Angleterre, cherchant un passage par le N.-O. pour aller aux Indes, visitaient les côtes orientales de l'Amérique du nord et découvraient Terre-Neuve et le Labrador.

Le xvi^e^ siècle vit s'agrandir prodigieusement le domaine de la géographie : en 1501, Corte-Real visita le Labrador; en 1503, Paulmier de Gonneville, parcourant le S. de l'Atlantique, paraît s'être avancé jusqu'à la zone antarctique; en 1512, Ponce de Léon découvre la Floride; en 1513, Nunez de Balboa reconnaît l'existence de l'isthme de Panama, et voit, le premier, le Grand océan, qu'il appelle mer du Sud; en 1519, Cortez assujettit le Mexique; en 1545, Solis aborde au Rio de la Plata; de 1515 à 1523, Pizarre fait la découverte et la conquête du Pérou; un de ceux qui l'avaient accompagné, Orellana, descendit le premier le fleuve des Amazones.

En 1520, Magellan découvre le détroit auquel il donne son nom, entre la Terre de Feu et l'extrémité méridionale de l'Amérique; il entre dans le Grand océan, qu'il appelle océan Pacifique, mais il meurt dans les Philippines en 1521; son navire, dirigé désormais par Cano, qui doubla le cap de Bonne Espérance, revint en Espagne, en 1522, et accomplit ainsi le premier voyage autour du monde.

En 1534, le Français Jacques Cartier entra dans le Canada par le fleuve Saint-Laurent.

Pendant cette première partie du siècle, Tristan d'Acunha, François et Laurent d'Almeida, Albuquerque, avaient glorieusement continué les expéditions portugaises autour de l'Afrique méridionale et dans l'Inde; Pedro d'Andrada et Fernando Perez étaient arrivés les premiers à la Chine par la voie de mer; enfin d'autres Portugais avaient encore visité les Moluques, la Nouvelle-Guinée, et peut-être une partie de ce continent qu'on appela plus tard Nouvelle-Hollande. En 1543, ils arrivèrent au Japon.

Les Anglais, à leur tour, entrèrent peu de temps après dans la carrière des découvertes : Willoughby, en 1553, et Barough, en 1556, parcoururent l'océan Glacial au nord de l'Europe; Frobisher, de 1567 à 1578, et Davis, en 1585, s'avancent dans les parties boréales de l'Atlantique et dans le N.-E. de l'Amérique; Drake, de 1577 à 1580, explore les côtes occidentales de l'Amérique, et accomplit le second tour du monde; Cavendish marcha sur ses traces; Raleigh, en 1584, fondait la colonie de la Virginie. Peu de temps auparavant, un Français, Ribault, avait fondé celle de la Caroline.

Les Hollandais entrent aussi dans ce grand mouvement des explorations du globe à la fin du xvi^e^ siècle : Barentz et Cornélius visitèrent l'océan Glacial arctique, et virent le Spitzberg; Noort accomplissait, en 1598 et dans les années suivantes, un voyage autour du monde, en suivant la même direction que Magellan.

Les Espagnols Mendaña et Quiros visitèrent une grande partie de l'océan Pacifique en 1595.

Le Cosaque Iermak fit, en 1580, la découverte et la conquête de la Sibérie pour la Russie.

Le xvii^e^ siècle ne se recommande pas par d'aussi grandes découvertes que les deux précédents; toutefois les Hollandais y brillent par plusieurs beaux voyages et leurs établissements lointains : en

1606 et dans les annees suivantes, ils abordent à la Nouvelle-Hollande; Jean Mayen, en 1610, découvre dans l'océan Glacial arctique l'île qui porte son nom; en 1615, Schouten et Lemaire arrivent au cap Horn et franchissent le Grand océan; en 1642, Abel Tasman voit la Terre de Diémen (ou Tasmanie) et la Nouvelle-Zélande.

En 1610 et années suivantes, les Anglais Hudson et Baffin avaient découvert, dans le nord de l'Amérique, les mers qui portent leur nom. Leur compatriote Dampier fit trois voyages autour du monde de 1673 à 1711.

Les Français Thévenot, Chardin, Tavernier, Tournefort, visitèrent pendant ce siècle la Perse, les Indes et la Turquie d'Asie; Joliet et Marquette, en 1673, Lasalle, en 1682, suivirent le cours du Mississipi et découvrirent la Louisiane.

L'Allemand Kæmpfer alla au Japon en 1683.

Au XVIII^e^ siècle, les expéditions autour du monde se multiplièrent singulièrement : on remarque celles de Roggeween, en 1721; d'Anson, en 1740; de Byron, en 1765; de Wallis et Carteret, en 1766; de Bougainville, en 1768; celles de Cook, les plus importantes de toutes, de 1768 à 1779; celles de Furneaux, en 1773; celles de La Pérouse et de d'Entrecasteaux, en 1785 et 1791; de Vancouver, en 1790; de Marchand, en 1791.

Bering découvrit, en 1728, le détroit qui porte son nom.

Kerguelen parcourut, en 1771, les mers australes et découvrit la terre qui a pris son nom.

Parmi les voyages dans l'intérieur des terres, on peut distinguer celui du P. Gaubil et d'autres missionnaires français en Chine, au commencement du siècle; le voyage de La Condamine dans l'Amérique méridionale, en 1736; celui d'Adanson au Sénégal; ceux de Legentil aux Indes, de Niebuhr en Arabie, de Pallas en Sibérie, de Thunberg au Japon, de Volney dans l'ouest de l'Asie, de Bruce en Abyssinie, à la source du Nil Bleu; ceux de De Guignes et de Macartney en Chine; de Browne, de Mungo-Park et de Hornemann dans l'intérieur de l'Afrique; de Levaillant dans le sud de cette partie du monde; la grande expédition française de 1798 en Égypte et en Syrie; le voyage de Mackenzie dans le nord de l'Amérique, enfin la savante exploration qu'Alexandre de Humboldt commença dans l'Amérique équinoxiale en 1799.

Le XIX^e^ siècle est plus fécond encore que le siècle précédent en voyages lointains : à travers les expéditions maritimes les plus importantes, on remarque celles de Péron, de Freycinet, de Flinders à la Nouvelle-

Hollande, vers le commencement du siècle; celles des navigateurs russes Krusenstern, Kotzebue, Bellingshausen; la seconde expédition de Freycinet et celle de Duperrey autour du monde; celles de Laplace et de Dupetit-Thouars; les trois voyages de Dumont-d'Urville, qui, dans son expédition de 1837, pénétra jusque dans la zone antarctique; le voyage de James Ross, qui, en 1841, s'est avancé le plus loin vers le S. et a découvert la terre Victoria, par 72° de latitude; les voyages de Weddel, ds Biscoe, de Wilkes, de Baleny dans les mêmes parages antarctiques; les explorations si difficiles de Parry, des deux Ross, de John Franklin, de Scoresby, de Graah, de Tréhouart, d'Inglefieed, de Kennedy et de Bellot, vers les côtes du N. de l'Amérique; de Mac-Clure, qui a parcouru, de 1850 à 1853, les glaces de la mer Polaire, et a enfin découvert le passage du N.-O., c'est-à-dire la communication du détroit de Béring au détroit de Davis.

Parmi les travaux qui ont fait mieux connaître l'intérieur des terres, on peut signaler :

En Afrique, les voyages de Mollien, de Laing, de Caillié, de Clapperton, de Denham, des frères Lander, de Richardson, des docteurs Barth, Overweg et Vogel dans les bassins du Sénégal, du Niger et du lac Tchad; — les voyages de Salt, de Cailliaud, de Burckhardt, de Ruppell, de Linant, des frères d'Abbadie, de Beke, de d'Arnaud, du P. Knoblecher, d'Angelo Vinco, de Brun-Rollet, de Vaudey, dans le bassin du Nil, ce fleuve mystérieux dont les sources sont encore inconnues, mais qu'on a remonté jusqu'à 2° de latitude N.; — les voyages en Abyssinie de W. Harris, de Rochet d'Héricourt, de Ferret, de Galinier, etc.; — les explorations de l'Algérie par les Français, depuis la conquête de ce pays; — les voyages de Krapf, de Rebmann, de Livingston, d'Oswel, de Galton, d'Anderson, dans l'E. et le S. de l'Afrique.

En Asie, les explorations de Botta, de Rawlinson, de Layard, de Place, de Fresne, d'Oppert et d'un grand nombre d'autres savants, aux ruines de Ninive, de Babylone, etc.; — les voyages en Palestine de Bertou, de Russegger, de Lynch, de Smith, de Robinson, de Mislin, de Saulcy et d'une foule d'autres, qui, parmi d'intéressantes découvertes, ont fait connaître la dépression prodigieuse de la mer Morte au-dessous de la Méditerranée; — les excursions de Burnes, de Victor Jacquemont, d'Elphinstone, etc., dans l'Inde et les pays voisins; — d'Alexandre de Humboldt dans l'Asie centrale; — de Wrangel, de Middendorff aux extrémités les plus boréales de la Sibérie; — celles de Dubois de Montpéreux et de plusieurs savants russes dans le Caucase; de Siebold au Japon.

Dans l'Amérique du sud, les voyages de Spix et Martius, de Castelnau, d'Alcide d'Orbigny, d'Auguste Saint-Hilaire, etc.

Dans l'Amérique du nord, ceux de Lewis, de Clark, de Frémont à travers l'O. des États-Unis; ceux de Simpson, de Dease, de Back, qui ont fait connaître les limites septentrionales du continent, et ceux des nombreux explorateurs de la Californie, dont les mines d'or sont une découverte récente.

Dans l'Océanie, les voyages de Leichhardt, qui a tenté de franchir dans sa largeur le continent de l'Australie, mais qui a péri récemment, victime de son courage.

LXV.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

OU GÉOGRAPHIE STATISTIQUE DES PRODUCTIONS ET DU COMMERCE DES PRINCIPALES CONTRÉES.

§ 1. Productions.

Productions végétales les plus utiles et localités d'où elles proviennent.

Les plus importantes de toutes les productions sont les céréales, qui comprennent principalement, dans les pays tempérés, le blé, le seigle, l'orge, le maïs; dans les pays chauds, le riz. La France, la Russie (et particulièrement la Pologne), les États-Unis, sont parmi les pays qui produisent le plus de blé.

Le riz n'est guère fourni en Europe que par le Piémont et le royaume Lombard-Vénitien; mais toutes les parties basses et chaudes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de la Malaisie en produisent en abondance. Le maïs est très-commun dans l'Amérique et dans la moitié méridionale de l'Europe.

Les pommes de terre, originaires d'Amérique, sont cultivées aujourd'hui dans toute l'Europe, et elles se récoltent, vers le N., jusque dans les contrées où les céréales ne viennent plus.

La vigne, qui paraît originaire de l'Asie occidentale, fournit ses vins les meilleurs en Europe et dans quelques îles d'Afrique. La France, l'Allemagne, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, les îles Madère et les Canaries sont les pays les plus renommés par cette production, qui réussit aussi à l'extrémité S. de l'Afrique.

Les principaux fruits à noyau, l'amandier, le prunier, le pêcher, l'abricotier, le cerisier, sont indigènes de l'Asie occidentale, particulièrement de la Perse, et se sont répandus dans l'Europe presque tout entière; le pommier et le poirier produisent de bons fruits jusque dans des latitudes très-élevées de l'Europe.

La canne à sucre, originaire de l'Asie, fut introduite, au moyen âge, dans les îles de la Méditerranée et dans l'Espagne, l'Italie et la Grèce; des plants furent ensuite portés aux îles Madère et Canaries, et ce fut de celles-ci que le précieux végétal passa, en 1506, dans l'Amérique, qui fournit aujourd'hui presque tout le sucre de canne employé en Europe.

La betterave, qui donne aussi un sucre abondant, est un grand objet de culture dans beaucoup de pays de l'Europe moyenne, surtout en France et en Allemagne.

Les orangers et les citronniers ont pour patrie les parties chaudes de l'ancien continent, mais sont maintenant fort répandus dans le nouveau.

Le café est originaire de l'Afrique orientale ou de l'Arabie; de cette dernière contrée, les Hollandais l'introduisirent dans l'île de Java; on en transporta les premiers pieds aux Antilles, vers le commencement du XVIII^e^ siècle. Cette culture s'est depuis propagée dans toute l'Amérique équinoxiale, qui fournit aujourd'hui la plus grande quantité du café employé en Europe.

Le thé vient de la Chine et du Japon.

L'olivier se plaît particulièrement dans les contrées qui environnent la Méditerranée; le midi de la France, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, les îles de l'Archipel, fournissent la meilleure huile.

Le cacao vient de l'Amérique équinoxiale.

Les figuiers abondent dans le S. de l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique.

Les palmiers, dans la famille desquels sont compris le cocotier, le dattier, l'arec, le sagoutier, l'élaïs (dont le fruit donne l'huile de palme), n'habitent généralement que les pays équinoxiaux; cependant le dattier et le palmier-éventail viennent jusqu'en Espagne, en Italie et en Grèce.

Le bananier abonde dans les pays chauds. L'arbre à pain fournit la principale nourriture aux habitants d'une grande partie de l'Océanie.

Le houblon est abondamment cultivé en Allemagne, en Belgique, dans le N. de la France, en Angleterre.

La cannelle, la muscade, le girofle, le poivre, sont particulièrement produits par le midi de l'Asie et par la Malaisie.

Le coton vient de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, des parties chaudes de l'Amérique, et du midi de l'Europe.

Le mûrier blanc, propre aux vers à soie, croît dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent, et s'avance même assez loin dans les contrées tempérées, en France, en Allemagne.

Dans l'Amérique du nord, ceux de Lewis, de Clark, de Frémont à travers l'O. des États-Unis; ceux de Simpson, de Dease, de Back, qui ont fait connaître les limites septentrionales du continent, et ceux des nombreux explorateurs de la Californie, dont les mines d'or sont une découverte récente.

Dans l'Océanie, les voyages de Leichhardt, qui a tenté de franchir dans sa largeur le continent de l'Australie, mais qui a péri récemment, victime de son courage.

LXV.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

OU GÉOGRAPHIE STATISTIQUE DES PRODUCTIONS ET DU COMMERCE DES PRINCIPALES CONTRÉES.

§ 1. Productions.

Productions végétales les plus utiles et localités d'où elles proviennent.

Les plus importantes de toutes les productions sont les céréales, qui comprennent principalement, dans les pays tempérés, le blé, le seigle, l'orge, le maïs; dans les pays chauds, le riz. La France, la Russie (et particulièrement la Pologne), les États-Unis, sont parmi les pays qui produisent le plus de blé.

Le riz n'est guère fourni en Europe que par le Piémont et le royaume Lombard-Vénitien; mais toutes les parties basses et chaudes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de la Malaisie en produisent en abondance. Le maïs est très-commun dans l'Amérique et dans la moitié méridionale de l'Europe.

Les pommes de terre, originaires d'Amérique, sont cultivées aujourd'hui dans toute l'Europe, et elles se récoltent, vers le N., jusque dans les contrées où les céréales ne viennent plus.

La vigne, qui paraît originaire de l'Asie occidentale, fournit ses vins les meilleurs en Europe et dans quelques îles d'Afrique. La France, l'Allemagne, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, les îles Madère et les Canaries sont les pays les plus renommés par cette production, qui réussit aussi à l'extrémité S. de l'Afrique.

Les principaux fruits à noyau, l'amandier, le prunier, le pêcher, l'abricotier, le cerisier, sont indigènes de l'Asie occidentale, particulièrement de la Perse, et se sont répandus dans l'Europe presque tout entière; le pommier et le poirier produisent de bons fruits jusque dans des latitudes très-élevées de l'Europe.

La canne à sucre, originaire de l'Asie, fut introduite, au moyen âge, dans les îles de la Méditerranée et dans l'Espagne, l'Italie et la Grèce; des plants furent ensuite portés aux îles Madère et Canaries, et ce fut de celles-ci que le précieux végétal passa, en 1506, dans l'Amérique, qui fournit aujourd'hui presque tout le sucre de canne employé en Europe.

La betterave, qui donne aussi un sucre abondant, est un grand objet de culture dans beaucoup de pays de l'Europe moyenne, surtout en France et en Allemagne.

Les orangers et les citronniers ont pour patrie les parties chaudes de l'ancien continent, mais sont maintenant fort répandus dans le nouveau.

Le café est originaire de l'Afrique orientale ou de l'Arabie; de cette dernière contrée, les Hollandais l'introduisirent dans l'île de Java; on en transporta les premiers pieds aux Antilles, vers le commencement du XVIII^e^ siècle. Cette culture s'est depuis propagée dans toute l'Amérique équinoxiale, qui fournit aujourd'hui la plus grande quantité du café employé en Europe.

Le thé vient de la Chine et du Japon.

L'olivier se plaît particulièrement dans les contrées qui environnent la Méditerranée; le midi de la France, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, les îles de l'Archipel, fournissent la meilleure huile.

Le cacao vient de l'Amérique équinoxiale.

Les figuiers abondent dans le S. de l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique.

Les palmiers, dans la famille desquels sont compris le cocotier, le dattier, l'arec, le sagoutier, l'élaïs (dont le fruit donne l'huile de palme), n'habitent généralement que les pays équinoxiaux; cependant le dattier et le palmier-éventail viennent jusqu'en Espagne, en Italie et en Grèce.

Le bananier abonde dans les pays chauds. L'arbre à pain fournit la principale nourriture aux habitants d'une grande partie de l'Océanie.

Le houblon est abondamment cultivé en Allemagne, en Belgique, dans le N. de la France, en Angleterre.

La cannelle, la muscade, le girofle, le poivre, sont particulièrement produits par le midi de l'Asie et par la Malaisie.

Le coton vient de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, des parties chaudes de l'Amérique, et du midi de l'Europe.

Le mûrier blanc, propre aux vers à soie, croît dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent, et s'avance même assez loin dans les contrées tempérées, en France, en Allemagne.

Le lin et le chanvre se plaisent dans tous les climats tempérés; la Russie, l'Allemagne, la France, la Belgique en produisent beaucoup.

Le chêne, le hêtre, le bouleau, le peuplier, le saule, le noyer, le châtaignier, le platane, l'érable, le tilleul, le frêne et l'acacia commun ou robinia, sont les arbres de construction et de chauffage les plus répandus dans les contrées tempérées de l'ancien et du nouveau continent : l'Europe en possède surtout une grande quantité.

Les autres arbres de construction que possède abondamment l'Europe, sont le pin, le sapin, le mélèze, le cyprès. Le pin est, avec le bouleau et le saule, l'arbre qui s'avance le plus loin au N..

L'ébénier ne croît que dans les pays équinoxiaux.

L'acajou est particulier au Mexique et à l'Amérique centrale; le palissandre, à l'Amérique méridionale.

Les bambous sont extrêmement communs dans les parties humides des pays équinoxiaux.

Parmi les plantes médicinales les plus renommées, le quinquina et l'ipécacuanha se trouvent dans l'Amérique méridionale; le jalap et la vanille, au Mexique; l'aloès, dans l'Afrique; le camphrier, dans la Malaisie; la casse et le séné, dans le N.-E. de l'Afrique; la gomme arabique (produit d'un acacia), dans le Sahara, l'Égypte, la Sénégambie; la rhubarbe, le ginseng, dans l'E. de l'Asie; le ricin, dans l'Asie occidentale.

La manne (produit d'un frêne) et la réglisse sont communes dans l'Italie méridionale.

La gomme élastique découle de l'hévéa, dans l'Amérique méridionale.

Les principaux bois de teinture sont le bois de Campêche, le brésil, le rocouyer, qui viennent de l'Amérique équinoxiale. — L'indigotier est une plante de l'Inde, qui s'est propagée dans beaucoup d'autres contrées chaudes. — La garance est cultivée en grande quantité dans l'Europe centrale, surtout en France et en Allemagne; elle abonde également dans l'O. de l'Asie et dans le N. de l'Afrique.

Les plantes oléagineuses les plus importantes, outre l'olivier, sont le colza, qui se cultive dans presque toute l'Europe; — le pavot, qui donne l'huile d'œillette, et qui est commun dans l'Europe moyenne; — le sésame, qui croît dans l'Inde, la Syrie et l'Égypte; — l'arachide, qui vient de la côte occidentale de l'Afrique.

Le tabac est originaire des régions équinoxiales de l'Amérique; mais on le cultive maintenant partout ailleurs.

Productions animales.

Les chevaux sont originaires de l'Asie, mais se sont répandus depuis un temps immémorial dans l'Europe, où les contrées les plus riches en belles races sont l'Angleterre, l'Allemagne, la France. L'âne a pour patrie l'Afrique, suivant les uns, et l'Asie, suivant d'autres.

Les chameaux sont les plus utiles bêtes de somme de l'Asie occidentale et centrale, et du N. de l'Afrique; on en voit quelques-uns dans la Turquie d'Europe et en Grèce. Les lamas vivent dans les Andes.

Les rennes, communs dans le N. de l'Europe, sont particulièrement utiles aux Lapons.

Le bœuf et la vache, dont la patrie primitive n'est pas connue, sont une des principales richesses des pays agricoles de l'Europe : l'Angleterre, l'Irlande, la France, l'Allemagne, la Suisse en possèdent des races excellentes. Le buffle, espèce de bœuf, originaire de l'Inde, est fort employé dans l'Italie et la Grèce. L'yak est un bœuf de l'Asie orientale.

Les moutons d'Europe les plus renommés pour leur laine sont ceux d'Espagne et d'Angleterre; les moutons européens ont parfaitement réussi et donnent une très-belle laine dans l'Australie.

La chèvre, qui se trouve dans toute l'Europe et partout où les Européens se sont établis, est originaire de l'Asie, où les chèvres de Cachemire, du Tibet et d'Angora donnent les poils les plus précieux.

Les Européens élèvent aussi le porc partout; ils l'ont trouvé indigène dans l'Océanie.

Les éléphants habitent principalement les Indes, la Malaisie et l'Afrique moyenne et méridionale : l'ivoire que donnent ceux de la côte de Mozambique est le plus renommé.

Les principaux animaux recherchés pour leurs belles peaux sont : les martres zibelines, l'hermine, les petits-gris (espèce d'écureuil), principalement dans l'empire Russe; les moufettes, dans l'Amérique du nord; les castors, dans la même contrée et dans le N. de l'Europe et de l'Asie; les chinchillas et les viscaches, dans l'Amérique méridionale; les lynx de Russie; le loup et l'ours noir d'Amérique; les renards bleus, noirs et blancs, dans le N. de l'Asie et de l'Amérique; les loutres, communes à la fois en Europe et en Amérique; le chamois, qui vit dans les plus hautes montagnes de l'Europe, surtout dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Les phoques, dont la peau est un article important de commerce, se pêchent particulièrement dans les mers du N., ainsi que les narwhals, dont on recherche les dents.

Les cachalots, qui sont l'objet d'une pêche si considérable pour le blanc qu'on retire de leur tête, habitent la partie équatoriale du Grand océan.

On ne rencontre guère les baleines que dans l'océan Glacial, vers

le Groenland et le Spitzberg, et dans les mers australes, principalement aux environs du cap de Bonne-Espérance.

Le coq et la poule paraissent originaires de l'Asie, mais sont réduits en Europe à l'état de domesticité depuis un temps immémorial, et aujourd'hui répandus sur tout le globe.

Les paons, originaires de l'Inde; les faisans, de l'Asie orientale et occidentale; les dindons, de l'Amérique septentrionale; les pintades, de l'Afrique, sont maintenant assez communs en Europe.

Les cygnes, les eiders et les autres espèces qui donnent les plus précieux duvets, sont communs dans l'Islande, la Norvége et les autres contrées les plus boréales de l'Europe.

La tortue caret, qui fournit la meilleure écaille, habite la zone torride et particulièrement le S.-E. de l'Asie; la tortue grecque est une tortue moins précieuse, qu'on trouve en Grèce, en Italie et en Sardaigne.

Les raies abondent dans toutes les mers, ainsi que les esturgeons, qui remontent les grands fleuves au printemps, et dont les plus renommés sont ceux du Volga et des tributaires de la mer Noire.

Les saumons et les truites remontent presque toutes les rivières.

Les harengs séjournent une grande partie de l'année dans les mers du N. de l'Europe et de l'Amérique; mais ils en sortent par bandes innombrables pour frayer sur les côtes des régions tempérées, au printemps et en été.

La sardine et l'anchois se trouvent très-abondamment dans l'Atlantique et dans la Méditerranée.

La morue se tient particulièrement dans l'Atlantique, entre 40 et 60° de latitude N. C'est au banc de Terre-Neuve qu'on en fait la plus abondante pêche.

Le turbot, la limande, la sole, le maquereau, sont communs dans presque toutes les mers.

Le mulle et le thon de la Méditerranée sont les plus renommés.

Les brochets, les carpes, les anguilles, les perches, peuplent toutes les eaux douces européennes.

Les meilleures huîtres d'Europe sont celles des côtes de la Manche, du golfe de Gascogne, de la Belgique. Les arondes, ou huîtres à perles, se pêchent principalement dans le golfe Persique, sur les côtes de l'île de Ceylan et dans le golfe de Californie.

Les pinnes des côtes de Calabre et de Sicile fournissent un byssus remarquable, dont on fait de belles étoffes.

Les seiches ou sépias les plus estimées pour leur couleur sont celles de la Méditerranée, surtout près de l'Italie.

Les sangsues les plus renommées sont celles de Hongrie.

Les crabes, les homards, les crevettes, font l'objet d'une pêche abondante sur la plupart des côtes.

Les abeilles sont communes dans toutes les contrées tempérées ou chaudes.

La cochenille du nopal, précieuse par la couleur rouge qu'elle donne, réussit particulièrement au Mexique; le kermès du chêne vert est une espèce de cochenille qui se trouve abondamment dans le midi de l'Europe, principalement en Espagne.

Le bombyx du mûrier, ou le ver à soie, originaire de la Chine, est aujourd'hui en Europe, surtout dans les contrées méridionales, l'objet d'une immense industrie.

Le plus beau corail se trouve dans la Méditerranée; il y en a des pêcheries importantes sur les côtes de la Barbarie.

Les éponges les plus estimées se pêchent dans la partie orientale de la Méditerranée et sur les côtes de l'Amérique méridionale : l'Archipel et le golfe de Cabès en fournissent de grandes quantités.

Productions minérales.

Les marbres les plus beaux sont ceux d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, des Pyrénées françaises, de la Belgique.

Les albâtres les plus renommés sont ceux de Corse, d'Espagne, de Sienne, de Malte, d'Égypte; les pierres lithographiques de Bavière sont les plus estimées.

Les plus importantes mines de sel d'Europe sont celles de la Galicie, de l'Allemagne, de la Lorraine, de la Franche-Comté.

L'alun se trouve dans les sols volcaniques : on en tire beaucoup d'Italie.

La Chine a la plus belle terre à porcelaine. La France et la Saxe en ont aussi de précieuses carrières.

Les pierres dites *précieuses*, c'est-à-dire les améthystes, les calcédoines, les onyx, les opales, les topazes, les turquoises, les émeraudes, les tourmalines, les lapis, les saphirs, les rubis, se trouvent généralement en Asie et dans l'Amérique méridionale.

Les diamants se rencontrent dans l'Hindoustan, à Bornéo, au Brésil et aux monts Ourals.

Le platine existe dans les monts Ourals, la Colombie, le Chili, la Bolivie et le Brésil.

Les plus abondantes mines d'or connues sont celles de la Californie et de l'Australie; on peut signaler ensuite celles du Mexique, de la Colombie, du Pérou, de la Bolivie, du Chili, du Brésil, des monts

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ourals, de l'Altaï, de la Sibérie, de l'Inde, de la Malaisie, de la Hongrie et de la Transylvanie. L'Afrique possède une grande quantité de poudre d'or dans la Guinée et le Mozambique.

Les principales mines d'argent se trouvent dans le Mexique, la Bolivie, le Pérou, la Plata; on en rencontre d'importantes encore dans la Norvége, l'Allemagne, la Hongrie, la Sibérie. La France a quelques mines d'argent mêlé au plomb.

Le cuivre abonde en Angleterre, en Suède, en Russie, en Allemagne, au Japon, au Chili, aux États-Unis, en Afrique.

Le mercure s'exploite dans l'Allemagne méridionale et occidentale, en Espagne, dans l'Amérique du sud et dans la Californie. L'Europe possède les plus riches mines de fer, et c'est en Angleterre, en Suède, en Russie, en France, en Allemagne, qu'on l'exploite principalement.

L'aimant se rencontre dans la péninsule Scandinave et en Sibérie.

L'étain s'exploite particulièrement en Angleterre, en Allemagne, dans la presqu'île de Malacca, dans la Malaisie et en Amérique.

Le plomb est assez abondant en Angleterre, en Allemagne, en France, en Espagne et dans les États-Unis.

Le zinc présente d'importantes mines en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Algérie.

L'antimoine, l'arsenic et le cobalt sont communs en Allemagne.

Le soufre se rencontre surtout dans les pays volcaniques, comme l'Italie méridionale, la Sicile, l'Islande.

La houille se trouve abondamment dans un grand nombre de pays, mais on l'exploite principalement en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en France. L'anthracite est fort commun dans les États-Unis. La tourbe est très-abondante dans le nord de la France, en Belgique, en Hollande, dans le nord de l'Allemagne.

L'asphalte se trouve dans l'est de la France, sur le lac Asphaltite, dans le voisinage de la mer Caspienne, etc.

L'ambre jaune, ou succin, ne se rencontre que sur la côte méridionale de la Baltique.

§ 2. Industrie.

Principaux centres de l'industrie européenne; et produits de l'industrie des diverses contrées de l'Europe.

L'Angleterre est le pays de la Terre le plus industrieux: elle excelle dans la fabrication des tissus de coton, de laine, de lin; dans la quincaillerie, la coutellerie et tous les ouvrages en fer, en acier et en cuivre, dans la confection des machines, l'imprimerie, la gravure,

la préparation des peaux, les cristaux, la papeterie, le tissage de la soie, la bière.

L'industrie manufacturière de la France s'élève presque rivale de celle de l'Angleterre; elle lui est même supérieure pour les produits où l'art et le goût ont la principale part. Elle brille dans les soieries, les cachemires, les draps, les basins, les batistes, les gazes, les tulles, les dentelles, les blondes, les toiles, les indiennes, la typographie, la gravure, les instruments de physique, l'horlogerie de précision, l'ébénisterie, les bronzes, les instruments de musique, l'orfévrerie, la porcelaine, etc.

La Belgique est, avec les deux contrées précédentes, la plus industrieuse région de l'Europe : elle fabrique des toiles renommées, de belles dentelles, des étoffes de laine, de coton et de soie, des ouvrages en fer, en acier et en laiton, des armes, de la coutellerie, des voitures.

L'industrie de l'Allemagne intérieure, de la Prusse et de l'Autriche offre aussi un grand développement, surtout dans la Prusse rhénane : elle consiste en tissus de lin et de coton, draps, blondes, dentelles, soieries, ouvrages en fer et en acier de la Saxe, de la Prusse et de la Styrie, ouvrages en or et en argent de la Bavière et de la Hesse, pendules en bois de la Forêt-Noire, ouvrages en bois et autres articles de Nuremberg, orfévrerie, quincaillerie, verres de Bohème, glaces, cuirs, porcelaine de Saxe, etc.

La Hollande fabrique des toiles très-estimées, des cuirs, du papier, des produits chimiques; elle a des distilleries importantes, et fournit une grande abondance de fromages renommés.

La Russie a une industrie toute récente encore et cependant déjà avancée; elle fabrique des toiles de lin et de chanvre, des tissus de coton, de laine et de soie; des verres, des cristaux, des cuirs, des eaux-de-vie, de la potasse, de la colle de poisson.

Le Danemark et la péninsule Scandinave ne sont pas des pays manufacturiers : les paysans fabriquent eux-mêmes presque tous les objets dont ils ont besoin. Il y a cependant des distilleries de grains, des brasseries, des tanneries, des fabriques de toile. La construction des navires pour le compte des autres peuples est une industrie particulière aux Suédois et aux Norvégiens.

L'industrie de la Suisse est très-active dans les cantons de l'O. et du N. : elle fournit des soieries, de l'horlogerie, des toiles, des mousselines, des indiennes, des blondes, du papier, des chapeaux de paille, des fromages.

Longtemps nulle, l'industrie de l'Espagne a acquis depuis quelques années un assez grand développement, et offre des draps, des soie-

ries, des tissus de coton, des savons, des ouvrages en fer. Celle du Portugal est fort peu active.

L'Italie produit des étoffes de soie, des lainages, des pâtes, des fleurs artificielles, des chapeaux de paille, de la parfumerie, des instruments de musique, de la faïence, des ouvrages en corail.

La Turquie fait seulement quelques étoffes communes de laine et de coton, quelques étoffes de soie, des maroquins, des tapis, des essences.

L'industrie de la Grèce est à peu près nulle : elle ne s'exerce guère que sur la préparation de la soie, celle des peaux et la fabrication de l'huile.

Industrie hors d'Europe.

Les États-Unis rivalisent, pour l'industrie manufacturière, avec les contrées les plus florissantes de l'Europe : c'est surtout dans la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'État de New-York qu'on la voit acquérir les plus grands développements. On remarque la construction des machines, la coutellerie, la quincaillerie, les fabriques d'armes, le travail des métaux divers, les étoffes de laine, de coton et autres, la chapellerie, les tanneries, les distilleries, les raffineries de sucre, la carrosserie, la typographie, qui produit d'innombrables écrits périodiques.

La Chine est ensuite la plus industrieuse des contrées hors d'Europe. Elle fabrique des toiles de coton, des étoffes de soie, de la porcelaine, du papier, de l'encre, des laques, des broderies, des couleurs, des ouvrages en bambou, en ivoire, etc. On y connaît depuis un temps immémorial l'imprimerie, la gravure, la poudre à canon, les feux d'artifice, la boussole.

Le Japon est aussi fort industrieux, mais ses produits se répandent peu au dehors. On y fait des étoffes de soie et de coton ; on y travaille le fer et le cuivre ; on y fabrique des armes blanches et de la porcelaine superbe, du papier d'écorce de mûrier, des ouvrages vernissés, des télescopes, des thermomètres, des montres, etc.

L'Inde, et surtout l'Inde anglaise, se distingue par une énorme fabrication d'étoffes de coton renommées. On y fait aussi beaucoup de soieries, de mousselines, de tapis, de châles, de draps.

La Turquie d'Asie et la Perse fabriquent des étoffes de soie, des tapis, des châles et des étoffes de poil de chèvre, des armes d'une excellente trempe, de la parfumerie, des cuirs.

L'Égypte est le pays le plus industrieux de l'Afrique, depuis que l'illustre pacha Méhémet-Ali lui a imprimé une direction toute nouvelle et tout européenne. Elle fabrique des étoffes de coton et de soie, des tapis, des nattes, des armes, de la poterie.

Les autres contrées du globe n'ont qu'une industrie très-limitée.

§ 3. **Commerce.**

Principaux centres et ports de commerce ; exportations et importations des diverses contrées.

L'Angleterre est le pays le plus commerçant du monde, et sa capitale, Londres, est le port le plus animé, le plus fréquenté qu'il y ait. Liverpool, Bristol, Hull, sont ensuite les grands ports de commerce d'Angleterre ; en Écosse, les principaux ports sont Leith, port d'Édinbourg, Port-Glasgow, Dundee, Aberdeen ; en Irlande, Dublin, Cork, Limerick. Le royaume-uni exporte surtout des articles de fabrique anglaise, et ces articles seuls représentent une valeur annuelle de près de 2 000 000 000 : l'Angleterre distribue dans le monde pour plus de 500 000 000 de cotonnades seulement. On exporte aussi une grande quantité de lainages, de soieries, de fer en fonte ou en barres, d'autres métaux, de houille, de machines, de coutellerie, de quincaillerie, de poterie, de verrerie, de savonnerie, d'objets de librairie, d'armes et munitions, de cuirs, etc.

Les importations de la Grande-Bretagne s'élèvent aux deux tiers environ des exportations : ce sont les matières nécessaires à l'industrie (coton, laine, soie, lin, etc.), les denrées coloniales alimentaires (thé, sucre, café, etc.), le blé, les vins, les articles de l'industrie parisienne, les œufs de France, etc. Le mouvement annuel de la marine marchande anglaise présente environ 60 000 navires entrant et sortant, et chargés de 12 000 000 de tonneaux.

La France est le second pays d'Europe pour l'activité commerciale ; la valeur annuelle de son commerce est de 3 000 000 000 de francs, dont 1 700 000 000 pour l'exportation, et 1 400 000 000 pour l'importation. Les exportations sont principalement les vins, l'eau-de-vie, l'huile, le vinaigre, les fruits, les œufs, le savon, le sel, les étoffes de soie et de laine, la bonneterie, la tapisserie, les toiles de lin, de chanvre et de coton, les dentelles, le papier, les caractères d'imprimerie, les livres, l'horlogerie, la bijouterie, l'ébénisterie, les objets de modes, etc. Les importations se composent surtout de métaux, de houille, de bois de construction et d'ébénisterie, de chevaux, de moutons, de gros bétail, d'huiles communes, d'indigo, de coton, de laines, de soies grèges, de peaux, de sucre, de café. Les pays avec lesquels les relations commerciales de la France ont le plus d'activité sont les États-Unis, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique et la

Suisse. Les plus importants ports de commerce des côtes françaises sont, sur l'Atlantique et sur les fleuves qui vont s'y jeter, Le Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux; — sur la Méditerranée, Marseille, Cette.

Le commerce des États-Unis est, avec celui de l'Angleterre et de la France, le plus étendu du globe, et c'est par le grand port de New-York qu'il s'exerce principalement, ensuite par ceux de la Nouvelle-Orléans, de Boston, de Baltimore, de Philadelphie, de Charleston, de San-Francisco. Les exportations s'élèvent (valeur de 1850-1851) à 1168 000 000 de francs, et les importations à 1 157 000 000. Le principal article d'exportation est le coton brut, qui est dirigé particulièrement sur l'Angleterre, la France et l'Allemagne; on remarque ensuite la farine de froment, de maïs, le tabac, le riz, les produits de la pêche, les bois, l'or de la Californie. Les principaux objets d'importation sont les cotons, les lainages, la toile, la coutellerie, la poterie d'Angleterre; les soieries et les vins de France et d'Espagne; le thé; les toiles et lainages d'Allemagne, les épices, etc.

La Belgique a un commerce très-étendu: ses exportations s'élèvent à 460 000 000, et ses importations à 450 000 000; elle n'a que deux ports principaux : Anvers et Ostende. Elle exporte des toiles de lin et de chanvre, des draps, des dentelles et des tulles, du lin, des graines oléagineuses, du charbon de terre, du houblon, du sucre raffiné, des marbres, des chevaux, du bétail, des armes et munitions de guerre, des ouvrages en fer, du zinc, de la verrerie, des peaux. Elle importe des étoffes de laine et de soie, des cotons imprimés, du café, du sucre, du coton, des graines, des métaux, des machines, des bois, des huiles, des fruits, des vins, des eaux-de-vie. Elle envoie à la France beaucoup plus de marchandises qu'elle n'en reçoit, et c'est avec elle que son commerce *spécial*, c'est-à-dire celui des objets destinés à la consommation, est le plus considérable.

La Hollande a un commerce maritime très-animé : ses principaux ports sont Amsterdam, Rotterdam, Dordrecht, Flessingue. Elle exporte du beurre, du fromage, des poissons conservés, de la garance, du pastel, des graines oléagineuses, des filasses de lin et de chanvre, de la toile, du genièvre; elle importe le sucre et les autres denrées coloniales, le coton, le vin, l'eau-de-vie, la laine, les graines, le bois, les résines, etc. Elle revend une grande partie de ces marchandises; et le commerce de *commission* y est très-étendu.

L'Allemagne est, comme nous avons vu, en grande partie renfermée dans une association commerciale nommée *zollverein*, union douanière, à la tête de laquelle est la Prusse. Hambourg, Lübeck, Brème, sont les principaux ports de l'Allemagne intérieure; ceux de la Prusse sont Dantzick, Kœnigsberg, Stralsund, Stettin; ceux de

l'Autriche, Trieste et Venise; mais la plus grande partie du commerce se fait par la voie de terre. Ces divers pays exportent des laines, des bois, des fils de chanvre et de lin, des toiles, des peaux, de la houille, des métaux, des ouvrages en fer, en acier, etc., des graines oléagineuses, des céréales, du riz de la Lombardie, des vins du Rhin et de Hongrie, des bestiaux, de l'horlogerie en bois, de la bimbeloterie, de la mercerie, des livres, des instruments aratoires, du houblon, des eaux minérales, des jouets d'enfants, de la potasse. Ils importent des denrées coloniales, des cotons bruts et filés, des vins de France, de la soie, des bois de teinture, des fruits du midi, de l'huile, des articles de Paris, etc.

La Suisse exporte des bois, des peaux, des bestiaux, des fromages, du beurre, de l'horlogerie, des soieries, des tissus de coton, des chapeaux de paille. Elle importe des vins, des eaux-de-vie, des denrées coloniales, de l'huile, des tissus de laine, etc.

Le commerce de la Russie, malgré l'immense étendue de cet empire, n'offre qu'environ 300 000 000 de francs d'exportation et un peu moins d'importation; le principal commerce se fait par la Baltique, où se trouvent les grands ports de Saint-Pétersbourg et de Riga. Sur la mer Noire, est le port d'Odessa; sur la mer Caspienne, celui d'Astrakhan; sur la mer Blanche, celui d'Arkhangel. On exporte de Russie des grains, du chanvre, des graines de lin et de chanvre, du fer, du cuivre, de l'or, des peaux, des fourrures, des cuirs, de la laine, du suif, de la toile, des bois de construction, de la potasse. On y importe du coton, des tissus teints, du sucre, du café, des tissus de soie et de coton, des tissus de laine, des vins. Une grande partie des opérations commerciales de cet empire se traitent dans les foires, dont plusieurs attirent un nombre énorme d'étrangers : la principale est celle de Nijnii-Novgorod.

La monarchie Scandinave exporte du fer, du cuivre, des bois de construction, du goudron, du poisson. Elle importe du coton, des cotonnades, de la laine, des lainages, des denrées coloniales, des vins, etc. Stockholm et Gothembourg, en Suède; Christiania et Bergen, en Norvége, sont les principaux ports de la monarchie.

Le Danemark exporte ses produits agricoles, de la bière, des esprits, des bœufs, des chevaux, des peaux, du poisson, des plumes d'eider, etc. Il importe des produits manufacturés, des vins, du fer, de l'huile, des fruits, des bois. Copenhague et Altona en sont les principaux ports.

L'Espagne n'exporte guère que les produits de son sol, le vin, l'eau-de-vie, les fruits, l'huile, les grains, la laine, la soie grége, le plomb, le mercure, le liége; les importations y consistent en pro-

duits coloniaux, poissons salés, beurre, fromage, tissus de coton et de laine, quincaillerie, coutellerie, verrerie, poterie, bois de construction. Les principaux ports de commerce sont Cadix, Barcelone, Carthagène, Alicante, Bilbao, La Corogne.

Le commerce maritime du Portugal est assez actif, mais presque tout entre les mains des Anglais. Les deux principaux ports de commerce sont Lisbonne et Porto. Les exportations consistent en vins, citrons, oranges, figues et autres fruits, sel, huile, sumac, liége, laine; et les importations, en céréales, salaisons, beurre, fromages, œufs, chevaux, mulets, métaux, bois, tissus, quincaillerie.

L'Italie était la plus commerçante nation maritime avant la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne Espérance; Venise et Gênes étaient les premiers ports de l'Europe; ce sont encore aujourd'hui deux des principaux ports de l'Italie; les autres sont Livourne, Naples, Palerme, Messine, Ancône, Nice, Civita-Vecchia. Les exportations consistent en soie, laine, miel, huile, chapeaux de paille, pâtes, fromages dits *parmesans*, fruits, riz, marbres, soufre. Les importations sont principalement les denrées coloniales, les tissus de laine, de lin et de coton, la quincaillerie, les poissons séchés et salés.

La Turquie est admirablement placée pour les relations commerciales, mais elle n'a pas un commerce aussi animé que sa position géographique le permettrait; elle exporte de la laine, du duvet de chèvre, le bétail du bassin du Danube, des peaux, du froment, de la soie, du coton, du tabac, des fruits, de la noix de galle, le sésame, l'opium, la térébenthine, les tapis, les soieries, les cotons, les crins, et les marchandises qui, d'Arabie, de Perse, des Indes et de la Chine, sont dirigées sur l'Europe. Elle importe de l'Occident des toiles peintes et imprimées, des denrées coloniales, de la coutellerie, de la quincaillerie, de la papeterie. Ses ports les plus commerçants sont, en Europe, Constantinople, Salonique, Galatz, Brahilov; en Asie, Smyrne, Beyrouth. Si l'on ajoute les États tributaires de la Turquie, on peut encore nommer les ports d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, en Égypte. On désigne généralement les ports ottomans sous le nom *d'Échelles du Levant*.

Le commerce maritime de la Grèce est assez animé; cette petite nation a de bons marins et des ports nombreux, dont les principaux sont Athènes, Syra, Nauplie, Corinthe, Pâtras. Ses exportations sont des fruits (surtout les raisins de Corinthe), des grains, de la laine, de la soie, des éponges, du fromage; l'Occident lui fournit des peaux tannées, du sucre raffiné, du café, des verreries, des livres, des tissus de laine et de soie.

L'Inde est le pays le plus commerçant de l'Asie : elle exporte de

l'opium, du coton; des tissus de coton, des châles, de la cannelle, du café, de l'ivoire, du poivre, de la soie, du sucre, de la gomme laque, de l'indigo, du riz, des peaux, etc. Elle tire de l'Europe des vêtements, des armes et des munitions, des vins, des liqueurs, des tissus de coton, de la verrerie, de la quincaillerie et de la coutellerie, des métaux, des toiles, des machines, des soieries, du papier, des articles de librairie, etc. Les grands ports anglais de l'Inde sont Calcutta, Madras, Bombay, Surate; le principal port français est Pondichéry, et le principal port portugais, la Nouvelle-Goa.

La Chine a peu de commerce à l'extérieur, parce qu'elle peut seule suffire à sa consommation et à tous les besoins de ses habitants. Elle n'a eu longtemps qu'un port unique ouvert aux étrangers, celui de Canton; aujourd'hui il y en a quatre autres : Émouy, Fou-tcheou, Ning-pho et Chang-haï. Il n'y a que deux grands articles d'exportation : le thé et la soie. On remarque ensuite les soieries, le sucre, les nankins, les ouvrages en laque, en ivoire, en écaille, la rhubarbe, le musc, la porcelaine. Les principales importations sont l'opium, le coton et les tissus de coton, les draps, les métaux travaillés, les nids de salangane, les holothuries, les fourrures, l'horlogerie. Hong-kong, aux Anglais, et Macao, aux Portugais, sont deux ports très-fréquentés.

Les autres ports les plus commerçants de l'Asie sont : Mascate, Moka, Djeddah (port de la Mecque), en Arabie; — Aboucher, en Perse; Rangoun, Bangkok, Singapour (aux Anglais), dans l'Indo-Chine; — Nagasaki, l'unique port du Japon qui soit ouvert aux Chinois et aux Hollandais (les seuls étrangers admis dans cet empire); — Okhotsk et Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dans la Sibérie.

Ceux de l'Océanie sont : Manille (aux Espagnols), Batavia et Rio (aux Hollandais), dans la Malaisie; — Sydney et Melbourne aux Anglais, dans l'Australie; Honoloulou, capitale des îles Sandwich, dans la Polynésie.

Dans l'Amérique du nord, outre les ports des États-Unis, il faut remarquer : Québec, Halifax, dans la Nouvelle-Bretagne, vaste possession anglaise, où l'un des principaux commerces est celui des fourrures, entrepris surtout par la puissante compagnie de la *Baie-d'Hudson*; — La Vera-Cruz, Acapulco, Mazatlan, au Mexique; — les deux San-Juan et Realejo, dans l'Amérique centrale.

Dans l'Amérique méridionale, on voit : Carthagène, Chagrès, Panama, dans la Nouvelle-Grenade; — Guayaquil, dans la république de l'Équateur; — La Guayra (port de Caracas), Cumana et Angostura, dans le Venezuela; — Georgetown (aux Anglais), Paramaribo (aux Hollandais) et Cayenne (aux Français), dans les

Guyanes; — Para, Bahia, Rio-de-Janeiro, dans le Brésil; — Montevideo, dans l'Uruguay; — Buenos-Ayres, dans la république de la Plata; — Valparaiso, Coquimbo, dans le Chili; — Arica, Callao (port de Lima), dans le Pérou.

Dans les Antilles, on distingue : La Havane, aux Espagnols, dans l'île de Cuba; — Port-au-Prince, Le Cap et Saint-Domingue, dans l'île d'Haïti; — la Pointe-à-Pitre (aux Français), dans la Guadeloupe, — Fort-de-France et Saint-Pierre (aux Français), dans la Martinique; — Bridgetown (aux Anglais), dans la Barbade; — Saint-Thomas (aux Danois), dans l'île du même nom.

En Afrique, outre les ports d'Égypte, on peut citer : Tripoli, Tunis, dans les États du même nom; — Bone, Alger, Oran, dans l'Algérie; — Ceuta (aux Espagnols, Tanger, Mogador, dans le Maroc; — Saint-Louis et Gorée (aux Français), dans la Sénégambie; — Freetown et Cap-Corse (aux Anglais), dans la Guinée supérieure; — Saint-Paul de Loanda et Saint-Philippe de Benguela (aux Portugais), dans la Guinée inférieure; — Funchal (aux Portugais), dans l'île Madère; — Santa-Cruz (aux Espagnols), dans les Canaries; — Jamestown (aux Anglais), dans l'île Sainte-Hélène; — Le Cap (aux Anglais), dans la colonie du même nom; — Mozambique (aux Portugais), dans la capitainerie du même nom; — Zanzibar dans l'île du même nom; — Port-Louis ou Port-Nord-Ouest (aux Anglais), dans l'île Maurice; — Saint-Denis (aux Français), dans l'île de la Réunion.

Lignes principales de navigation; distance; durée du trajet[1].

La durée du trajet d'un point à un autre par mer peut très-difficilement être indiquée, parce que la marche des navires est considérablement modifiée par les vents, les courants, les calmes et diverses autres circonstances. On peut cependant l'évaluer approximativement, en connaissant la distance, et en remarquant la vitesse moyenne des bâtiments. On estime la marche des navires au moyen des *nœuds* dont est marquée la corde ou la *ligne* du *loch*, c'est-à-dire d'un triangle de bois lesté en plomb, qui est censé rester vertical et stationnaire dans la mer, pendant que le bâtiment continue sa route. Un intervalle de deux nœuds est de 47 pieds ou $15^{m},26$. Cent vingt nœuds font un mille marin ou géographique, équivalent à $1^{kil},8$. En sachant combien de nœuds on file dans une demi-minute, c'est-à-dire dans la cent-vingtième partie d'une heure, on sait combien de milles on parcourt dans une heure. S'il passe, par exemple, cinq nœuds pendant une demi-minute, on fait cinq milles à l'heure. Terme

1. Voyez aussi les lignes de navigation, dans la description des mers, p. 60 et suiv.

moyen, on peut évaluer à sept nœuds la marche d'un navire ordinaire. Comme, par des causes diverses, on ne va pas toujours, à beaucoup près, en ligne droite, il faut augmenter au moins d'un quart les distances directes que nous allons donner, et, en les divisant par 7, on aurait, avec une certaine approximation, la durée des traversées dans un bâtiment à voiles de marche moyenne. Quant aux bâtiments à vapeur, ils vont à peu près directement, et l'on peut évaluer leur marche à neuf nœuds, terme moyen.

Communication des ports de France entre eux

	Milles géogr. (de 60 au degré).
Du Havre à Dunkerque	138
Du Havre à Boulogne	92
Du Havre à Cherbourg	63
De Cherbourg à Morlaix	105
Du Havre à Brest	230
Du Havre à Nantes	380
Du Havre à Bordeaux	500
De Brest à Lorient	90
De Lorient à Bordeaux	210
Du Havre à Marseille	1920
De Cette à Marseille	78
De Marseille à Toulon	40
De Toulon à Ajaccio	150

Entre la France et les îles Britanniques :

De Calais à Douvres	18
De Boulogne à Folkstone	26
De Dieppe à Brighton	68
Du Havre à Southampton	100
De Dunkerque à Londres	100
De Brest à Cork	260
Du Havre à Liverpool	530

Entre la France et les États baignés par la mer du Nord et la Baltique :

Du Havre à Ostende	160
Du Havre à Flessingue	190
Du Havre à Rotterdam	235
Du Havre à Amsterdam	340

Du Havre à Copenhague	800
Du Havre à Saint-Pétersbourg	1500
Du Havre à Stockholm	1160
Du Havre à Dantzick	1070

Entre la France et la péninsule Hispanique :

De Marseille à Barcelone	180
De Marseille à Gibraltar	680
De Marseille à Cadix	750
De Brest à la Corogne	350
Du Havre à Lisbonne	900
De Nantes à Gijon	290

Entre la France et l'Italie :

De Marseille à Nice	110
De Marseille à Gènes	190
De Marseille à Livourne	220
De Marseille à Civita-Vecchia	300
De Marseille à Naples	430
De Marseille à Malte	650

Entre la France et le Levant :

De Marseille à Athènes ou à Syra	1200
De Marseille à Constantinople	1500
De Marseille à Smyrne	1360
De Marseille à Beyrouth	1700
De Marseille à Alexandrie	1500

Entre la France et l'Algérie :

De Marseille ou Toulon à Alger	406
De Marseille à Oran	530
De Port-Vendres à Alger	350
De Toulon à Philippeville	375
De Toulon à Bone	380

Entre la France et l'Amérique :

Du Havre à New-York	3100
Du Havre à la Nouvelle-Orléans	4600
Du Havre à la Guadeloupe	3600
Du Havre à la Guayra	4100

Du Havre à Rio-de-Janeiro	5000
Du Havre à Buenos-Ayres	6100
Du Havre au cap Horn	7300
Du Havre à Valparaiso	8900
Du Havre à San-Francisco par le cap Horn	13 800
Du Havre à Chagres	4800

Entre la France et les côtes d'Afrique sur l'Atlantique et l'océan Indien :

Du Havre à Saint-Louis	2100
Du Havre au Cap	5900
Du Havre à l'île Bourbon	8000

Entre la France et l'Asie méridionale :

Du Havre à Bombay	10 700
Du Havre à Pondichéry	10 700
Du Havre à Calcutta	11 400
Du Havre à Canton	13 000

Entre la France et l'Océanie :

Du Havre à Batavia	11 200
Du Havre à Manille	13 000
Du Havre aux îles Marquises par le cap Horn	12 000
Du Havre aux îles Marquises par le cap de Bonne-Espérance	17 000
Du Havre aux îles Marquises par l'isthme de Panama	8 700
Du Havre à Taïti par le cap Horn	11 800
Du Havre à Taïti, par le cap de Bonne-Espérance	16 200

GEOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE LA FRANCE.

LXVI.

§ 1. Limites, côtes, montagnes.

Limites générales, division de la France en versants et en bassins; latitudes et longitudes extrêmes; étendue.

La France est dans la partie occidentale de la région moyenne de l'Europe, et s'étend (sans la Corse) du 42e au 51e degré de latitude N.,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Du Havre à Copenhague	800
Du Havre à Saint-Pétersbourg	1500
Du Havre à Stockholm	1160
Du Havre à Dantzick	1070

Entre la France et la péninsule Hispanique :

De Marseille à Barcelone	180
De Marseille à Gibraltar	680
De Marseille à Cadix	750
De Brest à la Corogne	350
Du Havre à Lisbonne	900
De Nantes à Gijon	290

Entre la France et l'Italie :

De Marseille à Nice	110
De Marseille à Gènes	190
De Marseille à Livourne	220
De Marseille à Civita-Vecchia	300
De Marseille à Naples	430
De Marseille à Malte	650

Entre la France et le Levant :

De Marseille à Athènes ou à Syra	1200
De Marseille à Constantinople	1500
De Marseille à Smyrne	1360
De Marseille à Beyrouth	1700
De Marseille à Alexandrie	1500

Entre la France et l'Algérie :

De Marseille ou Toulon à Alger	406
De Marseille à Oran	530
De Port-Vendres à Alger	350
De Toulon à Philippeville	375
De Toulon à Bone	380

Entre la France et l'Amérique :

Du Havre à New-York	3100
Du Havre à la Nouvelle-Orléans	4600
Du Havre à la Guadeloupe	3600
Du Havre à la Guayra	4100

Du Havre à Rio-de-Janeiro	5000
Du Havre à Buenos-Ayres	6100
Du Havre au cap Horn	7300
Du Havre à Valparaiso	8900
Du Havre à San-Francisco par le cap Horn	13 800
Du Havre à Chagres	4800

Entre la France et les côtes d'Afrique sur l'Atlantique et l'océan Indien :

Du Havre à Saint-Louis	2100
Du Havre au Cap	5900
Du Havre à l'île Bourbon	8000

Entre la France et l'Asie méridionale :

Du Havre à Bombay	10 700
Du Havre à Pondichéry	10 700
Du Havre à Calcutta	11 400
Du Havre à Canton	13 000

Entre la France et l'Océanie :

Du Havre à Batavia	11 200
Du Havre à Manille	13 000
Du Havre aux îles Marquises par le cap Horn	12 000
Du Havre aux îles Marquises par le cap de Bonne-Espérance	17 000
Du Havre aux îles Marquises par l'isthme de Panama	8 700
Du Havre à Taïti par le cap Horn	11 800
Du Havre à Taïti, par le cap de Bonne-Espérance	16 200

GEOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE LA FRANCE.

LXVI.

§ 1. Limites, côtes, montagnes.

Limites générales, division de la France en versants et en bassins; latitudes et longitudes extrêmes; étendue.

La France est dans la partie occidentale de la région moyenne de l'Europe, et s'étend (sans la Corse) du 42e au 51e degré de latitude N.,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et du 6e degré de longitude E. au 7e degré de longitude O. Elle est bornée au N. par la mer du *Nord*, et par le *Pas de Calais*, qui la sépare de l'Angleterre; au N.-O., par la *Manche*, qui la sépare du même pays; à l'O., par l'*Atlantique proprement dit*, et par ce grand avancement de l'océan qui pénètre entre la France et l'Espagne, sous les noms de golfe de *Gascogne*, de mer de *France* et de mer de *Biscaye* ou mer *Cantabrique*; au S., par la *Bidassoa* et les *Pyrénées*, du côté de l'Espagne, et par la *Méditerranée*, qui forme le golfe du *Lion*; au N.-E., par la *Belgique* et par plusieurs pays *allemands*, c'est-à-dire le grand-duché de *Luxembourg*, la *Prusse rhénane* et la *Bavière rhénane*; à l'E., par un autre État *allemand*, le grand-duché de *Bade*, par la *Suisse*, enfin par les *États sardes*, c'est-à-dire la *Savoie* et les territoires *italiens* de *Piémont* et de *Nice*.

La France n'a pas, vers le N.-E., de limite naturelle, si ce n'est le cours de la petite rivière *Lauter*, vers la Bavière rhénane. A l'E., elle a le *Rhin*, vers le grand-duché de Bade; le *Doubs* et le *Jura*, vers la Suisse, et le *Rhône*, le *Guiers*, les *Alpes* et le *Var*, du côté des États sardes : elle présente à peu près la forme d'un hexagone, dont trois côtés, au N.-O., à l'O., au S.-E., sont baignés par la mer, et les trois autres sont bornés par la terre. Les sommets des angles de cet hexagone sont Dunkerque, au N.; le cap Saint-Matthieu, au N.-O.; l'embouchure de la Bidassoa, au S.-O.; le cap Cerbère, au S.; l'embouchure du Var, au S.-E., et le confluent de la Lauter et du Rhin, à l'E.

On compte 980 kilomètres du N. au S., depuis le voisinage de Dunkerque jusqu'au cap Cerbère, 935 kilomètres de l'O. à l'E., du cap Saint-Matthieu au confluent de la Lauter et du Rhin; 1066 kilomètres du N.-O. au S.-E., du cap Saint-Matthieu à l'embouchure du Var, et 988 kilomètres du N.-E. au S.-O., du confluent de la Lauter et du Rhin à l'embouchure de la Bidassoa. La superficie de la France est de 527 690 kilomètres carrés.

Côtes, golfes, caps, îles, embouchures des grands fleuves, départements et villes principales du littoral.

De Dunkerque à Bayonne. — Les côtes de France ont un développement de plus de 2200 kilomètres; de Dunkerque à Bayonne, elles se dirigent d'abord du N.-E. au S.-O., le long de la mer du Nord, du Pas de Calais et de la Manche, jusqu'à l'extrémité de la Bretagne; elles tournent ensuite au S.-E., puis au S., le long de l'Atlantique proprement dit et du golfe de Gascogne.

Elles offrent, au N., des dunes mouvantes depuis Dunkerque jusqu'un peu au delà de l'embouchure de la *Somme*, en dessinant une concavité qu'on désigne quelquefois sous le nom de baie de la *Somme*.

On remarque dans cet intervalle le cap *Grisnez*, le point le plus rapproché de l'Angleterre. Elles forment ensuite des falaises droites et escarpées, entre l'embouchure de la *Somme* et celle de la *Seine*, et offrent dans cet espace le cap d'*Antifer* et celui de la *Hève*, qui s'avance à l'embouchure même de la Seine.

Depuis la Seine jusqu'à l'embouchure de la *Loire*, on trouve des côtes très-irrégulières et généralement élevées. On remarque d'abord le golfe de la *Seine* ou de *Normandie*, appelé quelquefois golfe du *Calvados*; puis la presqu'île du *Cotentin*, échancrée à l'E. par la rade de la *Hougue*, et présentant au N. une sorte de croissant terminé au N.-E. par le cap de *Gatteville* ou de *Barfleur* et au N.-O. par celui de la *Hague*; à l'O. de cette presqu'île, on trouve le golfe de *Saint-Malo* ou de *Bretagne*, qui se divise en deux enfoncements profonds, la rade de *Cancale* et l'anse de *Saint-Brieuc*. Il y a dans ce golfe un assez grand nombre d'îles, d'îlots et de récifs : on y remarque principalement les îles *Anglo-Normandes* (*Jersey*, *Guernesey* et *Aurigny* ou *Alderney*), qui appartiennent à l'Angleterre.

Le fond de la rade de Cancale vers les embouchures de la *Sée* et de la *Sélune* offre de vastes grèves que les marées couvrent et découvrent sur de grands espaces.

La *Bretagne* est une sorte de péninsule qui s'avance entre la Manche et la mer de France; elle est terminée par les pointes *Saint-Matthieu*, du *Raz* de *Penmarch*, et découpée à l'O. par la rade de *Brest*, la baie de *Douarnenez*, la baie d'*Audierne*; au S., elle présente le golfe du *Morbihan*, à côté duquel s'avancent les petites presqu'îles de *Quiberon* et de *Rhuys*. Dans le voisinage de la Bretagne, on voit au N. la petite île de *Batz*; à l'O., l'île d'*Ouessant*, qui est la plus occidentale des terres de France, et l'île de *Sein*; au S., les petites îles des *Glenans*, celle de *Groix*, *Belle-Ile* et les îles de *Houat* et de *Hédic*.

Au S. de l'embouchure de la Loire, jusqu'à la *Gironde*, la côte est basse et bordée de marais salants; on rencontre dans cette étendue la baie de *Bourgneuf*, les îles de *Noirmoutier*, d'*Yeu*, de *Ré* et d'*Oléron*, et la petite île d'*Aix*, qui donne son nom à une rade célèbre placée en face de l'embouchure de la Charente.

Le détroit connu sous le nom de *Pertuis Breton* sépare l'île de Ré du continent; le *Pertuis d'Antioche* sépare l'île d'Oléron de celle de Ré.

Au S. de la Gironde, jusque vers l'embouchure de l'*Adour*, la côte est de nouveau couverte de dunes mouvantes. On y remarque l'espèce de golfe qu'on nomme *Bassin d'Arcachon*; et les étangs de *Carcans*, de la *Canau*, de *Sanguinet*.

En suivant les départements du littoral et les ports qui sont situés

ou sur la mer même, ou sur les fleuves qui s'y rendent, on remarque d'abord, vers cette partie de la côte qui est dirigée du N.-E. au S.-O.: le département du Nord (avec *Dunkerque* et *Gravelines*); — puis le département du Pas-de-Calais (avec *Calais*, *Boulogne*, *Étaples* et *Montreuil-sur-Mer*); — le département de la Somme (*Saint-Valery-sur-Somme*, *le Crotoy* et *Abbeville*); — le département de la Seine-Inférieure (*le Tréport*, *Eu*, *Dieppe*, *Saint-Valery-en-Caux*, *Fécamp*, *le Havre*, à l'embouchure de la Seine, et *Rouen*, sur ce fleuve); — le département de l'Eure, qui sans être baigné par la mer, peut être considéré comme maritime parce qu'il s'étend vers l'estuaire de la Seine, où il possède le petit port de *Quillebeuf*; — le département du Calvados (*Honfleur*, *Caen*, *Port-èn-Bessin*, *Isigny*); — le département de la Manche (*Carentan*, *Saint-Vaast-de-la-Hougue* *Cherbourg*, *Granville*); — le département d'Ille-et-Vilaine (*Cancale*, *Saint-Malo* et *Saint-Servan*); — le département des Côtes-du-Nord (*Dinan*, *Saint-Brieuc* dont le port est *le Legué*, *Tréguier* *Lannion*).

A l'extrémité occidentale de la France, sur l'Atlantique, entre la Manche et le golfe de Gascogne, est le département du Finisterre (*Morlaix*, *Roscoff*, *le Conquet*, *Brest*, *Landernau*, *Châteaulin*, *Douarnenez*, *Quimper*, *Concarneau*, *Quimperlé*).

Le long du golfe de Gascogne, on remarque : le département du Morbihan (*Lorient*, *Port-Louis*, *Hennebon*, *Quiberon*, *Auray*, *Vannes*); — le département de la Loire-Inférieure (*Nantes*, sur la Loire; *Paimbœuf*, *Saint-Nazaire*, *le Croisic*, *Pornic* et *Bourgneuf*); — le département de la Vendée (*Noirmoutier*, les *Sables-d'Olonne* et *Luçon*); — le département de la Charente-Inférieure (*Marans*, *la Rochelle*, *Rochefort*, *Marennes*, *Saint-Martin-de-Ré* et *la Flotte*); — le département de la Gironde (*Bordeaux*, sur la Garonne; *Libourne*, sur la Dordogne; *Bourg-sur-Mer*, aussi sur la Dordogne; *Blaye* et *Pauillac*, sur la Gironde; *la Teste*); — le département des Landes (*Saint-Esprit*); — le département des Basses-Pyrénées (*Bayonne* et *Saint-Jean-de-Luz*.)

De Port-Vendres à Antibes. — Les côtes de la Méditerranée se dirigent généralement de l'ouest à l'est, en décrivant cependant d'abord une concavité qui forme le golfe du *Lion*. Elles offrent deux aspects principaux : à l'ouest, depuis les derniers escarpements des Pyrénées jusqu'un peu au delà des bouches du Rhône, autour du golfe de Lion, elles sont basses et parsemées de lacs ou plutôt de lagunes qu'on appelle ordinairement *étangs*, et dont les principaux sont ceux de *Leucate*, de *Sigean*, de *Thau*, celui de *Valcarès*, vers les bouches du Rhône, et celui de *Berre*; à l'est, elles sont généralement élevées, très-variées et très-pittoresques, et l'on y voit beaucoup de caps, de baies, de rades et de petits golfes, comme la rade d'*Hyères*, les golfes de *Grimaud*, de *Fréjus*, de *Cannes* ou de la *Napoule*, le golfe de *Jouan*, célèbre par le débarquement de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe en 1815; on y remarque aussi les petites presqu'îles de *Cépet* et de *Giens*, les trois îles d'*Hyères* (*Porquerolles*, *Porteros*, l'île du *Levant* ou du *Titan*) et les deux îles de *Lérins* (*Sainte-Marguerite*, *Saint-Honorat*.)

A environ 150 kilomètres sud-est de la côte de France, se trouve la Corse, qui en dépend politiquement, mais qui fait physiquement partie de l'Italie.

Le long de la Méditerranée, on rencontre, de l'ouest à l'est, le département des Pyrénées-Orientales (*Port-Vendres* et *Collioure*); — le département de l'Aude (*la Nouvelle*, servant de port à *Narbonne*); — le département de l'Hérault (*Agde*, *Cette*); — le département du Gard (*Aigues-Mortes*); — le département des Bouches-du-Rhône (*Arles*, sur le Rhône; les *Martigues*, avec le port de *Bouc*, *Marseille*, la *Ciotat*); — le département du Var (*Toulon*, *Hyères*, dont le port est *Salins d'Hyères*; *Saint-Tropez*, *Cannes* et *Antibes*.)

Défenses de la côte.

Les principales places fortes qui défendent ce long développement de côtes sont, sur la mer du Nord : *Dunkerque*, *Gravelines*; — sur le Pas de Calais, *Calais* et *Boulogne*; — vers la Manche, *Montreuil*, *Abbeville*, le *Havre*; le fort *Saint-Marcouf*, sur une petite île du même nom, le fort de la *Hougue* ou de la *Hogue*, et le fort *Tatihou*, sur la côte orientale du Cotentin; *Cherbourg* et plusieurs forts voisins; *Granville*, le *Mont-Saint-Michel*, *Saint-Malo*, *Saint-Servan*; — à l'extrémité occidentale de la France, le château de l'*île d'Ouessant*, la grande place de *Brest*, et beaucoup d'ouvrages qui défendent l'entrée de sa rade; — sur le golfe de Gascogne : *Lorient*, *Port-Louis*, les fortifications de l'île de *Groix* et de *Belle-Ile*, *Saint-Nazaire* et d'autres points fortifiés qui commandent l'embouchure de la Loire; les ouvrages de *Noirmoutier*, de l'île d'*Yeu*, de l'île de *Ré*, de *la Rochelle*, de l'île d'*Aix*, de l'île d'*Oléron*, de *Rochefort*; les forts qui s'élèvent à l'entrée de la Charente et de la Gironde; *Blaye*, le fort *Médoc*, le fort *Pâté*, dans l'intérieur du cours de la Gironde; *Bayonne*, *Saint-Jean-de-Luz*.

Vers la Méditerranée : *Port-Vendres*, *Collioure*, *Perpignan*, *la Nouvelle*, *Agde*, *Cette*, *Montpellier*, *Aigues-Mortes*, *Bouc*, les forts qui défendent le port de *Marseille*; *Toulon*, les forts des îles d'*Hyères*, *Saint-Tropez*, le fort *Sainte-Marguerite*, *Antibes*.

A cette frontière se rattache l'île de Corse, dont les côtes sont défendues par des fortifications nombreuses, entre autres celles de *Saint-Florent*, de *Calvi*, au N.-O.; d'*Ajaccio*, à l'O.; de *Bonifacio*, au S.; de *Bastia*, à l'E.

Limites de terre.

De Dunkerque à Wissembourg. — La France n'a, vers la Belgique, aucune frontière naturelle, si ce n'est, sur un très-faible espace, le cours de la Lys; cette frontière se dirige du N.-O. au S.-E. régulièrement; elle offre cependant un avancement assez marqué qui pénètre en Belgique vers l'endroit où la Meuse sort du territoire français.

Les départements limitrophes de la Belgique sont ceux du NORD, de l'AISNE (sur un très-court espace), des ARDENNES, de la MEUSE, et il se trouve aussi sur la limite de ce royaume une petite partie du département de la MOSELLE. On a élevé sur cette frontière de nombreuses places fortes. Sur une première ligne : *Dunkerque*, *Bergues*, *Lille*, *Condé*, *Valenciennes*, *le Quénoy*, *Maubeuge*, *Givet*, *Mézières*, *Sedan*, *Montmédy*, *Longwy*. — Sur une seconde : *Calais*, *Ardres*, *Saint-Omer*, *Aire*, *Béthune*, *Gravelines*, *Douai*, *Bouchain*, *Cambrai*, *Landrecies*, *Avénes*, *Rocroi*, *Verdun*. — Sur une troisième : *Boulogne*, *Guise*. — Sur une quatrième : *Montreuil*, *Hesdin*, *Doullens*, *Péronne*, *Ham*, *la Fère*, *Laon*, *Vouziers*. — Plus loin encore, dans l'intérieur, sont *Abbeville*, *Amiens*, *Soissons*, *la Fère*, *Vitry*, et enfin *Paris*.

La frontière vers le grand-duché du Luxembourg, la Prusse et la Bavière rhénane, court de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E.; elle est coupée par la Moselle et par la Sarre, et elle n'est naturelle que sur deux courts espaces, où elle est marquée par la Blies et par la Lauter. Les départements de la MOSELLE et du BAS-RHIN se trouvent sur cette limite; ils y offrent, comme première ligne de places fortes, *Thionville*, *Sierck*, *Bitche*, *Wissembourg*, *Lauterbourg*; une seconde ligne est formée par *Metz*, *Marsal*, *Phalsbourg*, la *Petite-Pierre* et *Haguenau*. Sur une troisième ligne est *Toul*.

De Wissembourg à Bâle et de Bâle à Antibes. — Du confluent de la Lauter et du Rhin jusqu'à *Bâle*, la frontière va du N. au S., en longeant les départements du BAS-RHIN et du HAUT-RHIN, et elle est formée par le Rhin, qui sépare la France du grand-duché de Bade, et près duquel s'élèvent les places de *Haguenau*, *Strasbourg*, *Schlestadt*, *Neuf-Brisach*. Dans l'intérieur, est celle de *Thann*.

La limite vers la Suisse court du N.-E. au S.-O., depuis *Bâle* jusque

près de *Genève*, en suivant les départements du HAUT-RHIN, du DOUBS, du JURA et de l'AIN; le *Doubs* et le mont *Jura* la forment sur une assez grande étendue; cependant, entre le Rhin et le Doubs, à la hauteur d'*Altkirch*, de *Béfort* et de *Montbéliard*, et, plus loin, entre un escarpement du Jura et Genève, vers *Gex*, la limite n'est pas naturelle. Première ligne de fortifications : *Béfort*, *Montbéliard*, *Blamont*, le château de *Joux*, les *Rousses*, le fort l'*Écluse*; — seconde ligne : *Besançon*, *Salins*; — troisième ligne : *Auxonne*, *Chalon-sur-Saône* et *Langres*.

La frontière vers les États sardes, c'est-à-dire vers la Savoie, le Piémont et le territoire de Nice, se dirige généralement au S.-S.-E.; le *Rhône*, le *Guiers*, affluent de ce fleuve, les *Alpes cottiennes*, les *Alpes maritimes* et enfin le cours inférieur du *Var* marquent cette limite, que coupent l'Isère et le cours supérieur du Var, et le long de laquelle sont les départements de l'AIN, de l'ISÈRE, des HAUTES-ALPES, des BASSES-ALPES et du VAR.

Première ligne : le fort l'*Écluse*, le fort des *Bancs*, la forteresse de *Pierre-Châtel*. *Fort-Barraux*, *Briançon*, *Queyras*, *Tournoux*, *Glaizolles*, *Colmars*, *Entrevaux*, le fort *Quarré* et *Antibes*; — seconde ligne : *Lyon*, *Grenoble*, *Mont-Dauphin*, *Embrun*, le fort *Saint-Vincent*, *Seyne*; — troisième ligne : *Sisteron*.

De Port-Vendres à Bayonne. — La limite vers l'Espagne commence au cap *Cerbère*, se dirige à l'O.-N.-O. en suivant les *Pyrénées*, et se termine au cours inférieur de la *Bidassoa*; elle abandonne en deux endroits la crête des Pyrénées et laisse en France la source de la Sègre, et en Espagne le cours supérieur de la Garonne. Les départements des PYRÉNÉES-ORIENTALES, de l'ARIÉGE, de la HAUTE-GARONNE, des HAUTES-PYRÉNÉES et des BASSES-PYRÉNÉES se trouvent le long de cette limite.

Première ligne de places fortes dans les Pyrénées-Orientales : *Port-Vendres*, *Collioure*, *Bellegarde*, *Fort-les-Bains*, *Prats-de-Mollo*, *Mont-Louis*; — seconde ligne : *Perpignan*, *Villefranche*, *Salces*. Dans les Pyrénées centrales (correspondant au bassin de la Garonne), qui ne se franchissent qu'au moyen de sentiers étroits et impraticables aux armées, on n'a pas élevé de fortifications; dans les Pyrénées occidentales (correspondant aux bassins de l'Adour), première ligne de défense : *Portalet*, *Saint-Jean-Pied-de-Port*, le fort d'*Hendaye*, le fort *Socoa* et *Saint-Jean-de-Luz*; — seconde ligne : *Lourdes*, *Oléron*, *Navarreins*, *Bayonne*, *Saint-Esprit*; — troisième ligne : *Dax*.

Ligne de partage des eaux ; grandes chaînes de montagnes ; division de la France en versants et en bassins.

Des frontières de la Suisse à celles de l'Espagne, s'étend une chaîne de hauteurs formant une partie de la grande arête qui, depuis les monts Ourals jusqu'au détroit de Gibraltar, sépare l'Europe en deux versants principaux. La France est ainsi partagée elle-même en deux grands versants : 1° celui qui se penche vers l'*Atlantique* et ses divisions, c'est-à-dire la *mer du Nord*, la *Manche* et le *golfe de Gascogne*; 2° celui qui est incliné vers la *Méditerranée*.

Cette grande ligne de partage des eaux, dirigée, en général, du N.-E. au S.-O., porte successivement les noms de *Jura*; de *Vosges méridionales*, de monts *Faucilles*, de *plateau de Langres*, de *Côte d'Or*, de *Cévennes*, de *Corbières occidentales* et de *Pyrénées*.

Six chaînes s'y rattachent du côté du versant de l'Atlantique.

Trois vont au N. : les *Vosges septentrionales*, la chaîne de l'*Argonne orientale* et des *Ardennes orientales*, et la chaîne des montagnes de l'*Argonne occidentale* ou des *Ardennes occidentales*, jointes aux collines de l'*Artois*. Cette troisième chaîne sépare le versant particulier de la mer du Nord de celui de la Manche, et se termine au cap *Grisnez*, sur le Pas de Calais; elle envoie à l'O. un rameau formé des collines de la *Picardie* et du pays de *Caux*.

Trois vont à l'O. : 1° la longue chaîne située sur la limite des versants de la Manche et de la mer de France, et composée des montagnes du *Morvan*, des collines du *Nivernais*, du plateau de la *Forêt d'Orléans*, des collines du *Perche*, de la *Basse-Normandie*, de la chaîne *Armoricaine*, comprenant les montagnes de *Menez* et d'*Arrée*; elle va se terminer à la pointe *Saint-Matthieu*, à l'extrémité de la Bretagne, et envoie deux rameaux remarquables, l'un au N., formé des collines du *Cotentin* et se terminant au cap de la *Hague*; l'autre au S.-O., connu sous le nom de montagnes *Noires*, et aboutissant à la pointe de *Penmarch*, — 2° la chaîne des montagnes du *Velay* et des montagnes du *Forez*, — 3° la chaîne des montagnes de la *Margeride* et d'*Auvergne*, continuées par celles du *Limousin*, par les collines du *Poitou* et le plateau de *Gâtine*; cette chaîne projette au N. le rameau des montagnes de la *Marche*, et au S.-O. celui des collines du *Périgord*.

Sur le versant de la Méditerranée, on ne remarque qu'une chaîne, mais la plus haute et la plus importante de toutes, celle des *Alpes méridionales*. Elle se détache en Suisse de l'arête principale du partage des eaux, et elle vient former la limite de la France sous les

noms d'*Alpes cottiennes* et d'*Alpes maritimes*, en envoyant des rameaux nombreux dans tout le S. E. de la France.

Le versant de la mer du Nord est subdivisé en trois bassins de fleuves : le bassin du *Rhin*, y compris le bassin de la *Moselle*; — le bassin de la *Meuse*, séparé du précédent par les Ardennes orientales; — et le bassin de l'*Escaut*, qui n'est limité vers celui de la Meuse que par des hauteurs peu remarquables. — Il s'y trouve encore, au N., les bassins des petites rivières *Yser* et *Aa*, tributaires directs de la mer du Nord.

Le versant de la Manche ne comprend qu'un bassin considérable, celui de la *Seine*; on y remarque aussi les petits bassins de la *Canche*, de la *Somme*, de la *Touques*, de la *Dives*, de l'*Orne*, de la *Vire*, de la *Douve*, de la *Sée*, de la *Sélune*, du *Couesnon*, de la *Rance*, du *Gouet*, du *Trieuc*.

Le versant de l'Atlantique proprement dit et de la mer de France renferme les deux grands bassins de la *Loire* et de la *Gironde* (*Garonne*), séparés l'un de l'autre par les hauteurs de l'Auvergne, du Limousin et du Poitou, et il s'y trouve, en outre, les petits bassins de l'*Élorn*, de l'*Aulne*, de l'*Odet*, de l'*Ellé*, du *Blavet*, de la *Vilaine*, du *Lay*, de la *Sèvre niortaise*, de la *Charente*, de la *Seudre*, de la *Leyre*, de l'*Adour* et de la *Bidassoa*.

Le versant de la Méditerranée comprend le grand bassin du *Rhône* et les petits bassins du *Tech*, de la *Tet*, de la *Gly*, de l'*Aude*, de l'*Orb*, de l'*Hérault*, de l'*Argens* et du *Var*.

Description particulière des Alpes et des Pyrénées.

Les Alpes françaises vont du N. au S., et se composent de la partie méridionale des *Alpes cottiennes* et de la partie N. O. des *Alpes maritimes*.

Les premières commencent en Italie, au mont *Cenis*, et se terminent au mont *Viso*; elles présentent, sur la frontière de la France, et sur leur crête même, le mont *Genèvre*. Elles envoient, dans les départements des Hautes-Alpes, de l'Isère, de la Drôme et de Vaucluse, de nombreuses branches, dont la plus remarquable est celle qui, se détachant de l'arête principale au mont *Tabor*, et parcourant les départements des Hautes-Alpes et de Vaucluse, sépare le bassin de la Durance de ceux de l'Isère et de la Drôme, et offre d'abord le pic des *Écrins* ou des *Arsines*, le mont *Olan*, le *Grand-Pelvoux*, enfin les monts *Ventoux* et *Léberon*.

Les Alpes maritimes s'étendent du mont *Viso* jusqu'au col de *Tende*, ou, suivant quelques géographes, jusqu'au col d'*Altare*, en Italie, pour se joindre aux Apennins, et quittent la frontière de

France vers la source du Var ; elles envoient des branches dans les départements des Basses-Alpes et du Var.

Les Alpes françaises ont pour points culminants : le mont *Olan* (4200 mètres), le pic des *Écrins* ou des *Arsines* (4105 mètres), et le *Grand-Pelvoux* (3934 mètres). Le mont *Viso* a 3838 mètres, et le mont *Genèvre*, 3592 mètres.

Des neiges éternelles couvrent généralement les Alpes à partir de l'altitude de 2900 mètres. Les principaux cols qui coupent la chaîne entre la France et l'Italie sont ceux du mont *Genèvre*, d'*Abriès*, d'*Agnello*, de l'*Argentière*.

Les Pyrénées offrent une longueur de 400 kilomètres, et forment, dans presque toute leur étendue, la limite entre le versant de l'Atlantique et le versant de la Méditerranée ; elles envoient au premier la Garonne, l'Adour, la Bidassoa, et au second un grand nombre d'affluents de l'Ebre, comme l'Aragon, le Gallego, la Sègre.

On donne le nom particulier de *Pyrénées orientales* à la partie de la chaîne qui n'est pas sur la limite du partage des eaux tributaires de l'Atlantique et de la Méditerranée, mais qui se trouve tout entière sur le versant de la Méditerranée, entre les bassins de l'Aude, de la Tet et du Tech, au N., et les bassins de la Sègre, du Llobregat et du Ter, au S. — L'une des branches les plus remarquables que les Pyrénées envoient vers la France, est celle des monts *Corbières*, dont une partie, les *Corbières occidentales*, va se joindre aux montagnes Noires, et, par suite, aux Cévennes ; l'autre, formant les *Corbières orientales*, s'avance entre les bassins de la Tet et de l'Aude. Le *Canigou* est une autre branche, qui se présente dans la partie la plus orientale, entre les bassins de la Tet et du Tech.

Les trois sommets les plus élevés des Pyrénées, tous en Espagne, sont : le mont *Maladetta* ou *Maudit*, dont le point culminant est le pic de *Nethou* (3482 mètres) ; le pic *Posets*, et le mont *Perdu* ; — on remarque du côté de la France le *pic du Midi de Bagnères*, le *pic du Midi de Pau*, le *pic Long*, les *Tours de Marboré* ou le *Cylindre*, le *Taillon*, le *mont Vignemale*, qui ont de 3000 à 3300 mètres d'altitude ; et le pic de *Corlitte*, au nœud où commencent les Corbières.

Les cols ou passages des Pyrénées portent généralement le nom de *ports* : les principaux sont, en commençant par l'O. : ceux de *Saint-Jean-Pied-de-Port* ou d'*Ibagnetta*, de *Canfranc*, de *Cauterets*, de *Gavarnie*, de la *Brèche de Roland*, d'*Oo* (3000 mètres d'altitude), de *Vénasque*, de la *Perche*, d'*Arrès*, de *Pertus*.

rincipaux sommets des chaînes secondaires.

Montagnes d'Auvergne : on désigne généralement leurs sommets sous le nom de *Puys*. Les principaux sont : le *Plomb du Cantal* (1935 mètres) ; le *mont Dore*, dont le point culminant est le Puy de Sancy (1897 m.) ; le *Puy-de-Dôme* (1476 m.).

Cévennes : noms particuliers : montagnes du *Charollais*, du *Beaujolais*, du *Lyonnais*, du *Vivarais*, du *Gévaudan*, monts *Garrigues*, monts de l'*Espinous* et montagnes *Noires* ; points culminants : le *Mézen* (1774 m.), le *Gerbier des Joncs* (1562 m.), la *Lozère* (1490 m).

Jura. — Le *Grand Crédo*, le *Reculet*, le *Colombier* et la *Dole* (environ 1700 mètres).

Vosges. — *Ballon de Guebwiller* (1429 m.) ; *Ballon d'Alsace* (1250).

Montagnes de la Corse. — Le *monte Rotondo*, le *monte Grosso* et le *monte d'Oro* (environ 2700 mètres).

LXVII

§ 2. Bassins, canaux et chemins de fer.

Bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut ; leur ceinture ; affluents des fleuves ; départements et villes principales arrosés par les cours d'eau de chaque bassin ; navigation.

Le *Rhin*, le plus grand des tributaires de la mer du Nord, ne fait que toucher la France, en la séparant du grand-duché de Bade ; il coule rapidement du S. au N., et forme beaucoup d'îles. Le ***bassin du Rhin*** est, sur le territoire français, limité à l'O. par la chaîne de l'Argonne orientale et les Ardennes orientales, au S.-O. par les monts Faucilles, les Vosges méridionales et les hauteurs qui joignent les Vosges au Jura. C'est à la frontière de France que commence la navigation de ce fleuve sur une grande échelle. Il reçoit à gauche l'*Ill*, navigable, la *Moder*, la *Lauter* et la *Moselle*, rivière considérable et navigable, qui se joint au Rhin en Allemagne, et qui se grossit de la *Meurthe*, de la *Seille* et de la *Sarre*. A ce bassin appartiennent les lacs de *Gérardmer*, de *Longemer* et de *Tournemer*, qui s'écoulent par la *Valogne*, affluent de droite de la Moselle ; et le lac des *Rousses*, qui s'écoule par l'Orbe, tributaire du lac de Neuchâtel.

Cinq départements appartiennent au bassin général du Rhin ; deux sont dans le bassin particulier du Rhin : le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. On trouve dans le premier, en suivant le cours de l'Ill, *Altkirch*, *Mulhouse* et *Colmar* ; dans le second, en suivant la même rivière, *Schlestadt* et *Strasbourg*. — Dans le bassin de la Moselle,

France vers la source du Var ; elles envoient des branches dans les départements des Basses-Alpes et du Var.

Les Alpes françaises ont pour points culminants : le mont *Olan* (4200 mètres), le pic des *Écrins* ou des *Arsines* (4105 mètres), et le *Grand-Pelvoux* (3934 mètres). Le mont *Viso* a 3838 mètres, et le mont *Genèvre*, 3592 mètres.

Des neiges éternelles couvrent généralement les Alpes à partir de l'altitude de 2900 mètres. Les principaux cols qui coupent la chaîne entre la France et l'Italie sont ceux du mont *Genèvre*, d'*Abriès*, d'*Agnello*, de l'*Argentière*.

Les Pyrénées offrent une longueur de 400 kilomètres, et forment, dans presque toute leur étendue, la limite entre le versant de l'Atlantique et le versant de la Méditerranée ; elles envoient au premier la Garonne, l'Adour, la Bidassoa, et au second un grand nombre d'affluents de l'Ebre, comme l'Aragon, le Gallego, la Sègre.

On donne le nom particulier de *Pyrénées orientales* à la partie de la chaîne qui n'est pas sur la limite du partage des eaux tributaires de l'Atlantique et de la Méditerranée, mais qui se trouve tout entière sur le versant de la Méditerranée, entre les bassins de l'Aude, de la Tet et du Tech, au N., et les bassins de la Sègre, du Llobregat et du Ter, au S. — L'une des branches les plus remarquables que les Pyrénées envoient vers la France, est celle des monts *Corbières*, dont une partie, les *Corbières occidentales*, va se joindre aux montagnes Noires, et, par suite, aux Cévennes ; l'autre, formant les *Corbières orientales*, s'avance entre les bassins de la Tet et de l'Aude. Le *Canigou* est une autre branche, qui se présente dans la partie la plus orientale, entre les bassins de la Tet et du Tech.

Les trois sommets les plus élevés des Pyrénées, tous en Espagne, sont : le mont *Maladetta* ou *Maudit*, dont le point culminant est le pic de *Nethou* (3482 mètres) ; le pic *Posets*, et le mont *Perdu* ; — on remarque du côté de la France le *pic du Midi de Bagnères*, le *pic du Midi de Pau*, le *pic Long*, les *Tours de Marboré* ou le *Cylindre*, le *Taillon*, le *mont Vignemale*, qui ont de 3000 à 3300 mètres d'altitude ; et le pic de *Corlitte*, au nœud où commencent les Corbières.

Les cols ou passages des Pyrénées portent généralement le nom de *ports* : les principaux sont, en commençant par l'O. : ceux de *Saint-Jean-Pied-de-Port* ou d'*Ibagnetta*, de *Canfranc*, de *Cauterets*, de *Gavarnie*, de la *Brèche de Roland*, d'*Oo* (3000 mètres d'altitude), de *Vénasque*, de la *Perche*, d'*Arrès*, de *Pertus*.

rincipaux sommets des chaînes secondaires.

Montagnes d'Auvergne : on désigne généralement leurs sommets sous le nom de *Puys*. Les principaux sont : le *Plomb du Cantal* (1935 mètres) ; le *mont Dore*, dont le point culminant est le Puy de Sancy (1897 m.) ; le *Puy-de-Dôme* (1476 m.).

Cévennes : noms particuliers : montagnes du *Charollais*, du *Beaujolais*, du *Lyonnais*, du *Vivarais*, du *Gévaudan*, monts *Garrigues*, monts de l'*Espinous* et montagnes *Noires* ; points culminants : le *Mézen* (1774 m.), le *Gerbier des Joncs* (1562 m.), la *Lozère* (1490 m).

Jura. — Le *Grand Crédo*, le *Reculet*, le *Colombier* et la *Dole* (environ 1700 mètres).

Vosges. — *Ballon de Guebwiller* (1429 m.) ; *Ballon d'Alsace* (1250).

Montagnes de la Corse. — Le *monte Rotondo*, le *monte Grosso* et le *monte d'Oro* (environ 2700 mètres).

LXVII

§ 2. Bassins, canaux et chemins de fer.

Bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut ; leur ceinture ; affluents des fleuves ; départements et villes principales arrosés par les cours d'eau de chaque bassin ; navigation.

Le *Rhin*, le plus grand des tributaires de la mer du Nord, ne fait que toucher la France, en la séparant du grand-duché de Bade ; il coule rapidement du S. au N., et forme beaucoup d'îles. Le ***bassin du Rhin*** est, sur le territoire français, limité à l'O. par la chaîne de l'Argonne orientale et les Ardennes orientales, au S.-O. par les monts Faucilles, les Vosges méridionales et les hauteurs qui joignent les Vosges au Jura. C'est à la frontière de France que commence la navigation de ce fleuve sur une grande échelle. Il reçoit à gauche l'*Ill*, navigable, la *Moder*, la *Lauter* et la *Moselle*, rivière considérable et navigable, qui se joint au Rhin en Allemagne, et qui se grossit de la *Meurthe*, de la *Seille* et de la *Sarre*. A ce bassin appartiennent les lacs de *Gérardmer*, de *Longemer* et de *Tournemer*, qui s'écoulent par la *Valogne*, affluent de droite de la Moselle ; et le lac des *Rousses*, qui s'écoule par l'Orbe, tributaire du lac de Neuchâtel.

Cinq départements appartiennent au bassin général du Rhin ; deux sont dans le bassin particulier du Rhin : le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. On trouve dans le premier, en suivant le cours de l'Ill, *Altkirch*, *Mulhouse* et *Colmar* ; dans le second, en suivant la même rivière, *Schlestadt* et *Strasbourg*. — Dans le bassin de la Moselle,

sont trois départements : les Vosges, la Meurthe et la Moselle. Le long de cette rivière, on rencontre *Remiremont* et *Épinal*, dans le premier de ces départements; *Toul* et *Pont-à-Mousson*, dans le second; *Metz* et *Thionville* dans le troisième. — *Lunéville* et *Nancy* sont vers la Meurthe, dans le département de ce nom; — *Sarrebourg*, dans le département de la Meurthe, et *Sarreguemines*, dans celui de la Moselle, sont sur la Sarre.

Le ***bassin de la Meuse*** est très-étroit, et s'allonge entre les deux chaînes de l'Argonne et des Ardennes orientales et occidentales; il est limité au S. par les monts Faucilles et par le plateau de Langres, où la Meuse prend sa source. Ce fleuve coule du S. au N., en traversant d'abord une petite partie des départements de la Haute-Marne et des Vosges, puis le département de la Meuse dans toute sa longueur et le département des Ardennes. Il entre dans la Belgique près de Givet, pour aller se jeter dans la mer du Nord, en Hollande. Il reçoit à droite le *Chiers* et la *Semoy;* en Belgique, il reçoit à gauche, la *Sambre*, dont la source est en France.

On peut considérer comme appartenant au bassin de la Meuse les départements de la Meuse et des Ardennes. *Neufchâteau* (Vosges); *Vaucouleurs*, *Commercy*, *Saint-Mihiel* et *Verdun* (Meuse); *Sedan*, *Mézières*, *Charleville* et *Givet* (Ardennes), sont les villes principales que la Meuse arrose en France; elle devient navigable près de Verdun; la Sambre est navigable aussi; elle passe à *Landrecies* et à *Maubeuge* (Nord), et le Chiers, à *Montmédy* (Meuse).

Le ***bassin de l'Escaut*** occupe vers l'extrémité N. de la France un espace peu étendu, enveloppé par des hauteurs peu considérables. Ce fleuve prend sa source dans le département de l'Aîne, coule au N. et arrose le département du Nord, où il passe à *Cambrai*, à *Valenciennes* et à *Condé*. Il entre ensuite en Belgique et va se jeter dans la mer du Nord, en Hollande. Ses principaux affluents sont, à gauche, la *Scarpe* et la *Lys*, qui reçoit elle-même la *Deule;* toutes ces rivières sont navigables. — *Arras* (Pas-de-Calais) et *Douai* (Nord) sont sur la Scarpe; *Aire* et *Armentières* (Nord), sur la Lys; *Lille* (Nord), sur la Deule.

On trouve deux départements dans le bassin de l'Escaut : le département du Nord, et le département du Pas-de-Calais, qui renferme le cours supérieur de la Scarpe et de la Lys.

Au bassin de l'Escaut on peut joindre les deux petits bassins de l'*Yser*, qui va se jeter dans la mer du Nord en Belgique, et de l'*Aa*, qui passe à Saint-Omer (Pas-de-Calais), et se jette dans cette mer à Gravelines (Nord).

Bassins de la Somme et de la Seine.

Le ***bassin de la Somme*** n'est enveloppé que de faibles hauteurs. La *Somme* prend sa source dans le département de l'Aîne, coule à l'O., et se jette dans la Manche près de *Saint-Valery* (Somme), après avoir baigné *Saint-Quentin* (Aîne), *Péronne*, *Amiens* et *Abbeville* (Somme). Le département de la Somme comprend à peu près tout ce bassin, auquel on peut rattacher les petits bassins de la *Canche*, de l'*Authie*, de la *Brêle* et de l'*Arques*.

Le ***bassin de la Seine,*** le plus grand de ceux du versant de la Manche, occupe le N.-O. de la France; il est entouré, à l'E. et au N.-E., par les montagnes de l'Argonne et des Ardennes occidentales; au S.-E., par le plateau de Langres et la Côte d'Or; au S., par les montagnes du Morvan, les collines du Nivernais et le plateau de la forêt d'Orléans; au N., par les collines de la Picardie et du pays de Caux.

La *Seine* prend sa source dans la Côte d'Or, près de Chanceaux, coule au N.-O., et se jette dans la Manche par une large embouchure, en face du Havre, après un cours de 780 kilomètres, très-sinueux dans sa moitié inférieure. Elle reçoit à droite l'*Aube*, la *Marne* (grossie de l'*Ornain*, du *Petit* et du *Grand Morin* et de l'*Ourcq*), et l'*Oise*, grossie de l'*Aîne*, qui reçoit elle-même l'*Aire* et la *Vêle;* — à gauche, l'*Yonne*, le *Loing*, l'*Essonne* et l'*Eure*.

La Seine arrose une partie du département de la Côte-d'Or. Mais les départements qui appartiennent plus complétement à son bassin sont : sur le cours même du fleuve, les départements de l'Aube, de Seine-et-Marne, de la Seine, de Seine-et-Oise, de l'Eure et de la Seine-Inférieure; — sur les affluents de droite, les départements de la Haute-Marne, de la Marne, de l'Aîne et de l'Oise; — sur les affluents de gauche, les départements de l'Yonne et d'Eure-et-Loir.

Les villes qu'arrose la Seine sont : *Châtillon-sur-Seine* (Côte-d'Or); *Bar-sur-Seine*, *Troyes*, *Nogent-sur-Seine* (Aube); *Montereau* et *Melun* (Seine-et-Marne); *Corbeil*, *Saint-Germain* et *Mantes* (Seine-et-Oise); *Paris* et *Saint-Denis* (Seine); *Vernon*, *Les Andelys* (Eure); *Elbeuf*, *Rouen* et *Le Havre* (Seine-Inférieure); *Honfleur* (Calvados). — L'Aube passe, dans le département du même nom, à *Clairvaux*, à *Bar-sur-Aube*, à *Brienne-le-Château*, à *Arcis-sur-Aube;* — la Marne, à *Langres*, à *Chaumont* et à *Saint-Dizier* (Haute-Marne); à *Vitry-le-François*, à *Châlons* et à *Épernay* (Marne); à *Château-Thierry* (Aîne); à *Meaux* (Seine-et-Marne); — l'Oise, à *Guise*, à *La Fère*, à *Chauny* (Aîne); à *Noyon*, à *Compiègne* et à *Creil* (Oise); à *Pontoise* (Seine-et-Oise); — l'Aîne, à *Vouziers* et à *Rethel* (Ardennes);

à *Soissons* (Aîne); *Compiègne* est à son confluent avec l'Oise; et *Reims* (Marne), est sur la Vêle. — L'Yonne baigne *Château-Chinon* et *Clamecy* (Nièvre), *Auxerre*, *Joigny* et *Sens* (Yonne), et se jette dans la Seine à *Montereau*. — L'Eure passe à *Chartres* (Eure-et-Loir), et à *Louviers* (Eure).

La Seine devient navigable à Méry, entre Troyes et Nogent; la marée la remonte jusqu'à Rouen, et forme une *barre* remarquable. La navigation de l'Yonne commence un peu au-dessus d'Auxerre; celle de la Marne, à Saint-Dizier. Les autres affluents cités sont navigables aussi, excepté le Loing, dont un canal longe le cours, et l'Essonne.

Bassins de la Touques, de la Dives, de l'Orne, de la Vire, de la Douve, de la Rance et d'autres petits tributaires de la Manche.

Les ***bassins de la Touques, de la Dives, de l'Orne, de la Vire et de la Douve***, enveloppés au S. par les collines de la Basse-Normandie, à l'O. par celles du Cotentin, et inclinés vers le golfe de la Seine, sont assez peu étendus. Les départements de l'Orne, du Calvados et de la Manche y sont à peu près compris.

La Touques passe à *Lisieux* et à *Pont-l'Évêque* (Calvados); l'Orne, à *Argentan* (Orne) et à *Caen* (Calvados); la Vire, à *Vire* (Calvados), à *Saint-Lô* (Manche), à *Isigny* (Calvados); la Douve, à *Carentan* (Manche).

Les ***bassins de la Sée, de la Sélune, du Couesnon, de la Rance, du Gouet et du Trieuc***, tous tributaires du golfe de Saint-Malo, sont bornés au S. par la chaîne Armoricaine et comprennent principalement le département des Côtes-du-Nord; la Sée arrose *Avranches* (Manche); le Couesnon, *Pontorson* (Manche); la Rance, *Dinan* (Côtes-du-Nord), *Saint-Servan* et *Saint-Malo* (Ille-et-Vilaine); le Gouet, *Saint-Brieuc* (Côtes-du-Nord); le Trieuc, *Guingamp* (Côtes-du-Nord). Toutes ces petites rivières sont navigables dans leur partie inférieure, principalement au moyen de la marée.

Bassins de l'Élorn, de l'Aulne, de l'Odet, de l'Ellé, du Blavet et de la Vilaine.

Les ***bassins de l'Élorn et de l'Aulne*** ou ***de la rivière de Châteaulin***, les plus occidentales des rivières navigables de France, occupent un triangle renfermé entre les montagnes d'Arrée, les montagnes Noires et l'Atlantique proprement dit, et comprennent une grande partie du département du Finisterre.

L'Élorn passe à *Landernau* et débouche, vers *Brest*, dans la rade de ce nom; l'Aulne baigne *Châteaulin*.

Les ***bassins du Blavet*** et ***de la Vilaine*** occupent, avec ceux de

l'***Odet*** et de l'***Ellé***, la partie la plus septentrionale du versant du golfe de Gascogne; ils sont limités au N. par la chaîne Armoricaine, et renferment à peu près les départements du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine.

Le Blavet passe à *Lorient* (Morbihan), où il reçoit le *Scorff*; et la Vilaine, à *Vitré*, à *Rennes* (où elle reçoit l'*Ille*) et à *Redon* (Ille-et-Vilaine). Ces deux rivières offrent une importante navigation.

Bassin de la Loire.

La *Loire*, qui prend sa source dans le département de l'Ardèche, au Gerbier-des-Joncs, arrose les départements de la Haute-Loire et de la Loire, sépare ceux de Saône-et-Loire et de l'Allier, franchit le département de la Nièvre, qu'elle sépare ensuite de celui du Cher, et traverse enfin ceux du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure. Elle a deux grandes directions, d'abord du S. au N., jusque dans le département du Loiret, puis de l'E. à l'O. Son cours est d'environ 1130 kilomètres; il est généralement rapide, et la navigation y est difficile; les débordements de la Loire sont redoutables. Elle a pour affluents, à droite, le *Furand* ou *Furens*, l'*Arroux*, la *Nièvre*, le *Maine*, qui prend dans son cours supérieur le nom de *Mayenne*, et reçoit la *Sarthe*, grossie elle-même du *Loir*, — à gauche, l'*Allier*, le *Loiret*, remarquable par l'abondance de sa source; le *Cher*, grossi de l'*Èvre*; l'*Indre*, la *Vienne*, grossie de la *Creuse*; la *Sèvre nantaise*, et l'*Achenau*, qui sert d'écoulement au lac de *Grand-Lieu*. Le ***bassin de la Loire*** embrasse le centre et une grande partie de l'O. de la France; il est enveloppé à l'E. par les Cévennes; au N., par les montagnes du Morvan, le plateau de la forêt d'Orléans, les collines du Perche et de la Basse-Normandie; au S., par les montagnes de la Margeride, d'Auvergne, du Limousin et les collines du Poitou.

Les départements de ce bassin sont au nombre de dix-sept : huit traversés par le fleuve : la Haute-Loire, la Loire, la Nièvre, le Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire, la Loire-Inférieure; — deux sur les tributaires de droite : la Sarthe et la Mayenne; — sept sur les tributaires de gauche : l'Allier et le Cher, situés sur la rive même de la Loire; et le Puy-de-Dôme, la Creuse, l'Indre, la Haute-Vienne et la Vienne, situés à quelque distance du fleuve.

Les villes principales placées vers la Loire sont : *Le Puy* (Haute-Loire); *Roanne* (Loire); *Decize*, *Nevers* et *Cône* (Nièvre); *Briare*, *Gien*, *Orléans* et *Beaugency* (Loiret); *Blois* (Loir-et-Cher); *Amboise* et *Tours*

(Indre-et-Loire); *Saumur* (Maine-et-Loire); *Ancenis*, *Nantes* et *Paimbœuf* (Loire-Inférieure).

Le Furand passe à *Saint-Etienne* (Loire); l'Arroux, à *Autun* (Saône-et-Loire); la Mayenne, continuée par le Maine, à *Mayenne*, à *Laval* et à *Château-Gontier* (Mayenne), à *Angers* (Maine-et-Loire); la Sarthe, à *Alençon* (Orne) et au *Mans* (Sarthe); le Loir, à *Châteaudun* (Eure-et-Loir), à *Vendôme* (Loir-et-Cher) et à *La Flèche* (Sarthe).

Vers l'Allier sont *Brioude* (Haute-Loire), *Issoire* (Puy-de-Dôme), *Vichy* et *Moulins* (Allier); — vers le Cher, *Saint-Amand-Montrond* et *Vierzon* (Cher); — sur l'Èvre, *Bourges;* — vers l'Indre, *La Châtre* et *Châteauroux* (Indre), *Loches* (Indre-et-Loire); — vers la Creuse, *Aubusson* et *Guéret* (Creuse), *Le Blanc* (Indre); — vers la Vienne, *Limoges* et *Rochechouart* (Haute-Vienne), *Confolens* (Charente), *Châtellerault* (Vienne), *Chinon* (Indre-et-Loire).

La Loire est remontée par la marée jusqu'à Nantes; elle devient navigable un peu au-dessus de Roanne, et l'Allier, son plus grand affluent, le devient entre Brioude et Issoire. Tous les autres affluents cités sont navigables, excepté la Nièvre et le Furand.

Bassins du Lay, de la Sèvre niortaise et de la Charente.

Les ***bassins du Lay*** et ***de la Sèvre niortaise,*** deux petites rivières navigables, sont très-peu considérables et ne comprennent que les départements de la VENDÉE et des DEUX-SÈVRES. La Sèvre niortaise reçoit la *Vendée*, à droite; elle passe à *Niort* (Deux-Sèvres), et et la Vendée, à *Fontenay-le-Comte* (Vendée).

Le ***bassin de la Charente,*** rivière assez importante, qui offre une navigation avantageuse, est entouré par les montagnes du Limousin, les collines du Poitou et celles du Périgord et de la Saintonge; il contient deux départements : la CHARENTE et la CHARENTE-INFÉRIEURE. Cette rivière passe à *Civray* (Vienne), à *Ruffec*, à *Angoulême* et à *Cognac* (Charente), à *Saintes* et à *Rochefort* (Charente-Inférieure).

A ce bassin on peut rattacher celui de la *Seudre*, petite rivière navigable.

Bassin de la Garonne.

La *Garonne* a sa source dans la vallée d'Arran, en Espagne, entre en France après un cours de 50 kilomètres, parcourt les départements de la Haute-Garonne, de Tarn-et-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Gironde, et prend la forme d'un estuaire et en même temps le nom de *Gironde*, après avoir reçu la *Dordogne;* elle va se jeter dans le golfe de Gascogne, entre les pointes de la Coubre et de Grave, par

une large embouchure, au milieu de laquelle se trouve la tour de Cordouan. Son cours, long de 570 kilomètres, est généralement dirigé au N.-N.-O. Outre la Dordogne, elle reçoit, à droite, l'*Ariége*, le *Tarn*, grossi de l'*Aveyron*, et le *Lot;* à gauche, le *Gers* et la *Baïse*.

La Dordogne, qui descend du mont Dore, dans le département du Puy-de-Dôme, parcourt les départements du *Cantal*, de la *Corrèze* et de la *Dordogne;* elle reçoit à droite la Vézère, grossie de la *Corrèze*, et l'*Ile*, grossie de la *Dronne*. La pointe qui s'avance à son confluent avec la Garonne se nomme *Bec d'Ambez*. Son cours est d'environ 430 kilomètres.

Le ***bassin de la Garonne,*** en y comprenant celui de la Dordogne, occupe une grande partie du S.-O. de la France; il est entouré au N. par les montagnes du Limousin et de l'Auvergne, à l'E. par les Cévennes, au S. par les Pyrénées. Les départements qui s'y trouvent sont : sur le cours de la Garonne, la HAUTE-GARONNE, TARN-ET-GARONNE, LOT-ET-GARONNE et la GIRONDE; — sur la Dordogne, le CANTAL, la CORRÈZE et la DORDOGNE; — sur les autres affluents de droite, l'ARIÉGE, le TARN, la LOZÈRE, l'AVEYRON et le LOT; — sur les affluents de gauche, le GERS.

La Garonne passe à *Muret* et à *Toulouse* (Haute-Garonne), près de *Castel-Sarrasin* (Tarn-et-Garonne); à *Agen*, à *Tonneins* et à *Marmande* (Lot-et-Garonne); à *la Réole* et à *Bordeaux* (Gironde). *Blaye* est sur la Gironde, dans le département de ce nom.

La Dordogne baigne *Bergerac* (Dordogne) et *Libourne* (Gironde); — la Corrèze, *Tulle* et *Brive* (Corrèze); — l'Ile, *Périgueux* (Dordogne); — l'Ariége, *Tarascon*, *Foix* et *Pamiers* (Ariége); — le Tarn, *Milhau* (Aveyron), *Alby* et *Gaillac* (Tarn), *Montauban* et *Moissac* (Tarn-et-Garonne); — l'Aveyron, *Rodez* et *Villefranche* (Aveyron); — le Lot, *Mende* (Lozère), *Espalion* (Aveyron), *Figeac* et *Cahors* (Lot), *Villeneuve-d'Agen* (Lot-et-Garonne); — le Gers, *Auch* et *Lectoure* (Gers); — la Baïse, *Mirande*, *Condom* (Gers), et *Nérac* (Lot-et-Garonne).

La Garonne devient navigable à Cazères au-dessus de Muret; elle est rapide et d'une navigation difficile, de même que la Dordogne. La marée montante produit, en remontant la Gironde, une barre très-forte, nommée *mascaret*.

Tous les affluents indiqués sont navigables.

Bassin de l'Adour.

L'*Adour* descend des Pyrénées, coule d'abord au N. puis à l'O., et se jette dans le golfe de Gascogne à Bayonne. Il reçoit à droite la *Mi-*

douze, et à gauche le *Gave*[1] *de Pau*. Le ***bassin de l'Adour*** occupe l'extrémité S. O. de la France, et comprend les départements des HAUTES-PYRÉNÉES, des LANDES et des BASSES-PYRÉNÉES. Il baigne *Bagnères-de-Bigorre* et *Tarbes* (Hautes-Pyrénées); *Saint-Sever*, *Dax* et *Saint-Esprit* (Landes); *Bayonne* (Basses-Pyrénées).

La Midouze passe à *Mont-de-Marsan* (Landes); le Gave de Pau passe à *Pau* et à *Orthez* (Basses-Pyrénées). Ils sont navigables, ainsi que l'Adour.

Bassins du Tech, de la Tet, de la Gly, de l'Aude et de l'Hérault.

Les petits ***bassins du Tech***, ***de la Tet*** et ***de la Gly*** sont à l'extrémité S. de la partie continentale de la France, entre les Corbières et les Pyrénées; on y trouve le département des PYRÉNÉES-ORIENTALES. *Céret* est sur le Tech. *Prades* et *Perpignan* sont sur la Tet.

Le ***bassin de l'Aude*** s'étend entre les montagnes Noires et les Corbières. Le département de l'AUDE occupe ce bassin, et deux de ses villes principales, *Limoux* et *Carcassonne*, sont sur l'Aude.

Le ***bassin de l'Hérault***, rivière qui se jette dans la Méditerranée, à l'O. de l'étang de Thau, est borné au N. par les Cévennes; il comprend à peu près le département de l'HÉRAULT. *Pézenas* et *Agde* sont sur cette rivière, qui est navigable sur un court espace.

Bassin du Rhône.

Le *Rhône* prend sa source en Suisse, forme le lac de Genève, sépare quelque temps la France de la Savoie, entre en France vers l'extrémité S. du mont Jura, et va se jeter dans le golfe du Lion, à l'O. de la plaine déserte de la Crau et de l'étang de Berre, par quatre embouchures, dont la plus orientale et la plus considérable s'appelle le *Grand-Rhône;* la seconde, aussi à l'E., est le *Vieux-Rhône;* celles de l'O. sont le *Petit-Rhône* et le *Rhône-Mort*. Le delta renfermé entre ces divers bras se nomme *Camargue;* il a de beaux pâturages, et renferme l'étang de Valcarès.

Le Rhône suit deux directions distinctes : il coule d'abord à l'O., jusqu'à Lyon; ensuite au S. Ses affluents principaux sont : à droite, l'*Ain*, dans lequel s'écoule le lac de *Nantua;* la *Saône*, grossie elle-même de l'*Ouche* et du *Doubs;* l'*Ardèche* et le *Gard* ou *Gardon;* — à gauche, l'*Isère*, la *Drôme* et la *Durance*.

Le ***bassin du Rhône***, dont celui de la Saône est une partie considérable, occupe l'E. et le S.-E. de la France; il est enveloppé

1. Gave, dans le Béarn, signifie rivière.

par les Alpes, à l'E.; le Jorat (en Suisse), le Jura, les Vosges méridionales, les monts Faucilles, le plateau de Langres, au N.; la Côte d'Or et les Cévennes, à l'O. Il s'y trouve quinze départements : huit baignés par le fleuve : quatre à droite, l'AIN, le RHÔNE, l'ARDÈCHE et le GARD; — quatre à gauche : l'ISÈRE, la DRÔME, VAUCLUSE et les BOUCHES-DU-RHÔNE; — cinq dans le bassin de la Saône : le JURA, le DOUBS, la HAUTE-SAÔNE, la CÔTE-D'OR et SAÔNE-ET-LOIRE; — deux dans le bassin de la Durance : les HAUTES-ALPES et les BASSES ALPES.

Après *Lyon*, placée au confluent du Rhône et de la Saône, les villes principales baignées en France par ce fleuve sont : *Vienne* (Isère), *Tournon* (Ardèche), *Valence* (Drôme), *Viviers* (Ardèche), *Avignon* (Vaucluse), *Beaucaire* (Gard), *Tarascon* et *Arles* (Bouches-du-Rhône).

La Saône passe à *Gray* (Haute-Saône), à *Auxonne* (Côte-d'Or), à *Chalon*, à *Tournus* et à *Mâcon* (Saône-et-Loire), à *Villefranche* (Rhône), et à *Trévoux* (Ain); — l'Ouche passe à Dijon (Côte-d'Or); — le Doubs, à *Pontarlier*, *Baume-les-Dames* et *Besançon* (Doubs), à *Dôle* (Jura); — le Gard, à *Alais* et près de *Nîmes* (Gard); — l'Isère, à *Grenoble* et à *Saint-Marcellin* (Isère), à *Romans* (Drôme); — la Durance à *Briançon* et à *Embrun* (Hautes-Alpes), à *Sisteron* (Basses-Alpes).

Le cours du Rhône est de 812 kilomètres; il est extrêmement rapide, et offre une navigation difficile et dangereuse. Sa navigation n'est importante qu'à partir de Lyon; celle de la Saône, rivière très-paisible, et l'une des plus considérables de France (430 kilomètres de cours), commence à Gray. L'Isère est navigable aussi; la Durance, ne l'est pas, à cause de son impétuosité.

Bassins de l'Argens et du Var.

Les petits ***bassins de l'Argens*** et ***du Var***, enveloppés au N. par les Alpes, comprennent le département du Var, situé à l'angle S. E. de la France.

Corse.

L'île de CORSE forme le département le plus méridional de la France. Elle est partagée en deux versants par la chaîne de hautes montagnes qui la parcourt, du N. au S., depuis le cap Corse jusqu'aux Bouches de Bonifacio; le versant oriental de l'île est incliné vers la mer Tyrrhénienne : entre autres torrents, on y voit couler le *Golo* et le *Tavignano*. — Le versant de l'O., incliné vers la Méditerranée proprement dite, est arrosé par le *Liamone* et le *Valinco*.

Il y a en France 122 fleuves ou rivières navigables ou flottables. Le

développement de leur cours flottable est de 3 209 220 mètres, et celui de leur cours navigable, de 7 826 520 mètres.

Principaux canaux ; mers et cours d'eau qu'ils mettent en communication.

Le canal de *Saint-Quentin*, continué par le canal *Crozat*, unit l'Escaut à la Somme et à l'Oise. Le canal de *Manicamp* à *Chauny* longe l'Oise, à la suite du canal Crozat. Le canal de la *Somme* longe ou prend le cours de la rivière de ce nom.

Le canal des *Ardennes* joint l'Aîne à la Meuse; le canal de l'*Aîne* à la *Marne* en est comme la continuation; le canal de la *Sambre* unit cette rivière à l'Oise.

Le canal de l'*Ourcq*, continué par le bassin de la *Villette* et le canal *Saint-Martin*, amène à Paris les eaux de l'Ourcq. Le canal de *Saint-Denis* se rattache au canal de l'Ourcq, et l'unit à la Seine.

La Seine et la Loire sont réunies par le canal du *Loing*, et par ceux d'*Orléans* et de *Briare*, qui en sont deux bifurcations.

Le canal de *Bourgogne* s'étend de l'Yonne à la Saône; le canal du *Rhône au Rhin*, ou de l'*Est*, en est, en quelque sorte, une continuation, et va rejoindre le Rhin. Remarquons aussi le canal de la *Marne au Rhin*.

Le canal *latéral de la Loire* longe la rive gauche du fleuve de ce nom, depuis le canal de Briare jusqu'à celui du Centre; le canal de *Roanne* en est la continuation méridionale. Le canal du *Berri* unit le cours supérieur et le cours moyen du Cher à la Loire.

Le canal du *Centre* unit la Loire à la Saône; le canal du *Nivernais*, la Loire à l'Yonne.

Le canal de *Nantes* à *Brest* est le plus remarquable de l'ouest de la France. Le canal d'*Ille-et-Rance* joint l'Ille à la Rance.

Le canal du *Languedoc*, du *Midi* ou des *Deux-Mers* s'étend de la Garonne à l'étang de Thau. Il est continué par le canal des *Etangs*, et celui-ci l'est par le canal de la *Radelle*, puis par le canal de *Beaucaire*, qui aboutit au Rhône. Au canal du Midi se rattachent le canal de la *Roubine de Narbonne*, qui passe à Narbonne et se termine à la Méditerranée, vers la Nouvelle; et la *Grande-Roubine d'Aigues-Mortes*, qui va d'Aigues-Mortes à la mer. Le canal d'*Arles* à *Bouc* unit Arles à la Méditerranée. A ce canal se joint celui de *Craponne*, qui va rejoindre la Durance.

Le canal de *Givors*, destiné au transport des charbons, se termine dans le Rhône au sud de Lyon.

Le canal de la *Rochelle* s'étend du port de ce nom à la Sèvre niortaise. Le canal de *Brouage* va de la Charente à Brouage, sur l'océan.

On a commencé le canal *latéral de la Garonne*, vers le cours moyen de cette rivière, de Toulouse (Haute-Garonne) à Castets (Gironde).

La longueur totale des canaux de la France présente un développement d'environ 5000 kilomètres.

Principaux chemins de fer.

Paris est le centre des chemins de fer français. Sept lignes en partent :

1° Le CHEMIN DU NORD se dirige sur *Amiens*, *Arras* et *Douai*; là, le chemin se divise en deux embranchements : l'un sur *Valenciennes*, d'où il passe en Belgique pour se rendre à *Mons*, à *Bruxelles* et à *Malines*, centre des chemins de fer belges; — l'autre va à *Lille*, entre aussi en Belgique, passe à *Gand*, et arrive à *Malines*, d'où une ligne importante va rejoindre, par *Liége*, les chemins de fer d'Allemagne, en touchant *Aix-la-Chapelle* et *Cologne*. — A Amiens, naît sur la gauche un embranchement qui se dirige sur *Abbeville* et *Boulogne*, où il se termine en face du port anglais de *Folkstone*; c'est la voie qui met le plus directement Paris en communication avec Londres. — A Lille, un embranchement se porte à l'ouest, sur *Hazebrouck*; de là deux chemins, qui se dirigent, l'un sur *Dunkerque*, l'autre sur *Calais*, en face du port anglais de *Douvres*. — A *Creil*, commence un embranchement sur *Compiègne* et *Saint-Quentin*, destiné à être relié par la suite au chemin belge de *Charleroi* à la frontière de France, d'une part, et au chemin de *Valenciennes*, de l'autre.

2° Le CHEMIN DE ROUEN ET DU HAVRE envoie, près de Rouen, au nord, un embranchement sur *Dieppe*; — près de Paris, il s'en sépare, par la gauche, un chemin qui se rend à *Saint-Germain*, et un autre qui se rend à *Versailles*, avec le surnom de chemin de la *rive droite*; par la droite, il se détache un chemin sur *Argenteuil*. — Un embranchement devra se porter sur *Evreux*, *Caen* et *Cherbourg*; un autre sur *Fécamp*.

3° Le CHEMIN DE VERSAILLES (*rive gauche*) commence, à Paris, à gauche de la Seine, et se joint, à Versailles, au chemin de la rive droite, pour former avec lui le CHEMIN DE L'OUEST; celui-ci ne va encore que jusqu'au *Mans*, en passant par *Chartres*, mais devra se prolonger jusqu'à *Brest*, en passant par *Rennes*, et il projettera un embranchement sur le chemin d'*Evreux* à *Cherbourg*.

Une branche de ce chemin passera par *Alençon*.

4° Le CHEMIN DE SCEAUX ET D'ORSAY est peu étendu.

5° Le CHEMIN D'ORLÉANS est continué, d'une part, par le CHEMIN DE TOURS ET BORDEAUX, et, de l'autre, par le CHEMIN DU CENTRE. — Un embranchement se sépare du chemin d'Orléans pour se rendre à

Corbeil. — Le chemin d'Orléans à Bordeaux passe par Blois, Tours, Poitiers, Angoulême. — De Bordeaux un chemin conduit à *La Teste*. — D'autres lignes doivent unir *Bordeaux* à *Cette*, d'une part, et à *Bayonne*, de l'autre. — De Tours, une ligne se porte sur *Nantes*, par *Angers*, une autra ira de *Nantes* à *Brest*. — Le chemin du Centre va d'*Orléans* à *Nevers* et *Moulins*, par *Vierzon* et *Bourges*, et doit continuer jusqu'à *Clermont*, en envoyant un embranchement sur *Roanne*. — De ce chemin se sépare, à *Vierzon*, un embranchement qui va à *Châteauroux* et qui se prolongera sur *Limoges*.

6° Le chemin de Paris a Lyon et a Marseille passe à *Melun*, à *Montereau*, d'où il envoie un embranchement sur *Troyes*; à *Sens*, à *Tonnerre*, à *Dijon*, à *Chalon-sur-Saône*, à *Mâcon*. — Un chemin, le plus ancien de France, unit *Lyon* à *Saint-Étienne*; un autre va de *Saint-Étienne* à *Roanne*, et projette un embranchement sur *Montbrison*. — De Lyon, le chemin longera le Rhône jusqu'à *Valence*, en envoyant un embranchement à *Grenoble*; sa continuation va déjà de *Valence* à *Avignon*, et d'*Avignon* à *Marseille*, par *Tarascon* et *Arles*, en projetant un embranchement sur *Aix*, et forme l'extrémité méridionale de cette longue et magnifique voie qui parcourra la France entière, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée. — *Genève* sera unie à cette ligne. — Le chemin d'Avignon à Marseille envoie, à la hauteur de *Beaucaire*, un embranchement qui se rend à *Nîmes*; de cette ville partent deux branches sur *Alais* et la *Grand'-Combe*, d'une part, et sur *Montpellier* et *Cette*, de l'autre. La ligne de *Cette* à *Bordeaux* passera par *Carcassonne* et *Toulouse*, en envoyant un embranchement de *Narbonne* à *Perpignan*.

7° Le chemin de Strasbourg ou de l'Est passe par *Meaux*, *Châlons-sur-Marne*, *Bar-le-Duc*, *Nancy*, *Sarrebourg* et *Saverne*. Il envoie, près de *Nancy*, un embranchement qui se porte sur *Metz* et *Forbach* et se relie avec les chemins de la Prusse et de la Bavière rhénanes. — De Strasbourg, un chemin se rend à *Bâle*, par *Colmar* et *Mulhouse*, avec un embranchement de *Mulhouse* à *Thann*; un chemin allemand, parallèle à celui-ci, et longeant la rive droite du Rhin, de Carlsruhe à Bâle, envoie un embranchement sur *Kehl*, près de Strasbourg. — Mulhouse doit être reliée à Dijon par un chemin qui passera à *Gray* et à *Auxonne*.

On donne le nom de *Grand-Central* à un ensemble de chemins projetés qui devra unir Bordeaux à Lyon, en se rattachant au chemin de fer de Saint-Étienne.

Il faut ajouter à tous ces chemins le *chemin de ceinture de Paris*, qui relie entre elles les grandes lignes qui partent de cette ville.

LXVIII

Division de la France en provinces et en départements; concordance des deux divisions.

Anciennes provinces de France; leur situation; leurs capitales.

Avant la révolution de 1789, la France était divisée géographiquement en 36 *provinces principales;* la véritable division politique ne consistait cependant qu'en 31 *gouvernements généraux militaires*, parce que six de ces provinces, la *Picardie*, l'*Artois*, la *Saintonge*, l'*Angoumois*, la *Guienne* et la *Gascogne*, ne formaient que trois gouvernements, ceux de *Picardie-et-Artois*, de *Saintonge-et-Angoumois*, de *Guienne-et-Gascogne*, et que deux autres provinces, l'*État d'Avignon* et la *Corse*, n'étaient pas comptées dans cette division générale en gouvernements.

Sur le versant de la mer du Nord, on trouve quatre anciennes provinces : l'*Alsace*, à l'est, entre les Vosges et le Rhin, capitale Strasbourg; — la *Lorraine*, située au N.-E., dans les bassins de la Moselle et de la Meuse, et formant avec le *Barrois* le gouvernement de *Lorraine-et-Barrois*, capitale Nancy; — la *Flandre*, à l'extrémité N. de la France, capitale Lille; — et l'*Artois*, aussi au N., capitale Arras.

Le versant de la Manche en comprend également quatre : la *Picardie*, au N., dans le bassin de la Somme, ayant pour capitale Amiens, et formant, avec l'Artois, le gouvernement général de *Picardie-et-Artois*, dont Amiens était aussi la capitale; — la *Champagne*, à l'E., qui avait pour capitale Troyes, et qui était désignée dans la division politique sous le nom de gouvernement de *Champagne-et-Brie;* — l'*Ile-de-France*, au milieu, capitale Paris; — la *Normandie*, à l'O., sur la mer, capitale Rouen. Ces trois dernières provinces appartiennent au bassin de la Seine.

Une grande province, à l'extrémité occidentale de la France, est à la fois sur le versant du golfe de Gascogne, sur celui de la Manche et sur l'océan Atlantique proprement dit : c'est la *Bretagne*, capitale Rennes.

Dix-huit provinces appartiennent au versant du golfe de Gascogne.

Dans ce nombre, onze se trouvent dans le bassin de la Loire : 1° sur les rives de ce fleuve, le *Bourbonnais*, capitale Moulins; — le *Nivernais*, capitale Nevers; — le *Berri*, capitale Bourges; — l'*Orléanais*, capitale Orléans; — la *Touraine*, capitale Tours; — l'*Anjou*, capitale Angers; — 2° à quelque distance de la Loire, à droite, le *Maine*, capitale le Mans; — et, à gauche, l'*Auvergne*, capitale Cler-

Corbeil. — Le chemin d'Orléans à Bordeaux passe par Blois, Tours, Poitiers, Angoulême. — De Bordeaux un chemin conduit à *La Teste*. — D'autres lignes doivent unir *Bordeaux* à *Cette*, d'une part, et à *Bayonne*, de l'autre. — De Tours, une ligne se porte sur *Nantes*, par *Angers*, une autra ira de *Nantes* à *Brest*. — Le chemin du Centre va d'*Orléans* à *Nevers* et *Moulins*, par *Vierzon* et *Bourges*, et doit continuer jusqu'à *Clermont*, en envoyant un embranchement sur *Roanne*. — De ce chemin se sépare, à *Vierzon*, un embranchement qui va à *Châteauroux* et qui se prolongera sur *Limoges*.

6° Le chemin de Paris a Lyon et a Marseille passe à *Melun*, à *Montereau*, d'où il envoie un embranchement sur *Troyes*; à *Sens*, à *Tonnerre*, à *Dijon*, à *Chalon-sur-Saône*, à *Mâcon*. — Un chemin, le plus ancien de France, unit *Lyon* à *Saint-Étienne*; un autre va de *Saint-Étienne* à *Roanne*, et projette un embranchement sur *Montbrison*. — De Lyon, le chemin longera le Rhône jusqu'à *Valence*, en envoyant un embranchement à *Grenoble*; sa continuation va déjà de *Valence* à *Avignon*, et d'*Avignon* à *Marseille*, par *Tarascon* et *Arles*, en projetant un embranchement sur *Aix*, et forme l'extrémité méridionale de cette longue et magnifique voie qui parcourra la France entière, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée. — *Genève* sera unie à cette ligne. — Le chemin d'Avignon à Marseille envoie, à la hauteur de *Beaucaire*, un embranchement qui se rend à *Nîmes*; de cette ville partent deux branches sur *Alais* et la *Grand'-Combe*, d'une part, et sur *Montpellier* et *Cette*, de l'autre. La ligne de *Cette* à *Bordeaux* passera par *Carcassonne* et *Toulouse*, en envoyant un embranchement de *Narbonne* à *Perpignan*.

7° Le chemin de Strasbourg ou de l'Est passe par *Meaux*, *Châlons-sur-Marne*, *Bar-le-Duc*, *Nancy*, *Sarrebourg* et *Saverne*. Il envoie, près de *Nancy*, un embranchement qui se porte sur *Metz* et *Forbach* et se relie avec les chemins de la Prusse et de la Bavière rhénanes. — De Strasbourg, un chemin se rend à *Bâle*, par *Colmar* et *Mulhouse*, avec un embranchement de *Mulhouse* à *Thann*; un chemin allemand, parallèle à celui-ci, et longeant la rive droite du Rhin, de Carlsruhe à Bâle, envoie un embranchement sur *Kehl*, près de Strasbourg. — Mulhouse doit être reliée à Dijon par un chemin qui passera à *Gray* et à *Auxonne*.

On donne le nom de *Grand-Central* à un ensemble de chemins projetés qui devra unir Bordeaux à Lyon, en se rattachant au chemin de fer de Saint-Étienne.

Il faut ajouter à tous ces chemins le *chemin de ceinture de Paris*, qui relie entre elles les grandes lignes qui partent de cette ville.

LXVIII

Division de la France en provinces et en départements; concordance des deux divisions.

Anciennes provinces de France; leur situation; leurs capitales.

Avant la révolution de 1789, la France était divisée géographiquement en 36 *provinces principales;* la véritable division politique ne consistait cependant qu'en 31 *gouvernements généraux militaires*, parce que six de ces provinces, la *Picardie*, l'*Artois*, la *Saintonge*, l'*Angoumois*, la *Guienne* et la *Gascogne*, ne formaient que trois gouvernements, ceux de *Picardie-et-Artois*, de *Saintonge-et-Angoumois*, de *Guienne-et-Gascogne*, et que deux autres provinces, l'*État d'Avignon* et la *Corse*, n'étaient pas comptées dans cette division générale en gouvernements.

Sur le versant de la mer du Nord, on trouve quatre anciennes provinces : l'*Alsace*, à l'est, entre les Vosges et le Rhin, capitale Strasbourg; — la *Lorraine*, située au N.-E., dans les bassins de la Moselle et de la Meuse, et formant avec le *Barrois* le gouvernement de *Lorraine-et-Barrois*, capitale Nancy; — la *Flandre*, à l'extrémité N. de la France, capitale Lille; — et l'*Artois*, aussi au N., capitale Arras.

Le versant de la Manche en comprend également quatre : la *Picardie*, au N., dans le bassin de la Somme, ayant pour capitale Amiens, et formant, avec l'Artois, le gouvernement général de *Picardie-et-Artois*, dont Amiens était aussi la capitale; — la *Champagne*, à l'E., qui avait pour capitale Troyes, et qui était désignée dans la division politique sous le nom de gouvernement de *Champagne-et-Brie;* — l'*Ile-de-France*, au milieu, capitale Paris; — la *Normandie*, à l'O., sur la mer, capitale Rouen. Ces trois dernières provinces appartiennent au bassin de la Seine.

Une grande province, à l'extrémité occidentale de la France, est à la fois sur le versant du golfe de Gascogne, sur celui de la Manche et sur l'océan Atlantique proprement dit : c'est la *Bretagne*, capitale Rennes.

Dix-huit provinces appartiennent au versant du golfe de Gascogne.

Dans ce nombre, onze se trouvent dans le bassin de la Loire : 1° sur les rives de ce fleuve, le *Bourbonnais*, capitale Moulins; — le *Nivernais*, capitale Nevers; — le *Berri*, capitale Bourges; — l'*Orléanais*, capitale Orléans; — la *Touraine*, capitale Tours; — l'*Anjou*, capitale Angers; — 2° à quelque distance de la Loire, à droite, le *Maine*, capitale le Mans; — et, à gauche, l'*Auvergne*, capitale Cler-

mont; — la *Marche*, capitale Guéret; — le *Limousin*, capitale Limoges; — le *Poitou*, capitale Poitiers.

Trois sont dans le bassin de la Charente : l'*Angoumois*, capitale Angoulême; — la *Saintonge*, capitale Saintes, capitale de tout le gouvernement de Saintonge-et-Angoumois; — l'*Aunis*, capitale La Rochelle.

Quatre dans les bassins de la Garonne et de l'Adour : la *Guienne*, capitale Bordeaux, qui était la capitale du gouvernement de *Guienne-et-Gascogne;* — la *Gascogne*, capitale Auch; — le *Béarn*, situé à l'extrémité S.-O. de la France, dans le bassin de l'Adour, et qui, uni à la Basse-Navarre, formait le gouvernement de *Béarn-et-Navarre*, capitale Pau; — le *Comté de Foix*, capitale Foix.

Deux provinces, traversées par la chaîne des Cévennes, sont partagées presque également entre les VERSANTS DE LA MÉDITERRANÉE et DU GOLFE DE GASCOGNE : le *Languedoc*, très-longue province, qui s'étend du N.-E. au S.-O. dans le S. de la France, depuis le Rhône jusqu'à la Garonne; capitale Toulouse; — et le *Lyonnais*, dans l'E. de la France, capitale Lyon.

Une province, traversée par la Côte d'Or, les Cévennes et les monts du Morvan, appartient à la fois aux VERSANTS DE LA MÉDITERRANÉE, DE LA MANCHE et DU GOLFE DE GASCOGNE : c'est la *Bourgogne*, située dans l'E. de la France, et qui était unie à la *Bresse*, pour former le gouvernement de *Bourgogne-et-Bresse*, capitale Dijon.

Enfin six provinces versent entièrement leurs eaux dans la Méditerranée : une à l'E., vers le Jura : la *Franche-Comté*, capitale Besançon; — trois au S.-E. entre les Alpes, le Rhône et la Méditerranée : le *Dauphiné*, capitale Grenoble; l'*Etat d'Avignon*, province dépendante des papes, capitale Avignon; la *Provence*, capitale Aix; — une à l'extrémité S. de la France, vers les Pyrénées : le *Roussillon*, capitale Perpignan; — la dernière province est l'*île de Corse*, qui avait pour capitale Bastia.

Cette île ne formait pas un gouvernement général, mais seulement un *petit gouvernement*. Il y avait, en outre, sept autres petits gouvernements, enclavés dans les grands : c'étaient ceux de *Paris*, dans l'Ile-de-France; de *Boulogne*, dans la Picardie; du *Havre*, dans la Normandie; de *Sedan*, dans la Champagne; de *Toul*, de *Metz-et-Verdun*, dans la Lorraine; de *Saumur*, dans l'Anjou.

Date et historique sommaire de la réunion des provinces à la couronne de France.

L'ALSACE se divisait en *Basse-Alsace*, au nord, *Haute-Alsace*, au milieu, et *Suntgau*, au S. Elle appartenait à l'Allemagne, lorsque Bernard de Saxe-Weimar la conquit en 1639, et la laissa par sa mort à la France, qui la conserva par le traité de Westphalie (1648).

Cependant Strasbourg ne fut réunie à la France qu'en 1681, et Mulhouse, qui faisait partie de la confédération suisse, ne le fut qu'en 1798.

La LORRAINE appartint longtemps à des ducs sous la suzeraineté de l'Allemagne. En 1552, le roi de France, Henri II, en conquit une partie, les *Trois-Évêchés*, c'est-à-dire les évêchés de Metz, Toul et Verdun; le reste, qui conserva le nom de duché de Lorraine, fut cédé, en 1735, par le traité de Vienne, au roi de Pologne Stanislas Leczinski, par le duc François III, qui reçut en échange le grand-duché de Toscane; après la mort de Stanislas, le duché de Lorraine fut réuni à la France, en 1766.

La Lorraine comprenait, à l'O., le *Barrois* ou le duché de *Bar*, avec l'*Argonne lorraine* et le *Clermontois;* au S., le pays des *Vosges;* les petits gouvernements de *Toul* et de *Metz-et-Verdun* y étaient enclavés. Le Barrois se divisait en *Barrois royal* ou *mouvant* (à l'O de la Meuse), et *Barrois ducal* ou *non mouvant* (à l'E. de ce fleuve).

La FLANDRE a été longtemps un comté puissant, vassal de la France, puis compris dans les États du duc de Bourgogne, enfin dans ceux de l'Espagne et de l'Autriche; la partie la plus considérable de ce pays est aujourd'hui en Belgique, où elle forme les provinces de *Flandre orientale* et de *Flandre occidentale*. La Flandre française fut conquise sur l'Espagne par Louis XIV, en 1668, cédée par elle la même année, en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, et réunie définitivement à la France par la paix de Nimègue, en 1679. Elle se divisait en *Flandre maritime*, *flamande* ou *flammingante* (c'est-à-dire parlant flamand), au N.; — *Flandre wallonne*, *welche* ou *gallicane* (parlant un dialecte français), au milieu; — *Hainaut français*, et *Cambrésis*, au S.

L'ARTOIS fut au moyen âge un comté, qui suivit généralement le sort de la Flandre; une grande partie fut enlevée à l'Espagne, sous Richelieu (1640), et se trouva annexée à la France par le traité des Pyrénées, en 1659. Le reste fut conquis en même temps que la Flandre, et réuni par le traité de 1679. On le divisait en *Artois flammingant* et *Artois wallon*.

La PICARDIE comprenait l'*Amiénois*, le *Santerre*, le *Vermandois*, la *Thiérache*, formant la *Haute-Picardie;* — et le *Vimeu*, le *Ponthieu*, le *Boulonnais* et le *Calaisis* ou le *Pays reconquis*, formant la *Basse-Picardie*. On considérait encore comme des pays picards le *Beauvaisis*, le *Soissonnais*, le *Valois*, le *Laonnais* et le *Noyonnais*, qui avaient fait autrefois, en effet, partie de la Picardie, mais qui, dans la distribution des trente et un gouvernements généraux, ap-

partenaient à celui de l'Ile-de-France. Cette province fut longtemps soumise aux comtes de Flandre, passa aux Anglais sous Philippe de Valois, puis sous Charles VI, fut reconquise par Charles VII, cédée par celui-ci aux ducs de Bourgogne, en vertu du traité d'Arras (1435), et réunie à la couronne de France par Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire. Cependant Calais, qui en faisait partie, ne fut repris aux Anglais qu'en 1558, sous Henri II.

La CHAMPAGNE était divisée en *Champagne propre*, *Châlonnais*, *Rémois*, *Perthois*, *Argonne champenoise*, *Brie champenoise*, *Réthelois*, principauté de *Sedan*, *Vallage*, *Bassigny*, *Sénonais*. Elle fut longtemps un comté puissant, que la dernière héritière, Jeanne, apporta en dot au roi de France, Philippe le Bel, en même temps que la Navarre (1286).

L'ILE-DE-FRANCE renfermait les divisions suivantes : l'*Ile-de-France propre* (comprenant les petits pays de *France*, de *Parisis*, de *Goëlle*), la *Brie française*, le *Gâtinais français*, le *Hurepoix*, le *Mantais*, le *Vexin français*, le *Thimerais* ou *Perche français*, et les pays picards de *Beauvaisis*, de *Valois*, de *Soissonnais*, de *Noyonnais* et de *Laonnais*. Cette province, qui est le berceau de la monarchie française, faisait une grande partie des possessions de la couronne sous les Carlovingiens, lors de l'établissement du système féodal; mais les ducs de France finirent par en devenir presque entièrement les maîtres, et, à l'avénement des Capétiens, elle constitua le noyau du domaine royal.

La NORMANDIE était divisée en *Haute-Normandie*, à l'E., et *Basse-Normandie*, à l'O. La première renfermait le *Vexin normand*, le *Roumois*, le pays de *Caux*, le pays de *Bray*, le pays d'*Auge*, le *Lieuvin*, le pays d'*Evreux*. — La seconde comprenait la *Campagne de Caen*, le *Bessin*, le *Bocage*, le *Cotentin*, l'*Avranchin*, le *Houlme*, les *Marches* et l'*Ouche*. La Normandie, cédée au chef normand Rollon par le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911), forma dès lors un important duché, dont les ducs devinrent rois d'Angleterre dans le XI^e^ siècle; elle ne cessa cependant pas d'être vassale de la France. En 1203, Philippe Auguste la confisqua sur Jean sans Terre; en 1346, Édouard III l'annexa de nouveau à l'Angleterre; Charles V la réunit à la France, qui la perdit de nouveau sous Charles VI; elle fut reconquise enfin sous Charles VII, en 1450.

La BRETAGNE se divisait en *Haute-Bretagne*, à l'E., et *Basse-Bretagne*, à l'O.; dans la première étaient les diocèses de *Rennes*, de *Nantes*, de *Saint-Malo*, et celui de *Saint Brieuc*, formant à peu près le duché de *Penthièvre*. — La Basse-Bretagne comprenait les diocèses de *Tréguier*, de *Vannes*, de *Quimper* et de *Saint-Pol-de-Léon*. On

désignait ces deux derniers diocèses sous le nom de *Cornouailles*. La Bretagne forma, au moyen âge, un comté, puis un duché, qui fut annexé à l'Angleterre dans le XII^e^ siècle, et allié de ce royaume contre la France dans la guerre de Cent ans. Anne, dernière héritière de ce duché, le réunit à la couronne de France, en épousant Charles VIII et ensuite Louis XII. Claude, fille d'Anne et de Louis XII, assura à la couronne l'héritage de la Bretagne par son mariage avec François I^er^, et la réunion solennelle des deux pays eut lieu en 1532.

Le BOURBONNAIS se divisait en *Haut-Bourbonnais*, à l'E., et *Bas-Bourbonnais*, à l'O. Il fut réuni à la couronne par confiscation sous François I^er^, en 1523, après la défection du connétable de Bourbon.

Le NIVERNAIS renfermait le *Morvan nivernais*, à l'E. Il porta d'abord le titre de comté, puis de duché à partir de 1538. Il appartint longtemps aux comtes de Flandre, ensuite aux ducs de Bourgogne, enfin aux maisons de Clèves et de Mantoue; Mazarin l'acheta aux ducs de Mantoue en 1659. A la mort de ce ministre, le duché passa à son neveu, et revint à la couronne, par réversion, en 1665.

Le BERRI se divisait en *Haut-Berri*, à l'E., et *Bas-Berri*, à l'O.; le premier comprenait la *Sologne berrichonne*. Cette province avait le titre de comté, lorsqu'un de ses comtes, Hirpin, la vendit à Philippe I^er^, en 1095. Elle ne fut plus désormais détachée de la couronne que pour servir d'apanage à des princes ou des princesses du sang; après la mort de la reine Louise, veuve de Henri III, à laquelle cet apanage appartenait, elle fut définitivement réunie au royaume, en 1601.

L'ORLÉANAIS se divisait en *Orléanais propre*, *Beauce*, *Gâtinais orléanais*, *Blaisois*, *Sologne orléanaise*, et *Bas-Perche* ou *Perche orléanais*, appelé aussi *Perche-Gouet*. Cette province faisait partie des domaines de Hugues Capet, lors de l'avénement des Capétiens en 987, et elle a été, avec l'Ile-de-France, le berceau de la monarchie. Louis VI la purgea des petits seigneurs qui l'infestaient.

La TOURAINE renfermait la *Brenne*, au S. Elle a appartenu, pendant les XI^e^ et XII^e^ siècles, aux comtes de Chartres et de Blois, puis aux comtes d'Anjou, et à l'Angleterre par l'avénement de la maison d'Anjou. Philippe Auguste s'en empara en 1203. Henri III, roi d'Angleterre, céda définitivement cette province à saint Louis par le traité d'Abbeville (1259).

L'ANJOU eut d'abord le titre de comté; il fut annexé aux possessions anglaises par l'avénement de Henri Plantagenet, l'un de ses comtes, à la couronne d'Angleterre; il fut confisqué par Philippe Auguste sur Jean sans Terre; Louis VIII le laissa, avec le Maine, à Charles, son

troisième fils, qui devint roi de Naples. Philippe de Valois s'en trouvait possesseur lors de son avénement (1628), et le réunit une seconde fois à la couronne; le roi Jean le donna à l'un de ses fils, Louis, qui devint le chef d'une seconde branche de rois de Naples de la maison d'Anjou. Le roi René, possesseur de l'Anjou et de la Provence, étant mort en 1480, Louis XI déclara l'Anjou réuni à la couronne.

Le Maine se divisait en trois parties: le *Haut-Maine*, à l'O., le *Bas-Maine*, à l'E., et le *Haut-Perche* ou *Grand-Perche*, au N.-E. Il suivit généralement le sort de l'Anjou, et fut réuni à la monarchie sous Louis XI, après la mort de Charles du Maine, neveu du roi René (1481); mais Henri II le donna en apanage à son fils Henri, qui, étant devenu roi, le céda à son frère le duc d'Alençon; après la mort de ce dernier, le Maine se trouva définitivement réuni à la couronne, en 1584.

L'Auvergne se divisait en *Basse-Auvergne*, au N., et *Haute-Auvergne*, au S.; la première renfermait au N. la *Limagne*, et au N.-O. le pays de *Combraulles*, comprenant lui-même le pays de *Franc-Alleu*. C'était, au moyen âge, un comté, qui se divisa, en 1155, en deux parties: le *comté d'Auvergne*, et le *dauphiné d'Auvergne*, qui contenait la Limagne. Le comté fut confisqué par Philippe Auguste; le dauphiné passa à la maison de Bourbon, et fut confisqué, avec le Bourbonnais, par François Ier. — Un deuxième comté d'Auvergne, formé au XIVe siècle, resta longtemps, avec le comté de Boulogne, au pouvoir de la maison de La Tour d'Auvergne, dont la dernière héritière le légua à Catherine de Médicis; il ne quitta plus désormais la famille des rois de France, mais il ne fut définitivement réuni à la couronne qu'en 1610, par l'avénement de Louis XIII, à qui il avait été cédé par Marguerite de Valois, fille de Catherine.

La Marche se divisait en *Haute-Marche*, à l'E., et *Basse-Marche*, à l'O. Elle fut, au moyen âge, un comté, qui appartint à la maison de Lusignan, et que Philippe le Bel obtint par confiscation en 1309; il la légua à son fils Charles le Bel; elle passa ensuite dans la maison de Bourbon, et fut confisquée par François Ier.

Le Limousin faisait partie des domaines qu'Éléonore d'Aquitaine apporta en dot au roi d'Angleterre, Henri II; Philippe Auguste s'en empara en 1203; saint Louis le rendit aux Anglais en 1239; il fut reconquis sous Charles V, en 1365.

Le Poitou était divisé en *Haut-Poitou*, à l'E., et *Bas-Poitou*, à l'O.; on remarquait, parmi les petits pays du premier, la *Gâtine*, et, parmi ceux du second, le *Bocage*, la *Plaine* et le *Marais*. Il passa dans les domaines du roi d'Angleterre Henri II, par son mariage avec Éléonore d'Aquitaine; Philippe Auguste le réunit à la France. Les Anglais en redevinrent maîtres après la bataille de Poitiers; il fut reconquis sous Charles V, en 1373.

L'Aunis était le plus petit des gouvernements généraux de la France. Il a suivi généralement le sort du Poitou, et rentra dans le domaine de la France sous Charles V.

La Saintonge eut le sort des deux provinces précédentes, et fut aussi réunie sous Charles V, en 1373.

L'Angoumois était, au moyen âge, le comté d'*Angoulême*, qui appartint à la maison de Lusignan et qui fut réuni à la monarchie sous Philippe le Bel; devenu l'apanage de Louis d'Orléans, fils de Charles V, il passa dans la branche des seconds Valois; François Ier, issu de cette branche, en fit un duché qu'il donna à sa mère, et qu'il réunit à la couronne après la mort de celle-ci.

La Guienne comprenait le *Bordelais*, le *Médoc*, le *Bazadais*, le pays de *Born*, le *Périgord*, le *Quercy*, l'*Agenais*, le *Rouergue*. Elle avait été réunie un instant à la couronne par le mariage de Louis VII avec Éléonore; mais elle fut portée à l'Angleterre, en 1154, par la même princesse, lorsqu'elle épousa Henri II; elle fut enlevée aux Anglais par Charles VII; Louis XI la donna comme apanage à son frère Charles, à la mort duquel elle fut définitivement réunie au domaine de la couronne, en 1472.

La Gascogne renfermait un grand nombre de petits pays: à l'E., l'*Armagnac* (comprenant le *Fezenzac*, l'*Estarac* et le *Fezenzaguel*); — au N., la *Lomagne*, le *Condomais*, le *Gabardan*, — au S., le *Conserans* ou *Couserans*, le *Comminges*, les *Quatre-Vallées*, le *Nébouzan*, le *Magnoac*, le *Bigorre*; — à l'O., le *Tursan*, la *Chalosse*, le *Marsan*, les *Landes* (divisées en *Grandes Landes*, à l'O., et *Petites Landes*, y compris le pays d'*Albret*, à l'E.), les *Marennes*, le *Labourd*; — au S.-O., la *Soule*, enclavée dans le Béarn. Elle a constamment suivi le sort de la Guienne depuis le Xe siècle, si ce n'est que certaines portions entrèrent dans les possessions de la maison d'Albret, puis de la maison de Bourbon, après le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, et furent réunies à la couronne par l'avénement de Henri IV (1589). Le Comminges eut ses comtes particuliers, qui s'éteignirent en 1548, et il fut alors réuni à la couronne.

Le Béarn se composait de deux parties: le *Béarn proprement dit*, à l'E., et la *Basse-Navarre* ou la *Navarre française*, à l'O. Ces deux pays appartinrent à la maison d'Albret, puis à celle de Bourbon, et furent réunis à la couronne par l'avénement de Henri IV.

Le comté de Foix appartint aussi aux maisons d'Albret et de Bourbon, et fut réuni à la monarchie en même temps que le Béarn.

Le Languedoc se divisait en trois parties : 1° le *Haut-Languedoc*, qui renfermait le *Toulousain*, l'*Albigeois*, le *Lauraguais*, et les pays de *Mirepoix*, de *Razès* et de *Carcassonne* ou de *Carcassès*; — 2° le *Bas-Languedoc*, qui se composait des pays de *Narbonne*, de *Béziers*, de *Montpellier*, de *Nîmes* et d'*Uzès*; — 3° les *Cévennes*, où se trouvaient le *Vivarais*, le *Velay*, le *Gévaudan* et le pays d'*Alais*. La partie orientale du Languedoc fut conquise par Louis VIII dans la guerre des Albigeois, et réunie à la couronne sous le nom de *sénéchaussées de Beaucaire* et de *Carcassonne*; le reste, qui conserva le nom de *comté de Toulouse*, fut cédé à Alphonse de Poitiers par le traité de Meaux (1229), et passa, après sa mort (1270), à son neveu Philippe le Hardi.

Le Lyonnais était divisé en trois parties : le *Lyonnais* propre, le *Beaujolais* et le *Forez*. Le Lyonnais propre appartint longtemps aux archevêques de Lyon; Philippe le Bel le fit entrer sous le sceptre des rois de France en 1312. Le Beaujolais eut ses sires particuliers; le Forez eut ses comtes; ils finirent par tomber l'un et l'autre au pouvoir de la maison de Bourbon, et ils furent confisqués, en même temps que le Bourbonnais, par François Ier (1523).

La Bourgogne comprenait, au N., le *Dijonnais*, le pays de la *Montagne*, l'*Auxerrois*, l'*Auxois*; — à l'O., le *Morvan bourguignon* et l'*Autunois*; — au S., le *Chalonnais*, le *Mâconnais*, le *Charollais*, le *Brionnais*. A la Bourgogne était annexée la *Bresse*, qui était divisée en *Bresse* propre, *Bresse chalonnaise*, *Dombes*, *Bugey* et pays de *Gex*.

Excepté la Bresse, ces diverses divisions composaient à peu près le *duché de Bourgogne*, qui fut si puissant au moyen âge, et qui, après avoir été incorporé déjà deux fois à la couronne, sous le roi Robert et sous le roi Jean, reprit une existence indépendante en 1363, acquit son plus grand éclat à la fin du XIVe siècle et dans le XVe, et réunit un nombre considérable de fiefs en Flandre, en Brabant, en Picardie, etc.; enfin, après la mort de Charles le Téméraire, qui ne laissait qu'une fille, il revint à la couronne de France, comme fief masculin, sous Louis XI, en 1477.

La Bresse, le Bugey et le pays de Gex appartenaient depuis longtemps à la maison de Savoie, lorsque Charles-Emmanuel les céda à Henri IV, en 1601. La principauté de Dombes appartenait à la maison de Bourbon, et François Ier la confisqua après la mort du connétable; mais elle fut remise à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, en 1560; Mlle de Montpensier la légua, en 1681, au duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV; le comte d'Eu, fils de ce prince, l'échangea avec le roi, en 1762, contre différentes terres, et elle se trouva ainsi réunie à la couronne.

La Franche-Comté était divisée en quatre grands bailliages : *Amont*, *Aval*, *Besançon* et *Dôle*. Elle était répartie, dans les IXe et Xe siècles, entre les royaumes de Bourgogne transjurane et de Bourgogne cisjurane; elle fut comprise ensuite dans le royaume d'Arles, entra dans l'empire Germanique en 1033, et y demeura longtemps sous le nom de *comté de Bourgogne*, elle prit aussi, à cause des priviléges qu'on lui accorda, le nom de *Franche-Comté de Bourgogne*. Elle fut un instant réunie à la couronne de France, au commencement du XIVe siècle, par le mariage de Jeanne, héritière de ce comté, avec Philippe le Long. Jeanne ayant ensuite épousé Eudes, duc de Bourgogne, en 1322, la Franche-Comté entra dans le duché de Bourgogne, auquel elle fut unie, presque sans interruption, jusqu'en 1477; mais, à la mort de Charles le Téméraire, elle fut, comme fief germanique et féminin, apportée à l'empire d'Allemagne et à la maison d'Autriche, par le mariage de Marie, fille de ce duc, avec l'empereur Maximilien. Elle fut incorporée par Charles-Quint dans le *cercle de Bourgogne*, qui était formé généralement des Pays-Bas, possédés autrefois par la maison de Bourgogne; elle passa, après cet empereur, sous la domination de son petit-fils Philippe II, roi d'Espagne. Louis XIV la conquit sur les Espagnols en 1668, mais la rendit presque immédiatement, à la paix d'Aix-la-Chapelle; il s'en empara de nouveau en 1674, et la garda définitivement par le traité de Nimègue (1679).

Le Dauphiné se divisait en *Haut-Dauphiné* et *Bas-Dauphiné*, le premier comprenait, entre autres petits pays, le *Grésivaudan*, le *Briançonnais*, le *Champsaur*, l'*Embrunais*, le *Gapençais*, les *Baronnies*; le second comprenait le *Viennois*, le *Valentinois*, le *Royans* ou *Royanez*, le *Diois*, le *Tricastin* et la *principauté d'Orange*, qui était enclavée dans l'État d'Avignon. Le dernier héritier du Dauphiné, Humbert II, le céda à Jean, fils de Philippe de Valois, à condition que le fils aîné des rois de France prendrait le nom de *dauphin*; la réunion du Dauphiné à la couronne eut ainsi lieu en 1355. Cependant la principauté d'Orange ne fut réunie à la France qu'en 1714, par Louis XIV, après l'extinction de la branche de la maison de Nassau qui la possédait depuis le XVIe siècle.

L'État d'Avignon était une province dépendante des papes avant la révolution de 1789. Il se divisait en deux parties : 1° le *comtat d'Avignon*, comprenant la ville d'Avignon et un très-petit territoire voisin; 2° le *comtat Venaissin*, qui avait pour capitale Carpentras. Le comtat Venaissin appartenait au comté de Toulouse, lorsque Alphonse, frère de saint Louis, épousa l'héritière de ce comté. Après la mort de ce prince, Philippe le Hardi réunit le comtat à la

couronne, mais le céda peu de temps après au pape Grégoire X, en 1273. Avignon fut d'abord partagé, à la mort d'Alphonse, entre Philippe le Hardi et Charles d'Anjou, son oncle, comte de Provence; celui-ci finit par en être seul possesseur : enfin les papes, qui vinrent s'y fixer en 1309, l'achetèrent, en 1348, de la comtesse de Provence, Jeanne de Sicile. Les deux divisions, réunies désormais, formèrent l'État ou la province d'Avignon, qui dépendit des papes jusqu'en 1791; alors un décret de l'Assemblée législative les déclara territoire français et en forma le département de Vaucluse.

La Provence était divisée en *Haute-Provence*, au N., et *Basse-Provence*, au S. Elle fit partie du royaume de Bourgogne cisjurane, puis du royaume d'Arles, et entra, en 1033, dans l'empire d'Allemagne, tout en conservant ses *comtes* particuliers. Au XIII^e^ siècle, Charles d'Anjou, frère de saint Louis et roi de Naples, ayant épousé l'héritière de ce comté, devint maître de la Provence, qui se trouva ainsi longtemps unie aux États siciliens. En 1481, à la mort d'un autre Charles d'Anjou, comte du Maine, neveu du roi René, qui légua sa souveraineté à Louis XI, cette province se trouva annexée au domaine royal; mais la réunion ne fut définitivement prononcée qu'en 1487.

Le Roussillon était divisé en *Roussillon propre*, au N., et *Cerdagne française*, au S. Les rois d'Aragon le possédaient, lorsque Louis XI l'acheta, en 1462; Charles VIII le rendit, en 1493, par le traité de Narbonne, à Ferdinand d'Aragon, et il resta attaché à l'Espagne jusqu'en 1642, époque où il fut conquis par Louis XIII; le traité des Pyrenées, en 1659, le réunit définitivement à la France.

La Corse appartenait depuis longtemps aux Génois, quand Paoli chercha à l'ériger en république indépendante, en 1755. Gênes, ne pouvant soumettre les Corses insurgés, vendit, en 1768, ses droits à la France, qui s'empara de l'île, après quelque résistance.

Origine et but de la division de la France en départements.

La France fut divisée, en 1790, par l'Assemblée nationale, en *départements*, divisions plus nombreuses que les provinces, plus uniformes dans leur étendue, plus faciles à administrer, et propres surtout à faire disparaître l'esprit local et les mœurs particulières et tranchées des diverses provinces, pour les fondre en un seul caractère national.

Il n'y eut d'abord que 83 départements, parce que le département de Vaucluse ne fut formé qu'en 1791; qu'au lieu des départements du Rhône et de la Loire, il n'y en avait qu'un, nommé *Rhône-et-Loire*, et que Tarn-et-Garonne ne fut créé que sous l'Empire, aux dépens

des départements voisins. En 1812, à l'apogée de la puissance de Napoléon, il y en avait cent trente, sans compter les vingt-quatre départements du royaume d'Italie, gouvernés par un vice-roi sous la dépendance de l'empereur des Français. Aujourd'hui le nombre des départements est de quatre-vingt-six; chaque département est partagé en *arrondissements;* l'un de ces arrondissements a toujours pour chef-lieu la *préfecture*, c'est-à-dire le chef-lieu du département; les autres ont pour chefs-lieux des *sous-préfectures*.

Départements et villes principales du versant de la mer du Nord

1° Bassin du Rhin.

Département du Haut-Rhin (494 000 hab.). — Chef-lieu : *Colmar*, près de l'Ill et du chemin de fer de Strasbourg à Bâle; draps et toiles peintes; 16 500 hab.[1] (21 000).

Sous-préfectures : *Béfort* ou *Belfort*, place très-forte. — *Altkirch*, sur l'Ill.

Autres lieux : *Mulhouse* ou *Mulhausen*, sur l'Ill, sur le canal du Rhône au Rhin et sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; toiles peintes (28 000 hab.). — *Thann*, ville très-industrieuse. — *Sainte-Marie aux Mines;* mines de plomb, d'argent et de cuivre. — *Neuf-Brisach*, place forte, près du Rhin.

Département du Bas-Rhin (587 000 hab.). — Chef-lieu : *Strasbourg* (anc. *Argentoratum*), sur l'Ill, sur le canal de l'Est et près du Rhin, à la tête d'un double chemin de fer, dirigé sur Paris et sur Bâle; place très-forte, belle cathédrale; 65 000 hab. (75 000); invention de l'imprimerie, en 1436.

Sous-préfectures : *Wissembourg* (en allemand *Weissenburg*), place forte, sur la Lauter. — *Saverne* (en allemand *Zabern*), sur la Zorn; château célèbre, où l'on vient de fonder un asile pour les veuves des fonctionnaires de l'État. — *Schlestadt*, *Schélestat* ou *Sélestat* (en allemand *Schlettstadt*), place forte, sur l'Ill et sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle. 10 000 hab.

Autres lieux : *Haguenau*, récemment fortifiée; bataille de 1793. — *Mutzig;* manufacture d'armes à feu. — *Lauterbourg*, place forte. — *La Petite-Pierre* (en allemand *Lutzelstein*), petite ville fortifiée, au

1. La population que nous donnons ici aux villes de France est, en nombres ronds, celle du recensement de 1851; elle ne comprend pas les étrangers, les militaires, les marins, etc., mais seulement la population normale ou municipale, agglomérée, et sans y renfermer par conséquent les hameaux épars qui dépendent des communes. Quand la différence entre la population *normale agglomérée* et la population *totale* est très-considérable, nous faisons connaître cette dernière entre parenthèses. Nous n'indiquons pas la population des villes de moins de 10 000 habitants.

milieu des Vosges. — *Bischwiller*, *Bouxwiller*, intéressantes par leur industrie. — *Barr*, entourée de beaux vignobles. — *Molsheim;* manufacture d'armes blanches.

Département des Vosges (427 000 hab.). — Chef-lieu : *Épinal*, sur la Moselle ; 10 000 hab.

Sous-prefectures : *Saint-Dié*, sur la Meurthe. — *Remiremont*, sur la Moselle. — *Mirecourt ;* fabriques d'instruments de musique et de dentelles. — *Neufchâteau*, près de la Meuse.

Autres lieux : *Domremy*, village, patrie de Jeanne d'Arc. — *Rambervillers*, ville très industrieuse ; papeteries. — *Gérardmer ;* trois petits lacs pittoresques ; fromages renommés. — *Plombières*, *Contrexeville* et *Bussang ;* eaux minérales.

Département de la Meurthe (450 000 hab.). — Chef-lieu : *Nancy*, très-belle ville, près de la Meurthe, sur le canal de la Marne au Rhin et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; place Stanislas ; broderies et tapisseries renommées ; 39 000 hab. (45 000).

Sous-préfectures : *Lunéville*, 12 000 hab. (16 000) ; château des anciens ducs de Lorraine ; traité de paix de 1801 ; fabriques de faïence. — *Toul* (anc. *Tullum*), place forte, sur la Moselle et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg. — *Château-Salins ;* salines. — *Sarrebourg*, sur la Sarre et sur le chemin de fer de Strasbourg.

Autres lieux remarquables : *Dieuze*, sur le canal des Salines ; renommée par ses grandes salines. — *Vic*, au milieu de vastes bancs de sel gemme. — *Pont-à-Mousson*, sur la Moselle. — *Baccarat*, sur la Meurthe ; manufacture de cristaux. — *Saint-Quirin* et *Cirey*, villages, avec une célèbre manufacture de glaces. — *Marsal*, place forte. — *Phalsbourg*, place forte.

Département de la Moselle (460 000 hab.). — Chef-lieu : *Metz* (anc. *Divodurum*, puis *Mediomatrices* et *Mettis*), place très-forte, sur la Moselle ; unie par un chemin de fer à la Prusse rhénane et à la ligne de Paris à Strasbourg ; belle cathédrale ; 43 500 hab. (57 000). Siége brillant soutenu par François de Guise contre Charles-Quint, en 1522 ; école d'application de l'artillerie et du génie ; arsenal très-important.

Sous-préfectures : *Thionville*, jolie ville et place forte, sur la Moselle ; belles défenses de 1792 et 1814. — *Sarreguemines ;* fabriques de faïence. — *Briey*, dans une gorge des Ardennes orientales.

Autres lieux : *Bitche*, *Longwy*, *Sierck*, places fortes. — *Forbach*, près de la frontière, sur le chemin de fer de Metz à Francfort.

2° Bassin de la Meuse.

Département de la Meuse (329 000 hab.). — Chef-lieu : *Bar-le-Duc*, sur l'Ornain, sur le canal de la Marne au Rhin et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; 14 000 hab.

Sous préfectures : *Montmédy*, place forte, sur le Chiers ; — *Verdun* (anc. *Verodunum*), sur la Meuse ; 10 000 hab. — *Commercy*, sur la Meuse.

Autres lieux : *Varennes-en-Argonne ;* arrestation de Louis XVI en 1791. — *Clermont-en-Argonne*, ancienne capitale du Clermontois. — *Saint-Mihiel*, sur la Meuse. — *Vaucouleurs*, près de la Meuse ; souvenir de Jeanne d'Arc. — *Ligny*, sur l'Ornain et sur le canal de la Marne au Rhin ; combat de 1814, et rencontre des souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse en 1815[1]. — *Stenay*, sur la Meuse ; ancienne place forte.

Département des Ardennes (331 000 hab.). — Chef-lieu : *Mézières*, petite ville, mais place très-forte, sur la Meuse ; brillamment défendue par Bayard contre l'armée de Charles-Quint, en 1521 ; belle résistance contre les alliés en 1815.

Sous-préfectures : *Sedan*, place forte, sur la Meuse ; 11 000 hab. (17 000) ; fabriques de beaux draps. — *Rocroi*, place forte, victoire de Condé sur les Espagnols, en 1643. — *Rethel*, sur l'Aisne ; victoire de Turenne sur les Frondeurs, en 1650. — *Vouziers*, ville fortifiée, sur l'Aisne.

Autres lieux : *Givet*, place forte, sur la Meuse ; fabriques de colle forte et de cire à cacheter. — *Fumay*, sur la Meuse ; carrières d'ardoises. — *Charleville*, sur la Meuse, très-près de Mézières, qu'elle surpasse en étendue. — *Grand-Pré*, où Dumouriez arrêta les Prussiens en 1793. — *Attigny*, résidence royale sous les deux premières races. — *Carignan*, sur le Chiers.

3° Bassin de l'Escaut.

Département du Nord (1 158 000 hab.). — Chef-lieu : *Lille*, en flamand *Ryssel*, place très-forte, sur la Deule, et à la bifurcation des chemins de fer qui, de Paris, vont à Gand et à Dunkerque ; fabriques de dentelles, de velours et de toiles ; belle citadelle, élevée par Vauban ; plusieurs siéges brillamment soutenus, particulièrement en 1708 et 1792 ; 68 500 habitants (76 000).

Sous-préfectures : *Dunkerque*, place forte et port de mer, à la tête

1. Il ne faut pas confondre ce Ligny avec un autre situé en Belgique, près de Fleurus, et célèbre par une bataille en 1815.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'un chemin de fer; 19 000 hab.; prise par Turenne sur les Espagnols en 1658.—*Hazebrouck*, à la jonction de trois chemins de fer se rendant à Dille, à Dunkerque, à Calais.—*Douai*, place forte; fabriques de toiles; fonderie de canons; arsenal; école d'artillerie; 16 000 hab.—*Cambrai* (anc. *Camaracum*), place forte, sur l'Escaut; fabriques de toiles; 15 000 h.; traité de 1529; belle défense de 1793. —*Valenciennes* (anc. *Valentianæ*), place forte, sur l'Escaut et sur le chemin de fer de Paris à Bruxelles; fabriques de dentelles et de toiles; mines de charbon de terre; 18 000 hab.; défense héroïque de 1793; — *Avénes*, place forte.

Autres lieux : *Gravelines*, place forte et port de mer, vers l'embouchure de l'Aa. — *Bailleul;* 10 000 hab. — *Bergues*, place forte. — *Cassel;* trois batailles livrées par trois Philippe de France. — *Hondschoote;* victoire des Français sur les Autrichiens en 1793. — *Roubaix* et *Tourcoing*, villes de 20 000 hab., remarquables par leurs fabriques de toutes sortes de tissus. — *Armentières*, ville industrieuse, sur la Lys.—*Saint-Amand;* eaux minérales.—*Condé*, place forte, sur l'Escaut.—*Bouchain*, *Le Quénoy*, *Landrecies*, places fortes. — *Maubeuge*, autre place forte; manufacture d'armes — *Wattignies;* bataille gagnée par Jourdan en 1793. — *Denain;* victoire de Villars, en 1712, et riches mines de houille. — *Bouvines;* victoire de Philippe Auguste, en 1214. — *Anzin;* importantes houillères. — *Le Cateau-Cambresis*, ville manufacturière; traité de 1559, entre la France et l'Espagne. — *Malplaquet;* victoire de Marlborough et du prince Eugène sur les Français, en 1709.

Département du Pas-de-Calais (693 000 hab.). — Chef-lieu : *Arras* (anc. *Nemetacum* ou *Atrebates*), belle ville, place forte, sur le chemin de fer du Nord; fabriques de batistes; 22 000 hab.

Sous-préfectures : *Saint-Omer*, place forte, sur l'Aa et sur le chemin de fer de Lille à Calais; fabriques de draps; 19 000 hab. — *Béthune*, place forte. — *Boulogne sur-Mer* (anc. *Bononia* ou *Gesoriacum*), port très-fréquenté et place forte, à la tête d'un chemin de fer; belle colonne qui rappelle le camp de Napoléon et la flottille rassemblée contre l'Angleterre en 1804; 30 000 hab. — *Montreuil-sur-Mer*, placée à quelque distance de la mer, sur la Canche et sur le chemin de fer de Boulogne; siéges fameux en 1537 et 1554. — *Saint-Pol*, brûlée par Charles-Quint en 1557.

Autres lieux : *Calais*, port de mer et place forte, à la tête d'un chemin de fer; 10 000 hab.; prise par les Anglais en 1347, et reprise sur eux par François de Guise en 1558. — *Aire*, place forte. — *Ardres;* entrevue du camp du Drap d'Or entre François Ier et Henri VIII, en 1520. — *Azincourt;* victoire de Henri V d'Angleterre, en 1415. — *Lens;* victoire de Condé, en 1648.—*Hesdin*, place forte.—*Bapaume*, ancienne place forte; *Guinegate* ou *Enguinegate;* bataille de 1479, entre Maximilien et Louis XI, et bataille des *Éperons*, en 1513. — *Thérouanne*, ancienne place forte; ruinée par Charles-Quint en 1553.

Départements et villes principales du versant de la Manche.

1° Bassin de la Somme.

Département de la Somme (570 000 hab.).—Chef-lieu : *Amiens* (anc. *Samarobriva*, puis *Ambiani*), sur la Somme, près de la bifurcation du chemin de fer du Nord en deux branches, qui se rendent à Boulogne et à Douai; belle cathédrale; citadelle; fabriques de velours, de tapis et de casimirs; 44 000 hab. (52 000); traité de 1802, entre la France et l'Angleterre.

Sous-préfectures : *Abbeville*, sur la Somme et sur le chemin de fer de Boulogne; fabriques de draps, de moquettes et de toiles; 13 000 hab. (19 000). — *Péronne*, place très-forte, sur la Somme; vainement assiégée plusieurs fois par les Espagnols; captivité de Charles le Simple et de Louis XI; traités de Louis XI avec Charles le Téméraire, et de Henri III avec Henri de Guise.—*Doullens*, place très-forte, sur l'Authie. — *Montdidier*, patrie du philanthrope Parmentier.

Autres lieux : *Saint-Valery-sur-Somme*, port de mer. — *Ham*, château fort, qui a été le lieu de captivité de plusieurs prisonniers célèbres. — *Roye;* commerce de grains. — *Albert*, autrefois *Ancre;* souterrains curieux. — *Corbie* et *Saint-Ricquier*, connues par leurs anciennes abbayes.—*Picquigny*, sur la Somme; paix de 1475, entre Louis XI et Édouard IV. — *Crécy;* victoire d'Édouard III, roi d'Angleterre, en 1346. — *Testry;* bataille de 687, entre Pépin d'Héristal et Thierri III.

2° Bassin de la Seine.

Départements traversés par la Seine.

Département de l'Aube. (265 000 hab.) — Chef-lieu : *Troyes* (anc. *Augustobona* ou *Tricasses*), sur la Seine, et sur un chemin de fer qui l'unit à Paris; fabriques de toiles et de bonneterie; papeterie; 26 000 hab.; belle cathédrale, traité de 1420, entre Henri V, roi d'Angleterre, et Charles VI.

Sous-préfectures : *Nogent-sur-Seine*, près de laquelle sont les ruines de l'abbaye du Paraclet. — *Bar-sur-Seine*, ruinée par les An-

glais dans la guerre de Cent ans. — *Arcis-sur-Aube* et *Bar-sur-Aube;* batailles de 1814.

Autres lieux : *Brienne-le-Château*, ancienne école militaire, où Bonaparte a été élevé; bataille livrée par cet empereur en 1814. — *Clairvaux*, ancienne abbaye dont saint Bernard fut le premier abbé, et qui a été transformée en une maison de détention. — *Méry*, où commence la navigation de la Seine.

Département de Seine-et-Marne (1 345 000 hab.).—Chef-lieu : *Melun* (anc. *Melodunum*), sur la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Lyon.

Sous-préfectures : *Meaux* (anc. *Jatinum*, puis *Meldi*), sur la Marne et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; belle cathédrale gothique. — *Coulommiers*, sur le Grand Morin; ville agréable et industrieuse. — *Provins;* commerce de grains et de roses; antiquités; eaux minérales. — *Fontainebleau*, jolie ville, près de la Seine et du chemin de fer de Paris à Lyon; château et magnifique forêt

Autres lieux : *la Ferté-sous-Jouarre*, sur la Marne; carrières de pierres meulières.—*Lagny* et *Brie-Comte-Robert;* commerce de grains. — *Nemours*, sur le canal du Loing. — *Château-Landon;* carrières de pierres de construction. — *Montereau*, au confluent de la Seine et de l'Yonne, et à la bifurcation des chemins de fer de Lyon et de Troyes; assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, en 1419, et victoire de Napoléon, en 1814.

Département de la Seine (1 422 000 hab.).—Chef-lieu : PARIS (anc. *Lutetia*, puis *Parisii*), capitale de la France, sur les deux rives de la Seine et sur deux îles de ce fleuve, l'île de la Cité et l'île Saint-Louis; le canal Saint-Martin traverse l'E., et la Bièvre le S.-E.; 27 kilomètres de circuit; 996 000 hab. (1 053 000). Première ville de l'Europe par la culture des lettres, des sciences et des arts, et par le nombre et la variété des monuments publics; la quatrième pour l'étendue (après Londres, Moscou et Saint-Pétersbourg), et la seconde par la population (après Londres). Son enceinte est marquée par un mur d'octroi, le long duquel règnent les boulevards extérieurs, au delà est l'enceinte des fortifications, qui est couverte par seize forts détachés. Les boulevards intérieurs sont une sorte de large et belle rue qui décrit dans la ville un vaste circuit. — *Principaux lieux de promenade :* les boulevards, les Champs-Élysées, les jardins des Tuileries, du Luxembourg, des Plantes. — *Belles rues :* celles de la Paix, de Castiglione, de Rivoli, etc. — *Places* Vendôme, de la Concorde et du Carrousel; Champ de Mars. — *Palais :* les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal, l'Élysée, la Bourse, le palais du Luxembourg, le palais du Corps Législatif, le palais de Justice.—*Principales églises :* Notre-Dame, Sainte-Geneviève (Panthéon), Saint-Eustache, la Madeleine, Saint-Sulpice, Saint-Roch, Saint-Germain-l'Auxerrois. — *Principaux hospices et hôpitaux :* l'hôpital Saint-Louis, l'Hôtel-Dieu, l'hospice des Quinze-Vingts, la Salpêtrière, l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, avec l'école de chirurgie et de pharmacie militaires. — *Établissements consacrés à la science et à l'instruction :* l'Observatoire, l'Institut, la Sorbonne (siége des facultés de théologie, des lettres et des sciences), le collége de France, l'école de Médecine, l'école de Droit, l'école des Mines, les Archives, avec l'école des Chartes, l'école de Pharmacie, l'école Polytechnique, l'école Normale, l'école des Beaux-Arts, l'école centrale des Arts et Manufactures, le Muséum d'histoire naturelle, la Bibliothèque impériale, avec l'école des langues orientales, les bibliothèques Sainte-Geneviève, de l'Arsenal, Mazarine, etc., le Conservatoire de musique, celui des Arts et Métiers, les musées du Louvre, du Luxembourg, etc. — *Édifices divers :* l'hôtel de ville, l'hôtel des Invalides, l'École militaire, l'hôtel de la Monnaie, la colonne Vendôme, la colonne de Juillet, l'arc de triomphe de l'Étoile, les portes Saint-Denis et Saint-Martin.

Sous-préfectures : *Saint-Denis;* sur le canal du même nom, près de la Seine et du chemin de fer du Nord, avec d'importantes fortifications; belle église de l'ancienne abbaye, avec les tombeaux des rois; 12 000 hab. (16 000). — *Sceaux*, à la tête d'un chemin de fer; manufacture de faïence; marché de bestiaux.

Autres lieux : *Vincennes;* beau bois, château fort, qui a été une résidence royale. —*Montreuil-sous-Bois;* pêches renommées et autres bons fruits en espaliers.—*Belleville*, avec *Ménilmontant;* 34 000 hab.; —*Bercy;* commerce de vins; 11 000 hab.;—*La Villette;* beau bassin où aboutit le canal de l'Ourcq; 19 000 hab.—*La Chapelle;* 18 500 h. — *Montmartre;* carrières de plâtre; 19 000 hab. — *Batignolles-Monceaux*, 28 000 hab. — *Neuilly-sur-Seine;* château; 16 000 hab. — *Passy;* eaux minérales. — *Vaugirard;* 15 000 hab. — *Gentilly;* 14 000 hab.; hospice de Bicêtre. — *Arcueil;* aqueduc célèbre. — *Choisy-le-Roi*, fabriques de maroquin, de faïence, de verre, de produits chimiques. — *Charenton*, au confluent de la Marne et de la Seine; maison d'aliénés. — *Alfort*, école vétérinaire.

Département de Seine-et-Oise (472 000 hab.). — Chef-lieu : *Versailles*, belle ville, sur un plateau, à la rencontre de deux chemins de fer partant de la rive droite et de la rive gauche de la Seine, à Paris; grand et admirable château, bâti par Louis XIV, avec un pré-

cieux musée historique ; jardin et parc superbes, avec les châteaux du grand et du petit Trianon ; 29 000 hab. (35 000).

Sous-préfectures : *Pontoise*, sur l'Oise ; commerce de blé. — *Mantes*, surnommée la *Jolie*, sur la Seine, et sur le chemin de fer de Rouen. — *Rambouillet;* château et forêt. — *Étampes;* commerce de grains et de farine. — *Corbeil*, sur la Seine, au confluent de l'Essonne, et à la tête d'un chemin de fer qui se rattache à celui de Paris à Orléans.

Autres lieux : *Sèvres*, sur la Seine ; manufacture de porcelaine. — *Meudon*, château célèbre, sur une hauteur. — *Saint-Cloud*, sur la Seine et sur le chemin de fer de la rive droite ; joli château et parc. — *Marly*, sur la Seine ; machine pour conduire les eaux à Versailles. — *Saint-Germain en Laye*, près de la Seine et à la tête d'un chemin de fer qui se rattache à celui de Paris à Rouen ; château, belle forêt ; 10 000 hab. — *Poissy*, sur la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Rouen ; grand marché de bestiaux. — *Meulan*, sur la Seine et sur le chemin de fer de Rouen ; autrefois fortifiée et connue par plusieurs siéges. — *Montmorency*; cerises renommées. — *Enghien;* eaux minérales et joli lac. — *Saint-Cyr*, dans le voisinage de Versailles ; école militaire.

Département de l'Eure (416 000 hab.). — Chef-lieu : *Évreux* (anc. *Mediolanum*, puis *Eburovices*), sur l'Iton, affluent de l'Eure ; belle cathédrale ; 10 000 hab.

Sous-préfectures : *Louviers*, sur l'Eure ; fabriques de beaux draps ; 10 000 hab. — *Pont-Audemer*, sur la Rille, avec un port ; tanneries renommées. — *Bernay;* grand commerce de chevaux. — *Les Andelys*, sur la Seine ; patrie du peintre Nicolas Poussin.

Autres lieux : *Gisors;* — *Verneuil ;* victoire des Anglais en 1424. — *Ivry-sur-Eure;* victoire de Henri IV, en 1590. — *Vernon*, sur la Seine et sur le chemin de fer de Paris à Rouen. — *Quillebeuf*, sur la Seine, dont le passage est dangereux en cet endroit.

Département de la Seine-Inférieure (762 000 hab.). — Chef-lieu : *Rouen* (anc. *Rotomagus*), dans une belle situation, en amphithéâtre, sur la Seine et sur un chemin de fer qui l'unit à Paris et au Havre ; port très-fréquenté ; cathédrale, église Saint-Ouen ; palais de justice ; place où Jeanne d'Arc fut brûlée ; teintureries ; toiles de coton nommées *rouenneries*, faïence, etc.

Sous-préfectures : *Le Havre*, port de mer et place forte, à l'embouchure de la Seine, à la tête d'un chemin de fer ; c'est le port de Paris et la place de commerce la plus importante que la France ait

sur l'Océan ; beaux bassins pour les navires ; 26 000 hab. (40 000 en y comprenant *Ingouville*). — *Dieppe*, port de mer, à l'embouchure de l'Arques et à l'extrémité d'un chemin de fer qui se rattache à celui de Rouen au Havre ; fabriques de dentelles et de jolis ouvrages en ivoire ; — *Yvetot*, sur le chemin de fer de Rouen au Havre ; 10 000 hab. — *Neufchâtel-en-Bray ;* fromages renommés.

Autres lieux : *Eu;* château et parc ; port formé par la Brêle canalisée. — *Le Tréport*, port de mer à l'embouchure de la Brêle. — *Saint-Valery-en-Caux* et *Fécamp* (10 000 hab.), ports de mer. — *Harfleur*, sur la Seine. — *Lillebonne* (anc. *Juliobona*) ; antiquités. — *Bolbec;* fabriques de toiles de coton ; 10 000 hab. — *Caudebec*, sur la Seine, près des belles ruines de l'abbaye de Saint-Wandrille. — *Darnetal*, très-près de Rouen ; industrie très-importante pour les lainages et les cotons — *Elbeuf*, sur la Seine ; fabriques de draps ; 18 000 hab. — *Gournay;* beurre renommé. — *Forges;* eaux minérales. — *Aumale*, autrefois *Albemarle*, ancienne capitale d'un comté célèbre.

DÉPARTEMENTS DES BASSINS DE LA MARNE ET DE L'OISE, AFFLUENTS DE DROITE DE LA SEINE.

Département de la Haute-Marne (268 000 hab.). — Chef-lieu : *Chaumont*, jolie ville, sur la Marne ; ganterie estimée. Traité signé entre les alliés en 1814.

Sous-préfectures : *Langres* (anc. *Andomatunum*, puis *Lingones*), place de guerre, près de la source de la Marne ; coutellerie renommée ; — *Vassy;* massacre des protestants en 1562.

Autres lieux : *Saint-Dizier*, sur la Marne, qui y devient navigable. — *Joinville*, sur la Marne ; ancien château célèbre ; — *Bourbonne-les-Bains;* eaux minérales. — *Andelot;* congrès de 587, entre plusieurs rois francs et leurs leudes.

Département de la Marne (373 000 hab.). — Chef-lieu : *Châlons-sur-Marne* (anc. *Catalauni*), sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; 14 000 hab.

Sous-préfectures : *Reims* (anc. *Durocortorum*, puis *Remi*), sur la Vèle et sur le canal de l'Aisne à la Marne ; belle cathédrale, où l'on sacrait les rois de France ; curieuse église de Saint-Remi ; fabriques d'étamines et de casimirs ; biscuits, commerce de vins de Champagne, etc. ; 43 000 hab. — *Epernay*, sur la Marne et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; commerce de vins. — *Vitry-le-François*[1],

1. Cette ville a été ainsi nommée en l'honneur de François Ier. C'est donc à tort qu'on l'appelle ordinairement *Vitry-le-Français*.

place fortifiée, sur la Marne et sur le chemin de fer de Strasbourg; brûlée par Louis VII en 1144, et par Charles-Quint en 1544, et rebâtie par François Ier. — *Sainte-Menehould*, sur l'Aine.

Autres lieux : *Ai*, près de la Marne; vins renommés. — *Montmirail*; carrières de pierres meulières; victoire de Napoléon en 1814. — *Valmy*; victoire des Français sur les Prussiens en 1792. — *Champaubert*, victoire de Napoléon sur les alliés en 1814.

Département de l'Aine[1] (559 000 hab.). — Chef-lieu : *Laon*, (dans les premiers temps du moyen âge, *Lugdunum Clavatum*, ensuite *Laudunum*), ville fortifiée, sur une montagne; commerce de grains : 10 000 hab. Séjour des derniers rois carlovingiens.

Sous-préfectures : *Saint-Quentin*, sur la Somme, sur le canal de Saint-Quentin et sur un chemin de fer qui se rattache à celui du Nord; fabriques de basins, de gazes, de mousselines et de batistes; bataille de 1557, gagnée par les Espagnols sur les Français. 25 000 hab. — *Vervins*; traité de 1598, entre Henri IV et Philippe II. — *Soissons* (anc. *Augusta Suessionum*), sur l'Aine; commerce de blé et de légumes estimés; ancienne capitale d'un royaume du même nom; victoire de Clovis, en 486, et de Hugues le Grand sur Charles le Simple, en 922. Captivité de Louis le Débonnaire dans le couvent de Saint-Médard. — *Château-Thierry*, sur la Marne et sur le chemin de fer de Strasbourg; patrie de La Fontaine.

Autres lieux : *Guise*, place forte et ancienne capitale d'un duché célèbre, sur l'Oise. — *La Fère*, autre place forte, sur la même rivière; école d'artillerie et arsenal militaire; belle défense en 1815. — *Chauny*, ville manufacturière, aussi sur l'Oise. — *Saint-Gobin*; manufacture de glaces. — *La Ferté-Milon*, patrie de Racine. — *Villers-Cotterets*; forêt célèbre.

Département de l'Oise (404 000 hab). — Chef-lieu : *Beauvais* (anc. *Cæsaromagus* et *Bellovaci*), sur le Thérain, affluent de l'Oise; belle cathédrale, manufacture de tapis; 13 000 hab.; défense courageuse de Jeanne Hachette contre les Bourguignons, en 1472.

Sous-préfectures : *Clermont*, sur le chemin de fer du Nord; — *Compiègne*, vers le confluent de l'Oise et de l'Aine, et sur le chemin de fer de Paris à Saint-Quentin; 11 000 hab.; château, forêt, bel

1. On a établi l'usage très-convenable de supprimer l's, et de la remplacer par un accent circonflexe, dans les mots *île*, *Nîmes*, etc. Il nous a semblé rationnel de faire une réforme semblable pour le mot *Aine*, que, suivant une orthographe surannée, on écrit encore généralement *Aisne*.

hôtel de ville. — *Senlis* (anc. *Augustomagus* et *Silvanectes*), sur la Nonette; très-ancienne ville; commerce de grains.

Autres lieux : *Chantilly*; fabriques de dentelles et de blondes; porcelaine; château, en partie démoli, des anciens princes de Condé, belle forêt. — *Ermenonville* et *Morfontaine*, villages avec châteaux et parcs agréables; — *Noyon* (*Noviomagus Veromanduorum*, ensuite *Novionum*), sur l'Oise et sur le chemin de fer de Saint-Quentin; patrie de Calvin. — *Creil*, sur l'Oise, vers la bifurcation des chemins de fer du Nord et de Saint-Quentin; fabriques de porcelaine et de faïence. — *Méru*; tabletterie. — *Liancourt*, grande industrie pour les tissus. — *Crépy-en-Valois*[1]; paix de 1544, entre François Ier et Charles-Quint.

DÉPARTEMENTS DES BASSINS DE L'YONNE ET DE L'EURE, AFFLUENTS DE GAUCHE DE LA SEINE.

Département de l'Yonne (381 000 hab.). — Chef-lieu : *Auxerre* (*Autissiodurum*), sur l'Yonne; commerce de vins; 12 000 hab.

Sous-préfectures : *Sens* (anc. *Agedincum* ou *Agendicum*, ensuite *Senones*), ville très-ancienne, sur l'Yonne et sur le chemin de fer de Paris à Lyon; belle cathédrale; 11 000 hab. — *Joigny*, sur l'Yonne et sur le même chemin de fer; vins renommés. — *Tonnerre*, sur le chemin de fer de Lyon et sur l'Armançon; excellents vins. — *Avallon*.

Autres lieux : *Villeneuve-sur-Yonne*. — *Chablis*; vins blancs renommés. — *Arcy*, grottes célèbres. — *Vézelay*; ancienne abbaye; saint Bernard y prêcha la deuxième croisade, en 1146. — *Cravant*, bataille de 1423, entre les Français et les Anglais. — *Fontanet* ou *Fontenay*; bataille de 841, entre les fils de Louis le Débonnaire.

Département d'Eure-et-Loir (295 000 hab.). — Chef-lieu : *Chartres* (anc. *Autricum*, ensuite *Carnutes*), sur l'Eure; belle cathédrale; commerce de grains; 16 000 hab.

Sous-préfectures : *Dreux* (anc. *Durocasses*, puis *Drocæ*); bataille de 1562, entre les catholiques et les protestants. — *Nogent-le-Rotrou*. — *Châteaudun*, sur le Loir.

Autres lieux : *Maintenon*; beau château que Louis XIV donna à la dame qui a porté le nom de cette ville.

3° Bassins de l'Orne, de la Touques, de la Dives, de la Vire, de la Sée, de la Sélune, de la Rance, du Gouet, etc.

Département de l'Orne (440 000 hab.). — Chef-lieu : *Alençon*, sur

1. Ne pas confondre avec *Crépy-en-Laonnais*, dans le département de l'Aine.

la Sarthe; fabriques de dentelles nommées *points d'Alençon;* 13 000 h.

Sous-préfectures : *Argentan*, sur l'Orne; fabriques de dentelles. — *Domfront*. — *Mortagne;* fabriques de toiles.

Autres lieux remarquables : *Laigle;* grandes fabriques d'épingles et d'aiguilles. — *Séez* (anc. *Saii* et *Sagium*); belle cathédrale. — *Tinchebrai;* bataille de 1106, entre Henri Ier d'Angleterre et Robert. — *Belléme*, près d'une forêt célèbre.

Département du Calvados (491 000 hab.). — Chef-lieu : *Caen*, ville industrieuse et commerçante, sur l'Orne, qu'un canal longe, en formant un port propre aux bâtiments de 200 tonneaux; 39 000 h. (45 000).

Sous-préfectures : *Pont-l'Évêque*, sur la Touques. — *Lisieux*, sur la même rivière; lainages et toiles; 12 000 hab. — *Falaise;* teintureries, bonneterie; foires du faubourg de Guibray; 10 000 h. — *Vire*, sur la rivière du même nom; draps. — *Bayeux* (anc. *Aregenus*, puis *Bajocasses*).

Autres lieux : *Honfleur*, port sur la Seine, presque en face du Havre. — *Isigny*, à l'embouchure de la Vire; beurre et cidre renommés.

Département de la Manche (601 000 hab.). — Chef-lieu : *Saint-Lô*, sur la Vire; belle cathédrale.

Sous-préfectures : *Cherbourg*, la ville la plus importante du département, avec un port militaire et un port de commerce séparés, et une vaste rade qui peut contenir 400 vaisseaux; 23 000 hab. (28 000). — *Valognes;* — *Coutances* (anc. *Constantia* et *Unelli*), ville très-ancienne; belle cathédrale. — *Avranches* (anc. *Ingena*, puis *Abrincatui* et *Abrincæ*); fabriques de bougies et de toiles; salines. — *Mortain*.

Autres lieux : *Granville*, port de mer et place forte. — *Mont-Saint-Michel*, montagne, village et château fort, tour à tour environnés par la mer et par une plaine de sable, selon que la marée est haute ou basse. — *Carentan*, petit port fortifié, à l'embouchure de la Taute et de la Douve. — *Saint-Vaast-de-la-Hougue*, port fortifié et assez commerçant, sur la belle rade de *la Hougue* ou *la Hogue*, qui est protégée par le fort du même nom et par l'île fortifiée de Tatihou, et à côté de laquelle s'avance le cap de la Hougue, célèbre par la bataille navale de 1692.

Département des Côtes-du-Nord (623 000 hab.). — Chef-lieu : *Saint-Brieuc*, près de l'anse du même nom, sur le Gouet, à l'embouchure duquel est le Légué, qui sert de port à cette ville; fabriques de papier; 10 000 hab. (14 000).

Sous-préfectures : *Dinan*, commerçante et industrieuse, sur la Rance et à l'extrémité du canal d'Ille-et-Rance; avec un petit port. — *Guingamp*, belle église; commerce de fil. — *Lannion*, sur le Guer, avec un petit port. — *Loudéac;* fabriques de toiles.

Autres lieux : *Lamballe*, ancien chef-lieu du duché de Penthièvre. — *Tréguier*, très-commerçante, avec un vaste et beau port, sur une rivière du même nom.

Départements et villes principales du versant de l'Atlantique proprement dit et du golfe de Gascogne.

1° Bassins de l'Élorn, de l'Aulne, de l'Odet, de l'Ellé, du Blavet et de la Vilaine.

Département du Finisterre[1] (618 000 hab.). — Chef-lieu : *Quimper-Corentin*, sur l'Odet, avec un port, à peu de distance de la mer; 10 000 hab.

Sous-préfectures : *Brest*, importante place forte et port militaire, le plus beau et le plus sûr de l'Europe; bel arsenal de marine, chantiers de construction, fonderie d'artillerie, rade immense qui s'étend au S. de la ville; 36 000 hab. (61 000). — *Morlaix*, vers la Manche, avec un port sur la rivière du même nom; 11 000 hab. — *Châteaulin*, port sur l'Aulne, à l'extrémité du canal de Nantes à Brest — *Quimperlé*, port sur l'Ellé.

Autres lieux : *Saint-Pol-de-Léon*, près de la Manche. — *Roscoff*, port assez fréquenté, près de Saint-Pol. — *Le Huelgoat* et *Poullaouen*, importantes mines de plomb.

Département du Morbihan (478 000 hab.). — Chef-lieu : *Vannes* (anc. *Dariorigum*, ensuite *Veneti*), port de mer, sur le golfe du Morbihan; commerce de blé et de sardines; 11 000 hab.

Sous-préfectures : *Lorient*, place forte, port militaire célèbre, au confluent du Scorff et du Blavet, à 4 kilomètres de la mer; 21 000 hab. — *Pontivy* ou *Napoléonville*, ancien chef-lieu du duché de Rohan, sur le Blavet et sur le canal de Nantes à Brest. — *Ploërmel*.

Autres lieux : *Port-Louis*, port de mer, à l'embouchure du Blavet. — *Auray*, sur une rivière du même nom, qui y forme un petit port; bataille de 1364, entre les comtes de Blois et de Montfort. — *Sarzeau*.

1. On écrit souvent, à tort, Finistère puisque ce mot signifie *fin de la terre* (*Finis terræ*); il indique la situation de ce département à l'extrémité occidentale de la France.

près du golfe du Morbihan, sur la presqu'île de Rhuys; salines; — *Hennebon*, port sur le Blavet; siége soutenu par Jeanne de Montfort contre Charles de Blois, en 1341.

Département d'Ille-et-Vilaine (575 000 hab.). — Chef-lieu : *Rennes* (anc. *Condate*, puis *Redones*), au confluent de l'Ille et de la Vilaine; blanchisseries de cire; commerce de toile et de beurre; 29 000 hab. (40 000).

Sous-préfectures : *Saint-Malo*, port de mer et place très-forte, sur l'île d'Aaron, à l'embouchure de la Rance; 10 000 hab. — *Fougères*, autrefois place très-forte. — *Vitré*, sur la Vilaine. — *Montfort-sur-Meu* ou *Montfort-la-Canne*; commerce de lin et de toiles. — *Redon*, sur la Vilaine et sur le canal de Nantes à Brest; avec un port.

Autres lieux : *Saint-Servan* (anc. *Aletum* ou *Aletha*), très-près de Saint-Malo, avec un port de commerce et un port militaire, sur la Rance; 10 000 hab. — *Cancale*, sur la rade du même nom; huîtres renommées. — *Dol*, port et autrefois place très-forte. — *Saint-Aubin-du-Cormier*; bataille de 1488.

2° Bassin de la Loire.

DÉPARTEMENTS TRAVERSÉS PAR LA LOIRE.

Département de la Haute-Loire (305 000 hab.). — Chef-lieu : *Le Puy* (anc. *Anicium* et *Civitas Vellavorum*), sur le mont Corneille, près de la Loire; fabriques de dentelles et de blondes; 14 000 hab.

Sous-préfectures : *Yssingeaux* (anc. *Icidmagus*); commerce de blondes. — *Brioude*, sur l'Allier.

Département de la Loire (473 000 hab.). — Chef-lieu : *Montbrison*, très-peu considérable, à la tête d'un chemin de fer qui se rattache à celui de Saint-Étienne à Roanne.

Sous-préfectures : *Saint-Étienne*, sur le Furand et sur un chemin de fer qui l'unit à Lyon; manufactures d'armes, fabriques de quincaillerie, de coutellerie, de rubans et de lacets, et riches mines de charbon de terre; 54 000 hab. — *Roanne*, sur la Loire, à l'extrémité d'un chemin de fer qui l'unit à Saint-Étienne; commerce actif; 13 000 hab.

Autres lieux : *Rive-de-Gier*, sur le canal de Givors, sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon et sur le Gier : mines de charbon de terre; fabriques d'acier; 12 000 hab. — *Saint-Chamond*, sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon; fabriques de rubans, de lacets et de clouterie; mines de charbon de terre.

Département de la Nièvre (327 000 hab.). — Chef-lieu : *Nevers* (anc. *Noviodunum* et *Nevirnum* ou *Nivernum*), sur la Loire, près du confluent de la Nièvre, à l'extrémité d'un chemin de fer, qui rattache cette ville à Bourges; forges considérables et fonderie importante pour la marine; commerce de fer, de quincaillerie, de bois, de porcelaine, de faïence et de vins; 14 000 hab. (17 000).

Sous-préfectures : *Clamecy*, sur l'Yonne et sur le canal du Nivernais; commerce de bois et de charbon de bois. — *Château-Chinon*, sur l'Yonne, au milieu des montagnes du Morvan; même commerce. — *Cône* (anc. *Condate*), sur la Loire; coutellerie; fabriques d'ancres pour la marine, de quincaillerie et de clouterie.

Autres lieux : *Pouilly-sur-Loire*; vins blancs renommés. — *La Charité*, sur la Loire. — *Donzy*; forges importantes. — *Decize*, dans une île de la Loire, à la jonction du canal du Nivernais; houille, pierres meulières, forges.

Département du Loiret (341 000 hab.). — Chef-lieu : *Orléans* (anc. *Genabum*, puis *Aurelianum*), sur la Loire, à la jonction de trois chemins de fer; belle cathédrale; beau pont; fabriques de draps fins; raffineries de sucre; commerce de vins, de vinaigre et de bois; deux siéges fameux : en 450, par Attila, et en 1428, par les Anglais, que Jeanne d'Arc repoussa. 43 000 hab. (47 000).

Sous-préfectures : *Montargis*, sur le Loing, vers la jonction des canaux du Loing, de Briare et d'Orléans. — *Pithiviers*. — *Gien*, sur la Loire.

Autres lieux : *Briare*, à la jonction du canal du même nom et de la Loire. — *Sully-sur-Loire*, érigé en duché par Henri IV, en faveur de son ministre Rosny. — *Olivet*, dans une agréable situation, sur le Loiret, près de la source remarquable de cette rivière. — *Beaugency*, sur la Loire; commerce de vins.

Département de Loir-et-Cher (262 000 hab.). — Chef-lieu : *Blois*, sur la Loire et sur le chemin de fer d'Orléans à Tours; beau pont; ancien château, fameux dans l'histoire des Valois; 13 000 hab.

Sous-préfectures : *Vendôme*, sur la Loire. — *Romorantin*, ancienne capitale de la Sologne, manufactures de draps; édit célèbre publié en 1560.

Autres lieux : *Saint-Aignan*, sur le Cher. — *Chambord*, beau château élevé sous François Ier. — *Fréteval*, victoire de Richard Cœur de Lion, en 1194.

Département d'Indre-et-Loire (316 000 hab.). — Chef-lieu :

Tours (anc. *Cæsarodunum*, puis *Turones*), sur la Loire, vers le confluent d'un bras du Cher, à la jonction de chemins de fer qui unissent cette ville à Paris, à Nantes et à Bordeaux; superbe pont, belle cathédrale; commerce de draps, de soieries, de fruits, etc.; 30 000 hab.; bataille de 732, gagnée sur les Sarrasins. Près de là l'emplacement du château du *Plessis-lès-Tours*, qui fut habité par Louis XI.

Sous-préfectures : *Chinon*, sur la Vienne; ruines du château qui fut la résidence de Charles VII. — *Loches*, sur l'Indre; ancien château.

Autres lieux : *Amboise*, sur la Loire; château agréablement placé, où séjournèrent Charles VII, Louis XI, Charles VIII et François II. — *La Haye-Descartes*, sur la Creuse; patrie du philosophe Descartes. — *Richelieu*, patrie de l'illustre ministre du même nom. — *Mettray*, près de Tours; colonie agricole pour les jeunes condamnés.

Département de Maine-et-Loire (515 000 hab.). — Chef-lieu : *Angers* (anc. *Juliomagus*, puis *Andecavi*), sur le Maine et sur le chemin de fer de Tours à Nantes; commerce de vins, de bestiaux et d'ardoises; vieux château fort; 38 000 hab.

Sous-préfectures : *Saumur*, sur la Loire; château fort; école de cavalerie; 13 000 hab. — *Baugé*. — *Segré*. — *Beaupréau*; foires célèbres et grand commerce de bestiaux.

Autres lieux : *Chalonne*, sur la Loire; fabriques de mouchoirs. — *Cholet*, fabriques de toiles et de mouchoirs; commerce de bœufs; 10 000 hab. — Les *Ponts-de-Cé*, sur la Loire; ville souvent citée dans l'histoire des guerres dont l'Anjou fut le théâtre, particulièrement en 1620 et 1793.

Département de la Loire-Inférieure (536 000 hab.). — Chef-lieu : *Nantes* (anc. *Condivicnum*; puis *Namnetes*), sur la Loire, au confluent de l'Erdre, et de la Sèvre nantaise, et à la tête d'un chemin de fer; belle ville et port très-commerçant; 86 000 hab.

Sous-préfectures : *Paimbœuf*, port, sur la Loire, près de l'embouchure de ce fleuve. — *Savenay*, marais salants. — *Châteaubriant*; ancien et célèbre château. — *Ancenis*, petit port assez animé, sur la Loire et sur le chemin de fer de Tours à Nantes.

Autres lieux : *Guérande*, près de la mer; traité de 1365. — *Saint-Nazaire*, à l'embouchure de la Loire. — *Machecoul*, ancienne capitale du duché de Retz. — *Indre*, sur la Loire, à peu de distance et au-dessous de Nantes; avec la petite île d'*Indret*, qui a une célèbre usine de la marine de l'État. — *Le Croisic* et *Pornic*, petits ports de mer.

DÉPARTEMENTS DU BASSIN DE LA MAYENNE, AFFLUENT DE DROITE DE LA LOIRE.

Département de la Sarthe (473 000 hab.). — Chef-lieu : *Le Mans* (anc. *Suindinum*, puis *Cenomani*), sur la Sarthe; bougies, toiles, volailles renommées; 23 000 hab.

Sous-préfectures : *Mamers*; bestiaux et toiles. — *Saint-Calais*. — *La Flèche*, sur le Loir; collége militaire.

Autres lieux : *Sablé*, sur la Sarthe; patrie de Ménage. — *Château-du-Loir*.

Département de la Mayenne (375 000 hab.). — Chef-lieu : *Laval*, sur la Mayenne; commerce de fil et de toiles; 16 000 hab.

Sous préfectures : *Mayenne*, sur la rivière du même nom; fabriques de toiles; duché fameux au XVI^e^ siècle; 10 000 hab. *Château-Gontier*, sur la Mayenne.

Autre lieu : *Ernée*.

DÉPARTEMENTS SUR LA RIVE GAUCHE DE LA LOIRE.

Département de l'Allier (337 000 hab.). — Chef-lieu : *Moulins*, sur l'Allier; 15 000 hab.

Sous-préfectures : *Montluçon*, sur le Cher et sur le canal du Berri. — *Gannat*; commerce de blé. — *La Palisse*, ancien château de l'illustre guerrier Chabannes de La Palisse.

Autres lieux : *Bourbon-l'Archambault*; eaux minérales; a donné son nom aux Bourbons et au Bourbonnais. — *Vichy*, sur l'Allier; eaux minérales très-renommées. — *Saint-Pourçain*; vins estimés. — *Néris*; eaux minérales. — *Commentry*; exploitation importante de houille.

Département du Cher (306 000 hab.). — Chef-lieu : *Bourges* (anc. *Avaricum*, puis *Bituriges*), très-ancienne ville, au centre de la France, au confluent de l'Yèvre et de l'Auron, sur le chemin de fer du Centre et sur le canal du Berri; belle cathédrale; draps et toiles peintes; forges et hauts-fournaux; commerce de laines; antiquités; siége de la cour de Charles VII pendant l'invasion des Anglais; fameuse *pragmatique sanction* de 1438; 19 000 hab. (25 000).

Sous-préfectures : *Sancerre*, sur une montagne, près de la Loire; bons vins; siége et famine de 1573. — *Saint-Amand-Montrond*, jolie ville, près du Cher et du canal du Berri.

Autre lieu : *Vierzon*, sur le Cher, sur le canal du Berri et sur le chemin de fer du Centre, à l'endroit où commence l'embranchement de Châteauroux; forges, hauts fournaux, porcelaine.

DÉPARTEMENTS SITUÉS A GAUCHE ET LOIN DE LA LOIRE, DANS LES BASSINS DE L'ALLIER, DU CHER, DE L'INDRE ET DE LA VIENNE.

Département du Puy-de-Dôme (597 000 hab.). — Chef-lieu : *Clermont-Ferrand* (anc. *Nemetum*) ; étoffes de laine; fontaine pétrifiante de Saint-Allyre ; belle cathédrale; 26 000 hab. (34 000); concile de 1095. Dans le voisinage, emplacement de l'ancienne *Gergovie*.

Sous-préfectures : *Riom*, ville industrieuse et commerçante; 10 000 hab. (13 000). — *Thiers ;* coutellerie, papeterie, tanneries; 10 000 hab. (13 000). — *Ambert ;* fabriques de papier, de toile et de dentelles; commerce de mercerie. — *Issoire*, près de l'Allier.

Autres lieux : *Billom*, ancienne capitale de la Limagne. — *Aigueperse*, patrie du chancelier de L'Hôpital. — *Volvic ;* carrières de basalte. — *Royat*, village avec des grottes curieuses. — Les *Bains-du-Mont-Dore*, village célèbre par ses eaux minérales.

Département de la Creuse (287 000 hab.). — Chef-lieu : *Guéret*, sur une montagne, entre la Creuse et la Gartempe; commerce de bestiaux.

Sous-préfectures : *Aubusson*, sur la Creuse ; manufactures de tapis. — *Boussac*, sur un rocher escarpé. — *Bourganeuf ;* tour célèbre, que Zizim (Djem), frère de Bajazet II, reçut pour habitation de Pierre d'Aubusson.

Autre lieu : *Felletin*, sur la Creuse; manufacture de tapis.

Département de l'Indre (272 000 hab.). — Chef-lieu : *Châteauroux*, sur l'Indre et sur un chemin de fer qui se rend à Vierzon ; commerce de draps, de grains et de bestiaux : parc de construction du train des équipages militaires; 13 000 hab.

Sous-préfectures : *Issoudun* (anc. *Auxellodunum*); draps, commerce de fer; 11 000 hab. — *Le Blanc*, sur la Creuse; forges dans le voisinage. — *La Châtre*, sur l'Indre.

Autres lieux remarquables : *Valençay ;* beau château, qui appartenait au prince de Talleyrand. — *Buzançais*, ville très-industrieuse, sur l'Indre.

Département de la Haute-Vienne (319 000 hab.). — Chef-lieu : *Limoges* (anc. *Augustoritum*, puis *Lemovices*), sur la Vienne; porcelaine, étoffes de laine; 29 000 hab. (42 000).

Sous-préfectures : *Bellac ;* siége de 1591. — *Rochechouart*, sur la pente d'une montagne escarpée. — *Saint-Yrieix ;* carrières de kaolin, fabriques de porcelaine et de faïence.

Autres lieux : *Saint-Léonard*, sur la Vienne; fabriques de porcelaine. — *Chalus*, siége de 1199, où mourut Richard Cœur de Lion. — *Saint-Junien ;* très-belle église. — *La Roche-Abeille ;* bataille de 1549, gagnée par le duc d'Anjou.

Département de la Vienne (317 000 hab.). — Chef-lieu : *Poitiers* (anc. *Limonum*, puis *Pictavi*), sur le Clain, affluent de la Vienne, et sur le chemin de fer de Tours à Bordeaux; antiquités, belle cathédrale, fabriques de draps, commerce de grains et de laine; 25 000 hab. (29 000); victoire du Prince-Noir sur le roi Jean, en 1356.

Sous-préfectures : *Châtellerault*, sur la Vienne et sur le chemin de fer de Tours à Poitiers; manufacture d'armes, coutellerie renommée; 10 000 hab. — *Loudun* (anc. *Juliodunum*). — *Montmorillon*, sur la Gartempe. — *Civray*, sur la Charente.

Autres lieux : *Vouillé* (autrefois *Voclade*), près de Poitiers; victoire de Clovis sur les Visigoths, en 507. — *Moncontour ;* victoire du duc d'Anjou sur l'amiral Coligny, en 1569. — *Lusignan ;* ancien château fort, qui a donné son nom à une famille célèbre dans les croisades.

3° BASSINS DU LAY, DE LA SÈVRE NIORTAISE, DE LA CHARENTE ET DE LA SEUDRE.

Département de la Vendée (384 000 hab.). — Chef-lieu : *Napoléon-Vendée* (ci-devant *Bourbon-Vendée*, et, dans l'origine, *La Roche-sur-Yon*), jolie ville, agrandie par Napoléon.

Sous-préfectures : *Fontenay-le-Comte*, sur la Vendée. — *Les Sables-d'Olonne*, port de mer; commerce de grains.

Autre lieu : *Luçon ;* siége épiscopal de Richelieu; port au moyen d'un canal qui communique avec la mer.

Département des Deux-Sèvres (324 000 hab.). — Chef-lieu : *Niort ;* sur la Sèvre niortaise; fabriques de serges, de droguets et de gants; 17 000 hab.

Sous-préfectures : *Bressuire*, souvent nommée dans les guerres de la Vendée. — *Parthenay ;* tannerie et corroierie. — *Melle ;* commerce de mulets.

Autres lieux : *Thouars*, château magnifique, qui a été le séjour de

la célèbre famille de La Trémouille. — *Châtillon*, victoire des Vendéens, en 1793.

Département de la Charente (383 000 hab.). — Chef-lieu : *Angoulême* (anc. *Iculisma*, *Æquolesima* ou *Agesina*), sur la Charente et sur le chemin de fer de Tours à Bordeaux; fabriques de beau papier, de lainages et de faïence; 19 000 hab.

Sous-préfectures : *Confolens*, sur la Vienne. — *Ruffec*, près de la Charente, sur le chemin de fer de Tours à Bordeaux; commerce de grains et de truffes. — *Cognac*, sur la Charente; eaux-de-vie renommées. — *Barbezieux;* commerce de toiles et de truffes.

Autres lieux : *Jarnac*, sur la Charente; victoire des catholiques sur les calvinistes, en 1569. — *La Rochefoucauld;* a donné son nom à une famille célèbre.

Département de la Charente-Inférieure (470 000 hab.). — Chef-lieu : *La Rochelle*, place forte et port de mer; raffineries de sucre; manufactures de faïence; commerce d'esprits et d'eau-de-vie; une des places principales des calvinistes pendant les guerres de religion du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle; siége fameux de 1628; 14 000 hab.

Sous-préfectures : *Rochefort*, jolie ville, place forte et port militaire de 1^re^ classe, sur la Charente, près de son embouchure; grand arsenal et bel hôpital de la marine; chantier de construction; fonderie de canons; 16 000 hab. — *Saintes* (anc. *Mediolanum*, ensuite *Santones*), sur la Charente; antiquités romaines; commerce d'eau-de-vie renommée; patrie de Bernard de Palissy. — *Saint-Jean-d'Angely*, commerce d'eau-de-vie et de bois de construction. — *Marennes*, port de mer, à l'embouchure de la Seudre; huîtres renommées. — *Jonzac;* commerce de lainages et d'eau-de-vie.

Autres lieux : *Marans*, port sur la Sèvre niortaise, près de son embouchure; commerce de sel et de blé. — *Taillebourg*, sur la Charente; victoire de saint Louis sur les Anglais, en 1242.

4° Bassin de la Garonne.

Départements traversés par la Garonne.

Département de la Haute-Garonne (481 000 hab.). — Chef-lieu : *Toulouse* (anc. *Tolosa*), sur la Garonne, vers la jonction du canal du Midi et du canal latéral de la Garonne; académie des Jeux floraux; faux et limes excellentes; fonderie de canons; 71 000 hab. (93 000); bataille de 1814, entre le maréchal Soult et les Anglo-Espagnols.

Sous-préfectures : *Villefranche de Lauraguais*, vers le canal du Midi. — *Muret*, sur la Garonne; siége et bataille de 1213, dans la guerre des Albigeois. — *Saint-Gaudens*, sur la Garonne; industrie assez active en rubans de fil et tissus de laine.

Autres lieux : *Bagnères-de-Luchon;* eaux minérales. — *Revel*, ville industrieuse, dans une belle plaine. — *Saint-Bertrand de Comminges;* ancien évêché; exploitation de marbres et de cuivre.

Département de Tarn-et-Garonne (238 000 hab.). — Chef-lieu : *Montauban*, sur le Tarn; une des principales places des calvinistes pendant les guerres de religion; manufactures de cotonnades et de bas de soie; siége de 1621, soutenu victorieusement contre Louis XIII; prise en 1629 par Richelieu, qui en fit raser les fortifications; 16 500 hab. (25 000).

Sous-préfectures : *Moissac*, sur le Tarn; ancienne abbaye célèbre; — *Castel-Sarrasin*, près de la Garonne.

Autres lieux : *Saint-Antonin*, sur l'Aveyron; commerce de cuirs. — *Beaumont-de-Lomagne*.

Département de Lot et Garonne (346 000 hab.). — Chef-lieu : *Agen* (anc. *Aginnum*), sur la Garonne; belle promenade du Gravier; commerce de minoterie, c'est-à-dire de farine; prunes renommées; 14 000 habitants.

Sous-préfectures : *Villeneuve-d'Agen*, sur le Lot. — *Nérac*, sur la Baïse; ancienne capitale du duché d'Albret; château où Henry IV a séjourné. — *Marmande*, sur la Garonne.

Autre lieu : *Tonneins*, sur la Garonne; manufacture de tabac.

Département de la Gironde (614 000 hab.). — Chef-lieu : *Bordeaux* (anc. *Burdigala*), sur la Garonne; la quatrième ville de France par sa population, qui est de 123 000 hab. (130 000); beau port; promenades de Tourny; pont, places, quais et théâtre remarquables.

Sous préfectures : *Libourne*, sur la Dordogne; port commerçant; 10 000 hab. — *Blaye* (anc. *Blavia*), petit port et place forte, sur la rive droite de la Gironde. — *Lesparre*, dans le pays de Médoc, resserré entre la Gironde et l'Océan. — *La Réole*, sur la Garonne. — *Bazas* (anc. *Vasatæ* ou *Cossium*).

Autres lieux : *Saint-Emilion*, près de la Dordogne; excellents vins. — *Coutras*; victoire de Henri IV, en 1587. — *Castillon;* bataille gagnée par Charles VII sur les Anglais, en 1451. — *Bourg-sur-Mer*, petit port, sur la Dordogne, très-près du Bec d'Ambez. — *La Teste*, petit port, sur le bassin d'Arcachon, vers les Landes; unie à Bordeaux par un chemin de fer.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

DÉPARTEMENTS TRAVERSÉS PAR LA DORDOGNE.

Département du Cantal (253 000 hab.). — Chef-lieu : *Aurillac;* commerce de dentelles, de chaudronnerie et de bestiaux; 10 000 hab. Ancien monastère illustré par Gerbert.

Sous-préfectures : *Saint-Flour*, sur un rocher de basalte. — *Murat*, au pied du Cantal. — *Mauriac*, près de la Dordogne.

Autre lieu : *Chaudesaigues;* eaux thermales célèbres.

Département de la Corrèze (321 000 hab.). — Chef-lieu : *Tulle*, dans une gorge étroite, sur la Corrèze; manufacture d'armes, commerce de fer et de cuivre : invention du *tulle*.

Sous-préfectures : *Brive* (anc. *Briva Curetia*), sur la Corrèze, dans une petite plaine riante. — *Ussel*, ancien chef-lieu du duché de Ventadour.

Autres lieux : *Bort*, sur la Dordogne; colonnes de basalte nommées *orgues de Bort*. — *Uzerches*. — *Turenne*, ancienne vicomté qui a appartenu à l'illustre famille de ce nom.

Département de la Dordogne (506 000 hab.). — Chef-lieu : *Périgueux* (anc. *Vesunna*, puis *Petrocorii*), sur l'Ile; antiquités; belle cathédrale; 12 000 hab.

Sous-préfectures : *Nontron*; coutellerie. — *Ribérac*, jolie petite ville. — *Bergerac*, sur la Dordogne; autrefois ville très-forte; vins renommés; 10 000 hab. — *Sarlat*.

Autres lieux remarquables : *Brantôme*, ancienne abbaye. — *Salignac*, près de Sarlat; berceau de la famille de Fénelon. — *Saint-Michel*, à l'O. de Bergerac; château de *Montaigne*, où est né le célèbre écrivain du même nom.

DÉPARTEMENTS DES BASSINS DE L'ARIÉGE, DU TARN ET DU LOT, AFFLUENTS DE DROITE DE LA GARONNE.

Département de l'Ariége (267 000 hab.). — Chef-lieu : *Foix*, sur l'Ariége.

Sous-préfectures : *Pamiers*, sur l'Ariége; faux et limes. — *Saint-Girons*, forges; grand commerce avec l'Espagne.

Autres lieux : *Mirepoix*, ancienne capitale d'un pays du même nom. — *Massat;* mines de fer et forges. — *Tarascon*, sur l'Ariége. — *Ax*, sur l'Ariége; eaux minérales.

Département du Tarn (363 000 hab.). — Chef-lieu : *Alby* (anc. *Albiga*), sur le Tarn; belle cathédrale; patrie de La Pérouse; 10 000 hab. (14 000).

Sous-préfectures : *Castres;* draps; 14 000 hab. (21 000). — *Lavaur;* manufactures de soieries. — *Gaillac*, sur le Tarn; vins estimés.

Autres lieux : *Rabastens*, sur le Tarn. — *Sorèze*, école célèbre; dans le voisinage, magnifique bassin de Saint-Féréol, qui fournit de l'eau au canal du Midi. — *Mazamet;* draps.

Département de la Lozère (145 000 hab.). — Chef-lieu : *Mende*, sur le Lot; serges.

Sous-préfectures : *Marvéjols*, détruite en 1586 par Joyeuse, et rebâtie par Henri IV. — *Florac*, près du Tarn.

Autres lieux : *Villefort;* mines de plomb avec un peu d'argent. — *Châteauneuf-Randon*, siége de 1380, pendant lequel mourut du Guesclin. — *Bagnols-les-Bains;* eaux minérales renommées.

Département de l'Aveyron (394 000 hab.). — Chef-lieu *Rodez* (anc. *Segodunum*, puis *Ruteni*), sur l'Aveyron; belle cathédrale.

Sous-préfectures : *Villefranche*, sur l'Aveyron; industrie active; houille et forges dans le voisinage, à *Aubin* et à *Decazeville*. — *Espalion*, sur le Lot. — *Milhau* ou *Millau*, sur le Tarn, ville très industrieuse. — *Saint-Affrique*, commerce de draps et de fromages.

Autres lieux : *Roquefort;* fromages renommés. — *Cransac*, houille et eaux minérales célèbres.

Département du Lot (296 000 hab.). — Chef-lieu : *Cahors* (anc. *Divona*, puis *Cadurci*), sur le Lot; commerce de vins; 10 000 hab. (13 000).

Sous-préfectures : *Gourdon;* commerce de vins; dans le voisinage, château de *La Mothe-Fénelon*, où est né Fénelon. — *Figeac*, sur le Lot; patrie de Champollion.

Autres lieux : *Souillac*, sur la Dordogne; manufacture d'armes à feu. — *Cap-de-Nac*, sur le roc du Puech d'Usselou, où était l'*Uxellodunum* si célèbre par la résistance qu'elle opposa à César.

DÉPARTEMENT DU BASSIN DU GERS, AFFLUENT DE GAUCHE DE LA GARONNE.

Département du Gers (317 000 hab.). — Chef-lieu : *Auch* (anc. *Climberis*, *Augusta Ausciorum* ou *Auscii*), sur le Gers; magnifique cathédrale; 10 000 hab.

Sous-préfectures : *Condom*, sur la Baïse. — *Lectoure*, sur le Gers; antiquités curieuses. — *Lombez;* ancien siége des états de Com-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

minges. — *Mirande*, sur la Baïse; commerce de blé, de vins et d'eaux-de-vie.

Autre lieu : *Eauze*, l'ancienne *Elusa*.

5° Bassin de l'Adour.

Département des Hautes-Pyrénées (251 000 hab.). — Chef-lieu : *Tarbes* (anc. *Castrum Bigorense* ou *Turba*), sur l'Adour; 13 000 hab.

Sous-préfectures : *Bagnères-de-Bigorre* (anc. *Aquæ Convenarum*), sur l'Adour; sources minérales très-fréquentées. — *Argelès*, dans une vallée magnifique.

Autres lieux remarquables : *Campan*, dans une très-belle vallée du même nom; carrières de beau marbre. — *Barèges*, *Saint-Sauveur* et *Cauterets*, eaux minérales renommées. — *Lourdes*, petite place forte, sur le Gave de Pau.

Département des Basses-Pyrénées (447 000 hab.). — Chef-lieu : *Pau*, sur le Gave du même nom; château où est né Henri IV; 15 000 hab.

Sous-préfectures : *Bayonne* (anc. *Lapurdum*), sur l'Adour, près de son embouchure et au confluent de la Nive; port très-commerçant et place forte de premier ordre; jambons et chocolat renommés; 14 000 hab. (19 000). — *Orthez*, ville industrieuse et commerçante, autrefois capitale du Béarn, sous la maison de Moncade. — *Oléron* ou *Oloron*, sur le Gave d'Oléron. — *Mauléon*, sur le Gave de Mauléon.

Autres lieux : *Salies;* commerce de sel et de jambons. — *Eaux-Chaudes* et *Eaux-Bonnes*, célèbres établissements thermaux. — *Saint-Jean de Luz*, port de mer et place forte. — *Saint-Jean-Pied-de-Port*, place forte.

Département des Landes (302 000 hab.), — Chef-lieu : *Mont-de-Marsan*, sur la Midouze; commerce de vins, d'eau-de-vie, de liége et la résine.

Sous-préfectures : *Dax* (anc. *Aquæ Tarbellicæ*), sur l'Adour; eaux thermales. — *Saint-Sever*, sur l'Adour.

Autres lieux : *Pouy*, village près de Dax; patrie de saint Vincent de Paul. — *Saint-Esprit*, sur l'Adour, en face de Bayonne; commerce actif; population presque toute israélite. — *Labrit*, autrefois *Albret*, berceau d'une famille illustre. — *Aire* (anc. *Atures* ou *Adura*), ville très-ancienne, sur l'Adour; siége de l'empire d'Alaric.

Départements et villes principales du versant de la Méditerranée.

1° Bassins du Tech, de la Tet, de la Gly, de l'Aude et de l'Hérault.

Département des Pyrénées-Orientales (182 000 hab.).—Chef-lieu : *Perpignan*, sur la Tet, à peu de distance de la Méditerranée; place très-forte; commerce de vins; 18 000 hab. (22 000).

Sous-préfectures : *Prades*, sur la Tet. — *Céret*, sur le Tech.

Autres lieux : *Rivesaltes*, sur la Gly; excellents vins. — *Collioure* (anc. *Caucoliberum*), et *Port-Vendres* (anc. *Portus Veneris*), ports de mer et places fortes. — *Bellegarde*, *Prats-de-Mollo*, *Mont-Louis*, *Villefranche*, *Salces*, places fortes. — *Vernet-les-Bains;* eaux thermales renommées.

Département de l'Aude (290 000 hab.) — Chef-lieu : *Carcassonne* (anc. *Carcaso*), sur l'Aude, près du canal du Midi; 16 000 hab. (20 000).

Sous-préfectures : *Castelnaudary*, sur le canal du Midi; bataille de 1632; 10 000 hab. — *Narbonne* (anc. *Narbo Martius*), ville très-ancienne, près de la Méditerranée, à laquelle elle communique par le canal de la Roubine de Narbonne, et où elle a le port fortifié de *La Nouvelle;* belle cathédrale; miel renommé; 10 000 hab. (13 000). — *Limoux*, sur l'Aude; vins.

Département de l'Hérault (389 000 hab.) — Chef-lieu : *Montpellier*, sur le Lez, où elle possède le port Juvénal; à peu de distance de la Méditerranée et de l'emplacement de l'ancienne Maguelonne; place du Peyrou; école de médecine et beau jardin botanique; étoffes de laine, siamoises, vert-de-gris; commerce de vins et d'eaux-de-vie; 38 000 hab. (46 000).

Sous-préfectures : *Béziers* (anc. *Biterræ* ou *Bæterræ*), sur le canal du Midi; situation délicieuse; 17 000 hab. — *Lodève* (anc. *Luteva*); draps; 11 000 hab. — *Saint-Pons-de-Thomières;* draps.

Autres lieux : *Pézenas*, dans une très-agréable position. — *Agde* (anc. *Agatha*), place forte et port très-commerçant, sur l'Hérault, près de son embouchure. — *Cette* (anc. *Sigium* ou *Setium*), place forte et port de mer, sur une langue de terre qui sépare l'étang de Thau de la Méditerranée, et à la tête d'un chemin de fer qui l'unit à Montpellier; 18 000 hab. — *Frontignan* et *Lunel*, vins renommés. — *Ganges*, sur l'Hérault; soieries. — *Clermont;* draps. — *Bédarieux;* draps; 10 000 hab.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° Bassin du Rhône.

Départements sur la rive droite du Rhône.

Département de l'Ain (373 000 hab.). — Chef-lieu : *Bourg-en-Bresse*; belle église de Brou.

Sous-préfectures : *Trévoux*, dans une jolie situation, sur la Saône; ancien collége célèbre de jésuites. — *Nantua*, sur un joli lac. — *Belley*, ancienne capitale du Bugey; pierres lithographiques. — *Gex;* fromages renommés.

Autres lieux : *Ferney*, célèbre par le séjour de Voltaire. — *Pont-de-Vaux*, près de la Saône. — *Seyssel*, sur le Rhône; mines d'asphalte.

Département du Rhône (575 000 hab.). — Chef-lieu : *Lyon* (anc. *Lugdunum*), la seconde ville de France, au confluent du Rhône et de la Saône. Cathédrale Saint-Jean; superbe hôtel de ville; palais Saint-Pierre, qui renferme un riche musée d'arts et d'antiquités; place Bellecour; nombreuses fabriques de belles soieries; grands faubourgs de la *Guillotière* (avec les *Brotteaux*), de la *Croix-Rousse* et de *Vaize*, 230 000 hab. (ces faubourgs compris, et 258 000 avec les étrangers, etc.); beaux environs.

Une seule sous-préfecture : *Villefranche-sur-Saône*, commerce de bestiaux, de chevaux et de toiles.

Autres lieux : *Tarare;* mousselines renommées. — *Beaujeu;* commerce de vins du Beaujolais. — *Givors*, sur le Rhône, à l'endroit où aboutit un canal auquel elle donne son nom; commerce de houille. — *Condrieu;* vignobles fameux. — *Chessy;* mines de cuivre.

Département de l'Ardèche (387 000 hab.). — Chef-lieu : *Privas*; commerce de cuirs.

Sous-préfectures : *Tournon*, sur le Rhône. — *Largentière.*

Autres lieux : *Annonay*, la plus importante ville du département; papeteries, mégisseries, filatures de soie; invention des aérostats par les frères Montgolfier. — *Aubenas*, sur l'Ardèche; commerce de soie et de marrons. — *Viviers*, sur le Rhône.

Département du Gard (408 000 hab.). — Chef-lieu : *Nîmes* (anc. *Nemausus*), près du Gard, et à la jonction de chemins de fer qui la joignent à Montpellier, à Alais et à Beaucaire; plusieurs monuments antiques, tels que l'Amphithéâtre ou les Arènes, la Maison Carrée, un arc de triomphe; à quelque distance, le pont du Gard, magnifique aqueduc romain; soieries; 47 000 hab. (54 000), la plupart calvinistes.

Sous-préfectures : *Alais*, fabriques de rubans de soie; forges; charbon de terre; 14 000 hab. — *Uzès.* — *Le Vigan.*

Autres lieux : *le Pont-Saint-Esprit*, sur le Rhône. — *Beaucaire*, sur le Rhône et sur un chemin de fer qui, d'un côté, se rattache à celui d'Avignon à Marseille, de l'autre se rend à Nîmes; foires célèbres; 10 000 hab. — *Saint-Gilles;* commerce de vins. — *Aigues-Mortes*, à 4 kilom. de la Méditerranée, avec laquelle elle communique par le canal de la Grande-Roubine, et à la jonction des canaux des Étangs et de Beaucaire; petite place forte et petit port, autrefois plus important, et où saint Louis s'embarqua pour ses deux croisades. — *Saint-Hippolyte;* château de *Florian*, où est né l'auteur de ce nom. — *La Grand'Combe*, à la tête d'un chemin de fer qui l'unit à Alais; charbon de terre.

Départements sur la rive gauche du Rhône.

Département de l'Isère (603 000 hab.). — Chef-lieu : *Grenoble* (anc. *Cularo*, puis *Gratianopolis*), sur l'Isère; place forte; ganterie renommée; 25 000 hab. (31 000).

Sous-préfectures : *Vienne* (anc. *Vienna*), ville très-ancienne, sur le Rhône; fabriques de draps; mines de plomb argentifère; 15 500 hab. (21 000); concile de 1311, où fut aboli l'ordre des Templiers. — *La Tour-du-Pin.* — *Saint-Marcellin*, près de l'Isère; vins estimés.

Autres lieux : *Bourgoin;* manufactures d'indiennes. — *Voiron;* toiles estimées. — *Sassenage*, fromages renommés. — *La Grande Chartreuse*, monastère célèbre. — *Uriage;* eaux thermales très-fréquentées. — Le *Pont de Beauvoisin*, sur le Guiers. — Le *Fort-Barraux*, place forte, vers l'entrée de l'Isère en France.

Département de la Drôme (327 000 hab.). — Chef-lieu : *Valence* (anc. *Valentia*), sur le Rhône; soieries; 11 000 hab.

Sous-préfectures : *Montélimart*, près du Rhône. — *Die* (anc. *Dea*), sur la Drôme; soie. — *Nyons.*

Autres lieux : *Romans*, ville très-commerçante, sur l'Isère. — *Tain*, sur le Rhône; célèbre vignoble de l'*Ermitage* dans le voisinage. — *Crest*, sur la Drôme; soie. — *Dieu-le-fit*; eaux minérales.

Département de Vaucluse (265 000 hab.). — Chef-lieu : *Avignon* (anc. *Avenio*), sur le Rhône, et sur un chemin de fer qui l'unit à Marseille et qui la joindra bientôt à Lyon; longtemps la résidence

des papes, qui l'ont ornée d'un grand nombre de beaux édifices; commerce de vins, d'huiles et de parfums; 27 000 hab. (36 000).

Sous-préfectures : *Carpentras* (anc. *Carpentoracte*), ancienne capitale du comtat Venaissin. — *Orange* (anc. *Arausio*), ancienne capitale d'une principauté du même nom; monuments romains. — *Apt* (anc. *Apta Julia*); manufacture de faïence; cathédrale curieuse.

Autres lieux : *Cavaillon* (anc. *Cabellio*), sur la Durance; commerce de fruits secs et confits. — *L'Ile*, ville industrieuse, sur la Sorgues. — *Vaucluse*, village près de la fontaine du même nom.

Département des Bouches-du-Rhône (429 000 hab.). — Chef-lieu : *Marseille* (anc. *Massilia*), sur une baie du golfe du Lion; la troisième ville de France par sa population, qui est de 142 000 hab. (195 000); beau port, défendu par des forts qui occupent les collines voisines et par les îles fortifiées du Ratoneau, de Pomègue et du Château-d'If; belles rues du Grand-Cours et de la Canebière; très-grand commerce; fabriques de savon renommé.

Sous-préfectures : *Aix* (anc. *Aquæ Sextiæ*), ancienne capitale de la Provence; huile d'olive très-estimée; eaux minérales; 18 000 hab. (27 000). — *Arles* (anc. *Arelate*), sur le Rhône, vers l'endroit où il se divise en deux bras pour former l'île de la Camargue; antiquités romaines et du moyen âge; port communiquant avec la mer par le canal d'Arles à Bouc; 15 000 hab. (23 000).

Autres lieux : *Tarascon* (anc. *Tarasco*), sur le Rhône, en face de Beaucaire; 10 000 hab. — *Salon*. — *Lambesc*. — *Saint-Remy*; soie; arc de triomphe romain. — *Les Martigues*, vers l'étang de Berre; avec un port, qui se trouve à *Bouc*. — *La Ciotat*, port de mer; vins muscats.

DÉPARTEMENTS DU BASSIN DE LA SAONE, AFFLUENT DE DROITE DU RHONE.

Département du Jura (313 000 hab.). — Chef-lieu : *Lons-le-Saunier*; salines.

Sous-préfectures : *Dôle*, sur le Doubs, dans une jolie vallée; 10 000 hab. — *Poligny*. — *Saint-Claude*; ouvrages en bois, en corne, en écaille, en os et en ivoire.

Autres lieux : *Salins*; importantes salines. — *Arbois*, vins.

Département du Doubs (297 000 hab.). — Chef-lieu : *Besançon* (anc. *Vesontio*) place forte, sur le Doubs; dentelles et horlogerie; 29 000 hab. (41 000).

Sous-préfectures : *Baume-les-Dames*, près du Doubs; ancien monastère célèbre. — *Montbéliard*, ville fortifiée. — *Pontarlier*, sur le Doubs; forges et hauts fourneaux.

Autres lieux : *Osselle*; grottes célèbres. — *Ornans*. — *Blamont* et *Château-de-Joux*, deux forteresses, sur la frontière.

Département de la Haute-Saône (347 000 hab.). — Chef-lieu : *Vesoul*, au pied de la montagne appelée Motte de Vesoul.

Sous-préfectures : *Gray*, à la tête de la navigation de la Saône; commerce de grains et de fer. — *Lure*, sur l'Oignon.

Autre lieu : *Luxeuil*; eaux minérales; ancien monastère, fameux sous les Mérovingiens. — *Port-sur-Saône*; fer et bestiaux.

Département de la Côte-d'Or (400 000 hab.). — Chef-lieu : *Dijon* (anc. *Divio*), jolie ville, sur l'Ouche, sur le canal de Bourgogne et sur le chemin de fer de Paris à Lyon; belle cathédrale; 28 000 hab.

Sous-préfectures : *Beaune* sur le chemin de fer de Paris à Lyon; vins renommés; 10 000 hab. — *Châtillon-sur-Seine*, congrès de 1814. — *Semur*; château de Bourbilly, où est née Mme de Sévigné.

Autres lieux : *Auxonne*, place forte, sur la Saône. — *Saint-Jean de Lône* ou *Belle-Défense*, à la jonction de la Saône et du canal de Bourgogne; courageuse résistance de 1636, contre les Impériaux. — *Cîteaux*; ancienne abbaye. — *Nuits* et *Vougeot*, vins. — *Fontaine-Française*; victoire de Henri IV sur Mayenne et les Espagnols, en 1595. — *Montbard*; patrie de Buffon et de Daubenton. — *Alise* ou *Ste-Reine*, l'ancienne *Alesia*, connue par la résistance que César y opposa à tous les Gaulois confédérés.

Département de Saône-et-Loire (575 000 hab.). — Chef-lieu : *Mâcon* (anc. *Matisco*), sur la Saône; vins; 13 000 hab.

Sous-préfectures : *Autun* (anc. *Bibracte*, puis *Augustodunum*), sur l'Arroux; antiquités; 10 000 hab. — *Charolles*; bœufs renommés. — *Chalon-sur-Saône* (anc. *Cabillonum*), place forte et ville très-commerçante, à la jonction du canal du Centre et de la Saône, et sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 16 000 hab. — *Louhans*, commerce de blé.

Autres lieux : *Le Creusot*; mines de charbon de terre, et grands établissements pour le travail du fer. — *Épinac*; houille et fer. — *Bourbon-Lancy*, près de la Loire; eaux minérales. — *Cluny*; ancienne abbaye. — *Tournus*, sur la Saône. — *Digoin*, ville commerçante, à la jonction du canal du Centre et de la Loire.

DÉPARTEMENTS DU BASSIN DE LA DURANCE, AFFLUENT DE GAUCHE DU RHONE.

Département des Hautes-Alpes (132 000 hab.). — Chef-lieu : *Gap* (anc. *Vapincum*).

Sous-préfectures : *Embrun* (anc. *Ebrodunum*), place forte, sur un rocher escarpé. — *Briançon* (anc. *Brigantio*), autre place forte, sur la Durance; la ville la plus élevée de France.

Autres lieux : *Mont-Dauphin* et *Queyras*, petites places fortes.

Département des Basses-Alpes (152 000 hab.). — Chef-lieu : *Digne* (anc. *Dinia*), dans une position pittoresque.

Sous-préfectures : *Sisteron* (anc. *Segustero*), sur la Durance. — *Forcalquier*. — *Barcelonnette*, sur l'Ubaye. — *Castellane*.

Autres lieux : *Manosque*, commerce de fruits et de soie. — *Colmars*, *Seyne*, *Tournoux*, *Entrevaux*, petites places fortes.

3° Bassins de l'Argens et du Var.

Département du Var (358 000 hab.). — Chef-lieu : *Draguignan*, dans une situation agréable; commerce d'huile d'olive.

Sous-préfectures : *Toulon* (anc. *Telo Martius*), ville forte, port militaire du premier ordre et le premier arsenal de la France, sur la Méditerranée, avec une rade superbe; grand commerce de vins, d'huile et de savon; 39 000 hab. (69 000); livrée aux Anglais en 1793, et reprise après un siége fameux où le génie militaire du jeune Bonaparte se dévoila. — *Grasse*; commerce de parfums, de fruits et d'huile renommés. — *Brignolles*, très-beau climat; prunes estimées.

Autres lieux : *Hyères*, agréablement située près de la Méditerranée, en face des îles d'Hyères; climat d'une douceur remarquable. — *Fréjus* (anc. *Forum Julii*), à peu de distance du golfe du même nom, où *Saint-Raphaël* lui sert de port. — *Cannes*, non loin de laquelle Napoléon débarqua en 1815, à son retour de l'île d'Elbe. — *Antibes* (anc. *Antipolis*), port et place forte; antiquités romaines. — *Vence*, ancien évêché. — *Saint-Tropez*, petit port et place forte.

4° Île de Corse.

Département de la Corse (236 000 habitants). — Chef-lieu : *Ajaccio*, sur la côte occidentale; place forte et beau port; lieu de naissance de Napoléon; 10 000 hab.

Sous-préfectures : *Bastia*, place forte de 1re classe et bon port, sur la côte orientale; 14 000 hab. — *Corte*, place forte, au centre de l'île, sur le Tavignano. — *Calvi*, sur la côte N.-O. — *Sartène*, dans le S.

Autres lieux : *Saint-Florent*, petite place forte, sur la côte N. de l'île. — *Bonifacio*, beau port et place forte, à l'extrémité S. de l'île, sur les Bouches de Bonifacio.

Concordance des départements et des provinces[1].

Alsace : deux départements : le *Bas-Rhin* et le *Haut-Rhin*.

Lorraine-et-Barrois : quatre départements : la *Meuse*, la *Moselle*, la *Meurthe*, les *Vosges*.

Flandre : département du *Nord*.

Artois : département du *Pas-de-Calais*.

Picardie : département de la *Somme*.

Champagne-et-Brie : quatre départements : les *Ardennes*, la *Marne*, l'*Aube*, la *Haute-Marne*.

Ile-de-France : cinq départements : la *Seine*, *Seine-et-Oise*, l'*Oise*, *Seine-et-Marne*, l'*Aine*.

Normandie : cinq départements : la *Seine-Inférieure*, l'*Eure*, le *Calvados*, la *Manche*, l'*Orne*.

Bretagne : cinq départements : *Ille-et-Vilaine*, les *Côtes-du-Nord*, le *Finisterre*, le *Morbihan*, la *Loire-Inférieure*.

Bourbonnais : département de l'*Allier*.

Nivernais : département de la *Nièvre*.

Berri : deux départements : le *Cher* et l'*Indre*.

Orléanais : trois départements : le *Loiret*, *Eure-et-Loir*, *Loir-et-Cher*.

Touraine : département d'*Indre-et-Loire*.

Anjou : département de *Maine-et-Loire*.

Maine-et-Perche : deux départements : la *Sarthe* et la *Mayenne*.

Auvergne : deux départements : le *Puy-de-Dôme* et le *Cantal*.

Marche : département de la *Creuse*.

Limousin : deux départements : la *Corrèze* et la *Haute-Vienne*.

Poitou : trois départements : la *Vendée*, les *Deux-Sèvres*, la *Vienne*.

Angoumois : département de la *Charente*.

Aunis et Saintonge : département de la *Charente-Inférieure*.

Guienne : six départements : la *Dordogne*, le *Lot*, l'*Aveyron*, *Tarn-et-Garonne*, *Lot-et-Garonne*, la *Gironde*.

Gascogne : trois départements : les *Landes*, le *Gers*, les *Hautes-Pyrénées*.

Béarn : département des *Basses-Pyrénées*.

Comté de Foix : département de l'*Ariége*.

Languedoc : huit départements, dont trois baignés par la mer :

1. Pour conserver aux divisions politiques de la France une distribution méthodique et naturelle, conforme aux divisions physiques que nous avons fait connaître, nous avons suivi, dans la nomenclature des provinces, un ordre un peu différent de celui qui est présenté dans le programme annexé au règlement sur l'examen du baccalauréat ès sciences. — Voir aussi, pour les prov. page 215.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'*Aude*, l'*Hérault*, le *Gard*, — et cinq intérieurs : la *Haute-Garonne*, le *Tarn*, la *Lozère*, la *Haute-Loire*, l'*Ardèche*.

Lyonnais : deux départements : le *Rhône* et la *Loire*.

Bourgogne-et-Bresse : quatre départements : l'*Yonne*, la *Côte-d'Or*, *Saône-et-Loire*, l'*Ain*.

Franche-Comté : trois départements : le *Doubs*, la *Haute-Saône*, le *Jura*.

Dauphiné : trois départements : l'*Isère*, la *Drôme*, les *Hautes-Alpes*.

État d'Avignon : département de *Vaucluse*.

Provence : trois départements : les *Bouches-du-Rhône*, les *Basses-Alpes*, le *Var*.

Roussillon : département des *Pyrénées-Orientales*.

Ile de Corse : département de la *Corse*.

LXIX.

§ 4. Statistique de la France.

Superficie, population.

La superficie de la France est de 52 768 618 hectares, ou d'environ 527 690 kilomètres carrés. Sur cette étendue, on trouve 4 269 000 hectares de pays de montagnes; 5 676 400 hectares de pays de bruyères et de landes; 7 276 000 hectares de riche terreau; 9 788 000 hectares de sol crayeux ou de calcaire; le reste est en terrain sablonneux, gravier, etc.

La population, d'après le recensement de 1851, s'élève à 35 781 628 habitants.

Les départements les plus populeux et en même temps les plus industrieux, sont ceux de la Seine, du Nord, de la Seine-Inférieure, du Pas-de-Calais, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et du Rhône; c'est dans les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, les Landes, la Lozère et la Corse que la population est le plus clair-semée.

Quoique formés, dans l'origine, d'éléments assez divers, celtique, romain, germanique, normand, les Français sont aujourd'hui la nation la plus homogène de l'Europe.

Outre le français, on parle cependant quelques autres langues sur différents points : l'allemand, en Alsace et dans une partie de la Lorraine; le flamand, dans une partie de la Flandre et de l'Artois; le bas-breton, reste de la langue celtique, dans l'ouest de la Bretagne; le basque, dans les Pyrénées, et l'italien, en Corse.

Gouvernement.

Le gouvernement de la France est un empire. L'empereur gouverne avec le concours : 1° d'un *sénat*, composé de membres choisis par lui; 2° d'un *corps législatif*, dont les membres sont élus par la nation; 3° d'un *conseil d'État*, dont les membres sont nommés par l'empereur, et qui est chargé de juger les conflits de toutes les administrations publiques, et de préparer les projets de loi d'intérêt général.

Sous la direction immédiate de l'empereur sont neuf ministères, chargés de toutes les diverses branches de l'administration : 1° le ministère d'État et de la maison de l'empereur; 2° le ministère de l'intérieur; 3° le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics; 4° le ministère de la guerre; 5° le ministère de la justice; 6° le ministère de l'instruction publique et des cultes; 7° le ministère des affaires étrangères; 8° le ministère de la marine et des colonies; 9° le ministère des finances.

Divisions administratives.

Chaque département est administré civilement, sous la direction du ministère de l'intérieur, par un *préfet*, assisté d'un conseil de préfecture; les arrondissements le sont par des *sous-préfets*, excepté ceux qui ont pour chef-lieu le chef-lieu même du département et qui sont administrés directement par le préfet. Chaque arrondissement comprend un certain nombre de divisions, partie judiciaires, partie civiles, nommées *cantons*, à la tête desquelles sont des juges de paix; chaque canton comprend plusieurs *communes*, dont chacune est dirigée par un *maire*.

Ainsi, en résumé, la France se divise en départements; les départements sont divisés en arrondissements, les arrondissements en cantons, les cantons en communes. Il y a 363 arrondissements, 2847 cantons et 36 835 communes.

Les communes ont pour chef-lieu, soit une *ville*, soit un *bourg*, soit un *village*, les petits groupes d'habitations qui dépendent d'un chef-lieu de commune, sont des *hameaux*.

Divisions militaires.

Sous le rapport militaire, la France est partagée en 21 *divisions*, qui embrassent 85 *subdivisions*. Ces 21 divisions sont :

1re Paris; — 2e Rouen; — 3e Lille; — 4e Châlons-sur-Marne; — 5e Metz; — 6e Strasbourg; — 7e Besançon; — 8e Lyon; — 9e Marseille; — 10e Montpellier; — 11e Perpignan; — 12e Toulouse; —

l'*Aude*, l'*Hérault*, le *Gard*, — et cinq intérieurs : la *Haute-Garonne*, le *Tarn*, la *Lozère*, la *Haute-Loire*, l'*Ardèche*.

Lyonnais : deux départements : le *Rhône* et la *Loire*.

Bourgogne-et-Bresse : quatre départements : l'*Yonne*, la *Côte-d'Or*, *Saône-et-Loire*, l'*Ain*.

Franche-Comté : trois départements : le *Doubs*, la *Haute-Saône*, le *Jura*.

Dauphiné : trois départements : l'*Isère*, la *Drôme*, les *Hautes-Alpes*.

État d'Avignon : département de *Vaucluse*.

Provence : trois départements : les *Bouches-du-Rhône*, les *Basses-Alpes*, le *Var*.

Roussillon : département des *Pyrénées-Orientales*.

Ile de Corse : département de la *Corse*.

LXIX.

§ 4. Statistique de la France.

Superficie, population.

La superficie de la France est de 52 768 618 hectares, ou d'environ 527 690 kilomètres carrés. Sur cette étendue, on trouve 4 269 000 hectares de pays de montagnes; 5 676 400 hectares de pays de bruyères et de landes; 7 276 000 hectares de riche terreau; 9 788 000 hectares de sol crayeux ou de calcaire; le reste est en terrain sablonneux, gravier, etc.

La population, d'après le recensement de 1851, s'élève à 35 781 628 habitants.

Les départements les plus populeux et en même temps les plus industrieux, sont ceux de la Seine, du Nord, de la Seine-Inférieure, du Pas-de-Calais, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et du Rhône; c'est dans les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, les Landes, la Lozère et la Corse que la population est le plus clair-semée.

Quoique formés, dans l'origine, d'éléments assez divers, celtique, romain, germanique, normand, les Français sont aujourd'hui la nation la plus homogène de l'Europe.

Outre le français, on parle cependant quelques autres langues sur différents points : l'allemand, en Alsace et dans une partie de la Lorraine; le flamand, dans une partie de la Flandre et de l'Artois; le bas-breton, reste de la langue celtique, dans l'ouest de la Bretagne; le basque, dans les Pyrénées, et l'italien, en Corse.

Gouvernement.

Le gouvernement de la France est un empire. L'empereur gouverne avec le concours : 1° d'un *sénat*, composé de membres choisis par lui; 2° d'un *corps législatif*, dont les membres sont élus par la nation; 3° d'un *conseil d'État*, dont les membres sont nommés par l'empereur, et qui est chargé de juger les conflits de toutes les administrations publiques, et de préparer les projets de loi d'intérêt général.

Sous la direction immédiate de l'empereur sont neuf ministères, chargés de toutes les diverses branches de l'administration : 1° le ministère d'État et de la maison de l'empereur; 2° le ministère de l'intérieur; 3° le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics; 4° le ministère de la guerre; 5° le ministère de la justice; 6° le ministère de l'instruction publique et des cultes; 7° le ministère des affaires étrangères; 8° le ministère de la marine et des colonies; 9° le ministère des finances.

Divisions administratives.

Chaque département est administré civilement, sous la direction du ministère de l'intérieur, par un *préfet*, assisté d'un conseil de préfecture; les arrondissements le sont par des *sous-préfets*, excepté ceux qui ont pour chef-lieu le chef-lieu même du département et qui sont administrés directement par le préfet. Chaque arrondissement comprend un certain nombre de divisions, partie judiciaires, partie civiles, nommées *cantons*, à la tête desquelles sont des juges de paix; chaque canton comprend plusieurs *communes*, dont chacune est dirigée par un *maire*.

Ainsi, en résumé, la France se divise en départements; les départements sont divisés en arrondissements, les arrondissements en cantons, les cantons en communes. Il y a 363 arrondissements, 2847 cantons et 36 835 communes.

Les communes ont pour chef-lieu, soit une *ville*, soit un *bourg*, soit un *village*, les petits groupes d'habitations qui dépendent d'un chef-lieu de commune, sont des *hameaux*.

Divisions militaires.

Sous le rapport militaire, la France est partagée en 21 *divisions*, qui embrassent 85 *subdivisions*. Ces 21 divisions sont :

1re Paris; — 2e Rouen; — 3e Lille; — 4e Châlons-sur-Marne; — 5e Metz; — 6e Strasbourg; — 7e Besançon; — 8e Lyon; — 9e Marseille; — 10e Montpellier; — 11e Perpignan; — 12e Toulouse; —

13e Bayonne ; — 14e Bordeaux ; — 15e Nantes ; — 16e Rennes ; — 17e Bastia ; — 18e Tours ; — 19e Bourges ; — 20e Clermont-Ferrand ; — 21e Limoges.

On compte dans tout le pays environ 200 places fortes.

Divisions judiciaires.

La justice est rendue, dans chaque canton, par les juges de paix ; au-dessus, sont les tribunaux de première instance, aussi nombreux que les arrondissements ; ces tribunaux ressortissent à des cours impériales, au nombre de vingt-sept, établies à Agen, Aix, Amiens, Angers, Bastia, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Colmar, Dijon, Douai, Grenoble, Limoges, Lyon, Metz, Montpellier, Nancy, Nîmes, Orléans, Paris, Pau, Poitiers, Rennes, Riom, Rouen, Toulouse. Au-dessus de ces cours, est celle de cassation, qui prononce sur les demandes en cassation contre les arrêts et jugements en dernier ressort des cours et des tribunaux.

Divisions ecclésiastiques.

La très-grande majorité de la population française est catholique. Ce culte comprend quatre-vingts diocèses, dont quinze archevêchés et soixante-cinq évêchés. Voici le tableau des archevêchés, avec les évêchés suffragants.

ARCHEVÊCHÉS.	ÉVÊCHÉS.
Aix	Gap, Digne, Marseille, Fréjus, Ajaccio.
Albi	Mende, Rodez, Cahors, Perpignan.
Auch	Tarbes, Aire, Bayonne.
Avignon	Valence, Viviers, Nîmes, Montpellier.
Besançon	Verdun, Metz, Nancy, Strasbourg, Saint-Dié, Belley.
Bordeaux	Luçon, Poitiers, la Rochelle, Angoulême, Périgueux, Agen.
Bourges	Limoges, Clermont-Ferrand, Tulle, Saint-Flour, le Puy.
Cambrai	Arras.
Lyon	Langres, Dijon, Autun, Saint-Claude, Grenoble.
Paris	Meaux, Versailles, Chartres, Orléans, Blois.
Reims	Amiens, Beauvais, Soissons, Châlons-sur-Marne.
Rouen	Evreux, Bayeux, Coutances, Séez.
Sens	Troyes, Nevers, Moulins.
Toulouse	Montauban, Carcassonne, Pamiers.
Tours	Le Mans, Rennes, Saint-Brieuc, Quimper, Vannes, Nantes, Angers.

A chaque diocèse est attaché un séminaire pour l'instruction du clergé. Chaque canton forme le ressort d'une cure, dans laquelle il est établi un certain nombre de succursales.

Les luthériens, assez nombreux, surtout à l'est, dans les départements formés de l'Alsace et de la Franche-Comté, ont un consistoire général à Strasbourg, une faculté de théologie dans la même ville, et six inspections d'églises consistoriales dans les départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et du Doubs.

Les calvinistes sont principalement répandus dans le midi et dans quelques parties de l'ouest et de l'est : le Gard, l'Ardèche, la Drôme, la Lozère, Tarn-et-Garonne, les Deux-Sèvres, en renferment un assez grand nombre ; ils ont, dans 60 départements, des églises consistoriales, et une faculté de théologie à Montauban.

Les israélites ont un consistoire central à Paris et des synagogues consistoriales à Paris, Strasbourg, Colmar, Metz, Nancy, Bordeaux et Marseille.

Instruction publique.

L'instruction publique est réglée par un *conseil impérial*, qui a remplacé l'ancien conseil de l'*Université;* il y a seize *académies universitaires*, à la tête de chacune desquelles est un recteur, qui a la surveillance des cours publics, des lycées, des colléges communaux et des établissements secondaires libres.

L'enseignement se divise en *supérieur*, *secondaire* et *primaire*.

L'enseignement supérieur se partage en cinq facultés : théologie, droit, médecine, sciences et lettres.

Il y a six facultés catholiques de théologie : à Paris, Aix, Bordeaux, Lyon, Rouen, Toulouse ; — neuf facultés de droit : à Paris, Aix, Caen, Dijon, Grenoble, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Toulouse ; — trois facultés de médecine : à Paris, Montpellier, Strasbourg, avec autant d'écoles de pharmacie ; — des facultés des sciences et des lettres : à Paris, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Rennes, Strasbourg, Toulouse ; — des facultés des sciences à Lille, à Marseille et à Poitiers ; des facultés des lettres à Aix et à Douai.

L'enseignement secondaire est donné par les lycées, les colléges communaux, les grands et les petits séminaires ou établissements secondaires ecclésiastiques, et un grand nombre d'institutions particulières. Il y a 69 lycées, qui comptent environ 20 000 élèves. Une École normale supérieure, établie à Paris, est destinée à former des professeurs dans les lettres et les sciences.

L'enseignement primaire est donné par une multitude d'écoles entretenues par les communes, et par beaucoup d'écoles particulières :

elle comprend des écoles normales primaires, destinées à former des instituteurs; des écoles primaires supérieures, des écoles élémentaires et des salles d'asile.

La France entretient à Athènes une école où l'archéologie et la littérature grecques sont brillamment cultivées.

En dehors de l'Université, mais toujours sous la direction du ministre de l'instruction publique, sont placés divers établissements très-importants d'enseignement supérieur : le collége de France, le Muséum d'histoire naturelle de Paris, le Bureau des longitudes, l'Observatoire de Paris, celui de Marseille et de quelques autres villes, le cours d'astronomie de l'Observatoire de Paris, l'École des chartes, divers cours à la Bibliothèque impériale.

A la tête des sociétés savantes chargées de maintenir la pureté de la langue, de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences, se trouve *l'Institut de France*, qui se divise en cinq *Académies* : l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des sciences, l'Académie des beaux-arts et l'Académie des sciences morales et politiques.

L'Académie de médecine est instituée pour répondre aux demandes du gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique.

L'enseignement des beaux-arts est placé sous la direction du ministre de l'intérieur; ses principaux établissements sont l'École des beaux-arts, pour la peinture, la sculpture et l'architecture, et le Conservatoire de musique et de déclamation.

L'enseignement industriel, dépendant du même ministre, comprend le Conservatoire des arts et métiers et les écoles des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, d'Angers et d'Aix.

Du ministère de la guerre dépendent l'École polytechnique, l'École militaire de Saint-Cyr et le collége militaire de la Flèche; — du ministère de la marine, l'École navale de Brest; — du ministère des finances, l'École forestière de Nancy; — du ministère des travaux publics, l'Ecole des ponts-et-chaussées, l'École des mines et l'École des mineurs de Saint-Étienne.

Préfectures maritimes.

La France a cinq préfectures maritimes, qui ont pour chefs-lieux les cinq grands ports militaires de l'État : première préfecture, Cherbourg, comprenant la côte depuis Dunkerque jusqu'à Granville; — deuxième, Brest, pour la côte entre Granville et Quimper; — troisième, Lorient, pour la côte entre Quimper et la Loire; — quatrième, Rochefort, pour la côte entre la Loire et la Bidassoa; — cinquième, Toulon, pour toutes les côtes de la Méditerranée. Ces divisions sont administrées par des préfets maritimes.

Finances.

La cour des comptes vérifie et juge les comptes des services publics.

Parmi les administrations qui dépendent du ministère des finances, on remarque celle de l'enregistrement et les domaines; — l'administration des douanes; — l'administration des contributions indirectes; — l'administration des postes; — l'administration des forêts; — l'administration des contributions directes; — la commission des monnaies.

La Banque de France est un établissement très-important, fondé par actions, qui a le privilége d'émettre des billets à vue au porteur, et qui escompte des effets de commerce, fait des avances sur des effets publics français et sur les lingots d'or et d'argent, etc. Son siége est à Paris; elle a des succursales dans les principales villes commerçantes des départements.

La caisse d'amortissement est destinée à racheter les rentes de la dette publique, au moyen de dotations annuelles et du revenu des rentes acquises par elle; la caisse des dépôts et consignations, qui ne forme avec celle-là qu'une même administration, est destinée à recevoir les dépôts, soit obligatoires, soit volontaires, à faire le service des fonds de retraite des employés de l'État, etc.

Les caisses d'épargne et leurs succursales sont au nombre d'environ 500. Il existe, depuis 1850, une importante caisse de retraites ou rentes viagères pour la vieillesse.

Agriculture, industrie, commerce.

L'AGRICULTURE est aussi florissante en France qu'en aucune autre contrée du monde; le nord est plus particulièrement riche en céréales; le sud, en vignobles et en fruits.

Le sol productif est de 19 315 000 hectares, dont 5 587 000 en froment, 2 577 000 en seigle, 911 000 en méteil (mélange de froment et de seigle), 1 972 000 en vignes.

Quatre végétaux, la vigne, le maïs, l'olivier et l'oranger, dont les fruits cessent de mûrir au delà d'une latitude particulière, ont fait partager la France en cinq zones agricoles. La première, au N., est celle où la vigne ne réussit pas; la ligne qui la limite au sud s'étend à peu près depuis l'endroit où la Meuse quitte la France jusqu'au

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

golfe du Morbihan. — La seconde zone produit du vin, mais n'a pas encore de maïs cultivé en grand ; elle a pour limite méridionale une ligne tirée depuis le confluent de la Lauter et du Rhin jusqu'à l'embouchure de la Gironde. — La troisième zone, où le maïs croît en même temps que la vigne, mais où l'olivier ne se montre pas encore, est bornée au N. par une ligne qui va de l'Isère à l'Ariége. — La quatrième, propre à la fois à l'olivier, au maïs et à la vigne, mais où l'on ne trouve pas encore d'orangers, est limitée au sud par le golfe du Lion et par une ligne tirée des bouches du Rhône aux sources du Var. — La cinquième zone, enfin, où mûrissent tout ensemble le raisin, le maïs, les olives et les oranges, comprend la région qui borde la Méditerranée, à l'E. des bouches du Rhône.

Les vins les plus renommés sont, au N.-E., à l'E. et au S., ceux de la Champagne, de la Bourgogne, du Lyonnais, du Dauphiné, du Languedoc, du Bordelais. Les vins les plus propres à faire de l'eau-de-vie sont récoltés dans le bassin de la Charente, et vers le Gers et l'Hérault. Les plaines les plus riches en blé sont celles de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, de la Brie, de la Beauce, de la Champagne, du Berri, de la Touraine, de la Limagne, dans le N. et dans le centre ; celles de la Bresse, de l'Alsace, de la Lorraine, à l'E. et au N. E. ; celles du Languedoc, de la Guienne, de la Gascogne, au S. ; enfin celles de la Charente, du Poitou, de la Haute-Bretagne, de l'Anjou, dans l'O.

Les meilleurs bœufs et les meilleurs chevaux sont élevés dans les pâturages de la Normandie, du Charollais, de la Bretagne, de l'Auvergne, du Limousin, du Jura, des Vosges, des Cévennes, de la Camargue et du bassin de la Garonne.

L'INDUSTRIE de la France est principalement agricole; cependant l'industrie manufacturière a fait aussi de grands progrès depuis un demi-siècle. On peut mentionner, parmi les ouvrages où elle excelle, les soieries, surtout celles de Lyon; les cachemires; les draps de Sedan, de Louviers, d'Elbeuf; les basins, les batistes, les gazes de Saint-Quentin, etc.; les tulles, les dentelles, les blondes, les toiles diverses de lin, de chanvre et de coton; les toiles peintes de Mulhouse et autres villes; la typographie, la gravure, la lithographie, la photographie, le papier, l'horlogerie de précision, les produits chimiques, les teintures, la cristallerie, la porcelaine, l'orfévrerie et la bijouterie; l'ébénisterie de Paris; la mégisserie, les bronzes; les armes de Saint-Étienne et autres; les instruments de musique, les savons, les sucres raffinés, les liqueurs. Les fabriques d'acier, de coutellerie, de quincaillerie, d'ouvrages divers en fer, en cuivre et

autres métaux, ont acquis une grande amélioration. Une exposition des produits de l'industrie française a lieu tous les cinq ans à Paris.

L'industrie minérale extrait du sein de la terre, en France, un grand nombre de produits. Le plus abondant des métaux exploités est le fer, qu'on trouve particulièrement dans le Cher, la Haute-Marne, la Haute-Saône, la Côte-d'Or, la Moselle, la Manche, les Ardennes, l'Ariége, l'Aveyron, la Dordogne, la Nièvre, et dans 57 autres départements. On tire du plomb et de l'argent des mines du Finisterre, de l'Isère, du Puy-de-Dôme, de la Lozère et du Haut-Rhin.

Le charbon de terre est exploité dans quarante-six bassins, qui se trouvent par grands bancs dans cinq régions : au N., vers l'Escaut ; au centre, entre la Loire et la Saône, entre la Loire et le Rhône, et dans la vallée du Cher; au S., dans les vallées de l'Aveyron et du Gard.

Le COMMERCE de la France prend, d'année en année, un développement plus considérable. Sa valeur totale annuelle était, dans la période de 1825 à 1830, de 1 milliard 200 millions de francs; aujourd'hui elle est de plus de 3 milliards, dont un milliard 700 millions pour l'exportation et un milliard 400 millions pour l'importation. Sur ces valeurs, environ 800 millions seulement reviennent au transport par terre, et 2 200 000 000 au transport par mer.

Les principaux articles d'exportation sont les vins, l'eau-de-vie, l'huile, le vinaigre, les fruits, les œufs, le savon, le sel, les étoffes de soie et de laine, la bonneterie, la tapisserie, les toiles de lin, de chanvre et de coton, les dentelles, le papier, les caractères d'imprimerie, les livres, l'horlogerie, la bijouterie, l'ébénisterie, les objets de modes, etc. Les importations se composent principalement de métaux, de houille, de bois de construction et d'ébénisterie, de chevaux, de moutons, de gros bétail, d'huiles pour fabriques, d'indigo, de coton, de laines, de soies grèges, de peaux, de fourrures, de sucre, de café, etc. Les pays avec lesquels les relations commerciales de la France ont le plus d'activité, sont les États-Unis, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, les États sardes, l'Espagne, l'Allemagne, l'Algérie, la Turquie, la Russie, les Pays-Bas, le Brésil.

Revenu.

Le *revenu* de l'État s'élève à environ 1 500 000 000 de francs; les *dépenses* offrent à peu près le même chiffre. Mais les travaux extraordinaires et diverses autres causes font dépasser aux dépenses totales la somme des recettes, et contribuent à former ce qu'on appelle le

déficit, ou le découvert du budget. Ce découvert a obligé l'État à des emprunts, et ces emprunts ont augmenté peu à peu la *dette publique*, qui s'élève aujourd'hui à environ 4 milliards et demi de capital.

Armée, marine.

L'armée de terre se forme par voie d'engagements volontaires et par voie de recrutement. Tous les Français qui ont atteint l'âge de vingt ans sont appelés au service militaire, mais le sort n'en désigne qu'un certain nombre pour composer le contingent fixé chaque année par une loi. Le contingent est réparti entre les armes de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, les corps des équipages militaires et les ouvriers d'administration.

La durée du service est de sept ans.

La gendarmerie se recrute dans l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie.

L'effectif de l'armée active varie selon les éventualités de paix ou de guerre; il est fixé chaque année par le budget. Cet effectif était, en 1852, de 377 000 hommes et 84 900 chevaux.

La garde nationale, selon le décret du 11 janvier 1852, se compose de tous les Français de 25 à 50 ans. Elle obéit aux maires, aux sous-préfets, aux préfets et au ministère de l'intérieur.

L'armée navale se compose d'environ 30 000 marins.

La marine de l'Etat compte (1852) 363 bâtiments, savoir: 201 *bâtiments à voiles, à flot;* — 104 *bâtiments à vapeur, à flot;* — 5 *bâtiments mixtes, à flot;* — 46 *bâtiments à voiles, en construction;* — 7 *bâtiments à vapeur, en construction.*

LXX.

§ 5. Colonies.

Algérie.

Cette importante colonie s'étend dans le N. de l'Afrique, sur la côte méridionale de la Méditerranée, en face de la France et de l'Espagne; elle s'allonge de l'O. à l'E., depuis 4° 8′ de longitude O. jusqu'à 6° 56′ de longitude E., entre l'empire de Maroc, à l'O., et la régence de Tunis, à l'E.; elle a au S. le Grand Désert ou Sahara proprement dit, vers lequel elle n'a pas de limites bien positives. Au N., son point le plus avancé dans la Méditerranée est à 37° 5′ de latitude septentrionale. Sa longueur, de l'E. à l'O., est d'environ 900 kilomètres, et

sa plus grande largeur, du N. au S., de 600 kilomètres. Sa superficie est d'à peu près 391 000 kilomètres carrés.

La côte a quelques baies et quelques golfes peu profonds, dont les plus remarquables sont, en commençant à l'E., les golfes de *Bone*, de *Stora*, de *Bougie*, la rade d'*Alger*, les golfes d'*Arzeu* et d'*Oran*.

La chaîne de l'*Atlas* parcourt l'Algérie de l'O. à l'E., et s'y divise en plusieurs branches; on en remarque surtout deux principales, parallèles entre elles: la plus septentrionale est un bourrelet irrégulier, qui longe la Méditerranée sur une largeur moyenne d'environ 100 kilomètres, et qui est coupé par de nombreuses rivières, tributaires de cette mer; on y remarque, entre autres monts, le *Jurjura* (2100 mètres d'altitude); le *Mouzaïa*, célèbre par ses mines de cuivre, et l'*Ouaransenis* ou *Ouanseris*. Quelques plaines l'interrompent çà et là, ou forment le prolongement de son versant septentrional vers la côte: une des plus vastes est la fertile, mais insalubre plaine de la *Métidja*, près d'Alger.

La chaîne méridionale est généralement séparée de la première par une zone de grandes plaines ou plutôt de plateaux, dans lesquels les eaux, ne trouvant pas d'issue vers la Méditerranée, s'écoulent vers de grands lacs salés, appelés *Chott* ou *Sebkha*, dont le plus considérable est celui de *Saïda*. Les principaux massifs de cette chaîne sont le *Djebel-Amour* et le *Djebel-Aurès*. Au S. de cette grande chaîne, s'étend une seconde zone de plaines, généralement sablonneuses, qui se composent de bassins fermés, au fond desquels se trouvent de larges lacs salés, souvent à sec et n'offrant alors qu'une croûte de sel et de sable; le plus grand est le *Melghigh* ou *Melrir*. Cette zone, qui forme le *Sahara algérien*, et qu'il ne faut pas confondre avec le Sahara proprement dit ou El Heurg, placé plus au sud, est caractérisée par l'abondance des eaux souterraines, qui se trouvent à peu de profondeur, et qui, jaillissant du sol par l'opération du forage, donnent naissance à de nombreuses et fertiles oasis.

En résumé, l'Algérie est divisée physiquement en trois parties: 1° la côte, ou le *Tell*, qui est surtout fertile en céréales (froment, orge, maïs, riz); — 2° les *plateaux*, renfermés entre les deux massifs montagneux, et riches particulièrement en pâturages; — 3° le *Sahara*, qui est une espèce de désert sablonneux, mais parsemé d'oasis abondantes en excellents fruits, surtout en dattes; aussi donne-t-on à une grande partie de cette zone méridionale le nom de *Beled-el-Djeryd* (pays des dattes).

Les principaux cours d'eau, qui se rendent dans la Méditerranée, sont: de l'E. à l'O., la *Medjerda*, la *Seïbouse*, l'*Ouad-el-Kébir* qui reçoit le *Rummel*; l'*Adouse* ou *Ouad-bou-Messaoud*, l'*Isser*, l'*Ha-*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

déficit, ou le découvert du budget. Ce découvert a obligé l'État à des emprunts, et ces emprunts ont augmenté peu à peu la *dette publique*, qui s'élève aujourd'hui à environ 4 milliards et demi de capital.

Armée, marine.

L'armée de terre se forme par voie d'engagements volontaires et par voie de recrutement. Tous les Français qui ont atteint l'âge de vingt ans sont appelés au service militaire, mais le sort n'en désigne qu'un certain nombre pour composer le contingent fixé chaque année par une loi. Le contingent est réparti entre les armes de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, les corps des équipages militaires et les ouvriers d'administration.

La durée du service est de sept ans.

La gendarmerie se recrute dans l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie.

L'effectif de l'armée active varie selon les éventualités de paix ou de guerre; il est fixé chaque année par le budget. Cet effectif était, en 1852, de 377 000 hommes et 84 900 chevaux.

La garde nationale, selon le décret du 11 janvier 1852, se compose de tous les Français de 25 à 50 ans. Elle obéit aux maires, aux sous-préfets, aux préfets et au ministère de l'intérieur.

L'armée navale se compose d'environ 30 000 marins.

La marine de l'Etat compte (1852) 363 bâtiments, savoir: 201 *bâtiments à voiles, à flot;* — 104 *bâtiments à vapeur, à flot;* — 5 *bâtiments mixtes, à flot;* — 46 *bâtiments à voiles, en construction;* — 7 *bâtiments à vapeur, en construction.*

LXX.

§ 5. Colonies.

Algérie.

Cette importante colonie s'étend dans le N. de l'Afrique, sur la côte méridionale de la Méditerranée, en face de la France et de l'Espagne; elle s'allonge de l'O. à l'E., depuis 4° 8′ de longitude O. jusqu'à 6° 56′ de longitude E., entre l'empire de Maroc, à l'O., et la régence de Tunis, à l'E.; elle a au S. le Grand Désert ou Sahara proprement dit, vers lequel elle n'a pas de limites bien positives. Au N., son point le plus avancé dans la Méditerranée est à 37° 5′ de latitude septentrionale. Sa longueur, de l'E. à l'O., est d'environ 900 kilomètres, et

sa plus grande largeur, du N. au S., de 600 kilomètres. Sa superficie est d'à peu près 391 000 kilomètres carrés.

La côte a quelques baies et quelques golfes peu profonds, dont les plus remarquables sont, en commençant à l'E., les golfes de *Bone*, de *Stora*, de *Bougie*, la rade d'*Alger*, les golfes d'*Arzeu* et d'*Oran*.

La chaîne de l'*Atlas* parcourt l'Algérie de l'O. à l'E., et s'y divise en plusieurs branches; on en remarque surtout deux principales, parallèles entre elles: la plus septentrionale est un bourrelet irrégulier, qui longe la Méditerranée sur une largeur moyenne d'environ 100 kilomètres, et qui est coupé par de nombreuses rivières, tributaires de cette mer; on y remarque, entre autres monts, le *Jurjura* (2100 mètres d'altitude); le *Mouzaïa*, célèbre par ses mines de cuivre, et l'*Ouaransenis* ou *Ouanseris*. Quelques plaines l'interrompent çà et là, ou forment le prolongement de son versant septentrional vers la côte: une des plus vastes est la fertile, mais insalubre plaine de la *Métidja*, près d'Alger.

La chaîne méridionale est généralement séparée de la première par une zone de grandes plaines ou plutôt de plateaux, dans lesquels les eaux, ne trouvant pas d'issue vers la Méditerranée, s'écoulent vers de grands lacs salés, appelés *Chott* ou *Sebkha*, dont le plus considérable est celui de *Saïda*. Les principaux massifs de cette chaîne sont le *Djebel-Amour* et le *Djebel-Aurès*. Au S. de cette grande chaîne, s'étend une seconde zone de plaines, généralement sablonneuses, qui se composent de bassins fermés, au fond desquels se trouvent de larges lacs salés, souvent à sec et n'offrant alors qu'une croûte de sel et de sable; le plus grand est le *Melghigh* ou *Melrir*. Cette zone, qui forme le *Sahara algérien*, et qu'il ne faut pas confondre avec le Sahara proprement dit ou El Heurg, placé plus au sud, est caractérisée par l'abondance des eaux souterraines, qui se trouvent à peu de profondeur, et qui, jaillissant du sol par l'opération du forage, donnent naissance à de nombreuses et fertiles oasis.

En résumé, l'Algérie est divisée physiquement en trois parties: 1° la côte, ou le *Tell*, qui est surtout fertile en céréales (froment, orge, maïs, riz); — 2° les *plateaux*, renfermés entre les deux massifs montagneux, et riches particulièrement en pâturages; — 3° le *Sahara*, qui est une espèce de désert sablonneux, mais parsemé d'oasis abondantes en excellents fruits, surtout en dattes; aussi donne-t-on à une grande partie de cette zone méridionale le nom de *Beled-el-Djeryd* (pays des dattes).

Les principaux cours d'eau, qui se rendent dans la Méditerranée, sont: de l'E. à l'O., la *Medjerda*, la *Seïbouse*, l'*Ouad-el-Kébir* qui reçoit le *Rummel*; l'*Adouse* ou *Ouad-bou-Messaoud*, l'*Isser*, l'*Ha-*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

rach, le *Chélif*, l'*Ouad-Habra*, la *Tafna*, qui a pour tributaires la *Sikkah* et l'*Isly* ou *Mouïlah*, célèbres par des victoires des Français en 1836 et 1844. Parmi ceux qui se perdent dans les lacs salés de la zone méridionale, ou dans les sables du désert, on remarque l'*Ouad-el-Djeddi*, tributaire du lac Melghigh.

La population de l'Algérie est évaluée à 3 millions d'habitants, qui appartiennent à trois souches principales: les *Maures*, les *Arabes* et les *Berbères* ou *Kabyles*.

Il y a, en outre, des *Juifs*, occupés de commerce et de diverses industries; — des *Turcs*, qui, au XVI^e^ siècle, s'étaient établis les dominateurs du pays; — des *Koulouglis*, nés du mélange des populations turque et maure; — des *nègres*, venus du centre de l'Afrique comme esclaves, mais aujourd'hui libres partout où s'étend l'influence française. — Enfin, beaucoup d'*Européens* sont établis dans l'Algérie : le nombre (en 1851 et sans l'armée) était de 133 000 : les plus nombreux sont les Français (67 400), ensuite les Espagnols (41 800), les Italiens (7600) et les Anglo-Maltais (7500).

L'Algérie est placée sous la dépendance immédiate du ministère de la guerre, et politiquement divisée en trois provinces, dont chacune porte le nom de son chef-lieu; ce sont celles d'*Oran*, à l'O.; de *Constantine* à l'E.; et d'*Alger*, au milieu.

Les trois provinces forment autant de divisions militaires : celle d'Alger comprend six subdivisions : *Alger*, *Blidah*, *Médéah*, *Aumale*, *Milianah* et *Orléansville*. — La province d'Oran a cinq subdivisions: *Oran*, *Mascara*, *Mostaganem*, *Sidi-bel-Abès* et *Tlemcen*. — La province de Constantine n'en contient que quatre : *Constantine*, *Bone*, *Sétif* et *Bathna*. — Chaque subdivision comprend un ou plusieurs cercles, commandés par un officier supérieur. Chez les indigènes, la base de la constitution sociale est le *douar*, réunion de tentes; un certain nombre de douars réunis forment une *ferka* (fraction), obéissant à un cheykh; l'assemblage de plusieurs ferkas compose une *tribu*, qui est commandée par un *kaïd*. Plusieurs tribus groupées constituent soit un *grand-kaïdat*, soit un *aghalik*, sous les ordres d'un *agha* ou d'un *kaïd-el-kaïd*. Des aghaliks peuvent former une circonscription relevant d'un *bach-agha* ou d'un *khalifa*. Des *bureaux arabes*, établis par l'administration française, ont pour mission de diriger et de surveiller les chefs indigènes, sous la direction immédiate de l'autorité militaire de la France.

Dans chaque tribu, à côté du kaïd chargé des fonctions administratives, il y a un kadi, qui rend la justice d'après la jurisprudence civile et religieuse.

Les tribus indigènes sont au nombre de 1145; un grand nombre sont administrées directement sous l'action des autorités françaises; d'autres reconnaissent notre suzeraineté; enfin plusieurs sont encore insoumises : ce sont particulièrement quelques tribus de la Kabylie, dans une partie montagneuse du nord des provinces d'Alger et de Constantine, et quelques autres dans le Sahara.

Les villes principales sont :

1° Dans la PROVINCE D'ALGER : *Alger* (62 000 hab.), capitale de la colonie; bâtie en amphithéâtre sur la côte occidentale de la rade du même nom. Elle est bien défendue du côté de la mer; le port était petit, et propre seulement aux navires marchands; mais on travaille à y faire un port militaire, qui sera l'un des plus considérables et des mieux fortifiés de la Méditerranée. — *Boufarik*. — *Blidah*, dans une position délicieuse, au pied des montagnes. — *Koléah*. — *Douéra*. — *Médéah*, point stratégique important, vers un célèbre défilé. — *Milianah*, *Orléansville*, dans la vallée du Chélif. — *Bougie*, port de mer et place forte, vers l'embouchure de l'Adouse dans le golfe de Bougie. — *Dellys*, *Ténès*, *Cherchell* (anciennement Césarée), villes maritimes. — *Sidi-Feruch* (ou mieux *Sidi-Feredj*), point de débarquement des Français en 1830. — *Taguin*, connue par la brillante victoire des Français sur Abd el-Kader, en 1843. — *Ghardéïa*, dans l'oasis de la grande tribu des Beni-Mzab. — *El Arouat* ou *Laghouat*, dans l'oasis des Ksour; reprise brillamment par les Français en 1852, après une insurrection des indigènes. — *Aïn Madhy*, dans la même oasis.

2° Dans la PROVINCE D'ORAN : *Oran*, (32 000 hab.), importante place forte et port de mer. — *Mers-el-Kébir*, ville forte et très-importante position militaire, avec une rade vaste et sûre. — *Mazagran*, illustrée par une belle défense des Français, en 1840. — *Mostaganem*, *Arzeu*, deux ports de mer. — *Mascara*, qui a été la capitale d'Abd-el-Kader. — *Tlemcen*, ancienne capitale d'un royaume du même nom. — *Saïda*, vers la limite méridionale du Tell. — *Tiaret*, importante place d'échange entre le Sahara et le Tell. — *Lella-Marnia*, où fut conclu, en 1845, un traité entre la France et le Maroc. — *Djema-Ghazaouat*, sur la mer, près de *Sidi-Brahim*, où les Français éprouvèrent un cruel désastre en 1845, et où Abd-el-Kader s'est rendu aux Français en 1847. — *El-Abied-Sidi-Cheïkh*, dans l'oasis de la grande tribu des *Oulad-Sidi-Cheïkh*.

3° Dans la PROVINCE DE CONSTANTINE : *Constantine* (ancienne *Cirta*), sur le Rummel, dans une position très-forte; prise par les Français en 1837 et peuplée de 23 000 hab. — *Philippeville* et *Stora*.

sur le golfe de ce nom. — *Bone* (anciennement *Hippone-Royal*), avec un beau port, sur le golfe du même nom, au pied du mont Edoug, à l'embouchure de la Seïbouse (10 000 hab.) — *La Calle*, connue par la pêche du corail, et où la France avait un établissement depuis le XVI^e^ siècle. — *Sétif*, dans la grande plaine de la Medjana. — *Guelma* (anciennement *Suthul*). — *Bathna*. — *El-Harrouch*. — *Djidjelli*, sur la mer. — *Biskara*, au loin dans l'intérieur, dans l'oasis des Ziban. — *Zaatcha*, située un peu au sud de Biskara, et devenue, en 1849, le centre d'une grave insurrection, qui fut sévèrement réprimée. — *Lambessa* (l'anc. *Lambæsa*), lieu de déportation pour les condamnés de juin. — *Bou-Sada*, dans une position centrale, et d'une grande importance commerciale. — *Tuggurt*, dans l'oasis d'*Ouad-Rir*. — *El-Guécer*, dans l'oasis de *Temacin*. — *Ouaregla*, dans une oasis du même nom.

La religion généralement professée par les habitants de l'Algérie est le mahométisme; cependant le catholicisme y compte pour adhérents presque tous les Européens, et il y a un évêque à Alger.

Le commerce algérien prend tous les jours plus d'accroissement. Les principales exportations provenant du sol ou de l'industrie du pays, consistent en bestiaux, peaux, laines et autres produits d'animaux, sangsues, plumes de parure, soie écrue ou en cocons, cire, corail, fruits (oranges, jujubes, dattes, etc.); blé, tabac, sandaraque, huile d'olive, racines médicinales, liége brut, écorces à tan, coton, cochenille.

Les tribus nomades sont les intermédiaires du commerce entre le Tell, où elles viennent acheter des grains, des armes, etc., et le Sahara, d'où elles apportent des tissus, des laines et des dattes.

Autres colonies africaines.

La France possède dans la Sénégambie une colonie qui a son siége principal sur le Sénégal, et qui porte le nom de GOUVERNEMENT DU SÉNÉGAL. Cette colonie se compose : 1° des établissements des bords du Sénégal, comprenant l'île de *Saint-Louis* ou *Andar*, dans le Sénégal, près de son embouchure; *Guet-N'dar*, et les postes militaires de *Lampsar*, de *Mérighanen*, de *Richard-Tol*, de *Dagana* et de *Bakel;* — 2° *Portendik*, petit port, vers la limite du Sahara; — 3° l'île de *Gorée* ou *Bir*, rocher volcanique, situé près et au S. du cap Vert, et qui offre un port avantageux et une bonne position maritime et militaire; — 4° le comptoir d'*Albréda*, sur la rive droite de la Gambie; — 5° le comptoir de *Sedhiou*, sur la Casamance, dans la partie méridionale de la Sénégambie.

Le royaume d'*Oualo*, sur la rive méridionale du cours inférieur du Sénégal, reconnaît la souveraineté de la France.

Le chef-lieu du gouvernement du Sénégal est *Saint-Louis*, ville fortifiée et assez commerçante sur la petite île du même nom, avec 12 000 hab. Le port est bon, mais l'embouchure du fleuve est obstruée par des bancs de sable dangereux; et le climat est malsain. La population de toute la colonie est d'environ 20 000 âmes. — On ne s'occupe presque pas de culture aux établissements français du Sénégal : ce sont plutôt des espèces de comptoirs ou d'entrepôts, appelés ordinairement *escales*, pour l'exploitation surtout du commerce de la gomme avec les indigènes du N. de la Sénégambie et du Sahara méridional.

Dans la Guinée supérieure, la France possède, à la côte des Dents, les établissements de *Grand-Bassam* et d'*Assinie*, et, à la côte de Gabon, celui de la *rivière de Gabon :* on fait dans ces établissements le commerce d'huile de palme, d'arachides, d'ivoire, etc.

L'île de la RÉUNION ou l'île BOURBON, la plus occidentale des trois îles Mascareignes, placées dans l'océan Indien, est à l'E. de Madagascar, par 21° de latitude S., et 53° de longitude E. Elle a 220 kilomètres de circuit, et renferme environ 100 000 hab., dont 19 000 blancs. Elle offre deux masses volcaniques : le *Gros-Morne*, au N., éteint depuis longtemps; et le *Piton de Fournaise*, au S., encore en activité; le *Piton de Neige*, haut de 3500 mètres, est la cime la plus élevée de l'île. Le climat est agréable et sain; mais les ouragans causent souvent de grands ravages. Le sol est excellent sur les côtes, et produit surtout de l'indigo, du coton, du café, des épices, toutes les plantes potagères de l'Europe, tous les bons fruits de l'Inde, de l'Afrique et de l'Amérique (ananas, dattes, mangues, grenades, oranges, limons, etc.). *Saint-Denis* (20 000 hab.), chef-lieu de l'île, sur la côte N.; manque de port.

L'île de SAINTE-MARIE ou NOSSI-IBRAHIM, près et à l'E. de Madagascar, a un sol presque inculte et un climat très-malsain; elle compte 6000 habitants; son chef-lieu est *Port-Louis*, petit port.

Les Français ont encore MAYOTTE, une des îles Comores, dans le N. du canal de Mozambique, au N.-O. de Madagascar.

Enfin, les petites îles NOSSI-BÉ, NOSSI-KOMBA, NOSSI-FALLI, NOSSI-MITSIOU, sur la côte N.-O. de Madagascar, dépendent aussi de la France. Elles sont comprises, ainsi que Sainte-Marie, dans les *dépendances de Mayotte*, et renferment, avec ces deux îles, une population de 33 000 habitants.

La France a eu autrefois des établissements sur l'île même de

Madagascar, principalement vers l'extrémité méridionale, où s'élevait le fort Dauphin, aujourd'hui ruiné.

Colonies asiatiques.

La France possède dans l'Hindoustan : 1° *Pondichéry* (50 000 h.), capitale des établissements français asiatiques, sur la côte de Coromandel, dans le Karnatic.

2° *Karikal*, au S. de Pondichéry, sur la même côte.

3° *Mahé*, sur la côte de Malabar.

4° *Chandernagor* (30 000 hab.), dans le Bengale, sur l'Hougly, au N. de Calcutta.

5° *Yanaon*, dans les Serkars, au S. des bouches du Méhénédy.

Ces villes sont généralement environnées de quelques villages ou *aldées*, qui dépendent aussi de la France. La population totale des possessions françaises dans l'Inde est de 180 000 habitants.

Colonies américaines.

La France a plusieurs des Petites Antilles : les deux plus importantes sont la *Guadeloupe* et la *Martinique*; les autres sont *Marie-Galante*, la *Désirade*, les *Saintes*, et *Saint-Martin*, qui est partagée avec les Hollandais.

La Guadeloupe fut découverte par Colomb en 1493. Elle se compose de deux parties séparées l'une de l'autre par un bras de mer nommé *Rivière-Salée*. La partie orientale s'appelle *Grande-Terre*, et présente un territoire plat, fertile et bien cultivé. La partie occidentale, qu'on nomme *Basse-Terre*, est hérissée de hautes montagnes, dont la principale est le volcan très-actif de la *Soufrière*. Les principaux objets de culture à la Guadeloupe sont le sucre, le café, le cacao, le tabac, les épices. Le chef-lieu est la *Basse-Terre*, jolie petite ville, agréablement située sur la côte occidentale de la partie à laquelle elle donne son nom. C'est en même temps le chef-lieu de tout le *gouvernement de la Guadeloupe*, qui, outre la Guadeloupe, comprend Marie Galante, la Désirade, les Saintes et Saint-Martin, et dont la population totale est de 130 000 hab. La *Pointe-à-Pitre* (12 000 hab.), chef lieu de la Grande-Terre, sur la côte S.-O. de laquelle elle est placée, à l'entrée méridionale de la Rivière-Salée, est la ville la plus importante de la colonie; elle a un port spacieux.

La Martinique, découverte en 1493, s'étend du N.-O. au S.-E., assez loin au S. de la Guadeloupe. L'intérieur est couronné de montagnes volcaniques, hérissées de rochers et couvertes de forêts. Le sol est couvert de riches plantations dans les régions basses voisines des côtes; on y cultive la canne à sucre, du café, le meilleur des Antilles, le cacao, le tabac, les bananes, les patates, le manioc. La population de l'île est d'environ 120 000 hab.

Fort-Royal ou *Fort-de-France* (10 000 hab.), sur une grande baie de la côte occidentale, est le chef-lieu de la Martinique; il y a un port excellent. — *Saint-Pierre*, autre port, au N.-O. de Fort-Royal, sur la même côte, est le centre du commerce de l'île et a 20 000 hab.

La Guyane française est située dans le N.-E. de l'Amérique méridionale, entre 2° et 6° de latitude N.; elle est baignée par l'océan Atlantique, au N. et à l'E.; elle est séparée, à l'O., de la Guyane hollandaise, par le *Maroni*, et elle touche, au S. et au S. E., à la Guyane brésilienne, vers laquelle ses limites ne sont pas bien déterminées. Elle contient environ 320 000 kilomètres carrés. La population (sans les indigènes), est de 25 000 hab., dont la plupart sont des personnes de couleur. Les côtes sont plates et bordées de forêts de mangliers; les forêts de grands arbres ne commencent qu'à 80 kilomètres de la côte, et sont riches en bois de construction, d'ébénisterie et de teinture, en gomme, en résine, etc. Le climat n'est pas malsain, si ce n'est de novembre à juin, dans la saison des pluies, comme dans toutes les régions tropicales. On y cultive la canne à sucre, le coton, le cacao, la cannelle, le poivre, le girofle, le manioc, l'igname, le maïs, les bananes. Mais il y a encore peu de terroirs cultivés.

Le chef-lieu est *Cayenne*, petite ville et port de mer, sur l'île du même nom, vis-à-vis de l'embouchure d'une rivière appelée aussi *Cayenne*. Près de là sont les îles du *Salut*, lieu de déportation.

A 80 kilomètres N.-O. de Cayenne, à l'embouchure de la rivière *Sinnamary*, est le bourg de *Sinnamary*, devenu célèbre par l'exil des proscrits du 18 fructidor.

Dans l'Amérique septentrionale la France ne possède plus que trois petites îles : Saint-Pierre, Miquelon et la Petite Miquelon, près la côte méridionale de Terre-Neuve. La pêche est la principale industrie de ces îles, qui forment un gouvernement colonial séparé, peuplé de 2000 habitants, et dont le chef-lieu est *Saint-Pierre*.

Colonies océaniennes.

Les îles Marquises ou Mendaña sont situées au milieu du Grand océan, dans la Polynésie, entre 7° 50′ et 10° 30′ de latitude S., et

entre 141° et 143° 11′ de longitude O. Elles se divisent en deux groupes : les îles *Marquises proprement dites*, au S.-E., et les îles *Washington*, au N.-O. Dans les premières, on remarque *Fatouiva* (appelée *Magdalena* par Mendaña, lorsqu'il la découvrit en 1595); *Motane* (*San-Pedro*); *Hiva* (*Santa-Dominica*), la plus grande de l'archipel; *Tahouata* (*Santa-Cristina*), et *Fétougou*. Dans les autres, la principale est *Noukahiva;* on y distingue aussi *Ouapoa* et *Ouahouga*. Les Marquises sont hautes, boisées et d'origine volcanique; elles jouissent d'un climat salubre et sec, et offrent de beaux aspects, mais le sol y est peu profond. Les principales productions sont le goyavier, l'ananas, le citronnier, l'oranger, le ricin, l'igname, l'ama (espèce de noyer), la patate douce, l'arrow-root, le cocotier, l'arbre à pain, le bananier, le mûrier blanc, le pandanus. Les indigènes sont au nombre de 25 000 environ. Les Français prirent possession de ces îles en 1842. Ils ont des établissements à Noukahiva et à Tahouata; la vallée de *Vaïtahou*, dans cette dernière, est un lieu de déportation.

La France exerce un protectorat sur l'île TAÏTI ou O-TAÏTI, la principale des îles de la *Société*, appelées aussi dans leur ensemble îles *Taïti*. Cette île, située dans la partie moyenne de la Polynésie, par 18° de latitude S. et 152° de longitude O., se compose de deux presqu'îles, dont la plus grande, située au N.-O., se nomme *Taïti-Noui*, et l'autre, *Taïrabou*. Elle est montagneuse, pittoresque, favorisée d'un climat agréable, et revêtue d'une belle végétation, dont les principaux arbres sont des bambous, des cocotiers, des mûriers à papier, servant à faire des étoffes. *Papéiti* est la capitale de cette île et la résidence d'une reine qui reconnaît la protection de la France. Taïti renferme environ 10 000 indigènes.

La France a aussi accepté le protectorat des petites îles *Wallis* ou *Foutouna*, situées dans la partie occidentale de la Polynésie, au N.-O. des îles Samoa, par 12° de latitude S. et 177° de longitude O. — Elle a encore admis celui des îles *Gambier* ou *Mangaréva*, placées dans le S.-E. de l'archipel Pomotou, vers la partie orientale de la Polynésie, par 23° de latitude S. et 137° de longitude O., et dont les naturels, autrefois farouches, ont été convertis et admirablement adoucis dans leurs mœurs par des missionnaires français.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

